BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 1 E 2

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 1 E 2

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

DIRECÇÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM
J. V. MENDES GUERREIRO
JOAQUIM JOSÉ MACHADO
FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS
DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO
JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA
J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR
JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO
JOÃO HENRIQUE ULRICH

Casa da Sociedade — Rua Capello, n.º 5

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPH

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 1 E 2

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

CONFÉRENCE

FAITE DEVANT LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

DANS SA

SÉANCE DU 5 FÉVRIER 1889

PAR

A. MARQUES

Membre correspondant de la Société de Géographie de Lisbonne et de l'Union Ibero-Americana de Madrid, commandeur de plusieurs ordres, etc.

AVANT-PROPOS

Les îles Samoa, ou archipel des Navigateurs, quoique occupant bien peu de place sur le globe, ont, depuis deux ou trois ans, attiré beaucoup d'attention, à cause de l'obstination singulière avec laquelle les allemands, dans leur récente fièvre coloniale, ont exhibé leur intention de s'en emparer de gré ou de force; et aussi à cause de la persistance non-moins remarquable des indigènes à revendiquer leur autonomie indépendante ou à chercher des protecteurs qui ne soient pas allemands. La presse de tous les pays s'est même souvent occupée des péripéties du drame qui résulte de ce conflit: l'enlèvement du roi Malietoa Laupepa; le refus des naturels de reconnaître la domination de Tamasese, créature des annexionistes; l'attitude longtemps ambigüe de l'Angleterre et des États-Unis; l'émotion populaire récente en Amérique, d'où paraît devoir enfin résulter une politique un peu plus militante en faveur de l'indépendance de çes îles, et aussi les petites escarmouches locales, dans lesquelles les germains n'ont pas toujours eu l'avantage sur leurs adversaires sans-culottes; tous ces faits ont à tour de rôle tenu une place notable dans la télégraphie internationale, au profit de de ce petit pays, perdu au milieu du Grand-Océan, et jusqu'à ce jour presque ignoré.

De prime abord, les Samoa ne paraissent pas justifier cette détermination de la part de l'Allemagne, de tout braver, l'antipathie des indigènes et la possibilité de complications internationales avec l'Angleterre et l'Amérique, voire même peut-être avec la France, pour s'en assurer la possession.

Leur superficie est, en effet, limitée, et leurs ressources, leurs capacités naturelles absolument et exclusivement de l'ordre agricole, ne peuvent également jamais être que relativement restreintes, malgré leur extrême fertilité.

Mais d'autre part, la situation topographique de ces îles est très importante, et cette importance s'accroîtra encore après l'ouverture des canaux à travers l'Amérique.

Non-seulement elles se trouvent presque directement sur la route la plus courte entre S. Francisco et la Nouvelle-Zélande, par Hawaii, et entre Panama et Sydney, par Nouka-Hiva, mais encore elles sont déjà le centre d'un commerce très-actif d'échanges avec toutes les îles éparses voisines, tout en étant aussi à une distance commode de l'archipel des Marshall, dont les allemands ont déjà consommé l'annexion.

En outre, comme la population indigène des Samoa, ainsi que toutes les autres races polynésiennes, tend à décroître, on peut, quelque lointain qu'il soit encore, prévoir le moment où cet archipel restera à peu près désert, à moins que ses avantages et sa richesse n'y attirent une immigration blanche.

L'Allemagne a donc probablement pensé que, comme jusqu'à présent, personne n'avait songé à ces îles ou daigné leur faire l'aumône de les occuper, autant valait pour elle d'être la première, d'autant plus que déjà ses nationaux y ont d'importants intérêts commerciaux; et certes personne n'y aurait fait la moindre objection, si elle avait employé des moyens de paix et de conciliation.

Mais maintenant les allemands sauront-ils surmonter les difficultés que leur crée l'opposition indigène combinée avec l'opposition étrangère? Et, s'ils persistent dans leurs desseins, seront-ils de bons colonisateurs? Enfin, leur souveraineté sera-t-elle avantageuse à l'humanité?... C'est ce que l'avenir seul peut nous apprendre.

Ce qui paraît le plus certain jusqu'à présent, c'est qu'ils ont été bien maladroits de ne pas avoir su faire désirer leur protection au lieu de se faire détester, et de n'avoir pas essayé de se concilier les insulaires, qu'ils ont au contraire traité avec toute la morgue, la brutalité et l'intolérance du vainqueur contre le vaincu. Une telle politique pouvait être de mise à l'encontre des français de la décadence impériale; mais, en présence des résultats qu'elle a produits, on peut déjà dire qu'elle n'a pas été mieux inspirée à l'égard d'une race, naturellement fière et susceptible autant qu'intéressante, comme celle des Samoa, qu'elle ne l'a été pour les peuples de l'Afrique.

En attendant les événements, il sera probablement d'un certain intérêt de tracer un rapide tableau de ce que sont aujourd'hui ces îles, dont le nom est devenu si familier, sans que leur situation et leur description soient mieux connues; et tel est l'unique objectif du présent travail, sans prétention, et écrit hâtivement, mais avec toute l'impartialité que les circonstances comportent.

Lisbonne, février 1889.

NOTES POUR SERVIR

A UNE

MONOGRAPHIE DES ILES SAMOA

SOMMAIRE

---

§ I

LA NATURE

I

Position

L'archipel des Samoa, ou Hamoa, comme quelques géographes l'écrivirent jadis à tort, est situé dans l'Océan Pacifique, au sud de l'Équateur, entre les limites de 13° 30′ et 14° 33′ de latitude S.; et 168° 11′ et 172° 45′ de longitude O. (Greenwich). Il se trouve ainsi à des distances moyennes de: 200 milles au N. de l'archipel de Tonga; 420 milles au NE. de l'archipel des Fiji; 1:400 milles à l'O. de Tahiti; 1:850 milles au N. de la Nouvelle-Zélande (Auckland); 3:000 milles au NE. de Sydney; 2:100 milles au S. du royaume d'Hawaii; 4:200 milles au SO. de San-Francisco (Californie).

Ses points extrêmes se trouvent, entre eux, à une distance du NNO. au SSE., de 295 milles environ.

II

Chronologie extérieure

Il est aujourd'hui indiscutable que l'archipel Samoa fut vu, pour la première fois, par l'expédition hollandaise du Prince de Nassau, dite

des trois vaisseaux, sous le commandement de Roggewein, en 1722, et fut par lui nommé *îles Bauman.* Mais, bien que la description de ces îles et les détails sur leur population s'accordent encore aujourd'hui avec la réalité, néanmoins les énormes erreurs de position commises par Behrens, le publicateur du journal de ce voyage, furent telles que l'archipel resta comme perdu. Aussi le navigateur Bougainville, qui rencontra inopinément ces îles, après avoir quitté Tahiti, et qui en prit possession au nom de la France, le 11 mai 1868, peut en être considéré comme le véritable découvreur. Observant l'extrême habileté avec laquelle les indigènes manœuvraient leurs nombreuses pirogues, Bougainville leur donna le nom *d'îles des Navigateurs,* sous lequel elles furent connues jusqu'à ce qu'eut prévalu l'emploi du nom indigène, et malgré que Balbi eut essayé de leur faire porter le nom d'archipel de Bougainville, pour en commémorer la découverte.

Le navigateur français n'en ayant fait qu'une reconnaissance très superficielle, son successeur La Pérouse fut chargé de la reprendre; mais, pendant sa relâche de dix jours, en décembre 1787, une altercation avec les indigènes, à une aiguade près de Vatia, appelée Aasu ou Anse du Massacre, sur Tutuila, coûta la vie à deux officiers (de Langle et de Lamanon), et à neuf marins ou soldats, et valut au groupe une réputation sinistre, qui le fit pendant longtemps éviter des marins.

Le célèbre Cook n'obtint pas d'autre information sur les Samoa, que ce que lui en racontèrent les naturels de Tonga.

Cependant, en 1791, Edwards traversa l'archipel dans la Pandora, et le rebaptisa de noms qui n'ont pas survécu.

Quelques baleiniers de New-Bedford le visitèrent au commencement du siècle, sans laisser de relation connue.

Le capitaine russe Otto de Kotzebue, dans le Priedpatié, em 1824, confirma ou rectifia la reconnaissance de La Pérouse, mais n'acheva pourtant pas le travail, qu'il était donné au commodore américain Wilkes de refaire et de compléter d'une façon à peu près sérieuse, quoique encore très-superficielle, *(U. S. Exploring Expedition,* 1838—1842).

Depuis lors, sauf quelques relevés fractionnaires faits par différents navires de guerre, dans leurs courtes apparitions, aucun travail scientifique ne paraît avoir ajouté à l'hydrographie des Samoa, qui est loin d'être parfaite.

En 1830, le célèbre missionnaire de la société de Londres *(London Missionary Society),* John Williams, qui fut tué en 1839 à Erromango (Nouvelles-Hébrides), arriva de Tahiti, événement qui marque le commencement de la période historique moderne des Samoa.

III

Nomenclature et topographie

Cet archipel se compose de treize îles, avec quelques îlots ou rochers, mais seulement dix d'entre elles sont habitées, et seulement trois sont importantes. Elles sont placées ainsi qu'il suit, en allant du SSE. au NNO.:

D'abord, par 14° 33′ de latitude S., et 168° 11′ de longitude O. (Greenwich), un petit îlot isolé, bas et désert, très-dangereux pour la navigation, qui fut découvert par Freycinet en 1818, dans sa route directe d'Hawaii à Melbourne, et par lui nommé en l'honneur de sa femme, île *Rose,* nom qui lui est resté, bien qu'on la trouve aussi appelée Kordiukoff et Middleton sur certaines cartes. Plusieurs géographes se sont évertués à faire de l'esprit pour prouver que cet îlot ne devait pas être compris dans les Samoa, pour cette seule raison, «que sa formation est entièrement différente», c'est-à-dire que les Samoa sont des îles volcaniques hautes, tandis que celui-ci n'est qu'un *atole* de corail. Mais, comme le corail ne manque pas à Samoa, comme la différence de formation n'est qu'apparente, puisqu'en fait la barrière de madrépores de Rose repose sur une base de la même basalte ou lave vessiculaire qui soutient Samoa, et enfin, comme cet îlot, situé dans la prolongation exacte de l'axe de direction de l'archipel, est le seul qui existe tout autour dans le même rayon de distance, on peut hardîment soutenir que Rose appartient, géologiquement autant que géographiquement, à ce groupe, dont il n'est qu'un des pics d'avant-garde submergé. Rose est un disque annulaire de corail, de 6 milles environ de circuit, complètement recouvert d'eau à la haute-mer à l'exception de deux petits bancs: l'un, de sol très-mou et spongieux (mica-shiste et quartz) et de 30 pieds de hauteur maximum, est couvert entièrement de broussailles et d'arbres de haute futaie, principalement de *pisonias;* l'autre est seulement du corail mort, sans végétation. Au centre de la lagune intérieure, se trouve une singulière végétation de corail qui affecte la forme d'un arbre submergé, de 30 pieds de diamètre à la surface de la basse mer, et entouré d'un fond de 6 brasses. Sur le récif existent une quantité de rochers, *bolders,* de lave vessiculaire, variant en poids de 10 à 100 kilogrammes, et qui se trouvent au milieu de blocs de congloméré de corail. L'île n'est habitée que par des myriades d'oiseaux de mer, qui, par une exception curieuse à leurs habitudes ordinaires, font leurs nids même sur les arbres les plus élevés. Une entrée, par 4 brasses de fond, donne accès dans la lagune, sur le

côté du SE. La marée monte de l'E. 4 pieds et demi. Un bas-fond de 2 milles s'étend vers l'OSO.

Ensuite, à 78 milles environ à l'ONO. de Rose, un groupe de trois petites îles, connues des indigènes sous le nom collectif de *Manua,* et qui furent, suivant la tradition locale, le berceau de la race de Samoa, probablement parce que, vu leur position d'avant-garde, elles se trouvèrent les premières sur la route des immigrations amenées par les moussons du SE. Elles sont toutes trois hautes et escarpées, avec très-peu de terres basses, mais néanmoins très-boisées, et d'aspect pittoresque. Elles portent, dans les parties N. et O., beaucoup de cocotiers, qui avec des plantations de batates et d'ignames, forment la base de l'alimentation des habitants. Elles étaient autrefois séparées du reste de l'archipel et indépendantes; mais elles furent l'objet de longues guerres de conquête, qui les dépeuplèrent et assurèrent depuis longtemps leur soumission. Elles n'offrent que très-peu d'intérêt, soit géographique, soit commercial, car elles n'ont pas de ports, et les montagnes intérieures ne produisent rien qui puisse alimenter un trafic quelconque. Les géographes, d'après La Pérouse, les nommèrent jadis respectivement Opoun, Leone et Fanfoue. Mais aujourd'hui, la première à l'E. et la plus grande, est appelée *Ta-U,* ou quelquefois *Manuatela* (grande Manua); elle est de forme presque quadrangulaire et constitue un seul bloc montueux, d'une circonférence d'environ 16 milles et d'une élévation d'environ 2:300 pieds avec un grand nombre de ruisseaux descendant des sommets; elle est, à sa base, coupée à pic de tous côtés, en falaises de 300 à 400 pieds de haut, au pied desquelles se trouvent de petites bandes fertiles, à l'E., au NO., et à l'O. Le principal village, du même nom, se trouve au NO., au fond d'un assez bon mouillage ouvert, mais le débarquement des canots à la plage est assez difficile à cause des pâtés de coraux; un autre village, Faleasau, se trouve dans une petite baie près de la pointe NO. de l'île, où il y a aussi ancrage, et où le débarquement se fait à travers un passage étroit dans les coraux, qui devient dangereux quand la mer fraîchit; en outre, les habitants eux-mêmes préfèrent résider sur l'île suivante, qui est d'une défense plus facile.

La seconde, à 3 milles et demi à l'O. de Ta-U, nommée *Olosegna,* est seulement une étroite tranche de rochers, de 3 milles de long sur environ 1:400 pieds de haut, presque perpendiculaire des deux côtés; la seule terre accessible, au pied de ces falaises, est une petite bande basse, couverte de cocotiers et d'arbres à pain, qui n'a pas plus de 500 mètres d'extrême largeur.

La troisième, à l'O. d'Olosegna, et y attenant, —le canal qui les

sépare n'ayant qu'un quart de mille de large,— se nomme *Ofu,* ou *Opu,* et n'a guère que le seizième des dimensions de Ta-U.

Enfin, à la pointe O. d'Ofu se trouve un îlot relativement bas, avec un petit mouillage ouvert.

A 60 milles à l'O. d'Ofu, se trouve *Tutuila,* la Manoua de La Pérouse, et la troisième de l'archipel en grandeur. C'est une île de 17 milles de long par 6 d'extrême largeur, avec une circonférence de 56 milles. Tout son intérieur est occupé par un pâté de montagnes d'une hauteur moyenne de plus de 2:000 pieds au-dessus de la mer. Tutuila, bien que manquant de rivières et de lacs, présente le même aspect verdoyant et riant commun à tout l'archipel; elle est presque coupée en deux par une vaste échancrure dans sa côte S., qui forme le célèbre port de Pagno-Pagno, écrit en indigène, *Pago-Pago.* Un des anciens navigateurs décrivit cette île dans les termes suivants, qui ne sont pas déplacés aujourd'hui: «elle est couverte de riches forêts, entremêlées de bois de palmiers, de cocotiers et d'arbres à pain, sous lesquels les villages semblent cachés; ses bosquets, retentissants du bruit des cascades qui se précipitent en pluie écumeuse du haut des falaises, sont peuplés de perruches, de ramiers et de tourterelles». Son aspect est surtout pittoresque du côté de l'O. et du NO., où les côtes sont très-escarpées, taillées en falaises perpendiculaires de basalte, de 400 à 500 pieds d'élévation et entrecoupées d'échancrures ou petites baies, dans lesquelles se nichent les hameaux indigènes, et entre lesquelles les communications ne peuvent se faire que par mer, tout passage le long des côtes étant impraticable. La partie la plus basse, comme aussi la plus cultivée et la plus peuplée de Tutuila, est à l'extrémité SO.

Anuu est une petite île de 300 pieds de haut, à l'E. de Tutuila dont elle est séparée par un canal de trois-quarts de mille de large. Dans cette île se trouve un lac boueux, qui doit sans doute communiquer avec l'océan, car il suit toutes les oscillations des marées.

Auprès de Tutuila existent encore plusieurs autres îlots inhabités.

A 37 milles à l'O. de Tutuila se trouve *Upolu* [1], la seconde en grandeur, mais la première en importance et en fertilité, *l'Oyolava* des anciens navigateurs, dont les dimensions sont de 40 milles par 12, avec près de 150 milles de côtes, et dont l'apparence, vue du large, au

[1] Remarquons en passant que ce même nom d'Upolu désigne aussi un district de l'île de Pâques, à 3:000 milles de distance au SE., et un cap de l'île d'Hawaii, à plus de 2:000 milles au NE.

S., rappelle l'île de Timor, avec ses deux extrémités plus basses et très-effilées, tandis que la chaîne centrale de montagnes est brisée vers le milieu, ce qui paraît couper l'île en deux. Elle est, comme Tutuila, hérissé de montagnes de 2:000 pieds et au-dessus, le piton le plus élevé étant estimé plus de 3:000 pieds. C'est une des plus fertiles et des plus densement boisées des îles du Pacifique, et possède l'exception de plusieurs torrents ou rivières, non-navigables, mais assez considérables relativement à son étendue, et dont les principales sont nommées Signato Vailua, Latogna et Nafata. De même qu'à Tutuila, de nombreuses cascades se précipitent également du haut des montagnes, ajoutant à l'aspect enchanteur du paysage, surtout vu de la mer, et formant aussi comme des points de repère pour le navigateur. Par son aspect imposant, elle séduisit La Pérouse, qui, à cause de la beauté de ses paysages, de sa fertilité et de l'abondance de sa population, la qualifiait «d'égale, sinon supérieure à la riante Tahiti», tandis qu'il estimait que «le village principal était le plus peuplé de toute l'Océanie». La côte S. d'Upolu est généralement abrupte, les pentes douces et prolongées étant toutes vers la côte N., commençant à 3 ou 4 milles d'Apia. Vers l'extrémité O., les montagnes s'abaissent pour former la magnifique et très-fertile plaine de Mulifanua, du centre de laquelle s'élève la majestueuse montagne de Tufua, un volcan éteint, haut de 2:900 pieds et dont le cratère a environ 600 pieds de profondeur. Le rebord du cône est resté parfait dans son uniformité, pendant que les parois intérieures, couvertes de végétation, s'inclinent graduellement et doucement vers le fond, qui présente une plaine unie d'environ 300 acres, couverte d'une superbe forêt de grands arbres séculaires. La région, du NNO. à l'ESE. de cette île, est la plus propre à l'agriculture, sauf les environs de Falealili qui sont exceptionnellement pierreux et peu productifs, bien que néanmoins très-peuplés. C'est Upolu qui présente la plus grande densité de population de l'archipel, et qui porte la capitale.

Plusieurs petites îles accompagnent étroitement Upolu; ce sont:

1° *Nuutale* (île des Pêcheurs), très-petite île couverte de bois, à l'extrémité de la côte E., puis, sur le récif au delà de la pointe E. *Nuulua*, *Taputapa*, et *Namoa;* les deux premières furent acquises par un américain pour l'élevage des moutons;

2° *Manono* (île Platte de la Pérouse), à 2 milles à l'O. de la pointe SO. d'Upolu, à laquelle elle est rattachée par un banc et des récifs, de façon que le canal qui la sépare est peu profond et non-navigable à basse-mer. Il est probable qu'avec la croissance des coraux, ces deux îles seront un jour réunies. Manono, qui est de forme triangu-

laire, a environ 4 milles de circonférence, ou soit 2 milles de long par 1 ½ mille de large, et une hauteur d'environ 500 pieds au centre; elle est complètement couverte de verdure. Malgré son peu d'extension, ses habitants ont toujours joué un rôle proéminent dans l'histoire du pays et dans les luttes de la féodalité.

Un îlot isolé, appelé *Niulapo,* relié par le récif à l'extrémité O. de Manono, se trouve entre cette île et la suivante.

Apolima (Crête de Coq, de Kotzebue) à 1 ½ mille à l'O. de Manono, avec à peu près 2 milles de circonférence, présente cette particularité que, vue de la mer, son aspect est celui d'une masse de falaises stériles, hautes d'environ 472 pieds et parfaitement inaccessibles; mais, sur un point de la côte N. il existe, dans le mur de la falaise, une étroite coupure par laquelle, quand la mer est calme, un canot peut juste se glisser dans une petite baie intérieure; l'île se révèle alors comme un vaste bassin à pente douce et uniforme, de l'extérieur vers l'intérieur, en d'autres termes un ancien cratère à forme très-régulière, qui est maintenant complètement recouvert d'un riche manteau de verdure, formant un paysage aussi pittoresque qu'étrange et original, au centre duquel se trouve le village. Si cette île était fortifiée, elle deviendrait imprenable et constituerait la clef, le Gibraltar de tout le groupe. Grâce à cette particularité, Apolima a toujours été la citadelle, *Olo,* et le lieu de refuge des habitants de Manono, qui la considèrent comme un lieu sacré, la *Mecque* de leur pays.

Savaii, la *Pola* de Kotzebue et la plus grande île de l'archipel, se trouve à 4 milles à l'O. d'Apolima et à 10 milles au NO. d'Upolu. Elle mesure 48 milles de l'E. à l'O, sur 25 du N. au S. avec 150 milles de circonférence. En proportion de son étendue, c'est l'île la moins densement peuplée. La Pérouse et Kotzebue la décrivirent comme «une terre admirable, de l'aspect le plus riant et d'une prodigieuse fécondité»; Turner l'appelle «une délicieuse île couverte de végétation aussi loin que l'œil peut atteindre»; le capitaine sir E. Home (1844) dit que «c'est l'île la plus belle et de la plus grande importance de tout le Pacifique»; et enfin Mr. H. F. Poor la compare à «un vaste dôme de verdure sortant des flots». C'est cependant la moins boisée, et la seule du groupe qui présente différents plateaux de lave dénudée, pendant que les sommets et les versants de quelques chaînons de montagnes sont arides et nus. Le pic le plus élevé de Savaii, *Mua,* est évalué à 4:000 pieds de haut et peut avec son diadème de nuages, être aperçu à plus de 50 milles de distance en mer. A la pointe SE. de l'île se trouve un mont isolé appelé Agnaloa, de

800 pieds de haut, qui est un cratère éteint, dont le fond se trouve en contre-bas de l'océan. Les parois internes en sont divisées en deux sections: la première, du sommet jusqu'à une profondeur de 700 à 800 pieds, est en pente très-abrupte et composée de masses convulsionnées de lave; la seconde, jusqu'au fond, consiste en murs presque perpendiculaires. L'intérieur de Savaii paraît être occupé par des pitons dénudés, entremêlés de plaines rocheuses stériles, dans lesquelles régnent des chaleurs brûlantes alternées de pluies torrentielles, en un mot, de véritables déserts impropres à la végétation et inhabitables, où, dit-on, les indigènes qui essayèrent de les traverser, périrent misérablement de soif et de fatigue.

On assure qu'un banc et des récifs existent à environ 40 milles à l'O. de la pointe O. de Savaii, ainsi terminant l'archipel par une élévation submergée, de la même façon qu'il commence à l'E.

En ce qui concerne la superficie, soit totale du groupe, soit particulière des diverses îles, les autorités diffèrent étrangement:

Le commodore Wilkes, le premier qui fit une reconnaissance complète des Samoa, et après lui les géographes que l'ont copié aveuglément, évaluèrent la superficie totale du groupe à 1:650 milles carrées, ou soit environ 4:100 kilomètres carrés, répartis ainsi qu'il suit:

			Milles carrées
Savaii			700
Upolu	560		
Manono	9		576
Apolima	7		
Tutuila			240
Ta-U	117		
Olosegna	10	Groupe Manua	134
Ofu	7		
			1:650

Par contre, les géographes français comptent un total de seulement 3:011 kilomètres carrés et les allemands, par leur organe l'Almanach de Gotha, ne donnent plus que 2:787 kilomètres carrés. Pour arriver, non à concilier, mais à expliquer ces divergences, il faut admettre que les superficies de Wilkes furent évaluées «en fonction» de la hauteur des montagnes, tandis que les allemands ne donnent que la simple projection de surface plane.

De même, pour les surfaces particulières, V. de Saint-Martin donne pour le total du groupe Manua 58 kilomètres carrés, à la place de

134 milles carrés, dont 50 pour Ta-U, 5 pour Olosegna et 3 pour Ofu; il ne compte aussi pour Upolu et îlots voisins, que 881 kilomètres carrés, au lieu de 1:441 que représentent les 576 milles de Wilkes, Tutuila n'a plus que 139 kilomètres carrées, et Savaii 1707 kilomètres carrées, etc.

Mais, quelle que soit la version préférée, tous ces chiffres ne doivent encore être considérés que comme des approximations, car ainsi qu'il a déjà été dit, tous les relevés existants de l'archipel ne sont que très-superficiels et par conséquent, fort peu corrects. Les côtes mêmes, les dangers et les ports devraient être étudiés à nouveau, et avec les méthodes les plus perfectionnées, car un voyageur se plaint avec raison de ce que la hauteur des montagnes et les profondeurs des vallées, jointes à la configuration générale accidentée, rendent les relevés astronomiques très-sujets à erreur. Espérons que les allemands, profitant du déploiement de forces maritimes qui a été fait pour terroriser et pousser à bout des populations inoffensives, auront utilisé les loisirs de leurs officiers pour rendre au moins service à la science en comblant les lacunes géographiques. Répétons aussi que, en ce qui concerne l'intérieur des îles, en dehors des limites fréquentées pour la récolte des produits commerciaux naturels, il demeure presque inconnu et inexploré; et, s'il faut en accroîre les légendes et les histoires étranges des indigènes, il existerait, dans ces recoins inaccessibles, bien des curiosités qui compenseraient encore l'explorateur de ses fatigues.

IV

Formation géologique

Toutes ces îles, grandes et petites,—et qu'elles soient séparées les unes des autres par des bras de mer profonde, ou seulement par des bancs et récifs de coraux,—sont de la même formation et présentent un aspect physique identique. Ainsi, le groupe tout entier est incontestablement d'origine volcanique, mais les signes plutoniques sont généralement partout d'une extrême antiquité; de plus la constitution géologique des Samoa pourra probablement donner un jour lieu à d'intéressants exposés scientifiques, qui aideront peut-être à résoudre le mystérieux problème de l'existence de continents antiques dans l'Océan Pacifique. Ces continents, sans doute civilisés, et dont il ne reste aujourd'hui, pour toutes traces des œuvres de leurs races humaines éteintes, que quelques gigantesques et bizarres ruines éparses et solitaires, dont les principales se retrouvent à Tinian (Marianes), dans l'une des Carolines hautes, et dans l'île de Pâques (Rapa-Nui ou Waihu, nom qui rappelle le Oahu de l'archipel Hawaiien), ne sont pas néan-

moins sans avoir laissé aussi quelques traces dans les légendes insulaires. Ils dûrent vraisemblablement s'abîmer dans quelque immense convulsion terrestre préhistorique, et peut-être à l'époque même où Samoa fut en échange soulevé du fond des abîmes[1].

Cet archipel présente, en effet, toutes les indications d'avoir été primitivement submergé, et relevé ensuite uniformément. Sur Upolu, dont l'intérieur est le mieux connu, on voit, dans les ravins dénudés par les pluies, des masses de coraux qui se trouvent incrustées dans de la vieille lave cellulaire, à plus de 2:000 pieds au-dessus du niveau actuel des flots; de même, dans tout le groupe, des coquillages marins fossiles existent sur les plus hauts plateaux et jusque sur les cîmes extrêmes des montagnes. Mais les témoignages physiques qu'on ren-

[1] Je n'ignore pas que la théorie des continents engloutis dans le Pacifique prête à rire à quelques géographes de cabinet; mais rire n'est pas réfuter. Et pour ma part — dans le seul but d'apporter ma très-modeste pierre à l'élucidation de cette question,— entre autres raisons qui me font adhérer à l'idée, malgré le ridicule, je me bornerai à citer les quelques faits suivants:

I. Les japonais ont conservé la tradition très-distincte de grandes terres très peuplées, qui existaient autrefois, au S. de leurs îles, et qui, — sous le règne d'un roi dont le nom même est conservé, — disparurent sous les flots, par une belle nuit de tremblement de terre, «en punition (comme toujours) des crimes de leurs habitants».

II. Les vaillants chercheurs de l'Amérique centrale, qui sont en train de reconstituer l'histoire des préhistoriques «Mayas», ont déjà établi que cette nation connaissait l'existence,— tant au NE. qu'à l'ONO. de leur pays,— de grands continents qui n'existent certainement plus.

III. Les habitants des îles Hawaiiennes, dont les traditions ayant valeur historique, remontent, — d'après les recherches spéciales et de haute valeur du roi Kalakaua, — à plus de 40 siècles, ont des légendes relatives à des grandes terres habitées situées, à l'O. et au SO. de leurs îles, à des journées précises de navigation qui les rapportent à des positions où n'existent aujourd'hui que quelques petits îlots épars et inhabitables.

IV. Enfin, s'il est un fait qui me paraît prêter à rire, c'est, — dans la théorie des immigrations avec lesquelles on veut tout expliquer, — la supposition que, par exemple, un point, un atôme perdu au milieu d'un océan désert, comme l'est la petite île de Pâques, — Vaihu ou Rapa-Nui, — ait pu être peuplée par un hasard des vents et des flots, y amenant providentiellement un canot en dérive! Cette théorie rappelle agréablement les chances d'un jeu favori en France, celui d'un prix suspendu à une ficelle au milieu d'une place, et qu'un homme à yeux bandés doit,— pour le gagner,— aller couper d'un coup de sabre.

Au contraire pour le mathématicien qui sait quel insignifiant mouvement dans la masse des océans suffirait pour recouvrir tous les continents aujourd'hui existants, et pour qui prête foi à la théorie nouvelle du déplacement constant, graduel, mais, à un moment donné, complet, de l'axe de la terre, la supposition des continents disparus ne peut avoir rien que de très-naturel, tout en rappelant à propos les mystérieuses paroles indiennes bien connues: «Ce qui était le premier deviendra le dernier, ce qui était en dessous viendra en dessus...»

contre partout, prouvent aussi qu'après que la couche des roches primaires ou secondaires, proprement dites basaltes augitiques ou lamelleuses, qui forment la base des Samoa, eut été soulevée au-dessus de la mer, il s'ensuivit une ère d'immenses éruptions volcaniques, attestées par les coulées de laves anciennes ou relativement modernes, et généralement en stratifications d'apparence granuleuse, qui recouvrent presque entièrement la fondation de roches primordiales. Les cirques de cratères, tous anciens, mais plus ou moins bien conservés ou effacés sous l'action du temps et de la végétation, existent en grand nombre sur toutes les îles; et, sur divers points et en particulier sur la plage de Tutuila, ces cratères présentent encore l'aspect indubitable d'avoir été déchirés à travers la formation antique de rocs stratifiés.

Les traces volcaniques les plus récentes se trouvent sur certains points de Savaii; là, en quelques endroits, les trap-breccias sont amoncelés à la hauteur de plusieurs centaines de pieds, et les sections, les fissures portent l'apparence d'un refroidissement relativement récent, la végétation même restant encore maigre et rabougrie, ce qui est un indice infaillible dans un pays où la force de la végétation est si remarquable. Sur d'autres points de Savaii, les champs de lave restent encore en coulées intactes; ainsi derrière le village d'Aopo existe une étendue couverte de scories et de cendres si peu altérées que la tradition des insulaires,—qui ne reporte qu'à deux cents ans environ la dernière éruption,—doit être à peu près exacte. Dans le NO. de la même île, près d'Asana et de Sasina, existent plusieurs milles de *O le Mu, plaines brûlées,* de lave presque inaltérée; dans l'E., se trouve un autre champ, *Faasa-leagna,* de lave plus ancienne et plus décomposée, entremêlée de gros blocs de pierres, et où la végétation reste rare et rabougrie.

La différence entre les antiques couches, et celles de coulée plus récente qui les recouvrent, se vérifie surtout facilement le long des falaises corrodées par la mer. Il est bon aussi de noter que, par suite de leur composition spéciale, dans laquelle les alcalis ou les formations de nature zoolithiques font complètement défaut, les roches antiques de l'archipel ne sont pas susceptibles d'être facilement décomposées sous l'action du temps. Ainsi, les couches immenses et profondes de terre rouge et argileuse qui, à Hawaii, résultent de la rapide décomposition de stratifications entières, manquent complètement à Samoa, où la seule terre rouge connue est une espèce d'ochre qui existe en petites quantités dans certaines localités dans le nord d'Upolu, où elle est employée par les indigènes comme un pigment précieux pour la teinture de leurs *siapos* ou étoffes communes. En revanche, à Samoa

les formations ferrugineuses abondent, ainsi que les eaux minérales qui en découlent.

En corrélation avec la constitution géologique des Samoa, il est bon de noter aussi que les quantités de corail mort qui existent en maints endroits, bien au-dessus du niveau des plus hautes mers, suggère la supposition que ces îles ont été soumises à des exhaussements graduels, plus modernes, et qui, peut-être, persistent encore.

La disposition générale de l'archipel paraît obéir assez exactement à la loi qui préside sur la direction ordinaire des chaînes volcaniques de l'océan Pacifique, dans les deux hémisphères. En effet, ici aussi, la chaîne s'étend du NO. au SE., mais avec cette différence, que l'île la plus récente, qui est aussi la plus importante comme à Hawaii, est ici la plus septentrionale au lieu d'être la plus au S.

L'axe de direction générale de chaque île est accentué par une espèce d'épine dorsale ou chaîne de montagnes de basaltes, avec de petites arêtes ou chaînons transversaux; et, sur cet axe, les plus hauts sommets sont presque tous de forme conique ou en dôme. Sur Savaii, seul, existent deux chaînes presque parallèles. Enfin, le cachet commun à tout l'archipel est que, tandis que les grands plateaux à pentes douces et uniformes, les plus belles vallées descendant graduellement des hauts sommets jusqu'à la plage, sont généralement sur le versant N., les côtes de la partie S. sont de préférence sous forme de rudes falaises escarpées, découpées et déchirées, variant en hauteur de 20 à 500 pieds, sur lesquelles les coulées de laves forment comme des rebords de plateaux élevés et dénudés entre les montagnes et la mer. Seule avec Manua, l'île de Tutuila fait exception, en ce que les deux-tiers de sa côte N. est presque aussi élevée et escarpée que celle du S.; sur cette île les deux versants, N. et S., s'élèvent rapidement, presque perpendiculairement de l'eau jusqu'à des hauteurs de 1:200 à 2:326 pieds,—altitude du pic le plus élevé, Mafao ou Matafoa,—avec des sommets rugueux, dentelés et des flancs creusés, labourés d'après ravins, qui ne laissent pas que de nourrir la plus luxuriante verdure, malgré leur angle aigu de déclivité.

Contre ces falaises austères de la côte S. des îles, dans lesquelles sont découpés peu de bons ports ou de plages, l'océan, avec un bruit étourdissant, brise éternellement, sans relâche, sa fureur impuissante, en vagues immenses, lesquelles donnent lieu, en maints endroits, à un spectacle des plus grandioses et des plus pittoresques, qui ne manque pas d'exciter l'admiration des marins les plus blasés. Les falaises sont percées de milliers de cavernes à trajet horizontal, que d'innombrables canaux perpendiculaires mettent en communication avec la surface extérieure des plateaux supérieurs, de façon à ce que,

de dessus la surface des champs de laves, on aperçoit distinctement le niveau souterrain de la mer. En tout temps, mais surtout quand soufflent avec force les vents du SE., et quand la mer moutonne ou la marée monte, les vagues se précipitent de toute leur force dans ces cavernes, et l'eau remontant à travers les ouvertures verticales avec une poussée irrésistible, s'élève en autant de colonnes, à plusieurs mètres au-dessus du sol, à des distances de 200 pieds, et même plus, dans l'intérieur, formant ainsi des milliers de jets ou de gerbes liquides, à travers lesquelles se jouent les plus extraordinaires effets de lumière, avec déployement de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; en même temps, la brise saisit aussi les sommets de ces gerbes, les pulvérise en fine vapeur, laquelle, s'étalant en manière de rideau, forme comme un fond de paysage mystérieux à ce magnifique spectacle, qui est visible d'une assez grande distance en mer. Ce fait n'est d'ailleurs pas exclusif aux Samoa, car il existe aussi en quelques endroits de l'archipel Hawaiien, spécialement sur la côte de Kauai; mais il n'est nulle part aussi splendide et grandiose comme dans la portion SE. de la côte de Savaii.

Ce phénomène des cavernes à jets d'eau conduit naturellement à parler d'une autre singularité de la constitution géologique des Samoa, plus spécialement notable aussi à Savaii. C'est que le sous-sol paraît percé comme d'un réseau de couloirs souterrains, ou veines naturelles, dont les plafonds sont formés d'arches aussi régulièrement taillées qu'un tunnel de chemin de fer, tandis que leur sol est généralement uni et horizontal. Ces couloirs s'entre-croisent souvent à angles droits; mais leur direction ordinaire paraît être du centre vers la mer; quelques-uns sont secs, d'autres offrent un peu d'eau douce et quelquefois salée. Le sol de ces couloirs se trouve souvent à 15 ou 20 pieds au-dessus de la mer, tandis que leur plafond est à 10 ou 15 pieds en dessous de la surface du sol, lequel n'en est pas moins garni d'épaisses forêts d'immenses arbres séculaires. Ces couloirs ne paraissent pas avoir jamais attiré l'attention des insulaires, qui ont une terreur superstitieuse de tout ce qui est obscur, et fort peu de la part des étrangers; aussi ignore-t-on leur étendue et le mode de leur formation; cependant leur exploration serait facile, car l'air y est très-pur, et la marche facile.

V

Phénomènes volcaniques

Bien que d'origine ignée, et bien que, sur Savaii, un volcan aujourd'hui éteint fût vu en pleine activité par l'expédition hollandaise

en 1722, les manifestations actives des forces souterraines ne paraissent plus, depuis fort longtemps, se manifester autrement que par des tremblements de terre, légers, mais assez fréquents.

Turner dit avoir noté, de 1851 à 1858, vingt-trois secousses, qui eurent lieu principalement entre février et août. Les secousses sont, en général, doubles, sous forme de légères ondulations horizontales, de l'E. à l'O., ou du N. au S., ou de frémissements, que quelques observateurs disent causer comme une sensation de mal-de-mer.

Parfois arrive un choc plus intense, qui alarme les indigènes pour quelques secondes; mais leur émoi dure peu, car ils n'ont pas de tradition rapportant aucun dégât sérieux, aucune perte de vie, occasionnés par ces phénomènes. Ils ne semblent même pas avoir conservé le souvenir distinct d'aucune éruption moderne; pourtant ils racontent que le 12 septembre 1866, à la suite de tremblements de terre répétés, une grande colonne de feu et d'épaisse fumée noire jaillit soudain du milieu de l'océan, entre Ta-U et Olosegna (Manua), et à 2 milles de celle-ci, s'élevant à plusieurs milliers de pieds au-dessus de l'eau qui, dans un rayon de plusieurs milles, en fut complètement décolorée; cette éruption dura environ deux mois, coûtant la vie à un grand nombre de poissons, et ensuite elle disparut comme elle s'était manifestée, c'est-à-dire soudain. Mais ce fait paraît certainement une anomalie dans l'histoire des Samoa.

VI

Récifs et coraux, hâvres et ports

Il reste maintenant à parler d'une autre particularité se rattachant à la constitution géologique des îles Samoa, celle des formations coralligènes.

Les intervalles ou bras de mer entre les différentes grandes îles sont parfaitement nets d'écueils ou de récifs. Ceux-ci n'existent que près des côtes et sont toujours constitués de coraux.

D'autre part, comme on l'a vu, les côtes méridionales ou au vent, sont formées de falaises ou d'escarpements rocheux abruptes et battus par les flots. Ces parties sont généralement dépourvues de formations de corail, et par conséquent sans dangers pour la navigation, comme le sont aussi les rades ou ports qui peuvent exister sur ces mêmes côtes; néanmoins, il y a bien quelques dentelures ou baies des côtes S., où les eaux basses, vers les plages, sont protégées par des chaînons de récifs coralligènes éparpillés en travers de l'ouverture, comme cela a lieu à Fateolili sur Upolu, et à Tupaitea sur Savaii.

Par contre, certaines îles, parmi les petites, celle de Manono entre

autres, sont complètement entourées de coraux. Enfin, à Olosegna, se manifeste un phénomène plus singulier encore, cette île ayant deux ceintures parallèles de coraux, dont l'intérieure a le double de largeur de celle du dehors, la dimension de celle-ci étant de 50 à 60 pieds.

Mais même sur les îles, comme Savaii et Upolu, dont la côte S. est à peu près franche de coraux, ces productions existent pourtant uniformément sur toutes les côtes septentrionales, ou sous le vent, où l'action des flots est moins violente. Et alors, le corail forme une chaîne ou barrière continue, qui protège les plages contre l'action des vagues, de telle façon à constituer, entre la barrière et le littoral, comme une espèce de mer intérieure, toujours calme et abritée; cette formation de lagunes ou lacs d'eau salée vive, rend excessivement faciles et commodes, pour les innombrables embarcations indigènes, les communications le long des côtes, tout en constituant un état de choses exceptionellement avantageux pour la pêche. L'espace d'eau tranquille, entre cette barrière extérieure et la terre, varie entre 30 pieds et 3 à 4 milles. Dans certains endroits, ces lagunes sont peu profondes et ne peuvent être naviguées, même par les pirogues des indigènes, si ce n'est dans les heures de haute marée. Mais dans d'autres endroits, et surtout là où débouchent les cours d'èau de l'intérieur, les fonds atteignent jusqu'à 15 et 20 brasses et constituent d'excellents mouillages.

L'aspect de ces récifs est très-généralement uniforme, le bord extérieur restant souvent découvert ou à fleur d'eau dans les basses marées, tandis que le reste du banc s'abaisse et plonge vers l'intérieur; et, sur les plateaux ainsi formés, les vagues du large se brisent en roulant, formant comme des séries de cascades.

Dans ces chaînes de coraux existent beaucoup de coupures ou passes, qui en général s'ouvrent sur les baies les plus profondes, ou à l'embouchure des torrents; le plus grand nombre de ces passages ne permettent l'accès qu'à des chaloupes, les autres sont accessibles aux plus grands navires. Toutefois, avec l'aide de la marée, des sloops peuvent arriver à jeter l'ancre devant presque tous les villages. Enfin, là où les larges passages conduisent de la pleine mer à de bons fonds bien protégés, là existent les hâvres de l'archipel, et c'est ainsi que sont formés les ports *d'Apia* sur Upolu, et de *Leone* sur Tutuila, comme aussi le meilleur mouillage sur Savaii.

On voit donc que la question des formations de corail est intimement liée avec celle des ports et des mouillages, et c'est grâce à la nature de ces formations que l'archipel des Samoa doit d'être mieux favorisé que d'autres îles ou groupes océaniens, et en particulier plus favorisé que celui d'Hawaii, dans le nombre et l'excellence des hâvres offerts à la navigation.

Le meilleur port de l'archipel est, sans contredit, celui de *Pagno-Pagno* sur la côte S. de Tutuila, qui est même réputé comme le meilleur et le plus singulier du Pacifique entier. C'est une grande baie profonde, tout entourée de hautes montagnes à pic, de 2:000 à 3:000 pieds de haut, à la base desquelles s'étend une étroite bande de terre basse et plane, bordant le port, et sur laquelle se trouvent les habitations indigènes. C'est un site admirablement propice pour l'érection de quais et d'entrepôts, comme de toutes les installations nécessaires au radoub des navires, et enfin parfaite pour l'établissement de dépôts de charbon. Cette baie fut, en mai 1872, cédée pár les indigènes aux États-Unis et acceptée par le capitaine Meades, et nouvellement cédée en 1878, en échange de ce que les chefs de Samoa espéraient devoir être un traité de protection, mais qui fut à peine un simple traité d'amitié. En vue de cette cession, plusieurs américains y achetèrent des terres, et en particulier la compagnie de vapeurs de S. Francisco, Pacific, qui faisait alors le service postal entre la Californie et l'Australie, y fit des acquisitions assez importantes, d'où néanmoins il n'est rien résulté d'utile. L'entrée de ce port est des plus curieuses: c'est une ouverture étroite, d'à peine un demi-mille de large à son début, sous forme de coupure soudaine dans une côte extrêmement escarpée et uniforme, de façon qu'elle n'est même visible que de face. Les deux rochers remarquables, qui font sentinelle à la bouche du canal, sont appelés Tower-Rock et Devil's Point. Les murailles montagneuses qui bordent le canal varient en hauteur de 800 à 1:000 pieds, lisses et nues par le bas, garnies de verdure en dessus. La direction du chenal est d'abord du S. au N. pendant une distance de 1 mille, puis elle s'infléchit presque à angle droit[1] vers l'O., où se déploye enfin le magnifique lac intérieur, dans lequel les navires du plus fort tonnage peuvent ancrer, parfaitement abrités pendant toute l'année, et en sûreté contre tous les temps et tous les vents du rumb. Le climat y est très-agréable, tempéré par des nuages constants et par des brises de terre régulières, tous les jours de dix heures du matin au coucher du soleil. On y trouve d'abondants approvisionnements de bois, d'eau et de vivres frais. L'entrée en est très-facile pour tous les bâtiments, mais la sortie en est un peu plus difficile pour les navires à voiles, parce que la mousson du SE. y souffle directement dedans et rend la mer souvent forte à l'entrée, et la moindre accalmie soudaine enverrait le navire à la côte, qui est partout bordée d'un étroit récif de corail; mais, pour les vapeurs, il n'y a ni difficulté ni danger. Il

[1] A l'endroit où se trouve le coude du canal, existe un écho des plus extraordinaires.

est bon pourtant d'ajouter qu'à l'entrée même du canal existe un rocher submergé, avec 10 pieds d'eau, et en face de cette entrée, au S., à la distance de 1 ½ mille, se trouve un banc de corail, long de un demi mille, sur lequel la mer brise dans les mauvais temps.

Tutuila possède aussi un autre excellent port, *Leone* Bay, plus restreint, et, sur sa côte N., plusieures bonnes baies, entre autres celle de *Tugnasaa* à 6 ½ milles du cap O., où il y a mouillage bien abrité, avec 10 brasses de fond tout près de la plage. Enfin sur la côte O., et près du West-Cape, se trouve la baie de *Poloa*, relevée par l'*Espiègle* en 1883, qui présente, pour navires de haut bord, un accès plus facile que tous les autres, et qui paraît être destinée à devenir le point central des futures relâches de navires à vapeur.

Le second meilleur port de l'archipel est *Saluafata*, sur la côte N. d'Upolu, et à l'E. d'Apia. C'est une baie profonde, avec un excellent mouillage très-spacieux et bien protégé par les récifs, et les fonds près de terre sont de nature à rendre facile la construction de quais et de débarcadères; la campagne environnante est aussi très-fertile et propice à l'agriculture; aussi l'importance de ce port paraît-elle être destinée à s'accroître dans un avenir prochain. Comme il se trouve à bonne portée des principales plantations allemandes, le gouvernement germanique ne manqua pas de s'en faire céder la propriété dans le traité qui fut arraché aux indigènes en 1878.

A 10 milles environ de Saluafata, et sur la même côte N., se trouve, par 13° 48′ 54″ de latitude S. et 174° 1′ de longitude O. (P.), le port et la ville d'*Apia*, déjà le principal rendez-vous pendant toute l'année des navires de toute nature, et aussi le lieu le plus peuplé des îles, le séjour principal des membres de la colonie étrangère, le siège des principales maisons allemandes, anglaises et américaines, et le centre de tout le commerce de l'archipel, enfin même la capitale reconnue, centre du gouvernement quel qu'il soit, siège de l'évêché catholique et des représentations étrangères. Le port d'Apia est une baie ronde, assez semblable au hâvre d'Honolulu, qui s'ouvre entre deux langues de terre appelées respectivement *Matautu*, et *Mulinuu*[1], et qui offre, par des fonds de 6 à 14 brasses, des mouillages que l'on considère comme parfaitement sûrs dans les temps de vents d'E., de fin

[1] Le nom de la pointe de *Mulinuu* revient constamment dans l'histoire locale, pour la raison d'avoir été la résidence préférée des rois, et aussi le siège des divers gouvernements indigènes. C'est une langue de terre entre deux sinuosités de la baie, à plus de 2 milles à l'E. de la ville d'Apia. Elle n'a rien qui justifie son importance, si ce n'est la facilité de son accès par mer et de sa défense du côté de terre. Elle est couverte d'une forêt de cocotiers, sous lesquels se trouvent les huttes du roi et de sa suite et la salle de conseil.

avril à novembre, et passablement sûrs le reste de l'année, excepté dans les temps d'ouragans. Elle est plutôt petite, quoique assez profonde pour recevoir et abriter les navires du plus grand tonnage; elle est comme divisée en deux parties, celle plus à l'O. étant considérée la meilleure pour les navires qui y veulent faire un long séjour, surtout vers l'époque des pluies. Le fond de cette baie est fermé par de hautes montagnes vertes, richement boisées, parsemées du caractéristique cocotier, et au pied desquelles s'étend la ville, qui se présente fort bien, avec ses maisonnettes blanches entremêlées d'arbres, l'église catholique au bord de l'eau et les pavillons des consuls. Vers le centre de ce fond montagneux existe une cascade d'environ 300 pieds de haut, laquelle, très-apparente de la mer, forme comme un point de repère pour l'entrée du port, qui, d'ailleurs, n'est pas difficile, quoique certaines précautions y soient nécessaires pour les voiliers. En effet, immédiatement hors des récifs, passe un fort courant de l'E. à l'O., qui y rend la mer toujours très-houleuse; aussi les navires à voiles, à l'entrée, ne doivent jamais appuyer vers l'O., et, tant à l'entrée comme à la sortie, il faut l'assistance d'une bonne brise régulière, sans quoi on court le risque d'être porté sur les brisants, comme cela est arrivé à quelques voiliers surpris dans la passe par une accalmie soudaine et rapidement mis en pièces sur les rochers. Cet état de choses nécessitera l'emploi d'un remorqueur à vapeur, aussitôt que le mouvement maritime sera devenu assez constant. Une autre précaution bonne à signaler: à 3 milles plus haut, à *Vailiili,* où se trouve une plantation allemande, la côte présente une apparence très-semblable à celle d'Apia, avec une cascade dans la montagne, qui paraît aussi tomber dans une baie; mais c'est une déception, car ce qui paraît être le mouillage, butte contre un mur de rochers, et plusieurs navires ont failli s'y perdre, par suite de cet aspect trompeur. Dans le port même d'Apia, l'enlèvement de quelques pâtés de coraux près de la plage augmenterait sensiblement les facilités d'ancrage. Il n'y existe, jusqu'à présent, aucun quai; mais on pourrait en construire un, seulement il nécessiterait un développement de plus d'un demi mille de long, et coûterait relativement assez cher à établir. C'est cependant une amélioration impérieusement réclamée, si l'on veut faire d'Apia un port commode, pour un point central de navigation océanienne et d'entrepôt. Et, en dépit de ses défauts, certaines propriétés naturelles expliquent bien la suprématie d'Apia: son climat est l'un des meilleurs du groupe; la campagne environnante, avec un sol très-riche, présente une superficie utilisable plus grande que les environs de tous les autres ports, et, tout en offrant déjà des ressources plus variées de ravitaillement, elle est même capable de supporter une population nom-

breuse, telle que la suppose un grand port de commerce; enfin, c'est le lieu le plus naturellement central de tout l'archipel, sans être plus éloigné que les autres de la ligne de navigation entre les États-Unis et les colonies anglaises. Il existe à Apia un règlement de port officiel, qui remonte à la coutume établie par le chef indigène local, — à peu près à l'époque de l'arrivée des missionnaires,—de prélever comme droit personnel une taxe d'entrée de 5 dollars par navire. Cette coutume fut régularisée par Wilkes, en 1839, et le code par lui élaboré et approuvé par les chefs de la localité, continua depuis cette époque, à avoir force de loi, jusqu'à l'institution de la municipalité en 1879. En ce qui concerne l'administration politique de la ville, les détails seront présentés en lieu opportun.

Les autres ports d'Upolu sont: *Safata, Tataloa, Tagnalii* et la baie de *Fagnaloa* [1], où les navires de grand tonnage trouvent d'assez bons mouillages, mais où le débarquement ne peut se faire qu'à la marée haute; en outre, ces hâvres, suffisamment sûrs en temps ordinaire, deviennent dangereux par les gros temps.

Savaii doit à sa forme presque circulaire, de n'avoir point de ports. Son meilleur hâvre est celui de *Mataafu,* ou *Mataatua,* à l'extrémité N. de île, où la rade est formée, non par une ouverture dans le récif de corail, mais bien par le récif lui-même, qui s'étend parallèlement à la côte, à une certaine distance du rivage, restant ouvert aux deux extrémités; et, dans le chenal qui en résulte, les vagues de la mer sont abattues par le volume d'eau douce envoyé par les grands torrents des montagnes. Aussi, bien que les navires de fort tonnage peuvent y mouiller avec une certaine sécurité pendant le beau temps, c'est-à-dire durant les moussons de l'E. et du SE., il faut néanmoins être toujours prêt à déraper à la moindre saute du vent vers l'O.[2] Un village important qui peut fournir d'abondantes provisions se trouve dans

[1] La baie de Fagnaloa fut soigneusement relevée par le U. S. S. *Mohican,* en 1888, d'où il appert que dans la partie SE. de cette baie existent de nombreux écueils de corail et deux bancs, qui rendent le mouillage très-mauvais, et c'est seulement en canot que l'on peut aborder au principal village *Lona* et aux autres villages sur la côte. Derrière la baie s'élève le pic Fao, qui la rend facilement reconnaissable, d'autant plus que du pic descend un cours d'eau de plus de 200 mètres, avec une cascade de plus de 100 mètres. Le même pic envoit un éperon fort apparent jusqu'à l'extrémité SE. de la baie. Les autorités hydrographiques ont depuis longtemps classé ce hâvre parmi ceux que les navires doivent éviter.

[2] Dans le NO. de Mataatua existe une lagune dans laquelle des centaines de navires pourraient ancrer par 5 ou 6 brasses de fond, avec bon abri ; mais malheureusement la seule coupure dans le récif qui y donne accès est fermée par une barre sur laquelle il n'y a que 5 à 6 pieds d'eau, comme il arrive pour le célèbre port de *Pearl River* sur Oahu *(Sandwich).*

le fond de la baie sous un épais bosquet de cocotiers. Deux autres mouillages, où les gros navires peuvent aussi ancrer près de terre, sont *Palauli* et *Salailua,* qui ne sont que des rades très-ouvertes et praticables seulement d'avril à novembre. Les autres baies de Savaii ne sont que des débarcadères pour des embarcations de 50 tonneaux au plus; mais il existe un grand nombre de bons débarcadères pour les embarcations de moins de 5 tonneaux. Néanmoins, cette rareté de bons ports constitue, pour Savaii, une véritable infériorité économique, en ce que les produits commerciaux et agricoles doivent, dans la majorité des cas, être chargés sur des chaloupes, que les navires ont à attendre sous voiles. L'amélioration de l'accès de Savaii devra donc être une des premières préoccupations d'un gouvernement stable, quand il aura enfin été constitué.

De sondages faits en dehors des récifs, il paraît résulter que les fonds, autour des îles du groupe, ne tombent pas très-abruptement, comme cela a lieu autour des îles Hawaiiennes. A Samoa, il existe en maints endroits, hors des barrières de corail, des espèces de bancs, sur lesquels les navires peuvent au besoin jeter l'ancre. Ceci est surtout vrai pour toute la côte N. de Savaii, où des fonds de 9 à 14 brasses se trouvent jusqu'à des distances de 2 et 3 milles au large des récifs.

Les marées, dans ce groupe, montent de l'O.

Ajoutons ici que, par suite des vents presque journaliers et parfois assez violents du SE., et par suite de forts courants, avec mer houleuse, qui s'établissent dans les détroits entre les différentes îles, la navigation y est beaucoup plus facile dans le sens du vent que contre. Par conséquent, les communications d'une île à l'autre sous le vent sont considérablement allongées et rendues plus difficiles, surtout pour les navires à envergure carrée et fixe. Ceci est surtout vrai pour aller de Upolu à Tutuila, trajet dans lequel il n'est pas rare de voir des barques submergées par la violence des eaux. En outre l'archipel entier paraît être enveloppé dans un courant circulaire.

VII

Aspect général et nature du sol

Tous les visiteurs à Samoa sont unanimes pour s'extasier sur l'aspect enchanteur de toutes ces îles. Le panorama, particulièrement sur Upolu et sur Savaii, est souvent imposant tout en restant charmant et toujours pittoresque, et le cachet général du groupe est d'être couvert de dense végétation de nature véritablement tropicale, rappelant les

paysages de l'Inde et de la Malaisie, plutôt que le paysage océanien. A l'exception des falaises à bords et parois dénudés, plus spéciales aux côtes méridionales, le pays est recouvert en entier de verdure variée, luxuriante, délicieuse à la vue, tombant des plus hauts sommets jusqu'à la ligne de la plage, sur laquelle même s'établit une végétation intense et fourrée, parfois jusque dans les limites des marées. En outre, toute l'extension des plages basses est spécialement bordée d'épais bosquets de cocotiers et d'arbres à pain, sous lesquels s'abritent les habitations. C'est même presque uniquement sur cette étroite bande de terre alluviale, qui constitue les plages basses septentrionales de chaque île et dont la superficie totale est très-limitée, que la population de Samoa trouve les matières nécessaires à son existence, à sa principale alimentation, et c'est là où elle a fixé sa demeure, c'est là où se trouvent tous les villages. L'intérieur des îles, sous ses formes variées, soit de plateaux ou de ravins, soit d'abruptes et hautes collines ou de longues pentes douces, reste encore comme un vaste désert inexploré, où règnent seules d'immenses forêts de grands arbres, entremêlés d'une sous-végétation de la nature la plus vigoureuse, dans lesquelles l'homme ne pénètre qu'avec peine. Aussi, dans l'intérieur, et seulement à quelques milles de distance de la mer, n'existent que de rares hameaux ou agglomérations éparses à de longues distances, que les anglais nomment *Bush-towns,* villes des bois. On voit ainsi que la proportion de surface à explorer, exploiter et cultiver, est la plus grande.

D'autre part pour donner une idée de la valeur agricole des Samoa, il est bon de dire que, si la fertilité naturelle est immense, presque sans rivale et apparemment inépuisable, on évalue aussi à plus des deux tiers de la superficie totale, la quantité qui serait propre à des cultures des plus variées. Les nombreuses plaines des hautes terres, tous les plateaux, même les plus élevés, constituent des milliers d'hectares de fertile sol agricole complètement vierge, formé d'un riche humus noir, provenant entièrement de la décomposition de matières végétales, avec une minime proportion seulement de lave décomposée et imprégnée de sels de fer; les vallées, qui les entrecoupent, sont même encore plus favorisées, pour être garnies de profonds dépôts alluviaux de ce même humus. La croissance et la décomposition de la matière végétale y sont si rapides et les débris qui en résultent ont été accumulés partout sans dérangement depuis si longtemps, que, même sur les déclivités les plus abruptes, les fissures du squelette rocheux, les interstices de la lave fondamentale sont remplis d'humus, que la vigoureuse végétation protège et garantit à son tour contre les érosions des eaux et du temps. Partout ainsi existe un fonds, d'une fer-

tilité incommensurable, prêt à recevoir la culture, et dont les produits surabondants qui en résulteraient, pourraient sans peine suffire aux besoins d'une très-nombreuse population, qu'on a évalué de 300 à 500 mille âmes.

Le corollaire de la fertilité naturelle pour l'exploitation du sol, c'est-à-dire l'irrigation spontanée de la majeure partie de ces terres, en outre des pluies si fréquentes, ne fait pas défaut non-plus; car, bien que dans le groupe, les rivières ne soient ni larges ni nombreuses, il y a pourtant partout abondance d'excellente eau fraîche, sous forme d'innombrables sources, tant dans l'intérieur comme sur le littoral, et sous forme aussi de ruisseaux et de lacs.

Le plus remarquable des lacs de l'archipel paraît être celui de *Lanuto'o*, qui se trouve au centre d'Upolu, derrière *Fasetutai*, et au sommet d'un pic volcanique de 2:572 pieds d'élévation. Le niveau de l'eau s'y trouve à 120 pieds, en dessous des rebords de ce qui fut jadis un cratère, et sa profondeur y est d'environ 60 pieds; elle n'a pas d'issue apparente et n'offre pas d'indices sur la provenance de son alimentation, si ce n'est par les pluies, qui y sont très-abondantes dans leur saison. Sa forme est presque exactement circulaire, et le paysage autour de ce lac est tellement enchanteur qu'il a inspiré aux poëtes du pays maintes légendes gracieuses, qui toutes célèbrent sa fraîcheur et la beauté, la variété du feuillage des forêts qui l'entourent[1]. Mais l'accès à ce *Lanuto'o*, — *e le tai a e lau mea* — (qui n'est jamais souillé par une feuille flétrie) est assez pénible; de *Vaiuso*, village le plus rapproché, commence une rapide ascension de plusieurs heures, pendant laquelle il faut se frayer un passage à travers un dédale inextricable de végétation fourrée, sous laquelle l'atmosphère est aussi étouffante, chaude et humide, que dans une serre surchauffée. Anciennement, les indigènes, pleins de superstitions, croyaient ce lac une résidence favorite des esprits, et n'hésitaient pas affirmer que les anguilles qui le peuplaient, étaient enchantées.

[1] Une de ces légendes, qui rappelle un des plus gracieux épisodes de notre antique mythologie, raconte ainsi l'origine de ce lac:

Un des plus puissants chefs de la côte voisine, To'o avait un frère tendrement aimé, qui vint à être tué dans une bataille. Inconsolable de cette perte, To'o abandonne les siens, s'enfonce dans les solitudes de la montagne, jusqu'à ce qu'il soit parvenu aux bords du cirque, alors sec et dénudé, où se trouve le lac. Trouvant le lieu favorable pour céder à la fatigue et à l'angoisse, il s'assied sur le bord, avec les jambes pendantes dans le vide, et donne enfin libre cours à sa douleur. Ses larmes coulant sans trève forment peu à peu le lac, dont le niveau monte pendant que son corps épuisé se transforme en arbre, l'ancêtre de la forêt actuelle. Depuis lors le lac conserva son nom présent, qui signifie les larmes de To'o.

L'île la moins bien arrosée est Savaii, où beaucoup de ruisseaux se dessèchent pendant la saison sèche, et où presque tous les cours d'eau les plus importants et dont les trajets à travers les montagnes sont les plus longs, achèvent de disparaître en approchant des plages, probablement à cause du système souterrain de galeries vides déjà signalé. En outre, par suite de la nature essentiellement poreuse des laves vessiculaires et du sol qui en résulte, et bien que l'humidité des pluies y soit continuelle, elle est rapidement absorbée; mais ensuite, combinée avec les eaux disparues des torrents, elle se manifeste parmi les rocs de la plage, et jusque dans la mer, sous forme d'innombrables sources douces, qui jaillissent partout avec force. Ainsi, dans la baie de *Satupatai,* à près de 100 pieds de distance de la limite des plus basses marées, jaillit du sein des rochers au milieu de la mer, une puissante source qui bouillonne comme un immense chaudron, entraînant même dans sa course souterraine des débris de végétation; là, les insulaires vont se baigner dans l'eau douce, quoique entourés d'eau salée[1]. Par suite néanmoins de toutes ces conditions naturelles, il serait peut-être possible de remédier artificiellement à la pénurie d'eau d'irrigation sur Savaii; il n'est pas improbable, en effet, que toute cette nappe d'eau souterraine aujourd'hui perdue, pourrait être atteinte et ramenée à la surface pour l'arrosage, par des forages artésiens, comme cela eut lieu avec le plus grand succès, sur l'île d'Oahu *(Sandwich),* où à la suite d'un essai heureux entrepris par l'auteur de ces lignes, toutes les plaines autour d'Honolulu, autrefois arides et incultes, ont été converties en riants jardins et en productives rizières.

VIII

Climat

Le climat de cet archipel doit être considéré comme généralement égal, très-salubre et agréable, et totalement exempt des fièvres paludéennes si communes plus à l'O.; en somme, différant beaucoup de celui des autres groupes du Pacifique, situés sous les mêmes latitudes. Cependant, comme le corps y est soumis à une transpiration conti-

[1] Un phénomène encore plus curieux et certainement plus difficile à expliquer, existe dans une des petites îles du groupe *Tokelau,* située à environ 240 milles au NNE. de Savaii. Cette île est ce qu'on appelle un *atole,* une simple bande de récifs de coraux presque à fleur d'eau, et à peine capables de briser les vagues pendant une tempête du N. Comme dans tous les atoles, le centre de l'île ainsi bordée par le récif, est un lac. Mais ici, au milieu de l'océan et à une si grande distance de la terre la plus rapprochée, ce lac, dans lequel les embarcations peuvent pénétrer de la mer, est formé d'eau douce à niveau constant.

nuelle, qui devient excessive pendant la marche ou les travaux manuels, il n'est pas sans produire des effets débilitants sur les européens. Ces effets apparaissent sous forme de prostration physique et mentale après une fatigue corporelle ou des efforts un peu prolongés; toutefois, avec une alimentation réparatrice, les étrangers n'y sont pas moins aptes à une grande somme de travail, à moins qu'ils ne veuillent abuser de leurs forces, et un grand nombre de résidants blancs y ont atteint un âge très-avancé. Je tiens aussi de divers résidants que l'humidité constante et souvent très-abondante du climat, prédispose les européens à des attaques fréquentes et parfois violentes de rhumatismes. Enfin on a noté que, chez les européens, l'influence du climat se manifeste en ce que les blessures graves sont plus difficiles à guérir qu'entre les indigènes, et en ce que le tétanos en résulte souvent.

Il y a deux saisons bien tranchées à Samoa: la saison dite sèche, avec calmes et vents légers, et celle des pluies, avec vents violents, et souvent du tonnerre et des éclairs. Dans la première, la tendance ordinaire des vents est de l'E. ou du SE.; mais, à Samoa, les vents ne sont jamais d'une régularité rigoureuse, et, toute l'année durant, il peut y avoir des sautes de vents de tous les points du compas, comme aussi les ondées légères ne manquent jamais pendant toute la saison sèche. Les pluies vraies, c'est à-dire torrentielles, et les orages ont lieu de janvier à mars, et généralement avec vents du N.

La quantité annuelle totale de pluie, qui s'approche ordinairement de 130 pouces, n'est jamais moindre de 100; aussi le manque d'eau, les sécheresses, sont inconnues, et le gazon, la végétation en général, restent éternellement verts et vivaces.

L'archipel Samoa ne se trouve pas exactement dans la région que dévastént régulièrement les ouragans et les cyclones, comme cela arrive pour les Fiji, au SO., et les îles de la Société, à l'E.; aussi leurs ravages directs sont-ils relativement rares, bien que leur influence, leur *queue,* comme disent les anglais, s'y fait sentir périodiquement. Ils passent d'ordinaire au N. du groupe, et quelquefois aussi plus au S., leur direction presque constante étant vers l'ESE. Leur saison est entre décembre et avril; ils sont annoncés par la chûte du baromètre, accompagnée par la saute soudaine du vent au N. Les naturels ont conservé le souvenir d'un cyclone spécialement intense, dont le centre passa juste à travers le milieu de l'archipel, en avril 1850, dévastant tout sur son passage, et pendant lequel le baromètre tomba à 28,15. A la fin de février 1865 un violent cyclone sévit principalment sur Upolu, renversant plusieurs églises catholiques, et notamment une construction splendide, qui avait été commencée en 1862, par Mgr.

Elloy pour servir de cathédrale, et qui n'était pas encore terminée. Le dernier, qui ne fit qu'effleurer Savaii et Upolu, eut lieu en mars 1883; à Apia, à l'exception de deux petites goélettes, dont les amarres résistèrent, tous les navires qui se trouvaient dans le port, dont plusieurs à trois-mâts, furent jetés à la côte ou brisés sur les récifs; plusieurs églises catholiques furent renversées, entre autres celle de pierres du séminaire de Vaea[1], et, dans une autre, à Lealatele, le P. Delahaye mourut écrasé. Pourtant les autres îles ne ressentirent pas d'autres dégâts de cet ouragan que ceux résultant de la violence des flots. (Voir annexe D, pour le cyclone do 1889.)

Les variations extrêmes de la température aux Samoa, sont confinées entre 78° et 90° Farenheit (25° et 32° centigrades), et une singulière particularité du pays est que la différence de température entre l'ombre et le plein soleil s'élève rarement à plus de 7° à 8°. Ainsi, des observations répétées, par un temps tranquille avec un ciel clair et sous un soleil vertical, ont donné 82° ou 83° à l'ombre, et 89° ou 90° au soleil. Le climat est d'ailleurs tempéré constamment par des brises de mer, *Matagni sami,* le jour, et la nuit, par des brises de terre, *Fonua Matagna,* qui, sur toutes les grandes îles, descendent des montagnes, comme cela a lieu sur la grande île d'Hawaii.

Il tombe aussi beaucoup de rosée la nuit.

IX

Forêts

Après ce qui vient d'être dit de la nature chaude et égale du climat et de son humidité, en combinaison avec la constitution et les qualités prolifiques du terrain vierge, il n'est que naturel de s'attendre à ce que la fécondité de la nature soit attestée par un grand luxe de production. Et en effet, la moisson du botaniste y est fort riche.

Il a déjà été mentionné que l'intérieur tout entier des îles Samoa n'est qu'une forêt ininterrompue, et souvent inextricable, de la plus grande beauté et d'une valeur incalculable; il paraît que, de toutes les îles du Pacifique, c'est ici que se rencontre le plus étonnant mélange, la plus grande variété d'arbres précieux, dont beaucoup sont spéciaux au pays, et dont l'ensemble forme des fourrés de nature tout à fait primordiale. On note même que la végétation des versants S. est d'ordinaire encore plus vigoureuse que celle des versants N., sans doute

[1] L'église de Vaea fut rebâtie très-peu de temps après, grâce à la bonne volonté des indigènes et à la libéralité de quelques résidants d'Apia.

à cause de la direction et de la plus grande abondance des pluies. Ici existent des quantités d'arbres extraordinairement propres à la construction, à la charpenterie et à l'ébénisterie, et qui, convenablement travaillés et polis, peuvent rivaliser avec les bois les plus précieux du monde; ici, les bois durs et indestructibles, à troncs élevés, symétriques, uniformes et lisses, si rares dans les qualités compactes, se trouvent mélangés avec les variétés à grain tendre et plus facilement décomposables. Le feuillage chez les uns, est maigre, appartenant à la flore australienne; chez d'autres il est riche et touffu; mais chez la presque totalité, il est persistant, sempervirens. La plupart des arbres de Samoa sont de haute taille, mais beaucoup atteignent des proportions qui en font de véritables géants. Quelques variétés sont notables aussi pour leurs fleurs ou leur parfum, entre autres le *musooi,* dont la puissance odoriférante est telle qu'on la perçoit de la mer, et d'autres pour leurs fruits. Enfin un arbre singulier, digne d'une mention spéciale, est le *stinging-tree,* dont le nom indigène m'échappe, arbre très-redouté des naturels, et dont les feuilles produisent sur qui les touche, une violente éruption cutanée, surtout si la peau est mouillée.

L'aspect des forêts de Samoa ne manque pas de séduire les voyageurs, qui restent émerveillés à voir ces centaines d'espèces d'arbres s'y disputer le droit de vie et rivaliser pour chercher l'air et le soleil; leurs différents feuillages s'entremêlent à une certaine hauteur au-dessus du sol et forment un dôme de verdure que les rayons du soleil vertical restent impuissants à traverser; la lumière, sous cet abri, reste mystérieusement obscurcie, et l'air devient oppressif, presque nauséabond; tout y est humide ou mouillé, et le sol est couvert de débris en décomposition, au milieu desquels croissent de fortes et grossières herbes enchevêtrées, ou bien des frais gazons émaillés de masses de gracieuses fleurs comme un riche tapis; ou encore il est entièrement envahi d'un fourré arborescent impénétrable, dans lequel jouent un grand rôle d'innombrables lianes, qui s'élancent le long des troncs et des branches, festonnent d'un arbre à l'autre, pendent librement ou redescendent, sous des formes bizarres de serpents, pour remonter et redescendre encore, encombrant le sol et empêchant le passage, en un mot, tout un fouillis de la nature vraiment tropicale. Au milieu de tout ce luxe de vie végétale, et surtout sous cette pénombre, croissent, à en rendre fou un amateur d'Europe, des variétés inouïes de rares orchidées et de fougères diversifiées, depuis les plus délicates jusqu'aux espèces les plus arborescentes, toutes se disputant les troncs vivants ou morts et déjà recouverts de mousses.

A défaut d'une complète énumération scientifique, qui ne serait

que d'un intérêt restreint, rien ne paraît plus propre à satisfaire la curiosité du lecteur sur le nombre des arbres de Samoa doués de qualités précieuses, que de reproduire en entier le travail suivant de Mr. Poor, qui donne les noms indigènes de celles des variétés, — à bois utile, — qui se rencontrent le plus communément et avec le plus d'abondance, ainsi que des principales espèces de cocotiers et de bananiers:

Amai, bois à texture serrée, de couleur brune foncée, susceptible du plus fin poli; propre pour la fabrication de meubles;

Ifilele-fau, bois très-dur, de nuance jaune clair, tellement lourd qu'il coule à fond dans l'eau, comme une pierre;

Ifilele-taia, de couleur noire, aussi très-lourd et sombrant dans l'eau, bien que son grain soit très-lâche, de façon à ressembler au bois d'ivoire; susceptible d'un magnifique poli;

Ifilele-ulu, bois dur, jaune, à grain fin, qui prend un très-beau lustre;

Laulilii, bois blanc dur, dont on fait les lances;

Leasi, appelé bois de sandal bâtard, avec parfum très-faible, employé pour la construction;

Maali, bois rouge dur, précieux pour la construction des navires; il en découle, plusieurs fois par an, une espèce de résine imprégnée d'un parfum très-fort et agréable qui dure éternellement;

Malili, ressemble au chêne, atteignant de très-grandes dimensions et donnant un bois supérieurement propre aux constructions navales;

Mamala (ou Mamolea), bois dur et lourd, de couleur pourpre rougeâtre foncée, susceptible de polissure fine, inattaquable par les insectes et à l'abri même des ravages de la fourmi blanche. Il contient une quantité de sève douée de propriétés telles qu'elle cause des saignements du nez et des étourdissements comme des attaques d'ivresse aux ouvriers qui le scient; les animaux qui se couchent sous son ombre deviennent aussi affectés. Les naturels en font des extraits médicinaux;

Mamalava, bois blanc dur, dont on fait des planches et des lattes;

Manaui, très-précieux en ce que sa sève préserve le fer de la rouille, et, de son écorce, s'extrait une matière qui prend la place de la térébenthine;

Masami, bois lourd, rouge-foncé, employé à la fabrication de «tanoas», de canots et de cannes;

Milo, ressemblant au bois de rose et employé aux mêmes usages;

O'a, le banyan, dont on utilise le bois et l'écorce, et qui jouit de la singulière propriété de former de nouvelles racines de ses branches, un seul arbre donnant ainsi lieu à tout un fourré d'un seul tenant;

Pau, bois rouge-foncé, lourd, très-semblable au «Masami» et employé de la même façon;

Pipi, très-tendre à l'état vert, durcit en séchant; employé dans la construction des maisons;

Pomuli, bois dur, rouge-clair; employé pour la construction de canots, de pilotis et de poteaux de cases; jouit de la propriété de ne jamais pourrir et de durer pendant des siècles, même quand on l'enterre dans des lieux humides;

Puapua, bois dur, jaune, employé pour faire des canots, des rames ou pagayes, etc.;

Talie, bois dur, jaune-foncé, à grain fin, très-employé dans les constructions maritimes;

Tamanu, l'arbre atteint de grandes dimensions, souvent jusqu'à 15 pieds de diamètre; le bois est de la couleur du frêne, avec un magnifique grain violet serpentin, susceptible de grand poli, ce qui en fait un excellent bois d'ébénisterie; il a de plus la propriété de tenir les clous avec la plus grande ténacité, et le fer dure inaltéré dans ce bois plus longtemps que dans tout autre; aussi est-il très-précieux pour la construction de navires;

Taputoa, bois blanc, dur, employé pour pagayes, etc.;

Tau, deux variétés, une blanche, l'autre noire, bois très-dur, employé pour construction de canots;

Tauanave, bois jaune, léger, à grain exquis avec nuances bien fondues, magnifique bois d'ébénisterie;

Tavai, bois rouge-foncé, à grain croisé, dur, mais de poids très-léger, employé dans les canots;

Tetau, bois lourd, rouge-foncé avec un grain supérieur au noyer; utile pour la fabrication des meubles et des embarcations; son fruit produit une huile que les naturels employent pour guérir les rhumatismes;

Tilofiloa, bois blanc, dur et lourd, avec grain très-compact; employé pour faire les pointes et dents de lances et javelots;

Toa, connu sous le nom de *Iron-wood*, bois de fer (Casuarina); rouge-brun et très-dur; anciennement bois sacré et que les chefs seuls avaient le droit de couper; maintenant devenu plus rare; on en faisait des massues, des lances et des cannes ou bâtons;

Toi, atteint des dimensions considérables et une grande hauteur; vers le cœur le bois est rouge-sang et les portions moins foncées sont ondulées comme du bois de satin; est susceptible d'un poli très-fin; employé dans la construction des maisons; excessivement avantageux pour l'ébénisterie; les quantités procurables sont illimitées;

Tou, un arbre à port bas, mais très-envahissant; le bois ressem-

ble en couleur et en grain au bois de rose, mais il n'est pas aussi dur; constitue un magnifique bois pour meubles; les indigènes en font des tambours de bois qui produisent un son puissant, harmonieux et doux;

Tuafua, bois dur de couleur claire dont on fait des planches;

Tutu, bois blanc, tendre, qui est indestructible dans l'eau salée, mais qui pourrit très-rapidement dans l'eau fraîche; son fruit est employé pour empoisonner le poisson.

Ua, le mûrier (Broussonetia), dont l'écorce sert à faire l'étoffe appelée «tapa».

A cette énumération, nous ajouterons le *lafo*, qui est une très-précieuse espèce de jonc, qui croît abondamment dans les lieux marécageux, atteignant des longueurs de 20 à 30 pieds, et fort employé comme chaume pour couvrir les maisons, et aussi pour tisser des paniers et autres objets de vannerie.

Cocotiers, *niu*, principales variétés:

Niu ipu, spécialement prisée pour fabriquer, avec les coquilles de la noix, des bols à Kava, qui, une fois polis, sont d'un superbe noir luisant;

N. laita, très-prolifique, une seule tige portant jusqu'à deux cents noix;

N. lea, une variété naine, qui croît très-lentement et n'atteint jamais une grande hauteur, mais qui commence à fructifier quand le tronc n'a pas plus de 3 à 4 pieds de haut;

N. mea, qualité très-inférieure;

N. ofa, c'est principalement la bourre de cette variété qui sert à la fabrication du cordage appelé *sinnet;*

N. vai, larges coquilles de 12 à 16 pouces de circonférence, très employées comme récipients pour l'eau;

N. ui, petite noix, de couleur jaune-clair, et dont le lait est extrêmement sucré;

N. utonau, ou «*sugar coconut*», le lait et l'amande en sont excessivement sucrés; l'écorce même ou bourre, jeune, est comme pulpeuse et comestible, variété caractéristique.

Bananiers et plantains, *tai* ou *fai:*

Tai amaneo, larges régimes de fruits ayant jusqu'à 1 $^1/_2$ pied de long;

T. aumalie, fruit court et épais;

T. leusi, fruit jaune, également court et épais;

T. mamae, petit fruit rose;

T. manifi, fruit jaune court;

T. papalagni, la banane chinoise;

T. pata, gros fruit à quatre côtes;

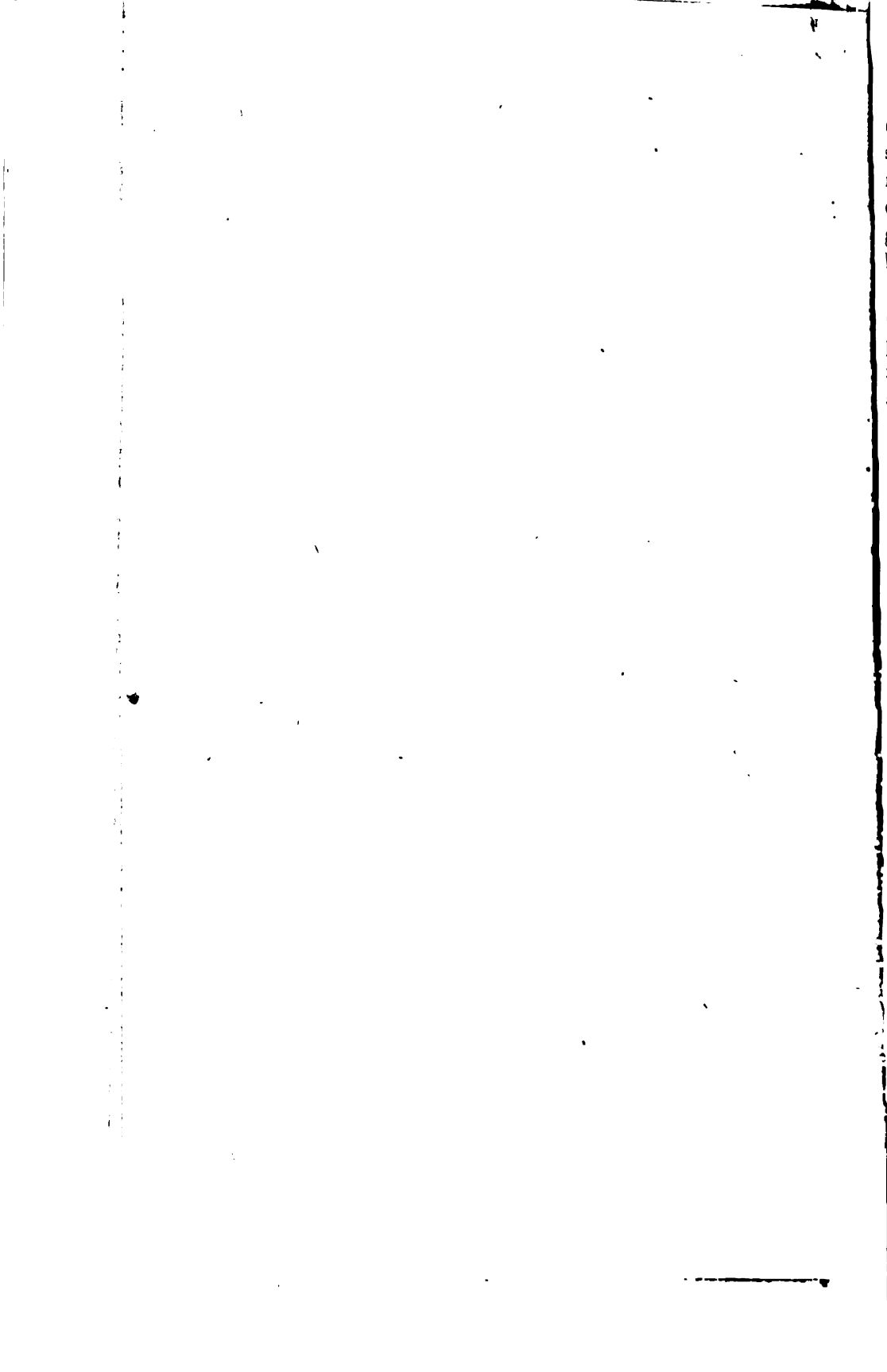
T. puakailo, variété d'importation étrangère;
T. pupuka, fruit court, mais excessivement épais;
T. pulu, fruit blanc insipide;
T. samoa, très-gros fruit ressemblant au plantain;
T. taimano, peau rouge et fruit intérieur très-blanc;
T. tanamanu, petit fruit insignifiant;
T. tapua, petit fruit dur;
T. tuamauluga, le régime atteint jusqu'à 6 pieds de long, et le fruit de 8 à 10 pouces de long;
T. soaa et *taiputa*, deux variétés de plantain sauvage des montagnes.

X

Produits végétaux utiles et Agriculture

Outre les arbres précieux pour leur bois, le nombre d'arbres fruitiers et de plantes utiles à l'homme, qui croissent abondamment, à l'état sauvage ou avec un minimum de culture, est aussi très-considérable, et des expériences faites par un homme compétent qui s'occupe de silviculture, prouvent que toutes les espèces tropicales sont susceptibles d'être introduites avec succès ou l'ont déjà été. Les principaux produits sont les suivants, dans l'ordre de leur abondance:

Les *cocotiers, niu*,—qui croissent avec une vigueur exceptionnelle tout le long des plages jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de la mer, et dont il existe, comme on vient de le voir, huit à dix variétés,—servent à l'alimentation de l'homme[1] et surtout produisent ce qui a été jusqu'à présent le principal article d'exportation, la noix sèche, appelée *copra*. C'est un des rares arbres que les indigènes se donnent la peine de planter pour remplacer ceux que les vents abattent; mais maintenant, leur culture est entreprise en grand par les étrangers,—surtout par les allemands,—qui les plantent en lignes de quinconce, à 30 pieds de distance en tous sens, pour que les feuilles des uns n'abattent pas les fleurs des autres pendant les coups de vent. Les jeunes arbres fructifient dans un laps de temps variant de trois à six ans après la plantation, mais on peut admettre que les trois-quarts commencent à produire à quatre ans. La production moyenne de noix par pied, sur les plantations ou dans les bosquets spontanés, est d'une centaine par an; mais il n'est pas rare de voir deux cents, trois cents

[1] Mes renseignements ne me permettent pas de décider si les samoans exploitent aussi le palmier, à la façon indienne, c'est-à-dire coupant les branches, pour en recueillir la sève qui en découle (surah), et dont on fabrique du sucre, du vinaigre, et un alcool appelé à Goa, *cachaça*.

et même jusqu'à quatre cents noix sur un seul arbre, mûrissant successivement pendant tout le cours de l'année. Cent noix produisent d'ordinaire de 50 à 60 livres de *copra* sec. Une plantation de cocotiers n'exige que fort peu de culture et de soins, car, aussitôt que l'arbre est assez grand, on confie aux chevaux et au bétail le souci de nettoyer les herbes et d'empêcher la croissance du sous-bois.

Après le cocotier, le végétal le plus important est *l'arbre à pain, olu manutagna,* qui est aussi l'objet des soins des naturels, pour remplacer ceux qui meurent. Il y en a une quinzaine de variétés, et il n'est pas une hutte autour de laquelle ne se trouvent plusieurs de ces arbres, dont les fruits pendants paraissent inviter à la cueillette, et qui constituent une récolte abondante, la base de l'alimentation indigène pendant à peu près la moitié de l'année. Ce fruit est généralement mangé cuit au four,— et accompagne le poisson, le porc, la volaille et même les yams et les bananes,— mais on le consomme aussi fermenté, *mahi,* chaque jour de nouveaux fruits étant ajoutés à la masse soumise à la fermentation, et il semble que plus le mélange est ancien et aigre, plus il est apprécié des gourmets du pays.

Hors de la saison de l'arbre à pain, les indigènes dépendent des *yams* ou *ignames, ufe (Dioscorea alata),* et du *taro* ou *talo (Caladium esculentum).* Il y a huit espèces distinctes de *yams,* qui croissent à l'état sauvage, ou qui sont cultivées; mais ce végétal est un bien pauvre remplaçant de la pomme de terre, dont il ne possède qu'à peine la moitié des propriétés nutritives, bien qu'il atteigne à Samoa des dimensions considérables; mais la facilité de sa culture et la certitude de sa récolte en font une nourriture commune et populaire, autant pour les étrangers que pour les indigènes. En ce qui concerne le *taro,* deux variétés existent à Samoa, la *sèche* et *l'humide,* et toutes deux viennent principalement à l'état sauvage, bien qu'il existe des cultures des deux variétés; celle qui croît sur les terrains secs *(C. costolum),* paraît être l'espèce qui produit le plus, tout en donnant un aliment plus riche, nutritif et exquis.

Du *bananier* on compte au moins dix-huit variétés et également trois ou quatre espèces de *plantains (Musa troglodytorum.* Toutes ces variétés croissent spontanément partout, sur toutes les îles, en immenses quantités, dont les fruits ne cessent de mûrir toute l'année. On commence aussi à les cultiver pour l'exportation, comme il sera dit en lieu opportun.

Les *oranges, moli,* les *citrons,* cédrats et limons, en plusieurs variétés, sont si abondants que leurs fruits pourrissent sous les arbres, comme cela arrive aussi avec les *mangos* et les *guavas.*

Plusieurs espèces de *taccas* donnent de *l'arrow-root, masoa,* d'ex-

cellente qualité; elles croissent spontanément, et des quantités immenses pourraient en être récoltées sans effort.

Le *kava (Piper Methisticum)*, de variété non intoxicante, est aussi indigène et est récolté sans culture en grande abondance; il constitue un luxe si indispensable pour tous les samoans, qu'un morceau de kava ne manque jamais d'être présenté au voyageur ou au visiteur, à son arrivée, en signe de bienvenue, et le premier travail pour fêter un étranger, est de préparer la fameuse liqueur, pour la dégustation de laquelle se hâtent d'accourir tous les voisins. Malgré cela pourtant, les naturels sont les buveurs de kava les plus modérés de toute la Polynésie, et ne se laissent jamais enivrer par cette boisson, qui—prise avec modération,—a la réputation de purifier le sang, à tel point que les vieillards en prennent régulièrement une tasse tous les matins, pour prolonger la vie et les forces. La liqueur est préparée commercialement de la façon suivante: les racines préalablement nettoyées, râclées et lavées, sont pilées de manière à les réduire en pulpe et fibre, ou on les râpe en bouillie; on ajoute de l'eau en brassant avec force, et on passe à travers un linge. Quand elle est suffisamment diluée, cette boisson est plutôt douce et agréable, bien que sa saveur rappelle la rhubarbe ou la décoction de réglisse, le *coco* parisien. Il n'est donc pas surprenant que les résidants blancs en arrivent très-vite à l'apprécier tout autant que les naturels; et les missionnaires eux-mêmes ne se défendent pas d'accepter avec plaisir les invitations aux cérémonies d'un kava public, non-seulement à cause du charme de la boisson, mais aussi parce qu'ils ont vérifié par expérience que ces réunions prédisposent favorablement les esprits et préparent le terrain aux discussions plus sérieuses. La principale répugnance que les étrangers ont à surmonter est le mode familier de sa préparation. En effet, dans les familles, c'est la fille de la maison qui fabrique le kava, en le mastiquant, après s'être rincé la bouche et les mains avec de l'eau claire; chaque bouchée étant bien mastiquée,—ce qui exige de puissantes mâchoires et un travail assez rude,—le jus qui en résulte est craché dans une terrine, dans laquelle on ajoute ensuite l'eau nécessaire, on brasse et on filtre. Dans les grandes occasions publiques, c'est seulement à des jeunes filles de la plus haute aristocratie et de conduite irréprochable qu'incombe *l'honneur* et le travail de préparer le kava, en présence de l'assemblée attentive. «Dès que le breuvage est prêt, le maître de la maison ou chef de la réunion bat des mains, signal qui est répété avec empressement par toute la compagnie; en même temps, toutes les conversations cessent, et, au milieu d'un profond silence, le chef prononce le nom de l'hôte qui occupe la première place d'honneur. Une jeune fille s'avance vers lui gravement, s'incline avec

grâce et lui verse la liqueur dans une coupe de coco; vidée ou seulement touchée des lèvres, la tasse est de nouveau remplie et présentée aux autres invités par la même jeune fille, toujours par ordre de préséance». Après cela, on recommence jusqu'à l'épuisement du jus précieux, et les gourmets du pays sont unanimes à proclamer que le kava mâché est infiniment supérieur à celui fabriqué mécaniquement, auquel fait défaut le piquant de la salive virginale.

Le *tabac* est cultivé par les indigènes, en assez grande abondance, et donne un produit fort, vert et âpre, que les samoans préfèrent pourtant à toute qualité importée.

Les autres produits spontanés sont: les *ananas,* le *gingembre,* les *fungus,* les *batates douces,* les *papayas,* les *tamarins,* les *vys* ou pommes de Cythère *(Spondia dulcis), l'ifi* ou châtaigne indigène, *l'eugenia* ou *ohia* hawaiien, en samoan *gogofiafia,* et bien d'autres fruits absolument indigènes, dont les noms manquent.

Les *citrouilles* et les *melons,* quoique croissant spontanément, paraissent devoir leur introduction aux missionnaires catholiques.

La *canne à sucre* existe, en plusieurs variétés, qui paraissent vraiment indigènes; et des planteurs de sucre, qui ont visité le pays, sont d'avis que le sol et le climat y sont exceptionnellement favorables pour la culture industrielle de cette plante. Les petits champs que les insulaires cultivent pour leur usage, produisent des cannes luxuriantes dont les tiges atteignent de 15 à 20 pieds de long.

Le *café* existe aussi à l'état sauvage, cependant pas en assez grande quantité pour permettre de supposer qu'il soit indigène; il est d'ailleurs d'excellente qualité et, comme le climat, le sol, les conditions topographiques du pays, et même sa richesse de végétation qui permet d'obtenir facilement les grands arbres sous lesquels le caféier aime à s'abriter, tout en un mot, est spécialement favorable au développement de cette plante, il y a tout lieu de pronostiquer qu'un avenir fructueux et prochain ne peut manquer de lui être réservé comme culture industrielle. Aussi les champs de caféiers commencent-ils à se développer entre les mains étrangères, qui le plantent en rangs, de 7 par 7 pieds, et préférablement sur les plateaux élevés de 1:000 pieds et plus, au-dessus de la mer. En certains endroits, le long des chemins ou des confins, on plante des arbres à pain, à 60 pieds de distance, pour servir de protection aux caféiers et de brises-vent, tout en produisant un aliment pour les travailleurs employés à sa culture.

On m'a assuré que *l'indigo* existait aussi à Samoa en abondance, avec une tige fine, et la plante toute entière chargée de matière colorante; cependant, jusqu'à présent, on n'a pas essayé de l'utiliser.

Deux variétés de *coton* (dit South-Sea-Island), croissent spontané-

ment à Samoa, l'une à courte soie, l'autre produisant une fibre beaucoup plus longue et d'excellente qualité, ayant une grande valeur commerciale; la plante a de plus l'avantage de ne pas être attaquée par les insectes, pas même par le parasite connu sous le nom de Cotton-worm. Ce furent les missionnaires catholiques, en 1864, qui donnèrent la première impulsion à sa culture,—la plus facile pour eux,—dans le but d'en retirer les fonds nécessaires à la construction de leurs églises. Il est semé à la distance de 10 par 12 pieds, exige très peu de travail et de main-d'œuvre, et dure longtemps, tout en produisant deux récoltes par an, à la seule condition d'être émondé après chaque cueillette.

Parmi les plantes déjà acclimatées, on peut citer le *cacaoyer*,—qui a déjà donné d'excellents résultats, fructifiant très-rapidement,—et trois variétés de *ricin*, dont on a pu envoyer à S. Francisco les premières cargaisons abondantes et fructueuses[1].

Il existe également un arbre appelé en samoan *atone*, dont le fruit ressemble à la noix-muscade, mais sans en avoir le parfum, quoique le macis en soit fin et abondant. Peut-être la culture développerait-elle la saveur absente.

Le *candle-nut (Aleurites triloba), kukui* des hawaiiens et *lama* en samoan, est aussi très-abondant, ainsi que le *ti (Dracœna)* employé comme à Hawaii et dont la racine, cuite au four, donne aussi une matière saccharine mucilagineuse, ressemblant à de la mélasse et employée comme telle.

On fait quelques plantations de maïs, qui mûrit toute l'année.

Comme on doit le remarquer, presque tous les produits ci-dessus sont spontanés et croissent avec profusion. Cette fécondité, qui prouve les richesses que Samoa tient en réserve pour l'exploitation civilisée, justifie aussi pleinement l'appréciation du missionnaire, qui écrivait que si, dans cet archipel, les fruits et les légumes ne sont pas aussi variés qu'en Europe, le fait était bien compensé par leur abondance: «si prodigue est la nature à Samoa, ajoute-t-il, que chaque jour est virtuellement une fête pour l'indigène, car la production des matières alimentaires, et l'effort ou le travail nécessaire pour nourrir une famille ne peut guère être appelé travail; et cependant il y a certainement peu d'insulaires océaniens qui vivent aussi bien; et, si parfois il y a disette chez eux, car cela arrive, c'est le résultat de leurs propres folies, c'est l'effet de la rage enfantine avec laquelle, dans leurs guerres,

[1] La culture de la *vanille* ne paraît pas avoir occupé jusqu'à ce jour l'attention des planteurs; il n'est cependant pas douteux, qu'elle ne donnerait pas à Samoa des résultats inférieurs à ceux obtenus dans l'archipel voisin de Tahiti. La *Ramie* est aussi une plante à indiquer pour les possibilités agricoles de l'archipel.

ils détruisent sans réflexion comme sans pitié toutes les récoltes des vaincus, y compris les arbres précieux qu'on ne peut remplacer en un jour, mais dont la croissance exige des années». Il est clair, néanmoins que la nature n'est pas responsable des privations qu'ils s'infligent par leurs dissensions; mais, au contraire, en temps ordinaire, le sol est si prolifique, et les récoltes naturelles, même confinées comme elles le sont jusqu'à présent, dans l'étroite zone habitée, sont si abondantes que, en dehors de leurs petites cultures de taro, d'yams et de tabac, avec le produit des cocotiers et des arbres à pain, il n'y a chez les samoans aucun besoin à satisfaire, et par suite nulle envie de se livrer à aucune culture régulière, dans un but purement commercial ou de lucre.

Ce n'est donc pas de l'indigène qu'on peut attendre le développement du pays, et l'utilisation, au point de vue agricole, des immenses étendues où la forêt vierge règne encore seule jusqu'à ce jour.

La mise en culture de ces riches terrains doit évidemment être l'œuvre exclusive du blanc, et il faut avouer que, dans leurs immenses accaparements de terres, les européens, et les allemands surtout, n'ont pas été uniquement platoniques, car il y a déjà bon nombre de plantations entreprises par eux, dans lesquelles on cultive systématiquement et avec grand succès, les cocotiers, le caféier, le coton et le ricin.

Les derniers renseignements portent à près de 7:000 acres anglaises[1] les superficies ainsi déjà cultivées par les seuls allemands, tandis que celles cultivées par les anglais s'élevaient à moins de 100 acres; les américains, qui sont aussi possesseurs de grandes étendues de sol, ne paraissent pas, jusqu'à présent, avoir commencé à les mettre en culture. Mais de nouvelles plantations sont commencées, ou les anciennes sont graduellement augmentées presque chaque année, et le seraient même davantage, si une paix stable et un gouvernement impartial pouvaient être procurés à ce pays.

Au commencement de 1884, l'ensemble des seules plantations appartenant à des allemands à Samoa, et évalué à un total de 6:329 acres, était divisé ainsi qu'il suit:

Cocotiers en pleine production, 1:105 acres;
Jeunes cocotiers non encore productifs, 1:724;
Plantations récentes de cocos, utilisées pour le cotonnier, 1:944;
Cotonnier seul, 720;
Caféier, 136;
Produits alimentaires, taro, yams et bananes, 300;
Pâturage, 400.

[1] Dans sa dépêche de novembre 1888, Bismarck porte les plantations allemandes à 7:985 acres, mais c'est évidemment une erreur d'impression, et c'est 6:985 qu'il faut lire.

Depuis cette époque, environ 600 acres en plus ont été défrichés et plantés, principalement en coton, café et tabac. Dans ces diverses plantations sont entretenues, pour travaux de labours et aussi pour aider à lutter contre les herbes, plus de mille têtes de bétail.

La plus intéressante des plantations allemandes est celle de la *Deutsche Handels und Plantagen Gesellschaft,* compagnie allemande de commerce et de plantation, ou successeurs de la fameuse maison J. C. Godeffroy et Fils, de Hambourg; elle se trouve sur Upolu, à deux heures d'Apia, et s'appelle Utumapu; elle s'étend à travers l'île, d'une mer à l'autre, de la côte N. à la côte S. La maison de l'inspecteur principal se trouve sur un point central culminant, près de la crête des montagnes qui forment l'épine dorsale de l'île; de cette habitation, située dans une position très-salubre et agréable, on découvre le panorama de presque toute la plantation, qui présente comme une mer ou épaisse forêt de cocotiers plantés avec la régularité d'un échiquier. Une route carrossable, quoique sans cesse envahie par la végétation tropicale, facilite l'exploitation du domaine.

Les allemands assurent que, malgré l'extrême bon marché des terres et leur non-moins grande fertilité, l'agriculture rend à Samoa à peine l'intérêt des capitaux qu'elle requiert. Il doit y avoir dans cette assertion, contredite d'ailleurs par leurs actions, un peu d'exagération, à l'effet de décourager des compétiteurs possibles. Néanmoins, il n'est pas douteux que l'obstacle le plus formidable contre un large développement de grandes cultures est, ici comme dans toute l'Océanie, le manque ou la rareté des bras, et, par suite, leur cherté relative[1]. A Hawaii, la race indigène, forcée de toute antiquité aux plus rudes travaux, par la nature ingrate du sol et par l'excessive tyrannie de ses chefs, fut longtemps très-laborieuse et fournît aux plantations leurs travailleurs les plus appréciés; mais la démoralisation progressive et l'effrayante décroissance de cette race, obligèrent les planteurs à recourir aux chinois, aux japonais et aux immigrants européens, principalement portugais. A Samoa, au contraire, la paresse innée, l'indolence et l'indépendance de caractère des naturels les empêchèrent toujours de servir même d'auxiliaires dans les plantations, pour les travaux desquelles il fallut importer spécialement des travailleurs, immigrants ou recrues, d'abord des Nlles-Hébrides, qui furent bientôt épuisées, et ensuite des îles de la Ligne, de la Nlle-Bretagne et spécialement de la Nlle-Irlande (aujourd'hui rebaptisée New-Mecklembourg), c'est-à-dire des races nègres. Déjà, en 1881, les divers planteurs de Samoa occupaient environ 1:800 travailleurs ainsi importés;

[1] A Apia, les gages des cultivateurs varient entre 25 et 60 dollars par mois.

mais le nombre en a augmenté sensiblement depuis, parallèlement avec l'accroissement des plantations. Le recrutement de ces travailleurs est mené systématiquement par une flottille de barques spéciales sous le contrôle et par l'initiative de la compagnie hambourgeoise.

On sait que le recrutement des travailleurs océaniens a donné lieu à des abus, à des cruautés rappelant les plus mauvais temps de la traite des nègres; et le «black-birding» ou «kidnapping», ravissement des recrues par les recruteurs, malgré une législation très-sévère de l'Angleterre, est encore la plaie infâme de l'Océanie, plaie entretenue par l'insatiable problème du manque de travailleurs. Les samoans ne sont pas assez malléables pour que les allemands puissent abuser d'eux pour leurs plantations; mais on raconte que, dans les îles mélanésiennes où s'effectue le recrutement, les germains se sont montrés parmi les moins scrupuleux, et ils enlèvent (kidnapp) leurs travailleurs à tel point que, là où les navires anglais, français et allemands vont simultanément chercher à engager leurs recrues, ces derniers sont si bien connus, leur réputation de cruauté est telle, qu'ils sont bien plus soigneusement évités par les malheureux naturels, que les autres nations[1].

Il est pourtant absolument certain que, si les indigènes de la Mélanésie viennent à faire défaut comme travailleurs, on devra abandonner les cultures de Samoa, à moins de pouvoir, comme à Hawaii, y attirer une immigration blanche. Aussi, en prévision de ce manque de travailleurs, on dit que les grandes compagnies allemandes ont l'intention de fonder des colonies de cultivateurs, ou de faire travailler en coopération.

Quoi qu'il arrive, la fertilité de Samoa est trop grande, sous un climat sain et clément, et leur situation est trop avantageuse, pour que la civilisation moderne puisse leur permettre de rester inutilisées. Il semble donc que leur avenir économique se trouvera dans la petite agriculture de cultivateurs blancs travaillant pour leur propre compte. En outre, il se pourrait que la solution de cette question leur vienne de leurs voisines hawaiiennes. En effet, à Hawaii existe déjà une nombreuse population de cultivateurs, principalement portugais, importés avec avantage et satisfaction par les planteurs. Parmi ces travailleurs, les uns s'installent dans le pays; mais un certain nombre, à l'expiration de leurs contrats, mécontents pour une raison ou pour une autre, et principalement à cause de la difficulté d'acquérir des terres, dégoûtés de leur situation dans le pays, cherchent à aller tenter fortune en Californie, dont la distance est la même que celle de Samoa. Or, ces cultivateurs pourraient rencontrer la réalisation de leurs désirs à

[1] *Edinburgh Review,* July 1886.

Samoa, si on savait les y attirer avant qu'ils ne quittent Hawaii, et si un gouvernement fort, équitable et stable y répondait de leur sécurité. Pendant un voyage qu'il fit à Honolulu, avant la fin du règne de Malietoa, des ouvertures dans ce sens furent faites au directeur des plantations hambourgeoises; comme agriculteur, M. Th. Weber resta frappé des avantages qu'une telle immigration offrirait à l'agriculture de Samoa; mais, comme homme politique allemand, avec ses tendances fixes de monopoliser cet archipel exclusivement pour les allemands, il ne pouvait se résoudre à y introduire d'autres éléments blancs, qui n'auraient pas manqué de se trouver avant peu, en antagonisme avec l'exclusivisme teuton. Néanmoins, ce qu'il ne voulut pas faire, d'autres, et principalement les grands propriétaires anglais ou américains, le feront peut-être, car elle existe toujours, cette colonie de travailleurs intelligents et intrépides, naturellement acclimatés, prêts à affronter les forêts-vierges de Samoa, moins redoutables que celles du Brésil, pour assurer un avenir à leurs familles; elle s'accroît même à Hawaii, où ne se rencontrent malheureusement pas encore tous les éléments, tous les avantages nécessaires pour la retenir toute entière, et satisfaire ses aspirations, son ambition; aussi, a-t-elle déjà fourni quelques aventureux pionniers pour aller, d'eux-mêmes, tâter le terrain samoan. Enfin au besoin, une immigration directe de l'inépuisable race de Portugal pourrait être amenée à Samoa, comme elle le fut à Hawaii, dans des conditions économiques de transport identiques.

XI

Histoire naturelle

L'histoire naturelle de l'archipel de Samoa est fort-limitée.

Les mammifères, bœuf, cheval, chèvre, mouton, etc., comme dans tout le Pacifique, n'existent qu'en leurs représentants importés et à l'état de domesticité. Les chevaux sont maintenant assez nombreux sur Upolu.

Seuls, le porc et la poule sont indigènes, et, sur ce point, les recherches des missionnaires sur les traditions des habitants, paraissent réfuter l'opinion que l'introduction de ces utiles animaux en Polynésie fut due au capitaine Cook. Le porc, *Puao,* est très-abondant, soit sauvage soit domestique, et forme, avec la volaille, *Moa,* la base de l'alimentation animale des indigènes. Des chiens sauvages existent aussi dans les montagnes, mais en nombre limité.

La moisson de l'ornithologiste est un peu plus riche que celle du naturaliste, quoiqu'il soit à remarquer que la langue de Samoa n'a, pour tous les animaux, à poils comme à plume, qu'un seul terme,

manu, qui sert de préfixe constant pour les noms spéciaux des différents oiseaux. Ces îles possèdent plusieurs variétés d'oiseaux particuliers, dont les habitudes sont curieuses et le plumage très-brillant, original et rare. Ainsi, les forêts du SE. d'Upolu furent jadis peuplées de cet oiseau étrange, le *Didunculus strigirostris, Manu Mea,* qui est le parent le plus rapproché encore existant, de l'espèce éteinte connue des géologues sous l'appellation de *dodo*. Malheureusement, l'intérêt, la curiosité et les demandes des naturalistes ne tardèrent pas à exciter la cupidité des indigènes, qui, pour toucher le prix offert pour cet oiseau, en capturèrent la majeure partie; maintenant encore, ils sont toujours à la piste des jeunes couvrées, auxquels ils ne donnent pas le temps de grandir, de façon que l'espèce, déjà considérablement réduite, sera avant peu, complètement détruite. Il y a déjà des années qu'il est devenu rare qu'on puisse en obtenir plus de deux à trois par an à Apia, où un oiseau adulte est payé de £ 6 à 8.

L'oiseau le plus abondant aujourd'hui est le pigeon, *Umi,* ou tourterelle polynésienne, à gorge violette, légèrement plus gros que l'espèce européenne et divisé en cinquante ou soixante variétés. Il existe aussi une espèce de ramier, et diverses perruches. Les naturels sont très-amateurs d'apprivoiser ces oiseaux [1], et souvent les chefs se plaisent à transporter avec eux quelque favori, jûché sur un bâton qu'ils portent à la main, et dont la destruction, même accidentelle, suffirait pour faire naître un *casus-belli.*

La chauve-souris vampire *(Pteropus ruficollis),* identique en apparence avec l'espèce indigène à Madagascar, est aussi excessivement commune, et fut jadis considérée comme un oiseau sacré, jouant même un grand rôle dans les cérémonies de leur ancienne religion. Elle atteint une assez grande dimension, jusqu'à 4 pieds d'une extrémité à l'autre des aîles étendues.

Les moustiques *Tai-manu,* sont nombreux et très-ennuyeux pour les étrangers; mais les naturels paraissent assez indifférents à leurs piqûres, sans doute parce que l'huile de coco dont ils s'enduisent le corps, les en préserve beaucoup. Ils ne sont pas néanmoins sans s'être inventé des espèces de moustiquaires pour la nuit.

Les reptiles abondent à Samoa, de toutes les nuances, blancs, rouges, verts, noirs et tâchetés; mais aucun n'est venimeux. Une espèce particulièrement curieuse est le serpent coasseur, crowing-snake (vivimignata) qui fait le sujet de mainte légende, chant ou poésie indigène.

La mer est particulièrement riche.

[1] Déjà Lapérouse avait noté que, en quelques heures, les indigènes lui apportèrent plus de 200 pigeons, ramiers et perruches, «tellement apprivoisés qu'ils ne voulaient manger que dans la main».

Les poissons *Ita,* propres à l'alimentation abondent, quoique les variétés principales sont seulement celles communes à toutes les mers du Sud, spécialement le dauphin, la bonite et le mullet. Les requins sont nombreux dans les endroits profonds.

L'amateur de conchyliologie trouve à Samoa un champ exceptionnellement étendu et curieux, car les plages, les récifs et les criques de l'archipel abondent en coquillages de variétés innombrables, dont les coquilles rivalisent de beauté. Egalement, entre les récifs extérieurs et les plages, se trouvent d'immenses bancs de coraux, de toutes variétés et des formes les plus bizarres, qui constituent d'admirables jardins sous-marins, garnis d'arbres et de végétaux des plus fantastiques et ornés des couleurs les plus exquises qu'il soit possible d'imaginer, et qui offrent au curieux un spectacle qu'on n'est jamais rassasié d'admirer, pendant que les pirogues naviguent paresseusement sur le flot calme, pur et limpide, auquel en outre les jeux et les mouvements rapides de milliers de petits poissons rouges, verts ou bleus, communiquent une vie, une animation incessantes.

Une des curiosités de l'histoire naturelle du pays est aussi l'apparition régulière, dans les passes des récifs de corail, chaque année vers la fin d'octobre, (et quelques fois, mais en moins grande abondance, au printemps) du *Vai-Palolo,* espèce de vers marin de 18 à 20 pouces de longueur, dont les indigènes sont extrêmement friands et qu'ils pêchent en grandes quantités. La vie du Palolo a cette particularité que, toujours caché dans les trous des rochers, il ne se montre à fleur d'eau que pendant deux jours consécutifs, rarement trois, et alors, seulement à la pointe de l'aurore, disparaissant soudain au lever du soleil. Aussi les indigènes font-ils de leur mieux pour profiter de cette manne maritime, qu'ils nomment *Tatele,* pour le premier jour et *Tatelegua,* pour le second. Ils paraissent deviner exactement l'époque précise de l'apparition, guidés par l'âge de la lune, et aussi, disent-ils, par ce fait que le jour auparavant, tous les crabes terrestres du pays descendent des montagnes, ou sortent de leurs retraites de la plage, pour se rendre à la mer. Venue l'époque fatidique, bien avant l'aurore tous les naturels sont en mouvement, et, non-seulement tous les canots, mais encore tous les objets capables de faire flotter un homme, une femme ou un enfant, sont mis à profit, et jusqu'au lever du soleil, les récifs sont couverts d'une population exubérante de vie et de gaieté tapageuse. Anciennement, et à défaut des changements naturels dans les saisons, c'était l'apparition du Palolo qui servait aux samoans pour tenir compte du cours des années.

§ II

L'HOMME

XII

Population totale

Les premiers écrivains sur Samoa attribuèrent à cet archipel une population totale de plus de 70:000 âmes, portée même par quelques-uns jusqu'à 85:000 [1]. En 1839, le commodore Wilkes, de l'expédition américaine, obtint un total, probablement très-approché, de 56:600. Dix ans plus tard, en 1849, la population était estimée à seulement 38:000 âmes.

Un recensement religieux, exécuté avec tout le soin que les missionnaires pouvaient y apporter, eut lieu en 1869, et fut répété en 1874, donnant les chiffres suivants:

	En 1869	En 1874
Le groupe Manua	1:431	1:421
Tutuila	3:250	3:746
Anuu	200	
Upolu	16:610	16:610
Manono et Apolima	946	
Savaii	12:670	12:530
	35:107	34:307

En 1883, un autre recensement, qu'on dit très-minutieux, produisit un total de 34:603, dans lequel sont probablement compris les étrangers.

Enfin les documents obtenus, en 1887, par l'ambassade hawaiienne, établissaient la situation à un total de près de 35:000 âmes.

Il résulte de tous ces chiffres que, même depuis seulement cinquante ans, la race indigène a considérablement diminué, ce qui ex-

[1] Dumont d'Urville, *Océanie.*

plique l'apparente exagération des premièrs navigateurs à propos de la densité de la population. Ainsi, la dépopulation devient surtout manifeste en ce qui concerne Ta-U (Opoun), où La Pérouse signalait une quantité de villages, d'autant plus remarquables, que, contre l'usage polynésien qui veut toujours les hameaux sur les plages basses, ici ils étaient situés à mi-côte; aujourd'hui Ta-U n'a plus qu'une seule agglomération, sur une plage basse, et les samoans ne se cachent pas pour dire que ce furent des guerres implacables qui amenèrent ce résultat. De même, les effets plus récents de dépeuplement, à part la décadence générale et naturelle de toutes les races polynésiennes au contact de notre civilisation, doivent être portés à l'actif d'une série de petites guerres, de tribu à tribu, qui durèrent presque sans interruption de 1849 à 1858 et aussi, à divers intervalles, postérieurement à 1868, ravageant le pays, surtout le N. d'Upolu, détruisant les familles et nuisant autant à la prospérité générale du groupe qu'à l'accroissement de la population.

On croit néanmoins, que, dans les trois ou quatre dernières années, il y a réellement eu tendance vers une légère augmentation dans la population indigène.

La population étrangère, ou blanche, évaluée, en 1882 à 400 personnes, comptait en 1885, 245 hommes, dont 127 allemands, 62 anglais, 26 américains, 17 français et 13 chinois [1]. A part quelques-uns sur Savaii, et sur Tutuila, où existe même, dit-on, une petite colonie de Mormons, c'est Upolu qui concentre la majeure partie des blancs. A la fin de 1887, une évaluation allemande portait le nombre des allemands à plus de 200, tandis que le nombre des anglais était descendu à 40, les autres étrangers restant comme auparavant. A ces chiffres il faut ajouter plus de 2:000 travailleurs mélanésiens employés sur les plantations. Les anglais établis à Samoa sont presque tous venus des colonies australiennes.

Parmi les résidants étrangers, il paraît qu'il en est qui ont donné lieu à des plaintes légitimes, si elles sont fondées. On les a accusés de mener des vies inutiles, et d'ouvrir des petites boutiques, principalement des débits de liqueurs, où ils tendent à corrompre les indigènes, afin de mieux les exploiter, dans les relations commerciales qu'ils entretiennent avec eux; on les dit n'avoir aucune sympathie pour la

[1] On doit louer les allemands, dans leur pressant besoin de travailleurs, d'avoir jusqu'à présent reculé devant l'introduction de travailleurs chinois, qui sont devenus la plaie de la Californie et des îles Hawaiiennes; ils ont senti que les chinois, une fois appelés comme aides, ne tarderaient pas à supplanter leurs maîtres comme cela est déjà arrivé dans l'archipel Gilbert, où l'ensemble des transactions commerciales est déjà concentré dans la maison chinoise de Hong-Chong et C[ie].

race native, mais d'être au contraire toujours prêts à fomenter des discordes entre les différentes tribus, dans le but égoïste de leur vendre des armes et des munitions de guerre, en échange de terres importantes acquises à vil prix ou achetées sans scrupule de membres de familles rivales ou de prétendants sans responsabilité, ce qui crée une masse de contestations, aux dépens des légitimes possesseurs comme aux dépens de la stabilité du droit de propriété. On dit aussi que, si la politique de l'Allemagne comme nation y est passablement répréhensible, les agissements de plusieurs individus de la race germanique y furent excessivement blâmables, comme constants fauteurs de l'anarchie du pays.

XIII

Les Indigènes

Les samoans, appartenant à la race polynésienne pure, sont très-ressemblants avec les autres peuplades de même race, qui existent à Hawaii, à Tahiti, aux Marquises, aux Carolines et à la Nouvelle-Zélande. Cependant, il serait inexact de les dire absolument identiques, car on peut véritablement découvrir autant de différences entre ces diverses peuplades, qu'on en remarque par exemple entre les divers rameaux de la race latine; en outre, la branche samoanne semble être celle qui s'est conservée la plus pure de tout mélange de sang nègre ou papouasien. On a dit aussi que les tahitiens étaient les sybarites et les tongais les spartiates du Grand-Océan; on peut ajouter que les samoans, jadis les athéniens de l'Océanie, en sont devenus aujourd'hui les lazzaronis.

Mais, même entre les différentes îles de l'archipel, existent des variations sensibles dans le caractère des peuplades. Il n'échappa point à la perspicacité de La Pérouse et de Kotzebue que «les habitants de Oialava (Upolu) et de l'île Plate (Manono), étaient d'un caractère plus humain, plus doux, plus juste et plus social que ceux de Maouna (Tutuila), et que cette différence paraissait provenir de ce que les premiers avaient des chefs dont l'autorité était bienveillante et respectée, tandis que, à Maouna, l'anarchie seule régnait», rendant ainsi les habitants plus turbulents, violents, et querelleurs. Ce fait, corroboré par l'ordre suivant lequel se sont effectuées les conversions successives au christianisme, est encore relativement vrai aujourd'hui:

Les habitants d'Upolu sont hospitaliers au plus haut degré et excessivement bien disposés envers les étrangers, qui sont bien vus, bien accueillis partout, et auxquels les indigènes ne cèdent que trop facilement leurs terres;

Mais à Tutuila, où la population est toujours divisée en petits clans séparés par la nature même du terroir et commandés par des chefs beaucoup plus indépendants (bien qu'un grand nombre d'entre eux aient été tributaires ou vassaux d'une puissante famille d'Atua sur Upolu), les habitants continuent à être moins ouverts et accueillants que ceux d'Upolu, et consentent beaucoup moins facilement à aliéner leurs terres ;

Enfin, les habitants de Savaii semblent encore un peu plus farouches, turbulents, belliqueux que les autres, et avec des sympathies moins expansives pour les étrangers, auxquels pourtant beaucoup de terres ont déjà été aliénées; mais il ne paraît guère facile de mettre ces terres en exploitation, jusqu'à ce que Samoa aît enfin obtenu un gouvernement responsable. Et même alors, il serait difficile de contraindre les habitants de Savaii par la force, car, au moindre revers, ils se réfugieraient dans les solitudes inaccessibles de l'intérieur, d'où ils pourraient entretenir un état de guérillas fort difficile à réduire.

Aspect physique. — La peau des insulaires de Samoa, de teinte absolument olive ou cuivrée plus ou moins foncée, et rappelant le cuivre florentin poli, prouve que, à l'inverse de leurs voisins des Fiji, ils sont presque absolument exempts de croisement avec la race noire à cheveux laineux et crépus.

Leurs cheveux, plutôt forts et épais, sont longs et flexibles, et d'un beau noir lustré; seulement ils les saupoudrent constamment de chaux (régulièrement au moins une fois la semaine), pour nettoyer la tête de la vermine, ce qui ne les empêche pas de se chercher mutuellement les poux, qu'ils croquent à belles dents avec un plaisir évident, et aussi pour la raison que la chaux colore les cheveux en brun; cette nuance est déjà quelque chose pour eux, mais leur idéal de la beauté est d'arriver à faire changer la chevelure en rouge-brique, question de mode, qui prouve que le genre humain est le même sous toutes les latitudes. Anciennement, ils portaient les cheveux longs, noués en touffes qu'ils éparpillaient en temps de guerre, pour se donner une apparence plus formidable; mais, depuis les missionnaires, ils ont adopté l'usage des cheveux coupés courts, à 3 ou 4 centimètres, et relevés en brosse.

La barbe des samoans est plutôt rare, et jamais aussi fournie que celle des européens.

L'œil est noir, brillant quoique doux, à regard sympathique et agréable, mais un peu empreint de cette expression d'humilité et de mélancolie que le grand Humboldt disait être caractéristique des habitants du Pacifique. Cependant leur physionomie expressive pétille de

bonne humeur et d'enjouement aimable, et comme ensemble, prédispose à la sympathie et à la confiance.

Leurs traits sont réguliers et présentent un cachet spécial, presque européen, assimilé par les uns au type grec, et par d'autres au type juif, quoique ce soit du type malais dont véritablement la majeure partie de la population semble se rapprocher le plus.

Les lèvres épaisses et les nez épatés sont l'exception; cependant leur bouche est large et avec lèvres plus épaisses que celles des européens, comme aussi leur nez, court et large à sa base, bien que droit et régulier, n'a pas une structure aussi fine que celui des blancs. Ils n'ont jamais pratiqué l'aplatissement du nez comme les malais.

Généralement ils ont le profil bien tranché et l'angle facial régulier, avec le front plutôt étroit et élevé, un occiput large et les os des joues un peu proéminents.

Ils ont presque toujours de petites mains et de petits pieds, avec de fines attaches, signe généralement considéré comme l'apanage des races supérieures; mais ils ont aussi la faculté de pouvoir se servir de leurs orteils pour saisir et ramasser des objets, ce qui les rapproche des singes.

En ce qui concerne leur stature, toutes les appréciations s'accordent à la caractériser comme exceptionnellement belle et bien proportionnée. Les samoans sont tous de haute taille, variant entre $1^{m},85$ et $1^{m},95$ et allant fort souvent à 2 mètres et même au-dessus [1]; et La Pérouse avait déjà noté que «ces hommes à taille herculéenne se moquaient de la taille médiocre et grêle des marins français». Avec cela, ils sont proportionnellement musculeux, mais sans protubérances, et ont les membres droits, lisses, pleins et bien arrondis; leurs corps à contours réguliers, symétriques et de proportions parfaites, avec un port droit, plein de dignité, font des samoans une race magnifique, dans laquelle se trouvent des individus justement qualifiés de modèles de beauté masculine et capables de fournir des sujets splendides au peintre ou au sculpteur. Ceci est encore plus spécialement vrai pour les chefs, qui se distinguent presque toujours par leur apparence, par leur port fier et noble et par leur peau beaucoup plus fine et de couleur plus claire.

Les femmes, au contraire, sont généralement très-inférieures aux hommes; elles n'ont qu'une stature et un développement ordinaires, et les jolies femmes sont tout-à-fait rares. Les jeunes filles surtout sont frêles, quoique droites et bien symétriques; mais leur profil est souvent très-remarquable, et leur démarche, onduleuse mais gracieuse et

[1] «Very generaly more than six feet», dit un visiteur anglais.

facile, est pleine de charme et de vie. Les femmes ont la peau de même nuance, quoique un peu plus claire que les hommes; leurs cheveux sont ordinairement aussi plus fins, doux et onduleux, mais jamais frisés, et elles les portent également courts. Leur défaut est d'être de bonne heure sujettes à une tendance à l'obésité, qui devient souvent excessive.

Les samoans sont soigneux de leur personne et généralement propres; même ceux que leurs occupations n'appellent pas dans l'eau, se baignent presque quotidiennement, soit à la mer, soit dans quelque ruisseau; mais ensuite, ils ont l'habitude d'oindre leur corps d'huile de coco, ce qui les rend fort désagréables aux européens. Il paraît pourtant qu'ils reconnaissent à cette pratique divers avantages, entre autres ceux, très-importants, d'empêcher ou de diminuer la sueur constante causée par le climat, et de prévenir aussi les refroidissements et par suite les rhumatismes. L'huile qu'ils employent ainsi pour leur toilette est très-souvent mélangée de turméric, surtout celle employée par les femmes, ce qui leur donne une apparence jaune, qui est considérée comme une beauté; à cela les coquettes ajoutaient la peinture de taches ou étoiles rouges sur les seins.

Mœurs et coutumes.—Le fait le plus étrange et le plus intéressant, comme aussi le plus caractéristique de la race de Samoa, c'est que, à part leur conversion nominale au christianisme, leur connaissance des armes à feu et de l'argent, et pour quelques-uns la faculté de lire et d'écrire leur propre idiome, la population de l'archipel est encore aujourd'hui presque exactement ce qu'elle était il y a deux siècles; elle demeure, essentiellement, telle que la dépeignirent les relations des premiers navigateurs, dont les récits peuvent encore être lus sans trop d'anachronisme sous ce rapport. Le rédacteur de la relation du voyage de Roggewein dit que les naturels «avaient une physionomie douce et bienveillante, que leur humeur était spirituelle et gaie, et qu'ils parurent le peuple le plus honnête des îles du Grand-Océan». Ils ne sont néanmoins pas sans avoir abandonné quelques-unes de leurs bonnes coutumes, comme aussi ils négligent quelques-unes de leurs industries anciennes, tout en s'étant assimilé beaucoup des vices de la civilisation; les récentes guerres, si fréquentes, ont également beaucoup fait pour leur démoralisation. Mais, avec tout cela, une appréciation toute récente leur donne comme «défaut», au point de vue annexioniste de son auteur, d'être «excessivement tenaces de leurs usages et de leur langue». Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient été, en somme, si peu touchés par la civilisation moderne, et sans doute ils n'en sont pas plus à plaindre pour cela.

L'alimentation des naturels se compose des nombreux fruits et végétaux du pays, mais principalement des fruits de l'arbre à pain, de taro, d'yams, de bananes et de noix de coco. La nourriture animale est représentée par le porc et les volailles, qui sont néanmoins réservés pour les jours de régal, comme le sont aussi les tortues. Les lagunes et les récifs fournissent un grand nombre de poissons et de coquillages, dont les indigènes sont très-friands. On a noté qu'ils se délectent à sucer l'intérieur des holothuries (biches-de-mer), et qu'ils ont aussi une grande partialité pour une certaine larve d'insecte, qui se rencontre dans des troncs d'arbres. Ils n'ont pas d'heures fixes pour leurs repas, mais ils mangent quand ils ont faim.

Ils sont très-ingénieux à la pêche, tant aux filets qu'aux hameçons, et ils aiment beaucoup à pêcher de nuit, à la lueur des torches, qui produisent des effets fantastiques de paysage nocturne, sur les tranquilles lagunes bordées de hauts cocotiers [1].

Les samoans cuisent leurs mêts à la mode hawaiienne, c'est-à-dire, dans un trou en terre que l'on remplit préalablement de cailloux et de broussailles, auxquelles on met le feu, de façon à chauffer ceux-ci à blanc, et alors au milieu d'eux on place les objets à cuire, que l'on recouvre de nattes et de terre.

[1] Un voyageur moderne, M. Aylic-Martin, donne dans le *Tour du Monde*, la description suivante d'une partie de pêche fort attrayante: «Toute la population des environs, 200 personnes environ, hommes et femmes mélangés, se débarrassèrent du costume assez léger, qui pouvait entraver leurs mouvements et se mirent à l'eau, chacun traînant à la remorque une branche de cocotier. Arrivés à une certaine distance du rivage, tous les nageurs firent volte-face, se rapprochèrent les uns des autres en ligne serrée et formèrent le demi-cercle, en tenant immergées perpendiculairement les palmes, dont l'ensemble constituait ainsi une manière de seine. A un signal du chef, ce filet humain se rapprocha peu à peu de terre en ordre parfait, pourchassant une bande de poissons qui sautillaient follement et fuyaient effarés devant l'ennemi; cernés par la muraille vivante, pris dans les rameaux des cocotiers, les plus petits vinrent s'échouer sur la plage, où les femmes en remplirent des corbeilles; les gros cherchèrent à rompre la ligne qui leur interceptait le passage, mais ils furent bientôt assommés à coups de bâton». Ajoutons à ce récit, aussi exact que pittoresque, que le même genre de pêche s'effectue encore avec une variante originale pour certaines espèces de petits poissons qui vivent par bancs, comme nos harengs et nos sardines; quand un de ces bancs est signalé, les canots et les nageurs se mettent doucement à sa poursuite, avec les branches de cocotier dans l'eau, qui paraissent au poisson lui fermer hermétiquement le passage; le banc fuit jusqu'à ce qu'il soit environné de tous côtés et de fort près, et alors il devient soudain immobile au milieu du cercle; à ce moment, un léger filet est jeté adroitement sur la surface occupée par le poisson, et quatre indigènes plongent aussitôt avec les coins du filet, qui sont dextrement noués au fond de l'eau, constituant une espèce de sac dans lequel restent pris un grand nombre de poissons, que l'on tire ensuite à terre.

Le «tabou» observé par toutes les peuplades environnantes, ne pouvait manquer de l'être aussi chez les samoans, sous le nom de *Saa*. Ses prescriptions furent extrêmement rigoureuses et oppressives.

On assure qu'ils pratiquaient la circoncision.

Les samoans sont très-loquaces et même bavards entre eux, et on remarque que lorsqu'ils se rencontrent en chemin, ils ne manquent pas pour parler, de s'accroupir à la manière des singes. Pour les deux sexes, la façon ordinaire de s'assseoir est par terre, à peu près à la mode des tailleurs, sur les deux jambes repliées, en donnant à l'une d'elles un mouvement circulaire qui l'amène précisément au-dessus de l'autre; ils ne peuvent pas encore s'habituer à la mode européenne des chaises, qui sont réservées pour les jours d'apparât et pour les étrangers.

Les indigènes étaient anciennement, et il n'est pas bien sûr qu'ils ne le soient pas un peu encore aujourd'hui, très-timides, poltrons dans l'obscurité, qu'ils croyaient peuplée d'esprits. Aussi sortent-ils toujours avec des torches, et ils ne manquent pas, venue la nuit, d'éclairer leurs cases par des feux de bois et par d'ingénieuses lampes dont la noix de coco fait tous les frais. Un morceau, ou arête, de la feuille du cocotier, entouré d'une bandelette de *siapo,* constitue la mèche, qui est fichée dans l'amande d'une noix coupée par le milieu, en forme de tasse, et ensuite remplie d'huile de coco; cette mèche, débordant de 2 à 3 centimètres, brûle de quatre à cinq heures, avec une très-belle flamme, soutenue par l'incandescence du *siapo*, lequel, seul, brûle comme de l'amadou. La noix du *Kukui,* ou *Candle-Nut* est aussi employée pour leur éclairage nocturne.

A l'inverse de tant de peuples océaniens, les samoans ont été, jusqu'à présent, d'une sobriété remarquable et générale, même, ainsi qu'on l'a déjà vu, avec leur propre kava; c'est seulement depuis la dernière guerre qu'on a pu noter quelques mauvais effets de l'usage des liqueurs fortes importées par les étrangers, et, s'il faut en accroîre l'*Almanach officiel de Gotha,* importées exclusivement d'Allemagne.

Les indigènes se lèvent généralement avec le soleil, et ils se couchent d'habitude vers huit ou neuf heures du soir.

Leurs occupations se bornent à la construction de leurs huttes, de leurs canots et de leurs ustensiles domestiques; à l'érection de murs ou haies en pierres, et de leurs différentes fortifications; à la culture du taro, des yams et du tabac; à la récolte du copra et du kava; enfin à la fabrication de l'huile de coco nécessaire à leur toilette; ils aident aussi à la manufacture des étoffes indigènes *siapo* et des diverses qualités de nattes, et se chargent, dans le ménage, de tous les travaux extérieurs, comme aussi de la préparation de la nourriture. En dehors

de cela, tout leur temps se passe à la pêche ou en divertissements oiseux, dont un des principaux maintenant paraît être une espèce de *lawn-tennis,* qui absorbe, l'après-midi, l'attention de toute la population masculine d'un village entier, et qui prend la place, — sans doute comme moins fatigant, — de l'antique *Litia* ou lancement de javelots; à cet exercice, presque quotidien jadis, les indigènes atteignaient une grande dextérité, arrivant à lancer leurs javelots de bois léger, jusqu'à la distance de plus de 40 mètres. Les jeux nationaux de Samoa sont d'ailleurs peu nombreux et peu variés; les plus communs étaient: le *Lupe,* joué à deux, et rappelant la *morra* italienne, les joueurs, avec le poing fermé, étendant soudain un ou plusieurs doigts, celui qui en présente le moins perdant la partie; le *Lafo litupa,* aussi à deux, avec des haricots du mimosa scandium jetés en l'air, et qu'il s'agit d'attraper sur le dos de la main étendue, le gagnant étant celui qui arrive le plus tôt à cent; le *lafo tupe* à deux ou à quatre, avec des coquilles de noix et ressemblant au tric-trac; une autre variété à quatre, assis par terre sur les coins d'une grande natte, se joue avec des disques de coquilles de coco, souvent richement sculptés, chaque joueur devant chasser avec les siens les disques de son adversaire; le *Tuai fua,* joué à cinq ou six, avec des boules ou des oranges lancées en l'air, chaque joueur tenant en mouvement six ou huit oranges à la fois, à l'instar des jongleurs indiens; enfin le *Tuai muli,* joué par une multitude assise en cercle par terre, et au milieu de laquelle se balance un fruit rond pendu à une ficelle, que chacun doit piquer avec un petit bâton pointu quand il passe à sa portée; les joueurs sont divisés en deux camps, le vainqueur étant celui dont le total de piqûres est le plus élevé.

Les samoans avaient jadis, et conservent même encore, en dépit des exhortations religieuses, une extrême passion pour les divertissements chorégraphiques ou danses, appelées *Siva,* dont ils ont des variétés diverses pour l'un et l'autre sexe, et qui se divisent essentiellement, comme le *hula-hala* hawaiien, en trois classes: celles qui s'exécutent assis par terre, celles qui se font debout mais sans remuer les jambes, et celles dans lesquelles tout le corps entre en mouvement. Toutes ces danses sont toujours accompagnées de chants ou poésies, dont les unes sont d'anciennes légendes, d'autres des compositions improvisées pour célébrer un événement d'actualité, comme par exemple la visite d'un étranger. Le chant et le siva sont soutenus par un battement très-strict de la mesure, soit sur des tambours ou des calebasses, soit avec des bâtons frappés sur des nattes, soit simplement avec les mains, tous les assistants y prenant alors part. Les siva du sexe masculin représentent d'ordinaire des scènes guerrières, et ne man-

quent pas de charme; mais celles des femmes seules ou des deux sexes réunis, glissent généralement dans l'obscène, et c'est dans ces danses, surtout les nocturnes, — où les femmes se livrent à des mouvements et gestes très-indécents, — que les naturels se rapprochent le plus de la légèreté des mœurs de certaines autres tribus océaniennes; néanmoins, et malgré les exhibitions licencieuses qui sont alors pratiquées, on est bien loin de pouvoir dire que les habitudes des samoans et leurs mœurs le soient aussi. Dans ces siva, la toilette des danseurs est toujours extrêmement simplifiée: pour les hommes, c'est le simple «malo»; pour les danseuses, c'est une étoffe courte autour des reins, et un collier de fleurs dans les cheveux, la «prima ballerina» étant ordinairement distinguée des autres par une espèce de perruque de faux cheveux, avec des plumes écarlates. La représentation commence par un chant ou mélopée à une voix, qui est reprise en chœur. Les mouvements, admirables de précision, sont d'abord contenus, lents, graves, solennels, puis graduellement accélérés, à la fin vertigineux: «ces dames, dit un voyageur, dansent avec les yeux, la tête, et les épaules, avec les bras, les mains et le buste»; seules les jambes restent immobiles, à moins que le siva ne se termine par une danse debout, et alors Terpsichore se voile la face. Il est incroyable quelle variété, avec une précision parfaite, les indigènes savent introduire dans ces exercices, réellement originaux. Ajoutons que le milieu et l'auditoire augmentent le pittoresque de la scène: c'est d'ordinaire une cabane éclairée par des feux de bois odoriférants, qui produisent des effets fantastiques de lumière, tantôt inondant les danseurs ou les danseuses de la clarté la plus vive, tantôt les enveloppant de pénombre mystérieuse, au milieu de laquelle on distingue à peine leurs silhouettes, soulignées par le scintillement de leurs yeux, et d'où résulte un ensemble bizarre, étrange, fascinateur, bien que parfois répugnant, dont les effets les plus fantastiques des ballets d'Europe ne peuvent donner aucune idée.

Comme leurs congénères d'Hawaii, les samoans aiment la musique, et comme eux, ils ont un sentiment exquis de la mesure; ils ont l'habitude de chanter pour accompagner, non-seulement leurs danses, mais aussi leur marche cadencée ou les mouvements réguliers de leurs avirons. Mais, tandis que les hawaiiens en sont arrivés à s'assimiler les formes musicales des blancs, au point même de composer des mélodies pour leur propre compte, les samoans en sont restés aux antiques notions de la musique polynésienne, c'est-à-dire à la monotone mélopée sans mélodie, sur trois ou quatre notes, généralement en mode mineur, à laquelle ils ajoutent une espèce de rude harmonie, quand ils chantent en chœur. Leur musique instrumentale est confinée à des

instruments de percussion, espèces de tambours faits de troncs d'arbres creux, et à des instruments à vent, espèces de flûtes, longues de 16 à 18 pouces, qu'ils jouent à la mode de Tonga et de Fiji, c'est-à-dire du nez, mais dont les notes sont loin d'être justes. Pourtant, dès leur arrivée, les missionnaires protestants et catholiques constatèrent n'avoir aucune peine à faire apprendre les hymnes aux indigènes, surtout aux jeunes femmes, et à les leur faire chanter avec une justesse parfaite d'intonation, beaucoup ayant même des voix fort mélodieuses.

Costumes et vêtements. — Les samoans n'ont pas l'habitude de couvrir leur tête de chapeaux ou d'autres coiffures; ils se contentent de les orner de guirlandes vertes et d'une profusion de fleurs, principalement celle de l'hibiscus rouge, alternée avec l'odorant gardenia blanc, et ils se bornent à y ajouter une large feuille d'arum en guise de parapluie quand il pleut; mais en certaines occasions solennelles ils endossent maintenant des espèces de perruques de faux cheveux ornées de plumes, principalement rouges.

Quant à leur costume, une relation ancienne dit: «qu'ils n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture d'herbes marines, descendant jusqu'aux genoux, qui les faisait ressembler aux dieux faunes de la fable; un très-petit nombre portaient une espèce de pantalon tombant des hanches jusqu'aux pieds; quelques-uns portaient des espèces de colliers de coquillages, et un ruban de feuilles vertes tissées s'enlaçait dans leur chevelure ornée de fleurs». Cette description reste singulièrement exacte encore aujourd'hui, avec cette différence que, maintenant, pour les plus civilisés, à la place d'herbes ou de feuilles de *ti,* leur ceinture, ou *lava-lava,* — qui reste leur seul vêtement ordinaire, en harmonie avec les besoins du climat, — est composé de *siapo* ou toile indigène, que les cotonnades étrangères tendent lentement à remplacer, mais ceci plus particulièrement à Apia et dans les principaux villages; en tous cas, c'est seulement une bande roulée autour des reins et repliée sur le devant de façon à tomber jusqu'aux genoux. Ils continuent à dédaigner les vêtements européens, à l'exception des chemises qu'ils endossent pour aller à l'église; les chefs seuls se piquent, dans certaines occasions extraordinaires, de revêtir des costumes civilisés, principalement des uniformes de marine ou d'armée, qu'ils achètent des navires étrangers et dont ils sont très-fiers de faire parade.

Anciennement le *lava-lava* était le costume égal des deux sexes; mais, depuis l'ascendant des missionnaires, les femmes ont pris l'habitude de porter aussi le *tiputa,* qui est une pièce d'étoffe longue de 2 à 3 mètres, — ou bien deux pièces courtes cousues par le milieu, — avec un trou au centre pour passer la tête, les extrémités

retombant respectivement devant et derrière, comme le puncho des espagnols. Dans les cérémonies de grand gala, les femmes se parent aussi d'espèces de corsages de fines nattes et y ajoutent de longues jupes ou queues de *siapo*. Enfin, depuis peu, on voit s'accentuer chez elles une plus grande tendance à adopter les modes européennes, et leurs efforts pour s'y habituer donnent souvent lieu à des scènes comiques.

Tatouage.—L'usage universel du tatouage, *Tatatau,* parmi les hommes, est une des coutumes anciennes contre laquelle les missionaires ont spécialement voulu réagir, mais sans aucun succès jusqu'à ce jour. Malgré les représentations de ces étrangers,—qu'ils écoutent avec respect mais sans leur obéir sur ce point,—jusqu'à ce qu'un samoan ait été tatoué, il est considéré et traité seulement comme un enfant, un gamin; il n'a pas le droit de parler en public ni d'assumer aucune autorité, il ne peut pas devenir chef d'une famille, ni se marier, ni être guerrier, et il est continuellement exposé aux moqueries et aux insultes. Naturellement cette question de ridicule, avec le point d'amour-propre qui s'y rattache et auquel les samoans sont si sensibles, expliquent la persistance de la vieille coutume. Par suite, tous les mâles du groupe sont tatoués, les femmes jamais, ou seulement par petits desseins limités, principalement des étoiles ou fleurs sur les seins.

Le tatouage des hommes, qui n'est jamais exécuté sur la figure,—ainsi que cela se pratique chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande,—se fait seulement sur toute la partie du corps depuis la ceinture,—à la hauteur de l'ombilic,—jusqu'aux genoux, le trajet de la colonne vertébrale excepté, lequel n'est jamais marqué; mais, partout où il existe, le tatouage doit suivre sans lacune ni interruption, de façon à ce que, une fois complété, l'homme semble porter un haut de chausses collant, qu'on dirait confectionné de soie noire ou bleue-foncée, brodée de blanc.

Le tatouage s'effectue vers l'âge de seize ans, et l'opération en est longue et fort douloureuse; mais, comme il ne constitue pas, comme chez les Maoris, une distinction de caste, le dessin en reste uniforme pour tous; le patient est souvent obligé de faire interrompre l'opération et de prendre de longues périodes de repos.

L'instrument avec lequel le tatouage est pratiqué se compose de rangées d'épines ou d'aiguilles, fixées sur un bâton d'environ 6 pouces de long, qui est tenu légèrement par l'opérateur et frappé avec un petit marteau. Pour pigment ou matière colorante, on employe du noir de fumée de kukui (Candle-nut). Deux lignes de bordure complètent l'opération, et l'opérateur doit être payé pour sa peine,—généralement

en fines nattes, — avant que la dernière ligne soit achevée. Les tatoueurs forment une profession spéciale.

Santé. — Quoique généralement sains, les samoans ne sont pas dispensés de payer leur tribut à la fragilité humaine, et ne sont pas exempts de maladies, bien qu'elles soient peu nombreuses; mais ils atteignent assez rarement la vieillesse. Ils souffrent principalement de maladies cutanées de diverse nature, depuis une espèce de psoriasis, qu'ils appellent *Ila-mea,* jusqu'à la hideuse éléphantiasis, commune à toutes les îles méridionales du Pacifique. Avec cela, ils ont aussi des ophtalmies produisant fréquemment la cécité, et des affections des poumons et de l'épine dorsale; mais, en revanche, la lèpre blanche, qui sévit à Hawaii et se répand même en Californie, — et dont la propagation est attribuée à l'immigration chinoise, — leur est heureusement inconnue. Le psoriasis est très-prévalent parmi les enfants, mais disparaît à mesure qu'ils grandissent.

A propos de l'éléphantiasis, — des cas duquel existent dans tous les villages, — les premiers symptômes se manifestent généralement par des accès de frissons et de chaleurs simulant une attaque de fièvre paludéenne; ensuite, un membre s'engorge et s'enfle rapidement, jusqu'à des dimensions énormes et répugnantes. Cette maladie paraît défier toute la science médicale, mais elle a cela de curieux que la santé générale de la victime ne semble pas en être sérieusement dérangée, et on voit les patients aller et venir en traînant leur membre gonflé, comme si rien n'était. L'opinion commune attribue l'origine et la prédominance de cette affection à un séjour constant dans l'eau et à l'influence des variations atmosphériques, en combinaison, suivant quelques-uns, avec l'effet d'une alimentation abondante en poissons et coquillages; mais il est bon d'ajouter que les blancs, qui sont moins exposés à l'air et à l'eau que les naturels, ne sont pas absolument à l'abri de l'invasion de cette maladie, après un très-long séjour dans l'archipel.

Les annales des indigènes n'enregistrent aucun cas d'épidémies spontanées ou importées, excepté, en 1848, une invasion de coqueluche, que l'on supposa avoir été introduite de Tahiti, et qui fit un très-grand nombre de victimes dans toutes les îles [1]. La syphilis ne paraît jamais avoir exercé, à Samoa, de ravages particuliers, extraordinaires, — comme dans d'autres îles du Pacifique, — vraisemblablement en raison de la chasteté habituelle des femmes.

[1] Il est singulier que la coqueluche est toujours très-meurtrière dans le Pacifique; une épidémie de cette nature, importée de Californie, vient de sévir à Hawaii, où elle a emporté même des résidants blancs. On dit, dans l'Amérique du Sud, que le meilleur prophylactique de la coqueluche est la *vaccine.*

Les notions médicales des indigènes semblent assez bornées, bien qu'ils connaissent les vertus spécifiques de certaines plantes. Contre la fatigue et les douleurs musculaires, ils pratiquent avec succès et adresse, le massage, comme le font les hawaiiens *Lumi-lumi*.

Langage.— Les huit ou neuf différents dialectes des races polynésiennes cuivrées, qui sont: le samoan, le néo-zélandais (maori), le tongais, le tahitien, le nouka-hivien, le dialecte de l'île Vaihu (Pâques) et des autres sporades, et le hawaiien, présentent, avec des nuances de variations diverses, une telle ressemblance qu'on peut les affirmer issus d'une même souche, comme les peuplades qui les parlent [1].

Néanmoins, celui des Samoa paraît être l'idiome le plus raffiné, le plus complet et le plus doux de tous ses congénères. A cet égard, il est intéressant d'enregistrer que jamais un tahitien, dont le dialecte est cependant si semblable, n'arrive à parler correctement ou avec élégance le samoan, et les habitants d'Upolu disent en plaisantant que les tahitiens ont les mâchoires trop peu flexibles, trop raides, pour s'assimiler leur prononciation.

Le samoan a été réduit à l'état de langue écrite par les travaux des missionnaires européens, en particulier du dr. Pratt, de la société des missionnaires de Londres, et du révérend père Violette, de la mission catholique française, qui publièrent successivement des dictionnaires et une grammaire, et préparèrent, — pour l'usage des insulaires, — des traductions de la Bible, du Gd. Cathéchisme (imprimé à Lyon), des recueils d'hymnes, un livre d'heures (imprimé à Sydney), et d'autres livres d'instruction religieuse et primaire [2].

[1] Pour donner, le plus brièvement possible, une idée de l'affinité existant entre les différents idiomes polynésiens, il suffira de présenter le tableau suivant de la numération:

Nombres	Samoa	Tahitien	Hawaiien
1	Tasi	Tahi ou Hoe	A Kahi
2	Lua	Rua ou Pite	A Lua
3	Tolu	Toru	– Kolu
4	Faa	Maa	– Eha
5	Lima	Rima ou Pae	– Lima
6	Ono	Ono	– Ono
7	Fitu	Hitu	– Hitu
8	Valu	Vau	– Raru, lalu ou Walu
9	Iva	Iva	– Iva
10	Sefulu	Ahuru	A Umi

[2] Le dernier dictionnaire publié de la langue samoanne, de J. S. Whitmee, contient plus de 11:000 mots, et est considéré comme le meilleur travail de ce genre, et le plus complet qui existe.

L'alphabet samoan n'a que 14 lettres: 5 voyelles, A, E, I, O, et U *(ou)*; et 9 consonnes, F, G (prononcé comme *ng* ou mieux *gn,* dans les mots anglais *sing* ou français *signal,* ou comme le *ñ* espagnol et le *nh* portugais), L, M, N, P, S, T, et V. La différence la plus sensible du samoan avec le hawaiien, — qui est la langue écrite la plus importante de la Polynésie, avec une littérature imprimée très-abondante, — est la suivante: l'emploi du F ou S là où les hawaiiens emploient le H aspiré, qui manque complètement aux samoans, et aussi l'usage exclusif du T pour les mots où les hawaiiens employent indifféremment le T ou le K, et même ce dernier de préférence. Le K n'existait pas dans le samoan antique, et son usage, — qui va maintenant en se vulgarisant, — est une introduction moderne nécessitée par l'emploi des mots étrangers où se trouvent le C, le K, ou le Q, comme Amelika pour America, et aussi par la fréquentation, sans cesse croissante des insulaires d'archipels voisins dont les idiomes employent le K à la place du T. De même, H et W ont été introduits récemment pour l'épellation de noms étrangers. Ceci explique péremptoirement pourquoi on doit dire *Samoa* et non *Hamoa,* comme on l'avait jadis cru à tort, et pourquoi l'île la plus grande est appelée *Savaii* et non *Hawaii,* comme dans l'archipel où Cook fut tué. Enfin, en s'appropriant les mots étrangers où existent d'autres lettres qui leur manquent, les samoans remplacent le R par L, et le B par V ou P, comme leurs amis les germains. En règle générale, les voyelles sont prononcées avec les sons italiens, quoique parfois plus profondément du gosier; et il est digne de remarque, que les mots se terminent presque absolument par une voyelle, et que jamais plusieurs consonnes de suite ne sont employées dans la formation des paroles.

En parlant, les indigènes lèvent la voix, de façon à la baisser et à mettre une emphase spéciale sur le dernier mot de chaque phrase.

On dit qu'un certain nombre de mots samoans sont identiques avec des mots malais, ce qui indiquerait, sinon une origine malaise, pour la race, tout au moins d'anciennes relations avec la Malaisie. Il est certain que le samoan est un langage très-riche en allégories, et de style tout-à-fait oriental; il est de plus, fécond en paroles et phrases de politesse ou de compliments, que les naturels appellent le *langage des lèvres, talagnota,* employées seulement dans des occasions spéciales, à tel point que l'étranger récemment débarqué se croit facilement en présence de deux langues parlées différentes. Ceci vient de ce que de nombreuses expressions de respect, et les termes les plus délicats sont employés seulement en s'adressant aux chefs, ou par les chefs entre-eux, quoiqu'un chef ne s'en servira jamais en parlant de lui-même; ainsi, dans le langage ordinaire, les parties du corps des chefs

ont d'autres noms que ceux du peuple. De plus, les discours des chefs sont à la fois coulants, élégants, éloquents et pleins de dignité. Enfin, dans le samoan, existent même des nuances de diction suivant la caste ou rang de la personne à qui on s'adresse. Ainsi, pour appeler, le verbe *venir* est *sau mai*, en parlant à la plèbe, *susu mai* ou *mai liu* à un chef, et *afio mai* pour le roi [1]. Une femme est *fafine* — le *vahine* tahitien — et une fille est *teine*, mais une dame est *tamaitai*, preuve que le sentiment de l'aristocratie est inné chez le primitif samoan. Enfin ce dialecte a la réputation méritée d'être le seul idiome polynésien dans lequel existe un mot représentant *merci*, une expression pour manifester la gratitude. Non-seulement on dit *faa fetai* — je vous remercie, — et *soia faa fetai* — merci non, — mais même *faa fetai alva* — je vous remercie infiniment, — qui est bien plus significatif que le *Aloha loa* — littéralement *beaucoup d'amour* — employé, faute de mieux, par les hawaiiens, et dont le sens est si vague. A Samoa, on dit aussi *alofa*, pour le hawaiien *aloha*, dans le sens simple d'amour, affection ; mais, comme salutation de politesse, il devient *talofa* à l'arrivée et *tofa* au départ, qui, plus affectueusement encore, se transforme en *tofa soi fua*, adieu, portez-vous bien ! Le samoan est aussi le seul idiome des mers du sud, ayant un *toast*, une salutation spéciale, toujours employé en buvant, *manuia*.

Ajoutons, pour terminer, que les indigènes se montrent excessivement attachés à leur langue harmonieuse et riche, qui est même susceptible d'expansion, car ils réussissent très-bien à créer tous les vocables nouveaux qui leur sont nécessaires pour désigner tous les objets inconnus que la civilisation introduit chez eux. Il est inutile d'ajouter que la langue étrangère la plus commune à Samoa, comme dans tout le Pacifique, est l'anglais, que quelques indigènes, surtout élèves des missionnaires, parlent assez couramment.

Religion et instruction.— Comme il a déjà été dit, le christianisme, à Samoa, a complètement pris la place de l'ancienne religion indigène, qui d'ailleurs, paraît-il, fut l'une des plus douces variétés du paganisme polynésien. En effet, il n'y eut jamais, dans cet archipel, de forme régulière de culte religieux, et chacun adorait les puissances inconnues à sa façon. Point de temples ni d'autels, point de rites sangui-

[1] En outre, *venez ici* se dit encore, suivant les circonstances : *sole, sania, ataofo*, ce qui prouve la fertilité de cette langue, qui, en certains cas, s'éloigne assez de ses congénères. Ainsi, si l'on peut sans difficulté, retrouver dans les mots *tagnata* (homme), *titi* (petit), *vai* (eau), les équivalents hawaiiens *kanaka, keiki*, et *wai*, il est moins facile de retrouver ceux de *fonua* (terre), *sami* (mer), *lete* (bon), *tofi* (mauvais), *lasi* (grand), *soia* (assez), *taio* (ami), etc.

naires ou de sacrifices humains comme dans la Nouvelle-Zélande et à Hawaii. Ils avaient une idée vague d'un être suprême, appelé *Tagnaloa,* créateur ou origine de toutes choses, puis suivait une mythologie aussi nombreuse qu'incohérente de divinités et d'esprits inférieurs, — les plus redoutés étant les dieux de la guerre, — jusqu'à ce que chaque famille en arrivait à avoir ses *etu* ou dieux privés, en incarnations visibles, et ses objets d'adoration spéciale, sous forme d'insectes, d'oiseaux ou de poissons; naturellement l'oiseau le plus original et le plus grand de l'archipel, la chauve-souris vampire, ne pouvait manquer de jouer un rôle important dans ces croyances grossières.

Il est néanmoins intéressant de noter que, dans ce chaos, se trouvaient des traditions ou légendes imitant ou rappelant étroitement des fragments d'histoires bibliques, toutefois le plus souvent défigurées de la façon la plus absurde ou la plus obscène. A cet égard, on ne peut mieux faire que de renvoyer les curieux en cette matière, au livre du révérend dr. Turner, *Samoa a Hundred Years Ago,* qui n'est qu'une exposition patiente, minutieuse et très-complète de toutes les légendes, mythes et croyances religieuses du pays.

Je me bornerai à relever ici un fait qui pourra servir aux partisans des théories de Darwin ou de l'évolution, à savoir que, — pour les anciens samoans, — l'homme était créé, formé de la chair d'un coquillage marin, une espèce de moule. Si ce moule était dur, coriace, l'homme était robuste, vivait longtemps et il était difficile de le tuer; mais si le moule était tendre ou vénéneux, l'homme qui en résultait était fragile, sujet aux maladies, et il lui était impossible de vivre longtemps. Ainsi, ce que nous appelons tempérament, constitution, idiosyncrasie, n'était donc, pour le Samoan, que le résultat d'une matière première de bonne ou mauvaise qualité.

Le recensement religieux, effectué en 1869 [1], et dont les proportions n'ont pas sensiblement changé depuis, divisait ainsi les indigènes:

Adhérents à la société des missionnaires de Londres........ 27:021
» à l'église Wesléyenne......................... 3:004
» au catholicisme romain........................ 5:082

Ces derniers, évalués 4:150 en 1866, s'élevèrent à 4:211 en 1875, et enfin, dans une sorte d'almanach pour 1887, publié par la mission dite *française,* le nombre des fidèles catholiques est porté à 5:140. Il est certain que l'influence des catholiques tend à augmenter, et qu'ils comptent dès maintenant, parmi leurs adhérents, des personnages mar-

[1] Depuis quelques années, une mission mormonne a été établie sur Tutuila; elle compte, dit-on, maintenant environ 200 membres.

quants, tels que le grand-juge du roi Malietoa, la plupart des chefs et orateurs les plus influents, et même le nouveau roi, Mataafa.

Le centre de la mission catholique est à Apia, sous la direction de l'évêque d'Olympe, vicaire apostolique de l'Océanie centrale et des Samoa, Mgr. Lamaze. Cette mission, dont les débuts sont racontés dans la partie historique, commença ses achats de terres en 1866, 60 hectares en divers lots, ayant été achetés 33:000 francs. Aujourd'hui elle possède, près de la ville, et derrière ses propres édifices en face du port, un terrain d'environ 500 hectares, — arrosé par une magnifique source d'eau vive, uniformément répartie par tout un système de canalisation, — et dont la majeure partie est très-intelligemment cultivée; là, se trouve une espèce de village réunissant un grand nombre de familles catholiques, qui y vivent du produit de ces terres. Une autre propriété de la même mission existe sur le versant de la montagne, où a été édifié le *collège* ou séminaire de Vaea, et où la culture du café a été entreprise depuis peu. Mais, malgré ses achats de terres, la mission reste très-pauvre, car aucune contribution n'est imposée aux convertis, qui ne font que des dons purement volontaires, et ses seules subventions, qui lui sont fournies par la propaganda fide de Rome et la propagation de la foi de Lyon, ne sont pas à la hauteur de tous les besoins du culte. La mission catholique a établi de nombreuses stations dans tout l'archipel, excepté dans le groupe Manua, où, jusqu'à présent, il n'y a point eu de conversion, tous les habitants y étant protestants. Elle compte ainsi plus de 50 églises ou chapelles, dont 15 en pierres. La plus grande de ces églises, œuvre du P. Verne, est à Palefa, extrémité E. d'Upolu; une autre, un peu plus petite, mais beaucoup plus jolie, de style ogival avec 3 nefs, dûe au P. Dubreuil, existe dans la capitale du district O. (Aana). L'église ou cathédrale d'Apia est une belle construction de pierres, avec un clocher de 60 pieds de haut, surmonté d'une haute flèche. Les missionnaires, — de la société de Marie, — sont répartis: 7 sur Upolu, 3 sur Savaii, 1 à Manono et 1 sur Tutuila, à Leone, capitale de l'île et port le plus fréquenté. Les missionnaires catholiques ont vérifié que les meilleurs et plus solides résultats religieux étaient obtenus en suivant le système d'isolement ou de *reducciones* employé jadis dans l'Amérique du Sud, — quand il est possible, — afin de soustraire les néophites au contact des autres indigènes et surtout des blancs, et leurs efforts s'attachent principalement à ne pas obtenir des demi-conversions, — des conversions apparentes, — dont les protestants se contentent plus volontiers.

Le centre de la mission anglaise est à Malua, sur la côte, à 8 milles d'Apia, où elle possède une magnifique propriété de 300 acres,

dans laquelle se trouvent une grande construction servant d'église et d'école, deux maisons très-confortables pour les révérends missionaires, et, pour les élèves, une série de petites cases très-mesquinement meublées, disposées par rangées autour d'une grande place carrée. Tous les bâtiments de cet *institut* sont construits en pierres de corail, proprement revêtues de plâtre et blanchies à la chaux, ce qui donne à l'ensemble un bon air de propreté et d'aisance, uni à un cachet pacifique comme il sied à une pareille institution. Cet institut a aussi quelques stations ou succursales sur divers points de l'archipel, qui aident à la propagande. Dans l'institut de Malua, la durée des études ou cours est de quatre ans, et le nombre des élèves varie entre 90 et 100. Les élèves contribuent jusqu'à un certain point à leur propre subsistance, en cultivant des parcelles de terre, qui leur sont attribuées à cet effet. A la fin des cours, ils passent un examen et retournent généralement dans leurs villages, où ils deviennent le professeur et cathéchiste local, rétribué par les habitants du village. Il n'y a pas de village, à Samoa, qui n'ait son église du rite anglican, et plusieurs en ont deux et trois, l'église et la terre appartenant au village, et restant entièrement indépendants de la mission centrale. Ces cathéchistes ont naturellement plus ou moins d'influence, mais les hommes les plus éclairés de Samoa ne se gênent pas pour dire que leur influence, et surtout les services qu'ils rendent, pourraient être bien autrement importants et utiles au développement intellectuel de la population, si, à l'institut de Malua, «on consentait à réformer le système d'enseignement et à changer la proportion entre les études religieuses et les notions pratiques, qui sont réciproquement, à l'heure qu'il est, de $^7/_8$ contre $^1/_8$.»[1]

Depuis longtemps les missionnaires protestants ont une imprimerie et publient un journal, à Apia, et depuis quelques années, il se publie aussi dans cette ville, un journal indépendant, *The Samoa Times.*

Depuis l'adoption générale du christianisme, il n'existe plus, dans l'archipel, de traces visibles du paganisme ancien, et la presque unanimité des insulaires exhibent l'apparence d'une foi très-enthousiaste et robuste; non-seulement ils fréquentent très-ponctuellement la *fale lotu* (église), où ils paraissent prêter l'attention la plus scrupuleuse aux cérémonies du culte; non-seulement leur observation du dimanche comme jour de prière et de repos, est excessivement rigoureuse et édifiante, mais il n'y a peut-être pas une seule case où chaque soir les occupants ne récitent régulièrement leurs *lotu* ou prières.

Pourtant, pour qui les observe très-attentivement et pendant suffisamment longtemps, et pour qui vérifie la quantité d'idées supersti-

[1] H. F. Poor, *The Samoan Islands.*

tieuses plus ou moins inoffensives, qu'ils nourrissent encore, il n'est pas douteux qu'à toute cette piété extérieure, ne correspond pas une conviction bien profonde des principes chrétiens, et que beaucoup d'entre eux conservent encore *in petto* le culte de leurs anciens dieux domestiques, comme cela arrive à Hawaii.

Cela ne doit d'ailleurs pas paraître si étonnant, car on ne déracine pas si facilement les idées fondamentales d'un peuple, même innocemment barbare, et, s'il y a quelque chose de surprenant à Samoa, c'est bien: 1°, l'extrême facilité relative avec laquelle, en moins d'une génération, les efforts des missionnaires ont été couronnés du plus grand succès apparent, et 2°, la bonne grâce avec laquelle cette race aimable a reçu et retenu les leçons des étrangers. Il est juste d'ajouter ici, que, bien qu'en minorité, ce sont les néophites catholiques qui paraissent les plus sincères et soumis, les plus solidement convertis, et les moins faciles à entraîner à la guerre et aux pratiques du *siva*.

Ceci conduit naturellement à parler de l'instruction populaire, qui, à Samoa, est encore à l'état rudimentaire, et bien inférieure à celle dont jouit le peuple hawaiien. À Hawaii, il existe partout des écoles kanaques et anglaises, dont la fréquentation, par tous les enfants de six à quatorze ans, est obligatoire. Aussi tous les hawaiiens de moins de quarante ans, savent-ils lire et écrire leur propre langue, et beaucoup d'entre eux savent aussi correctement l'anglais. À Samoa, au contraire, l'instruction ordinaire ayant été négligée en faveur des notions religieuses, les éléments mêmes pour la diffusion de l'instruction primaire sont mauvais, pour ne pas dire nuls. Chaque catéchiste ou professeur, sortant des écoles des missionnaires, ouvre dans son village une espèce d'école, où il entreprend l'éducation d'un nombre très-restreint d'enfants et les résultats qu'il en obtient sont d'ordinaire, jusqu'à ce jour, à peu près négatifs, ce qui est vraiment surprenant quand on tient compte de l'aptitude naturelle des enfants et de la ténacité ordinaire de leur mémoire. C'est le système qui est mauvais, et il manque aussi l'obligation de l'instruction érigée en loi. Les succursales ou stations des missionnaires font aussi des efforts pour répandre l'instruction, mais à proprement parler, dans tout l'archipel — en dehors des séminaires ou instituts qui ont été mentionnés, — il n'existe que deux écoles sérieuses, toutes deux à Apia, avec des maîtres étrangers, mais elles servent uniquement aux enfants d'étrangers; enfin, dans le couvent de la mission catholique, existe, depuis juillet 1864, une excellente école anglaise pour filles [1], donnant une bonne et solide

[1] En vingt-cinq ans, la mère supérieure, au zèle de laquelle est dûe cette école modèle, n'a quitté la maison qu'une seule fois, pendant deux semaines, pour raison de santé.

éducation, et les protestants eux-mêmes sont unanimes pour reconnaître que l'œuvre des dignes sœurs catholiques (deux françaises, une irlandaise et quatre indigènes) est au-dessus de tout éloge.

Quoi qu'il en soit de cette situation générale, il en résulte que les plus instruits des enfants samoans apprennent à peine à lire et à écrire leur langue, et la grande majorité restent dans la plus complète ignorance.

L'établissement de bonnes écoles primaires dans tous les districts, et d'une bonne école supérieure à Apia, sera donc la première nécessité qui s'imposera à un gouvernement solide et durable, lequel n'aura d'ailleurs qu'à copier ce qui fonctionne si bien à Hawaii.

Castes.—Comme leur langage l'indique, le sentiment de la division des êtres humains en classes ou en castes, et l'influence de l'hérédité, sont profondément enracinés chez le peuple de Samoa. Dans les diverses îles, existent des grandes et anciennes familles, qui, bien que souvent sans position politique, sans pouvoir effectif, ont toujours joui et jouissent encore de la plus grande considération générale. L'homme le plus pauvre de Samoa connaît et respecte le prestige héréditaire attaché à cette aristocratie, et cependant, rien, dans le genre de vie, ni dans le luxe de la propriété matérielle, rien dans l'architecture des huttes ou leur ameublement ne distingue cette aristocratie de la plèbe. Pour l'étranger, —en dehors des témoignages populaires de respect,— la seule marque extérieure par laquelle cette distinction des castes se manifeste, est la stature, la beauté physique, les chefs et les personnes nobles se révélant par leur démarche aisée et gracieuse et par un port hautain et plein de dignité. Ce sentiment des castes en arrive à avoir ses gradations dans la même famille, de même que son appréciation s'accroît en sentiment d'orgueil comme en prestige, avec chaque génération successive. Parmi les grandes familles du groupe, celle des Malietoas fut toujours la principale, et se trouve intimement liée avec toutes les traditions du pays; Laupepa lui-même s'intitulait «descendant des Huit-Familles», *Mailoto mai o na Osana Evalu.* Après elle, vient la famille des Tupua ou Toa, et dans l'île de Tutuila, celle des Leatau. Ensuite, le respect populaire s'attache aux familles des différents hauts chefs, *Tui,*—rois ou gouverneurs des districts,— et après eux aux chefs inférieurs.

Politesse, hospitalité et galanterie.—Du sentiment des castes dériva sans doute, la politesse réellement exquise des samoans, qui, non-seulement est empreinte jusque dans le langage, mais qui est vraiment si innée, que, dans leurs rapports journaliers, ils ne sont jamais vio-

lents entre eux, ni même grossiers ou impolis. Dans leurs réunions privées ou publiques, comme dans leurs assemblées politiques, beaucoup de temps est toujours consumé pour les seuls actes de courtoisie et l'échange des compliments, suivant une étiquette très-raffinée. Dans les *fonos*, ou assemblées publiques, les conversations particulières ne peuvent être faites qu'à voix très-basse, et les objets que l'on peut avoir à faire circuler, ne doivent jamais être passés devant les assistants, mais toujours derrière. Enfin, quand un chef ou un étranger de distinction traverse un village, tous les bruits et les occupations cessent pour ne recommencer qu'après son passage.

De cette politesse naturelle, jointe à l'abondance des produits du sol, a dû naturellement résulter l'hospitalité, qui est également fort remarquable. Le dr. Turner n'hésite pas à les dire *les gens les plus hospitaliers du Pacifique*, à tel point qu'il existe dans chaque village une grande hutte ou maison commune, *fale tete*, bâtie expressément pour la réception et la commodité des voyageurs et des étrangers, et dans l'édification de laquelle est déployé tout le luxe de l'architecture locale, toute la charpente intérieure étant sculptée et polie comme nos meubles les plus fins. Là, tous les habitants du lieu sont requis par l'usage de porter à ces hôtes publics, leur côte-part d'aliments et d'offrandes de tout genre, et, une fois terminé le repas pris en commun, la soirée se conclut par des divertissements et des danses. En retour de cette hospitalité, aucun samoan n'aurait l'idée d'en abuser et de prolonger son séjour dans un même lieu plus longtemps que de raison. Néanmoins cette largesse, cette facilité de relations, dispose les indigènes à la paresse, en stimulant chez eux le goût des déplacements et des voyages, qui se font souvent par caravanes de deux à trois cents personnes, appelées *Malagna'o*, non-seulement sur la même île, mais encore d'île à île, et dont l'arrivée dans un village est signalée par de grandes réjouissances, qui durent tant qu'il reste quelque chose à manger. Tout ceci prouve qu'en état de paix, le samoan est paisible et doux, amateur de plaisirs et de la gaieté, généreux et facilement satisfait. Ce serait le peuple le plus heureux au monde, sans les jalousies, les susceptibilités de famille à famille et des chefs entre eux.

Un peuple naturellement aristocrate, poli et hospitalier, ne peut manquer d'être proportionnellement galant. Aussi, excepté dans la politique et le gouvernement, — où règnent la loi salique la plus stricte, — les femmes y sont toujours les égales de l'homme. Non-seulement elles sont traitées avec affection par leurs maris, mais elles sont si formellement respectées maintenant, qu'en temps de guerre elles sont souvent les émissaires naturels, qui vont et viennent sans vexa-

tion. Ce sont elles, qui, après une défaite, vont offrir aux vainqueurs les présents de fines nattes destinés à racheter la paix, et il est rare que ces ouvertures soient repoussées. De même, la personne des enfants est sacrée. Dans la famille, le père et la mère aident également à la préparation des aliments et aux soins de la cuisine, et le père porte les enfants autant que la mère. Le travail est égal pour tous deux, avec l'exception que les travaux pénibles du dehors sont réservés à l'homme, tandis qu'à la femme sont attribués plus spécialement, à la maison, le tissage des nattes et la fabrication du *siapo*, ce qui forme son travail le plus pénible. Enfin, un respect tout particulier est déployé envers la fille du chef du village, qui, jusqu'à son mariage, est comme la châtelaine du lieu, occupant une place proéminente, recevant tous les égards populaires, mais ne prenant jamais part au gouvernement.

Chasteté.— On lit, dans la relation du voyage de La Pérouse, que «les femmes parurent jolies, fort grandes, luxurieuses et dévergondées, et que, pendant le séjour des navires, elles furent toutes à la disposition des équipages, *les vieillards servant de prêtres et d'autels au culte de Vénus, pendant que des matrones célébraient par leurs chants ces noces brutales et concluaient ces marchés impudiques*». Ceci est le seul point des anciennes relations qui ne s'accorde pas avec la réalité, car au contraire, nous avons maintenant l'attestation des missionnaires et de tous les voyageurs et marins modernes, pour établir que la chasteté, la vertu des femmes, mariées ou filles, a toujours été prédominante, avant même l'introduction du christianisme; elle était considérée avec tant de rigueur, que même les privilèges des castes ne pouvaient en avoir raison, tandis qu'au contraire, elle était tenue parmi l'aristocratie en plus haute estime encore que chez le peuple. Du reste, les observations mêmes de La Pérouse, — qui sont italicisées plus haut,— sur le cérémonial qui accompagnait les plaisirs de son équipage, suffisent pour mettre hors de doute qu'il s'agissait alors d'un fait tout spécial, anormal, auquel était attribuée une importance nationale ou une signification religieuse; ce cérémonial indique, soit une idée de sacrifice général, peut-être expiatoire, pour se rendre propices ces étrangers auxquels des qualités surnaturelles ne pouvaient manquer d'être attribuées, soit une idée de bénéfice public par le lucre des cadeaux d'objets précieux pour eux, qui résultaient de ces marchés.

Au contraire, et comme preuve du haut prix attribué à la chasteté et à la virginité féminines, il suffira de dire que dans les occasions de mariages importants, et surtout dans le cas du mariage de la fille du *tui* ou chef d'un district, — c'est-à-dire de la châtelaine du lieu,— une

coutume a existé jusqu'à des temps tout récents, qui rappelle certaines traditions européennes : celle de l'épreuve publique. En grande cérémonie, en présence de tous les chefs du district et des membres des deux familles, la noble épouse était obligée à donner une preuve physique, anti-naturelle et équivoque de sa virginité. Et il n'est pas bien certain qu'aujourd'hui encore, la même coutume barbare n'en persiste pas moins, seulement avec plus de mystère, comme le comporte le changement du régime religieux.

Mariages.—La race de Samoa est encore prolifique, comme le démontre la quantité de petits enfants sains et robustes qui existent dans chaque village, et la décroissance si rapide de la population, déjà signalée, serait certainement bien minime, n'étaient-ce les guerres continuelles.

Anciennement la polygamie fut commune, mais jamais la polyandrie ; de plus, il était rare que deux femmes d'un même mari consentissent à vivre dans la même maison. Même récemment encore, les missionnaires ont souvent eu à combattre la tendance des hommes à renvoyer, à sa famille, la première épouse, afin de pouvoir en prendre une autre, souvent par simple cupidité, attendu qu'à chaque mariage, la fiancée doit apporter des *fines nattes,* non-seulement comme sa dot personnelle, mais aussi comme cadeaux à la famille du mari, tandis que les amis des deux familles ne manquent pas de faire des présents aux mariés.

Le simple consentement des parents des deux parties, et la présentation de fines nattes suffisaient jadis pour consacrer le mariage ; aujourd'hui, les choses se passent un peu plus décemment, quoique la question matrimoniale reste toujours celle qui donne le plus d'ennuis aux ministres chrétiens et surtout aux missionnaires catholiques.

Les filles sont souvent fiancées dès leur enfance, surtout parmi l'aristocratie, et alors on accumule les présents et les richesses pour leur douaire, —surtout les nattes,— et leur virginité devient si précieuse qu'on ne les laisse jamais sortir seules.

Les mariages sont toujours l'occasion de festins homériques ; deux jours avant la cérémonie, tous les habitants du voisinage se rassemblent pour commencer le festin et les danses ; le troisième jour la cérémonie est pratiquée avec un cérémonial rappelant beaucoup les coutumes juives ; après sa consommation, on procède à l'exhibition du douaire, chaque présent étant élevé en l'air pendant qu'on proclame le nom du donataire ; puis, quand la multitude a mis fin aux provisions, chacun se sépare.

Jadis, l'adultère était quelquefois puni de mort, et, —tout comme

du temps de la belle Hélène,— il fut souvent la cause de maintes guerres locales.

Comme à Hawaii, les indigènes, même quand ils ont des enfants à eux, adoptent très-souvent des enfants de leurs voisins ou amis, qu'ils élèvent avec autant de soin que les leurs; les chefs surtout procèdent à ces adoptions comme faveur pour leurs partisans.

Probablement en raison de l'abondance naturelle des substances alimentaires, l'enfanticide ne semble pas avoir jamais été pratiqué, comme il le fut et peut-être l'est encore à Hawaii.

Funérailles.— Les cérémonies mortuaires des samoans furent toujours très-rudimentaires. Ils se bornaient anciennement à ensevelir les cadavres à peu près à fleur de terre, après les avoir préalablement enveloppés dans des bandes de *siapo,* et ensuite ils recouvraient la fosse d'un monceau de pierres. Ils ne mettaient rien avec les cadavres, ni armes, ni provisions, parce que, suivant leurs idées de la vie future, tous ces objets devaient se trouver en abondance dans le séjour nouveau des esprits. Très-souvent, après un laps de temps suffisant pour la décomposition des chairs, les fosses étaient ouvertes par les parents survivants, pour en retirer les crânes des défunts, qui étaient conservés dans les huttes, afin d'empêcher les tribus ennemies de s'en emparer, suivant l'idée superstitieuse attribuée à l'importance de la tête dans la vie humaine[1]. Pour les chefs très-éminents seuls, ils ont pratiqué une espèce d'embaumement ou conservation des cadavres par l'huile et la chaleur, un peu à la façon des maoris.

Maintenant, les morts sont enterrés dans des fosses d'au moins 3 pieds de profondeur, qui sont ensuite entourées de plantes de ti ou de dracænias, qui croissent rapidement et forment des haies naturelles et gracieuses; ou bien elles sont recouvertes d'espèces de hangars; en tous cas les tombes sont bien entretenues et les abords en sont nettoyés et souvent garnis de sable.

Sans aller jusqu'à effectuer sur eux-mêmes les mutilations personnelles qui sont pratiquées dans quelques îles ou archipels voisins, en

[1] Chez les samoans, comme chez un certain nombre de tribus du Grand Océan la tête est la partie du corps la plus sacrée, et le mot propre qui la désigne ne doit jamais être prononcé en parlant de la tête d'une personne à qui l'on parle ou dont on s'entretient, à moins que ce ne soit comme insulte. Ainsi, chez les maoris, la plus sanglante injure qui puisse être proférée, est de dire à un adversaire d'aller couper et faire cuire la tête de son grand-père ou de tout autre parent. Le moyen le plus expressif, pour les insulaires, de manifester leur gratitude et leur haute évaluation pour un présent, est de peser un moment l'objet sur leur tête; enfin, pour témoigner leur plaisir et leur respect à un visiteur, ils continuent toujours à prendre sa main pour la presser contre leur front.

signe de douleur à la mort d'un parent ou d'un chef, les samoans, et principalement les femmes, se font des meurtrissures ou des petites entailles, suffisantes pour laisser de légères cicatrices, qui sont comme leur manière de porter le deuil et de manifester leur chagrin.

Usages guerriers.— Comme le prouve la chronologie des Samoa, par suite des dissensions intestines presque continuelles, qui ont régné dans l'archipel, généralement par suite de querelles de préséance entre les chefs, et aussi à cause du caractère fier, indépendant et excessivement susceptible des naturels, et du manque d'un gouvernement central absolu, l'état de guerre a été pour ces insulaires presque normal, presque une habitude.

Anciennement leurs hostilités furent souvent acharnées, meurtrières, cruelles et sans pitié. Néanmoins, la courtoisie innée de ce peuple et les relations générales de parenté bien établies et respectées qui existent entre eux, développées par les idées chrétiennes, ont beaucoup fait, sinon pour empêcher les guerres, tout au moins pour atténuer les horreurs anciennes de leurs luttes fratricides, et ont réussi à faciliter leur oubli, une fois passé le feu de la bataille. Ainsi, on raconte, comme d'un fait maintenant commun, que de nuit, après un combat, et sous la protection d'un armistice, les ennemis vont s'aborder, et échangent des armes, des provisions, voire même de la poudre et du plomb, sans dissimuler avec la plus parfaite innocence, que ces objets leur étaient indispensables pour continuer la lutte le lendemain.

Les missionnaires tracent le tableau suivant du caractère samoan pendant la guerre: Ils sont déterminés et cependant patients, facilement contrôlés par leurs chefs; tout en étant impitoyables pour leurs adversaires dans le combat, — ne faisant ni ne demandant point de quartier,— cependant ils ne sont pas traîtres, mais respectent religieusement les armistices et les conventions, et ils ne violent jamais un territoire neutre; même, avant leur conversion au christianisme, ils ne faisaient que très-rarement des prisonniers, mais, par conséquent, n'infligeaient pas de tortures; à tout ennemi tué ou blessé qu'ils peuvent atteindre, on enlève immédiatement la tête, l'importance d'une victoire se mesurant d'après le nombre de têtes récoltées; et, dans leurs évaluations, une distinction ne manque pas d'être faite entre le nombre des cadavres décapités, *aulia,* et de ceux dont la tête n'a pas pu être obtenue, le parti ennemi ayant réussi à emporter les cadavres. Ces têtes, sanglants trophées, transportées au village vainqueur, y sont exposées en public et vilipendées, insultées, mais jamais mutilées, pas plus que les corps; au contraire, dans certains cas, après un laps de temps fixé par la coutume, les femmes du village ennemi arrivent

chercher les têtes, qui, avec les corps, sont enveloppées dans des *siapo* blancs et emportées pour recevoir une sépulture décente; et si c'est pour la famille, une grande consolation d'obtenir le corps tout entier des morts, cependant à défaut, s'ils peuvent se procurer au moins la tête, peu leur importe en somme ce que devient le corps. De plus, les cimetières furent généralement respectés, et l'exhumation des cadavres équivalut toujours à une déclaration de guerre implacable.

Il sera opportun d'enregistrer ici que, — de l'aveu des missionnaires qui ont pu recueillir leurs traditions les plus intimes, — les samoans n'ont jamais été cannibales, à l'instar de leurs voisins des Fiji et des Nouvelles-Hébrides; mais si parfois, il leur est arrivé anciennement de manger en grande cérémonie le cadavre d'un chef ennemi particulièrement haï, ce ne fut qu'à titre de représailles, ou comme fétichisme religieux, afin que les qualités du vaincu passassent dans le corps de ses vainqueurs. Il serait, en effet, bien extraordinaire que, dans un pays où la nature a si abondamment pourvu à l'alimentation humaine, par la profusion des fruits et végétaux qui ne prédisposent pas à la cruauté, l'anthropophagie eût jamais pu exister comme institution régulière, chez une race aussi foncièrement douce et délicate; et on peut encore ajouter que, si les samoans avaient été cannibales comme leurs voisins des Fiji et des Hébrides, comme eux aussi, ils en montreraient encore le goût.

Leur réputation ancienne de férocité et de cannibalisme, résulte, — comme on l'a déjà vu, — du massacre, em 1787, d'un détachement de l'équipage de La Pérouse, à Tutuila. Mais il est à peu près certain maintenant que ce ne fut qu'un regrettable malentendu, semblable à celui qui, à Hawaii, coûta la vie au capitaine Cook. Les français ne mirent pas en doute, mais sans preuves, que leurs camarades eussent été dévorés. Mais les indigènes racontent que le combat n'eut lieu qu'en raison d'abus, et d'insultes commises, probablement sans s'en douter, par les étrangers, qui donnèrent des présents à des chefs inférieurs du lieu, en négligeant les suzerains d'Upolu, qui, s'y trouvaient par hasard en visite, *malagna'o;* et, — pour qui connaît le caractère pointilleux des samoans en matière d'étiquette et de préséance, — le fait n'a rien de surprenant, ni d'invraisemblable. Seulement, les cadavres des français ne furent pas même mutilés, mais respectueusement ensevelis à la mode indigène, dans des *siapos* blancs, dans un lieu qui fut longtemps tenu caché et secret, mais que les catholiques retrouvèrent et consacrèrent plus tard. Enfin, il y a quelques années, ce qui restait des ossements fut pieusement exhumé par ordre du gouvernement français et transféré à Brest[1]. Les indigènes assurent aussi

[1] Le 14 juillet 1884, un monument commémoratif en corail blanc, fut inau-

que tous les français ne furent pas tués, et que l'un de ceux qui furent épargnés, — et apparemment le fils du charpentier, — vivait encore, vers l'époque de l'arrivée des premiers missionnaires, sur une des îles Manua, avec sa femme indigène et les enfants qu'il avait eus d'elle.

Autrefois, et il n'y a pas encore bien longtemps, les seules armes des naturels étaient les lances et javelots, les massues, les couteaux et les frondes; chose singulière, ils ne paraissent pas avoir accordé aux arcs et aux flèches l'importance que ces armes avaient dans les archipels voisins. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années à peine qu'ils ont commencé à adopter les armes à feu, et, dans les dernières années, ils ont employé des mousquets, des pistolets, et même du canon, cadeau du gouvernement des Etats-Unis. Enfin, tout récemment, à la faveur des intrigues allemandes, et malgré les efforts des grandes puissances pour empêcher l'introduction d'armes perfectionnées, ils sont parvenus à se procurer d'excellents fusils à chargement par la culasse, et même des armes à répétition.

Comme leurs congénères les maoris, les samoans déployent beaucoup d'habileté à se retrancher, à bâtir des forts et des estacades, à creuser des fossés ou élever des ouvrages ou parapets en terre, avec fascines et palissades; enfin, ils construisent des embarcations spéciales pour la guerre, grands canots doubles, *alia*, capables de porter jusqu'à deux cents guerriers. Quand un fort sur la plage doit être attaqué par mer, ils employent la tactique suivante: les canots de guerre, garnis à cet effet de fortes barricades, sont amenés devant le fort, les guerriers se jettant à l'eau du côté opposé à l'ennemi quand ils arrivent à sa portée, et ils restent ainsi protégés par les fortifications des canots jusqu'à ce que soit donné le signal de l'assaut général.

Dans presque tous les districts existaient des lieux inaccessibles, spécialement fortifiés pour servir de citadelles ou d'endroits de refuge en cas de défaite, et appelés *olo;* il paraît aussi y avoir eu certains lieux sacrés, — principalement tombeaux d'anciens chefs, — où les fugitifs trouvaient un abri conventionnel, comme dans les anciens temples sacrés de refuge d'Hawaii.

Caractère moral.— L'intelligence des indigènes et leurs capacités mentales sont très-grandes, ce qui permet d'espérer que sous de bonnes conditions sociales, ils arriveraient rapidement à atteindre un haut degré de civilisation. Ils sont doués d'une mémoire et d'une faculté

guré avec solennité, par le navire *Bruat*, au nom du gouvernement français, sur le lieu du massacre; sur une large plaque de bronze se trouvent gravés les noms des victimes.

d'observation fort remarquables, connaissant exactement les habitudes de tous les animaux et insectes de leurs îles, et donnant des noms aux moindres mouvements de terrain, à toutes les falaises et aux plus petites criques. Ils sont ordinairement vifs et très-éveillés, et si, jusqu'à présent, leur civilisation et leurs preuves d'intelligence se sont maintenues entre certaines limites qu'ils n'ont pu dépasser, c'est parce qu'il leur manque l'instruction élémentaire, que leurs instructeurs religieux, — perdus dans le domaine du spirituel — ont négligé de mettre à leur portée.

Toutefois, malgré leurs nombreuses bonnes qualités, les samoans sont loin d'être parfaits, bien que leurs défaillances paraissent être celles communes à tous les enfants de la nature. Il y a cinquante ans, Wilkes spécifiait ainsi leurs défauts: *They are lazzy, indolent, coveteous, fickle, deceitful and of little reliance.* Mr. Poor, de l'ambassade hawaiienne, qui a l'avantage de descendre d'une race congénère, et qui, par conséquent, a pu les juger plus en *déshabillé* que ne saurait le faire un européen, a résumé d'une façon si concise les ombres de leur tableau, qu'il est préférable de reproduire textuellement ses paroles:

«En caractère personnel, les samoans sont inférieurs aux hawaiiens, et beaucoup de principes moraux leur font défaut. Leurs plus grandes faiblesses sont les larcins et les petits mensonges.»

Ici néanmoins, pour rendre aux samoans la justice qui leur est dûe, il est bon de noter que leurs larcins, de l'aveu général, paraissent moins le résultat d'un vice de caractère, que de l'habitude du communisme parfait qui règne encore actuellement dans leurs familles, après avoir fait partie de leurs anciennes croyances. Ainsi, les pères catholiques, depuis longtemps, ont proclamé et imprimé, que les maisons des indigènes ne sont jamais fermées à clef; que, en outre, les habitations des européens, malgré les richesses relatives qu'elles contiennent, pas plus que les églises où les objets précieux sont laissés à l'ouvert, n'exigent pas davantage de précautions, et cependant il n'y manque jamais rien. Enfin, les capitaines de nombreux navires avec qui j'ai pu en causer, admettent que les samoans reçus à bord, s'y conduisent toujours très-convenablement et décemment, malgré les tentations auxquelles ils ne peuvent manquer d'y être soumis.

Mr. Poor continue son appréciation en disant que «l'amour, l'affection, la gratitude, la moralité et la justice ne sont que faiblement développés dans leur organisation, et qu'ils sont excessivement paresseux, gaspillant la majeure partie de leur temps à dormir ou à jouer, car les substances alimentaires sont si abondantes, qu'ils ne sont nullement obligés de travailler pour manger, et chaque village est comme

un centre communiste, où les fainéants et les voyageurs peuvent manger et dormir de maison à maison. Ils vivent seulement pour le présent: le passé et l'avenir ne les concernent point, et avec leurs goûts et leurs besoins si simples, ils forment un peuple facilement heureux et satisfait. Mais, avec la civilisation, l'éducation et la loi, avec les bénéfices sociaux qui en découlent, il leur sera possible d'atteindre un haut degré de caractère et d'industrie, et de rivaliser avec leurs frères plus éclairés d'Hawaii».

Ce qu'il leur faut pour cela, c'est un gouvernement éclairé mais très-fort, presque despotique. Espérons que leur actuel Napoléon, Mataafa, réussira à le leur donner, après que l'influence allemande aura été réduite dans de justes limites.

XIV

Propriété foncière et transmission des terres

Le communisme a toujours été, et est encore une des coutumes du peuple de Samoa, la base même de leur existence sociale, bien que limité aux seuls membres de la famille; et cette coutume a naturellement été l'obstacle le plus efficace et constant contre toute accumulation de biens. Ils ont bien le sentiment de la propriété des terres pour la famille, comme on le verra plus loin, et chaque famille possédait son bosquet de cocotiers, son champ de taro, d'yams ou de tabac, avec ses huttes d'habitation. Mais maintenant encore, comme jadis, le fait ou même le désir d'amasser des richesses est presque étranger à leur nature. De fait, comme le disait un de leurs hommes éminents, leur idéal du bonheur est le suivant: une bonne maison, un bon canot de visite, une bonne carabine à répétition, une bonne femme propre, grosse, bien formée et industrieuse, un bon champ de taro entouré d'une bonne haie; enfin un nombre suffisant de cocotiers, d'arbres à pain, de cochons et de volailles, avec du siapo et des nattes fines, et un habit brodé européen pour les jours de gala. Rien de plus, et tout excédant est du superflu inutile.

Malgré ce désintéressement de l'individu, la transmission des terres à Samoa est basée sur des coutumes ou lois orales excessivement minutieuses et fort semblables aux lois de succession de familles des pays civilisés. Pourtant les naturels, avec l'imprévoyance kanaque, n'attachent réellement pas une très-grande importance ou valeur à la possession du sol. Les terres y sont la propriété commune d'une famille, excepté quand une parcelle particulière a été spécialement donnée

à, ou achetée par un des membres. Chaque famille, qui compte généralement de une à six ou huit maisons, a un chef reconnu, soit par droit de descendance et par l'investiture du *tofigna*[1], soit à défaut par élection de tous les membres, et ce chef est appelé le *pule* des terres. Il a le droit de vente, mais seulement avec le consentement des autres membres, avec qui il est supposé devoir partager le produit de la réalisation; en outre, dans quelques districts, l'approbation ou consentement du chef ou gouverneur du village ou district pour la vente doit aussi être obtenue.

Mais, comme l'habitude des familles du groupe est de beaucoup se déplacer, et de faire constamment des voyages de visites, *malagna,* les titres de propriété deviennent souvent confus; en outre, dans leurs guerres intestines, le district vaincu est souvent chassé hors de son territoire avec défense d'y rentrer, et les conquérants n'ont plus aucun respect pour les droits de propriété des vaincus, dont les terres sont souvent confisquées et vendues par eux comme dépouilles opimes ou indemnité de guerre. Sous l'influence de ces deux causes, leurs villages mêmes, ordinairement situés près de la mer, à l'embouchure des cours d'eau, ne sont pas à l'abri de changements soudains. Ainsi, depuis peu, le village de Leloaloa, marqué sur les cartes au N. de Pagno-Pagno, sur Tutuila, a complètement disparu.

Il résulte de tous ces faits, que, quand les indigènes n'ont pas des titres de possession bien authentiques, pour peu que les familles aient été divisées par des querelles, des guerres ou des voyages, il devient très-difficile de rechercher et de vérifier les droits des possesseurs. Aussi l'incertitude générale et les fréquents changements d'état, donnent-ils naissance à un grand nombre de ventes frauduleuses, qui alimentent des disputes continuelles et produisent une situation très-anarchique dans la possession de la terre, situation que les procédés employés communément par les blancs, dans leurs achats, ne sont pas faits pour amoindrir. En particulier, on accuse les allemands de s'être prévalu de cette confusion pour agrandir leurs domaines et pour créer des prétextes à conflits avec le gouvernement indigène. Il est certain que, depuis quelques années, une quantité considérable des meilleures terres sont passées entre les mains d'étrangers, quelques-uns américains ou anglais, mais surtout des capitalistes allemands, qui n'ont pas tardé à reconnaître la grande valeur naturelle du terrain, et l'immense avantage qu'il y avait d'acquérir d'excellents lots pour les prix déri-

[1] Le *tofigna* est une cérémonie extrêmement ancienne, —rappelant la consécration des membres du clergé catholique,— par laquelle, quand un père de famille se sent mourant, il souffle sur son fils aîné et héritier direct en lui délégant ses pouvoirs et lui souhaitant d'avoir la sagesse d'en user pour le bien commun.

soires de 25 cents à 1 dollar par acre: les plus précieux seulement, près de la mer, furent payés à des prix variables, dont le maximum est allé jusqu'à 25 francs par acre. En l'état, les allemands prétendent à la possession de plus de la moitié de l'île d'Upolu, avec quelques milliers d'acres sur Savaii et sur Tutuila; en chiffres ronds, sur une surface totale, pour l'archipel, de 2:787 kilomètres carrés, ils entendent s'arroger déjà la possession de plus de 600 kilomètres carrés. Mais, comme le dit l'ambassadeur hawaiien, «si un certain nombre de ces acquisitions sont parfaitement légitimes, beaucoup ne résisteraient pas à une investigation légale». Une certaine compagnie anglaise, la «Polynesian Land C°» prétend aussi à la propriété de vastes étendues; mais cette compagnie, qui avait réellement acheté directement des ayants droits, ne solda immédiatement qu'une fraction du prix d'achat, le reste devant être payé seulement après le mesurage du terrain: malheureusement, après le payement de ces arrhes, cette compagnie négligea pendant si longtemps de faire procéder à l'arpentage, que les mêmes indigènes, fatigués d'attendre, revendirent les mêmes lots aux allemands, d'où un état de choses que seule la justice pourrait liquider. Néanmoins, au S. d'Apia, se trouve un excellent domaine de 25:000 acres, qui est encore la propriété indiscutable de cette Polynesian C° sus-mentionée; mais il paraît maintenant que la compagnie elle-même a passé par tant de vicissitudes et de changements de mains, qu'on ne sait plus quels sont les derniers propriétaires, et l'un d'eux, Mr. Sherwood, a fait enregistrer la propriété à son nom au consulat anglais[1]. Il y a ainsi un

[1] A propos des achats de terres par les étrangers, le hasard me fait rencontrer l'appréciation suivante, que je préfère conserver dans sa forme originale, pour qu'on ne puisse pas supposer qu'elle ait été dénaturée dans la traduction:

«Nowhere were justice and the rights of the native inhabitants more *cynically* disreguarded than in Samoa by the Great German Trading firm. The people of that group belong to the finest of the Polynesian races; they are all nominally christians and have never deserved the title of savage, except in its acceptation of not civilised. Unhappily, tribal animosities and the machinations of interested and unscrupulous white men led to a series of wars. The combatants were anxious to procure firearms, and the traders declined to sell them except for land. The result was that, merely between 1869 and 1872, not less than 100:000 acres passed into German ownership, at a virtual cost of a few pence per acre; for much, not even this consideration was given. The ignorant natives were *deluded* into signing documents which they could not in the least understand, but which were held to give the white occupiers a secure title. At present, 1886, the german land claims in Samoa comprise 232:000 acres, and british subjects claim not less than 357:000 acres. There is however this important difference between the positions of the german and british claimants: the former have so far made their claims effective, that they occupy and cultivate just as much of the soil as they can work, whilst the latter's claims exist only on paper and are not insisted on by our government.» —(*Edinburgh Review*, July 1886-335.)

grand nombre de propriétés particulières en contestation, qui sont forcées à présent de rester dans le *statu quo*, jusqu'à ce qu'une décision légale les remette à la portée d'acheteurs nouveaux. Aussi, l'opinion générale réclame-t-elle instamment l'institution d'un tribunal ou cour d'investigation, pour décider de tous les litiges et établir d'une manière péremptoire la légalité de tous les titres territoriaux [1].

Quoi qu'il en soit, en outre des terres contestées et de celles dont les titres sont inattaquables, il existe encore, soit sur le littoral, soit dans l'intérieur, entre les mains des indigènes, une grande quantité de riches terres qui se vendront petit à petit; les allemands ont bien l'œil ouvert pour accaparer tout ce qu'ils pourront, mais il est probable aussi qu'en suite des événements des derniers temps, les naturels seront moins portés à écouter leurs offres. Ce qui paraît certain néanmoins, c'est qu'avant que les pauvres habitants d'Upolu en soient arrivés à comprendre l'importance de la propriété territoriale, et aient appris à en évaluer justement la valeur intrinsèque, les blancs auront su dextrement leur enlever ce qui leur reste encore, comme cela est arrivé à leurs frères en race, en imprévoyance et en innocente confiance native, les hawaiiens. Seulement ceux-ci à l'inverse des samoans, ont pour excuse qu'anciennement leurs lois attribuaient la possession de toutes les terres avec tout ce qu'elles portaient, aux grands chefs d'abord, et plus tard, au roi de tout l'archipel; lorsque, ensuite, un souverain plus humain divisa spontanément le sol entre la couronne et le peuple, celui-ci ne put pas acquérir assez rapidement l'expérience nécessaire pour apprécier la valeur de sa possession et savoir la conserver. Aujourd'hui, ce que les kanaques d'Hawaii possèdent encore de terres, ils ont appris à ne s'en défaire qu'à la dernière extrémité; mais d'immenses superficies sont déjà passées entre les mains des monopolisateurs, *land-grabbers,* qui en immobilisent une grande partie, au détriment du développement de l'agriculture et des industries du pays.

Et il est fort à craindre qu'il en sera de même des magnifiques et fertiles terroirs de Samoa, au détriment de la nombreuse population de colonisateurs, que le siècle futur devrait y trouver établis.

[1] «...Resolved, that the present condition of affairs at Samoa requires that the American government should ... further aid in securing a settlement of the pending difficulties on a satisfactory and solid fundation and in the restoration of peace and good order under a responsible native independent government, with a Court of competent jurisdiction to determine land titles and such other claims and controversies of foreign residents as may be properly cognizable by such court, and that such further steps be taken as may be necessary to protect the rights of this government and of its citizens in said islands.» (Representative Morrow, Washington, Jan. 29 1889).

XV

Gouvernement

Le système de gouvernement naturel qui existe à Samoa depuis les temps anciens, et qui est relativement assez compliqué, paraît essentiellement basé, d'abord sur le droit patriarchal du chef de famille, et ensuite sur le système électif ou de représentation combiné avec le pouvoir féodal et royal; dans son ensemble, il doit rappeler la féodalité européenne du moyen-âge, avec l'élément religieux en moins.

Nous avons déjà vu que la famille, point de départ de tout gouvernement, et ici composée des huttes de tous les proches parents, est régie par son auteur ou chef naturel, ou, à son défaut, par un chef élu. Le groupe des familles voisines constitue le village, qui, en *fono* ou réunion publique, décide sans contestation, par un *tulufano,* ou arrêté, de toutes les questions locales d'administration ou de justice et également élit son chef particulier, revêtu de privilèges distincts et indépendants; enfin, un certain nombre de villages, généralement de six à douze, s'unissent pour former le district, chaque district restant aussi distinct et indépendant des autres. Dans chaque district, il y a un village auquel les autres villages confédérés reconnaissent comme droit traditionnel, l'avantage d'être capitale du district, sous le nom de *tumua* sur Upolu et de *pule* sur Savaii.

Jusqu'à ce jour, l'archipel a été divisé par ses habitants, en neuf districts ainsi répartis:

Trois sur Savaii: *Faasaleleaga*, le *Ituotane*, et le *Ituofafine;* le village de Safotulafai, le plus important de l'île, en est la capitale ou *pule*.

Trois sur Upolu: *Aana* à l'ouest, *tumua*, ou capitale, Leulumoegna, après lequel le principal village est Falealili, qui a des droits féodaux sur une partie de Tutuila; *Tuamasagna*, au milieu, capitale Apia; et *Atua* à l'est, *tumua* ou capitale, Lufilufi.

Un pour Manono et Apolima, et appelé *Aigna*.

Un pour Tutuila, capitale Leone.

Et un pour le groupe Manua.

Chaque capitale de district jouit du privilège d'être le siège des réunions politiques générales, et de celui d'élire, aussi en assemblée publique, un haut-chef quelconque comme gouverneur ou roi particulier du district, lequel prend le nom de *tui* pour les districts de Savaii et d'Upolu, autres que le district central, Tuamasagna, dont le gouverneur reçoit les titres spéciaux de *Tama Soo Alii* et de *Gato Ai Iele*.

Ces différents chefs supérieurs ou gouverneurs de districts possèdent le droit de déclarer la guerre au nom de leur district, et leurs pouvoirs bien définis et limités sont reconnus par tous les villages du district et leurs chefs respectifs. Néanmoins, si ces gouverneurs paraissent méconnaître les désirs ou les intérêts du district, un *fono* ou assemblée générale, est convoqué pour les déposer et en élire d'autres. Ensuite, les différents districts en paix ou alliés reconnaissent un chef suprême ou roi général *tupu,* qui, pour exercer sans conteste le *malo* ou autorité, doit avoir reçu des différentes capitales et cumuler en sa personne tous les titres qui sont l'apanage des districts des diverses îles, c'est-à-dire être à la fois: *Tui Savaii, Tui Aana, Tui Atua, Tama Soo alii* et *Gato ai tele,* ce qui naturellement est fort difficile, par suite des rivalités et des prétentions des divers chefs.

Ce *topu* fut souvent pris dans la famille des Malietoa; mais son pouvoir, bien que supérieur, limité par les privilèges des *fono,* ne put jamais empêcher que des dissensions et jalousies entre les différents districts ne résultasse un état chronique d'anarchie et de luttes, naturelle conséquence de leur esprit d'indépendance. Ceci explique pourquoi même le dernier Malietoa, Laupepa, ne fut guère roi, si ce n'est pour les nations étrangères qui le reconnurent; mais, à l'intérieur, n'ayant jamais pu réunir tous les titres du *malo,* son autorité fut toujours subordonnée aux privilèges de l'aristocratie et aux décisions des *fono* particuliers de tous les districts.

Enfin, le dépositaire du *malo* ou autorité royale, était secondé par une espèce de conseil d'état, constitué par sept *taimua,* chefs ou nobles choisis pour chaque district, non parmi les plus élevés, mais bien entre ceux connus par leur habileté ou leur sagesse, et par quatre *puli,* ou chefs du plus haut rang. Cette institution, qui avait dans ses attributions spéciales de nommer les juges ou magistrats de chaque district, mais qui pour ces nominations avait soin de choisir des hommes notables d'entre les populations sur lesquelles ils devaient avoir juridiction, fut modifiée en 1873, et ensuite transformée, en 1875, en assemblée nationale ou législative, avec les *taimua,* comme chambre des nobles et des *fai-pule* élus, comme représentants du peuple; mais cette institution a fini par devenir, entre les mains des allemands, un simple instrument parfaitement discrédité, et employé par eux uniquement pour colorer leurs usurpations et rendre plausible vis-à-vis des étrangers, le gouvernement de leur homme de paille, le petit chef rebelle Tamasese. Seulement l'erreur que commirent les germains, fut d'ignorer ou de dédaigner toutes les finesses ci-dessus énumérées de l'organisation féodale de Samoa, et de mépriser les susceptibilités innées des habitants. De là, leur sottise de penser qu'il suffisait d'enle-

ver, de «déporter», le pauvre Malietoa, pour que le pays entier devînt leur proie, et pour que leur protégé fût immédiatement accepté comme roi à sa place. Au contraire, leurs difficultés n'ont fait que s'accroître à la suite de cet acte de violence, qui révolta les fiers polynésiens. Or, Tamasese n'étant que simple *tui* d'Aana, et les autres districts refusant obstinément de lui accorder les autres titres, il ne devait jamais lui être possible de prétendre légalement au *malo* et au titre de *tupu;* par suite, le fait d'être imposé par les allemands devenait une aggravation d'usurpation, qui froissait, non-seulement l'orgueil national, mais aussi toutes les traditions du pays.

A propos des *fonos* il est bon d'ajouter qu'à toutes les réunions publiques, soit des villages, soit générales des districts, ne prennent une part active que les chefs, *alii,* et les orateurs ou *tulafale.* Ces orateurs forment une classe distincte, puissante et possédant une immense influence; dans chaque village, il en existe deux ou trois, qui tiennent leurs positions par droit héréditaire, et dont les attributions restent dans la même famille, soit par succession naturelle, soit par élection entre les membres de la famille. Ils constituent les avocats ou parleurs de toutes les réunions, discutant et décidant par vote de toutes les questions politiques ou sociales qui viennent à leur connaissance. Les mêmes orateurs président aussi aux fêtes matrimoniales et autres cérémonies populaires, et règlent la répartition des présents qui ne manquent pas d'être distribués dans toutes les occasions solennelles. Dans chaque capitale de district, l'ouverture des *fonos* est faite de droit par un discours du principal *tulafale* du village le plus important, et les autres orateurs prennent successivement la parole, suivant une étiquette rigoureuse, et d'après des règles de préséance politique qui bien que n'ayant jamais été écrites, sont néanmoins observées de la façon la plus stricte, au point qu'une déviation de l'étiquette établie suffit pour motiver un *casus belli.*

Il existait, pour les besoins généraux du gouvernement, un certain système de taxes *per capita,* assez minime et payé de fort bonne grâce. Mais, malgré l'état de demi-civilisation à laquelle ils sont parvenus depuis des siècles et qu'ils n'ont jamais pu dépasser, malgré la perfection relative de leur système administratif, les samoans ne savent rien de la question vitale des finances d'état; et, malgré leurs théories politiques ingénieuses, ils se sont montrés jusqu'à présent incapables dans la science du gouvernement central. Aussi, quoique toujours très-attachés à leurs us et coutumes, tous leurs hommes politiques, non-moins que le peuple même qui a été le premier à souffrir de l'état passé d'anarchie constante, admettent-ils sans réticence que si un gouvernement central, stable et fort, leur est nécessaire, indispensable,

pour rétablir l'ordre chez eux, mettre fin et imposer une solution pacifique aux querelles et jalousies des différents chefs d'où proviennent toujours les guerres, ils ne peuvent l'espérer d'eux-mêmes seuls. Pour l'obtenir, il est indispensable qu'ils soient aidés, guidés par une intervention ou protection étrangère bienveillante et puissante, qui respecte néanmoins leur désir d'indépendance et d'autonomie. Leurs vœux, à cet égard, se sont tournés successivement vers l'Angleterre, vers l'Amérique et vers leurs frères d'Hawaii, mais ils paraissent unanimes à ne pas vouloir des bienfaits de la protection allemande. Et il faut avouer que l'attitude, à leur égard, si indécise et pleine de tergiversations puériles de l'Angleterre, des États-Unis et de l'empire d'Allemagne a été aussi coupable qu'injuste et leur a été infiniment préjudiciable.

Ceci nous amène à parler du *modus vivendi* avec l'extérieur. Les relations du gouvernement samoan, quel qu'il soit, avec les puissances étrangères, sont maintenues par l'intermédiaire des consuls que les trois nations ci-dessus mentionnées entretiennent à Apia. Le premier consul américain, M. Williams, fils du missionnaire anglican, fut institué par Wilkes, en 1839, et confirmé par son gouvernement. Le premier consul anglais, M. Cunningham avait déjà été nommé antérieurement. L'institution du consulat allemand ne remonte qu'à une vingtaine d'années. C'est à ces trois consuls que fut spécialement confiée l'administration extra-territoriale de la ville d'Apia.

Les guerres presque incessantes qui régnèrent de 1868 à 1879, ayant eu presque constamment pour théâtre Apia ou ses environs, et les propriétés des blancs qui s'y trouvent, ayant souvent eu à en souffrir, malgré les précautions des belligérants, enfin cet état de choses étant une source continuelle d'ennuis pour les consuls eux-mêmes, les deux partis en guerre (Malietoa Laupepa d'un côté et les Taimua-Faipule de l'autre), en arrivèrent spontanément à désirer qu'une certaine portion du territoire de la ville d'Apia fut officiellement neutralisée ; aussi, à la fin de mai 1879, une convention fut-elle négociée à cet effet, créant la municipalité d'Apia, et donnant pleins pouvoirs aux trois consuls pour son administration et le maintien de l'ordre. Cette convention fut confirmée, amendée et proclamée le 2 septembre suivant, pour un laps de temps de trois ans, puis le 29 septembre 1883, elle fut par consentement unanime, renouvelée et étendue pour une période indéterminée : «until such time as the internal state of Samoa will happily admit of the district again passing under the control of the samoan government».

Cette institution était ainsi une espèce de *condominium* exercé par les trois consuls, sur le modèle des factoreries européennes en

Chine, avec cette différence, que là les diversès nations sont séparées, tandis qu'ici elles participaient également à l'administration commune; il faut d'ailleurs proclamer que, jusqu'en 1887, époque de l'ingérence exclusive des allemands, le fonctionnement de cette municipalité fut un complet succès administratif et financier, dû probablement beaucoup plus au bon sens et à l'esprit de conciliation des trois consuls, qu'à la valeur intrinsèque de la constitution municipale. En tous cas, c'est un fait unique dans les annales internationales, et qui mérite de ne pas être oublié.

Le territoire de cette municipalité est d'ailleurs limité à une zone très-étroite, dans laquelle demeure une population dont le total, en 1883, était de 363 âmes, 165 de race blanche et 218 métis, la race blanche, hommes, femmes et enfants, se décomposant ainsi qu'il suit: allemands, 75; anglais, 41; américains 23; hollandais et suisses 13; français 11; scandinaves 2 [1].

En dehors des limites de la municipalité, et dans la partie de la ville qui continue à être domaine samoan, —et plus spécialement territoire du district de Tuamasagna,— habite encore une population étrangère, s'élevant, en 1883, à 201 âmes, dont 126 métis et 75 personnes de race blanche, dont 23 allemands, employés et *lunas* de plantations de la grande compagnie hambourgeoise, ou *trarders;* 39 anglais, dont 13 missionnaires avec leurs familles; 4 américains, *traders;* 4 norvégiens, *traders*, et 5 français, missionnaires.

Le «palais» de la municipalité se trouve sur un terrain loué du roi Laupepa, à raison de 20 dollars par mois.

D'excellents réglements d'administration et de police furent promulgués et firent régner l'ordre et la paix la plus parfaite dans la munipalité, dont le revenu, provenant de l'impôt foncier, des patentes (licences), des taxes de pilotage, des amendes de police et de quelques autres sources accidentelles, s'éleva dans les dernières années à environ 11:000 dollars par an, qui furent toujours dépensés en totalité avec beaucoup de jugement.

La police était faite, dans le rayon municipal, par le moyen d'un magistrat, ou juge de paix indigène, payé 750 dollars par an, et de 6 *policemen* aussi indigènes, touchant 20, 25 et 35 dollars par mois.

[1] A la fin de 1885, il avait 81 allemands et américains résidants dans la municipalité d'Apia, et la valeur respective des propriétés et maisons par eux possédées dans cette zone, selon la liste de répartion pour les contributions municipales, était estimée comme il suit: aux allemands valeur de 175:765 dollars; aux américains 32:000 dollars. A la fin de 1887, les maisons commerciales allemandes d'Apia comptaient un personnel de 47 employés, tandis que les maisons américaines n'occupaient que 7 employés (dépêche de Bismarck, novembre 1888).

Comme à Hawaii, cette police de naturels n'éprouve aucune difficulté à se faire respecter et obéir par toute la population, même blanche.

Un autre magistrat, aussi indigène, payé 10 dollars par mois, était chargé de représenter le gouvernement samoan dans tous les procès entre indigènes et blancs.

L'autorité municipale est, avec raison, très-stricte en matière de police sanitaire et de la libre-pratique accordée aux navires qui arrivent dans le port.

Les avantages de cette administration sont patents; malgré cela, et en dépit de son succès matériel, les résidants étrangers n'en furent jamais pleinement satisfaits, se plaignant surtout de ce qu'elle n'était municipale que de nom, et de ce que les agissements et décisions des divers consuls et surtout de l'allemand étaient fort souvent très-arbitraires, et outre-passant de beaucoup les pouvoirs que la convention avait désiré leur attribuer. Pour ce motif, —s'il paraît préférable pour l'avenir, la prospérité et la sécurité d'Apia, que cette ville continue toujours à rester sous le contrôle d'une administration municipale,— cependant, comme le suggère très-justement M. H. F. Poor, l'autorité municipale devrait y être composée d'une chambre, ou *Board* de propriétaires et de contribuables nommés à l'élection de tous les habitants de la zone, et relevant officiellement du gouvernement samoan.

XVI

Monnaie

La seule monnaie du Samoa antique fut l'échange en nature; mais le temps est passé où les verroteries, *sogni* surtout les gros grains bleus, ou *suma mea umi*, servaient d'étalon monétaire de la plus haute valeur, tandis que les précieuses nattes *ie* représentaient les billets de banque.

Aujourd'hui le prix de l'or et de l'argent y est connu, comme aussi la valeur des marchandises étrangères, et toutes les transactions se règlent sur le métal. Mais le bullion en circulation, et dont l'introduction est dûe principalement à la maison allemande, est, comme l'appelle l'ambassadeur hawaiien, «une collection indescriptible de pièces dépréciées», quelques-unes françaises ou anglaises, mais particulièrement des dollars et sous-multiples péruviens, chiliens et boliviens, *cast-iron coin*, valant tout au plus 73 cents au dollar, mais que les introducteurs eurent l'adresse de faire circuler à la valeur fictive du pair. Il en résulte qu'il y a pour l'or anglais un agio de 10 pour cent, et

pour l'or américain 15 pour cent, tandis que les lettres de change sur places anglaises valent 15 pour cent et les américaines 20 pour cent en sus de leur valeur réelle. Il est très difficile d'évaluer la somme totale de cette monnaie de mauvais aloi, dont l'importation, onéreuse pour l'avenir du pays, ne jette pas un jour très-flatteur sur les agissements des introducteurs; et les évalutions faites par les commerçants de la localité varient considérablement. Mais il doit être dans les limites de la vérité de la placer entre 250:000 et 350:000 dollars, sur l'importation de laquelle les allemands réalisèrent un fort beau bénéfice, sans compter en outre que la dépréciation de cet argent leur a permis pendant longtemps de contrôler le trafic local et le cours du change, obligeant même les petits commerçants à leur céder des marchandises à vil prix en échange des lettres de change qui leur étaient nécessaires pour payer leur importations. Cette situation commença pourtant à s'améliorer après l'établissement de la grande maison rivale anglaise, qui, avec l'aide des capitaux et de l'influence britanniques, diminua considérablement le monopole monétaire exclusif allemand. Depuis la création de la monnaie hawaiienne, les dollars et sous-multiples de Kalakaua ont aussi apparu à Samoa, où ils font prime, leur valeur intrinsèque étant celle du dollar yankee.

XVII

Industrie et commerce

Comme il a déjà été dit, en raison de la paresse, de l'indolence phénoménales des indigènes, dûes principalment à ce que leurs besoins sont réduits à leur plus simple expression, et à ce que la nature fournit avec une profusion et une régularité exceptionelles à leur alimentation, les industries de l'archipel sont encore à l'état rudimentaire, peu nombreuses, et de peu importance; et les produits qui sont actuellement préparés, soit pour leur usage personnel, soit pour les échanges ou le commerce, ne forment qu'une petite fraction de ce que la population actuelle pourrait fournir, si elle s'appliquait régulièrement à un travail quelconque, et naturellement aussi, seulement une très-infime portion de ce qui pourrait être produit par le pays s'il était exploité systématiquement en grand, et si ses immenses terroirs vierges étaient convenablement cultivés.

Dans l'état actuel, c'est le *copra,* qui forme la base du commerce. La récolte totale locale, provenant, soit de ce que les indigènes daignent ramasser dans leurs bosquets naturels, soit du rendement des plantations européennes, en est évalué actuellement à plus de 4:000

tonnes par année, et tend à s'accroître avec l'extension des plantations. Dans ce chiffre les deux-tiers environ forment la part qui revient aux naturels, et quoique considérable, elle ne constitue pas le quart de ce qui pourrait être fourni par les arbres leur appartenant, s'ils étaient convenablement exploités; mais les indigènes font une consommation exagérée, un véritable gaspillage des jeunes fruits, soit pour leur propre alimentation journalière ou dans leurs festins [1], soit pour l'alimentation des porcs et volailles, soit enfin pour la fabrication de l'huile qui sert à leur toilette de corps et pour leurs cheveux, fabrication qui inutilise des quantités considérables de noix, sans parler encore des milliers que leur apathie laisse pourrir au pied des arbres. Le *copra* est le produit de la noix arrivée à parfaite maturité; le travail de production en est très-peu pénible et peu compliqué; le fruit est dépouillé de son écorce fibreuse, qui est employée à maints usages, la coquille dure est brisée, la chair en est retirée, coupée en petites tranches minces, avec un couteau ordinaire, et étendue au soleil, trois à quatre jours d'exposition suffisant pour que le *copra* soit prêt à être mis en sacs et porté au marché; la seule précaution est de veiller à ce que le *copra* ne soit pas mouillé pendant la dessication, sans quoi il pourrit. Une grande quantité du *copra* récolté par les indigènes est porté directement par eux à Apia, qui est le centre commercial, et le reste est recueilli dans les nombreuses localités, sur les différentes îles, où existent des *copra trading stations*, ou sous-comptoirs de trafic, appartenant presque toutes aux deux grandes maisons qui se disputent le commerce: la maison anglaise W. Mc. Arthur and C° d'Auckland (Nouvelle-Zélande), et la compagnie Hambourgeoise de commerce et plantation, dirigée à Apia par Mr. Th. Weber, très-identifié avec l'histoire moderne de Samoa, et qui tient entre ses mains plus des deux-tiers du commerce local [2]. Cependant, il existe aussi une autre maison allemande, beaucoup

[1] Pour les indigènes, un repas sans noix de coco pour boire et manger, paraît une privation comme un repas au pain et à l'eau à un européen.

[2] Cinquante est selon Mr. de Bismarck le nombre des stations sur Samoa appartenant à cette compagnie D. Handels und Plantagen Gesellschaft, dont le comptoir principal est à Apia, mais qui possède aussi plusieurs autres succursales ou stations sur divers autres points de l'Océanie, et principalement aux Tonga, aux îles Salomon, aux îles Marshall, et aux Carolines. Cette compagnie a fait publier, comme chiffre total de ses opérations, les valeurs suivantes : En 1883 importations générales, plus de 1,000,000 marcs, exportations générales plus de 2,000,000 marcs ; en 1885, exportations générales 2,129,000 marcs ; importations générales 1,267,500 marcs. D'après *l'Annuaire de Gotha,* le commerce total allemand en Océanie, en exportations seulement, fut de 5,209,000 marcs em 1876, de 6,103,000 marcs, em 1877 et en 1878, 7,021,000 marcs, dont 4.896,000 marcs en coprah seulement. Il est singulier que les chiffres postérieurs n'aient pas été publiés.

moins importante, Ruge & C^ie^, aussi de Hambourg, et un certain nombre de petits trafiquants indépendants; il y avait aussi une maison américaine assez importante, Grevesmill, Crawford & C^e^, de S. Francisco, mais M. de Bismarck vient d'annoncer qu'elle est passée entre des mains allemandes. Quoi qu'il en soit, toutes les maisons secondaires et tous les trafiquants achètent des indigènes, pour revendre aux deux grandes maisons, moyennant une avance ordinaire de ¼ de penny par livre sur les prix d'achats. Aussi résulte-t-il de toute cette concurrence, que le commerce du *copra* est toujours actif et soumis à une grande compétition. Le prix payé aux indigènes varie, suivant les prix européens, de ½ penny à 2 pence par livre en argent, et de 2 à 2 ½ ou 3 pence en échanges de marchandises, équivalant aux chiffres de £ 4 à 12 par tonne. Les prix du copra sur les marchés étrangers ont varié considérablement, c'est-à-dire entre les limites de £ 12 à £ 22, mais dans les derniers temps, ils sont restés plus uniformément entre £ 14 et £ 15. Les principaux marchés pour ce produit sont Liverpool, Hambourg, New-York et Marseille, et accidentellement des cargaisons en sont expédiées à S. Francisco et à Valparaiso. L'industrie utilise, dans le copra, l'huile qu'on en exprime et qui sert principalement à la manufacture de savons, de bougies et de préparations capillaires, quoiqu'elle soit aussi très-employée pour confectionner une «excellente» huile de table, vendue comme huile d'olive surfine. Les résidus forment des tourteaux utilisés pour l'alimentation du bétail et la fertilisation des terres. Les débris de la bourre, ou fibre extérieure, sont également très-appréciés pour fumer les arbres précieux, au pied desquels ces débris forment un lit bon conducteur de l'humidité et de la chaleur, qui se décompose lentement et qui arrive enfin à former une espèce de terre de bruyère très-propice pour la végétation des racines.

En outre du copra, les samoa exportent aussi les noix elles-mêmes, et l'excédant de l'huile de coco que les naturels fabriquent pour leur usage et qu'ils vendent de £ 12 à 15 la tonne; mais la quantité, jadis assez considérable, en est peu importante depuis l'extension prise par le trafic du copra; pendant longtemps, ce fut uniquement en huile de coco que les indigènes payaient leurs dîmes aux missionnaires.

Le coton, qui tient maintenant le second rang dans les exportations du groupe, est le produit presque exclusif des plantations allemandes, et de 416,000 livres en 1883, s'est élevé dans les dernières années, à plus de 2 millions de livres par année, vendues à des prix avantageux, vu la bonne qualité du produit; aussi les superficies dédiées à cette culture vont-elles en augmentant chaque année, et des expérimentations de culture ont été entreprises à des altitudes différentes.

Le café, qui est aussi une industrie toute récente, est de même presque exclusivement entre les mains allemandes, qui l'expédient directement à Hambourg. Sa production est estimée à 1,000 livres par année et par acre de terrain. La récolte de 1886, qui fut la première de quelque importance, s'éleva à environ 56,000 livres. A Apia même, le café indigène se paye au détail, $^1/_4$ de dollar ou 1 marc, ou soit le même prix qu'il commande rendu en Allemagne.

Il est surprenant que les bananes, qui sont si nombreuses et si prolifiques à l'état spontané, n'aient pas constitué déjà une branche plus importante d'exportation; pour le moment, elles sont envoyées sans soin ni emballage à Sidney, par chaque vapeur direct, en quantités variant de 1,000 à 6,000 régimes, que les trafiquants payent aux indigènes à raison d'environ 1 shilling par régime, quoique dans une saison, c'est-à-dire quand à Sidney abondent les bananes de Queensland, ce prix tombe à 6 pence en argent ou 1 shilling en marchandises. Les frais de frêt pour Sidney s'élèvent à environ 1 shilling par régime, et de 4 à 6 pence pour les frais de manutention. A Sidney ces régimes commandent de 2 shillings à $^2/_6$, excepté dans la saison de la concurrence de Queensland, où le prix tombe à $^1/_6$ dollar.

La variété exportée est principalement celle connue sous le nom de banane de Chine, la même qui est envoyée d'Hawaii à S. Francisco, quoique la grosseur du fruit à Samoa soit moindre et la qualité plus médiocre; aussi à Hawaii, les régimes se payent-ils couramment, au producteur, de 50 à 75 cents de dollars, les prix ne tombant au-dessous de 50 jusqu'à 25 cents, uniquement quand les fruits en général sont abondants en Californie. Seulement, le vendeur à Hawaii doit les livrer bien emballés dans des feuilles sèches, ce qui augmente un peu les frais de manipulation; et, d'autre part, les bananes n'y sont pas spontanées et ne viennent qu'à force de culture, ce qui représente un capital immobilisé.

Les fruits de l'arbre à pain, les fungus, le kava et le tabac, que les indigènes cultivent pour leur usage, fournissent aussi des objets d'exportation, principalement pour les autres îles de l'Océanie qui trafiquent avec Samoa.

A cause de son abondance à l'état spontané, le kava, récolté et séché par les naturels, reste toujours grandement en excédant de la consommation locale; les stations commerciales de copra ou les marchands d'Apia l'achètent à raison de 8 à 12 cents par livre, pour le revendre de 15 à 20 cents, et l'expédier principalement à Tahiti, aux Fiji et aux Tonga.

La petite quantité du tabac qui est produit en excès de la consommation individuelle, après avoir été curé, pressé, séché et enveloppé,

est vendu par les indigènes, par paquets de 3 livres environ, dont le prix en gros est de 75 cents; au détail, ces paquets sont vendus partout 1 dollar.

Les oranges, limons et citrons,— si abondants que d'ordinaire ils pourrissent sous les arbres,— forment parfois des cargaisons envoyées à Sidney.

On peut acheter les yams en quantités énormes, à raison de $1^1/_2$ à 2 cents par livre; et le Taro à raison de 40 à 50 tubercules pour 1 dollar.

Les principaux objets de fabrication indigène qui donnent naissance à des transactions assez importantes, sont les tissus, divisés en étoffes *siapo,* et nattes *ie,* dont même les premiers navigateurs notèrent déjà la finesse et l'élégance fort remarquables.

L'étoffe *siapo,* qui sert à l'habillement des deux sexes, ou pour rideaux ou cloisons intérieures dans les maisons, et qui correspond au *tapa* des îles Hawaiiennes, est continuellement en cours de fabrication dans toutes les familles des îles Samoa; elle est manufacturée avec l'écorce intérieure du mûrier à papier (broussoneta) en indigène appelé *ua,* suivant un procédé de fabrication connu dans l'ensemble de ses opérations sous le nom de *alei.* Cette écorce, mouillée d'abord, est ensuite battue avec des maillets de bois sur une bûche ou tronc d'arbre uni, prenant le nom de *tuvugna,* quand le battage est complet. Elle est ensuite soigneusement râclée avec des coquillages ou un instrument tranchant, puis elle est blanchie sur l'herbe, opération appelée *lonua.* Alors les différents fragments et morceaux de cette substance sont joints entre eux avec le plus grand soin, tandis que d'autres fragments sont placés par dessus, en couches transversales, fixées avec de la colle d'arrow-root; puis le tout est alors amalgamé ensemble et réduit en grands morceaux d'étoffe blanche appellée *pasina,* par le moyen d'un nouveau battage énergique. L'étoffe est ensuite peinte en jaune, *malasina,* par du turméric, en rouge, *ete,* par l'ochre naturelle, en noir, *lama,* par le noir de fumée du Candlenut, et en brun par une décoction de copeaux d'écorce de Banyan *oa.* Elle est ainsi manufacturée en pièces de toutes dimensions, depuis 4 pieds carrés jusqu'à 300 pieds de long par 8 à 10 de large. Outre l'usage personnel qu'en font les naturels, elle est par eux très-estimée pour cadeaux; mais pourtant elle se vend communément à bon marché, une pièce de la dimension ordinaire de 8 pieds carrés vaut de $1^1/_2$ à 2 dollars. Ajoutons que la qualité en est à peu près la même que le *tapa* hawaiien, mais la teinture en est moins solide et les dessins moins originaux. Il va sans dire que l'écorce dont il s'agit serait très-appropriée pour la fabrication du papier; c'est une substance

très-forte, légère, naturellement d'un blanc pur et d'un prix excessivement minime.

Les nattes *ie* sont de diverses variétés:

Les plus fines, *ie Togna,* soigneusement tissues à la main, forment le produit le plus délicat de l'industrie indigène et constituent l'objet le plus précieux pour les naturels, estimé par eux plus que l'or et l'argent, et qu'ils ne consentent jamais à sacrifier pour du numéraire, si ce n'est dans les moments d'extrême necessité[1]. Elles ne sont employées que pour les costumes de gala, elles forment la dot d'une fiancée, et constituent le présent de la plus haute valeur dont ils puissent disposer dans leurs plus grandes cérémonies ou quand ils veulent donner à un chef ou à un voyageur de distinction une preuve d'extrême considération. Elles constituent enfin une espèce de monnaie de haut prix employée dans les transactions politiques et territoriales, et pour l'achat de terrains. Leur valeur, qui diffère en proportion de leurs dimensions, de leur qualité et aussi de leur antiquité ou en raison d'avoir appartenu à une plus ou moins longue suite de possesseurs distingués, varie entre 20 et 400 dollars. Une estimation aussi grande, alors que les meilleures terres ne valent au plus que quelques dollars par acre, s'explique par le fait qu'il faut des années pour le tissage d'une seule natte extra-fine. Elles sont de couleur paille ou crême, très-flexibles et légères et durent plusieurs générations. Elles sont fabriquées avec la feuille d'un pandanus nain, *palo,* qui n'atteint que 5 à 6 pieds de haut, et croît abondamment sur toutes les îles. Cette feuille est séchée, râclée pour en réduire l'épaisseur à sa plus simple expression et fendue en brins minces avec lesquels se pratique le tissage. Une frange ou bordure de tissu renversé entoure la natte, avec une garniture, sur le rebord extérieur, de petites plumes rouges, minuties qui augmentent encore le temps nécessaire au tissage. Malgré leur caractère presque sacré, on pourrait néanmoins en recueillir maintenant assez pour en faire un commerce important.

Une autre variété de nattes fines *lau ie,* est faite avec les fibres mélangées d'une herbe et d'un arbuste dont les noms nous manquent, et sert principalement pour les couchettes. Une autre espèce en-

[1] A cet égard, une anecdote historique ne sera pas déplacée ici : A la suite d'un incident quelconque, le consul anglais d'alors, Mr. Pritchard, — dont la notoriété n'est pas encore oubliée,— appuyé par la présence d'un navire de guerre, exigea des indigènes le payement d'une forte indemnité, dont la valeur ne put être acquittée autrement que par le sacrifice d'un grand nombre de ces précieuses nattes; mais Pritchard, qui désirait châtier les chefs, tout en leur manifestant son dédain, au lieu de vendre ou d'utiliser ces nattes si prisées, les laissa pourrir à la pluie dans la cour de sa résidence. Et le fait est encore raconté à Samoa, comme la plus sanglante des humiliations subies par la population !

core *ie sina,* est fabriquée avec l'écorce de l'hibiscus nain, *fau,* qui est aussi très-commun sur les îles; le dessous de cette variété est tissé uni et lisse ou plat, tandis que le dessus est rugueux, pelucheux, ou laineux comme une peau de mouton apprêtée avec ses poils, et la couleur en est d'un blanc immaculé ou souvent teinte en noir; elle vient immédiatement après les *ie togna* comme valeur, mais, quoique très-estimée aussi pour cadeaux, elle pourrait également être recueillie dans les prix de 6 à 10 dollars, suivant la grandeur, la finesse ou la blancheur du tissu, en quantités suffisantes pour un haut chiffre d'exportation.

D'autres qualités de nattes, plus inférieures et grossières *papa,* sont faites avec les feuilles du pandanus ordinaire *paugna,* du cocotier et d'une espèce de bambou; elles sont employées principalement pour couvrir le sol des huttes et les lits, et peuvent être achetées à des prix très-réduits. Encore une observation: toutes les nattes de Samoa, quand elles sont salies, sont nettoyées avec le suc de l'orange ou du citron sauvage.

Après les *siapos* et les *ies,* les principaux objets de l'industrie des samoans, sont les paniers et les éventails. Ces derniers, très-durables et coquets, fort proprement faits avec les côtes des feuilles du cocotier, sont colportés dans les villages au prix de 1 shilling pièce. Les paniers sont divisés en deux variétés: les uns, élégamment tissés en noir et blanc, fabriqués en toutes formes et grandeurs avec les feuilles du pandanus et du bananier, existent en grande abondance au prix de 1 shilling pièce; les autres, plus volumineux, sont formés de torsades d'une feuille appellée *sala*; ils valent de 50 à 75 cents et même 1 dollar.

Les indigènes fabriquent encore, avec la bourre ou fibre de l'écorce des noix de coco, un cordage fin, très-solide et durable, connu des marins sous le nom de *sinnet,* et qui est employé, non-seulement pour lier et attacher tous les paquets et ballots quelconques, mais, aussi pour ajuster et maintenir les planches des grands canots et lier les différentes parties des huttes. C'est principalement l'ouvrage des vieillards, que leur âge oblige à rester à la maison, et qui, presque journellement, se réunissent dans la maison commune du hameau, pour pouvoir y travailler en bavardant et discutant des affaires publiques et privées. Ce cordage est enroulé avec soin, en paquets de différentes formes et dimensions, qui se vendent à raison de 1 shilling la livre.

La récolte du corail et des coquillages est aussi, pour les naturels, l'objet d'une industrie et d'un commerce actifs, surtout à Apia, où les femmes et les jeunes filles, même de points éloignés, vont ven-

dre, à des prix souvent exagérés, une grande variété de coquillages de mer, dont quelques-uns fort jolis et très-rares; l'espèce la plus abondante est appelée *Tupu-alili,* elle est nuancée de vert et existe en diverses dimensions. Les spécimens de corail sont souvent très-jolis et vendus à des prix très-modérés. Tous les navires, à voiles et à vapeur, qui fréquentent Apia, emportent de grandes quantités de ces curiosités, qui sont revendues fort cher à S. Francisco ou à Sidney. Comme à Hawaii, les indigènes ont toujours employé les coquillages comme ornements personnels, sous forme de colliers, bracelets, etc. Beaucoup de petites espèces, montées sur or ou argent, servent maintenant, comme à Hawaii, à faire des bijoux très-gracieux. Les grandes variétés servent à la décoration des appartements. Les carapaces de Tortues, principalement récoltées sur Savaii, forment aussi un article de commerce très-limité.

Les naturels, dont la dextérité serait exceptionnelle, n'était-ce leur indolence, fabriquent une quantité d'objets en bois, coupes, vases et autres très-jolis ustensiles d'usage domestique, et même des grands plats à trois-pieds; mais, où leur ingéniosité excelle, c'est dans la construction des canots, petits et grands, avec et sans balanciers, et dont les excellentes quantités nautiques à la voile, avec leur adresse à les manœuvrer, fut si remarquée qu'elle leur valut leur premier baptême. Il est inutile de dire que les haches de basalte à grain fin et compacte, qui leur servaient jadis dans leurs constructions et travaux en bois, sont, aujourd'hui, remplacées par des haches d'acier des meilleures fabriques européennes et américaines; mais leur talent naturel de construction reste intact, et, de tous côtés, on voit sans cesse de nouvelles embarcations en voie d'exécution, soit creusées dans un seul tronc, soit savamment faits de planches ajustées avec un soin exquis, portant souvent à leurs extrémités de gracieuses sculptures, d'après de fort jolis modèles, et avec des courbes et des dehors très-élégants. Les bois qui servent aux canots sont très-nombreux et se trouvent dans la nomenclature spéciale. Moins avares de leurs canots que de leurs nattes, les indigènes les vendent facilement, dans les prix de 5 à 20 dollars, suivant le genre et les dimensions.

La construction des cases ou huttes de Samoa forme aussi un art spécial, qui y est le monopole d'une classe particulière d'ouvriers. La description suivante, écrite il y a plus de cent ans, reste encore comme une photographie du Samoa d'aujourd'hui: «Les cases des habitants sont construites sur un sol factice, composé de petits cailloux choisis avec soin, et élevé de 1 à 2 pieds au-dessus de terre, afin de se garantir de l'humidité. Elles sont souvent partagées en plusieurs chambrettes dans l'intérieur, par des treillis artistement faits; le toit en est

recouvert de feuilles de cocotiers ou de jonc, ce qui les fait ressembler à de grandes ruches couvertes de chaume; un rang d'arbres, taillés en colonnes, en constituent le pourtour, et, entre ces colonnes, des jalousies de côtes de feuilles de palmier, ou de jolies nattes fort bien jointes ensemble, forment les murs, qui restent ouverts ou s'élèvent et s'abaissent à plaisir avec des cordes, comme des persiennes». A cette description exacte et pittoresque, il suffira d'ajouter que les poteaux qui supportent les bords extérieurs du toît, sont généralement hauts de 4 pieds et disposés circulairement ou de forme oblongue, à la fantaisie du possesseur, pendant qu'au centre, un, deux ou trois poteaux supportent la poutre-maîtresse du sommet. Les côtés du toît sont formés de membrures de branches habilement fendues et recourbées, donnant à l'ensemble une courbure régulière et gracieuse; ces membrures sont ensuite entre-croisées par un treillis régulier d'arc-boutants à angle droit, de 1 pouce de diamètre environ, et toutes ces sections et joints sont solidement assurés par le cordage de cocotier mentionné plus haut. Le chaume de la toîture est fabriqué aussi de feuilles de *ti* ou de canne à sucre. Le sol est toujours recouvert de nattes, et généralement au centre de la hutte se trouve un petit foyer de pierres pour le feu, qu'on allume le soir, pour servir à l'éclairage de la maison, mais qui n'est presque jamais employé pour faire la cuisine, car celle-ci est faite dans des fours ou sous des huttes construites pour cet usage[1]. De larges rideaux ou paravents, de *siapos* ou de nattes, séparent, pendant la nuit, les différents membres de la famille. En somme les cases sont nettes et propres, et toujours maintenues,— à l'honneur de la ménagère samoanne,— dans un parfait état de bon ordre. Une hutte ou maison indigène de bonne qualité, coûte de 150 à 200 dollars. Les européens habitent des maisons à l'américaine, construites ordinairement en planches d'Orégon, et qui coûtent facilement dix et vingt fois plus.

Les naturels déployent aussi beaucoup d'ingéniosité à la fabrication de leurs filets et autres ustensiles de pêche.

Les importations, dont un grand nombre sont à l'usage presque exclusif des résidants blancs, ou au ravitaillement des navires, se composent actuellement, en majeure partie, des objets suivants: quincailleries et articles en fer, armes et munitions, vêtements et articles manufacturés, vivres et provisions, boissons et cigares, drogues et produits chimiques, bois et matériaux de construction, machines agricoles et autres, animaux, houille et approvisionnements de navires, etc.; les allemands n'ont pas craint de faire publier que «presque tou-

[1] Comme les samoans négligent de ménager des cheminées dans les toitures de leurs huttes, leurs feux nocturnes remplissent celles-ci de fumée constante, que l'on croit être pour beaucoup dans les ophtalmies dont ils sont affligés.

tes les importations venaient d'Allemagne, particulièrement la houille et la bière». Nous verrons plus loin ce qu'il en faut rabattre.

Il n'est pas possible de donner, sur la valeur totale du commerce actuel de l'archipel Samoa, autre chose que des approximations, pour la raison que, la navigation y étant entièrement libre, les renseignements consignés aux différents consulats sont tout-à-fait incomplets. Il en résulte que même les estimations consulaires varient de la façon la plus fantaisiste, et ceci est d'autant moins étonnant que la grande maison de Hambourg, qui concentre tout le commerce allemand, conserve,—là-bas où ses chiffres pourraient être contrôlés,—un secret jaloux sur ses opérations; et ce secret, par trop exagéré, a même été pour beaucoup dans l'opinion accréditée que la situation financière de cette société était loin d'être florissante et qu'elle aurait déjà fait banqueroute, si ce n'eût été pour l'aide du gouvernement et de certains grands personnages allemands.

Pourtant, les allemands ont fait publier, en Europe, les évaluations suivantes:

Années	Importations			Exportations		
	Totales en marcs	Par les allemands	Des autres nations	Totales en marcs	Par les allemands	Des autres nations
	Commerce total de Samoa e de Tonga					
1876..	1,606,000	1,290,000	316,000	2,566,000	2,386,000	180,000
1877..	1,587,420	1,247,420	340,000	2,503,400	2,216,800	286,600
1878..	1,595,600	1,395,600	200,000	2,576,400	2,268,000	308,400
1879..	1,194,400	940,400	254,000	2,312,000	2,268,000	144,000
1880..	1,360,000	960,000	400,000	1,520,000	1,380,000	140,000
	Commerce de Samoa seul					
1881..	1,096,000 (1)	820,000	276,000	1,517,380	1,472,040	45,340
1882..	1,295,724 (2)	883,748	411,976	980,790	962,340	18,450
1883..	1,599,865 (3)	1,167,172	432,693 (4)	1,059,084	1,017,888	41,196 (5)
1884..	1,440,284	1,032,712	407,572	1,464,232	1,384,132	80,100
1885 (6)	1,874,440	1,404,200	470,160	1,478,540	1,179,200	401,340

(1) Dans ce chiffre, il fut réexporté pour une valeur de 440,000 marcs.

(2) Réexporté, 426,736 marcs.

(3) Réexporté, 838,234.

(4) Dans ce chiffre, les importations anglaises s'élevaient à 182,060 marcs.

(5) Dans ce total, 23:600 marcs sont de négociants anglais.

(6) Ces chiffres ne concordent déjà pas avec ceux récemment publiés dans une dépêche de Bismark à l'ambassadeur allemand à Washington, qui sont les suivants pour 1885: importations allemandes 1,168,000 marcs; américaines 368,000 marcs; exportations allemandes 1,120,000 marcs, américaines seules 128,000 marcs. Probablement ceux-ci ne sont pas plus exacts que les autres.

Mais tous ces chiffres sont considérés comme amoindris dans un sens, et exagérés de l'autre, dans le but plausible de gonfler l'importance du commerce germanique, pour servir à pallier les violences des allemands et justifier leurs prétentions d'intervention et d'annexion; et on doit à cet égard, remarquer qu'ils n'ont pas publié, dans leur organe de Gotha, de chiffres pour les années postérieures à 1885. Il est certain que les proportions qui y sont relativement attribuées au commerce allemand et à celui des autres nations ne concordent pas avec d'autres chiffres officiels, aussi allemands, car, dans son rapport du 18 décembre 1883, M. le dr. Steübel, consul germanique à Apia, évaluait le *commercial exchange* ou lettres de change des divers négociants allemands d'Apia à un total de 112,500 dollars, et ceux des commerçants de toutes les autres nationalités à 107,500 dollars, ce qui tendrait à établir que les chiffres d'affaires étaient presque également partagés entre les allemands et les autres blancs.

Au commencement de 1887, un négociant d'Apia, basant ses calculs sur ce que, en deux mois, en 1886, dix navires, d'un tonnage d'environ 5,000 tonnes, avaient reçu des cargaisons, estimait à environ 30,000 tonnes les exportations annuelles, d'une valeur moyenne de 5 millions de marcs; mais ces chiffres sont évidemment exagérés, et il paraît préférable de s'en rapporter, en attendant mieux, aux chiffres énoncés par l'ambassade hawaiienne, dont les renseignements paraissent toujours sérieux et bien fondés. Voici son évaluation:

«Importations, environ 400,000 dollars, réparties: un tiers *ou plus* de provenance américaine; un tiers de provenance anglaise (Angleterre et Australie), et l'autre tiers d'Allemagne, bien que les importations allemandes paraissent décidément *constituer le tiers le moins fort* [1];

«Exportations, de 250,000 à 300,000 dollars, dont les 3/4 à destination d'Allemagne;

«A peu près un tiers des importations sont réexportées pour les nombreuses stations des îles voisines, et surtout pour l'archipel des Tonga, Apia étant l'entrepôt de distribution le plus important du Pacifique austral.»

XVIII

Communications extérieures

Il ne semble pas que les samoans, malgré leur aptitude naturelle pour la navigation, malgré les qualités nautiques de leurs embarca-

[1] «Les cotonnades et armes à feu (à l'exception des chassepots et fusils à tabatière — Note de A. M.), viennent d'Angleterre, les ustensiles et provisions d'Amérique, et le reste d'Allemagne», baron de Hubner.

tions et les voyages qu'ils ont de tout temps fait accidentellement aux autres archipels, se soient jamais livrés à de grandes expéditions maritimes périodiques, comme leurs voisins des Tonga et des Fiji; et d'ordinaire leurs excursions se maintenaient dans les limites de leur propre archipel. Cependant le district de Fateolili a conservé le souvenir d'une expédition en grandes pirogues de guerre, pour une destination inconnue, et dont on n'eut jamais plus aucune nouvelle; et, en même temps, les habitants de l'île Ellice (Funafute), de fort beaux hommes de stature gigantesque, se prétendent issus de ce même district. De même, les habitants de Nuguor (Monteverde) un atole des Carolines, aussi de stature gigantesque, se proclament également originaires des Samoa, d'où leurs ancêtres arrivèrent dans une expédition commandée par un chef appelé Vave, et d'où ils conservèrent l'usage de fabriquer des siapo très-fins, avec l'écorce d'une espèce d'arbre à pain.

En ce qui concerne les communications maritimes actuelles, les Samoa se trouvant aujourd'hui sur la ligne directe de navigation entre la Californie et la Nouvelle-Zélande, on supposerait naturellement que les navires à vapeur de la compagnie Océanic, qui font tous les vingt-huit jours, entre ces points, le service des malles d'Angleterre pour l'Australie, devraient faire escale dans le principal des ports de l'archipel. Mais il n'en est rien, et ils se contentent de *stopper* au large du cap O. de Tutuila, juste le temps nécessaire pour transférer les dépêches et les passagers à un petit cutter allemand qui les attend en cet endroit; mais ils n'acceptent aucune espèce de frêt. Il serait d'un avantage immense pour les marchands et le commerce d'Apia, si la compagnie Océanic daignait se déranger de sa route actuelle du peu qui serait nécessaire pour toucher à ce port, et y prendre ou y laisser des marchandises; il en résulterait aussi immanquablement un gain important pour le commerce de S. Francisco et pour l'influence américaine, comme également pour le trafic des îles hawaiiennes. Les lignes qui passeront par Panamá, après le percement de l'isthme, suppléeront sans doute à cette lacune, mais au détriment des intérêts californiens.

Cependant, à défaut du service qui paraît si naturel de la compagnie Océanic, Samoa est desservi par deux autres navires à vapeur faisant des services périodiques réguliers. L'un est un steamer de 2,000 tonnes, de la compagnie North German Lloyd, affrêté par le gouvernement allemand pour faire, une fois par mois, le trajet de Sidney à Apia par Tonga et retour, en correspondance à Sidney avec la ligne du Lloyd qui fait les services directs avec Hambourg, par Melbourne et Adelaïde. L'autre est un navire plus petit qui reçoit un subside du gouvernement de la Nouvelle-Zélande pour faire, toutes les six semaines,

un voyage d'Auckland à Tonga, Apia, Tahiti, Rarotonga et retour. La compagnie allemande de commerce et plantation, d'Apia, avait projeté d'établir un service à vapeur d'Apia à S. Francisco par Tahiti, mais le navire de cette ligne, le *Raiatea,* dans son premier voyage de S. Francisco, fut incendié sous la Ligne, et rien n'a été fait depuis pour reprendre ce service.

Il ne faut pas cependant conclure de ce qui précède que Samoa en soit réduit à ces seules communications bornées avec le reste du monde, car il y a aussi un important mouvement de navires à voiles. A cause de la position si centrale de cet archipel, il devient chaque année plus commun d'y voir arriver des navires navigant dans le Pacifique pour y chercher ou attendre leurs ordres de route, et les relâches de cette nature se feront encore plus nombreuses, si le futur câble télégraphique entre l'Australie et la Californie atterrit à Samoa. De tout temps déjà, les navires baleiniers ont fait de ce groupe un point de ravitaillement. Enfin les visites des navires de guerre des différentes nations se font également sans cesse plus fréquentes, et même, depuis les troubles causés par les manœuvres allemandes, un ou plusieurs vaisseaux anglais, américains et allemands n'ont pas cessé d'y être stationnés.

Mais le mouvement commercial proprement dit comprend par an cinq ou six navires voiliers de S. Francisco [1], avec chargements de bois de construction et de marchandises assorties, ce que les anglais appellent *general cargo.* De Hambourg, la compagnie allemande reçoit chaque année un nombre variable de grands bâtiments, les uns chargés de marchandises, les autres sur lest, suivant l'abondance de la récolte du copra. Il arrive aussi, de temps à autre, un navire directement d'Angleterre. Enfin le cabotage et le commerce d'échanges avec les îles voisines et les autres archipels du Pacifique, comme aussi avec l'Australie et la Nouvelle-Zélande (Sidney et Auckland), occupe un nombre relativement très-considérable, quoique variable, d'embarcations de tout genre, plus ou moins petites. Plus de la moitié des navires engagés dans le trafic des Samoa sont sous pavillon allemand. A cet égard Bismarck nous apprend qu'en 1885 les maisons allemandes d'Apia étaient propriétaires de vingt et un navires d'un total de 1,519 tonnes, exclusivement employés au commerce des îles du sud, tandis que les commerçants américains d'Apia ne possédaient aucun navire.

Voici, d'ailleurs, d'après les documents allemands, le mouvement

[1] Le mouvement du port de S. Francisco, em 1885, accusa l'arrivée de Samoa de 6 navires américains jaugeant 1,256 tonnes, et le départ pour Samoa, de 10 navires américains de 1,919 tonnes et de 1 navire allemand jaugeant 540 tonnes, en tout 11 navires et 2,460 tonnes.

du port d'Apia: en 1876, 149 navires, dont 89 allemands; en 1887, 136 navires, dont 65 allemands; en 1878, 120 navires, dont 72 allemands; en 1879, 119 navires, dont 66 allemands; en 1880, 134 navires d'un tonnage total de 28,044 tonnes, dont 81 allemands, avec 18,555 tonnes, et, en outre, 8 navires de guerre, dont 3 allemands; en 1881, 127 navires, du tonnage de 27,098 tonnes, dont 100 allemands, avec 22,159 tonnes, et en plus 9 navires de guerre, dont 4 allemands; em 1882, 149 navires, de 29,102 tonnes, dont 110 allemands, avec 20,556 tonnes, et 5 navires de guerre, dont 3 allemands; en 1883, .151 navires, de 30,149 tonnes, dont 92 allemands, de 19,396 tonnes (sur ce total 135 navires étaient de long-cours, savoir, les 92 allemands, 35 anglais de 3,799 tonnes et 18 américains, de 2,776 tonnes), et en plus 5 navires de guerre, dont 2 allemands; en 1884, 232 navires, de 35,090 tonnes, dont 161 allemands, avec 18,620 tonnes, et en outre 6 navires de guerre dont 3 allemands; enfin, en 1886, le mouvement présenta un total de 88 navires, y compris ceux de petit cabotage, et 4 navires de guerre, dont 1 allemand. Ces 88 navires de commerce firent, pendant les 12 mois, 235 voyages représentant un jaugeage de 22,003 tonnes, et, dans ces chiffres, l'élément allemand fut représenté par 37 navires, avec 170 voyages et 14,588 tonnes de jaugeage.

En ce qui concerne les communications postales, ce peuple n'est pas encore assez universellement instruit pour avoir, comme ils existent à Havaii, des services bien établis de poste intérieure. Avec l'étranger, la correspondance est desservie par un service particulier, et pour ainsi dire indépendant. Le directeur de la poste d'Apia fonctionne sous l'autorité de deux commissions, délivrées, l'une par le roi, l'autre par la municipalité étrangère qui a été instituée dans cette ville, sous le contrôle des trois consuls. Il ne reçoit pas de salaire gouvernemental et doit payer tous les frais postaux, mais, en compensation, il perçoit et garde pour lui le produit de la vente des timbres-poste, dont il existe une série de sept valeurs différentes, fort bien gravés (avis aux collectionneurs philatelistes). Le transport des dépêches se fait par les deux vapeurs locaux, et par la ligne d'Australie Oceanic qui les reçoit en mer à Tutuila. Le service postal était relié à l'union postale universelle par l'intermédiaire du gouvernement de la Nouvelle-Zélande. Mais depuis le détrônement de Malietoa, em 1887, le service est entre les mains des allemands, Mr. Schulter, commis du consulat allemand, étant le *post-master,* et le bureau de la poste étant dans la même chambre que ce consulat, d'où par suite la distribution des dépêches se fait quand il convient au consul. Seule, l'Angleterre envoit

ses sacs de malle, directement au consulat anglais. Naturellement cet état de choses donne lieu à de fortes plaintes de la part des résidants non-allemands, conséquence fatale du déplorable état de choses qui existe actuellement à Samoa [1].

XIX

Histoire

Sur l'histoire ancienne, intime, des Samoa, aucun renseignement satisfaisant ne peut être obtenu, car les traditions conservées par les indigènes, de leur origine ou des événements de leur race, sont excessivement maigres, vagues, incomplètes et souvent enchevêtrées au point d'être contradictoires. Ils auraient même perdu le souvenir de luttes relativement récentes qu'ils dûrent soutenir contre leurs voisins des Tonga, si ce n'eut été le fait singulier que leur défaite leur est rappelée par le nom d'un de leurs objets de première nécessité et de luxe, de l'objet qu'ils vont jusqu'à priser au-dessus de tout autre, c'est-à-dire des fines nattes *ie-togna,* dont le nom indique que ce furent les tongais (ou selon la prononciation de Samoa, les *tognais),* qui leur enseignèrent ce modèle de tissage et les forcèrent à leur en fabriquer comme contribution de guerre.

Il paraît cependant indubitable, ou que les samoans atteignirent, à une époque pré-historique, un état de civilisation plus avancée que celle que les européens leur ont connue, ou qu'avant eux une race à civilisation supérieure occupait le pays; et cette hypothèse est basée

[1] ... «As a consequence all American mail without possibly being opened, is obliged to pass the scrutiny of the German consulate's officials before being delivered. If the mail matter does not meet with the approval of the German consul it is very easily possible to overcome the objection to its delivery. At any rate letters of the highest importance, relating to affairs of State, which it is positively known were posted in America and left there by a mail steamer have never been received in Samoa. With the feelings which Germans exhibit towards Americans there, comment is unnecessary. It can be very readily seen that the American mail in Samoa can be disposed of as the German consul considers proper without there being much probability that his actions will be discovered...

... In fact the United States Consul and Capt. Mullan were so fearful of intrusting their important despatches for the United States to the German mail schooner for delivery to the mail steamer that they decided to send the Nipsic to Tutuila to meet the steamer. It was also decided by consul Blacklock and Capt. Mullan to send Lieut. Hawley to Auckland by the mail steamer for the purpose of being in a position to communicate fully with the government. The intended departure of the Nipsic for Tutuila and of Lieut. Hawley was kept a profound secret, for fear that the Germans might learn of the projected movement and send one of their officers also *(World,* 28 january 1889).

sur le fait de ruines fort curieuses et imposantes qui existent sur divers points de l'archipel.

Ainsi, sur Savaii, se voient encore des travaux remarquables de routes, de chemins curieusement pavés, comme il en existe aussi des vestiges, quoique plus grossiers, dans l'archipel hawaiien. Mais, pour l'indigène actuel de Samoa, ces travaux restent lettre morte, et, à la question: *qui les a construits?* ils ne savent faire qu'une réponse: *probablement les bons ou les mauvais esprits.* Cependant, quelques-unes de ces voies antiques, dans les montagnes et jusque sur les crêtes de Savaii, portent encore le nom de *Ala i Togna*, chemins des tongais, avec la tradition qu'elles furent construites pendant leur invasion; mais il paraît plus vraisemblable que les tongais ne firent qu'utiliser habilement ces voies déjà existantes, pour tomber inopinément sur les villages du littoral et ainsi effectuer leur conquête et affirmer leur domination.

De même, derrière Apia, à dix ou douze heures de distance dans la montagne, au milieu d'une dense forêt garnie d'un épais fourré de sous-bois, se trouvent des ruines, peu connues des étrangers et que les naturels appellent la *demeure des esprits*. Là, sur un immense cercle, se trouvent disposées des colonnes et des dalles de pierres, de dimensions fort régulières et d'un grain si fin et poli, qu'on les dirait avoir été coupées et travaillées au ciseau. Et non-loin de là, dans un escarpement de la montagne, se retrouve la carrière de fine lave lamelleuse et granuleuse, d'où ces matériaux furent extraits. Les samoans de l'époque historique auraient été incapables de pareils travaux, et la question reste entière: par qui, à quelle époque et dans quel but cette construction fut-elle entreprise? mais la légende reste muette.

Les récits des indigènes donnent à penser que beaucoup d'autres curiosités de ce genre existent aussi dans bien d'autres localités encore inconnues et presque inaccessibles de l'intérieur, cachées sous la luxuriante végétation du pays.

Ce que l'on peut préciser le mieux, dans les annales de Samoa, est lié intimement avec l'histoire des grandes familles des diverses îles, et particulièrement avec les chroniques de la famille des Malietoa, qui paraît avoir été depuis fort longtemps la principale famille, toujours la plus élevée, la plus respectée et obéie, et, le plus souvent, mais pas constamment, la famille régnant sur tout ou grande partie de l'archipel, quoique jamais avec un pouvoir absolu. Or, les Malietoas comptent seulement, suivant Turner, vingt-trois générations positives, issues d'un certain Savea, que vingt-deux autres générations fictives ou mythologiques vont rattacher à la création du monde et de tous les objets terrestres; suivant Mr. Poor, ils comptent vingt-cinq générations en ligne

directe et sans interruption d'une souche de *Tuisamau,* rois éternels, dont la file des ancêtres remontait dans les temps fabuleux jusqu'aux *tagnoloa alagni* ou dieux des cieux. Mais, quelle que soit la version préférée, il paraît que l'origine de l'ascendant des Malietoas fut réellement dûe aux exploits de l'un d'eux, qui leva l'étendard de la révolte contre la domination des tongais, et réussit à en délivrer son pays. En tous cas, leur généalogie est bien inférieure à celle d'Hawaii, où plus de quarante générations positives sont nettement définies, et où les fabuleuses s'élèvent à plusieurs centaines. Il semble ainsi concluant que les samoans ont la mémoire historique courte, ce qui est peut-être dû à l'influence du climat, prédisposant à l'indolence, à l'insouciance du passé comme du futur, qui chez eux est si caractéristique.

Malgré la suprématie des Malietoas, chaque district eut toujours pour coutume de se régir à part avec plus ou moins d'indépendance; et les dissensions entre les divers chefs, les querelles entre les différents districts ou les différentes îles, toujours fréquentes et à intervalles rapprochés, constituèrent toute l'histoire, ou plutôt la chronologie que peuvent raconter les indigènes.

Les guerres qui en résultèrent, malgré le bon naturel de ce peuple, furent toujours très-barbares, signalées par des cruautés qui décimaient les peuplades désolées, renversaient des villages entiers, détruisaient d'immenses quantités de produits alimentaires, de cocotiers, d'arbres à pain et d'autres arbres précieux, excès qui ne manquaient pas d'amener des représailles non moins lamentables. Ces divisions furent encore plus envenimées depuis l'époque où une autre famille puissante, celle des Tupuas, commença à se poser en rivale des Malietoas, ajoutant les rivalités de ces deux familles et de leurs partisans aux querelles des districts.

On a déjà vu les raisons pour lesquelles ces îles furent pendant longtemps évitées et les indigènes redoutés comme excessivement sauvages et perfides. Cependant, à l'arrivée des missionnaires en 1830, ceux-ci découvrirent, qu'à part leurs dispositions paisibles et leurs qualités naturelles, les indigènes paraissaient avoir déjà certaines notions sur le christianisme, dûes probablement à la fréquentation de matelots déserteurs ou naufragés [1], ou peut-être de convicts échappés d'Australie. En effet, les samoans parlent encore aujourd'hui de la présence parmi eux d'hommes blancs bien longtemps avant l'arrivée des mis-

[1] La facilité de la vie et l'état de civilisation relative des insulaires, firent des Samoa un *Eldorado* pour les premiers équipages qui les fréquentèrent, et on a conservé le souvenir d'un baleinier américain, vers 1825, qui, après seulement trois jours de séjour, avait déjà perdu par désertion, dix-sept hommes et un officier, tous fascinés par les charmes du pays.

sionnaires, mais sans pouvoir préciser si des naufrages eurent réellement lieu sur leurs côtes.

Quoi qu'il en soit, à son arrivée de Tahiti, le révérend J. Williams fut accueilli avec bienveillance par les Malietoas, et avec leur assistance, put tout d'abord s'établir sur Savaii, d'où avec le concours des autres missionnaires qui lui furent envoyés en 1836, il réussit en peu d'années à gagner la victoire du christianisme sur le paganisme bénin des naturels, sans que cependant, les nouvelles doctrines pussent réussir à mettre fin aux constantes luttes intestines du pays.

Pour l'histoire des Samoa au point de vue religieux, il faut ajouter que, vers 1840, les premiers missionnaires Wesléiens vinrent s'implanter à côté des anglicans, d'où résulta une concurrence qui dura plusieurs années, jusqu'à ce qu'une conférence à Londres des deux *boards* attribua spécialement, aux derniers, les Tonga qui sont restés en leur pouvoir jusqu'à présent, tandis qu'aux premiers furent réservés les Samoa. Enfin, en 1845, le vénérable Mgr. Bataillon, évêque catholique de l'Océanie centrale, et dont le siége était alors à l'île Wallis, envoya un missionnaire mariste, depuis mangé par les sauvages des Nouvelles-Hébrides, le révérend P. Roudaire, établir une mission à Upolu, où la première messe fut célébrée en septembre. Peu après, le révérend P. Violette fut envoyé à Savaii. Comme partout en Océanie, les missionnaires protestants virent de fort mauvais œil ces intrus venir s'établir sur des terres qu'ils considéraient comme leur appartenant de droit, et, pendant des années, usant de leur ascendant sur les insulaires, ils ne cessèrent de susciter aux missionnaires catholiques toutes sortes de difficultés, lesquelles se transformèrent peu à peu en hostilités; celles-ci finirent par éclater en 1852, les protestants se servant habilement pour cela de la guerre civile qui régnait à cette époque: les catholiques indigènes ayant refusé de prendre part aux hostilités, ils furent accusés de rebellion, leur principal village, Vea, fut pris et brûlé à la faveur d'une violation d'armistice, et, chose qui prouve la passion religieuse, on fouilla les vaincus, hommes, femmes et enfants, pour leur arracher les scapulaires, rosaires, crucifix et autres symboles du catholicisme. Il est néanmoins intéressant de relater à cet égard, que le célèbre Pritchard, d'abord consul anglais à Tahiti, où son intolérance, avec les mauvais traitements qu'il suscita contre les missionnaires catholiques, faillit allumer une guerre entre la France et l'Angleterre, et envoyé ensuite en disgrâce comme consul anglais à Apia, y fut toujours l'ami des catholiques, au point même que son fils commandait une des embarcations appartenant à la mission française. Mais la patience et surtout le désintéressement des missionnaires catholiques, comme aussi la constance qu'ils surent inspirer à leurs néophi-

tes, finirent par triompher du mauvais vouloir sectairien, et aujourd'hui, ils peuvent vivre en paix. La dernière persécution fut à Tutuila, d'où les premiers convertis dûrent s'expatrier pour un temps et se réfugier à Upolu, pour se soustraire aux fureurs des partisans du protestantisme [1].

Depuis l'introduction du christianisme, les faits historiques intéressants furent peu nombreux, et les plus marquants furent les châtiments infligés de temps à autre aux samoans par divers navires de guerre, pour des peccadilles commises aux dépens des blancs. Ainsi, le 24 février 1841, deux navires américains brûlèrent les villages de Saluafata, Fusi et Salele, sur Upolu, pour avoir refusé d'une façon insultante, de livrer un chenapan de chef qui se glorifiait d'avoir assassiné des blancs. En 1849, le Malietoa d'alors dût payer 1,625 dollars d'indemnité pour les dommages à des propriétés d'anglais et pour l'incendie d'une chapelle indigène anglicane, résultant accidentellement des premières hostilités de la guerre de cette époque.

La période des neufs années, de 1849 à 1858, est encore notée par le peuple comme ayant été désolée par une guerre civile générale, acharnée et sanglante, qui donna lieu aux plus grands excès, y compris le massacre en grand de femmes et d'enfants, fait complètement exceptionnel dans les annales locales. A cette époque, la lutte était soutenue par le district d'Aana (Upolu Occidental), allié avec l'île de Manono, contre les peuplades d'Atua et de Tuamasagna (Upolu Oriental).

En 1868, la guerre éclata de nouveau; mais celle-ci et celle qui eut lieu en 1876, furent loin d'être accompagnées par les mêmes destructions de propriétés, et furent beaucoup moins acharnées et sanguinaires. Les conflits de cette époque paraissent avoir été causés généralement par la turbulence des chefs de Tuamasagna, alliés avec Aana et une partie insurgée d'Atua, contre Atua, Savaii et Manono; ils eurent, pour théâtre ordinaire, les environs d'Apia, la ville et les propriétés des blancs restant toujours terrain neutre et respecté. Enfin, les dernières dissensions ont été uniquement le résultat des intrigues allemandes, la compagnie hambourgeoise profitant habilement de l'anarchie politique, ou plutôt du manque de gouvernement fort, pour envelopper le pays de ses trames, opération dans laquelle elle paraît avoir été soutenue par son propre gouvernement, sur ce pied, que tout ce qu'elle faisait était bien fait. «Toutes les difficultés aux Samoa, sont dûes à la politique des compagnies commerciales allemandes qui ont des intérêts importants dans ces îles. Elles n'ont pas cessé de

[1] Voir l'annexe A.

faire tous leurs efforts pour forcer leur gouvernement à endosser et à soutenir tous les actes destinés à avantager leurs intérêts, et à leur assurer virtuellement le contrôle de l'administration. C'est précisément le même état de choses qui existe à Zanzibar» (Secrét. Bayard, janvier 1889). C'est aussi, dans cette lutte du fort contre le faible, que l'on rencontre, à leur éternel honneur, l'intervention incessante, quoique souvent stérile, des consuls américains, dans leur tâche ingrate de sauvegarder les pauvres polynésiens, de lutter contre leurs rapaces envahisseurs, et de défendre le droit contre la force, sans avoir pour cela l'appui franc, décisif de leur propre gouvernement, qui, tout en restant honnête et probe, ne désirait pas sortir des banalités platoniques qui ne mènent à rien. Aussi, le plus bel éloge qui puisse être adressé aux consuls américains, se trouve dans les plaintes mêmes que Mr. de Bismarck ne cessa d'adresser contre eux à leurs supérieurs à Washington [1].

L'histoire de la période de 1868 à 1888 peut aussi être considérée comme celle des péripéties, des vicissitudes de l'existence royale du malheureux Malietoa Laupepa [2], qui, après avoir eu à lutter contre des usurpations domestiques, fut enfin si arbitrairement détrôné, cruellement exilé, ou plutôt déporté, et barbarement traité par les allemands, dont la conduite à son égard fut indigne d'une nation civilisée.

Avant 1868, Malietoa Laupepa, l'héritier direct de la famille, étant mineur, l'autorité royale avait été assumée par son oncle, Malietoa Talavou, aussi dit *Pea* (le chauve), dont la résidence habituelle était sur Savaii. Comme le vieux Talavou était l'ennemi déclaré des missionnaires anglicans, qui dirigeaient l'éducation du jeune Malietoa, ceux-ci voulurent se hâter de profiter de ce que Laupepa arrivait à l'âge de majorité pour se débarrasser de Talavou; mais, dans leur

[1] «...You have already been instructed on a former occasion to draw the attention of the Secretary of State, Mr. Bayard, to the anti-german attitude observed by the American consul general at Apia, Mr. Sewall, during our action against the Samoan king, Malietoa. We have had a similar experience with the predecessors of Mr. Sewall on all occasions whenever we endeavoured, in view of the unsettled state of affairs on the Samoan Islands to obtain better guarantees for the protection of the there living German subjects and their commercial interests. The reports of our representatives in Apia of the last seven years repeatedly contain the complaint that their American colleagues show a tendency to interfere with our relations to the Samoan government and to imbue the latter with distrust of Germany. The endeavours made by Germany in the interest of the establishment of a lawful and orderly condition of affairs on those islands have, without exception, met with the opposition of the American consular representatives...» (Lettre de Bismark à son ambassadeur à Washington. Novembre 1888).

[2] *Laupepa,* version indigène de l'anglais «Leaf of paper», est un sobriquet qui fut donné au jeune Malietoa pendant ses études au collège des missionnaires, et qui demeura son appellation distinctive.

anxiété, ils manquèrent le coche. En effet, à l'instigation du dr. Turner, et sur l'avis imprudent du consul anglais, le 24 janvier 1868, dans une simple réunion des chefs inférieurs du district de Tuamasagna, Malietoa Laupepa fut proclamé, non-seulement chef du district, mais aussi roi de tout l'archipel, sous le titre de *Tupu,* lequel, comme on l'a déjà vu, ne pouvait légalement, selon les usages de Samoa, être décerné qu'après que tous les autres districts eussent préalablement octroyé par élection les titres inférieurs. Cette proclamation, comme Tupu, appartenait ainsi exclusivement aux *Pulu* et *Tumea;* ceux-ci, froissés dans leur dignité et leurs susceptibilités, virent dans le procédé de Tuamasagna un cas de guerre. Pour se venger, ils résolurent de soutenir Malietoa Talavou, lequel, après un an de préparatifs de guerre et de petites escarmouches, fut à son tour par eux légalement proclamé *Tupu,* le 25 janvier 1869. Aussitôt, Talavou s'appliqua à rassembler des forces considérables, et mit à la voile pour Upolu, où il commença la guerre le 26 mars 1869. Laupepa et les Tuamasagna subirent un désastre complet, furent mis en fuite et poursuivis jusqu'à la pointe est de l'île. A cette époque, Tamasese, le chef depuis rebelle et devenu roi de par la grâce des allemands, et Mataafa, aujourd'hui le roi victorieux du parti national et anti-allemand, étaient tous deux généraux sous les ordres de Laupepa. La victoire coûta néanmoins cher à Talavou, car il eut à payer 3,000 dollars d'indemnité pour dégâts causés à des propriétés anglaises, et de plus, lui et ses alliés durent aliéner une grande partie de leurs terres pour acheter des armes afin de maintenir leur autorité et de continuer la guerre. Laupepa essaya trois fois de chasser Talavou, mais il fut chaque fois défait. Ce fut dans l'une de ces campagnes que les allemands réclamèrent, comme indemnité ou amende pour dégâts commis à leurs propriétés pendant la lutte, la somme exorbitante de 15,000 dollars. Menacé de bombardement par la frégate *Arcona,* Talavou put à grande peine réunir 5,000 piastres, qu'il paya, mais le restant, qui demeura dû, a depuis servi aux allemands de base commode pour édifier et justifier leurs prétentions. Ce fut alors une triste époque pour le pays, car, outre de contenir le germe des complications étrangères, la guerre fut l'occasion d'une grande démoralisation pour le peuple; les pratiques du paganisme ancien reparurent, avec leurs danses libidineuses, accompagnées de divorces et de dissolutions de familles, et de l'apparition pour la première fois de débauches d'eau-de-vie, qui rendirent fréquente l'ivresse, jusqu'alors inconnue.

En 1872, le capitaine Meade, commissaire des États-Unis, après des tentatives de conciliation entre les belligérants, reconnut et proclama l'indépendance des chefs de Samoa, sous la protection améri-

caine, en échange de la cession du port de Pago-Pago, où le drapeau américan fut hissé, en signe de prise de possession, ce qui donna lieu à une protestation du consul allemand.

A la suite de cet évènement, le colonel Steinberger fut envoyé, en 1873, par le président U. Grant, comme commissaire spécial des États-Unis, pour étudier la situation des îles; et, quand il repartit pour rendre compte de sa mission à Washington, les principaux chefs, aidés par les efforts des divers missionnaires et des résidants, étaient parvenus à la conclusion d'un arrangement par lequel la paix avait été proclamée, et, bien qu'il n'y eut pas de *Tupu* ou roi adopté par les deux partis, on avait institué une espèce de confédération de tout Samoa, sous un triumvirat composé de Laupepa et de deux chefs Tupua, gouvernant sous le contrôle d'une assemblée législative, composée de représentants de tous les districts, et appelée *Taimua* (nobles) et *Faipule* (députés), organisation qui, depuis, joua un rôle proéminent dans l'histoire du pays. Cette assemblée, dont les premières réunions eurent lieu à Apia, avec le plus grand décorum, ce qui prouva de nouveau l'aptitude naturelle des indigènes pour les institutions parlementaires, élabora tout un essai de système de lois nouvelles, qui, entre autres choses, défendirent les danses lascives et la peinture du corps à l'antique. Après mûres discussions, chaque stipulation adoptée par l'assemblée, était rédigée par le secrétaire et communiquée aux juges, aux consuls étrangers, aux missionnaires et à l'évêque catholique. Mais, outre l'incohérence qui ne pouvait manquer d'exister dans une œuvre de cette nature, l'application des lois nouvelles rencontra les plus grandes difficultés, surtout de la part des juges de districts, gens trop ignorants généralement pour pouvoir les interpréter et les appliquer avec le discernement nécessaire. Talavou considérait ce gouvernement avec mépris, mais il resta passif sur Savaii.

En avril 1875, le colonel Steinberger retourna de Washington, sur la frégate *Tuscarora,* avec des présents du gouvernement américain pour le *Tupu* de Samoa; parmi ces présents figurait une batterie d'artillerie qui servit avantageusement dans les guerres subséquentes. Steinberger fut chargé d'organiser un gouvernement stable, et son activité fut telle que, le 22 mai 1875, Malietoa Laupepa était salué par les canons de la frégate américaine, comme roi, ou plutôt président de Samoa, les chefs ayant consenti à l'élire et à le reconnaître pour une période de quatre ans, à l'expiration desquels le gouvernement devait passer pour un laps de temps égal entre les mains de la famille des Tupua. Avec le roi, furent institués une constitution et un code de lois, avec un ministère, et l'assemblée législative fut réorganisée. Steinberger fut nommé premier ministre, avec le titre de *Taimua Sili,*

et l'assemblée fut composée de 15 *Taimua,* comme une sorte de sénat ou chambre des nobles ou chefs, et un *Faipule* ou député pour chaque fraction de 2,000 âmes de population, comme représentants du peuple. Le gouvernement ainsi constitué fut, sur la pétition de l'assemblée adressée au roi Kalakaua d'Hawaii, formellement reconnu par ce dernier le 16 juillet 1875, en même temps que l'existence des Samoa come nation indépendante.

Steinberger continua à gouverner ainsi l'archipel pendant environ dix mois, avec toute l'apparence du plus grand succès, et, grâce à ses qualités d'administrateur, il aurait, suivant toute probabilité, réussi à implanter enfin à Samoa un gouvernement solide et durable; mais son administration forte et habile, succédant à un régime d'anarchie, ne pouvait manquer d'exciter un grand nombre de mécontents et de jaloux, parmi ceux-là mêmes qui auraient dû le soutenir le mieux. Aussi, en février 1876, les intrigues que les consuls, les missionnaires anglais et d'autres ourdissaient contre le novateur — qualifié d'aventurier et d'imposteur, et aussi de créature des allemands — réussirent enfin à circonvenir le roi Laupepa, qui fut induit à signer un document par lequel il demandait au consul des États-Unis, de le délivrer de Steinberger en le faisant déporter. Comme résultat de cette conspiration et de la faiblesse de Malietoa, qui ne se doutait pas alors qu'il préparait ainsi la loi du talion qui lui fut plus tard appliquée, Mr. Forster, alors U. S. consul, armé de la requête, se rendit à bord du vaisseau anglais *Baracouta,* qui se trouvait dans le port d'Apia, et pria le capitaine Stevens, comme représentant d'une puissance amie, de faire enlever Steinberger. Celui-ci fut effectivement arrêté dans la résidence du gouvernement à Mulinuu, par un détachement de matelots anglais, amené à bord du *Baracouta* comme prisonnier et déporté ensuite à Fiji. Les *Taimua* et *Faipule,* indignés de cette conduite de Laupepa contre Steinberger, — qui jouissait des sympathies populaires, — l'enlevèrent à son tour, en le déclarant déchu du trône, et l'expédièrent aussitôt, lui et ses conseillers, à l'île d'Apolima. Mais le drame allait tourner à la tragédie. Environ une semaine après l'exil de Malietoa, le *Baracouta* fut envoyé à Apolima, pour ramener le roi à Apia et le réinstaller sous la protection des canons anglais. Quand les matelots du *Baracouta* voulurent débarquer Laupepa à Mulinuu, les indigènes pensant qu'ils venaient pour arrêter des chefs du *Taimua,* firent feu sur eux, d'où résulta un combat dans lequel 22 samoans et 15 matelots furent tués. Les matelots se retirèrent, et le capitaine Stevens fut subséquemment traduit pour ces faits devant un conseil de guerre de l'amirauté, qui le destitua.

Aussitôt après cet évènement, Laupepa fut amené par ses conseil-

lers à signer une lettre d'abdication, après quoi il se retira sur Savaii, laissant ainsi le pouvoir entre les mains des *Taimua* et *Faipule*, ou représentants de l'ancien gouvernement Steinberger, qui continuèrent à gouverner sans chef constitutionnel. Mais, comme gouvernement effectif, ils furent très-faibles, violèrent presque tous les articles de la constitution, ne firent pas exécuter les lois, et ne firent pas même rentrer les impôts.

Pour l'historique des dix années subséquentes, on ne saurait mieux faire que de reproduire l'analyse des évènements, suivant les documents recueillis pour l'ambassade hawaiienne par Mr. Poor, en les complétant au besoin.

«Au commencement de 1877, Mr. T. Weber, qui, à sa qualité de gérant de la maison allemande, joignait alors les fonctions de consul germanique, découvrant que les Taimua-Faipule étaient opposés à ses projets d'accaparement de terres, et craîgnant qu'ils n'arrivent à constituer un gouvernement fort et durable, se décida à travailler à la réinstallation de Malietoa Laupepa, et, à cet effet, il envoya des agents dans divers districts pour faire de la propagande en sa faveur, et les induire à épouser sa cause. Il en résulta la formation d'un parti, appelé les *Puletua*, dont le quartier général à Apia fut installé tout contre la résidence consulaire de Mr. Weber, afin d'être plus près de la protection germanique qui leur était promise. Et c'est de là que partirent toutes les subséquentes interventions à main armée suscitées par les allemands, contre les gouvernements légitimes du peuple samoan. Malietoa Talavou, l'oncle de Laupepa, outré de voir son neveu ouvrir ainsi les portes du pays aux étrangers, se déclara de nouveau contre lui et joignit le parti des Taimua-Faipule, qu'il avait jusque là dédaigné; et, des deux côtés, on commença les préparatifs de guerre.

«En avril, les Taimua-Faipule s'exagérant leur faiblesse en présence de l'aide promise par les allemands, envoyèrent une députation de chefs à Fiji, pour réclamer la protection britannique par l'intermédiaire du gouverneur, sir A. Gordon; mais cette pétition étant vague, sir Gordon se crut obligé à l'envoyer à Londres, et la députation rentra à Samoa en mai; le jour suivant les Taimua-Faipule, travaillés par la peur, arborèrent le drapeau des États-Unis sur l'archipel, sans avoir d'ailleurs d'autorité apparente pour cela, mais ce drapeau n'en continua pas moins à être déployé jusqu'à la fin de la guerre qui ne tarda pas à éclater, après quoi il fut amené. A ce moment, la bannière des Puletua fut aussi déployée sur divers points du groupe, bien qu'en certains districts les populations désiraient rester neutres, en attendant la réponse de l'Angleterre. Enfin, vers la fin de l'année, les hostilités commencèrent; mais Weber, s'apercevant que les Puletua étaient

plus faibles que le parti des Taimua-Faipule, refusa l'assistance qu'il avait promise, et la veille de la bataille, qui eut lieu à Apia, il fit partir le navire de guerre allemand *Augusta,* de sorte que ses pauvres dupes, les Puletua, privés du secours sur lequel ils avaient compté, après deux jours de résistance, furent enfin taillés en pièces par les troupes du gouvernement indigène; et Laupepa avec tous ses partisans fut obligé de se rendre, les prisonniers étant répartis entre les différents districts vainqueurs. Après cette affaire, une autre bataille eut lieu sur Tutuila où deux villages rivaux avaient réclamé l'aide, l'un des Taimua-Faipule, l'autre des Puletua; mais les troupes du gouvernement furent de nouveau victorieuses, ce qui acheva la défaite des Puletua et établit sur une base solide le gouvernement des Taimua, ou ancien parti de Steinberger.

«Sur ces entrefaites, et en raison de bruits qui circulèrent, d'intrigues anglaises en faveur de Laupepa, le gouvernement se décida à renouveler les tentatives déjà plusieurs fois faites, depuis les guerres de Laupepa, pour tâcher de décider le gouvernement des États-Unis à prendre l'archipel sous sa protection, ouvertures qui n'avaient jamais reçu d'encouragement. A cet effet, en octobre, Le-Mamea, un chef de haut rang, fut envoyé par les Taimua-Faipule à Washington, pour obtenir un traité formel de protection. Son départ fut plusieurs fois entravé par diverses intrigues, mais il réussit enfin à partir avec l'aide du consul américain, qui l'expédia déguisé en agent postal des États-Unis, sur le schooner *Isabella.*

«1878. Le 10 février, sir A. Gordon arriva avec la réponse de la reine d'Angleterre à la pétition qui lui avait été transmise. Il invita les consuls à se joindre à lui dans les négociations qui allaient suivre, et naturellement le consul américain refusa de s'y associer, mais l'allemand accepta. Dans son discours aux Taimua-Faipule, sir Gordon déclara qu'il serait impossible à sa majesté britannique «d'accepter la responsabilité onéreuse d'un protectorat, sans avoir le droit corrélatif de diriger l'action et la politique des protégés... un protectorat doit nécessairement mener à une intervention dans vos affaires domestiques, sinon au droit absolu de les diriger. La reine refuse par conséquent d'accepter votre offre, mais c'est son désir que vous arriviez à posséder un gouvernement fort et capable, assez fort pour maintenir l'ordre et faire respecter l'autorité de la loi, non-seulement par les indigènes, mais aussi par les étrangers établis parmi vous, et elle me charge de vous offrir de vous aider à organiser un gouvernement stable». En conséquence de cette communication, une députation de chefs fut nommée à l'effet de conférer avec lui; mais après plusieurs discussions, ils décidèrent de déférer tout décision jusqu'après le re-

tour de Le-Mamea de Washington, avec la réponse à la demande de protectorat américain. Cette résolution fut dûe à l'influence de Mr. Griffin, consul américain, qui leur donnait l'assurance que les États-Unis protégeraient les îles. Peu après le U. S. S. Adams arriva en effet avec Le-Mamea et le traité qu'il avait obtenu; mais, comme c'était un simple traité d'amitié et de commerce, n'accordant pas la complète protection désirée, les Taimua-Faipule en furent entièrement désappointés, la mission de Le-Mamea fut considérée comme manquée et on a toujours regretté depuis les 10:000 dollars qu'elle avait coûtés. Par ce traité, daté de Washington, 17 janvier 1878, le port de Tutuila fut mis à la disposition des États-Unis, avec le droit pour eux d'y établir des dépôts de charbon et des autres objets nécessaires au ravitaillement de leurs navires de guerre; et, en échange, l'article 5 stipulait que si, «malheureusement des dissentiments (differences) «s'étaient élevées ou venaient à s'élever entre le gouvernement samoan «et tout autre gouvernement ami des États-Unis, le gouvernement de «ce dernier pays s'engageait à employer *ses bons offices* à l'effet d'ar«ranger ces dissentiments sur une base satisfaisante et solide». Il est évident que toute la valeur de ce traité se trouve dans l'interprétation des mots *bons offices,* qui équivalent seulement, suivant Mr. Bayard, à *épuiser les arts de la diplomatie,* mais qui suivant d'autres, en arrivent jusqu'à embrasser une intervention à main armée [1].

«Pendant le mois de juillet suivant, Mr. Weber, consul allemand, fit saisir par l'*Ariadne,* plusieurs ports de l'archipel, et occuper les villages de Falealili et de Falelolei sous le prétexte d'assurer le payement de certaines indemnités dûes aux allemands, mais le sequestre fut levé peu de temps après, sur les représentations du consul américain.

«Pendant toute cette année, Samoa fut le théâtre de beaucoup de désordres; le gouvernement, affaibli par sa mauvaise administration, était impuissant à réprimer les petits troubles locaux, et trop timoré pour faire exécuter les lois; aussi la turbulence et la licence des indigènes furent-elles extrêmes.

«1879. Le 8 janvier, les Tuamasagna (district d'Apia), qui ne pouvaient oublier que Malietoa Laupepa était leur chef direct et que c'étaient eux qui l'avaient acclamé *tupu,* allèrent le chercher à Savaii, l'amenèrent à Mulinuu et le présentèrent aux Taimua-Faipule, en exprimant leur détermination de l'avoir comme roi pour régner sur

[1] Si l'Amérique, à cette époque avait résolument «taken the bull by the horns», et vigoureusement accepté le protectorat sollicité, elle se serait épargné à elle-même comme elle aurait épargné aux samoans, bien des ennuis et bien des frais.

-tout le pays. Après une discussion prolongée, dans laquelle les Taimua-Faipule refusèrent de reconnaître les droits de Malietoa et déclarèrent avoir résolu d'élire Tupua à sa place, et accusèrent les Tuamasagna de rebellion contre l'autorité légale, ceux-ci se retirèrent, accusant les Taimua-Faipule d'usurpation d'autorité, et disant: «Voilà Malietoa, roi de Samoa, nous l'avons amené à la capitale où est son trône, pour vous gouverner; prenez garde, car c'est le roi; nous le laissons avec vous». Et effectivement, ils se rembarquèrent dans leurs canots, laissant Malietoa dans la salle; mais le fait n'eut pas d'autres suites, et quelques jours après Malietoa, auquel personne ne prit garde, rétourna sans être molesté à Savaii.

«A la même époque, l'infatigable consul Weber, sur le navire de guerre allemand *Ariadne*, arriva à Apia de Tonga, où il venait de conclure un traité; il avait aussi préparé pour Samoa le traité qui existe encore et il jugea le moment favorable pour l'imposer à la faiblesse du gouvernement. Ce traité, appelé de réciprocité (!), concédait à l'Allemagne les droits de la nation la plus favorisée et stipulait que des avantages majeurs ne pourraient jamais être concédés à aucune autre nation, tout en lui cédant la propriété de la baie de Saluafata, avec pouvoir d'y établir tous les dépôts et magasins nécessaires au ravitaillement de la marine allemande[1]. Ce traité fut remis, aux Taimua-Faipule, — avec la date d'Apia, le 14 janvier, — pour leur signature immédiate. Ils objectèrent contre la rigidité et l'exclusivisme de ses clauses, et sollicitèrent des modifications. Mais Mr. Weber refusa absolument d'y faire le moindre changement et menaça le gouvernement des canons de l'*Ariadne*, s'ils refusaient leur signature. Complètement démoralisés par la peur, les samoans consentirent enfin à signer, le 24 janvier, tout en protestant contre l'indignité qui leur était faite de leur imposer par la force, cet injuste traité. Quand plus tard, dans le courant de la même année, Malietoa Laupepa, grâce à l'influence de sir A. Gordon, fut reconnu comme roi, le consul allemand ne manqua pas d'exiger de lui qu'il confirmât le traité germanique. Malietoa protesta à son tour et sollicita l'élimination de certains articles, mais sir Gordon et le missionnaire Turner lui conseillèrent de le ratifier, sir Gordon promettant d'user de son influence (!?) pour faire biffer les articles blessants et injustes. Malietoa se décida alors à signer, par pure obéissance envers ses conseillers, mais il est oiseux d'ajouter que, malgré la promesse de sir Gordon, les articles en question ne furent jamais éliminés. Aussi est-il probable que tout gouverne-

[1] Ce traité légalisait aussi toutes les acquisitions de terres jusqu'alors faites par les allemands, et dont un grand nombre, justement contestées, avaient donné naissance à des litiges sans fins.

ment stable qui puisse être acquis à Samoa en dehors de l'influence allemande, refusera de se considérer comme lié par un traité ainsi extorqué. En attendant, il paraît que les allemands n'ont pas perdu leur temps depuis, car les dernières nouvelles de Samoa annoncent qu'en prévision d'une guerre en Europe, le port de Saluafata est déjà bondé de toutes les provisions nécessaires aux navires de guerre germaniques pendant un long espace de temps.

«Le 19 mars, pour renforcer leur gouvernement, les Taimua-Faipule nommèrent le général Bartlett, américain, comme instructeur et conseiller judiciaire, position qu'il occupa jusqu'à la révolution suivante, mâis sans que le régime gouvernemental en fut amélioré.

«Le 3 mai, les Tuamasagna, aidés cette fois par les gens de Manono, ramenèrent de nouveau Malietoa au siège du gouvernement à Mulinuu, et invitèrent les Taimua-Faipule à assister au couronnement de leur roi. Ceux-ci refusèrent l'invitation, mais ne firent aucune opposition; deux pièces de canon furent chargées et une salve de 21 coups fut tirée pendant que le drapeau de Malietoa était hissé sur le mât du gouvernement, et que lui-même était proclamé roi suivant la mode samoane; ainsi fut effectuée une révolution sans coup férir et la royauté réinstallée à la place du système de république bâtarde qui avait régné depuis le détrônement de Laupepa.

«Le 12 mai, les Taimua-Faipule se rendirent chez les consuls étrangers, enfin d'en obtenir protection pour eux-mêmes et pour Mulinuu, qu'ils occupaient encore; mais, dans leur réunion, les consuls décidèrent que les samoans devaient arranger leurs différents entre eux, et que les diverses puissances n'interviendraient qu'en ce qui concerneraient leurs nationaux respectifs. Le 28 mai, les partisans de Laupepa, plus confiants en leurs propres forces, sommèrent les Taimua-Faipule de reconnaître Malietoa ou d'évacuer Mulinuu. Ceux-ci demandèrent un sursis de quelques jours, après quoi, se voyant tout-à-fait incapables d'opposer de la résistance au nouveau parti, ils partirent avec armes et bagages, et femmes et enfants, pour le district d'Aana, où ils manifestèrent l'intention d'installer un autre gouvernement, afin d'annihiler les Tuamasagna. Aussitôt on commença des deux côtés les préparatifs de guerre, et le pays tout entier retomba dans un état d'anarchie, qui décida de la création de la municipalité neutre d'Apia.

«Le 2 juillet, dans le but de prévenir, si c'était possible, l'ouverture des hostilités, une proclamation fut adressée par les consuls et les capitaines des navires de guerre en rade, aux deux partis, avec des conseils pacifiques.

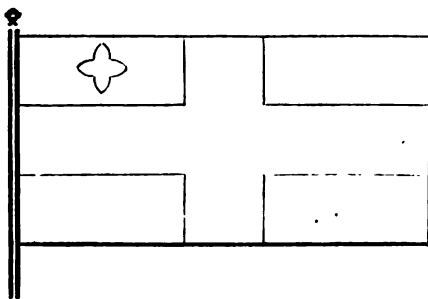
«Le 22 août, sir A. Gordon arriva avec la mission de conclure un traité entre Samoa et la Grande-Bretagne. Ne sachant avec qui il de-

vait traiter, il consulta les représentants étrangers, et arriva à la conclusion que c'était Laupepa le souverain légitime. Le 26 août, il reconnut publiquement Malietoa comme la seule autorité avec laquelle il pouvait traiter par rapport à la mission dont l'avait chargé le gouvernement anglais, et le 28 août, le traité anglais fut signé, et ratifié le 26 février 1880. Par cette convention, les droits de la nation la plus favorisée furent concédés aux anglais, avec le privilège de pouvoir établir des stations maritimes et des dépôts de charbon sur les îles, pour l'usage de la marine anglaise. En outre, le gouvernement samoan reconnaissait formellement la juridiction exclusive du *high commissionner*, haut commissaire britannique dans les mers du sud, sur les sujets anglais résidants dans l'archipel.

«Le 29 août, une proclamation, signée par sir Gordon, les trois consuls et les capitaines des navires de guerre présents à Apia, annonça la reprise des relations officielles avec le gouvernement de Malietoa Laupepa; le 2 septembre fut signée la convention internationale relative à la municipalité d'Apia, et le 5 septembre, une autre proclamation des trois consuls exhorta le parti contraire à Malietoa à ne pas recommencer les hostilités, ce qui n'empêcha pas les Taimua-Faipule de recevoir de Savaii des renforts importants, et le 29 septembre le premier homme ayant été tué par le parti des Tuamasagna, la guerre éclata de nouveau. Plusieurs batailles acharnées furent livrées, avec de grandes pertes de part et d'autre, et accompagnées de grands dégâts matériels, le parti de Malietoa restant cependant presque toujours victorieux. La dernière bataille eut lieu le 16 novembre, et fut une victoire décisive pour Malietoa.

«Quelques-uns des chefs du vieux parti avaient construit des fortifications sur le territoire neutre; les consuls leur ayant intimé l'ordre de déloger, ils s'y refusèrent obstinément; en conséquence, les consuls requirent le capitaine Deinhard, du navire de guerre allemand *Bismarck*, de les expulser du territoire neutre et de leur imposer la paix, si c'était possible. Un débarquement fut effectué et, sans coup férir, le détachement occupa les retranchements, saisit la flotte et les armes des guerriers paralysés par la peur, et s'empara d'un nombre suffisant d'otages pour désorganiser ce groupe de factieux; quelques jours après, le *Bismarck* remorqua jusqu'à Savaii la barque *Sophia*, chargée de combattants renvoyés à leurs foyers, et de là, le même navire se dirigea sur Safata, sur la côte sud d'Upolu, où il donna l'ordre aux indigènes qui y étaient réunis, d'avoir à se disperser chacun chez soi. Une invitation fut alors adressée à tous les districts, d'envoyer un délégué à bord du *Bismarck*, le 15 décembre, à l'effet d'arranger les conditions de la paix définitive.

«Au jour désigné, des représentants de presque tous les districts de Samoa se rencontrèrent à bord du *Bismarck*, et il ne fallut que fort peu de pression morale pour effectuer la réconciliation des deux partis, qui étaient tous deux las de la guerre, et les amener à signer la paix; ce fut même de la facilité des résultats obtenus par l'intermédiaire du *Bismarck*, que les allemands commencèrent à s'illusionner sur leur ascendant moral sur ces peuplades et à croire à leur propre omnipotence.

«Des réunions continuèrent les jours suivants, et enfin le 23 décembre une convention fut signée par tous les membres présents des deux partis, reconnaissant Malietoa Talavou comme roi pour sa vie durant, et son neveu Malietoa Laupepa comme régent, et acceptant diverses règles de gouvernement. Depuis longtemps, on avait suggéré aux samoans l'adoption d'un drapeau national, que le développement de la navigation rendait chaque jour plus nécessaire; l'occasion parut propice pour décider la question, et l'assemblée adopta comme nationale une bannière nouvelle rappellant le drapeau danois, une croix blanche sur fonds rouge, avec cette différence que les bras horizontaux de la croix occupaient le tiers de l'espace du drapeau, et qu'en outre, une étoile blanche se trouvait dans le carré supérieur près de la hampe; il paraît aussi que cette étoile fut parfois remplacée par une petite croix également blanche. Enfin les Taimua-Faipule furent réorganisés, avec Mataafa comme président. Ce même jour le roi et le drapeau furent salués de 21 coups de canon par les deux navires allemands qui se trouvaient à Apia. La paix, l'ordre et la tranquillité régnèrent de nouveau.

«1880. Le 4 mars, un convention fut conclue entre le roi et le gouvernement de Samoa, et les trois consuls au nom de leurs gouvernements, par lequel ces derniers s'engageaient à soutenir les Malietoas, un conseil exécutif devant être désigné par les consuls pour aider le gouvernement samoan. Effectivement les consuls nommèrent MM. Ad. Wolkmann, allemand, ministre des travaux publics, T. Trood,

anglais, ministre des finances, et Jonas M. Coe, américain, ministre de la justice. Ces trois fonctionnaires prirent d'abord leurs fonctions au sérieux, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le gouvernement restait indifférent à leurs travaux, et trouvant même difficile d'avoir des réunions ou d'obtenir audience, ils démissionnèrent vers la fin de l'année.

«En avril[1] tous les navires de guerre ayant quitté l'archipel, et la frayeur du peuple à l'égard de l'intervention étrangère étant dissipée, les chefs du district d'Atua, mécontents de Mataafa, leur *tui* ou chef supérieur, auparavant membre du gouvernement des anciens Taimua, ou vieux parti de Steinberger, mais en ce moment membre du nouveau régime, lui intimèrent de quitter le district sous peine de mort. Il partit pour Apia, et le district d'Atua leva de nouveau l'étendard de la révolte en mettant le gouvernement au défi de les réduire. Une nouvelle ère d'anarchie semblait inévitable, à moins que les puissances étrangères ne consentissent à accorder aux Malietoa autre chose qu'un concours moral, lorsque le navire de guerre anglais *Danae* étant arrivé, les consuls le réquisitionnèrent pour aller bombarder la ville de Lufilufi, capitale d'Atua, ce qui amena les chefs du district à faire leur paix avec les consuls et à reconnaître derechef le gouvernement des Malietoa. En juin, 300 guerriers d'Aana et d'Atua se rendirent à Apia pour débattre les termes de leur allégeance au gouvernement; mais, après plusieurs jours de discussions, aucun arrangement satisfaisant n'ayant pu être conclu, ils se retirèrent et allèrent à Palauli, sur Savaii, où le vieux parti résolut de convoquer un *fono,* parlant ouvertement de rébellion, contrairement aux accords du mois de décembre antérieur et dit-on, secrètement instigué par les allemands. En août, Malietoa Laupepa, à la tête de forces considérables, se rendit à Savaii, incendia le village de Palauli et dispersa la troupe des mécontents, qui n'en furent pas intimidés pour cela, mais déclarèrent de nouveau la guerre, bien que les hostilités ne fussent pas reprises immédiatement.

«En septembre, le navire de guerre américain *Alaska* arriva et, dans son audience avec Laupepa, le capitaine Brown s'exprima comme il suit: «Je suis heureux d'annoncer à votre majesté que les Etats-Unis «vous reconnaissent comme roi de Samoa, et espèrent que vous agirez «d'une manière digne de votre situation, c'est-à-dire dans l'intérêt de

[1] Ce fut en avril 1880 que se manifestèrent les premières tendances annexionistes officielles du gouvernement allemand, comme suites de la paix conclue sur le *Bismark;* en effet un projet de protectorat définitif fut présenté au parlement germanique, lequel avec un bon sens qui l'honore, refusa absolument d'y donner suite, malgré les efforts du ministre des affaires étrangères, prince de Hohenlohe.

«votre royaume et pour le bonheur de votre peuple. Le gouvernement «américain ne vous reconnaît pas comme monarque absolu, mais comme «le chef constitutionel d'un peuple libre et indépendant, n'admettant pas «que votre propre volonté fasse loi, mais bien que vous soyez guidé et «inspiré par la volonté de votre peuple, manifestée par les décisions de «ses représentants. De plus, je dois informer votre majesté qu'en cas «de guerre entre vous et votre peuple, les États-Unis ne vous donneront «aucune assistance pour une telle guerre». Le roi répondit qu'il désirait gouverner son peuple d'après l'avis des nations étrangères, et qu'il ne désirait pas la guerre, mais qu'il lui fallait bien réduire les factions rebelles.

«Les premières hostilités eurent lieu entre les deux partis, en octobre, près de Palauli, et continuèrent, sous forme d'escarmouches continuelles, sur diverses portions de Savaii, avec des alternatives de revers et de succès. Sur Upolu, les guerriers d'Aana allèrent se joindre aux gens d'Atua, et se préparèrent pour attaquer les Tuamasagna.

«Malietoa Talavou mourut le 8 novembre, à l'âge d'environ soixante-cinq ans, et Laupepa lui succéda alors légalement comme souverain de tout Samoa. Mais ceci ne modifia pas les dispositions des factieux, et le 20 novembre, les chefs du vieux parti notifièrent aux consuls leur intention de continuer les hostilités jusqu'à complète annihilation de l'un ou de l'autre parti. Il en résulta une nouvelle période d'anarchie, dont les allemands profitèrent pour augmenter leurs acquisitions de terres pendant que les belligérants ne cessaient de s'égorger et d'effectuer des razzias destructives, incendiant les maisons, coupant les arbres fruitiers et faisant même des déprédations sur les propriétés des étrangers, pour se procurer les cocos, pains et autres fruits nécessaires à leur alimentation. Mais, en décembre, après plusieurs jours de combats obstinés, le parti de Malietoa prit complètement l'ascendant, et dans la bataille d'Amoa, qui fut la dernière, les rebelles furent complétement déroutés, abandonnant cinq cents prisonniers et une quantité d'armes et de munitions. Le vieux parti des Taimua fut de nouveau réduit à l'impuissance; certains districts firent leur soumission, Savaii était reconquise et de nouveau réunie aux domaines de Malietoa, tandis que sur Upolu les bandes des districts d'Aana et d'Atua prirent la fuite. Ainsi, la dernière partie de l'année avait été une période de carnage, de dévastation et de pillage; l'industrie du *copra* en était à peu près ruinée, le commerce était paralysé et toutes les entreprises agricoles et autres étaient réduites au marasme le plus complet; mais l'année nouvelle se présentait avec une perspective de paix et de tranquillité qui raviva le trafic, si bien qu'en peu de temps les affaires reprirent leur aspect

ordinaire. Mais tous les troubles n'étaient pas encore passés et l'influence allemande allait commencer à s'affirmer d'une façon plus marquée. Depuis son arrivée, le nouveau consul germanique, le capitaine Zembsch, se montrait très-mécontent de Malietoa, dont il ne trouvait pas les tendances assez teutoniques, surtout en ce qui concernait l'exécution du fameux traité de 1879. Il avait en conséquence encouragé le chef Masua à la révolte, ce qui motiva une lettre de plainte de Malietoa au gouvernement allemand, d'où résulta plus tard le changement du dit Zembsch, mais pas avant 1883.

«1881. Le 19 janvier, le consul allemand, dans une entrevue officielle avec Malietoa, lui dit qu'il lui semblait que les Tuamasagna et ses autres adhérents n'étaient pas assez forts pour en finir avec le vieux parti, et il suggéra un arrangement: les deux partis licencieraient leurs forces armées; Atua organiserait un gouvernement séparé que Malietoa reconnaîtrait, et après un délai de six mois, il y aurait une réunion générale de Samoa, pour voir d'arriver à former un gouvernement unique. Cette proposition fut naturellement rejetée et Malietoa envoya au contraire un *ultimatum* aux chefs du vieux parti, pour leur imposer ses conditions de paix, qu'ils refusèrent aussi. Mais, pendant cet intervalle, Mataafa se brouilla avec Malietoa et retourna à Atua. Telle fut la première des ingérences officielles allemandes qui, depuis, ont maintenu l'archipel dans un état de continuelle tourmente politique.

«En février, les capitaines Chuden et V. Glorden, de deux navires de guerre allemands en relâche à Saluafata, invitèrent deux des principaux chefs du vieux parti à aller leur faire visite; ces deux personages encouragés par les démonstrations amicales des officiers allemands, se décidèrent à aller d'Aana à Atua par mer, accompagnés d'une suite nombreuse. Mais, en passant devant Apia, ils furent interceptés par les Tuamasagna, qui voulurent leur livrer bataille: et bien qu'ils réussirent à s'échapper, le fait souleva beaucoup de rancunes, et on accusa les capitaines, bien qu'ils s'en défendirent, d'avoir agi dans un but politique, et tout au moins avec l'intention de prolonger et d'aigrir les dissensions des partis et la malheureuse situation du pays.

«Pendant le mois de mars, des *fonos* ou réunions répétées eurent lieu dans les divers districts, pour discuter les termes de la paix, mais sans aboutir à aucun résultat. Une grande assemblée des chefs du parti de Malietoa eut lieu à Mulinuu, le 19 de mars, et, en présence des consuls, après une proclamation solennelle, eurent lieu les cérémonies du couronnement de Malietoa Laupepa comme roi de Samoa. En réponse à cette démonstration, le 21 avril, eut lieu, à Leulomoegna, capitale d'Aana, une grande réunion des chefs et guerriers du parti

vaincu, à laquelle furent aussi conviés les consuls, mais ils refusèrent de s'y rendre. Là, Tamasese fut nommé roi d'Atua et d'Aana, pour deux ans, après lesquels il devait être remplacé par Mataafa.

«Pendant les mois de mai et de juin, il y eut quelques escarmouches entre les deux partis, et bien qu'on n'en arriva point à des combats sérieux, tout paraissait de nouveau tendre vers un retour à la guerre et à l'anarchie, si bien que le consul allemand en profita — d'accord avec le gouvernement samoan et avec l'administration municipale — pour faire occuper Apia par un détachement du navire de guerre germain *Mowe,* ce qui donna lieu à une protestation du consul américain, Mr. Dawson [1]. Mais, le 22 juin, la frégate américaine *Lackawanna* arriva, et le capitaine Willis ayant appris que les deux partis ne demandaient pas mieux que de se rencontrer sur un terrain neutre, pour discuter des conditions de la paix, il fit aussitôt entendre qu'il serait heureux de recevoir à bord de son navire à Apia, des délégués des deux partis. A cet effet, le 24, des canots furent envoyés à Aana et ils en retournèrent le même soir, avec quelques-uns des principaux meneurs du vieux parti. Pendant les trois jours suivants, des négociations eurent lieu en présence des trois consuls, et il fut enfin décidé d'ouvrir un armistice de dix jours pour donner aux deux partis le temps de mûrement considérer les propositions faites par le capitaine Willis. Le 9 juillet, les chefs des deux partis se réunirent derechef à bord du *Lackawanna,* et les articles de l'arrangement furent lus et soigneusement discutés. Le parti de Malietoa offrit, à titre de concession, d'élire Tamasese comme vice-roi; le capitaine Willis conseilla au vieux parti d'accepter, et, après une longue discussion, l'assemblée fut finalement renvoyée au 12 juillet. Ce jour venu, les chefs se réunirent de nouveau et recommencèrent la discussion des articles du projet de paix. Enfin, à midi après un débat prolongé et des plus animés, deux chefs éminents, un de chaque parti, se présentèrent au capitaine américain, pour l'informer qu'ils s'étaient mis d'accord pour accepter l'arrangement, sur les bases suivantes:

«I. Qu'à partir de ce jour, tout Samoa serait fraternellement uni;

«II. Que tous les groupes armés seraient immédiatement licenciés, chaque homme rentrant chez lui;

«III. Que Malietoa serait roi, et Tamesese vice-roi;

[1] Mr. de Bismarck se plaignit de ce que, non-seulement le consul Dawson avait protesté contre la bénévole mesure du consul allemand, «mais avait aussi incité l'éditeur d'un journal d'Apia, avec lequel il entretenait des relations amicales, à publier une série d'articles contenant des assertions *injurieuses* contre le consul allemand et le capitaine du navire de sa majesté impériale, *Mowe.*»

«IV. Que ce nouvel état de choses n'affecterait en aucune façon les traités existant déjà avec les différentes puissances étrangères.

«Les articles de cette convention furent alors signés et une salve d'artillerie annonça la conclusion de la paix. Sous l'impulsion des bienfaits de la tranquillité et de l'ordre, et les guerriers étant rentrés dans leurs foyers, de toutes parts la reconstruction des maisons, la plantation des substances alimentaires et la fabrication du *copra* redevinrent à l'ordre du jour, pendant que le commerce reprit son activité antique.

«Cette situation satisfaisante dura pendant plus de trois ans, les affaires du gouvernement marchant raisonnablement bien, et la paix et la prospérité régnant dans toutes les parties du royaume, bien que le nouvel état de choses n'eut jamais acquis les complètes sympathies de Tamasese et des chefs de l'ancien parti des Taimua-Faipule de Steinberger, qui, toutes les fois qu'ils le pouvaient, suscitaient des embarras au gouvernement, secrètement encouragés par les allemands. Pourtant, il ne survint presque pas un seul événement d'importance pour entraver la marche des affaires, en dehors des intrigues, des manœuvres et des complots des accapareurs de terres, *land-grabbers*. Le gouvernement devint toutefois graduellement plus négligeant dans l'administration des affaires, et se relâcha souvent de son exactitude à exécuter ou à faire exécuter les lois, ce qui fit de nouveau naître un sentiment populaire en faveur d'une annexion anglaise, à défaut d'un protectorat américain.

«1884. Le 10 novembre marque de nouveau l'ouverture d'une période sanglante dans l'histoire samoanne, et les faits subséquents ne sont plus que les résultats des efforts et des intrigues du parti allemand pour arriver au renversement de ce gouvernement qui gênait leur politique d'accaparement. Ce parti va maintenant être personnifié par Mr. Weber — non plus consul, mais gérant de la grande maison de commerce hambourgeoise, — et par son aide, le nouveau consul allemand, dr. Steubel, qui ne faisait pas un mystère de ce qu'il fallait que l'influence germanique fut omnipotente à Samoa. Sous le prétexte d'un malentendu avec le gouvernement au sujet de la disposition de condamnés qu'il désirait obtenir comme travailleurs sur ses plantations, Mr. Weber envoya chercher le roi Malietoa et le vice-roi Tamasese, pour une entrevue avec lui au consulat allemand. Là, il leur présenta un document qu'il avait préparé et qu'il prétendait être une convention amiable, créant un tribunal allemand-samoan pour l'ajustement des différends entre les samoans et les allemands. Ce tribunal devait être constitué de trois allemands et deux samoans; une prison devait être construite, dont les gardiens devaient être à la nomination du consul

allemand; tous les délits commis contre les allemands devaient être punis par de la prison avec travaux forcés, et il est oiseux d'ajouter que ces travaux forcés devaient être effectués sur les plantations allemandes. Cette convention inique donnait complètement l'administration de la justice aux allemands, et équivalait virtuellement à remettre le pays entier entre leurs mains.

«Malietoa refusa de signer, sans prendre le temps de consulter ses conseillers et de réfléchir. Le jour suivant, le consul allemand envoya la pièce à Malietoa, avec l'ordre péremptoire de la signer, lui refusant la permission de garder le document pour le montrer à son gouvernement et prendre leur avis, et le menaçant de l'intervention du navire de guerre allemand qui se trouvait dans le port, s'il refusait de signer. Pourtant Malietoa eut le courage de persister dans son refus. Enfin le soir, l'interprète du consulat allemand apporta un nouveau message, un *ultimatum,* disant que, si le document n'était pas signé le lendemain matin à une certaine heure, le navire bombarderait la ville. Ainsi menacé et intimidé, le pauvre Malietoa, mû par un sentiment qui lui fait honneur, répondit que, plutôt que de faire répandre le sang de ses sujets, il consentirait à signer; et effectivement le lendemain matin, lui et le vice-roi Tamasese, se rendirent au consulat allemand pour apposer leurs signatures sur l'inqualifiable document. Quand les membres du gouvernement, les chefs et les meneurs et partisans des anciens Taimua-Faipule apprirent que, de la sorte, le pays était lié par un fait qui équivalait à le livrer sans défense au joug allemand, ils ne cachèrent pas leur mécontentement et leur indignation, d'autant plus que la chose avait été faite si secrètement. Mais Malietoa leur expliqua comment sa signature lui avait été extorquée par l'intimidation et les menaces, qui ne lui avait laissé aucun répit; de plus il adressa les mêmes explications aux deux autres consuls, et leur envoya un document dans lequel il répudiait sa signature et sollicitait leurs conseils et leur protection. Enfin, en décembre il adressa une lettre de protestation directement à l'empereur d'Allemagne, dénonçant les agissements de MM. Weber et Steubel; mais comme on le pense bien, il ne reçut jamais de réponse à cette lettre.

«Déjà antérieurement à cette affaire, Malietoa, alarmé par la conduite agressive des allemands dans leur manière d'acquérir des terres, — ou de baser leurs prétentions et leurs réclamations territoriales sur les prétextes les plus futiles, — avait écrit à la reine d'Angleterre, une lettre signée par lui-même, par Tamasese et par tous les membres du parlement excepté deux, lui demandant formellement sa protection; nous avons déjà vu que l'opinion du pays était favorable à cette solution, et le mouvement était énergiquement appuyé par les efforts et

les représentations du gouvernement de la Nouvelle-Zélande; mais, avec une imbécillité que les temps futurs auront de la peine à admettre, le gouvernement anglais resta sourd à toutes les représentations, sourd à la pétition de Malietoa. Quoi qu'il en soit, cette démarche du roi n'était pas connue du public à l'époque des prouesses de Mr. Weber; mais quand celui-ci vint à l'apprendre, il prépara une nouvelle lettre pour la reine Victoria, révoquant la lettre antérieure, et voulut forcer Malietoa à la signer aussi; mais, cette fois, le roi refusa obstinément, malgré les menaces de l'allemand, qui lui annonça qu'il en serait puni. Mr. Weber et son compère le consul germanique, furieux de voir qu'ils ne pouvaient pas alors faire réussir leurs plans, s'occupèrent de mettre au moins une réalisation à leurs menaces, et, profitant habilement du mécontentement indigène contre Malietoa, ils envoyèrent chercher Tamasese et les anciens Taimua-Faipule, et — leur faisant accroire que, par sa lettre, Malietoa avait si sérieusement transgressé et violé les traités et les accords diplomatiques qu'il en serait sévèrement puni, — ils induisirent ces gens-ignorants à se séparer de leur roi, et à se retirer à Aana, pour se trouver hors du châtiment; en même temps, ils décidèrent Tamasese à réunir les gens de ce même district pour installer un nouveau gouvernement. Leurs avis ne manquèrent pas d'être pris au pied de la lettre, et quelques jours après, l'accord du 12 juillet 1881, qui avait tant coûté à établir, était de nouveau rompu, Tamasese se faisait proclamer roi dans le district d'Aana, et était abondamment pourvu d'armes par les soins de Mr. Weber. Malietoa porta plainte contre ce dernier par devant le consul allemand, mais, naturellement il n'en obtint aucune satisfaction. Il eut à cette époque le tort de ne pas savoir agir avec décision; aussi enhardis par son inaction, les révoltés d'Aana gagnèrent rapidement en force et en nombre.

«1885. Le 23 janvier, le consul allemand, dr. Steubel, prétextant une insulte de la part du gouvernement, se rendit à Mulinuu, siège de ce gouvernement, y fit amener le pavillon samoan, et hisser à la place le drapeau allemand, sous prétexte de confiscation à titre de représailles. Il défendit ensuite que le drapeau samoan fusse hissé sur la municipalité, ou partie neutre d'Apia. Les consuls anglais et américain protestèrent et voulurent le faire hisser malgré cette défense; mais Steubel ayant menacé de faire débarquer un détachement du vaisseau de guerre germain *Albatross,* qui se trouvait dans le port, pour le faire amener de nouveau par force, les deux autres consuls lui demandèrent de constater officiellement par écrit la teneur de sa menace, et n'insistèrent pas davantage, pour ne pas encourir l'humiliation du *manu militari*. En outre, comme Malietoa avait réuni un grand nombre de ses

guerriers pour aller renverser le drapeau allemand à Mulinuu, les deux consuls, pour éviter l'effusion du sang, le dissuadèrent de mettre son dessein à exécution, en lui promettant d'aviser à ce que justice lui soit rendue; et effectivement, ce fut de leurs protestations, aidées par la crise aigue de mai 1886, que résulta, en juin de l'année suivante 1886, l'entente entre les trois puissances à l'effet d'envoyer à Samoa des commissaires spéciaux, chargés de reconnaître *de visu* la situation et d'en dresser des rapports spéciaux, destinés à servir de base à une conférence internationale à Washington (juin 1887) [1]. Mais jusqu'à l'arrivée de ces commissaires, — dix-sept mois plus tard, — le drapeau allemand continua à flotter injustement sur Mulinuu.

«Un mois environ après cet incident, Malietoa ayant réuni ses forces pour aller attaquer les rebelles d'Aana, les consuls intervinrent encore et le dissuadèrent de faire cette expédition, lui promettant de s'interposer pour faire conclure la paix.

«Les 18 et 25 mai suivants Malietoa à l'instigation, suivant Bismarck, du dr. Canisius, consul américain, adressa deux lettres à l'empereur d'Allemagne, contenant «des plaintes contre le représentant impérial à Apia, la demande de son rappel, et une critique *insultante* des mesures militaires allemandes».

On sait que tout ce qui ne concorde avec les idées de Mr. de Bismarck est insultant, et naturellement Malietoa n'obtint pas de réponse.

«Dans le cours de cette année, le territoire de Mulinuu, jusqu'alors résidence du roi et siège du gouvernement, passa entre les mains de Mr. Weber sur l'autorité d'un document contesté par Malietoa, document qui n'aurait probablement pas donné gain de cause à Weber s'il y avait eu dans le pays un tribunal pour décider de la contestation et empêcher les allemands de se mettre au-dessus de la loi. En outre, Mr. Weber réclama du roi, pour occupation de ce terrain, la somme exhorbitante, usuraire de 1,400 dollars, menaçant de le chasser par la force en cas de non-payement. Malietoa offrit d'acheter le soi-disant droit ou intérêt des allemands; mais naturellement Mr. Weber, fidèle à sa politique d'accaparement de terres, refusa de vendre. Aussi, le

[1] L'initiative de cette entente paraît appartenir à Mr. Bayard, secrétaire d'état des États-Unis, qui, outre l'envoi des trois commissaires à Samoa, avait suggéré et fait accepter les bases suivantes pour des négociations à suivre les rapports de ces commissaires: une conférence à Washington, des trois puissances pour l'arrangement du rétablissement de l'ordre dans les îles; un chef compétent et acceptable à tous, choisi et élu par les indigènes et soutenu par les trois puissances; trois nouveaux consuls envoyés et maintenus sur les lieux; la présence d'un navire de guerre pendant deux ans aux frais des trois puissances; enfin une déclaration conjointe faite par ces puissanees contre toute annexation ou protectorat par l'une d'elles.

31 décembre, Malietoa et le gouvernement évacuèrent Mulinuu et s'installèrent à Apia, sans payer le loyer réclamé, mais laissant sur le terrain tous leurs édifices.

«1886. Au commencement de cette année, la population d'Apia fut très-émotionnée par les insinuations mystérieuses du consul allemand, qui annonçait la prochaine arrivée d'une flotte allemande, pour en finir avec Malietoa et installer un nouvel état de choses. Cette flotte de trois frégates, arriva en effet en mars, et le roi n'en reçut aucune des courtoisies accoutumées, saluts et visites; en revanche le navire de l'amiral se rendit à Aana, où fut donnée une grande fête, pendant laquelle les officiers allemands firent des discours d'encouragement pour Tamasese. Le 10 avril, Malietoa adressa à l'amiral Knorr, commandant de la flotte germanique, une lettre de réclamation et de plaintes contre MM. Weber et dr. Steubel, consul allemand, qu'il signalait comme les auteurs des présentes difficultés politiques du pays. L'amiral accusa simplement réception de la lettre. Malietoa lui en adressa alors une seconde, demandant une réponse ou des explications; la réponse fut une menace d'annihilation si de nouvelles lettres de ce genre étaient envoyées à l'amiral.

«Le 10 mai, Malietoa, ennuyé et alarmé de la conduite de l'amiral allemand et de son attitude menaçante, adressa à Mr. Greenebaum, consul américain, une réquisition écrite à l'effet de déployer le drapeau des États-Unis, pour protéger Samoa. Après avoir consulté le texte du traité existant entre l'Amérique et Samoa, le consul américain conclut qu'il avait le droit d'accéder à la requête du roi, et en conséquence, le 14 mai, après en avoir notifié les autres consuls, il proclama la protection américaine sur l'archipel et hissa le drapeau des États-Unis en tête et au-dessus du pavillon samoan, comme signe de cette protection. Il fut pour cela désavoué et rappelé plus tard par son gouvernement, mais néanmoins son énergique décison fut pour lors efficace, car quelques jours après, l'amiral allemand, n'osant pas continuer ses vexations et intervenir dans le nouvel état de choses, quitta les îles avec sa flotte. Nonobstant le 17 mai, Mr. Selu, secrétaire d'état du gouvernement de Malietoa, écrivit à lord Roseberry, une lettre de plainte et de représentations, invoquant les sympathies de la Grande-Bretagne, et demandant que le protectorat américain fusse reconnu et accepté par l'Angleterre. Mais, malheureusement pour celle-ci et pour Samoa, les temps glorieux des Palmerston et des Disraeli, les temps de politique énergique et digne étaient passés, et les hommes d'état anglais se contentaient d'être humblement à la remorque de Bismarck; et, comme les deux nations s'étaient rencontrées dans leurs acquisitions réciproques dans la Mélanésie, un traité venait d'être signé, le 6 avril 1886, à

Berlin, entre Bismarck et Sir E. B. Mallet, plénipotentiaire anglais, par lequel un partage amical était effectué de l'Océanie Occidentale, les parties contractantes s'engageant à ne pas se gêner mutuellement dans leurs projets. Seul, l'article 6e de cette convention stipulait bien que les archipels Samoa et Tonga, et le groupe Savage (Nine Islands) continueraient à former, «comme par le passé un *territoire neutre*»; mais l'entente amicale était trop intime pour que l'Angleterre put s'intéresser aux embarras de Malietoa, auquel ne restait plus que les sympathies américaines.

«Le 20 mai, la frégate américaine *Mohican* arriva et salua Malietoa avec les honneurs d'usage. A la demande du roi, le commandant Day fit voile pour Aana, pour tâcher de forcer Tamasese à faire la paix. Malietoa, à la tête de deux mille guerriers, cerna les gens d'Aana du côté de terre, tandis que la flotille des guerriers de Manono avec le *Mohican* leur fermaient la retraite par mer. Ils essayèrent de prendre la fuite vers la forêt, mais ils furent interceptés, plusieurs chefs furent faits prisonniers et les autres furent refoulés dans leurs retranchements. Tamasese se rendit à bord du *Mohican* et se refusa d'abord à toute ouverture pacifique; mais ayant reconnu que, complètement cerné comme il l'était, il demeurait réellement à la merci de Malietoa et du vaisseau américain, il demanda à refléchir, et aurait cédé, si à ce moment, le consul allemand, traînant à sa suite le consul anglais, — dont la servilité en cette occasion à l'influence germaine ne lui fait pas honneur, — n'avait pas formellement protesté contre l'intention du commandant Day d'employer la force en faveur de Malietoa. Mr. Day, devenu incertain sur la conduite qu'il devait tenir, conclut qu'il était plus prudent de se retirer et de ramener le *Mohican* à Apia. Les guerriers de Malietoa et de Manono se retirèrent aussi sans plus rien tenter, et mettant en liberté les prisonniers qu'ils avaient pris. Pourtant, pour rendre la farce plus complète, les trois consuls publièrent, le 27 mai, une proclamation déclarant que leurs gouvernements ne reconnaissaient pas Tamasese comme roi. Enfin, le 29 mai, le dr. Steubel informa par écrit le roi Malietoa que, en vertu d'instructions envoyées par le gouvernement allemand, il amenait le drapeau impérial, qui flottait toujours à Mulinuu; de plus, il reconnut le protectorat américain.

«Les commissaires spéciaux des gouvernements anglais et allemand, MM. J. B. Thurston et G. Travers, arrivèrent sur ces entrefaites, et M. G. H. Bates, commissaire des États-Unis, arriva le 17 août; à son arrivée, il fit cesser tranquillement le déployement de la bannière américaine, de façon que le pavillon samoan fut de nouveau le seul flottant sur l'archipel; et, jusqu'à l'année suivante les choses restèrent

dans le *statu quo*, en attendant la manifestation diplomatique de la mission de ces trois commissaires.»[1]

Pendant que survenait ainsi cette accalmie dans la tourmente samoanne, le romantique W. M. Gibson, alors ministre tout puissant du roi Kalakaua d'Hawaii, ayant fait entrevoir à son maître la possibilité de former, à son avantage, une confédération de tous les peuples polynésiens encore indépendants, — confédération dont Kalakaua pouvait être le chef, sous le titre d'empereur du Pacifique, — il fut résolu par le gouvernement hawaiien, alors composé exclusivement d'indigènes, d'envoyer une ambassade pour nouer avec Samoa, le premier chaînon du projet. L'idée était originale, tout en ayant du bon; il est même probable qu'elle aurait eu un grand succès quelques années plus tôt; mais elle avait alors le tort d'arriver en plein dans la fièvre d'annexions qui travaillait toutes les puissances européennes. Toutefois, l'idée spéciale d'une fédération entre Havaii et Samoa eut encore la chance d'être très-favorablement envisagée par les États-Unis et par l'Angleterre, qui y virent un moyen inespéré de mettre fin aux difficultés internationales suscitées par les prétentions allemandes. Ainsi assuré de l'appui tacite de ces deux puissances et de l'intérêt platonique, mais très-vif de la France[2], Gibson aurait réussi, s'il n'avait pas été lui-même, et au meilleur moment, victime d'une révolution domestique. Les projets océaniens de W. M. Gibson, — jugés très-sévèrement et avec une partialité passionnée par ses enemis politiques, — furent condamnés sans réflexion par l'inepte gouvernement qui lui succéda, et hâtivement abandonnés en sacrifiant tous les avantages déjà obtenus. Mais, en étudiant froidement la question, il devient évident, indubitable que, tout en ne coûtant réellement rien aux finances d'Hawaii, le fait d'une étroite alliance entre les deux archipels ne pouvait avoir que de bons résultats, sans aucun mauvais, pour tous deux. Pour Hawaii, cette alliance aurait ouvert de nouveaux et importants débouchés commerciaux et de navigation, Honolulu devenant même le canal obligatoire de tout le trafic samoan; en même temps, elle aurait offert une nouvelle sphère d'activité à toute la population hawaiienne, activité politique et intellectuelle pour les indigènes, activité agricole et industrielle pour les résidants blancs; les indigènes auraient pu devenir les tuteurs politiques et les maîtres d'école de leurs frères plus arriérés de Samoa, les planteurs auraient facilement pu mettre à profit la fertilité si supérieure du terroir samoan pour établir de riches succursales à leurs fabriques de sucre et à leurs

1 Ici se terminent les notes chronologiques de la mission hawaiienne.

2 Ces assertions sont prouvées par la correspondance diplomatique existant au *Foreign-Office* d'Honolulu.

rizières hawaiiennes, auxquelles ils auraient pu ajouter le coton et le café. Pour Samoa, le concours des hawaiiens ne pouvait manquer d'être bienvenu et naturel, par suite des affinités étroites de race, de langue et de religion (le même protestantisme, fondateur de la présente civilisation des deux pays, y étant toujours prédominant); plus éclairés et civilisés, déjà habitués à un gouvernement stable, solide et sachant se faire respecter, formés au régime parlementaire, les hawaiiens en auraient imposé par leur supériorité, aux querelles locales de Samoa; ils auraient ainsi pu exercer avec succès, dans les susceptibilités et rivalités des différents districts, cette influence conciliatrice, médiatrice, à laquelle les puissances européennes n'ont jamais pu atteindre, et en même temps leurs conseils pratiques auraient en bien peu de temps, pu réussir à établir pour les samoans ce gouvernement durable et fort dont le manque jusqu'à ce jour leur a été si néfaste. Enfin, le contrecoup de l'accroissement d'activité commerciale d'Hawaii se serait immédiatement répercuté sur S. Francisco,— ce grande centre de la vie hawaiienne, — et infailliblement le commerce américain y aurait largement gagné. Les nations, protectrices naturelles de Samoa comme d'Hawaii, y trouvaient donc tout avantage; mais seule l'Allemagne,—qui, forcée à respecter la neutralité de l'une, aurait aussi été obligée à respecter celle de l'autre nation, — avait tout intérêt à faire avorter le projet, et il n'est pas inutile de remarquer que les résidants allemands d'Honolulu ne furent pas parmi les moins actifs dans la révolution qui renversa Gibson et faillit coûter le trône à Kalakaua.

Nommée le 23 décembre 1886, l'ambassade hawaiienne arriva à Samoa le 3 janvier 1887, accompagnée par un navire spécialement armé en guerre à cet effet, le *Kaimiloa* (la Grande Espérance). Elle se composait essentiellement d'un indigène fort intelligent, Mr. John F. Bush, qui avait longtemps pris part à la vie politique de son pays, et avait été plusieurs fois ministre d'état, et de deux secrétaires, l'un demi-blanc, Mr. H. F. Poor, et l'autre américain, Mr. Strong (aussi artiste peintre de grand talent). A Mr. Bush était attribué le titre de «envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi d'Hawaii près du roi de Samoa et du roi de Tonga, et haut commissaire près des chefs et peuples indépendants de la Polynésie», avec la mission de conclure, s'il était possible, des traités de confédération avec chacun d'eux.

L'ambassade hawaiienne fut reçue avec enthousiasme et à bras ouverts par les samoans, mais elle trouva le pays dans un grand désarroi: «après tant de tentatives, depuis vingt ans, pour l'établissement d'un gouvernement central, le dernier arrangement qui avait été

accepté par le peuple et reconnu par les puissances étrangères, était désorganisé, menacé dans son existence par la rébellion partielle que les intrigues allemandes avaient suscitée et qu'elles continuaient à soutenir». Mais, si l'état des choses était critique autant que peu satisfaisant pour tous les partis, les perspectives de l'intervention hawaiienne n'en parurent que plus opportunes et furent accueillies avec satisfaction autant par les étrangers non-allemands que par les naturels. Aussi, le premier signe des sympathies samoannes fut une lettre de remercîment adressée le 18 janvier par Malietoa à Kalakaua, dans laquelle, après avoir reconnu les liens de consanguinité, de langage et de traditions qui unissaient les deux peuples, il exposait sa situation dans les lignes suivantes, que nous reproduisons, parce que leur style même peint bien le degré intellectuel de Samoa, tout en résumant d'une façon naïve mais caractéristique, les causes du *pilikia* ou embarras de leur roi:

... «S'il vous plait, o roi des chefs, je me permettrai de vous envoyer quelques petites nouvelles au sujet des troubles survenus dans ces îles miennes et dans les limites de mon gouvernement.

«La présente rébellion est fomentée et soutenue par quelques étrangers qui désirent faire commerce de terres, d'armes et de munitions de guerre. Ce fut ainsi le commencement d'où est résulté ce qu'on appelle maintenant le Tumua.

«Et ce fut par l'avis des consuls étrangers, que j'écoute, ou autrement cette rébellion aurait déjà depuis longtemps été écrasée; mais les consuls me conseillèrent d'être patient et fort et de laisser à eux le soin d'éteindre cette rébellion, et voilà que cette rébellion continue encore d'exister aujourd'hui.

«Ce n'est pas mon désir de faire aucune guerre, ni de voir l'état de guerre exister parmi ces miennes îles, car il y a déjà en elles trop peu de population.

«Mais je demande instamment à Dieu que le temps arrive bientôt (par son intervention bénie), quand Samoa se réunira de nouveau sous un seul gouvernement.

«Je prie pour la santé et la prospérité de votre majesté, et pour la distribution de toutes les bénédictions de Dieu sur votre gouvernement.

«Fait en la résidence de Malietoa, à Apia, ce 18[e] jour de janvier A. D. 1887.=*Malietoa, roi de Samoa.*=Contresigné, *W. Coe.*[1]

[1] Voici le texte hawaiien de ce fragment de la lettre de Malietoa :

... E oluolu mai Oe e ke Alii ka Moi e ae mai e hai aku Au ia Oe i kekahi

Les allemands étaient exaspérés de cette intervention inattendue qui menaçait tous leurs plans, et, si MM. Bush et Poor écrivent un jour leurs mémoires, ils pourront raconter à quels procédés extrêmes les germains eurent recours pour faire avorter la mission hawaiienne; ils pourront narrer comment, pour empêcher que les négociations reçussent l'assentiment des différents Taimua et Faipule, les négociateurs étaient suivis, espionnés, dérangés, entravés de toutes façons; comment il leur était intimé défense de passer à travers les territoires appartenant aux allemands; comment un duel au revolver faillit avoir lieu en pleine forêt entre l'un d'eux et l'agent allemand; comment M. Poor fut fait prisonnier et enfermé dans une cabane isolée et délivré dans la nuit par son escorte hawaiienne, qui était restée sur la plage à garder les canots; comment des entrevues politiques eurent lieu sous le couvert d'excursions photographiques ou botaniques, et mille aventures plaisantes ou émouvantes. Mais en résumé, le 17 février, une confédération politique était signée par Malietoa et son gouvernement, et ratifiée par Kalakaua le 20 mars suivant.[1] A ce moment, une action décisive pouvait changer la face des affaires samoannes; malheureusement, à la suite de ce traité, l'ambassade s'oublia dans les délices de Capoue, et M. Bush[2], ainsi que le navire *Kaimiloa*

wahi nuhou e pili ana i na pilikia maanei Ko'u mau Paeaina, a maloko nei hoi o Ko'u Aupuni.

O keia haunaele kaua kipi kuloko e laha nei, ua hoala a kokua ia e kekahi poe haole, he poe hoi makemake e kuai aku i na pono a me na lako kaua. O keia ke kumu a me ka hoomaka ana mai o keia meai kapaia he »Tumua».

A mamuli o ke a'o a me na kuhikuhi a na Kanikela o na Aina E A'u i hoolohe ai, ina la paha ua pau a maluhia mua keia kipi; ua a'o mai na Kanikela ia'u e hoomanawanui a e hooikaika, a e waiho aku i na hooponopono ana no keia haunaele kipi ia lakou, aka, ke mau nei no keia kipi i hiki i keia la.

A aole O'u makemake e kaua, aole hoi O'u makemake e ike ia mea mawaena o Ko'u Paeaina, oiai he kakaikahi loa na kanaka e noho nei.

Aka, ke noi a ke pule ikaika nei Au i ke Akua Mana Loa (ma o Kona Mana lokomaikai), no ka manawa e hui lokahi hou ai o Samoa molalo o ke Aupuni hookahi.

Ke pule nei Au no Kou ola maikai a me na haawina maalahi iloko o ka holomua e ka Moi, me ka nini ia mai e na pomaikai a pau e ka Uhane Hemolele o ke Akua maluna o Kou Aupuni.

«Hana ia ma ka Halenoho o Malietoa ma Apia, i keia la 18 o Ianuari, M. H. 1887.=Malietoa, Moi o Samoa.=Kakauinoaia, W. Coe.

[1] Comme ce traité est, et restera probablement la seule pièce, de ce genre, effectuée entre des nations indigènes indépendantes du Pacifique, elle mérite, à titre de curiosité diplomatique, d'être conservée et reproduite en entier, dans l'annexe B, à la fin de ce travail.

[2] M. Bayard s'est dernièrement attribué le mérite d'avoir fait rappeler M. Bush; c'est avec regret que l'on doit enlever la satisfaction de cette vanité à M. Bayard, le rappel de M. Bush ayant été motivé par des raisons d'ordre tout-à-fait privé.

durent être rappelés le 10 juin, laissant M. Poor à Samoa, comme chargé d'affaires, avec des instructions à l'effet de «poursuivre une politique de courtoisie et de conciliation ayant pour but d'arriver à réaliser cette bonne harmonie à Samoa qui est désirée par les grandes puissances.» (Rapport du ministre des affaires étrangères d'Hawaii.)

Resté seul, M. Poor s'occupa de donner une réalisation effective au traité, et il déploya alors un tact, une fermeté et des ressources d'à-propos qui prouvent une intelligence d'élite et le désignent pour remplir un rôle important dans son propre pays, quand il aura été mûri par l'âge. Il avait déjà, avec l'assentiment des autorités qui favorisaient ses desseins, pris toutes les dispositions pour déployer finalement le drapeau de sa nation et proclamer le protectorat hawaiien sur l'archipel de Samoa, quand, avec la révolution qui éclata à Honolulu, on lui envoya, le 7 juillet, son ordre de rappel immédiat, qui fut le glas de l'existence royale de Malietoa.

A cette même époque, et commençant le 25 juin, avait lieu à Washington, la conférence diplomatique dans laquelle furent discutés les résultats de la mission et des investigations des trois commissaires à Samoa. On dit que le partage de l'archipel y fut cyniquement proposé, l'Allemagne prenant Upolu, tandis qu'à l'Amérique devait être attribué Tutuila et Savaii à l'Angleterre. Mais, par suite de l'attitude impartiale et intègre des Etats-Unis, cette conférence fut obligée de se séparer le 26 juillet suivant, sans arriver à aucune solution, et, pour permettre aux négociateurs d'obtenir de nouvelles instructions de leurs gouvernements, elle devait se réunir de nouveau quelques mois plus tard; il fut de plus convenu que, pendant cet intervalle, le *statu quo* à Samoa devait être strictement maintenu. Mais alors, Bismark débarrassé de la menace hawaiienne, et croyant que précipiter les événements pourrait mieux servir ses desseins, décida de sacrifier Malietoa, ce qui ne réussit qu'à rendre toute nouvelle conférence impossible[1].

Il y avait déjà longtemps que Malietoa, coupable de la lettre à la reine Victoria, coupable d'avoir protesté contre la convention du 10 novembre, coupable aussi de s'être laissé éblouir par la perspective d'une alliance avec ses frères d'Hawaii qu'il préférait naturellement à l'esclavage allemand, coupable enfin de défendre bravement ses droits et son pays contre les iniquités de l'absorption étrangère et d'avoir été illusionné sur la valeur de la protection anglo-américaine, Malietoa devait être puni; Mr. Weber l'en avait menacé et il est homme de parole, pendant que le prince de Bismark est parfois bien complaisant... ou plutôt, pour ne pas mettre en doute son bon-sens, il vaut mieux

[1] Voir l'annexe C.

dire qu'il fut la dupe des représentations fallacieuses, des rapports exagérés, passionnés, envoyés par les gens représentant la nation et le commerce germaniques aux Samoa. Pourtant, si les prétextes moraux abondaient, les prétextes matériels faisaient absolument défaut, et on ne put en trouver qu'un d'une mesquinité déplorable; une rixe de gens ivres, dans la nuit de la fête impériale, fut grossie aux proportions «d'insulte envers l'empereur» ![1] Bismark plus cynique, se contenta

[1] Il sera édifiant de voir quelles graves raisons les allemands eux-mêmes alléguèrent pour justifier le détrônement et l'emprisonnement brutal de Malietoa. A cet effet, il suffrira de lire ce qu'en dirent deux journaux importants, le *D. Kolonialzeitung* et le *D. Weltpost*, de Berlin, très-naïvement reproduits dans les *Bulletins de la société royale belge de géographie* (1887, 5, et 1888, 1).

Le premier s'exprime ainsi: «Voici, racontés par un témoin oculaire, les incidents qui ont donné lieu à l'intervention de l'escadre allemande à Samoa. C'était le 22 mars 1887, jour anniversaire de sa majesté l'empereur d'Allemagne, fêté par les allemands de Samoa; après la fin de la fête, vers minuit, une douzaine de messieurs étaient encore réunis dans la salle des fêtes de Schmidt et faisaient de la musique, quand par les fenêtres ouvertes, plusieurs grosses pierres lancées du dehors volèrent dans la salle. Un grand nombre d'indigènes étaient réunis devant le local et il était évident qu'ils voulaient molester les allemands. Les pierres avaient été lancées des huttes de natifs qui forment le hameau de Matasele et se trouvent vis-à-vis de l'établissement de Schmidt. Les indigènes continuèrent à jeter des pierres, quand les allemands voulurent rentrer chez eux, et quelques-uns de ces derniers furent blessés. Le juge du district d'Apia, entre les mains duquel plainte avait été déposée, ouvrit une enquête et condamna trois indigènes chacun à un mois de prison. Le gouvernement de Malietoa avait interjeté appel de cette décision et l'affaire en est restée là. L'instruction a établi à toute évidence (?) que les agresseurs étaient des gens du roi Malietoa et qu'ils étaient bien connus du roi et de son gouvernement. C'est pourquoi le consul allemand a sommé le roi de punir les coupables. Le roi a néanmoins, contre toute évidence, nié les faits et la culpabilité de ses gens. Il a même eu l'impudence (!) de prétendre que les allemands avaient provoqué la rixe (?) et a refusé de punir ses sujets. C'est à la suite de ces faits et des pillages (??) dans les plantations allemandes que l'escadre allemande débarqua 500 matelots, qui proclamèrent Tamasese souverain, et arrêtèrent Malietoa, qui fut transporté à bord du croiseur *Adler*, à Kaiser-Wilhemsland (Nouvelle-Guinée)». On voit ainsi qu'en vérité les crimes du pauvre Malietoa étaient bien de ceux que la mort seule pouvait expier, tout comme dans la fable du «loup et de l'agneau». Mais le second article est meilleur encore: «Depuis longtemps le roi Malietoa, instigué sous main par les représentants consulaires anglais et américain (?), ne négligeait aucune occasion de faire du tort (!) aux allemands établis dans l'île et à leur consul: il pillait leurs plantations (!!), leur refusait justice (!!!) et en dernier lieu il s'était encore rendu coupable d'offenses envers l'empereur (!!!!?) L'Allemagne ne pouvait, en présence des traités qui la liaient aux autres puissances représentées à Samoa, ni prendre possession de l'île, ni intervenir dans ses affaires intérieures (!); elle se borna donc à déclarer la guerre au roi Malietoa. Depuis longtemps un second roi ou vice-roi, Tamasese, régnait conjointement avec lui et possédait en fait l'affection du peuple entier (!); seules les puissances étrangères étaient encore en relation avec Malietoa, qui était le roi

de dire que, Malietoa ayant violé ses engagements diplomatiques, «la continuation de son gouvernement était incompatible avec la *dignité* de l'empire allemand», et qu'il devenait urgent de lui déclarer la guerre, ce qui signifiait faire bravement enlever le pauvre sauvage sans méfiance, et incapable de défense. En effet, un beau jour, 500 hommes de la flotte allemande furent débarqués à Apia, et Malietoa, enlevé avec deux autres chefs, fut successivement transporté aux Marshall, à la Nouvelle-Guinée, aux possessions allemandes d'Afrique, puis emprisonné au Hanovre, d'où on le renvoya en Afrique; enfin il vient d'être ramené par l'Olga aux Marshall (à Jaluit), où il mourra, à moins que, moralement et physiquement brisé comme il l'est, il ne devienne encore un jour utile à la politique teutonne à Samoa.

Malietoa manquait de distinction dans ses traits et sa personne; c'était en somme un homme ordinaire à qui l'intelligence et la bonne volonté ne faisaient pas défaut, mais qui ne fut jamais à la hauteur des difficultés de sa situation; ce qui lui manqua surtout et absolument, ce fut la force de caractère, l'énergie pour s'imposer, se faire respecter, soit par les blancs, soit par les autres chefs, qui ne le reconnurent jamais complètement, pour n'avoir pas pu réunir tous les titres du véritable *tupu*. Aussi est-il resté impuissant, dans sa position fausse, entre les exigences des consuls, les prétentions insatiables des commerçants allemands et l'indépendance des chefs et du peuple entier. Il avait pourtant de bonnes qualités, et surtout de l'amour pour son peuple. Maintenant, de cet homme ordinaire, mal servi par un mauvais destin et par les circonstances, les allemands ont fait un martyr de sa patrie, un nouveau Jugurtha, qui a acquis les sympathies du monde entier.

Malietoa ainsi écarté, le rebelle Tamasese fut enfin proclamé roi par les germains, et un aventurier, du nom de Brandeis, employé aux

efficiel. Dès que la mesure prise par l'amiral allemand fut connue, les habitants hissèrent le drapeau du roi Tamasese, qui fut par là reconnu en droit aussi comme seul et véritable souverain (!) Ce ne sont donc pas les autorités allemandes qui ont déposé Malietoa et proclamé Tamasese; c'est la population entière elle-même qui a voulu et opéré le changement...»

On ne saurait être ainsi plus innocents et vertueux que les allemands, et il est à supposer que quand ils écriront l'histoire, ils ajouteront que même, en fait, ce fut Malietoa lui-même qui sollicita d'être emprisonné sur le croiseur germanique, pour avoir le plaisir de faire un voyage d'agrément à travers les florissantes colonies teutonnes, avec l'avantage d'être pendant tout le voyage traité comme un chien. En tous cas, il n'est pas possible de mentir plus agréablement que dans les récits ci-dessus, tout en prouvant, en même temps, plus clairement au monde civilisé l'inanité des griefs, et la nature de l'intervention, qui fut une véritable «querelle d'allemand».

gages de la Cie Hambourgeoise, lui fut imposé comme premier ministre et président des Taimua-Faipule, en somme un véritable factotum. Avec un royal pantin, d'une docilité à toute épreuve, et un souffleur habile pour lui tirer les ficelles, tout paraissait devoir réussir selon les vœux des allemands; mais leur esprit tyrannique, leur outrecuidance maladroite devaient leur faire perdre tous les avantages si péniblement acquis. Comme le disait le commandant du navire américain *Nipsic,* les gens impartiaux ne tardèrent pas à découvrir que «les aspirations du peuple samoan pour un gouvernement libéral et progressif étaient incompatibles avec l'idéal de l'art administratif, tel que les allemands le conçoivent pour leurs vaincus, incompatibles avec la nature du gouvernement qu'il leur convenait d'imposer au pays». En outre, ils devaient froisser toutes les susceptiblités exquises et l'esprit d'indépendance des naturels, tandis que, avec un peu de conciliation et de bon sens, le pays aurait été à eux sans protestation.

Il est certain que cet abus de force et cette violation du droit des gens commis, à l'encontre de Malietoa, par l'amiral allemand, causa autant de surprise et d'indignation à Samoa même, qu'à l'étranger, en Amérique, en Europe et surtout dans les colonies australiennes, où depuis longtemps l'opinion publique s'était émue des intrigues et des tendances allemandes.

A Samoa, les consuls anglais et américain protestèrent hautement, mais sans instructions précises et les mains liées par la politique indécise de leurs gouvernements, ils ne purent rien faire, si ce n'est refuser de reconnaître Tamasese. Les résidants étrangers, non allemands, étaient aussi indignés et plusieurs se refusèrent à payer les taxes que Tamasese s'empressa de lever; mais les allemands qui, de fait sinon de nom, tenaient le pouvoir, les forcèrent à cette perception illégale; l'un d'eux, un négociant français qui contesta la chose jusqu'au bout, et refusa absolument de payer le tribut à Tamesese, fut saisi par les allemands, qui firent vendre ses marchandises à l'encan; il est vrai qu'elles furent rachetées par des amis qui les lui restituèrent, mais l'affront n'en resta pas moins. Quant aux indigènes, les évènements subséquents prouvèrent leur manière de voir.

Outre le fait impardonable d'être soutenu, imposé par les allemands, et d'avoir été par eux appelé Malietoa II,—ce qui fut une insulte à toute la noblesse du pays,—pour les indigènes Tamasese est un simple usurpateur, car, selon eux, le successeur légal de Laupepa devait être un chef de la famille des Tupua, appelé Mataafa. Il fallut du temps aux samoans pour revenir de leur surprise et faire leurs préparatifs, il fallut aussi un certain délai pour que l'oppression teutonne ait fait déborder la mesure; mais enfin, le mois de septembre

1888 trouve Mataafa légalement proclamé roi, à la façon samoanne, sous le nom de Malietoa Toa, et faisant, à la tête de plusieurs milliers de guerriers, une guerre vigoureuse et heureuse dans les environs d'Apia, contre les partisans de Tamasese[1]. Malgré l'aide morale et matérielle des allemands, qui violent journellement leur prétendue position de neutralité impartiale, Tamasese voit chaque jour ses adhérents l'abandonner, pour joindre le parti «national», au point que les allemands en sont réduits à débarquer une garde constante, non-seulement pour protéger leur créature contre ses ennemis, mais encore pour empêcher ses propres soldats de déserter en masse. Vainement défendent-ils aux partisans de Mataafa de passer à travers les propriétés allemandes, pendant les chances des combats, tandis que ces terres sont toujours accessibles aux partisans de Tamasese[2]; vainement ils essayent de défendre la vente des munitions de guerre au parti national, tandis qu'ils fournissent eux-mêmes à tous les besoins de Tamasese, le temps passe et chaque jour enregistre de nouveaux avantages pour Mataafa, quoique les combats se fassent chaque jour plus acharnés[3]. Aussi, les allemands commencent-ils à perdre la tête,

[1] La notification officielle de la proclamation de Mataafa comme roi de Samoa fut faite aux trois consuls par le document suivant:

«We, the Taimua and Faipule chiefs and rulers of Samoa, respectfully beg to notify your excellency that we have this day, with the consent of a majority of the samoan people, elected as our king I lane afioga Malietoa Mataafa. Further, we wish to notify your excellency that it is the desire of all the samoan people that Tamasese ceases to be king of Samoa; and Brandeis's connection with the government also ceases from this date. After careful consideration, we are determined to abide the action we have now taken to defend our right to elect what king we, the united people of Samoa, may choose to rule over us. We feel confident that peace and good order will be maintained in Samoa, and for our future guidance we wish to have the privilege of selecting three gentlemen representing the three great nations having commercial interests in Samoa, to advise us in our endeavors to rule impartially and justly.»

[2] «The German man-of-war Eber, now stationed in the harbour of Saluafata, 9 miles away from Apia, is a menace and a threat to one of the belligerants— the Malietoa party— not to fight or to occupy the property of German subjects in Samoa, thereby restricting the sovereignty of Samoa. The exclusion of the forces of one of the belligerents from fighting on property of German subjects while those of the other are admitted is not deemed compatible with the strict neutrality which it appears to be the desire of the German government to observe in respect to the present contest in Samoa.» (Rapport du capitaine Mullan de la marine américaine).

[3] Commander Mullan describes to secretary Whitney the attack of Malietoa upon Tamasese's strong fortifications just back of Lutuannu and his success. He says that Malietoa's ammunition was exhausted, and the attack was carried on with axes, clubs and the butt ends of rifles, resulting in a slaughter unparalleled in samoan wars.

et leur conduite vexatoire, abusive, insultante, envers les autres étrangers, et surtout envers les américains, qui sont naturellement tous favorables à la cause des indigènes, finit par éveiller l'attention et susciter les protestations du peuple entier et du gouvernement des États-Unis, tandis que la conduite, patiente mais énergique, du consul, M. Blacklock et des différents officiers de marine américains, reste digne des plus grands éloges.

Pourtant, jusqu'alors les allemands ne s'étaient pas hasardés à intervenir directement entre «l'usurpateur» Tamasese (style indigène), et Mataafa «le rebelle» (style germain), et les forces de débarquement ne prenaient pas une part active à la lutte. Aussi, quand des soldats allemands se trouvaient mêlés aux combattants de Tamasese, sous prétexte de sauvegarder les intérêts et les propriétés de leur nationaux, comme ils ne faisaient pas le coup de feu, Mataafa avait défendu à ses soldats de tirer sur leurs adversaires indigènes, afin de ne pas courir le risque d'atteindre aussi les germains; mais enfin, le consul germanique, le dr. Knappe, un jeune homme à tête chaude, pensa que, pour en finir avec les «rebelles», il serait de bonne politique d'aller surprendre Mataafa et ses guerriers pendant leur sommeil. A cet effet, 150 marins sont débarqués pendant la nuit, sous prétexte d'aller garder des plantations qui n'étaient pas menacées. Mais Mataafa, heureusement prévenu, se trouve sur ses gardes. Le 18 décembre dernier, à la pointe du jour, les deux partis se trouvent en présence. Les allemands disent que les troupes de Mataafa ouvrirent le feu, mais que, malgré les pertes du corps de débarquement, elles furent repoussées avec de grands hurrahs; les indigènes racontent au contraire, que les soldats de Mataafa ne commencèrent à riposter au feu non justifié des allemands, qu'après que ceux-ci eussent tué deux chefs et plusieurs hommes, mais que bientôt les matelots prirent la fuite, en deux endroits différents. Ce qu'il y a de certain, c'est que les allemands eurent ce jour-là, en holocauste au début de leur intervention, 21 tués et 32 blessés, dont un grand nombre mortellement, ou soit le tiers de leur force hors de combat; et les survivants ne paraissent avoir dû leur salut qu'à la prompte apparition sur la côte de leurs trois navires de guerre. On rapporte que Mataafa resta désolé de cet événement; et véritablement, il faut plaindre ces pauvres marins conduits, si loin de leur pays, à une mort sans gloire et inutile, sacrifiés à la politique mercenaire de quelques particuliers. Mais on dit aussi que les samoans sont tellement exaspérés, que Mataafa lui-même ne pourrait plus les retenir, et que, dans le cas d'une nouvelle attaque des forces allemandes, toutes les plantations et propriétés de cette nationalité seraient brûlées, tandis que la vie même des plan-

teurs, de leurs employés et de leurs travailleurs mélanésiens, qui ont été forcés de prendre part aux combats contre les samoans, se trouveront fort compromises. De plus, dans ce cas extrême, l'existence des autres étrangers, même amis des «rebelles» ou parti national, pourrait se trouver menacée. De là, résultèrent d'énergiques protestations, non-seulement contre l'intervention armée des germains, mais aussi contre les brutalités ordinaires de leurs officiers et marins, envers la partie paisible et inoffensive de la population, envers même les femmes et les enfants.

Pourtant l'incorrigible Mr. Knappe, sans remords pour le sang qu'il venait de faire verser, envoya sommer Mataafa, le 20 décembre, de se rendre à discrétion à bord de la frégate allemande, et le 21, il fit afficher en trois langues, une proclamation dictatoriale, dont le style mérite de passer à la postérité:

«Mon opinion sur la manière par laquelle les Samoa redeviendront de nouveau heureuses est comme il suit:

«Les difficultés et les malheurs sont survenus parce qu'il y a tant d'armes à feu sur l'île.

«Conséquemment, j'ordonne aux guerriers de Tandmamandao et de Matafagatele d'apporter leurs armes aujourd'hui à bord du navire de guerre allemand dans le port de Matafagatele. Quand un drapeau rouge sera hissé au sommet du mât de ce navire, ceci sera le signe que vous avez à apporter vos armes à bord du navire de guerre dans vos canots, sur lesquels vous devrez arborer un drapeau blanc.

«Quand les armes auront été ainsi remises, Samoa vivra de nouveau et sera prospère. Mais quand une heure sera passée après que le drapeau rouge aura été arboré, et vous n'aurez pas commencé à apporter les armes à bord du navire de guerre, celui-ci commencera à faire feu sur le village de Matafagatele.

«J'espère que vous obéirez à mes ordres. = *Dr. Knappe,* consul impérial germain.»[1]

Ainsi les deux autres consuls, qui avaient autant de droits que l'allemand à donner des ordres aux samoans, étaient complètement ignorés et ils protestèrent contre cette violation de l'étiquette diplomatique. Il va sans dire que l'espoir de Mr. Knappe fut déçu. Mataafa se rappelle trop bien le sort du malheureux Malietoa pour aller se livrer à la loyauté, à la magnanimité teutonnes, et pour entrer, — pauvre petite

[1] Au moment de la publication de ces notes, on annonce que Mr. Knapp vient d'être rappelé pour avoir outrepassé ses instructions, et on attribue à Mr. de Bismarck d'avoir dit que si malheureusement tous les consuls germains étaient atteints de «morbus consularis», chez Mr. Knappe spécialement c'était du «furor consularis».

mouche samoanne, — dans la toile de l'araignée impériale. Quant aux guerriers, qui venaient de donner une brossée aux allemands, l'idée des vaincus leur intimer l'ordre de déposer les armes leur parut absolument outrecuidante, et pas un seul ne se présenta en réponse au drapeau rouge.

Aussi, les jours suivants, les germains se payèrent-ils la gloire facile et peu dangeureuse de bombarder et d'incendier quelques douzaines de villages, procédés auxquels les naturels restèrent absolument indifférents, et dont le résultat le plus clair fut d'entraîner la destruction de propriétés américaines et anglaises et d'un certain nombre d'églises appartenant aux missionnaires catholiques et protestants, c'est-à-dire des propriétés neutres.

De toutes ces prouesses, il résulte surtout que tous les résidants blancs non allemands, qui presque tous, ont eu à souffrir des exactions ou des brutalités germaines, sont absolument hostiles à la domination allemande; ainsi une lettre d'un membre influent de la colonie anglaise, racontant les victoires de Mataafa, finissait par ces mots: «nous désirons tous son succès final, et nous espérons avoir avant peu le plaisir de voir les têtes de Tamasese, de Brandeis et des autres fauteurs de désordre allemands, suspendues, à la façon samoanne, à la porte de la maison commune d'Apia». Ces mêmes sentiments sont aussi souvent manifestés dans les correspondances des résidants américains. Pour que des européens en arrivent à s'exprimer de la sorte, il faut bien que l'autocratie et l'insolente incapacité des agents allemands aient fait déborder la mesure de la patience humaine. On assure que même Tamasese a assez de l'amitié de ses protecteurs et de leur manière de gouverner, et qu'il a plusieurs fois voulu abdiquer, ce à quoi les germains ne peuvent naturellement pas consentir; et il est non-moins certain que tous les adhérents du parti de Tamasese auraient déjà depuis longtemps fait leur soumission au parti national, n'était-ce la fausse position dans laquelle ils se trouvent, s'ils tombent entre les mains des partisans de Mataafa pendant le combat, ils savent que leur tête ne tient pas longtemps sur leurs épaules, mais s'ils passent dans les rangs de leurs frères, ils craignent de recevoir le même traitement de la part des allemands; c'est pour eux à choisir entre le feu et la poêle.

Quant à Mataafa, — qui a toujours été un des principaux chefs d'Upolu, et dont la noblesse ne le cède point à celle de Malietoa, — c'est un homme déjà mûr, d'une stature athlélique, quoique pleine de distinction; il est fort intelligent, et, quoique prudent et humain, il est doué de toute l'énergie morale qui fit défaut à Malietoa, et aussi de tout le courage guerrier inhérent à sa race. Il fut l'un des plus brillants élèves des missionnaires catholiques, par eux élevé avec un soin

spécial et ayant reçu d'eux une éducation fort au-dessus de sa race, de sorte qu'il est intellectuellement bien préparé pour occuper le premier rang dans son pays. De plus, c'est un excellent homme, fort aimé des naturels; et aussi, de tous les chefs du pays, c'est le mieux vu par les étrangers, qui disent qu'il se fait des amis de tous ceux qui le rencontrent. Il inspire une confiance générale, et son ascendant moral fait espérer qu'ensuite des succès du parti national,—et une fois l'influence allemande réduite dans de justes limites, —Mataafa sera devenu assez populaire et fort pour en imposer à tous les autres chefs, pour devenir le véritable *tupu* du groupe et constituer enfin l'unité et la force administratives qui ont jusqu'à présent manqué aux gouvernements samoans. Aussi mérite-t-il l'appui des grandes puissances.

En attendant, les allemands à Samoa, — qui refusent obstinément et avec un dépit enfantin, de traiter Mataafa autrement que comme un vil rebelle, — ont proclamé l'état de siège, sans vouloir reconnaître des droits de belligérants à leurs adversaires. Sans nul doute, ils se préparent à faire payer cher à Mataafa, s'ils le peuvent, le regrettable évènement du 18 décembre; pourtant, de la nature même des lieux, il paraît fort probable que, si leurs marins s'aventurent de nouveau dans les fourrés où les forces nationales se trouvent retranchées, pas un n'en sortira vivant.

D'autre part les colonies australiennes accentuent leurs sentiments anti-germaniques, et les américains insistent pour que l'indépendance de l'archipel soit respectée; par suite, le gouvernement de Washington vient d'y envoyer des navires de renfort, exemple suivi par les anglais, ce qui constituera une accumulation fort dangereuse de matières inflammables.

Pendant ce temps, la diplomatie va de nouveau aborder le difficile problème de contenter tout le monde, Mr. de Bismark ayant convoqué à Berlin, une nouvelle conférence pour reprendre les travaux par lui-même entravés de la conférence de Washington.

Conclusion

Au point où les choses en sont arrivées, le problème des Samoa est clair:

Ou les allemands doivent annexer complètement les îles (suivant la proposition déjà présentée, le 28 décembre 1888, par leur consul d'Apia), ou ils doivent battre en retraite de façon à permettre l'établissement d'un gouvernement vraiment national et indépendant, au gré des naturels.

«Quelque difficile que soit l'exercice du gouvernement autonome,

(self-gouvernement), il est néanmoins tout-à-fait certain que toute tentative de maintenir une autorité étrangère rencontrerait des embarras insurmontables. Une fois le gouvernement autonome établi, le pays invitera certainement les capitaux et la main-d'œuvre étrangers à s'incorporer avec les ressources indigènes, tandis que toute décision d'acquérir ces îles par la force, sera certainement accueillie par une résistance et des empêchements *(hindrance)* des plus ennuyeux et des plus coûteux». (Rapp. du cap. Mullan.)

Que peut faire la diplomatie?

Pour permettre à l'influence allemande de prédominer, comme l'entend Bismarck, il faut: ou que les germains se fassent accepter des indigènes, et pour cela il est nécessaire que de loups qu'ils ont été ils se fassent agneaux, ce qui ne paraît pas être dans leur nature; ou bien qu'ils décrètent l'extermination des naturels.

Que cette extermination soit réalisable avec le temps et les ressources militaires modernes, c'est probable; mais elle coûterait cher aux assaillants, qui auraient à sacrifier plus d'hommes, plus de vies précieuses que le territoire ne vaut, pour cette raison que, avec leur caractère fier et indomptable, jamais maintenant les indigènes ne se soumettront de bon gré; aussi, quand, poussés à bout, il leur faudra résister à la force, ils auront pour eux la nature montueuse et la végétation inextricable du pays, et, comme par suite de la fécondité des forêts en matières alimentaires et des besoins extrêmement limités des samoans, on ne peut pas espérer de les réduire par la faim, ils seront à même d'entretenir des guerres de guérillas très-difficiles à réprimer.

Mais il n'est guère probable que les grandes puissances puissent accepter la responsabilité morale de pousser à — ou tout au moins de permettre — l'extermination en masse de la plus aimable des races du Pacifique.

La noble Amérique a donc entière raison.

La seule solution humanitaire possible est d'affirmer l'indépendance et la neutralité des samoans, en aidant ce peuple à former un gouvernement à son goût, et assez fort pour pouvoir, comme à Hawaii, répondre de la tranquillité du pays et de la sécurité des étrangers.

Et les grandes puissances ne trouveraient-elles pas tout avantage à se servir pour cela de l'intermédiaire des hawaiiens, en priant le gouvernement d'Hawaii de reprendre, avec l'assistance européenne, l'œuvre interrompue en juillet 1887?[1]

Une fois tranchée la question du gouvernement, les îles Samoa ont un rôle important à remplir, et sont appelées par leur position et leurs

[1] Voir page 130.

richesses, à un avenir immense; il ne leur faut pour cela que la paix et la liberté.

L'une des premières transformations qui se manifesteront au souffle du progrès sera l'amélioration de la race indigène, dont l'intelligence et les aptitudes sont déjà prouvées par leur état naturel, par leur docilité aux instructions religieuses et par le respect que leur inspire la civilisation européenne, comme aussi par la patience rare avec laquelle ils ont su pendant si longtemps résister aux vexations allemandes. Avec le développement de leur pays, ils ne tarderont pas à atteindre un haut niveau moral et à occuper le premier rang parmi les races polynésiennes, tandis qu'une paix durable mettra un frein à leur décroissance, en permettant leur reproduction.

En même temps s'accomplira la transformation et la civilisation du pays lui-même, par le développement des ports et des centres de population, comme aussi l'utilisation de toutes les richesses naturelles par l'agriculture, l'industrie et le commerce.

Le gouvernement américain va immédiatement développer, au point de vue militaire, le port de Tutuila; mais la position de ce hâvre ne répond pas aux exigences du commerce et de la navigation générale; aussi un port qui appelle, qui attire tous les navires passant sur cette grande route navale, et qui fournisse à tous leurs besoins, à presque égale distance de l'Amérique, de l'Australie et de la Chine,— ces trois pays du futur,— devra être fondé, à Apia peut-être, si la domination allemande n'y reste pas trop prévalente, ou, dans le cas contraire, sur la côte ouest de Tutuila, où les capitaux américains trouveront un placement fructueux.

Avec l'accroissement de la navigation, la vie régnera dans tous les hâvres de l'archipel, aujourd'hui déserts; les bois de construction, presque inépuisables, donneront lieu à un trafic actif, occupant un grand nombre de bras, tandis que les vallées et les côteaux défrichés n'attendront que l'impulsion humaine pour se couvrir de produits utiles, qui crééront et stimuleront diverses branches inespérées de commerce.

Enfin, le développement de l'agriculture,— et d'une agriculture exceptionnellement facile,— ouvrira une ère nouvelle à l'immigration blanche de toutes les nationalités, car les immenses étendues encore inutilisées,— qu'on évalue à plus de 2,000 kilomètres carrés et qu'on estime capables de supporter et d'enrichir plusieurs centaines de mille immigrants,— offriront une nouvelle et généreuse patrie à un grand nombre de ces cultivateurs de bonne volonté qui, aujourd'hui, dans la marâtre Europe, ne se tuent au travail que pour arriver à mourir de faim.

Ce tableau n'est pas imaginaire, car les avantages que des travail-

leurs immigrants trouveraient assurément aux Samoa, sont essentiellement les suivants:

Un climat plus sain qu'aucun autre climat tropical;

Des terres nombreuses à acheter ou à louer, à un bon marché rare;

Une alimentation facile, dès leur installation, par les produits naturels spontanés;

Une extrême fertilité du sol pour un grand nombre de cultures faciles et rémunératrices,—parmi lesquelles il suffira de citer le coton et le café,—et dont les produits trouveront un écoulement immédiat;

Une abondance de travail bien payé dans les plantations déjà existantes, pour ceux qui, dans leur colonisation, ne voudront pas rester entièrement livrés à leurs propres forces et dépendants de leurs propres ressources;

Enfin, comme nous l'avons déjà dit précédemment[1], la mise en culture de vastes étendues de terres pourra être réalisée par l'association, la coopération entre les cultivateurs immigrants et les possesseurs actuels,—anglais et américains; mais, vu les distances à franchir et les difficultés pour l'immigration isolée, c'est à ceux-ci à s'occuper de trouver les moyens de faciliter l'immigration en grand. Et nous répétons que nous signalons spécialement pour cela, les portugais d'Hawaii et ceux des Açores, race féconde, sobre, laborieuse et déjà acclimatée.

Mais toutes ces perspectives, possibles avec l'indépendance et la neutralisation des Samoa, disparaissent si elles deviennent simples colonies allemandes, car, il est à craindre que, dans ce cas, l'archipel, même avantageusement exploité peut-être par les germains, n'en resterait pas moins perdu pour toutes les autres nations.

En effet, même si l'ambition allemande,—avec son exclusivisme jaloux et arbitraire,—n'était pas de vouloir réserver uniquement les îles pour leurs compatriotes et de s'efforcer d'en chasser graduellement tout le commerce et les résidants des autres peuples[2], même si cette nation acceptait des voisins, des compétiteurs ou des aides étrangers, et ouvrait les îles à la colonisation générale, quels sont les immigrants,—avides des libertés des mondes nouveaux, —qui seraient dis-

[1] Voir le chapitre «Agriculture», page 47.

[2] ...«The real reason of the recent policy of annexation by Germany seems to be the hope, —cherished at Hamburg and at its dependent trading stations in the Western Pacific,— that where the imperial flag may fly, there will reign a commercial policy excluding foreign competition... *(Edinburgh Review,* July 1886, 99).

posés à accepter le régime du sabre allemand et à aller vivre sous l'idéal du gouvernement que les germains rêvent pour leurs colonies, s'il faut en juger par les exemples qu'ils ont donné au monde jusqu'à présent?

Les intérêts de l'humanité en général paraissent donc concorder avec ceux des samoans. Et, à cette race intéressante il faut souhaiter une solution, prompte et favorable, aux difficultés qui l'oppriment depuis vingt ans.

XX

Bibliographie

Une notable partie des renseignements qu'on vient de lire me sont personnels, et ceux qui ne sont pas inédits sont généralement peu connus; de plus, à ce propos, il est juste de noter ici que la littérature géographique sur les îles Samoa fut pendant longtemps excessivement pauvre, tandis que les documents publiés sont restés incomplets et maigres. Pour la satisfaction des curieux, désireux de compléter cette esquisse, voici, sur les ouvrages traitant plus ou moins rapidement de cet archipel, la liste de tous ceux dont les titres sont venus à ma connaissance, sans avoir d'ailleurs eu l'avantage de les consulter moi-même:

Relations des voyages de Roggeween, Bougainville, La Pérouse, Edwards, Kotzebue, Wilkes, Th. Aube, et *Hubner.*

Rapport consulaires américains, anglais et allemands.

Samoan Reporter, journal des missionaires anglicans, novembre 1849.

Cap. Erskine, *Report, Proc. R. Geog. Society,* 1851, 222.

Le dr. G. Turner, missionnaire Wesléyen, arrivé à Samoa en 1840, publia en 1861, un volume intitulé *Nineteen years in Polynesia,* qui resta pendant longtemps l'autorité sur ce sujet, jusqu'à l'apparition, en 1884, d'une nouvelle édition, complètement refondue et intitulée *Samoa a hundred years ago.* Mais ce nouveau livre a le tort d'être absolument pauvre en renseignements pratiques ou chronologiques, n'étant à proprement parler qu'une collection érudite, patiente et curieuse des légendes religieuses, des mythes anciens et fort confus du pays. Enfin le même auteur publia, dans les *Chron. of the London Miss. Society,* 1886, une nouvelle étude, *Fifty five years work in Samoa.*

H. de Coux, *Sept Ans en Océanie,* Paris, *Revue contemporaine,* vols. XXVII, XXVIII, XXXI et XXXIII.

W. T. Pritchard, *Polynesian reminiscences,* London, 1866.

Meade, *New-Zealand and South Sea Islands,* 1870.

Cap. Bridge, *Proceed. B. R. Geogr. Society,* VIII, 545.

Journal des Museums Godeffroy, Hambourg, 1871-1874.

Robidé de Aa, *Samoa,* Bul. de la Société de Géogr. de Harlem, 1874.

Dr. L. Forbes, *Proc. R. Geogr. Society.* 1877, 140.

Froude, *Oceania,* London, 1886.

J. S. Whitmee, *Samoan Dictionnary*, London, 1878.

L'Archipel Samoa, rapport consulaire suisse, *Revue de Geogr. Internat.* 1879.

The truth about Samoa, by one who knows, *Pall-Mall Gazette*, july 1884.

Pacific Islands directory, by the hydrographic office, 3 v., 1885.

Findlay, *Sailing directory of the South Pacific.*

Aylic-Martin, *Tour du monde*, vol. L., 2e de 1885.

W. B. Churchward, *My consulate in Samoa*, London, 1887.

W. B. Churchward, *Black birding (Slave-catching) in the South Pacific*, un livre que tous les amis de l'humanité devraient lire.

H. F. Poor, chargé d'affaires hawaiien à Samoa: *The Samoan Islands*, Honolulu, 1887, notice fort intéressante et très-exacte, qui n'a qu'un défaut, celui d'être trop courte et partant incomplète.

Dr. Knappe (le fougueux consul allemand récemment à Apia), *Conférence*, que l'on dit très-complète, le 22 mai 1888, devant la section d'Erfurt de la Soc. de Geogr. de Berlin, par laquelle elle sera sans doute publiée.

George H. Bates, special agent of the United States Department to Samoa, *Report*, december, 1886.

E. Graeffe, *Langage, mœurs et coutumes des samoans*, Géogr. Gesellschaft, Hamburg, 1888.

J. C. Klein, special correspondent of the *New York World, and S. Francisco Examiner:* correspondances, de novembre 1888 à février 1889.

Livre blanc officiel, présenté au parlement allemand, février 1889, contenant 44 notes diplomatiques, du 12 décembre 1886 au 5 février 1889.

Diverses notices allemandes: *Eresnnerungen aus Samoa*, (H. Ahner) D. *Kolonialzeitung*, 1886; *Ueber den Gegenwartegen Verhaltnisse auf Samoa*, *Export*, 1886; *Von den Samoa Inseln*, Globus Bul. 6, etc.

ANNEXES

A

Missions religieuses

L'histoire des rivalités religieuses de Samoa ont inspiré ici quelques remarques générales, tout à fait étrangères d'ailleurs à l'objet spécial de cette étude, et qui s'appliquent autant à ce groupe qu'à tous les archipels où les différentes missions se trouvent en présence.

Avec le même objectif en vue, les missionaires protestants et catoliques suivent des routes non-seulement différentes, mais même opposées :

Le catholique commence à agir sur les cœurs et les esprits pour arriver à retourner les consciences, avant de chercher à modifier le mode d'existence. A cet effet, il s'efforce de faire entrer avec douceur le païen d'abord dans le sein de l'église, et seulement ensuite dans le sein de la civilisation ; de plus, pour rendre inébranlables les résultats qu'il obtient au prix de tant de fatigues, il tâche, toutes les fois que cela est possible, d'isoler ses néophites de leurs compatriotes et des blancs, jusqu'à ce que la foi et la pratique des formes de la religion leur aient créé une armure assez puissante pour conserver immuable leur conversion, ce qui exige souvent plusieurs générations ;

Le protestant, au contraire, se hâte d'enseigner au sauvage, — avec les dogmes, les préceptes et les pratiques d'un christianisme souvent un peu trop intolérant et étroit, — les usages de la vie moderne, un métier, une occupation pour faire face aux exigences nouvelles de l'existence civilisée. Il le confie ensuite à la surveillance d'un instructeur indigène ; mais ne sont isolés que les jeunes élèves des écoles ou séminaires, qui, à la fin de leurs études, sont renvoyés, moralement désarmés, à leur peuplade au milieu de laquelle fort souvent ils retombent immédiatement plus bas encore que les propres sauvages ; ces défaillances prouvent que quelques années d'école ne suffisent pas toujours pour déraciner le naturel.

De même, les ministres eux-mêmes des différents cultes suivent des voies très-dissemblables:

Le protestant, généralement anglais ou américain, depuis peu quelquefois allemand, qui va s'établir dans les pays de l'Océanie, amène sa famille, et avec elle une portion des conforts de la vie et des habitudes du pays natal. Si, dans la contrée où il va, existent déjà des résidants blancs, c'est surtout au milieu d'eux qu'il fixe sa demeure, de préférence à aller vivre au sein des sauvages; il s'occupe également très-volontiers de politique et du gouvernement, aussi, en peu de temps, devient-il un personnage important, avec lequel les blancs établis ou de passage doivent compter; enfin, pour soutenir, élever sa famille convenablement, à sa mission ecclésiastique il doit forcément unir le trafic, il devient négociant souvent plus encore qu'il n'est prêtre, et même quand il consacre les revenus de son église au profit de ses ouailles, c'est toujours une profession qu'il suit et dans laquelle il devient parfois riche lui-même;

Le catholique au contraire, généralement français ou belge, italien ou allemand, suit uniquement une vocation de désintéressement, qui bien souvent l'amène à mourir presque de faim, après lui avoir fait pour jamais renoncer aux jouissances du monde et de la famille, voire même de la civilisation, qu'il ne doit plus revoir. Il arrive seul et pauvre, va s'installer de préférence au milieu de la peuplade qu'il ambitionne convertir, s'adapte autant que possible à leurs idées, à leurs usages et à leur nourriture, s'occupe le moins possible de politique et de gouvernement; et, s'il lui arrive de manier de l'argent, de recevoir des dons, des marchandises, c'est toujours et tout entier pour son église et son troupeau, jamais pour lui-même ou pour sa famille, qui n'existe pas, et les sauvages mêmes ne sont pas les derniers à apprécier et à respecter ce désintéressement absolu.

De ces différences profondes, de doctrine comme de personnes, naissent des résultats divers, entre lesquels une longue observation de visu permet de signaler ce fait: que les progrès des catholiques semblent moins prompts, moins massifs, mais plus certains, plus profonds. Avec l'enseignement catholique, le sauvage reste païen ou devient un fervent converti; c'est une foi. Avec la propagande protestante, le sauvage paraît assez souvent apprendre à devenir hypocrite, à adopter les allures extérieures du chrétien, qu'il allie fort bien, in-petto, aux douceurs de son ancien culte; c'est un *business,* comme il n'est pas difficile de le voir à Hawaii, le pays le plus profondément protestantisé de l'Océanie.

Mais en dehors de ces nuances, ce qu'il y a de certain aussi, c'est que les missionnaires des deux confessions visent au même but, tra-

vaillent pour le même maître. En outre, en laissant de côté le point relativement sans importance ici, qui fait naître tant de controverses inutiles et futiles, à savoir la valeur relative et intrinsèque des formes extérieures adoptées pour la manifestation des mêmes dogmes, il est certain que tous sont des philanthropes dans la plus noble acception du mot, des illuminés qui suivent, chacun à sa façon, la plus sacrée des causes, celle du salut des âmes, accompagné du perfectionnement humanitaire et civilisateur.

Aussi faut-il déplorer que, si souvent, ils cherchent réciproquement à s'enlever les fruits de leurs labeurs, au lieu de lutter de concert contre l'ennemi commun, le paganisme et l'ignorance. Il faut aussi regretter les inimitiés exagérées qui, à l'origine, —aidées par de mesquines et irrationnelles jalousies de nationalité,— existèrent entre ces travailleurs de la même cause, nuisant souvent aux uns autant qu'aux autres et retardant les progrès de l'œuvre commune.

Mais il est consolant de constater, pour le futur triomphe du progrès, que maintenant, sauf les excès de zèle dûs généralement aux cathéchistes indigènes, les antiques hostilités s'éteignent, et que personnellement, là où ils se rencontrent, les missionnaires protestants vivent aujourd'hui avec les missionnaires catholiques, dans des termes bien plus cordiaux, arrivant même à entretenir de bons rapports de voisinage. Ainsi, il sera permis au monde civilisé de rendre enfin, aux uns comme aux autres, les honneurs que méritent ces dévoués pionniers du Bien.

B

Confédération entre Samoa et Hawaii

Kuikahi Mawaena O Ke Aupuni O Samoa A Me Ke Aupuni O Ko Hawaii Pae Aina.

Mamuli o Ko'u kuleana hooilina a me ka hooiaio ia o Kou maupono ma ke ano Moi no ka Paeaina o Samoa e Ko'u Lahuikanaka ponoi a me Ka'u mau Kuikahi me na Aupuni Nui ekolu o Amelika, Enelani a me Kelemania, a mamuli o ke a'o a Ko'u Aupuni a me ka ae o ka Taimua a me ka Faipule oia hoi na Mana Kau Kanawai o Ko'u Aupuni, ma keia, ke haawi nei Au me ke

Traité entre le royaume de Samoa et le royaume des îles hawaiiennes.

En vertu de mes pouvoirs inhérents et des droits qui me sont reconnus, comme roi de Samoa, par mon propre peuple et par les traités avec les trois grandes puissances d'Amérique, d'Angleterre et d'Allemagne, et d'après l'avis de mon gouvernement et avec le consentement et l'approbation des Taimua et Faipule, représentant les pouvoirs législatifs de mon royaume, par les présentes, libre-

kaokoa a me ka laulea No'u iho, a ke ae nei a ke hoopaa nei Ia'u iho e komo a hui pu iloko o ka noho'na hooponopono pili Aupuni Hui me ke Alii ka Moi Kalakaua, a ke haawi nei Au i keia hoopaa oiaio ana e hooko no Au i na kumuhana a pau e hooholo ia ana e ke Alii ka Moi Kalakaua ma keia hope aku a e hooholo like ia no ka hooholomua a no ka hooko ana aku i keia noho'na hooponopono pili Aupuni Hui, a e kokua a hoomau aku i keia manawa a no ka manawa pau ole.

I hoike no keia, ke hoopaa nei Au i Ko'u lima a me ka Sila ma keia la 17 o Feberuari, M. H. 1887.=*M. R. Malietoa.*

Na ka Moi (Kakauinoaia).= *Wm. Coe.*

O makou, ka Taîmua a me ka Faipule o ke Aupuni o Samoa, i kohoia e ka Hale o ka Taimua a me ka Faipule, ma keia ke apono nei a ke kokua nei i keia Aelike maluna ae:

ment et volontairement, j'offre, je consens et je m'engage à entrer en confédération politique avec Sa Majesté Kalakaua, Roi des îles Hawaiiennes et, par les présentes, je prends cet engagement solennel de me conformer à toutes les mesures quelconques qui pourront ci-après être adoptées par Sa Majesté Kalakaua, ou qui pourront être prises de concert entre nous pour réaliser et mener à bien cette confédération politique, et pour la maintenir maintenant et pour toujours.

En foi de quoi j'ai ici apposé mon seing et mon sceau, ce 17e jour de février, A. D. 1888.= *Malietoa, Roi de Samoa.*

Par le Roi. Contresigné.= *Wm. Coe.*

Nous, les soussigné Taimua et Faipule du gouvernement de Samoa, délégués par les chambres des Taimua et des Faipule, nous approuvons ici et nous nous engageons à soutenir la convention ci-dessus:

Taimua (Nobles)	Apana (Districts)	Faipule (Représentants)	Apana (Districts)
Utumapu	Itu o Tane	Tafi	Loa Atua
Pau	Faasaleleaga	Vaafai	Launuia
Tuisam	Lufi-lufi	Uuga	Itu o Tane
Tuao	Leulumoega	Alipia	Leulumoega
Leiataua	Manono	Taotua	Faasaleleaga
Teo	Tuamasaga	Faanaua	Itu Teme
Su	Faleao Palauli	Sao	Itu Teme
Molioo	Atua	Vailun	Aana

Kakauinoaia (Contresigné)=*W. Coe.*
Kokua Kuina Nui, etc.
(Sous-secrétaire d'état)

Le Mamea, *Kuhina Kalaiaina.*
(Ministre de l'intérieur).

Ma keia ke hooiaio nei au o keia maluna ae oia no ka unuhi piha ana me ka pololei o ka palapala mua ma ka olelo Samoa.= *Wm. Coe.* (Ko ka Moi o Samoa mea Unuhiolelo).

Kuahaua

Kalakaua, ma ka lokomaikai o ke Akua, Moi ko Hawaii Pae Aina. I ka poe a pau e ike mai ana i keia; Aloha! No ka mea, ma ka la umikumamahiku o Feberuari i hala, o ke Alii ka Moi Malietoa o ka Paeaina Samoa, ua hana oia i kekahi Aelike Kuikahi e hoopaa ana Iaia iho e hui pu iloko o ka Hoohui Hooponopono Pili Aupuni me Makou; a no ka mea hoi, o ua Aelike Kuikahi nei, ua apono ia iloko o ia wa hookahi e ka Taimua a me ka Faipule o Samoa, a i ae ia hoi ma ko Makou Inoa e ko Makou Elele a Kuhina Mana Nui, ka Meahanohano J. E. Bush; nolaila, mahope o ka heluhelu a me ka noonoo ana i ua Aelike Kuikahi la i oleleia, ma keia ke apono nei Makou, a ke lawe mai nei, ke hoopaa a ke hooholo nei no Makou iho, ko Makou mau Hooilina a mau Hope, me ka mana o na hoopaa a ke Alii ka Moi Malietoa me na Mana Aupuni E. Ana a me ka Lahuikanaka o Samoa a me ia Aupuni e paa nei i keia manawa i kekahi mau noho'na Kuikahi. E hoopaa ana a e ae ana maluna o ka Makou Hooia Alii e hui a e komo pu iloko o ka Hoohui Hoo-

Je certifie ici que tout ce qui existe ci-dessus est une traduction fidèle et complète du document original rédigé en langue samoanne. = *Wm. Coe.*, interprète de Sa Majesté le Roi de Samoa.

Proclamation

Kalakaua, par la grâce de Dieu Roi des îles Hawaiiennes. A tous présents et futurs que cela peut concerner, salut! Attendu que le 17 février dernier, Sa Majesté Malietoa, Roi des Iles Samoa, a conclu un engagement et traité, par lequel il s'engage à former avec nous une confédération politique, et vu que ce susdit engagement et traité a été en même temps approuvé par les Taimua et Faipule de Samoa et accepté en notre nom, par notre ministre plénipotentiaire, l'honorable J. E. Bush; maintenant par conséquent ayant lu et pris en considération le susdit engagement et traité, par les présentes, nous l'approuvons, acceptons, confirmons et ratifions, pour nous-même, nos héritiers et successeurs, sous toute réserve des obligations sous lesquelles Sa Majesté Malietoa peut se trouver, envers telles puissances étrangères avec lesquelles lui-même, le peuple des Samoa, et son gouvernement ont déjà à présent conclu des traités quelconques, nous engageant et promettant sur notre parole royale, d'entrer en une confédération politique avec Sa Majesté Malietoa et de nous conformer à toutes les mesures

ponopono Pili Aupuni me ke Alii ka Moi Malietoa, e hooko i na kumuhana e hooholo like ia ana ma keia hope aku mawaena o Maua no ka hooke ana i ua Hui Hooponopono Pili Aupuni nei. I mea e hooiaio loa ia ai ka mana o keia mau mea a pau, ua kauoha Makou e hoopaa ia ka Sila Nui o ko Makou Aupuni i keia mau olelo a Makou e kakauinoa nei me ko Makou Lima Alii.

Hanaia ma ko Makou Halealii Iolani ma keia la iwakalua o maraki iloko o ka makahiki o ko kakou Haku Hookahi Tausani Ewalu Haneri a me Kanawalu-kumamawalu, a iloko o ka Umikumamaha o na makahiki o ko Makou Au Nohoalii.== *Kalakaua.*

Na ka Moi.==(Kakauinoaia). *Walter M. Gibson,* Kuhina o ko na Aina E, a Kuhina Nui.

Ano, e Hoomaopopoia oiai o ke Kuikahi maluna ae ua opono a ua kakau inoa ia e ke Alii ka Moi: Nolaila o ula Kuikahi la i oleloia ua lilo oia kekahi o na Kanawai o keia Aupuni a e malama ia ma ia ano.==*W. M. Gibson,* Kuhina, o ko ua Aina E.

quelconques qui pourront ci-après être résolues entre nous pour mettre en réalisation une telle confédération. En foi de quoi, nous avons, sur les présentes, fait apposer le grand sceau de notre royaume et avons signé de notre propre main.

Donné en notre palais d'Iolani, ce 20e jour de mars A. D. 1887, et de notre règne le 14e==*Kalakaua.*

Par le Roi. Contresigné.==*W. M. Gibson,* ministre des affaires étrangères et Premier.

Nous proclamons ici que, le traité ci-dessus ayant été dûment accepté et ratifié par S. M. le Roi, par suite le susdit traité est devenu partie intégrante des lois de ce royaume, et devra être observé en conformité.==*W. M. Gibson,* ministre des affaires étrangères.

C

La conférence de Washington

Les protocoles de cette conférence, malgré le désir de l'Amérique, ne furent jamais publiés, l'Allemagne et Angleterre ayant eu honte de rendre publiques leurs intentions envers les samoans. On sait cependant que, en substance, après avoir vu que le partage des îles ne pouvait pas avoir lieu, le gouvernement allemand proposa de remettre le contrôle, l'administration du groupe entre les mains d'un gouverneur, nommé pour cinq ans, par «la puissance ayant la prépon-

dérance des intérêts commerciaux (autrement dit l'Allemagne), cette nomination devant être ensuite renouvelée périodiquement sur le même pied, les autres puissances n'ayant seulement que le simple privilège d'approuver ou de refuser d'approuver le personnage désigné».

Au contraire, le gouvernement américain proposa de confier l'administration des lois à un conseil exécutif, composé des roi et vice-roi samoans et de trois étrangers, désignés respectivement par chacune des trois grandes puissances, mais qui devaient recevoir leur commission et leurs appointements du gouvernement indigène, de façon à les rendre indépendants de toute pression de la part des gouvernements étrangers qui les auraient désignés.

Le seul point sur lequel les diplomates en arrivèrent à s'entendre fut le suivant: que, en présence des dissensions existant entre les indigènes, il paraissait impératif de faire procéder, par les samoans eux-mêmes, à une libre élection d'un nouveau roi, choisi suivant leurs propres sympathies et leurs usages. Le négociateur allemand même acceptait cette clause, disant que «comme le roi Malietoa avait notoirement violé les obligations que lui imposaient ses traités avec l'Allemagne, et comme il n'avait que relativement fort peu de partisans, tandis qu'au contraire un contre-gouvernement complètement organisé avait été formé sous Tamasese, une nouvelle élection royale devait avoir lieu suivant les coutumes du pays, cette élection devant être librement faite par les chefs et le peuple de Samoa». Ce libéralisme apparent de la Germanie provenait de ce que, in-petto, elle ne mettait pas en doute, à cette époque, de pouvoir contrôler à son gré cette «libre» élection.

Pourtant, elle insistait quand même sur ce fait que des «garanties» devaient être demandées et obtenues du gouvernement samoan, garanties qui en arrivaient simplement à reproduire la fameuse convention judiciaire extorquée par Weber le 10 novembre 1884. Mais les ÉtatsUnis refusèrent d'acquiescer à ce genre de «garanties», qui «auraient virtuellement livré l'entier contrôle du gouvernement aux mains des allemands».

Le représentant anglais fit, pour la forme, quelques objections à certaines prétensions allemandes, mais en somme, il fut évident que le gouvernement britannique, en complet désaccord en cela avec l'opinion publique de son pays et de ses colonies, était le très-humble complice de l'allemand.

Ce fut donc à l'Amérique seule qu'appartînt l'honneur d'avoir insisté absolument, irrévocablement, en faveur du maintien de l'indépendance positive et de l'autonomie indigène du groupe; elle fit ressortir avec raison, que de la faiblesse même du gouvernement indigène, il devait

fatalement résulter que tout contrôle, toute ingérence d'une quelconque des grandes puissances mettrait fin à l'indépendance et à la neutralité si désirables du pays, dont le gouvernement indigène cesserait alors d'avoir autre chose qu'une existence nominale. «L'élément indigène, privé de voix et d'influence dans la gestion de leurs affaires, ne manquerait pas de succomber rapidement sous les tendances agressives et exclusives des résidants étrangers, et ainsi les îles deviendraient inévitablement une simple *colonie,* de tel gouvernement étranger, par qui, soit directement, soit par ses représentants, elles viendraient à être administrées». (Dépêche du secrétaire Bayard à l'ambassadeur américain à Berlin.) Ainsi la position assumée par la diplomatie américaine fut digne de la grande nation, la plus grande du monde, chez qui prévalent toujours les immortelles idées de justice et de liberté.

D

Cyclone du 15 mars 1889

Quand fut traitée, dans ce travail, la question des cyclones et des conditions du port d'Apia, on ne pouvait guère supposer que la nature même allait lui faire acquérir une triste réputation internationale et qu'une catastrophe sans précédent rendrait comme insignifiants les dégâts causés par les plus violents ouragans antérieurs, même ceux de 1853, de 1868 et de 1883.

Mais, au moment d'imprimer ces notes, nous apprenons qu'un cyclone d'une intensité, d'une durée et d'une amplitude tout-à-fait exceptionnelles vient de sévir dans le Pacifique Méridional, sur une étendue dont les limites exactes restent encore inconnues, mais qu'il ne sera sans doute pas au-dessus de la vérité de placer entre les Marquises à l'est et la Nouvelle-Calédonie à l'ouest, semant la mort et la dévastation sur tous les archipels compris dans cette zone immense.

A Tahiti, la violence des flots fut telle que la ville de Papeiti en a été submergée, avec de grandes pertes de vies, ce qui donne à prévoir de bien tristes nouvelles du groupe des îles basses, ou archipel Paumoutou, qui sont si facilement submergeables.

Dans le groupe Herwey ou Cook, et spécialement à Rorotonga, les dégâts ont été encore plus considérables et divers grands navires y ont été jetés contre les côtes.

De Tonga et des Fiji, les maigres nouvelles reçues sont lamentables; mais c'est à Apia que le désastre apparait dans toute sa magnitude, aucun des navires qui se trouvaient dans ce port, n'ayant pu survivre à la tourmente, à l'exception du vaisseau de guerre anglais *Calliope,* qui put dès le commencement du cyclone gagner la haute mer.

La liste actuellement connue comprend six navires de guerre, tous à vapeur, une grande barque le *Peter Godeffroy,* et sept autres navires de commerce. Des navires de guerre, trois étaient américains, le *Trenton,* vaisseau amiral, de 3,900 tonneaux, le *Vandalia,* de 2,100 tonneaux et le *Nipsic,* de 1,375 tonneaux, montés par un total de 800 hommes; et les trois autres allemands, l'*Olga,* de 2,169 tonneaux, l'*Adler* et la canonnière *Eber,* avec un total de 482 hommes d'équipage et dont les allemands évaluent le coût total à 4,500,000 marcs.

L'ouragan paraît s'être déclaré dans la nuit du 14 au 15 mars et sa violence s'accrut si rapidement, que les navires renfermés dans le port ne purent appareiller, mais en furent réduits à compter sur la seule ressource de leurs amarres, qui, cédant peu à peu, permirent aux flots déchaînés de les envoyer l'un après l'autre à la côte.

L'*Eber* fut la première à briser ses chaînes, à six heures du matin, et fut lancée sur le récif de corail qui entoure le port, où elle battit avec tant de force, que le contre-coups la renvoya en eau profonde, dans laquelle elle sombra en quelques secondes, entraînant avec elle cinq officiers et soixante et onze hommes qui se trouvaient dans l'entrepont; quelques hommes et un officier qui étaient sur le pont, seuls purent à grande peine se sauver.

L'*Adler* ne tarda pas à suivre; emporté par une vague immense, il fut lancé de biais sur le récif et coula immédiatement. Il s'en suivit une scène terrible dans laquelle l'équipage lutta avec désespoir contre la mort; les uns se lancèrent à la mer, pour gagner la côte à la nage, ce qu'un petit nombre seulement réussit à faire; les autres se réfugièrent dans la mâture jusqu'à ce qu'elle s'abattit. Le commandant et les officiers purent se sauver, mais il manque vingt hommes et un officier.

Sur ces entrefaites le *Nipsic* ayant rompu ses amarres, le capitaine put le gouverner de façon à le faire échouer sur un banc de sable, d'où tout l'équipage gagna la côte sur les embarcations, sauf sept hommes noyés dans un canot qui chavira; ce navire pourra peut-être être renfloué, mais c'est douteux.

Le *Vandalia,* dont le tour vint ensuite, fut moins heureux; emporté sur le récif comme l'*Eber* l'avait été, un choc épouvantable l'y fracassa et le fit couler à fond à 50 mètres du *Nipsic,* tuant le capitaine Schoonmaker, et balayant un grand nombre d'officiers et matelots, pendant que les autres gagnèrent la mâture, d'où les ondes qui brisaient sans cesse sur eux, les enlevèrent un à un; ainsi périrent cinq officiers et quatre-vingt-treize hommes.

La nuit arrivait quand le *Trenton,* qui avait résisté jusqu'alors, entraîné à son tour par les vagues, alla heurter contre la carcasse sub-

mergée du *Vandalia*, d'où il dériva vers la côte contre laquelle il eut la bonne fortune d'échouer, avec la coque complètement crevée et remplie d'eau, mais permettant encore à tout l'équipage de débarquer sain et sauf.

Restait l'*Olga*, qui put résister jusqu'à l'aurore du jour suivant, quand enfin il alla s'échouer à la côte, sans perdre un seul homme; on pense qu'il pourra être renfloué.

Pendant cette journée d'horreurs, la population d'Apia, rassemblée sur la plage et prête à donner tout l'assistance possible, dut rester spectatrice impuissante de l'agonie des malheureux matelots entraînés par les flots, mais secourant avec une sollicitude touchante ceux qui pouvaient arriver à terre. Il est bon de proclamer que, malgré la conduite peu humaine des allemands envers Mataafa, celui-ci, en véritable catholique et bon chrétien qu'il est, s'empressa d'envoyer une force considérable de ses hommes pour prêter secours à l'*Olga*, quand ce navire vint s'échouer, et on dit que c'est à cette assistance que son équipage dut principalement de réussir à se sauver en entier.

Le total des pertes paraît donc être: pour les américains 105 officiers et matelots, soit 13 pour cent des équipages; pour les allemands 97 hommes, soit 20 pour cent.

Le gouvernement américain, nullement déconcerté par cette catastrophe, va envoyer trois navires nouveaux pour continuer à protéger les samoans, et le gouvernement allemand annonce qu'il ne restera pas en arrière, mais qu'il enverra aussi trois navires nouveaux pour affirmer ses prétentions. La question politique reste donc intacte.

BOLETIM

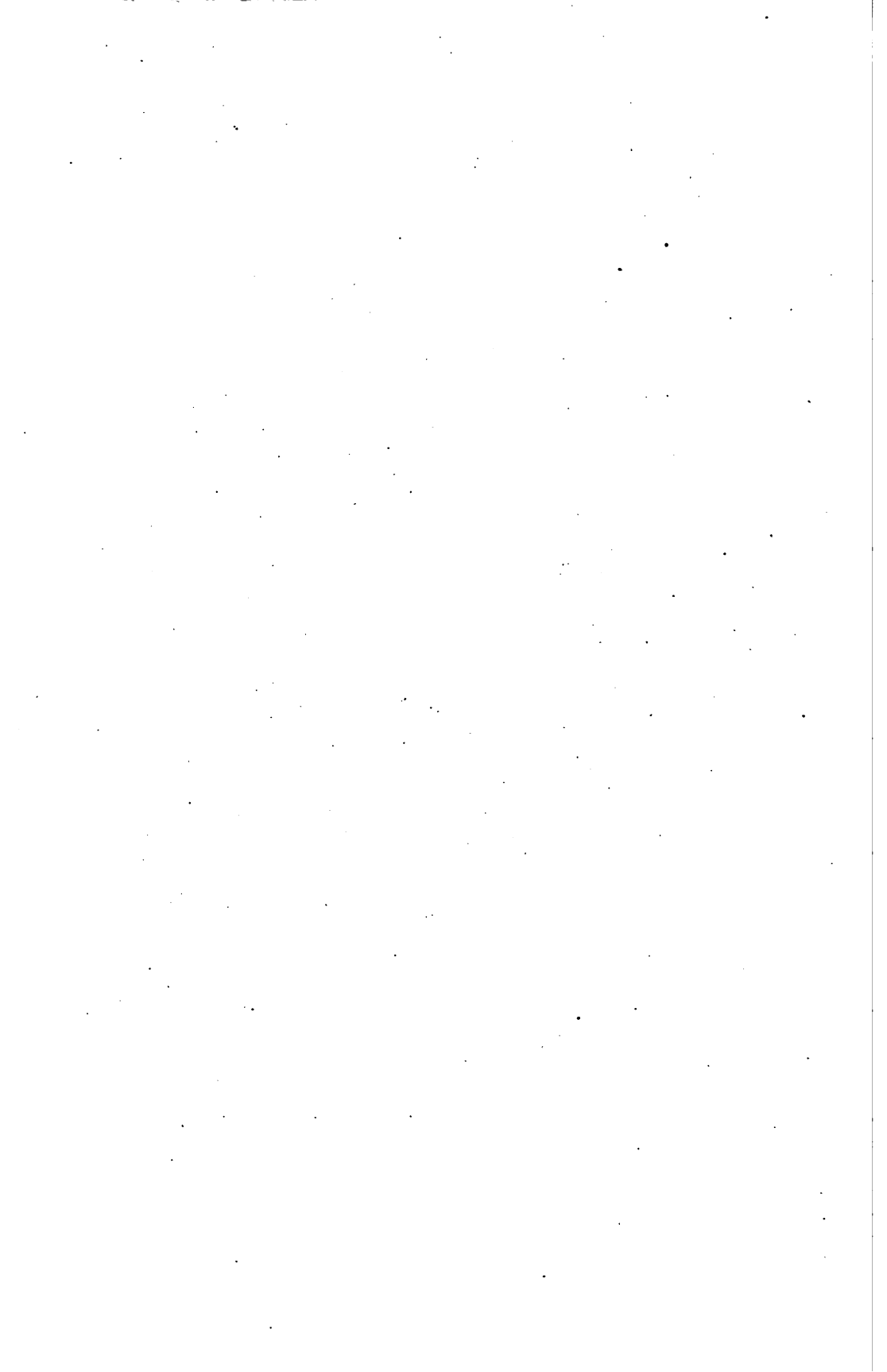
DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 3 E 4

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

O CONGO

SEU PASSADO, PRESENTE E FUTURO

COMMUNICAÇÃO Á SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA

NA

SESSÃO DE 7 DE MARÇO DE 1889

PELO

PADRE ANTONIO JOSÉ DE SOUSA BARROSO

S. S. G. L.
Superior das missões portuguezas no Congo

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 3 e 4

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

Casa da Sociedade—Rua Capello, n.º 5

Ill.^{mo} e ex.^{mo} sr. secretario perpetuo da
Sociedade de Geographia de Lisboa.

Meu bom amigo:

Os apontamentos que ao chegar de Africa escrevi, para me servirem de guia na communicação feita á Sociedade de Geographia de Lisboa em sessão de 7 do corrente, vão ser impressos e publicados em folheto.

Esse modestissimo trabalho é por mim dedicado a quem de direito o devia ser — á Sociedade de Geographia de Lisboa — como uma prova bem mesquinha em verdade, mas sincera, do respeito que lhe consagra o mais humilde dos missionarios portuguezes. Quem iniciou entre nós esse movimento de interesse pelas cousas africanas, a que estão ligadas a honra e o brio nacional e quiçá o futuro da nação portugueza?

Quem tem propugnado perante os poderes constituidos, pelos interesses moraes e materiaes das nossas colonias?

Tem sido essa Sociedade, esse grupo já bem numeroso, de homens distinctos em todos os ramos da actividade humana, que pondo de parte as questões de politica partidaria se congregaram no pensamento unanime de beneficiarem as nossas ricas colonias, veneranda herança de nossos heroicos avós.

Graças a perseverantes esforços n'este sentido temos hoje uma opinião publica que se interessa pela Africa. Eu, apesar de ser novo, lembro-me do tempo em que ella não existia. Prefiro as Syrtes ao Mar Morto.

Nos ultimos dez annos temos feito mais em beneficio das colonias, do que o tinhamos feito durante um seculo. A necessidade das missões

religiosas impõe-se; adiar a sua organisação é prejudicarmo-nos voluntariamente.

Não temos pessoal; é urgente formal-o.

Não tenho pretensões de que as minhas indicações n'este sentido sejam as melhores; são, porém, sinceras e dictadas pelo desejo ardente da civilisação das raças africanas.

Muitos terão mais luzes sobre o assumpto; melhor vontade não.

Seja pois, o meu bom amigo, o interprete dos nossos sentimentos perante a benemerita Sociedade, e que ella aceeite, como preito de profundo reconhecimento, o humilde trabalho do menos prestimoso dos seus socios.

Admirador convicto do talento de v. ex.ª, tenho a honra de assignar-me

Att.to ven.dor e obrig.do amigo

Lisboa, março de 1889.

Padre Antonio José de Sousa Barroso.

Meus senhores:

Observar os costumes, a religião, as instituições embryonarias, as tendencias de raça e o modo de viver das populações africanas, demanda uma attenção, um estudo muito mais aturado e persistente do que á primeira vista se nos afigura.

O estado de civilisação rudimentar em que n'este momento historico se encontram as raças negras, e talvez mais do que isso o largo periodo em que foram exploradas pelas raças brancas, tornou-as desconfiadas, a tal ponto, que um preto julga uma má acção revelar ao europeu, ao branco, os factos mais triviaes e simples que tenham qualquer relação com a sua vida intima e economica, social e politica.

Eu penso, e sempre assim senti, que todas as noticias, que todas as informações, todos os estudos, por deficientes que sejam e incompletos que se refiram ao clima, costumes e modo de ser das sociedades africanas terão sempre algum interesse real, e prestarão, ainda que modesto, um subsidio apreciavel para o conhecimento das cousas africanas, que sobre maneira devem interessar-nos a nós, os portuguezes, que temos hoje vinculados ao grande continente africano os interesses mais vitaes e mais sagrados.

O missionario pela sua posição singular e especialissima no seio das raças africanas, pela doutrina que lhes annuncia e pela confiança que lhes inspira, é, a meu ver, sem contestação, o individuo que melhor póde conhecer a raça desprotegida e aviltada, e o que melhor póde informar do seu actual estado. Deve, porém, ter bem impressa

esta idéa capital: que não deve enthusiasmar-se com pequenos resultados, muitas vezes só apparentes, nem deixar-se abater pelas difficuldades sempre grandes. No primeiro caso teriamos informações de um optimismo sem criterio, no segundo um pessimismo desolador.

Ambos falsos, ambos funestos. Evitarei quanto podér um e outro.

Longe de mim a ridicula idéa de vir dar novidades ou ensinar qualquer cousa perante uma Sociedade de homens tão eminentes e versados em negocios africanos; o meu fim é simplesmente contar com singeleza as minhas impressões pessoaes e, já que a Providencia me não fadou, para levar aos caboucos do grande edificio da futura civilisação africana os enormes blocos, em que se deve firmar, carrear humilde ao menos o pequeno pedregulho, que tambem ahi, encontrará collocação.

Este modesto trabalho é dividido em tres partes e tem como titulo: **O Congo,** *seu passado, seu presente e seu futuro.*

PRIMEIRA PARTE

I

Durante o meu tirocinio ecclesiastico em Sernache do Bom Jardim no collegio das missões portuguezas, collegio para mim de inolvidaveis recordações, li incidentemente alguns livros sobre assumptos africanos em geral e em particular sobre as antigas glorias nacionaes. Ahi passavam como meteoros luminosas, diante do meu enthusiasmo de rapaz os nossos ousados marinheiros, que ensinaram ao mundo a navegar, que mostraram á Europa, estupefacta, não só os contornos dos continentes, mas as enseadas e bahias do Atlantico.

Em seguida eu admirava o intimo consorcio da Cruz e da Espada, o missionario e o soldado, duas entidades que eu igualmente amava. A figura de um velho quebrado pela doença, arquejante de fadiga, e sentado á sombra protectora de uma acacia, rodeado de neophitos, era para mim de um encanto extraordinario. Pois isso que me elevava a alma e que tinha alguma cousa de phantastico e sublime, teve uma realidade; o missionario portuguez foi tudo o que eu sonhava e foi ainda mais. Esta segunda parte só a conheci quando tive de tragar o fel da ausencia da patria na soledade do sertão, aguilhoado pelo desconforto.

Reagi, e ai d'aquelle que se deixa esmagar pelo desalento!

O audaz explorador Henrique Stanley descia o Congo em 1877, tendo resolvido em parte, ao menos, graves problemas hydrographicos da Africa central; feita uma peregrinação de reclame pela Europa, voltava ao Congo em missão especial e mysteriosa. O governo portuguez, que desde 1846 era impedido na sua expansão ao norte do Ambriz, por quem nos devia auxiliar, sobresaltou-se. D'aqui a insinuação ao rev.do bispo de Angola D. José Netto, actual patriarcha de Lisboa, para que se organisasse e partisse para o Congo uma missão religioso-politica, que restaurasse a nossa influencia conbalida pelas intrigas de estrangeiros, pouco escrupulosos e sobretudo pouco reconhecidos. Governava a provincia o ex.mo conselheiro Eleuterio Dantas,

caracter nobre, alma de boa tempera, mas que conhecia do sertão tanto como o sr. bispo, como eu, e como os meus companheiros. D'aqui uma pessima organisação da expedição que devia levar ao rei do Congo os presentes que lhe enviava Sua Magestade El-Rei de Portugal.

Eu tive de vencer uma grande difficuldade em Loanda para persuadir que deviamos subir o Zaire até o Mussuco ou Noki e que d'este ponto é que deviamos partir para a velha capital do Congo. Este itinerario tinha sobre o do Ambriz duas vantagens: a primeira era ser mais curto o trajecto a fazer a pé e conhecermos essa região de Noki na margem esquerda do Zaire a S. Salvador; a segunda era evitarmos os povos que tinham soffrido com as nossas ultimas campanhas do Bembe, e que de modo algum nos receberiam como bons amigos.

Dir-se-ía que emquanto ao tempo, a capital do Congo distava de nós, pelo menos dois alentados seculos. Em Loanda fallava-se em S. Salvador do Congo, como do Muata Cazembe, e ninguem atinava em fazer uma indicação rasoavel, porque realmente nada sabiam do que se passava no interior ao norte do Ambriz. E a verdade é que poucos annos mediavam entre a retirada das nossas tropas d'aquella região, um passo altamente impolitico, a meu ver, e o anno a que me estava referindo 1880. Como em S. Salvador deviam haver igrejas derrocadas para attestarem a valentia dos elementos destruidores nas regiões equatoriaes e tambem a nossa incuria e desleixo pelos legados venerandos dos nossos antepassados, um dos artigos das minhas instrucções rezava que o superior da missão requisitaria do rei do Congo pessoal e material adequados para serem reedificados esses templos ou pelo menos alguns. Em ordem a conseguir-se este louvavel desejo eram addidos á missão dois carpinteiros, um europeu, outro indigena, e como material, de pregaria levavam 2 kilogrammas! Dois pedreiros indigenas sem ferramentas completavam o pessoal trabalhador da expedição. O capitão Mena, e outro official, o guarda-marinha Motta e Sousa, o rev.do Sebastião José Pereira, o rev.do Joaquim Folga e eu davamos a ultima demão ás nossas pobres malas, e, dado o ultimo aperto de mão aos companheiros e amigos, entravamos na bahia de Loanda para a canhoneira *Bengo,* da marinha real portugueza no dia 20 de janeiro de 1881.

A bordo só encontrámos verdadeiros amigos. A canhoneira levantou ferro e eu fui examinar a costa. Grandes barreiras cortadas quasi a pique, apresentavam as camadas geologicas mui distinctas, predominando a côr amarellada e a cinzenta. N'um ou n'outro ponto divisávamos uma praia de areia e uma vegetação pouco abundante, que vae crescendo á medida que caminhâmos para o equador.

Os valles do Bengo, Dande, Loge e Abidche destacam-se cheios de verdura de um tanto carregado; e lá muito ao longe surge um massiço de arvoredo e algumas feitorias caiadas, que se assimilham a um bando de pombas com as azas estendidas. O denso arvoredo vegeta nas charcas da ponta do Padrão; as casas brancas assentam na extremidade da peninsula do Banana. Por entre estas duas balizas, entra no oceano o gigante dos rios africanos; o *pae das aguas,* como diria um muxi-congo.

Quando pela primeira vez pisei o solo de Banana, não pude deixar de escrever na minha carteira[1]: «Banana está destinada, quanto o póde prever a perspicacia humana, para vir a ser (e já em parte o é) um emporio do commercio de Africa equatorial; compondo-se de grandes feitorias, recebe actualmente todo o commercio do Zaire, que é abundantissimo».

Effectivamente assim era. Os annos de 1879 e 1880 foram excepcionalmente abundantes em nguva (arachis hpagaea) e a actividade era enorme. N'essa epocha quasi que ainda não vinha ás feitorias do grande rio marfim nem borracha; estes dois generos eram permutados na costa entre o Ambriz e cabo dos Enganos, um pouco ao sul da ponta do Padrão. O commercio do Zaire era alimentado pela permuta de sementes oleaginosas, depois que terminou o infame trafico dos escravos.

Os trezentos e noventa e sete annos que me separavam de Diogo Cam, o qual primeiro tinha admirado o grande estuario do Zaire, foram galgados pelo meu pensamento, e encaminhei a minha vista para o fundo da bahia de Santo Antonio a procurar o porto de Pinda. O porto lá estava; os nossos galeões parece que ahi fundearam recebendo todo o commercio do Congo, mas não estavam lá: apodreceram carcomidos pelo gosano da nossa inercia. Procurei ao menos o padrão que o descobridor do Zaire ali collocou, como uma sentinella da nossa posse e do nosso direito; tambem lá não estava. Essa testemunha das nossas glorias projectava uma sombra tão dilatada e intensa, que um dia os subditos marinheiros de Sua Magestade Graciosa, para nos livrarem de um remorso, fizeram d'ella alvo para experimentarem se as culatras dos seus canhões estavam tão limpas como as suas almas. Não desanimei; ao menos o velho convento dos franciscanos, esse convento que entre outros foi illustrado por Canactin, que tinha missões no baixo Zaire, no Bamba, etc., esse deve ainda attestar a nosso amor á civilisação; as suas pedras ennegrecidas talvez ainda nos defendam contra a inveja e a ingratidão de estranhos!...

. . .

[1] Meu primeiro relatorio publicado nos *Annaes da associação catholica portugueza,* publicação que já não existe.

O convento desmoronou-se; ha perto de um seculo que os seus habitantes retiraram; o ultimo roçar do burel do ultimo franciscano nos abrolhos do atalho, marcou o principio da derrocada.

Partimos rio acima. Difficilmente podemos encontrar alguma clareira para descortinarmos ao longe pequenas ondulações de terreno n'uma e n'outra margem. A vegetação é esplendida, densa, emfim, tropical. O delta do grande rio não corresponde á sua enorme massa de agua. Todas as ilhas são mais ou menos alagadas, algumas fornecem boa madeira. A temperatura é sempre elevada e humida. Um dia, ao acaso, o meu thermometro marcava 56° centigrados ao sol.

Da sua foz até Bôma, na margem direita, a perspectiva é monotonal, um mar de verdura poucas vezes encrespado pelo vento. Termina o delta e com ella a vegetação e a primeira zona.

Em 1881 Bôma tinha poucas feitorias; se a reminiscencia me não falha existiam ali as seguintes casas européas: duas portuguezas de Valle e Azevedo e Faro e Rosa, uma franceza de Daumas Béraut et C.e, duas hollandezas pertencentes á mesma firma, uma ingleza de Athon e Cookous e a missão catholica do Espirito Santo e Immaculado Coração de Maria, missão que visitei. Hoje Bôma tem mais casas, mais população e mais vida, por ter sido escolhido para séde do Estado independente do Congo. É doentia como todo o valle do Zaire; apesar de se ter dito muitas vezes na Europa que o seu clima é quasi excellente, eu não aconselharia pessoa alguma que o experimentasse sem necessidade.

De Bôma para cima o rio tem um curso definido, em alguns logares até apertado.

As margens elevam-se progressivamente á medida que avançâmos, a vegetação arborea é substituida pelas gramineas e pequenos arbustos.

Entrámos definitivamente na região montanhosa e fundeámos em Noki, na margem esquerda do Zaire, no dia 23 de janeiro de 1881.

*
* *

Pouco a montante de Noki, e na mesma margem, no Ango-Ango, logar que mais tarde devia ser o limite do nosso dominio no Zaire, existia uma feitoria, e a 15 milhas na margem direita e sobre um elevado monte divisavam-se as primeiras construcções de Stanley, em Vivi, onde hoje nada existe que recorde a sua existencia.

Povoações indigenas junto á margem não existiam, porque tanto as inclinações demasiadas como a aridez do terreno o não permittia.

O rio lá seguia o seu curso caudaloso, por entre as montanhas, com a mesma aspereza com que o tinha divisado a expedição de H. Tukei.

Por mais que indaguei não pude descobrir qualquer vestigio de civilisação christã, como mais tarde encontrei muitas mais longe no interior. Pude, porém, saber que n'uma epocha bastante anterior, por ali existiram barracões destinados a um genero de commercio infame, que para honra da humanidade terminou. É prova d'esse commercio um grande sino que existia na povoação de um soba ribeirinho e grande quantidade de pesos hespanhoes que foram enterrados com o seu possuidor.

A *Bengo* foi o segundo navio de guerra que subiu o Zaire; creio que o primeiro foi uma canhoneira ingleza que nos precedeu um mez.

Tendo-se demorado bastante em Noki, os effeitos do clima manifestaram se por meio de febres, que atacaram a guarnição e teve que retirar. Entretanto chegaram carregadores de S. Salvador, e na manhã do dia 6 de fevereiro, deixando com saudade os empregados da feitoria portugueza que tão bem nos tinham agasalhado, partiu a expedição, que constava então de perto de trezentas pessoas.

O tempo era o peior de todo o anno para viagens no interior; os caminhos pessimos de natureza, estavam profundamente cavados pelas chuvas torrenciaes, as gramineas desenvolvidas despejavam pela manhã catadupas de agua sobre nós, e de tarde feriam-nos como navalhas afiadas.

A direcção geral do caminho é a E. e E N E. Da eminencia dos morros admirámos, panoramas esplendidos com horisontes vastissimos. Numerosos cursos de agua cortavam o nosso caminho e dirigindo-se para o N. íam engrossar as aguas do Mpanso. As suas margens eram orladas de uma vegetação de um escuro avelludado encantador.

Tufos de palmeiras elegantes deleitavam a nossa vista.

Todos estes encantos, porém, minoravam diante da reluctancia ou teimosia de um carregador que não queria levar a carga, de outro que fugia, de um terceiro que tinha roubado as povoações vizinhas do caminho, e assim por diante.

Em geral, a vegetação é rachitica, de folhas coreaceas, nos logares elevados. O terreno alto, avermelhado, improprio para grandes culturas, é de aspecto agreste. No primeiro e segundo dia de viagem atravessámos uma região abundantissima em quartzo.

Os blocos d'esta rocha, vistos de longe na encosta dos morros, assimilhavam-se a um rebanho de ovelhas com os seus velos alvissimos.

No quarto dia de viagem entrámos cedo no valle do Alpanze. Descendo das eminencias de Talambanza, povoação que é um verdadeiro

ninho de aguias, e que de ali retirou, porque um meu companheiro entendeu fazer uma obra meritoria arrebatando a essa pobre gente uma collecção completa de manipansos, entrámos no valle.

No logar a que me refiro tem mais de 2 milhas de largura a bacia do Mpouso. Ao andarmos por cima do seu solo ouviamos um som cavernoso, que saía de cavidades profundas. A corrente principal do rio encosta-se á montanha; longitudinalmente, porém, e parallelas á corrente e entre si, affloram a 1 e 2 metros de altura stratificações de calcareo e silex, formando verdadeiros canaes por onde corre agua e lodo.

Para passar, sem nos atolarmos, estes canaes, que são muitos, é indispensavel servirmo-nos dos hombros dos pretos. Sentei-me pois nas espaduas de um hercules africano, lancei as pernas para o peito d'elle e atacámos o primeiro canal, e tudo foi bem. No meio do segundo, porém, o pobre homem, mettido até á cintura em lodo e agua, sente que alguma cousa lhe falta, tenta apoiar-se, cae porém, e eu tomo um banho forçado, não precisamente em agua, mas n'uma mistura de agua e terra negra. Grande algazarra, e o caso assim o pedia; ao saír do atoleiro, eu devia ter similhança com uma estatua que sae da fundição antes que lhe sejam puidas as protuberancias pela lima do artista.

Do valle do Mpouso até S. Salvador a natureza do terreno muda; as camadas vegetaes são mais espessas, a vegetação arborea e herbacea é mais pujante, e claramente conhecemos que emfim entrâmos n'uma segunda zona, mais plana é verdade, mas ainda fartamente eriçada de morros de fórma conica.

No dia 13 de fevereiro, emfim, tendo atravessado bosques e lagoas sem grande importancia, descobriamos dos montes de Banza e Engonzala, Mongo a Bamba, o vasto outeiro, que se estende muito para O., onde assenta, ou antes onde assentou a famosa capital do reino do Congo. Pouco depois eramos recebidos na côrte, entre gritos de applauso e signaes de contentamento. Tinhamos feito 150 kilometros de mau caminho desde o Noki, e portanto já tinhamos direito a algum descanso.

Actualmente o caminho que de Noki nos leva ao Congo, differe do acima descripto; é talvez um pouco melhor, em todo o caso ambos são maus e é muito urgente procurar outro que offereça mais commodidades.

II

Em 1484, o grande navegador portuguez Diogo Cam levantava na embocadura do grande rio Zaire, corrupção evidente do Zadi, o padrão que era o signal de descoberta e posse dos territorios adjacentes.

Relações de amisade se estabeleceram bem depressa entre o Nisoio, mais tarde D. Manuel e os portuguezes. Por intermedio d'este principe, tio do Muéne ou N'congo, souberam os portuguezes que no interior e não muito distante, uns 250 kilometros, existia um potentado importante e uma grande agglomeração de povos que o cercava.

As naus do descobridor seguiram a sua derrota para o sul. Dado o signal de volta trouxeram ao Tejo a noticia do grande rio e das maravilhas que de certo envolvia no seu mysterioso curso.

Entretanto, o primeiro padre que pisou esse solo do Congo, catechisava como podia o principe do Soioh (*Sonho* dos nossos chronistas) e foi tão feliz que o convenceu da nova doutrina redemptora. Este por seu turno foi á côrte do sobrinho, para o dispor a favor dos portuguezes. O conguense, ou por convicção, o que não parece provavel, ou attrahido pela novidade, consentiu que os portuguezes o visitassem e lhe mandassem padres, para lhe ensinarem a doutrina.

Em 1490 chegava á côrte do Congo o embaixador portuguez, acompanhado por uma boa missão de dominicanos, que foram os que primeiro evangelisaram com algum proveito.

Contam ainda hoje os indigenas, que o Nisoio querendo convencer o seu parente e suzerano de que devia abraçar o christianismo, lhe disséra que os novos *nganga a Nzambi,* tinham o poder de tornar novos os que mesmo muito *velhos* recebessem o baptismo.

Segundo affirmam, fez-se a experiencia n'um casal de velhos; o rei mandou-os encerrar n'uma casa bem guardada e na manhã seguinte foi grande o espanto de todos vendo que o resultado correspondia á promessa, no dizer dos indigenas.

Esta tradição póde ter como origem o seguinte: os pretos, comprehendendo mal, attribuiram ao corpo o que os missionarios affirmavam da regeneração espiritual.

D'aqui o quererem todos o baptismo, incluindo o proprio rei, que tomou o nome de João, em memoria do principe portuguez no reinado do qual se fez este descobrimento.

A reacção contra a nova doutrina não se fez esperar muito.

O primeiro rei christão, por mal instruido nas verdades religiosas, ou por outras rasões abandonou o christianismo. Porém, a semente fecunda da doutrina christã germinou exuberantemente no coração de seu filho e successor Affonso Nbunba-a-Nginga. Foi no reinado d'este principe e no dos primeiros successores o periodo aureo do christianismo no vasto reino do Congo, e especialmente na capital.

Senhores, os sentimentos nobres, a dedicação e o desinteresse não são exclusivo da raça branca, da raça civilisada. Encontrámos no Congo um homem de genio, um christão e um heroe. É bem conhecido de

todos esse apostolo que durante um longo reinado evangelisou o Congo.

A veneração que ainda hoje os indigenas têem pelo seu tumulo é uma prova bem saliente do papel importante que desempenhou.

Um preto do Congo sabe o nome de tres reis; o do actual, o do seu antecessor, e o de D. Affonso I.

A creação do bispado de S. Thomé e Congo, em 1533, tendo como limite norte o cabo das Palmas e ao sul o das Agulhas, abriu vasto campo ao zêlo do missionario portuguez. E o missionario marchou impavido, penetrou no sertão, e a civilisação christã irradiou com elle.

Foram creadas missões em Pinda, no Bamba, no Sundi e talvez no Zombo.

Aos dominicanos que iniciaram o grande movimento, seguiram-se em 1505 e 1521, os conegos de S. João Evangelista.

Durante todo o seculo XVI este movimento não affrouxou; se um rei que tanto fez em prol do christianismo, como o Nbunba-a-Ngiuga desappareceu, o zêlo e heroismo dos missionarios, cujas fileiras o clima do Congo fazia rarear, não arrefeceu nem um grau.

Em 1548 apparecem os jesuitas, que fundam um collegio, havendo uns 20 educandos europeus.

É muito para notar o elogio que Garcia Mendes Castello Branco na sua relação do *Reino do Congo* [1], e outros que do Congo se occuparam, tece aos padres da Companhia. Diz assim: «Por onde não convem outra religião nos ditos reinos do Congo e Angola, se não é a dos padres da Companhia, por respeito que tem differente governo e se sustentarão sem o rei do Congo nem o gentio de Angola terem oppressões com elles». E continúa elogiando-os alem de todos. No meu entender, estes e outros testemunhos mostram bem que aquelles padres eram magnificos missionarios, tanto na Asia e na America, como na Africa.

Mais duas grandes missões de dominicanos, sendo a ultima em 1610, reforçam e substituem as que a morte tinha ceifado.

Em 1584 partem para o campo da batalha pela civilisação, os carmelitas descalços; e durante todo o seculo XVII, pelo menos quatro numerosas missões de capuchinhos, que tanto fizeram pelas nossas glorias africanas ali manifestaram o seu zêlo.

Não esqueçamos que ao lado do clero das ordens religiosas estava tambem o clero secular. Duarte Lopes diz que no tempo do rei Pedro I existiam na igreja de Santa Cruz, que servia de sé, vinte e oito cone-

[1] *Memorias do ultramar*, por Luciano Cordeiro.

gos, diaconos, orgão e tudo o que era necessario ao esplendor do culto.

O desenvolvimento progressivo das missões do Congo fez que, em 1596, Filippe II de Hespanha e I de Portugal, desmembrasse, de accordo com a Santa Sé, do bispado de S. Thomé, o do Congo e Angola, dando-lhe limites extraordinariamente vastos, limites que ainda hoje se devem olhar como existentes.

As virtudes e o zêlo de D. Affonso e de mais alguns successores foram esquecidas, e os reis tornaram-se ou perseguidores ou indifferentes; voltaram aos antigos habitos e costumes. Os missionarios, por outro lado, affrouxaram no seu zêlo algum tanto, luctando com um clima mortifero e vendo o pouco fructo das missões, preferiam empregar os seus trabalhos no Oriente e na America. Em 1617 o governo portuguez decreta a creação de um seminario para educação do clero indigena, e insta com o papa Paulo V, para enviar alguns missionarios capuchinhos ao Congo. Alguns annos antes, em 1607, provavelmente, na *Relação da costa da Guiné* [1], um anonymo, fallando da introducção do christianismo no Congo dizia fallando do rei: «...e apoz elle, muitos senhores e povo d'aquelle reino, que até hoje se conservam na fé christã, posto que com menos doutrina do que seria rasão, por falta de ministros ecclesiasticos, que os naturaes muito desejam, e pôde-se applicar-lhe *parvuli petierunt panem et non erat, quis frangeret eis*».

Antes do meiado do seculo XVII cria-se dentro do bispado do Congo e Angola a prefeitura apostolica do Congo servida pelos capuchinhos. Os bispos do Congo preferem viver em Loanda, que Novaes funda, repellindo o rei Ngola para o interior. A fraqueza sempre crescente dos rei do Congo e as invasões de povos mais bellicosas dão logar a uma serie de guerras que põem a vida dos missionarios em risco.

Na ultima metade do seculo XVII começa a notar-se falta de novas remessas de missionarios.

Durante todo o seculo XVIII o mal augmentou. Em 1778 parte uma grande missão de *barbadinos*, e pouco depois o grande ministro Martinho de Mello envia vinte missionarios ao Congo, com o indigena d'aquelle paiz André de Castro Godinho, bacharel em canones. Na minha viagem a Bembe encontrei na povoação chamada Kinganga, nas margens do rio Mbidche, os beviarios e alguns papeis pertencentes a este missionario. No ultimo quartel do mesmo seculo ainda foi enviada pelo mesmo ministro outra missão composta de dez missionarios.

[1] *Memorias do ultramar*, por Luciano Cordeiro.

Depois que os barbadinos italianos abandonaram o Congo, o rev. bispo de Angola continuaram a enviar á antiga séde do bispado um ou outro missionario, que ali se demorava algum mez, e muitas vezes nem isso, voltando em seguida a Loanda. É bem de ver que estas missões nada aproveitavam, e serviam apenas para dizermos na Europa que missionarios portuguezes percorriam o Congo, representando comtudo para os que as desempenhavam uma grande somma de sacrificios.

Foi pelo menos até meado do seculo XVII tão intensa a acção missionaria portugueza no reino do Congo, que apesar das transformações e do quasi abandono ainda hoje ella se sente.

O esforço e o zêlo dos missionarios levantou na capital do Congo em honra de Deus os seguintes templos, cujas ruinas nos são hoje marcadas entre as grandes hervas por alguns comoros pouco elevados, exceptuando a antiga Sé, que conserva alguns pedaços de muros levantados e o arco da capella mór em perfeito estado de segurança.

Existiam em S. Salvador os seguintes templos, cujas ruinas visitou antes das ultimas guerras do Congo, o sr. Alfredo Sarmento em 1856: Santa Sé Apostolica, S. Miguel, Nossa Senhora da Conceição, S. Thiago, Vera-Cruz, Nossa Senhora do Rosario, S. João Baptista, S. José, Espirito Santo e as igrejas dos jesuitas, do convento dos Capuchinhos e da santa casa da Misericordia.

Esta relação que nos é fornecida pelo sr. Sarmento é perfeitamente exacta; e muitas vezes m'a repetiu o actual rei do Congo, designando todos os logares d'estes templos.

Nos fins do seculo passado uma princeza do Congo declarava em seu testamento que o seu corpo devia ser conduzido na tumba da misericordia, acompanhada com as cruzes e juizes da mesma casa, e que emfim se celebrassem por sua alma umas tantas missas.

Nas immediações de S. Salvador existiam umas sete parochias de que hoje não apparecem vestigios alguns.

*
* *

Esta resumida resenha dos trabalhos missionarios no Congo e especialmente em S. Salvador, trabalhos supportados com heroica coragem, mostra-nos que esses trabalhos não alcançaram recompensa condigna. O christianismo não penetrou fundo, passou como as chuvas torrenciaes, que apenas humedecem a primeira camada deixando o subsolo resequido e esteril. É duro confessal-o, mas é verdade: o chris-

tianismo não assimilou o indigena e deixou apenas tradições da sua passagem entre as populações do Congo.

Causas bem differentes deviam influir n'este desastre.

Eu apontarei apenas as principaes.

Em primeiro logar, nas sociedades grosseiras, e mesmo nas que o não são, o poder do exemplo fortissimo seduz, arrasta.

Os missionarios prégariam, sem duvida, que os homens eram irmãos, que foram remidos todos no sacrificio cruento do Calvario; tratariam com carinho e bondade os seus subditos, como o indica ainda hoje o facto de povoações que pertenceram aos missionarios, nas quaes os pretos dizem sem rebuço que eram escravos dos mesmos, notando-se que a maior offensa que se póde dirigir a um congo é appellidal-o assim.

Ao lado, porém, do missionario que levava o verbo redemptor á raça desprotegida, estava o comprador de homens, o que estrangulava os laços que prendiam o filho ao pae, e a mãe á filha, o despovoador da região, o destrüidor de todos os affectos, o homem sem coração, que ganhava punhados de oiro vendendo aquelle que a religião lhe dizia ser seu irmão.

Os portuguezes não inventaram a escravatura, que é muito anterior a elles, apesar de que já alguem lhes importou esse crime; exerceram-na porém como todos os povos europeus, e quiçá com mais brandura que alguns. As leis admittiam este aleijão social, os costumes não se irritavam, e um traficante de carne humana passava por tão honrado, como o que vergava aos excessos de fadiga e trabalho para ganhar o pão de todos os dias.

Nem por isso, porém, era menor o pessimo exemplo que d'este facto resultava para a civilisação do preto. Elle via, comparava, na sua intelligencia rude, a doutrina com as obras e encontrava que colidiam. Emquanto o missionario lhe ministrava as aguas lustraes do sagrado baptismo, e proclamava a alta dignidade de filho de Deus pela graça e herdeiro da gloria celeste, um outro homem que tinha a mesma fé e o mesmo baptismo contava mais uma *peça* no seu rebanho.

Durante annos sem fim, foi o commercio de homens quasi o unico que tivemos com o Congo. Se exceptuarmos algumas esteiras vindas de Macuta, e *mabellas,* com pouco marfim, todo o commercio era alimentado á custa da despopulação do paiz.

A celebre inquirição mandada tirar em 1548 em S. Salvador, pelo rei do Congo, documento notavel a todos os respeitos, o qual o illustre secretario perpetuo d'esta Sociedade arrancou ao pó dos archivos[1], dá-

[1] *Memorias do ultramar*, por Luciano Cordeiro.

nos as mais interessantes noticias com respeito a este commercio. Por elle sabemos que existiam no Congo mais de dez europeus exportadores de *peças* (escravos); que ao porto de Pinda íam de S. Thomé cada anno de doze a quinze navios, cada um dos quaes carregava de quatrocentos a setecentos escravos, e que os negociantes soffriam grandes prejuizos nos que morriam na embocadura do Zaire; pois este numero de navios era insufficiente para conduzir todos os que esperavam embarque, chegando a travar-se rixa entre a gente de bordo e os exportadores, que queriam por força que lhe transportassem todos os que tinham.

As cousas chegaram a tal excesso, que um ou outro portuguez apontava a ruina eminente do paiz; esses brados da rasão e da justiça eram porém abafados e o seu echo expirava estrangulado no meio do tumultuar iufrene de interesses deshumanos e egoistas. Esses tempos felizmente passaram, mas os principaes effeitos que de taes factos se derivaram obstaram á civilisação christã de Africa e ainda hoje penduram, difficultando-a.

D'onde vem, senhores, essa antipathia, essa desconfiança, que se nota da parte do preto para com o branco, antipathia que nós classificâmos com o epitheto de *odio de raça*, e que no meu entender é apenas o echo longinquo das sevicias e maus tratos do europeu, empregados para com uma raça que elle explorava? Foi sem duvida a escravatura uma das causas que mais efficazmente obstava ao christianismo, mas não foi a unica.

A organisação das missões d'aquella epocha deixava muito a desejar, como ainda hoje acontece a todas as que luctam com falta de pessoal. Refiro-me á falta do elemento feminino na educação da mulher indigena. Por mais zêlo que o missionario empregue na educação da preta nunca conseguirá o que consegue a irmã educadora.

A falta de um clero indigena de que logo tratarei, e a mudança de séde do bispado para a capital da provincia tambem deviam influir para o resultado que notâmos.

Acima, porém, de todas estas causas estava uma mais forte, a qual se não podia remover nem com o zêlo, nem com o desinteresse, nem com os recursos; estava o clima, e este, forçoso é dizel-o, continuará por muito tempo ainda a rarear as fileiras dos que tentarem chamar ao convivio da civilisação as populações do Congo. No Congo a tradição indica-nos numerosas sepulturas de missionarios e até de bispos que ali sucumbiram pelejando o bom combate. Um dos padres da Companhia de Jesus ao retirar de S. Salvador, depois de ter sepultado os companheiros e parte dos educandos que ali levaram, escrevia: «O clima está em perfeita harmonia com a immoralidade dos habitantes»; se não

são estas as palavras, é esta a idéa. É o testemunho de um pessimista, é verdade, mas é um testemunho.

É o Congo um d'esses logares em que a civilisação para penetrar luctará com grandes obstaculos. Os revezes passados, porém, serão motivo para desanimar e para o abandono? De nenhum modo; os revezes devem ser para nós lições preciosas, das quaes poderemos tirar grande proveito para o futuro.

SEGUNDA PARTE

I

Digâmos duas palavras do Congo actual.

Banza Congo, a S. Salvador dos portuguezes, a celebre capital do outr'ora extensissimo reino do Congo, está situada em 6° 20' 10" latitude S. e 14° 47' 18" E. Alguns chronistas portuguezes e quasi todas as cartas estrangeiras, mesmo modernas, dão á capital do Congo, como nome indigena anterior á descoberta portugueza, o de Ambasse ou Ambassi. Por mais diligencias que empreguei não me foi possivel encontrar entre os indigenas, vestigios de tal nome, que nem sequer existe na lingua do paiz. Diz algures o illustre secretario perpetuo da Sociedade de Geographia de Lisboa, sr. Luciano Cordeiro, que este nome se derivou de *bagi a Nkano*, logar onde o rei do Congo administrava justiça. Em lingua do Congo, *bagi a Nkano*, é o acto de administrar justiça e tudo o que se refere a este fim; é não só a sentença, mas tambem o processo. *Bagi a Nkano*, chamam os indigenas aos halos do sol, affirmando que quando apparecem está no céu Deus julgando os que têem morrido. A palavra *Bagi*, só de per si significa fóra e amanha, e junta por exemplo com o verbo *Kuenda* faz *Kuenda Kuna Kua mbagi;* sáe para fóra. Nada pois admira que os ouvidos dos primeiros exploradores, pouco habituados á structura da lingua, formassem por exemplo das palavras *bagi i Kongo* é terreiro em todas as povoações do Congo, por uma facil corruptela a palavra Ambassi, parte da povoação e pela povoação inteira.

Duarte Lopes, que é minucioso em tudo que se refere á capital, não nos falla d'este nome, dizendo apenas que se chamava Banza, nome que actualmente designa todas as povoações de certa importancia, especialmente áquellas d'onde saíram pequenos grupos de novos povoadores que se conservam na dependencia do soba principal.

Poderia com certa rasão perguntar-se porque escolheram os indigenas para capital do vasto imperio do Congo a Banza d'este nome, e não um logar proximo do rio Zaire, que teria muitas vantagens para

os mesmos. Em primeiro logar todos os povos primitivos procuraram os logares defendidos pela natureza, e Banza-Congo é um d'estes pontos. Em segundo logar essas vantagens, existem apenas para elles depois que têem contacto com os europeus; emquanto o oceano não gemia debaixo da quilha dos nossos navios, nem as enseadas eram exploradas pelos nossos negociantes, que vantagens adviriam ao preto em a assentar á beira-mar, ou na margem do rio? Nenhuma; a não ser a da pesca, e o preto congo não tem tendencia para ella.

O que se póde affirmar é que um bom criterio presidiu á escolha da localidade, pois que seria muito difficil encontrar na parte de Africa, que eu conheço, e até impossivel, um local que reunisse tão grande numero de condições favoraveis como aquelle em que assenta S. Salvador. Imaginemos um grande circulo formado de altas montanhas divididas entre si por profundos sulcos onde se levantam colossaes representantes do reino vegetal; no centro d'este circulo colloquemos um elevado massiço com 7 kilometros de comprimento na direcção N. S. e estendendo-se muito e docemente para W. a E. n'um profundo valle com o desnivelamento de 250 metros para dar passagem a 1 kilometro da povoação, ao pequeno rio Laegi, e teremos approximadamente a topographia de Banza-Congo ou S. Salvador.

Comparando o que nos diz Duarte Lopes da antiga povoação, com a actual, encontrâmos um abysmo de differença, podendo ainda assim reconstruir-se parte das maravilhas que nos descreve.

Do recinto murado a NW. que servia de abrigo aos portuguezes, bem como do fronteiro a NE. em que vivia o rei, ambas construcções colossaes para o logar, de Affonso I Necumba ou Ngimga, restam apenas alguns pannos de muro em completa derrocada. Os comoros formados pelas pedras caídas, comoros que se assimilham a python phantastico em degestão laboriosa, attestam o magnitude d'essas construcções.

Ao centro dos dois recintos eleva-se a capella mór da cathedral, conservando o arco cruzeiro a firmeza dos primeiros dias.

Do lado do NE. as ruinas são menos salientes, mas bem visiveis.

O logar das antigas igrejas desenha-se no meio dos altos capins; a pedra de todas esses templos erguidos á gloria de Deus, serviu ha um quarto de seculo, na epocha das ultimas expedições militares, para fazer um fortim octagono com angulos reintrantes e capacidade para 260 homens.

Este fortim, situado no extremo SSE. do planalto, domina completamente o valle do Lueje, e é invulneravel por este lado.

Todos os edificios internos e dependencias estão por terra, apesar de modernos. A fortaleza necessita apenas de alguns reparos faceis.

Assisti durante oito annos á resurreição de S. Salvador.

Quando em 13 de fevereiro de 1881 entrava no logar da antiga cidade com os meus companheiros, tudo quanto nos rodeava era espantoso, indefinivel, desanimador.

Uma população que não excedia 600 almas, pobre e abatida, occupava o logar onde existiram as côrtes de D. Affonso, o Namba-a-Nguinga e D. Diogo, o «Magnanimo».

As populações vizinhas, inimigas ou indifferentes; as relações com as antigas provincias, rotas e sem esperança de serem soldadas; o commercio completamente arruinado, e lingua portugueza a tocar as raias do esquecimento; e para cumulo do infortunio, ahi existia já o elemento europeu a escarnecer de nós e a arrancar as ultimas raizes da nossa antiga influencia agonisante; era o que se apresentava sinistramente diante de nós.

Este estado de cousas, que nada tinha de brilhante, explica-se facilmente.

As expedições de 1859, desthronando o Dongo intruso, afugentaram todos os partidarios do mesmo, isto é, toda a antiga população de S. Salvador, e parte da circumvizinha. O preto admitte com facilidade os factos consummados; o Dongo era rei de facto. Apenas a povoação de Banza-a-Mputo, proxima de S. Salvador, e as da Madimba, onde residia o legitimo herdeiro do Congo, segundo o direito indigena, secundavam os esforços do Catende Elelo, actual rei.

Tomada emfim Banza-Congo, não sem grandes sacrificios, as povoações do S. vencedoras, voltaram aos seus lares, e as que existiam em S. Salvador deslocaram-se para O., ficando a antiga Banza habitada por poucos individuos que acompanharam o novo rei.

Este nucleo de população foi crescendo até que ahi por 1873 ou 1874 uma forte invasão de variola a reduziu muito, concorrendo para isso poderosamente, como reforço ao flagello, a feitiçaria e a estupidez.

Foi poucos annos depois d'esta razia que a nossa missão se estabeleceu em S. Salvador. D'essa epocha data um sensivel augmento de população, e se não posso dizer como Duarte Lopes, que tambem ahi chegou depois de uma razia ainda mais terrivel, a invasão dos jagas, que a cidade tem 10:000 almas, posso comtudo affirmar que deve attingir a cifra importante de 3:500 almas, o que me não parece pouco, attendendo ao tempo e á pequena densidade da população do Congo.

Para este resultado concorrem causas differentes: apontarei as principaes.

A protecção que a nossa missão sempre dispensou aos desgraçados, interpondo perante o rei a sua influencia, o qual não matou nem vendeu um só homem, posteriormente á nossa chegada, não devia concor-

rer pouco para attrahir a S. Salvador individuos que sentiam a cabeça pouco segura nas povoações vizinhas. Os medicamentos e carinhos dispensados a todos os doentes, que depois de muita demora se resolviam a fixar definitivamente o seu domicilio em S. Salvador, tambem devia ter a sua influencia.

Alem d'isso, o trabalho que a missão dava a quantos o procuravam, proporcionando-lhés assim uma escola de trabalho retribuido, tambem valeu, de certo, para isto, por alguma cousa.

Como não é minha intenção fazer o panegyrico da missão, não insistirei mais sobre este ponto.

Por outro lado, o caracter brando e mesmo bondoso do rei, que não só não castiga, mas nem mesmo obriga os seus subditos a trabalhar, o que é lamentavel, porque assim se perdem muitas forças que se podiam transformar em riqueza publica, tambem foi um facto importante, sem duvida.

O estabelecimento porém, de feitorias commerciaes, teve uma influencia indirecta mas decisiva.

Em 1882, M. Honorato Protech abria por conta de M. Daumas Berout & C.ª, de Paris, a primeira feitoria em S. Salvador.

Seja-me permittido dizer aqui, que ainda hoje sinto orgulho em ter, contra a opinião de todos, empenhado os maiores esforços, força de vontade e a pequena influencia de que dispunha, removendo todos os obstaculos que podessem contrariar esta empreza, que sempre se me antolhou decisiva para a prosperidade de S. Salvador.

O exemplo estava dado, devia ser seguido.

A casa portugueza do sr. João Luiz da Rosa accede ás instancias da missão, e em 1883 cria uma casa commercial em S. Salvador, e no anno seguinte faz o mesmo a forte companhia de Rotterdam, vulgarmente conhecida na costa por «casa hollandeza».

Fica assim a capital do Congo com tres feitorias, recebendo um commercio regular, e com elle a riqueza e a vida.

Deixando os annos anteriores a 1884, tomemos alguns dados referentes aos ultimos quatro annos. A média da permuta é representada por 6:000 kilogrammas de marfim e 30:000 ditos de borracha.

Estes productos na Europa devem ter sido vendidos pouco mais ou menos por 50:000$000 réis. Os costumes ou contribuição paga ao rei deve valer em mercadorias 360$000 réis.

Para transportar as fazendas, os productos, e para o serviço das missões catholica e protestante, são empregados annualmente uns 4:000 a 5:000 carregadores, que recebem como pagamento um valor approximado ao de 9:000$000 réis em mercadorias.

É certo que uma boa parte d'estes valores são levados para longe;

não é porém menos certo que em S. Salvador e cercanias fica a parte principal, tornando estes povos relativamente ricos.

É para notar que o movimento commercial seria mais importante se tivesse havido sempre um caminho desimpedido e segurança para as transacções, e sobretudo se houvesse um caminho para bois ou muares, uma estrada carreteira.

Infelizmente o caminho é pessimo, o unico meio de conducções é o hombro do preto, e os povos marginaes nem sempre deixam passar livremente os carregadores, apesar de receberem um certo pagamento pela passagem dos rios, etc.

Em S. Salvador, como no Zaire e na costa, o commercio que vem do interior é em geral vendido nas casas commerciaes por intermedio de interpretes ou linguesters, que fallam o portuguez.

Fazem dois ajustes, o primeiro com o europeu, e o segundo com o preto do interior; o primeiro fica sempre dependente do segundo, acontecendo muitas vezes que o preto do interior não o sanciona por encontrar que é fartamente roubado.

O linguester consegue quasi sempre que lhe fique uma boa porção do pagamento; algumas vezes quasi um terço. É verdade que estes interpretes fazem tambem despezas consideraveis, já enviando espingardas raiunas, fazendas e aguardente ás regiões productoras, já sustentando á sua custa os individuos que conduzem os generos, que são sempre em maior numero do que os indispensaveis, o que é penoso n'um paiz pobre.

Este costume, de um intermediario para todas as transacções, que só é prejudicial aos capatas ou senhores dos productos, os quaes algumas vezes ficam litteralmente depennados pela astucia do linguister, é levado tão longe no Congo, que um qualquer estranho para vender um cabrito ou uma gallinha, chama ou se lhe offerece um d'estes interpretes, o qual tem logo o cuidado de prevenir o europeu, em segredo, da conta que deve fixar para elle *comer;* é textual.

O resultado é ser o possuidor defraudado em beneficio de um sujeito que vive na ociosidade, com aquillo que de direito a outro pertencia.

Sempre me insurgi contra este modo de roubar o proximo, e para as compras menos importantes o costume vae caíndo, já porque uma parte dos vendedores conhece o portuguez, e já porque os europeus conhecem o Congo.

Todas as transacções são feitas por meio de troca; para as importantes e verdadeiramente commerciaes, a unidade de valor para troca, é a espingarda de ferro, a espingarda de fazenda e o arame; e para as transacções pequenas e ordinarias é o *coral matadi,* que são uns vidrilhos azues, como contas de rosario.

Os generos coloniaes que affluem a S. Salvador são o marfim e a borracha, com algum café vindo do Bembe.

Os dois artigos primeiro mencionados, sáem da região vizinha do Stanley-pool e mais ainda da região a E., comprehendida entre as bacias do Quango e Cassai, e ás vezes de mais longe. Em geral os mexicongos não vão commerciar a estas regiões; os azombo, raça eminentemente traficante, servem-lhes de intermedio.

O indigena do Congo em geral, ou compra a borracha aos capos nas grandes quitandas (mercados) do Zombo, ou entrega as suas fazendas aos Zombos para que lh'as vão permutar ao Pumbo (região da Takula) á Jaka, e outros sertões situados ao N. e NE.

Os indigenas d'estas regiões têem pronunciada tendencia para o negocio; é talvez esta a sua feição caracteristica. A industria é quasi nulla; a agricultura só digna de mulheres. Demais, o preto em geral ama as viagens; portanto, a procura de productos favorece as suas tendencias nomadas, que accusam uma epocha recente de fixação territorial.

Como acima notei, as casas commerciaes tiveram uma grande influencia no crescimento da população. As fazendas passadas para as mãos dos pretos, em pouco tempo se transformaram em seres animados, isto é, em homens. Conheci individuos que não possuiam um muleque e hoje têem dezenas.

É a mania do preto comprar o seu similhante; constitue para elle a maior ventura.

Assim como na Europa muitos fazem sacrificios para accumular um peculio que garanta os filhos da miseria, assim o preto faz sacrificios muito maiores para comprar escravos, não se importando com o que virá depois.

Vae, se é preciso, mutuar por um juro excessivo, porque o preto é usurario, não para comer, não para se vestir, pois com pouco se contenta, mas simplesmente para comprar os individuos que do interior vem a vender.

Em S. Salvador, os pretos compram homens, mas não os vendem; e assim em poucos annos foi a população quintuplicada. Este movimento continúa, e não sobrevindo alguma causa imprevista, em poucos annos será S. Salvador um grande centro de população no interior.

No Congo, as agglomerações de população são insignificantes, e comtudo não se póde dizer que a população seja pequena. Tenho poucos dados para avaliação, penso, porém, que não irá longe da verdade quem affirmar que dará uma média de 6 a 7 individuos por kilometro quadrado.

Esta população está disseminada e dividida em povoações quasi microscopicas, facto que a meu ver se explica pela tendencia fortissima que leva o preto a querer parecer grande e importante no meio dos

seus, e pela falta de um poder central forte, que désse a este movimento outra orientação.

Todo o individuo que se julga com certo poder, e possuidor de alguns escravos e mulheres, vae logo fazer uma povoação de que se intitula soba e senhor, Nfumu.

Este facto dá-lhe direito a resolver questões, abundante fonte de receita, gosar as doçuras de um immundo serralho e outras garantias que constituem o cumulo da felicidade ideal do africano.

As povoações principaes «banza», são a colmeia de onde enxamei as povoações mais pequenas.

A maior povoação que encontrei no interior foi na Macuta. Uma só banza chamada Ntingua, tinha mais de 3:000 almas; pois só d'esta povoação n'um periodo de dez annos, com grande sentimento do soba, que todo se lastimava, tinham saído nada menos que os povoadores de sete aldeias novas, acaudilhados por individuos atrevidos, que não quizeram soffrer mais as ordens dos seus antigos sobas.

A tendencia geral é para a descentralisação, e se em S. Salvador se tem dado o contrario, provém das causas apontadas acima.

II

Quem, partindo de Noki, a que o indigena tambem dá o nome de Boma, e transpondo os altos montes que formam as barreiras do Zaire, penetrar em uma região fortemente accidentada, se attender na disposição geral das montanhas, facilmente conhecerá que se vae elevando gradualmente até que em S. Salvador encontra uma altitude de 562 metros sobre o nivel do mar em Banana. Esta altitude, muito grande, se a compararmos com as regiões do N. como Stanleypool, deve ter uma influencia muito importante sobre a climatologia de S. Salvador e districtos vizinhos.

N'estas regiões do Congo, debaixo do ponto de vista climaterico, o anno póde dividir-se em quatro estações; apenas duas, porém, são bem caracterisadas: a do cacimbo ou secca, e a das chuvas. As outras duas são secundarias, e não é muito raro o faltarem completamente, sobre tudo a da pequena estiagem. Esta coincide geralmente com os ultimos dias de dezembro e prolonga-se até fins de janeiro e ás vezes muito alem; durante este largo periodo de seccura relativa apparece quasi todos os annos uma ou duas chuvadas. Nos annos regulares cáem as primeiras chuvas nos fins de setembro, sempre porém pouco abundantes nos primeiros mezes.

Em 1884 principiaram as chuvas a 4 de outubro e terminaram em 4 de junho. Em 1885 caíram as primeiras gotas de agua em 20 de se-

tembro e as ultimas em 14 de maio. Em 1886 choveu pela primeira vez em 20 de setembro e terminou em 21 de maio. Esta regularidade repete-se todos os annos; é quasi constante.

Os mezes em que maior quantidade de agua cáe, são abril, março e maio; n'estes tres é o primeiro que é de ordinario representado por uma percentagem superior a 400 millimetros.

A quantidade de chuvas varía muito de anno para anno, e quando não attingir 800 millimetros será um anno pessimo para a cultura indigena.

Nos ultimos annos no Congo tem havido quasi fome. Este estado de cousas data de 1883, epocha em que as chuvas começaram a escassear. Em 1886 caíram apenas 653,3 millimetros de agua.

Basta que a chuva seja pouco abundante, ou mesmo que se desloque um pouco a epocha da sua chegada, e faltará a *nguba* (arachis Epogaea); o indigena soffrerá muito na sua alimentação.

Se nos lembrarmos das grandes difficuldades com que ainda ha pouco teve de luctar Stanley para alimentar o pessoal da expedição, em soccorro de Emir-pachá, na região das primeiras cataratas, formaremos uma idéa de quanto é terrivel a falta de chuvas regulares nas regiões equatoriaes.

Como vimos, as chuvas ordinariamente principiam em setembro e terminam em maio. Pigafetta ou Duarte Lopes dizem que são «continuas nos mezes de abril, maio, junho, julho e agosto». Nem as chuvas são continuas, mesmo nos mezes em que são mais abundantes, nem chove nos mezes indicados, se exceptuarmos os dois primeiros; portanto ou foram exagerados, ou as estações se deslocaram, o que é menos provavel.

Em geral as grandes chuvas são acompanhadas de phenomenos electricos violentos: as arvores fendidas pelo raio, bem como as desgraças pessoaes não são extremamente raras. É para notar que o preto teme menos que o europeu as grandes convulsões da natureza, assiste a estas manifestações de forças colossaes e terriveis sem que um musculo se lhe contraria.

Nos mezes das grandes chuvas ha noites de uma belleza selvagem inexcediveis. Então o homem sente-se pequeno e o seu orgulho é obrigado a confessar que só Deus é grande.

O fundo negro de grossas nuvens prenhes de agua e electricidade, alumiadas em todas as direcções pelo continuo fuzilar do relampago, acompanhado pelo ribombar medonho do trovão, que abala todos os edificios, e cujo ronco se prolonga até ás entranhas da terra, deixando-nos mudos de admiração; sente-se e não se descreve. Então grossas gotas de agua, desprendendo-se das nuvens com violencia extrema, convertem o solo n'um verdadeiro lago. Foi durante uma d'estas avalanches de agua que em 1883, em menos de uma hora, o pluviometro do nosso posto meteorologico recolheu 197 millimetros de agua!!

Nas pequenas chuvas e nos ultimos dias das grandes é muito commum principiarem as trovoadas dos quadrantes W. e NW; é signal evidente de que as trovoadas e chuvas serão insignificantes; as verdadeiras, as importantes vem sempre dos quadrantes E., NE. e SE., impellidas por lufadas de vento de grande violencia, sempre pouco duradouras.

Na estação secca os ventos são quasi constantes, porém muito brandos. Sopram quasi constantemente de W. e NW.

Esta estação é principalmente caracterisada pelo cacimbo, que principia no fim de maio para terminar ao caír das primeiras chuvas em setembro. Em S. Salvador o cacimbo é tanto ou mais denso que os nevoeiros das margens dos nossos rios. Muitas vezes a distancia de 7 ou 8 metros mal enxergâmos os objectos que nos rodeiam. De ordinario principia antes do levantar do sol e só termina das nove ás onze horas para dar logar a um sol ardente.

A estação secca é tambem caracterisada pelas altas pressões barometricas. A marcha diurna do barometro é muito mais constante do que nos mezes de chuva e a amplitude das oscillações é muito menor. A maxima pressão diurna coincide pouco mais ou menos com as nove horas da manhã para ter o seu minimo ás tres da tarde.

Fiz poucas observações nocturnas, as que fiz porém permittem-me affirmar com o dr. Chavanne, que ha um maximo secundario pela meia noite e um minimo pelas quatro horas da madrugada.

A media annual da pressão foi em 1886 de $713^m,09$, e em 1887 foi de $713^m,33$, uma differença insignificante, como se vê. Os outros annos observados afastam-se pouco d'estas medias. As maiores pressões observadas durante cinco annos foram ás nove horas da manhã dos dias 22 de julho de 1886 e 22 de agosto do mesmo anno, que attingiram $717^m,84$. A marcha do barometro no dia 22 de julho foi a seguinte: ás nove horas da manhã, $717^m,84$; ás doze, $716^m,51$; ás tres da tarde, $714^m,11$; ás nove da noite, $715^m,67$.

As pressões minimas foram observadas a 7 de fevereiro de 1886, dia em que ás tres horas da tarde o barometro marcou $707^m,95$. N'esse dia a marcha foi a seguinte: ás nove horas da manhã, $711^m,60$; ás doze, $710^m,60$; ás nove da noite, $711^m,77$.

*

* *

As variações thermometricas não são menos consideraveis.

A opinião de que nas regiões tropicaes e especialmente n'aquellas que se approximam do Equador, a temperatura é quasi constante, não

só não se coaduna com as observações feitas, mas está em completa contradicção com ellas.

Nos mezes de julho e agosto quem vive em S. Salvador necessita agasalhar-se, se o não fizer tirita de frio e póde esperar a visita de uma pneumonia.

Em 1886 a media das minimas annuaes foi de 18°,3 e no anno seguinte de 17^{c},7. Os mezes em que temos as medias mensaes minimas são julho e agosto; assim em 1886 temos para julho 15^{c},1, e para agosto 15^{c},2.

Em 1887 em julho a media das minimas foi ainda mais baixa que no anno antecedente, pois dá-nos para julho 13^{c},6 e para agosto 14^{c},2.

A media das maximas foi em 1886 de 28^{c},7 e em 1887 de 28^{c},5, pequenissima differença.

Em 1886 foi fevereiro o mez mais quente de todo o anno, pois nos dá a media de 31^{c},5; e em 1887, março que nos apresenta 30^{c},9.

Em geral as medias maximas coincidem com os mezes de fevereiro, março e abril e as minimas com junho, julho e agosto.

A media absoluta foi em 1886 de 23^{c},5 e em 1887 de 23^{c},1.

As maximas diarias dão-se das duas horas e meia da tarde ás tres e meia; e as minimas das quatro ás quatro e meia da madrugada.

As mais altas temperaturas foram observadas em 1886 no dia 24 de janeiro e 29 de março, em que o thermometro marcou 34,5. Em 1887 foram os dias 4 de outubro e 1 de abril, que nos deram 34,2.

As mais baixas foram observadas em 1887 nos dias 22 de dezembro e 13 de julho, em que encontrámos no primeiro 10,2 e no segundo 10,3. É para notar que n'este mesmo dia a maxima foi de 30^{c}; temos portanto entre maxima e minima uma differença de 19^{c},8.

Parecerá sem duvida estranho que n'um mez, como dezembro, em que o calor já é grande, appareça o dia mais frio de todo o anno. Isto acontece algumas vezes, devido não sei a que causas. Em mezes de calor e até de chuva apparecem dias frios que prejudicam altamente a saude, tanto do europeu como do indigena.

As differenças psycrometricas tambem são notaveis, a maior foi observada em 1886 ás tres horas da tarde, de 12^{c},4. Ha muitos dias em que passa de 10.

A evaporação é mais activa nos mezes seccos; raramente passa de 10 millimetros e é mais raro ainda descer de 5. Oscilla entre estes dois numeros.

Em 1886 os mezes de maior evaporação foram março e setembro que nos dão as respectivas medias de 8^{mm},92 e 7^{mm},94.

Em 1887 foi tambem em março e setembro que foi mais activa, apresentando-nos 6^{mm},42 e 6^{mm},87.

Acontece algumas vezes que toda a evaporação é compensada pelo cacimbo de manhã, não a accusando portanto o udometro.

Não é muito raro, porque já o presenciei por tres vezes, vermos durante as grandes trovoadas caír graniso em S. Salvador, e uma vez em grande quantidade.

Chamou a minha attenção a differença de fórma da crystallisação: em vez da fórma redonda ou espheroidal tinham os granulos a fórma de bagos de uvas bem passadas.

Em muito tempo puz em duvida a existencia da saraiva nas regiões equatoriaes, a experiencia e a observação vieram mostrar que não havia fundamento para taes duvidas, e que realmente existe.

Pelos dados que apresentei sobre as condições climatologicas do Congo, dados que os estudiosos podem consultar miudamente na collecção das observações do observatorio meteorologico de Loanda ou do Infante D. Luiz, poder-se-ha avaliar do clima do Congo.

Já tive occasião de o dizer n'um relatorio e hoje repito-o: o clima do Congo, principalmente o do interior, nem é tão bom como o pinta o enthusiasta Duarte Lopes, nem tão mau como outros o têem apresentado.

Os nossos illustres exploradores Capello e Ivens, cuja opinião é de tão subido valor sobre o assumpto, affirmam no seu livro *De Angola á contra-costa,* que todo o nosso esforço colonisador caíu extenuado perante o clima do Congo.

S. ex.as têem rasão. O Congo pertence a uma zona eliminadora, o europeu não póde ahi exercer trabalhos penosos. Nunca poderá ser agricultor, expol-o ao sol ardente e ás intemperies seria aniquilal-o. Poderá, porém, prestar bons serviços, dirigindo os indigenas, e se tiver em consideração os preceitos geraes de hygiene tropical, poderá viver ahi regularmente.

Colonisar o Congo pela agricultura europêa, é uma utopia, que teria como consequencia a perda irremediavel de muitas vidas e muito dinheiro.

O nosso esforço deve dirigir-se á civilisação do indigena pelas missões, pelas escolas, pelo commercio, emfim, por todos os factores moraes e materiaes do progresso.

Terei mais adiante de me occupar de missões, e ahi direi o que em minha opinião ellas devem ser. Entretanto repetirei como Tisdel: «Um preto com certa instrucção e mediocre conhecimento da lingua fiota, póde fazer entre os naturaes o que o branco nunca fará», e como os srs. Capello e Ivens: «E esse preto, que nós prepararmos nos logares salubres será o unico colono capaz de adaptar-se n'aquelle ponto, o unico capaz de ter predominio no Congo». Da minha parte

acrescentarei: «S. Salvador e alguns pontos a SE. parecem-me convir para preparar esse preto, o unico colono possivel n'esta região».

III

Tendo dado uma idéa muito succinta do clima do Congo, vem talvez a proposito perguntar aqui: é o Congo um paiz pastoril, commercial ou agricola?

Póde responder-se affoutamente: é mais agricola que pastoril, e é mais commercial que nenhuma das duas cousas.

Nas immediações de S. Salvador e para o N., faltam completamente os rebanhos; um ou outro animal isolado é tudo o que se encontra.

A E., porém, de S. Salvador, e a uma distancia de uns 280 kilometros, encontrámos bois de pequeno talhe, mas gordos e bons para a alimentação do homem. Toda esta região até ás margens do Quango cria bois; é conhecida pelo nome de Damba, e produz, alem d'estes, borracha em abundancia. O seu commercio é realisado quasi em absoluto com o Ambriz e feitorias da costa ao N. d'este conselho.

O fabrico da borracha é da exclusiva attribuição das mulheres; d'isto resulta que existe ali sempre a fome; os homens apenas plantam bananeiras, o resto da cultura é quasi completamente abandonada. Passados os contrafortes do Kisolo e do Kusso, entra-se na região do Damba, que forma uma planura de areia e argilla encarnada, onde as gramineas não attingem de altura mais de 5 decimetros. O paiz é pobre em arborisação e abundante em lagoas pouco profundas; uma região sem drenagem.

Para compensar estes defeitos toda a planura é coberta de um pequeno arbusto de caules herbaceos, que produz a melhor borracha do Congo. É ao Damba que se deve recorrer para obter bois no Congo. Se nos encaminharmos, porém, para NE., para a região do Zombo, poderemos percorrer o grande planalto sem encontrarmos um só exemplar da raça bovina, e o mesmo nos acontece ao N. Percorri Macuta, e não vi um d'estes representantes e os indigenas pela sua parte só os conhecem por ouvirem fallar na sua existencia.

Em Bona e no litoral ha algumas manadas de bois, originarios uns do Damba e outros das regiões ao S. de Loanda.

Em S. Salvador, a nossa missão ensaiou a creação d'estes prestimosos animaes, teve porém de abandonal-a, por não ser possivel encontrar entre os indigenas quem se prestasse a guardal-os. Para o preto, o boi toma as proporções de uma terrivel fera.

Em 1860, quando de S. Salvador retiravam as nossas forças, dei-

xaram alguns exemplares ao rei; estes pouco se reproduziram. O clima não é favoravel, ainda que no tempo de boas pastagens chegam a engordar. Mais que uma occasião observei, que estes animaes morriam com extrema facilidade, atacados por molestia que não conheci.

Mais feliz que o boi é o carneiro africano. Este reproduz-se facilmente e desenvolve-se em pouco tempo; é de talhe medio, cabeça grossa, privado de pontas, os membros locomotores são delgados e fartos, o que lhes permitte fazer grandes viagens.

Conheço apenas uma raça, e creio que não existem d'ella variedades. No Congo o carneiro só nos presta o beneficio da carne, que é superior á do seu similar europeu. Não produz infelizmente lã; o seu corpo é coberto de pellos curtos e duros.

Seria muito para desejar que se introduzissem ali as raças do Cabo da Boa Esperança, onde os velos são estimados em dinheiro espantoso; talvez novas raças acclimadas na Africa ali produzissem bem, obtendo-se uma fonte de riqueza para os sertões do N.; valia experimentar.

De resto, o carneiro é raro no Congo e cada um vale 4$500 réis, sem que seja muito grande. Em Macuta e sertões do N. notámos que a creação do carneiro augmenta, não constituindo comtudo agglomerações que mereçam nome de verdadeiros rebanhos.

A povoação que possuir trinta cabeças, já se julga sufficientemente rica para não procurar augmentar este numero. Quasi sempre os carneiros constituem o dominio mobiliario do chefe da povoação.

Nas margens do rio Kuibo encontrei carneiros de uma belleza excepcional. O indigena do Congo, em opposição a quasi todos os povos primitivos, despreza completamente o leite, seja elle de que animal for.

A cabra é mais commum que o carneiro, ainda que não abunda; é pequena, tem as pernas delgadas, cabellos curtos e densos. De ordinario produz seis filhos n'um anno. Um cabrito regular póde valer 1$800 a 2$000 réis. O indigena, que em delicadeza de paladar não é exigente, dá o mesmo valor á carne do cabrito e á do carneiro.

A cabra poderia reproduzir-se com facilidade, se não fosse atacada de um grande numero de molestias que a dizima.

A creação de porcos é mais desenvolvida que qualquer das precedentes, sendo ainda assim deficiente; a carne d'este animal é a que o preto mais estima e portanto melhor paga, ainda que a qualidade em geral é muito má. São muito raras as grandes e gordas. Em geral recebem como ração alguma raiz de mandioca e alguma massaroca de milho, raramente. O animal procura as hervas tenras e o coquenote, quando a fortuna lhe deparou perto da habitação algum bosque de palmeiras.

Em geral têem um aspecto faminto e fornecem uma carne muito inferior que seria rejeitada n'um posto de inspecção, se existisse. Estes animaes têem a sua hecatombe na occasião dos grandes enterros, onde a sua carne é obrigada, como entre nós o perú pelo Natal.

Um indigena que possua dez d'estes animaes é com certeza um homem de fortuna, conhecido em 20 leguas de circumferencia.

O preto nunca mata animaes novos para alliviar as mães; cria tudo, e como não cuida de os alimentar, as raças degeneram rapidamente, tornando-se rachiticas e enfezadas em poucos annos.

O porco de raça consegue distinguir-se immediatamente do seu similar de raça europêa, pelas orelhas caídas e principalmente pelo seu nariz afilado, que vae terminar quasi em ponta.

Só os quatro quadrupedes domesticos mencionados fornecem alimentação ao indigena.

O gato, animal estimado e que o preto tambem come, nunca é creado para este fim. A pelle d'este felino, bem como a do macaco e a de muitos outros animaes selvagens, é tida pelos pretos em grande conta, por servir de distinctivo aos chefes, e todos os que podem se enfeitam com ellas nos dias de grandes batuques. É ornato exclusivamente reservado aos homens.

O cão, animal que o preto estima tanto como o europeu, differe muito do nosso.

Creio que é o *canis lupus* e parece-se muito com os descriptos entre os *niam-niam*.

É pequeno, tem o focinho extraordinariamente aguçado, os membros delgados, as orelhas curtas e sempre direitas, o ventre proeminente, a cauda curta e sempre em fórma de anzol.

Ainda não encontrei um unico que ladrasse, apenas soltam uivos sinistros. Apesar da affeição que lhe consagra, o indigena martyrisa-o pela fome. A sua alimentação consiste em roer algum osso que resistiu aos fortissimos malares do amo, em *kuanga, infundi* e feijão em dóses homœopathicas.

Presta apenas dois serviços, bater os capins para levantar algum raro antilope e encarregar-se da limpeza das creanças da povoação. É muito curioso ver pela manhã uma mãe collocar no largo, que forma a testada de sua casa, uma creança, e tirar da garganta quatro ou cinco guinchos agudos; este signal é invariavel; immediatamente toda a canzoada da povoação cerca a creança, limpando-a com mais cautela que algumas amas.

Parece que o cão africano não contrahe a raiva; pelo menos nunca me constou ali a existencia de tal flagello. Nas regiões que visitei, a carne do cão é rejeitada; ninguem a come.

Affirmam-me comtudo que ao N., não distante do Stanley-Pool, engordam o cão para o comerem. Parece-me verdadeira esta affirmação, pois haverá uns quatro annos o rei do Congo recebeu d'aquelles logares um bonito cachorro, muito gordo; era presente de um soba que o enviava com a indicação de que era para comer, o que o rei não fez. Todos os conguezes têem horror á sua carne. Eu tinha, porém, um *libolo* na missão que a comia todas as vezes que o podia fazer em segredo.

As aves domesticas são em pequena quantidade. A mais commum é a gallinha; em geral é pequena e magra; são raras as grandes. A sua alimentação é pouco cuidada.

É creação exclusiva da mulher e é tambem o animal que ella mais estima; constitue a parte mais importante dos seus haveres mobiliarios, os unicos que o preto verdadeiramente possue.

Todas as vezes que o individuo está doente fica prohibido, pelo seu medico, de alimentar-se com carne d'este animal. Em regra, em questões de alimentação o preto tem o paladar pervertido; attende muito á quantidade e muito pouco á qualidade. Assim, estima em pouco os ovos; nos logares em que não existem europeus são quasi dados. Fazlhes ainda perder o valor a superstição de que o uso d'elles os inhibe da gloria de serem paes; isto basta para serem lançados á execração por todos os que estão possuidos d'esta mania. Hoje, em S. Salvador uma gallinha não se compra por menos de 500 a 600 réis. Esta ave entra em todas as scenas de feiticeria; é sobre ella que são descarregados todos os maleficios; talvez venha d'ahi o ser prohibida durante as doenças.

Alem da gallinha, que em maior ou menor quantidade se encontra por toda a parte na Africa, os indigenas ribeirinhos criam tambem os patos. O unico que encontrei no Congo, já domesticado, já selvagem, creio ser o *anas machata,* de Lin. No estado selvagem vive nos rios e lagoas; é porém bastante raro.

As pombas, que tambem procriam admiravelmente, são ainda mais raras. São de talhe inferior ás nossas; os seus habitos, porém, são os mesmos.

Esta pequena resenha dos animaes domesticos, sabendo nós que a caça e a pesca são quasi nullas, exceptuando a segunda, nas praias, onde tambem é feita por processos primitivos, e portanto insignificante, habilitam-nos a affirmar, em primeiro logar, que o Congo de nenhum modo é um paiz pastoril, e em segundo, que a alimentação indigena é composta quasi exclusivamente de vegetaes, facto que talvez tenha influido sobre o caracter brando d'estas populações.

É muito possivel que este clima não favoreça o desenvolvimento

da pastorisia. Alem d'esse impedimento, ha outro, a meu ver, ainda mais forte e mais importante.

O defeito capital que caracterisa estas populações é o baixo sentimento da inveja. Este facto tem uma importancia muito decisiva no augmento da riqueza e no progresso moral d'aquellas sociedades.

Tenho encontrado pretos com desejo de crearem pequenos rebanhos e saírem assim do modo de ser social que os cerca. Estas tendencias para progredirem são-lhes por via de regra fataes.

Todos os seus vizinhos o olham com maus olhos; se lhe não podem roubar o que elle possue, estropiam-lh'o, e em pouco o feiticeiro mostra-lhe praticamente que nas sociedades primitivas e supersticiosas se paga caro o querer sobresaír.

D'aqui resulta que os mais activos e emprehendedores desanimam, não tendo segurança nem para si nem para os seus haveres.

É n'este facto e n'outros analogos que devemos procurar a causa da tão decantada, ampliada e mesmo calumniada indolencia do negro.

Se, como me parece ficar bem demostrado, o Congo não é um paiz de pastorisio, será ao menos uma região agricola?

*
* *

Em um trabalho muito modesto que alcançou as honras de ser publicado no *Boletim* da Sociedade de Geographia de Lisboa, descrevia resumidamente as especies principaes cultivadas no Congo; hoje, para não voltar sobre os mesmos passos, direi poucas palavras sobre o tempo e systema de cultura.

Um anno do Congo, *nvu,* é o espaço do tempo decorrido de uma estação secca á seguinte, e divide-se em periodos secundarios, que de algum modo correspondem ás nossas estações. A lua serve-lhes para contarem os mezes; de lua nova a lua nova fazem um mez a que dão o nome de lua *ngonde,* palavra que tanto significa uma duração como a mesma lua. Os indigenas conhecem perfeitamente os periodos secundarios do seu anno.

Para principiarmos com o nosso temos *massanza,* que corresponde a janeiro e fevereiro. Este nome vem de estarem então as hervas a meia altura. É tempo de sementeira de feijão, milho grosso e plantação de bananeiras. Segue-se-lhe immediatamente *kundi,* correspondente aos mezes de março e abril. São destruidas as hervas que infestam as plantações, e empilhadas para apodrecerem.

Vem logo depois o *kuintombo,* correspondendo a maio e junho. É

o tempo de propagar a couve por meio de estacas (a couve do Congo não produz semente).

Terminado este periodo, que é dos mais socegados na agricultura indigena, temos *seivu,* que corresponde a julho e agosto. São sementadas as margens dos rios e ha grande faina no córte das gramineas, que devem abrigar, formando os tectos das palhotas, a familia indigena, da intemperie.

Principia a colheita da uguba; são mettidos á terra os troncos da canna saccharina.

Em seguida temos *piaza,* setembro e outubro. Queimam-se os capins. Cáem as primeiras chuvas. Semeiam-se as innumeras variedades de corcubitaceas, mettem-se na terra os troncos que devem produzir a mandioca, preparam-se terrenos para as suas sementeiras; é tempo de grande actividade para as mulheres e de caça para os homens.

Temos ainda como correspondentes aos ultimos dois mezes do nosso anno *nkiala.* É bom periodo de sementeiras, como lentilhas, feijão, uguba, etc. Deve notar-se que esta correspondencia aos nossos mezes não é perfeita, porque estes periodos não guardam entre si a uniformidade de sessenta dias; ha-os maiores e menores.

A grande cultura d'esta região é sem contestação alguma a da mandioca. Abençoado seja o nome do que primeiro ali introduziu esta preciosa euphorbiacea: é a encarnação da providencia para estas miseras populações.

Será difficil encontrar terrenos onde ella mais produza do que no Congo.

Os cultivadores procuram ordinariamente as encostas onde predomina a mica com os oxydos de ferro, que dão ao terreno uma coloração amarellada, quando descarnado. N'estes logares é mais lenta, tanto a fructificação das volvas, como o desenvolvimento da planta; a qualidade é porém melhor, a fecula mais branca e mais doce.

No fim de dois annos extrahem-se esplendidas raizes; tenho-as encontrado com 8 kilogrammas e mais de peso.

Nos terrenos de alluvião, que não abundam, onde predomina o humus, a fructificação é mais rapida, dezoito, vinte mezes, e as raizes são extraordinariamente desenvolvidas, mas a qualidade é inferior.

A cultura é facil e pouco trabalhosa. Na estação secca as mulheres cortam as gramineas, procurando extrahir as raizes das moitas; hervas e raizes são empilhadas, e tudo coberto com uma leve camada de terra, dando á pilha a maior amplitude possivel.

Ao caír das primeiras chuvas são queimadas estas pilhas. Conhecem os pretos perfeitamente a utilidade das cinzas e terra queimada. Procuram troncos mediocres de mandioca, que são expostos ao sol por

alguns dias. Em seguida, pedaços de um palmo de comprimento são soterrados com o auxilio da enxada indigena. Passados trinta dias apparecem á superficie os primeiros rebentos. Para economisar o trabalho de arroteação, sempre difficil por entre a mandioca, é semeada a especie de feijão conhecida no Congo com o appellido de *cassa a ndamba,* o qual é uma variedade do «dolychos monacalis»; addicionando algumas sementes de *uando,* esplendida leguminosa arborescente, que dá o fructo em junho do anno seguinte e que se approxima da nossa lentilha. Agora o trabalho com esta plantação é apenas de extirpar as hervas que se desenvolvem com prodigiosa facilidade, emquanto não emsombradas pelas folhas da mandioca..

Ha dois systemas de colheita: consiste o primeiro em extrahir as raizes feitas e deixar as pequenas; a plantação assim, fornece mandioca durante seis ou sete annos; o segundo, mais seguido, consiste em deixar desenvolver bem todas as raizes e em seguida arrancar tudo e mudar de terra. É preciso recorrer a este modo todas as vezes que a plantação se tornou nulla. As raizes, ficando tempo demasiado na terra, tornam-se lenhosas e improprias para alimentação.

Esta preciosa planta, alem de fornecer á alimentação indigena toda a fecula e gluten, ainda abastece de boa hortaliça a cozinha, com as folhas e talos tenros, e lenha para o fogo.

Nem todas as regiões do Congo são por igual aptas para esta producção. Em Macuta e no Zombo esta cultura é mais difficil e trabalhosa, e rachiticas a planta e as volvas.

O preto do Congo, mais atrazado que o seu irmão de Angola, desconhece completamente os processos para obter a farinha torrada; emprega-a sempre solta, já para fazer o infundi, já para a kuanga. A raiz crua é má para a alimentação e pouco procurada; apenas creanças e algum faminto a comem n'este estado. Cozida ou assada não é má, e tive muitas vezes de a comer d'esta maneira.

A mandioca é a base da alimentação indigena; o que nós consumimos em pão, batata e arroz, consome-o o preto em farinha de mandioca.

A população do Congo prefere sempre esta farinha á de milho, e só usará d'esta ultima quando lhe faltar a primeira. D'aqui provém que todo o milho grosso, que produz exuberantemente, é consumido em verde, guardando em massaroca apenas a semente e o que destinam ao europeu para alimentação de aves.

Se a mandioca possue no Congo todos os elementos feculentos e amiaceos da alimentação, uma outra planta não menos preciosa, porém mais delicada, fornece elementos gordos.

Refiro-me a *arachis epogea,* essa leguminosa que tantos serviços presta ás populações africanas.

Para que esta cultura seja abundante e prospera duas cousas são precisas: um terrano bem cuidado e abundancia de chuvas.

As sementes são lançadas á terra grão a grão, nos mezes de setembro a dezembro, para serem colhidos os fructos em julho e agosto.

Se as chuvas forem abundantes, as vagens que se encontram no solo a uma pequena profundidade, contêem grossas sementes, esperança e alegria dos indigenas. Nada mais bello do que uma boa plantação da uguba em florescencia; as flores amarellas, tendo por fundo o verde escuro da planta, são de um effeito surprehendente, que tem muita similhança com o dos nossos campos de trevo.

Uma unica sementeira fornece sempre duas colheitas, a primeira nunca é tão bem feita que não fiquem algumas sementes, que germinam ás primeiras chuvas e fructificam em abril ou maio; esta é pouco importante.

As grandes culturas de uguba e mandioca poderiam dar esperanças a emprezas européas, quando os sertões do Congo fossem cortados por um caminho de ferro ou mesmo por uma estrada regular. No estado actual seriam impossiveis.

A cultura que se poderia ensaiar com algumas esperanças seria a do café e cacau, o tabaco que é bom, e a canna saccharina para consumo interno, sendo como é impossivel a exportação. Sem estradas não ha cultura possivel no Congo, a não ser a restrictamente precisa para o consumo local. Esta região é actualmente e sel-o-ha ainda por muitas annos, um paiz de exploração commercial e não agricola, não obstante a fertilidade do solo. Seria, porém, muito para desejar que o europeu ahi creasse algumas culturas que seriam como granjas, onde o preto aprenderia não só a dedicação e os habitos de trabalho, mas até os precisos para aperfeiçoar o que actualmente cultiva.

As duas culturas que mencionei são as importantes, todas as outras são muito restrictas. A cultura indigena está na infancia; os unicos instrumentos de que se serve são o machete, para cortar hervas e troncos, e a enxada circular de ferro batido, de origem africana, mas hoje espalhada largamente pelo commercio europeu. Com instrumentos assim rudimentares só me admira que cultivem tanto e com uma perfeição relativa.

No Congo é a preta que geme debaixo de todo o trabalho de cultura, cozinha, amamentação dos filhos e todos os trabalhos caseiros. Nenhuma é exceptuada; as mulheres do primeiro potentado africano trabalham tanto como as do ultimo escravo. Um abysmo de differença existe entre a mulher nas sociedades civilisadas e nos selvagens. Ali a mulher custou dinheiro; é urgente que indemnise largamente d'esse capital o seu senhor.

Este excesso de trabalho e a carencia quasi absoluta de affectos da parte do marido, explica, a meu ver, a rasão por que a mulher depois de um desenvolvimento bastante precoce até aos quinze annos, está velha aos trinta, e, se consegue ver os quarenta e passal-os, apresenta á nossa vista admirada todos os caracteres de uma mumia ambulante, ao passo que o preto conserva uma certa presença juvenil até idades bem avançadas.

Tem-se dito e repetido com exagero que as populações africanas são a expressão mais completa da preguiça e da indolencia, e á força de repetir-se, tem esta opinião adquirido os fóros de um axioma. Pelo que diz respeito ao homem comprehende-se e póde conceder-se; observando, comtudo, que as raças adiantadas se vivessem no mesmo meio e nas mesmas condições não trabalhariam mais que as africanas incultas.

Emquanto á mulher, é redondamente falso e injusto. A mulher do Congo é em toda a justeza da phrase uma martyr do trabalho assiduo, constante e penoso. Não se imagine, porém, que ella trabalha porque teme as violencias do marido; não, no Congo ella é tratada com brandura relativa, o marido exige de comer, mas não a manda trabalhar nem a obriga. É ella que por inclinação, por costume, por tradição, está sempre na brecha. Deseja tambem possuir; faz pois tudo o que póde para juntar um peculio com que compre uma muleca que a ajude.

Na capital do antigo Congo os prejuizos contra o trabalho vão caíndo lentamente; os homens de origem livre, nas occasiões de maior faina, já ajudam as pretas a desbravar o terreno, emquanto que os muleques conduzem as cargas para as feitorias européas.

Esta area de actividade relativa é restricta, e forçoso é confessar que fóra d'ella o preto vive contente n'uma sociedade desmoralisadora, occupando-se apenas em tratar questões que pullulam por toda a parte.

Pelo que dito fica, comprehende-se bem que o Congo é mais agricola do que pastoril, não sendo no rigor dos termos nem uma nem outra cousa.

O que, porém, me parece certo é que esta região reune em si todas as condições requeridas para vir a ser um paiz productor, por meio da agricultura, e que se hoje a não tem, deverá vir a tel-a quando o o preto, o unico colono possivel, comprehender todas as vantagens que do solo lhe podem advir.

Um paiz profundamente accidentado, sulcado em todas as direcções por numerosos cursos de limpida agua, com uma drenagem facil dotado de um solo magnifico, apto para todas as culturas tropicaes, e parte das européas, tem de certo reservado um bom futuro e vale al-

guns sacrificios. O que urge é preparar o indigena para essa grande obra; e essa preparação ha de ser fatalmente lenta, mas efficaz.

A mulher do Congo vende ou permuta todas as sobras dos productos dos seus campos, á sua vontade sem que o marido tenha ahi qualquer interferencia. Trabalha no dia em que quer, e descansa, quando lhe apraz sem que o marido tenha o direito de intervenção. Existe no Congo uma superstição, que de certo foi inventada pela imaginação mais viva da mulher, com o malicioso fim de alliviar-se um pouco do duro trabalho que a opprime.

A mulher, que durante o periodo da gravidez, sonhou ou fingiu sonhar qualquer cousa, logo que dá á luz, designa o filho ou filha com o nome de *Lombo,* o qual, por esse facto, fica com o direito a receber logo um boné e um panno para se embrulhar. A côr das fazendas, de que são fabricados estes objectos, devem estar em harmonia com as côres que em sonhos se representaram á mãe. O que, porém, é mais interessante é que a mãe sempre sonha que no dia de *Sana* (um dos dias da semana indigena) não póde ír á plantação, porque infelizmente lhe aconteceria alguma grande desgraça.

Algumas que tinham tendencias para trabalhar, em vez de um só dia, sonhavam dois, sendo o segundo sempre *nkengue.* Todos respeitam estes e outros sonhos menos innocentes, e muitos actos da vida pratica são determinados por elles, prestando o indigena a essas phantasmagorias da imaginação os fóros de verdades demonstradas.

Ha uns nove annos todos respeitavam um dos dias da sua semana, que se compõe de quatro; hoje guardam, pelo menos, em S. Salvador, o domingo, trabalhando nos restantes.

IV

Nas sociedades adiantadas, o desenvolvimento e prosperidade das industrias é sempre a resultante de forças harmonicas e de factos antecedentes, que a determinaram, como o commercio e agricultura. Nas sociedades grosseiras o pouco que se faz significa apenas o esforço de uma intelligencia rude luctando contra forças naturaes irresistiveis que tentam aniquilal-a.

No Congo a industria é quasi nulla; ainda assim o que nos apresenta mostra claramente ao observador que a raça preta se aperfeiçoou, se não com a rapidez das raças arias, ao menos de um modo que nos attesta a sua perfectibilidade, e nos consola em relação ao seu futuro. O ferro é explorado no Congo ha centenares de annos. Parece que estas populações não conheceram uma idade de pedra, pelo menos até hoje nada se descobriu, que eu saiba, que tal prove.

O ferro é abundante em todo o Congo; encontrei-o em grandes afflorações á superficie, no Zombo, onde abundam os ferreiros.

Nas grandes feiras d'aquella região vende-se um bloco de muitos kilogrammas de peso, por baixo preço.

Em seguida o artista leva-o ao fogo a fim de o desaggregar das particulas terrosas e estranhas, obtendo por este processo grande numero de pequenos granulos de ferro, que colloca sobre uma lamina do mesmo metal, activando o calorico por meio de uma engenhosa ventoinha. Logo que obteve a temperatura conveniente colloca-o todo sobre uma pedra e bate-o para lhe dar a primeira fórma.

A bigorna é um massiço calhau, o martello é substituido por um pedaço de ferro, que se assimilha á mão de um gral, uma tosca tenaz segura o minerio incandescente. Para se obter um assoprador, ou instrumento para activar a combustão, corta-se um tronco de pau pouco rijo com o comprimento de 1 metro. A parte posterior conserva o diametro, a dianteira é adelgaçada; dois furos parallelos com o diametro de 500 réis são praticados em todo o comprimento, sem que se communiquem.

Na parte posterior do tronco abrem-se duas largas cavidades, que communicam respectivamente com os dois furos longitudinaes. Duas pelles de raposa ou chacal são adaptadas ás largas cavidades e terminam em fórma de barrete phrigio, fazendo pequenos saccos. Uma peça de argilla cozida, é collocada em frente dos dois orificios que expellem o vento, já para o reunirem, já para obstar a que a peça de madeira se queime nos carvões incandescentes. Um muleque, sentado e cantando ordinariamente, pega com as duas mãos nos saccos de pelle, e imprimindo-lhes um movimento vertical alternado, obtem que o fogo seja constantemente excitado ora com um, ora com outro orificio.

É espantoso como levam ao rubro uma lamina de ferro em poucos minutos. Os ferreiros do Congo desconhecem os processos para a preparação do aço, bem como para dar a tempera. Os instrumentos são cortantes unicamente por serem muito adelgaçados de um lado e constantemente afiados em pedras que gastam o ferro. Ha ainda poucos annos que os ferreiros indigenas fabricavam todas as enxadas *ensengo* e não tinham por assim dizer mãos a medir. Cada uma regulava em preço de 450 a 500 réis. Hoje o commercio europeu introduz tal numero d'estes instrumentos por um preço inferior a metade, que póde dizer-se que este ramo de industria está morto pela concorrencia.

Fabricam comtudo pequenos machados, setas para a caça das ratas, facas grandes, laminas para instrumentos musicos, e sobretudo argolas de cobre para enfeite das pernas e dos braços da preta. A amalgama de latão e cobre, que o commercio introduz debaixo do

nome de arames, é fundida com facilidade em cadinhos de argilla amassada com fibra de bananeira; d'aqui passa a fôrmas apropriadas e temos pulseiras da grandeza descripta. Algumas apparecem com um peso superior a 2 kilogrammas, e algumas vezes uma mulher tem quatro e cinco em cada perna, o que forma um contrapeso de 16 a 20 kilogrammas de metal; grilhetas voluntarias. Este costume, suprema distincção de elegancia e opulencia, só o têem as mulheres ricas, e custa algumas vezes a vida, mas não corrige. Na occasião das grandes aguas, estas enormes argolas impedem a natação e as desgraçadas são impellidas ao fundo das correntes sem remedio.

Da região ao N. de S. Salvador, como Lundi e terra dos *avumbs,* sáem umas pequenas barras de cobre mal fundido com 5 centimetros de comprimento, por 1 de espessura. Affirmaram-me que eram moeda correntc d'aquelles povos. Deve haver ahi muitos ferreiros, porque exportam todas as zagaias e facas de phantasia, que vendem por um preço muito elevado para servirem de objectos de luxo das pretas do baixo Congo.

A materia prima nos logares proximos da costa é fornecida pelos arcos de embalagem de fardos, canos de espingardas arruinadas, fechaduras inuteis e toda a qualidade de ferros velhos; no interior é o ferro nativo preparado pelos processos já descriptos.

Tanto no Zombo como no Bamba fabricam os indigenas umas figuras de metal, que se espalham por todo o sertão, e são muito raras. Estas figuras arremedam um crucifixo; é com certeza uma manifestação da tradição christã. É no Bamba especialmente que apparecem os artistas d'esta especialidade.

Hoje podem fundir as barras metallicas; nos tempos, porém, anteriores á introducção d'esta materia pelo commercio deviam servir-se do cobre extrahido das minas do Bembe e de outras que se dizem existir proximo ao Ambrizette (região do Bamba).

Quasi todos os portuguezes que escreveram ácerca do reino do Congo nos fallam das celebres minas de cobre de Bamba. Pela posição que lhes designam nas proximidades do rio Mbidchi, estas minas são as modernas do Bembe.

Uns porém dizem-nos, como Balthazar Rebello de Aragão, que essas minas distam 5 leguas do mesmo rio; o que concorda plenamente com a posição d'aquellas que principiaram a ser exploradas em 1856.

Outros, como Manuel Vogado Sottomaior, affirmam-nos textualmente que estavam junto ao rio Ambriz. E ainda outros, como Banha Cardoso, depois de nos darem a topographia completa do logar, citam-nos até as pessoas que as visitaram, dizem-nos que lhes passa um rio por perto, o qual se chama Ambriz.

Sou de opinião que [1] todos têem rasão e todos disseram a verdade. O primeiro referia-se ás actuaes e os segundos referiam-se a outras minas, que os indigenas me affirmam existirem á margem do Albidahi, junto á povoação de Kinganga, que foi uma antiga estação missionaria. Ali encontrei em 1883 um sino, imagens, cruzes, calices, navetas, thuribulos, etc.

Se juntarmos a isto a noticia de que proximo do Ambrizette, na região do Bamba, que confina com o Bembe, ficâmos certos de que toda a região é abundante em jazigos de cobre de primeira qualidade.

Attendendo á riqueza metallurgica da região, facilmente se concebe que os ferreiros desempenham um papel muito importante na industria indigena, e póde affirmar-se que se estes filhos de Vulcano não fabricam, como na mythologia grega, raios que fulminam atrevidos titans, produzem ao menos uteis instrumentos para cultivar a terra.

*
* *

Se o ferreiro desempenha um papel de certa importancia na vida indigena, o carpinteiro tambem ahi tem o seu logar. O seu instrumento é um machado em fórma de cunha e uma comprida faca.

No Congo não são de ordinario os carpinteiros que fabricam as casas indigenas; todos sabem fazel-as. Estas construcções, apesar de pouco solidas, são incomparavelmente superiores ás que habitam as populações ao norte do Zaire.

As cubatas são invariavelmente rectangulares; têem tecto de 8 metros de comprimento, por 3 de largura. Do solo ao cume pouco excederão 3 metros de altura.

Os lados são feitos de paus espetados na terra; o preto tem o cuidado de carbonisar a parte que mergulha no solo, para resistirem efficazmente á humidade. Estes paus ou estacas são ligados fortemente entre si por meio de cannas horisontaes, atadas com a parte fibrosa do papirus. Tres forquilhas em renque supportam o tecto.

Este é formado com as peciolas da *clais gnicuensis* ou com as hastes da *raphia vinifera*.

Camadas sobrepostas de colmo e ligadas por meio de cannas e fibras, formando zonas parallelas de 6 ou 7 centimetros de largura, abrigam os pretos contra a intemperie e violencias do clima.

A choupana é invariavelmente dividida em dois compartimentos. O maior serve de cozinha, de sala de visitas, de jantar, etc. O

[1] *Memorias do ultramar*, de Luciano Cordeiro.

mais pequeno serve de quarto de dormir, guardar provisões e fazendas, é celleiro, e casa forte. É o *gudi a neo*, a casa mãe, onde nenhum estranho deve penetrar. No primeiro compartimento póde entrar todo o mundo, mesmo que o dono não esteja em casa, não acontece o mesmo no segundo. Communicam por meio de uma porta muito estreita, que só com difficuldade será transposta por uma pessoa medianamente corpulenta.

De ordinario as cubatas não têem janellas; a unica abertura de entrada é tão baixa e estreita que mal se póde entrar por ella, e quando o fazemos somos obrigados a curvar de um modo muito incommodo a espinha dorsal, tomando uma posição ridicula, que se assimilha á de um nadador que vae mergulhar.

As portas são feitas de papiro secco e ligado; algumas, porém, são de madeira, unico signal que representa o trabalho do carpinteiro e a riqueza do possuidor.

Uma cubata bem feita, como o são de ordinario as do interior do Congo, é muito mais hygienica e confortavel do que parece á primeira vista.

Os intersticios das palhas renovam constantemente o ar e impedem as correntes prejudiciaes.

As testadas são tecidas com grande cuidado e apresentam desenhos curiosos e pittorescos, onde predomina a linha recta. Onde, porém, o carpinteiro congo apresenta toda a sua pericia artistica é em fazer tambores para os batuques.

Abstrahindo do trabalho de perfurar um grosso tronco com instrumentos muito rudimentares, a parte externa, coberta de altos e baixos relevos, muitas vezes, de um desenho correcto e de bom gosto, mostra-nos que o preto tem algum talento e ideal artistico. Póde observar-se o mesmo bom gosto nas grandes colhéres de pau e nas bocetas para guardar tabaco em pó finissimo, que tem largo consumo.

Todos os rudimentares instrumentos musicos que o preto conhece, se fizermos excepção das cornetas, que são pequenas pontas de marfim furadas no centro, e com uma pequena abertura do lado mais fino, onde o tocador colla os labios para produzir o som, são obra do carpinteiro.

Os idolos antropomorphos, as figuras de esculptura indigena, que abundam no Zembo e ao norte do Zaire, apesar de imperfeitas, mostra-nos que o preto principia a comprehender o desenho das fórmas humanas, e o copía em traços mais ou menos grosseiramente.

Em raras camas de pau, como catre, insculpem figuras phantasticas de animaes sibilinos e cabalisticos, que só têem existencia subjectiva.

O indigena do Congo tem tendencia para a carpinteria como o seu

irmão cabinda, e em poucos annos existirão d'estes artistas, o que é uma felicidade para a substituição do europeu.

Todos os nossos chronistas que se occuparam de cousas da Africa nos fallam da conhecida *mabella*, que fornecia não só o vestido dos indigenas, mais ainda era um artigo de exportação estimado.

A abundancia de algodões de todas as côres e qualidade e o seu preço relativamente baixo, arruinou quasi completamente este ramo de fabricação africana.

Em Macuta e no Zombo vi tecer a mabella fina com as verbenas das folhas da *raphia vinifera*. Só uma paciencia de preto podia fabricar este tecido; o panno grande é formado por muitos pequenos que têem a fórma de guardanapos: Os indigenas do baixo Congo já hoje não sabem tecer estes pannos que, de primeira qualidade, têem a finura e consistencia da seda forte.

Em geral hoje encontra-se a mabella grossa, que é muito leve e tem um preço rasoavel para, depois de desfiada, encher almofadas e colchões.

Hoje o preto do Congo veste-se quasi exclusivamente de algodão de mil côres e qualidades e apenas nas occasiões de batuque, prefere a mabella, addicionando-lhe pela parte anterior uma pelle de gato, macaco, raposa, lontra, chacal ou outro animal de pello fino.

Vem-nos naturalmente ao espirito a idéa de que o preto assim vestido, commemora inconscientemente nas suas festas os grandes periodos sociaes por que tem passado. Abandonada a nudez completa devia vestir-se de pelles, que a abundancia de animaes n'essa epocha lhe devia fornecer sem difficuldade.

Deu mais um passo e descobriu as propriedades textis da palmeira e outras arvores e hervas, e teceu o panno de mabella.

No seculo XVI, emfim, os portuguezes levaram-lhe os tecidos europeus, que adoptaram de boa mente, conservando-lhes comtudo as fórmas tradicionaes.

Merece uma menção especial a confecção de *bangos* ou *balaios,* já pelo bem acabado d'estes objectos, já pela applicação enormemente grande a que são destinados. É objecto caseiro que serve para tudo, desde a conducção dos legumes e fructas até á escudella para comer o infundi. O dote offerecido ás filhas por occasião do seu casamento consiste n'estas alcofas. A sua fabricação pertence exclusivamente ás mulheres, que primam em apresental-os o mais luxuosos possivel.

Uma graminea fina e resistente é escolhida com o maior cuidado; depois de bem limpa é atada em pequenas paveias, que vão formar as zonas circulares e parallelas do artefacto. São tão unidas estas zonas entre si e cosidas com tanta pericia, que servem as grandes, que po-

dem ter capacidade superior a 45 litros, para o fabrico do *banvo*, especie de cerveja indigena, de pessimo aspecto, que se assimilha a uma lavadura para porcos, porém de gosto rasoavel, hygienica e muito nutritiva por causa da farinha que tem em suspensão.

As fórmas e grandezas d'estes balaios variam infinitamente.

De uma outra graminea rasteira e forte fabricam os congas pequenas bocetas, pelo mesmo processo, para conterem o tabaco em pó ou simonte.

São bem conhecidas de todos os que tem ido á Africa occidental as esteiras do Congo. Um junco fornece a materia prima, a maneira de tecedura varía muito.

De ordinario são pintadas com materias colorantes, de origem vegetal, inalteraveis. O artista capricha em ornal-as com variados luzangos, leopardos, jacarés, veados e monstros que a imaginação timorata do preto engendra phantasiosamente. A esteira é a cama do indigena, acompanha-o para toda a parte.

O olaria é rudimentar.

A materia prima tem pouca cohesão e a cozedura é muito imperfeita; o indigena ainda desconhece os fornos. As panellas, que têem uma enorme abertura, são feitas á mão; em seguida, com um liquido extrahido da casca de um pau durissimo, são lubrificadas. Uma fogueira bem alimentada secca-as gradualmente, e em seguida são entregues ao commercio, sendo vendidas por um preço que corresponde pouco mais ou menos a 140 réis. Todas estas panellas são uniformes, desprovidas de azas e desenhos, e a sua duração é muito curta, por não terem uma cozedura sufficiente.

É n'estes vasos que são preparados todos os alimentos que necessitam do fogo para a sua cozedura.

De uma fabricação muito mais perfeita são os cachimbos de argilla, para estes ha fôrmas com desenhos mais ou menos correctos, são cozidos nos brazeiros, o que lhes dá muita consistencia.

Nas proximidades do Noki-Lukango fabricam-se moringues, alem de panellas e cachimbos. Estes moringues, ornados sempre com desenhos, são o unico vaso indigena para conter a agua. Para este fim servem-se ordinariamente da cabaça, da garrafa e do garrafão, introduzido pelo commercio, e que tem um valor diminuto.

Em resumo. A industria indigena d'esta parte da Africa é rudimentar e incapaz de supprir mesmo as pequenas necessidades dos seus habitantes. Uma certa vontade, porém, de saber, que anima o preto, fará em pouco que em volta de cada centro de civilisação, se agglomere a população indigena para obter noções com respeito aos officios mais importantes e de applicação mais pratica.

Os centros a que me referi devem ser as missões e os concelhos no interior.

Entregue a si, o preto veria desfilar muitos seculos, e elle, o eterno desherdado, permaneceria quasi estacionario. Guiado pelas raças, a quem elle de boamente concede uma superioridade incontestada, poderá lucrar em poucos annos o que tem malbaratado em seculos.

V

A observação directa, constante, sem paixão, sem preconceitos de raças, do modo de pensar, de obrar e de comprehender do preto congo, o estudo das suas aptidões e progresso moral, tem-me levado ao convencimento de que, em opposição ao que se tem affirmado, elle não está tão primitivo como muitas raças que os ethnologos lhe têem preferido e que o podemos collocar ao nivel ethnico das raças cafres, que todos confessam atravessarem um periodo importante da sua evolução.

Se principiarmos pelo norte encontrâmos logo dois ramos da familia conguense com aptidões notaveis para os mais variados mesteres. São conhecidos em toda a parte e procurados os cabindas e os loangos. Os mussurongos, talvez a ramificação melhor constituida de todos os congos, são muito ladinos e deram provas da sua coragem, entregando-se por muitos annos á pirataria, não receiando pagar, como muitas vezes lhes aconteceu, com a vida, o atrevimento de assaltarem embarcações, ás vezes bem tripuladas. São recentes estes factos para terem esquecido. Os congos do interior não são com certeza uma raça bellicosa; em todo o caso laboraria em grande erro quem os suppozesse cordeiros pacificos. As nossas expedições a esta região no principio da ultima metade d'este seculo, devem ter apresentado uma verdadeira decepção a quem tal juizo fosse tentado a fazer dos congos.

A raça congo que occupa uma parte tão importante da costa oceanica, pelo menos da foz do Dande até Ponta Negra, e que se estende extraordinariamente no interior, está de tal modo baralhada com elementos estranhos e sobrepostos, que me parece tarefa difficil marcar-lhe caracteres anthropologicos typicos, que a distingam ao primeiro golpe de vista.

O que hoje observâmos n'estas populações leva-nos a pensar que o seu estado relativamente sedentario não data de seculos muito afastados. O grande prazer que este preto congo experimenta em se passeiar de povoação em povoação, demorando-se muitos mezes fóra dos limites a que pertence, a facilidade com que pelas rasões mais futeis, ás vezes um sonho, abandonam a povoação em que nascem, os seus chimbeques e phantaços; quando não é uma população inteira que emigra

em massa para logares distantes; a ausencia completa de propriedade immovel particular; a falta de affeição ás pessoas que lhe deviam ser caras, auctorisam a suppor que o periodo de fixação territorial d'estes povos não é ainda completamente fechado. Uma emigração involuntaria ou forçada ainda se continúa em nossos dias sobre as costas O. de Africa; é pouco sensivel, mas é constante.

Provavelmente os congos vieram em migrações successivas, seguindo o curso do Zaire, e foram assimilando e repellindo para o SO. a raça primitiva, autoctona, talvez a hottentote.

Uma certa fraqueza de constituição, se compararmos os congos com outras raças, como as do Niger e da Liberia, e a côr amarellada que caracterisa muitos individuos exageradamente limphaticos, parece auctorisar a supposição de que nas veias dos congos actuaes gira sangue em demazia d'essas raças infezadas, as primitivas que ainda conservam alguns representantes no continente africano, como os *akkas,* que os congos conhecem, ao menos, por tradição, e a quem veneram como grandes feiticeiros, e os *bushmen.*

As notaveis invasões dos jagas no meado do seculo XVI sobre as provincias do O. fecharam o cyclo das grandes migrações africanas ou são apenas um nó d'essa cadeia ainda não cerrada?

Haveria algum parentesco entre o jaga invasor e o congo invadido? Certos costumes deixados no Congo pelos jagas, como o de cortarem as palmeiras, para lhes beberem o vinho em poucos dias, e outros, que omitto, auctorisam os que vêem n'estes terriveis invasores os antepassados dos Niam-niam e Fans actuaes? Não tenho dados sufficientes para responder a estas interrogações, que não interessam alem d'isso ao fim que me propuz.

O que nos importa é saber se o preto congo, como hoje o encontrâmos, é susceptivel de receber e assimilar a civilisação portugueza e christã. Pelo que me respeita não duvido votar, sem medo de erro, pela affirmativa.

*
* *

Na sua rudeza e selvageria actual o preto tem um principio de progresso, que bem explorado por aquelles a quem compete illustral-o, dará magnificos resultados. As raças pretas conhecem, sentem e confessam que estão muito inferiores ás brancas. Esta confissão manifesta-se por toda a parte no respeito que votam ao europeu, na submissão com que acatam os seus mandados e, emfim, em todos os actos da sua vida, quer particulares, quer sociaes e politicos.

O preto é por indole paciente, chegando muitas vezes a revoltar-

nos as humilhações a que é capaz de sujeitar-se; como ainda mais nos revolta o nenhum sentimento generoso que anima o europeu que lh'as inflige.

A quantos morticinios temos assistido na Africa occidental?

Póde dizer-se que a nenhum, e não obstante as occasiões não terão faltado para represalias da parte do indigena. Não fallo aqui do portuguez, fallo do europeu em geral; se alguem tem tratado com menos rigor o preto, somos com certeza nós, os portuguezes.

Entre nós tem-se dito e repetido em todos os tons e escalas, que temos um prestigio enorme entre as raças pretas, que somos os unicos que ellas respeitam e acatam, parece até que podemos descansar á vontade e dormir o somno profundo dos homens bons e conscienciosos, porque lá temos o preto para defender a nossa bandeira e o nosso brio nacional, quando algum atrevido lhe der o seu beliscão.

Estas affirmações podem lisonjear-nos; são, porém, funestas, porque nos adormecem, e em grande parte são falsas; o preto respeita todo o europeu e nada mais; tradições ainda recentes do modo como foram tratados não lhe permitte amal-o; não devemos ser exigentes. Nós, os portuguezes, temos duas vantagens apenas sobre os outros europeus: o termos sido os primeiros, e em muitos logares quasi os unicos que elles conheceram, e o pertencermos a uma raça de facil adaptação, com largo tirocinio do continente africano.

No estado actual o preto tomado em globo é ingrato aos beneficios que se lhe fazem; todos o affirmam. Ninguem o nega, e muitos se queixam d'isso, com bem pouca rasão; querem transportar abruptamente para o meio de raças primitivas um sentimento que é apanagio das mais adiantadas.

A intelligencia obscurecida do preto vê nos favores uma cilada, que elle não comprehende como é urdida, e não tendo as idéas de desinteresse e abnegação, julga que redundará sempre em seu damno mesmo o que tende a felicital-o. Nem por isso será, comtudo, menos verdade que aquelle que uma vez á força de desinteresse e justiça conseguir captar a sua confiança, obterá d'elle verdadeiros sacrificios se os necessitar; fallo por experiencia.

O preto é a creança adulta; tem os seus caprichos, as suas veleidades, as suas indecisões, emfim todos os seus defeitos; será porém grato a quem se tiver sacrificado por elle, e como a creança em hora de terror se aconchega ao seio materno, assim elle procurará sempre a protecção d'aquelles que o tiverem civilisado. Consiste n'estes factos a preponderancia que temos no mundo indigena. Não devemos porém descansar, muito menos sabendo que todos aquelles que em Africa fazem propaganda contra nós a levam a effeito pelos meios mais suaves

e mais brandos, com o fim de obterem para si aquillo que nós avaliâmos em pouco.

*
* *

Descrevamos agora a largos traços a vida social e politica do indigena, e conheceremos que elle está realmente muito atrazado, que todas as manifestações da sua actividade social são embryonarias e muitas vezes incoherentes, mas que tambem progride e que atravessa uma phase da sua evolução, pela qual têem passado todos os povos que hoje se orgulham da sua civilisação e progresso.

O principio fundamental da auctoridade, tão abalado actualmente na culta Europa, encarna-se entre o preto no chefe do reino, da provincia e da aldeia. É este o patriarcha da communidade; para os factos mais insignificantes da vida intima dos seus membros é elle chamado a resolver, condemnar e impor multas, de ordinario em proveito proprio. O indigena vê n'elle alguma cousa mais do que um homem; pouco falta pará lhe prestar adoração. Elle é para o bem como o enviado de um poder superior, pouco definido, a que o preto Congo dá o nome de *zambi*. Das suas sentenças ha apenas appellação para o superior geral — o *Nicongo* ou *Totela Nehico é Congo.*

Isto só acontece, porém, em certos casos mais graves, quando se trata de pagar importantes quantias; as causas menos graves não têem appellação.

N'estas appellações, por via de regra, o appellante é condemnado, a não ser que disponha de protecções importantes; estas nunca são pessoaes, mas sempre pecuniarias. Quem mais paga é de ordinario quem tem rasão. Os chefes de povoação, tratando-se de uma causa importante, tomam sempre a precaução de se aconselharem com o seu superior hierarchico com respeito ao modo como a devem resolver; isto, porém, em segredo; repugna á auctoridade d'estes juizes uma inspiração estranha, venha d'onde vier.

Ficam assim certos, mediante uma distribuição de lucros, de que o seu *veredictum* será mantido nas instancias superiores. Tanto os chefes de povoação *Nfumu,* como o rei, são rodeados dos mais velhos da sua *banza,* que desempenham o papel de conselheiros; são ouvidos em todas as questões; parece, porém, que apenas têem voto consultivo; o que se observa é que raramente discrepam da opinião do chefe.

Ha certas leis geraes que são axiomaticas na sociedade indigena, taes como a da pena de Talião. Aquelle que matou um homem deve morrer tambem; n'este caso póde ser condemnado pelo tribunal da povoação e não é licito appellar. O que ferir o seu proximo, fazendo-lhe sangue,

deve pagar uma multa, que já está antecedentemente estabelecida. O proprio rei do Congo ou qualquer chefe são obrigados a pagal-a como o ultimo dos seus subditos.

O rei do Congo, que é homem pacifico e inimigo de violencias, um dia em que um moleque não cumpria uma ordem que lhe tinha transmittido, assentou-lhe um pancada na cabeça com o pau a que se abordoava, fazendo-lhe um ferimento insignificante. Foi logo obrigado a pagar a multa correspondente, e como o moleque lhe pertencia, e portanto não podia receber, foram os conselheiros que se apropriaram da importancia da multa, que é o castigo infligido ao delinquente.

Nos logares em que predomina o elemento indigena, o europeu que feriu ou commetteu outro qualquer delicto para com o preto, paga uma *cabala* no tribunal indigena, que julga summariamente, sendo muito interessante ver que o tribunal sempre dá rasão ao europeu, porém este é sempre o que paga; uma prova do respeito em que é tido o branco.

Acontece o inverso quando se trata de dividas; ahi prevalece quasi sempre o europeu, sendo o preto obrigado a pagar algumas vezes quantias importantes, que elle satisfaz em sementes, carneiros, etc.

Em materia criminal a sociedade indigena só conhece extremos: ou o ultimo castigo ou uma impunidade quasi absoluta. O ladrão encontrado em flagrante é apupado, escarnecido e até maltratado corporalmente por todos; restituindo, porém, o que roubou e pagando uma pequena multa e nem sempre, tudo ficou sanado, e o ladrão fica tão considerado como era anteriormente ao roubo, notando-se, comtudo, nos logares em que a civilisação tem penetrado, que os individuos começam a sentir vergonha por estes crimes infamantes.

O preto considera sempre, e parece ter rasão, muito mais grave os attentados contra as pessoas do que os feitos á propriedade; o roubo é vergonhoso quando feito ao indigena; parece, porém, que não importa a mesma grande culpabilidade quando praticado para com o branco.

Nos logares mais civilisados a consciencia do indigena começa a despertar n'este sentido. Assim contrahe o costume geral de nunca descobrir ao branco o ladrão que o defraudou; eu recebi mais que uma delação de criminosos que me tinham roubado, e o que é mais, algumas vezes era o proprio criminoso que vinha pedir perdão para a sua falta. Isto deve entender-se apenas dos logares onde as missões têem influencia; nos outros o roubo ao branco é sempre licito e até meritorio comtanto que seja bem feito; se for apanhado o ladrão, são os seus patricios os primeiros que accusam e escarnecem o roubador, não precisamente porque roubou, mas porque se deixou comprometter.

Em geral na sociedade indigena ha furtos e não roubos; a violencia

ás pessoas para as despojar é rarissima, e penso que entre indigenas nunca vista.

O assassinato particular é quasi desconhecido; e o suicidio era cousa absolutamente nunca vista.

Posso apenas citar dois casos que se deram proximo de S. Salvador pouco antes da minha partida d'ali, e que espantaram todo o mundo indigena. Um preto vivia com sua mulher nas melhores relações; um dia, porém, os parentes d'esta inventaram qualquer dos motivos que na sociedade africana dissolvem os laços que prendem os conjuges, com o fim de a casarem com outro homem; provavelmente porque este pagava mais.

O primeiro marido levou tanto a mal esta pretensão que matou a mulher e em seguida fugiu para um bosque, onde se suicidou dando um tiro na bôca.

Conheci um outro suicidio; este, porém, n'um indigena que tinha endoidecido diante da ameaça feita por um cabinda de que o accusaria de ser feiticeiro, *ndoki*. São os primeiros suicidios de que tenho conhecimento.

As injurias e diffamação não têem castigo determinado nos codigos congoenses; dão, porém, origem a bastantes desordens. O offendido, vae logo que lhe consta tirar uma satifação, e sempre com tal arrogancia, que a pendencia tem por epilogo não o pugilato, mas a pancada com pequenos cacetes de que o preto está sempre munido. É muito interessante o modo de brigar d'estes povos. Os contendores têem sempre n'uma das mãos o pequeno cacete e na outra uma navalha de barba de que sempre andam armados, ou uma faca bem afiada. Dizem as maiores injurias reciprocamente, e quando no meio de uma vociferação espantosa, se nos crispam os nervos, com a lembrança de que dois homens estão prestes a despedaçarem-se; vae cada um de ordinario para o seu lado resmungando um monologo que só elle entende.

Quando acontece virem ás mãos, o primeiro que feriu fica senhor do campo; o ferido ao primeiro ou segundo golpe foge sempre até se apresentar ao chefe; este deve ver o sangue; e assim o que o derramou tem infallivelmente que o pagar, o que realmente não fica barato. O chefe exige para *abrir a bôca* dois porcos, pagando offensor e offendido cada um o seu; só depois d'isto é imposta a pena.

Á primeira vista parece que sendo o preto selvagem, como toda a natureza que o rodeia, as scenas de sangue deviam ser para elle quasi insensiveis. Não acontece, porém, assim; uma gotta de sangue humano faz-lhe perder toda a força moral, e é o sufficiente para desmoralisar os mais atrevidos. E não é precisamente só o sangue humano que lhe

mette obrror; acontece o mesmo com o dos animaes. Assim, para abaterem uma rez qualquer ou matarem uma gallinha, fazem-n'o á cacetada ou ao tiro, mas não com instrumento cortante. Como os antigos hebreus, com quem têem muita similhança, principalmente na exposição de questões, parece acreditarem que a alma reside no sangue.

Os crimes de adulterio, especialmente entre os pretos mais civilisados, são de uma frequencia pasmosa. Em S. Salvador, para evitar delongas no processo, existia já uma tabella que determinava a multa correspondente á gravidade do caso; regulava por uns 16$000 réis. Deve notar-se que a grande massa d'estes delictos fica impune. Se o marido é avisado da infidelidade da esposa, chama esta e ameaça-a com a prova da casca; de ordinario ella confessa logo; se, porém, resiste, é submettida a essa prova nos logares menos civilisados; em S. Salvador e immediações, onde a influencia christã conseguiu que fosse abolido esse costume, é ministrada a um animal, de ordinario um cão; e, segundo os symptomas que lhe produzir se conclue da culpabilidade da accusada.

É muito curioso o facto de que a mulher declara não só o individuo incriminado, mas todos os antecedentes, que são obrigados a pagar a respectiva multa, porque a prescripção é desconhecida entre os pretos.

Muitas vezes o offendido não quer receber a multa e fica com o direito de impor ao delinquente uma pena mais pequena, mas infamante; como por exemplo, obrigal-o quando é de condição livre, a fazer-lhe o presente de uma cabaça de vinho, que deve levar á cabeça e baterlhe as palmas.

Quando se trata de uma mulher do chefe, o crime é castigado de uma maneira mais seria; se o accusado é livre póde perder a liberdade e se é escravo perde uma cousa que elle ainda estima mais, a cabeça.

Este facto reprovado na sociedade preta, não importa comtudo deshonra nem vergonha; e ha por lá muito D. João Tenorio, que leva a vida não se rindo uma vez para a mulher que lhe pertence, mas dirigindo galanteios ás dos vizinhos, constantemente.

Um conheci eu que quando se lhe exprobrava o seu mau comportamento, que lhe era prejudicial, até porque consumia assim todas as suas fazendas, respondia que era d'este modo que elle desejava que *morresse* a sua fazenda e tudo que ganhasse. Este facto de adulterio não espantará ninguem que souber que a preta tem verdadeiramente o furor de ser mãe; que o marido nunca lhe dispensa affectos alguns, e que emfim ella nada tem a perder com a sua infidelidade.

Nos tribunaes indigenas não favorece o accusado a allegação de

embriaguez; a maior parte dos crimes de violencia corporal são praticados n'este estado, que o preto procura para ter a coragem de os commetter; conheci um preto que todas as vezes que desejava dizer ao rei do Congo cousas desagradaveis e pesadas, embriagava-se fortemente e depois dizia as ultimas, fugindo logo para o tumulo de um rei do Congo, para assim evitar o castigo que merecia. Vestigio sem duvida dos antigos frades, que tinham para os desgraçados o seu refugio; ainda hoje á sombra do altar ninguem seria preso.

Os processos mais intrincados, irritantes, e que melhor mostram a rabulice da jurisprudencia indigena, são com certeza os que se referem a dividas.

Se um sujeito deve qualquer cousa a outro deve pagar no praso convencionado; não o podendo fazer deve pedir novo praso, pagando immediatamente uma certa quantia para obter a prorogação desejada. Se no fim do segundo praso ainda não está habilitado a satisfazer, o credor apresenta-se de modo a ser visto e retira-se para a sua povoação sem fazer advertencia alguma.

Os primeiros desgraçados que passam a tratar dos seus negocios, muitas vezes individuos de logares muito distantes, são amarrados todos, menos um, que fica em liberdade para levar ao devedor noticia de que estão presos por causa da sua divida.

Em poucos, estes homens, que nenhuma culpa têem nas dividas de um terceiro, são vendidos e o seu credor recebe o seu pagamento, juros e mais percalços.

Os parentes dos que forem presos e vendidos têem agora direitos, não contra o que os vendeu, mas contra o devedor; e obrigam-n'o a resgatar todos os seus parentes vendidos, ás vezes para grandes distancias, e alem d'isto a perdas e damnos. Se o devedor o não póde fazer, é vendido com os seus parentes, até perfazerem a conta por que foram resgatados os primitivos e mais despezas de processo e indemnisação avultada.

A constituição de um tribunal para julgar os pleitos que não estão na alçada do soba da povoação é curiosa.

Os dois contendores convidam cada um igual numero de principes, *nfumu* e dois advogados a quem commettem a defeza do pleito. De ordinario são em numero de seis a dez de cada lado.

Estes combinam depois entre si a povoação em que se deve decidir o pleito; preside ou o chefe d'essa povoação, ou o mais velho ou o mais importante. Ajustado o logar e o dia em que deve funccionar o tribunal, que é sempre no terreiro da povoação á sombra de uma copada arvore, ahi comparecem os pleitantes, com seus respectivos advogados, parentes e amigos.

Apenas reunidos, os juizes aconselham aos dois bandos, que devem portar-se com respeito e não promoverem desordens, sob pena de ser a questão perdida para o lado que as excitar.

Então um dos advogados principia a explanar a questão desde as primeiras raizes d'ella, dirigindo sempre o seu discurso no sentido de prejudicar o contrario. O advogado do accusado não póde abrir a bôca; vae, porém, marcando com pequenos pausinhos ou com um sulco feito com o dedo na terra todos os argumentos architectados pelo seu contendor.

Quando termina o discurso, que ás vezes é de muitas horas, levanta-se um dos juizes e repete, resumindo, todas as accusações feitas.

Esta repetição é feita ao advogado contrario, que está estalando com desejos de fallar. Este levanta-se, salta para o meio do circulo formado pelos juizes, e principia a dançar e cantar, mettendo a ridiculo os argumentos de que se serviu o seu adversario. Senta-se depois e principia a sua arenga pretendendo destruir tudo o que o outro avançou e pela mesma ordem, para o que vae retirando um pausinho ou apagando um sulco, á medida que responde a cada argumento. Quando algum dos juizes faz um resumo do que está dito, canta e dansa o advogado contrario.

Prolongados os debates por alguns dias seguidos, os juizes nomeados pelos dois fecham o processo e reunem se a sós ás vezes por dias, para discutirem as rasões allegadas de parte a parte.

Se entre elles se levanta contestação, apresentam-se ao rei, ainda que o tribunal funccione muito distante, e é este que deve decidir.

Dada emfim a rasão a um dos contendores, este exige um porco para *abrir a bôca,* isto é, para dizer quanto pede de indemnisação por perdas e damnos.

Entregue este, o vencedor pede sempre uma quantia fabulosa, ás vezes 150 pessoas. Intervem n'isto o tribunal e *corta a palavra,* resolvendo a conta que deve ser paga, que de ordinario é enorme.

Então o desgraçado vencido, se não tem essa quantia, vae empenhar os sobrinhos com algum usurario, que lhe empresta a 50 por cento pelo menos.

Eu tive de assistir a algumas d'estas *transacções,* e confesso que nada ha mais massador, mas tambem nada mais divertido do que os grandes lances rhetoricos dos advogados, os seus esgares e pantomimas são capazes de fazer rir o individuo atacado da mais alta dóse de hypicondria.

Estes são de ordinario individuos muito ladinos, que não deixam passar nem a menor aggravante nem attenuante, e que tiram sempre um certo bem estar economico das grandes questões ou *palavras.*

Eu gostava muito que todos os que accusam o preto de ser um ente boçal e palerma, o estudassem n'este meio, no meio em que elle está á vontade e desenvolve todos os recursos da sua intelligencia e da sua phantasia, que é fecunda. O seu juizo seria modificado bem depressa.

VI

Conhecidos os habitos moraes das raças pretas, habitos de que nós tambem participâmos infelizmente, comprehende-se o tempo que será preciso gastar para levar á liquidação um processo qualquer. O preto nunca tem pressa, porém nunca esquece; existem pois muitos pleitos que principiaram nos avós e vão julgar-se no tempo dos netos.

Ha bem quinze annos um sobrinho de um dos primeiros chefes de Macuta, e o primeiro negociante do norte em marfim, um tal *Susso a npembe*, matou com um tiro, na feira principal de Macuta, um indigena, e logrou, o que é raro, fugir para logares distantes. Como o sobrinho não era entregue, para soffrer o supplicio do fogo a que foi condemnado, caía a responsabilidade sobre um tio, homem de importancia em Macuta. Vendo-se prestes a ser preso, e sabendo que tudo o que possuia ía ser confiscado, segundo o costume do paiz, chamou um soba seu vizinho, a quem entregou avultado numero de peças de fazendas e cento e tantos carneiros, para serem mais tarde restituidos aos seus parentes. Pouco depois foi preso e seria executado, se o verdadeiro culpado não apparecesse. O padecente, ajudado por algum amigo, de certo, amigo que encobria, dizendo ingenuamente que apenas fôra o poder do seu feitiço, conseguiu cortar as cordas e fugir. Teve então ensejo para saber que o sobrinho já tratava directamente com o depositario da sua riqueza para esta lhe ser entregue, visto que o tio estava irremediavelmente perdido, fazendo com elle um contrato em que só restituia parte, conservando o resto a titulo de luvas. Sabidos estes promenores, o sobrinho foi descoberto e no dia da grande quitanda, mettido n'uma casa de palha, para a qual cada feirante levou o seu feixe, e queimado vivo, á vista da mãe, que foi obrigada a assistir.

Conheci esta pobre velha quasi idiota e que todos os dias da semana indigena, que correspondiam áquelle em que o filho foi queimado, não comia absolutamente nada.

Estava concluida a primeira parte; restava a segunda, a mais difficil. O tio depositante reclamou os seus objectos; o seu antigo amigo respondeu que nada tinha a pagar, porque contratára a esse respeito com o sobrinho.

N'estas alturas o chefe do Tungua, vendo-se despojado do que lhe

pertencia, appellou para a lei indigena e começou a prender gente a torto e a direito e a vendel-a para se indemnisar do que lhe não restituiam. O seu contendor lançou mão d'este mesmo expediente e começou tambem a vender os que podia amarrar.

Como ambos eram poderosos, tinham entre os indigenas partidarios apaixonados nos dois campos, e em poucos annos a região estava dividida em dois partidos que se odiavam cordialmente, e prestes a liquidarem a questão por meio de uma guerra selvagem que assolaria toda a Macuta.

Foi n'estes lances que o rei do Congo interveiu; havia, porém, uma difficuldade, e essa muito séria; consistia em saber se ambos os interessados acceitariam a sua decisão. Um acceitava, emquanto ao outro era menos que provavel.

Pediu-me então o rei com a maior instancia para eu ir a Macuta prégar a paz, conseguir a harmonia e fazer valer a sua vontade, tendo os seus embaixadores instrucções para nada resolverem sem que eu fosse consultado, devendo elles seguir as minhas indicações em tudo que se referisse a esta questão.

Animado pelo desejo de evitar desgraças, de visitar o local da antiga missão do Lundi, onde não cheguei, e parecendo-me alem d'isso que havia conveniencia de mostrar nos sertões do norte, que os portuguezes estavam unidos com o rei, resolvi acceder, e parti para Macuta com o principe D. Alvaro de Agua Rosada, que ainda ha pouco esteve entre nós, e que muitos bons serviços me prestou no dia 17 de setembro de 1886. Alguem nos disse que me acautelasse, porque, havia ainda poucos annos, os povos de Macuta tinham atacado o chefe da missão baptista J. Comber, e os seus companheiros, mettendo uma bala nas costas do primeiro e ferindo os outros; e que poderiam fazerme o mesmo, visto que ía tratar uma questão de caracter puramente indigena. Estas observações pessimistas não tinham rasão de ser; fomos bem recebidos e bem tratados por todos.

Depois de oito dias de viagem pessima, atravessando uma região pedregosa, accidentada, e que só tem de notavel um aspecto esteril e selvagem, chegámos emfim a Banza Tungua, onde fizemos os nossos arraiaes; d'ahi visitei toda a região em volta, quitandas ou feiras, povoações e rios. Estes apontamentos não comportam a descripção do que observei. Direi apenas que o systema religioso, usos, costumes, raças e culturas pouco differem das do Congo propriamente dito, sendo comtudo os habitantes mais pobres e atrazados.

Demorámo-nos ahi um mez, e conseguimos não resolver a questão, porque eram em tal numero os principes que deviam assistir, que impossivel foi reunil-os n'este praso de tempo; mas deixei os elemen-

tos para uma solução equitativa e rasoavel. Ambos os contendores ficaram comprehendendo que deviam ceder um pouco do que elles chamavam seus direitos, e que por traz do rei do Congo estava o branco, o portuguez, que não queria desordens nem guerras, mas a paz e o socego de todos.

Os nossos antigos negociantes sertanejos do norte, que hoje não existem, faziam caminho por Macuta para o grande lago Stanley-pool e reino do Makoko.

Encontrei ali tambem os linguesteres, fallando um portuguez horroroso, é verdade, mas que é entendido pelos negociantes da costa. Mal sabem esses pretos que estão perpetuando a nossa memoria n'um paiz que já não nos pertence.

Pouco depois esta pendencia era terminada satisfactoriamente.

*
* *

Tres classes de pessoas existem na sociedade conguense: individuos livres e de origem livre, a quem se não conhece ascendente escravo; homens livres, porque compraram a liberdade; e homens escravos.

Á primeira categoria pertencem os chefes, seus filhos, sobrinhos e alguns outros, não muitos, que são de ordinario os conselheiros, embaixadores e occupam emfim o primeiro logar; formam a aristocracia do paiz. Tomam muito a serio a importancia da sua posição, vivem de ordinario pobres, mas nunca carregarão um fardo ou uma rede que não seja a do rei, nem desempenharão outros mesteres reputados baixos. Passam a vida tratando questões que são boa fonte de receita, e passeiando as povoações ou dormindo sobre uma esteira nas cubatas. Podemos conhecel-os pelo panno que levam sempre o mais possivel de rastos, como signal de que em casa ha abundancia.

O facto de um escravo lhe faltar ao respeito, injuriando-o, é grave e punido com multa correspondente, de ordinario.

Vem em seguida aquelles que conseguiram a liberdade, ou elles ou os seus ascendentes proximos; é o burguez indigena. Muitos occupam logares importantes, são até os commandantes em todas as expedições militares. Têem melhor comprehensão da vida positiva, vão procurar o negocio a logares afastados, entram em todas as especulações, trabalham pouco, mas possuem muito, conseguem comprar ou arrastar ás feitorias europêas bastantes productos e com elles entra-lhes em casa a fazenda, que elles transformam depressa em escravos e mulheres. Emprestam sobre penhores, que de ordinario consistem em gente, e

levam sempre um juro enormemente elevado, ainda que seja ao proprio pae. O unico contra que os póde affligir é a cubiça dos chefes, que lhes está sempre sobre a cabeça como uma espada de Damocles pendente, não de um fio, mas da lingua do adivinhador.

Até certo ponto podem evitar estes inconvenientes, lembrando-se sempre que o seu chefe é um homem com necessidades como todos os mortaes, e que a sua alta prosapia não fica enxovalhada, dignando-se receber qualquer presente de um subdito dedicado.

Para ter longa e socegada vida precisa apenas ser humilde, isto é, fingir-se o mais pobre dos homens; é isso, porém, que repugna á sua indole, é isso que elle nunca fará e nunca se encontrará na raça congo este genero de hypocrisia. Perante a lei tem quasi as mesmas garantias que os primeiros.

Vem depois a classe dos escravos, que é numerosa. É a democracia pacifica, que não reclama direitos, que vive relativamente contente e satisfeita, e que se tiver inveja não é com certeza da liberdade do *senhor*, mas simplesmente da vida ociosa que elle arrasta. Muitas vezes um mesmo individuo é escravo em relação a quem o comprou ou herdou, e *senhor* em relação a outros individuos, que elle comprou a seu turno. A sua sorte não é com certeza para ser invejada; ainda assim, nas populações do Congo, a sua condição é muito toleravel. O individuo comprado entra na familia, é um dos seus elementos, as mulheres do dono ministram-lhe a alimentação precisa e em geral é tratado com carinho igual áquelle que entre nós se dispensa aos que nos servem. O escravo chama sempre pae ao seu senhor e trata-o com respeito; deve estar sempre prompto a cumprir as suas ordens. Estas consistem quasi sempre em levar recados, representar o amo, ir procurar negocio, servir de carregador nas feitorias commerciaes, ir ao mercado comprar generos, etc.

O amo fica para todos os effeitos obrigado a pagar as dividas do escravo, a defendel-o nas questões em que se veja envolvido, e a pagar emfim as multas que elle soffrer.

Quando o escravo está em idade de constituir familia, compete ao senhor o fornecer-lhe a sua companheira, mediante uma pensão que elle paga como póde, e que de ordinario o impede de juntar peculio. Os filhos seguem a condição da mãe; acontece muitas vezes ou quasi sempre que os homens livres têem filhos que não o são igualmente. Dois filhos do mesmo pae, e mães de condição differente, nunca chegam a ser amigos, ou raramente, e em alguns casos póde vender o filho da mulher escrava a seu irmão filho da livre. A mesma antipathia se nota quasi sempre entre os irmãos, filhos de differentes mães; a união é, porém, quasi sempre perfeita entre os irmãos uterinos.

O preto do Congo raramente vende o seu escravo, só o faz obrigado pela grande necessidade, ou quando elle é extremamente rebelde.

É muito commum o facto de os senhores os aparentarem comsigo, por meio do casamento; eu conheci mais do que um d'esta condição, casados com filhas do rei do Congo; a questão é terem valores com que inclinem o pae a dar-lh'as; a vontade da mulher nada influe n'esse casamento nem é consultada, é uma machina de trabalho e de perpetuação da especie, que passa de mão em mão emquanto póde funccionar, e que se atira a um canto depois de cansada, especialmente se não tiver filhos.

No caso de maus tratos, ao escravo resta sempre o recurso de mudar de senhor.

Um facto bem caracteristico de que a condição de escravo não é tão má como poderia parecer á primeira vista, facto passado na minha presença, é o seguinte:

N'um domingo de Paschoa jantaram na nossa missão uns seis ou sete cavalheiros, portuguezes e francezes; caiu a conversa sobre escravatura, e eu por convicção invectivava contra essa vergonha social, que impede todos os progressos materiaes e moraes da humanidade.

Para comemorarmos esse dia tão grande, em que começou a refulgir para a humanidade o esplendor da verdadeira liberdade, propuz que indemnisassemos um filho do rei, que estava presente, e que immediatamente se désse liberdade a um dos escravos que o tinha acompanhado. Todos concordaram. Mandei chamar o homem e disse-lhe que nós tinhamos pago o que elle custou, que d'ali para o futuro era elle tão livre como o proprio rei; que podia trabalhar por sua conta; que eu mesmo lhe daria trabalho, que, emfim, elle era senhor dos seus actos, da sua vontade e da sua força.

O sujeito olhou para mim com cara de idiota e respondeu-me *nuini maza* — bebi agua.

Esta formula de que o preto usa e abusa extraordinariamente, corresponde ao nosso pedir «tempo para pensar». Um preto que quasi nunca quer dar uma resposta decisiva, que deseja consultar antes, ou emfim, que se não quer incommodar, abre a bôca e pronuncia estas palavras, e por esse facto já se não póde mais tratar de tal assumpto, senão no dia em que elle quizer *vomitar a agua*.

Eu é que ainda hoje espero que o nosso protegido venha dar a resposta, *vomitar a agua*. O que soube é que foi para a povoação, que se não importou da liberdade que não comprehende e que nada lhe aproveitava; ia talvez morrer de fome, ao passo que assim tem pessoas que cuidam do seu sustento. Por este podemos avaliar a maior parte.

Os horrores da escravidão terminaram no Congo com a extincção do trafico; a interna e propriamente indigena só muito tarde acabará; e em alguns casos chega até a ser um bem. Muitas mais cabeças cairiam victimas das superstições fetichistas se não houvesse o recurso de vender o supposto criminoso.

Devemos comtudo inspirar ao indigena o horror á venda do seu similhante; horror que eu incuti sempre aos educandos da nossa missão e que ha de produzir fructos praticos.

Devemos crear um outro meio social, e para isso temos a combater muitas escravidões mais repellentes do que essa que lá existe. Devemos combater, mas com obras e sacrificios, e não com longas tiradas de sentimentalismo sediço, que nada adianta. Devemos combater, emfim, com coragem e meios adequados: —a escravidão da mulher, creando na Africa a familia christã,— a escravidão da ociosidade animando o trabalho remunerado, e obrigatorio, se tanto for preciso; —devemos combater a escravidão fetichista, a peior de todas, organisando missões;— devemos combater a escravidão moral, emfim, espalhando pelas colonias a instrucção christã e o trabalho, sem o qual não ha regeneração possivel para o preto.

TERCEIRA PARTE

I

Será sempre uma empreza difficil, laboriosa e eriçada de espinhos e grandes sacrificios, arrancar ás trevas da selvageria e do preconceito, uma sociedade primitiva e embryonaria, e fazel-a gosar, mesmo contra sua vontade, dos beneficios de uma sociedade organisada, polida e perfeita.

As grandes glorias nacionaes, como as individuaes, os grandes premios conferidos aos grandes esforços, só os dá a historia aos que se sacrificaram por algum grande principio que impulsionou a marcha da humanidade para o seu fim supremo, a perfeição.

Grande honra pois, caberá ao povo portuguez, honra que nem a inveja de estranhos, nem o despeito dos mais fortes, fará murchar, quando na Africa tiver implantado a sua religião, as suas instituições, a sua lingua, os seus costumes e toda a sua civilisação.

Para realisar esta grande e legitima aspiração é preciso que a santifiquem os esforços, mesmo á custa de grandes sacrificios, de toda a ordem, é preciso toda a coragem de que são capazes as nações; é sobretudo necessario esclarecer e interessar n'esta cruzada santa da civilisação africana todas as camadas sociaes, desde o alto funccionario até ao ultimo habitante da charneca. Para se obter este resultado é bom o livro, o folheto, o artigo da imprensa diaria, a conferencia, todos os meios, emfim, que conduzirem ao grande fim: christianisar as raças pretas, civilisando-as.

Que direitos podemos nós, podem todas as nações coloniaes, apresentar como titulos legitimos para a posse de suas descobertas e conquistas, a não ser a de as civilisarem, enriquecerem e tornar felizes os seus antigos possuidores? Não conheço outros.

O problema da civilisação da nossa Africa é muito complexo e grande numero de factores harmonicos devem concorrer parallelamente para a sua resolução definitiva. Um d'esses factores é, e creio que ninguem o negará, o elemento religioso, que terá sempre uma importancia decisiva na educação dos povos.

Restringirei quanto me for possivel as minhas observações a este ponto por ser aquelle que melhor conheço, deixando outros bem importantes tambem, sobre os quaes não tenho a luz sufficiente, aos homens de boa vontade, que os poderão tratar com fartura de conhecimentos theoricos e praticos.

*
* *

Julgo que ninguem de boa fé porá em duvida os serviços que podem prestar e realmente prestam á civilisação africana, as missões religiosas; poderá porém haver divergencia no modo de tornar mais proficuos e efficazes esses serviços, e consequentemente os sacrificios a que obrigam.

O honrado marquez de Sá, que durante uma longa vida luctou energicamente a favor dos infelizes africanos, conseguindo emfim que fossem quebradas as cadeias infames que estrangulavam a liberdade de milhares de homens, cujo crime era serem pretos, opina que uma boa remuneração pecuniaria attrahiria ás missões de Africa abundancia de missionarios. Tenho outra opinião, e estou certo que o missionario, levado á Africa com a mira unica nos bons ordenados, seria inutil, ou pelo menos, pouco proveitoso, talvez até nefasto.

Parece mais deduzir-se do seu livro notavel, *Trabalho rural africano,* que se póde civilisar primeiro e christianisar depois. O christianismo nas terras africanas ha de propagar-se com a civilisação.

Na minha humilde opinião seria mais logico dizer: Nas terras africanas com o christianismo entrará a civilisação. Effectivamente é assim. Onde penetra o christianismo surge o trabalho, o amor entre os homens, emfim a luz e a liberdade.

As verdadeiras missões religiosas na Africa datam de eras recentes; os resultados obtidos até hoje provam-nos exuberantemente o muito que colheremos de bons fructos se as animarmos com ardor e as dotarmos com largueza habilitando-as a fazerem uma rasgada propaganda christã e portugueza. Onde ellas tomarem pé não haverá mais rebeldes e os nossos soldados não serão despiedadamente trucidados pelo indigena, que vê n'elles usurpadores, como tem acontecido na Guiné e em Moçambique. Onde ellas tomarem pé será repellida a propaganda estrangeira dos aventureiros de todas as ordens, que empregam contra nós toda a influencia de que dispõem, para derruirem o prestigio que temos adquirido á custa de grandes sacrificios entre os indigenas.

Uma nação eminentemente colonial, como a nossa, com vastos territorios nas duas Africas, não póde ficar indifferente perante esse

enorme movimento europeu que se irradia no vasto continente africano. Todas as nações européas que possuem colonias têem o padre o frade, o amigo nato dos desprotegidos, do africano, portanto, para que, junto com o labaro da redempção, leve, ao centro da Africa os seus costumes, a sua lingua, as suas leis, e até o seu commercio e as suas ambições, nem sempre justas.

Lembremo-nos pois, senhores, que todas essas nações concorrentes têem mais ou menos inveja do legado que tantas e tantas vidas custou aos nossos heroicos avós. Lembremo-nos de que ellas se aproveitam largamente de um meio de civilisação poderoso, de que nós tambem podemos lançar mão, mas que temos até agora quasi desprezado como um brinco de creanças. Para mim não é uma lisonjeira utopia a formação de uma *nova luzitania* na Africa: —o grande ideal d'esta sociedade,— temos ainda o pulso vigoroso para levantarmos um novo Brazil. É preciso, porém, não descansar; o periodo agudo da nossa doença de indifferentismo parece aggravar-se, e se lhe não acudirmos com pressa, tudo se perderá.

Desmintamos por uma vez essas calumnias, a que temos dado apparencias de verdade, de que somos um povo incapaz do colonisar, que temos dado todas as provas possiveis de incapacidade colonisadora; desmintamos por uma vez todas essas calumnias, repito, suffoquemos de uma vez esse grasnar de aves de mau agouro, que prophetisam a nossa ruina, e levantemo-nos como um só homem para tomarmos conta da nossa rica herança nas terras de alem-mar, acceitando com coragem todos os encargos que ella nos impõe. Creemos as missões, e teremos dado um grande passo no caminho do progresso colonial. Bem sei que as missões só por si não são sufficientes para salvarem as nossas colonias; são porém uma grande garantia de segurança interna das mesmas e auxiliarão poderosamente todos os melhoramentos que as devem acompanhar.

Mas, senhores, para crearmos missões é preciso termos missionarios, e são esses exactamente que nos faltam;—é doloroso, mas é preciso reconhecel-o. É esta uma questão importante e cheia de espinhos. Eu direi o que penso a este respeito; não desejo offender pessoa alguma e procurarei evital-o; se o não podér conseguir a culpa não é minha, acima de tudo está o nosso irmão africano, esse pária que é preciso regenerar pela religião e pelo trabalho.

A Africa não é a Asia nem a America; o missionario africano do seculo XIX não póde ser talhado nos moldes em que o foi o do XVI e XVII na Asia; um abysmo de differença separa os dois continentes. Ali prégava-se a doutrina santa do Evangelho, e uma força divina e irresistivel attrahia esses povos para as grandes verdades n'elle contidos.

Na Africa o missionario empregava iguaes esforços, e a mesma semente de doutrina não produzia senão fructos rachiticos e sem aroma.

D'onde provém esta differença? Da doutrina? Não. Do missionario? Tambem não. Provém do meio. E por que se não attentou a este, as missões africanas não corresponderam, e ainda hoje na Africa ha muitos baptisados, mas pouquissimos christãos dignos d'este nome.

O missionario africano actual deve levar ao indigena desconfiado e estupido, em uma das mãos a cruz, symbolo augusto da paz e da fraternidade dos povos, e na outra a enxada, symbolo do trabalho abençoado por Deus. Deve ser padre e artista, pae e mestre, doutor e homem da terra; deve tão depressa pôr a sua estola para confortar com a esperança eterna o padecente nos estertores da hora extrema, como empunhar a picareta para arrotear uma courella de terreno; deve tão depressa fazer uma homilia, como pensar a mão escangalhada pela explosão de uma espingarda traiçoeira.

As aptidões, porém, do homem são tão limitadas, as doenças africanas prostram com tanta violencia, e o tempo corre tão veloz para o missionario, que impossivel nos é exigir tantos serviços de um só homem.

Que remedio então? O remedio é estabelecer centros principaes de missões, nos logares menos insalubres e dotar esses centros com um pessoal sufficiente. O remedio é a congregação, em que os membros sejam ligados por meio de laços moraes que sustentem a cohesão d'esses membros, pelo menos o tempo preciso para que os trabalhos emprehendidos com sacrificios e enormes perdas não sejam baldados. Se não soar bem aos nossos ouvidos delicados de meridionaes a palavra «congregação», invente-se outra, por exemplo «Instituto geral das missões portuguezas». Inventaram-n'o já os homens patriotas e insuspeitos que formavam a primeira commissão das missões. Repugnam os votos perpetuos, a nós pouco costumados a permanecer na mesma opinião? Pois sejam temporarios; attendendo, porém, sempre a que o missionario que vae para as missões por uns certos annos precedentemente determinados n'uma lei, é pouco proficuo; será uma machina de fazer civilisação por contador.

Em geral o missionario, ligado ao seu instituto, sabendo que terá sempre garantido o seu futuro na velhice e nas enfermidades, trabalhará todo o tempo que lhe for possivel, e terá a consolação de ver, quando caír extenuado pela fadiga, que um outro irmão continúa a sua obra e a sua memoria no caminho do bem e da paz.

Assim obteremos missionarios experimentados, que transmittirão, com os seus ensinamentos, os costumes, as virtudes e os vicios dos povos onde por muitos annos têem residido, aos missionarios que os

hão de substituir, quando a doença ou a morte os tiverem posto fóra do seu logar de honra.

Pelo systema actual não passâmos de ter missionarios sem tirocinio; não ha unidade de vistas, o que um julga optimo meio de propaganda, o outro julga detestavel; e, peior ainda, quando um morre, leva tanto tempo a substituição, que tudo que elle fez se perde n'esse intervallo. Mais. Que incentivos tem actualmente o missionario para trabalhar? Unicamente a caridade.

E n'este estado não será para receiar que o missionario affrouxe no seu zêlo, pensando todos os dias que em pouco tempo póde ficar inutilisado, e portanto em lucta aberta com a miseria, tendo, para o consolar, apenas a amarga esperança de uma cama no hospital? Não será uma congrua de 350$000 réis, como têem os missionarios de Angola, um incentivo para nada gastar em propaganda religiosa e deixar-se caír n'uma vil dependencia dos miseros indigenas que elle devia dirigir?

Como ha de attrahir os pretos á sua escola e á catechese, se elle não os póde vestir nem alimentar, condição indispensavel pelo menos nos logares onde eu tenho missionado? Eu não venho aqui pedir riqueza, nem para mim nem para os meus collegas, que tambem a não desejam; não me faria missionario, e muito menos na nossa Africa, se fosse esse o motivo que me animava. Venho simplesmente chamar a attenção d'esta illustre Sociedade para um estado de cousas que não deve continuar, que exige do missionario enormes sacrificios sem resultado nem para elle, nem para a religião, nem para o bem das colonias.

Organisemos uma congregação ou um instituto de missões portuguezas; temos para isso um nucleo em Sernache do Bom Jardim, á frente do qual se encontra um homem tão illustrado e trabalhador como o sr. dr. Boavida. Póde acaso receiar-se a falta de vocações? Impossivel; pois os descendentes dos grandes missionarios que honraram este abençoado torrão, levando o seu nome a todos os pontos do globo, já não sentem o enthusiasmo do sacrificio pela sua religião e pela sua patria?

Pois os descendentes dos que levaram á capital da China e ás costas do Japão a cruz com a alta astronomia e a imprensa, os descendentes dos que congregaram em aldeias, modelos de republicas, as tribus selvagens da America, não terão a coragem de ir implantar a santa cruz abençoada, nos sertões africanos, mais humildes e menos selvagens? Impossivel. Contra essa supposição protestam todos os dias os muitos pretendentes á entrada no collegio das missões. Contra isto protestam todos os meus collegas que estão promptos a passar a

vida na Africa, quando não temerem morrer de fome na Europa. Contra isso protesta a nossa dignidade de nação colonial, habituada ás fadigas de alem-mar; contra isso protesta emfim toda a tradição da nação portugueza.

Organisemos pois esse instituto, e se essa organisação não podér ser mais perfeita, seja ao menos modelada pela do seminario de S. Sulpicio em París, que fornece bons e muitos missionarios ás missões estrangeiras. Dotemol-o com meios sufficientes para um pessoal avultado; interessemos n'esta grande obra a caridade do paiz, que, assim como soccorre as missões em paizes não portuguezes, com mais rasão ainda o deve fazer a favor dos pretos, nossos irmãos abatidos é verdade, mas que têem direito ao nosso amor e solicitude até porque a sorte os fez portuguezes.

*

* *

Fazendo isto teremos ainda a nossa obra em meio, e é urgente concluil-a. É indispensavel uma congregação de irmãs educadoras. Sem ellas o resultado dos missionarios serão sempre muito ephemeros, pouco solidos e não atacarão o mal na sua origem.

O colono do Congo ha de ser o mesmo congo; já disse esta verdade; é, pois, indispensavel educal-o para este fim. Essa educação, porém, será incompleta se não abranger os dois sexos; é urgente formar a familia christã na Africa, onde não existe.

De que aproveitarão todos os esforços dos missionarios para educarem o preto, se a mulher d'este, se a mãe dos seus filhos continúa na abjecção da polygamia? De bem pouco. A mulher do Congo tem aptidões mais pronunciadas para entrar n'um franco caminho de progresso, do que o preto. Ama com exagero os seus filhos, é terna para com elles e tem embryonariamente todas as boas qualidades da mulher civilisada. Gosta de saber e empenha-se para esse fim; é mais religiosa que o preto e tem, como enorme vantagem sobre aquelle, os habitos e mesmo a dedicação ao trabalho.

Com taes predicados será, se não facil, ao menos muito possivel, fazer d'ella a boa esposa, a boa mãe, a boa dona de casa, emfim, a boa companheira e não a femea do homem, como o é actualmente.

Abri em S. Salvador uma escola para raparigas indigenas, escolhendo uma hora adequada para que depois de regressarem das suas plantações podessem frequental-a; o resultado depassou a minha espectativa, um grande numero se matriculou, e ali aprendiam a doutrina christã e a ler.

Era o que rasoavelmente lhes podia ensinar, mas não é com cer-

teza aquillo de que ellas mais necessidade têem de saber. Pouco importa que a mulher do congo não saiba ler, o que é preciso, é que conheça os seus deveres de mulher christã; o que precisa saber, é o modo como com seus pequenos recursos deve governar a sua casa, o que precisa saber, é preparar a roupa, com que deve cobrir a sua nudez, o que deve saber, é como ha de tratar do seu marido e dominal-o para o bem.

Ora, toda esta instrucção, que é a unica que por emquanto lhe póde ser proveitosa, só outra mulher lh'a póde ministrar; e essa outra mulher só póde ser a irmã educadora, cheia de dedicação, animada por uma fervorosa caridade, que se transforma em mil sacrificios para nobilitar e engrandecer a sua irmã africana.

Em poucos annos, em volta de uma missão surgirá uma geração nova, verdadeiramente christã, laboriosa e feliz. As aptidões da africana serão estudadas cuidadosamente, e ella, hoje estupida e bronca, será costureira, será a dona de casa, será, emfim, um instrumento de civilisação poderosissimo.

As irmãs educadoras, pelas circumstancias economicas em que costumam viver, não sobrecarregarão muito a instituição, sendo comtudo preciso augmentar-lhes tanto mais as garantias, quanto maior é a sua fraqueza, já para resistirem ás intemperies, já para viverem nos sertões.

O preto do Congo designa as irmãs por *mulheres padres* e terá por ellas o mesmo respeito e acatamento que tem pelos missionarios.

Como já disse, a falta d'este elemento nas missões antigas, manifestou-se claramente nos pequenos resultados que d'ellas promanaram. Se, pois novamente nos não queremos arriscar a um insuccesso, creemos junto de cada internato de rapazes dirigidos pelos missionarios, o internato para raparigas dirigido pelas *irmãs* educadoras, e assim completaremos a obra da regeneração do preto, creando a familia christã, base de toda a sociedade bem organisada e prospera.

Mas ainda não é tudo; as nossas missões precisam de um novo elemento, alem dos mencionados; necessitam do irmão leigo, do lavrador, do artista.

Estes não devem, no meu entender, formar um corpo á parte, nem appendice; devem fazer parte da congregação ou internato. O seu futuro será garantido como o do missionario, a sua educação deve ser animada e aquecida com as mesmas regras, os mesmos deveres. O amor para com o indigena deve animal-o tão intensamente como ao missionario presbytero. Se não for educado no mesmo meio, se não tiver o mesmo amor entranhado pela missão de que elle é membro, o seu sacrificio será inutil e prejudicará até muitas vezes.

Se a estes obreiros do progresso e da civilisação faltar o fervor religioso e affrouxar a caridade, que tudo soffre, para educar o selvagem, a sua obra será fria e morta e os resultados hão de ser fatalmente pobres e escassos.

É por estas rasões que eu creio pouco em missões leigas, não negando comtudo que alguns serviços podem prestar, se houver rigorosa escolha no seu pessoal. Ha de ser difficil encontrar homens que soffram de boamente aos indigenas o que o missionario lhes soffre, esperando apenas d'esses sacrificios uma recompensa que nem as invejas, nem a maledicencia, nem toda a malicia dos homens lhes póde tirar, uma recompensa alem da vida das miserias, das paixões ruins e dos despeitos; emfim, uma recompensa que só receberá quando soar a hora do descanso.

Com tres padres e tres irmãos leigos podem fundar-se em Africa missões modelos.

Actualmente todos estão convencidos que as missões sem o trabalho não podem dar resultado; o missionario isolado e só, na Africa pouco póde fazer de bom. Morre de nostalgia e aborrecimento; o preto que ouviu a sua cathechese, mas que não comprehende as verdades que lhe são reveladas, vem um dia por curiosidade, mas não volta. No fim de dez annos de cathechese por este systema estará tão selvagem como no primeiro dia; continuará analphabeto, vicioso e bebado como d'antes. Appello para os que conhecem um pouco da Africa; será o preto de Loanda mais morigerado hoje do que o era ha cem annos? Duvido.

O primeiro cuidado das missões deve ser a agricultura; nunca será prospera uma missão que tenha de importar tudo o que consome. D'isto tira logo tres resultados capitaes: alliviar as despezas, ensinar os habitos de trabalho ao indigena, introduzir novas culturas e processos no paiz, que em pouco tempo serão seguidos pelo indigena, que é sufficientemente observador, para tirar os corollarios logicos d'estas innovações.

Na missão que dirigi sempre tive a peito este ramo de serviço, e se não tirei todos os resultados desejados, foi isso devido á falta de pessoal dirigente; consegui comtudo que os mesmos indigenas trabalhassem e vissem os bons fructos que do trabalho se derivam.

Este importante ramo de serviços póde ser desempenhado perfeitamente por um irmão leigo, que prestará tão bons serviços como um presbytero. Em seguida vem os officiaes mechanicos que as missões devem animar, já para se protegerem a si mesmas, já para que os indigenas aprendam para seu proveito e bem estar.

O preto no Congo ainde hoje fabrica a sua cubata como a fabricou

o seu avô no tempo em que invadiu estas provincias; e como poderia elle mudar, como poderia aperfeiçoar-se, se nunca lhe ensinaram a desbastar um tronco, se elle nunca viu um esquadro, se elle nunca soube como se lançava um prumo?

Vá o irmão leigo ensinar-lhe todas estas cousas e veremos que em poucos annos no logar de trinta *chinbeques* de palha, surge como por encanto a casa confortavel, que o garantirá do frio, cacimba e das pesadas chuvas.

Emfim, a missão deve ser uma escola completa, onde com o pão do espirito se ministrem os elementos de prosperidade material dos povos. O estado actual das raças do Congo, e o mesmo se póde affirmar de todas as africanas, não comporta uma alta cultura intellectual, que em logar de beneficiar o indigena lhe seria prejudicial. De que nos serviria ministrar ao indigena uma instrucção aprimorada e desenvolvida, se o meio social em que a natureza o collocou lhe não permitte por emquanto o passar de um artista, de um pequeno lavrador ou de um mediocre negociante?

Que saiba bem a nossa lingua, ler e escrever correctamente, com uns principios de arithmetica e historia natuural, e ter-lhe-hemos dado o que elle mais precisa para o espirito. Seja lavrador, artista ou pastor e terá tudo o que lhe é preciso para o corpo.

Comprehendo assim as missões na Africa e penso que todos me acompanharão n'esta maneira de vel-as.

Se as crearmos, veremos como terminam revoltas, como o preto nos é affeiçoado, como as nossas colonias prosperam e como teremos no fim de alguns annos modificado profundamente a sociedade indigena, trazendo-a ao christianismo, ao progresso, á civilisação, e emfim a todas as aspirações justas das sociedades adiantadas.

II

Pela exposição resumida que fiz das condições climatologicas do Congo, será facil deduzir que as missões, principalmente no norte da provincia de Angola, terão sempre a luctar com um inimigo terrivel, que resistirá aos esforços e energia das raças européas, o clima; seria illusão o occultar esta circumstancia, que desempenhará sempre um logar importante no numero dos obstaculos com que é preciso contar para a civilisação do Congo.

Este obstaculo não é invencivel debaixo do ponto de vista missionario. Os missionarios que para ali enviarmos, continuarão a ser victimados pelas febres, como o foram os das antigas missões. Poderemos porém e deveremos até, na minha opinião, crear o clero indigena, que

poderá resistir com grandes vantagens sobre o europeu á malignidade do meio climaterico. Esta vantagem e este grande recurso não é invenção minha; ha muito que os primeiros descobridores lhe reconheceram as vantagens. Um parente do segundo rei christão do Congo D. Affonso, foi o primeiro bispo da ilha de S. Thomé e do Congo, o bispo titular de Uttica. Em 1779 Martinho de Mello enviava ao Congo uma missão composta de vinte e dois missionarios, um dos quaes era o preto congo André do Couto Godinho, bacharel em canones. Não posso affirmar que fosse elle o chefe d'esta importante missão; alguns papeis que encontrei pertencentes ao mesmo auctorisam até certo ponto esta supposição. Nos conventos, tanto de freiras como de frades, encontrámos entre os seus membros os filhos do Congo. A ordem emanada do governo portuguez em principios do seculo passado, para que fosse creado na capital da provincia um seminario para a educação do clero indigena, seminario que, ou nunca foi aberto ou, se o foi, com pouco resultado, mostram claramente a persuasão em que estavam os nossos antepassados, que tinham mais obras e menos palavras que os seus descendentes, que o preto podia ser padre.

Ainda que me faltassem estes precedentes a minha opinião seria a mesma. O preto congo, segregado desde pequeno, do meio vicioso em que nasce, e transportado para a Europa ou mesmo para uma região do sul menos insalubre e longe da sua, não só daria á raça todas as garantias exigidas de estudo, mas ainda as que se referem á moral e bons costumes.

Em S. Salvador mandei muitas vezes alguns dos melhores alumnos da missão a ensinarem a doutrina christã ás povoações vizinhas. É devéras consolador o observar o enthusiasmo que os animava quando desempenhavam uma missão reservada de ordinario ao branco. Para obtermos, pois, os melhores propagandistas catholicos entre os indigenas, duas condições essenciaes são precisas e bastam: formar-lhes o espirito pela instrucção e o coração pelo sentimento para os logaraes em que nasceram, porque seria a familia que os perverteria, inutilisando-os; segundo, aggregal-os ás missões dirigidas pelo missionario europeu. Debaixo da inspecção immediata d'este, com as suas boas qualidades de humildade e reconhecimento de maior capacidade no branco, estes missionarios faziam milagres na educação e christianisação dos seus irmãos selvagens.

Conhecendo a fundo a lingua do paiz, os costumes, as tendencias dos seus compatriotas, estão aptos para serem os melhores evangelisadores não só do Congo, mas de toda a Africa.

As febres que dizimam o europeu, as quaes quando o não matam, ao menos o impossibilitam, para desenvolver toda a sua energia e von-

tado, encontrariam no missionario preto um zombadar dos seus golpes e sempre apto a resistir incolume a todas as intemperies do clima.

As missões do Espirito Santo, que muito bem conhecem a vantagem que podem tirar d'estes missionarios educam-nos na Africa, e quando os suppõem aptos enviam-nos a París para estudarem a theologia e receberem as ordens sagradas.

O preto morre sempre por parecer branco; iniciando-o no sacerdocio, lisonjeariamos a sua vaidade em proveito da raça preta, nosso e da religião. Ainda mesmo pelo lado economico elle seria vantajoso, e estes mesmos sacrificios que nos impõem, seriam largamente retribuidos com optimos serviços.

As nossas antigas missões do Congo decaíram completamente quando ainda todas as cidades, villas e aldeias de Portugal regorgitavam de conventos. Este facto é muito importante e mostra-nos claramente que o Congo era temido dos institutos monachaes por causa do seu clima.

Poderia parecer difficil obter candidatos já experimentados, e com os quaes se podesse contar com certas probabilidades de bom exito; esta difficuldade desapparece, attendendo a que esses candidatos deviam ser tirados das missões que temos em Africa, como a da Huilla e Congo. Entre os mais distinctos educandos dos internatos das mesmas deviam escolher-se os que mais garantias offerecessem de capacidade, e deviam ser depois enviados á casa-mãe da congregação para que os educásse no espirito de desinteresse, caridade e abnegação tão indispensaveis a todos os sacerdotes, e absolutamente requeridos no missionario. Na sua terra natal não seria possivel a educação; para o demonstrar ahi temos o seminario de Loanda, que até hoje nenhum resultado tem produzido. A congregação resolveria se convinha transportar o preto para o clima da Europa, ou se seria mais vantajoso estabelecer uma casa filial na ilha de S. Thomé ou em Cabo Verde.

O ex.^{mo} sr. bispo de Angola e Congo está tão convencido d'esta necessidade, que se offerecia a educar á sua custa, para o estado ecclesiastico, um dos pretos que me acompanhou a Lisboa; não foi porém possivel, attendendo á idade já grande do indigitado.

E porque não principiaremos desde já a ensaiar este systema que dará resultados? Porque á falta de institutos mais apropriados a formar o clero missionario não se mandam desde já alguns d'estes indigenas para os seminarios que temos nos climas quentes ou muito temperados, como Cabo Verde, Madeira e Açores?

A mim, senhores, afigura-se-me tão obvia, clara e vantajosa a creação d'esta milicia, como reforço ao missionario europeu e sempre dirigida por elle, que só me admiro de que até hoje não tenhamos lan-

çado mão de um meio facil a meu ver, e que dará um resultado magnifico, especialmente debaixo do ponto de vista de resistencia ás influencias do clima.

*

* *

Agora, senhores, permittir-me-heis que resuma em poucas palavras o que mais diffusamente vos apresentei.

O Congo, grande imperio indigena na epocha da nossa descoberta, dissolveu-se de tal modo que se converteu em milhares de povoações por assim dizer autonomas e sem laços de dependencia entre si.

Não creio que este esphacelamento fosse uma consequencia dos nossos costumes e civilisação ali introduzidos; tem-se observado o mesmo phenomeno onde nós não tivemos quasi influencia alguma; onde estão hoje os imperios do Muata Yanvo e do Cazembe? Seguiram a sorte do do Congo. Os clarões da civilisação christã e portugueza que os nossos heroicos missionarios ali levaram á custa de mil sacrificios, não poderam dissipar a densa nevoa que envolvia a sociedade indigena.

Foram praticados heroismos sem conto, mas para civilisar uma sociedade como a do Congo, entrincheirada no seu recinto de morte, não bastam sacrificios heroicos; é preciso tambem o raciocinio e os meios adequados. Com as desgraças da mãe patria, vieram as desgraças do Congo. Guerras sem fim, guerras de familia as mais terriveis em Africa, disputando a honra do mando, ensanguentaram por muitas vezes o paiz, e S. Salvador, a grande capital do tempo do esplendor, chegou a ficar deserta.

Os ultimos representantes das raças europêas que lograram triumphar do clima retiraram para Loanda ou para a costa, vendo a região assolada e sem commercio.

As relações tão frequentes e cordiaes entre brancos e pretos quasi se cortaram e quando mais tarde se tentou reatal-as, surgiram alguns attritos que felizmente foram removidos.

Em nossos dias voltaram á tela os assumptos do Congo; não o indigena, mas o europeu, negou-nos desalmadamente os nossos direitos; direitos exarados em todos os documentos historicos, direitos attestados nos escombros das nossas velhas igrejas, direitos proclamados nas cruzes que implantámos nos confins dos sertões.

Concederam-nos ainda assim o favor de não nos arrebatarem tudo; devemos ser gratos por esta munificencia!

O que nos resta é ainda muito; trabalhemos pois activamente na civilisação d'esses subditos da corôa portugueza, trabalhemos nos seus melhoramentos moraes e materiaes. Demos-lhe missões e com ellas a

felicidade e a paz. Em todo o vasto territorio ao sul do grande rio Zaire até Loanda, temos apenas tres estações missionarias; isto é pouco, é quasi nada. É urgentissimo crear uma nova no Bembe, logar onde ainda ha poucos annos existia a séde de um concelho e a exploração de um rico minerio, e hoje só existem ruinas e escombros. Criemos ahi uma missão e depois d'essa creemos mais algumas em todo o paiz, mandemos o padre e mais tarde o soldado, se por acaso for preciso.

Temos de colonisar por evolução, e este o caminho que convem aos nossos recursos e ao nosso gremio; apressemos porém essa evolução, e os sacrificios que hoje nos custa serão retribuidas ámanhã largamente. Salvemos o Congo da decadencia a que chegou, pelo commercio que ainda produz, e pela exploração do minerio em que é rico. Um caminho de ferro de via reduzida do Ambrizete até ao Bembe seria de grande alcance material para toda aquella região. Salvemol-o moralmente pelas missões, protegendo-as efficazmente creando um pessoal que não temos, dispensando toda a protecção aos institutos que ali desejem trabalhar a coberto da nossa bandeira.

Nunca nos arrependeremos do que fizermos pelas missões catholicas nos nossos territorios de alem-mar; dispersos por uma vez um montão de preconceitos que nos tem obrigado a adiar este problema momentoso das missões, chamemos novamente ao Congo o frade, o congregado, todos os portadores da paz e do progresso; um governo forte tem sempre elementos para cohibir abusos, se elles surgirem em alguma parte.

Tomemos para exemplo de tacto colonisador a nossa vizinha Hespanha, que protege altamente as missões filippinas e recebe em troca a prosperidade material e moral d'esse archipelago. Preparemos pelo W. de Africa uma forte barreira para oppormos á influencia arabe e mahometana, que se alastra pelo oriente e pelo centro. A humanidade agradecida bem dirá o nome da nação pequena, mas briosa, que, tendo nos seculos XVI e XVII feito recuar as invasões dos turcos ottomanos na Europa, pela guerra que lhes moveu nos estreitos da Asia, mais uma vez conteve a barbaria arabe, que actualmente, como a lava de um volcão, ameaça assolar a Africa inteira.

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE—N.º 5

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 5

LISBOA

IMPRENSA NACIONAL

1888-1889

DIRECÇÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM

J. V. MENDES GUERREIRO

JOAQUIM JOSÉ MACHADO

FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS

DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO

JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA

J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR

JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO

JOÃO HENRIQUE ULRICH

A sociedade não toma sob a sua responsabilidade as opiniões dos auctores dos artigos publicados no «Boletim»

Casa da Sociedade — Rua Capello, n.º 5

AGRICULTURA NO DISTRICTO DE BENGUELLA

POR

E. R. VIEIRA DA COSTA BOTELHO

S. S. G. L.

Processos agricolas de trabalhar a terra.—Considerações geraes sobre os systemas de cultura adoptada.— Epochas das sementeiras ou plantações ou colheitas.— Producção.— Preparação dos productos—Cultura da canna sacharina.

É esta uma planta que as necessidades economicas d'esta provincia têem feito desenvolver, para, pela distillação do seu mosto, obter a aguardente, um dos productos mais essenciaes ao commercio.

A canna em todos os concelhos do districto é plantada, tendo, todavia, uma maior importancia a sua cultura nos concelhos do Dombe Grande, Catumbella e Egito, onde a area total cultivada póde ser calculada em 4:000 hectares.

As condições de desenvolvimento vegetativo d'esta planta consistem na formação successiva de seres embryonarios ou botões foliares, que nascem á distancia de 5 a 9 centimetros e que termina por um ultimo botão que se converte em botão floral, dando logar a uma panicula ou reunião de flores. Cada botão forma-se para dar logo origem a outros, de maneira que o seu desenvolvimento carece de n'um tempo relativamente curto encontrar na terra elementos soluveis que possam ser apropriados na constituição immediata dos seus tecidos.

Se a formação do tecido cellular dos seres vegetaes precisa, para se desenvolver e organisar, de uma certa quantidade de agua independente da que faz parte da sua constituição, e se attendermos á organisação da canna, veremos que esta graminea, para completar os seus phenomenos vegetativos e amadurecer, carece que lhe passe pelo organismo muitas vezes o seu peso de agua.

Duas qualidades de canna são cultivadas. A cayana e a creola. Na canna cayana distinguem os cultivadores a *amarella* raiada e a *roxa*, em que os botões a principio se distanceiam pouco, começando depois do primeiro corte a desenvolverem-se á distancia de 12 centimetros.

A creola é mais delgada que a cayana e de folha mais estreita. A variedade que mais preferem cultivar é a canna cayana, comquanto a creola contenha maior proporção de assucar.

O terreno mais substancial, e que melhor satisfaça ás condições da humidade constante, sem, comtudo, ser alagado, é o que garante a um cannavial uma maior duração e um mais regular desenvolvimento.

Nos valles do Dombe Grande, Catumbella e no Egito, os terrenos apresentam, pela sua situação e composição, qualidades differentes, que os tornam em melhores ou peiores condições para esta cultura. Distinguem-se n'estes valles:

Primeiro, os solos formados por uma superficie desnivelada, cheia de covas, contendo grande quantidade de humus que as aguas têem feito decompor, assentando sobre uma camada argillosa, sem declive, que facilite o escoamento da excessiva humidade que retem na sua massa.

Segundo, solos que têem á superficie uma camada de areia da espessura de 50 a 80 centimetros e inferior a esta uma camada argillosa, resistente e humida.

Terceiro, solos em que a capa vegetal tem a espessura de 15 a 20 centimetros, constituida por um solo silicioso, de côr cinzenta, e em que a camada arenosa ou silico-argillosa, de que é composto o sub-solo, participa das influencias dos rios e das suas cheias.

Em todos estes terrenos, exceptuando os segundos, a canna vegeta, preferindo, todavia, aquelles em que a camada argillosa se acha misturada em proporção conveniente com a areia, ou que pelos trabalhos de cavas fundas a 25 e 35 centimetros se fez misturar, convenientemente, a parte argillosa do sub-solo com o excesso de areia do solo.

Os solos n'estas condições, quando dêem uma facil escoante ás aguas das chuvas, são os que os cultivadores reputam melhores, por assegurarem a um cannavial um maior afilhamento e duração. Os trabalhos de preparação de um solo consistem, portanto, em evitar o excesso da humidade que contenha, limpar das plantas adventicias, remover a camada vegetal para a meteorisar, regularisar a superficie, evitar a capillaridade e conservar a sua fertilidade pelos adubos.

Não são estas praticas desnecessarias, comquanto não sejam em grande parte executadas de uma maneira regular. O preto, sendo o operario agricola do cultivador, usa em todas as operações agricolas, em que é applicado, a enxada *quibunda*. Este instrumento compõe-se de tres partes: lamina, espigão e cabo. A lamina e o espigão formam uma peça de ferro de 500 a 600 grammas de peso. A lamina tem a largura de 1 decimetro e o comprimento de 18 centimetros, é concava internamente e apresenta o bordo cortante, redondo. O espigão

é uma ponta de ferro aguçada, que se prolonga a meio da extremidade opposta ao bordo cortante. O cabo é um tronco, biramificado, com a dimensão cada pernada de 3 decimetros, onde se crava, no ponto de inserção das duas pernas o espigão da enxada.

É este o principal instrumento da sua alfaia agricola, possuindo tambem o machado (diabite), a catana, o podão e a faca. A enxada quibunda não póde satisfazer a uma cava, e o terreno, em vez de ser revolvido, é apenas roçado á superficie o sufficiente para que as suas particulas desaggregadas possam cobrir a semente ou estaca que se planta, e em logar de se chamar uma cava é antes uma habitação que se prepara á superficie da terra para estes seres. A canna, sendo uma planta em que se attende ao afilhamento dos seus retornos para assim assegurar ao cannavial um maior numero de córtes, terá de ser amontoada frequentes vezes para os botões que brotam poderem afilhar. Este trabalho é tão penoso como o de preparar o solo a uma certa profundidade, ao mesmo tempo que traz o inconveniente de o monte da terra, tendendo a alargar a sua base pelo desprendimento das suas particulas da parte superior, deixar a descoberto muitos retornos que expostos ao ar, seccam e não afilham.

Alem d'estes instrumentos adoptam os cultivadores as enxadas portuguezas no cultivo dos solos.

Consiste a preparação dos solos em primeiro se fazer uma queimada ao solo para o limpar das plantas adventicias. Segundo, arrancar o raizame e incineral-o em montes. Terceiro, dar uma a duas cavas á profundidade de 15 a 22 centimetros, com o fim de meteorisar e espalhar as cinzas das plantas no terreno.

É sempre da maior vantagem conseguir que as covas rompam e revolvam uma camada vegetal profunda e a não ser as condições especiaes do solo, esta pratica concorrerá para um melhor desenvolvimento das cannas e uma maior duração dos cannaviaes.

Os trabalhos executados á enxada consomem mais de 50 serviçaes n'um espaço de tempo que a adopção de uma charrua tirada por duas juntas de bois poderia reduzir a menos da terça parte.

A canna é plantada á *valla* e á cova. Nos solos baixos, com uma capa vegetal, pouco espessa, e o sub-solo humido, adapta-se a plantação á *cova,* que consiste em abrir covas de 10 a 25 centimetros de profundidade e a largura de 3 a 4 decimetros, onde se enterra o embute ou estaca inclinada, e cobre-se com uma leve camada de terra, deixando a descoberto uma a duas gemas do embute. Quando a plantação se faz em solos fundaveis, convenientemente humidos, sem serem alagados, planta-se a maior profundidade e cobre-se toda a estaca de terra.

Alguns agricultores adoptam este processo com uma certa perfeição relativa á distancia a que se devem abrir as covas, á facilidade das limpezas e aos desastres causados pelo fogo. Dividem o terreno em talhões de 5 a 6 metros de largura por 20 a 12 metros de comprimento, deixando ruas ou aceiros de 6 a 10 decimetros de largo entre os talhões. As covas são alinhadas em quiqunce e abertas á distancia de 3 a 4 decimetros. A plantação á valla é destinada á cultura irrigada.

Consiste em abrir vallas no sentido obliquo ao declive do terreno da largura de 1 metro, conservando a distancia de 1 metro uma das outras, e plantando-se os embutes n'estas vallas á distancia de 4 a 5 decimetros uns dos outros.

N'algumas plantações não se attende á distancia a que se devem plantar as estacas, resultando em virtude do desenvolvimento foliar da canna o atrophiamento dos botões que brotam na parte inferior e as raizes emaranharem-se, em prejuizo das suas funcções. Apresenta esta plantação as seguintes vantagens:

1.° As cannas completam melhor o seu desenvolvimento, afilham mais e são mais ricas em assucar;

2.° Os cuidados culturaes a que está sujeita esta cultura de mondar, amontoar, etc., executam-se facilmente, economisando um grande numero de braços;

3.° Permitte que se empregue n'estes trabalhos as machinas, concorrendo assim para que estas operações se façam com igualdade, evitando a pouca perfeição dos trabalhos agricolas, devido á má vontade ou ignorancia dos serviçaes;

4.° Os córtes e carretos fazem-se facilmente;

5.° Permitte que melhor se possa ver o estado da cultura e apreciar a sua producção. A parte da canna destinada a ser plantada é a extremidade herbacea e que se denomina *embute*. Nos terrenos baixos e humidos, onde os troços da canna já madura podem apodrecer, devem ser preferidas as extremidades herbaceas que mais depressa continuam o seu desenvolvimento no solo onde se plantam; comtudo, parece-nos por esse facto, que as toueeiras provenientes de embutes, devem ser inferiores ás que são obtidas de estacas de canna, já formada, e que, para se desenvolverem, carecem de um maior espaço de tempo. O embute tem as dimensões de 20 a 30 centimetros, contendo 3 a 6 gemmas lateraes, bem conformadas e uma gemma ou botão terminal. Alguns fazendeiros, para apressarem o desenvolvimento da canna e poderem obter plantas bem conformadas, cortam o botão terminal ao embute. Alem dos troços da canna, as *socas* poderiam tambem servir de estacas multiplicadoras.

Se as partes medias dos troços da canna por terem um desenvolvimento mais demorado e uma melhor applicação no fabrico da aguardente não devem ser preferidas aos embutes; as socas, não tendo uma melhor applicação e apresentando pelo seu desenvolvimento radicular uma vida propria, poderiam com vantagem ser transplantadas para os novos terrenos ou cobertas de uma camada de terra bem revolvida e adubada no proprio solo, d'onde brotariam magnificas cannas.

Depois das plantações seguem-se os cuidados culturaes. Quinze ou vinte dias depois da canna se achar plantada, começa-se a mondar os cannaviaes das plantas adventicias que se desenvolvem e principalmente aquelles em que o seu systema de plantação permitte o fazerem-se estas limpezas em boas condições.

Estas praticas costumam-se repetir de dez em dez ou de vinte em vinte dias, conforme o estado de limpeza do solo. Alguns cultivadores apenas dão uma monda e outros quatro e cinco.

Coincide nos primeiros sete ou dez dias, depois das plantações, antes das plantas encanarem, a montoação das estacas para assegurar o afilhamento da canna. Nos terrenos fundaveis, em que os embutes são plantados a uma maior profundidade, dispensam-se esses cuidados no primeiro anno. Replantam-se tambem n'essa occasião os embutes que não se desenvolveram.

Dois mezes depois, devido á maior ou menor quantidade de folhas que a canna apresenta, começa-se a desfolhar, repetindo-se estas operações duas e quatro vezes, conforme o maior ou menor desenvolvimento foliar do caule. A canna amadurece no periodo de quatorze a quinze mezes, levando depois do primeiro córte doze e nove mezes a amadurecer. Um cannavial nos solos reputados melhores dá, em maxima, seis córtes, e nos terrenos de uma camada vegetal pouco espessa e que retem um excesso de humidade, não chega a dar tres.

Não se devendo attribuir a degeneração da canna, n'um espaço tão curto de tempo, ás condições de inferioridade que as plantas apresentam de anno para anno, causadas pela rapidez do seu desenvolvimento e maturação, que se chega a fazer ao quarto e quinto córte no periodo de sete mezes; necessariamente as causas que determinam este inconveniente são devidas: 1.º, aos solos não serem aptos para a cultura; 2.º, aos systemas de preparação dos terrenos e os processos agricolas adoptados com relação á cultura serem imperfeitos e insufficientes.

Referindo-nos ao segundo caso e se repararmos que a preparação dos terrenos é feita pelos serviçaes munidos de enxadas portuguezas, e que este trabalho se reduz mais a nivelar a camada superficial do

solo do que removel-a a uma conveniente profundidade, que o numero de vallas abertas para o saneamento das terras em que a humidade é excessiva, torna se deficiente, não escoando todo o excesso de humidade, deveremos, talvez, ter reconhecido em parte a causa da inferioridade dos cannaviaes depois do primeiro córte.

Os córtes são feitos por serviçaes munidos de catanas, podões ou facas, empregando alguns proprietarios n'este serviço gente de ganho, se apparece.

Os córtes devem ser feitos o mais possivel á superficie do solo, para que a soca não se arrisque a deteriorar.

Um cortador em dez horas de trabalho corta dezeseis carradas de canna a meia hora de engenho. O transporte da canna para a casa da moenda faz-se geralmente por carros tirados a bois. Na fazenda *Santa Thereza,* do Luacho, a canna é transportada em carros do systema Decanville.

Os carros pisam uma grande parte das socas pela falta de ruas espaçosas que lhes permitta andar livremente. Alguns cannaviaes achamse dispostos por fórma que o carro não se póde approximar, tendo de ficar a uma certa distancia, obrigando assim ao carreto da canna ás costas dos serviçaes para o carro, o que demora o serviço do transporte da canna. Aos córtes seguem-se os cuidados culturaes relativos ás socas que hão de dar os córtes seguintes. N'esse intento convem aperfeiçoar as superficies dos córtes, cobrir com terra as socas e enterrar as folhas seccas que cobrem o terreno e as sepas.

O systema geralmente adoptado reduz-se a afastar as folhas das socas e conchegar com terra as estacas.

Depois do primeiro córte a enorme quantidade de folhagem que cobre a parte superficial do solo é considerada como um adubo que assegura ao terreno a sua fertilidade e humidade, evitando, ao mesmo tempo, que as plantas adventicias germinem e cresçam. Nem em todos os solos se podem dar estas vantagens e se nos terrenos mais sujeitos ás seccas póde ter essa importancia, nos solos baixos e humidos em excesso as folhas impedem a evaporação das aguas e a circulação do ar, servindo tambem de abrigo aos animaes que atacam a canna. Queimar o cannavial em parte quando estes despojos se achem um pouco humidos, tendo antes o cuidado de cobrir com terra as socas para não serem damnificadas, será uma melhor maneira de pôr á disposição das plantas o adubo proveniente das folhas, quando depois se tenha o cuidado de com uma cava, encorporar no terreno as cinzas. Os cannaviaes replantam-se aos dois, quatro e seis annos, conforme o systema de cultura.

Alguns cultivadores arrancam as socas á proporção que ellas vão

perdendo o seu regular desenvolvimento e substituem-nas por novos embutes tendo, por este modo, um solo em cultura pelo espaço de quinze a dezeseis annos.

A preparação dos cannaviaes novos consiste em arrancar as socas antigas, dispol-as em montes, incineral-as e misturar com as particulas do terreno as cinzas.

Adoptam addicionar como adubo ao solo n'esta occasião o bagaço da canna misturado com terra e algum estrume. Outros incineram o bagaço no terreno que distribuem e misturam com a applicação de uma cava. Preparado o solo, procede-se á plantação, que é feita nos intervallos das socas antigas, adoptando o processo já descripto. Poucos agricultores preparam um adubo que, pelos differentes elementos que o constituissem, se podesse considerar util ás necessidades da planta e que pela sua homogeneidade podesse ter em solução os elementos necessarios a serem immediatamente utilisados pelas raizes.

O bagaço da canna enterrado no solo sem ser decomposto, poderá nos terrenos humidos apodrecer mais facilmente, comtudo, nos solos argillosos essa decomposição torna-se muito demorada, resultando que em logar de se fornecer adubo á cultura, procura-se augmentar as condições de fertilidade das novas plantações.

O estrume do curral, exposto á acção do calor solar, perde uma grande parte da sua fertilidade e, contendo todos os elementos uteis á vegetação, não os tem em proporção sufficiente para as exigencias d'esta cultura. N'estas condições melhor adubariam os agricultores os seus solos se abrissem no terreno um poço, com uma tapagem e lhe deitassem os bagaços da canna, terra ou areia, estrume, cal virgem, residuos vegetaes, cinzas e borras das caldeiras do apparelho distillatorio, dispondo todas estas partes por camadas estratificadas. Por este meio se obteria um adubo decomposto e fermentado, que, pelas partes de que é constituido, enriqueceria os solos com os elementos indispensaveis á sua fertilidade e em melhores condições de poder ser utilisado pelas plantas.

A cal é um elemento que tem uma applicação reconhecida em quasi todos os solos em que se não acha na proporção conveniente para poder pela sua acção augmentar, decompor e solubilisar os elementos indispensaveis á constituição das plantas. A cal em excesso desorganisa os tecidos vegetaes, queima, mas, applicada na proporção de 300 a 400 kilogrammas por hectare, concorre a augmentar a fertilidade dos principios elementares dos solos, em especial d'aquelles em que a decomposição da materia organica humosa se faz debaixo de agua.

Os morros dos valles do Dombe-Grande e Catumbella, constitui-

dos por assentadas de carbonato calcareo, facilitam aos agricultores o poderem aproveitar a cal como adubo e correctivo.

Preparação do solo.

Uma limpeza e uma cava: pessoal applicado, cincoenta serviçaes em tres mezes.

Abertura das vallas de saneamento: tempo, vinte dias; pessoal applicado, quinze serviçaes.

Plantação dos embutes: pessoal applicado, oito mulheres; dias gastos, vinte.

Uma limpeza do terreno: pessoal applicado, vinte mulheres; dias gastos, vinte.

Duas limpezas de cannas: pessoal applicado no carro, dois homens; pessoal applicado na conducção da canna para o carro, tres homens.

Moagem da canna.

Transportados os troços da canna para a parte da casa da moenda, dois serviçaes cortam as extremidades herbaceas, munidos de facas ou podões e dividem estes troços em pedaços de 5 a 8 decimetros; duas mulheres transportam-nos depois para junto da moenda onde depois cinco a seis serviçaes os collocam no taboleiro do trapiche para serem moidos. Depois da canna ser moida, os bagaços são deitados para fóra da casa da moenda por serviçaes, havendo algumas moendas que têem uma outra casa abaixo d'esta, destinada a receber estes bagaços, que cáem por um alçapão. Os bagaços são applicados depois de seccos como combustivel da machina a vapor e como adubo dos terrenos. A moenda está, em quasi todas as fazendas, n'um plano superior áquelle onde se acham as cartolas ou garapeiras, que recebem o mosto extrahido das cannas por calhas de madeira ou de folha. A casa das garapeiras é em geral de fórma rectangular, espaçosa, alta, deixando entrar a claridade por uns octogonos abertos na parte superior das paredes frontaes.

As garapeiras acham-se dispostas dentro d'esta casa, distanciadas o sufficiente para que possa passar por entre ellas o serviçal que está encarregado de as encher e despejar.

Distillação.

O mosto da canna marca geralmente 8 por cento, chegando a marcar tambem 10 por cento e 11 por cento de assucar. Deitado o mosto nas garapeiras, que são internamente pintadas de cal antes de se encher, activa-se a fermentação, misturando na proporção de 1,5 por cento de mosto, a mesma garapa, já fermentada. A fermentação desperta em breve, começando o liquido a ferver e exhalar acido carbonico, completando-se dois a cinco dias depois, se a temperatura o auxiliar, o que não succede na epocha do cacimbo, que chega a demorar

oito e dez dias, quando principalmente não se modifica o grau de calor da casa com uns brazeiros que se collocam entre as garapeiras.

Terminada a fermentação, passa o liquido fermentado por calhas que estão collocadas abaixo das torneiras das garapeiras para um reservatorio ou pipa que se acha enterrado no terreno, sendo depois elevado por uma bomba tocada a braço, para as caldeiras do apparelho de distillação. Os apparelhos de distillação que se adoptam na maior parte das fazendas são do systema Collares.

Esta distillação é intermittente e o apparelho differe do alambique ordinario, em que o refrigerante serve de esquentador e em o mosto ser distillado parte a vapor e parte a fogo directo.

Os ex.mos srs. João Ferreira Gonçalves e Carlos Rodrigues da Silva Castanheta, proprietarios nos concelhos do Dombe Grande e Catumbella, têem nas suas propriedades Santa Thereza e S. Pedro os apparelhos do systema Savalle, que chegam a distillar em vinte e quatro horas 4:000 litros de aguardente, podendo-se obter alcool de 50 a 70 graus. Estes apparelhos são os mais perfeitos que têem apparecido, visto que centralisam os dois serviços da distillação e da refinação, com todas as demais vantagens inherentes ao seu systema.

Póde-se calcular a producção da aguardente n'estes tres concelhos a que já me referi, em 5:000 a 6:000 pipas. A aguardente é transportada aos mercados consumidores em carros tirados por duas juntas de bois.

No Dombe Grande, os portos do Cuio e das Salinas são os pontos de embarque d'este producto para Benguella. Distam estes portos das fazendas quatro e oito horas. O embarque é feito em lanchas, importando este transporte em 1$600 réis por cada pipa.

No Egito e Catumbella os meios de transporte são os mesmos. A aguardente tem tambem um grande consumo nos proprios concelhos, principalmente do Dombe Grande, onde é vendida a 100 e 120 réis a garrafa. N'um mappa estatistico das propriedades agricolas do districto pude já informar a s. ex.ª o governador sobre o numero de machinas e systemas de irrigação que adoptam n'estas localidades.

Designação do pessoal empregado na moenda e distillação de uma propriedade.—Numero de serviçaes applicados diariamente na casa de uma moenda que enche trinta garapeiras de 38 decalitros em dez horas do trabalho, dez a doze; numero de serviçaes applicados na machina a vapor e sua alimentação, dois.—Distillação Collares: tocador da bomba da garapa, um; serviçaes empregados no governo do fogo da fornalha, um; tocador da bomba de agua fria que alimenta o refrigerante, um; distillador, um. Alem d'este pessoal quasi todas as fazendas possuem: seis a sete pedreiros, um tanoeiro, um serralheiro, todos africanos.

O custeio com cada serviçal mensalmente importa em 1$250 réis, sendo distribuido em todos os semestres a cada um: um chapéu, uma faca e uma camisola.

Cultura do algodoeiro. — Esta planta cultivou-se em larga escala, debaixo da iniciativa do governo, em quasi todo o districto nos annos de 1874 e 1875. Presentemente só no concelho de Quilengues existem quatro propriedades que têem como cultura dominante o algodoeiro. No concelho do Dombe Grande planta-se ainda algodão em pequena escala. O algodoeiro tem uma vegetação arborea, desenvolve-se regularmente em quasi todos os solos, sem grandes cuidados de cultura. Em Quillengues nos solos argillosos e argillo-siliciosos das encostas, de côr avermelhada ou castanha, é onde se acham a maior parte d'estas plantações, havendo tambem pequenas areas plantadas nos terrenos humidos e ricos em humus. A area cultivada póde-se calcular em 130 a 200 hectares. As operações de cultivo adoptadas, reduzem-se:

1.º Em fazer uma queimada ao solo para o limpar das plantas adventicias;

2.º Docepar o arvoredo e arrancar o raizame com as enxadas já descriptas;

3.º Abrir covas á superficie da terra á distancia de 7 a 10 decimetros, e lançar uma a quatro sementes nas covas, que são cobertas depois com uma leve camada de terra;

4.º Fazer tres a quatro limpezas entre o periodo do crescimento e fructificação das plantas. O algodoeiro fructifica de tres em tres mezes, sendo a sua maxima producção ao terceiro anno.

Depois de se obter a maxima colheita são os algodoeiros podados a diversas alturas com o fim de se obter a sua ultima producção annual. Ao quinto anno os solos são preparados para as novas sementeiras pelos mesmos processos, depois de se arrancarem os pés das plantas antigas. As sementeiras fazem-se nos pontos do solo que não foram semeados anteriormente. Esta cultura não é muito exigente de alimentos, porque as plantações succedem-se sem os terrenos receberem outro elemento fertilisador que as cinzas das plantas adventicias e dos pés dos algodoeiros que são arrancados. O vento leste que sopra nos principios do mez de maio, durando geralmente até aos começos das chuvas, arruina os algodões que estão mais expostos á sua acção, fazendo caír os capulhos e obrigando as capsulas a caír. Outras vezes sobrevem as chuvas na epocha das colheitas, prejudicando a qualidade do algodão. Será sempre da maior vantagem que se attenda ás epochas das sementeiras, semeando o algodoeiro no principio das chuvas ou quando falte um ou dois mezes antes de acabarem.

Esta pratica deveria ser attendida com o fim de evitar os damnos

a que se sujeitam as plantações quando as capsulas abrindo na epocha das chuvas levam o agricultor a fazer uma capação em que a maior parte do algodão se acha amarellado. Evitaria tambem que as plantas se carregassem de muita folhagem e lenho, em prejuizo do producto. A colheita e a escolha do algodão é feita simultaneamente no campo, empregando mulheres munidas de saccos e quindas para onde vão deitando as capsulas que se acham abertas, sendo destinado o sacco para capulhos de melhor qualidade e as quindas para o algodão amarello e mal desenvolvido. Uma mulher colhe diariamente 20 libras de algodão. Os serviçaes, á proporção que vão enchendo os saccos, tratam de estender, no local destinado a esse fim, o algodão para seccar. Depois de secco é guardado debaixo de uma cobertura de colmo até ser escaroçado e enfardado. As machinas de escaroçar o algodão fazem passar as capsulas por um espaço estreito de superficie aspera que agarrando a seda do algodão a separa do caroço, caíndo uma e outra em seu lado differente. Estas machinas, de que ha tres no concelho, consistem em dois cylindros horisontaes armados sobre uma caixa de madeira e tocados por uma roda ou manivella que lhes imprime movimento de rotação de fóra para dentro. Na fazenda do Mututo uma d'estas machinas é tocada por uma azenha. Póde ser calculada a producção de algodão no concelho de Quillengues em 1:200 a 1:500 arrobas.

Dados demonstrativos sobre as condições economicas da producção de algodão em Quillengues relativos aos preços que em Benguella tem obtido o algodão n'estes ultimos tres annos: preço de arroba de algodão no mercado, 1$800 réis; carreto até Benguella por duas arrobas, 300 réis; quantidade maxima de algodão cultivado por um serviçal, tres arrobas; resgate de cada serviçal, 11$000 réis; vestuario, 3$000 réis; despeza mensal com cada serviçal, 7$200 réis; colheitas annuaes, duas.

Cultura do cafezeiro.— Nos concelhos do Dombe Grande, Quillengues e Caconda pude ver alguns pés de cafezeiros com um desenvolvimento arbustivo regular, attingindo a altura de $1^m,5$ a 2 metros.

A fazenda do Mututo em Quillengues, do sr. Henrique Saldanha, tem mais de 40 pés plantados nos solos das encostas, de côr vermelha e argillosa, continuando todos os annos a augmentar o numero d'estas plantas por semente em viveiros. Não ha ainda hoje um systema de cultura adoptado. O cafezeiro fructifica duas vezes no anno, carregando-se bastante e apresentando os bagos de uma boa apparencia, bem conformados e de côr alambreada. No concelho de Caconda, onde ha apenas dois pés de cafezeiros, não seria menos digna de se desenvolver esta cultura, que apresenta as mesmas condições vegetativas. Com este intuito solicitei do governo sementes.

Cereaes.—É este districto digno de menção pela variedade de culturas cerealiferas que apresenta. Os naturaes cultivam a massambala, o massango, o luco e os milhos em larga escala; e os europeus os trigos, o centeio e a cevada. Não se acham estas culturas disseminadas de um modo uniforme que se possa chamar a Benguella um districto ceareiro, embora o clima favoreça as condições de desenvolvimento d'estas gramineas em todos os concelhos.

Em Quillengues domina a cultura da massambala, em Caconda a cultura dos milhos, comquanto todos os demais concelhos cultivem quasi todas estas plantas. Os trigos e o centeio ha cinco annos começaram a ser cultivados no concelho de Caconda com magnificos resultados e hoje a sua cultura occupa uma area não inferior a 48 ou 50 hectares.

Cultura do trigo.—Em Quillengues, na fazenda Quicuco, pude ver o trigo tremez desenvolver-se bem e com a espiga bem conformada, mas é em Caconda, n'esta assentada sulcada de rios poderosos e de um sem numero de affluentes, que as variedades de trigos existentes, tremez, ribeiro e durasio, vegetam em boas condições nas encostas e planaltos d'estes terrenos, cobertos de decomposições provenientes de granito ou gneiss, ou de micaschisto, trapp ou schisto arenoso. Limitase a zona que é cultivada ao local onde se acha a séde do concelho, cortada por dois rios, Sucula e Cababa, que vão desaguar as suas aguas no rio Catapi, affluente do rio Cunene. Estes rios têem os cursos de 3:000 a 4:000 metros e um volume de agua constante na epocha da estiagem.

Tem-se experimentado esta cultura nas terras altas, com o declive de 2 a 5 por cento, e nas baixas alagadiças e abundantes em humus.

Confrontando estes solos e se attendermos:

1.° Que os terrenos altos apresentam a composição silico-argillosa, com uma capa vegetal variavel, entre 15 a 22 centimetros, conforme o seu maior ou menor declive, e que as terras baixas têem como elementos dominantes a areia e o humus, a côr escura, uma humidade excessiva, não dando livre escoante ás aguas das chuvas devido aos desnivelamentos da superficie e á falta de declive;

2.° Que sendo a natureza do sub-solo d'estes terrenos argillosa, nas terras altas o declive natural do solo não permitte que retenha a humidade em excesso, emquanto que nas baixas e sem declive essa humidade é retida na sua massa, prejudicando as plantas;

3.° Que os terrenos altos são, pela sua posição, desafrontados, menos sujeitos a nevoeiros, ás desigualdades de temperatura, emquanto que os solos baixos, dominados pelas collinas e montanhas, estão mais sujeitos a esses phenomenos.

D'estas diversas condições das terras altas e baixas e da experiencia d'esta cultura n'estes solos, se chegou a concluir que os terrenos altos e desafrontados são os que garantem ás culturas dos trigos uma melhor producção, isto é, o trigo cresce regularmente, não é atacado pela ferrugem, a espiga é bem conformada e o bago não mirra.

Do clima têem concluido os agricultores:

1.º Que as melhores epochas de sementeira são desde 25 de março até aos primeiros dias do mez de abril;

2.º Que as regas são indispensaveis ás culturas dos trigos depois de terminarem as chuvas, dadas de quinze em quinze dias, geralmente.

O systema de cultura adoptado consiste em preparar o solo com a enxada portugueza, arado ou charrua. Depois de se fazer a queimada das plantas adventicias, decepado o arvoredo e arrancado o raïzame, dá-se uma cava ou lavra á profundidade de 22 a 25 centimetros no sentido do maior comprimento do terreno. Os srs. Domingos Antonio Martins e Alexandre Goschke possuem cada um uma charrua de ferro de aiveca fixa, com que têem começado a preparar os seus solos, sendo muito para desejar que, continuando a adoptar estes instrumentos na preparação das terras, possam apreciar a vantagem de remover as particulas dos solos em condições convenientes á sua meteorisação e que pela facilidade que estes trabalhos apresentam tentem a alargar as areas cultivadas. Lavrar com o fim de augmentar a capa vegetal, remover o solo para o pôr em contacto com os diversos agentes atmosphericos, equivale a fazer uma boa estrumação, ao mesmo tempo que assegura ás culturas um menor risco de soffrerem as faltas de humidade, quando se não possa contar com as regas.

N'um solo convenientemente fundo e bem meteorisado, o trigo tende a desenvolver o systema radicular no sentido lateral e vertical, indo procurar nas camadas mais inferiores do solo, na epocha da estiagem, a humidade de que carece para completar a sua fructificação.

Preparado por este meio o solo, é plantado de cará, milho, feijão ou massamballa, sendo no anno seguinte cavado ou arado á profundidade de 15 centimetros, dois mezes antes da sementeira. Procede-se depois ao esterroamento feito pela maior parte dos agricultores á enxada, adoptando o agricultor Groschke uma grade de Valcourt, que possue, tirada por uma junta de bois.

O emprego das machinas tiradas por animaes carece em Africa de um maior numero de bois para produzirem o mesmo esforço que uma junta de bois de trabalho em Portugal consegue, devido á má alimentação e poucos cuidados que dispensam ao gado.

Em leste da provincia, uma charrua Dombasle, tirada por tres juntas de bois, em terreno argillo-silicioso, lavrava do romper do dia até

ás nove horas da manhã sete regos do comprimento maximo de 50 metros, tendo o gado de descansar duas e tres vezes em cada rego. N'alguns arroteamentos dos solos de Caconda, uma charrua tirada por uma junta de bois lavrou em dez horas de trabalho 18 ares, lavrando á profundidade de 25 centimetros. Segue-se á preparação dos solos a sementeira, que é feita a *lanço* por todos os agricultores.

Attendendo ao afilhamento dos trigos a quantidade de semente a empregar deve ser em menor quantidade da que se emprega na Europa. Esta quantidade é muito variavel, regulando, em geral, entre 50 a 80 litros por hectare. Em experiencias que podémos fazer sobre a aptidão productiva das plantas alimentares, ensaiámos os dois processos de sementeiras, a lanço e em linhas. Empregámos pelo primeiro processo 65 litros de semente de trigo tremez e obtivemos por hectare 1:028 litros. Pelo segundo processo empregámos 29^{l},9 de tremez e 47 litros de ribeiro e obtivemos 1:620 e 1:152 litros por hectare. Em segunda experiencia que iniciámos nos fins do mez de fevereiro empregámos na sementeira a lanço 96 e 248 litros e obtivemos 613 litros e na sementeira, a rego, tendo semeado, bago a bago, em regos distanciados 25 centimetros, 18 litros de semente de trigo tremez, obtivemos 10 hectolitros.

O trigo da sementeira a lanço desenvolveu-se mais depressa, completou a sua maturação rapidamente, e, sendo atacado pela ferrugem, o bago ficou mirrado. O trigo da sementeira em linhas teve uma formação igual e mais demorada, pesando o bago o dobro. As sementeiras em linha devem ser preferidas ás sementeiras a lanço, comquanto a pericia do semeador consiga fazer uma sementeira a lanço muito rareada.

Os semeadores mechanicos, portanto, teriam uma larga applicação nos solos planos ou de um declive suave. Alguns agricultores adoptam, nas sementeiras a lanço, deixar de 8 em 8 metros dois passos em que não lançam semente para lhes permittir fazer as mondas ao terreno. No fim de quatro a cinco dias depois de semeados, os trigos germinam, rompendo a leve camada de terra com que é coberta a semente, adoptando-se a enxada quibunda ou a grade de pau portugueza. O tempo durante o qual o trigo completa o seu crescimento e fructificação, não está só dependente do clima, mas tambem do solo.

Muitas vezes se vê a planta ter um desenvolvimento e fructificação rapida, dando logar a um producto de inferior qualidade. N'este caso é o solo que, não se achando convenientemente preparado, levou a planta n'um menor espaço de tempo a completar o seu desenvolvimento. Desde a germinação até espigar, em condições de um regular desenvolvimento, levam os trigos cincoenta e quatro a sessenta e dois

dias e desde a sua fructificação até á sua completa maturação de quarenta e nove a sessenta dias, conforme as variedades cultivadas.

Os afilhamentos dos trigos regulam entre 15 a 40 pés. O crescimento que os trigos attingem está dependente do grau de humidade da terra e em muitos casos um grande desenvolvimento herbaceo faz carregar as plantas de muita folha em prejuizo do grão. Em algumas culturas de trigos nos solos baixos e n'aquelles onde as regas se fazem muito a miudo dá-se este caso, que tenho podido observar. Durante o crescimento herbaceo recebem as plantas como cuidados culturaes as mondas aos solos, em que varía o seu numero conforme o estado de limpeza da terra e as regas, que se fazem nos mezes de maio até agosto, sendo feitas de oito em oito e de quinze em quinze dias.

As sachas são pouco adoptadas, embora se deva attender que uma sacha equivale a um bom aguaceiro. Depois das chuvas a acção do calor torna a superficie do terreno endurecida de fórma que quebrando-se esta crusta, facilita-se a penetração no solo da humidade atmospherica ao mesmo tempo que se destroe a germinação das plantas adventicias. Na cultura do trigo tremez em linhas que já mencionámos, applicou-se uma monda e duas sachas, que nos permittiram não regar as plantas. O hectolitro d'este trigo pesou 88 kilogrammas, não differindo de outros trigos que foram regados.

N'estas segundas experiencias que fizemos, apressámos para 25 de fevereiro a epocha das nossas sementeiras para termos em julho feito as colheitas, pratica esta, que não é ordinariamente seguida pelos agricultores que, semeando nos fins de março e principios de abril, colhem nos mezes de agosto e setembro, occasião em que a atmosphera começa a nublar-se, caindo alguns aguaceiros. A floração e maturação das searas torna-se muito desigual, havendo algumas variedades, como é o trigo durazio, em que estes phenomenos se executam de modo que chega a prejudicar a colheita.

Em condições iguaes do solo e na mesma epocha semeadas as duas variedades de trigos, tremez e ribeiro, completam o seu grau de maturação com o intervallo de vinte dias uma seara da outra. Não se dão as mesmas condições para os trigos durazios, que só podem ser colhidos á proporção que as espigas vão amadurecendo, completando-se a ceifa um e dois mezes depois das outras. As searas de trigo ribeiro e tremez não amadurecem tambem por igual, levando doze dias para se verem as folhas douradas e o grão maduro. As ceifas fazem-se com as fouces ordinarias, formando-se depois as paveas que se conservam no terreno pelo espaço de quatro a cinco dias.

D'aqui passam as paveas para a eira, que é uma area limitada de terreno ao pé da casa do agricultor, mais ou menos horisontal e limpa.

As paveas são abertas pelos serviçaes que, munidos de uns paus, massam as espigas, que desprendem os bagos, sacudindo-se ao mesmo tempo as palhas. Feita a debulha o trigo é limpo da terra, pedras e outras impurezas n'uns cestos de bôca larga a que chamam *umba* ou *quinda*, que levantam inclinados acima da cabeça e aproveitando a acção do vento os trigos são limpos das partes mais leves, caíndo os grãos n'uma outra quinda que collocam no chão. D'ahi passam ao peneiro indigena, que é uma circumferencia feita da mesma materia prima dos cestos, chamado *rigola*, onde pelos movimentos que o serviçal lhe dá se separam as pedras e a terra.

Repetem-se estas operações até os trigos poderem ficar limpos. Passam depois a ser estendidos no chão, dentro de um panno, para seccarem, sendo depois guardados em cestos grandes (cucos) ou em panellas de barro. Quando a producção tenda a augmentar, seria vantajoso para facilidade do trabalho, que as debulhas se façam de calcadouro, por meio de gado atrelado, e as limpezas na eira por meio de pás e forcados, passando depois aos limpadores a que mais adiante nos referimos. A producção dos trigos ainda não está sujeita a um calculo determinado, sendo muito variavel, devido aos solos, ao seu estado de cultura e ao grau maior ou menor de humidade a que os terrenos estão sujeitos pela sua posição.

Nas differentes sementeiras que fiz a lanço e a rego pude obter por hectare, em terreno já cultivado e fertil, de natureza silico-argillosa, nas sementeiras a lanço, 1:028 litros, e nas sementeiras em linhas, 1:152 e 1:620 litros. Em terrenos da mesma qualidade que foram arroteados e cinzados obtive nas sementeiras de lanço 608 litros, e nas de regos ou linhas, 10 hectolitros por hectare, empregando 20 litros de semente.

Attendendo á introducção das machinas agricolas e á applicação dos estrumes, as producções devem ser superiores ás melhores da Europa.

Cultura de centeio. — Este cereal é pelas suas condições de rusticidade menos sujeito aos inconvenientes de um solo mal preparado, alagadiço e que pela sua situação possa soffrer os effeitos da excessiva humidade do clima. Não só nos terrenos desaffrontados de uma maior altitude se desenvolve em boas condições, como tambem no valle do rio Catapi onde attinge a altura de $1^{m},80$ a 2 metros. A natureza dos solos d'esta parte do concelho, silico-argillosa e silico-humifera, accommoda-se tão bem á sua producção que se podem chamar a estes terrenos, terras de centeio. O systema de cultura adoptado é o mesmo que para os trigos, podendo-se semear em terras arroteadas do primeiro anno, onde produz regularmente.

A quantidade de semente que geralmente é empregada, é de 90 a 100 litros por hectare. O centeio germina ao terceiro ou quinto dia de semeado, espiga durante o periodo de cincoenta a cincoenta e cinco dias e acha-se apto ao córte quarenta e nove dias depois. O seu afilhamento nos solos mais pobres regula entre cinco a seis pés e nos mais ferteis chega a afilhar nove a dez pés. Esta graminea é semeada pela maior parte dos agricultores nos mezes de outubro a fevereiro, fazendo-se tambem algumas sementeiras nos meiados de março e principios de abril, como cultura irrigada. O processo de sementeira adoptado é a sementeira a lanço. Em solos já cultivados, pude obter, empregando 91,9 de semente por hectare e semeando a lanço, 22 hectolitros, pesando o hectolitro 76 kilogrammas.

Cultura da cevada.—Esta cultura attinge uma area muito diminuta, comquanto as suas condições vegetativas sejam muito regulares. Tem uma menor applicação, sendo a maior parte utilisada como medicamento refrigerante. É semeada na mesma epocha dos trigos, recebendo o beneficio das regas. A cevada germina no fim de quatro a cinco dias, espiga no periodo de sessenta e nove dias, attingindo a altura de metro a $1^{m},30$ e acha-se apta ao corte quarenta a cincoenta e dois dias depois. N'uma sementeira que ensaiámos, empregando 105 litros de semente por hectare, obtivemos 39 hectolitros, pesando o hectolitro 55 kilogrammas.

Cultura do milho.—Esta cultura entra na agricultura dos naturaes em todos os concelhos do districto, sendo feita em larga escala em Caconda. Ha tres variedades de milho que são cultivadas: o milho amarello ou quibundo, de bago grosso, attingindo a altura de $2^{m},5$ a $3^{m},20$, produzindo duas a quatro massarocas com dezoito ordens de bagos de trinta e dois bagos cada ordem e do peso cada uma de 247 grammas; o branco, que apresenta o mesmo desenvolvimento vegetativo, pesando cada massaroca 182 grammas, com dezeseis ordens de bagos de trinta e dois bagos cada ordem; e o cateta, que tem uma vegetação mais rapida, fazendo-se em tres mezes, de bago miudo com quatorze ordens de bagos de trinta e seis bagos cada ordem. Estas variedades, quibundo e branco, germinam seis ou oito dias depois de semeados, levando oitenta e oito dias a florecer e fructificar, completando-se o seu grau de maturação sessenta e seis a setenta e quatro dias depois. Esta planta requer um solo bem estrumado, de fórma que possa encontrar nas camadas mais inferiores do terreno os elementos de que carece para a sua nutrição.

Está calculado que 1 hectare de terreno cultivado de milho, na Europa, suga á terra 498 kilogrammas de adubos azotados e carbonados. N'estes climas, onde a acção do calor, luz e humidade concor-

rem para augmentar a sucção radicular das plantas, dos elementos da terra, a exhalação aquosa por todas as partes aereas do vegetal e a maior decomposição de acido carbonico pela acção da luz, ao mesmo tempo que augmenta a energia das reacções que se realisam entre os elementos do ar e do solo, fazendo-se as oxidações mais rapidamente e as nitrificações; têem os terrenos para satisfazerem ás necessidades culturaes d'estas plantas, em condições normaes, de serem convenientemente preparados.

A superficie aravel carece de ser limpa das plantas adventicias, ser removida á profundidade de 22 a 25 centimetros, serem plantadas as sementes á distancia uma das outras de 50 a 60 centimetros em terras que não estejam muito frias e que mais tarde se dispensem os cuidados culturaes de amontoar, sachar os milhos depois de desenvolvimento da quarta folha e desfolhar na epocha da maturação. A maior força ou actividade em assimillar o acido carbonico que as folhas das plantas apresentam n'estes climas, não faz prescindir dos adubos, porque para as plantas se acharem em condições de poderem assimillar uma grande quantidade de acido carbonico, precisam apresentar um bom desenvolvimento que está dependente dos solos que as alimentam.

É esta cultura feita tanto nos solos altos como nos terrenos baixos, preferindo os naturaes de Caconda os plan'altos desaffrontados. Os milhos são semeados nos mezes de agosto até fevereiro, concluindo o maior numero de sementeiras até ao mez de outubro. O systema de cultura adoptado, reduz-se:

1.º Fazem uma queimada para livrar os solos das plantas espontaneas e decepam a 50 centimetros os troncos das arvores;

2.º Duas a tres mulheres munidas da sua enxada ou atemo e de uma quinda, onde trazem a semente, raspam o solo e com as particulas da terra desaggregadas formam um monte, collocando tres a quatro sementes e cobrindo com uma leve camada de terra. Estes montes conservam a distancia de 15 a 22 centimetros;

3.º Mondam o milho das plantas adventicias;

4.º Colhem as massarocas, depois de se acharem as espigas formadas um ou dois mezes antes. A conservação do milho é feita parte no terreno e outra parte em casa ou no quibundo, casa que tem no proprio arimo para se resguardarem das chuvas e para guardarem os mantimentos antes de serem batidos por estarem geralmente distante do ponto de habitação dos agricultores estas plantações.

O milho é esbagoado á mão e utilisado no fabrico da farinha ou capata. Raramente a cultura do milho é feita sem ser acompanhada de outras de feijão e mandioca, semeando-se n'estas condições o milho a distancia de 0^{m},80 a 1 metro.

Quando os solos se acham cansados são abandonados e as novas sementeiras são feitas n'outros terrenos. A producção dos milhos tem uma importancia grande e pouco susceptivel de ser calculada, por uma grande parte ser çonsumida em verde. Em solos altos podémos, empregando 43,5 de semente de milho branco e amarello, por hectare, obter 2:084 litros de milho branco e 1:638 litros da outra variedade, pesando o hectolitro 75 kilogrammas.

Cultura do massango, luco e massamballa.—Estas culturas entram a maior parte na agricultura dos naturaes. O systema de cultivo adoptado é o mesmo que empregam para os milhos. O terreno é preparado em leiras ou camalhões a que chamam bipangas. Em Quillengues fazendo-se a sementeira da massamballa n'uma epocha, são depois nas epochas seguintes feitas as queimadas, rebentando das socas das plantas as novas gramineas. A massamballa applica-se no fabrico de farinha e de uma bebida fermentada. O luco e o massango têem igual applicação.

Farinha de trigo.—Os trigos e o centeio são lavados e seccos ao sol para limpar da poeira adherente aos bagos, passando depois a serem moidos. Adoptam-se dois meios: primeiro, consiste n'uma pedra onde se deita o cereal, sendo pisado com um pau de pilão que se denomina *upi*. Segundo, a moagem é feita n'um moinho com mós de pedra, movidas por uma azenha, composta de uma roda de pás encavada em uma arvore vertical que liga com a mó inferior. Este segundo systema, devido ao moinho trabalhar irregularmente por não se achar bem vertical o eixo, torna-se muito imperfeito.

Dever-se-ha attendér que, quando as mós andam com uma grande velocidade ou muito vagarosamente, as farinhas sáem grossas, com a semea muito moida, tornando o pão escuro.

Um litro de trigo ribeiro que mandei moer, pelo primeiro systema, depois de ter sido lavado, deu-nos 75 por cento de farinha por 27 por cento de farello. Estas farinhas são na maior parte consumidas pelos agricultores, que fabricam um excellente pão, não tendo ainda sido apresentadas regularmente no mercado por não terem obtido um preço convidativo, de que são merecedoras.

Considerando a importancia que as farinhas de trigo e centeio podem ter no concelho de Caconda, acho que seria da maior vantagem aperfeiçoar os processos hoje seguidos do seguinte modo:

1.° Construir os moinhos em condições de trabalhar regularmente;

2.° Substituir a lavagem dos trigos, principalmente dos mollares, pela escovadura, a fim de evitar que as farinhas fiquem humidas e facilmente esquentem ou ardam, o que será prejudicial quando se tenham de exportar aos mercados consumidores;

3.º Substituir os processos de limpeza do cereal, hoje adoptados, por outros mais aperfeiçoados, empregando para esse fim o limpador mechanico de Vachon. Este apparelho limpa em doze horas de trabalho 13 a 20 hectolitros de trigo, importando em França 70$000 réis. O trigo é joeirado dos corpos leves, limpo das pedras e outras sementes, o crivo tira-lhe as pequenas sementes das plantas espontaneas e escolhe os grãos grados dos fallidos.

Para o desdobramento das differentes farinhas, conviria fazer-se a acquisição de uma malha de seda desigualmente tecida, com os fios mais ou menos apertados e com ella formar-se o peneiro prismatico que se encontra nas nossas padarias. Com o auxilio d'este peneiro se obteria a farinha espoada, o rolão branco, a cabecinha, a semea e o farello.

Farinha de milho.— Por dois processos se prepara a farinha:

1.º Consiste em o milho ser moido em moinhos, a que já me referi;

2.º Consiste no processo indigena que se reduz ás seguintes operações:

1.ª Tirar a casca ao milho n'um pilão de madeira a que chamam *quino;*

2.ª Deitar o milho em agua pelo espaço de quatro a oito horas a amollecer;

3.ª Pisal-o em pedras com um pau curto e recurvado a que chamam *upi;*

4.ª Estender a farinha sobre pedras a seccar.

A farinha de milho constitue em grande parte a alimentação da maior parte dos naturaes que fazem d'ella o *infungi* ou *hita* que se prepara n'uma panella de barro com agua a ferver, deitando a farinha a pouco e pouco dentro de agua até esta massa adquirir uma certa consistencia, e tirando depois para fóra do fogo, mechem com um pau. Quando estas papas ficam muito brandas, dá-se-lhe o nome de *matete.* A farinha de milho é tambem utilisada no fabrico de uma bebida que chamam *quissangua.*

Do massango e massamballa se prepara, pelos mesmos processos, as farinhas que entram tambem na base de alimentação dos naturaes.

Bebidas fermentadas.—Do milho e das farinhas de milho, massamballa, massango e do mel fazem os naturaes d'este districto, e principalmente em Caconda, uns mostos mais ou menos fermentados que se torna a dadiva mais obsequiadora que podem offerecer ao europeu que os visita e ao amigo que os procura. Estas bebidas são o elemento constante de todas as suas festas e alegrias, sendo tambem para uma grande parte dos povos de Caconda a sua alimentação habitual. Faz

esta gente do estomago pequenos reservatorios de *capata,* mais ou menos arruinados pelo microbio aceti. É geralmente esta bebida feita de milho.

Capata.—Consiste o preparo d'esta bebida em se pôr o milho pelo espaço de tres a quatro dias de infusão, até germinar, sendo depois estendido ao sol e triturado, passando n'este estado para umas panellas que se enchem de agua e collocam ao fogo. O milho é cozido, conservando-se a panella no fogo até o mixto levantar espuma em grande quantidade, occasião em que se tiram as panellas do fogo e junta-se-lhe algumas raizes de luco que dá á bebida um gosto amargo. Depois de esfriar, mais ou menos acida, constitue uma das bebidas mais apreciadas n'estas terras.

No concelho de Caconda não será exagero calcular em 1.000:000 hectolitros a quantidade de capata que é consumida n'um mez.

Quissangua.—Esta bebida é feita das farinhas de milho, massamballa e massango. Consiste em se deitar na agua a ferver a farinha e quando começa a espumação retiram-se para fóra do fogo as panellas. Depois de fria bebe-se. Quando n'esta mistura deitam mel, denomina-se *xaça.*

Em Quillengues é feita esta bebida de farinha de massamballa e massango, sendo a agua quente deitada dentro de um caniçado de forma de um funil, onde está a farinha, passando o liquido através d'esta massa para umas panellas que se põem ao fogo até levantar espuma. Depois de retirada do fogo, é a bebida a que os naturaes do concelho chamam *hella.* Alguns adoptam pôr a agua e a farinha misturadas, tendo depois o cuidado de filtrar o liquido por um panno.

Quingunde ou *Ningundo.*—O mel é um dos productos mais abundantes no districto, constituindo tambem uma fonte de riqueza commercial para os povos das Ganguellas que extrahem dos seus favos a cera, derretendo e coando-a por pannos.

Em Caconda, no mato do rio Catumbella, em Vicete, Carabombollo, Cussi, Quando e na Hanha, os pretos têem o cuidado de fazerem o cortiço para os enxames e collocam-n'o nas pernadas das arvores de alto porte. O cortiço é formado por dois bocados de pau de 1 metro de comprimento, grossos e escavados internamente, que se sobrepõem entalhados, deixando uma abertura por onde as abelhas entram. Nos mezes de março até agosto procede-se á cresta das colmeias, tendo o cuidado antes de subirem ás arvores de afastar o enxame com fumo que fazem inferiormente. Depois de separado da cera, deitam em cabaças o mel que guardam para o fabrico d'esta bebida. O quingunde é uma infusão de mel em agua, que se deixa fermentar.

Cultura das differentes leguminosas.—Não é o districto de Benguella

menos rico nas aptidões naturaes de solo e clima para estas plantas. Os feijões, de que ha seis variedades, têem um bom desenvolvimento, sendo as suas producções muito superiores ás da Europa. A fava, a ervilha e o grão de bico dão duas a tres colheitas annuaes.

As variedades de feijões que são cultivadas, são:

1.º Feijão quibundo, que é feita a sua cultura pelos naturaes;

2.º Os feijões amarello, branco, encarnado, carrapato, feijão-fava e o macundi, de um genero botanico differente (dolichos), que são cultivados na maior parte pelos europeus.

Em Caconda a producção do feijão é muito importante e pouco susceptivel de ser calculada. Estas differentes variedades n'este concelho levam noventa e nove a cento e dezoito dias para se desenvolverem e amadurecerem. O systema de cultura adoptado pelos europeus reduz-se a abrir sulcos distanciados 30 a 40 centimetros, sendo as sementes lançadas n'estes regos em numero de tres a quatro, distanciando-se 25 centimetros umas das outras e cobrindo-se depois com uma leve camada de terra. Os naturaes cultivam a planta com o milho, adoptando o mesmo processo a que já me referi quando tratei da cultura do milho. Os feijões são tambem pelos europeus cultivados como cultura intercalada. N'algumas sementeiras que podémos ensaiar em Caconda, tendo applicado 127, 122, 145, 42 e 61 litros de sementes, obtivemos por hectare 44, 55, 58, 62 e 38 hectolitros d'estas differentes variedades.

Na cultura da fava é adoptado o mesmo processo de sementeira e para a ervilha adoptam a sementeira a lanço. A fava desenvolve-se e amadurece desigual, levando cento e cincoenta a cento e cincoenta e cinco dias para completar todos os seus phenomenos vegetativos.

A ervilha chega á sua completa maturação no periodo de cento e vinte dias. Tendo semeado 158 litros de fava e 133 litros de ervilha por hectare, obtive 36 hectolitros da primeira novidade e 11 hectolitros da segunda em terreno alto e silico-argilloso. O hectolitro da fava pesou 70 kilogrammas e o da ervilha 75 kilogrammas.

As melhores epochas de sementeiras das differentes leguminosas são n'este concelho as que se fazem nos mezes de outubro até dezembro, preferindo-se para a ervilha o mez de março.

Cultura dos tuberculos.—*Batata.*—Esta cultura domina em grande extensão nos solos de Caconda, onde produz em admiraveis condições e sem grandes cuidados de cultivo. Nos outros concelhos do districto é tambem plantada em boas condições culturaes, mas em menor area. É apenas utilisada como alimento em Caconda, comquanto se podesse extraír uma boa aguardente da sua farinha. Dá duas a tres producções n'estes solos, completando o seu desenvolvimento no periodo de

quatro mezes. O systema de cultura consiste em abrir covas no terreno depois de ter sido cavado ou lavrado a arado e lançar uma a sete batatas em cada cova á profundidade de 20 centimetros. Alguns agricultores semeiam a batata nos sulcos do arado ou charrua, cobrindo depois á enxada com uma leve camada de terra.

A sementeira em linhas ou regos distanciados 50 centimetros, lançando a semente á mesma distancia, assegura á cultura uma producção muito superior. Em sementeiras que iniciei, pude, applicando 389 litros de batatas, obter por hectare 362 hectolitros, pesando o hectolitro 85 kilogrammas.

Cada semente produziu oitenta a cem batatas bem conformadas. A excessiva humidade do terreno deve ser attendida com o fim de evitar a doença das batatas, a gangrena humida, que tenho já podido ver n'algumas culturas.

Cará.—Com esta designação se designa em Caconda, duas variedades de batata, de folha recortada e folha inteira *(ipomœa batatas,* de Lamk), e a batata doce *(convolvulus batatas),* sendo as primeiras variedades que mais são cultivadas pelos europeus e a ultima pelos naturaes. Hoje é plantada em larga escala, n'uma area superior a 60 hectares, como cultura commercial de que extráem a aguardente. Estas plantações são geralmente feitas nos solos das encostas, silico argillosas, fazendo tambem algumas plantações nas terras baixas. Depois de se fazer uma queimada ao solo e arrancado o raizame, dá-se uma cava ou lavra e procede-se á plantação, que é feita em leiras abauladas ou *bipangas* de 80 centimetros de largo, onde se planta a rama do cará. Mais nenhuns cuidados culturaes se dispensam a não serem algumas limpezas aos terrenos quando se inçam de muitas plantas espontaneas.

No periodo de cinco mezes, na epocha das chuvas, o cará completa a sua formação e passa a ser colhido por mulheres, munidas de enxadas quibundas com que arrancam os carás e deitam-n'os para umas quindas. Um terreno recebe tres annos esta cultura, sem pousio, ao fim dos quaes fica exhausto de alimentos necessarios a estas plantas. A producção de cará n'este concelho não é inferior a 30:000 a 40:000 arrobas.

A cultura do cará é a mais rendosa que os agricultores fazem em Caconda, permittindo-lhe, alem do fabrico da aguardente, o crearem os seus gados com os residuos que ficam da distillação.

Fabrico de aguardente de cará.—Depois de arrancado o cará da terra é raspado e limpo, passando a ser cozido ao fogo em panellas meias de agua e tapadas na bôca; depois de cozido é ralado n'um pilão de pau ou amassado pelas mãos dos serviçaes; d'ahi é deitado em agua n'umas panellas grandes que se põem ao fogo, e remexida a braço

a massa dentro do liquido. N'esta occasião para se operar a saccharificação, deita-se dentro de cada panella a farinha de milho grelado e secco ao sol, na proporção de sete partes de farinha para cem de massa de cará, para que a massa dissolva as partes essenciaes á constituição da calda ou mosto, apresentando estas a sua conveniente densidade, sendo tirados os depositos do fundo das panellas pelas pretas, á proporção que vão remexendo o liquido. A fermentação é feita por alguns distilladores, sem lhe deitarem o fermento necessario que a active, adoptando outros deitar como fermento capata azeda, na proporção de $^1/_4$ por cento de cará dissolvido. Levam estes mostos a fermentar setenta e duas horas, quando não são activados pelo fermento, e trinta e seis a quarenta e oito horas, quando se lhe deita o referido liquido.

Estando o mosto fermentado, passa a ser distillado em alambiques ordinarios de cobre e de lata da capacidade de 4 a 8 almudes. Esta distillação com estes apparelhos torna-se muito imperfeita.

1.º A condensação conjuncta dos vapores alcoolicos e aquosos, torna a primeira aguardente muito fraca, sendo necessario tornar a distillar;

2.º Não havendo renovação de agua sufficiente na tina da serpentina resulta um grande desperdicio de vapores alcoolicos;

3.º O fogo que deve ser moderado, torna-se muito irregular;

4.º A aguardente tem sempre um mau sabor ou empyreuma.

Alguns distilladores têem calculado que 38 arrobas de cará dão 9 a 10 garrafões de cachaça, que refinados depois dão 3 garrafões de aguardente de 22º Cartier.

Outros calculam que para se obter um garrafão de aguardente de 19º a 20º é preciso distillar 5 arrobas de cará. A introducção dos melhores apparelhos de distillação não é ainda de uma facil acquisição para os agricultores do concelho de Caconda, devido á difficuldade de communicações que torna esta zona perfeitamente paralysada no ramo agricola. Alem do cará, a batata, as aboboras, o milho sorgho, o centeio e os trigos poderiam ser distillados.

O centeio, attendendo á importancia da sua producção n'estes solos, teria uma boa applicação no fabrico da aguardente. Por dois systemas se prepara a sua fermentação:

1.º Consiste em saccharificar a calda da farinha pela addição da mesma farinha de milho que se applica para o cará, na proporção de 25 por cento de centeio;

2.º Obtem-se a farinha do grão germinado, conseguindo-se d'este modo tornar a fermentação mais rapida e correndo menos risco de a calda passar á fermentação viscosa. É conveniente, adoptando o primeiro systema, deitar no liquido o cascabulho do centeio com o fim de dividir a massa e ajudar a acção saccharificante.

Arvores fructiferas. — As arvores fructiferas desenvolvem-se tambem muito regularmente, sem cuidados nenhuns culturaes, em quasi todos os concelhos do districto.

A videira tambem apresenta um desenvolvimento regular, dando duas a tres producções.

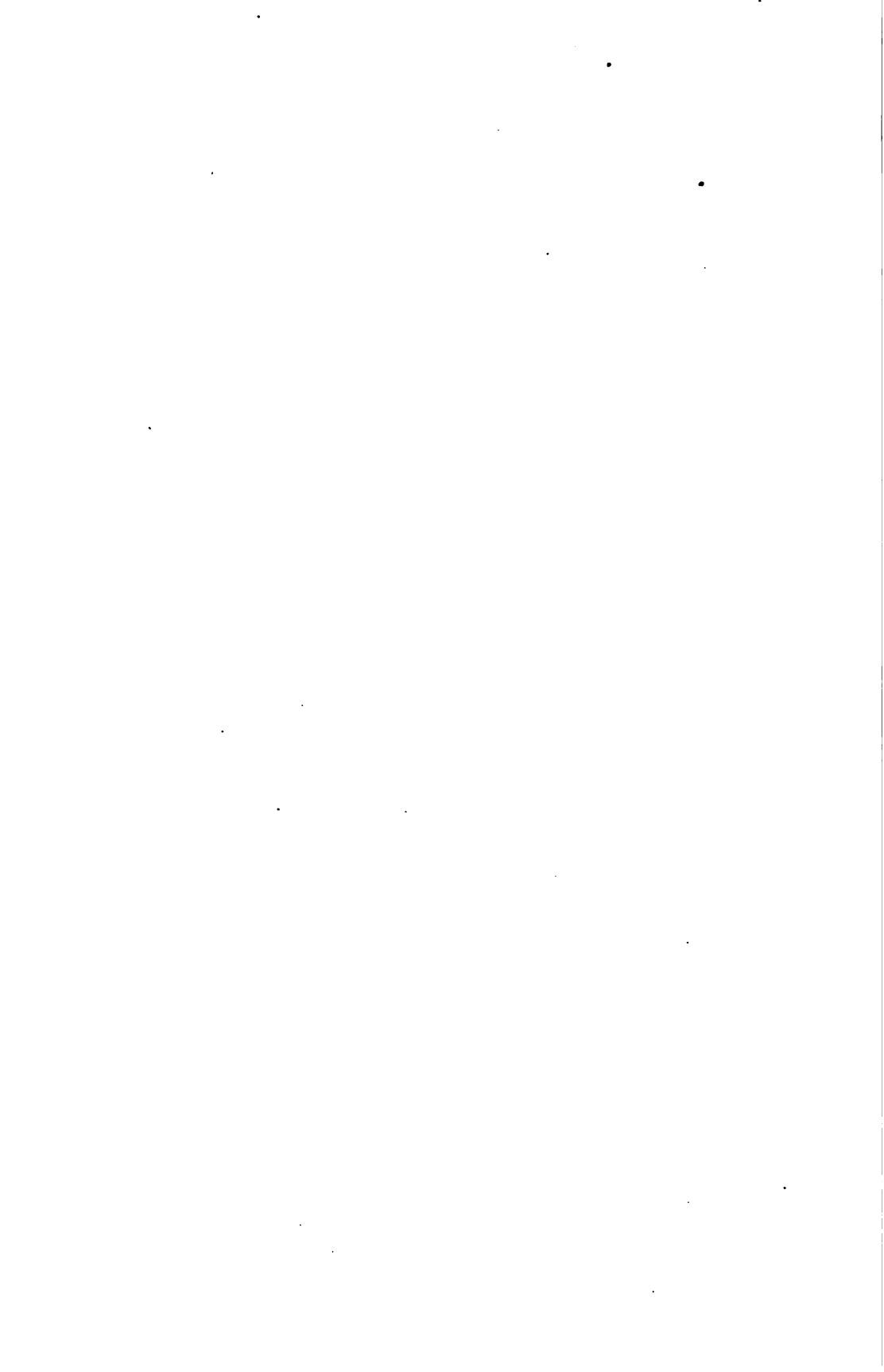
Hoje, em Caconda, ha 20 a 25 bacellos plantados, que apresentam um regular desenvolvimento.

O pecegueiro e a laranjeira tambem se desenvolvem em boas condições n'esta zona, não sendo todavia tratados. Dever-se-ha ter o cuidado de podar as arvores de fórma a contrariar o seu desenvolvimento natural, com o fim de evitar que se carreguem de muitas folhas em prejuizo dos fructos. O pecegueiro, tendo uma grande tendencia a crescer no sentido vertical, deve ser todos os annos espontado, para que a arvore tenda a fazer desenvolver os ramos lateraes. É tambem conveniente limpar dos ramos velhos do anno anterior. A laranjeira deve ser limpa e podada de fórma que receba a luz do sol interiormente e que possa tambem ser arejada e livre de insectos que a atacam. A fórma mais conveniente a dar á laranjeira é a redonda, sendo aberta na parte superior da copa. Alem d'estas culturas a que me acabo de referir, são cultivados pelos naturaes a ginguba, o tabaco e mandioca.

Do tabaco fazem rolos que vendem uma grande parte e que tambem reservam uma outra parte para cheirar.

Desde a preta mais velha até á mais joven, todas trazem as fossas nasaes impregnadas d'este pó com que suavisam a pituitaria. O systema de cultura pouco differe do seu systema geral de cultura a que já me referi, tendo apenas como cuidado cultural o cortarem a extremidade da planta quando floresce.

Caconda, 19 de agosto de 1887. = *Eduardo Rodrigues Vieira da Costa Botelho,* agronomo da provincia.

Está conforme. Secretaria do governo de Benguella, 9 de novembro de 1887. = O secretario do governo, *Salomão José Guerreiro.*

CONTRIBUTIONS A LA FLORE CRYPTOGAMIQUE DU NORD DU PORTUGAL

III

ALGUES MARINES

PAR

M. LE DR. FERDINAND HAUCK

La liste suivante des algues maritimes du nord du Portugal renferme toutes les espèces qui se trouvent dans l'herbier de M. Isaac Newton et que ce savant, si compétent en cette matière, a recueillies pendant nombre d'années. Quoiqu'une partie de ces plantes aient déjà été décrites dans l'ouvrage de M. le dr. J. A. Henriques: «Contributiones ad floram Cryptogamicam Lusitanicam», publié en 1881, on a néanmoins reconnu qu'un certain nombre des espèces contenues dans cette liste avaient besoin d'être revues[1].

M. I. Newton a eu l'amabilité de m'envoyer son herbier afin que j'en fisse la revision, c'est alors que j'ai pu déterminer, pour la majorité, la synonymie des algues du nord du Portugal.

En jetant un coup d'œil sur cette liste, on restera convaincu que la flore de ces plantes marines a tout le caractère de la flore européenne atlantique et que les côtes du Portugal sont riches en algues les plus gracieuses. En outre, en considérant que ces rivages n'ont été que très superficiellement étudiés et seulement pendant les mois d'été, qu'on ne connaît presque rien des algues microscopiques et de celles du fond de la mer, on pourra en conclure que la flore maritime du nord du Portugal peut passer pour des plus riches et, qu'en résumé, un vaste champ à exploiter reste ouvert à l'activité des collectionneurs.

Ordo I.—FLORIDEAE

PORPHYRACEAE

Bangia Lyngb.

1. **B. fuscopurpurea (Dillw.) Lyngb.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 22. Harv. Phyc. brit. pl. 96 B. amethystina, bicolor, lueofusca Henr., *Crypt. Lus.,* p. 14.

   Foz do Douro, juin, août.

[1] Les algues indiquées dans cette ouvrage ont été déterminées exclusivement par M. le dr. F. T. Kützing à Nordhausen et M. A. Wolff Würzburg.

Porphyra Ag.

2. **P. leucosticta Thur.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 25. P. vulgaris Henr., *Crypt. lus.,* p. 25 (partim)
Foz do Douro, août.

3. **P. laciniata (Lightf) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 26 Harv. Phyc. brit. pl. 92. P. linearis Harv. Phyc. brit. pl. 211 P. vulgaris Harv., l. c., pl. 211. P. vermicellifera, linearis, miniata, vulgaris (partim) Henr., *Crypt. lus.,* p. 25.
Foz do Douro, Povoa de Varzim, Leça.

SQUAMARIACEAE

Peyssonellia Decne.

4. **P. sp?** Cruoria pellita Henr., *Crypt. lus.,* p. 21.
Foz do Douro.

WRANGELIACEAE

Spermothamniom Aresch.

5. **Sp. Turneri (Mert.) Aresch.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 42 Harv. Phyc. brit. pl. 179. Callithamnion scopulorum, repens, floccosum Henr., *Crypt. lus.,* p. 24.
Foz do Douro, août. Pampolide, juin.

Spondylothamnion Näg.

6. **Sp. multifidum (Huds) Näg.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 49. Wrangelia multifida Harv. Phyc. brit. pl. 27. Callithamnion multifidum Kütz.
Foz do Douro, août, Leça, août.

HELMINTHOCLADIACEAE

Helminthocladia J. Ag.

7. **H. purpurea (Harv.) J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 57 Nemalion purpureum Harv. Phyc. brit. pl. 161.
Foz do Douro.

Nemalion Duby.

8. **N. lubricum Duby** Hauck, *Meeresalgen,* p. 59 Kütz., Tab. phyc. XVI. Tab. 62.
Foz do Douro, août.

Scinaia Bivona.

9. **Sc. furcellata (Turn.) Biv.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 61. Ginannia furcellata Harv. Phyc. brit. pl. 69.
Foz do Douro, juillet.

CERAMIACEAE

Rhodochorton Näg.

10. **Rh. Rothii (Engl. Bot.) Näg.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 68. Callithamnion Rothïï Harv. Phyc. brit. pl. 120 B.
Foz do Douro, juillet.

11. **Rh. floridulum (Dillw.) Näg.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 521. Callithamnion floridulum Harv. Phyc. brit. pl. 120 A.
Senhor da Pedra, decembre. Povoa, Foz do Douro, juillet, août. Pampolide, juin.

Antithamnion Näg.

12. **A. plumula (Ellis) Thur** β. **crispum** Hauck, *Meeresalgen,* p. 73 Callithamnion refractum et polyacanthum Kütz. C. Plumula, Henr., *Crypt. lus.,* p. 24.
Foz do Douro, juillet, août. Povoa, Leça, août. Pampolide, juin.

Callithamnion Lyngb.

13. **C. tetricum (Dillw). Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 81. Harv. Phyc. brit. pl. 188. Phlebothamnion tetricum Kütz.
Foz do Douro, août. Povoa, septembre.

14. **C. tetragonum (Wither) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 81. Trichothamnion gracile Henr. *Crypt. lus.,* p. 30. Phlebothamnion spinosum, tetragonum, arbuscula et granulatum Henr., *Crypt. lus.,* p. 24.

β. **genuinum** Callithamnion tetragonum Harv. Phyc. brit. pl. 136.
α. **brachiatum** Callithamnion brachiatum Harv. Phyc. brit. pl. 137.
Foz do Douro, août. Povoa, juin, juillet.

15. **C. polyspermum Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 80 Harv. Phyc. brit. pl. 281.
Foz do Douro.

16. **C. roseum Harv.** Phyc. brit. pl. 230 J. Ag. Spec. alg. II, p. 36.
Foz do Douro, août.

Pleonosporium Näg.

17. **Pl. Borreri (Engl. Bot.) Näg.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 88. Callithamnion Borreri Harv. Phyc. brit. pl. 159. Call. tenuissimum Henr., *Crypt. lus.,* p. 24.
Foz do Douro, août. Povoa, juin, juillet.

Halurus Kütz.

18. **H. equisetifolius (Lightf.) Kütz** J. Ag. Spec. alg. II. p. 90. H. compactus Kütz in Henr., *Crypt. lus.,* p. 24.
Foz do Douro, février, juillet. Leça, août.

Ceramium Lyngb.

19. **C. rubrum (Huds.) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 108. Harv. Phyc. brit. pl. 181. C. barbatum, obsoletum, Derbesii Henr., *Crypt. lus.,* p. 25. Polysiphonia Agardhiana Henr. l. c. p. 31. Polysiphonia miniata Henr. l. c. p. 31.
Foz do Douro, juin. Pampolide, juin. Povoa, juin.

20. **C. diaphanum (Lightf.) Roth.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 107. Harv. Phyc. brit. pl. 193 Hormoceras polyceras et β. proliferum Kütz in Henr., *Crypt. lus.*, p. 25.
Foz do Douro, mai, août. Pampolide, août.

21. **C. strictum Grev. et Harv.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 106. Harv. Phyc. brit. pl. 334. Hormoceras transfugum, siliquosum, Gongroceras fastigiatum Henr., *Crypt. lus.*, p. 25.
Foz do Douro, juillet, août. Povoa, juillet.

22. **C. flabelligerum J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg.*, II, p. 137. Harv. Phyc. brit., pl. 144. Ceramium spiniferum Henr., *Crypt. lus.*, p. 25.
Foz do Douro, août. Leça, septembre.

23. **C. echionotum J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 111. Harv. Phyc. brit., pl. 141. Acanthoceras echionotum, distans et transcurrens Henr., *Crypt. lus.*, p. 25.
Foz do Douro, août. Pampolide, juin. Povoa, juillet.

24. **C. acanthonotum Carm.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 132. Harv. Phyc. brit.. pl. 140. Acanthoceras Shuttleworthianum Kütz.
Povoa, juillet.

25. **C. ciliatum (Ellis) Ducl.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 110. Harv. Phyc. brit., pl. 139.
Povoa, juillet.

DUMONTIACEAE

Dumontia Lamour.

26. **D. filiformis (F. Dan.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 129. Harv., Phyc. brit., pl. 59.
Foz do Douro, août.

CRYPTONEMIACEAE

Schzymenia J. Ag.

27. **Sch. Dubyi (Chauv.) J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 171. Kallymenia Dubyi Harv. Phyc. brit., pl. 123. Euhymenia Dubyi Kütz. Iridaea elliptica Henr., *Crypt. lus.*, p. 27.
Foz do Douro.

Sarcophyllis Kütz

28. **S. edulis (Stackh.) J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 120. Iridaea edulis Harv. Phyc. brit., pl. 97. Sarcophyllis lobata Kütz.
Foz do Douro.

Grateloupia Ag.

29. **Gr. filicina (Wulf.) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 123. Harv., Phyc. brit., pl. 100.
Foz do Douro, août.

30. **Gr. dichotoma J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 178. Kütz., *Tab. phyc.* XVII, tab. 28.
Povoa, août.

31. **Gr. Cosentinii Kütz.** J. A., *Spec. alg.* III, p. 153. Halarachnion ligulatum et elongatum Henr., *Crypt. lus.,* p. 27.
Foz do Douro.

GIGARTINACEAE

Chondrus Stackh.

32. **Ch. crispus (L.) Stackh.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 134. Harv., Phyc. brit., pl. 63.
Foz do Douro.

Gigartina Stackh.

33. **G. acicularis (Wulf.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 136. Harv. Phyc. brit., pl. 104.
Povoa. Foz do Douro.

34. **G. falcata Kütz.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 266. Kütz, *Tab. phyc.,* XVIII, tab. 3.
Foz do Douro.

35. **G. Teedii (Roth) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 136. Chondroclonium Teedïi et horridum Henr., *Crypt. lus.,* p. 27.
Foz do Douro.

36. **G. pistillata (Gmel.) Stackh.** J. Ag. *Spec. alg.* II, p. 264. Harv. Phyc. brit., pl. 232.
Foz do Douro, août.

37. **G. mamillosa (Good. et Woodw.)** J. Ag. Hauck, *Meeresalgen,* p. 137. Harv. Phyc. brit., pl. 199, Mastocarpus mamillosus Kütz.
Foz do Douro.

Kallymenia J. Ag.

38. **K. reniformis (Turn.) J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 286. Harv., *Phyc. brit.* pl. 13. Euhymenia reniformis Kütz. Euh. divisa et schizophilla Henr., *Crypt. lus.,* p. 27.
Foz do Douro. Povoa, juillet, août.

Gymnogongrus Martius.

39. **G. plicatus (Huds.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 138. Harv., *Phyc. brit.,* pl. 288. Catenella opuntia Henr., *Cryp. lus.,* p. 27.
Leça, juillet.

40. **G. Griffithsiae (Turn.) Martius.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 139. Harv., *Phyc. brit.,* pl. 108. G. furcellatus Kütz.
Foz do Douro, juillet. Povoa, août.

41. **G. norvegicus (Gunn.) J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 320. Chondrus norvegicus Harv. *Phyc. brit.*, pl. 187. Oncotylus norvegicus Kütz.
Foz do Douro.

Callophyllis Kütz.

42. **C. laciniata (Huds) Kütz.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 299. Rhodymenia laciniata Harv. Phyc. brit. pl. 121.
Foz do Douro. Leça. Povoa, août.

RHODYMENIACEAE

Chylocladia Grev.

43. **Ch. clavellosa (Turn.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 154. Chrysymenia clavellosa Harv. Phyc, brit. pl. 117. Chondrothamnion clavellosum Kütz.
Foz do Douro, août. Leça.

44. **Ch. articulata (Huds.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 156. Harv. Phyc. brit. pl. 156. Lomentaria articulata, Kaliformis, phalligera Henr., *Crypt. lus.,* p. 33.
Foz do Douro, mai, août. Povoa, juillet.

45. **Ch. parvula (Ag.) Hook.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 157. Harv. Phyc. brit. pl. 210. Lomentaria parvula Gaill. Gastroclonium Salicornia et proliferum Henr., *Crypt. lus.,* p. 33.
Foz do Douro, mai.

Rhodymenia Grev.

46. **Rh. Palmetta (Esper.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 161. Harv. Phyc. brit. pl. 134. Sphaerococcus Palmetta Ag. Fauchea repens Henr., *Crypt. lus.,* p. 30.
Foz do Douro, août. Leça, août.

47. **Rh. palmata (L.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 163. Harv. Phyc. brit. pl. 217. Sphaerococcus palmatus Kütz.
Foz do Douro, août. Leça. Povoa, juillet, août.

Cordylecladia J. Ag.

48. **C. erecta Grev. J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 704. Gracilaria erecta Harv. Phyc. brit. pl. 177. Sphaerococcus erectus Kütz.
Foz do Douro.

Plocamium Lamour.

49. **Pl. coccineum (Huds.) Lyngb.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 163. Harv. Phyc. brit. pl. 44.
Foz do Douro. Povoa, septembre.

Rhodophyllis Kütz.

50. **Rh. bifida (Good. et Woodw.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 166. Harv. Phyc. brit. pl. 32.
Povoa, juillet.

Hydrolapathum Rupr.

51. **H. sanguineum (L.) Stackh.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 168. Delesseria sanguinea Harv. Phyc. brit. pl. 151.
Foz do Douro.

DELESSERIACEAE

Nitophyllum Grev.

52. **N. uncinatum (Turn.) J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg. II,* p. 657. Aglaophyllum maculosum Henr., *Crypt. lus.,* p. 33. Cryptopleura lacerata B. uncinata Kütz.
Foz do Douro, août. Leça, août.

53. **N. laceratum (Gmel.) Grev.** J. Ag. *Spec. alg. II,* p. 657. Harv. Phyc. brit, pl. 267. Cryptopleura lacerata Kütz.
Foz Douro. Leça, août. Povoa, août. Pampolide, juin.

54. **N. Bonnemaisoni Grev.** J. Ag. *Spec. alg. II:* p. 665. Harv. Phyc. brit. pl. 23. Aglaophyllum ocellatum, punctatum, versicolor. Henr., *Crypt. lus.,* p. 33. Cryptopleura Bonnemaisoni Kütz. Cr. Hilliae Henr., *Crypt. lus.*, p. 34.
Povoa, juillet. Leça, août.

Delesseria Grev.

55. **D. Hypoglossum (Woodw.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 174. Harv. Phyc. brit. pl. 2. Hypoglossum Woodwardi Kütz.
Foz do Douro.

SPHAEROCOCCACEAE

Gracilaria Grev.

56. **Gr. confervoides (L.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 182. Harv. Phyc. brit. pl. 65. Sphaerococcus confervoides Kütz.
Foz do Douro, septembre.

57. **Gr. multipartita (Clem.) Harv.** J. Ag. *Spec. alg. II,* p. 600. Harv. Phyc. brit. pl. 15. Sphaerococcus multipartitus Kütz.
Foz do Douro, Povoa, juillet.

Calliblepharis Kütz.

58. **C. ciliata (Huds.) Kütz.** J. Ag., *Spec. alg. II,* p. 619. Rhodymenia ciliata Harv. Phyc. brit. pl. 127.
Povoa, août.

59. **C. jubata (Good. et Woodw.) Kütz.** J. Ag., *Spec. alg. II,* p. 620. Rhodymenia jubata Harv. Phyc. brit. pl. 175.
Foz do Douro.

GELIDIACEAE

Gelidium Lamour.

60. **G. capillaceum (Gmel.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 190.
Pterocladia capillacea Born. et Thur. G. corneum, capillaceum et pinnatum Kütz.
Foz do Douro.

61. **G. sesquipedale (Turn.) Thur.** Not. algol. p. 61.
Foz do Douro.

62. **G. spinulosum** J. Ag. Spec. Alg. III, p. 552. Kütz. Tab. phyc. XVIII tab. 63.
Foz do Douro.

63. **G. asperulum Kütz.** Kütz. Tab. phyc. XVIII. tab. 43. G. claviferum Kütz. l. c. tab. 54. G. setaceum Kütz. l. c. tab. 54. G. pulchellum Kütz. l. c. p. 53. G. corneum abnorme Harv., Phyc. brit. pl. 53 fig. 7.
Foz do Douro, août. Povoa, juillet, septembre.

64. **G. crinale (Turn.) J. Ag.** var. genuinum Hauck, *Meeresalgen,* p. 193.
Foz do Douro, août.

65. **G. (?) miniatum Kütz** Hauck, *Meeresalgen,* p. 195. Hypnea spongiaeformis Zanard !!
Foz do Douro.

Caulacanthus Kütz.

66. **C. ustulatus (Mert.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen.* p. 197.
Foz do Douro.

LOMENTARIACEAE

Lomentaria Gaill.

67. **L. Kaliformis (Good. et Woodw.) Gaill.** β **sqarrosa** Hauck, *Meeresalgen,* p. 201. L. fasciata Kütz.

68. **L. ovalis (Huds.) Endl.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 202. Chylocladia ovalis Harv. Phyc. brit. pl. 18. Gastroclonium uvaria, ovale et umbellatum Henr., *Crypt. lus,* p. 33.
Foz do Douro, août. Povoa, juillet.

RHODOMELACEAE

Laurencia Lamour.

69. **L. obtusa (Huds.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 206. Harv. Phyc. brit. pl. 148.
Foz do Douro.

70. **L. pinnatifida (Gmel.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 208. Harv. Phyc. brit. pl. 60.
Foz do Douro.

Chondria Ag.

71. **Ch. dasyphylla (Woodw.) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 210. Laurencia dasyphylla Harv. Phyc. brit. pl. 152.
Foz do Douro. Povoa.

72. **Ch. coerulescens (Crouan) Hauck.** Chondriopsis coerulescens J. Ag Spec. alg. II, p. 808.
Foz do Douro, juillet. Povoa, septembre.

Polysiphonia Grev.

73. **P. simpliciuscula Crouan**. J. Ag., *Spec. alg. II,* p. 944.
Foz do Douro, août.

74. **P. urceolata (Lightf.) Grev.** Hauck., *Meeresalgen,* p. 221, Harv. Phyc. brit. pl. 167. P. formosa Harv. l. c. pl. 168. P. stricta, patens, atrorubescens, lusitanica, etc. Henr. *Crypt. lus.,* p. 31.
Foz do Douro, mai, août.

75. **P. sertularioides (Grat.) J. Ag.** Hauck., *Meeresalgen*' p. 219. P. pulvinata Harv., Phyc. brit. pl. 102. P. hamulifera Kütz. P. subtilissima, subadunca, pulvinata, badia Henr., *Crypt. lus.*, p. 31.
Fôz do Douro, juin, août.

76. **P. Brodiaei (Dillw.) Grev.** Hauck., *Meeresalgen*, p. 237. Harv., Phyc. brit. pl. 195, P. penicillata, elongata (partim) Henr., *Crypt. lus.*, p. 31.
Povoa, juin. Foz do Douro, mai, août.

77. **P. elongata (Huds.) Harv.** Hauck., *Meeresalgen*, p. 227. Harv., Phyc. brit. pl. 292 et 293.
Foz do Douro, août.

78. **P. variegata (Ag.) Zanard.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 236. Harv. Phyc. brit. pl. 155, P. Perreymondi Henr., *Crypt. lus.*, p. 31.
Foz do Douro, juillet.

79. **P. byssoides (Good. et. Woodw.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 238. Harv. Phyc. brit. pl. 284. P. byssacea Kütz.
Foz do Douro, août.

80. **P. pennata (Roth) J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 238. P. pinnulata Kütz.
Foz Douro, août.

81. **P. thuyoides Harv.** J. Ag., *Spec. alg.* II, p. 938. Harv. Phyc. brit. pl, 221, P. cymosa, fruticulosa et Wulfeni Henr., *Crypt. lus.*, p. 32.
Foz do Douro, août.

82. **P. complanata (Clem.) J. Ag.** J. Ag., *Spec. alg. II*, p. 933. Rytiphlaea complanata Harv. Phyc. brit. pl. 170.
Foz do Douro. Povoa, décembre.

83. **P. nigrescens (Dillw.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 244. Harv., Phyc. brit. pl. 277. P. opaca, umbellifera, tenuistriata, flabelliformis etc. Henr.; *Crypt lus.*, p. 31.
Povoa, Foz do Douro, Leça, juin, août.

99. **A. nodosum var. Mackaii.** Harv. Phyc. brit. pl. 52.
Foz do Douro.

Cystosira Ag.

100. **C. fibrosa (Huds) Ag.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 298. Harv. Phyc. brit. pl. 133. Phyllacantha fibrosa Kütz. Halerica amentacea Henr., *Crypt. lus.*, p. 23. Halopithys pinastroides, Henr., l. c., p. 32.
Foz do Douro.

Halidrys Lyngb.

101. **H. siliquosa (L.) Lyngb.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 292. Harv. Phyc. brit. pl. 66.
Foz do Douro.

Ordo III.—DICTYOTACEAE

DICTYOTEAE

Dictyota Lamour.

102. **D. dichotoma (Huds.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 304. Harv. Phyc. brit. pl. 103. D. volubilis Henr., *Crypt. lus.*, p. 22.
Povoa, juillet. Foz do Douro, août.

Padina Adans.

103. **P. Pavonia (L.) Gaill.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 309. Harv. Phyc. brit. pl. 91.
Foz do Douro.

Dictyopteris Lamour.

104. **D. polypodioides (Desf.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen*, p. 311. Halyseris polypodioides Harv. Phyc. brit. pl. 19.
Povoa, juin, août.

Ordo IV.—PHAEOZOOSPOREAE

ECTOCARPACEAE

Ectocarpus Lyngb.

105. **E. fasciculatus Harv.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 332. Harv. Phyc. brit. pl. 273. E. approximatus Henr., *Crypt. lus.,* p. 18.
Povoa, juillet, Foz do Douro, août.

106. **E. Hincksiae Harv.** Harv. Phyc. brit. pl. 22. E. uncinatus Kütz. in Henr., *Crypt. lus.,* p. 18. E. refractus, rufulus Henr., l. c.
Foz do Douro, juillet, août. Povoa, août.

107. **E. granulosus (Engl. Bot.) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 332. Harv. Phyc. brit. pl. 200. E. acanthophorus et Tilopteris Mertensii Henr., *Crypt. lus.,* p. 18.
Foz do Douro, août.

108. **E. secundus Kütz.** Kütz Tab. phyc. vol. V. Tab. 47.
Foz do Douro, août.

109. **E. reptans** Crouan. Hauck, *Meeresalgen,* p. 325.
Sur *Chondrus crispus.*
Foz do Douro, novembre.

110. **E. terminalis** Kütz. Hauck, *Meeresalgen,* p. 326.
Sur Membranipora.
Foz do Douro, novembre.

Pilayella Bory.

111. **P. littoralis (L.) Kjellm.** f. fluviatilis Hauck, *Meeresalgen,* p. 341. Ectocarpus gracillimus, macroceras et littoralis Henr., *Crypt. lus.* p. 18.
Rio Douro, août

Sphacelaria Lyngb.

112. **Sph. scoparia (L.) Lyngb.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 347. Harv. Phyc. brit. pl. 37. Stypocaulon scoparium Kütz.
Foz do Douro.

Cladostephus Ag.

113. **Cl. spongiosus (Lightf.) Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 350. Harv. Phyc. brit. pl. 138.
Foz do Douro.

PUNCTARIACEAE

Desmarestia Lamour.

114. **D. aculeata (L.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 378. Harv. Phyc. brit. pl. 312.
Foz do Douro. Povoa.

115. **D. ligulata (Lightf.) Lamour.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 380. Harv. Phyc. brit. pl. 115.
Foz do Douro.

SPOROCHNACEAE

Asperococcus Lamour.

116. **A. compressus Griff.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 389. Harv. Phyc. brit. pl. 72. Chorda filum lomentaria Henr., *Crypt. lus.,* pl. 21.
Foz do Douro, août.

LAMINARIACEAE

Haligene Decne.

117. **H. bulbosa (Huds.) Decne.** Laminaria bulbosa Harv. Phyc. brit. pl. 241. Laminaria saccharina Henr., *Crypt. lus.,* p. 22. Saccorhiga bulbosa Kütz.
Leça.

Laminária Lamour.

118 **L. digitata (L.) β Clowstoni** Hauck, *Meeresalgen,* 398. L. digitata var. stenophilla Harv. Phyc. brit. pl. 338.
Foz do Douro, octobre.

Ordo V. — CHLOROZOOSPOREAE

ULVACEAE

Monostroma Thur.

119. **M. quaternarium (Kütz.) Desmaz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 422.
Rio Douro, juin.

Ulva L.

120. **U. Lactuca (L.) Le Jolis.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 435. Ulva latissima Harv. Phyc. brit. pl. 171. Phycoseris australis Kütz.
Aveiro. Foz do Douro. Povoa.

121. **U. fimbriata Welw.** U. rigida β. cribrosa J. Ag. *Till. alg. syst.* III, p. 168. Phycoseris reticulata Henr., *Crypt. lus.,* p. 19. Ph. Linza Henr. l. c.
Leça, août. Povoa, juillet.

Enteromorpha Link.

122. **E. intestinalis (L.) Link.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 426. Harv. Phyc. brit. pl. 154. E. complanata Henr., *Crypt. lus.,* p. 19.
Foz do Douro. Pampolide. Rio Douro. Rio Leça.

123. **E. compressa (L.) Grev.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 428. Harv. Phyc. brit. pl. 335. E. complanata (partim), marginata Henr., *Crypt. lus.,* p. 19.
Foz do Douro, juillet, août.

124. **E. clathrata (Roth) J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 429.
Rio Douro.

125. **E. ramulosa (Engl. bot.) Hook. f. robusta.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 432. E. spinosa Henr., *Crypt. lus.,* p. 19.
Povoa, juillet. Leça, septembre.

126. **E. Jüngensii Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 433. Schizogonium contortum Kütz.? in Henr., *Crypt. lus.,* p. 13.

127. **E. minima Näg.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 432. E. micrococca Henr., *Crypt. lus.*, p. 19
Foz do Douro.

CONFERVACEAE

Chaetomorpha Kütz.

128. **Ch. aerea (Dillw.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 438. Conferva aerea Harv. Phyc. brit. pl. 99 B. Ch. linoides, Linum Henr., *Crypt. lus.,* p. 15.
Povoa. Foz do Douro. Pampolide.

129. **Ch. linum (Fl. Dan.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 439. Ch. vasta Henr., *Crypt. lus.,* p. 15.
Foz do Douro.

130. **Ch. tortuosa (J. Ag.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 439.
Sur diverses algues.
Povoa, juillet.

Ulothrix Kütz.

131. **U. flacca (Dillw.) Thur.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 442. Hormotrichum bangioides et penicilliforme Henr., *Crypt. lus.,* p. 15.
Foz do Douro, août.

Cladophora Kütz.

132. **Cl. arcta (Dillw.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 445. Harv. Phyc, brit. pl. 135. Cl. plumula Henr., *Crypt. lus.,* p. 16.
Foz do Douro, mai, août.

133. **Cl. Hutchinsiae Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 453. Harv. Phyc. brit. pl. 124.
Foz do Douro, mai. Povoa, juillet.

134. **Cl. utriculosa Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 454. Cl. rupestris, falcata, etc. Henr., *Crypt. lus.,* p. 15 et 16.
Foz do Douro, juillet, août. Povoa, juillet.

135. **Cl. albida (Huds.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 458. Cl. refracta Kütz. Conferva albida Harv. Phyc. brit. pl. 275.
Foz do Douro, août.

136. **Cl. fracta (Fl. Dan.) Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 461. Conferva fracta Harv. Phyc. brit. pl. 294.
Aveiro, juin.

137. **Cl. laetevirens Kütz.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 458.
Foz do Douro.

CODIACEAE

Codium Stackh.

138. **C. tomentosum (Huds.) Stackh.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 479. Harv. Phyc. brit. pl 43.
Leça.

Ordo VI. — SCHIZOPHYCEAE

NOSTOCACEAE

Lyngbya Ag.

139. **L. semiplena (Ag.) J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 505. L. luteola Henr., *Crypt. lus.,* p. 12.
Foz do Douro.

140. **L. luteofusca (Ag.) J. Ag.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 505.
Foz do Douro.

141. **L. aestuarii (Jürg.) Liebm.** Hauck, *Meeresalgen,* p. 504.
Leça, septembre.

142. **L. majuscula (Dillw.) Harv.** Hauck, *Meeresalgen* ,p. 504. Harv. Phyc. brit. pl. 62.

O JORNALISMO EM MACAU

POR

GABRIEL FERNANDES

Bacharel formado em direito e S. S. G. L.

I. *A Abelha da China* foi o primeiro periodico que, na quinta feira 12 de setembro de 1822, saíu a lume na cidade do Santo Nome de Deus de Macau. Era redigido pelo principal mestre[1] do convento de S. Domingos e impresso na typographia do governo[2]. Findou com o n.º 67, no sabbado 27 de dezembro de 1823. Semanario politico em duas columnas.

Tinha por epigraphe dos seus cincoenta e tres numeros os dois versos de Terencio:

> Hoc tempore
> Obsequium amicos, veritas odium parit.

e dos restantes o seguinte:

> A verdade que eu conto nua e pura,
> Vence toda a grandiloqua escriptura.
>
> CAMÕES.

O primeiro numero d'esta folha exprimia-se assim, no artigo-programma:

«... Transmittir pois aos nossos concidadãos a energia do povo macaista em sacudir o jugo da oppressão[3]; o zêlo e a actividade do

[1] Por occasião da quéda da constituição em 1823 retirou-se para a presidencia de Calcuttá, na India ingleza, onde morreu.

[2] Acabou essa typographia em 1829, sendo capitão geral de Macau, João Cabral de Estefique.

No mesmo anno publicou o eximio sacerdote da congregação de S. Vicente de Paula, Joaquim Affonso Gonçalves, *Arte china, constante de alphabeto e grammatica, comprehendendo modelos das differentes composições*, impresso no real collegio de S. José; e em 1831 e 1833, *Diccionario portuguez-china no estylo vulgar, mandarim e classico geral* e *Diccionario china-portuguez*, afóra outras obras que vem mencionadas no *Dicc. bib. port.*, etc.

Tendo entrado n'aquella congregação a 17 de maio de 1799, partíra de Lisboa para Macau em 1812, onde falleceu em 3 de outubro de 1841, com sessenta annos de idade. Era natural da provincia de Traz os Montes. (Vide o seu necrologio no *Diario do governo*, n.º 20, de 24 de janeiro de 1842.)

[3] Refere-se a uma revolução que em 19 de agosto de 1822 rebentou em Macau com o fim de ahi implantar a constituição politica acceita pelo soberano portuguez em 24 de fevereiro de 1821.

Em pleno conselho foi eleito o leal senado da camara com todas as attribui-

sabio governo provisorio que acabâmos de installar; instruir o povo ácerca dos seus deveres e dos seus direitos; apontar finalmente os melhoramentos de que é susceptivel esta cidade (Macau) será todo o nosso empenho...»

Foi tambem seu redactor o cirurgião Domingos José Gomes.

Era o segundo periodico publicado a leste da India. O primeiro havia sido a *Gazeta de Goa* (principiada em 22 de dezembro de 1821 e concluida em setembro de 1826).

II. Succedeu-lhe a *Gazeta de Macau*, 1.°, em 3 de janeiro de 1824, terminando por 1826.

III. *Chronica de Macau*. Publicaram-se quarenta e cinco numeros desde 12 de outubro de 1834 até 18 de novembro de 1836. Folha quinzenal.

IV. *O Macaista imparcial*. Appareceu á luz em 9 de junho de 1836, concluindo a sua inserção no n.° 158, a 4 de julho de 1838, em duas columnas. Foi impresso e publicado por Felix Feliciano da Cruz na typographia Feliciana. Bi-semanal até 5 de julho de 1837 em que começou a ser hebdomadario, acrescentando ao titulo as seguintes palavras *Registo mercantil*.

Saía primeiramente ás segundas e quintas feiras, e depois ás quartas feiras.

Todos os seus numeros traziam este distico:

> Omne tulit punctum, qui misciut utile dulci,
> Lectorem delectando, pariterque monendo.
>
> HORAT., *Epist. ad Pison.*

V. *Boletim official do governo de Macau*. Iniciou a sua publicação em 5 de setembro de 1838, sendo impresso na typographia macaense, officina de S. Wells Wilhams, e destinado ao apparecimento das ordens, peças officiaes e de tudo o mais que fosse de interesse publico[1], bem como dos documentos mais importantes existentes nos respectivos archivos[2]. Viveu até 9 de janeiro de 1839, saíndo apenas cinco numeros. Recomeçou em 8 de janeiro de 1846 e continuou com interrupções em alguns annos, fazendo-se a impressão na typographia do *Boletim* até 9 de abril do mesmo anno, em que mudou para a de Silva e

ções de que gosavam antes de 1784, ficando esta corporação formada dos seguintes membros: José Baptista de Miranda e Lima (de que falla o *Dicc. bib. port.*, tomo IV), Hippolyto de Sousa, Paulino da Silva Barbosa, Domingos José Gomes, Paulo Vicente Bello, Francisco José de Paiva e Carlos José Pereira, alferes-mór e secretario da camara e fazenda.

[1] Decreto de 7 de dezembro de 1836, artigo 13.°

[2] Portaria circular de 14 de fevereiro de 1855.

Sousa, e posteriormente para as de John Smith, Manuel Cordova, José da Silva e *Mercantil,* de Nicolau Tolentino Fernandes & Filhos (estabelecida em 1855), desde 3 de janeiro de 1870.

Tem tido os seguintes titulos, alem do já mencionado: *Boletim do governo da provincia de Macau, Timor e Solor,—Boletim do governo de Macau,—Boletim do governo da provincia de Macau e Timor,—Boletim do governo de Macau e Timor,—Boletim da provincia de Macau e Timor.*

Folha semanal em tres columnas, impressa parte em portuguez e parte em chinez. Sáe ás quartas feiras e acha-se em volume XXXIV. Tiragem por semana, 250 exemplares (?). Assignatura por anno, 7$600 réis; seis mezes, 4$500 réis; e tres mezes, 2$700 réis.

A redacção do *Boletim* compete em virtude da lei ao secretario geral do governo[1].

VI. *O Correio Macaense,* 1.° Deu seis numeros, de outubro de 1838 a março de 1839. Periodico mensal em 4.° Não declara o nome da imprensa.

VII. *O Verdadeiro patriota.* Começou a publicar-se em 1838, durando até ao subsequente anno com o n.° 10 (?).

VIII. *O Commercial.* Principiou em 1838 e findou em meiado de 1842[2].

IX. *Gazeta de Macau,* 2.° De 17 de janeiro a 29 de agosto de 1839 foram publicados trinta e dois numeros d'este jornal semanal, em duas columnas, editado por Manuel Maria Dias Pegado e destinado em parte aos documentos officiaes. Os seus vinte e dois primeiros numeros imprimiram-se na typographia *Macaense* e os restantes na da *Gazeta de Macau.* Substituiu o *Boletim official.*

Imprimia-se ás quintas feiras com a inscripção que se segue:

> Eu d'esta gloria só fico contente
> Que a minha terra amei e a minha gente.
>
> FERREIRA, *Poema lusitano.*

[1] Citado decreto de 7 de dezembro de 1836. Entretanto foram seus redactores Carlos José Caldeira em dezembro de 1850, e Antonio Marques Pereira de 20 de março de 1860 até abril de 1862.

[2] Desde o anno de 1842 até novembro de 1844 imprimiram-se em Macau os volumes XI e XII do interessante registo mensal em 8.°, *Chinese Repository,* que saíu a lume em Cantão a 31 de maio de 1832, e findou em 12 de novembro de 1851.

O numero de dezembro de 1844 foi impresso em Hong-Kong.

«A collecção dos seus vinte volumes ... é talvez ainda agora a melhor obra, de quantas se têem escripto no presente seculo sobre a historia, litteratura e costumes dos chins.» (A. Marques Pereira, *Ephemerides commemorativas da historia de Macau e das relações da China com os povos christãos,* pag. 49, anno de 1868, Macau, typographia de José da Silva.)

X. *O Portuguez na China*. Começou em setembro de 1839, vivendo até 1843. Impresso e publicado por M. M. Dias Pegado.

XI. *O Farol Macaense*. Appareceu em 23 de julho de 1840, chegando ao 2.º volume.

XII. *A Aurora Macaense*. Teve logar a sua publicação em 14 de janeiro de 1843 e existiu até ao seguinte anno. Impressa na typographia Armenia, por Felix Feliciano da Cruz[1].

XIII. *O Solitario na China*. Viveu de 1844 a 1845. Impresso na typographia Ciciliana, de F. C. Barradas.

XIV. *O Procurador dos macaistas*. Folha semanal em duas columnas, impressa e publicada por M. M. Dias Pegado. 1844–1845. Formato pequeno. (Vide o n.º 9, vol. II, de 1 de maio de 1845).

Logo abaixo do titulo seguiam-se os versos de Sá de Miranda:

N'este tempo quem mal cay
Mal jaz, e dizem que á luz
Por tempo a verdade say
Entretanto põem na cruz
O Justo, e ladrão se vay.

XV. *Ta-ssi-yang-kuó*. Semanario de interesses publicos, locaes, litterario e noticioso, impresso ás quintas feiras na typographia do seu editor, José da Silva. Teve começo em 8 de outubro de 1836 e deixou de existir com o n.º 30 do 3.º anno em 26 de abril de 1866. Foram seus redactores Antonio Feliciano Marques Pereira[2], Gregorio José Ribeiro, dr. Alexandre Meyrelles de Tavora, conego Antonio Maria Augusto de Vasconcellos, Jeronymo Osorio de Castro Cabral Albuquerque, Manuel de Castro Sampaio, etc.

«É a collecção (dos seus cento e trinta e quatro numeros no formato de folio de quatro paginas e doze columnas cada um) muito apreciavel e de interesse para a historia d'aquella possessão portugueza[3]».

[1] O primeiro numero contém o relatorio da commissão dos cidadãos macaenses que se reuniu a fim de consultar sobre a formação de um novo codigo de leis para o governo do estabelecimento.

[2] Na idade de quarenta e dois annos falleceu em Bombaim, a 10 de setembro de 1881, onde desempenhava com geraes sympathias o cargo de consul geral de Portugal, o prestimoso cidadão Antonio F. Marques Pereira, natural de Lisboa.

Iguaes funcções exercêra por sete annos no reino de Siam e nos estabelecimentos britannicos dos estreitos de Singapura, Malaca e mais dependencias.

Foi superintendente da emigração chineza e procurador dos negocios sinicos, em Macau, secretario da legação portugueza junto á côrte de Pekim, etc. (Vide notas publicadas pelo auctor no *Anglo-lusitano*, de Bombaim, de 11 de agosto de 1887.)

[3] *Diccionario bibliographico portuguez*, de Innocencio Francisco da Silva, tomo VIII.

Este jornal explicou o seu titulo nos seguintes termos:

«As quatro palavras ta-ssi-yang-kuó dizem ao pé da letra *grande reino do mar de oeste*. Quando no 38.º anno do 71.º cyclo da chronologia chineza (1600 da nossa era), o padre Matheus Ricci[1] penetrou em Pekim com os seus companheiros, e Chin-tsung-hien-ti lhes perguntou de que paiz tinham vindo á China, foi com essas palavras que elles responderam ao imperador[2]...»

XVI. *O Independente*. Jornal politico e noticioso (em tres columnas) fundado em setembro de 1868 pelo sr. José da Silva. Suspendeu mais de uma vez a publicação, reapparecendo a 20 de novembro de 1882. Está em volume x e é hebdomadario, havendo sido primeiramente bi-mensal. Sáe ás terças feiras.

XVII. *O Noticiario Macaense*. 1869–1870. Foi um dos seus fundadores o cidadão Miguel Ayres da Silva, fallecido em Macau em setembro de 1886[3].

XVIII. *O Oriente*. Creado em janeiro de 1872 pelo facultativo de 1.ª classe do ultramar, bacharel Francisco da Silva Magalhães (fallecido em Thomar a 8 de março de 1886), e impresso na typographia de José da Silva.

Foi suspenso em 14 de outubro do referido anno de 1872 com o supplemento ao n.º 37. Folha em tres columnas.

XIX. *Gazeta de Macau e Timor*. Impressa na typographia Mercantil e redigida por Pedro Gastão Mesnier, ex-secretario da legação portugueza na China, no Japão, em Siam, etc.[4] Principiou em 1872 e finalisou em 20 de março de 1874 com o n.º 26 do 2.º anno.

XX. *O Imparcial*. Iniciado em 1873, pouco tempo durou. Foram seus collaboradores o advogado e commendador, sr. Antonio Joaquim Basto Junior, barão do Cercal e o cirurgião Vicente de Paulo Salatawich Pitter.

XXI. *Jornal de Macau*. 1875–1876.

[1] O missionario Matheus Ricci, natural de Macerata, na Italia, e fallecido em Pekim a 10 de maio de 1610, com cincoenta e oito annos de idade, era muito considerado na côrte imperial, onde permaneceu perto de dez annos.

[2] *Ephemerides* citadas, pag. 94.

Em 1866 publicou um anonymo o primeiro almanach macaense, *Almanach luso-chinez de Macau*, impresso na typographia de José da Silva.

[3] Em 1870 publicou o illustrado professor do seminario de S. José de Macau, padre Francisco Xavier Rondina, S. J., *Compendio de philosophia theorica e pratica, para estudo da mocidade portugueza na China*, 2 vol. impressos na typographia do alludido seminario. (Veja-se o juizo critico que a respeito d'aquella obra fez o visconde de Algés, na *Correspondencia de Portugal*, n.º 222, de 14 de abril de 1871.)

[4] Fallecido ha annos em Lisboa. Fôra o auctor do curioso livro o *Japão*, impresso em Macau na typographia Mercantil, anno de 1874.

XXII. *O Macaense*. Semanario politico, litterario e noticioso, instituido em 28 de fevereiro de 1882. Folha no formato de folio, de quatro paginas com quatro columnas cada pagina, impressa primitivamente na typographia Popular e depois na Mercantil. Foi seu redactor principal A. J. Basto Junior. Cessou a publicação com o n.º 22 do vol. x, em 28 de outubro de 1886.

XXIII. *O Correio de Macau*. Impresso na typographia do mesmo nome. Publicaram-se de 15 de outubro de 1882 até 5 de agosto de 1883 quarenta e tres numeros d'este hebdomadario politico, litterario e noticioso, em tres columnas. Foi seu editor, proprietario e redactor responsavel o sr. Manuel Joaquim dos Santos, actual professor em Dilly (Timor).

XXIV. *O Correio Macaense*, 2.º Iniciado em 2 de setembro de 1883. Semanario politico, litterario e noticioso, impresso na typographia da mesma denominação. Redactor principal e proprietario o sr. Antonio da Silva Telles. Vae em vol. x e publica-se aos sabbados. Folha em quatro columnas[1].

XXV. *A Voz do Crente*. Semanario catholico e noticioso, impresso aos sabbados na typographia do seminario de S. José. Saíu á luz em 1 de janeiro de 1887. Editor responsavel o sr. Antonio Luiz Borges. Folha no formato de oito paginas com tres columnas cada pagina. Todos os numeros têem estas inscripções:

«*Exalta in fortitudine vocem tuam ... Exalta, nolitimere.*»

(ISA., XL, 9.)

«*Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus: et hæc omnia adjicientur vobis.*»

(S. MATH., VI, 33.)

«Um mal immenso, a má imprensa ganha terreno todos os dias: é preciso deter-lhe os passos. Aos escriptos se devem oppor escriptos: é preciso que o remedio corra da mesma fonte d'onde corre o veneno.»

(LEÃO XIII A TODOS OS CATHOLICOS.)

«*In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*»

(SANTO AGOSTINHO.)

[1] Na bibliotheca publica de Lisboa existe a collecção completa da *Abelha da China*, *Macaista*, *Imparcial*, *Boletim official do governo de Macau* (1838), *Gazeta de Macau* (2.º), *Correio macaense* (1.º) e *Ta-ssi-yang-Kuó*.

*

A imprensa portugueza foi pelos membros da companhia de Jesus instituida nos imperios da China ou Cathay e do Japão, conhecidos dos portuguezes ha mais de tres seculos.

As primeiras obras que se publicaram em Macau tiveram os seguintes titulos:

De missione Legatorum Japonensium ad Romanam curiam rebusque in Europa, ac toto itinere animadversis Dialogus ex ephemeride ipsorum legatorum collectus et in sermonem latinum versus ab Eduardo de Sande[1], *sacerdote societatis Jesu. In macaensi portu sinici regni in domu S. J., cum facultate ordinarii et superiorum, 1590*[2], 1 vol. em 4.°, dividido em trinta e quatro dialogos e impresso em papel chinez.

O itinerario de quatro principes japonezes mandados a Sua Santidade Gregorio XIII, e de tudo quanto lhes succedeu na jornada, até se restituirem ás suas terras, pelo mesmo sacerdote, 1 vol. em 4.°, impresso no collegio da companhia no referido anno[3].

No Japão foram pela primeira vez publicados *Os tres livros das instituições da grammatica latina do padre Manuel Alvares*[4], com a traducção em lingua japoneza, 1593.

[1] Superior da missão na China, nasceu em Guimarães e falleceu em Macau a 22 de junho de 1600. Tendo professado no collegio de S. Roque de Lisboa em junho de 1562, partíra para o Oriente em 1578. Havia sido mestre de rhetorica em Coimbra, reitor dos collegios de Baçaim e de Macau. (Vide *Bibliotheca lusitana*, tomo I.)

[2] Trinta e tres annos depois que os portuguezes fixaram definitivamente a sua residencia na pequena peninsula de Macau, cuja primitiva denominação foi a de povoação do Nome de Deus do porto de Macau, erigida em bispado a 23 de janeiro de 1575, por Gregorio XIII.

[3] Innocencio Francisco da Silva (*Dicc. bib.*, tomo II) diz subsistir a duvida ou quasi a certeza de que o *Itinerario* nunca se imprimiu em portuguez, julgando, porém, o contrario Diogo Machado na *Bibliotheca lusitana*, tomo I, anno de 1741.

[4] D'esta obra existe em papel de seda um precioso exemplar na bibliotheca Angelica de Roma, conforme attesta Francisco Laire no *Specimen historiæ typographiæ romani seculi* XV, cap. I, pag. 14, nota ... (Vide *Historia da typographia portugueza no seculo* XVI, por Antonio Ribeiro dos Santos, nas *Memorias de litteratura portugueza*, publicadas pela Academia Real das Sciencias de Lisboa, 8.°, parte I, anno de 1812)

«... A data da descoberta do Japão é duvidosa dentro do espaço de cinco annos, querendo uns que fosse em 1534, e havendo a grande auctoridade de S. Francisco Xavier para lhe acrescentar mais cinco annos. Seja como for, entre 1534-1539, andavam uns mercadores portuguezes, Antonio da Motta, Francisco Zeimoto e Antonio Peixoto, correndo a costa da Cochinchina, fazendo o seu commercio em juncos de construcção siameza, e, partindo da cidade de Dodrak em direcção aos portos da China, sobreveiu-lhe um temporal que os desviou do seu rumo e os met-

Em 1595, o *Diccionarium latino-lusitanicum ac japonicum,* Amacusa.

Em 1610, *Flosculi de virtutibus et vitiis ex veteris et novi Testamenti et Sanctorum Doctorum et Philosophorum floribus selecti,* pelo padre Manuel Barreto, Nangasaki.

....

Nos seculos XVII e XVIII fizeram-se na China, entre outras, as edições seguintes:

Arte breve da lingua japoa tirada da arte grande da mesma lingua, pelo presbytero João Rodrigues Girão, da villa de Alcochete, Macau, no collegio da Madre de Deus, 1624, 1 vol. em 4.º

Considerações proveitosas para qualquer christão viver bem e alcançar a bemaventurança, por um padre da companhia de Jesus, 1 vol. em 8.º, impresso em Cantão, no anno de 1681.

Relacion sincera y verdadera de la justa defension de las regalias e privilegios de la côrona de Portugal en la ciudad de Macao, escripta pelo dr. Felix Leal de Castro, na dita cidade, em 4 de fevereiro de 1712, Hian-chan, na officina typographica dos jesuitas, folheto.

Jornada que o sr. Antonio de Albuquerque Coelho, governador e capitão geral da cidade do Nome de Deus de Macau na China, fez de Goa até chegar á dita cidade, por João Tavares de Vellez Guerreiro, dividida em duas partes e impressa em Macau, sem nome do impressor nem anno, em folhas dobradas segundo o uso chinez. Da mesma jornada consta que o dito governador chegára a Macau a 29 de maio de 1718[1].

Pelo meiado do seculo passado foi prohibida a imprensa na cidade macaense para ser novamente introduzida, após a liberal e memoravel revolução de 1820, deixando pela vez segunda de se permittir durante o tempo do governo absoluto[2].

....

teu na corrente Kuro-sinó, que os arrebatou até ás praias de Kagó-shima, capital do daimiato (ou senhorio) de Satsuma, no sul do Japão...

«Segundo as relações japonezas e alguns auctores jesuitas francezes, cujos escriptos sobre o Japão são muito fidedignos ... desembarcaram os portuguezes nas terras do Sol Nascente no anno de 1541.» (O *Japão,* pag. 7 e 8.)

Em 19 de fevereiro de 1588, Xisto V, a pedido de el-rei Filippe I, creou o bispado de Funay, na provincia de Bungo, separando-o de Macau na China.

[1] Veja-se Machado, *Bibliotheca lusitana,* tomo III; *Ephemerides commemorativas da historia de Macau,* pag. 21, etc.

[2] Em virtude da carta do secretario d'estado, Diogo de Mendonça Côrte Real, ao vice-rei da India, marquez de Tavora, foi prohibido que houvesse imprensas em Goa. Ignoro se é da mesma data a ordem que não permittiu haver imprensas em Macau.

Eis o teor d'aquelle documento, que se acha no livro das monções n.º 127, a

*

Lista dos jornaes que em lingua de Camões se deram á luz da publicidade na colonia britannica de Hong-Kong, a 40 milhas a leste de Macau:

A Voz do Macaista, semanario politico, impresso por M. M. Dias Pegado em 1846.

O Amigo do Progresso. Litterario. 1850 (?).

Verdade e Liberdade. Politico. 1852. Redactor, José Maria da Silva e Sousa. Typographia de Noronha.

O Echo do Povo. Hebdomadario politico e noticioso, impresso e publicado por João José da Silva e Sousa na typographia da redacção. Em tres columnas. 1858–1869.

O Impulso ás Lettras. Litterario, mensal. Director, J. M. da Silva e Sousa. Saíram doze numeros de 1 de outubro de 1865 a 1 de setembro de 1866, sendo os quatro primeiros impressos na typographia Union Printing, e os restantes na de J. J. da Silva e Sousa. Formato de livro em 8.° de 24 a 62 pag. approximadamente cada numero.

O Noticiario Macaense. Politico. 1869.

O Independente. Politico. 1869–1870.

Catholico. Religioso e politico. 1873.

O Echo da China. Hebdomadario politico, litterario e noticioso, impresso e publicado por Florindo Duarte Guedes. Principiou em 19 de julho de 1884 e terminou em setembro ou dezembro de 1885. Em tres columnas.

O Extremo Oriente. Hebdomadario politico, litterario e noticioso, impresso e publicado por F. D. Guedes. Appareceu em 12 de dezembro de 1885. Em cinco ou tres columnas. Sáe aos sabbados.

O primeiro periodico que se imprimiu em Hong-Kong, foi o *Hong-Kong Gazette* em 1 de maio de 1841, contando apenas a colonia noventa e cinco dias de existencia.

Na cidade chineza de Shanghae publicou-se em 1867 o jornal portuguez *Aquilão,* politico e noticioso.

Gazeta de Pekim (King-pan). É a folha mais antiga do mundo,

pag. 415, no archivo da secretaria do governo geral da India: «Ill.^mo e ex.^mo sr. A sua magestade se fizeram algumas representações, em que se pretendia estabelecer n'esse estado algumas imprensas para imprimir livros, ao que o mesmo senhor não deferiu, e me ordena avise a v. ex.ª que não consinta o estabelecimento das ditas imprensas n'esse estado, não só em particular, como tambem nos conventos, collegios ou qualquer outra communidade, por mais privilegiada que seja: o que participo a v. ex.ª para que n'este particular ponha o maior cuidado, em ordem a que se evite o dito estabelecimento. Deus guarde a v. ex.ª Lisboa, 20 de março de 1754.»

cuja fundação remonta ao anno 911.º da era christã, principiando só a apparecer semanalmente, com regularidade, em 1351 ou 1367.

Primitivamente era manuscripta. Desde o meiado do seculo XVIII publica-se impressa com typo movel de madeira. Em 1804 soffreu uma nova transformação: a *Gazeta* tornou-se diaria.

Actualmente apparecem tres edições: a da manhã, dedicada ao commercio; a do meio dia, dá as noticias officiaes e diversas; e a da tarde (impressa em papel vermelho), contém o artigo de fundo, communicados e extractos das duas primeiras edições, que se imprimem em papel amarello.

Conta mais de quinze mil assignantes, e a redacção compõe-se de seis membros da academia de sciencias denominada Han-sim, subsidiados pelo estado.

Na capital da China sáem á luz da publicidade onze diarios, incluindo a *Gazeta de Pekim*[1].

Lisboa, 1888.

[1] Por 1601 estabeleceram os jesuitas em Pekim um collegio de missões portuguezas, que duraram por mais de dois seculos, edificando em 1650 a primeira igreja, a de S. José, que foi destruida por um incendio em 1814, e depois outra mais sumptuosa, a cathedral conhecida pelo nome de igreja dos portuguezes. No fim do anno de 1887 ficou concluida a nova cathedral de Pekim para os catholicos, que se começou a construir em 1886. Esta cathedral substitue a chamada Pei-tang, que foi cedida pelo governo francez ao da China.

Em virtude das duas bullas de Alexandre VIII, *Romani Pontificis et Romanus Pontifex*, de 10 de abril de 1690, foram constituidas as dioceses de Pekim e Nankim, que se desmembraram de Macau.

Veja-se *Apontamentos para a historia de Macau* e *Relação dos bispos de Macau*, 2.ª edição, por G. F., annos de 1883 e 1886, Lisboa.

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 6

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 6

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

DIRECÇÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM

J. V. MENDES GUERREIRO

JOAQUIM JOSÉ MACHADO

FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS

DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO

JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA

J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR

JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO

JOÃO HENRIQUE ULRICH

Casa da Sociedade — Rua Capello, n.º 5

GUINÉ PORTUGUEZA

ESBOÇO CARTOGRAPHICO

Meu caro Luciano Cordeiro.—Tomo a liberdade de te enviar e offerecer um. modestissimo esboço do territorio portuguez na Senegambia. É, como vês, um trabalho insignificante, qualquer que seja o ponto de vista por que se encare, e susceptivel de profundas alterações e correcções. O rio Geba, por exemplo, foi traçado segundo as cartas de Desbuissons e Vallon, apesar de conhecer a existencia dos trabalhos mais modernos, como os do ex-governador d'aquella provincia, nosso consocio, sr. Gomes Barbosa, etc.

Se tambem comparares a carta de Debuissons: *De la delimitation franco-portugaise en Guiné*, e que serviu, para assim dizer, de base ao tratado de 12 de maio de 1886, com o presente esboço, has de encontrar modificações importantes na orientação e configuração de alguns rios e da costa ao sul do rio Grande de Bolola, bem como situações diversas a logares ou aldeias, principalmente no vasto sertão de Buba. É claro que todas estas modificações e orientações differentes foram feitas segundo a nossa propria observação, ou pelas informações de individuos de reconhecida competencia.

Dito isto, permitte-me agora que aproveite o ensejo para descrever rapidamente os rios mais notaveis sob o ponto de vista commercial e geographico, e de fazer algumas considerações, que reputo interessantes e opportunas.

*
* *

Rio Casamansa.—Rio dos mais importantes da Guiné, commercialmente fallando. Pertence á França, pelo ultimo tratado, e está traçado consoante a carta de mr. Vallon, official da marinha de guerra d'aquella republica.

Rios Cajinolle e Guiachim.—O primeiro d'estes rios communica com o rio de Lála por uma passagem no reino de *Guimguim,* denominada «apertado». É o chamado *caminho de dentro* de Leguinchos para Cacheu.

Por este rio, que é navegavel para embarcações miudas, se faz todo o commercio com Bolor e outros pontos, e com a nossa praça de Cacheu.

O *Guiachim* é tambem importante por communicar com o rio Lucujaque, ou Sukudiac, como lhe chamam os francezes, rio que vae desaguar no oceano, entre os cabos Roxo e Varella. É navegavel, e torna o caminho mais curto e facil aos barcos de cabotagem que vão negociar ao S. do rio Casamansa.

Rio de Cacheu ou de Farim.—Rio profundo, de margens pittorescas, e navegavel para grandes navios umas 100 milhas approximadamente acima da sua foz.

Na margem direita d'este formoso rio está situada a nossa praça de Farim, outr'ora importante pelo seu commercio, e a 5 milhas a jusante ha um excellente fundeadouro para grandes navios; foi n'elle que estiveram ancoradas, em abril de 1888, as canhoneiras *Vouga* e *Guadiana.*

De Farim até á lagôa ainda este rio dá facil accesso aos escaleres e canoas indigenas, e affirmam alguns officiaes da nossa armada, e o sr. Moura Cabral que, alem da lagôa, ainda ha fundo para estas embarcações.

Os nomes dos affluentes principaes d'este grande rio e das povoações ribeirinhas foram revistos e correctos pelo sr. Cleto, funccionario publico na Guiné, natural de Cacheu, e um dos cavalheiros mais sabedores d'aquella zona. São, pois, da maxima confiança as informações que obsequiosa e amavelmente se prestou a dar a quem escreve estas linhas.

Rios de Jatta, Ancoras, Nhabo e Empernal.—São verdadeiros canaes, e não rios, como alguem poderá suppor em vista da nomenclatura usada nas cartas geographicas e hydrographicas da Guiné.

Rio Geba.—O traçado d'este rio até á embocadura do Corubal é tão exacto quanto possivel; d'ahi aos limites provaveis differe muito do trabalho do sr. Barbosa, como já dissémos. Todavia a situação de Geba parece-nos boa, porquanto Lopes de Lima diz: «Entre Geba e Farim ha communicação facil, sendo a distancia entre os dois presidios—18 leguas—de que as 12 se andam em canoas pelo rio de Fa-

rim (algum braço d'este rio?) até á aldeia de Tandegú, e as 6 por terra de Tandegú a Geba».

Este rio é navegavel para grandes embarcações sómente até á Pedra Agulha, por causa dos bancos de areia que existem umas 30 milhas, pouco mais ou menos, acima da sua foz, deixando apenas um estreito canal, por onde podem passar duas canoas a par. Esta navegação é perigosa, como diz Alvares de Almada «por causa da agua do *Macaréo,* que he encher este rio lá em cima com tres mares sómente. Estando a maré vasia, dando tres mares fica preamar de todo; e antes de virem estes mares se ouve roncar hum grande espaço, e mette medo ás pessoas que nunca virão isto».

Affirmam todos os habitantes d'aquella região, e Lopes de Lima, que o phenomeno do macaréo só tem logar nas grandes marés da conjuncção de lua, phenomeno que elle explica da seguinte maneira: «As dunas de areia occupam um bom espaço do rio, e como são muito altas reprezam ali a maré por tres horas», findas as quaes tres grandes vagas ou mares galgam por cima das corôas, *continuando a enchente por mais tres horas,* e não ficando logo preamar de todo, como diz Alvares de Almada». Apesar, porém, d'este perigo para as embarcações menores, os sinistros são poucos ou nenhuns, e o rio é muito frequentado por barcos dos negociantes e canoas indigenas.

Algumas lanchas do estado, como a *Honorio,* a *Cassini* e outras, vão muitas vezes a Geba em serviço da provincia e não me consta ter havido nenhum desastre proveniente do macaréo, que ainda assim é para temer.

Para mim é ponto de fé que o futuro da Guiné está ligado a este rio. Geba é um ponto estrategico e importantissimo do sertão, e, se fosse convenientemente guarnecido e defendido, assim como S. Belchior e Sambel-Nhantá, o commercio, á sombra d'essa protecção, havia de desenvolver-se rapidamente, e Bissau, capital natural da Guiné, já pela sua posição geographica, já pela sua importancia commercial, poderia ser, em um futuro não mui remoto, o emporio d'aquella rica e extensa região.

Todos sabem que os indigenas fulas passam por Damdum, e atravessam o rio Cogon no vau proximo de Mahmad-Djinir, para irem permutar os seus productos a Boké (povoação franceza), deixando Geba á esquerda e a menos de dois terços de caminho; — qual será, pois, a rasão d'esta estranha preferencia por Boké, tendo Geba tão perto? A resposta é facilima. O caminho entre Damdum e Geba offerece todas as garantias de segurança por atravessar territorios amigos, emquanto que o caminho d'aquella grande povoação á nossa praça é perigosissimo, por causa de um regulo, inimigo de Mondi-Sáiá, e por-

tanto de seus subditos, aos quaes se digna mandar cortar a cabeça, quando se atrevem a penetrar em seus dominios!

Sabemos esta circumstancia, porque tambem desejámos seguir de Damdum para Geba, e os fulas, nossos carregadores, declararam terminantemente que não nos acompanhariam, pelas rasões citadas, se nós insistissemos n'aquelle itinerario.

Ora se nós tivessemos a habilidade de promover a paz entre aquelles dois potentados, e conseguissemos estabelecer um posto militar em Damdum, o commercio que por ali passa, e que é muito, não poderia derivar-se em grande parte, senão todo, para Geba?

Talvez!

Os pontos a fortificar desde já no interior da Guiné e a proteger efficazmente seriam, segundo o nosso humilde modo de ver, Farim, Geba e Buba, e conseguintemente Bolor, Bissau e Colonia, no rio Grande de Bolola. Alguns pontos intermedios, taes como S. Belchior e Sambel-Nhantá, no rio Geba, e Cacheu no rio do mesmo nome. Ainda se poderiam occupar a aldeia de Amadu-Bubu e Biquese, no rio Cassini, e explorar as ilhas de Jatta, Bussis, etc., que nos dizem ser fertilissimas; mas, sem lanchas a vapor bem armadas e apropriadas para aquella difficil e perigosa navegação, nada se deve tentar, se quizermos evitar algum tremendo desastre, similhante ao de Bolor, onde foram massacrados dois officiaes, trinta soldados e mais de duzentos habitantes affeiçoados ao nosso governo, pelos gentios fellupes de Jefunca, Gim e seus alliados!

Rio Mansôa.—Este rio, que, na largura, profundidade e importancia commercial, não é muito inferior ao Geba e Farim, como diz o sr. P. Barros, corre parallelamente a estes dois rios e communica com o de Armada, «podendo reduzir a um terço o tempo de viagem, que ainda se faz em dois ou tres dias entre a villa de Bissau e a praça de Cacheu por caminhos perigosos».

Parece que o Mansôa é um grande esteiro engrossado por numerosos ribeiros, e não um rio propriamente dito, porquanto o sr. Marques Geraldes, na sua notavel viagem de Geba ao Indornal (publ. no nosso *Bol.)* não o cortou no seu itinerario. Se for ribeiro, como supponho, deve terminar perto da povoação tambem chamada Mansôa; se for rio, póde admittir-se que nasce na pequena lagôa atravessada por aquelle valente e distincto official do exercito do ultramar.

Rio Corubal.—Corubal, Kolibá, Kokoli e Koli são differentes nomes do mesmo rio, dados nas diversas zonas por onde corre. Passa por Kadé, residencia do celebre potentado Mendi-Sáiá; dizem nascer

em umas altas montanhas do Futa-Djalon: é profundo e largo, navegavel muitas milhas pelo sertão dentro, e despenha-se de 4 metros de altura proximo de Consinto. Ha dois pequenos rapidos pouco distantes d'esta formosa catarata, e vae misturar as suas aguas crystallinas com as do rio Geba, que póde muito bem ser o proprio rio Corubal.

Não communica com o rio Grande, como tivemos mais de uma occasião de verificar.

Rio Grande de Bolola ou dos Portuguezes.—É conhecidissimo este rio, ou, antes, esteiro, onde vem desaguar muitos outros esteiros mais pequenos e riachos. É navegavel para grandes embarcações até milha e meia abaixo de Buba, e liga-se com o rio Nalu ou Tomboli pelo rio Regina, como me informaram.

Foi importante o commercio da *mancarra* e outros generos em este nosso rio! Actualmente póde affirmar-se, sem receio de controversia, que está abandonado pelos negociantes nacionaes e estrangeiros. Mas qual seria a causa directa d'este abandono? A falta de protecção effectiva ás feitorias estabelecidas nas suas margens, ou o diminuto valor da mancarra nos mercados da Europa?

Ambas as hypotheses são admissiveis, porém a segunda parece-me realmente mais consentanea com os factos. Todavia com isto não queremos affirmar que as guerras entre fulas e beafadas não concorressem tambem para o abandono do rio Grande por parte dos negociantes, que, mais ou menos envolvidos n'estes conflictos gentilicos e sem força para repellir qualquer ataque imprevisto e subitaneo, eram forçados a satisfazerem exigencias impertinentes dos gentios belligerantes! Como quer que seja, o que nos causa espanto é que se não ponha cobro a estas guerras sempre desastrosas aos nossos interesses e bom nome, por serem feitas em territorios *chamados* portuguezes!

Estou intimamente convencido que se os fulas e beafadas sentissem o peso das nossas armas, passar-lhes-ía de uma vez para sempre esse prurido bellico, quasi sempre fundado em futilidades, mas com o fim exclusivo e bem visivel de roubar e escravisar mulheres e creanças!

E para começar a fazer a sentir áquelles reis baratos a nossa auctoridade e supremacia, seria proveitoso obrigar cada povoação (a principiar pelas ribeirinhas e proximas das nossas praças) a pagar uma *daxa* annual de uma ou mais vaccas, arroz, etc., consoante a riqueza e importancia da aldeia. Mas, para se inaugurar este systema de impostos, seria necessario, repetimos, ter ali algumas lanchas a vapor bem armadas, um navio de guerra de maior representação, como a canhoneira *Guadiana,* e soldados disciplinados, bem armados e vestidos, e principalmente pagos em dia, e dizemos principalmente pagos em

dia, porque jamais será disciplinada a força que recebe os minguados vencimentos com dois, tres e mais mezes de atrazo! Deve faltar-lhe pelo menos a independencia precisa para cumprir sem sacrificio os seus deveres militares!

Alem da força regular, seria tambem conveniente organisar, sem militarisar, os auxiliares; dar graduações de official a alguns negociantes portuguezes de honestidade e patriotismo comprovados, e buscar allianças entre os regulos mais proximos das nossas praças, com obrigações bem reguladas e definidas por ambas as partes contratantes.

Ahi pelos arsenaes do exercito e da marinha existem pequenas peças de bronze, de alma lisa, que para nada servem; porque não se lhes manda fazer reparos ou carretas de ferro e se enviam para a Guiné a fim de guarnecerem as praças de Buba, Farim, Geba e Cacheu, e os postos militares em S. Belchior e Sambel-Nhantá, Bolor, etc.? Porque não se organisará uma bateria de metralhadoras com o seu quartel no ilhéu do Rei, um dos pontos mais saudaveis da provincia? A força militar na Guiné, indispensavel como se nos afigura, deveria merecer mais attenção dos poderes publicos, e depois de ella estar rasoavelmente organisada, volver então os olhos para a pauta aduaneira, precisada igualmente de profundas e sensatas reformas!

Costa entre o rio Grande e o rio Cassini.—Esta costa e os rios que n'ella têem a sua embocadura, foram reconhecidos por alguns officiaes da marinha militar; coordenando, pois, os seus trabalhos, tracei a costa como se vê no presente mappa.

Rio Cassini.—Navegavel até á feitoria de Amadu-Bubú, defronte da qual esteve fundeada a canhoneira *Guadiana.* É tambem um enorme esteiro, aonde vão desaguar numerosos ribeiros, que, no tempo das chuvas, devem formar caudalosos rios.

Borracha é o producto indigena que ali se permuta por armas brancas e de fogo, polvora, bertangil, etc.

O Cassini, a 12 milhas pouco mais ou menos da sua foz, divide-se em dois ramos, que terminam, o do N. perto da feitoria de Bubú, o do S. acima da povoação de Kakondo.

Rio Compony ou Cogon.—É um grande rio, que dizem nascer, como o Kolibá, nas altas montanhas do Futa-Djalon. Pertence á França *pelo tratado,* e dá vau em differentes logares, sendo um dos mais frequentados pelo commercio sertanejo o vau proximo de Mahmad-Djimi, por ser ali aonde começa um dos caminhos de Boké, povoação franceza importante.

Rio Fifini.— A existencia do rio Fifini foi por nós verificada, porém não tivemos occasião de apreciar a sua importancia e orientação exacta.

Rios Cajé ou Catak e Catidi. — São verdadeiros canaes que separam as ilhas Tristão e Catidi do continente.

O primeiro d'estes canaes é largo e povoado de numerosas ilhotas, algumas das quaes têem mais de 1 milha de comprimento.

A sua navegação é perigosa por causa dos muitos baixos e restingas de pedra, invisiveis na preamar e descobertas na baixamar. Ha correntes fortissimas e a maré fica cheia de todo em menos de cinco horas, o que succede em quasi todos os rios da Guiné. Ali a differença de marés é de 14 pés pouco mais ou menos.

A este canal vem desembocar numerosos esteiros e riachos, que na vasante deixam ver os seus leitos lodosos e obstruidos por enormes troncos de arvores.

As margens são completamente cobertas de espesso mangal e *tarafe.* Não ha uma povoação visivel, um monte, nenhum objecto notavel emfim que venha quebrar esta monotonia, e possa servir ao mesmo tempo de marca ou ponto de referencia ao navegante n'este desconhecido labyrintho!

O calor, em março, é suffocante, e a brisa do mar não póde ir ali refrescar aquellas tristes solidões.

Perto da lancha *Cassini,* quando encalhados á espera da enchente, vieram resfolegar uns seis hippopotamos, que mimoseámos com algumas balas das nossas Kropatschek.

Os souzos, tribu pobrissima e constantemente guerreada ou perseguida pelas mais fortes, e quiçá os nalús, são os habitantes d'estas regiões alagadiças e doentias.

*
* *

Mais algumas informações e daremos por finda esta carta, que já vae longa.

Os fulas do sertão do rio Grande, desde Contabany até Damdum, são geralmente hospitaleiros, obsequiadores, leaes e susceptiveis de se nos affeiçoarem. Não bebem aguardente nem qualquer outra bebida alcoolica. Apreciam unicamente as contas de alambre, de coral e sangue, o bertangil, fazendas brancas e de côr, tabaco em folha, polvora, chumbo de caça, zagalotes e balas, fulminantes, arame, armas brancas e de fogo, facas, machadinhas, e mais alguns pequenos nadas para enfeitarem as suas mulheres. O dinheiro tem o valor de qualquer outro

dixe, e vem talvez a proposito contar um facto que confirma esta nossa opinião. Tratava-se de comprar 1 kilogramma ou kilogramma e meio de arroz sem casca; pediam dois schellings e nós offerecemos-lhes um: não quizeram. Um carregador, grumette de Bissau, que assistia como curioso ao ajuste, retirou-se e pouco tempo depois veiu entregar-nos o arroz. Interrogado por quanto o havia comprado, respondeu que por um vintem, mas areiado e brilhante, *que até parecia novo!* Passados alguns minutos vieram mais mulheres ao nosso acampamento offerecer a mesma quantidade de arroz descascado, com a condição, porém, de lhes darmos vintens como aquelle que ellas mostravam com visivel contentamento.

Oh! santa ingenuidade!

Desde Contabany até Buba já o alcool tem apreciadores distinctos, e o nosso dinheiro, conhecido pelo dinheiro do Forreah, serve para adquirir os generos precisos quando os ha ou querem vender. A moeda de cobre tem pequeno valor e corre em algumas povoações com bastante difficuldade.

Em compensação, porém, os fulas d'esta parte do paiz são traçoeiros e exigentes. Chamam *porto* aos portuguezes, e muitos, quando nos dirigem a palavra, fallam em mau creoulo. O *qui nova?* é vulgarissimo, como é vulgar no interior o *bon jour!* E para justificar o que acabamos de dizer ácerca dos fulas d'esta região, permitte-me que narre um outro facto acontecido entre Kolibuiá e Guidali.

Em Contabany tinhamos contratado com o chefe de praça (interino, pois Mahmadi-Paté tinha ido a Buba por causa da guerra imminente com os beafadas) por peso e meio (1$440 réis fracos) cada homem, e por peso cada rapariga, para nos levarem alguns volumes até Buba. Feito o contrato abalámos para Buba. Nos primeiros dias de viagem correu tudo pelo melhor no melhor dos mundos possiveis; porém, ao saírmos de Kolibuiá, os carregadores fulas foram diminuindo gradualmente a velocidade da marcha e distanciando-se portanto dos carregadores permanentes, o que era verdadeiramente notavel por ser a vez primeira que tal acontecia. Descansavam amiudadas vezes, questionavam entre si, fazendo enorme berraria; as raparigas iam caladas, contra o seu costume; emfim, passava-se alguma cousa de extraordinario que eu não podia comprehender. De repente param e pousam as cargas no chão; eu e Moura Cabral ficámos admirados e perguntámos por que tinham arriado as cargas. De entre elles saíram uns cinco mais idosos, e declararam terminantemente que não continuariam a marcha, se nós não pagassemos dois pesos e meio a cada rapariga e tres pesos e meio a cada homem, pagos peso e meio a cada um no primeiro descanso, e o restante em Buba. Para justificar o seu pedido

deram umas rasões quaesquer, ás quaes nós objectámos que haviam contratado por uma determinada quantia, e não dariamos nem mais um real. Note-se que nós estavamos sósinhos, e aquelles com que poderiamos contar, a meia hora de distancia! Assentaram-se outra vez sobre as cargas e pareciam discutir a resposta, mas realmente o que elles esperavam era mais gente armada para nos intimidar; porque a pouco e pouco se foram reunindo uns trinta homens que disseram passar por acaso, vindos da guerra. O que é certo é que estes fulas (fulas pretos) tomaram o partido dos carregadores, e eu e Moura Cabral fomos forçados pelas circumstancias, pois nem guias tinhamos para indicar o caminho, a acceitar o novo contrato.

Apparentemente acceitei o novo contrato, nem podia deixar de o fazer, mas tencionava pagar-lhes o peso e meio no primeiro descanso e ajustarmos depois as nossas contas em Buba; mas o homem põe e Deus dispõe, e, em uma ribeira perto de Guidali, aonde descansámos para almoçar, as cousas iam tomando um aspecto ainda mais grave; mas não precipitemos os acontecimentos e continuemos.

Logo que chegámos á ribeira paguei o peso e meio a cada homem e um peso a cada rapariga, como se havia combinado, e fomos almoçar. Depois da modestissima refeição, a que pomposamente chamámos almoço, e contra o qual o nosso estomago protestou vehementemente, dirigiram-se para nós os mesmos patifes, permitte-me a expressão, dizendo-nos que a sua gente não iria mais alem se nós não lhes pagassemos quatro pesos, porquanto os francezes haviam dado essè dinheiro, *e nós não eramos menos do que elles* (sic), etc., etc. Respondemos-lhes, já fortes com a presença da nossa gente, que nada mais pagariamos, e podiam retirar-se quando quizessem, pois já não precisavamos dos seus serviços. A tão positiva resposta alguns fulas começaram a carregar as espingardas com balas e zagalotes, e mandaram retirar para longe as raparigas que estavam perto de mim; mandei tambem distribuir cartuchame aos nossos soldados e carregadores, e preveni-os do que provavelmente ia acontecer; isto é, que iamos ser atacados para nos roubarem, e que estes gentios não costumam usar clemencia com os prisioneiros de guerra, como elles muito bem sabiam. A nosso lado estavam tambem dois fulas de Damdum, Amiú e Uri, que só nos abandonaram quando partimos para a metropole. Que contraste!

Estavamos, pois, resolvidos a vender cara a vida, quando, felizmente para todos nós, appareceu um enviado de Mudi-Sáiá, que, sabendo da nossa presença tão perto de Guidali, vinha de proposito comprimentar-nos em nome do seu soberano e offerecer-nos o seu prestimo.

A sua presença no acampamento foi bastante para tudo serenar—

tal é o prestigio de Mudi-Sáiá e dos seus representantes! E eu, aproveitando esta calmaria, contei-lhe tudo quanto se havia passado com os carregadores fulas. Reprovou o seu procedimento, offereceu carregadores, a sua companhia até Guidali, e affiançou que até Buba ninguem nos molestaria.

Os taes patifes, os cabeças de motim, ninguem mais os viu, e os demais acompanharam-nos a Guidali, onde contratámos mais carregadores, e a Buba, termo da nossa fadigosa viagem. E assim terminou este incidente e se evitou um grande desastre, devido evidentemente ao incontestavel prestigio e auctoridade de um celebre potentado africano, cujos dominios BREVEMENTE serão incluidos no protectorado francez!

De Chequénel para Mahmad-Djini, o aspecto do paiz começa a modificar-se. Já tivemos que subir um monte de 160 metros de altura acima do planalto em que caminhavamos, monte conhecido de todos os exploradores, pois está marcado nas cartas com o nome de Deballare. Do cume d'este monte descobrem-se os rios Logon e Kolibá, e a ESE. serras elevadas e cobertas de arvoredo. Os terrenos alagadiços desapparecem completamente, e a vegetação apresenta-se mais vigorosa e variada. Pégadas de elephantes e grandes antylopes abundam n'estas paragens.

Ha uma quantidade pasmosa de rolas, pombos verdes, perdizes cinzentas (chocas), gallinhas de mato (pintadas), e menor quantidade de gazellas, cabras de mato, etc., e serpentes das especies mais perigosas.

A agua é magnifica, e a temperatura media menos elevada, 21° centigrados.

Nas margens das ribeiras abunda a arvore da borracha, e nas colinas e planicies o pau carvão, o pau sangue, o bambú e o algodoeiro.

Não vimos fructos, isto é, a banana, a laranja, etc.; apenas o *monpataz,* que alguns dizem ser saboroso, e que nós achamos simplesmente detestavel!

Arroz quebrado e trigueiro (bom, pouco, mas tambem existe), milho pequeno e redondo, inhame, leite e manteiga de vacca saborosissima, são os generos principaes de sua alimentação.

Industria não existe, tecem apenas bandas de algodão, e trabalham o ferro, fazendo alguns objectos grosseiros e imperfeitissimos.

A agricultura é pouco variada, limita-se aos generos indicados, e d'estes mesmos semeiam pequenas quantidades para não attrahirem a cubiça das outras tribus, e quiçá a dos seus.

Ha grandes manadas de gado vaccum e lanigero, e nenhum cavallar. Os burros eram para elles animaes desconhecidos, e comtudo

dão-se bem, ao contrario do que acontece em Bolama, aonde não podem acclimar-se.

O viajante que tenha de percorrer estes territorios deve-se precaver e contar unicamente com os seus recursos. Difficilmente poderá obter gados e mantimentos para a sua gente, seja por que preço for, a não ser em Damdum, que é uma aldeia rica e muito povoada.

As povoações mais importantes são protegidas por fortes tabancas, tabancas que vamos descrever a largos traços.

As habitações ou cubatas são dispostas circularmente. Em torno d'ellas construem uma especie de muralha, com altos e grossos troncos de arvores das especies mais resistentes, pau carvão, cibes, etc., e a 2 metros pouco mais ou menos de distancia e pela parte de fóra, uma segunda estacaria de troncos mais delgados e menos unidos, mas coberta de ramos de arvores espinhosas. Grossos portões de madeira fecham estas tabancas, e os caminhos que conduzem ao interior são tão complicados e cheios de obstaculos que se um estranho atrevido ousar entrar por alguns d'elles, sem perfeito conhecimento d'aquelles labyrinthos, jamais saírá do espaço comprehendido entre as duas paliçadas, por mais esforços que faça.

Comprehende-se, pois, que nas guerras gentilicas a mortandade seja enorme; porque, sem artilheria para romper estas muralhas, tão resistentes como se fossem de pedra, têem de empregar o machado e o fogo; e ainda mesmo que estes ataques sejam feitos em noites escuras e por surpreza, a tão curta distancia os assaltantes são perfeitamente visiveis para os defensores, que os fuzilam á queima roupa ou fazem prisioneiros.

Tudo, porém, nos leva a suppor, que estas tabancas, assim construidas e ainda com um fosso interior para abrigo dos defensores, são consideradas inexpugnaveis, e que os gentios só atacam povoações abertas ou mal defendidas.

No nosso caminho encontrámos nós duas pequenas tabancas arrazadas, e algumas povoações destruidas. Uma d'ellas, Sursala, marcada na carta, ainda fumegava! Os beafadas haviam-na incendiado dias antes da nossa passagem, saqueado e feito numerosos prisioneiros para escravisar, como é de uso entre elles.

Quando os habitantes das povoações abertas ou de pequenas tabancas sabem da approximação do inimigo, abandonam immediatamente as suas cubatas, e vão recolher-se a outras tabancas mais fortes da mesma tribu, levando comsigo o gado, mantimentos e os utensilios domesticos, constantes de alguns vasos proprios para cozinhar e... mais nada!

Alguns fulas, os marabús principalmente, lêem e escrevem em um

idioma, que pelos caracteres parece o arabe, e presumo conhecerem vagamente varios preceitos religiosos do Alcorão. Não comem carne de porco, não bebem vinho nem outras bebidas alcoolicas, jejuam nos primeiros dias da lua nova, não comem carne de vacca morta por christão, e praticam outros costumes muitos similhantes aos dos mouros, como a circumcisão, a polygamia, e outros.

E agora, dando por concluida a tarefa que a mim mesmo impuz, peço desculpa de te haver tomado o tempo com estas bagatellas. Teu amigo obrigadissimo. = *E. J. da Costa Oliveira,* S. S. G. L.[1]

[1] Este nosso consocio e distinctissimo official da armada real foi o commissario portuguez encarregado de estudar a demarcação para o tratado entre Portugal e a França relativo á Guiné.

OUTROS DOCUMENTOS

PARA A

HISTORIA DO JUBILEU NACIONAL

DE 1880

DEDICADO Á MEMORIA DE EDUARDO COELHO

S. F. S. G. L.

Secretario que foi da Commissão executiva da Imprensa nas festas do Tricentenario

I

PROJECTOS DE PROGRAMMA

PROJECTOS DE PROGRAMMA

Propostas enviadas á commissão executiva, 13 de abril de 1880.= O primeiro secretario, *Eduardo Coelho.*

I

Meus caros collegas.—Tenho a honra de propor-vos, a titulo de simples lembrança, o seguinte esboço de um plano de celebração do centenario de Camões.

1.º Que os tres dias destinados á celebração do tricentenario se considerem consagrados á commemoração das *glorias portuguezas,* e por isso de gala e festa extraordinaria em todo o territorio da nação.

2.º Que assim o communique desde já o governo a todas as auctoridades, corporações officiaes e representantes diplomaticos e consulares portuguezes, recommendando-lhes que promovam e auxiliem pelos meios ao seu alcance a celebração indicada.

3.º Que, em todas as fortalezas e navios de guerra portuguezes, a alvorada de cada um d'esses tres dias seja annunciada por uma salva de cem tiros de peça, erguendo os respectivos commandantes uma saudação *á nação portugueza.*

4.º Que o governo officie desde já a todas as camaras municipaes, convidando-as a celebrar, no segundo dia, uma sessão extraordinaria, em honra de Camões, convocando os respectivos municipes e lavrando-se acta assignada pelos assistentes, da qual uma copia deverá ser enviada ao governo para ser publicada na chronica official do centenario.

5.º Que sejam convidadas todas as associações e institutos politicos, litterarios, scientificos, commerciaes, industriaes, etc., do paiz, a

reunir-se em sessão extraordinaria, em honra de Camões, n'algum d'aquelles tres dias, lavrando actas que deverão ter o destino indicado no artigo anterior.

6.º Que seja constituida uma commissão de cinco membros para colligir e escrever a chronica do centenario, a qual será publicada pelo governo em edições de luxo e popular. D'esta chronica serão offerecidos exemplares aos governos estrangeiros e ás camaras municipaes do paiz, abrindo-se assignatura para os restantes exemplares. O porducto d'estes será destinado a constituir um ou mais premios de honra e concurso para trabalhos historicos, geographicos ou artisticos nacionaes.

7.º Sessão solemne e plena de todas as sociedades scientificas de Lisboa em honra de Camões, na sala da academia real das sciencias, sendo convidado a presidir o chefe do estado, e fazendo cada sociedade recitar por um dos seus membros uma pequena oração commemorativa.

8.º Visita á praça de Luiz de Camões e deposição de corôas junto do monumento.

9.º Visita, á mesma praça, da infancia de Lisboa, e deposição de flores, symbolisando a saudação das gerações novas. Baile infantil em volta do monumento.

10.º Romaria das corporações publicas e particulares, escolas e povo aos Jeronymos.

Serão convidadas as escolas superiores do paiz, o professorado primario, etc., a tomar parte n'esta romaria, solicitando-se do governo e das companhias de caminhos de ferro passagens gratuitas ou preços reduzidos.

A reunião deverá realisar-se no Terreiro do Paço, e a romaria, depois de visitar e dar a volta da praça de Camões, depondo n'ella corôas e flores, voltará ao Terreiro do Paço, embarcando ali e seguindo em ordem previamente determinada pelo rio até Belem. Os navios de guerra portuguezes irão ancorar defronte da torre de Belem.

11.º Execução da grande missa de Bomtempo, consagrada a Camões, nos Jeronymos.

12.º Lançamento da primeira pedra no largo dos Jeronymos, de um monumento aos «Navegadores portuguezes».—Abertura de concurso para este monumento.

13.º Passeio popular de todas as sociedades philarmonicas de Lisboa pela frente da estatua de Camões. Deposições de corôas.

14.º Parada e marcha em continencia de toda a divisão militar de Lisboa, e das guarnições dos navios de guerra.

15.º Illuminação electrica da praça de Camões.

16.º Illuminação e embandeiramento dos edificios publicos e particulares.

17.º Collocação de tropheus festivos em diversos pontos da cidade com estrophes dos *Lusiadas*.

18.º No segundo dia, a primeira pagina de todos os jornaes da capital ou os seus supplementos serão destinados á celebração do centenario.

19.º Fundação da *Associação da imprensa portugueza*.— Grande banquete da imprensa de Lisboa.—Lisboa, 8 de abril de 1880.=O vogal da commissão.=*L. Cordeiro.*

II

Entendendo que as festas do tricentenario de Camões devem tambem ficar assignaladas por actos de beneficencia, por isso apresento á ex.ma commissão executiva das mesmas festas, por parte da imprensa de Lisboa, as duas seguintes propostas, a fim de serem tomadas na consideração que merecerem:

1.º Que no dia 10 de junho proximo sejam dadas esmolas e um bodo aos pobres domiciliados na freguezia da Pena, que apresentem previamente os seus attestados de pobreza passados pelo regedor e parochos da mesma freguezia;

2.º Que a commissão faça educar, a expensas suas, um orphão da mesma freguezia, preferindo o que seja filho de escriptor ou de compositor typographico.

Lisboa, 12 de abril de 1880.=*Hermenegildo Pedro de Alcantara.*

III

Ill.mo e ex.mo sr. E. Coelho.—Permittam v. ex.ª e os seus ex.mos e illustrados collegas da grande commissão, que promove os festejos no centenario de Camões, que um estrangeiro, enthusiastico admirador do grande epico, emitta a sua humilde opinião sobre as manifestações da imprensa de Lisboa no dia 10 de junho de 1880.

1.º Collocar na casa, onde a tradição diz ter morrido o grande epico, o seu retrato, o mais exacto e primoroso que for possivel alcançar, e bem assim um prelo com todos os seus accessorios, tendo já montada a fôrma da primeira pagina de uma *edição universal dos Lusiadas,* feita pela imprensa de Lisboa, para commemorar o terceiro centenario de Camões.

2.º A grande commissão da imprensa, depois de reunir em sessão

solemne e de assistir a uma missa para suffragar a alma de Camões, dirigir-se em procissão civica á ultima residencia do grande epico, onde se pronunciariam, ante o seu retrato, discursos allusivos aos seus feitos e talentos, procedendo-se depois á tiragem da primeira folha da *edição universal dos Lusiadas*.

Esta tiragem deveria ser feita pelos membros da grande commissão, auxiliados pelo pessoal necessario de typographia, de fórma que os primeiros exemplares seriam impressos por aquelles. Estes exemplares seriam immediatamente offerecidos: um a Sua Magestade El-Rei, para a bibliotheca da casa real, aos presidentes das camaras dos pares e deputados, ao municipio de Lisboa, á academia real das sciencias, á bibliotheca nacional, a cada uma das bibliothecas nacionaes dos paizes, a que pertençam os traductores incluidos na *edição universal*, á bibliotheca portugueza do Rio de Janeiro e archivo da grande commissão.

3.º O presidente da grande commissão, abrindo n'esse acto á assignatura a *edição universal dos Lusiadas*, relacionará os nomes das pessoas presentes que quizerem assignar. Depois, pronunciando o discurso do estylo, a grande commissão conduziria o retrato de Camões á sala das suas sessões, onde seria collocado no logar de honra, nomeando-se ali as commissões para a entrega e remessa dos exemplares indicados, marcando o presidente novas reuniões, onde dêem o resultado dos seus trabalhos.

A todos os actos devem assistir tachygraphos e desenhadores para se obterem reproducções de todas as solemnidades.

O frontispicio deve ter no centro o retrato de Camões e em volta os dos traductores escolhidos.

Cada pagina deve ter no centro uma oitava dos *Lusiadas* em portuguez e em volta a melhor traducção feita em cada idioma, com exclusão dos dialectos, o que dá logar a cada oitava ficar reproduzida em quatorze ou dezeseis idiomas. As traducções seriam compostas em corpo 6 ou 8.

Todos os periodicos de Lisboa deviam abrir no dia seguinte uma secção, em que annunciem a *edição universal dos Lusiadas* e as condições da assignatura, registando em cada dia os nomes e moradas das pessoas que se inscreverem.

Esta edição deve fazer-se pelo preço mais modico possivel, na certeza de que a grande tiragem será garantia de grandes lucros.

Estes lucros serão applicados para com elles se formar a base de uma caixa de soccorros ou monte pio dos escriptores portuguezes, para beneficiar as familias dos que fallecerem em precarias circumstancias.

Para fazer mais economica a edição, cada periodico com typogra-

phia propria, se encarregaria da composição das oitavas n'um dos idiomas; ou então obter a impressão na imprensa nacional gratuitamente, o que nos não parece muito difficil, visto tratar-se de um fervoroso culto nacional. Mas faça ou não a imprensa nacional gratuitamente a publicação, é certo que ella tem caracteres para todos os idiomas, como, por exemplo: chaldeu, arabe, etc., que póde fornecer para a publicação.

IV

Tenho a honra de submetter á vossa illustrada opinião os seguintes alvitres:

1.º Que se convidem as direcções de todos os estabelecimentos de instrucção superior, e das escolas primarias, civis e militares da capital a inaugurar, no dia 10 de junho, em logar de honra, o retrato de Luiz de Camões, para o que se fará, a expensas da receita creada para as solemnidades d'este dia, uma nova reproducção da conhecida gravura de Severim de Faria, tida como a melhor copia de um antigo e authentico retrato do insigne poeta.

2.º Que se faça uma edição especial e economica da biographia mais vulgar de Camões, para ser disseminada por todas as escolas primarias civis e militares do reino, distribuindo-se aos alumnos, ou como premio, ou em geral, no intuito de divulgar nas gerações modernas o nome e a historia d'este vulto singular da litteratura nacional, revertendo o producto da venda a favor do capital destinado ao *Premio Camões,* proposto na sessão de 8 do corrente.

3.º Que sejam convidados os mestres das bandas regimentaes dos corpos da guarnição de Lisboa e Belem a compor, em certamens, uma alvorada de grande instrumental para ser desempenhada conjunctamente por todas as bandas, charangas, ternos de clarins, corneteiros e tambores d'esses corpos, em frente do monumento a Camões, ao alvorecer do dia 10 de junho; podendo estabelecer-se um premio honorifico (ou pecuniario) para galardoar a composição escolhida por um jury de peritos previamente convocado.

Lisboa, 12 de abril de 1880.=*Thomaz Julio da Costa Sequeira,* collaborador effectivo do *Diario de noticias* e do jornal militar *O Exercito portuguez.*

V

Ex.mos srs. e collegas.—Na conformidade da auctorisação que pedi á grande commissão da imprensa na sua sessão de 8 do corrente,

e das indicações que ali fiz, com referencia a diversas lembranças e alvitres, publicados no *Diario de Noticias* d'aquella manhã, tenho a honra de formular e submettter á vossa consideração o seguinte, não só para reforçar, na parte respectiva, algumas das propostas apresentadas na alludida reunião, especialmente as do sr. Theophilo Braga, como para coordenar os alvitres de um programma geral da solemnidade da imprensa no primeiro dia das festas, 10 de junho, e que póde e deve ligar-se com as outras manifestações publicas, officiaes e particulares:

1.º Sessão solemne de fundação e inauguração da associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, com recitação de discursos, cujo caracter e limite será previamente determinado.

§. Para esta solemnidade serão genericamente convidados todos os escriptores, reconhecidos como taes por seus escriptos em qualquer dos ramos da litteratura.

2.º Prestito solemne dos jornalistas e escriptores, oradores, prosadores e poetas, ao monumento a Camões, em frente do qual uma grande orchestra de professores, antecipadamente convidados pela imprensa, executará a marcha triumphal de Cossoul, com que se inaugurou o monumento. Em seguida os oradores e os poetas convidados pela commissão saudarão o grande dia e o excelso objecto da festa, findo o que o presidente honorario da grande commissão, o jornalista decano, levantará em nome da imprensa um viva *á prosperidade e á civilisação de Portugal.* Terminará esta parte da solemnidade um hymno de louvor a Camões, entoado em côro ou pelos alumnos das aulas do conservatorio, ou pelos coristas dos diversos theatros que a isso se offerecerem ou prestarem.

A imprensa terá convidado ou incitado a assistirem, grupadas a esta solemnidade, todas as corporações de Lisboa, e porventura ainda delegações das da provincia.

3.º Organisar-se-ha então uma grande romagem civica até á frente da casa da calçada de Sant'Anna, e ao convento de Sant'Anna, com a imprensa, a camara municipal, as corporações litterarias, scientificas, escolares e artisticas, associações populares e todas as classes de povo e corporações de quaesquer natureza, que quizerem honrar-se e honrar com sua presença este prestito que, silenciosa e solemnemente, irá depôr, em nome do povo portuguez e da gratidão nacional, corôas de louro e saudades no logar onde estão depositados os restos do immortal epico, devendo uma das corôas ser levada pelo presidente da commissão executiva da imprensa, auctor da *Vida de Camões,* e collector da mais desenvolvida edição das suas obras, o sr. visconde de Juromenha.

§. Os ossos de Camões estão n'uma capella armaria do côro de baixo do convento de Sant'Anna n'um pequeno caixão ou cofre de pau santo.

4.º Se, porém, se resolver officialmente trasladar para o templo manuelino de Santa Maria de Belem (como propoz a academia real das sciencias na eloquente representação redigida pelo sr. Latino Coelho) os restos de Camões, este prestito acompanhará, em caracter de marcha triumphal e de apotheose, as venerandas reliquias, sendo as corôas postas sobre o cofre e devendo instar-se com o governo de Sua Magestade para que sejam transportados desde o Terreiro do Paço (ponte dos vapores), proximo do local dos antigos Paços da Ribeira, até ás praias do Rastello (pelas memorias associadas a estes dois logares), pelos navios da esquadra nacional e todas as embarcações que quizerem formar n'esse cortejo naval, recebendo tambem a esquadra no Tejo os restos de Vasco da Gama, o protogonista dos *Lusiadas*, caso tambem se resolva a sua trasladação, como igualmente requereu a academia.

5.º Celebração da solemnidade religiosa na fórma em que a alvitrou o sr. Ramalho Ortigão (que era de um caracter simples e grandioso, com execução da missa de Bomtempo, estando os bustos de Camões e Vasco da Gama sobre dois singelos monumentos funerarios no logar conveniente da igreja, e sem nenhuns outros signaes funebres); e lançamento na praia do Rastello, por iniciativa da camara municipal de Belem e com a intervenção do chefe do estado e do governo da nação, da pedra fundamental do descobridor da India, encerrando esta parte da solemnidade uma salva de vinte e um tiros da esquadra nacional ao monumento historico-religioso erguido em memoria da descoberta da India, e onde desde então ficarão reunidas as reliquias do monarcha portuguez que a ordenou, do audaz navegador que a conseguiu e do poeta que em seus versos sublimes a immortalisou.

§. Este supposto programma do primeiro dia, que em nada invalidaria quaesquer outras manifestações e festejos, podia completar-se em ter cabida nas varias propostas ou alvitres até agora apresentados.

Lisboa, 9 de abril de 1880. = *Eduardo Coelho*, primeiro secretario da grande commissão da imprensa.

VI

Ill.^mo^ e ex.^mo^ sr. Eduardo Coelho.—Como complemento á proposta que ha tres dias um estrangeiro, um grande admirador do immortal

epico, teve a honra de dirigir a v. ex.ª, remette elle outra, que parece ao auctor da idéa, a proposito para commemorar o dia 10 de junho, data, triste para as letras universaes e de justo estimulo aos litteratos presentes e vindouros.

O anonymo que teve e tem a honra de dirigir-se a v. ex.ª e aos seus ex.^mos^ collegas, não é litterato, nem espera, por desgraça, sel-o, nem tão pouco tem parentes proximos, que pertençam a tão meritoria e illustrada classe. A sua lembrança é, por isso, insuspeita; e se não escreve no final d'este papel o seu modesto nome, é porque crê que, conservando o incognito, nem se offende a si proprio, nem de qualquer fórma offende as dignissimas pessoas a quem é dirigido.

Eis o additamento á idéa que enviei:

Crear uma ordem de cavallaria para distinguir e premiar os homens de letras.

Deveria esta ordem chamar-se «Camoniana».

O capitulo da ordem seria formado como se segue:

Dezeseis gran-cruzes em homenagem ao seculo em que floresceu o grande epico..

Commendas (numero igual aos annos que Camões viveu).

Oitenta cavalleiros, como recordação do anno do seculo XVI, em que o cantor dos *Lusiadas* morreu. Este numero não poderia ser excedido nunca.

Competiria ao poder executivo a expedição dos decretos de mercê.

O chefe de estado de Portugal seria o grão-mestre nato da ordem.

O poder executivo não poderia conferir nenhum grau da ordem sem prévia proposta das classes respectivas, feita pela maioria dos seus membros. Assim não seria nomeado nenhum cavalleiro da ordem sem proposta da maioria dos cavalleiros, commendador, sem igual proposta dos commendadores, e do mesmo modo se praticaria com os gran-cruzes.

Logo que fosse promulgada a lei, o governo, mediante prévia consulta dos homens de letras mais conceituados do paiz, proporia a Sua Magestade a nomeação de todos os dignitarios da ordem, até attingir o numero legal em cada categoria.

Todos os litteratos, tanto nacionaes como estrangeiros, de reconhecido merito e virtudes poderiam pertencer a esta honrosa ordem, que d'este modo se tornaria galardão do saber universal.

As condecorações que se tenham conferido serão, no caso de fallecimento, devolvidas ao capitulo pelas familias dos condecorados defuntos e as mesmas condecorações serão confiadas aos novos agraciados que substituirem aquelles.

VII

Considerando que a celebração do centenario de Camões deve ser tambem a festa da nacionalidade portugueza, tão vigorosamente representada perante o mundo pelos *Lusiadas,* proponho respeitosamente que se associe o povo á importante manifestação do dia 10 de junho, a fim de que ella tenha verdadeira grandeza e produza utilidade no futuro.

É um facto conhecido, — e ainda na ultima reunião da grande commissão de jornalistas, a que tive a honra de assistir, o affirmou o sr. dr. Theophilo Braga, —que a maioria do povo não sabe quem é Camões, nunca leu os *Lusiadas,* nem comprehendeu seu valor historico [1]; emquanto tal ignorancia continuar, as festas em honra do grande epico, embora attinjam o maximo brilhantismo e fascinem momentaneamente a multidão, nunca hão de produzir resultado serio e profundo na elevação moral das massas populares.

A maneira mais expedita de fazer comprehender ao maior numero a grande personalidade historica de Camões e o papel, que desempenha no mundo o seu immortal poema em relação á nossa nacionalidade, é simples; é impellir todos os cidadãos á leitura dos *Lusiadas.*

Submetto, pois, á elevada consideração da illustre commissão executiva o seguinte projecto:

Artigo 1.º Seriam convocados pela illustre commissão todos os proprietarios de jornaes que tenham typographias suas, a fim de chegarem a um accordo commum, pelo qual se combinasse a maneira pratica de fazer uma grande edição barata dos *Lusiadas,* nunca inferior à quinhentos mil exemplares.

Art. 2.º Os exemplares seriam postos á venda pelo preço do custo, e sobre esta base é que seria calculado o seu numero exacto a imprimir, tendo em vista que cada exemplar não excederia para o publico o preço de 200 a 240 réis.

Art. 3.º A edição seria em formato portatil, sem luxo, e teria o seguinte titulo: *Lusiadas de Luiz de Camões — Offerecidos pelo jornalismo portuguez aos seus concidadãos — 1880.*

Art. 4.º Os *Lusiadas* populares seriam postos á venda simultaneamente em todas as cidades e villas importantes do continente do reino, ilhas adjacentes e colonias, oito dias antes do dia 10 de junho.

[1] O sr. Theophilo Braga não affirmou similhante absurdo, de resto absolutamente repudiado e desmentido no grande *jubileu nacional.=L. C.*

Art. 5.º Seria permittido, para maior garantia, abrir desde já assignaturas em todos os locaes designados para a venda.

Art. 6.º Se fosse possivel e não prejudicasse o exito da patriotica empreza, a illustre commissão executiva guardaria um certo numero de exemplares, que faria distribuir gratuitamente e por uma só vez, no dia 10 de junho, pelos alumnos mais pobres de ambos os sexos de todas as escolas publicas de instrucção primaria do reino, ilhas adjacentes e colonias.

Art. 7.º N'uma breve introducção aos *Lusiadas* seriam inscriptos os nomes de todos os jornalistas editores do poema e mais cavalheiros que cooperassem activamente na realisação de uma idéa de tão grande alcance social, como é a consignada n'este projecto.

Lisboa, 12 de abril de 1880.=*Raphael de Almeida,* representante do *Diario economico.*

VIII

Ex.mos srs. e collegas.—Nada para mim mais significativo do que a manifestação feita pela imprensa á memoria do grande epico Luiz de Camões, porquanto não é justo — é até mesmo vergonhoso — deixar no esquecimento genio tão grandiloquo, que por si só bastaria para eternisar a individualidade historica de uma raça de luctadores, que, embora muitas vezes manchados com o sangue de innumeras atrocidades, não poucos serviços prestaram á civilisação, essa aurora brilhante que outr'ora impunha-se com a espada, da mesma fórma que hoje felizmente se desenvolve com a penna.

Se por acaso tratassemos pura e simplesmente de uma commemoração frivola do espirito nacional, eu não me associaria a ella[1]. O talento porém não tem patria, rende-se-lhe em toda a parte homenagem, corôa-se em todas as frontes, e por isso a nossa manifestação — a manifestação da imprensa portugueza — deve ser primeiro que tudo o tributo de respeito prestado á memoria d'aquelle vulto herculeo, o pagamento de uma enorme divida de gratidão.

Repito: de todo o coração me associo a ella, que espero se conservará á altura do que é licito esperar de uma corporação respeitavel.

Assim como os *Lusiadas* caracterisaram perfeitamente as aspirações e modo de sentir da sociedade portugueza no seculo XVI, desejaria eu que no dia em que commemorassemos o tricentenario de Ca-

[1] Alem de outros merecimentos e serviços, o grande jubileu nacional teve este de trazer á suppuração estas inconsistencias e disparidades da educação e da critica pretenciosamente philosophica, corrigindo-as, ou mais propriamente esmagando-as.=*L. C.*

mões houvesse uma publicação, que demonstrasse á evidencia o modo de pensar da sociedade portugueza, representada pela sua imprensa, em 1880.

Assim, envio á commissão executiva da imprensa nas festas do centenario, a seguinte proposta:

1.º Que todos os jornaes diarios consagrem n'esse dia os seus numeros á commemoração do centenario;

2.º Que os jornaes semanaes dêem n'esse mesmo dia um numero especial consagrado ao mesmo fim;

3.º Que n'esse numero todos accentuem bem claramente qual o modo de pensar de cada jornal ácerca das variadas questões sociologicas que preoccupam a sociedade moderna, antevendo-se bem qual o modo de sentir de cada redacção com referencia a tão momentaneos assumptos.

Terminando, reitero-vos os meus protestos de sympathia, e assigno-me, etc. = *Manuel Luiz de Figueiredo.*

S. C. Pateo do Conde de Soure, 12, 3.º, aos 13 de abril de 1880.

IX

Considerando que a imprensa é a escola universal, onde de contínuo se esparge profusamente a instrucção sobre o povo, e a brilhante luz da rasão illumina o espirito e dissipa as trevas;

Considerando que a imprensa é o vasto campo onde se fere a gloriosa peleja intellectual, da qual sáem triumphantes e victoriosas a rasão, a justiça e a verdade;

Considerando que a imprensa é a guia moral e civilisadora que ha de conduzir a humanidade á meta da sua perfectibilidade;

Considerando que a imprensa é o templo augusto do racionalismo, onde o espirito saboreia o salutar fructo da arvore da sabedoria, e se purifica a crystallina agua emanada da fonte perennal da sciencia;

Considerando, finalmente, que foi na imprensa onde Camões cantou as glorias da patria, e, zombando do tempo, que tudo destroe, immortalisou o seu nome, que é tão grande que apparece em toda a parte do mundo civilisado:

Proponho que seja premiado no dia 10 do futuro junho o auctor do artigo mais bem escripto que, sob a epigraphe *Á memoria de Camões,* se publicar nos jornaes da capital, ácerca da missão da imprensa e da sua importancia moral. = O proponente, *Custodio Braz Pacheco,* representante da *Voz do operario.*

X

Considerando que, possuindo Camões um thesouro preciosissimo (o seu poema os *Lusiadas)* e sendo elle tão rico no mundo scientifico, foi, depois de engrandecer e glorificar a patria com o seu talento e heroismo, coberto de desgostos e arrastado pela ignorancia d'aquelles que elle queria illuminar a uma misera enxerga de um hospital[1], onde succumbiu o involucro material d'aquelle espirito sublime, que não pereceu, porque «na memoria dos homens vive e dura»:

Proponho que a commissão executiva da imprensa nas festas do centenario faça publicar um livro dedicado á memoria de Camões, que trate em resumo de todas as sciencias, cujo producto deverá ser distribuido, no dia 10 do futuro junho, a duas viuvas ou orphãs de escriptores pobres. Este acto beneficente a favor das familias d'aquelles operarios da civilisação, que depois de instruirem o povo com as suas producções litterarias, morreram pobres, parece-me ser digno da festa que promovemos, não só porque nenhuma festa é inteira onde a caridade não brilha, mas porque n'elle tributâmos a devida homenagem ao merito, e gravâmos indelevelmente a nossa sincera gratidão, dever sagrado que, com tristeza o dizemos, os portuguezes contemporaneos do nosso epico não souberam cumprir para com elle.=O proponente, *Custodio Braz Pacheco,* representante da *Voz do operario.*

Considerando que as municipalidades são as corporações que mais directamente representam o povo, e que por isso lhes compete concorrer quanto possivel para a instrucção d'elle:

Proponho:

1.º Que a commissão executiva da imprensa nas festas do centenario empregue os meios que julgar convenientes, para que a camara municipal de Lisboa brinde, no dia 10 do futuro junho, com uma medalha de honra, a associação que sustentar escolas, de onde sáiam mais alumnos approvados;

2.º Que a mesma camara dê, no dia 10 de junho de cada anno, um premio ao alumno mais distincto das escolas por ella subsidiados.

Considerando que em todas as festas nacionaes os operarios devem por algum modo, tomar parte:

Proponho, que no dia 10 do futuro junho seja premiado o operario propriamente dito que, á face da rasão e da justiça, apresentar,

[1] Idéa bebida na lenda tão improvada como absurda, mas dominante ainda.=*L. C.*

por escripto, o meio mais proficuo e efficaz de resolver o difficil problema do trabalho livre.

Attendendo a que Camões foi um militar distincto:

Proponho que a commissão executiva da imprensa empregue os esforços possiveis para que o sr. ministro da guerra dê, no dia 10 do futuro junho, um premio ao alumno do collegio militar que explicar, por escripto, com mais proficiencia, qual é a missão do exercito perante a civilisação moderna.

Lisboa, 13 de abril de 1880.= *Custodio Braz Pacheco,* representante da *Voz do operario.*

XI

Tenho a honra de submetter á apreciação da commissão executiva da imprensa as seguintes propostas:

1.ª Proponho que a commissão executiva obtenha da camara municipal licença para se estabelecer no Passeio Publico um grande bazar, que deverá funccionar durante os dias das festas do centenario. N'esse bazar serão vendidos objectos de arte offerecidos por aquelles dos artistas portuguezes, ou estrangeiros residentes em Portugal, que accederem ao convite que n'este sentido lhes deve ser feito pela commissão executiva, a qual deverá igualmente convidar as senhoras da nossa sociedade, não só a que offereçam brindes, mas tambem a que abrilhantem o bazar com a sua presença, prestando-se a fazer a venda. Entendo que dos brindes recebidos convem fazer dois lotes: um dos objectos destinados á venda, outro de objectos que devem constituir premios de uma grande rifa. N'esses dias de festa a entrada no Passeio custará uma pequena quantia, que de certo cobrirá e mesmo excederá em muito as despezas feitas com o estabelecimento do bazar. Deverão tambem ser dirigidos convites ás bandas regimentaes e ás melhores philarmonicas para tocarem no Passeio Publico, o qual será convenientemente adornado.

Aos fundos provenientes d'esta festa dará a commissão executiva o destino que achar mais conveniente.

Devendo a commissão da imprensa procurar por todos os meios tornar a memoria de Luiz de Camões digna de todo o respeito e admiração, figura-se-me que será bem acceita pela commissão executiva esta outra proposta que vou ter a honra de apresentar:

2.ª Proponho que a commissão executiva, em officio dirigido ao presidente do conselho de ministros, peça ao conselho d'estado que apresente a sua magestade, por occasião das festas do centenario, uma

lista dos réus que, estando a cumprir sentença, mais dignos sejam de que a regia clemencia lhes commute as penas.

Lisboa, 13 de abril de 1880. = *Urbano de Castro,* representante do *Jornal da noite.*

XII

Considerando quanto é necessario que da manifestação promovida pelos jornalistas e escriptores de Lisboa em homenagem a Camões, fique um documento publico que atteste aos viajantes estrangeiros que a actual geração portugueza não se esqueceu do seu dever, commemorando o dia 10 de junho de 1880, terceiro centenario da morte do eminente poeta; e havendo a intenção de installar n'esse dia a associação dos jornalistas e escriptores portuguezes;

Proponho:

1.º Que se mande fazer uma corôa em metal e que seja adaptada ao monumento do auctor dos *Lusiadas;*

2.º Que esta corôa tenha a seguinte inscripção:

A LUIZ DE CAMÕES
A ASSOCIAÇÃO DOS JORNALISTAS E ESCRIPTORES PORTUGUEZES
NO DIA DA SUA FUNDAÇÃO
E DO TERCEIRO CENTENARIO DA MORTE DO POETA
10 DE JUNHO DE 1808

Lisboa, 8 de abril de 1880. = *Rodrigo Affonso Pequito,* professor do instituto industrial e commercial de Lisboa e segundo secretario geral da Sociedade de Geographia de Lisboa; representante do *Boletim* da mesma Sociedade.

XIII

Ill.^mo^ e ex.^mo^ sr. presidente da commissão executiva dos festejos commemorativos ao grande epico portuguez Luiz de Camões. — Na qualidade de director e proprietario do jornal de musicas *La grande soirée,* e não podendo nem devendo ficar silencioso na commemoração do fausto e solemne dia 10 de junho, em que se prepara uma das mais brilhantes festas nacionaes, como de certo o serão as que se devem realisar em honra do grande epico portuguez Luiz de Camões; é o motivo por que tomo a liberdade de me dirigir a v. ex.ª, manifestando-lhe o muito desejo que tenho de associar-me ao grande e patriotico pensamento da illustre commissão da imprensa portugueza a que v. ex.ª tão dignamente preside, pondo á disposição da mesma ex.^ma^ commis-

são um hymno para o fazer distribuir pelas bandas regimentaes — acceitando-o como o hymno nacional e official de tão solemne dia e como homenagem ao grande epico portuguez.

Tenho, pois, resolvido publicar nas paginas da *Grande soirée* o referido hymno, que será distribuido especialmente no dia 10 de junho aos assignantes d'esta publicação, cuja originalidade de composição acabo de confiar ao principal redactor d'esta folha, o distincto maestro João Rodrigues Cordeiro, um dos decanos do professorado portuguez.

Mais desejo sejam publicadas n'este exemplar algumas das mais notaveis estrophes dos *Lusiadas* do grande poeta, cuja escolha eu desejo seja feita e indicada por essa muito illustre, esclarecida e nobre commissão.

Convicto, pois, de que com este meu procedimento deixo cumprido em parte o mais rigoroso e patriotico dever de bom portuguez, prestando assim homenagem ao vulto mais respeitavel da litteratura universal, como foi Luiz de Camões, fico aguardando a resolução d'essa illustre commissão, assignando-me respeitosamente, etc. = *J. M. S. Brito Monteiro,* director e proprietario do jornal de musica *La grande soirée.*

Lisboa, e escriptorio da redacção do jornal de musica *La grande soirée*, travessa de S. Domingos, 46, 1.º, em 12 de abril de 1880.

XIV[1]

Supponho que a celebração do centenario de Camões deverá constar de duas partes inteiramente distinctas: a commemoração e a festa. Fundar bibliothecas, fundar escolas, cunhar medalhas, crear premios, escrever poemas, etc., são factos puramente commemorativos. A festa publica deve ter um caracter essencialmente popular, o que n'este caso quer dizer: espectaculoso e brilhante. O povo não comprehende festas sem um grande movimento e um grande ruido, sem uma explosiva expansão de côr e de som, uma corrente viva e estrepitosa de grandes effeitos de luz e de fórma. É por esse motivo que o povo tem, contra todas as refutações da critica erudita, uma predilecção especial e dominante pelas feiras, pelas touradas e pelas procissões, que elle profere como divertimento publico a todas as interpolações artificiaes

[1] Tendo sido submettidas á Commissão Executiva da Imprensa todas estas propostas, foi, depois do respectivo estudo e discussão, elaborado este projecto de programma para o qual foi nomeado relator o sr. Ramalho Ortigão e que veiu com pequenas variantes a constituir o programma definitivo.

com que algumas vezes pretende divertil-o uma civilisação que não quer respeitar-lhe as tradições e a constituição esthetica hereditaria. N'este ponto eu sou inteiramente da opinião do povo, e é com taes fundamentos que proponho para a festa do centenario de Camões o seguinte projecto de programma:

Artigo 1.º No dia 10 de junho, ao meio dia, reunir-se-ha no Terreiro do Paço um grande cortejo triumphal, uma procissão civil que percorrerá a rua Augusta, dará volta ao Rocio, descerá a rua do Oiro, atravessará a rua do Arsenal até o Pelourinho e subirá a rua do Almada e o Chiado até á praça de Camões. D'esta solemnidade se lavrará no Terreiro do Paço um auto, que será assignado por todos os cidadãos que se encorporarem no cortejo, sendo esse documento, depois de devidamente encadernado, posto em deposito na casa do municipio (*a*).

Art. 2.º Todos os regimentos da guarnição de Lisboa formarão em alas nas ruas do percurso do prestito, tendo nas bôcas das espingardas ramos de oliveira, de louro e de carvalho. Estes regimentos desfilarão successivamente atraz do cortejo.

Art. 3.º Uma salva de artilheria em todas as fortalezas de Lisboa e em todos os navios surtos no Tejo, marcará o momento em que o cortejo principiar a saír do Terreiro do Paço. N'essa occasião subirá ao ar uma girandola de mil foguetes e repicarão por cinco minutos os sinos de todas as torres de Lisboa. A este signal se desfraldará uma bandeira, uma tapeçaria ou uma colcha de seda a cada uma das janellas, por baixo das quaes tenha de passar a procissão civil a Camões.

Art. 4.º As senhoras de Lisboa serão convidadas a lançar das janellas da cidade, sobre o cortejo em transito, as corôas e os ramos de flores que destinarem a Camões, e que serão recebidos e levados até a estatua do poeta em carros especiaes representando grandes cestos, engrinaldados de hera e de louro. Pede-se a cada senhora que junte á sua offerta um bilhete com o seu nome. D'estes nomes colligidos se fará uma relação que ficará appensa ao auto da solemnidade.

Art. 5.º O cortejo será constituido pelas principaes corporações scientificas e litterarias da nação, pela marinha portugueza, pelas differentes classes da população de Lisboa, pelos representantes das principaes regiões agricolas do paiz e principalmente dos differentes departamentos maritimos do nosso litoral, pela ordem seguinte:

§ 1.º Uma grande banda marcial, composta de todas as bandas regimentaes reunidas tocando uma marcha consagrada a Camões (*b*).

§ 2.º Os officiaes da armada em grande uniforme, tendo á sua frente o rei e sendo seguidos de todos os aspirantes, de todos os guar-

das marinhas, de toda a marinhagem dos navios de guerra e dos alumnos da escola dos marinheiros. No meio d'esta corporação um carro triumphal representará um galeão portuguez do seculo XVI, de vélas soltas e empavesado (c).

§ 3.º O corpo docente da universidade de Coimbra, de capello e borla, seguido de todos os alumnos da universidade vestindo capa e batina (d).

§ 4.º Os socios da academia real das sciencias de Lisboa, acompanhados do seu presidente o senhor D. Fernando, e vestindo o uniforme academico (e).

§ 5.º Os alumnos de todas as escolas de Lisboa e do reino, que serão convidados a distinguir-se pela adopção de uma côr para cada instituto, como na Allemanha, na Suecia e Noruega, na Inglaterra, etc. A cada escola corresponderá um carro triumphal com os emblemas especiaes de cada estabelecimento. Assim, o instituto agricola trará um trophéu de instrumentos de lavoura; o instituto industrial uma machina de vapor; a escola do exercito um trophéu de armas, etc. (f)

§ 6.º Todas as associações de todas as classes que queiram fazer-se representar n'este acto.

§ 7.º Deputações dos pescadores dos differentes districtos maritimos, os de Ovar, os da Povoa, os do Algarve, etc., vestindo o traje nacional de cada localidade e conduzindo uma véla engrinaldada de flores (g).

§ 8.º Deputações dos districtos agricolas que quizerem fazer-se representar com carros emblematicos do trabalho e das producções do solo nas suas respectivas localidades, promovendo a commissão que a região do Ribatejo, em que esteve desterrado Camões, seja representada por uma grande deputação de campinos de pampilho em punho e de cavallos á redea (h).

§ 9.º Os membros da imprensa portugueza, á qual serão convidados a aggregar-se todos os escriptores estrangeiros que por essa occasião se achem em Lisboa. O carro da imprensa representará um grande prelo, com a inscripção: *Vereis amor de patria não movido de premio vil* (i).

Art. 6.º Ao chegar á praça de Camões, os carros triumphaes descerão pela rua do Alecrim. Os carros de flores entrarão na praça juntamente com o cortejo. As corôas serão collocadas na grade que circumda o monumento. Os ramos são lançados no espaço que fica entre a grade e o pedestal da estatua. Os regimentos deixam os ramos de louro e de carvalho em torno do gradeamento. O cortejo dispersa ao saír da praça pelo lado occidental.

O governo é convidado a considerar official o programma da associação da imprensa.

(*a*) Lavrado o auto da solemnidade pela camara municipal, mesas collocadas por baixo da arcada receberão as assignaturas dos cidadãos á medida que elles se forem reunindo no Terreiro do Paço, onde para esse fim se suspenderá o transito publico.

(*b*) O director do conservatorio será convidado a reunir, para o fim d'este paragrapho, os mestres das bandas dos differentes regimentos, os quaes combinarão entre si os meios de tornar effectiva esta resolução.

(*c*) Uma commissão especial irá ao paço, em nome da imprensa, convidar o soberano a tomar logar no cortejo, como chefe do estado e como official da armada. O carro triumphal será feito por subscripção entre os officiaes de marinha, sendo convidado el-rei a abrir essa subscripção. Para o fim de construir este e os demais carros de triumpho que hão de entrar no cortejo, proponho que se nomeie uma commissão composta dos professores da academia de bellas artes e dos srs.: Simões (esculptor), Bordallo Pinheiro, Columbano Bordallo Pinheiro, Manuel de Macedo, Cohen e os scenographos dos principaes theatros. A esta commissão é adjudicado o encargo de fazer os desenhos dos carros e os orçamentos do seu custo, cuja importancia será paga por subscripção entre as corporações a que elles pertencerem. Os alumnos das escolas serão convocados a fazerem-se representar em uma reunião especial que a commissão da imprensa promoverá para esse fim.

(*d*) A direcção do caminho de ferro do norte será convidada a dar passagem gratuita de ída e volta a todos os professores e alumnos da universidade e ás deputações das escolas do Porto.

(*e*) Uma commissão será encarregada de convidar o senhor D. Fernando e a academia real das sciencias a figurarem no cortejo.

(*f*) Para gratificar os pescadores que vierem em deputação dos differentes departamentos maritimos, com viagem gratuita de ída e volta, será applicada uma parte da receita que o cofre da imprensa reunir, como producto das entradas nas conferencias e leituras ou por subscripção nacional, pela venda de uma publicação especial ou por outro qualquer meio.

(*g*) Para o fim de organisar a representação no cortejo da região do Ribatejo a commissão dirigirá um convite especial ao sr. Carlos Relvas.

(*h*) O carro da imprensa será feito a expensas dos escriptores publicos.=*Ramalho Ortigão.*

II

HOMENAGENS

HOMENAGENS

Aos 11 de agosto de 1887, na casa da Sociedade de Geographia de Lisboa compareceram:

De uma parte os ex.^mos^ srs. Candido de Figueiredo, José Miguel dos Santos e José Cypriano da Costa Goodolphim, como membros da associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, por ella incumbidos, como consta da copia junta da acta da sessão da mesma associação de 27 de junho proximo passado, de dar cumprimento a certas resoluções exaradas na mesma acta; e de outra parte o ex.^mo^ sr. Luciano Cordeiro, director secretario perpetuo da Sociedade de Geographia de Lisboa; commigo official da secretaria d'esta Sociedade, que o presente termo faço por ordem do mesmo sr. secretario perpetuo.

E pelos primeiros srs. Candido de Figueiredo, José Miguel dos Santos e José Cypriano da Costa Goodolphim foi dito, que em virtude da deliberação adoptada pela associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, e por commissão e como unicos e bastantes mandatarios da sua assembléa geral convocada e deliberando na fórma dos seus estatutos, queriam fazer, e n'este acto faziam entrega á mesma Sociedade de Geographia de Lisboa dos objectos relativos á celebração do terceiro centenario de Luiz de Camões, em 10 de junho de 1880, que apresentavam; os quaes objectos haviam sido confiados e entregues pela commissão executiva da imprensa á associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, como instituição emergente da mesma celebração.

Que tendo a associação alludida deixado de ter casa e séde propria, e suspendido o regular exercicio das suas funcções na fórma e termos da acta por copia junto, resolvêra declinar a guarda e posse dos alludidos objectos na Sociedade de Geographia por ter sido no seio d'esta que se iniciára a celebração do centenario, se organisára e

funccionára a commissão executiva da imprensa, se inaugurára a associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, e ainda por serem quasi todos os membros d'esta, socios da mesma Sociedade e ella dispôr de casa e recursos especiaes para bem conservar os referidos objectos, quando quizesse acceder á deliberação exposta.

Pelo sr. Luciano Cordeiro foi dito que tendo transmittido ao sr. presidente e mais direcção da Sociedade de Geographia, o que lhe haviam communicado anteriormente os srs. representantes e commissionados da associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, estava auctorisado:

1.º A declarar-lhes que a direcção, não podendo n'esta occasião consultar a assembléa geral da Sociedade e solicitar d'ella uma deliberação sobre o assumpto, por estar correndo o periodo regulamentar de ferias sociaes, entendia comtudo que interpretava os sentimentos da mesma assembléa, e não duvidava em nome da Sociedade deliberar n'este caso, acquiescendo aos desejos e resolução da associação dos jornalistas e escriptores portuguezes e agradecendo-lhe a escolha que da mesma Sociedade fizera para os effeitos d'essa resolução.

2.º A receber por inventario, em nome da mesma Sociedade, para se conservarem e guardarem n'ella os objectos alludidos sem responsabilidade alguma relativamente a quaesquer direitos, que por terceiros possam ser em qualquer tempo allegados, ou á deterioração que estes objectos possam soffrer, bem como sob absoluta e completa reserva de todos os direitos de administração e gerencia da Sociedade.

Em seguida, e com o auxilio do conservador da associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, sr. Manuel Bento, e do official da bibliotheca da Sociedade, sr. Antonio dos Santos, se procedeu á verificação, entrega e recepção dos objectos constantes do inventario junto a este termo, que todos assignam, reconhecendo-se que os mesmos objectos se devem considerar como deteriorados pela acção do tempo e pelas proprias condições do seu fabrico.

E para os devidos effeitos se lavrou este termo, que todos assignam, e eu, Domingos José Gonçalves, official da secretaria da Sociedade de Geographia, escrevi.=*José Cypriano da Costa Goodolphim*=*Candido de Figueiredo*=*José Miguel dos Santos*=*Luciano Cordeiro.*

Inventario a que se refere o tèrmo d'esta data

1. **Corôa** de prata com as seguintes inscripções nas pontas do laço do mesmo metal:
   L. C.—A Camoens, 10 junio 1880.
   España artistica y literaria, com fitas de seda das cores hespanhola e portugueza, e na extremidade d'estas as legendas:
   Lisboa 10 de junio 1880. M. A. *M.C. N.M.—1 D.*
   Dedicada a *Camoens en nombre de España artistica y literaria.*
   Declara-se que esta corôa se acha um pouco amolgada, tendo partida a extremidade do laço do mesmo metal.

2. **Corôa** de filagrana de prata, em fitas de seda azul e branca e legenda:
   Eduardo Coelho e sua familia, 10-6-1880.
   Declara-se que esta corôa está bastante estragada.

3. **Corôa** grande de flôres artificiaes com fitas de seda azul e branca, franjadas de oiro, e repetida a legenda:
   A Luiz de Camões, 10 de junho de 1880. Conde de Carvalhide.

4. **Corôa** de carvalho e louro com fitas de seda verde e vermelha e legendas:
   A Luiz de Camões 1580.- O Centro Republicano de Lisboa, 1880.

5. **Corôa** de carvalho e louro (id.) com fitas de seda branca e legendas:
   Homenagem ao principe dos poetas Luiz de Camões, 10 de junho de 1880. Associação auxiliadora dos fabricantes de pão em Lisboa.

6. **Corôa** de carvalho e louro com fita de seda azul e branca, franjada de oiro, e legendas:
   A Luiz de Camões, 10 de junho de 1880. Os toureiros portuguezes.

7. **Corôa** de carvalho e louro, com fitas de setim amarello e encarnado e legendas:
   La prensa de Badajoz, A la memoria de Camões.

8. **Corôa** de carvalho e louro, com fitas azul e branca e legendas:
A Luiz de Camões, 10 de junho de 1880. A Sociedade Festejos 1.º de Dezembro, á Boa Morte.

9. **Corôa** de carvalho e louro com fitas de seda, encarnado e verde, legendas:
O centro republicano federal 1880. A Luiz de Camões.

10. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda das cores hespanhola e portugueza, legendas:
10 de junio 1880 — La Fraternidad. Associacion española en homenaje a Luiz Camoens.

11. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas:
Academia Recreio Artistico — Homenagem a Camões.

12. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legenda:
Redacção do Diario de noticias.

13. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas:
Homenagem a Camões, em 10 de junho de 1880.
Em nome da classe typographica portugueza.

14. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas:
Camara municipal de Belem, 1880.
A Luiz de Camões 1880.

15. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas:
10 de junho de 1880 — A Camões. L. M.

16. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas bordadas a oiro:
3.º centenario, 10 de junho 1880 — A Luiz de Camões. A junta de parochia da freguezia da Pena.

17. **Corôa** de louro, fitas de seda branca, legenda:
Aquelle cuja Lyra sonorosa, Será mais afamada que ditosa.
C. 10.ª E. 128 — J. G. J. B. 1880.

18. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas:
A Luiz de Camões, 10 de junho de 1880.
Camara municipal de Rio Maior.

19. **Corôa** de carvalho e louro, fitas de seda azul e branca, legendas:
A Sociedade Amizade, Recreio e Instrucção de Ponta Delgada — A Camões, 10 de junho de 1880.

20. **Corôa** de louro, fitas de seda branca, legendas bordadas a oiro:
10 de junho de 1880 — Collegio de Campolide.

21. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, legenda azul e branca:
A Camões — A commissão executiva da imprensa.

22. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, com um bilhete que diz:
Maria Filomena Roza da Conceição da Silva Bacellar Leote, professora de instrucção primaria e secundaria rua de Santa Martha 40, 1.º — Homenagem a Camões.

23. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, legenda bordadas a lentejoulas:
A Luiz de Camões — Quinta regional de Cintra, 1880.

24. **Corôa** de louro e trigo, fitas das cores portugueza e brazileira, legendas:
A Luiz de Camões, 1880 — O Gabinete portuguez de leitura no Rio de Janeiro.

25. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, legendas bordadas e lentejoulas:
A Luiz de Camões — Caixa economica operaria.

26. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, legendas bordadas a oiro:
A Luiz de Camões — Caixa economica popular.

27. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, franjas de oiro, legendas bordadas a oiro:
A. L. de Camões, 10 de junho de 1880 — Corporação dos al faiates lisbonenses.

28. **Corôa** de louro, fitas de seda azul e branca, com um bilhete que diz:
A Camões — Maria Henriqueta Cordeiro Veiga.

29. **Coroa** de louro, fitas de seda das cores hespanhola e portugueza, franja de oiro sem legenda.

30. **Ramo** de carvalho, fitas de setim, cores allemães, legenda:
Vorn Frein Deutschen Bochltifte jür Wissenschaften, Kunste und allgemeine Bildung Frankfurt a. M.
Dem Andenken des groken Camoens.
ans Goethe's Vaterhause dargebracht.

31. **Coroa** de hera e saudades, fitas de seda azul e branca, ramos bordados:
Camões — 10 de junho de 1880.

32. **Coroa** de saudades e outras flores de contas, fitas azul e branca, legenda bordada a lentejoulas:
Homenagem a Camões — 10–6–80 — Offerece.

33. **Coroa** de perpetuas, fitas de seda roxa, legendas:
A Luiz de Camões — 10–6–80.
O centro eleitoral republicano democratico.

34 **Ramo** de flores em madeira, fita de seda vermelha, legendas bordadas a oiro:
A Luiz de Camões.—1880.
Ditosa patria que tal filho teve.
O corpo de bombeiros de Lisboa.

35. **Laço** de fitas de seda azul e branca (que serviram a um ramo de flores naturaes) corôas reaes e escudos de Portugal e Saboya, bordadas a oiro e prata, legendas:
A Rainha.
M. P. a Luiz de Camões.

36. **Laço** de fitas de seda azul e branca (que serviram a um ramo de flores naturaes) legendas:
Dou-vos tambem aquelle illustre Gama, Que para si do Eneas tomou a fama. C. 1.º E 12.
J. J. N. — A Camões 1880.

37. **Dois** laços de fitas de seda das cores da casa Palmella (verde e vermelho) que serviram a ramos ou corôas, legenda repetida:
A Luiz de Camões. A Duqueza de Palmella — Lisboa, 10 de junho de 1880.

38. **Fitas** de seda azul e branca, que serviram a ramo ou corôa, legenda:
A. U. F. O. F. do Tabaco.

39. **Duas** corôas de louro natural, sem fita nem legenda.

40. **Corôa** de louro e carvalho, fitas de seda azul e branca sem legenda.

41. **Sete** corôas iguaes, de louro, fitas de seda azul e branca, sem legenda.

42. **Corôa** de louro com fita azul de seda e branca, sem legenda.

43. **Corôa** de carvalho e louro com fita de seda azul e branca, sem legenda.

44. **Dez** ramos de louro com fitas de seda amarellas sem legenda.

45. **Tres** ramos de louro sem fitas.

46. **Busto** de Luiz de Camões em gesso, assignado Damé, 1880, peanha de madeira polida de preto.

47. **Quadro** de photographias com os retratos dos membros da commissão executiva do centenario de Camões, pela photographia contemporanea, cedido por Luciano Cordeiro.

48. **Quadro** com uma «biographia de Luiz de Camões», impressa em setim, offerecida á associação dos escriptores portuguezes pela casa *Minerva* em 10 de junho, 1880.

49. **Quadro** oval com um ramo de carvalho e louro e uma composição caligraphica. Dedicatoria — **A Camões** — *Os alumnos de infanteria e cavallaria da escola do exercito.*
Nas Costas: «Feita por Manuel Maria Coelho, aspirante de infanteria n.º 13 e alumno da escola do exercito. 1880.»

50. **Um** quadro contendo um escudo de armas portuguezas, em cortiça. Sem legenda.

51. **Quadro** com um retrato de Camões bordado a retroz em seda, por M. C. Vianna Lima.

52. **Quadro** em madeira representando Camões e Jau, legenda. *Offerecido e feito por M. P. Azevedo, á associação dos jornalistas e escriptores portuguezes, Camões em Macau, 10-6-1880.*

53. **Quadro:** lithographia, retrato de Camões (Berigazzi, Bolonha) offerecido á associação dos jornalistas por Cesar de Noronha em 10 de junho de 1880.

54. **Quadro** photographico com tres vistas dos festejos do centenario.

55. **Quadro** com desenho a crayon, allusivo ao episodio da ilha dos amores, por Columbano. Offerecido á associação dos jornalistas pelos alumnos de infanteria e cavallaria da escola do exercito.

56. **Quadro** com desenho a crayon allusivo ao episodio do Adamastor, por Columbano. Offerecido pelos mesmos á mesma.

57. **Quadro:** retrato de Camões, a crayon, assignado *R. Barbosa,* 1880.

58. **Quadro:** lithographia com os retratos da commissão do centenario do Rio de Janeiro.

59. **Prato** da fabrica de Sacavem, com o retrato de Camões.

0. **Pendão** que se desfraldou no arco da rua Augusta para que começasse a desfilar o cortejo civico no dia 10 de junho de 1880. Em filelle, azul e branco, com a legenda.

A Camões a patria agradecida.

Sociedade de Geographia, 11 de agosto de 1887.

Acta a que se refere o termo de inventario

Copia—*Acta da sessão da assembléa geral em 27 de junho de 1887, presidente o ex.mo sr. Palermo de Faria, secretarios os ex.mos srs. Affonso Vargas e Augusto de Mello.* —N.º 32.—Associação nos jornalistas e escriptores portuguezes.—Aberta a sessão ás nove horas da noite, o ex.mo presidente expoz o fim da reunião da assembléa, o qual era resolver, em vista das difficuldades financeiras actuaes, se convinha dissolver a sociedade, e n'esse caso onde deveriam ser collocadas as corôas que figuraram no prestito civico camoneano, e varios outros objectos de que a sociedade é depositaria.

Sobre este assumpto fallaram os ex.mos socios Candido de Figueiredo, José Carlos de Freitas Jacome, Ferreira Mendes, Palermo, Affonso Vargas, José Miguel dos Santos, Alfredo de Moraes Pinto, Calderon, Costa Goodolphim, Ligo, sendo rejeitada por maioria a proposta do sr. Moraes Pinto, que era concebida nos seguintes termos:

«Considerando que a associação dos jornalistas não tem recursos proprios para sua sustentação, proponho a sua dissolução immediata.= *Alfredo de Moraes Pinto.*»

Foi tambem rejeitada a proposta do sr. Ferreira Mendes, cuja conclusão era a seguinte:

«Que esta associação offerte ao municipio de Lisboa, a fim de serem depositados no archivo municipal, não só todos os exemplares da bibliotheca camoneana que possue, mas ainda todas as corôas que no dia 10 de junho de 1880 foram depostas no pedestal da estatua do nosso grande epico Luiz de Camões...»

Foi igualmente rejeitada uma moção do sr. Vieira Ligo, que tinha por fim proceder a assembléa á eleição dos corpos gerentes que ficariam incumbidos de alugar casa para a associação.

Foi approvada a seguinte proposta:

«Proponho que todos os objectos pertencentes á associação dos jornalistas sejam depositados na Sociedade de Geographia.= *Costa Goodolphim.*»

Foi finalmente eleita uma commissão composta dos srs. Candido de Figueiredo, Costa Goodolphim e José Miguel dos Santos, para conjuntamente com a direcção tratar immediatamente da liquidação dos negocios da associação, saldar dividas, e proceder á collocação na Sociedade de Geographia de todos os objectos que não devam ser vendidos. Esta commissão tem plenos poderes e ficou auctorisada a re-

solver tambem tudo que entender por conveniente a bem da sociedade.

Encerrou-se a sessão eram dez horas e meia da noite.=*José Francisco Palermo da Fonseca Faria*=*Augusto de Mello*=*Affonso Vargas.*

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 7

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 7

LISBOA

IMPRENSA NACIONAL

1888-1889

DIRECÇÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM
J. V. MENDES GUERREIRO
JOAQUIM JOSÉ MACHADO
FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS
DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO
JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA
J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR
JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO
JOÃO HENRIQUE ULRICH

Casa da Sociedade—Rua Capello, n.º 5

NO CUBANGO

PELO

REVERENDO PADRE LECOMTE

S. S. G. L.

COMMUNICAÇÃO Á SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA, EM 3 DE JUNHO DE 1889

Meus senhores.—Missionario vindo da Africa portugueza, entendi ser do meu dever o vir communicar á benemerita Sociedade de Geographia algumas impressões e estudos sobre uma certa região entre a costa occidental e o Zambeze.

Resultado de apenas cinco annos de observação nas terras da Huilla, Humbe, Quanhama, Amboellas e Cubango, é humilde a offerta; mas, pequena que seja, é uma contribuição que irá juntar-se ao conhecimento geral da região que vae de Angola a Moçambique, que tanto vos está a peito conhecer.

Como é natural, estes estudos e impressões envolvem questões geraes, que só muito de passagem me é dado tocar.

Porém, conforme o meu parecer, a importantissima questão africana póde ser considerada debaixo de dois pontos de vista inteiramente distinctos, os quaes são: a colonisação por meio da introducção do elemento europeu, e a civilisação do indigena pela applicação ao trabalho, pelo ensino intellectual e pela moralisação religiosa.

A colonisação européa ficará forçosamente e por largos annos restringida a uma região relativamente pouco extensa, visto difficilmente e raras vezes se encontrarem de par as condições requeridas para a prosperidade de uma colonia.

A civilisação do indigena não se alcançará igualmente em toda a parte, nem todas as raças são no mesmo grau aptas para ella. Algumas ha até mais refractarias, que não parecem haver de sujeitar-se a essa influencia senão pouco a pouco, impellidas e como que violentadas pelo circulo civilisador que por todos os lados as envolver e estreitar.

Para fallar, porém, unicamente da parte da provincia de Angola que mais particularmente conheço, creio poder dizer que existe n'ella uma harmonia perfeita entre os dois elementos que ali concorrem para a solução do problema africano.

Por um lado a zona susceptivel de colonisação segue o plan'alto, separando as aguas do noroeste das de sueste. Inclue já Huilla e seus bem conhecidos arredores, e não duvido sejam contidos n'ella os extensos e ferteis territorios de Caconda, Sambo, Bailundo e Bihé. Aponto Caconda e Sambo como importantissimos, segundo o testemunho de homens, em similhante materia, de notoria competencia. Refiro-me aos boers emigrados do Transvaal, os quaes aguardam só um reforço sufficiente para irem assentar suas moradas n'aquelles tão ricos paizes.

De ha muito que os têem explorado, e numerosas familias ali estariam já hoje estabelecidas se tivessem conseguido obter uma estrada de Caconda para Benguella.

Por um outro lado a raça nano, que occupa os terrenos que vão do litoral até ao Cubango, e a raça ganguella ou amboella, que se estende do Cubango até ao Zambeze, são, conforme o parecer de todos os exploradores, as mais susceptiveis de civilisação. Coadjuvaria, por conseguinte, perfeitamente estes povos, o elemento europeu, e alimentaria continuamente a riqueza da colonia.

Não me compete discorrer sobre as condições de prosperidade exigidas para a colonisação europêa. Farei simplesmente observar, que se de costume, se procura antes de mais nada, e com rasão, a salubridade do clima, não se deve pôr de parte a fertilidade dos terrenos, e a abundancia de aguas.

O proprio colono prefere inclusivamente arriscar um pouco a saude, na esperança de achar compensação sufficiente em outras vantagens.

Vou ainda mais longe; direi que, muito embora o clima seja salubre, os terrenos ferteis, as aguas abundantes, nunca a simples e unica cultura dos cereaes e hortaliças poderá enriquecer, nem até manter uma colonia importante.

O colono não exige tão sómente a comida; quer tambem dinheiro; mas se todos são productores onde estará quem compre? A exportação, aliás, d'estes generos, nunca será muito lucrativa. É, pois, mister, que a industria e o commercio coadjuvem a agricultura em toda e qualquer colonia, urgindo procurar, conforme as condições locaes, algum artigo, cuja producção e exportação tornem o trabalho assás remunerativo.

E como os esforços individuaes e isolados nada produzem, os colonos, na maior parte gente simples e sem iniciativa, carecem de ser dirigidos por quem lhes centralise o trabalho.

Dito isto, seja-me permittido fazer algumas considerações ácerca da civilisação do indigena.

Admittamos muito embora que a intelligencia do negro é essencialmente inferior á do europeu; concordaremos, porém, em que é geralmente possivel eleval-o do estado abjecto de degradação em que miseravelmente jaz, e até fazer-lhe recuperar a sua dignidade de homem.

Difficultosamente se chegará a esta transformação se as nações européas a não activarem pela sua protecção, auctoridade e direcção. D'este principio resulta para os povos civilisados a obrigação sagrada de assumir liberalmente a tutoria d'estes desgraçados membros da familia humana. Com o mais grato prazer reconheço que o reino christianissimo de Portugal entende melhor do que qualquer outro esta sublime vocação, o que tão brilhantemente manifesta pelo apoio benevolente que dá, e que constantemente está disposto a dar, hoje mais do que nunca, a essas missões civilisadoras e religiosas, que com tanto fructo trabalham entre as povoações da immensa porção do continente negro cuja tutela assumiu desde ha tantos seculos.

É pois minha intenção declarar hoje aqui, com a maior brevidade possivel, os titulos particularissimos que ao interesse especial de Portugal offerecem o povo nano de entre Benguella e Cubango, e as tribus ganguellas ou amboellas sitas entre o Cubango e o Zambeze. Apenas direi algumas palavras, da raça nano, não porque eu a considere de somenos importancia, mas porque é já geralmente sabido que é um povo de ha muito conquistado e assimilado á influencia portugueza.

Paizes de Nano, quer dizer « Paizes de Cima » e sob esta designação podem esses territorios comprehender as terras de Caconda, Huambo, Galangue, Sambo, Bailundo e Bihé; da mesma fórma que « Paizes de Mbuello » quer dizer « Paizes de Baixo » e comprehendem Luceque, Quipungo, Quillengues, Huilla, etc.

O termo « Vambuello » é empregado com desprezo pelos vanano a respeito de todas as tribus do sul, que os vanganguellas qualificam sem distincção de vancumbi, os quaes por sua vez atiram a todos os ganguellas o epitheto de vambuellas (o que nos mostra que não devemos confundir vambuello com vambuella, visto os ganguellas habitarem terrenos sitos para cima dos habitados pelos vancumbi). Os vanano são tambem designados pelo nome de vimbundu, distinctivo da raça a que pertencem. Os individuos d'este povo, que vão commerciar ao interior, recebem ali o qualificativo de vimbali. As povoações do litoral são vandombes.

Esta distincção, se aliás não é o que ha de mais scientifico, tem, pelo menos a importante vantagem de ser pratica. Pois, com effeito,

os vanano e ganguellas, sympathisando perfeitamente uns com os outros, acham-se igualmente de accordo para desprezar e detestar cordialmente os vambuello e vancumbi, com os quaes só têem habitualmente desaguisados e a maior parte das vezes, infelizmente, guerra aberta.

Os vanano são, como é sabido, essencialmente viajantes e negociadores. Inutil é repetir n'este momento o que já foi dito por bôcas mais auctorisadas; o que não podemos, porém, deixar de mencionar é que, por sua actividade commercial, elles constituem o factor principal da riqueza da provincia. São elles tambem que levaram e ainda hoje levam até alem do Cassai e do Zambeze e até ás proximidades dos Grandes Lagos o nome d'este nobre reino e o do Muene Puto como elles chamam ao rei de Portugal, diante do qual as populações sympathicas se inclinam com respeito e submissão.

Por intermedio d'elles realisa-se todos os dias a união pratica e effectiva das duas costas. Chegam até a fixar suas residencias nas tribus mais afastadas, nas côrtes de qualquer soba que os amima, os toma a seu serviço na qualidade de interpretes, secretarios e até primeiros ministros.

Nas terras por onde passam deixam caír grande numero de expressões portuguezas, que os povos simples e singelos de éste apanham com todo o cuidado, como verdadeiras credenciaes de que se servirão no dia em que tiverem de viajar, ou que elles declinarão com orgulho no momento em que algum hospede civilisado os vier a visitar. Os nossos vimbali não se esquecerão de gratificar generosamente um fidalgo africano que os tiver tratado bem, com o nome grandi-sonante de um patrão branco da costa. Se se trata de um potentado, impõe-se-lhe sem escrupulo um D. Fernando, um D. Luiz, um D. Carlos, etc., e ainda por cima o farão repetir ao individuo gratificado com elle tantas vezes quantas as necessarias para que este o não estropie em demasia, o que exigirá de ambas as partes, mórmente se o appellativo for composto, uma paciencia especialissima. Tive um dia occasião de assistir a uma pratica mais ou menos orthodoxa, embora vehemente, feita por um d'estes vimbali em lingua meio portugueza, meio indigena, diante de um auditorio boquiaberto, que não percebia nada do que elle dizia. Tratava-se n'ella um pouco de tudo: baptismo, cruz, peccados, diabo, etc., etc. O orador affectava trazer sempre comsigo um livro de rezas que lhe servia exclusivamente, ao que parece, de carteira, na qual guardava cuidadosamente os nomes de seus devedores. São raros comtudo os que chegam a tanta instrucção, e a sciencia do meu heroe explica-se facilmente — tinha sido sacristão.

Vivendo na mais profunda ignorancia, quer baptisados, quer não, associam a poucas idéas religiosas as praticas mais hediondas de su-

perstição e os mais barbaros costumes, dos quaes se fazem os agentes e propagadores interessados entre os espiritos grosseiros que os acolhem com receiosa veneração, e pagam bem, como se entende, os remedios e sortilegios.

Não é, alem d'isso, muito para lastimar ver, como em Caconda, netos e filhos de brancos sabendo apenas balbuciar algumas palavras em portuguez! Se em muitas familias, até de negros, a instrucção elementar é transmittida de geração em geração, a falta de uma escola publica só nos permittirá de citar estes factos consoladores, a titulo de excepção.

Dê-se uma instrucção simples mas solida aos vanano e teremos dado um golpe mortal ao fetichismo em toda a região que vae até ao Zambeze, uma impulsão energica á diffusão, de uma costa á outra, da lingua sympathica ás tribus africanas, um apoio dos mais efficazes para a dominação portugueza de oceano a oceano

Que progressos não farão n'esta raça, o commercio, a industria, a agricultura, a civilisação n'uma palavra!

Em Caconda, uma missão é da mais urgente necessidade.

Sua benefica influencia estender-se-ha pelo Galangue, Nhemba, amboellas do Cubango, Cuito e do Cuando; preparará o estabelecimento successivo de estações civilisadoras n'essa direcção, e sustentará efficazmente as já estabelecidas de Cassinga (amboellas do Cului) e Maria Amelia (Catoco, Cubango).

Apenas obtido em Caconda um posto para garantir as communicações, dever-se-ha dirigir immediatamente sobre Bailundo e o Bihé. O biheno, uma vez civilisado, diffundirá as principaes noções que tiver recebido até ao Ongaranganja, e abrirá a via aos missionarios que chegarão ao Alto Zambeze por Kimbandi, Luchaze, Lovale.

Chegâmos agora á raça ganguella, tão interessante entre as demais, não receio affirmal-o; se a raça nano captiva á primeira vista a attenção do commerciante, a raça ganguella ou amboella, que igualará em breve muito provavelmente a precedente, sob este ponto de vista, conquista innegavelmente muito mais as vivas sympathias do sincero negrophilo, do missionario pratico e civilisador. Appello, para confirmar esta asserção, para o testemunho de todos os europeus, que tiveram occasião de o julgar por si proprios: viajantes, chefes militares e negociantes portuguezes, inglezes ou boers são todos unanimes em exaltar as excellentes qualidades d'este povo.

Declararam-n'o bem alto os exploradores illustres de que tão digna e justamente se ufana este nobre reino: «Se a raça de Cham, diz um d'elles, está destinada a ter ainda um dia uma civilisação verdadeira duradoura, é pelas tribus amboellas que esta começará». Os pro-

prios boers, tão sobrios em elogiar os negros, confessam sinceramente que o «amboella é um bom negro», cousa que nunca dizem dos demais.

Antes, porém, de mais nada, duas palavras ácerca do nome, extensão e das divisões d'esta raça. Denominei-a ganguella ou amboella, e fiz observar que não devemos confundir amboella com vamboello. Expliquei o sentido d'esta ultima palavra; quanto á primeira não o posso fazer. Após longas e aturadas investigações, só pude chegar á conclusão de que amboella é um qualificativo desagradavel, que as tribus dão umas ás outras, do norte ao sul, do éste ao oeste. A idéa de ganguella implica o caracter de virilidade, emquanto a de amboella designa covardia. Por isso cada qual pretende ser ganguella; pelo que diz respeito ao vizinho, esse não passa de um miseravel amboella. Só as aldeias de Cassinga e arredores acceitam caladas este qualificativo, que nem sequer se dignam dar-lhes os fidalgos do Cubango, que as tratam vergonhosamente de vancumbi, por causa da vizinhança e das relações d'aquelles com estes povos. Seja como for, ganguellas e amboellas não occupam nada menos que as terras comprehendidas entre o 12° e o 17° de latitude, e entre o 15° e o 23.° de longitude.

Se o elemento ganguella está brilhante e notavelmente representado, desde o Cubango até ao Cunéne, no Nhemba (Ndongo, Maria Pia) acha-se inteiramente misturado com os vanano e os vancumbi. É mais puro em Cassinga, d'onde fez recuar e destruiu quasi inteiramente o antigo e poderoso reino de Ehanda, para ahi ser por seu turno dizimado pelos guerreiros do Okuanhama. As libatas independentes do Cului medio tiram a origem das do Cubango; o grupo de Mussinda não é mais do que o ganguella do norte ou luena.

A differença entre os ganguellas do norte e os do sul e éste torna-se muito sensivel para alem do rio Cubango. Os costumes e a linguagem, apesar de serem essencialmente os mesmos, não obstam a que se observe uma differença caracteristica na pronuncia do norte. Por isso, embora protestos dos interessados, e conformando-me com o uso commum, deixarei o nobre appellido de ganguellas aos do norte, e qualificarei de amboellas (sem má intenção, devo dizel-o) os do éste e do sul, abrindo comtudo uma excepção para os indigenas do Catoco, que merecem plenamente a designação de ganguella e que me não perdoariam se lh'a sonegasse.

Faz isto recordar-me de que o anno passado, uma filha de Muene Chiuaco, casada com o soberano de Mussinda, se divorciou de seu real esposo, por este ter commettido a indelicadeza de chamar a seu sogro o feio nome de amboella. A nobre princeza, irada, abandonou immediatamente a côrte ingrata, protestando energicamente que nunca

o illustre povo de Catoco se deixaria insultar por tal fórma. «Catoco, dizia ella, foi desde a mais remota antiguidade o proprio paiz dos brancos, sempre frequentado por estes de predilecção, que toda a gente conhece em Benguella, onde sempre são affectuosamente recebidos os membros da familia real. Quão differente não é este povo de Mussinda, povo de bandidos, que não se atreve a pôr os pés na costa com o bem fundado receio de lá receberem o justo castigo de seus roubos e crimes.»

Espero me perdoarão esta anecdota, a qual não deixa comtudo de nos esclarecer ácerca dos sentimentos intimos dos nossos valentes ganguellas das proximidades do forte Princeza Amelia.

Os ganguellas do norte formam uma população muito densa, e occupam toda a bacia superior dos rios Cubango, Cutato, Cuchi, Cacuchi, até ao Bihé. São levados da bacia do Coanza superior pelos luchaze, que por sua vez são impellidos para o sul pelos kioco que descem do Cassai.

Os principaes grupos são os de Ngumbe, Huambo, Moma, Kitataveca, Kindombe, Kihengo, Kitembo, Gonzellos.

Os amboellas do éste e do sul estão acantonados nas amplas bacias do Cuando e do Cuitu, e sobre os rios Cueve inferior, Cuelei, Cuchi inferior e Cubango medio. Constituem uma como que confederação muito superior á dos ganguellas do norte. Os centros mais importantes entre Cuitu e Cubango são os de Massaca, Munongue, Ngongo Iamuhelo e Catoco. As aldeias de Massaca offerecem um aspecto notavelmente differente das outras, que não escrupulisam de as tratar desdenhosamente de vancumbi, e procuram desviar d'ellas os viajantes, por motivos de puro ciume, como bem creio. Bem ao contrario, os cidadãos de Catoco conservam as mais amigaveis relações com seus primos de Ngongo Iamuhelo, Alto Cuelei e Munongue, para com os quaes se dão uns ares de protecção. Igualmente se dignarão troçar amavelmente os seus vizinhos do norte, sem comtudo os detestarem.

Catoco apresenta-se-nos, pois, com uma importancia inteiramente excepcional, e por certo não se podia com mais acerto collocar o forte Princeza Amelia. Esta escolha honra sobremaneira o distincto capitão Arthur de Paiva. que commandava a expedição de occupação em julho e agosto de 1886. Aponto este assignalado serviço, que talvez não fosse condignamente apreciado em Portugal.

O forte Princeza Amelia, admiravelmente situado (14°, 30' de latitude e 16°, 30' de longitude, altitude 1:540 metros) sobre uma collina que domina a passagem do rio Cubango e a importante libata do Muene Chiuaco, occupa a posição mais central. Não dista mais, aliás,

de 6 kilometros da capital de Catoco, onde reside o velho Muene Lilunga, do qual dependem mais de vinte e cinco populosas aldeias, as quaes têem por seu turno, sob sua dependencia, grande numero de outras menos importantes. O vau sito em frente do forte é o mais frequentado de todo o curso do rio. É por milhares que se contam os carregadores que desfilam ao sopé da fortaleza para irem ao interior explorar os thesouros inexgotaveis da borracha nova, cuja zona se dilata todos os dias, ou que voltam a Caconda e Benguella, dobrando-se ao peso do precioso artigo. Catoco é um ponto obrigado de passagem, a chave da immensa região comprehendida entre o Cubango e o Zambeze. O forte Princeza Amelia, uma vez reconstituido em boas condições, attrahiria ali grandes casas commerciaes. A influencia portugueza crearia por esta fórma solidas raizes ao sul e a éste até Massaca e Munongue, até aos luchazes das nascentes do Cuanza. A zona, que ella abranger attingirá ao norte a do Bihé, envolverá ao oeste os amboellas de Cului e o Mussinda, apoiará a influencia de Caconda no Gallangue. O forte Princeza Amelia unir-se-ha ao forte Maria Pia, de Ndongo, para proteger o Nhemba e Cassinga e para reagir juntamente sobre o Ovampo.

Em Catoco cruzam-se os caminhos que levam a todas as direcções.

Marchando para éste, uns 200 kilometros vos separam do Cuitu, e em breve trecho atravessaes successivamente os numerosos affluentes do Cuando, pondo-vos logo em relações com o Alto Zambeze. Se preferis o norte, seguis o Cubango até ao Bihé, onde chegaes ao fim de sete a oito dias. Quereis antes o sul? Desceis em quinze dias o Cubango, até ao Cuangali e Mucussú, onde encontraes os carros dos boers e dos inglezes do lago Ngami; percorreis o Ovampo, seguis os caçadores do Otjimboro, em seguida subis o Cului e attingis o Sambo. De Princeza Amelia, passando por Ndongo, chegaes a Caconda em seis dias, d'onde sete dias apenas vos reconduzem a Benguella.

Notae bem que estes itinerarios não são por fórma alguma imaginarios e phantasistas, mas inteiramente positivos e praticos. Sois negociante? Recolheis a borracha nos ganguellas e amboellas, o gado no Ovampo e em Massaca, o marfim no Cuangali e no Mucussu. Sois caçador? Perseguis o elephante, o rhinoceronte, a girafa e o abestruz no Otjimboro; apontaes ao hippopotamo no Cubango e encontraes o lião á vontade. Ides em busca de minas preciosas? Estudaes as amostras reluzentes que vos apresentarão no Alto Cuéve e no Alto Cuanza. Sois colono agricultor? Fixaes-vos definitivamente no Sambo. Sois enviado politico? Desfraldaes o estandarte portuguez do Cunene ao Zambeze, em meio de povoações enthusiastas. Sois missionario? Plantaes a cruz até ao centro do continente mysterioso e imprimis profunda-

mente na alma dos povos ganguellas e amboellas os principios praticos de uma verdadeira civilisação christã, de que elles estão avidos, e que a altos brados pedem ao nobre reino de Portugal.

Mostremos, porém, um pouco mais detalhadamente as especiaes disposições d'este povo, tanto a respeito da civilisação e evangelisação christãs, quanto a respeito da influencia portugueza.

O ganguella é, quanto ao physico, o africano mais sympathico que tenho encontrado. A sua côr é preta-chocolate, a estatura elevada, que elle faz sobresaír ainda mais por um porte magestoso, as fórmas bem proporcionadas. O rosto comprido, de feições regulares, por vezes mesmo agradaveis, o nariz aquilino, os labios finos, a testa larga e descoberta, os olhos meigos, um tanto timidos, mas intelligentes, o distinguem completamente, quer do negro de cabeça redonda ou achatada, de nariz esborrachado, beiços espessos e olhar estupido, quer do horrendo bushman ou hottentote, de um amarello cadaverico, olhos microscopicos, maçãs salientes, physionomia falsa. Claro é que nem todos os ganguellas reunem as notas que apontei; as allianças com mulheres estranhas á raça modificam-n'a em muitos casos, as quaes, todavia, são frisantes nos membros das principaes familias.

Tão bons dotes naturaes, o ganguella não os estraga por tatuagem barbara, unto gordurento ou colorido, cabello penteado e untado com manteiga rançosa, fato grotesco, miseravel ou demasiado insufficiente. Muito pelo contrario, o ganguella, naturalmente asseiado, recorre aos banhos e abluções e costuma cortar o cabello. Compensa com vantagem a falta de calças por um amplo panno, que elle lava e concerta quando é preciso, e com o qual se enroupa dignamente até aos pés. Na falta de casaco cobre o peito com uma fazenda brilhante, cujas extremidades lança magestosamente para os hombros e braços. Um lenço de côr lhe cingirá a cabeça em fórma de turbante, caso elle não tenha o indispensavel barrete de algodão sarapintado, ou ainda um chapéu já fóra de moda, mas cuidadosamente escovado. Quantas vezes não fui testemunha da admiração de um estrangeiro ao receber a visita de um fidalgo do paiz vestido correctamente. E comtudo de que mesquinhos recursos dispõe esta pobre gente! Um bocado de cera e de borracha, que ella vae a maior parte das vezes respigar ao longe no interior, em troca do que recebe alguns metros de chita menos do que ordinaria e que nem mesmo dura tanto tempo quanto seria para desejar. Por isso vestem-se, no correr da semana, de algodão ordinario e guardam o fato de côres vistosas para os domingos e dias de gala.

Appliquemo-nos a descobrir, regulados pelas condições locaes, e a pôr ao alcance d'esse povo um meio constante de realisar algum ga-

nho, um trabalho sufficientemente remunerador e vel-o-hemos saír rapidamente da miseria, pela qual se acha acabrunhado.

Se, porém, praticarmos uma obra philanthropica, procurando todos os meios para lhes crearmos um bem estar, acharemos tambem que é cousa essencialmente odiosa explorar-lhes as paixões e embrutecel-os pelo alcool. Este veneno, inimigo de todo o progresso e de toda a civilisação, ainda não ultrapassou felizmente o Cubango de um modo muito inquietador. É, porém, urgente remediar o mal que já está fazendo. Prohiba-se o fabrico da aguardente para alem de uma determinada zona, taxe-se a producção com direitos, e todos terão ganho enormemente com isto. Os rendimentos do governo augmentarão e os proprios commerciantes bem depressa se felicitarão por isso, como vou proval-o.

Não vos parece cousa por extremo curiosa que a distillação da aguardente fique inteiramente livre de marca e de imposto, ao passo que todos os demais artigos de commercio são carregados com importantes direitos de entrada? Que acontecerá então? Com a aguardente, sendo quasi tudo lucro liquido, os interessados esforçar-se-hão por tornar o uso d'ella necessario e facil ao indigena, que já para ella tem bastante inclinação natural; forçal-o-hão, por assim dizer, a não sentir mais necessidades; levar-lh'a-hão até á propria casa.

A civilisação pelo alambique supprirá tudo o mais. No caso contrario, que resultados se obterão, principalmente entre os ganguellas? Uma vez afastadas as causas de embrutecimento, alimentar-se-ha, desenvolver-se-ha a propensão que já manifestam para a acquisição de uma quantidade de objectos miudos e varios, de utilidade indiscutivel, que invejam aos brancos. E como os indigenas apreciam estes objectos muito alem do seu valor real, os negociantes farão com elles excellente negocio. Crear-se-lhes-hão necessidades honestas, para cuja satisfação elles deverão trabalhar. Ora o trabalho é o primeiro grande passo para a civilisação. Abrir-se-ha por esta fórma uma saída para estes artigos fabricados no reino; importar-se-hão em grande escala nas colonias; as vias ferreas os levarão até Caconda e ao Bihé, de onde por estradas serão distribuidos para as differentes feitorias do interior.

Bem se deprehende, a proposito de vias ferreas, que o caminho de ferro é imperiosamente exigido pelo elemento europeu e não pelo elemento indigena; seu fim é de fazer surgir no interior, especialmente nos logares mais salubres e mais frequentados, cidades européas de commerciantes, bem como centros de colonias. O caminho de ferro, para assim dizer, faz entrar a costa no interior, e a avança até ao ultimo ponto que elle proprio attingir. Assim como presentemente

se vae do porto de mar até ao Bihé, com a mesma facilidade se irá do Bihé ao Zambeze quando o comboio desembarcar no Bihé. O indigena, por seu lado, conhece a casa a que se dirige, o branco com quem trata, e se os encontrar no Bihé, em Caconda ou em Catoco, não continuará a ir procural-os a Benguella; depondo mais perto suas mercadorias, internar-se-ha mais para o sertão e duplicará o rendimento.

Mas voltemos aos nossos ganguellas, pelos quaes principiavamos a ganhar algumas sympathias quando diziamos que eram pretos asseiados, expressão que parece contradictoria para quem conhece a Africa. Que será quando eu disser que elle tem a idéa da linha recta e consciencia dos primeiros principios de esthetica!

Que espanto não experimentei eu proprio ao ouvil-os exaltar, com toda a rasão, aliás, a belleza da posição que haviamos escolhido para a missão Maria Amelia, verificar a rectitude das linhas que traçavamos e criticar a ordem e a disposição dos edificios que levantavamos, achando que tal das construcções secundarias tapava a vista da casa principal. N'uma palavra, apreciam o bem, têem o sentimento do bello, o que raras vezes encontrareis em outras tribus. Por via de regra, um negro ao qual se mostra uma flor, pergunta logo se é cousa que se come; á resposta negativa faz um gesto de desdem, e declara que então não presta para nada.

A habilidade dos ganguellas é notavel e concorre para o gosto na construcção de suas casas de morada, airosas, quadradas ou rectangulares, com os angulos rectos bem marcados. Fica-se indeciso, sem se saber o que é mais para elogiar, se as paredes bem rebocadas, caiadas e pintadas até, se o telhado, embora coberto de herva, por estar esta elegantemente disposta. A porta de tábuas bem unidas, com desenhos, entalhos e tranqueta engenhosa, gira facilmente em seus eixos. O interior depara-nos cama, mesa, uma cadeira e alguns tamboretes e objectos varios.

Se este luxo, muito relativo aliás, se não encontra senão em casa dos fidalgos, é porque os demais não têem os meios para os haver. Ponham-se estes meios ao alcance d'elles, e dentro de alguns annos o paiz terá mudado de face.

Os ganguellas manifestam as mais felizes disposições para as artes e officios, especialmente para o trabalho do ferro e da madeira. Vêem-se tábuas talhadas e perfeitamente polidas por elles, sem outro instrumento, a não ser uma machadinha. Extrahem igualmente o ferro das minas, forjam-no e temperam-no, e com elle fabricam differentes objectos. Foi tambem aos ganguellas que eu vi cultivar varios legumes europeus, como couves, repolhos, tomates, ervilhas, batatas, cebolas,

alhos, pimentão, mostarda e feijões do reino. Facilmente chegarão a introduzir mais alguma variedade na comida ordinaria do indigena.

Sob o ponto de vista intellectual a creança ganguella tem o espirito prompto e dotado de algumas aptidões. Assim como os paes desejam ver os filhos instruidos, fallar portuguez, ler, escrever, estes por sua vez empregarão a maior applicação para fazer os mais rapidos progressos, e não ponho duvida em acrescentar que passará adiante da creança europêa da mesma idade.

Infelizmente, este desenvolvimento da intelligencia raras vezes ultrapassa certos limites, muito sufficientes, aliás, para as necessidades d'este pobre povo e para o grau de civilisação ao qual se póde futurar que chegará.

O ganguella é de trato agradavel; acha-se tanto interesse em fallar com elle como com muitas pessoas com pretensões de civilisadas. Segue sem difficuldade um assumpto serio, e mais de uma vez tratámos questões religiosas, levantadas por elles e levadas muito alem do que eu poderia suppor.

Não é muito affeiçoado aos feitiços e superstições. Se os velhos e as mulheres são mais dados a essas crenças, um sopro de incredulidade passa por sobre a nova geração.

Um joven sorri de compaixão ao ver uma mulher recorrer a certos remedios ridiculos: «É uma mulher, diz elle; é preciso perdoar-lhe». Queixam-se altamente, mas só na ausencia dos velhos, do peso do jugo de certas prescripções judaicas. Cita-se com elogio tal soba de outr'ora, que nunca recorria aos feiticeiros. Não terá este quadro nenhumas sombras? Não teremos senão elogios que prodigalisar aos ganguellas? Infelizmente, não! O ideal não é d'este mundo. O ganguella deve confessar os seus peccadinhos; diminuil-os-ha quanto possivel, reconhecendo humildemente que é menos preguiçoso, mentiroso, ladrão, bebedo, guloso e dissoluto que os outros. Em abono d'esta declaração direi que, se elle tem de commum, com muitos filhos de Japhet, uma boa dóse d'estes vicios, ella é certamente inferior á dos seus irmãos negros, filhos de Cham.

Ao terminar este modesto estudo, apresentarei como ultimo quadro o das disposições dos povos ambuellas e ganguellas a respeito do dominio portuguez. De um caracter meigo e simples, acceitaram e acceitam, melhor do que quaesquer outros, a influencia europêa, a que se insinua com benevolencia, conquista a confiança e o affecto, e não a que se impõe pela força e domina pelo terror.

O branco para elles, o «seu branco» como elles dizem, é o portuguez, e o grande rei é o Rei de Portugal (Muene-Puto).

Quem pretender ser bem visto não deve dizer o contrario. Infeliz

de quem o manifestar. Se é tão forte que o não podem expulsar, esperam desconfiados que elle se retire espontaneamente; se se obstinar em ficar, abandonam-no e vão-se para outro logar.

O contrario succede com tudo o que é portuguez. Já vinham de leste, com seis e sete dias de marcha, ao forte Princeza Amelia, pedir com instancia a occupação militar ou, pelo menos, a bandeira com uma carta de vassallagem e o estabelecimento de uma missão. Catoco orgulha-se de ser entre todos o vassallo fiel da corôa, e conserva religiosamente a memoria de ter tido outr'ora por soba um principe do paiz educado em Portugal.

Aos olhos do ganguella quem representa Portugal em Africa é Benguella. Um branco vindo de Benguella, ou até uma praça preta que se apresente da parte da auctoridade portugueza (Muene-Puto) é immediatamente acolhido com a mais benevola hospitalidade. Se este branco chegar directamente de Portugal, e se o viram desembarcar do vapor em Benguella, porque de outra fórma quasi que o não poderão acreditar, consideram-no quasi como caído do céu. Imaginam que os europeus, com quem estão em relações habituaes, nasceram mesmo no paiz; muito superior, pois, e objecto de rara curiosidade, é um branco recemchegado de Portugal. Por isso os recentes e lamentaveis acontecimentos do Catoco não têem senão uma explicação: os indigenas foram indignamente enganados pelo perfido soba Chiuaco, que lhes representou que o capitão Marques, bem como os missionarios vindos de Huilla e Mossamedes não diziam por fórma alguma respeito a Benguella, com a qual continuariam, conforme pensavam, as relações amigaveis. Desenganados actualmente, aguardam o castigo do intrigante que os ludibriou e que, para satisfazer sua propria ambição e cobiça esteve a ponto de comprometter a dignidade do nome portuguez n'esta região.

Sendo os povos tão favoravelmense dispostos, pena é que não sejam mais numerosos esses officiaes emprehendedores e resolutos, como o capitão Arthur de Paiva, que construiu o forte mais avançado dos districtos de Benguella e Mossamedes, e lhe deu o tão auspicioso nome de forte Princeza Amelia. Porque não são menos raros em Africa esses chefes militares, tão honrados, tão patriotas e tão desinteressados como o capitão Marques, que com uma dedicação tanto mais admiravel, quanto é menos conhecida, sabe manter bem alta a honra de sua bandeira e a influencia do nome portuguez na immensa região do Cubango, onde vae reedificar o forte, por instantes abandonado?

E permitta-se-me dizer: porque não são mais conhecidos, e por consequencia mais apreciados e mais efficazmente auxiliados esses missionarios, alguns dos quaes, renunciando a um paiz cujos filhos se

honram de ser por nascimento, se applicam por vocação a identificarem-se com uma nova patria, cujos interesses materiaes e politicos estão intimamente ligados aos interesses espirituaes e religiosos dos povos longinquos, ao meio dos quaes os leva seu zêlo evangelico?

Bem comprehendem, porém, a importancia dos trabalhos d'elles, esses sabios administradores, que julgam não poder procurar com bastante efficacia o desenvolvimento de Portugal em Africa e augmentar o rendimento do estado, senão empenhando-se conjunctamente em realisar o bem dos povos do immenso imperio colonial portuguez por meio de centros de missões civilisadoras e religiosas.

Bem a comprehende igualmente a illustre Sociedade de Geographia, sempre guiada pelas vistas mais philanthropicas e patrioticas, sempre prompta a acolher benevolamente tudo quanto possa redundar em bem da Africa portugueza.

Oxalá que os poderes publicos, a nação inteira de Portugal tomem sempre como indicadores de seus mais queridos interesses a tão competentes e desinteressados cidadãos.

CAMPANHA NAS TERRAS DO BIRE

I

INSTRUCÇÕES

Para o sr. governador do districto de Manica, major do exercito de Portugal Francisco Izidoro Gorjão de Moura, nomeado commandante da columna de operações ás terras do Bire

Artigo 1.º Á sua chegada a Gouveia averiguará, pelos emissarios que o capitão mór de Manica e Quiteve enviou aos mambos vizinhos do Rupire, a attitude em que elles mostram estar para comnosco e se sim ou não podem ser considerados como cumplices no roubo e insulto feito ao capitão J. C. Paiva de Andrada, pelos do Bire.

Art. 2.º Convencido de que não póde ser para receiar uma colligação geral contra nós, que aliás por outros motivos não parece provavel, organisará uma expedição composta da força regular que julgar necessaria, com uma peça de artilheria, e das forças irregulares do capitão mór da Manica e Quiteve, já para esse fim congregadas e por elle commandadas.

Art. 3.º O mando superior da expedição pertence a v. ex.ª, mas como o capitão mór Manuel Antonio de Sousa é muito conhecedor do paiz e dos usos e habitos dos indigenas, deverá v. ex.ª consultal-o ácerca da execução d'estas instrucções, no que ellas se referirem ao emprego eventual da força.

Art. 4.º Tendo chegado ao ponto que o capitão mór indique como mais proprio para assentar arraiaes, deverá mandar intimar o mambo do Rupire a que entregue todos os objectos roubados ao capitão Paiva de Andrada ou a sua importancia, e mais o que se estipular como equivalente ás despezas a fazer com o movimento das forças da expedição, reconhecendo-se elle para o futuro como vassallo e tributario do governo portuguez.

Art. 5.º Caso o dito mambo se recuse a obedecer á intimação por

bons modos, deverá ser empregada a força para o compellir á obediencia, evitando-se comtudo, quanto possivel, o desnecessario derramamento de sangue.

Art. 6.º No caso de ser necessario recorrer ao emprego dos meios violentos acima referidos, fará a diligencia para aprisionar o mambo do Rupire, considerado como principal responsavel pelo roubo praticado, bem como aquelles de seus grandes que mais pareçam influir no seu animo.

Art. 7.º Depois de aprisionado o mambo e seus grandes cessará toda e qualquer hostilidade no povo indefeso, e installará n'aquelle territorio um preto de sua confiança como mambo provisorio, sujeito absolutamente á auctoridade do districto de Manica.

Art. 8.º Como perfeita garantia de segurança futura exigirá a entrega de todas as armas de fogo e munições que estiverem nas mãos dos revoltosos, e mandal-as-ha recolher ao deposito em Gouveia.

Art. 9.º Evitará que as forças sob suas ordens pratiquem quaesquer violencias ou roubos nas populações pacificas por onde transitarem.

Art. 10.º Buscará organisar um serviço de correios expressos e rapidissimos, de accordo com o commandante militar de Sena, a fim de que o paquete que de Quelimane deve partir para Moçambique a 7 de dezembro não deixe de levar para a capital ao menos a noticia da maneira como foi organisada a expedição e as noticias que em Gouveia constem ácerca do estado do paiz.

Art. 11.º Depois de terminada a campanha dirigir-me-ha com a possivel brevidade um circumstanciado relatorio, historiando todos os acontecimentos, e justificando todas as resoluções tomadas.

Art. 12.º Nos casos imprevistos ou omissos deverá guiar-se pelo seu bom senso e juizo prudencial, podendo mesmo alterar em algum ponto estas instrucções, quando alguma imperiosa necessidade do serviço assim o exija.

Quartel general em Sena, 13 de novembro de 1885. = O governador geral, *Augusto de Castilho.*

II

RELATORIO

Ill.mo e ex.mo sr.— Chegado a esta povoação, vindo de cumprir as ordens que v. ex.ª se dignou dar-me em seu officio n.º 4 de 15 de novembro do anno findo, datado de Sena, e em satisfação ao disposto no artigo 11.º das instrucções que acompanhavam o alludido officio, venho

hoje dar minuciosa conta a v. ex.ª da fórma como as suas ordens foram executadas.

Tal é o fim do presente relatorio.

E como a região que percorri seja ainda mui pouco conhecida nas suas particularidades, permitta-me v. ex.ª que á medida que for relatando os factos cuja natureza os torna a parte essencial d'este trabalho, eu vá tambem consignando as poucas notas que sobre os terrenos que atravessei pude tomar, e que, embora de pouca importancia, sempre darão algum resultado util para a conformação mais exacta da carta d'este districto e das regiões adjacentes.

Sendo deveras acanhado o espaço de tempo de que disponho para a execução d'este trabalho, não terá o desenvolvimento e correcção que eu desejo, e desde já peço a v. ex.ª que me desculpe os erros e omissões que n'elle encontrar.

Depois que v. ex.ª partiu de Sena para o Inhamissengo, ainda por muitos dias me conservei n'aquella villa preso pela doença, e apenas aqui cheguei, de novo as febres me forçaram a ir á cama. O estado lastimoso a que a doença me reduziu inhibiu-me de começar desde logo os trabalhos organicos d'esta expedição. Por outro lado, a demora na volta dos emissarios que o capitão mór Manuel Antonio de Sousa havia mandado aos mambos vizinhos das terras do Rupire e Massaua, a crise alimenticia que estavamos atravessando e as chuvas precoces que appareceram, tudo isto contribuiu muito para que as determinações de v. ex.ª não fossem immediatamente executadas.

Chegados que foram os emissarios, por elles soubemos da attitude duvidosa d'aquelles mambos, embora elles, por susto, se declarassem pela paz ou pela neutralidade, e por isso julguei da maior conveniencia precavermo-nos contra a eventualidade da colligação geral dos mambos d'aquella região para a defeza.

Os emissarios que haviam sido mandados ás terras do Rupire, trouxeram como resposta que de fórma alguma se resolveriam a entregar as terras ao governo, nem tão pouco consentiriam no estabelecimento dos *mozungos* n'ellas; que emquanto ao roubo feito ao capitão Paiva de Andrada, estavam promptos a pagar a sua importancia, e desculparam-se pela negativa do assassinio do infeliz operario Severino Sorensen. Não sendo, porém, apresentada rasão alguma que nos podesse levar ao convencimento da sua innocencia sobre a questão d'este infame assassinio, e em vista da persistencia d'aquelle gentio em não querer consentir nas suas terras o nosso estabelecimento, necessario se tornava o emprego das armas para o submetter á obediencia e para o castigar da sua monstruosa selvageria.

Com este intuito, e de conformidade com as determinações dos

artigos 2.º e 3.º das instrucções já citadas, tratei logo que pude de organisar a expedição. Não sendo conveniente que este ponto ficasse abandonado, tornava-se necessario tambem o emprego da gente do Barué que, como v. ex.ª sabe, está hoje sob o dominio do capitão mór de Manica, e que este funccionario offereceu para tomar parte na expedição. Depois de varias conferencias com o capitão mór, e reconhecendo a impossibilidade em que este governo se encontra ainda para tomar sob a sua administração uma empreza d'estas, convidei o capitão mór a apresentar-me uma proposta para a organisação e manutenção das forças irregulares a empregar, e accedendo ao meu convite, me disse que em vista da attitude pouco explicita dos regulos vizinhos do Rupire, lhe não parecia exaggerado o numero de 1:000 homens para comporem aquellas forças, e os quaes elle se obrigava a sustentar armados durante toda a campanha, mediante a quantia de 800 réis semanaes por cada homem, correndo as despezas de munições de guerra por conta do governo. Parecendo-me rasoavel esta proposta, e ouvidos os outros dois membros da commissão eventual de administração, os quaes se declararam affirmativamente, entendi dever acceital-a.

Em 14 de janeiro partiu o capitão mór para as terras de Barue, a fim de determinar a gente que devia compôr a expedição, distribuir-lhe munições, mantimentos e fazendas. Aqui tambem já elle havia dado as suas instrucções sobre as forças que deviam marchar. A 21 de março estava de volta o capitão mór, havendo deixado preparadas todas as forças e depois de bastantes difficuldades em reunir a gente d'estes arredores, muito refractaria ao serviço, conseguimos em 11 de abril levantar d'esta povoação seguidos ainda de muito pouca gente, uns 200 homens talvez — a ver se assim ella apparecia.

Pouco depois das duas horas da tarde do dia 11 de abril, partia, como já disse, d'esta povoação acompanhado do capitão mór Manuel Antonio de Sousa, do alferes commandante da guarnição do districto Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, e de alguns cypaes do governo, partindo pouco antes de mim os soldados da mesma guarnição, n.ºs 10/10, José Domingues, e 13/13, José, que acompanhavam os motores das duas peças de artilheria Hotchkiss e dos respectivos cofres de munições. A pouco mais de 1 milha d'este ponto embocámos o rio Inhandue que, como v. ex.ª sabe, passa junto d'esta povoação, e acampámos na sua margem esquerda o resto d'este dia e todo o seguinte esperando que a gente se fosse reunindo.

No dia 13, pelas dez horas e trinta minutos a. m., levantámos e contornando parte da montanha que aqui nos fica fronteira para o N. seguindo depois n'este rumo, acampámos ás doze horas e quinze minutos junto da margem direita do rio Mocombeze, que desagua no In-

handue, meia milha, se tanto a jusante d'esta povoação. Chama-se o sitio d'este acampamento Mataçataça (pedra grande), por se encontrar ali uma extensa lage. A jornada d'este dia, bem como as dos seguintes, foram muito pequenas, já por não convir deixar muito atrazada a gente que ainda faltava, já pela difficuldade da marcha de grande numero de pessoas por um caminho estreito, como são todos os do mato. No dia 14, pelas nove horas a. m., rompiamos novamente a marcha, passando ás dez horas o regato Mogudo, affluente do Mocombeze; ás doze horas e vinte e cinco minutos, um outro chamado Mupa, tambem affluente do mesmo rio, e minutos depois acampámos junto do Mocombeze, cuja margem temos seguido caminhando no rumo N. Junto do nosso acampamento havia uma grande arvore a que nós chamâmos metondeiro e os indigenas *veguide,* d'onde o nome Nhaveguide, que tinha aquelle ponto.

As oito horas e trinta minutos a. m. do dia seguinte continuámos a seguir o Mocombeze, que agora corre de N. um quarto NO. e cujas margens são cobertas por um espesso matagal de espinhos, que muito nos difficultou a marcha. As 11 horas embocámos o Mocombeze, acampando na sua margem esquerda n'um sitio chamado Nhamessequire.

Seguindo na mesma direcção que no dia anterior, encetámos a nossa jornada do dia 16, partindo ás nove horas a. m. por um caminho tão mau como o da vespera, ou ainda peior, e pouco depois das onze horas e trinta minutos démos por finda a nossa jornada d'este dia, fazendo *mussaça* junto do regato Nhaucune, affluente do Mocombeze. Os terrenos vizinhos do ponto em que acampámos são muito pantanosos, e quasi impotavel é a agua que n'este sitio se encontra.

No dia 17, pelas oito horas a. m., estavamos novamente a caminho seguindo o leito encharcado do Nhaucune, e vadiámos a pequena lagôa d'este nome, onde elle nasce. Pouco antes do meio dia embocámos o rio Musangase, affluente do Zambeze, onde vae entrar junto do luane de Chemba, e acampámos na sua margem esquerda, todos completamente encharcados pela chuva que desde o dia anterior não tinha cessado de caír. N'este ponto passámos todo o dia 18, esperando a gente da Gorongoza, que ainda faltava, e na manhã de 19 pelas dez horas partimos de novo, seguindo a direcção anterior por caminho alagadiço, porém, mais limpo de palhas. A impotabilidade da agua continuou a affligir-nos. Pouco depois das onze horas embocámos o rio Inharuiro, na margem esquerda do qual ficámos n'este dia. Nasce o rio Inharuiro na planicie de Inhabange que nos ficava para SSE., e vae entrar no rio Pompue no praso Sansa.

No dia 20, pelas nove horas e trinta minutos a. m., continuavamos a marcha por um intransitavel caminho muito estreito e orlado de

espinheiros, seguindo o rumo anterior, proximamente, e ás onze horas e trinta minutos embocávamos o rio Nhamasse, tambem affluente do Pompue. Uma hora depois atravessámos este ultimo rio, amussaçando na sua margem esquerda. O Pompue é affluente do Zambeze, onde vae entrar junto do luane Chiramba no praso Tambara, correndo para NE. no ponto onde acampámos. N'este mesmo rumo nos fica a serra Sachiue, monte pedregoso, sem vegetação alguma, a SO. a serra Pingúe, a ENE. a Birue, e a NNE. a Inhassambue, todas incluidas n'um raio de umas 10 milhas, proximamente, sendo a mais vizinha a serra Pingúe. Passámos aqui tambem os dias 21 e 22, já para descançar, já para esperar a cauda da columna então muito augmentada pelas forças que se lhe tinham ido reunindo, já para aguardar a chegada de alguns homens que tinham ido á povoação de Inhangona buscar mantimentos. N'este ponto resolvemos não seguir para Inhangona e depois pelo caminho das povoações, a fim de evitar, quanto possivel, as costumadas tropelias dos cypaes, mettendo-nos antes ao mato para o que se mandaram adiante alguns pretos a abrir caminho, e, para que nos não perdessemos n'aquelle labyrintho de veredas feitas pela caça, assignalal-as. É simples a fórma por que os pretos abrem ou fecham os caminhos. A medida que vão rompendo no mato vão dobrando para o lado exterior do caminho que fazem na sua passagem, as palhas altas que encontram, fechando as outras veredas, já dobrando as palhas no sentido contrario a este, já atravessando um qualquer ramo ou feixe de herva no caminho que querem inutilisar.

Ás dez horas a. m. do dia 23 continuámos de novo a nossa marcha, agora no rumo NO., seguindo por um terreno muito ondulado e pedregoso, eriçado de enormes espinhos. Umas tres horas depois de encetada a marcha encontrámos um cactus de formidaveis dimensões, que deveras me admirou pelo seu gigantesco aspecto, e sinto bem não possuir os conhecimentos botanicos precisos para que a minha analyse se não limitasse ao simples espanto. Pelas duas horas p. m. atravessámos o regato Inhamassacununo, affluente do Casse, que vae desaguar ao Pompue. Foi junto d'aquelle regato que nós estabelecemos o nosso acampamento n'este dia. O Inhamassacununo nasce na serra Chissuo que adiante encontraremos. No dia seguinte, 24, levantámos pelas nove horas a. m. continuando a seguir o rumo NO., pela região de mais difficil transito que tenho encontrado durante todas as minhas viagens. Era uma verdadeira sebe viva de espinhos, d'onde saímos ensanguentados e completamente rotos; e ainda, para mais nos atormentar, tivemos na primeira hora de marcha um terreno semeado de charcos infectos, cujas emanações eram taes que difficilmente se sustinha o vomito. Finda esta hora de indescriptivel martyrio, entrámos em terreno

accidentado, passando vinte minutos depois nas faldas da serra Chissuo, a que anteriormente me referi, e indo acampar junto da margem direita do regato Inhamazize, affluente do Casse. Toda esta região é mui abundante de caça grossa. Alguns dos pretos que mais de perto me acompanhavam disseram-me ter visto tres elephantes grandes. Eu, porém, d'estes animaes só vi os largos caminhos que elles abrem na sua passagem, e cujos cruzamentos encontrei muito a miudo.

No dia seguinte, domingo de Paschoa, encetámos a marcha ás oito horas a. m., e bem amargurada marcha ella foi porque a região que atravessámos não era inferior na impraticabilidade á da vespera. O rumo que seguimos n'este dia foi de NO.4O. proximamente. Perto da uma hora p. m., embocámos o rio Marape, affluente de um outro rio chamado Muira, que desagua no Zambeze. Nasce o Marape na campina Ussenga que nos ficava no ponto de emboque um pouco para O. Uma hora depois vadiavamos o rio Dambe, affluente da margem esquerda do Pompue, e junto á margem d'aquelle rio fizemos n'este dia o nosso acampamento. Nasce o Dambe na pequena serra Inhassana, junto á falda da qual o embocámos. Uns quarenta minutos antes haviamos passado junto á serra Nhaucuma que deixámos á direita.

Pouco adiantámos na viagem do dia immediato, que se resumiu, em hora e meia de marcha com o rumo NO. Mas assim era necessario, já para esperar a volta dos pretos que tinham ido abrir caminho, já a de outros que deviam trazer mantimentos para as forças, e cuja demora nos obrigou a prolongar a nossa paragem ainda por todo o dia 27. Ainda n'este dia se nos vieram reunir uns 300 homens do prazo Gorongoza, dos muitos que ainda faltavam. O frio que sentimos durante a nossa permanencia aqui foi deveras intenso, e obrigou-nos a procurar por vezes o calor do sol. A O. d'este acampamento ficava a serra Inhassago, onde nasce o rio Mupa, affluente do Aruanha; a ENE. a Inhassana; a SE. a Inhacunguo; e a NNO. a Guro; não me foi dado porém calcular, ainda que approximadamente, a distancia a que se achariam estas serras do ponto de observação. Pelas cinco horas p. m. de 27 vieram uns pretos trazendo uma pobre velha indigena, que encontraram no mato, onde, por declarações d'ella se soube que vivia desde que o Macombe foi desbaratado pelo capitão mór, e é ha proximamente tres annos. Como se sustentava e abrigava n'este cerrado mato cheio de feras, e tão distante das povoações, aquella creatura, é o que não pude apurar. Soube aqui tambem pelos pretos que com mantimentos vieram da aringa de Tumbura, estarem ali embaixadas dos mambos do Rupire e Massaua á nossa espera.

Pelas oito horas e trinta minutos de 28 estavamos novamente a caminho no rumo NNO. approximado. Pouco depois das dez horas em-

bocámos um insignificante regato chamado Mupa, da margem esquerda para a direita, e sobre o qual não pude obter mais informações. Proximo ao meio dia estavamos novamente acampados junto de um rio de agua muito opalîna, chamado Mazimachena (agua branca), que vae desaguar na lagoa Tuarancanga (lagoa das gallinhas de mato) que nos ficava para ONO. Aqui nos veiu dizer um dos grandes do Barue, de nome Macaningomba, que as duas embaixadas que estavam em Tumbura se haviam retirado por medo.

Estavamos já muito proximo da região essencialmente montanhosa. As dez, horas o nosso limitado horisonte fechava-se quasi completamente com enormes cadeias de montanhas.

Levantámos d'este acampamento no dia seguinte (29) pouco depois das oito horas a. m. e passada uma hora tivemos que parar por ter havido engano na direcção. Dez minutos depois, rompiamos novamente a marcha no rumo NO. inclinando no fim da jornada d'este dia, e durante uma hora mais para o N. Meia hora depois da partida passámos junto da aringa de Tumbura, onde reside o Macaningomba.

As doze horas e trinta minutos amuçaçámos junto de um pequeno regato sem nome, havendo pouco antes passado junto da povoação de um *inhacuáua* de nome Nhangondo. As ultimas duas horas d'esta jornada foram por terrenos muito irregulares e accidentados, impraticaveis em machila. Estavamos perfeitamente internados nas montanhas que no dia anterior tinhamos avistado.

Na manhã de 30 encetámos o nosso ultimo dia de jornada para o ponto escolhido pelo capitão mór para a reunião geral das forças e preparativos de entrada em campanha. Partimos proximo das oito horas continuando a seguir o rumo NO. por um caminho, ora em rapidos declives, ora em ingremes rampas, peior ainda que o da vespera, durante as primeiras duas horas. Na ultima hora, porém, tornou-se o terreno mais uniforme, até que ás onze horas e trinta minutos acampámos junto da margem direita do Aruanha, no ponto de confluencia do Cauréze, que vem do S., com este rio. Tanto as margens do Cauréze como as do Aruanha são muito arborisadas e pittorescas. Abundam n'este arvoredo as enormes molambeiras, algumas d'ellas verdadeiros collossos. O Aruanha corre em espaçoso leito de areia, mas pouco profundo, e a sua massa de aguas seria insignificante, se não fosse o seu tributario Caureze que n'elle entra com impetuosa violencia.

No dia seguinte (1.º de maio) fui visitar a aringa que o capitão mór aqui mandou construir, e que dista do nosso acampamento uns quinze minutos de marcha para E. No caminho encontrei o pequeno rio Mupa que vem de SO. e que, como já anteriormente disse, nasce na serra Inhassago. Tanto este rio como o Aruanha e o Caureze tra-

zem bastante oiro nas suas areias. Na tarde d'este dia veiu visitar-me um preto de nome Zinto, irmão e indigitado successor do mambo Chiune, e offereceu-me os seus serviços.

No dia seguinte chegou parte das forças de Inhangona, festejada com grande algazarra e toque nos batuques e *biribires* pelas forças já ali acampadas. N'este mesmo dia tratou-se de regularisar o acampamento que ficou disposto do seguinte modo: ao centro e pouco distante da margem do Aruanha o meu abrigo, tendo de um lado o do capitão mór e do outro o do alferes Gama, e em alinhamentos perpendiculares a este de um e outro lado o dos soldados e um outro disponivel para recolher algum indigena importante que nos fosse visitar. Os abrigos das forças desenvolviam-se em tres semi-circulos concentricos, terminando de um lado no Aruanha e de outro no Caureze. O raio do semicirculo envolvente não seria inferior a 400 metros. Uns 20 metros para a frente do meu abrigo, que olhava o rio, estava arvorada a nossa bandeira. O acampamento visto da outra margem apresentava um aspecto surprehendente a que dava mais realce a inclinação do terreno. De noite as innumeras fogueiras das mussaças illuminavam o acampamento e ninguem diria ao vel-o, pela ordem em que se encontrava que se estava tratando de umas forças irregulares. De tarde chegou um enviado que tinhamos mandado a Massaua, dizendo que tanto a gente d'este mambo como a do Rupire havia fugido.

No dia seguinte foi o capitão mór á sua aringa e de volta trouxe tres embaixadores do Rupire. De Massaua não veiu ninguem por terem receio de que os matassem, mas entregaram aos nossos emissarios o presente que era destinado ao governo, e que consistia em tres pequenissimas pennas mal cheias de oiro, além de uma rapariguinha indigena. Os do Rupire trouxeram uma outra pequenita filha do mambo, uma pequena penna meada de oiro, duas enxadas, um quiçapo de farinha e duas manilhas de latão. Recebi os emissarios do Rupire, bem como os presentes que traziam, e enviei outro, já como retribuição, já para lhes fazer nascer confiança e não fugirem. Disseram-me estes por occasião de os receber, que o mambo estava prompto a permittir que os muzungos mandassem ali por sua conta negociar ou fazer casas, mas que de fórma alguma consentiria em que elles propriamente lá fossem. N'este estado de cousas partiu no dia seguinte, acompanhando a embaixada, o Macaningomba com 56 homens de guerra, para se estabelecer entre Rupire e Massaua, aparentando-se ser nosso enviado, mas na realidade para vigiar a gente d'aquellas terras até á nossa chegada. Nada houve de importante no dia 5. Em 6 chegou um outro grande do capitão mór, de nome Magaço, com 200 homens proximamente, resto das forças do Barue que faltavam. No dia seguinte che-

gou a *ensaca* dos *bandasios* de uma das mulheres do capitão mór, de nome Moanga, que reside em Tambura, capital para assim dizer d'este districto de Barue, que ella governa por delegação do capitão mór. Esta *ensaca* é composta de uns 300 rapazes endiabrados (permitta-se-me o termo) o mais que se póde ser, mas tambem muito valentes e destemidos.

No dia seguinte vieram visitar-me os representantes das terras de Marembe (regulo Inhaguo), de Chiria (regulo Chideu), e de Bambe (regulo Inhansôro), e apresentar os seus protestos de amisade e o desejo que tinham de ser subditos fieis do governo: traziam quatro tubos de penna meiados de oiro. Retribui estes insignificantes presentes, alguns d'elles quasi microscopicos, e ordenei que os proprios regulos fossem ter commigo ao acampamento do Rupire. Mandavam estes regulos pedir que lhes enviassem para as suas povoações gente nossa, que os defendesse das incessantes violencias que o Bonga exercia n'elles. Entendi ser muito conveniente satisfazer estes pedidos, porque, podendo muito bem acontecer que algumas forças do Bonga nos viessem incommodar, já tinhamos aquelles postos avançados para lhes difficultar ou impedir a passagem. Para este fim organisaram-se logo os tres pequenos destacamentos pedidos, sob o commando de um muzungo indigena de nome Camboemba, e pela seguinte fórma: Camboemba, 40 homens para as terras de Bamba; Inhacuba, 22 homens para a de Chiria; Chicoacha, 28 homens para Marumbe. O Camboemba levou uma bandeira portugueza para arvorar. Pouco depois partiram os representantes d'aquellas terras acompanhados das respectivas forças e muito satisfeitos. N'este mesmo dia pela tarde formaram todas as forças que ali estavam acampadas, para se lhes passar revista e contarem-se os homens. Apresentaram-se 1:376 homens armados de espingarda e 231 de arco e frecha, que eram os que exerciam o mister de carregadores. Devemos ainda acrescentar aos primeiros os 56 homens que foram com o Macaningomba, bem como os 90 que partiram com Camboemba, o que tudo perfaz 1:522 homens armados de espingarda que o capitão mór apresentou, alem dos 231 de arco e frecha, tambem pagos e sustentados por elle. A isto ainda acresce a falta de 351 homens da Gorongosa que, havendo recebido pagamento, não se apresentaram. Estavam pois ao todo 1:758 homens.

No dia seguinte de tarde veiu um enviado de Chiune visitar-me e trouxe-me uma pequenissima porção de oiro; vinham com elle 8 homens armados de arco e frecha, que elle Chiune me mandava offerecer para me acompanharem na guerra. Chegaram tambem n'este dia, 7 homens mandados pelo Caterére, e entre os quaes vinha um filho do mambo, encarregado pelo pae de me manifestar o desejo que tinha de

manter comnosco relações amigaveis, e de prestar vassallagem ao governo de Sua Magestade. Traziam como presente uma pequena porção de cera, que não excederia 20 kilogrammas.

Embora este mambo tenha culpas antigas no cartorio, não era agora occasião propicia para se tratar do ajuste de contas, e por isso recebi bem a embaixada, que no caso de serem francas e leaes as suas declarações, deveria o mambo Caterére apresentar-se no Rupire, como já determinára a outros mambos. No dia seguinte recebi a visita de dois enviados do mambo Chideu, que me vinham pedir para mandar alguma pessoa nossa para a sua povoação, pois temia ser atacado pelos nossos. Alem d'isto mandava o mambo pedir chá, assucar e cachaça, cousas estas sem as quaes elle não podia passar, por os muzungos assim o haverem acostumado. Deu-lhe para aqui a mania ao pobre mambo, que é muito velho, talvez centenario, e cujas faculdades mentaes estão quasi totalmente perdidas. Não lhe podendo satisfazer o ultimo pedido, tratei do primeiro e mandei que um preto, de nome Tesoura, acompanhasse os emissarios, e ficasse junto do referido mambo para o qual enviei um insignificante presente, com a recommendação de ir ter commigo ao Rupire.

Pelas cinco horas da tarde d'este dia partiu o grande Chicore com 400 homens para tomar as terras do Rupire e Massaua, evitando assim a fuga da gente.

Na manhã do dia seguinte (11 de maio) tratámos de levantar e seguir para as terras do Rupire.

*
* *

Distribuidas que foram as cargas, rompemos a marcha seriam onze horas a. m. do referido dia 11 de maio, e descendo pela margem do Aruanha, embocámos este rio, um pouco a juzante da foz do Mupa. O rio levava muita agua e o emboque, que foi deveras difficil, durou mais de um quarto de hora, chegando nós á outra margem todos mais ou menos encharcados. Continuámos a marcha na direcção NO. por um terreno muito montanhoso e sulcado de profundas ravinas difficeis de transpor.

Pouco depois da uma hora p. m. passámos junto á aringa do Zinto, rodámos para O. até ás duas, e a esta hora paravamos novamente junto do Aruanha para acampar. Pouco depois de chegarmos a este ponto veiu um enviado do Macaningomba dizer que este voltava por haver sido insultado pela gente do Rupire. Chegou á noite o Macaningomba, que nos relatou circumstanciadamente os factos que se haviam passado, e os insultos que elle e a sua força recebêra, tal como o de lhe

apontar as armas, lançarem terra para a cara com as pontas das azagaias, etc., etc., não repellindo elle estas injurias em vista das ordens que tinha recebido, e em que lhe era recommendada a maxima prudencia. Com o Macaningomba vinham tambem os tres primeiros emissarios do Rupire e mais dois, trazendo quatro cabritos de presente, dizendo que vinham novamente, em nome do mambo, repetir os seus protestos de amisade e bem assim, o que já anteriormente haviam dito, que o mambo não podia consentir na entrada dos muzungos nas suas terras. Juntamente com elles vinham uns tres pretos que se me offereceram para cypaes!

Isto que, na verdade parece inverosimil, não passou de uma esperteza saloia da parte do Rupire com o fim de ganhar tempo para fugir com a sua gente. Desconfiando, como era natural, das intenções d'estes emissarios e dos tres adjuntos, entendi que o melhor era prendel-os, já para que não fossem dar parte do que se passava no acampamento, já porque nos poderiam dar algumas indicações valiosas.

Pelas seis horas da manhã do dia seguinte partimos de novo no rumo O., rodando depois para N. até NNO., acompanhados dos oito prisioneiros. Meia hora depois da partida atravessámos o regato Nhampassa, affluente do Aruanha, travessia difficil pelo alcantilado das margens mui altas e pedregosas, e subindo o rio até á sua nascente, entravamos nos dominios do mambo do Rupire. Tratou-se aqui da divisão das forças que levavamos em patrulhas, vedetas, guardas avançadas, etc., visto que tinhamos de marchar durante a noite para chegar de madrugada á aringa principal e atacal-a. Ás duas horas p. m. houve a ceremonia cafreal de *saltar o rabo de guerra,* ceremonia já conhecida e que aqui foi muito modesta, porque as circumstancias não permittiam o tiroteio usual da festa, nem a desabrida gritaria dos pretos. Alem d'isso, faltava o *pombe* para alegrar os timoratos e os tristonhos. Como curiosidade, cito aqui uma das condições essenciaes para que esta *providencial ceremonia,* como os indigenas a julgam, possa surtir o desejado effeito. Saído o indigena de sua casa para uma guerra, são-lhe completamente defezas as relações com qualquer mulher que seja, até que a guerra termine; e se na noite anterior ao dia em que deve *saltar o rabo,* para adquirir a invulnerabilidade, pensarem sequer em alguma, negar-se-hão terminantemente a saltal-o, pois têem a firme crença de que se o saltarem morrerão na guerra. Foram estas as informações que me deram, revestidas da maior seriedade, alguns pretos que não tomaram parte na ceremonia. Simultaneamente com ella procedeu-se á distribuição dos signaes, que consistiam em uma tira de algodão cru de uma braça de comprido, que elles ataram na cabeça, vindo a caír-lhes as pontas presas em nó sobre o peito. Seriam perto

das tres horas quando o preto Zinto, de que já fallei, se me veiu apresentar com 20 homens da sua povoação, armados de arco e frecha, para tomarem parte na guerra.

Ás quatro horas e trinta minutos p. m. partimos novamente, seguindo para O., tendo pouco antes saído o Macaningomba com uma guarda avançada de 300 homens. Pouco depois das cinco horas veiu um preto de nome Janeiro dizer-me que tinha visto no caminho pegadas recentes em direcção opposta á nossa, e em grande quantidade. Ás seis horas parámos sobre uma enorme lage de mais de uma centena de metros de comprimento e de uns 50 de largura. Era deveras enorme, e muitas outras se encontram por aqui com estas e maiores dimensões.

Ás sete horas rompemos novamente á pé e na ordem seguinte: na frente o *sachecunda* Cassecha, dos cypaes do governo, conduzindo a minha carabina *Winchester;* em seguida um moleque do meu serviço, de nome Pungaleca, com uma arma caçadeira de dois canos; depois eu, e successivamente o alferes Gama, o capitão mór, os soldados e a força indigena. Era para admirar o rigoroso silencio e a ordem com que a marcha se executava; ao mais pequenino ruido, ao tossir mais abafado ouvia-se logo um assobio fraquissimo feito por qualquer dos pretos, e tudo voltava ao mais profundo silencio. Apesar de serem perto de 1:000 homens a marchar, quasi se não ouviam.

Pouco depois de partirmos encontrámos uma patrulha que nos disse estar o caminho desembaraçado; e continuámos a marcha até ás sete horas e trinta minutos em que parámos sobre uma outra lage igual á primeira e onde já estava o Macaningomba com a sua gente.

Desembocavam n'este ponto tres caminhos: um vindo de E. por onde cheguei; outro de NNO. que vae dar á Massaua; e um outro de NE. que vae dar á serra dos Muzimos, nas terras do Rupire. O caminho de E. e o de Massaua estavam cortados proximo á lage por dois ramos verdes, ficando apenas aberto o da serra dos Muzimos, e isto junto ás pegadas que ha pouco tinham sido vistas, mais me fez convencer de que eramos seguidos de perto, como de facto eramos.

Pouco depois das sete horas e trinta minutos partiu o Macaningomba novamente, com 400 homens, pelo caminho de Massaua a fim de tomar estas terras e as do Rupire e esperar emboscado até ao ataque que se devia realisar ao romper do dia. Ás oito e meia uma outra força de 350 homens partia directamente para Massaua, dirigida por mozungo Manuel (da povoação do Incheche na Gorongosa) e pelo Zinto, a fim de vigiar a aringa do mambo d'aquellas terras, emquanto se atacasse a do Rupire.

Ficámos, pois, n'aquelle ponto com uns 500 homens. Todos aquelles destacamentos partiram sem o mais pequeno barulho e o nosso

acampamento caíu n'um silencio absoluto. Os pretos, vencidos pelo somno e pela fadiga, dormiam estendidos sobre aquella enorme lage, embrulhados nos seus pannos de algodão cru, a que a luz da lua dava a alvura que muitos d'elles pelo uso já não tinham. Fazia lembrar um cemiterio fornecido de sepulturas. Pelas onze horas mandei levantar para continuarmos a marcha, e á voz de *aramuca* dada muito baixo a um dos meus moleques, e passada como por encanto a todo o acampamento, viam-se, como phantasmas, levantar aquelles vultos brancos, sem que este movimento produzisse o menor ruido. Enrolados os pannos á cintura, e postas as cargas á cabeça, estava em poucos minutos tudo prompto para a marcha. Seguimos a pé, dirigindo-nos para O. e á meia noite parámos novamente já muito proximo das primeiras collinas do Rupire sobre uma outra lage. Dentro em pouco tudo repousava de novo, á excepção de mim, do alferes Gama e das sentinellas. O frio era intensissimo e o copioso orvalho que caía mais o augmentava. As duas horas da madrugada de 13, partiram 6 homens capitaneados por um preto de Tambura, de nome Zerozamala, para irem espiar as aringas do Rupire, e ver o que lá se passava.

Proximo das tres horas e trinta minutos voltou Zerozamala dizendo que havendo chegado mesmo á porta das tres principaes aringas, não ouvíra o menor ruido, nem mesmo vozes, parecendo-lhe que estavam abandonadas.

As cinco horas marchámos novamente e começámos a atravessar muitas collinas de arroz, feijão, amendoim, etc., e ás seis horas fizemos alto em frente da aringa principal. Como não sentisse o menor movimento mandei approximar algumas forças da porta e mettel-a dentro. Entrando n'ella, mal que a porta foi aberta, reconheci que estava effectivamente abandonada: apenas ali se encontravam algumas gallinhas e cabritos, bem como varios *quiturras* com mantimentos. A aringa é de fórma polygonal, irregular, tendo em um dos angulos salientes uma especie de torre circular em tres pavimentos. Foi a esta torre que me dirigi logo que entrei e subindo ao ultimo pavimento ali arvorei a bandeira portugueza, tomando posse d'aquellas terras em nome de Sua Magestade El-Rei. As paredes são construidas como no geral das aringas. Como defeza accessoria tem esta pela parte exterior e a uns 2 metros das paredes, uma sebe viva de espinheiros, quasi completamente impossivel de transpor. Apesar das duas peças de artilheria que levavamos, se a gente d'esta aringa tivesse recolhido o mantimento necessario para seu sustento, e quizesse resistir, não seria sem muita difficuldade que a tomariamos, e só á custa de muito tempo e munições. Interiormente tem esta aringa perto de cem palhotas muito proximas umas das outras, e muitas *quiturras* para mantimentos. O estado

de immundicie em que ella se encontrava era espantoso. Deparámos ali tambem com uma grande porção de panellas cheias de *pombe*, que por medida disciplinar, eu e o capitão mór tratámos de destruir.

Passando minuciosa busca a toda a aringa a ver se encontravamos alguns objectos dos que haviam sido roubados ao capitão Paiva de Andrada, apenas se descobriu uma rede.

Na manhã do dia seguinte (14) procedeu-se ao interrogatorio dos prisioneiros, para ver se se podia descobrir o sitio onde a gente se havia refugiado, pois que no dia anterior o Macaningomba, incumbido d'esta missão, nada podéra saber. Baldados, porém, foram todos os esforços que se empregaram para os prisioneiros o declararem. Mandei-os novamente recolher na aringa, com a possivel segurança, mas ahi pelas dez horas p. m. um d'elles que se pôde desembaraçar da forquilha soltou os outros e intentaram fugir. Foram, porém, surprehendidos pelas sentinellas que déram a voz de alarme e pouco depois pagaram com a vida o seu atrevimento, mortos pelos nossos que saíram em sua perseguição.

No dia 15 mandei varias forças percorrer os montes mais proximos a ver se colhiam algumas indicações sobre os fugitivos. Pela uma hora da tarde dirigi-me a Massaua, acompanhado do capitão mór e alferes Gama, e pouco depois das duas horas estavamos na aringa do mambo principal d'aquellas terras que elle e a sua gente havia abandonado e que se achavam agora occupadas pelas forças do muzungo Manuel e Zinto.

No trajecto atravessei o Nhamusanzára que divide as duas terras. A aringa de Massaua é como a do Rupire, tendo apenas mais duas torres do que esta.

Havia muito pouco tempo que tinha sido reparada, e as construcções interiores davam a perceber que elles se estavam preparando para recolher grande porção de mantimento; ambas as aringas têem poços no interior com bastante agua, quasi impotavel como toda a que n'aquella região se encontra. A aringa de Massaua havia ultimamente sido modificada para este effeito. Mais de quatro quintos talvez de todas aquellas terras estavam agricultados, vendo-se ininterrompidamente enormes varzeas de arroz, amendoim, ameixoeira, tabaco, feijão, etc., o que demonstra que elles se preparavam para uma resistencia tenaz. Pela tarde d'este dia regressei ao Rupire, depois de haver tomado posse d'aquellas terras, e arvorado na aringa a nossa bandeira.

No dia seguinte veiu o grande Magaço dizer-me que desde manhã se estavam ouvindo tiros para SE. Era n'esta direcção que ficava a serra dos Muzimos, onde alguns espias nos tinham vindo dizer que estava refugiado o mambo do Rupire (Inhanpuno), com sua familia, *pnodôros* e grandes.

De tarde vieram uns homens de Macáha, acompanhando uns pretos nossos que tinham ido áquellas terras, com uns fugitivos. Recebi-os e elles disseram-me que o mambo e os das terras Chiserue e Game, tinham delegado no mambo Motoco os seus poderes, para vir áquelle ponto represental-os, e que este estava reunindo a sua gente para se vir apresentar e tomar parte na guerra. Oppuz-me terminantemente a esta procuradoria porque isso seria reconhecer no Motoco uma certa superioridade sobre os outros mambos, que elle effectivamente tem, o que, pela nenhuma confiança que o Motoco me inspirava, não convinha. Tão pouco não acceitei o auxilio da sua força. Isto foram elles encarregados de communicar ao Motoco e aos outros mambos, bem como de lhes dizer que se elles quizessem vir apresentar-se-me e prestar vassallagem, deveria ser pessoalmente, ou por meio de um representante especial de cada mambo, podendo no entanto vir todos juntos, caso tivessem receio.

Perto da noite chegaram oito homens do Macaningomba, que vinham buscar mantimentos para as forças. Por elles soubemos ser exacto o que os espias tinham dito, com relação ao mambo do Rupire. Estavam effectivamente refugiados na serra dos Muzimos, elles e os da sua aringa, ao todo 120 homens e não menor numero de mulheres e creanças. Era no ataque d'esta serra que o Macaningomba se achava empenhado. A serra dos Muzimos é um enorme morro de rocha, isolado, que o Aruanha banha por uma face, de um accesso impossivel em toda a sua circumferencia, e o unico caminho accessivel que tem é de tal ordem, que o inimigo gritava do planalto aos nossos que escusavam tentar subir, pois que ali já tinham ido muitas guerras, e até os proprios landins lá tinham estado varias vezes, e não o poderam tomar, emfim que só ratos ou formigas é que lá poderiam subir. Mas apesar de todas estas difficuldades, tentou o Macaningomba o ataque, dividindo a sua força em tres grupos, um que elle commandava, secundado pelo muzungo Antonio, outro capitaneado por Cambe, e o ultimo por Quira-quiri. Macaningomba encarregou-se de tentar vencer o caminho e cortar a agua aos sitiados, a qual se encontrava a meia encosta, e os outros dois grupos de contornarem a serra e vigiarem os pontos menos ingremes por onde o desespero poderia forçar os sitiados a fugir. Debaixo de um fogo mui vivo dos sitiados e de uma saraivada de pedras, começou-se a subida, e em poucas horas estavam as nossas forças de posse da agua do inimigo. Continuaram a escalada com immensa difficuldade, agora mais abrigados dos tiros de cima pelas anfractuosidades dos rochedos, auxiliando-se mutuamente com as armas para se poderem içar, e perto das seis horas achavam-se já muito proximos do plan'alto. Foram estas noticias que nos chegaram pouco de-

pois das oito horas da noite. Tentei organisar uma expedição por mim propriamente commandada, para subir ao plan'alto e evitar com a minha presença a carnagem desnecessaria. Fui porém demovido do meu proposito, por um lado, pela inaccessibilidade da serra, cujo caminho parecendo praticavel era cheio de cortaduras transversaes, algumas de perto de 4 metros de largura, e que só pretos muito ageis e novos podiam transpor, saltando e indo bater com o ventre na aresta do outro lado; por outro, pela reunião de gente do Motoco e dos mambos de outras terras nos quaes não tinhamos confiança e que de um instante para outro nos podiam vir atacar. Na impossibilidade, pois, de ir pessoalmente ao logar do combate, mandei organisar um reforço para partir na madrugada, commandado pelo grande Magaço, ficando sómente de guarnição á aringa 30 indigenas e nós os brancos com as duas peças de artilheria. Com este reforço e em vista da pequena distancia que os nossos já tinham a transpor para chegar ao plan'alto, o inimigo houve por bem render-se, tendo perdido 35 homens, mortos pelos nossos quando elles se debruçavam para atirar. Effectuada a descida e desalterados da sêde que os havia torturado durante quasi um dia, tentaram os prisioneiros revoltar-se instigados por um filho do mambo, de nome Tandico. Não foi possivel ter mão na nossa gente que saltou em cima d'elles com as facas e machados, e em breve os seus cadaveres juncavam o chão, havendo sido victima tambem o mambo com os seus muzimos, pondôros e grandes. Haviam poupado a vida, porém, ao tal Tandico que me quizeram trazer vivo. Mas este no caminho lançou furiosamente os dentes a um preto da escolta e este o matou, acto continuo. Trouxeram-me, porém, a cabeça, que vi. Era um verdadeiro malvado este preto. A sua palhota, que eu habitei durante o tempo que permaneci na aringa, tinha em volta uma serie de orificios circulares, cujo fim não podia comprehender. Mais tarde soube que elles eram destinados a dar passagem a tiros de frecha que o Tandico, quando se embriagava, costumava atirar aos pretos que passavam. Um refinado monstro. Ás mulheres e creanças que haviam sido feitas prisioneiras mandei dar a liberdade, e posso assegurar a v. ex.ª que foram tanto quanto o permittiram as circumstancias, cumpridos os deveres de humanidade, n'este primeiro conflicto. Das nossas forças não tivemos a lamentar perda alguma de vida; foram, porém, bastantes os feridos, no numero dos quaes entrou o proprio Macaningomba com uma enorme brecha na cabeça, feita por uma pedra.

O preto Chicore, que com uma força tinha ido bater as terras de Massaua, a ver se encontrava os fugitivos, apenas se tinha entretido em agarrar algumas pobres pretas, as quaes, logo que chegaram, mandei em paz.

Mandei-lhe ordem para que elle continuasse para O., a fim de tornear uma montanha, onde se dizia que a gente de Massaua se refugiára.

As tres horas da tarde de 19, veiu apresentar-se-me um preto de nome Tire, dono de uma das muitas aringas das terras do Rupire, acompanhado da sua gente, uns 80 homens talvez. Vinha dizer que não tendo tomado parte nas violencias praticadas contra o capitão Paiva e o seu infeliz companheiro, antes havendo sempre aconselhado o mambo a que não procedesse d'aquella fórma, pelo que esteve em risco de perder a vida, não tinha motivo algum para fugir, e por isso se deixára ficar na sua aringa emquanto durou a guerra.

Agora, porém, que ella tinha acabado, apressava-se a vir apresentar-se com a sua gente, pedindo que lhe desse liberdade, e compromettendo-se a ser vassallo fiel do governo, a quem desejava servir. Como este preto já fosse conhecido do Macaningomba, e tido e havido como honrado, dei-lhe a liberdade que me pedia e á sua gente, e nomeei-o, alem d'isso, *inhacuaua* do Rei n'aquellas terras, visto que elle pela sua ascendencia tinha os conhecimentos precisos para exercer o logar. Foi até sobre as indicações d'elle que se delimitaram nos termos de posse estas terras.

No dia 20 chegou o preto Tesoura, que eu tinha mandado para a aringa do mambo Chideu, acompanhado de uns filhos d'este mambo, que traziam de presente um quissapo de farinha e uma enxada que, por não ter gallinhas, mandava o mambo para comprar o *chiçarre*, como era uso da terra. A enxada, que acompanha este relatorio como curiosidade, é fabricada pelos indigenas com ferro ali mesmo extrahido. Em toda aquella região fabricam os indigenas em geral os objectos de ferro de que necessitam com mineral que elles proprios exploram.

Em vista da provecta idade do mambo, consenti que um dos filhos fosse ter commigo ao acampamento do Aruanha, como representante do pae, para prestar vassallagem. Na tarde d'este dia veiu tambem um filho do mambo Caterere, acompanhado de 8 homens como contingente de auxilio. Disse elle que o mambo não podéra vir por estar doente. Isto era completamente falso. O verdadeiro motivo porque o mambo não veiu, foi o susto que o accommetteu ao chegar á falda da serra dos Muzimos, vendo o estendal de cadaveres que ali havia. Agradeci, mas não acceitei o auxilio dos taes homens, e despedi-o, ordenando-lhe que dissesse ao mambo para me vir fallar ao acampamento do Aruanha, quando ali regressasse.

Na mesma tarde partiram as forças do Macaningomba e Magaço, para atacarem a serra onde se dizia estar refugiado o mambo de Massaua e a sua gente, devendo fazer caminho pela aringa principal onde

se achavam as forças do muzungo Manuel e do Zinto, para estas se lhes reunirem, pois que tendo Massaua muita gente, prudente era levar mais força.

Reunidas que foram, marcharam logo, e avistando uns pretos do inimigo que andavam a colher mantimento n'uma varzea proximo da aringa, e que desataram a fugir, correram todas as forças no seu encalço, pois que era de crer que elles se fossem refugiar onde estivesse a outra gente. N'esta corrida levaram as forças até ás onze horas da noite, em que entraram nas terras de Game, onde os massauas estavam refugiados em tres aringas, que, mal chegaram os nossos, elles começaram a defender tenazmente. Emquanto pequenos contingentes vigiavam as outras duas, o grosso da força capitaneado pelo Macaningomba e pelo Magaço atacava a primeira; estes dois homens, apenas armados de uns pequenos cacetes, animavam os combatentes e distribuiam com mão prodiga grossa pancadaria nos seus que tentavam recuar, e em um ou outro inimigo que lhe surgia pela frente, isto com o sangue frio mais admiravel que se póde imaginar. São innegavelmente dois valentes. Igualmente são dignos de notar-se o muzungo Manuel e muzungo Antonio; este, que v. ex.ª conhece, já na escalada das serras dos Muzimos foi, apesar da sua idade, um dos primeiros que se approximou do plan'alto.

Conseguiram os nossos transpor a sebe viva de espinheiros que contornava a aringa, e assenhoreando-se das seteiras abertas nas paredes, faziam fogo a esmo para dentro da aringa que estava atulhada de gente. Uma bucha ainda incandescente caíu por acaso em cima do tecto de uma das palhotas que começou a arder, e em breves instantes era a aringa uma verdadeira fornalha. Os que tentaram fugir, saltando as paredes, caíam feridos pelos tiros dos nossos. Não escapou ninguem.

O expediente que o acaso lhes deparava para destruir a aringa, foi aproveitado com vantagem no ataque das outras duas. Era quasi como loucos que elles avançavam sobre as outras aringas, rasgando as carnes para atravessarem a sebe, para se assenhorearem das seteiras e promoverem o incendio. Todo o dia e noite seguinte e ainda até ás dez horas da manhã de 22, estiveram os nossos empenhados n'esta horrenda tarefa, ficando tudo reduzido a cinzas. Não é exagerado computar-se em 1:800 as victimas que o inimigo teve n'estes ataques. Infelizmente, porém, não entrou no numero d'ellas o mambo de Massaua que com o de Game se haviam ido refugiar nas terras de Chiserue. Embora me penalisasse deveras tamanha mortandade; que os pretos comparavam o numero das victimas com os cabellos da minha barba, e que até o proprio capitão mór, já tão acostumado a estas guerras, estava deveras impressionado, vejo que de outra fórma não poderia ter

sido pela desesperada resistencia que os nossos encontraram. Foram trinta e seis horas de combate sem treguas, e nada admira que elles se enfurecessem com tão demorada lucta, onde tivemos 1 morto, 18 feridos muito gravemente e perto de 40 com ferimentos menores, mas ainda assim importantes. Cabe fallar aqui de um esplendido remedio que possue o capitão mór para a cura de feridas, quer feitas por instrumento cortante ou perfurante, ou contundente, quer por armas de fogo, cujos effeitos, como presenciei, são admiraveis. Junto a este relatorio encontrará v. ex.ª a formula d'este balsamo, não com os nomes scientificos das plantas que n'elle entram, mas sim com os da lingua d'este sertão.

Pelas duas horas da tarde do dia 23 recolheram as forças que vinham de atacar as aringas de Game, e apesar da má impressão que me causou a noticia da horrorosa hecatombe que tinha havido, não pude deixar de louvar a valentia dos quatro grandes que commandaram as forças e que são dignos dos mais levantados elogios, sobretudo os dois primeiros, Macaningomba e Magaço, pela intrepidez e sangue frio com que avançavam destemidos á frente dos seus, animando-os para o combate.

N'este mesmo dia fui com o Tire a uma eminencia entre as terras de Rupire e Massaua para elle me indicar os limites das terras, as quaes constam dos respectivos termos de posse, e que seria fastidioso repetir aqui. Por essa occasião, soube que a nascente do rio Nhamesanzára era na serra Chipsamoro, que fica para SE. da aringa do Rupire nas terras de Chiserue, e que é affluente de Muzé que demora para NO. da mesma aringa.

No dia 24 fui novamente á aringa principal de Massaua, a fim de lhe passar busca, e ver se ali encontrava alguns objectos dos roubados ao capitão Paiva, como já havia feito no Rupire. Apenas se encontraram muito deteriorados, uns restos de uma mala, uma outra rede e um cesto de verga. Por um prisioneiro massaua soubemos que a uns 50 metros da aringa estavam os restos do esqueleto do infeliz operario Severino Sörensen. Dirigimo-nos para o logar indicado e de facto encontrámos uns poucos de ossos de esqueleto humano, por cuja grandeza não duvidámos ter, como havendo pertencido ao pobre operario, que era de mui elevada estatura. Junto d'esses ossos, encontrava-se ainda um bocado de casca de arvore, que os massauas lhe haviam posto, depois de o terem despido completamente. Mandei abrir ali mesmo uma cova, onde foram sepultados aquelles restos, assignalando-a com uma cruz rustica de madeira, o mais que se póde conseguir n'aquella occasião. Achavam-se igualmente dispersos por ali varios papeis pertencentes ao capitão Paiva de Andrada, dos quaes quiz o capitão mór tomar conta.

Ficou assim cumprida a sabia ordem que v. ex.ª se havia dignado dar-me; desaggravado o paiz do insulto recebido, na pessoa de um seu distincto official, e demonstrado, mais uma vez, ao mundo culto, que Portugal sabe, póde e quer desempenhar-se dignamente das obrigações que lhe competem como potencia colonial.

As terras que assim passaram ao nosso dominio são muito ferteis, mas humidas, pantanosas e insalubres. Os pequenos regatos que as banham, geralmente de agua quasi impotavel, são todos ricos em oiro, e este metal constitue o artigo exclusivo de commercio dos indigenas, que vão aos mercados de Tete e Sena permutal-o a fazendas. A indole d'este gentio é má. São deveras amigos de rixas, d'onde as guerras intestinas em que andam continuamente uns com os outros. Isto explica tambem a existencia n'estas terras de mais de oitenta aringas, todas fortes. Um preto qualquer que podesse reunir a si mais uns vinte ou trinta, declarava-se independente do mambo, construia a sua aringa, e no outro dia, se tivesse ensejo e força, ía atacar o proprio mambo e roubal-o.

Foi esta desharmonia por um lado, e por outro o terror de que ficaram possuidos pelo exagero do numero de homens, que lhes foram contar que nós levavamos, que nos tornou mais facil a victoria, pois que, embora ainda não tivessem recolhido os mantimentos, se se houvessem defendido fóra e dentro das aringas, havia de nos ser difficil vencel-os, pois que a gente de armas dos dois mambos, ou antes das duas terras reunidas, não devia andar longe de 7:000 homens. Foi para esta hypothese que o capitão mór, apesar de haver marcado o numero de 1:000 homens para comporem a expedição, o elevou a perto de 2:300, contando tambem com as fugas, que de facto se deram de perto de 400 da Gorongoza.

No entretanto, nenhuma exigencia fez a este governo o capitão mór por este augmento de forças, e o pagamento limitou-se ao que primeiramente se havia combinado.

É de justiça consignar aqui este facto, para que v. ex.ª se digne tomal-o na consideração que elle merece.

Uma outra occasião, poderiam os inimigos ter aproveitado para nos desbaratar completamente, sem que por nossa parte podessemos quasi apresentar resistencia.

Foi durante a marcha que de noite fizemos para atacar a aringa do Rupire, por caminhos cheios de meandros, que quasi totalmente desconheciamos, e em que um mato muito denso protegia as emboscadas. Felizmente para nós, elles não souberam aproveital-a. Ainda hoje, que o perigo está totalmente passado, me vem muitas vezes á idéa esse enorme risco que corremos, e em que n'aquella occasião nem

sequer pensámos. E melhor foi assim, porque não tinhamos meio á nossa disposição para o evitar, e imperiosamente se tornava necessario correl-o.

Não era pois esta empreza tão cheia de facilidades e tão isenta de perigos, como ao principio se apresentou.

No dia 25 chegou um enviado do grande Camboemba, que ainda se acha agora nas terras de Masembe, acompanhando um filho de mambo Inhansôro, e outro do Inhanguo, encarregado pelos referidos mambos de prestar vassallagem ao governo e pedir auxilio contra o Bonga, que agora mais o ameaça por elles terem feito causa commum comnosco, chegando o grande do Bonga, de nome Pindiriri, que está áquem Mazoe, a atacar as forças do Camboemba, quando ellas se dirigiam para as terras d'aquelles mambos, do que resultou ficarem feridos tres dos nossos, e do inimigo tres mortos e muitos feridos.

Veiu tambem n'este dia um filho do mambo de Motoco, de nome Grupire, o qual disse que todo aquelle sertão se achava apavorado pela mortandade que tinha havido, e que os mambos vizinhos não colimariam este anno as suas terras com receio de novo ataque. Disse mais que o mambo de Massaua, Nhautare, se achava, como já sabiamos, refugiado nas terras de Chiserue, e que este mambo se recusava a entregal-o, dizendo que, se quizessem, o fossem lá buscar, pois elle não tinha receio de guerra.

A necessidade que eu tinha de regressar, quanto antes a esta povoação, por isso que contava ter pouco depois de aqui chegar de seguir para Muzila, inhibiu-me de castigar, como mereciam, as bravatas d'este mambo, e bem assim de tomar posse de todo aquelle sertão até ao Mazoê, ou inda alem, o que seria tarefa n'esta occasião facil, attenta a grande força moral que a nossa gente havia adquirido sobre todo aquelle gentio.

Ainda n'este dia, e depois de conferenciar largamente com o capitão mór, resolveu-se que o grande Macaningomba com 400 homens ficasse de guarnição nas terras adquiridas para Portugal, a fim de evitar que o modo de ser d'aquellas terras voltasse á antiga. Não podendo, porém, conservar-se ali por muito tempo aquelles homens, pois que, cansados de guerra, estão contrafeitos e desejosos de voltarem para suas casas, e tornando-se de absoluta necessidade que aquellas terras não fiquem desguarnecidas de gente nossa, para que se não perca o trabalho e dinheiro que aquella occupação custou ao paiz, assim o faço constar a v. ex.ª para que se digne determinar por melhor sobre este assumpto deveras momentoso.

Estabelecida assim a occupação effectiva d'aquellas terras, cumpria-me recolher á séde do districto.

No dia 26, pelas oito horas e quarenta minutos da manhã, encetavamos a marcha de regresso pelo mesmo caminho da ida, até ao nosso acampamento na margem direita do Aruanha, onde chegámos no dia 27, proximo do meio dia. Fomos ali recebidos com estrondosos festejos pela mulher do capitão mór e sua gente, fazendo-se a ceremonia de espalhar farinha sobre as nossas cabeças, o que é para o indigena signal de maior contentamento.

No dia seguinte (28) veiu um enviado do Tire dizer-me que este já havia mandado chamar um preto de Massaua, da sua confiança para que ali ficasse como *inhacuaua* e pedia-me que o nomeasse. Não tenho agora presente o nome d'este preto. Do Macaningomba veiu tambem um emissario participar-me que os fugitivos do Rupire começavam a voltar, e pedir-me que lhe dissesse se os devia receber. Aos emissarios do Tire, respondi que podia elle em meu nome nomear *inhacuaua* de Massaua, o preto que elle propunha. E ao Macaningomba mandei dizer que recebesse todos os fugitivos, quer do Rupire, quer de Massaua, que se fossem apresentando, fazendo-lhes ao mesmo tempo constar, que se deveriam sujeitar ao pagamento do *mussôco* que lhes fosse imposto. Novamente lhe recommendei que procurasse pelos meios ao seu alcance haver ás mãos o mambo de Massaua, tendo, porém, sempre em vista a maior prudencia.

No dia 29 partiram as forças do praso Gorongosa, e com ellas foram soldados que me haviam acompanhado. Em 30 chegaram os mambos Caterere, Chiune e Inhamaringa, e um filho do mambo Chideu, representando seu pae, os quaes prestaram vassallagem ao governo de Sua Magestade Fidelissima pela fórma que consta dos respectivos termos, que n'esta data envio tambem para a secretaria geral.

Como nada mais houvesse a resolver de momento n'este ponto, continuei a viagem de regresso, partindo no dia 31 pelas seis horas da manhã no rumo ENE. Pelas nove horas atravessei o rio Inhassôe; ás onze, o Tongué; á uma, o Nhandoma; e depois com pequenos intervallos, o Rucussue, o Ussoma e o Inhassave, todos affluentes do Aruanha, chegando pouco antes das duas horas á aringa do *inhacuaua* Sazana, onde pernoitei.

No dia seguinte (1.º de junho) parti pouco depois das seis horas da manhã no rumo do dia anterior, embocando proximo das oito horas o rio Inhamagose, ainda afluente do Aruanha. As nove horas parámos na povoação de Inhacassango na margem direita do Muere, onde fomos recebidos com estrepitosos festejos. Passámos á uma hora e trinta minutos junto da aringa de Chingose, indo pernoitar á povoação do Morôe, onde cheguei pouco depois das quatro horas.

Pelas seis horas da manhã de 2, e na direcção E. continuei a mar-

cha por um pessimo caminho, entrando ás sete horas e trinta minutos no leito secco do rio Inhandima, que segui durante quinze minutos, passando depois para o Inhamacombe, por onde caminhei até ás oito horas e trinta minutos, hora a que cheguei á aringa de Pangara na margem esquerda d'este rio, e em que fui festivamente recebido. O rio Inhamacombe é afluente do Muira de que já fallei, indo este entrar no Zambeze, proximo do Bandar. Passei n'esta aringa o dia 3, esperando os carregadores que haviam ficado para traz. O capitão mór, que estava um pouco doente, ficou n'esta aringa, que lhe pertence, e eu, acompanhado só do alferes Gama, parti no dia seguinte pela uma hora e trinta minutos da tarde no rumo de SE. por um caminho bastante incommodo. Ás tres horas e trinta minutos emboquei o rio Uapenhere, affluente do Inhamacombe, e ás quatro horas e trinta minutos fomos parar na aringa de Sungué na margem esquerda do Muira, onde ficámos. Deixámos esta aringa no dia seguinte pelas seis horas e trinta minutos da manhã e caminhando no rumo de SE. chegámos á aringa de Inhangona na margem esquerda do rio d'este nome, affluente do Pompue, e onde fomos recebidos como nos outros pontos com demonstrações de alegria. Aqui nos demorámos todo o dia 6, ainda por causa dos carregadores retardatarios.

Pelas seis horas da manhã do dia 7 continuámos a marcha por um pessimo caminho e no rumo SSE., embocando com pequenos intervallos, alem do rio Inhangona já citado, quatro insignificantes rios, o ultimo dos quaes ás nove horas e dez minutos, se chamava Casse, do qual já fallei, e são todos affluentes do Pompue. Pouco depois das dez horas entrei no leito d'este rio que subi por cinco minutos, acampando na mesma *mussaça* em que tinha ficado na minha viagem de ida.

O caminho que depois segui no regresso foi o que tinha levado na ida, e por isso nada mais se me offerece aqui registar, a não ser a minha chegada a esta povoação, que se effectuou no dia 10 do mez de junho findo, pelas quatro horas da tarde, tendo durado pois os trabalhos de expedição sessenta e um dias.

*
* *

Cumpre-me agora significar aqui o meu reconhecimento ao benemerito capitão mór Manuel Antonio de Sousa, ao alferes Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, e ás praças que me acompanharam, pela dedicação e boa vontade de que sempre me deram mostras, durante esta expedição trabalhosa, soffrendo com a maxima resignação os incommodos e fadigas que sempre acompanham estes espinhosos trabalhos.

Não posso tão pouco deixar de escrever mais uma vez n'este relatorio os nomes dos dois grandes do capitão mór, Macaningomba e Magaço, dois verdadeiros assombros de coragem e valentia, e que tanto contribuiram, auxiliados pelos muzungos indigenas Manuel e Antonio, para o bom resultado d'esta expedição.

Todos estes individuos me cumpre recommendar á magnanimidade de v. ex.ª

Resta-me agora pedir a v. ex.ª a sua critica benevolente para este insignificante trabalho, que procurei fazer o mais minucioso que me foi possivel.

Acompanha-o tambem um esboço do acampamento do Aruanha, desenhado pelo alferes Gama, e um roteiro d'esta expedição, coordenado sob indicações do presente relatorio pelo secretario d'este governo, o capitão Moraes Pinto.

Deus guarde a v. ex.ª Secretaria do governo em Gouveia, 3 de julho de 1886.—Ill.mo e ex.mo sr. conselheiro governador geral da provincia de Moçambique.=O governador, *Francisco Izidoro Gorjão Moura,* major.

III

VASSALLAGENS

Termo de posse das terra do Rupire

Copia.—Aos 13 dias do mez de maio de 1886, pelas seis horas da manhã, achando abandonada a aringa principal, residencia do mambo Inhampuno, que me propunha bater em vista das instrucções de s. ex.ª o conselheiro governador geral, de 13 de novembro de 1885, tomei posse das terras do referido mambo, em nome de Sua Magestade El-Rei de Portugal. Este territorio é limitado ao N. pelo rio Inhamessanzára, ao S. pelo rio Aruanha, a O. pelo rio Musé e terras de Massaua, e a E. pelas terras de Chiune; tendo na sua maior extensão de N. a S. approximadamente 30 milhas, e de E. a O. 25 milhas approximadamente. E para constar fiz lavrar o presente auto, que vae por mim assignado como governador do districto, e sobrescripto por Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, que serviu de secretario, que tambem assigna.

Lavrado na aringa principal do mambo Inhampuno, aos 13 de maio de 1886.=*Francisco Izidoro Gorjão Moura,* major, governador.= *Alfredo Adolpho Ludovice da Gama,* alferes.

Está conforme. Secretaria do governo em Gouveia, 23 de junho de 1886.=O secretario do governo, *J. C. de Moraes Pinto,* capitão.

Termo de posse das terras de Massaua

Copia.—Aos 15 dias do mez de maio de 1886, pela uma hora da tarde, tomei posse em nome de Sua Magestade El-Rei de Portugal, da aringa principal, residencia do mambo Inhautare, e terras de Massaua do seu dominio, que por terem sido encontradas abandonadas, haviam sido occupadas por uma parte da força que fazia parte da expedição do meu commando. Estas terras são limitadas ao N. pelo rio Musé, ao S. pelo rio Inhamessanzára, a E. pelas terras de Chideu, e a O. pelas terras de Béza; têem na sua maior extensão de N. a S., 24 milhas; de E. a O., 36 milhas, tudo approximadamente. E para constar fiz lavrar o presente auto, que vae por mim assignado como governador do districto, e sobrescripto por Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, que serviu de secretario, que tambem assigna.

Lavrado na aringa principal do mambo Inhautáre, aos 15 de maio de 1886.=*Francisco Izidoro Gorjão Moura,* major, governador.=*Alfredo Adolpho Ludovice da Gama,* alferes.

Está conforme. Secretaria do governo em Gouveia, 23 de junho de 1886.=O secretario do governo, *J. M. de Moraes Pinto,* capitão de infanteria.

Termo de vassallagem do regulo Chideu

Copia.—Aos 30 dias do mez de maio de 1886, n'este acampamento da margem direita do rio Aruanha e confluencia do rio Canrese, pelas doze horas do dia, estando presente o sr. Francisco Izidoro Gorjão Moura, major de cavallaria do exercito de Portugal e governador do districto de Manica, commigo Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, alferes da provincia de Moçambique e commandante da força militar do mesmo districto, nomeado escrivão *ad hoc,* compareceu acompanhado pelo capitão mór de Manica e Quiteve, coronel honorario de segunda linha, Manuel Antonio de Sousa, o filho do regulo Chideu, por nome Gosi, mandado por seu pae, e declarou que por ordem d'este vinha constituir-se subdito obediente de Sua Magestade El-Rei de Portugal, sob cuja bandeira desejava viver, compromettendo-se, em nome de seu pae, a pagar tributo á fazenda publica, logo que em terras do Rupire ou Massaua se ache estabelecido um posto sufficientemente forte para lhe poder garantir a sua segurança, pelo que em nome do regulo Chideu seu pae, prestava juramento de fidelidade da fórma seguinte: Eu Gosi, por mandado de meu pae, o regulo Chideu, juro pela minha fé e por todos os meus parentes já fallecidos, que desde hoje em diante

a mandado de meu pae Chideu, me declaro vassallo e obediente ao governo de Sua Magestade El-Rei de Portugal, ás leis vigentes e ás auctoridades constituidas a quem prometto prestar todo o auxilio, sempre que me seja pedido.

E de tudo se lavrou este termo de vassallagem, que vae assignado pelo sr. governador do districto o major de cavallaria Francisco Izidoro Gorjão Moura, por Manuel Antonio de Sousa, que assigna por Gosi, representante do regulo Chideu, e por mim, Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, escrivão *ad hoc*, que o escrevi. = *Francisco Izidoro Gorjão Moura*, major de cavallaria, governador do districto de Manica. = A rogo de Chideu, *Manuel Antonio de Sousa*, capitão mór de Manica e Quiteve. = *Alfredo Adolpho Ludovice da Gama*, escrivão *ad hoc*.

Está conforme. Margem direita do Aruanha, 30 de maio de 1886. = O governador, *Francisco Izidoro Gorjão Moura*.

Está conforme. Secretaria do governo do districto de Manica, séde provisoria em Gouveia, 20 de junho de 1886. = O secretario do governo, *J. C. de Moraes Pinto*, capitão.

Termo de vasallagem do regulo Inhamaringa

Copia. — Aos 30 dias do mez de maio de 1886, n'este acampamento da margem direita do rio Aruanha, junto á confluencia do rio Caurese, pela uma hora da tarde, estando presente o sr. Francisco Izidoro Gorjão Moura, major de cavallaria do exercito de Portugal e governador do districto de Manica, e commigo Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, alferes da provincia de Moçambique e commandante da força militar do mesmo districto, nomeado escrivão *ad hoc*, que este termo escrevo, compareceu acompanhado do capitão mór de Manica e Quiteve, Manuel Antonio de Sousa, coronel honorario de segunda linha, o regulo Inhamaringa, e declarou que desejava viver para o futuro sob a bandeira portugueza, como subdito obediente e fiel, compromettendo-se a pagar tributo á fazenda publica logo que haja em terras do Rupire ou Massaua um posto portuguez bastante forte para lhe poder garantir a sua segurança; e pelo que prestou juramento da fórma seguinte: Eu Inhamaringa, juro pela minha fé e pelos meus parentes já fallecidos, que de hoje em diante me considero vassallo e obediente ao governo de Sua Magestade El-Rei de Portugal, ás leis vigentes e ás auctoridades constituidas, ás quaes prometto prestar auxilio sempre que me seja pedido. Assim o juro.

E de tudo se lavrou este termo de vassallagem, que vae assignado

pelo sr. governador do districto, o major de cavallaria Francisco Izidoro Gorjão Moura, pelo capitão mór de Manica e Quiteve Manuel Antonio de Sousa, que assigna por Inhamaringa, e por mim, Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, escrivão *ad hoc,* que o escrevi. = *Francisco Izidoro Gorjão Moura,* major de cavallaria, governador do districto de Manica. = A rogo de Inhamaringa, *Manuel Antonio de Sousa,* capitão mór de Manica e Quiteve. = *Alfredo Adolpho Ludovice da Gama,* escrivão *ad hoc.*

Está conforme. Margem direita do Aruanha, 30 de maio de 1886. = O governador, *Francisco Izidoro Gorjão Moura,* major.

Está conforme. Secretaria do governo em Gouveia, 20 de junho de 1886. = O secretario do governo, *J. C. de Moraes Pinto,* capitão.

Termo de vassallagem do regulo Caterére

Copia. — Aos 30 dias do mez de maio de 1886, n'este acampamento na margem direita do rio Aruanha, junto á confluencia do rio Caurese, pelas duas horas da tarde, estando presente o sr. Francisco Izidoro Gorjão Moura, major de cavallaria do exercito de Portugal, governador do districto de Manica, e commigo Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, alferes da provincia de Moçambique, commandante da força militar do mesmo districto, nomeado escrivão *ad hoc,* que este termo escrevo; compareceu, acompanhado do capitão mór de Manica e Quiteve, Manuel Antonio de Sousa, coronel honorario de segunda linha, o regulo Caterére, e declarou que desejava para o futuro viver sob a bandeira portugueza, como subdito obediente e fiel, comprommettendo-se a pagar tributo á fazenda publica logo que haja em terras do Rupire ou Massaua um posto portuguez bastante forte que lhe garanta a sua segurança futura, visto ser mais do que qualquer outro constantemente incommodado pelas correrias da gente do Mutaça; pelo que prestou juramento da fórma seguinte: Eu Caterére juro pela minha fé e por todos os meus parentes já fallecidos, que de hoje em diante me considero vassallo e obediente ao governo de Sua Magestade El-Rei de Portugal, ás leis vigentes e ás auctoridades constituidas, ás quaes prometto prestar auxilio sempre que este me seja pedido. Assim o juro.

E de tudo se lavrou este termo de vassallagem, que vae assignado pelo sr. governador do districto, o major de cavallaria Francisco Izidoro Gorjão Moura, pelo capitão mór de Manica e Quiteve, Manuel Antonio de Sousa, que assigna por Caterére, e por mim, Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, escrivão *ad hoc,* que o escrevi. = *Francisco*

Izidoro Gorjão Moura, major de cavallaria, governador do districto de Manica. = A rogo de Caterére, *Manuel Antonio de Sousa*, capitão mór de Manica e Quiteve. = *Alfredo Adolpho Ludovice da Gama*, escrivão *ad hoc*.

Está conforme. Margem direita do rio Aruanha, 30 de maio de 1886. = O governador, *Francisco Izidoro Gorjão Moura*, major.

Está conforme. Secretaria do governo em Gouveia, 20 de junho de 1886. = O secretario do governo, *J. C. de Moraes Pinto*, capitão.

Teamo de vassallagem do regulo Chiune

Copia. — Aos 30 dias do mez de maio de 1886, e n'este acampamento da margem direita do rio Aruanha, junto á confluencia do rio Caurese, pelas onze horas da manhã, estando presente o sr. Francisco Izidoro Gorjão Moura, major de cavallaria do exercito de Portugal e governador do districto de Manica, e commigo Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, alferes da provincia de Moçambique e commandante da força militar do mesmo districto, nomeado escrivão *ad hoc*, que este termo escrevo, compareceu, acompanhado pelo capitão-mór de Manica e Quiteve, Manuel Antonio de Sousa, coronel honorario de segunda linha, o regulo Chiune, e declarou que desejava para o futuro viver debaixo da bandeira portugueza, como subdito obediente e fiel, compromettendo-se a pagar tributo á fazenda publica, logo que haja em terras do Rupire um posto portuguez bastante forte para lhe poder garantir a segurança futura, pelo que prestou juramento da fórma seguinte: Eu Chiune juro pela minha fé e por todos os meus parentes já fallecidos, que de hoje em diante me considero vassallo e obediente ao governo de Sua Magestade El-Rei de Portugal, ás leis vigentes e ás auctoridades constituidas, ás quaes prometto prestar auxilio quando este me for requisitado. Assim o juro.

E de tudo se lavrou este termo de vassallagem, que vae assignado pelo sr. governador do districto, o major de cavallaria Francisco Izidoro Gorjão Moura, pelo capitão mór de Manica e Quiteve, Manuel Antonio de Sousa, que assigna por Chiune, e por mim, Alfredo Adolpho Ludovice da Gama, escrivão *ad hoc*, que o escrevi. = *Francisco Izidoro Gorjão Moura*, major de cavallaria, governador do districto de Manica. = A rogo de Chiune, *Manuel Antonio de Sousa*, capitão mór de Manica e Quiteve. = *Alfredo Adolpho Ludovice da Gama*, escrivão *ad hoc*.

Está conforme. Margem direita do Aruanha, 30 de março de 1886. = O governador, *Francisco Izidoro Gorjão Moura*, major.

Está conforme. Secretaria do governo em Gouveia, 20 de junho de 1886. = O secretario do governo, *J. C. de Moraes Pinto*, capitão.

IV

APPROVAÇÃO DO GOVERNO GERAL

Tendo-me sido presente o relatorio do governador do districto de Manica, ácerca da campanha que por minha ordem, e conforme as minhas instrucções de 13 de novembro de 1885 elle foi dirigir nos territorios do Bire e nas terras dos mambos do Rupire e Massaua, que haviam hostilisado e roubado cobardemente o capitão de artilheria do exercito de Portugal, Joaquim Carlos Paiva de Andrada, quando em viagem pacifica de exploração n'aquella região, bem como a sua comitiva, chegando mesmo a extraviarem e assassinarem um seu companheiro europeu, subdito estrangeiro;

Tendo-me constado o rigoroso castigo por elle infligido áquelles rebeldes potentados, que pela sua injustificada attitude tornaram indispensaveis medidas extraordinarias de severidade, a fim de que tão pernicioso exemplo não viesse a ser imitado por outros chefes;

Constando-me mais a maneira como o dito governador se houve para conseguir a vassallagem dos regulos Caterére, Chideu, Chiune e Inhamesinga, cujos territorios, juntamente com os dos dois mambos derrotados constituem uma vasta area de paiz, onde assim ficou definitivamente implantada a auctoridade portugueza;

Considerando a coadjuvação que ao referido governador, para o bom exito d'este valioso serviço, prestaram o capitão mór de Manica e Quiteve, coronel honorario Manuel Antonio de Sousa, o alferes da guarnição d'aquelle districto Alfredo Adolpho Ludovice da Gama e algumas praças d'aquella guarnição, além das forças irregulares do commando do capitão mór;

Considerando finalmente o salutar exemplo que este acontecimento deve produzir no animo dos outros potentados vizinhos, e quanto elle deve contribuir para a robusta consolidação e segura dilatação gradual da influencia nacional n'aquelles ricos e pouco conhecidos sertões:

Hei por conveniente sanccionar, em nome do governo de Sua Magestade, as conquistas dos territorios do Rupire e Massaua e os avassallamentos dos regulos Caterére, Chideu, Chiune e Inhamesinga, louvando por tão brilhante feito o governador do districto de Manica, major de cavallaria do exercito de Portugal, Francisco Izidoro Gor-

jão Moura, o capitão mór de Manica e Quiteve, coronel honorario Manuel Antonio de Sousa, o alferes Alfredo Adolpho Ludovice da Gama e mais praças da guarnição de Manica, bem como as forças irregulares que tão bem cumpriram todos os deveres que lhes incumbiam.

As auctoridades e mais pessoas, a quem o conhecimento d'esta competir, assim o tenham entendido e cumpram.

Palacio do governo geral da provincia de Moçambique, 23 de julho de 1886. = O governador geral, *Augusto de Castilho.*

(*Boletim official de Moçambique*, 24 de julho de 1886.)

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 8

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.º 8

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

DIRECCÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM
J. V. MENDES GUERREIRO
JOAQUIM JOSÉ MACHADO
FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS
DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO
JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA
J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR
JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO
JOÃO HENRIQUE ULRICH

Casa da Sociedade — Rua Capello, n.º 5

RELAÇÕES DE PORTUGAL COM SIAM

E DAS MODERNAS ALLIANÇAS D'ESTE PAIZ COM AS POTENCIAS ESTRANGEIRAS

I

Antigamente os povos da grande peninsula Indo-China eram governados por dezenas de pequenos despotas que disputavam entre si a posse do seu territorio.

Na provincia do norte do actual Siam governava em Sangkalock um certo Phya Uttong que, tomando uma grande preponderancia sobre os reis seus vizinhos, augmentou os seus dominios; e mandando reconhecer os paizes do sul, os enviados levaram ao seu conhecimento a existencia de uma ilha ampla e fertilissima no meio do rio Chan Phya, conhecido hoje pelo nome de Mé-nam, palavra siameza que significa, «rio». Phya Uttong resolve mudar a sua capital para esta ilha e vem com effeito, em 1350 da era christã, lançar ali os fundamentos de uma grande cidade a que chamou Ayuthia, que no futuro foi theatro de grandes desastres e grandes glorias para o imperio siamez.

Foi tambem ali que este paiz começou a ter relações com todos os outros povos do oriente.

Os seus dominios foram-se alargando prodigiosamente, a ponto de em 1500 ter por tributarios, alem de outros reis do norte e leste, todos os potentados da peninsula malaia, excepto Malaca, que se conservava rebelde á suzerania de Xajá Thirát, que governava Ayuthia, a este tempo coberta já de templos de oiro.

Em 1508 já os portuguezes dominavam uma grande parte da India, e conhecedores das riquezas e grandeza de Malaca informam d'isto el-rei D. Manuel, que faz equipar uma esquadra com o fim determinado de descobrir aquella região. A esquadra parte de Lisboa em abril d'este mesmo anno, e o seu chefe Diogo Lopes de Sequeira, depois de aportar em Sumatra, deixa um padrão na cidade de Pedir e outro em Pecem e chega a Malaca em 11 de setembro de 1509. Foi bem recebido, mas traiçoeiramente, e seria morto se uma moura, que

tinha uma hospedaria, o não tivesse avisado. Voltou para Lisboa, deixando ficar alguns prisioneiros, entre os quaes Duarte Fernandes, que aprendeu a lingua malaia. Affonso de Albuquerque, que se tinha assenhoreado de Goa, resolve partir para Malaca e dá-lhe o primeiro assalto em 1511. Embora um pouco ficticia a posse d'este novo porto, Albuquerque resolve mandar um emissario ao rei de Siam offerecer-lhe asylo.

Um junco china chamado Pulata partia para Ayuthia e o emissario escolhido foi Duarte Fernandes, que levou ao rei, de presente, uma espada guarnecida de oiro esmaltado. Foi este o primeiro portuguez que entrou em Siam, cujo rei o recebeu muito bem e com grande satisfação por ver que os portuguezes tinham abatido o orgulho d'aquelles que considerava seus vassallos, mas que eram rebeldes.

Duarte Fernandes volta de Ayuthia e com elle uma embaixada de el rei, mostrando o seu contentamento por os portuguezes terem tomado Malaca, e uma carta para D. Manuel, acompanhado de valiosos presentes. Na volta d'este embaixador foram a Siam Antonio de Miranda de Azevedo e Duarte Coelho, acompanhado de outros, pelos quaes mandou el-rei presentes de subido preço.

Foram estas as primeiras relações que Siam teve com europêus.

No que diz respeito á tomada de Malaca, as relações entre Portugal e Siam caminhavam como de commum interesse. Porém alguns revezes succederam aos primeiros impetos de gloria, e, entre outros prisioneiros, Simão Rengel é vendido em leilão e comprado por um mouro que o conduziu a Meca. Um fidalgo siamez que estava ao serviço de Malaca ficou captivo dos portuguezes, a quem o pae do dito fidalgo resgatou em 1518, dando uma nau carregada de mantimentos.

Fernão Peres de Andrade tinha partido para a China em 1517 com nove naus e com elles alguns padres que começaram a prégar o christianismo nos imperios da China e do Japão.

Uns trezentos soldados portuguezes tinham ficado ao serviço do rei de Camboge e acabaram por se estabelecer no paiz, introduzindo ali a religião christã.

Os portuguezes, que em grande numero se tinham espalhado por todos os portos do oriente, reanimaram de vida e de prestigio com a chegada a Goa do apostolo S. Francisco Xavier, que pelo seu zêlo e virtudes era o exemplo de todos os missionarios.

O Pegú, Siam, Malaca, a Cochinchina, o Tonquim, emfim todos os povos da Indo-China, contavam já milhares de christãos convertidos por uns tres mil ou quatro mil portuguezes dispersos, mais ou menos dirigidos por padres jesuitas e dominicanos.

Quando os birmanes invadiram o Pegú, a frota era commandada

por Cayeiro, um portuguez corajoso que, com perto de dois mil compatriotas, estava ao serviço do rei Mandára.

Em 1543 este poderoso monarcha, cioso do rei de Siam, que possuia sete elephantes brancos, mandou-lhe pedir um, que foi recusado, e por isso levantou um exercito de trezentos mil homens e setecentos elephantes de guerra. Este formidavel exercito, commandado pelo portuguez Diogo Soares, entra no territorio de Siam; mas o rei d'este paiz tambem tinha portuguezes ao seu serviço; o seu exercito de quatrocentos mil homens era commandado por quatro marechaes de campo, dos quaes dois eram portuguezes, que o rei queria ter sempre ao seu lado.

Os dois exercitos encontram-se e os reis seus chefes travam um combate singular; mas o elephante do rei de Siam fugiu e a rainha Surijô-Thai, que montava outro elephante, combateu corajosamente, mas morreu e o inimigo pôde penetar até Ayuthia, que foi sitiada.

Por falta de viveres Diogo Soares levantou o cerco e evacuou Siam.

Mas em 1547 o rei de Pegú, desejoso de possuir elephantes brancos, vem pôr novo cerco a Ayuthia e o rei consente emfim em dar quatro elephantes. Em 1558 Phra-Naret, bem auxiliado pelos portuguezes, jura uma guerra mortal ao rei do Pegú, e atacando-o nas fronteiras traz dez mil captivos.

Na Cochinchina e no Tonquim o christianismo tinha tomado um grande desenvolvimento, a ponto dos reis desconfiarem do seu poder, e receiosos de perderem a confiança do seu povo, expulsam todos os christãos, que, uns fogem para Macau e outros refugiam-se no Siam. Por esta occasião, em 1570, Christovão Diogo, portuguez, expulso do Japão, vem procurar refugio no Camboge, e é o primeiro europeu que penetra no interior e que vê e annuncia ao mundo as soberbas ruinas de Augkor e do majestoso templo de Nagkon Wat, sustentado por mais de seis mil columnas de magnifico marmore.

Depois da tomada e posse definitiva de Malaca, muitos navios de guerra portuguezes, perseguindo os piratas, íam até Siam, onde o rei empregava os tripulantes nas suas guerras.

Foi assim que algumas centenas de portuguezes se fixaram perto de Ayuthia, d'onde, juntamente com outros christãos, pediram de Goa alguns padres jesuitas, dominicanos e franciscanos, os quaes estabeleceram tres freguezias de quinhentas almas cada uma, vivendo sós até 1662, epocha em que chegou a Siam a primeira missão franceza com o bispo de Bérythe.

Um padre dominicano dá um plano para uma fortaleza que foi construida em Ayuthia e que ainda hoje é a melhor e mais regular fortaleza de todo o Siam. Os portuguezes fundiram canhões e sempre a artilheria foi servida pelos christão.

Em 1578 Phra Naret fez guerra aos cambogianos; vencendo-os fez milhares de prisioneiros, e mandando matar o rei, teve a barbara coragem de lavar os pés no sangue fervente do inimigo.

Augmentadas assim em 1589 as forças do rei de Siam, que tinha uma confiança quasi absoluta nos portuguezes, resolve atacar e vingar-se do rei de Alva e Pegú.

Põe em marcha um formidavel exercito, cujos principaes commandos foram dados aos portuguezes, e atravessando as collinas que dominam o golfo de Bengala descem como rapinas, assolando tudo até á beira-mar e de tudo ficam pacificos possuidores.

Era brilhante o triumpho para ficarem sem premio aquelles que eram a causa d'elle. O rei de Siam concede novos privilegios aos portuguezes, e receando o desforro ou a vingança d'aquelles que acabava de vencer a titulo de recompensa, offerece ao rei de Portugal o porto de Marthabam por meio de embaixadores que enviou au vice-rei da India.

Estes embaixadores voltam corregados de presentes e acompanhados de um dominicano, que foi muito bem recebido pelo rei de Siam, com o qual concluiu um tratado muito vantajoso para Portugal.

Uma nova embaixada em 1621 fez com que o rei de Siam pedisse de Goa religiosos de S. Francisco para prégarem o Evangelho nos seus estados, construindo-lhes igrejas e offerecendo-lhes riquezas que nunca foram acceitas.

Em 1656 governava um tio de Phra Narai, o qual tentando violar-lhe uma irmã, este coadjuvado por mil e quinhentos portuguezes que havia em Siam, forçou o palacio, e o tio rei, querendo escapar-se disfarçado no meio da multidão, foi apunhalado por um portuguez.

Phra Narai subiu ao throno com o auxilio dos portuguezes, a quem sempre foi grato. Viveu até 1688, epocha em que uma revolução derrubou os grandes edificios da liberdade e progresso implantados no paiz pelo celebre grego Constantino Falcão, para começar uma perseguição aos christãos e um periodo e abatimento que não devia acabar senão um seculo depois.

II

O tratado de Munster tinha legitimado as conquistas dos hollandezes no oriente, garantindo-lhes a propriedade dos archipelagos das Molucas e de Java, em prejuizo dos hespanhoes e portuguezes que primeiro os tinham colonisado. A companhia hollandeza das Indias fundada em 1605 tinha adquirido grossos capitaes com o rendimento medio de 22 por cento, e com o auxilio de dezeseis mil navios, mais

de dois terços da totalidade dos navios do mundo n'aquella epocha. Isto não podia deixar de ser olhado com uma certa inveja por Colbert, o grande ministro de Luiz XIV, que a seu turno fundou a companhia franceza das Indias orientaes. Mas a França não tinha tido um tratado de Munster; precisava de conquistar, e as suas conquistas começaram pela fé.

Em 1651 tinha-se formado em França a grande sociedade de padres para prégarem o Evangelho e em 1659 são nomeados tres bispos.

O bispo Bérythe parte para Siam, onde chega em 1662. Vae alojar-se no campo dos portuguezes, onde em nome do arcebispo de Goa lhe pedem os papeis do papa.

Isto deu origem a certas desintelligencias, em virtude das quaes a missão franceza refugia-se no campo dos hollandezes, que a este tempo possuiam o melhor do commercio de Siam.

Os francezes começaram a prégar em portuguez, o que foi causa de maiores aggravos. De Goa vae um encarregado missionario a Siam pedir a expulsão das missões francezas e depois vae outro de Macau com o mesmo fim.

Os francezes expedem um dos seus para ir a Roma, passando por Inglaterra e França. Este emissario obtem de Luiz XIV protecção perante o papa Clemente VII, que em 1669 expede uma bulla permittindo as funcções episcopaes a M. de Heliopolis, que então estava em Siam, podendo exercer as ditas funcções em todos os paizes que não fossem do dominio dos portuguezes ou hespanhoes.

Falta entrarmos com um elemento importante para a historia d'esta epocha.

Constantino Falcão, um grego feito protestante, tinha conseguido ser o primeiro ministro do rei de Siam depois de se fazer catholico, o que jurou na igreja dos jesuitas portuguezes, convertido por Antonio Thomás, que, passando por Ayuthia, ía para as missões portuguezas do Japão.

Primeiro ministro e manejando todos os negocios de Siam, casou em 1682 com uma portugueza vinda do Japão, por nome Guiomar de Pina.

Se Portugal não tivesse apenas acabado de recuperar a sua indepedencia ou se tivesse podido tambem recuperar o seu prestigio no oriente, Falcão, que precisava de um apoio estrangeiro, não procuraria outro senão o dos portuguezes.

Este lhe conviria mais porque, alem de ter as sympathias do paiz, tinha uma cidade sua a 2 leguas da côrte, com tres igrejas, um seminario e uma população de mais de dois mil habitantes, e gosava de um grande prestigio para a guerra.

Porém Falcão sabia que não podia contar com recursos de Lisboa

e precisava de evitar a conquista de Siam pelos hollandezes, que se tinham assenhoreado de Malaca.

A guerra entre a França e a Hollanda tinha feito de Luiz XIV o grande rei da Europa, e Falcão decide-se a pedir a amisade da França, para onde partiu uma embaixada siameza que naufragou no Cabo. Sabendo d'isto Luiz XIV, manda a embaixada a Siam. O chevalier de Chaumont é recebido com a maior deferencia, e partindo para França leva de presente a Luiz XIV a cidade de Zingora, em posição propria para defender Siam das forças hollandezas.

Falcão pede ainda a Luiz VIV algumas tropas e em 1687 chegam doze companhias com oitocentos homens, que vão alojar-se nas fortalezas de Bangkok; o rei de Siam e o seu ministro grego estavam bem seguros dos hollandezes e julgaram-se ao abrigo tambem do que podessem fazer os descontentes do paiz.

Porém o numero d'estes ultimos augmentava, na côrte por verem que um estrangeiro os domina, nos pagodes por verem que a religião christã é protegida e progride em detrimento da sua.

Os hollandezes, que começam a ver a concorrencia ao seu commercio, fazem parte commum com os nobres e os padres do paiz, intrigando os francezes.

D'ahi a revolução de 1688.

Pitraxa, chefe da conspiração, apodera-se do palacio e do rei em Louvô, e manda matar Falcão. Os francezes começam a soffrer uma guerra cruel, á qual têem de ceder, indo muitos refugiar-se nas christandades portuguezas, que conservam o seu prestigio por meio da sua inactividade natural por falta de padres instruidos, no meio de gente habil na intriga e na politica do paiz.

Este periodo vantajoso aos interesses da França terminou com o poder do novo monarcha, que, tendo vivido nos pagodes e affecto á sua religião, expulsou todos os francezes, respeitando todavia os christãos portuguezes, que davam asylo aos outros estrangeiros, a quem curavam e soccorriam, levando-lhes o alimento ás prisões. Esta caridade não foi bem vista pelos siamezes, que condemnaram alguns a servirem os elephantes, o que ainda assim não era muito degradante.

Durante dezenas de annos Siam viveu na anarchia interior, sem que outras potencias estrangeiras viessem entremetter-se, o que é de certo devido ao abatimento da Hollanda, ao começo do desenvolvimento da Inglaterra e emfim ás evoluções politicas por que passou toda a Europa no seculo XVIII.

Em 1758 recomeçou a guerra dos birmanes por causa dos elephantes brancos. O rei de Ava vae cercar Ayuthia, e depois de dois annos de resistencia apodera-se d'esta capital, reduzindo-a a cinzas.

O rei de Siam escapa-se para os bosques e morre de miseria.

Os francezes que, em decadencia, conservavam as suas missões, foram novamente expulsos e captivos para o Pegú, juntamente com os padres portuguezes. O bispo de Trabaca é conduzido com os christãos portuguezes para o mesmo destino; mas no caminho, os portuguezes, armados de coragem, derrotam os seus conductores birmanes e fogem para o Camboge. Só o bispo seguiu o seu destino.

Em 1767, emquanto Ayuthia se via a braços com estes males e na dependencia de um conquistador cruel, um governador de uma provincia do norte, por nome Phya-Thak, homem corajoso, prevendo a ruina da capital, reune uns mil homens decididos e retira-se para as montanhas de Nakhon-Najok, onde se defendeu sempre dos inimigos. Phya-Thak parte para Bang-plasoi, onde foi acclamado rei, e d'ahi para Rayong, reunindo sempre homens de boa vontade.

Depois de atacar a Cochinchina e o Camboge, que submette á sua auctoridade, volta ás ruinas fumegantes de Ayuthia e extermina os inimigos sem piedade. D'ahi parte para Bangkok, que toma para sua residencia em 1769.

Os christãos, dispersos por uma tal catastrophe, começam a reunir-se em Bangkok e os portuguezes conseguem erigir a igreja de Santa Cruz.

Phya Thak, o libertador da patria, mostra-se cruel e os seus mandarins eram batidos de *rotang*. D'ahi uma conspiração que obrigou o rei a fazer-se *talapão*. O primeiro ministro apodera-se do throno e, transportando o palacio para a margem oriental do *Mé-nam,* fundou o Bangkok moderno em 1782. Este usurpador, que é o primeiro rei da dynastia actual, tomou o nome de Phra-Phute-Cháo-Luang e reinou até 1811.

Depois das novas residencias dos christãos em Bangkok, eram estes outras tantas ovelhas sem pastores. A França manda padres e o seu bispo. Os portuguezes, depois de muitos pedidos para Goa, obtêem que de lá lhes mandem alguns padres, que se retiram cobertos de miseria. Emfim, em 16 de abril de 1782, frei Francisco das Chagas, da ordem dos prégadores, é nomeado em Goa para ir a Siam e vae.

Ciosos do prestigio que tinham ainda os portuguezes, os padres francezes, mais instruidos e fortes, começaram a intrigal-os com o fim de se verem livres do padre Chagas, concebendo para isso um plano muito original. Fizeram crer aos siamezes que a cidade de Goa regorgitava de pedras preciosas e que o padre Chagas, que dispunha de muita influencia, poderia lá obter milhões d'ellas para ornamento dos seus *pagodes* e do palacio real. Emfim, em 12 de dezembro de 1784, conseguem que o rei de Siam ordene ao padre frei Francisco das Cha-

gas que vá a Goa comprar: seis cattes de esmalte fino de differentes qualidades; rubins finos de primeira sorte, um milhão; ditos de segenda sorte, dois milhões; esmeraldas finas de côr verde, um milhão d'estas duas grandezas: o, O.—*(Esta lista foi encontrada nos doc. ant. do consulado.)* Mas dinheiro nem um real! Era manifesta a cilada. O padre Chagas partiu e com elle o ultimo facho da luz do christianismo de Portugal, luz que não devia voltar senão com o brilho de tantos milhões de pedras preciosas, impossiveis de obter! E com elle se foi tambem para sempre o prestigio de Portugal, o que aliás é devido ás evoluções do seculo. Os desgraçados portuguezes, que ficavam em Bangkok, não cessavam de escrever e representar para Goa, pedindo padres até 1790, anno em que receberam, com data de 4 de maio, uma carta do arcebispo, primaz do Oriente, dizendo-lhes que o secretario da propaganda lhe tinha feito constar por dois breves que a missão de Siam não pertencia aos portuguezes, mas sim aos vigarios apostolicos; que bem sabia que os portuguezes tinham uma colonia com seu capitão, mas em Roma havia informações em contrario, e era necessario tratar da questão por Lisboa na curia romana; e que no entretanto deviam os christãos aproveitar-se dos padres francezes, pois que alem d'isso os padres dominicanos não tinham com que sustentar-se».

Os portuguezes iusistiam em pedir padres, até que em 1806 o arcebispo de Goa, frei Manuel, lhes dá um desengano formal, ordenando-lhes «que entreguem aos missionarios apostolicos da propaganda as suas igrejas, capellas e tudo o mais que tivessem em seu poder e que se fizessem humildes ovelhas da propaganda, pois teriam o inferno por certo se continuassem a ser rebeldes». Calaram-se os portuguezes com medo do tremendo papão, e assim passaram aos vigarios apostolicos as missões portuguezas de Siam que de direito nos pertenciam.

Desde que não houve padres portuguezes e que o novo rei concedeu a liberdade de consciencia, as missões francezes progrediram e começaram a construir igrejas nos logares que tinham sido concedidos para as igrejas dos padres portuguezes.

Em 28 de dezembro de 1786 ainda o rei de Siam escreve para Portugal, concedendo o estabelecimento de uma feitoria em Bangkok, a qual ainda hoje possuimos e é onde se acha o edificio do consulado, em roda do qual se tem formado modernamente uma grande cidade estrangeira que liga com o palacio fundado em 1782 em uma extensão de 7 kilometros, e contando uma população superior a um milhão de habitantes.

III

O seculo XIX apresenta-se com um caracter differente. A propagação da fé e o espirito guerreiro dos seculos anteriores cede o campo ao commercio internacional e á influencia ingleza.

Senhora da India, de todo o golfo de Bengala e de todas as posições importantes da costa occidental malaia até Singapura, era natural que a Inglaterra começasse a olhar para Siam com certa cobiça.

Em 1816 o embaixador Canning estabeleceu as bases de um commercio regular, sem comtudo obter dos siamezes outras vantagens. Adam, Crawford, Dangerfield, em 1821, fallam do commercio e dos interesses que podiam vir ao Siam, mas este paiz olha desconfiado para a Inglaterra, porque esta tem contribuido para a desannexação dos potentados do sul da peninsula malaia. Parker e depois Neale, em 1852, querem mais commercio e mais garantias para elle, mas Siam recusa formalmente o estabelecimento de um consulado inglez.

Em 1833 Siam concluia com a America um tratado, no qual foi concordado que, se para o futuro Siam permittisse o estabelecimento de consulados de qualquer nação com excepção do de Portugal, a America podel-o-ía estabelecer tambem.

O que este tratado tem de mais curioso é que foi exigido pelos siamezes que d'elle se fizesse uma traducção em portuguez. Porém não devemos admirar-nos d'isto, porque o portuguez foi a lingua diplomatica de Siam até áquella data. Constantino Falcão, o ministro grego de Phranarai, fallava o portuguez, e todos os documentos officiaes nas relações de Siam com a França eram traduzidos em portuguez. O padre Tachard escrevia o portuguez, e n'esta lingua prégaram os missionarios francezes. O tratado com a America é o ultimo documento d'esta ordem traduzido em portuguez, e prova que até áquella epocha o inglez não era conhecido em Siam.

N'esta mesma data os siamezes dirigem uma expedição á Cochinchina, de onde trazem milhares de captivos, entre os quaes mil e quinhentos christãos, sendo muitos portuguezes que foram servir nas fortalezas.

Em 1851 o principe Cháo-fá foi enthronisado com o nome de Somdet-Phra-Paramander-Maha-Monkut, etc., que deu o primeiro passo, concluindo tratados de amisade e commercio com as nações estrangeiros. É o pae do actual rei.

Em 1855 Bowring enceta as negociações e em 1856 foram assignados tratados com outras potencias, que d'essa data começaram a estabelecer os seus consulados.

Só Portugal tinha tido a regalia de um consulado desde 1820, pre-

ferindo assim todas as outras nações pelo espaço de trinta e seis annos.

Mas infelizmente, durante todo este periodo, Portugal soffria todos os males da guerra civil, tendo como resultado natural o esquecimento das colonias e de todos os negocios do estrangeiro.

A nossa rehabilitação de 1820, nos negocios de Siam, foi pois uma chimera, e as vantagens incontestaveis da nossa situação poderiam dar-nos uma preponderancia, se tivessem sido aproveitadas. Mas não o foram, e a Inglaterra, sempre vigilante e com a sua politica absorvente, herdou-nos este direito, que tem sabido cultivar, obtendo resultados fabulosos.

Darei aqui uma lista dos representantes de Portugal em Siam desde 1820.

Primeiro consul

Carlos Manuel da Silveira, consul desde fins de 1820 até 5 de maio de 1833. Veiu acompanhado de um secretario e de um destacamento de um cabo e quatro soldados. Segundo as instrucções que trouxe, conseguiu que fosse approvado um tratado, que foi o preliminar dos tratados de 1856.

Segundo consul

Marcellino de Araujo Rosa. Tomou posse em 5 de maio de 1833 e exerceu o cargo até 22 de julho de 1852. Trouxe os presentes do estylo, sem esquecer os presentes ao capitão do porto, que era o portuguez José da Piedade.

Primeiro encarregado

Joaquim Maximiano da Silva, secretario. Ficou encarregado desde a saída do consul Rosa até 22 de março de 1855.

Terceiro consul

Frederico Moor. Tomou posse em 22 de março de 1855 e exerceu o cargo até 28 de abril de 1868.

Segundo encarregado

José Maria Fidelis da Costa. Esteve encarregado desde 28 de abril de 1868 até 16 de setembro do mesmo anno. É hoje director da alfandega de Bangkok.

Quarto consul

Guilherme Ferreira Vianna, o primeiro consul vindo de Lisboa, tomou posse em 16 de setembro de 1868 e exerceu o cargo até 25 de setembro de 1869. Morreu afogado, mas ha dados incontestaveis de que se suicidou.

Terceiro encarregado

Joaquim Vicente de Almeida, secretario, foi encarregado desde 25 de setembro de 1869 até 11 de maio de 1873.

Quinto consul

Eduardo Pereira Leite, commissionado de Macau, exerceu o cargo desde 11 de maio de 1873 até 2 de outubro do mesmo anno.

Quarto encarregado

Joaquim Vicente de Almeida, encarregado desde 2 de outubro de 1873 até 15 de janeiro de 1875.

Sexto consul

Antonio Feliciano Marques Pereira. Foi consul desde 15 de janeiro de 1875 até 1 de abril de 1881.

Quinto encarregado

Francisco Badorell Xavier, secretario, foi encarregado desde 1 de abril de 1881 até 6 de junho do mesmo anno.

Setimo consul

Henrique Jeronymo Prostes, foi consul desde 6 de junho de 1881 até 22 de novembro de 1882.

Sexto encarregado

Francisco Badorell Xavier, foi encarregado desde 22 de novembro de 1882 até 4 de novembro de 1883.

Oitavo consul

Cancio Jorge, commissionado de Macau, foi consul desde 4 de novembro de 1883 até 16 de maio de 1884.

Setimo encarregado

Ernest Satoir, ministro de Inglaterra, foi encarregado desde 16 de maio de 1884 até 15 de setembro do mesmo anno.

Oitavo encarregado

Daniel Goularte, foi encarregado desde 15 de setembro de 1884 até 22 de julho de 1886.

Nono consul

O actual.

Dar-lhe-hei mais duas tabellas curiosas.

Estrangeiros em Siam

Designação	Homens	Mulheres	Menores
Homens estrangeiros	283	–	–
Empregados do governo siamez	62	–	–
Portuguezes ao serviço de Siam	9	–	–
Portuguezes diversos	30	–	–
Mulheres estrangeiras	–	48	–
Mulheres portuguezas	–	11	–
Menores estrangeiros	–	–	120
Menores portuguezes	–	–	28
	384	59	148
Total	591 pessoas		

População approximada de Bangkok

Mouros, indios, malaios, chinas, etc., sob a protecção ingleza	50:000
Chinas sujeitos á jurisdicção siameza	500:000
Estrangeiros	591
Diversos estrangeiros orientaes	409
Siamezes ao serviço do palacio	2:500
Mulheres no palacio	500
Principes e mandarins	1:000
Escravos	20:000
Padres budhistas (talapões)	25:000
Siamezes	450:000
Total	1.050:000

Bangkok, dezembro de 1887.=*Frederico Antonio Pereira*, S. S. G. L. consul de Portugal.

CAMPANHAS DA ZAMBEZIA

I

RELATORIO DO GOVERNADOR DE SENA

Ill.^mo e ex.^mo sr.—Em cumprimento das instrucções dadas a este governo por s. ex.ª o sr. conselheiro governador geral da provincia, organisou-se uma columna de operações composta das forças irregulares de que dispõe o capitão mór do districto, coronel honorario Manuel Antonio de Sousa, das do capitão mór de Chicôa Ignacio de Jesus Xavier e das de Anselmo Henriques Ferrão e Zacharias Henriques Ferrão, de Sena. A esta força encorporaram-se dois officiaes inferiores e dez cabos e soldados da guarnição do districto, commandados pelo alferes Augusto de Mello Sarria, com quatro bôcas de fogo Hotchkiss, assim como doze cabos e soldados do destacamento de caçadores n.º 2 estacionado em Sena.

Com a força do capitão mór de Chicôa, veiu tambem o primeiro sargento de caçadores n.º 5 Vicente, Antonio José Lobato de Faria.

Contratadas as forças dos particulares acima designadas, e reunidos em Pangala todos os materiaes e munições para a campanha a emprehender, ordenou-se a reunião das forças do districto em Pangala, e as de Ignacio de Jesus Xavier proximo do rio Inhampurre, por ser d'ali o melhor ponto de partida para o territorio em que tinham de operar.

Na qualidade de commandante militar de Sena, parti no dia 25 de agosto com as forças apresentadas por Anselmo Ferrão e Zacharias Ferrão em numero de dois mil homens com destino a Pangala, onde cheguei em 30 e a força em 2 de setembro.

Em Pangala achavam-se já o governador d'este districto, Carlos Maria de Sousa Ferreira Simões, o sr. major do estado maior de artilheria Joaquim Carlos Paiva de Andrada, a força militar com a artilheria e o sr. coronel honorario Mauuel Antonio de Sousa, com grande numero dos cypaes por elle apresentados.

Durante o tempo gasto na reunião dos materiaes e engajamento das forças irregulares, todos julgaram que a expedição se destinava a bater o regulo M'otoco, e só os principaes chefes sabiam que ella se destinava ao regulo de Massangano e seus alliados.

Depois da minha chegada a Pangala, principiaram as forças a seguir para os pontos que já lhes estavam destinados. O dia 4 de setembro foi o designado para principiar o ataque ás aringas do Bonga. Na tarde do dia 3 seguiram para Zeca os srs. governador Simões, major Paiva de Andrada e Manuel Antonio de Sousa. O sr. governador Simões estava já muito doente e todos instámos com elle para que não seguisse viagem n'este dia, mas foi impossivel convencel-o a deixar-se ficar e tratar a febre biliosa que parecia ter.

As aringas da região do Muira e as da margem do Zambeze, entre a foz d'este rio e Chacupadeza, foram as destinadas á força de Sena,

Na madrugada do dia 3 para 4 levantei com esta força, um soldado da guarnição do districto com uma peça Hotchkiss e tres soldados do destacamento de Sena, e seguindo o leito do Nhamacombe estavamos em frente da aringa de Fuquiza pelas onze horas a. m. Da aringa deram alguns tiros que não alcançaram a força. Tomaram-se posições e rompeu um vivo fogo de parte a parte, que terminou pelas cinco p. m., com a tomada da aringa e morte de toda a guarnição.

Fuquiza estava prevenido, e ali tinha toda a sua gente de Téza e uma força vinda de Massangano, auxilios que de pouco lhe valeram porque todos lhe morreram. Era minha tenção ficar na aringa tomada e d'ali seguir para a de Chincupete; porém um cypae que andava passando revista ás palhotas, procurando alguma cousa que rapinar, ao abrir uma recebeu no peito uma zagaiada de um preto inimigo que ali estava refugiado.

O cypae, ferido, entendeu que o melhor meio que tinha de se desfazer do seu inimigo era o de deitar fogo á palhota onde elle se achava, o que fez acto contínuo. A palhota incendiada communicou fogo ás outras, d'estas passou á madeira da aringa, e em pouco tempo povoação e aringa eram uma enorme fogueira. Era entrada a noite e não havia tempo de se fortificar o acampamento, e por este motivo fomos acampar em Chapananga. Todo o dia 4 foi passado em marcha e fogo, não havendo mesmo tempo de se cozinhar, de fórma que todos nos achavamos fatigados, e por este motivo resolvi passar em Chapananga o dia 5.

Em 6 ainda tive de ficar n'este acampamento, porque no dia antecedente não houve tempo de accommodar convenientemente todos os feridos que tinhamos do fogo em Fuquiza, e aproveitei este dia para ir com duzentos homens á aringa tomada. Parti logo de manhã e

em pouco tempo estava no local; da aringa não existia um pau. Mandei proceder ao enterramento dos mortos no leito do Muira e regressei ao acampamento. No caminho o preto Pire-pire, grande dos cypacs e que na tomada da aringa mostrou uma coragem inacreditavel em preto, apresentou uma corda com cento e quatro nós, dizendo-me que era o numero de mortos que tinha encontrado do inimigo. Pelas informações que hoje tenho, sei que morreu muita mais gente.

No acampamento não encontrei novidade alguma, e o capitão mór Anselmo Ferrão entregou-me um officio em que me participava que tendo durante a minha ausencia procedido á contagem da força, viu que no fogo do dia 4 tinham morrido doze dos nossos homens. Principiaram logo os preparativos para na madrugada do dia 7 seguirmos sobre Chicopote; ainda houve pedidos para que se ficasse mais tempo esperando noticias das forças que operavam em Zeca, mas fiz ver que nada havia que justificasse a nossa demora e que se tornava necessario seguir no dia seguinte.

Na madrugada do dia 7 deixámos o acampamento de Chapananga e tomando o leito do Muira seguimos sobre Chincopote; porém a pouca distancia a força agrupada pedia para que se escolhesse outro caminho. O leito de Muira, no sitio em que nos achavamos, é muito cheio de rochedos e em pontos quasi impraticavel, principalmente para os conductores de cargas.

Mandaram-se alguns homens ver se havia outro caminho; e em pouco tempo voltaram estes homens dizendo que um pouco adiante havia uma passagem para caminho melhor. Continuámos a marcha e na passagem designada a força partiu n'uma corrida desordenada, indo encontrar em Vundi apenas trezentos homens; o resto tudo tinha fugido. As cargas tinham sido abandonadas, excepto as munições e a peça, que vinham juntas commigo e mais brancos que me acompanhavam.

Em 8, a noticia de uma horrorosa desgraça principiou a correr pelo acampamento, que era ter fugido a força que operava em Zeca e terem sido mortos todos os brancos; n'este dia mais cem homens nos abandonaram.

Em 9 continuou fugindo gente, e em 10 só havia uns noventa e tantos homens. N'este dia recebi um officio do sr. major Paiva de Andrada em que me dava conhecimento da morte do desgraçado governador Ferreira Simões. A maneira por que se passou este triste acontecimento já em meu officio informei v. ex.ª

Participava-me tambem o sr. major Paiva, ter sido tomada em 5 a aringa de Pendirire, tendo no ataque a esta aringa sido ferido o alferes Augusto de Mello Sarria, ferimento que já deve estar curado.

No mesmo officio era-me entregue o governo interino do districto.

Demorei-me em Vundi, julgando que a pouca força que restava se conservava fiel e e fortificando-me n'aquelle logar evitava qualquer massacre ás povoações do Barué e Chiramba, e podia esperar reforço; porém em virtude do que se passou até 10 e das noticias que recebi das outras forças, resolvi recolher todas as munições no deposito de Pangala, despedir o capitão mór e o sargento mór Anselmo e Zacharias para Sena, e eu ir reunir-me por Zeca ao srs. major Paiva de Andrada e Manuel Antonio de Sousa. Foram dadas as ordens n'este sentido, porém mais um desgosto me esperava; os homens que restavam principiaram tambem a abandonar o acampamento, ficando só uns vinte e tantos homens qne me acompanharam de Sena e alguns creados de Anselmo e Zacharias. Tive de resolver levar as munições para Messeca e arranjar ali o numero necessario de homens para me transportar para Zeca.

Havia no acampamento duzentos e tantas mulheres e creanças da aringa de Fuquiza, e foi com esta gente que se transportaram as munições.

A Anselmo Ferrão e Zacharias Ferrão muitas vezes pedi explicação do infame e cobarde procedimento da força por elles apresentada; porém nunca pude obter d'estes senhores mais que as seguintes palavras: «não sei, não comprehendo». Eu cheguei a comprehender. A força por elles apresentada, só talvez uns quatrocentos homens, que são os mais desmoralisados que ha em Sena, lhes obedecem, o resto era de differentes muzungos, a quem elles pediram auxilio para poderem apresentar o numero a que se comprometteram.

Prestigio nenhum tinham estes senhores com a força, como muitas vezes observei, e em logar de darem ordens, eram elles que as recebiam dos pretos, e vem aqui a proposito citar um exemplo para provar o que avanço. Foi-me necessario expedir um officio urgente para o sr. Paiva de Andrada e pedi a Anselmo Ferrão um dos homens de mais confiança para o levar. O homem foi, e no regresso viu-se que tinha gasto mais do dobro do tempo necessario e recommendado. Disse a Anselmo Ferrão, que, para exemplo, prendesse o preto, porém a resposta que tive foi: que tinha medo de prender o preto e que me pedia para o fazer em Sena.

Estes senhores receberam por adiantamento algodão na rasão de 6 braças para pagamento a cada um dos pretos que apresentaram, assim como tambem exigiram no acto do contrato 100 réis diarios para alimentação de cada preto, e para esses tambem receberam os respectivos abonos. Á maior parte dos pretos pagaram só 4 braças e a outras nada deram.

Emquanto á alimentação nos primeiros dias, constou de farinha e

alguma carne de porco ou cabritos; nos outros, apenas algum milho branco sem mais nada. Posso, sem errar, afiançar que a alimentação dos cypaes não custou mais 10 réis diarios. O conjuncto de todos estes acontecimentos, e uma grande parte de medo, porque esta gente só estava habituada a guerras de rapinagem em povoações abertas, foi o que motivou o cobarde procedimento da força, procedimento que ía compromettendo o bom exito da campanha encetada.

Em 12 cheguei a Messeca, mandei proceder á arrecadação de todas as munições e arranjar alguma gente para me transportar para Zeca, partindo em 14, porém ao passar Nhacorosso recebi um officio do sr. major Paiva de Andrada em que me participava ter em 13 occupado a aringa de Massangano.

Não era já por Zeca que devia seguir, e por este motivo retrocedi na intenção de vir esperar proximo ao Zambeze, occasião de poder atravessar o campo inimigo.

Ao chegar novamente a Messeca tive noticia que vinha alguma gente de Sena, que esperei, tendo em 20 cem homens armados.

Com esta gente, a peça e os soldados que tinha, excepto um que ficou guardando as munições, fui logo juntar-me a Chacupadeza com uma força que ali estava do sr. capitão mór Manuel Antonio de Sousa, onde cheguei em 21. Tive ali de demora os dias 22 e 23, porque não havia cartuchame feito em quantidade sufficiente, demora que foi util porque n'estes dias chegaram muitos cypaes de Chemba e outros pontos. Na madrugada de 24 levantei com proximamente quinhentos homens, dirigindo-nos logo á aringa de Catandica na margem do Zambeze, onde chegámos ás nove horas a. m.

Mandei logo atacar a aringa, e, depois de algum tiroteio, a gente que a guarnecia abandonou-a, fugindo para as ilhas fronteiras por uma passagem a vau que o rio offerece n'aquelle logar, abandonando trinta e tantas almandias que tinham na praia com as suas principaes bagagens, que foram apanhadas. Na fuga os cypaes mataram a tiro alguns dos fugitivos e entre elles o chefe Catandica.

Com as almandias apanhadas bateram-se as ilhas e pela tarde tive noticia que os senhores major Paiva de Andrada, Manuel Antonio de Sousa e Ignacio de Jesus Xavier, com as suas forças, estavam em caminho do Muira. Com a noticia da aringa tomada e vinda da força de Massangano, as aringas de Inhaunga, D. Margarida e Gande foram logo abandonadas.

No dia 25 pelas sete horas a. m., e depois de ter mandado demolir e queimar o recinto da aringa tomada, deixando a povoação pela grande quantidade de mantimentos que tinha, partimos ao encontro das forças vindas de cima.

Em Inhaunga, onde chegámos pelo meio dia, encontrei-me com o sr. major Paiva de Andrada, que seguia para Moçambique a dar conhecimento dos bons resultados da campanha. O mesmo senhor informou-me que a força estava em Gande esperando por mim para seguir para Chimechenga, Chincupete e regulo Gôba. Depois de termos almoçado e passado até ás duas horas p. m. conversando nos acontecimentos passados, o sr. major Paiva de Andrada seguiu rio abaixo e eu, com a força que tinha, parti para Gande, onde chegámos ás sete horas da noite, encontrando ali a força do sr. Manuel Antonio de Sousa e Ignacio de Jesus Xavier.

Em 26, pelas oito horas a. m., partimos para Chimechenga, onde chegámos tres horas depois. Aqui foram expedidos portadores com a bandeira ao regulo Gôba e pouco tempo depois da nossa chegada apresentou-se o antigo Nhacuana de Mafundo seguido de grande numero de colonos. Durante este dia demoliu-se a aringa, sendo toda a madeira queimada, ficando a povoação intacta, que foi entregue ao Nhacuana e mais colonos. Encontrou-se uma bem conservada bôca de fogo de bronze, das antigas expedições, que se mandou transportar para a praia de Gande pelos colonos.

Em 26, pelas sete horas a. m., levantámos para Chincupete, onde chegámos pelas duas horas p. m. Procedeu-se com esta aringa e povoação pela mesma fórma que em Chimechenga, mandou-se uma força desmanchar as duas aringas que ficavam a montante do Muira e a de Téza, e pela noite regressavam os portadores de Gôba com a resposta seguinte:

Que Gôba mandava dizer que não podia receber a bandeira, porque o prazo era seu, mas que no dia seguinte mandava os seus grandes com um presente a dar os parabens por terem vencido o seu inimigo Bonga. Em vista d'esta resposta ficou logo assente que na manhã seguinte se seguiria para Maridanhanga, onde o regulo residia.

Na manhã de 27, depois de se ter gente para transportar para a praia de Gande quatro bôcas de fogo, tambem de bronze e bem conservadas encontradas na aringa de Chincupete, partimos; porém pelo meio dia fomos obrigados a acampar na margem do pequeno canal Macatoi, porque nem uma gotta de agua se encontrou, e com o ardentissimo sol que fazia, os pretos já não podiam andar mais. Macatoi está totalmente secco e mandei no leito abrir alguns poços, porém a agua que se encontrou era em tão pequena quantidade, que mal suppria as exigencias da força, chegando mesmo a travar-se luctas para a tirarem uns aos outros.

Entre mim e brancos que me acompanhavam, tudo se passou na melhor ordem, porque a agua era por tal fórma repugnante, que en

tendemos nem mesmo aproveital-a para lavagens. Os conhecedores do paiz, que tinhamos por guias, informaram que em todo o territorio occupado pelo Gôba, era geral a falta de agua, e que a que havia estaria nas aringas, havendo proximo á de Maridanhanga um poço com bastante, para toda a força. Com o accordo de todos, pelas seis horas p. m. segui com uma boa força para Maridanhanga e pela meia noite estava em frente da aringa onde residia o regulo. Cortou-se logo uma grande porção de madeira com que se cobriu o caminho para o poço indicado, que ficava a uns 50 metros da aringa, e ao romper do dia este serviço estava concluido, chegando pouco depois o sr. Manuel Antonio de Sousa e capitão mór de Chicôa com toda a força.

Cercou-se a aringa, repetidas vezes se mandou aos cypaes gritar que viesse o regulo ou mandasse alguem, mas tudo se conservou no maior silencio, até que pelas dez horas a. m. os cypaes vieram com um preto apanhado n'um mato proximo, que disse haver na aringa quasi toda a gente de Gôba, assim como uma grande quantidade de fugitivos das batidas aringas do Bonga, e que o regulo tinha de manhã distribuido munições.

Mandou-se um grande com força para Chuarué, cercar uma aringa importante que Gôba tambem ali tinha, fizeram-se chitatas e principiou o ataque. Pelo adiantado da hora, pouco se fez n'este dia.

Nos dias 29 e 30 houve violento fogo de parte a parte, porém ainda n'estes dois dias pouco se adiantou. Quiz em 30 mandar para Chiramba ordem para vir a artilheria e a força de Manica que para ali tinha sido mandada esperar ordens, mas o sr. Manuel Antonio de Sousa, assim como o capitão mór de Chicôa, disseram-me que os cypaes se achavam já muito fatigados e que não podiam demorar o tempo necessario para chegar este recurso.

No dia 1 de outubro as nossas chitatas estavam já muito proximas da aringa e n'este dia foram-se approximando quanto foi possivel. Combinou-se dar o ataque decisivo na madrugada do dia 2 e toda a noite se trabalhou: o inimigo conheceu as nossas intenções e talvez uma hora antes de romper o dia, saíu por todas as partes da aringa n'uma fuga desordenada. Os cypaes seguiram sobre os fugitivos em todas as direcções, matando a tiro muitos homens e entre elles o regulo.

Ao romper o dia estavamos installados na aringa, onde logo mandei içar a bandeira portugueza.

Pelas oito horas a. m. recolhia a força que tinha ido para Chuarué, a dar parte que a aringa tinha tambem sido abandonada e que a tinham demolido. Mandaram-se duas forças demolir as aringas de Matoé e Inhandôa, e pela tarde tudo estava concluido, acabando-se assim a batuca de todos os bongas e regulos da Zambezia.

Lavrou-se termo de retirada, que já tive a honra de enviar a v. ex.ª, deixando-se um grande com cada um dos dos Nhacuanas de Mafunda e Pote e em Gôba seis homens em cada uma das aringas tomadas como guarda á bandeira até ulterior determinação superior.

A artilheria encontrada nas aringas de Chimechenga e Chincupete foi mandada transportar para a praça de S. Marçal de Sena.

O que deixo dito é uma simples exposição dos factos passados commigo e de alguns de que tive conhecimento, e peço a v. ex.ª o dignar-se de tudo dar conhecimento a s. ex.ª o sr. conselheiro governador geral da provincia.

Deus guarde a v. ex.ª Sena, 10 de outubro de 1887.—Ill.mo e ex.mo sr. secretario geral da provincia de Moçambique.=O governador interino, *Jayme José Ferreira,* capitão.

II

RELATORIO DO MAJOR PAIVA DE ANDRADA

Ill.mo e ex.mo sr.—Em officios que, para informação de s. ex.ª o ministro da marinha, tenho escripto desde o mez de maio ultimo, sobre a campanha contra a butaca dos Bongas, tenho ido minuciosamente relatando quanto sei sobre o assumpto, podendo a collecção d'estas communicações servir, se alguma vez se tratar de fazer a historia d'esta campanha; mas o officio que por ordem de v. ex.ª me fez a honra de dirigir, com data de 24 de julho ultimo, o chefe da repartição militar da secretaria do governo geral da provincia, e a desgraça que privou o paiz dos serviços do honrado e valente official que v. ex.ª tinha encarregado do commando geral da campanha, criam-me o dever de dar a v. ex.ª por este meio algumas informações que permittam ligar e tornar mais facilmente comprehensiveis as communicações parciaes, detalhadas, das operações que v. ex.ª recebeu e receberá dos governadores dos districtos de Manica e de Tete.

Em primeiro logar, recordando qual era o paiz que estava ha pouco effectivamente occupado por gente que obedecia ao successor do rebelde Bonga, direi como em torno d'elle estavam dispostas as nossas forças, depois dos trabalhos preparatorios que tiveram logar desde o mez de maio, para reunir os elementos que o governo podia simultaneamente fazer actuar contra o inimigo, referindo-me tambem summariamente ao plano geral da campanha.

Ao sul do Zambeze e ao poente do Luenha o paiz comprehendido por uma grande extensão entre estes dois rios e o Mazoe, estava oc-

cupado por gente do Bonga, que n'elle tinha construido a aringa do *pondoro* Caterusa, com grande atrevimento, mesmo na vizinhança da villa de Tete e mais as aringas de Inhamamono e do Luia, commandadas pelo sanguinario Niponde, a aringa de Inhamacarosso do capitão Chirungo, e junto á confluencia do Mazoe, a de Demera, do capitão Ganga, filho do fallecido Macombe, ultimo regulo do Barue.

É principalmente ao capitão mór de Chicboa, Ignacio de Jesus Xavier, pela construcção das tres aringas de Inhaburipure, Macichire e Maramba e pela occupação da Chidima com cypaes armados á sua custa, que se deve o não ter alastrado mais para oeste a occupação do paiz pelos rebeldes, e o nunca poderem estes ter executado o seu desejado plano, de circumdarem completamente a capital do districto até ao Zambeze, a montante da villa, fechando assim o caminho de Tete para Zumbo, como desde ha dezenas de annos podiam a seu livre arbitrio fechar a todo o momento o de Sena para Tete.

Ao oeste do Luenha, mas ao sul do Mazoe, uma parte do paiz era tambem occupada por gente do Bonga, havendo n'elle as aringas do capitão Megogo, do capitão Chumpane Saxecunda de Pindirire e do Inhacuava Deduere.

Depois da tomada do Rupire em 1886 e da sujeição dos paizes vizinhos, a guarnição das aringas nas terras de Marembe e de Bamba, que vão do Luenha ao Mazoe, por cypaes do capitão mór de Manica, Manuel Antonio de Sousa, e ainda a construcção da aringa da Clara ou da Carara, como os pretos geralmente dizem na margem esquerda do Mazoe, em territorio que desde ha muito obedecia ao rebelde de Massangano, circumdavam por este lado o inimigo desde o Luenha até ao Mazoe, envolvendo de perto duas das aringas que elle tinha ao sul d'este rio.

Foi esta aringa da Clara no mez de maio ultimo theatro de um feito de armas que cobriria de gloria qualquer official que o tivesse praticado, e que é quasi ignorado por ter sido executado por alguns pretos debaixo do commando de um homem da sua côr. Tanto a aringa da Clara na margem esquerda do Mazoe como a aringa Chimonora, na margem direita na terra de Bambe, um pouco a montante da primeira, por serem importantes postos de fronteira, foram entregues pelo capitão mór de Manica ao commando de um valentissimo rapaz de toda a confiança, chamado muzungo Cambuemba.

A pequena aringa da Clara corajosamente levantada em terras que o Bonga chamava suas, e a curta distancia de algumas das aringas d'elle, apesar de construida ha pouco, já tinha por tres vezes sido atacada sempre com desfavoravel resultado para o inimigo. Ultimamente o regulo Mutoco, procurando angariar alliados para bater as

forças do governo, ou os cypaes de Manuel Antonio de Sousa que têem occupado e defendido o Rupire, Massaua e terras vizinhas desde que d'ellas tomámos posse, mandou uma embaixada de dez emissarios ao ultimo Bonga ou Chatara, pedindo-lhe o seu auxilio contra o inimigo commum. O conselho dos grandes em Massangano acolheu bem os embaixadores e resolveu não proceder desde logo a um levantamento geral, mas mandar destruir a antipathica aringa da Clara e avançar a gente da expedição victoriosa a reunir-se com as forças do Mutoco. Esta expedição foi entregue ao commando do celebre Pindirire, capitão que, apesar de ter a sua grande e forte aringa na margem direita do Luenha, era considerado como chefe das aringas ao poente d'este rio, situadas ao norte e ao sul do Mazoe.

No dia 13 de maio uma força de uns mil homens commandada superiormente por Pindirire, e tendo tambem como chefes varios parentes e grandes capitães do Bonga, comprehendendo entre elles todos os capitães das aringas ao poente do Luenha, excepto o pondoro Caterusa, acompanhada pela embaixada do Mutoco, apresentou-se em frente da aringa. Pindirire, que tinha promettido com confiança que a cabeça de Cambuemba seria levada a Massangano, e que tinha uma excepcional reputação de valentia, gritava para a aringa que tremessem todos que era o proprio Pindirire que ali tinha vindo; os dez emissarios do Mutoco vociferavam. *Nhamaúio tipe nhaina,* isto é, que o celebre pondoro, ou leão feiticeiro do Mutoco chamado *Nhamauio,* queria a carne dos sitiados, e com grande grita geral, começou um ataque violento por estes mil homens atrevidos e enthusiasmados contra a pequena fortificação. Cambuemba não estava na aringa da Clara, mas na do Chimossoro; avisado do ataque e ouvindo o fogo correu com um punhado de homens sobre os mil sitiantes. e tão valente e intelligentemente procedeu que o pouco antes tão orgulhoso inimigo, mettido entre dois fogos, estava em breve em completa debandada, deixando oito mortos junto á aringa, e talvez afogados no Mazoe alguns dos que, espavoridos, procurando mais rapido abrigo na margem direita, se lançaram ao rio em logar onde não dava vau.

Demorei-me n'esta informação não só por me ser grato fazer conhecido o nome do muzungo Chambuemba, e um dos muitos serviços que ha dezenas de annos têem sido feitos por cypaes do capitão mór de Manica, sem que até hoje pessoa alguma os tenha sabido ou querido apreciar no seu justo valor, mas tambem por ter sido a noticia recebida no Rupire em 1 de maio pelo governador Simões, pelo capitão mór de Manica e por mim, de proximas hostilidades da parte do Bonga, que o ataque referido veiu poucos dias depois confirmar, o que levou a dar se n'esta opportuna occasião cumprimento ás instrucções

que official ou particularmente nós todos tres, verbalmente ou por escripto, tinhamos recebido de s. ex.ª o ministro da marinha e de v. ex.ª com o fim de ser posto um termo tão breve quanto possivel á antiga rebellião na Zambezia; e ainda mais porque se a aringa da Clara tivesse sido tomada pelo inimigo, as condições da campanha que já se preparava desde alguns dias antes, teriam que ser muito desfavoravelmente modificadas.

Continuando a mencionar as terras que estavam sujeitas aos rebeldes, direi que ao nascente do Luenha a sua area era constituida pela do triangulo formado por este rio desde a confluencia do Muere até á foz em Massangano, pelo rio Zambeze desde Massangano ao longo da Lupata e da parte invadida do grande prazo Tambara até á aringa de Catandica já no districto da Chiramba em frente do Guengue, e finalmente por uma terceira linha cortando pelo interior desde a aringa de Catandica no Zambeze até á de Camuara no Luenha.

Esta ultima linha tinha desde alguns annos sido envolvida por uma serie de numerosas aringas guarnecidas por cypaes do capitão mór de Manica, e estando em muitos pontos as nossas aringas tão proximas das dos rebeldes que se ouviam n'umas os batuques tocados nas outras. A nossa aringa do extremo da linha do lado do Zambeze era a da Chiramba ou do capitão Chacupadesa. Na propria margem do Luenha tem o capitão mór de Manica algumas aringas suas muito a montante, e tão distantes da de Camuara que se não podem considerar pertencendo ao systema de que me occupo, taes como a aringa de Massanga, na confluencia do Caorese, que é uma fortificação em ponto muito judiciosamente escolhido no caminho do Rupire. A aringa mais proxima da de Camuara, a que devia ser considerada extremo das do cerco ao Bonga n'esta região, é a vasta aringa de Zecca, situada na margem esquerda do dessecado rio Muere, a duas horas de caminho do Luenha.

N'esta região ao sul do Zambeze e nascente do Luenha as aringas dos rebeldes estavam dispostas em dois grupos bem separados: o das aringas do Luenha que terminava junto ao Zambeze na celebre aringa Massangano, e as do rio Muira que começavam do lado do interior pela de Fuquisa, irmão do Bonga, na confluencia do Inhamacombe, a poucas horas de distancia do nosso acampamento d'este nome, e íam até ao Zambeze. N'este grupo, alem da já citada, havia uma segunda aringa de Fuquisa, a de Tera, cinco aringas de Chincupete, outro irmão; na margem do Zambeze duas de Gonde, sendo a principal junto á confluencia do Muira; e tres de Muchenga, sendo duas no Muira e outra no Zambeze. Este Muchenga é o irmão do Bonga que com o nome que então tinha de Muririma esteve depois da morte d'aquelle

por algum tempo na Butaca, até que d'ella viesse tomar posse o Inhamesinga, que o Bonga tinha exilado para o Barue como matricida. Ainda como pertencendo a este grupo do Muira havia no Zambeze a jusante da de Gande a aringa de Inhaunga e a do capitão Catandica já mencionada. A ultima d'este grupo, a montante no Zambeze, era uma das do Muchenga a pequena aringa á entrada da Lupata, ou do Bandar, bem conhecida dos que viajavam pelo rio. Desde a aringa do Bandar até á de Massangano, junto ao Zambeze, não havia mais aringa alguma. No interior porém, approximadamente a igual distancia do Zambeze, do Muira e do Luenha, havia um grupo de aringas não propriamente pertencendo ao Bonga, nem guarnecidas com cypaes d'elle; aringas de Bitongas, ou chefes de pequenas terras antigamente independentes e que desde ha annos só pelo receio obedeciam a Massangano. As principaes d'estas aringas eram as de Demanhundo Inhamigare e Inhacuiro. Todas tinham um capitão nomeado por Massangano, que as commandava; mas n'ellas de ordinario só viviam os chefes das terras com a sua gente. Estas aringas estavam muito proximas da importante aringa de Inhangombe do capitão mór de Manica, e desde já direi que os differentes chefes das terras, angariados por emissarios de Manuel Antonio de Sousa, antes do rompimento das hostilidades, visitaram o nosso acampamento de Inhamacombe e prometteram abrir-nos as aringas logo que d'ellas quizessemos tomar posse ou apresentar-se ostensivamente como submissos ás auctoridades portuguezas, logo que o podessem fazer sem perigo de serem com todos os seus assassinados por ordem de Chatara. Estas apresentações effectivamente realisaram-se logo depois da occupação de Massangano, recebendo os chefes ordem de voltar em paz para as suas terras, que ficavam para todos os effeitos como terras da corôa portugueza, e demolir as aringas logo que a ellas chegassem.

Ao norte do Zambeze a occupação pela gente do Bonga estendia-se por toda a margem do rio desde o prazo Guengue ou do rio *Majova* até á Chingosa em frente de Tete, e pelas terras para o interior limitadas pelo referido prazo Guengue, pelo paiz que chamam dos makololos, unicamente porque Livingstone levou para ali alguns homens d'esta raça e pelo inexplicavel abandono em que até hoje temos deixado estas terras de Chibisa, que de tempos immemoriaes obedeciam a Tete, pela Macanga e por algumas povoações sujeitas ao districto de Tete em frente da villa, que os rebeldes ainda não tinham invadido.

Quando no dia 1 de maio foi resolvida a immediata campanha contra a butaca dos bongas tratou-se logo de fazer convergir em torno da região occupada pelos rebeldes todos os elementos vizinhos de que o

governo podia dispor para este fim; servindo as hostilidades do regulo Mutoco, que recentemente tinham tido logar contra os nossos regulos da região do Rupire e contra os cypaes do capitão mór de Manica que estavam defendendo estas terras, de pretexto para a reunião das forças, as quaes deveriam quanto possivel ter como fim ostensivo os preparativos de uma guerra contra este regulo.

O governador Simões partiu para a Gorongosa, para ahi dar as suas ordens ácerca dos movimentos da força branca e de todo o material, e depois para Sena a fim de que o commandante militar reunisse as forças que havia nas terras do seu commando. Manuel Antonio de Sousa expediu para differentes lados emissarios para a reunião dos cypaes, e eu parti para o districto de Tete a conferenciar com o capitão mór Ignacio de Jesus Xavier, que só fui encontrar em Chicoa, e depois para a villa a conferenciar com o governador.

Depois d'estes trabalhos preparatorios em que surgiram algumas causas não previstas de demora, achava-se tudo preparado para que as forças convenientemente agrupadas marchassem no dia 3 de setembro, e em a noite de 3 para 4, por modo que n'este ultimo dia o contacto com o inimigo fosse geral e simultaneo por toda a parte por onde elle podesse ter logar immediatamente.

As forças regulares da guarnição e as dos moradores de Tete, debaixo do commando do governador do districto, principalmente destinadas á defeza da villa, onde não deixava de ser provavel que viesse a precipitar-se toda a gente fugida de Massangano, tinham tambem a seu cargo o atacar no dia 4 de setembro a vizinha aringa do Caterusa e ainda em parte, atravessando o Zambeze para a margem esquerda, o descerem quanto possivel por essa margem para obstarem á passagem para ella dos fugitivos de Massangano. O relatorio do governador de Tete dará minuciosa informação do que ali se passou.

As forças de Ignacio de Jesus Xavier, comprehendendo as guarnições das aringas de Bamba ou Chimossoro e da Clara engrossadas até completar uns quinhento cypaes, que debaixo do commando do capitão muzungo Cambuemba foram pelo capitão mór de Manica postos ás ordens do capitão mór de Chicoa, deviam estar todas reunidas no pequeno rio Inhampupui, affluente do Mufa, em logar proximo da nossa aringa da Maoichire e da aringa de Inhamamono, do inimigo, no dia 3 de setembro, e na madrugada do dia 4 começar a bater as aringas dos rebeldes comprehendidas entre o Mazoe, o Luenha e o Zambeze, á excepção da do pondoro Caterusa ha pouco citada como um dos objectivos das forças reunidas na villa de Tete, e feito este serviço descer pela margem esquerda do Luenha, rio que então dava facil passagem a vau até á foz, atravessando-o para a margem direita em oc-

casião opportuna a juntar-se ao corpo principal para o ataque de Massangano.

O serviço que especialmente cabia a esta força foi efficazmente cumprido. Na madrugada do dia 4 foi atacada e tomada a aringa de Inhamamono, cujo capitão Mponde e mais vinte e cinco cypaes foram mortos, sendo em seguida a aringa incendiada. N'esse mesmo dia foi atacada a aringa de Gonga, filho de Macombe, na Demera, sendo tomada, com morte de seis pessoas do inimigo, e depois incendiada. No dia 5 foi atacada a aringa do Luia, cujo capitão tambem tinha sido Mponde. Ahi, e na aringa de Inhamacorosso, do capitão Chissunga, já não foi encontrada resistencia alguma.

O primeiro serviço que cabia a esta força estava portanto terminado no dia 5; mas apesar das explicações recebidas, ainda não comprehendi como esta força, que desde então devia achar-se na margem esquerda do Luenha, e descer por ella ao mesmo tempo que o corpo principal descesse pela direita, avistando-se uma á outra, só désse signal de si apresentando-se em Massangano na tarde do dia 14.

A esquerda da nossa força ao sul do Zambeze era portanto, como fica exposto, apoiada em Tete e constituida pelas forças regulares d'esse districto, pelos cypaes dos moradores da villa, e pelos cypaes do capitão mór de Chicoa que seriam em numero de setecentos a oitocentos, reforçados com quinento cypaes de Manuel Antonio de Sousa.

A direita era formada pelas forças de Sena debaixo do commando do respectivo commandante militar. Foi resolvido que estas forças, em numero de dois mil homens, se reunissem no acampamento de Inhamacombe, junto á importante aringa de Pangara, que, como já disse, ficava a poucas horas da primeira aringa do Muira, e onde tambem se devia reunir parte do corpo principal e a força branca da guarnição do districto de Manica, e onde estava o governador do districto major Simões, commandante superior das operações, com o capitão mór Manuel Antonio de Sousa, e commigo.

O objectivo das forças de Sena era o immobilisar os cypaes dos rebeldes que guarneciam as aringas do grupo do Muira, impedindo-os, ou de que reunidos viessem atacar o corpo principal quando se estivesse sitiando Massangano, mettendo-o entre dois fogos, ou que se espalhassem pelas aringas desguarnecidas e povoações abertas e indefezas, quasi só com mulheres, velhos e creanças dos cypaes que estavam em campanha, no Barue, na Gorongosa e em todos os mais prazos do districto de Manica. Sendo possivel, as numerosas forças de Sena tomariam todas as aringas do Muira; não o podendo fazer bastava, como lhe foi cuidadosamente indicado, que se fortificassem em uma boa posição escolhida entre as aringas de Chincupete ou Chimulamba (que é

outro nome por que é conhecido) e as de Muchenga, contentando-se em fazer algumas correrias pelo paiz, com que satisfariam completamente ao fim a que eram especialmente destinadas, pois que as forças d'esta região não pensariam em correr em auxilio de Massangano ou em ir devastar o paiz da nossa occupação, abandonando as familias nas aringas, sabendo que proximo d'estas havia uma força intacta de dois mil homens.

Por outro lado dois mil cypaes bem municiados, convenientemente fortificados, tendo facilidade de introduzir na sua fortaleza mais que a necessaria quantidade de viveres, nada podiam temer nem mesmo de toda a força dos Bongas reunidas.

As forças de Sena marcharam do ponto de reunião na madrugada do dia 4 de setembro; n'esse dia atacaram corajosamente e tomaram a aringa de Fuquisa junto á confluencia do Inhamacombe no Muira. Pelo relatorio do então commandante militar de Sena, hoje governador interino do districto de Manica, terá v. ex.ª conhecimento detalhado do ataque d'esta aringa e dos acontecimentos que posteriormente tiveram logar.

Com relação á direita das nossas forças, devo porém dizer ainda que o capitão mór de Manica tinha por prudencia deixado como reserva nas aringas do Pompue, desde a aringa de Musseca até ao Zambeze, uns seiscentos cypaes debaixo do commando de José Maria Fernandes ou muzungo Camugremo, commandante da grande aringa de Musseca, tendo por immediato o capitão Chacupadesa, cujo nome já tive occasião de citar a proposito da aringa da Chiramba, no prazo Tambara, do seu commando.

Do corpo principal, movendo-se no centro, entre as forças do capitão mór de Chicoa á esquerda e ás de Sena á direita, fallarei em ultimo logar.

Para que o cerco fosse completo em torno dos rebeldes de Massangano, seria necessario que ao norte do Zambeze se organisasse tambem uma linha contigua de acção, que envolvendo todas as aringas e terras do Bonga ao norte do rio, tivesse um flanco na Chingosa em frente de Tete e outro apoiado no Guengue. As forças de que se podia dispor para este fim eram as do Guengue, as da Macanga e as reunidas na villa de Tete. Como, porém, D. Luiza da Cruz estava em Quilimane e não era possivel ir verbalmente conferenciar com ella, e como os cypaes do Guengue não sympathisam com parte importante das forças que deviam reunir-se em Sena, foi contrariamente a um plano primitivo, resolvido na conferencia que ahi teve o commandante geral das operações com o respectivo commandante militar, que, pelos motivos que a isso obrigavam, nada se communicaria á gente ou gran-

des do Guengue sobre a guerra projectada. Para compensar a eliminação d'este elemento, as forças de Sena, no caso de encontrarem facilidade como suppunham, em bater as aringas do grupo do Muira, deveriam logo passar para a margem esquerda do Zambeze, — para o que, com outro pretexto, foram com a necessaria antecedencia dadas ordens para reunir o maior numero possivel de embarcações junto á aringa do capitão Poserere na foz do rio Pompue, — e diligenciar subir por essa margem até em frente de Massangano; plano que não houve possibilidade de realisar. Em vista de communicações officiaes recebidas pelo governador do districto de Manica do commandante militar da Macanga, esperou-se que uma força de uns mil e quinhentos homens d'essas terras se apresentaria em occasião opportuna em frente de Massangano, mas pela data muito recente da submissão da Macanga e pela motivada falta que ainda ha de uma conveniente organisação dos cypaes ahi, a projectada reunião não se pôde effectuar em tempo util, e o facto é que nem cypaes do Guengue nem os de Macanga, embora por differentes motivos, concorreram em cousa alguma para o resultado da campanha. Como v. ex.ª já sabe, não houve felizmente occasião para lamentar a falta d'estes dois valiosos elementos de acção, com que o governo póde contar em qualquer outra eventualidade isoladamente ou em combinação com os cypaes do capitão mór de Manica.

O corpo principal debaixo do commando directo do governador de Manica, que tinha junto a si o capitão mór Manuel Antonio de Sousa, chefe da grande maioria das forças que íam entrar n'esta guerra, devia ser constituido pelo centro, ala direita e ala esquerda.

Esta ala, debaixo do commando do valente e já conhecido capitão Macaningombe, devia ser formada por gente vinda na maior parte da sua aringa de Tumbura e do sul do Barue, reunindo-se logo directamente em um ponto da margem direita do Luenha, algumas milhas a montante da confluencia do Muere, para em a noite de 3 para 4 de setembro atravessar o rio, e n'este dia bater o territorio e aringas do inimigo situadas ao poente do Luenha e ao sul do Mazoe. Houve porém algum atrazo na reunião d'esta força, porque é muito difficil fazer comprehender a milhares de pretos a importancia de uma data precisamente fixada com muitos dias de antecedencia, e veiu toda ella juntar-se ao centro do corpo principal quando já estava em marcha; não tendo depois chegado a haver necessidade de mandar uma força de cypaes regularmente commandados para destruir as aringas da margem esquerda do Luenha ao sul do Mazoe, porque em vista do que ía succedendo na margem direita do primeiro e ao norte d'este rio, as proprias guarnições d'aquellas aringas as incendiaram fugindo em debandada.

A ala direita foi formada pelas guarnições das aringas de Migungoe, Chire, Inhacatembsa, Inhangombe, Chipangara, Chinda, Inhamassonje, Caburumundo e Casseie, que com os seus capitães, debaixo do commando do chefe de todos os saxecundos, isto é, chefe de todos os cypaes do capitão mór de Manica, o capitão Campa, rapaz valentissimo, commandante da aringa de Chire, tinham a reunir na aringa de Casseie, ponto occupado mais proximo da aringa do Pindirire, o grande baluarte da butaca dos Bongas, que no plano em que ultimamente se assentou devia ser atacado em primeiro logar.

N'um primitivo plano, as forças do corpo principal grupadas no acampamento de Inhacombe, deviam marchar a reunir com as das aringas ha pouco citadas na de Inhacombe, que era a mais proxima de Massangano e d'ella caír rapidamente sobre o principal objectivo, que quasi de surpreza devia achar se cercado e atacado; mas um reconhecimento que fiz a todas estas aringas ao norte do acampamento, partindo pela de Migangoe até á de Inhangombe e voltando por Casseie, Zecca e Inhacassango, deu-nos a conhecer que não havia agua ou pouca senão só nos logares onde havia aringas, e que a marcha de uns quatro mil homens, e principalmente a da força branca pelo caminho projectado, não poderia ser feita sem grande soffrimento e consideraveis perdas.

Foi esta a principal causa da modificação do plano primitivo, e de resolver-se que do acampamento de Inhamacombe se marchasse logo rapidamente sobre o ponto mais proximo do Luenha e se descesse sempre ao longo d'este rio até Massangano. D'isto resultou a necessidade de atacar logo no principio da campanha a aringa de Pindirire, e em vista da enorme importancia moral d'esta aringa, que ao principio não era sufficientemente apreciada, mostrou ser o novo plano em tudo preferivel ao primitivo, reduzindo quasi que a marcha ou pelo menos a encontros triumphaes as operações da campanha depois do dia 5.

Proximo do Luenha, a montante da aringa de Pindirire, havia ainda uma outra aringa, mas cuja existencia não era por nós conhecida, pois a gente de Manuel Antonio de Sousa nunca percorria as terras do Bonga, nem a do Bonga as nossas terras d'este lado, e suppunha-se que a povoação do Camuara, um filho do Inhacuaua Dedeuere, cujas terras tinham sido invadidas por Pindirire, não era fortificada.

Assim era a aringa de Pindirire o primeiro objectivo previsto para o corpo principal, e a ala direita d'este corpo, reunindo, como disse, na aringa de Casseie, devia debaixo do commando do capitão Camba marchar por entre o mato, pois caminhos de ha muito não havia por ahi, durante a noite de 3 para 4, e ficar escondida prompta a atacar a

aringa de Pindirire quando ouvisse o fogo das forças de Macaningomba ao poente do Luenha, ou tivesse conhecimento de que estavam proximas as que constituiam o centro do corpo principal.

Estas deviam todas estar ao anoitecer do dia 3 dentro e em torno da grande aringa de Zecca, e na madrugada do dia 4, e em parte durante a noite, marchar d'ahi sobre o Luenha e a aringa do Pindirire.

Para conforto da força branca da guarnição do districto de Manica começou esta no dia 1 de setembro a marcha de Inhamacombe em direcção á aringa de Zecca, devendo porém só na tarde do dia 3 partir da aringa de Inhacassango, ponto commum do caminho do Rupire ou do Mutoco e do do Pindirire, para só no ultimo momento tomar a direcção do verdadeiro objectivo.

Esta força era composta do alferes Sarria, commandante, do primeiro sargento Nortadas, do segundo sargento Madeira e de nove cabos e soldados. Com ella íam tres das quatro bôcas de fogo Hotchkiss que possue o districto de Manica. A quarta bôca de fogo, com um soldado da força da guarnição que foi de artilheria n.º 1, tinha sido requisitada pelo commandante militar de Sena para acompanhar as forças de cypaes de seu commando.

Com a força branca partiram uns quatrocentos carregadores com viveres e munições, tanto para a artilheria como para as espingardas Winchester expresso, com que estavamos armados os officiaes e toda a força europêa, e com a reserva de munições para os cypaes. Estes e os carregadores tinham todos viveres para alguns dias, trazidos das suas respectivas povoações ou recebidos do grande deposito de Manuel Antonio de Sousa na aringa de Pongora. Quando mesmo não tivesse sido encontrado depois no territorio do inimigo a enorme quantidade de mantimento que ali havia, estavam tomadas todas as medidas para o rapido e abundante fornecimento das forças, dos depositos que o capitão mór de Manica tinha em differentes aringas, principalmente nas que mais proximas ficavam do inimigo como as de Zecca, Casseie e Inhangombe.

Tendo sido postas a caminho as forças brancas e toda a impedimenta, restava a partir do acampamento na madrugada do dia 3, o governador do districto, o capitão mór de Manica e eu, com os cypaes que até ao ultimo momento íam chegando de todos os pontos, para rapidamente fazermos n'esse dia a grande marcha até á aringa de Zecca, onde deviamos chegar approximadamente ao mesmo tempo que os que para ahi tinham partido dois dias antes.

Infelizmente porém o governador Simões, que na sua viagem a Sena tinha ali estado muito doente e que de lá regressára com a saude um pouco alterada, depois de uns doze dias em que parecia achar-se com-

pletamente restabelecido, muito alegre e animado com o desenvolvimento dos preparativos para a campanha, começou novamente a sentir-se indisposto no dia 1 de setembro, e, tendo passado muito mal em a noite de 2 para 3, estava na madrugada d'esse dia com uma violenta febre que tinha as indicações de ser uma biliosa.

Tudo o que anteriormente fica exposto mostra como, a não arriscar uma catastrophe nacional e o sacrificio de muitas vidas em algum dos grupos que simultaneamente devia começar as operações, se tornava imperioso o não adiar por qualquer consideração pessoal a marcha das forças que estavam no acampamento. Dos tres officiaes que ali nos achavamos era incontestavelmente o capitão mór de Manica aquelle cuja falta podia originar uma debandada geral; mas não era elle nas circumstancias que se davam sufficiente. Se este capitão mór tivesse sido encarregado de, por si só, com os recursos cafreaes de que dispunha acabar com a butaca dos Bongas, poderia perfeitamente tel-o feito, preparando convenientemente as cousas para este fim pelo modo que elle entendesse (e mesmo como na campanha do Rupire e de Massaua, ficando longe dos campos de combate, podia entregar a execução dos differentes trabalhos da guerra á intelligente direcção de capitães de sua confiança), mas tendo v. ex.ª resolvido que a antiga historia dos desastres de Massangano exigia que se procedesse por modo mais solemne, e estando preparada a acção combinada dos elementos disponiveis das forças regulares e irregulares nos dois districtos directamente interessados, a presença do commandante geral das operações ou a minha no corpo principal não deixava de ser agora bastante necessaria, e o serviço publico de certo soffreria mais se ambos, governador e eu, ficassemos n'este dia no acampamento de Inhamacombe.

Em vista d'estas circumstancias e do estado verdadeiramente grave de saude do governador Simões, na madrugada do dia 3, fizemos todas as possiveis instancias para que, deixando-nos partir, ficasse elle no acampamento até que estivesse em condições de poder pôr-se a caminho sem imminente risco da sua vida; mas o espirito corajoso e ardente d'este tão brioso official não lhe consentiu que ficasse inerte n'uma palhota no dia festivo em que ha tanto tempo fallavamos, quando todos mais marchavam para a frente, e a não lhe resistir abertamente como enfermeiro a doente, o que poderia aggravar logo mais a doença, foi forçoso satisfazer á sua inabalavel vontade e fornecer-lhe os machileiros para o conduzirem. V. ex.ª apreciará bem a afflictiva situação dos que n'este apressado e critico momento tinham a tomar uma resolução.

A demora de dois dias na chegada das forças de Sena ao ponto

de reunião, depois de satisfeitas largamente todas as prorogações de data que foram pedidas, causou grande excesso de trabalho na occasião da partida, tendo o capitão mór de Manica forçosamente que ficar mais algumas horas no acampamento, partindo de madrugada só o governador acompanhado por mim e por uma grande força de cypaes.

Ao anoitecer chegámos á aringa de Zecca, onde pouco antes tinham chegado em excellentes condições o alferes Sarria com a força do seu commando e os carregadores. Manuel Antonio de Sousa só chegou e jantou pela uma hora da madrugada do dia 4. N'esta violenta viagem o governador Simões soffreu menos do que era para temer, e passou a noite em Zecca, embora sempre com forte febre, deitado com socego. Os mais officiaes, as praças brancas e os capitães indigenas toda a noite tiveram muito que fazer, principalmente com a distribuição dos signaes da guerra.

Antes de amanhecer todos nos pozemos a caminho depois de termos debalde carinhosamente implorado o governador Simões para que ficasse n'esta aringa de Zecca, onde as mulheres já um pouco civilisadas do capitão Urire o podiam tratar de sua febre, que, não se tendo aggravado, já não podia ser de grande duração, sendo provavel que podesse juntar-se a nós antes de chegarmos a Massangano, pois era ahi que todos então suppunhamos que os mais interessantes combates viessem a ter logar.

As distancias eram maiores e o caminho mais difficil do que pensavamos, e só depois das duas horas da tarde chegámos ao logar da povoação de Camuara, onde encontrámos inesperadamente uma excellente e forte aringa, de onde nos foram feitos alguns tiros, mas que estava quasi deserta e que foi logo tomada sem a menor difficuldade.

Esta circumstancia fez com que fosse abandonada a idéa de n'esse mesmo dia 4 continuarmos até á aringa de Pindirire, e resolveu-se que todos ficariamos a noite dentro e em torno da aringa que acabava de ser tomada. Na viagem de Zecca a Camuara por maus caminhos o governador Simões soffreu muito; na occasião do tiroteio desceu da machila, e fazia lastima ver, alem dos soffrimentos physicos que padecia, a agonia moral em que este bravo official estava por se ver impossibilitado de dar um passo, quando se suppunha que se tratava de um combate a valer.

Na manhã do dia 5 toda a força, para bem se preparar para o ataque da aringa do Pindirire, almoçou no acampamento da vespera. N'essa manhã o governador Simões achava-se por tal modo abatido, que consentiu em ficar descansado na aringa, onde dormimos.

Com o governador ficaram uma força de cypaes mais que sufficiente para defender a aringa no caso d'ella ser atacada, o capitão Bastião,

homem não proprio para cousas de guerra, mas que por fallar portuguez, por ser excellente para arranjar gente para serviço e para outros trabalhos, desde a creação do districto de Manica tem estado á ordem dos governadores, dois saxecundas dos cypaes do governo, Chaveca e Chapananga, que no acampamento de Inhamacombe o governador, por sympathisar com elle, quando nomeou os outros cypaes do governo para o sérviço do alferes Sarria, tinha escolhido para, como creados ou ordenanças, acompanharem sempre a sua pessoa, creados, e um dos nove soldados brancos escolhido para este fim pelo proprio governador.

Ficaram mais na aringa todos os motores, incluindo os viveres e tudo quanto pertencia a cozinha, não partindo para a frente senão a força com a artilheria e as mais necessarias munições para ella, os cypaes, o capitão mór de Manica e eu.

A aringa de Pindirire estava tambem mais distante da de Camuara do que pensávamos, e o caminho para ella seria absolutamente impraticavel, tanto pela sua irregularidade como pelo mato que o cobria, para uma artilheria que não fosse tão extraordinariamente portatil como a nossa, e ainda com ella o seria se não fossem as diligencias e os esforços feitos pelo alferes Sarria e por todas as praças cuja energia, boa vontade e satisfação com que cumpriam os trabalhos mais fatigantes estão acima de todo o elogio.

Só ao meio dia chegámos em frente da aringa de Pindirire, sendo recebidos com violento fogo.

É impossivel n'este rapido trabalho, que o meu estado de saude e a violencia do mar durante a viagem desde Moçambique até aqui só agora me permittiu começar e que hoje deve ficar terminado, entrar nos pormenores d'este interessante dia de combate. O alferes Sarria foi logo no principio da acção ferido na ilharga esquerda por uma bala que conservava no corpo até ás ultimas noticias que d'elle tenho, mas que causou um ferimento que parece não terá graves consequencias.

Pouco depois de romper o fogo vimos apparecer vindo do lado de Casseia a força do commando do capitão Camba, que, não nos vendo chegar no dia 4, como esperava, passou todo esse dia e a manhã do dia 5 prompta a avançar ao primeiro signal, mas soffrendo muito com a falta de agua. Os cypaes do capitão mór de Manica têem uma grande pratica de guerra das aringas, e começaram logo a construcção de uns abrigos chamados por elles sansoros e pela gente do capitão mór de Chicoa, igualmente costumada a este serviço, chitatas, com que circundam a aringa investida, approximando-se d'ella por deslocamentos parciaes e successivos com tanta efficacia e de certo com muito mais

rapidez do que haveria a esperar de trabalhos de sitio dirigidos por engenheiros europeus estranhos a este curiosissimo processo.

A artilheria Hotchkiss produziu taes estragos no interior da aringa, que por este unico dia de acção adquiriu uma tão grande fama e infundiu tal terror espalhado logo pelos sertões, que nos creou um precioso elemento de prestigio de que muito precisavam os brancos por essas terras, e poderá de futuro ser utilmente empregado tanto para levantar o espirito dos nossos, como para amedrontar o dos inimigos. Mais tarde uma mulher das muitas que encontrámos no caminho fugitivas de differentes aringas, dizia: «É uma peste inesperada que vem pelo Luenha abaixo e a que ninguem póde resistir».

A grande coragem e energia de que deu provas a guarnição da aringa de Pindirire, e os exames de trabalhos de defeza internos que com a luneta astronomica que possue o districto de Manica podiam ser observados ainda pelas cinco horas da tarde de uma altura proxima que enfiava uma parte da aringa, faziam-nos prever a continuação da resistencia e que a aringa só poderia ser tomada dentro de uns dois dias; mas o pavoroso effeito da artilheria e o avançar constante dos sansoros mostraram aos sitiados a sorte que forçosamente os esperava, levando-os quando anoiteceu, e só então, a tomarem subitamente a resolução de fugir.

Para isso, no meio da face que olhava para o Luenha, fizeram junto ao chão uma pequena abertura e de rojo foram saíndo para o rio, que silenciosamente atravessaram para a margem esquerda no pequeno intervallo entre o escurecer da noite e o levantar da lua, mascarando entretanto até ao ultimo momento, com violento fogo, a sua fuga. As balas de uma meia duzia de tiros, ultimos que ouvimos, ainda em despedida assobiaram junto ao capitão mór de Manica, que com poucas pessoas estava n'um sansoro que ousadamente se ía construindo mais proximo da aringa do que todos os outros.

Pelas nove horas e meia, tendo a lua levantado, e apesar dos nossos vultos andarem a descoberto proximo da aringa, não partindo mais fogo d'ali, occorreu a idéa de que teria sido abandonada. Momentos depois estavam algumas pessoas dentro d'ella. Os acontecimentos d'este dia tinham-se encadeado seguidamente por tal fórma que, de peça para peça, de sansoro para sansoro, chegou a noite sem pensarmos em mandar vir alguma cousa de comer.

Apenas entrado na aringa, rasgando uma folha do meu livro de notas, immediatamente communiquei ao governador os acontecimentos e o feliz resultado do dia, pedindo-lhe que, se podesse, viesse na manhã seguinte para a aringa que tinha sido do Pindirire, onde deve-

riam logo reunir-se todo o material e mais cargas que tinham ficado na primeira aringa.

Na manhã do dia 6 vimos chegar muita gente do lado da aringa de Camuara, e como na frente reconhecessemos o saxecunda Chapananga, um dos que estava junto á pessoa do governador, pensavamos que este chegava e fomos alegremente ao encontro d'elle para ouvirmos da bôca do saxecunda em resposta á minha pergunta a palavra *uafa*, morreu, que nos causou primeiro a dor de pensarmos que elle tinha succumbido a um acrescimo da doença, para depois comprehendermos com a narração do sanguinolento drama que uma muito mais horrorosa desgraça tinha succedido.

Na vespera ao anoitecer o governador Simões, depois de ter tomado n'um copo uma porção de marmelada, vinho do Porto e um ovo, e declarado que se sentia mais alliviado da oppressão do peito que ha dias sentia, deitou-se apparentemente com melhor saude do que tinha tido desde que partiu do acampamento; mas, segundo indicavam, mostrando a altura da lua, approximadamente á mesma hora em que eu na aringa de Pindirire lhe escrevia o resultado do dia, levantou-se em sobresalto da cama, de certo victima de algum pesadelo a que era sujeito quando tinha febres, e dando gritos de guerra fez fogo com uma carabina Winchester que trazia na mão, primeiro sobre o capitão Bastião, que fugiu a tempo com o corpo, indo a bala matar um cypae, depois sobre um outro cypae que logo morreu, depois sobre o saxecunda Chaveca que corria para elle e se abaixou, mas não tanto que não recebesse no hombro a bala que lhe atravessou o corpo de alto a baixo, saíndo-lhe pela cintura nas costas, e, reconhecendo talvez então, ao ver caír este bem conhecido preto, o que estava fazendo, empregou em si proprio um quarto tiro!

Tinha assim nas mais horrorosas condições terminado a existencia o official que um amigo commum apresentára como honrado, valente e leal e que, como poucos, de facto reunia em si em tão elevada escala as grandes qualidades designadas pelos tres epithetos; tinha assim o districto de Manica perdido um governador que, mal informado durante a viagem a respeito d'elle logo que chegou á Gongorosa e sobretudo depois que no Rupire fizera conhecimento do capitão mór Manuel Antonio de Sousa, se tinha vivamente affeiçoado ao seu governo e já durante os preparativos para a presente campanha planeára com o capitão mór para o proximo anno a execução de um outro serviço de não menos alcance para o paiz.

Já estavamos em atrazo em a nossa marcha, que este acontecimento mais ía retardar; suppunhamos Massangano em grande força e estavamos receiando que algum desastre succedesse á força da Ma-

canga que para ali devia marchar contando comnosco; o alferes Sarria esteve inutilisado com uma bala no corpo e grandes soffrimentos. N'estas condições resolveu-se que eu atravessasse o Luenha e marchasse ao encontro da capitão mór de Chicoa a dar-lhe parte dos motivos da nossa demora, e que o capitão mór de Manica com a praça mais graduada que, no impedimento do alferes Sarria, commandava a fôrça da guarnição do districto, o sargento Nortadas, e com um conveniente numero de cypaes fosse á aringa de Camuara para prestar os ultimos deveres e as possiveis honras militares ao que fôra governador de Manica, e para sellarem as malas e papeis que lhe pertenciam.

Partiu primeiro o capitão mór Manuel Antonio com o sargento Nortadas, e comquanto estivesse preparado para a minha immediata partida, não consegui dos chefes de guerra de Manuel Antonio, que de ha muito me conhecem e respeitam, geralmente tão obedientes e subordinados, que cumprissem as ordens recebidas do proprio capitão e que eu lhes repetia. Manuel Antonio, talvez prevendo isto, tinha querido ficar até me ver a caminho, e fui eu que instei que sem demora mais de alguns minutos partisse depressa para o seu destino.

O dia 6 de setembro seguindo-se ao de uma tão importante victoria, foi para mim um dia de dor e de contrariedades que nunca mais poderei esquecer. Debalde atravessei na agua, acompanhado apenas por poucos muleques, o Luenha para a margem esquerda, e passando pelas ruinas fumegantes da aringa de Dedeuere, fronteira á de Pindirire, que na vespera mesmo durante o dia tinha á nossa vista sido posta em fogo pela guarnição fugitiva, mandando differentes ordens sem resultado, fiquei n'esta margem toda a noite quasi só.

Debalde chamei ainda na manhã do dia 7 ao ponto onde estava todos os grandes chefes de guerra para que me fornecessem gente que seguisse commigo; nada consegui. Como n'esse mesmo dia 7 pelo meio dia devia o capitão mór Manuel Antonio estar de volta, vi que o melhor que tinha a fazer era voltar eu mesmo para a margem direita e esperar por elle.

Pensei castigar severamente uma ensaca de uns 50 cypaes que desappareceu, e principalmente com a maxima severidade um dos seus saxecundas; mas achei não o dever fazer quando reconheci o verdadeiro motivo de tudo o que se passava, motivo que me tinha sido escondido com varios pretexto futeis.

Eramos tres os officiaes que partimos do acampamento com o capitão mór de Manica e os seus cypaes; o alferes Sarria estava ferido e não se sabia se em perigo de vida; o governador Simões tinha sido victima da desgraça que referi, e todos os chefes de Manuel Antonio,

que lhe são affeiçoados de coração, receiando que eu pondo-me a caminho n'uma excursão de certo perigo em que me podia encontrar com uma emboscada de forças muito superior e de que fosse victima, temeram expor o capitão mór á pesada responsabilidade moral ou desgosto de se apresentar sem um só dos tres companheiros com que tinha encetado a campanha, e por isso resolveram contrariar a minha marcha de que elles, que não sabem comprehender o que é o compromisso de palavra para um determinado encontro, alem d'isso, não reconheciam a necessidade.

A chegada de Manuel Antonio e a possibilidade de seguirmos todos na madrugada seguinte a marcha pelo Luenha, fizeram-me abandonar a idéa de voltar para a margem esquerda ao encontro do capitão mór de Chicoa, que esperavamos ver em breve junto ao rio.

A calamitosa perda do official que v. ex.ª tinha nomeado commandante geral das operações levou-me no primeiro momento a pensar que, attendendo ás circumstancias que em mim se davam para com s. ex.ª o ministro de quem acabava de receber algumas instrucções, para com v. ex.ª e para com as auctoridades de Tete e mesmo de Manica, me cabia o dever de tomar a mim o commando, mas reflectindo melhor reconheci que tal não era necessario.

Os elementos em acção tanto pertencentes ao districto de Manica como ao de Tete, desprendidos de considerações pessoaes, trabalhavam com a maior harmonia, tendo unicamente em vista o fim patriotico de acabar de todo por esta vez com a aviltante e nefasta butaga dos Bongas. Pelo fallecimento do governador o governo cabia por lei ao official de primeira linha mais graduado do districto, que era justamente o commandante militar de Sena, que já estava em campanha com um importante commando, e a quem agora tinha que obedecer o capitão mór de Manica com todas as grandes forças que estavam á sua disposição.

Assim o governador interino de Manica n'este districto e o governador de Tete no seu eram agora os commandantes naturaes das operações nos respectivos territorios, e quando houvesse necessidade no seguimento immediato das operações, ou que o capitão mór de Chicoa, atravessando para a margem direita do Luenha, passasse para o districto de Manica, pois que para os movimentos da campanha Massangano já estava considerado como pertencendo a este districto, ou que o capitão mór de Manica, atravessando para o norte do Zambeze, passasse para o districto de Tete, o referido bom accordo em vista do fim commum permittiria que essas transgressões tivessem logar sem o menor inconveniente.

Foi portanto n'este sentido que da aringa do Pindirire officiei no

dia 7 de setembro ao capitão Jayme José Ferreira, governador interino *ipso facto* e *ipsa lege* do districto de Manica.

Como a aringa de Pindirire estava cheia de palhotas e churros, contendo uma enorme quantidade de mantimento que não diminuiu sensivelmente com o gasto que á farta fizeram mais de tres mil cypaes para comer e para levar comsigo, resolveu-se que não seria toda ella, mas só o seu recinto incendiado. Na tarde do dia 7, quando ía escurecer, momentos depois de dada a ordem, estava no chão a certa distancia para o lado exterior, lançada por milhares de cypaes que trabalhavam com grandes gritos e canticos triumphaes, toda a madeira que constituíra o extenso e forte recinto d'esta vasta aringa, que em breve estava em fogo, deixando dentro d'este cerco de chammas intactas as construcções de uma grande povoação aberta.

Foi principio adoptado não queimar povoações e sobretudo não destruir mantimento. Os cypaes do capitão mór de Manica tiraram em toda a campanha quanto quizeram para seu consumo, mas o que restava, em logar de ser incendiado e perdido para todos, foi sempre cuidadosamente conservado para a volta da guerra, para presa das nossas povoações mais vizinhas ou para a sustentação dos proprios fugitivos quando dias depois regressassem livremente e em paz ás suas povoações.

No dia 8 a força continuou a marcha sobre Massangano, encontrando no caminho signaes de fugitivos e as ruinas fumegantes da aringa de Inhamanhenese. Ás quatro horas da tarde já eu estava em descanso, mas a cauda da columna só chegou ao acampamento depois de anoitecer.

Continuando a marcha no dia 9 passámos pelas ruinas da aringa de Chapananga, filho de Bonga, onde contavamos encontrar resistencia. Por caminho muito difficil cheguei pelas dez horas da manhã á altura da foz do Mazoe, mas as praças brancas com a artilheria só ahi chegaram ás tres horas da tarde depois de violentos esforços, ajudando a passagem das bôcas de fogo, que ainda n'este dia em parte do caminho vieram de rodado.

Estavam todos de perfeita saude e na melhor disposição de espirito, mas não em condições de, sem imperiosa necessidade e com grande sacrificio, continuar a marcha n'este dia. Como havia muitos cavallos marinhos no Luenha, Manuel Antonio e eu, logo que chegámos e emquanto esperavamos as forças, começámos a atirar a elles, não só para ter abundante carne para toda a gente, como para ver se com nossos tiros viamos apparecer cypaes das forças do capitão mór de Chicoa na margem esquerda. Com este ultimo fim por vezes fizemos ás tardes nos acampamentos alguns tiros de artilheria com polvora secca.

No dia 10 continuámos a marcha e ficámos na povoação aberta e abandonada do grande pondoro Inhaude, de certo que um dos instigadores de tanta atrocidade praticada em Massangano. É d'este acampamento que escrevi para Tete, dando noticia dos acontecimentos e pedindo-as ácerca das forças do capitão mór de Chicoa, de que nada ainda sabiamos senão muito vagamente por fugitivos de aringas por elle batidas, que atravessando o Luenha para a margem direita vinham caír sobre a nossa columna em marcha.

Por varias vezes ouvimos n'este e no dia antecedente alguns tiros em o nosso flanco direito, mas eram dados por cypaes nossos que se alargavam pelo paiz a apanhar gallinhas, cabras e porcos, e viam a distancia não espias do inimigo, mas alguns pobres fugitivos; e começámos a convencer-nos de que já não teriamos encontro com forças do inimigo antes de chegarmos a Massangano. Em 11 tivemos um dia de descanso moralmente imposto pelos nossos cypaes, que, vendo-se onde havia abundancia de mantimento e contando ter em breve uma serie de combates em Massangano, nos pediram para que os deixassemos n'esse dia preparar alguma farinha, operação em que foram ajudados por muitas mulheres que comsigo já traziam.

É notavel como todas estas mulheres rapidamente reconheciam alegremente como seu senhor e marido os cypaes que as tinham aprisionado. É preceito entre os pretos a absoluta abstenção de communicação com mulheres durante toda a campanha, por modo que se não deu um só caso de violencia e brutalidade, como não deixaria de ter logar se em vez de serem salvagens, as nossas tropas fossem de um exercito civilisado; sendo os aprisionamentos das fugitivas espalhadas pelo mato feitos pelos primeiros que se lhes approximavam, é claro que as nossas poucas praças brancas acompanhando a sua impedimenta não entravam em concorrencia para estes presos.

No dia 12 continuou a marcha de toda a força sem comtudo podermos chegar ainda a Massangano. Por mulheres que á noite foram feitas prisioneiras nos foi dada vagamente a primeira noticia do destroço moral em Massangano, do abandono do chefe, pelos seus capitães e da fuga de Chatara, só e quasi corrido para a margem esquerda.

No dia 13 continuou a marcha de madrugada, e ás oito horas e trinta minutos da manhã do alto do pequeno monte que a commanda vi apparecer em baixo junto ao Zambeze a celebre aringa, parecendo abandonada, como effectivamente o estava. Vista por este lado reconheceu-se dolorosamente que não é facil explicar a historia do que n'ella e junto a ella em differentes epochas teve logar. Na praia vimos logo dois homens, e depois foram encontrados mais nove com as

cabeças cortadas e com as mutilações a que em Massangano costumavam proceder.

Na tarde d'esse mesmo dia parti para Tete, onde cheguei na manhã do dia 14, encontrando-me com patrulhas avançadas da guarda da villa, que me receberam com enthusiasmo, me levaram para Tete, e ahi, com grande alarido de centenares de mulheres que logo se reuniram em torno do machila, até a residencia do governador. A villa apresentava um aspecto de animação excepcional pelos cypaes que n'ella estavam e pelo grande numero de familias de uma e outra margem que nos ultimos dias ahi se tinham refugiado; achando-se ainda a margem esquerda coberta de gente que esperava vez para embarcar.

N'uma reunião do governador com os principaes moradores da villa que tinham fornecido gente para a guerra, concordou-se em um ataque combinado com forças de Tete e com outras partindo de Massangano ás aringas ao norte de Zambeze.

Na madrugada do dia 15 regressei pelo rio a Massangano, vindo com o governador de Tete e as auctoridades e os moradores mencionados no auto de entrega da aringa; pelas doze horas e trinta minutos encontrei o capitão mór de Chicoa com as forças do seu commando, incluindo os do muzungo Cambuemha, que todas ali estavam desde a vespera á tarde.

Para cumprimento do que tinha sido combinado em Tete, foi este capitão mór o encarregado de, com uma grande parte da sua propria gente, atravessar o Zambeze em reconhecimento offensivo para destruir as aringas ao norte do rio se o podesse fazer, ou requisitar as forças que o reconhecimento mostrasse que eram necessarias; partiu no dia 16.

N'este mesmo dia vimos na margem esquerda gente que fazia signaes com uma bandeira branca. Atravessámos o rio n'um escaler, Manuel Antonio de Sousa e eu, e reconhecemos que o chefe d'esta gente era um delegado dos grandes e sexecundas do rebelde de uma e outra margem, que estavam todos reunidos no Sungo, logar da margem esquerda logo acima da Lupata, e que por este delegado declaravam desejar apresentar-se immediatamente ás auctoridades que estavam em Massangano, se tivessem a nossa promessa de bem os recebermos e, não a tendo, ir apresentar-se em Tete ao governador.

Dissemos que viessem em paz, e o emissario respondeu que partia em seguida para o Sungo e que o mais breve possivel, isto é, na tarde do dia 18, estaria de volta com todos os seus constituintes.

Na madrugada do dia 17 regressou a Tete o governador com o alferes Sarria, que, entregue aos cuidados do dr. Firmiano de Sousa ia

tratar-se na villa e com as pessoas que d'ahi vieram, levando muitas embarcações carregadas com os generos roubados que tinha vindo buscar á aringa, promettendo o seu dono que immediatamente tornaria a mandar para baixo uma grande lancha em que poderia embarcar toda a força da guarnição de Manica com a artilheria.

Pouco depois da partida do governador de Tete chegou um officio dirigido ao governador de Manica pelo commandante militar de Sena, que ao escrevel-o não tinha ainda recebido o que lhe dirigi da aringa de Pindirire, com a communicação de importantes informações sobre factos de que v. ex.ª já tem directo conhecimento, informações que nos fizeram decidir a que partiriamos todos em direcção ao agrupamento das aringas do Muira com a maior brevidade possivel, isto é logo que recebessemos algumas noticias do capitão mór de Chicoa; que chegasse a lancha promettida de Tete e os homens do Sungo que se deviam apresentar na tarde do dia 18.

Por causa da falta de noticias em que tinhamos estado das operações no Muira, já nos dias 15 e 16 tinham sido mandadas algumas forças em reconhecimento n'essa direcção; as informações communicadas pelo referido officio levaram-nos a immediatamente fazer engrossar estas primeiras expedições.

Durante este dia e dias seguintes continuaram a chegar novos grupos importantes de cypaes de Manuel Antonio, que já não davam a volta pelo Luenha, mas que passando pela aringa de Inhangombe e atravez das terras dos chefes bitongas que todos vieram apresentar-se-nos a Massangano, engrossavam já desnecessariamente as nossas forças.

No dia 18 recebi carta do capitão mór de Chicoa com data de 17, communicando a tomada e destruição da aringa de Calambo, do muzungo Oliveira, tio e irmão uterino de Chatara, depois de algum fogo que de lá fizeram, e com noticias favoraveis do estado do paiz, sendo entre outras a de que Motontora, outro irmão do Bonga, queria elle mesmo ir a Tete e tinha prendido o fugitivo e por todos abandonado Chatara, e para o levar assim preso ao governador, participava mais que seguia para Zenje, a antiga aringa de Chatara, que esperava destruir na manhã do dia 18, contando voltar n'esse mesmo dia para o sul. Pelo mesmo correio communiquei a Ignacio as noticias chegadas do Muira e o projecto dos nossos movimentos, para que logo que atravessasse o Zambeze viesse juntar-se a nós.

De tarde apresentaram-se os esperados grandes vindos do Sungo e com elles uma embaixada que nos surprehendeu. Eram enviados do Muzungo Chiuta, irmão do Bonga, e capitão de uma aringa na margem esquerda do Zambeze a jusante do Lupata. Esta embaixada tra-

via uma guia assignada Chiuta que dizia: «Os portadores levam um officio e uma ponta de marfim grosso para ir á presença do senhor governador do districto de Tete, prestarem em meu nome preito de vassalagem. Os amigos do rei e da nação não lhes ponham impedimento».

Esta guia e o officio de que tomei conhecimento eram escriptos pelo ex-alferes Aguiar, que fugido de Massangano, que dias antes elle suppunha baluarte inexpugnavel de rebeldia, mostrava estar então na aringa de Chiuta. Do conteúdo do curioso officio terá v. ex.ª conhecimento por communicação do governador de Tete, seu destinatario. Disse aos emissarios que da parte dos chefes da guerra que estavam em Massangano nem Chiuta nem Motontora tinham já a temer, e que quanto á embaixada seguisse ella para Tete ao seu destino com a correspondencia que fechei n'uma carta minha ao governador.

Parece-me inutil n'esta exposição indicar os nomes de todos os sacecundas e manamambos da butaca que então se apresentaram e fizeram a sua submissão com a declaração de que entregariam em Tete todas as suas armas e que de futuro viveriam em absoluta obediencia á lei.

No dia 19 recebeu Manuel Antonio de Sousa a desagradavel noticia de que na sua grande aringa e deposito de Pangara tinha pegado fogo e que com a explosão de 3:000 libras de polvora do governo e 7:000 libras d'elle se perdeu grande quantidade de marfim, cera e tudo mais que elle ali tinha. Eu tambem perdi alguns objectos da expedição de Sofala e outros de propriedade minha que ali tinha deixado depositados. Com esta noticia chegaram mais uns seiscentos cypaes que contavam do terror que os effeitos da artilheria na aringa de Pindirire produzia em todo o paiz, e tambem do poder sobrenatural que attribuem á luneta astronomica pertencente ao districto de Manica quando montada no seu tripé.

Vem outros inhacuauas das terras prestar submissão, declarando todos estarem desejosos de acompanhar as forças ao Mutoco.

Durante o dia deitou-se abaixo o grande recinto de madeira da odiosa aringa de Massangano, demoliu-se o muro de pedra setteirado do recinto interior, e encheram-se as casas de habitação com paus da aringa para tornar mais brilhante e visivel de Tete o fogo que se ía accender. Mudámos da aringa para um acampamento junto ao rio, alguns centos de metros mais abaixo, e ao anoitecer mandámos deitar fogo a tudo.

Na madrugada do dia 20 poz-se em movimento pela margem direita do Zambeze o grosso das nossas forças. A grande lancha chegou de Tete ás sete horas e quinze minutos, e tendo embarcado n'ella a artilheria e as praças, parte das quaes para mais commodidade passaram

depois para coxes, Manuel Antonio e eu partimos por terra de machila, e depois de termos subido a ingreme encosta de Inhacorongo acampámos na Lupata debaixo de um formoso mutondo proximo da confluencia do rio Fizi.

Como encontrámos na Lupata alguns escaleres dos que tinham ultimamente sido roubados em Massangano, quando passavam para Tete pelas onze horas da manhã do dia 21, hora a que só podémos partir, embarcámos Manuel Antonio e eu n'um d'elles, e evitando o pessimo caminho marginal por todo o resto da Lupata, seguimos pelo rio, vendo sempre descendo pela margem direita a columna não interrompida dos nossos cypaes. Ás tres horas da tarde, chegando ao extremo da Lupata, vimos na margem direita a bandeira nacional do acampamento do capitão Macaningomba, primeiro que ali tinha chegado, e em frente n'um areal da margem esquerda outra bandeira nossa, que a pedido de Chiuta entregámos a um dos seus enviados, que voltou para Mahembe a dar parte do modo como por nós tinha sido recebida em Massangano a embaixada. Desembarcámos na margem direita junto á aringa do Bandar, de Muririma ou Muchenga, que encontrámos cheia de mantimento e com signaes de ter sido recente e precipitadamente abandonada. Logo a mandámos demolir, servindo a lenha para as fogueiras do acampamento d'esta noite.

Mandámos tambem dizer a Chiuta que viesse ter comnosco, mas em logar de logo obedecer mandou-me de presente uma ponta muito grossa de marfim e dizer que elle mesmo não se atrevia a vir, porque tinha muito medo. Respondi que guardasse o marfim e que seria uma insolencia duvidar da nossa palavra, com a qual lhe tinhamos garantido que nenhum mal lhe seria feito. Só appareceu pouco antes da madrugada do dia 22, declarando ao principio tremulo, em portuguez, que tinha muito medo. Como não havia que se lhe cortar a cabeça e era um musungo que recebiamos em boa paz, momentos depois, acompanhando-nos em o nosso chá da manhã, fallava das cousas da butaca do Bonga, rindo e conversando em cafreal, como se fosse um dos officiaes da expedição. Quasi ao mesmo tempo que elle, tinha chegado o capitão mór de Chicoa com a sua força, que tendo passado a noite muito perto, entrava em o nosso acampamento antes de ser dia claro.

Participou este capitão mór ter destruido a aringa de Zenje e deu noticia de o ter sido a de Mitete pela expedição dos moradores de Tete, á qual já me referi como projectada, e de que v. ex.ª receberá mais informações pelo relatorio do respectivo governador.

Ainda n'este momento suppunham todos que os irmãos do Bonga, Muchenga, Gande e Chincupete, opporiam resistencia.

Eu sou padrinho de uma filha de Muchenga, e se nada tinha ainda

feito a bem da minha afilhada, que deve agora ter cerca de quinze annos, era porque corria em Tete, e d'ahi tinha recebido noticia antes de começar a campanha, que o pae ou Muchenga, a quem em tempo proprio tencionava mandar um recado meu, acabava de morrer, e eu não sabia como n'este caso podia proceder. No caminho de Massangano para o Bandar soube que o boato era falso, que Muchenga vivia e estava na sua grande aringa de Mahunga, na margem esquerda do Muira. Aproveitei a occasião para dizer á Chiuta que immediatamente mandasse ali alguem para dizer da minha parte a Muchenga, que querendo apresentar-se e submetter-se, seria bem recebido, que preferindo resistir o bateriamos até dar cabo d'elle, mas que salvasse a filha das balas de artilheria, que não conhecem nem sexo nem pessoas, mandando-m'a entregar, que eu faria por todos respeitar como minha afilhada que ella era. Os enviados já não encontraram Muchenga na aringa, porque o subito derrocamento do prestigio dos muzungos rebeldes já tinha levado a gente d'elle como a do Chatara e a de outros irmãos, com excepção da do Chiuta e do Motontora, que se submetteram a tempo, a revoltar-se contra o seu temido senhor da vespera, e tanto compadre como afilhada, fugindo da aringa ás violencias dos seus, andavam já escondidos n'um denso bosque que ha nas vizinhanças. Ao passar agora por Quelimane recebi do governador interino do districto de Manica informação de que Muchenga já se lhe tinha apresentado.

Da aringa do Bandar o grosso das forças levantou comnosco com o plano de seguir pela margem do Zambeze até á foz do Muira, atacar ahi a grande aringa de Gande, mandar uma força ás aringas menos importantes construidas ainda mais abaixo no Zambeze, as de Inhaunga e Catandica, depois subindo o Muira atacar a aringa do Muchenga, e continuando a subir o rio acabar as operações contra a butaca dos Bongas pela destruição do grupo de aringas de Chincupete.

Pouco depois de estarmos em marcha encontrámos uma pequena aringa de Gande abandonada, que demolimos, e continuando até ao Muira atravessando o leito arenoso, completamente secco d'este rio, chegámos á grande aringa de Gande, que tambem encontrámos abandonada. Este homem, que parece ter sido o mais ladrão e mais facinora dos irmãos do Bonga, é que não deve deixar de ser procurado e, se não morrer no encontro, ser mandado para fóra da provincia.

O *Biribiri* que encontrámos na aringa estava coberto de sangue ainda fresco.

Foi d'este logar que expedi correspondencia para o governador interino do districto, já anteriormente escripta, porque a mais directa e rapida via de communicação era aquella que nós mesmos tinhamos vindo abrindo no paiz do inimigo; contava-lhe os acontecimentos e lem-

brava-lhe a conveniencia de vir com urgencia juntar-se ao capitão mór de Manica, cujas forças elle, como governador do districto, commandaria até terminar as operações de guerra.

Como por parte alguma encontravamos já resistencia e se ía approximando o tempo em que eu deveria partir para Quelimane para aproveitar o primeiro paquete para o norte, e como era provavel que fosse inutil obrigar a maiores trabalhos a força branca da guarnição do districto, resolveu-se mandar marchar rapidamente, na madrugada do dia 23, o grosso das forças de Manuel Antonio pelo Muira acima até á altura das aringas de Chincupete. Se n'essas aringas encontrassem ainda resistencia deveriam os commandantes das forças mandar com urgencia com esta noticia emissarios que chegariam ao nosso acampamento ainda de noite ou na madrugada do dia 24; Manuel Antonio de Sousa, o capitão mór de Chicoa e eu, com a força branca da guarnição de Manica, partiriamos em direcção a essas aringas. No caso porém de ahi tambem estarem as guarnições das aringas já em fuga e encontrarem estas abandonadas avisar-nos-ía, embora com menos urgencia, e a guerra do Bonga estando acabada eu desceria para Quelimane, a força branca continuaria até Sena com todo o material de artilheria, para de ahi regressar com vagar e conforto ao seu quartel em Gouvêa, e os dois capitães móres subindo o Muira iriam mandando destruir as aringas abandonadas de Muchenga e de Chincupete, e regulariam a situação de Goba, regulo de umas terras encravadas nos prazos de Manica, proximo do Sena e do Zambeze, e unico homem que se julgava independente das leis portuguezas na vastidão da provincia de Moçambique, effectivamente hoje occupada, desde a costa até quasi aos limites do paiz dos Matabeles. Depois iriam ambos ver o logar da incendiada aringa de Pangara e o nosso antigo acampamento de Inhamacombe, e de lá directamente, já por terras absolutamente sujeitas, até Tete, onde o capitão mór de Manica tinha a cumprir um voto religioso e onde tambem na presença do governador do districto deveriam combinar com o sargento mór de Micungue no modo de facilmente e sem nova campanha se concluir a questão do Mutoco.

Pelo meado do dia 24 chegou a noticia de que todas as aringas de Chincupete estavam abandonadas, a gente d'elle ou espalhada em fuga ou apresentado-se; e das forças que tinham seguido pelo Zambeze noticia de que a aringa de Inhaunga tinha por ellas sido occupada sem encontrar quem lhes resistisse, e de que o capitão Catandica declarára que se sujeitava e que breve viria apresentar-se onde nós estivessemos.

Em vista d'estas noticias na manhã, do dia 25 despedi-me dos dois capitães móres e puz-me a caminho para Quelimane.

Descansei na aringa de Inhaunga para almoçar e poucos minutos depois entrava n'ella o governador interino do districto, que vinha da aringa de Musseca trazendo ás suas ordens a gente de Manuel Antonio, do commando do muzango Camugremo e do capitão Chacupadesa e a que já me referi. Por elle soube que da aringa de Catandica tinham partido alguns tiros e e aringa tinha sido tomada. Depois do almoço continuei a minha viagem rio abaixo e o governador continuou por terra em direcção ao logar da aringa de Gande, onde depois soube que no mesmo dia chegou quando ainda ahi estavam os dois capitães móres.

De tudo mais que se passou até terminarem as operações da guerra e dos factos anteriores que não mencionei, succedidos tanto no districto de Tete como no de Manica, terá v. ex.ª detalhado conhecimento pelos relatorios dos respectivos governadores.

Deus guarde a v. ex.ª Lourenço Marques, 27 de outubro de 1887.—Ill.^mo^ e ex.^mo^ sr. conselheiro governador geral da provincia de Moçambique.=*Joaquim Carlos Paiva de Andrada,* major do estado maior de artilheria.

III

LOUVOR OFFICIAL

Tendo terminado com feliz exito a expedição dirigida contra o potentado Chatara, successor de Antonio Vicente da Cruz (Bonga), cuja permanencia em Massangano já era uma flagrante anomalia e retrocesso á nossa politica civilisadora, e cada dia com novos aggravos e roubos aos viajantes e até mortes que aquella descendencia praticava sem punição, se tornava nimiamente perniciosa, não só á soberania de Portugal, mas tambem á humanidade; e

Considerando que da parte do districto de Tete houve uma grande juncção de forças que deveriam unir-se ás do major Joaquim Carlos Paiva de Andrada, commandante da expedição, quando fossem precisas;

Considerando que os habitantes do districto de Tete muito efficazmente coadjuvaram a respectiva auctoridade para aniquilar o rebelde Chatara, successor do Bonga, e nomeadamente os cidadãos José Pereira de Carvalho, João Martins, Francisco Antonio Dulio Ribeiro e Francisco Marques, como se vê da informação que me prestou o governador de Tete, em seu officio n.º 65, de 7 de outubro ultimo;

Hei por conveniente louvar os referidos cidadãos José Pereira de Carvalho, João Martins, Francisco Antonio Dulio Ribeiro e Francisco

Marques, pelo muito que coadjuvaram o governador de Tete, em todas as exigencias de serviço, durante aquella campanha.

As auctoridades e mais pessoas a quem o conhecimento d'esta competir, assim o tenham entendido e cumpram. Palacio do governo geral da provincia de Moçambique, 5 de janeiro de 1888.=O governador geral, *Augusto de Castilho.*

(*Boletim official de Moçambique*, 7 de janeiro de 1888.)

LE PERCEMENT DE L'ISTHME DE PANAMA, AU XVI SIÈCLE

**COMMUNICATION A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE
PRESENTÉE PAR LES DELEGUÉS DE LA SOCIÉTÉ AU CONGRÈS
DU 15 MAI 1879, A PARIS**

Le 15 mai prochain (1879) un congrès international aura lieu à Paris, dans le but d'étudier les moyens de réaliser le percement de l'isthme de Panama.

On voit évidemment les avantages qui en resulteront pour le commerce du monde entier.

Ce trajet, que l'on fait le long des côtes de l'Amérique du Sud, en voulant passer dans le Pacifique, sera raccourci des deux tiers.

Dès le seizième siècle en y avait déjà pensé, et ce fut un écrivain portugais qui, pour la première fois, traita de cet intéréssant sujet.

On lit dans l'article *Panama* du *Dictionnaire universel* de Larousse, auquel j'ai emprunté plusieurs renseignements sur les projets de percement dernièrement mis au jour:

«Depuis longtemps il est question de percer par un canal l'isthme qui relie les deux Amériques. Dès 1528, quelques années après l'arrivée de Cortez au Méxique, un navigateur portugais, Antonio Galvão, proposait à l'empereur Charles V de faire ouvrir une communication inter-océanique, possible, affirmait-il, sur quatre points principaux, et ce qu'il y a de très curieux, c'est que les points qu'il indicait, sont ceux qui aujourd'hui réunissent le plus de suffrages. Toutefois, le projet de Galvão ne parut point digne alors d'attention aux hommes pratiques, et il fallut des siècles, avant qu'il revint au jour.»

Alvaro de Saavedra, navigateur espagnol, fut le premier qui s'avisa de proposer le percement de l'isthme.

La mort l'empecha de poursuivre ses démarches pour l'éxécution de son idée.

D'ailleurs l'idée de chercher le plus court chemin entre deux points vient tout naturellement.

Cependant, la gloire de proposer les quatre tracés, les plus réalisables, était réservée à Galvão, et l'on trouve dans ses écrits des détails sur ce sujet, que l'on ne saurait espérer d'un écrivain si peu connu et consulté, même de nos jours, comme le fait remarquer mr. Ferdinand Denis, dans la *Biographie universelle* du dr. Hoeffer.

Antonio Galvão, navigateur et cosmographe distingué, fut nommé capitaine général des Moluques, en 1536.

Il y travailla de son mieux, pour l'agrandissement de l'empire portugais dans ces parages lointains.

De retour en Portugal, il s'occupa de réunir dans un précis, l'histoire de toutes les découvertes géographiques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 1550.

Ce livre dont il y a en deux éditions, est aujourd'hui extrêmement rare.

Quand, il y a trois ans, il fut question de s'occuper sérieusement du percement de l'isthme, la commission de géographie commerciale de Paris s'addressa à la commission centrale de géographie de Lisbonne, en la priant de vouloir partager ses travaux.

La commission parisienne envoya, en même temps, une synopse des études faites, et une relation des ouvrages y concernantes.

Dans cette relation, aucun ouvrage d'auteur portugais, n'était mentionné.

Notre regretté écrivain, mr. Antonio Augusto Teixeira de Vasconcellos, se proposa de remedier à cette omission. Il parvint à acheter un exemplaire du livre de Galvão, et l'envoya à Paris.

Mr. Teixeira de Vasconcellos, lui-même, s'était déjà rapporté à Galvão en 1859, dans son précieux ouvrage: *Le Portugal et la maison de Bragance,* pag. 546, où il écrit ces quelques lignes:

«L'idée de couper l'isthme de Panama vient en 1527 à un navigateur espagnol; mais elle est tellement connexe avec les entreprises de Magalhães, que l'écrivain portugais Antonio Galvão la consigne dans ses écrits en proposant quatre endroits pour opérer la section de l'isthme.»

Le livre de Galvão est intitulé: *Tratados dos diversos e desvairados caminhos por onde nos tempos passados a pimenta e especiaria veio da India ás nossas partes e assim dos descobrimentos antigos e modernos que são feitos em a era de 1550. Lisboa em casa de João da Barreira 1563, 8.º*

C'est-à-dire: *Traité des diverses et détournées voies par lesquelles dans le temps ci-devant passé le poivre et l'épice est venue de l'Inde dans nos terres, et des découvertes anciennes et modernes faites jusqu'à l'an 1550. Lisbonne chez João da Barreira 1563.*

Il y en a deux exemplaires à la Bibliotheca Nacional de Lisboa.

Ce livre était, même une cinquantaine d'années après sa première édition, devenu si rare que lorsque Richard Hakluyt, qui en possédait une traduction anonyme, faite par un tel *honest english merchant*, entreprit sa publication, fit pendant douze années beaucoup de frais, en envoyant exprès à Lisbonne, pour s'en procurer une copie, sans y réussir.

La traduction de Hakluyt fut publiée à Londres, une seconde fois il y a peu d'années, sous ce titre:

«The discoveries of the world, from their first original unto the year of our Lord 1555, by *Antonio Galvano governor of Ternate. Corrected, quoted and published in England by Richard Hakluyt (1601). Now reprinted with the original portuguese text: and edited by vice-admiral Bethune C. B. London printed for the Hakluyit Society 1852, in* 8.°

M. Richard Henry Major, le savant auteur de *The life of prince Henry of Portugal,* fut plus heureux dans les recherches où Hakluyt avait échoué. M. John Caster Brown, de Providence, Rhode Island, lui prêta un exemplaire qui servit à la reproduction du texte portugais dans l'édition de l'amiral Drinkwater Bethune, dans la collection Hakluyt.

La première édition anglaise, Londres 1601, in 4 goth., elle aussi est devenue si rare que mr. Brunet, dans son *Nouveau Dictionnaire Bibliographique,* en cite deux exemplaires vendus l'un 4 liv., l'autre 8 liv.

M. Brunet ajoute que cette traduction a été reimprimée dans la collection des voyages, publiée chez Osborne.

Le livre de Galvão eut une nouvelle édition, à Lisbonne, 1731, presque aussi rare que la première. D'après Innocencio, le bibliographe portugais, l'édition aurait été à peu près tout-à-fait détruite lors de l'épouvantable tremblement de terre, qui ravagea la capitale du royaume, le 1 novembre 1755.

C'est de cette édition que je transcris le morceau qu'on y peut lire, pag. 72:

«Vendo Saavedra que o tempo era mais a seu proposito, se fez á véla na volta da terra e isthmo de Panamá, por não ser mais que dezesete, dezoito leguas em largo, onde podiam descarregar o cravo e mercadoria que levava, e em carretas iria por campinas quatro leguas até o rio Lagre, que dizem ser navegavel, e desemboca no mar do norte, junto de Nombre de Dios, onde estão naus de Castella, que as podia levar a elle em mais breve tempo e caminho menos perigoso que do Cabo de Boa Esperança: porque de Moluco a Panamá sempre vão por entre o tropico em a linha, mas nunca poderão achar vento, nem

tempo para cumprir este desejo: pelo que se tornarão a Moluco assaz tristes, por Saavedra ter fallecido, do qual diziam que levava em proposito de fazer com o imperador, que mandasse abrir esta terra de Castella de Oiro e Nova Espanha de mar a mar; porque se podia fazer por quatro logares, que é do Golfão de S. Miguel, a Uraba, em que ha 25 leguas de travessa ou de Panamá ao Nombre de Dios que ha 17, ou pelo Sangradouro de Nicaraga, que começa uma lagoa 3 ou 4 leguas da parte do sul e vae sair a agua d'ella ao norte, por onde navegam barcos e navios pequenos. Ha outro passo de Tagante para o rio da Vera Cruz: que tambem se podia abrir estreito, e se fizesse, navegar-se-ía das Canarias a Moluco por baixo do Zodiaco, clima temperado, e em menos tempo e com menos perigo que pelo Cabo da Boa Esperança, nem estreito de Magalhães, nem terra dos Corte Reaes, ainda que se n'ella achava estreito ao mar da China, como se já buscára.»

En voici la traduction: Comme Sayavedra vit que le temps lui était un peu plus favorable, se mit à la voile, en demandant la terre et isthme de Panama, parce qu'il n'y a plus de 17 ou 18 lieues en largeur, où l'on pourrait décharger le girofle et les marchandises qu'il apportait, et ensuite seraient portées dans l'intérieur en charettes jusqu'au Lagre, que l'on dit navigable, et qui se jette dans la mer du nord, près Nombre de Dios, où sont les galions de Castille, qui pouvaient les emmener dans un plus court délai, et par une voie moins périlleuse que celle du Cap de Bonne Esperance: parce que de Moluco à Panama ils vont toujours entre les tropiques sous la ligne, mais ils ne purent jamais trouver le vent ou l'occasion pour accomplir leur désir; ils retournèrent par conséquent à Moluco assez tristes, à cause de la mort de Sayavedra, duquel on disait, qu'il se proposait de résoudre l'empereur à faire ouvrir cette terre de Castille de l'Or et nouvelle Espagne, d'une mer à l'autre, ce que l'on pourrait faire sur quatre points, c'est-à-dire du golfe de San Miguel à Uraba, où il y a 25 lieues de traversée ou de Panama à Nombre de Dios, 17 lieues, ou par le Sangradouro de Nicaraga, lequel commence dans un lac 3 ou 4 lieues du côté sud, dont l'eau s'écoule vers le nord, sur le quel naviguent des bateaux et des petits bâtiments. Il y a encore un autre passage de Tagante vers la riviére de Vera Cruz, ou l'on pourrait ouvrir un détroit et si on le faisait, on naviguerait dès les Canaries à Moluco (Moluques) sous le Zodiaque, zone tempérée, en moins de temps, et avec moins de danger que par le Cap de Bonne Espérance, ou par le détroit de Magellan ou le long de la Terre dos Corte Reaes, quand même on aurait trouvé de ce côté-ci un détroit pour la mer de Chine comme l'on a déjà tenté.»

Une foule de projets ont été proposés dans ces derniers temps; néanmoins on peut classer touts ces projets en quatre groupes qui sont tout-à-fait d'accord avec les indications du chroniqueur portugais.

En 1780, Nelson préconisait l'idée de percer un canal par le Nicaragua.

En 1804, l'illustre de Humboldt visita l'Amérique centrale et étudia sur les lieux la question de faire communiquer artificielment les deux océans.

Il présenta cinq tracés, qui tous, le premier excepté, sont signalés dans l'ouvrage de Galvão.

Le premier unirait l'Attrato, rivière de l'état de Cauca (Colombie) au Naonama.

Le second irait du golfe de Darien (Uraba) au golfe de San Miguel.

Le troisième du Goazoacoalco qui se jette, près la ville de Minatilan dans la baie de Goazoacoalco, à l'est de Vera Cruz et très vraisemblablement la rivière de Vera Cruz de Galvão à Tehuantepec (Tagante).

Le quatrième, coupant l'isthme dans sa partie la plus étroite de Chagres, à l'ouest et à côté de Aspinwall, à l'embouchure du Chagres, évidemment le *rio Lagre,* qui *se jette dans la mer du Nord, près Nombre de Dios (Charges?) où sont les galions (naos) de Castille,* à Panama.

En effet, Chagres et Aspinwall sont sur une baie qui porte encore le nom de Baie de las *Naos* ou de Limon.

Le cinquième tracé de Humboldt irait de San Juan de Nicaragua (Grey-Town) au Pacifique, en traversant le lac de Nicaragua. Ce dernier chemin suivrait le cours du San Juan del Notre, ce *Sangradouro* dont nous parle l'écrivain du seizième siècle.

Sangradouro veut dire un canal qui déverse un lac, ou qui détourne le cours d'une rivière. En effet, le San Jean del Norte établit une communication entre le lac et la mer des Antilles.

En tenant compte de l'extrême rareté du livre de Galvão, on peut assurer qu'aucun d'eux de Nelson ou de Humboldt, ne l'avait jamais lu, et pourtant l'accord entre leurs tracés et ceux de Galvão est très frappant.

On peut donc ajouter foi au *Nihil novi sub sole* de Salomon.

Une commission de savants américans, instituée en 1870, par le congrès des États-Unis, explora l'isthme entier depuis Panama jusqu'à Tehuantepec.

Encore ce Tehuantepec, encore ce *Tagante,* qui malgré son éloignement de la contrée centrale de l'isthme ne put se dérober à l'œil perçant du savant cosmographe portugais.

Parmi de nombreux projets de canal par Tehuantepec on considère

comme le plus avantajeux celui du général Orbegoso. Il commencerait à l'embouchure de la rivière de Goazoacoalco, et en se dirigeant vers l'ouest, il aboutirait à Salina Cruz à peu de distance de Tehuantepec.

En 1865, M. Lucien de Puydt fit le tracé d'un canal entre le golfe de San Miguel et le port Escondido, dans le golfe de Uraba, en suivant le cours de la Tuyra. Ce tracé aurait l'avantage de détourner les difficultés orographiques, auxquelles on aurait affaire à Panama et qui ne sauraient être résolues que par le creusement d'un immense tunnel.

Enfin, tous les études sur ce colossal ouvrage, dont le congrès international va être saisi tout incessament, ne diffèrent guère des tracés de Galvão.

Au commencement du dix-septième siècle, un autre portugais, devancier de Cook dans la mer du Sud, mourait à Panama, en songeant aux avantages qui résulteraient pour le commerce de la communication entre ces contrées et les Nouvelles Hebrides, qu'il venait de découvrir.

Cet homme, dont la conviction exaltée, persévérante, infatigable, rappelle celle de Colomb, —Pedro Fernandes de Queiroz,— cet homme remarquable, lui aussi, il avait à cœur cette entreprise.

Il envoya plusieurs mémoires au roi d'Espagne, en sollicitant les moyens pour mettre à execution ses trop vastes projets, sur ce continent austral, qui était le but constant de ses expéditions.

Dans la *copie de la requête presenté au roi d'Espagne sur la decouverte de la cinquième partie du monde appelée la terre australe incogneue et des grandes richesses et fertilité d'icelle, Paris 1617, in 12*, traduction d'un de ses mémoires, il fait preuve de sa prévoyance, et de la grandeur de ses vues.

«Le temps, dit-il, montrera et fera voir toutes ces commodités, et qu'en ce lieu pourra être la décharge de toutes celles des pays de Chili, Pérou, Panama, Nicaragua, Guatemala, de la Nouvelle Espagne, de Ternate et des Philippines, tous lesquels pays sont en la puissance de votre majesté; et si elle s'acquiert la seigneurie de toutes celles que je lui présente maintenant, j'en fais tant d'état que j'estime qu'elles seront comme la clef de toutes ces autres; qu'elles seront à mon avis, comme un royaume de la Chine ou du Japon et les autres îles, qui sont à cette côté de l'Asie, pour la négociation des marchandises curieuses et précieuses, sans parler de l'étendue de votre puissance et de l'établissement que vous pouvez faire par la possession d'un si grand pays. Ce que je dis est peu au regard de ce que j'estime par moi de ces pays-là, et que je suis prêt de faire voir en la présence des mathématiciens.

«Plaise donc à votre majesté, parmi tant de moyens que vous avez à la main, en ordonner quelqu'un, et que je puisse avoir enfin le succès de mes désirs, vous assurant que vous trouverez mes propositions justes, et que je vous donnerai satisfaction en tout.»

Ses mémoires sont pour la plupart inédites. D'après les *voyageurs anciens et modernes* de M. Edouard Charton, la bibliothéque nationale de Paris posséde deux des huit mémoires, sous les n.os 878–879. Ils ne sont point portés au catalogue, parce qu'ils se trouvent insérés parmi plusieurs pièces diverses étrangères aux voyages. L'un des deux porte le titre *Descobrimentos de Queiroz.*

Peut-être y trouverait-on des données qui permissent de constater ce point.

Queiroz, en homme d'une constance et d'une opiniâtreté indomptable, en parfait connaisseur de ces contrées, où il a longtemps séjourné, et où il est mort cet homme, dis-je, aurait du comprendre, à coup sûr, la possibilité de cette entreprise.

On ne peut douter qu'il ne caressât pendant toute sa vie une idée qui, eut du, nécessairement, poindre, pousser dans son esprit.

Sans la jalousie d'une nation, qui était la dominatrice, sans ce malheur qui atteint le génie, Queiroz était homme à réaliser ses projets.

«Queiroz et Mendana, dit Malte-Brun, furent les derniers héros de l'Espagne *(Queiroz n'etait espagnol, mais portugais),* avec eux s'éteignit cet esprit entreprenant qui avait conduit les Colomb aux Antilles, et les Cortez dans les palais de Montezuma.»

Oporto, 18 avril 1879.=*Antonio Pereira de Paiva e Pona*, S. S. G. L.

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE—N.os 9 E 10

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 9 E 10

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

DIRECÇÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM
J. V. MENDES GUERREIRO
JOAQUIM JOSÉ MACHADO
FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS
DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO
JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA
J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR
JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO
JOÃO HENRIQUE ULRICH

Casa da Sociedade—Rua Capello, n.º 5

SUBSIDIOS

PARA A COROGRAPHIA

DA

ILHA DE S. THIAGO DE CABO VERDE

POR

A. DE PAULA BRITO

Director do correio e recebedor particular do concelho da Praia

S. S. G. L.

AO ILL.MO E EX.MO SR. CONSELHEIRO FRANCISCO JOAQUIM DA COSTA E SILVA

Secretario Geral do Ministerio da Marinha e Director Geral do Ultramar

dedica

em testemunho da mais alta consideração e indelevel gratidão

SENHORES:

Nada valho, pouco sei, portanto de minguado valor é este pobre esboço; mas convicto de que o homem que pensa e que do íntimo da alma deseja o engrandecimento de sua patria, tem por obrigação cooperar na grande obra da sua redempção, por humilde que seja a sua posição, por modesto que seja o seu saber e por somenos que seja o seu tributo, não hesitei em levar a cabo este trabalho que ouso offerecer á Sociedade de Geographia de Lisboa, crente que ella acceitando-o me relevará os erros que n'elle encontrar, julgando-me com a benevolencia que a distingue.

Sou o primeiro a confessar que este trabalho tem grandes lacunas, mas a falta de meios pecuniarios (o que me não envergonho de declarar), não só me obrigou a restringir este esboço á ilha de S. Thiago, como tambem não consentiu que este trabalho fosse illustrado com algumas photographias e descripções de varios costumes dos povos do interior d'esta ilha, que não pude visitar com o vagar preciso para com acerto fallar d'elles; nutro, porém, a esperança de reparar esta falta com a publicação do meu *Album caboverdeano,* que seguindo pouco mais ou menos o plano d'este esboço, não só tratará de todas as ilhas e ilhéus, como será illustrado com photographias de todos os edificios publicos e alguns particulares que merecerem esta distincção.

Cumpre-me, porém, declarar que não obstante já ter alguns apontamentos sobre o archipelago de Cabo Verde, a publicação d'este album não está proxima, visto como alem de requerer despezas com que

não posso arcar de prompto, ser-me-ha indispensavel o auxilio do governo para examinar alguns archivos publicos.

Offerecendo este esboço corographico á Sociedade de Geographia de Lisboa, cumpro um dever de portuguez significando a este illustre fóco de propaganda civilisadora luso-africana, que fazendo sinceros votos pelas suas prosperidades e desenvolvimento, ponho ao seu dispor o meu limitadissimo prestimo.

Alimento a esperança que a digna Sociedade de Geographia de Lisboa me honrará, acceitando esta humilde offerta, levando-me em conta dos erros que encontrar o ardente desejo que tive de acertar.

Lisboa, 31 de agosto de 1888.

Antonio de Paula Brito.

BREVE NOTICIA

SOBRE O

ARCHIPELAGO DE CABO VERDE

O archipelago de Cabo Verde compõe-se de dez ilhas e alguns ilhéus, que se acham divididas em dois grupos, o do norte que vulgarmente se denomina Barlavento, e o do sul que se denomina Sotavento.

O grupo de Barlavento contém seis ilhas, que são: Santo Antão, S. Nicolau, S. Vicente, Boavista, Sal e Santa Luzia.

Ha proximo a estas ilhas alguns ilhéus e baixos.

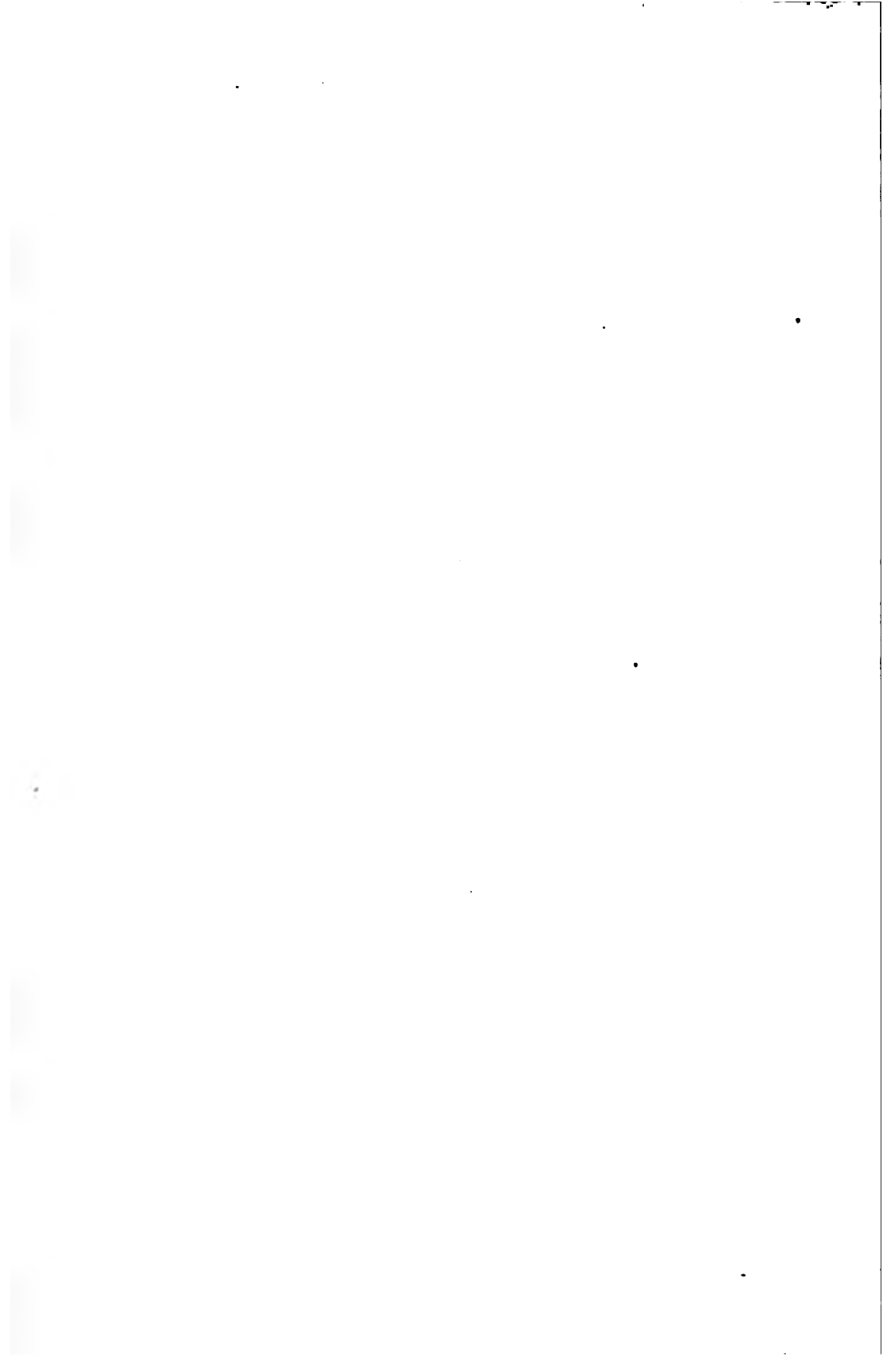
O grupo de Sotavento contém quatro ilhas, que são: S. Thiago, Fogo, Brava e Maio.

Ha tambem junto a estas ilhas alguns ilhéus e baixos, dos quaes só fallaremos no de Santa Maria, no porto da cidade da Praia de S. Thiago.

O mar d'este archipelago abunda em peixe, apparecendo n'elle muitas baleias, possuindo tambem muito e bom coral de que só alguns hespanhoes e italianos se aproveitam, sendo para lamentar que desde a destruição da villa dos Alcatrazes na ilha de S. Thiago até hoje não tenha sido creada uma unica companhia de pescaria nacional!

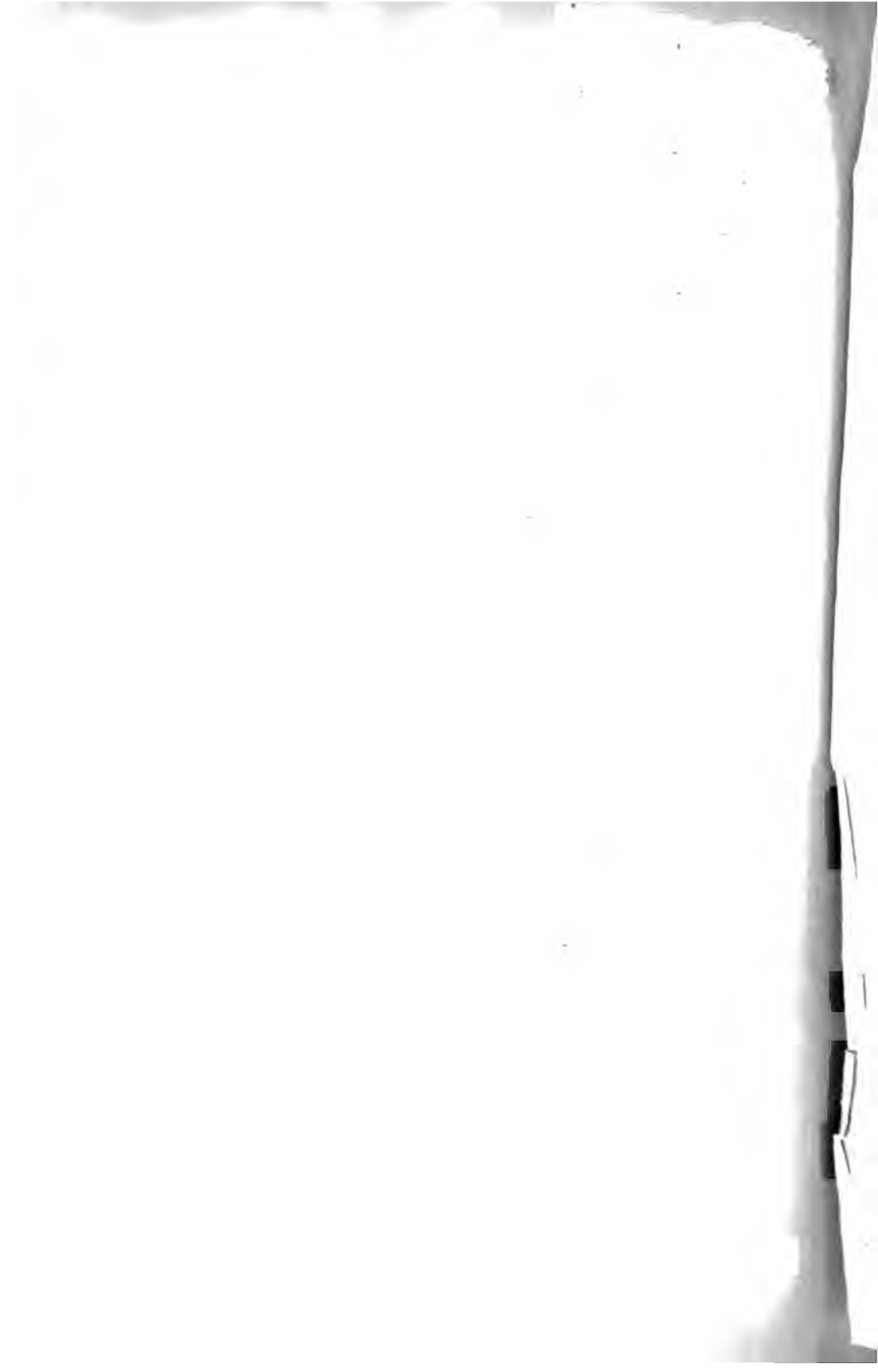
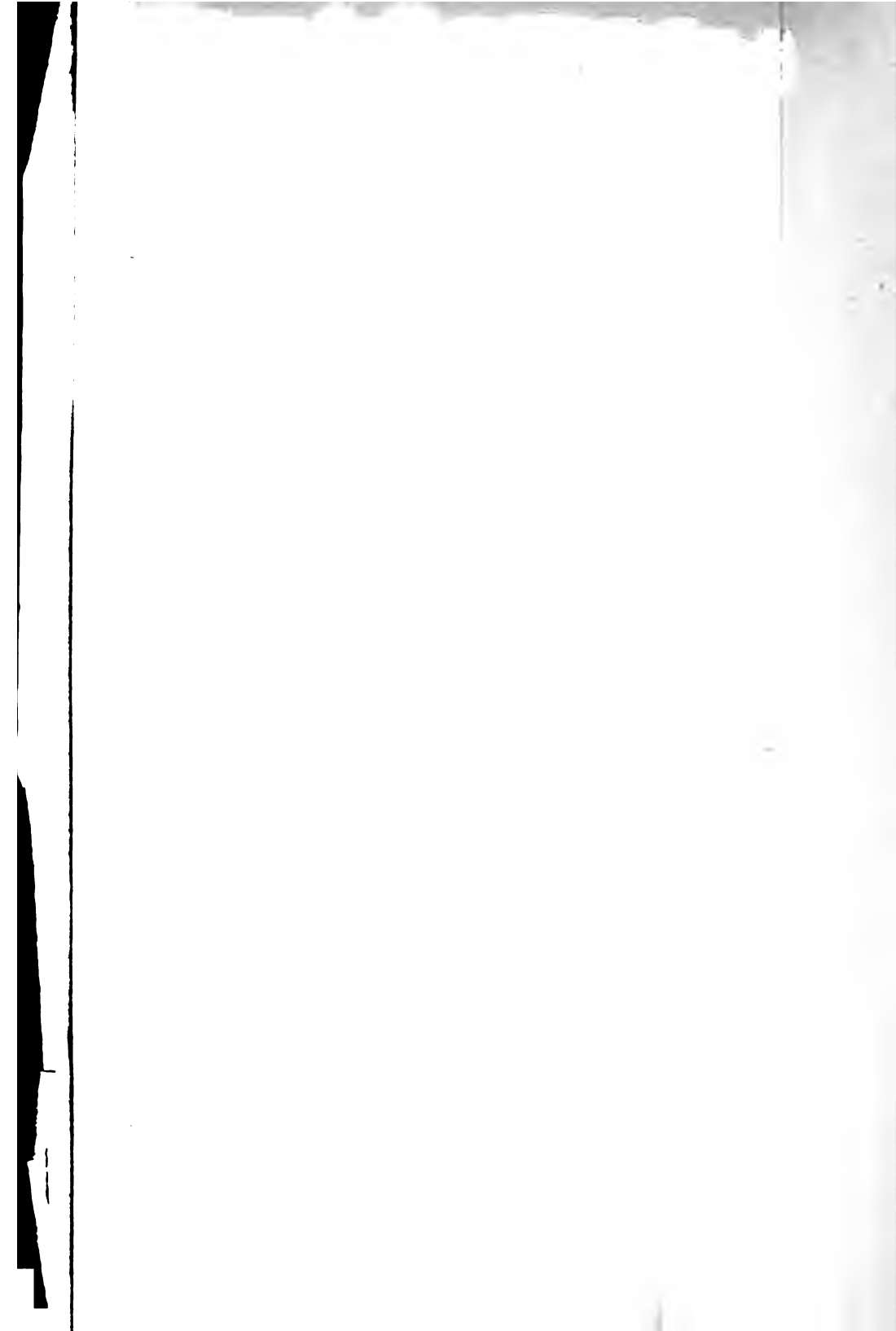
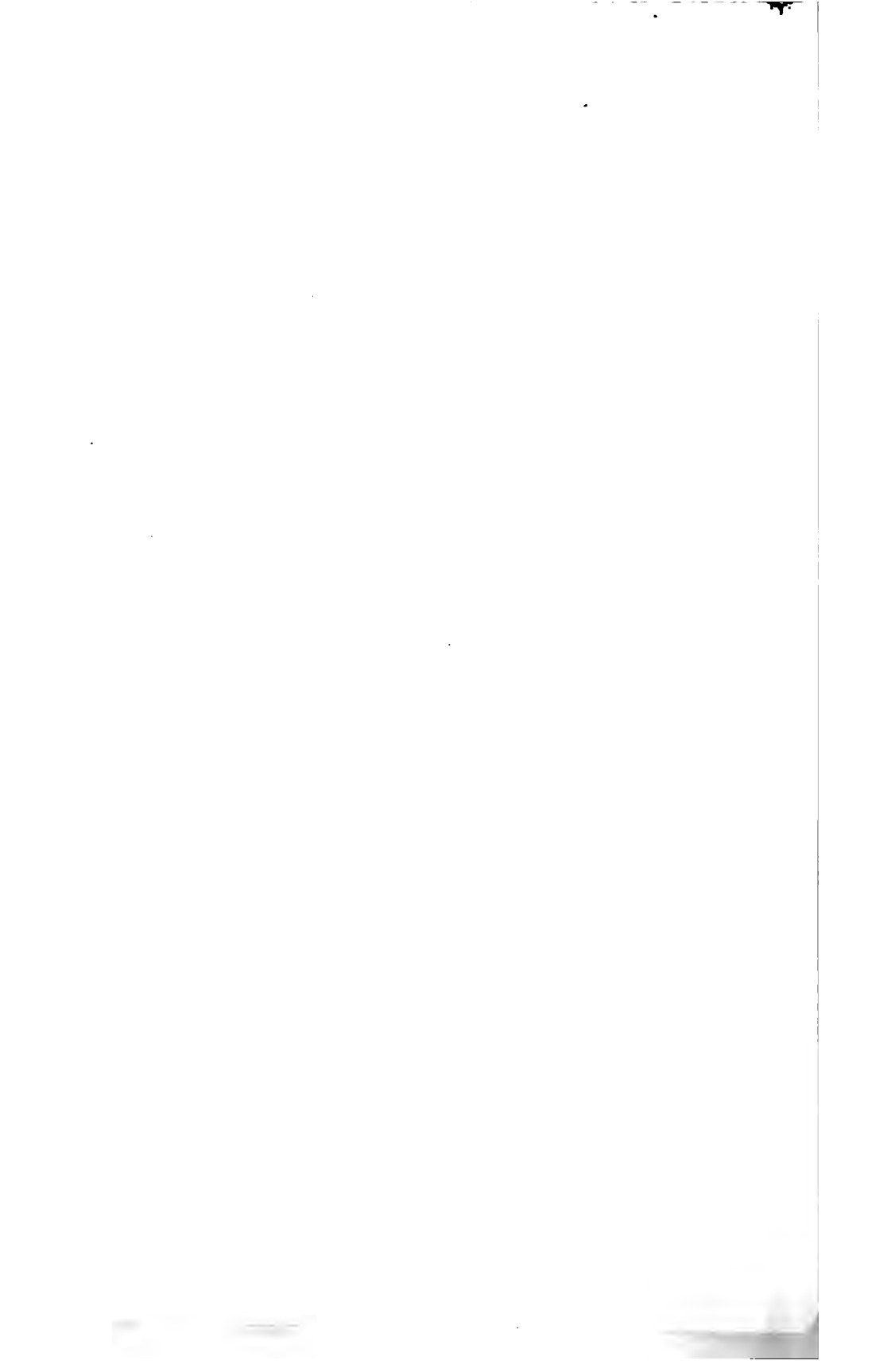
Mas, como nas acanhadas margens d'este trabalho não cabe a descripção do archipelago, ultimâmos este brevissimo capitulo, que serve de introducção a este esboço corographico, apresentando á apreciação do bondoso leitor os dois mappas seguintes, nos quaes damos o maior numero de esclarecimentos que nos foi possivel reunir.

Não damos esclarecimento da população e seu movimento em 1884, porque infelizmente do boletim official da provincia não consta.

Com relação ás ilhas de S. Thiago daremos noticias mais recentes do que 1878, quando tratarmos da descripção d'estas ilhas.

MAPPA DAS DISTANCIAS DOS PRINCIPAES PORTOS DO ARCHIPELAGO DE CABO VERDE

Distancias em kilometros de porto a porto

Praia	87,020	109,209	122,166	142,527	196,206	199,908	272,097	307,266
20	Maio	140,676	157,335	101,805	153,633	183,249	260,991	296,160
59	76	Fogo	16,659	212,865	253,587	188,802	225,822	262,842
66	85	9	Brava	225,822	264,693	192,504	227,673	264,693
77	55	115	122	Boavista	48,126	144,378	231,375	255,438
106	83	137	143	26	Sal	138,825	222,120	240,630
108	99	102	104	78	75	S.Nicolau	88,848	114,762
147	141	122	123	125	120	48	S. Vicente	37,020
166	160	142	143	138	130	62	20	Santo Antão

Distancias em milhas geographicas (1,851 metros) de porto a porto

ILHA DE S. THIAGO

Situação astronomica.—Acha-se situada no oceano Atlantico a 14° 54′ de latitude norte, e 14° 25′ de longitude oeste de Lisboa[1].

Dimensões.—Segundo a opinião de alguns corographos mede 10 leguas de comprimento sobre 6 de largo, mas segundo outros, e com estes os naturaes que a pisam diariamente, mede 18 leguas no seu maximo comprimento (N. S.), e 12 na sua maxima largura (L. O.)

Montanhas.—Esta ilha é muito montanhosa, as suas montanhas mais altas existem no interior, no litoral é plana pela maior parte.

Uma cadeia de montes de bazalto e calcareo, denunciando a sua origem vulcanica, a corta pelo centro, erguendo-se no meio d'estes montes um elevado pico, denominado Pico de Antonia, que mede 2:500 metros approximadamente, acima do nivel do mar.

Algumas ribeiras partindo do cimo ou meia encosta d'estes montes, abrindo n'elles profundas e largas fendas, que a mão do homem tem convertido em ferteis e formosas fazendas (quintas), vão desaguar no mar; devido, porém, á sua estructura plana no litoral existem n'esta ilha alguns terrenos apaulados, que de modo algum merecem o nome de pantanos, e que mui longe estão de produzirem as terriveis consequencias de que tanto se tem fallado e abusado.

Esta ilha é rica de nascentes de excellente agua potavel, tendo algumas ribeiras que correm durante o anno.

Divisão administrativa.—Está dividida em dois concelhos, o da Praia que data de 1612, e o de Santa Catharina que em 1834 substituiu o antiquissimo concelho da Ribeira Grande.

Tem o concelho da Praia oito freguezias, que são: Nossa Senhora da Graça, onde está a capital, S. Nicolau Tolentino, S. Lourenço dos Orgãos, Nossa Senhora da Luz, S. Thiago, S. João, S. Salvador e

[1] Esta situação é do porto da Praia.

Santissimo Nome de Jesus, contando todas estas freguezias 7:000 fogos com 25:000 habitantes.

O concelho de Santa Catharina tem tres freguezias, que são: Santo Amaro, onde está a povoação do Tarrafal, cabeça do concelho, S. Miguel e Santa Catharina. Este concelho, comquanto tenha só tres freguezias, nem por isso é inferior em extensão ao da Praia, que sendo muito mais commercial, é inferior em riqueza agricola. Tem este concelho perto de 5:800 fogos com uma população de 23:000 almas.

Governo.—Depois de descoberta foi erigida em capitania, sendo seu primeiro capitão general o navegante Antonio de Nolle, que a descobriu; de então até 1835 foi governada por capitães generaes, que estendiam a sua auctoridade a toda a provincia.

Os capitães generaes tinham uma auctoridade illimitada, politica, civil e militar, do que resultou gravissimos prejuizos, cujas consequencias ainda hoje se sentem, como veremos na parte historica.

Os postos militares e varios cargos publicos eram a capricho d'estes capitães generaes, dados e tirados, e depois vendidos e revendidos, com especialidade os de capitães móres das outras ilhas, que ao commando militar reuniam a administração da fazenda.

O prejuizo que o miseravel povo então soffria era enorme, mas ai do que ousasse queixar-se!

Tudo jazia no mais torpe esquecimento e desleixo, porque quer os capitães generaes, quer os capitães móres só tinham a mira nos seus interesses pessoaes.

Os capitães generaes, para mais depressa se enriquecerem, não só cobravam enormes quantias pelas nomeações, como extorquiam outras não menos avultadas pelas confirmações d'estas nomeações.

Felizmente para esta provincia, em 25 de abril de 1835 o governo da metropole houve por bem acabar com estes potentados, enviando em logar d'elles outros com o nome de governadores geraes.

Em 1836 é creado o conselho do governo e de então para cá se foi minguando o poder dos governadores, de sorte que hoje em certos assumptos têem pouca auctoridade, mas antes assim, porque se abusam, o que succede amiudadas vezes, o abuso não é de grave consequencia, porque o direito do recurso ao governo central os contém em certos limites, que não ousam transpor desassombradamente, visto como da metropole (ás vezes ainda que raras), vem a reparação da injustiça, o que os colloca em posição melindrosa.

Justiça.—A 10 de outubro de 1811 o governo da metropole cria nas provincias ultramarinas a junta de justiça, com o nobre e gran-

dioso fim de não empobrecer os infelizes presos ultramarinos com as grossas despezas a fazer com a remessa de seus processos para Lisboa, e com as não menos pesadas e enormes despezas com procuradores, que, por não os conhecerem, nenhum interesse podiam tomar por elles.

E assim desappareciam os juizes singulares chamados ouvidores.

. Em 16 de janeiro de 1837 é estabelecida a junta de justiça n'esta provincia, que até 1842 constituia uma só comarca, sendo em 17 de setembro de 1851 dividida em duas, com os nomes de Sotavento e Barlavento, tendo cada uma um juiz e um delegado, devendo sómente o juiz de Sotavento fazer parte da junta de justiça.

A 13 de dezembro de 1854, em attenção aos muitos affazeres que os agentes da justiça tinham na ilha de S. Thiago, foi esta dividida em dois julgados.

A 1 de outubro de 1856 extingue-se a junta de justiça para de novo se voltar ao antigo systema dos juizes singulares, que em vez de ouvidores se denominaram juizes de direito; e assim ficava de nenhum effeito a doutrina do alvará de 10 de outubro de 1811, que tão humanitariamente attendia ás tristes circumstancias dos presos ultramarinos, que em preito e homenagem á verdade soffrem muitissimo com o actual estado de cousas, porque os recursos para a relação são em extremo pesados, e na realidade empobrecem os desgraçados presos, martyrisando-os com as enormissimas delongas e pesadissimas despezas com procuradores e advogados, o que nos obriga a dizer sem hesitar que o poder judicial d'esta provincia carece de prompta e inadiavel reforma na parte crime.

Hoje, que existe a lei das fianças, que de algum modo veiu attenuar a dolorosa situação dos desgraçados que resvalam no desfiladeiro que os conduz á prisão, não appellarei para o restabelecimento da junta de justiça, embora organisada com os preceitos que a legislação hodierna apontasse, porque isto importaria retrogadar, e a civilisação e o progresso impellem-nos para a frente, força é ceder aos nobres impulsos que elles nos imprimem, sob pena de sermos merecedores dos epithetos com que os estranhos, invejosos das nossas poucas grandezas coloniaes (relativas ao muito que tinhamos), mas ainda assim enormes, comparadas com a de muitas nações, que parece espreitarem a occasião propicia para nos espoliarem; mas não poderei callar uma mancha que enluta a legislação ultramarina, e para que ella se desfaça vou apontal-a, crente que d'este centro civilisador, d'onde tem partido grandiosas obras, que tão briosamente têem laureado as paginas da historia patria, não deixarei de encontrar cavalheiros illustrados e prestimosos, que, avaliando a situação dos presos ultramarinos, se condoam d'elles, promovendo que da sua legislação se risque tão odiosa disposição.

Como é de todos sabido, a sentença proferida por um tribunal judicial passa em julgado findos dez dias, se d'ella, dentro do praso, se não appellar; pois no ultramar a sentença proferida por um juiz de direito em materia crime nunca prescreve! Um agente do ministerio publico, embora a sentença tenha mais de dez mezes, se o crime é dos que se classificam de pena maior, embora provada a innocencia do réu, e mesmo estando elle em cumprimento da sentença, ou tendo-a já cumprido, póde appellar, e o processo que se julgava findo sobe á relação, onde é novamente julgado!

Esta excepção que existe na legislação ultramarina é odiosa: se é mister que o delegado appelle, imponha-se-lhe esta obrigação sob penas severas, mas não se permitta que sobre a cabeça de um cidadão, ás vezes innocente, probo e honrado, esteja, qual espada de Damocles, suspensa a ameaça constante de volver á cadeia, embora a lei marque prescripções para outros crimes aliás de maior gravidade!

Não aponto nomes, porque não trago nem os devo trazer para aqui, mas sim aponto factos, para que a nobre corporação a que me honro de pertencer, e que se orgulha de possuir verdadeiros talentos, trate de corrigir os enormes defeitos que pesam sobre as nossas instituições coloniaes.

Não fallei nem fallo no jury, não só por causa dos laços de amisade que ligam os habitantes, como tambem pela falta de illustração, que infelizmente é ainda sensivel n'esta provincia, porque eu que respeito e adoro a justiça como ella deve ser feita, nunca concorrerei para que o odio ou a amisade occupe o logar da rasão, convertendo um tribunal seriissimo em circulo repugnante onde as paixões se atropellem, disputando o logar á justiça.

Chamando a attenção dos que se interessam pelo engrandecimento do ultramar, para o facto que deixo registado, terminarei este capitulo dizendo que a lei das fianças, para ser uma lei boa, só carece de uma ligeira ampliação ácerca do valor das fianças, pois, como é sabido, no ultramar onde ás vezes se podem exercer vinganças particulares e onde não é raro ficarem as comarcas muitos mezes entregues a juizes substitutos, não deve ficar ao arbitrio do juiz a importancia das fianças e a fórma d'ellas serem prestadas, mas sim organisar uma commissão composta do juiz, delegado e mais tres membros de eleição popular, para a sua arbitragem, evitando assim que por delictos insignificantes se exijam sommas relativamente grandes postas em deposito, sem utilidade para ninguem.

Fazenda.—A administração da fazenda, como todos os ramos da publica administração, estava a cargo do capitão general, que era o

administrador da real fazenda, e para o auxiliar nos encargos d'esta administração tinha um provedor, que era o ouvidor, e um escrivão de nomeação regia que servia de fiscal, mas quer o ouvidor, quer o escrivão tinham limitadas attribuições, de sorte que tudo corria ao sabor do capitão general, cuja residencia official era n'esta ilha de S. Thiago.

Nas outras ilhas a administração da fazenda estava a cargo dos capitães móres, que tinham por auxiliares um escrivão e um meirinho, todos de nomeação provincial.

Os rendimentos publicos de então limitavam-se a dizimos de fructas, peixe e gado, a rendas e fóros realengos, e a direitos de entrada e saída de certas fazendas, isto sem fallarmos na urzella, cujo rendimento de nenhum proveito era para a provincia, visto como era arrecadado em proveito dos cofres da metropole, sendo aqui particularmente administrada pelo mesmo capitão general, que por meio de feitores procedia á sua acquisição.

Felizmente, a 6 de julho de 1849, foi declarada livre a compra da urzella, o que sem duvida foi uma grande medida que muito alliviou este povo, que em virtude da solicitude do governo por este producto que rendia annualmente 85:000$000 réis para a metropole, foi por muitos annos alvo de extorsões e vexames inacreditaveis.

A 27 de junho de 1808, para se attender ás exigencias do thesouro, creou-se o imposto da decima urbana, que, limitando-se a principio aos predios das povoações á beira-mar, foi em 1809 ampliado a todos os predios urbanos, e a 17 de junho d'este anno creou-se o imposto da lei do sêllo, o que de algum modo ajudou a equilibrar a receita com a despeza.

Em 1815 a junta de fazenda, cuja creação data de 1780, foi introduzida n'esta provincia.

Data da installação d'esta junta os melhoramentos que se têem operado na administração fazendaria, avultando entre todos a arrecadação dos rendimentos publicos, por conta do Estado e por empregados seus, banindo o vexatorio systema das arrematações.

Muito ha que dizer sobre a administração da fazenda, mas a indole d'este trabalho e a nossa nenhuma competencia, não nos permitte dar a este assumpto o desenvolvimento que desejavamos; todavia não hesitaremos em dizer que, embora a junta de fazenda de Cabo Verde seja uma das mais regulares que temos no ultramar, ainda assim carece de reformas tão importantes, que forçoso será substituil-a por uma outra instituição mais em harmonia com as exigencias da provincia. A junta de fazenda, bem ou mal, já desempenhou o seu papel, hoje é uma instituição anachronica. A sua existencia não tem nenhuma rasão de ser.

Na epocha actual carecemos de uma instituição robusta, que dê resultados positivos, e que, sujeita á immediata fiscalisação da metropole, limite a sua acção a applicar os rendimentos da provincia segundo a lei dos meios.

Sem pretendermos apresentar um plano para a reorganisação da administração fazendaria, parece-nos que a substituição da junta de fazenda por um delegado do thesouro, que em periodos triennaes prestasse contas a um inspector nomeado pelo ex.^{mo} ministro da marinha entre os empregados da côntabilidade do seu ministerio, daria um resultado pratico de subido alcance.

Com relação ás alfandegas tambem nos parece que não deve continuar o systema adoptado até hoje, que se nos afigura prejudicial ás exigencias do serviço; pois, como é geralmente sabido, os directores das alfandegas do archipelago (com excepção unica do da Praia), reunem uma serie de attribuições que por fórma alguma deve ser permittido n'um empregado que tenha residencia permanente n'uma localidade, para assim evitar os attritos que sempre resultam das affeições e odios que se adquirem no convivio mais ou menos íntimo com os individuos que constituem as pequenas sociedades de cada ilha.

Os serviços alfandegarios, sendo dos que demandam muita seriedade, têem a vantagem de serem invariavelmente o mesmo em todas as ilhas, e portanto a de se prestar a uma rapida modificação. Mas, assim como nos parece inacceitavel a permanencia de um director da alfandega n'uma dada localidade, tambem se nos afigura inadmissivel o exigir-se-lhe fiança para a gerencia do seu cargo, visto como esta exigencia os colloca na dura necessidade de mendigar fiadores, que a gratidão obriga a respeitar e quiçá a favorecer. Resulta d'aqui a imperiosa necessidade de organisar um quadro movel de empregados aduaneiros á similhança do que se acha estabelecido na Guiné, com a differença de que cada alfandega deve ter um thesoureiro fixo, devendo este funccionario ser o recebedor de todos os impostos, cuja cobrança se acha commettida ás alfandegas, sendo os directores das alfandegas obrigados a inspeccionar os seus actos.

Apontando estas medidas, não temos a louca vaidade de affirmar que ellas se possam adoptar sem madura reflexão; pelo contrario, tendo a convicção que ellas não acarretam á provincia o mais insignificante onus, estamos íntimamente crentes que só depois de reflectido exame é que se deverão adoptar, porque os quadros estão legalmente creados, e portanto adquiridos muitos direitos que nenhum ministro, seguindo os dictames de uma consciencia pura, deve menosprezar.

O lisonjeiro estado financeiro da provincia de Cabo Verde, a unica que nos seus orçamentos tem saldos positivos, offerece tanto campo a

reformas civilisadoras, que para nós é ponto de fé que o actual ministro da marinha, homem douto e á altura do logar que occupa pelos seus vastos recursos intellectuaes, não deixará de pensar no progresso e desenvolvimento de uma colonia que nunca exigiu da mãe patria sacrificios pecuniarios, a não ser nas epochas anormaes em que a fome, esse flagello medonho, lhe lança as suas sedentas garras; mas ainda assim o soccorro que a mãe patria lhe presta não é dos que onera o thesouro, pois os nobres impulsos do generoso coração do povo portuguez, sempre disposto a soccorrer os irmãos que soffrem, por vezes tem dispensado o concurso do thesouro, contribuindo elle com o seu obolo para mitigar a fome aos seus irmãos de alem-mar.

Agora, para que se possa bem avaliar o estado financeiro da provincia vamos no seguinte mappa mostrar qual tem sido a sua receita, despeza e saldo positivo nos annos economicos de 1882 a 1886:

Anno economico	Receita	Despeza	Saldo positivo
1882-1883	258:020$000	220:480$687	37:539$313
1883-1884	258:640$000	237:416$661	21:223$339
1884-1885	254:971$400	240:487$954	14:483$446
1885-1886	254:659$000	242:615$283	12:043$717

Este lisonjeiro estado da fazenda publica deve-se á tenacidade do ex.^mo^ sr. conselheiro Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, ex-governador de Cabo Verde, que, no intuito de elevar a receita publica, propoz varias medidas financeiras, sobresaíndo entre todas o augmento do imposto sobre o carvão de pedra, que de 100 passou a pagar 300 réis por tonelada, medida que o ex.^mo^ visconde de S. Januario, então ministro da marinha, hoje ministro da guerra, não hesitou em approvar, porque conhecedor da provincia, avaliando com o criterio que o distingue a opportunidade da proposta, claramente viu que este augmento em nada influiria no movimento maritimo de S. Vicente, como os pessimistas previam e vaticinavam, o que os factos se encarregaram de demonstrar, porque como se vê pelas estatisticas provinciaes, a navegação em vez de rarear tomou novo incremento com o estabelecimento de mais uma importante casa carbonifera, resultando d'esta concorrencia a baixa no preço do carvão.

O augmento da receita (diz o ex.^mo^ conselheiro Sampaio, no seu relatorio de 1880), traz indispensavelmente o augmento da despeza, porque se torna preciso attender ás exigencias de varios serviços que é necessario estabelecer em melhor pé... e assim foi; o governo por-

tuguez, obrigado a concorrer com as demais nações européas, não pôde deixar de montar o serviço postal, que até então existia n'um estado embryonario, e ainda assim tolerado e não approvado.

Mas infelizmente, como succede quasi sempre com as reformas ultramarinas, a repartição postal foi apparecendo aos empurrões, e hoje mais do que nunca carece do ultimo impulso, para merecer o nome com que se decora.

Para que se não julgue que phantasiâmos, em breves palavras vamos fazer a historia da repartição postal de Cabo Verde, terminando com ella este mal alinhavado capitulo.

O correio só começou a existir verdadeiramente em 1852, em virtude de uma portaria provincial; até então a sua existencia estava abaixo de zero, pois se fazia pelo systema das arrematações; em 1863 teve um novo impulso, tambem devido ao governo provincial; em 1883 o orçamento consignou uma diminuta verba para o pessoal, que se limitava a um director; em 1885 na metropole legislou-se ácerca d'este importante ramo de serviço e no orçamento verba mais importante foi votada; e agora um novo augmento se fez na verba e no pessoal, e forçoso é confessar, o governo que acceitou os encargos da união postal, fazendo entrar as provincias ultramarinas n'este convenio, está indubitavelmente sujeito aos encargos que resultam da fiel execução do tratado a que se obrigou, e portanto não póde deixar de pautar o seu proceder pelas exigencias que resultam do convenio, montando as repartições postaes de modo que sem vexame para nós possam manter com dignidade as relações postaes que não poderão deixar de ter com os paizes da união.

O ultimo orçamento, creando um administrador dos correios, faz as funcções d'este cargo ficarem annexas ás do director do correio da Praia, de sorte que este funccionario vem a ser o inspector e fiscal dos seus proprios actos!

Não commentâmos isto, porque sabemos que o governo está procedendo a serio estudo para remediar este mal, por isso, embora seja o nosso tradicional costume nunca decretar uma medida importante de uma só vez, consumindo ás vezes annos para a executar com criterio, ainda assim d'esta vez cremos que o illustre ministro da marinha e ultramar não deixará de montar devidamente as repartições postaes, creando um administrador geral nos casos de poder fiscalisar bem este importante serviço, porque s. ex.ª não ignora que o correio não só serve para afferir o grau de civilisação de um paiz, ligando os povos entre si, como tambem é a mais poderosa alavanca dos tres ramos que constituem a riqueza publica — a agricultura, o commercio e a industria[1].

[1] O rendimento dos correios da provincia de 1841 a 1854 manteve-se na im-

Instrucção publica.—Em 26 de março de 1822 os governos ultramarinos foram auctorisados a crear escolas, porém, n'esta provincia nenhum resultado surtiu tão benefica determinação, o que não é para causar estranheza, se attendermos ao estado de atrazo em que a provincia estava e ás commoções politicas que agitavam a mãe patria e que de algum modo reflectiu n'esta provincia.

A 14 de agosto de 1845 o governo da metropole, já livre do systema absoluto, que entravava a engrenagem da complicada machina governativa, olhando com mais attenção pelo progresso e desenvolvimento d'esta provincia, creou uma escola principal e um curso de medicina pratica; mas, infelizmente, a escola principal, creada (como se vê dos boletins e annaes do conselho ultramarino do anno de 1848) para habilitar professores, não podia fructificar em paiz onde não existiam escolas primarias, e com certeza que a sua creação seria nulla, se o abalisado professor Dantas, que a dirigia, se não compenetrasse da necessidade de lhe dar uma direcção mais sensata para assim aproveitar as aptidões dos seus discipulos.

Mais tarde o ex.mo sr. visconde de S. Januario, então governador d'esta provincia, analysando o systema de ensino provincial, reconheceu a utilidade da creação de um lyceu com fins mais modestos, e a 15 de dezembro de 1860 inaugurava a abertura d'esta casa de instrucção, cuja existencia foi assás ephemera.

Do curso de medicina pratica nunca se fez caso algum, o que foi, tem sido e será de grande prejuizo para esta provincia, onde o pessoal medico é limitadissimo, e mal chega para fornecer um medico para a capital de cada ilha, conservando na de S. Thiago (capital) o pessoal indispensavel para a clinica do hospital.

D'aqui resulta que no interior das ilhas um grande numero de pessoas se entregam nas mãos de curandeiros boçaes, que em tudo vêem feitiços e encantamentos, e que pára debellarem o mal impõem preceitos perigosos aos doentes, applicando-lhes remedios diabolicos, que por vezes dão origem a graves molestias e não poucas a violentos passamentos.

Para se fazer uma idéa exacta d'esta asserção contaremos o seguinte facto, que infelizmente não é isolado:

Uma pobre rapariga sentindo-se doente deveras, entregou-se nas mãos de um curandeiro *(Jhabakôzu)*, que para debellar o mal que a minava, *lesão da valvula mitral*, depois de mil benzeduras e exorcismos, terminou por introduzir uma basta porção de alhos e cebolas pi-

portancia de 100$000 a 160$000 réis, de 1854 a 1868 na de 400$000 a 560$000 réis, de 1868 a 1875 na de 800$000 a 1:200$000 réis, de 1875 a 1886 na de réis 1:300$000 a 5:000$000.

sadas pelo recto e partes genitaes da infeliz creatura, que dias depois succumbia a este diabolico tratamento!

E o que é peior é que este e outros casos não desacreditam os curandeiros, que explicam a morte como o resultado de um encantamento superior ás forças dos seus recursos infernaes!!

Mas voltando á instrucção.

Em 3 de setembro de 1866 creou-se o seminario-lyceu com séde na ilha de S. Nicolau.

Posteriormente varias modificações se têem feito no intuito de aperfeiçoar a instrucção publica, mas infelizmente nenhuma d'estas modificações tem sido de utilidade, por isso que se limitam a alterar algumas disposições escolares, sem alterar ou antes organisar um systema de ensino em harmonia com as necessidades da provincia; mas organisado de sorte que cada doutrina seja distribuida segundo o grau de desenvolvimento intellectual dos alumnos que a frequentam e não de chofre, como se pratica n'esta provincia, onde um alumno de instrucção primaria, que mal sabe ler e dizer duas palavras em portuguez correcto, começa as lides academicas pela geographia, geometria e principios de mathematica!

É claro que o professor, por mais habil que seja, não póde attender a tão grande diversidade de importantes materias que nas escolas do reino se acham distribuidas por diversas cadeiras, acrescendo mais a circumstancia que no reino existem copiosos elementos de instrucção, ao passo que aqui são demasiadamente escassos e, portanto, a que se ministrar deve ser clara e proveitosa.

E se o professor não póde explicar com proficiencia, como poderá o alumno estudar com utilidade assumptos que estão superiores ao seu desenvolvimento intellectual?

D'aqui resulta que sem receio se póde dizer que o ensino de Cabo Verde não tem um fim util e adequado aos interesses da provincia, porque, embora o artigo 53.º do decreto de 30 de novembro de 1869 diga «que o curso da escola principal habilita o alumno que o tiver a matricular-se nas escolas superiores do reino», o facto de não existir desde a creação d'esta escola um unico exemplo de se ter apresentado um alumno com a carta do curso da escola principal a matricular-se nas escolas superiores, preferindo os que podem mandar seus filhos para o reino o fazel-o desde o começo da educação, bem demonstra que o systema de ensino deve ser modificado de sorte que, em vez de preparar alumnos, que não apparecem, para as escolas superiores, prepare agricultores aptos para se aproveitarem das incalculaveis vantagens de um solo uberrimo, promovendo ao mesmo tempo o desenvolvimento da provincia.

No seminario-lyceu, se o estudante se dedica ao sacerdocio, bem vae (se é que vae bem), mas se por qualquer circumstancia não segue a profissão, vida ou o estado clerical (ou como lhe queiram chamar), está nas mesmas condições do estudante da escola principal!

E no emtanto, quer na escola principal, quer no seminario-lyceu ha professores habeis! Como explicar o cahotico e deplorabilissimo estado da instrucção publica n'esta provincia? Com a incuria dos professores? Não, mil vezes não, porque são os primeiros a reclamarem contra este estado de cousas. Com a indifferença do governo? Tambem não o crêmos, julgando suas intenções pelas medidas que tem adoptado para bem fiscalisar as escolas e promover escrupulosamente a observancia de severos principios nos exames finaes de cada materia. Mas então a que se deve o vergonhoso atrazo em que se acha tão importante ramo da administração publica?

Suppomos não estar mui longe da verdade, dizendo que á ambição de uns e a extravagantes exigencias de outros se deve este estado de cousas. E de facto, uns querem uma casa de ensino em tão desenvolvido grau, que mal se casa com a modestia da provincia; outros, atacando o seminario-lyceu, pedem a sua extincção, não se lembrando que o governo tem compromissos com a curia romana; e uns e outros, vendo o *impossivel* entre o projecto e a realisação dos seus desejos, abandonam o campo, dizendo — «nada é possivel fazer-se! esta terra está condemnada!!»

Nós, da nossa parte, comquanto nos sintâmos pequenos ante a enormidade da empreza, abalançâmo-nos a propor um meio que nos parece exequivel e que talvez preencha o fim que todos têem em vista, sem que o thesouro seja onerado com maior onus do que o que actualmente pesa sobre elle. Eil-o: separe-se do seminario o lyceu e este e a escola principal sejam fundidos n'uma *nova escola* com séde na capital da provincia, e onde se dêem os seguintes diplomas: de agronomos, de guarda-livros, de conductor de trabalhos, de varias artes mechanicas e pilotagem.

A despeza a fazer-se é nenhuma, porque os professores da escola principal e lyceu estão bem á altura de exercerem o magisterio mesmo no reino. O defeito que existe está na instituição e não no pessoal.

Mas, para que esta nova escola possa marcar uma epocha de verdadeiro progresso, é mister que, alem dos diplomas apontados, n'ella se possam habilitar os alumnos com estudos preparatorios para se matricularem nas escolas superiores do reino, nos termos do artigo 53.º do supracitado decreto de 1869, porque esta vantagem, embora a pratica tenha demonstrado que de nenhum effeito tem sido até hoje, de-

vido sem duvida ao inutil e complicado systema de ensino, talvez ámanhã se converta com a reforma n'uma concessão de subido alcance.

Se isto se fizer, talvez nos colloquemos na vanguarda da civilisação africana, tornando o nosso poderio de dia para dia mais robusto, estendendo-o até ao interior da Senegambia, se o governo, aproveitando-se da afinidade de alguns costumes, dos laços de parentesco, amisade e relações commerciaes que ligam as duas provincias, Cabo Verde e Guiné, envidasse todos os seus esforços para que a Guiné enviasse os seus mais influentes filhos, especialmente os successores dos regulos, para a escola de Cabo Verde.

O governo, creando esta *nova escola,* alem de imprimir uma nova e brilhante phase ao nosso dominio africano, alliviará as familias de Cabo Verde e Guiné de um pesadello medonho, porque a educação dada na metropole é em extremo despendiosa, e os paes medianamente ricos hesitam e hesitarão sempre em fazerem um tão grande sacrificio, receiosos que os filhos não aproveitem, como infelizmente tem succedido com alguns, e assim os vão deixando vegetar envoltos nas trevas da ignorancia, o que constitue um verdadeiro prejuizo nacional, porque entre o grande numero de rapazes que ficam sem instrucção, sem duvida alguns existem que relevantes serviços poderiam prestar á patria, e o governo ao legislar não deve ter em mira só o interesse do rico, mas em assumpto tão melindroso, visando ao interesse geral, é um sagrado dever pender para o lado da maioria, que é constituida de gente de poucos haveres.

Agora, passando ás cifras, vamos tentar demonstrar a exequibilidade da nossa proposta.

O governo gasta com a escola principal e lyceu (annexo ao seminario), a quantia de 5:580$000 réis, ora, deixando ao seminario unicamente os professores da materia theologica e aproveitando as verbas que se despendem com a *sustentação de alumnos e creados,* para se applicar ao pagamento de professores da *nova escola,* a provincia não faz sacrificio algum e obtem um grande resultado, porque n'esta escola poder-se-hão habilitar os alumnos para se matricularem no seminario e nas escolas superiores do reino, na certeza de que, applicando a pagamento de professores a verba que se gasta com alumnos e creados, fazemos reverter a favor de todos o que só aproveita a poucos, deixando ao seminario as verbas que lhe consigna o orçamento.

A provincia, que possue funccionarios habeis, e entre elles muitos formados nas escolas do reino, poderá fazer uma grande economia, estabelecendo, em vez de ordenados, umas gratificações aos funccionarios *formados nas escolas do reino,* para regerem algumas das cadeiras da escola, cumprindo ao agronomo da provincia reger as de agricul-

tura, para assim se auferir algum resultado da despeza que se faz com esta entidade, que, á mingua de serviço, não por culpa d'elle, passa a maior parte do anno em casa.

Emquanto a verba destinada á sustentação de creados e alumnos, se a applicámos á escola, foi porque o tempo, com a sua logica indiscutivel, demasiadamente nos tem provado que o governo nada tem ganho com esta despeza, porque os alumnos favorecidos geralmente não seguem a vida ecclesiastica; tanto assim é que se póde calcular em um por mil a percentagem dos que se votam ao sacerdocio, sendo certo que os que querem ordenar-se, independentes da sustentação nacional, recebem as ordens, o que mais e mais prova que similhante despeza, longe de ser aproveitavel, é um onus real que pesa sobre o thesouro publico, que por mais que gaste não vê os seus esforços coroados com os brilhantes successos que eram de esperar.

Alem da escola principal existe na cidade da Praia e na povoação do Tarrafal uma escola para o sexo feminino, havendo mais na Praia duas escolas municipaes, uma diurna para o sexo feminino, e outra nocturna para o masculino.

Sobrando-nos boa vontade, faltou-nos a competencia para bem desenvolver este capitulo e fallar da utilidade da escola de medicina pratica, mas appellando para os peritos na materia estamos convencidos que tão importante assumpto não ficará posto de margem.

Emquanto ao diploma de pilotagem, é para nós ponto de fé que o governo não terá reluctancia em crear, annexo á escola ou separadamente, uma aula de pilotagem. A necessidade é tão palpitante que a maior parte dos governadores têem proposto a sua creação, porque, sendo Cabo Verde essencialmente maritima, não póde prescindir de uma instituição que vise a aproveitar a aptidão especial de seus filhos. O seguinte facto, embora pareça alheio á questão, talvez demonstre bem que a escola ou aula de pilotagem é uma necessidade para Cabo Verde, correndo ao governo o dever de a crear para de algum modo prevenir grandes males futuros. Como é de todos sabido, o archipelago de Cabo Verde é victima de fomes periodicas pela falta de chuvas. Em 1885 nada choveu, no anno seguinte o povo pediu e obteve soccorro do governo, que em quasi todas as ilhas mandou fazer obras de alguma importancia. Se não houve scenas dolorosas e victimas a lamentar, muito contribuiram para isso os ex.^{mos} conselheiros João Paes de Vasconcellos e João Cesario de Lacerda que, após uma lucta titanica, tiveram a satisfação de roubar os seus administrados ás garras do medonho passamento; é justo que se declare que os marinheiros caboverdeanos muito concorreram para isso, enviando de varios pontos quantiosas sommas para suas familias. A ilha Brava, a que se póde

reputar maritima por excellencia, pois da America vem muitos baleiros com o unico fim de n'ella recrutar marinheiros, foi a que recebeu maior subsidio de seus aventureiros filhos que, arrostando com os enormes perigos da vida do mar, mórmente na pesca da baleia, em climas verdadeiramente inhospitos comparados com o suave e ameno clima da sua pequena mas formosa e verdejante patria, souberam comprehender o puro e santo amor da familia, mandando durante a calamitosa quadra quantia superior a 30:000$000 réis, o que muito ajudou o governo, alliviando-o de importantes despezas.

Comprehende-se bem que se estes dignos filhos tivessem na provincia uma escola de pilotagem, em vez de 30:000$000 réis enviariam 60:000$000 réis, porque, sendo instruidos, maiores seriam os seus vencimentos, porque, em vez de machinas executantes, seriam optimos officiaes de navegação, ganhando na rasão directa dos serviços que prestassem.

Alem d'este facto, bastante significativo, ao governo cumpre educar o povo, preparando-o, para sem estranho auxilio fazer face ás suas necessidades.

O systema de obras publicas, o unico adoptado até hoje, é de certo modo desmoralisador, visto como habitua o povo á imprevidencia, esperando do governo o auxilio que devia pedir unicamente a si mesmo; ao governo cumpre velar pela conservação e desenvolvimento da provincia, mas não alimentar e promover o desenvolvimento da indolencia e desleixo com que o povo africano encara o dia de ámanhã.

A causa das estiagens periodicas é quasi sempre originada pela falta da arborisação; promova-se a arborisação do archipelago, esclarecendo o espirito do povo, ministrando-lhe a instrucção precisa para bem comprehender esta verdade, dê-se-lhe o pão espiritual com paternaes mãos, que o governo se emancipará do pesado onus de sustentar periodicamente um povo que para dispensar tão desmoralisadora tutela só carece de instrucção para desassombradamente arrancar do seu uberrimo solo os meios indispensaveis para se manter e conquistar pelo trabalho honrado o descanso e um nome digno para legar á sua patria e familia.

É evidente a todas as luzes que com o systema de ensino adoptado em Cabo Verde nada de util se póde obter, porque a indole do povo está sendo falseada com uma direcção intellectual que, desviando-o do seu verdadeiro norte, lhe desperta nocivas tendencias, o que é um verdadeiro mal que, mantendo a provincia n'um estado de quietismo assustador, em vez de preparar a sociedade de ámanhã, vae preparando um verdadeiro punhado de visionarios, que só na burocracia cuida encontrar a paz, o socego e posição social, desprezando por igno-

bil e indigno da sua falsa illustração os trabalhos agrarios e industriaes.

Compenetrados da asserção que avançâmos, intimamente convencidos que com a creação da escola que apontámos se póde preparar o futuro da provincia de Cabo Verde, não deixaremos jamais de envidar todos os nossos esforços para demonstrar a verdade aos que nos governam, porque estamos persuadidos que este cahotico estado de cousas ha de acabar e as nossas esperanças se converterão em palpaveis realidades, porque têem por fiador seguro o movimento civilisador luso-africano, a cuja frente se acham abalisados talentos e altos funccionarios, que não deixarão de velar pelo engrandecimento do povo portuguez.

Ethnographia. — Os habitantes d'esta ilha (bem como os de todas as ilhas do archipelago) dividem-se em tres grupos distinctos: brancos, pretos e mestiços. Os primeiros são descendentes de portuguezes, hespanhoes e italianos, portanto da grande raça indo-europêa; os segundos das varias tribus da vizinha Guiné; e os terceiros da fusão d'estas duas raças em grau mais ou menos apurado.

O caracter d'este povo é o mais docil que existir póde, respeitador da lei e da auctoridade, e por excellencia rico de paciencia e resignação, que se tem manifestado até nas graves crises alimenticias, que têem assolado a provincia, não existindo mesmo n'estas calamitosas epochas um *unico caso de roubo violento a registar!*

Os costumes, devido á falta de instrucção, estão eivados de vicios e erros palmares, pois crêem piamente em feitiços, cordas, encantamentos e outras bugiarias de que nos occuparemos no nosso projectado *Album caboverdeano;* mas aqui, ainda que rapidamente, esboçaremos uma pratica caboverdeana.

Supponhamos que a um homem do povo foi roubado um annel; como ignora o auctor d'esta gentileza, sem perda de tempo procura um feiticeiro que exige a descripção minuciosa do facto, prestando a tudo escrupulosa attenção; finda a descripção começa o grande trabalho que consiste em voltar um balaio de bôca para baixo, espetar-lhe no fundo uma tesoura, á roda da qual se colloca um rosario benzido, em seguida reza um Padre Nosso e uma Ave Maria, collocando depois o index estendido sob uma das azelhas da tesoura e o queixoso sobre a outra, o balaio é assim suspenso, podendo girar com a maxima facilidade, feito isto o feiticeiro diz com voz forte e segura:

Pinêra ĩ rekêrê-bú na parti di Dés, Birje Maria pa bu trâ bu

Peneira requeiro-te em nome de Deus e da Virgem Maria, que ti-

alma d'ĩfernu, i pa bu pô'l na pratu lĩpu, i pa bu fla'm kê ki furtâ ês anel?	res tua alma do inferno, e a ponhas em prato limpo, e me digas quem furtou este annel?

Uma ligeira oscillação indica que está prompta a responder, então o feiticeiro pergunta:—Foi F. ou FF. ou sicranos?

Se a resposta é negativa, a peneira mantem-se em equilibrio; se, porem, é affirmativa gira com velocidade, salta dos dedos que lhe serviam de apoio e cáe no chão. O desgraçado que a peneira indigitou é por fás ou por nefas o auctor do roubo, e, embora o annel venha a apparecer em casa ou nas mãos de outro que não tenha conhecimento com o supposto larapio, não se livra este da fama, creando-se ás vezes mil supposições absurdas para justificar a sentença e o apparecimento do objecto roubado!

A par d'esta existem outras praticas curiosissimas, que de ha muito mereciam a honra de serem descriptas, mas limitando-nos ao rapido esboço do que fica dito, não deixaremos de fallar da significação do vocabulo *badiu,* vadio.

No continente chama-se *vadio* ao homem que procura no ocio e ás vezes em pestiferos antros os prazeres da vida, na ilha de S. Thiago chama-se *badiu* ao camponez, ao homem que se entrega aos trabalhos ruraes! A origem d'este vocabulo é a seguinte: o interior d'esta ilha era mui arborisado, o que ainda se nota em certos pontos, que são designados com o nome de mato; n'estes matos não só se abrigavam os antigos escravos como os pretos livres que não queriam trabalhar, vivendo de fructos e rapinas. Estes parias eram com muita propriedade designados com o nome de *vadios;* devido, porém, aos grandes córtes que desde epochas immemoriaes se têem feito n'estas matas, *sem se pensar em novas plantações,* os vadios com os coitos favoritos foram desapparecendo, legando aos pacificos e laboriosos homens do campo o epitheto de *badiu,* com que são geralmente conhecidos n'esta ilha.

Em ultima analyse cumpre-nos dizer que o povo d'esta ilha é indolente e preguiçoso, não porque estes vicios lhe estejam na massa do sangue, mas porque assim o tem tornado um sem numero de abusos, que não póde ter cabida n'este trabalho, e uma legislação defeituosa casada com um systema de educação que para nada o habilita.

Em compensação são habeis, intelligentes e trabalhadores quando instruidos, o que prova que se o governo olhar para elle com attenção póde d'este punhado de portuguezes tirar os recursos precisos para levantar esta provincia e a da Guiné, que por muitos annos ainda não poderá ser explorada pelos portuguezes da metropole.

Reino vegetal. — A flora d'esta ilha é riquissima, reunindo ás producções tropicaes as dos climas temperados; mas na impossibilidade de fazer uma exposição circumstanciada de tudo quanto existe n'esta ilha, limitaremos este artigo á designação das seguintes plantas:

Medicinaes. — Agrião, segurelha, canafistula, coloquintida, grama, malvaisco, estramonio, herva cidreira, alecrim, alfazema, babosa, tortolho, tanxás, rabaça, arruda, aivenca, hortelã, hortelã-pimenta, malva, balsamo, mostarda, losna, fedegosa, sene, mangerona, vergamota, etc., etc.

Cereaes e legumes. — Milho, feijão de varias qualidades, fava, fayona, etc., etc.

Arvores fructiferas. — Mamoeiro, mangue, cidreira, pecegueiro, tangerineira, laranjeira, limoeiro, coqueiro, tamareira, arvore de pão, cajueiro, amoreira, pinheiro, calabaceira, alfarrobeira, romeira, tamarindeiro, etc.

Arvores de sombra. — Bella sombra, peilão, amendoeiras, figueira brava, accacias de differentes qualidades, esponjeira, etc., etc.

Arbustos fructiferos. — Figueiras mansas, bananeira, goiabeira, papaieira, cafezeiro, videira, feijão congo, etc.

Arbustos oleaginosos. — Purgueira, palma-christi, etc.

Plantas tintureiras. — Anil, urzella, estrella, etc.

Plantas hortenses. — Canna saccharina, batata doce e ingleza, couve, alface, pepino, melão, melancia, ananaz, rabanete, nabo, abobora, mandioca, inhame, tomate, tabaco, jambo, malagueta, etc., etc.

Flores. — O gosto pelos jardins já se vae desenvolvendo e n'elles vemos: rosas, cravos, malvas, despedidas de verão, lyrios, querinos, dhalias, sempre-noivos, goivos, saudades, perpetuas, loureiro-rosa, cardeaes, sensitivas, etc., etc.

Após esta rapida e resumidissima resenha poderiamos terminar este capitulo, mas não o devemos fazer sem mencionar aqui um facto da mais alta importancia para o futuro agricola d'esta ilha, prestando inteira justiça ao esforço de dois homens energicos e cheios de amor pelo progresso d'esta ilha e da provincia, porque se é habito infelizmente inveterado entre portuguezes o trazer á téla actos maus e inuteis, quando se trata do ultramar, dando-lhes a maxima publicidade, é para nós fóra de duvida que os actos bons e dignos do louvor da nação não devem ficar na sombra.

Não é do nosso intuito lisongear vaidades, não nos sentimos com animo para empunhar o thuribulo da adulação, somos simplesmente verdadeiros e movidos pela justiça.

Os nomes que vamos citar, os importantes serviços que têem prestado e prestarão ao ultramar, serviços que pela maior parte são conhe-

cidos, são os mais seguros fiadores da nossa seriedade, e portanto da justiça do nosso proceder, arrancando-os da modesta reserva que os furta aos applausos da nação.

Fallo, senhores, do nobre conselheiro Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, capitão de mar e guerra da marinha portugueza e ex-governador da provincia de Cabo Verde, e do seu digno, intelligentissimo e prestante secretario geral Antonio de Castilho, commendador da ordem da Conceição, e hoje reformado no cargo que então occupava.

Descrever os attritos que tiveram de vencer na propria localidade para levarem a effeito um emprehendimento verdadeiramente ousado, tal o de abrir a primeira exposição agricola n'uma provincia ultramarina, é tarefa mui difficil e que não póde ter cabida aqui, porque nos obrigaria a afastarmos muito do nosso fim; mas deixar de mencionar um facto de tão subida importancia seria uma ingratidão, uma falta imperdoavel n'um caboverdeano, que do intimo da alma deseja o engrandecimento da sua patria, e portanto da nobre nação lusitana a que se orgulha de pertencer.

Os obstaculos ante a vontade ferrea d'estes dois vultos da propaganda civilisadora luso-africana, dissiparam-se como nuvens que o vento varre.

A confiança, penetrando em todos os espiritos, forneceu-lhes auxiliares de alguma importancia, e o conselheiro Sampaio pôde emfim ver coroado do mais lisonjeiro exito o seu ousado emprehendimento, abrindo a primeira exposição ultramarina em solo ultramarino no memoravel dia 9 de julho de 1881.

Honra, pois, a estes dois grandes vultos da historia ultramarina, um pensando, outro auxiliando e executando com superior intelligencia, souberam comprehender a nobre missão de administrar uma provincia, ligando-se para um fim tão util e civilisador!

O que valem as nossas provincias ultramarinas, quaes os proveitos que d'ellas devemos auferir e os recursos que nos será licito esperar d'ellas, só o poderemos saber promovendo exposições periodicas, quer nas proprias provincias, quer na metropole; mas para que os resultados sejam reaes é mister completar a obra e não abandonar a tarefa justamente na sua parte mais importante, tal é a distribuição dos premios aos expositores, porque se isto se não faz, o estimulo, a rivalidade utilissima que se estabelece entre os expositores de varias localidades deixa de existir, visto como á mingua de um resultado qualquer, esquivar-se-hão os expositores a apresentar os seus productos.

É, pois, para lamentar que até hoje se não tenha completado a historia da primeira exposição caboverdeana, talvez a primeira havida

no ultramar portuguez, publicando-se o catalogo dos productos expostos e a distribuição dos premios aos que mais se distinguiram.

Estamos intimamente convencidos que a illustrada Sociedade de Geographia, que tão a peito tem tomado as questões ultramarinas, não deixará de promover o complemento da meritoria obra do digno conselheiro Sampaio e Antonio de Castilho, encarregando estes dois cavalheiros de levarem a cabo a empreza que sob tão lisonjeiros auspicios foi realisada e para cujo fim tão pouco falta!

Parece-nos que se poderá proceder com imparcialidade e justiça, por isso que na provincia, e talvez mesmo aqui na metropole, existam elementos para a recta distribuição dos premios aos expositores, ou pelo menos ás camaras das ilhas que mais notaveis se tornaram, preparando assim o campo para novo e mais rasgado emprehendimento.

Realisada a exposição, naturaes e estrangeiros ficaram surprehendidos da enorme variedade de productos agricolas existentes no archipelago, e se aos naturaes, habituados á proverbial imprevidencia portugueza, não occorreu a idéa de que, com tão importantes recursos se podia preservar a provincia das crises agricolas periodicas, aos estranhos não só abysmou a nossa imprevidencia como o culposo desleixo com que deixâmos definhar uma colonia tão digna de melhor sorte!

E de facto a agricultura é a mais poderosa alavanca do progresso, e sem ella, embora a industria e o commercio attinjam grande desenvolvimento, a riqueza publica é quasi, se não sempre, problematica.

Ao governo corre o imperioso dever de levantar e guiar a iniciativa publica, a fim de desenvolver os recursos de cada localidade, furtando-os assim ás privações que os atrophiam.

Cabo Verde, visitada por crises periodicas, tendo em si os recursos precisos para encarar a desventura sem gravame para si e para a mãe patria, é uma das nossas colonias que mais carece da attenção do governo, que pouco terá de pensar para a emancipar, não de chofre, da totalidade dos males que a visitam periodicamente, mas de uma importante parte d'elles.

A Inglaterra, que á nossa custa colonisou e agricultou a insalubre Serra Leôa, póde-nos servir de exemplo.

Para transformar a Serra Leôa em colonia proveitosa retalhou o seu solo em rectangulos que distribuia aos colonos, que seus vasos de guerra íam buscar a bordo dos navios negreiros, como veremos na parte historica.

Portugal para dar um importante impulso á agricultura caboverdeana não carece de onerar o thesouro, bastar-lhe-ha imitar o procedimento inglez com pequenas variantes.

No orçamento provincial ha uma verba de 3:000$000 réis para ar-

borisação. O governo póde e deve lançar mão d'esta vérba e applical-a com mais utilidade, porque a experiencia de muitos annos tem provado que nenhum fructo se tira da arborisação feita pelo systema adoptado até hoje, systema que só tem servido para distribuir uns centos de mil réis por certos afilhados, sem que a provincia veja o mais insignificante lucro, pois o governo, olhando sómente ao desenvolvimento dos purgueiraes, só tem curado d'este arbusto que, a dar credito aos relatorios publicados nos boletins da provincia, já devia cobrir uma superficie superior dez vezes á da ilha de S. Thiago, admittindo que de cada plantação vingasse a decima parte! Tal é o prodigioso numero de estacas que, segundo os boletins, se têem plantado n'esta ilha! Mas, infelizmente, os mesmos boletins, fallando da exportação da semente d'este arbusto, desconsolam-nos, provando que em 1886 se exportaram os mesmos 5:000 a 6:000 moios que se exportavam quinze annos antes!

Só 3:000$000 réis para a realisação da medida que se nos antólha adoptavel é sem duvida uma insignificante quantia, mas 3:000$000 réis annuaes é verba assás importante, se o governo quizer applicar annualmente parte d'esta quantia em acquisição de terrenos incultos (que abundam em Cabo Verde), e mesmo em compras de propriedades desprezadas ou tidas por improductivas pelos seus donos, dividil-as em geiras, distribuindo-as pelos cidadãos pobres que forem mais activos e honrados, e portanto mais dignos d'este favor, impondo-lhes a obrigação de bem agricultarem e trabalharem as geiras que lhes forem distribuidas; na certeza que, passados cinco annos, ser-lhes-hão dadas de vez, se tiverem preenchido as condições do contrato celebrado entre elles e o estado, e, no caso contrario, isto é, se passados cinco annos nada tenham feito, ou tendo feito pouco, não só perderão as geiras como as bemfeitorias, alem de qualquer penalidade que se lhes possa impor nos termos do contrato que se celebrar.

E o restante da quantia, não só deverá ser applicado em premios para os agricultores que em exposição triennal exhibirem melhores productos, como tambem em adiantamentos que indispensavelmente se deverá fazer aos pobres, aos quaes se tiver dado terreno, a fim de poderem comprar instrumentos agricolas que os habilitem a cumprir os contratos a que se obrigarem.

Isto não só realisará em breve tempo a arborisação que o governo tem em vista, e com a qual tem despendido quantiosas sommas sem proveito algum, como tambem porá nas mãos de muitos vastos terrenos que sem utilidade alguma pertencem a poucos, e que por isso e pelo pessimo systema de arrendamento em vigor na provincia, especialmente na ilha de S. Thiago, jazem pela maior parte incultos.

E para que não sejamos acoimados de utopistas citaremos a formosa ilha Brava, onde o terreno se acha divididissimo, e por isso n'ella não existe um palmo de terra por cultivar, não sendo ella nem mais fertil nem tão abundante de aguas como a uberrima S. Thiago.

Mas, para que esta medida surta os desejados effeitos, é mister a mais recta imparcialidade na distribuição d'estas geiras e dos premios, que se devem estender até á industria pecuaria, devendo o governo fazer um recenseamento por freguezias, começando já a distribuir os terrenos que possue, abandonando de vez o systema de aforamento, *que só aproveita aos letrados*, e, em caso algum, dar a um só individuo mais do que uma certa porção de terreno, porque do contrario não saíremos do circulo vicioso, que se nos afigura a unica causa do atrazo em que jaz esta ilha, acarretando sobre ella as fomes periodicas que tanto a tem devastado, pois que de sobejo está provado que a monopolisação do terreno é o mais perigoso e esterilisador monopolio que existe.

Reino animal. — A fauna caboverdeana é limitadissima e quasi se reduz ás seguintes especies:

Insectos. — Moscas, mosquitos, melgas, besouros, formigas, vespas, abelhas, grande variedade de aranhas de côres differentes, cupim, barata, etc., etc.

Aves. — Passaro azul, pardaes, pombos, corvos, francelhos, minhotos, corujas, garças, andorinhas, guinchos, perús, patos, gallinha domestica e de mato, codornizes, flamengas, gaivotas, etc., etc.

Mammiferos. — Cavallos, burros, mulas, vaccas, cabras, carneiros, porcos, ratos, macacos, gatos, cães, etc., etc., não existindo n'esta ilha um unico mammifero feroz, sendo para notar a carencia absoluta de um caso de hydrophobia.

Peixes. — Vóador, salmonete, bica, bicuda, barbeiro, papagaio, palombeta, corvina, cação, pargos, etc., etc.

Cetaceos. — Baleia e tubarão.

Reino mineral. — Cantaria vermelha, cal, terras proprias para a tinturaria, cobre, ferro, estanho, e, segundo os naturaes, oiro (?) correndo ácerca d'esta crença aurifera as duas seguintes versões:

1.ª A pouca distancia da cidade, ao poente, existe um monte denominado Vermelho, por causa da côr avermelhada que tem; dizem que em remotas eras um capitão de navios, á mingua de carga, alastrára o seu navio com terras d'este monte, voltando no anno seguinte com mais navios para fazer novos carregamentos d'esta terra, o que o governo local não permittiu, sem que por este facto tentasse saber

qual a importancia de tal terra, que os naturaes declararam conter oiro!

2.ª Um degredado, que durante muitas tardes passeava pelas bandas d'este monte, offereceu um annel ao governador (não se sabe qual), dizendo-lhe que era feito com oiro da terra, mas... (sempre o fatal mas); como se recusasse a dizer o local d'onde o extrahíra, o governador transferiu-o para a Guiné, suspeitando que roubára o annel, morrendo ahi pouco depois com o precioso segredo que descobríra!

O que ha de verdade n'estas lendas que têem passado de paes a filhos?

Não sabemos, mas suppomos ser facil a sua indagação, mandando-se amostras da terra d'este monte para Lisboa, onde com facilidade poderão ser examinadas por pessoas competentes.

Que o monte Vermelho encerra um minerio qualquer, parece-nos um caso averiguado, porque não só não alimenta vegetação alguma mesmo na quadra fluvial, como durante o dia a sua terra tem muitos pontos luminosos que accusam a existencia de um minerio.

Ácerca d'este monte correm outras versões e algumas lendas, que tentaremos esboçar no *Album caboverdeano.*

Industria. — O nenhum cuidado que tem merecido a instrucção d'este povo resalta aos olhos do observador, por mais superficial que seja, ao contemplar qualquer producto da sua industria.

A irregularidade das fórmas, a monotonia dos desenhos com que decora os objectos que fabríca, pondo em relevo a ignorancia em que vive, revelam ao mesmo tempo a aptidão especial que o distingue, e que d'elle faria um povo industrioso e habil se tivesse sido alvo de qualquer ensino, por mais despreoccupado que fosse; mas, se infelizmente a monotonia dos desenhos, que são traçados com magistral firmeza e sem modelo algum, serve para demonstrar o abandono em que o governo os têem mantido, talvez que aos estudos anthropologicos não deixe de prestar valioso subsidio para a classificação das raças, porque estes desenhos que se têem conservado sem mescla de modernismo, como se vê pelo confronto de obras de hoje com as de epochas anteriores, confrontados com outros das raças que têem dominado o globo, talvez nos guie na indagação da origem d'este povo, e quem sabe se na descoberta de algum facto que se ligue com a mallograda Atlantida!

Mas passemos á enumeração dos productos industriaes d'este povo, pondo de parte o escabroso e difficil assumpto a que de passagem nos vimos obrigados a alludir.

Na ilha de S. Thiago fabrica-se cal, tijolos, telhas, potes e diversos outros vasos de barro.

Tingem-se e tecem-se alguns pannos que as mulheres do povo usam em vez de chales.

Faz-se alguma aguardente de canna e laranja, mel, assucar, sabão, azeite de purgueira e palma christi em pequena quantidade, e algum anil. Do leite fazem queijo e excellente manteiga.

A cal e os vasos de barro, que são feitos sem molde, reputam-se rasoaveis.

Os tecidos são tidos na conta de *optimos*, comquanto os teares de que se serve sejam em extremo rudimentares, pois compõe-se de bocados de canna e juncos amarrados com cordas feitas de casca de bananeira, e estes pannos são tão bem tecidos que se vendem por preços bastante altos, pois os mais ordinarios custam de 1$500 a 2$000 réis, e os mais finos, que se denominam *panno de obra*, custam 6$000 a 24$000 réis.

O mel e o assucar pouco se fabrica, devido aos pesadissimos direitos que os onera, e que, se não prohibe de direitos a exportação d'estes generos, o prohibe de facto pelos prejuizos que acarreta sobre o exportador.

A aguardente é pura e reputada de primeira qualidade, não contendo mistura alguma, por isso a sua côr é branca.

O azeite de purga, palma-christi, sabão e anil, carecem de grandes melhoramentos no seu fabrico, que sem reserva merece a classificação de *pessimo*, quando podia ser rasoavel, especialmente o sabão, que tem grande extracção, mas infelizmente n'esta provincia, onde tudo tem corrido á revelia, ainda não appareceu ninguem que diligenciasse promover qualquer melhoramento na industria local.

Ha tempos a esta parte tem apparecido alguma mobilia nada inferior á que se fabrica em Lisboa, devido á applicação e boa vontade dos marceneiros Joaquim Moreno Horta e Joaquim de Sousa, dois marceneiros caboverdeanos que honram a classe a que pertencem.

É para notar o facto de não existir um unico barbeiro ou sapateiro indigena, havendo representantes de todas as outras artes.

Devido á perseverança do unico artista mechanico que existe n'esta ilha, o sr. Porfirio Rezende Costa, algumas obras mechanicas se têem feito, o que representa uma grande economia de tempo e dinheiro.

Aqui consignâmos estes nomes, aos quaes ajuntaremos o de João Evangelista Pereira de Carvalho, habil ourives que, se quizer dedicar-se com amor á sua arte, grande serviço poderá prestar á sua patria.

Mencionando estes artistas e inscrevendo os seus nomes n'este modesto trabalho, temos em vista provar a todos os artistas que a sua missão é honrosa e não passa desapercebida, pois que os bons artistas são bellos ornamentos de um paiz civilisado. Pena é que a nossa obs-

curidade em nada contribua para tornar seus nomes conhecidos; todavia, sinceros votos fazemos para que, com o decorrer do tempo, estes e outros artistas caboverdeanos dêem margem a fallar-se d'elles com crescentes elogios.

Agora, terminaremos este capitulo chamando a attenção do governo para um facto de subida importancia, que se nos afigura de bom agouro, e de grande alcance para o futuro da industria caboverdeana, se o governo não olhar para elle com a culposa indifferença com que até hoje tem encarado quasi todos os melhoramentos ultramarinos; este facto, que muito honra os artistas praienses, é o de se terem agremiado, fazendo uns estatutos que submetteram á approvação do governo local.

Parece-nos que o governo, aproveitando-se d'esta feliz circumstancia, devia dirigir esta agremiação, dando-lhe mestres que os aperfeiçoassem e educassem os filhos dos artistas de hoje, a fim de preparar uma epocha de prosperidade a esta colonia, que tantos esforços faz para se não deixar arrastar na torrente de desalento, que ameaça arremessal-a para as passadas trevas.

A creação, ainda que imperfeita, da escola de artes e officios, não poderia ser mais azada.

Estamos convencidos que os que velam pelo engrandecimento das nossas colonias não deixarão de olhar com interesse para um assumpto que se nos afigura de tão subida importancia.

Commercio.—Quando os navios da companhia do Grão Pará e Maranhão frequentavam o porto da Ribeira Grande e depois o da villa da Praia, de alguma importancia era o movimento commercial d'esta ilha, mas depois que os navios d'esta companhia deixaram de frequentar os portos d'esta ilha, rapida foi a sua decadencia, devida ás disposições dos alvarás de 8 de fevereiro de 1711, 9 de novembro de 1811 e 20 de julho de 1822, que sob penas graves prohibiam o commercio com estrangeiros!

Da metropole só de longe a longe vinha um pequeno barco com mercadorias que, alem de pouca, era de má qualidade e carissima!

E, no emtanto, forçoso era receber tudo, porque do contrario nem boa nem má se obteria, visto como os capitães d'estes barcos, valendo-se das odiosas determinações que vedavam o commercio com estrangeiros, ameaçavam os commerciantes que ousavam fazer-lhes algumas observações, com o não menos odioso e violento protesto de não mais voltar aos portos d'esta ilha!

Uma companhia provincial, que mantivesse estreitas e amiudadas relações com as praças do continente, tudo salvaria, mas n'isto nin-

guem pensava porque os ricos proprietarios, como veremos na parte historica, residiam todos no interior da ilha, onde pediam á agricultura o que lhes era mister, e contentando-se com os recursos proprios, nenhum caso faziam do movimento commercial, para o qual olhavam com desconfiança, temendo que qualquer empreza de mais vulto viesse a ter o desgraçado fim da miserrima villa dos Alcantrazes e da opulenta cidade da Ribeira Grande, que dia a dia se ía finando, victima de um culposo abandono.

A terrivel consequencia dos graves erros administrativos, que entenebreciam a historia d'esta ilha, pesava lugubremente sob o destino d'esta terra!

Servia de cupula a este deploravel estado de cousas o funebre alvará de 5 de janeiro de 1785, que prohibia a industria fabril nas provincias ultramarinas!...

Debalde o governo em 18 de maio de 1780 promovia a creação de uma companhia de pescaria, com o *inapreciavel privilegio de exportar para o estrangeiro!* O animo do povo estava aniquilado, a iniciativa tinha-se reduzido a zero! A selvageria das leis e o despotismo dos capitães generaes annullára o espirito e portanto a vontade de engrandecer a patria pelo trabalho honrado!

Que terriveis consequencias não tem um decreto!

De um povo grande e rico faz um punhado de miseraveis!

Em 1808, a 1 de abril, permitte-se a creação de fabricas; para logo se tenta lançar mão d'este meio de prosperidade, mas debalde, porque a auctorisação era um escarneo, como veremos mais adiante.

Em 1834 permitte-se, e em 1845 prohibe-se o commercio com estrangeiros!

O onus que esmagava o commercio d'esta ilha era tão pesado que o governo vendo a impossibilidade d'elle progredir, a 19 de outubro de 1849 não pôde deixar de permittir que os navios estrangeiros *provisoriamente* fossem aos portos do Tarrafal, Ribeira da Barca e Pedra Badejo, carregar a semente de purgueira, porque os navios nacionaes não demandavam senão com extraordinaria irregularidade os portos d'esta ilha.

Felizmente, a 18 de novembro de 1852, um governo liberal, rasgando novos horisontes ás ambições e nobres aspirações d'este povo genuinamente portuguez, bania do seu codigo as barbaras leis que o atrophiavam, e para firmar com factos a protecção que d'esse dia em diante mereceria ao governo, a 29 de julho de 1856 assignava-se o primeiro contrato de navegação a vapor que, partindo de Lisboa, mensalmente visitasse as colonias.

Tambem a reacção não se fez esperar. O commercio, livre das peias

que o entravavam, entrou desassombradamente em varias operações que, enriquecendo os negociantes, enriquecia os cofres publicos.

Hoje, comquanto o commercio tenha outra vez declinado, e requeira novamente a attenção do governo para algumas urgentes medidas que tentaremos esboçar n'este capitulo, o bem estar relativo comprova-se pela exportação que, limitando-se outr'ora á purgueira e urzella, hoje, alem d'estes generos, exporta tambem algum milho, feijão, café, courama, gado, assucar e aguardente.

Infelizmente, a purgueira hoje rende a metade do seu antigo valor, pois de 28$000 a 33$000 réis que produzia cada moio, hoje só produz 13$000 a 16$000 réis.

O assucar, devido aos enormissimos direitos que o sobrecarrega, de ha muito que se não exporta, o que tem causado gravissimas perdas ao commercio e á população, porque esta encontra na aguardente, que se fabríca em maior quantidade e portanto mais barata, um appetecido elemento de embrutecimento e aquella menos um rico producto de exportação, o que a empobrece.

Expondo sem refolhos estas purissimas verdades, não podemos deixar de appellar para o nobre ministro da marinha e ultramar, a quem implorâmos em nome da moralidade d'este povo e da prosperidade d'esta terra, que isente o assucar de direitos ou diminua estes, de sorte que a sua remessa para Lisboa, unico porto para onde se exporta, seja senão convidativa, pelo menos sem gravame.

Se formos attendidos, o que se nos ant'olha quasi certo, pois sabemos de boa fonte que o ex.^{mo} sr. conselheiro Francisco Joaquim da Costa e Silva, digno director geral do ultramar, está procedendo com a competencia que o distingue a um rigoroso estudo dos melhoramentos mais importantes que carecem as nossas colonias, todos temos a ganhar: o povo, que deixará de ser tão desregrado, pois a aguardente necessariamente augmentará de preço pela raridade, visto a necessidade de se fabricar o assucar; o commercio, que terá um rico producto para pagar os seus debitos sem prejuizo; a agricultura, que na cultura da canna saccharina terá um elemento de prosperidade; e o governo que, quer os direitos sejam leves, quer nenhuns, ganha sempre com o desenvolvimento das forças da nação, porque se por um lado deixa de receber um insignificante tributo, por outro, com as crescentes necessidades que traz a abastança, recebe muitos outros e de mais subido valor.

A isenção dos direitos do assucar em tempo algum poderá ser decretada com mais vantagem para a provincia do que actualmente. É tão azado este momento, que o decreto que conceder tal beneficio, de um só jacto realisa os sonhos de muitos e os desejos do governo, que

de ha muito pretende introduzir nas colonias a industria fabril, pois como suppomos ser do dominio publico, existe actualmente na importante ilha de S. Thiago um rico proprietario, que tendo percorrido e estudado a ilha, quer n'ella estabelecer uma fabrica de refinação de assucar, promovendo a plantação da canna saccharina em larga escala; portanto, nenhuma occasião será mais opportuna para pôr em execução tão importante medida, que á provincia proporcionará um tão rasgado futuro.

Portos. — Tem esta ilha varios portos, entre elles os mais importantes são o da Cidade da Praia, Tarrafal, Pedra Badejo, Nossa Senhora da Luz, Ribeira da Barca e o da Ribeira Grande, hoje denominado Cidade Velha.

O porto da Praia, tão calumniado, está situado entre a ponta das Bicudas e da Temerosa, tem fundo de areia preta, é bastante amplo e seguro, não póde competir com o de S. Vicente, que é o melhor de Cabo Verde e um dos melhores do mundo, no entanto o porto da Praia não é um porto perigoso como se tem propalado. É certo que na estação das aguas é um pouco açoutado pelos ventos do quadrante S. e SE.; porém, estes ventos não sopram com a força que dizem, porque se assim fôra os proprios edificios tremeriam em suas bases e muitos seriam lançados por terra, visto como a força attribuida a estes ventos é de 90 a 108 kilometros por hora, o que constitue a velocidade do furacão, cousa que felizmente ainda não appareceu em Cabo Verde; a velocidade media d'estes ventos é de 21 a 30 kilometros por hora, como se póde ver nos mappas meteorologicos publicados nos boletins officiaes da provincia[1], e portanto não tem a força precisa para atirar com as embarcações contra as rochas, como em escripto anonymo já lemos. A pouca distancia da ponta da Temerosa jaz o ilhéu de Santa Maria, do qual fallaremos mais adiante; se se ligasse este ilhéu á ilha, o que não seria dispendioso attenta á sua approximação da ilha e á pouca altura a que sobe a agua mesmo nas enchentes, de sorte que não tem fundo para, sem perigo, passar um pequeno bote, este porto seria segurissimo, e no dizer do sr. Sousa Monteiro, sabio corographo conhecido em Portugal, e que aqui esteve muitos annos, «ficaria sendo o melhor da provincia e um dos melhores do mundo.» (?)

O porto do Tarrafal é bello, amplo e seguro, tem um fundo de areia branca, o que lhe dá um aspecto elegante; pena é que o governo ahi não queira estabelecer uma alfandega de 2.ª classe, e esteja despen-

[1] No boletim official a classificação dos ventos é por numeros. Vide o folheto de Luiz Lopes de Vasconcellos.

dendo quantia superior com um posto fiscal! Se se abrisse este porto á navegação, dotando-o com uma alfandega, em poucos annos a povoação do Tarrafal rivalisaria em riqueza e movimento com as das demais ilhas do archipelago, e contribuiria com mais avultada somma para os cofres da provincia. Esta importante povoação da ilha de S. Thiago merece e tem direito a ser contemplada com a attenção do governo.

O porto da Cidade Velha (Ribeira Grande de S. Thiago), é de pouco fundo e está cheio de pedras dos edificios, que as cheias vão arrastando para ali.

Os portos de Pedra Badejo, Nossa Senhora da Luz e Ribeira da Barca são de escala, e n'elles surgem algumas embarcações pequenas e um ou outro navio de alto bordo, que vae buscar carga, que geralmente é purgueira. Estes portos não são maus, mas no de Pedra Badejo não é prudente ancorar sem levar um pratico a bordo. Não damos mais esclarecimentos sobre estes portos, porque para isso ser-nos-ia preciso visital-os detidamente.

Topographia.— Praia, capital da provincia, elevada á categoria de cidade em 3 de maio de 1858, jaz sobre um planalto a $28^{m},50$ de altura acima do nivel do mar; este planalto tem cinco rampas que o ligam ao valle que o circumda pelo leste, norte e oeste. Duas d'estas rampas descem para o sul, uma de espaço a espaço guarnecida de escadas dá accesso para o caes, e outra para a praia onde está a alfandega, tendo esta rampa a meio uma outra que corre para o poente, bem como duas outras que tomando esta direcção põem a cidade em communicação com as estradas que a ligam aos centros agricolas, e uma outra que descendo para o nascente a liga á praia Negra. O valle que circumda a cidade é plantado de palmeiras, coquciros, tamarindas, accacias e outras arvores, o que lhe dá um aspecto senhoril e agradavel. N'este valle ha muitos annos existiam dois pantanos, um a leste, outro a oeste, que affectavam em subido grau a salubridade da cidade, e que sobre ella e toda a ilha acarretou o epitheto de mortifera, que em relação á ilha foi immerecido, porque n'ella existem pontos que não invejam a salubridade dos mais saudaveis climas europeus. Hoje, devido a varios trabalhos, d'estes pantanos só existem o nome, e o terror que por vezes alguns mal intencionados espalham, não sei nem pretendo saber com que fim. É tal a animosidade que se tem mostrado em varios escriptos contra esta ilha, a maior e mais rica e importante de toda a provincia, que ainda ha bem pouco se espalhou a lugubre noticia que, a 14 de agosto de 1885, ella e as do Fogo e Brava, victimas de um cataclysmo, haviam de desapparecer. Foi tal o panico

que se apossou dos habitantes, que o nosso amigo Hypolito O. da C. Andrade, para tranquillisar o povo, telegraphou ao sabio astronomo francez mr. Flamarion, perguntando-lhe se elle annunciára tal catastrophe como se propalára, ao que este sabio respondeu: *Tranquillité, pas de tramblement de terre annoncé.*

Qual seria a rasão que levou o auctor de tão funebre noticia a poupar a ilha do Maio? Só esta faltava para que o grupo de Sotavento fosse riscado do numero das ilhas de Cabo Verde! Este e outros boatos nos devem pôr de sobreaviso. O desapparecimento de uma ilha e mesmo de partes de continentes, é cousa naturalissima que de seculos a seculos se regista, mas infelizmente a sabedoria humana não attingiu ainda ao grau de perfectibilidade precisa para fixar a epocha em que tal phenomeno terá logar.

Não seremos nós que neguemos a formação de um charco, que no valle da Praia Negra apparece nos annos mui chovosos, mas d'este charco, que mede pouco mais de 6 metros quadrados de superficie, e que se extingue com rapidez, afastando a areia que impede o esgotamento da agua, ao antigo pantano vae enorme distancia!

O planalto em que está a cidade mede 900 metros de comprimento sobre 400 de largura, approximadamente. Este planalto é todo occupado pela cidade, que tem quinze ruas, seis travessas, tres becos, um jardim, cinco calçadas ou rampas e cinco largos ou praças.

As ruas são direitas, espaçosas, bem alinhadas e calçadas, marginadas de edificios regulares, havendo muitos elegantes e de construcção moderna, e andar nobre, existindo apenas dois predios de dois andares. Todas estas ruas, travessas e praças são illuminadas a petroleo; pena é que existam alguns pardieiros espalhados por ellas, o que dá um aspecto desagradavel a certas ruas que são marginadas de arvores e preparadas para uma cidade de primeira ordem.

Agora passaremos a fallar das praças, que reservámos para este logar, porque n'ellas existem todos os edificios publicos de que nos occuparemos.

O primeiro largo é o que se nos depara ao subirmos as duas rampas do S., denomina-se largo da Igreja, ao sul tem um muro com assentos, d'onde se desfructa a vista do porto e grande porção do oceano, ao norte tem tres ruas que o ligam ao largo do Albuquerque, prolongando-se as duas marginaes até ao fim da cidade, existindo entre ellas dois predios particulares de construcção regular; a leste está a casa onde reside o governador, este edificio pertence ao sr. Antonio Theodoro de Barros[1], acreditado e digno negociante da praça de Lisboa.

[1] Hoje este edificio pertence ao governo a titulo de compra.

Ha muito que este edificio devia pertencer ao governo para assim evitar uma pesada renda de 600$000 réis por anno! O ex.mo sr. Barros pedè 6:000$000 réis por elle, se fizermos conta á despeza feita com aluguel, veremos que é superior ao valor do predio e talvez á despeza a fazer-se para o tornar digno da residencia do primeiro magistrado da provincia, pois n'elle residem os governadores ha mais de vinte annos! Ao lado d'este predio, separado por uma rua, está a igreja, edificio mesquinho e improprio para tão alto fim, e que de ha muito devia ser arrazado para dar logar a um templo digno do culto christão e da capital da provincia. Em frente da residencia do governador está o edificio occupado pela secretaria do governo e da junta de fazenda; compõe-se de uma boa caixa de ar, guarnecida de ventiladores elypticos com tres palmos de diametro horisontal e dois vertical; acima d'esta caixa de ar se ergue o elegante andar occupado pelas repartições apontadas. A caixa de ar mede 3 metros de altura, os ventiladores juntos á cimalha são gradeados de ferro em fórma de cruz; esta caixa de ar bastante alta e ventilada para o seu primitivo fim, não póde, não deve por mais tempo continuar a servir de prisão! E no emtanto ha bastantes annos que serve de encarceramento de homens!! E sabendo-se que sobre a prisão estão os importantes archivos das duas primeiras repartições da provincia, e que os presos nunca fizeram uma tentativa para arrombarem e destruirem esta fragil e abafadiça gaiola, que internamente só tem uma porta gradeada de madeira em cada ala do edificio, claro está que não fomos exagerados classificando de brando e soffredor o caracter d'este docil mas infeliz povo, cujo amor ao nome portuguez, que é o seu, não soffre a mais pequena duvida, pois que sempre estão promptos a pegarem em armas em prol da bandeira das quinas.

Nas mãos do governo central está o aproveitar-se das aptidões d'este povo, dando-lhe primeiro que tudo a instrucção de que tanto carece.

Ao lado d'este edificio está o da imprensa nacional, que se compõe de insignificantes casas abarracadas.

Na segunda praça, denominada do Albuquerque, está o bello edificio dos paços do concelho, onde no primeiro andar, alem da camara, funcciona o tribunal de justiça e a administração do concelho. No andar terreo estão os tres cartorios judiciaes, a delegação de fazenda, a recebedoria particular do concelho da Praia e a direcção do correio; todas estas repartições estão pessimamente alojadas, pois sendo todas de grande movimento, só dispõem de uma sala com 3 metros de largo sobre 7 de fundo, approximadamente.

Este largo é bastante espaçoso, tem no centro um lago de mau gosto e está dividido em ruas arborisadas. Os edificios particulares que

o marginam, tirando um, são todos os demais de andar nobre, mas nenhum elegante, sendo para notar que a camara tenha consentido que por largos annos n'elle existisse um pardieiro, que ha dias o governo comprou para ahi fazer a futura igreja. De passagem diremos que o governo provincial ao dar tal passo andou pouco avisadamente, pois que o espaço de que póde dispor é em extremo acanhado.

A terceira praça é a da Bateria, hoje denominada de Pinheiro Chagas, nome que lhe foi posto por occasião da inauguração do telegrapho submarino, tributo este mui inferior ao que era devido ao illustre ministro, que calcando aos pés mil e um obstaculos, dotou esta ilha com tão importante melhoramento.

N'esta praça do lado sul existem as repartições de obras publicas, thesouraria e quartel da 1.ª companhia de policia civil e militar, sendo a frente d'este edificio virada para a rua do Corvo, que corre parallela a esta praça no sentido SO. A força militar é de 115 soldados, 12 cabos, 7 sargentos, 2 alferes, 1 tenente e 1 capitão.

D. José de Urcullo, no seu tratado de geographia, a fl. 223 do 3.º volume da 1.ª edição, guiando-se pelas informações do sr. Lopes de Lima, diz «que a nossa força militar se compõe de 160 pretos, que não são capazes de dar um tiro sem fechar os olhos!!»

E assim se desacredita um paiz! O que admira é que o sr. Lopes de Lima, que viveu no tempo de Honorio Pereira Barreto e Zagallo, celebres governadores da Guiné, que muito se serviram d'estes pretos para bater os gentios, se lembrasse de dizer tanto mal de soldados que os seus capitães elogiavam! Sabemos que em remotas eras andavam rotos, mal armados e peior alimentados, pagando-se-lhes o pret com fazendas e mantimentos, mas que fossem cobardes é nodoa que nunca ouvimos imputar ao soldado caboverdeano, cuja bravura só precisa de occasião para se manifestar; e aqui vem a proposito dizer que os dois governadores da Guiné, que atraz mencionâmos, com 80 d'estes pretinhos tinham a Guiné debaixo do mais severo respeito ao grande e immortal nome portuguez! E Honorio Pereira Barreto era um preto, cujo nome honra o ultramar, e com especialidade Cabo Verde e Guiné. Isto prova que preto ou branco o nome portuguez não degenera.

A pouca distancia do quartel (na rua do Corvo), está o elegante e moderno edificio particular em que funcciona o telegrapho submarino.

A leste do largo de Pinheiro Chagas corre um muro de resguardo no sentido N. S.; este muro serve de parapeito e plataforma a uma bateria de vinte e uma peças de grosso calibre. Esta bateria está pessimamente collocada, pois só póde fazer fogo contra a achada grande que lhe fica fronteira; alem d'isto, estas peças são venerandas reliquias dos velhos tempos da nossa passada gloria, que jaziam inutilisadas no

arsenal da marinha em Lisboa, e que foram para aqui mandadas quando se requisitou armamento novo, circumstancia que tambem se dá com o armamento das praças que, alem de pesadissimo, se resente e muito do uso que tem tido, de sorte que já carece ser trocado por outro mais leve e proprio para as exigencias do paiz.

O quarto largo é o do Guedes, pequena praça onde se acham tres edificios, dois d'elles importantes: um particular e dois do estado. O particular é o theatro Africano que, sendo de mesquinha apparencia externa, ainda sem rebuço é no interior elegante e bem ornamentado. A empreza d'este estabelecimento de recreio e instrucção lucta com graves embaraços na sua gerencia; corre ao governo a obrigação moral de subsidiar este estabelecimento utilissimo, mórmente n'um paiz onde a educação e instrucção é tão precisa, e hoje que ninguem ignora que o theatro é uma escola pratica, o governo não póde sem séria responsabilidade na historia da civilisação d'este povo, deixar de auxiliar e mesmo dirigir os gerentes d'esta casa.

Não se póde allegar a falta de meios, porque no orçamento da provincia ha sobras, e mesmo que as não houvesse, ha muitas despezas desnecessarias que podiam deixar de existir em beneficio da unica escola pratica que temos na provincia.

O subsidio para este estabelecimento não é pesado, bastam réis 1:000$000 annuaes para que caminhe desassombradamente.

O segundo edificio é o da escola, bibliotheca e museu; este edificio é acanhado para tanta cousa, da escola nada temos a dizer, que já não esteja dito no artigo instrucção; a bibliotheca é rasoavel e possue uma collecção de volumes de algum valor; o museu, creado em 7 de fevereiro de 1859, de museu só tem o nome, o que revela demasiado descuido pela prosperidade da provincia.

O terceiro edificio é o da estação de policia, que está fechado não sei porque, podendo lá estar installadas muito á vontade as repartições da recebedoria particular e delegação de fazenda, o que faria com que o correio se estabelecesse com bastante commodidade no edificio da camara até que o governo podesse fazer um para alojar esta hoje importantissima repartição.

O quinto largo é o de Chapuzet, mais conhecido pelo do Montagarro, porque no seu centro se ergue o bello deposito de agua da nascente denominada do Montagarro, que está a 3 kilometros distante d'esta cidade; esta agua é rasoavel, mas a não maior distancia temos a da Trindade, de mui superior qualidade, que devia ter sido encanada para este deposito, porque assim ficaria a cidade com dois depositos de agua, o que era convenientissimo, e dizemos que ficaria a cidade com dois depositos porque o de Montagarro bem ou mal já existia, e

a fazer-se como se fez, nova canalisação, devia-se canalisar a agua da Trindade, que pertence ao bispado, a quem se daria uma compensação qualquer, porque esta agua alem de mais abundante é de mui *superior qualidade.*

N'este largo tambem ha uma torresinha circular, destinada para o observatorio meteorologico, mas ainda não está concluida, e ha tempo se fallou em arrasal-a. Protestâmos desde já contra tal vandalismo, que traria ao governo bastante prejuizo, porque só falta a obra de carpintaria para poder funccionar. Se não serve para o observatorio, como dizem alguns, dê-se-lhe outra applicação, mesmo a recreativa, que é preferivel á destruição. (Vide nota 7.)

Entre este largo e o do Guedes, jaz o espaçoso hospital civil e militar, que hoje possue uma bem construida e elegante enfermaria barraca, segundo os preceitos de hygiene moderna.

Tambem ha no planalto da cidade um bello mercado, todo gradeado de ferro, com dois alpendres dentro, uma linda casinha em cada um dos seus quatro angulos e um chafariz no centro.

Na praia d'esta cidade temos a repartição maritima e officina das obras publicas, que funccionam n'umas casas onde esteve a alfandega, e que pertenceram á companhia do Grão Pará e Maranhão; a pouca distancia está o moderno e bello edificio da alfandega, em frente do qual ha uma valente ponte de madeira, denominada do Infante D. Henrique, com um pharolim de luz vermelha; ao lado d'esta ponte ha uma casinha para o guarda e um grande telheiro de madeira para abrigo de escaleres, mais adiante, alinhado com a alfandega, se eleva o matadouro ha pouco construido pela camara, a este matadouro segue-se uma ponte de madeira, construida pelo sr. Carlos Burnay, para fornecer lastro aos navios que d'elle carecerem.

No sopé do planalto em que está a cidade, lado sul, extremo leste, existe um caes de pedra e junto d'elle uma barraca de alvenaria para o guarda.

Quer no caes quer na ponte da alfandega existe um guindaste de ferro: o da ponte da alfandega é de força e qualidade superior, e ou elle ou a ponte precisam de reparos para evitar os grandes desastres que tem motivado, desastre que deixou na orphandade uma honrada e digna familia d'esta cidade!

Na ponta da Temerosa, extremo sul da cidade, existe um pharol de luz branca que se avista a 12 milhas; a 100 metros pouco mais ou menos do pharol, e d'elle separado por um muro de alvenaria, jaz o lazareto, que bem precisa de reparos, ou antes, que bem precisa de ser estabelecido n'outro logar mais distante da cidade.

A 500 metros, approximadamente, distante do planalto da cidade

e do lado oeste, jaz o cemiterio christão, um pouco pequeno, mas decente e arborisado; contiguo a este cemiterio está o dos judeus, que terá uns 20 metros quadrados de superficie; todo este recinto é murado, sendo para sentir que no cemiterio christão não haja uma capella.

No centro do valle oeste, de que já fallámos, e que fica entre a cidade e o cemiterio, existe o poço de agua salobra, de que em passadas eras se abastecia a cidade, e ao qual se deu o pomposo nome de fonte Anna.

O comprimento total da cidade é de 2 kilometros approximadamente, e a sua largura maxima de 500 metros.

Sobre a cidade só nos resta dizer que á ex.ma camara, que tão zelosa se tem mostrado pelos progressos do municipio, cumpre providenciar para que a limpeza da cidade no que toca a materias fecaes, se faça por um systema mais decente que o actual.

Ilhéu Santa Maria.— Como em outro logar dissemos, fica a tão pequena distancia da ponta da Temerosa, que no estreito e pobre braço de mar que o separa da ilha, um bote não acha passagem sem encalhar por vezes. Se o governo quizesse ligar o ilhéu á ponta da Temerosa, o que não seria dispendioso, o porto da Praia ficaria seguro mesmo na quadra em que reinam os ventos S. e SE.

O ilhéu mede pouco mais ou menos 1 kilometro quadrado de superficie, n'elle existe um pequeno deposito de carvão de pedra, que devido á intelligente gerencia do sr. Carlos Burnay fornece os vapores com tanta regularidade e asseio, que mal se nota as faltas que ha no estabelecimento.

Alem dos telheiros para o abrigo do carvão, ha no ilhéu alguns armazens, uma boa casa de habitação e dois pharoes, um vermelho e outro branco, que se illuminam todas as noites e que muito auxiliam a entrada do porto.

Consta-nos que uma companhia ingleza pretende comprar este estabelecimento ao banco Lusitano, não tendo ainda realisado a compra porque é preciso a auctorisação do governo para isso, visto ser este ilhéu aforado sob certas condições.

Sem entrar em apreciações, só diremos que o governo muito ganharia não se oppondo a esta transacção, porque a exportação dos varios productos da ilha traria recursos extraordinarios, que muito contribuiria para o desenvolvimento da provincia, visto como todas as ilhas são mais ou menos subsidiadas pela ilha de S. Thiago.

Tarrafal (séde do concelho de Santa Catharina). — Muito ha que dizer sobre esta importante povoação, mas forçados pela falta de do-

cumentos, só poderemos dizer que a camara já funcciona em edificio seu ha já bastantes annos.

Esta povoação requer uma organisação franca e leal para entrar na senda do desenvolvimento e progresso, e começar a contribuir com mais avultada verba para o thesouro.

Recusa-se o governo a crear ahi uma alfandega de 2.ª classe, mas reconhecendo a sua absoluta necessidade, tem ahi um posto fiscal! O que falta? Apenas um decreto, ordenando a annexação d'este posto á recebedoria e correio, dando ao recebedor mais um titulo, o de director da alfandega, como se pratica com as demais ilhas.

A despeza a fazer é tão insignificante, que se reduz a zero comparado com os lucros que dará, porque de todos é sabido que Tarrafal tem um porto seguro e mui frequentado pelos navios de cabotagem e alguns de alto bordo.

Clima.—Duas foram as causas que tanto concorreram para que sobre esta ilha pesasse por largo tempo a immerecida reputação de mortifera. Estas causas reduzem-se ao nenhum criterio que presidiu á escolha do local para a primeira e segunda capital. E de facto a primeira foi erguida no peior local que havia em toda a ilha; basta dizer-se que alem de doentio, duas ribeiras desaguavam ahi, causando annualmente graves prejuizos, formando um pantano no centro da cidade! A segunda edifica-se no planalto em que está, e que então a leste e oeste tinha um pantano!

E nenhum caso se fazia da vasta e saluberrima Achada Grande, que se ergue a dois passos do sitio escolhido!...

Edificada a cidade no local em que está, em vez de se encanar a agua dos arredores, abre-se um poço no centro do pantano oeste para o abastecimento da população!

Mais tarde o cidadão M. A. Martins encana a agua da sua propriedade Montagarro (hoje do governo), um sem numero de doenças que feriam e dizimavam a população desapparecem, e como se este facto por si só não bastasse para demonstrar quanto a agua salobra e pantanosa do poço, que se decorava com o pomposo nome de fonte Anna, era prejudicial á população, a do Montagarro devido á má canalisação desapparece; lança-se mão da do pantano, e as febres e o luto de novo occupam o logar de que haviam sido desterrados; de novo canalisada, as febres diminuem, desapparecendo todas as de terrivel caracter.

Mais tarde sangra-se o pantano oeste, abrindo-se-lhe no centro uma larga vala; as aguas pluviaes, encontrando facil escoadoro, correm direitas ao mar, deixando de estagnar, e portanto desapparece este pantano e com elle parte da primitiva insalubridade.

A leste continuava a existir o da Praia Negra, que pouco depois começou a ser combatido, chegando a desapparecer por algum tempo, porem voltando a formar-se foi sangrado pelo centro por uma valla de alvenaria, que gastou muito dinheiro, e não obsta a que se forme um charco de 6 metros quadrados nos annos chuvosos, mas felizmente este charco é de nenhuma importancia e facilmente se extingue, como deixâmos dito.

Para nós é ponto de fé que, se em vez d'esta valla, se tivesse repetido o systema de saneamento experimentado com optimo resultado pelo sr. visconde de S. Januario, então engenheiro d'esta provincia, hoje d'este pantano só existiria a historia.

Este systema singelo consiste em aterrar e calçar em declive até entrar no mar a estreita lingua de terra que, beijando o sopé da Achada Grande, dá vasão ás aguas de duas ribeiras; é claro que as aguas não encontrando depressão no terreno não podem estagnar, e portanto formar o pantano, que felizmente hoje está reduzido tão sómente nos annos mui chovosos ao charco de que já fallámos.

Foi tão má e exagerada a reputação de insalubre e mortifera que pesava sobre esta cidade, que se estendeu a toda a ilha, cujo interior é saluberrimo, possuindo os variados e bellos climas europeus, e para que não sejamos taxados de parcialidade, citaremos a opinião do sr. Sousa Monteiro, que aqui esteve muitos annos, e cujo nome é bem conhecido em Portugal:

«A ilha de S. Thiago não merece a ruim reputação que se lhe fez. Á proporção que do litoral se vae caminhando para o interior, gradualmente se vão diminuindo as causas de insalubridade, que nos orgãos quasi nem se conhecem, e que nos picos desapparecem para dar logar a uma salubridade que a Europa lhe invejaria.»

Isto dizia o sr. Sousa Monteiro ha mais de trinta annos, e como desde essa epocha até hoje não se tem deixado de trabalhar na prosperidade d'esta provincia, é facil de ver que o clima d'esta ilha se tem modificado sensivelmente, a ponto de merecer a classificação de bom na capital e de excellentissimo no interior.

Alem dos trabalhos humanos, os da natureza, que embora lentos, são sabios, seguros e incessantes, têem operado taes transformações no clima d'esta ilha, e direi mesmo no d'esta provincia, que com fundadas rasões se póde dizer que ha n'ella climas tão bellos como os da Europa, não havendo uma unica ilha onde o clima geral mereça a classificação de mau e muito menos o de mortifero.

Os antigos casebres e palhoças, cobertas de palha, que não só davam triste aspecto á capital, como pela putrefacção da palha contribuiam poderosamente para a insalubridade da capital, já não existem;

os pantanos desappareceram, as ruas calçaram-se e a agua da fonte Anna foi totalmente banida, de sorte que hoje a capital desfructa um clima agradavel, sem emanações deleterias, que o tornem digno da classificação de mau, como ainda pretendem certos individuos, que pugnam pela mudança da capital, como veremos no artigo *Historia*.

Este clima está soffrendo uma alteração bastante sensivel e não tardará muito que aqui, como em toda a provincia, se gose das quatro estações dos climas temperados.

As chuvas que em remotas epochas começavam em maio, foram-se espaçando para junho, julho e agosto, e hoje só principiam em setembro, o que os meus patricios não querem crer, por isso têem soffrido as consequencias, perdendo as sementeiras feitas para as chuvas de agosto.

O frio que era pouco sensivel, já vae sendo mais intenso, havendo sitios no interior onde é tão rigoroso como no sul de Portugal.

É para lamentar que uma incomprehensivel rivalidade entre esta ilha e a de S. Vicente tenha originado o descredito d'esta ilha, a mais rica e importante do archipelago, e digo incomprehensivel rivalidade porque estas duas importantes ilhas, embora caminhem para o mesmo ponto, trilham diversa estrada, que similhantes ás linhas parallelas nunca se poderão encontrar, salvo um cataclysmo com que não é licito contar.

Ultimâmos este artigo transcrevendo um trecho do relatorio do governador Calheiros, escripto em 1858:

«O que porém maravilha n'este paiz (ilha de S. Thiago) é a presteza com que os quadros mais variados e de mais opposta natureza se substituem rapidamente ... com effeito depois de vencer em soffrivel caminho de pequena inclinação em rampa, duas leguas de terreno, o véu corre-se repentinamente e o viandante prolonga a vista por uma extensa e fertil ribeira onde as producções dos tropicos se confundem com as da Europa em pomposa profusão...»

O que prova que não errâmos, dizendo que esta ilha possue os varios climas dos paizes temperados.

Historia.—A data do descobrimento d'esta ilha, comquanto conte pouco mais de quatro seculos, tem sido diversamente designada por varios escriptores; uns, citando Luiz de Cadamosto, dizem que foi em maio de 1446, outros, sem citarem auctoridade alguma, designam os annos de 1460 e 1461 como tendo sido descoberta n'estes annos. O que porem é facto assente é que a descoberta se fez em maio, e que o nosso estabelecimento n'esta ilha data de 1461 a 1462.

Mas existindo divergencia sobre o assumpto, sem nos embrenhar-

mos em supposições abstractas, pela absoluta falta de documentos para compulsar, limitar-nos-hemos a citar a douta opinião de João de Barros, um dos mais abalisados historiadores que Portugal tem tido, e que floresceu em epocha mais azada para a investigação d'este assumpto.

Ouçamos o que elle diz:

I

«Em 1461 o genovez Antonio de Nolle, fugindo aos desgostos que na patria o vexavam, se apresentou em Portugal com duas naus e um berinel, trazendo em sua companhia seu irmão Bartholomeu Nolle e um sobrinho Raphael Nolle, e alcançando do infante D. Henrique licença para ir descobrir terras por conta d'elle, infante, partiu de Lisboa em 1 de maio de 1461, e a 16 ancorava na ilha do Maio, que recebeu este nome por ter sido a primeira descoberta n'este mez; no dia seguinte, que era o dia de S. Thiago e S. Filippe, descobriu as duas que têem os nomes d'estes santos, não proseguindo na descoberta das demais, porque a este tempo uns creados do infante D. Fernando já haviam descoberto as ilhas de Barlavento.

«A estas ilhas que os antigos geographos chamaram as Fortunadas, e Ptholomeu, Hisperidas, se deu o nome de Cabo Verde, por distarem 100 leguas do cabo d'este nome.» (Extratado das paginas 139, 140 e 217 da decada I. Vide nota 1 no fim.)

Em 1462 el-rei doou a ilha ao infante D. Fernando, seu irmão, que, erigindo-a em capitania, sendo seu primeiro capitão o genovez Antonio Nolle que a descobriu, a mandou povoar com varios casaes do Algarve.

Dizem alguns escriptores que esta ilha quando foi descoberta estava povoada por pretos Jalofos, opinião esta que se casa com a tradição acceita n'esta ilha, mas que não perfilhâmos plenamente, porque a ser assim os costumes dos povos da vizinha Guiné teriam um exclusivo imperio nos d'este povo.

O que a nosso ver deu origem á tradição que registâmos foi sem duvida a introducção de pretos Jalofos n'esta ilha desde a data do nosso estabelecimento.

O facto é de subida importancia e requer tão detida analyse que, sem o auxilio de pessoas doutas, nos será extremamente difficil, senão impossivel, o averiguar. No emtanto, para nós é ponto de fé que esta ilha (sem fallarmos nas outras do archipelago, o que reservâmos para mais tarde), já estava povoada quando foi descoberta.

Nenhuma reluctancia temos em crer que as ilhas da Madeira, Açores, Canarias e Cabo Verde são os restos do antigo continente Atlan-

tide, cuja existencia foi negada e acceita por muitos sabios. (Vide nota 2.)

Por carta regia de 12 de junho de 1466 foram concedidos varios fóros e liberdades a esta ilha, fóros e liberdades que pouco depois foram limitados, porque os habitantes d'ella negociavam na vizinha Guiné com mais franquias do que el-rei queria!

Por morte do infante D. Fernando, D. João II, em 1489, doou esta ilha ao duque de Beja, mais tarde o venturoso rei D. Manuel, sendo então dividida em duas capitanias, a do norte e a do sul.

II

A capitania do norte tinha por capital a malfadada villa dos Alcatrazes, e a do sul a cidade da Ribeira Grande, que sem ter a desastrada sorte da villa dos Alcatrazes, nem por isso foi muito mais feliz. (Nota 3.)

Em 1505, devido a uns desacatos praticados pelos moradores da villa dos Alcatrazes, el-rei mandou arrazar e salgar esta florescente villa, cujo porto era frequentado, e onde existia a unica empreza de pescaria sedentaria que houve no archipelago, empreza que de então para cá não se tem conseguido restabelecer, não obstante os enormes esforços do governo que, em 18 de maio de 1798 e 20 de julho de 1822, foram tão pronunciados que chegou a permittir a exportação dos productos d'esta industria para o estrangeiro, quando em repetidos alvarás e decretos prohibia todo e qualquer commercio com estrangeiros! Mas infelizmente até hoje todos os esforços têem sido baldados, e da antiga empreza de pescaria só existe (na freguezia de Nossa Senhora da Luz, onde estava assente a infeliz villa), umas ruinas a que os habitantes d'esta freguezia chamam Gamboa, e que ainda assim servem para se apanhar algum peixe de que se abastecem, sendo para lamentar que até hoje se não tenha pensado em levantar os muros da arruinada Gamboa, como dizem os habitantes d'esta freguezia.

Se, em logar de ordenar, como se fez até 15 de novembro de 1753, que os degredados já condemnados para Angola e outros pontos fossem enviados para aqui, ordenando-se aos juizes que o degredo para Africa em certas epochas fosse para Cabo Verde, a fim de guarnecer as praças de guerra com esta gente! e ainda assim, se, em vez de se proceder arbitrariamente, se mandasse pessoa séria e digna tirar devassa do desacato que tanta impressão causára, por certo que a villa dos Alcatrazes ainda estaria de pé, disputando primazia ás demais cidades e villas luso-africanas.

Mas el-rei porsuadido de que os pretos e mulatos eram os unicos auctores de taes desacatos, e de muitos outros de que a ilha era frequente theatro, não só consentia a destruição e salga da innocente villa, como no intuito de extinguir a raça dos pretos e mulatos até 20 de outubro de 1620 ordenava que o degredo das mulheres fosse commutado para Cabo Verde.

Bello systema! Foi pena que se não perpetuasse!...

As degredadas, mulheres já conhecedoras do mundo, sem se deixarem illudir pelas almiscaradas e mysticas palavras de amor, anhelando sem duvida um doce descanso no seio da abastança, sem attenderem a cores, entregavam-se nos braços d'aquelles que mais seguras garantias offerecessem, o que quasi sempre favorecia a raça que se queria extinguir, visto como os pretos e mulatos, para as possuirem, não olhavam a sacrificios, ao passo que os brancos livres, sem se prenderem com as cores, á desenvoltura das degredadas preferiam as virtudes, graça e innocencia das pretas e mulatas, escolhendo entre ellas as suas esposas, e os degredados, aferindo os sentimentos amorosos pela exiguidade de suas bolsas, a uma compatriota pobre preferiam uma preta ou mulata rica; de sorte que o grave problema politico da extincção da raça preta e mulata se resolvia pela propagação, o que sem duvida nenhum prejuizo causou nem causará, porque nem são desordeiros, nem entre elles existiu nunca o tão fallado *odio de raça,* que por largos annos serviu para cobrir grandes patifarias de certos tartufos do Limoeiro, que mal desembarcavam eram recompensados das suas proezas no continente com um cargo publico, o que os tornavam insolentes potentados, que para mais saciarem a sua avidez se transformavam em sordidos capachos dos capitães generaes, que á mingua de gente livre que se quizesse sujeitar aos seus desregramentos e caprichos, não só lançavam mão d'elles, como muitas vezes, de accordo com elles, davam pessimas informações d'esta pacifica gente, cujo maior defeito era (e ainda é), uma deploravel e medonha resignação que muito se abeira da apathia, e que tão funestas consequencias tem acarretado sobre o progressivo desenvolvimento d'esta ilha, pela absoluta carencia de reacção contra exigencias illegaes e de harmonia social para as grandes emprezas.

O governo metropolitano, querendo, mas na impossibilidade de castigar uma população inteira, deixava impunes muitos crimes, que enriquecendo estes *trunfos de occasião,* mais e mais os incitava a novos commettimentos.

Não pretendo dizer que os pretos e mulatos por vezes não tivessem parte nas emprezas espoliatorias; isto seria um absurdo, pois todos comprehendem que o seu concurso em certas occasiões seria indis-

pensavel, mas o que sem duvida alguma é uma verdade, na qual creio sem reserva, é que nunca se atreveram, não só pela falta de instrucção, como tambem pelo desprezo com que as suas pretensões eram acolhidas, a serem os caudilhos de taes emprezas.

III

A capitania do sul tinha por capital a cidade da Ribeira Grande, que tambem era a capital da provincia.

Se se quizesse construir um açougue de carne humana não se poderia escolher logar mais azado! Alem de abafadiço, duas ribeiras caudalosas, no tempo das aguas, vinham desaguar mesmo no centro da cidade, causando graves prejuizos, arrastando edificios e gente que íam sepultar no oceano, formando um pantano terrivel para atormentar os que escapavam do seu primeiro impeto; e no emtanto esta cidade, sobre a qual pesavam tão duros flagellos, era opulenta pelo seu commercio, riqueza, e bellos edificios de marmore e cantaria do reino, mas infelizmente de tanta grandeza só existem imponentes ruinas que ainda attestam qual foi o esplendor e luxo da antiga capital da provincia. (Nota 4.)

Para defender seus moradores tinha cinco fortes, que depois dos repetidos ataques de piratas que infestavam o mar d'estas ilhas, se foram arruinando de tal maneira que mais tarde de *fortes* só tinham o nome e a despeza, sem que ninguem se importasse com os reparos indispensaveis para atalhar a progressiva ruina, até que de todo se inutilisaram.

Em 1612, pelo alvará de 14 de agosto, ordenou-se a transferencia da capital para o sitio em que actualmente está, e nenhum caso se fazia da vasta e salubre Achada Grande, que fica algumas braças a leste da actual cidade da Praia!

Se a capital fosse levantada na Achada Grande, hoje seria, não direi uma cidade opulenta, mas uma cidade assás rica, porque a despeza feita com o saneamento dos dois pantanos que cercavam a então villa da Praia seria applicada em edificios do estado.

Quem examina o planalto em que jaz a cidade e o confronta com o da Achada Grande, fica assombrado do nenhum criterio que presidiu á escolha do local para a nova capital!...

Ordenada a transferencia e escolhido o local, nem se pensou no aproveitamento das riquezas da antiga capital que se podiam transferir gradualmente para a nova, nem tão pouco se houve com a necessaria politica para chamar á nova capital as mais importantes e ricas familias!

Tudo foi descurado e cento cincoenta e oito annos se volveram sem que se pensasse na mudança, e certamente que n'ella se não pensaria mais, se o ataque dos francezes commandados pelo almirante Gontrey em 1712, não concorresse para isso, mas ainda assim só passados cincoenta e oito annos se realisou a mudança (1770), com tão vergonhoso desleixo que muito precipitou a decadencia da antiga cidade, e não pouco concorreu para a incrivel morosidade no desenvolvimento da nova.

As principaes familias, desgostosas do procedimento do governo, abandonaram seus ricos predios e retiraram-se para o interior da ilha, e o governo, para mais justificar este despeito, entregou tão importante e ainda populosa cidade ás arbitrariedades e prepotencias de um capitão mór!...

Foi tão culpavel o procedimento do governo local que até quando se extinguiu o convento nem sequer pensou em aproveitar a livraria, que por peior que fosse sempre teria alguns volumes e manuscriptos de valor!

E assim terminaram a sua existencia politica as duas opulentas capitaes das capitanias do norte e sul.

IV

Com a transferencia da capital uma nova era raiou para esta ilha. Era inteiramente distincta da passada, porque não só os habitantes das duas antigas capitaes se espalharam pelo interior da ilha, perdendo a influencia e importancia que tinham no andamento dos negocios politicos, como as proprias capitaes se eclipsaram: uma, a villa dos Alcatrazes, destruida de vez; outra, a cidade da Ribeira Grande, gradual e diariamente ía perdendo o brilho e importancia dos antigos dias, deixando por ultimo os governadores e ouvidores de irem lá tomar posse, como se praticou por alguns annos depois da mudança, passando esta ceremonia a ter logar na nova capital, então villa da Praia, onde varias familias de Lisboa e ilha do Fogo se tinham estabelecido, herdando a importancia e influencia que os habitantes das duas mallogradas capitaes haviam perdido.

Infelizmente, os moradores da nova capital desfructavam um viver mesquinho, que mais se assimilhava ao rastejar de vermes do que ao labutar de homens, porque de um lado as emanações deleterias dos dois pantanos que cercavam a villa, e o uso da agua salobra e pantanosa do poço que se decorava com o pomposo nome de fonte Anna, roubavam a saude e a actividade; e do outro a pobreza, e quiçá a quasi miseria dos primeiros habitantes, mal lhes permittia fazer face ás parcas despezas da sustentação; de sorte que ainda alguns negocios de

subida importancia corriam á revelia, embora se começasse a preparar o caminho, que alguns annos depois havia de estorvar aos capitães generaes a pratica desvelada de certas arbitrariedades.

Para retardar mais o desenvolvimento, e portanto o engrandecimento d'este povo, os navios da companhia do Grão Pará e Maranhão deixam de frequentar este porto, engrossando assim a torrente de desventuras que pesava sobre elle.

Os horrores de uma barbara legislação, que vedava o commercio com estrangeiros, quando o da mãe patria nos abandonava, surgiram com todo o cortejo de miserias, constrangendo estes pobres e famintos seres a limitarem as suas esperanças e necessidades á chegada de uns miseros barcos que de longe a longe vinham de Lisboa, trazendo não só pouca mercadoria, mas essa mesma avariada, de má qualidade e por um preço que attingia as raias da extorsão!

Fechava esta abobada de fatalidades, que retinha o progresso d'esta ilha, que possuíra as duas talvez mais opulentas cidades luso-africanas, a incomprehensivel e absurda lei de 5 de janeiro de 1785 que prohibia a creação de fabricas no ultramar, obrigando este povo a abandonar uma industria, a fabricação de pannos (nota 6), que em vez de lhe servir de um elemento de prosperidade se transformava n'um pesadello, obrigando-os a encarar o governo como o dador de todas as graças, isto sem fallar no antiquissimo alvará que só ao governo permittia a compra e exportação da urzella! E hoje lamenta-se que este povo não tenha iniciativa! Como tel-a, se o governo, em vez de o preparar para as luctas da civilisação, emancipando-o da sua tutela, se comprazia em cortar-lhe os vôos, limitando as suas aspirações e actividade?!

A destruição é facil, porém a construcção é morosa, enfadonha e por vezes difficilima.

A 1 de abril de 1808 permitte-se a creação de fabricas, mas de nenhuma utilidade foi esta lei, não só porque os habitantes de então não tinham meios para as crear, como tambem porque a politica absorvente e atrazadora da metropole, viciando todas as leis liberaes, entravava a marcha das mais salutares emprezas, o que se viu em 1832, que nenhum caso se fez de um requerimento do cidadão Antonio Martins, que solicitou licença para estabelecer aqui uma fabrica de azeite de purga.

E mais tarde (1835), que a população tinha augmentado, affluindo á capital varias familias abastadas, de novo se tentou a creação de outra fabrica, tambem de azeite, e d'esta vez não só se gastou algum dinheiro como se mandou imprimir uns projectos de estatutos, que extraofficialmente chegou ás mãos do ministerio, que, a pretexto de existir

n'elles umas disposições que se oppunham á legislação em vigor, em vez de corrigir estes defeitos, animando os accionistas com outras concessões e vantagens em harmonia com a lei, deu um golpe de morte a esta empreza, que até hoje não teve successora!

Este novo facto diz-nos que não é para causar grave estranheza n'este povo, tão contrariado em todas as suas emprezas, a falta de iniciativa que tantos embaraços tem causado e causará ao governo, se se não empenhar em instruir e desvendar este povo, que por seculos esteve acorrentado ao poste da escravidão physica e moral, e que hoje só poderá encarar sem pestanejar a intensa luz do progresso, se leis sabias e um systema de ensino em harmonia com os interesses da provincia vierem substituir este deploravel e cahotico estado de cousas, que por desventura ainda impera n'esta provincia.

V

O assumpto de que nos occuparemos n'este capitulo não só servirá para bem se poder avaliar as arbitrariedades dos capitães generaes, como tambem para se aferir a resignação evangelica d'este povo e a timida resistencia que principiava a ensaiar para se oppor aos desmandos governamentaes.

Infelizmente, essa resistencia até hoje não passou de ensaios, e muito depõe contra este povo, que se curva reverente ante as ordens emanadas dos agentes do governo, quer estas ordens sejam doutas, quer em manifesta opposição com a lei, a moral, a rasão e a propria dignidade; facto este que outra cousa não é senão o corollario do systema governativo adoptado nas epochas findas, e que o povo tem protelado em manifesto prejuizo seu, porque se de um lado demonstra a sua indole pacifica, de outro se traduz pela indifferença pelo seu bem estar ou pela ignorancia das proprias necessidades, o que alem de ser prejudicial para o progressivo desenvolvimento da provincia, é por vezes um escolho onde sossobra a nau do estado, quando governada por um piloto serio que, conscio dos seus deveres, quer proceder constitucionalmente, isto é, com o concurso indispensavel do povo que administra.

Corria o anno da graça de 1811, governava a provincia o capitão general D. Antonio Coutinho de Lencastre, que, apesar de ter feito algumas cousas boas, adquirindo a estima dos seus administrados, deu um passo tão grave e em tão manifesta opposição com a lei, a rasão e o precario estado da ilha, que deu margem a geral clamor.

O serviço militar era feito por milicianos que, sem remuneração alguma, eram obrigados a oito dias de serviço.

D. Antonio não só augmentou a guarnição da villa com mais uma companhia, como ía demorando e entretendo esta gente no serviço sem pagamento algum por tres, seis e mais mezes.

Esta pobre gente, roubada por desventura aos trabalhos agricolas, onde encontrava o necessario á vida, guiados pela miseria que os vexava, pede retribuição.

O governador, sem consultar senão a sua vontade, levanta um imposto cujo minimo era de 1$600 e o maximo de 24$000 réis por cabeça, sem excepção dos proprios mendigos e aleijados!!

Na capital levantou-se uma opposição á cobrança de tal imposto, o governador insistiu, a opposição protestou e então o governador, para se desembaraçar dos que mais recalcitrantes se mostravam, lançou mão dos seus vastos poderes e deportou para diversas ilhas do archipelago os que ousavam resistir á sua soberana vontade!

A cobrança foi annunciada e o povo intimado para no praso de oito dias o vir pagar, sob pena de penhora!

O povo reuniu-se em massa e veiu supplicar misericordia. O governador e o ouvidor, transidos de medo, esconderam-se, negando-se a receber o povo que resolveu seguir para a cidade da Ribeira Grande (hoje denominada cidade velha), com o fim de implorar aos conegos e á camara, que ainda ali residia, a sua protecção.

Quando o povo pacificamente se dirigia para a cidade velha, o governador, cobrando novos brios, de accordo com o ouvidor, destacou alguns soldados por mar e outros por terra com ordens de atacarem o povo, fazendo o maior numero de prisões que podessem.

O povo assim insultado teve a brandura de perguntar qual a rasão de tão insolito proceder! A soldadesca respondeu descarregando as armas, distribuindo pranchadas, fazendo prisões e amarrando estes desgraçados que, sem distincção de sexo e idades, eram arremessados para a cadeia.

Os mais fogosos, se tal nome merecem depois de tão grave insulto, revoltados e exasperados com tal procedimento, atiram umas pedradas que fizeram fugir os poucos soldados que praticavam taes desacatos, e em seguida, soltando os presos, seguiram em demanda do governador que os recebeu a tiros de peça!!

Mas, dominado por um terror panico, não ousou apparecer ao povo que por elle bradava, enviando o seu ajudante que animosamente se apresentou ao povo que, mal o viu, crente que era o governador, de joelhos lhe implorou piedade, esquecendo o insulto recebido!...

O ajudante desenganando-os, os dispersou, promettendo-lhes fallar ao governador e expor-lhe as suas supplicas.

O governador, livre do terror, que d'elle e do ouvidor se apossára,

a sangue frio e de accordo com este, officiou para a metropole, annunciando uma pavorosa conspiração, que já se tinha traduzido em actos revolucionarios!!...

Os habitantes da villa, que d'esta vez já não tinham de luctar com a absorvente influencia dos degredados, tambem escreveram, descrevendo os acontecimentos e as suas causas e effeitos, e d'esta vez em logar de se recorrer ao bombardeamento e salga, mandou-se um syndicante que disse o que deixâmos exposto, e que foi extractado do seu relatorio.

Se se procedesse sempre assim no ultramar, esta provincia não chegaria ao abatimento a que chegou, porque haveria mais segurança, civilisação e riqueza, e os governadores deixariam de ser tão terriveis potentados, e na legislação antiga deixaria de existir o alvará de 8 de fevereiro de 1717, que reputava caso de devassa o ajuntamento de quinze pessoas, mesmo sendo pessoas de familia!

Mas, infelizmente, as cousas boas só se executam de tempos a tempos, e tanto assim é, que as proprias syndicancias judiciaes que se faziam quando o juiz terminava o seu tempo de serviço, deixou de ter logar, porque as que se fizeram demonstraram que os juizes syndicados foram bons, e não se pensou que por estes terem sido bons não era rasão para se pôr de parte tão salutar preceito, que de algum modo inhibiria os maus de o serem tanto, receiosos dos resultados da syndicancia que se faria dos seus actos quando se ausentassem da comarca.

VI

Em 1815, quando a Europa se via a braços com os importantes problemas politicos, que, como um facho de luz, partira da França para illuminar o mundo, rasgando novos horisontes ás nobres aspirações das raças modernas, Portugal seguindo as suas gloriosas tradições assignava em Vienna o tratado para a extincção da escravatura, e a 28 de julho de 1817 assignava a ratificação d'este tratado, que tão brilhantes resultados proporcionaria ás suas colonias, se se pensasse a sério nas grandes vantagens que se poderiam auferir da emancipação de uma classe de homens que, sem direito algum, a não ser o da força, jazia acorrentada ao nefando poste da escravidão.

Mas, infelizmente, em Portugal só se encarou a importante questão da emancipação da raça negra pelo lado humanitario, pondo de parte a importantissima questão politica e economica, que a previdente Inglaterra nem um só instante descurou.

E de facto, analysando o procedimento das duas nações, veremos a verdade d'esta asserção.

O que fez Portugal? O que fez a Inglaterra? Eis o problema. É difficil e ardua a sua resolução, e por isso nós que conhecemos a nossa insufficiencia, limitar-nos-hemos a registar os factos.

Portugal, com a sua costumada e legendaria abnegação, encarou a questão pelo seu sublime lado humanitario; caminhando de olhos vendados, arvorou o pendão da liberdade incondicional, sujeitando as suas colonias a um bloqueio estrangeiro sem se lembrar que a presa pertencia na totalidade ao apresador, que d'ella podia dispor nos termos do contrato; e, alheia á sorte futura d'esta classe infeliz, nem um só instante pensou que ella sujeita a um jugo de ferro, embrutecida pelo servilismo, encararia a liberdade como licença e o trabalho seria para ella um impossivel!

Se antes de se extinguir tão aviltante jugo, o que teve logar a 31 de outubro de 1874, isto é, cincoenta e sete annos depois da ratificação do tratado, se tivesse attendido ás sabias medidas propostas pelo immortal marquez de Sá da Bandeira, o acerrimo apostolo da emancipação da raça negra, hoje no ultramar portuguez existiria uma população muito mais trabalhadora; mas as propostas do grande estadista que claramente via que os escravos de hontem seriam os membros das classes proletarias de ámanhã, só foram attendidas na parte humanitaria e nunca se pensou em crear uma escola de artes e officios para educar esta gente, de sorte que a liberdade consumada em 1874 não produziu na sua totalidade os beneficos e lisonjeiros effeitos que era licito esperar de tão util e civilisadora medida, que em vez de uma população trabalhadora e util dotou o ultramar com um punhado de vadios que no uso immoderado da aguardente encontram não só o resumo de todos os seus deleites como um terrivel embrutecimento, cujo repugnante epilogo é um passamento inglorio e estupido.

Mas como para salvar um povo desnorteado e que caminha cegamente, o meio unico que existe para o reconduzir á estrada do progresso e civilisação é o derramamento da instrucção, é licito esperar dos nobres impulsos dos que governam e dirigem a nau do estado, a prompta reforma da instrucção publica, adequando-a aos interesses da provincia.

Agora vejâmos o que fez a Inglaterra, a prudente e previdente Albion, lançando um demorado e seguro golpe de vista sobre o miseravel estado de algumas de suas colonias; em vez de pensar no lado humanitario da emancipação trata sem perda de tempo de tirar d'ella todo o proveito possivel, e para isso retalha o solo da insalubre Serra Leoa em rectangulos de 1 kilometro quadrado de superficie, tendo cada um d'estes rectangulos uma casinha dentro, e depois envia seus navios ao cruzeiro.

A presa era levada para a Serra Leoa, os pretos distribuidos por estes rectangulos, que se lhes dava com obrigação de os agricultarem sob certos principios, que mestres habeis íam ensinando, o navio e os objectos encontrados n'elle eram vendidos em beneficio do seu thesouro, de sorte que sem despeza e á custa de Portugal ía colonisando as suas colonias.

E para mais segura ter a presa, dado o caso de encontrar-se um vaso de guerra portuguez e outro inglez na perseguição de um navio negreiro, a Inglaterra adoptará o systema de dar liberdade ao capitão e tripulação que por esse facto ficavam habilitados a recomeçar o nefando trafico, ao passo que Portugal processava e deportava capitães e tripulantes, repatriando os miseros pretos em vez de tornar a escravatura em proveito seu!

É facil de ver que um navio negreiro, sentindo-se perseguido por portuguezes e inglezes, sem perda de tempo entregava-se a estes, quando não tivesse esperança de escapar-se, o que era um grave prejuizo para Portugal que dispendia sem provcito monetario quantiosas sommas no cruzeiro; mas não lamentemos as perdas materiaes, porque o procedimento de Portugal e Inglaterra pertence á historia, que não deixará de fazer justiça ás nações que sem mira no interesse se votam á nobre causa da civilisação humana.

VII

A lucta travada na metropole entre constitucionaes e liberaes, terminou na desgraçada convenção de Evora Monte, que arrojou para Cabo Verde um punhado de soldados miguelistas em postos mui inferiores aos que tinham no exercito do continente, contando-se entre cabos e sargentos alguns individuos que já tinham cingido as bandas de tenentes e capitães; d'aqui resultou uma insubordinação surda que foi preparando caminho para a nefanda revolta que teve logar na madrugada do dia 22 de março de 1835.

O batalhão, tendo á sua frente o celebre sargento Lopes, antigo capitão do exercito miguelista, que soubera seduzir os seus camaradas e revolucionar o batalhão, saiu do quartel ás duas horas da madrugada do dia indicado, percorrendo as casas dos officiaes que, enganados sob varios pretextos, saíam á rua onde sem perda de tempo eram presos, amordaçados e mettidos n'uma escolta, sem que podessem soltar o mais ligeiro grito de soccorro que despertasse a população!

Parece incrivel que tantas e tão importantes prisões se tivessem effectuado sem o mais ligeiro signal de alarme!

Apenas o coronel, no acto de ser preso, teve animo de soltar um grito que foi abafado pela banda que n'esta occasião rompeu com o hymno miguelista *O rei chegou*.

A soldadesca, para dar um caracter politico a este acto de torpe vandalismo, soltou freneticos vivas ao sr. D. Miguel I!...

O batalhão, obedecendo a ordens anteriormente recebidas, dividiu-se em tres pelotões, um tendo a musica á sua frente proseguiu n'um passeio militar pela villa, o que deu logar a salvar-se muitas cousas, o que em preito e homenagem á verdade se deveu á fidelidade de alguns escravos e não á cautela dos senhores, que fugiram para o interior, abandonando as suas casas, que todas foram saqueadas, bem como os cofres publicos, que foram arrombados e roubados.

O segundo pelotão foi cercar a casa do governador que, em face do decreto de 16 de maio de 1832, se denominava prefeito, o que só durou até 1835, a fim de evitar que se communicasse com os habitantes, obrigando-o a assignar as ordens que mais conviessem aos revoltosos.

O terceiro pelotão marchou com os desgraçados presos para a Varzea da Companhia, para ahi serem fuzilados.

D'estes infelizes só se salvaram tres: o tenente Serrão, protegido por um sargento que na vespera do dia do levantamento livrára de ser chibatado; o alferes Sanches, que caíra em graça de outro; e o alferes Duarte, que não tendo outro arrimo senão Deus e a sua coragem, teve animo para esperar a descarga e deixar-se caír como morto, fugindo de rastos logo que teve occasião propicia.

Os revoltosos depois de saquearem a villa, que soffreu um prejuizo superior a 300:000$000 réis, dirigiram-se ao porto, apossaram-se de dois navios que estavam ali ancorados e levantando ferro seguiram para America, como depois se soube.

Os soccorros, vindos do interior da ilha, de nada serviram porque chegaram mui tarde.

O prefeito, coacto, assignava todas as ordens que os revoltosos ou antes os *facinoras* queriam, pois não merecem outro nome homens que para roubarem e assassinarem se mascararam com um pretexto politico, convictos que em caso de derrota esta mascara lhes serviria para alcançarem uma amnistia.

Estes miseraveis para mais accentuarem o caracter politico, que não existia nem podia existir na revolta promovida por tal gente, ousaram affixar proclamações incendiarias acclamando D. Miguel I. (Nota 8.)

A esta revolução, que se denominou *revolução do batalhão açoriano*, por se compor na sua quasi totalidade de filhos dos Açores, revolução cujo unico movel foi o roubo, como se demonstrou pela fuga precipi-

tada dos revoltosos, seguiu-se a revolução dos escravos, que felizmente não teve consequencia alguma importante, porque denunciada a 4 de dezembro de 1835, houve tempo bastante para a suffocar, evitando assim o massacre que estes desventurados tinham em vista.

Mas, infelizmente, embora descoberta a tempo de se prevenir o grande mal que d'ella resultaria, ainda assim dois senhores de escravos, Domingos de Mendonça e Thomás Senedo, foram victimas da sanha d'estes miseros seres que justamente indignados contra a sua malfadada sorte que os arrancára da patria e dos braços da familia, premeditavam o massacre de todos os senhores de escravos, crentes que assim obteriam a almejada liberdade!

Estes desgraçados eram mais dignos de dó do que do desprezo e rigor da lei, porque a liberdade é um dom celestial que não se deve roubar a ninguem. É ella o facho rutilante que guia os povos na estrada do progresso, inspirando-lhe as grandes concepções que do mundo actual faz um mundo de maravilhas comparado com as eras primitivas; é ella o pharol radiante que nos guiará através das brumas do presente á terra da promissão, e, qual vara de Moysés, irá convertendo a aridez da vida, orvalhando o coração com o suave balsamo da victoria.

Não obstante a prisão dos chefes, ainda assim os escravos a 6 do mesmo mez, pelas onze horas da noite, vindos do interior, premeditavam atacar a villa; não o conseguiram porque a ronda os surprehendeu e mandou fazer alto; elles responderam descarregando as espingardas sobre os soldados que seriam victimados se um reforço não viesse a tempo tiral-os de tão critica situação.

Os escravos, vendo a presteza com que os soldados foram soccorridos, sem perda de tempo voltaram redeas aos cavalloo, pois vinham montados, e fugiram para o interior.

Instaurado o competente processo, indagada escrupulosamente a verdade, esta conspiração terminou com o fuzilamento de dois escravos, que eram os chefes supremos.

A esta conspiração mallograda seguiu-se uma outra em 1836, que teve mais graves consequencias, e que poderia occasionar serio conflicto com a França.

Eis o caso:

Pelo decreto de 4 de junho de 1835 foi nomeado governador o coronel Pereira Marinho; um anno depois, a 11 de junho, foi nomeado para o substituir o coronel Arouca.

Como aqui se reproduziam as desordens politicas do reino, o povo oppoz-se á posse do coronel Arouca, que não hesitou em pedir auxilio ao governador de Gorée, que se apressou em conceder-lh'o.

A camara municipal, ao saber que uma força estrangeira pretendia desembarcar em solo portuguez para se ingerir em negocios portuguezes, lavrou um solemne protesto, no que foi acompanhada pelo povo; mas o commandante francez, sem fazer caso algum do tal protesto, á frente da força que a França lhe confiára para serviço francez, invade o territorio portuguez, operando de accordo com o coronel Arouca que dispunha da força militar da provincia, prende o coronel Marinho, que, com quebra dos mais sagrados direitos dos povos, foi levado para bordo de um navio de guerra estrangeiro! (Nota 5.)

Os habitantes da então villa da Praia promovem uma nova revolta contra o coronel Arouca, que reputavam intruso e que, segundo as suas opiniões politicas, se havia apossado das redeas do governo pelo vehiculo de uma força estrangeira!

Felizmente, para pôr cobro a este estado de cousas, o governo da metropole houve por bem reentregar o governador Marinho, que tomou nova posse em 1837, approvando tambem o movimento popular que occasionou a queda e exoneração do coronel Arouca.

Era tal a cegueira do coronel Arouca, que ainda assim não queria ceder, e certamente não cederia se o batalhão se não atemorisasse ante a força das circumstancias.

E com esta cessaram as revoluções n'esta pacifica ilha, que sobre si acarretou o odioso que só devêra caír sobre os auctores de taes acontecimentos.

VIII

A reputação de insalubre, que pesava sobre a villa da Praia, fez com que o governo da metropole a 11 de agosto de 1835 ordenasse ao governador que escolhesse entre as ilhas do archipelago a que em si reunisse as melhores condições para n'ella se estabelecer a capital, escolha que de novo recaíu sobre a ilha de S. Thiago, a maior e mais rica do archipelago, que possuindo azadas localidades para a fundação de uma cidade, nenhuma culpa lhe cabia pela má escolha e pouco ou nenhum criterio que presidiu a escolha da localidade para a primeira e segunda capital.

Em vista da nova escolha, o governo ordenou então que no bello e salubre sitio dos Picos se edificassem umas casas para a residencia do governador, empregados e repartições, durante a quadra das aguas, determinando mais que tanto a ilha de S. Thiago como a Brava fossem consideradas residencias officiaes dos governadores, que permaneceriam cinco mezes do anno na de S. Thiago.

Lida a ordem ácerca dos edificios a fazer nos Picos, gastou-se muito

tempo em projectos e discussões estereis, e por fim tudo ficou lançado ao esquecimento.

Pouco depois, sem que occorrencia alguma auctorisasse tal resolução, em 11 de junho de 1838, é ordenada a mudança da capital para S. Vicente, que n'esta epocha estava quasi deserta, não possuindo uma unica habitação capaz para receber a mais insignificante repartição, e tanto assim era, que a 7 de novembro d'este anno se remettia de Lisboa para aqui a planta da futura cidade que, sob o nome de Mindello, devia ser edificada em S. Vicente!

Felizmente, tal ordem não se pôde executar, não obstante a boa vontade do governador Marinho, que perfilhava as idéas do governador Antonio Pussich, que em 1819 chegou a demarcar os limites de uma villa que, sob o nome de Leopoldina, devia ser a capital da provincia.

Em 1840, para se não deixar de fallar na mudança da capital para S. Vicente, recommendava-se ao governador que, durante a estação má, reunisse as auctoridades n'uma ilha á sua escolha emquanto se não effeituava a mudança para S. Vicente, o que muito prejudicava a então villa da Praia, porque pela incerteza da estabilidade da capital muitos deixavam de edificar e outros de concertar as suas casas; mas não obstante todos os esforços do governo para povoar S. Vicente até 1851 só conseguíra que n'ella se edificassem umas miseraveis cabanas, que indubitavelmente seriam abandonadas se a acreditada casa Miller & Nephew não estabelecesse n'essa ilha um importante deposito de carvão, o que deu á ilha os elementos de vida que o seu ingrato solo lhe recusava.

De então para cá tem-se tornado importante, mas ainda assim não poderá disputar á ilha de S. Thiago as honras de capital, porque S. Thiago tem a importancia na riqueza do seu solo, ao passo que S. Vicente só vive do seu porto que, pelo facto de ser o melhor da provincia, em nada prejudica o da Praia, que por lhe ser inferior não é rasão para que seja pessimo (!!) como pretendem os anonymos que em folhetos dispersos em Londres, chegam a affirmar que a ilha é tão má que a tripulação mal desembarca é atacada da febre do paiz, que os furta á vida em menos de vinte e quatro horas!

O porto da Praia é tão inferior ao de S. Vicente quanto esta ilha é inferior á de S. Thiago, e assim como este facto não prejudica a prosperidade de S. Vicente, assim a superioridade do porto de S. Vicente se não transformará em Meduza, que tolha o desenvolvimento maritimo do porto da Praia, que só carece que n'elle se estabeleça um bem montado deposito de carvão para de momento conquistar á ilha uma grande reputação de salubre e riquissima!

Em 1855, a 21 de março, fallando-se sobre a capital, se determi-

nou que a residencia effectiva do governo fosse nas ilhas de S. Thiago e Brava, ordenando-se em 1856 (22 de julho), que em attenção á importancia da ilha de S. Thiago a residencia do juiz se prolongasse n'ella todo o tempo que sem prejuizo de saude podesse ahi residir.

E assim se deixou de pensar na impossivel e absurda mudança da capital para S. Vicente, permanecendo na ilha de S. Thiago á roda do anno todas as auctoridades, com excepção do governador e juiz que, em face da lei, são obrigados a visitar a provincia.

Em 1870 a cidade da Praia, com o valente impulso que com mão de mestre lhe imprimiu o conselheiro Caetano Alexandre de Almeida e Albuquerque, um dos pouquissimos governadores que mais e mais acertados serviços prestou a esta provincia, cria uma vida nova, porque o habil conselheiro não só acabou com as palhoças dentro da cidade, como mandou alinhar e calçar as ruas, o que não só contribuiu para a salubridade da cidade, como tambem para o realce de alguns predios que marginam as suas largas e direitas ruas.

IX

Arrastados pela força das circumstancias fomos obrigados a fallar da ilha de S. Vicente; corre-nos portanto o dever de abrir um capitulo para sem reserva fallarmos d'esta hoje importante ilha, demonstrando assim que pertencemos ao grupo dos que desejam a prosperidade da provincia, e que não hesitam em fazer quaesquer sacrificios para que Cabo Verde occupe o logar que lhe pertence, e do qual uma legislação inconsequente e por vezes inspirada por absurdas questões politicas a tem afastado.

S. Vicente, como é aqui de todos sabido, não póde competir com S. Thiago; os que dizem o contrario são levados por errados principios ou guiados pelo interesse que esperam auferir com a mudança da capital, o que seria um gravissimo erro politico que, sem dar a S. Vicente os meios precisos para desassombradamente encarar o futuro, acarretaria sobre a provincia sérias consequencias que a fariam retrogradar para as trevas de que já se emancipou.

Sirva-nos de exemplo as desgraçadas consequencias da mudança da capital da Ribeira Grande para o local onde hoje está, sendo esta mudança, como foi, de um para outro ponto da mesma ilha!

Qual não seria o grau de desenvolvimento e opulencia em que estaria a capital da provincia, se porventura se tivesse escolhido desde o nosso estabelecimento um local azado como a Achada Grande para a fundação da capital?!

Pensemos n'isto a serio e não promovâmos o atrophiamento da provincia com innovações perigosas, dando erradas informações aos que nos governam.

Nós, que desejâmos o engrandecimento da provincia e não d'esta ilha em detrimento das outras, apreciando devidamente o relatorio do sr. Botelho da Costa, digno administrador do concelho de S. Vicente, que com o criterio que tanto o distingue encarou a serio o futuro de S. Vicente, sentimos divergir da opinião de tão habil funccionario, quando, para preservar S. Vicente de eventualidades futuras, diz no seu bem elaborado relatorio de 1881:

«Torna-se urgente declarar porto franco o porto grande de S. Vicente, porque esta ilha, sem recursos proprios e com um futuro contingente como tem, apenas dependente de uma descoberta que dispense o uso de carvão de pedra para a navegação a vapor, precisa de séria attenção do governo, a fim de prevenir tal eventualidade. É questão esta muito para estudar-se, pois da mesma depende o collocar esta ilha ao abrigo de qualquer contingencia que influa no fornecimento do carvão, e é este o problema cuja resolução mais importa aos interesses d'esta terra...»

Nós acrescentaremos que este problema importante para S. Vicente tambem se nos afigura de subida importancia para a provincia, e tão importante nos parece que para nós é ponto de fé que não tardará a ser resolvido, mas de modo differente da proposta do digno administrador, porque o declarar franco o porto de S. Vicente importaria o isolar S. Vicente das demais ilhas do archipelago ou então a remodelação completa da legislação provincial, sem o mais insignificante lucro para Portugal, porque S. Vicente sendo porto franco seria um deposito importante de productos da industria estrangeira, o que mataria a industria nacional, visto como Portugal, encurtando as distancias aos estranhos e alienando o seu territorio em proveito alheio, viria a prejudicar-se horrivelmente a si mesmo, dando um funesto golpe ao desenvolvimento da industria patria, que no proprio territorio encontraria uma concorrencia estranha em tão favoraveis condições para os paizes estrangeiros que por motivo algum seriam capazes de proporcionar a Portugal uma tão importante concessão, o que nos leva a crer que ministro algum tomaria sobre si a responsabilidade de propor tal medida que nas circumstancias actuaes em que a nossa industria começa por assim dizer a erguer o vôo seria um erro politico de funestas consequencias, e Portugal, que está sendo o alvo da mais torpe extorsão por parte dos paizes europeus, que possuem mais recursos, não deve por fórma alguma proporcionar aos estranhos azado ensejo para mais desafogadamente nos vibrarem o golpe de morte que pretendem

de ha muito descarregar sobre o nosso importante dominio colonial em Africa.

Perdoe-nos o digno e illustre administrador de S. Vicente o não partilharmos a sua opinião em assumpto tão importante, rogando-lhe tambem que não leve a mal o que deixâmos expendido, porque respeitando e estimando tão brioso funccionario, nunca pozemos em duvida o seu acrisolado patriotismo que tanto se tem revelado pela maneira honrosa como tem representado Portugal n'um porto frequentado pela marinha de guerra e mercante do mundo inteiro, sendo alem d'isto o seu relatorio de 1881 um documento por onde se póde aferir os seus merecimentos.

Mas, voltando a S. Vicente.

O grupo das ilhas de Barlavento carece sem duvida da demorada attenção do governo, porque dependendo mais ou menos de S. Vicente forçoso será desviar d'esta ilha o golpe previsto e muito a tempo apontado pelo sr. Botelho da Costa.

O meio que se nos afigura mais correcto para se attingir o fim que todos temos em vista, parece-nos que seria elevar o grupo de Barlavento á categoria de districto, dando-lhe um governador subalterno como acontecia com a Guiné.

S. Vicente, elevada á categoria de capital das ilhas de Barlavento, reuniria em si os elementos precisos para a sua prosperidade, estreitando mais e mais os laços commerciaes que a ligam ás demais ilhas de Barlavento, e transformada em residencia official do governador e juiz chamaria a si muitas familias abastadas, e assim estará preparada para encarar sem receio o desenvolvimento do saber humano, que actualmente ameaça despovoar o seu porto n'um periodo mais ou menos longo.

E as demais ilhas de Barlavento, sob o influxo de uma administração mais directa e constante, receberiam um novo impulso que, desenvolvendo a sua industria e agricultura, proporcionaria a riqueza a S. Vicente que, devido á frequencia do seu porto, se converteria em armazem de facil exportação d'esses productos.

Sem nos vangloriarmos de ter resolvido o importante problema do futuro de S. Vicente, rogaremos aos que tomam a serio o engrandecimento de Cabo Verde que leiam o bem redigido relatorio do sr. Botelho da Costa, e apreciando bem o que elle ahi diz e estudando mais as rasões porque S. Vicente ainda não foi julgada apta para séde da comarca de Barlavento, ponham de parte exigencias irrealisaveis e de accordo com os interesses da provincia, sem desnortearem a attenção do governo tratem de demonstrar que se S. Vicente carece de elementos para ser a capital da provincia em detrimento da rica e importante

S. Thiago tem os recursos precisos para com vantagem para a provincia vir a ser *a capital do districto de Barlavento.*

É, pois, com o interesse que nutrimos pelo desenvolvimento d'esta colonia, que sobre tão importante assumpto chamâmos a attenção do digno ministro da marinha e de todos que por qualquer fórma se interessam pelo desenvolvimento das forças da nação, que outr'ora era a unica a dominar e a sacrificar-se nos paizes africanos, d'onde hoje tentam, mas debalde, arrancar do coração do indigena o amor que tem ao nome portuguez.

X

A 18 de março de 1879 a Guiné foi separada de Cabo Verde, constituindo cada uma uma provincia independente.

Esta medida de subido alcance para a prosperidade das duas provincias de ha muito que devêra ter sido decretada, mas a separação não devia ser total como foi.

A Guiné tinha e tem direito a ser uma provincia independente, mas em attenção á sua situação financeira que lhe não permitte pagar os seus servidores com a largueza precisa para que possam furtar-se aos males que o seu clima insalubre acarreta sobre ella, a sua organisação devêra e deve ser outra.

Embora a indole d'este trabalho nos não offerte margem sufficiente para fallarmos da Guiné e a carencia absoluta de dados estatisticos nos inhiba de ir muito longe, em attenção aos laços de amisade que ligam as duas provincias não deixaremos de dizer duas palavras sobre aquelle importante territorio que ainda hontem fazia parte da provincia de Cabo Verde.

A metropole, ao decretar a separação, deixou-se guiar sómente pela dolorosa impressão que causaram as occorrencias de Bolor. Hoje que sobre este facto já se passaram alguns annos, e que a experiencia tem demonstrado que só com os sacrificios que a mãe patria faz com a dotação da nova provincia é que ella póde alimentar uma existencia precaria, cumpre ao governo e aos que se interessam pelas prosperidades patrias pensar com madureza sobre tão importante assumpto.

A Guiné, como outr'ora, deve voltar a fazer parte da provincia de Cabo Verde, constituindo um districto administrado por governadores da escolha e confiança do ministro da marinha, como antigamente se praticava com a ilha do Fogo, que era governada por um capitão mór de nomeação regia, subordinado ao capitão general da provincia.

A Guiné, annexada novamente á provincia de Cabo Verde, constituindo um districto, e as ilhas do archipelago divididas em dois, sendo

o de Sotavento a cabeça dos tres districtos, como sempre tem sido, a provincia de Cabo Verde seria transformada n'uma provincia importante e a metropole alliviada do pesado onus da dotação á Guiné.

Os governadores subalternos, alem de serem de nomeação regia, devem ter poderes bastantes para, sem carencia da constante venia do governador geral, fazerem face ás exigencias da administração e politica locaes; e o da Guiné, além d'estes poderes geraes, deve ter mais a faculdade de em casos urgentes, ouvido o conselho districtal que deve ser organisado dos notaveis da localidade, poder declarar guerra ao gentio ou castigar as suas insolencias por meio das armas, para assim se poder manter illeso o prestigio da bandeira nacional.

A força militar deveria ter a sua séde na cidade da Praia como outr'ora (o que independente da annexação da Guiné nos parece inevitavel por causa da insalubridade d'esta provincia), e organisada com um numero de praças assás sufficiente para a guarnição da Guiné e das ilhas de Cabo Verde, havendo mais, em logar da companhia de policia civil e militar, tres companhias fixas de policia civil, pagas pelas camaras das capitaes dos districtos, como acontecia até 1879 para o serviço da Praia, Mindello e Bolama.

O destacamento das forças militares para a Guiné não deverá exceder a dois annos, salvo troca entre os interessados, porque assim os militares não serão prostrados pela insalubridade do clima, o que facilitará a regular marcha dos negocios publicos. E o recrutamento como outr'ora deve ser feito em Cabo Verde e Guiné, cujos filhos são valentes soldados, não desmerecendo jamais da confiança e consideração dos seus cabos de guerra, pelo facto altamente honroso de nunca terem abandonado o campo, voltando as costas ao inimigo.

Com relação aos demais ramos do serviço publico, tambem nos parece que deveria existir um quadro para cada ramo, e d'elles saír por escala o pessoal para as exigencias dos serviços de cada districto.

A organisação das alfandegas da Guiné está tão perfeita que sem reserva pódia ser adoptada como modelo, com as modificações opportunas, para a organisação dos demais quadros.

O pessoal existente nas duas provincias, Cabo Verde e Guiné, é, segundo nos parece, assás sufficiente para os serviços dos tres districtos, e a rasão d'esta asserção firma-se no serviço que outr'ora se fazia com um pessoal menor. Só resta organisal-o por fórma que, sem menosprezo dos direitos adquiridos, se attenda ás exigencias dos serviços de cada districto.

As vantagens economicas são palpaveis, pois em vez de dois secretarios do governo, dois chefes de serviço de saude, dois secretarios da junta, etc., etc., existirá sómente um secretario, um chefe, e em vez

de um secretario da junta, um inspector, segundo a proposta apresentada ás camaras pelo digno e talentoso ministro da marinha o ex.mo sr. conselheiro Henrique de Macedo, o que simplificará e facilitará o regular andamento dos negocios fazendarios, visto ser já bem anachronica a existencia das juntas de fazenda.

Este rapido esboço não póde deixar de conter asperezas visiveis, devidas á inexperiencia com que synthetisámos um plano para a reorganisação das provincias de Cabo Verde e Guiné, mas o muito saber e competencia dos que governam, e dos membros d'esta Sociedade de Geographia, que se applicam aos estudos coloniaes, limando as asperezas e aperfeiçoando o todo, lhes dará a fórma e colorido que nos não foi possivel imprimir-lhe, não só pela falta de competencia como tambem pela absoluta falta de documentos e espaço para demonstrar por meio de mappas estatisticos que a verdade não reside muito longe do que deixâmos esboçado.

*
* *

Mas, voltando á historia da ilha de S. Thiago, só nos resta registar tres datas que bem provam que esta ilha não vive alheia ao movimento civilisador que, partindo da Europa, tem invadido a Africa. Estas datas são:

10 de junho de 1880, em que esta ilha, impulsionada pelo movimento metropolitano, festejou o tricentenario do grande e immortal epico portuguez Luiz de Camões, creando um gremio cujo fim era derramar a instrucção, gremio que, infelizmente, á mingua de protecção durou apenas alguns mezes, mas que n'esse curto praso sustentou tres aulas nocturnas de instrucção primaria, duas na capital e uma na freguezia de S. Thiago.

9 de julho de 1881, em que se realisou a primeira exposição colonial portugueza, devida á iniciativa e perserverança do digno conselheiro Sampaio, então governador de Cabo Verde, e de Antonio de Castilho, então secretario geral e hoje reformado n'esse cargo em que tantos serviços prestou a Cabo Verde, serviços que Cabo Verde se comprouve em agradecer, offertando a este sympathico caboverdeano entre varios objectos de prata, uma penna de oiro, porque o povo caboverdeano bem sabia que o seu secretario Antonio Castilho jamais deixaria de ser o estrenuo defensor dos seus direitos e interesses, como em preito e homenagem á verdade os factos têem sobejamente demonstrado.

E a de 1 de outubro de 1877, em que se introduziu na provincia a primeira imprensa periodica, publicando-se n'este dia o primeiro nu-

mero do semanario *O Independente,* o que foi devido á iniciativa de Alexandre José de Mello e José Pereira de Borja, nomes que citâmos para roubar a ingrato olvido dois arrojados trabalhadores que os vaevens da sorte tanto tentaram amesquinhar, mas que não tardarão a recuperar pelo trabalho honrado a perdida fortuna.

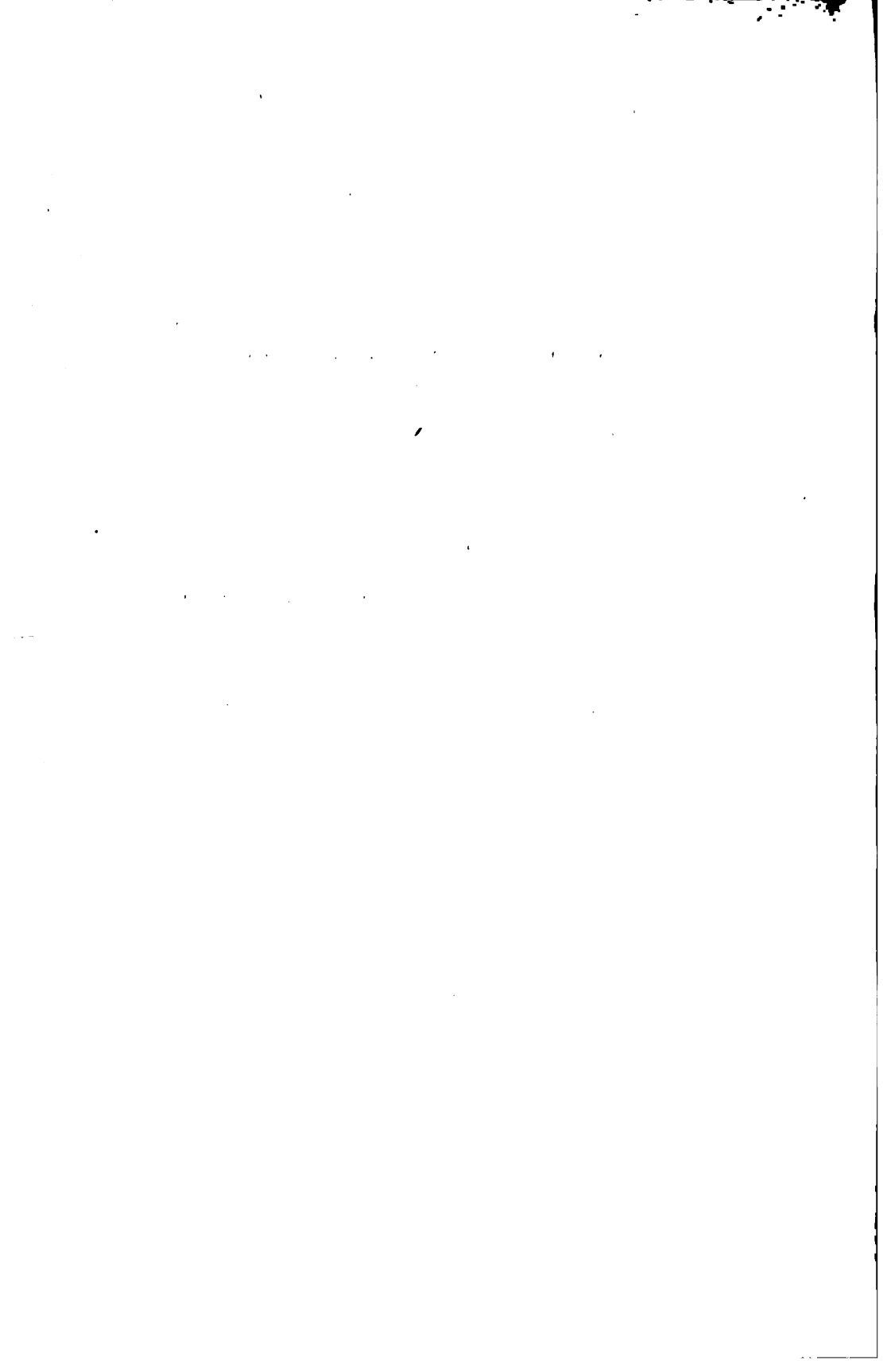
Estas datas celebres nos annaes de um povo, marcam acontecimentos que clara e altamente attestam que a ilha de S. Thiago vae-se emancipando das trevas que a envolviam.

Hoje que se pensa a serio no levantamento do ultramar, hoje que pelas amiudadas relações com a mãe patria e paizes estrangeiros, nos vamos despindo de velhos e mal entendidos preconceitos, é mister que nos unamos para que juntos cooperemos todos na grande obra da redempção e engrandecimento das nossas colonias.

Patricios! A patria exige o concurso de todos os seus filhos, cumpre-nos lançar mão de todos os nossos recursos intellectuaes e physicos para fazer com que a nossa formosa patria seja conhecida, e portanto procurada, o que indubitavelmente nos proporcionará as commodidades que a civilisação sempre traz comsigo.

Fomos felizes na nossa primeira exposição, porque não tentaremos outra em maior escala?

Os nossos recursos larga margem nos offertam para lançarmos mão d'este seguro meio de nos fazermos conhecidos.

Avante e não trepidemos, porque quem adiante não olha atraz fica.

EPHEMERIDES CABO-VERDEANNA

1446 ou 1461

Descoberta do archipelago por Antonio de Nolle.

1532

Cabo Verde é erigido em bispado.

1582

Saque da cidade da Ribeira Grande, capital da ilha de S. Thiago, por terem os seus habitantes pegado em armas a favor de D. Antonio Prior do Crato.

1583

Saque da cidade da Ribeira Grande pelos inglezes, capitaneados pelo celebre almirante Drake.

Em 1595 ha um novo saque dos inglezes que se achavam em guerra com a Hespanha.

1593, 1749, 1763, 1830, 1864

Grandes fomes e secca que assolam a provincia, dizimando a população.

1605 a 1615

Expulsão dos estrangeiros no tempo dos Filippes, prohibindo-se todo e qualquer commercio com elles.

1624

Reune-se no porto grande de S. Vicente, então deserto, uma armada hollandeza de vinte e quatro vélas, commandada pelo almirante Jacques Guilherme, que se destinava á conquista da Bahia (Brazil), que effectivamente tomou em 8 de maio d'este anno. A 24 de dezembro tambem d'este anno chegou ao porto da Praia de S. Thiago a armada portugueza que ia para a expugnação da Bahia, para onde seguiu em fevereiro de 1625. Pouco depois uma outra armada de trinta e quatro vélas hollandezas, que ía em auxilio da primeira, apparece nas aguas d'este archipelago. O governador expede um aviso á armada portugueza, que devolveu a caravella com a noticia de que os hollandezes haviam sido derrotados e a Bahia reconquistada em maio de 1625.

1652

O padre Antonio Vieira, que ía para o Maranhão, desembarca na cidade da Ribeira Grande, préga na sé, fulminando a incuria e preguiça do cabido, que séde vacante é tão responsavel como o bispo, pois é elle que o representa.

1712

Terrivel invasão dos francezes, commandados pelo bravo Casart, que saqueou a cidade, levando até os sinos da Sé. O infame governador Pinheiro da Camara, apesar das nobres exhortações do digno bispo, não se quiz defender, arriou a bandeira, prohibiu o valente capitão Barros Cardoso de ir esperar o inimigo como intentava e para dignamente arrematar tão infame obra fugiu para o interior. Pouco depois foi rendido e remettido preso para Lisboa.

N'este mesmo anno a esquadra franceza, commandada por Dugnay-Trouin, ataca a ilha de Santo Antão. Um padre (cujo nome hoje se ignora, infelizmente), não tendo armas para defender a povoação, reune o povo, corta o caminho que conduzia á povoação (de Santa Cruz), e subindo ás eminencias, ajudado pelo povo, esmagou o inimigo, despenhando contra elle enormes fragmentos de rocha que o aniquilou.

1730

Descobre-se a urzella, que sempre foi arrecadada em beneficio do cofre da metropole, produzindo annualmente uma verba de 80:000$000 a 90:000$000 réis. Em 1836 o nobre marquez de Sá da Bandeira, de saudosa memoria para o ultramar portuguez, fez com que a urzella fosse arrematada por réis 85:000$000, dos quaes 24:000$000 réis foram postos ao serviço da provincia; porém em 1839 voltou á antiga, até que em 1849 foi declarada livre.

1754

Por occasião da recepção solemne do bispo D. Fr. Pedro Valente, quando se deu a salva, uma bucha caíu sobre a galera em que o bispo viera, e a incendiou tão rapidamente que por causa da grande quantidade de polvora que havia a bordo se picou a amarra do navio, que foi impellido pelo vento, que felizmente era forte n'aquelle dia, indo o navio arrebentar no mar sem prejuizo da cidade.

1770

Pelo alvará de 12 de dezembro d'este anno se determinou que por morte do governador fosse a provincia governada pelo bispo, e na falta d'este por uma junta, de sorte que nunca mais governasse a camara.

1835

Revolta do batalhão açoriano, assim chamada porque era quasi todo formado por filhos dos Açores.

1870

Governando o conselheiro Caetano Alexandre de Almeida e Albuquerque foram calçadas as ruas da cidade, prohibindo-se casas cobertas de colmo dentro da cidade, o que foi executado.

1874

Em 31 de outubro, celebrando-se o anniversario natalicio de Sua Magestade El Rei o sr. D. Luiz I, foi declarada extincta a condição servil n'esta provincia.

1877

Estabelece-se na ilha de S. Thiago a primeira imprensa periodica, dando o primeiro numero do semanario *O Independente* em outubro.

1879

18 de março, separação da Guiné, que ficou sendo uma provincia independente.

1880

Festeja-se o tricentenario do grande epico Luiz de Camões.

1881

Abertura da primeira exposição colonial portugueza, que teve logar na cidade da Praia de S. Thiago, capital da provincia.

1860

A 9 de agosto ancorou no porto grande de S. Vicente a corveta *Bartholomeu Dias*, commandada por Sua Alteza Real o Serenissimo Infante D. Luiz (hoje Rei de Portugal). Grandes foram as demonstrações de estima e respeito por Sua Alteza, que foi recebido com pompa pelo funccionalismo e povo; desembarcando no dia seguinte visitou as obras publicas em construcção, retirando-se para bordo ás seis horas da tarde; no dia 12 d'este mez fundeou na ilha de S. Thiago, onde tambem Sua Alteza foi recebido com grandes demonstrações de estima e respeito, havendo luminarias que durou quasi até ao amanhecer. Sua Alteza conservou-se a bordo

recebendo com affabilidade as homenagens de todos que tiveram a honra de o comprimentar.

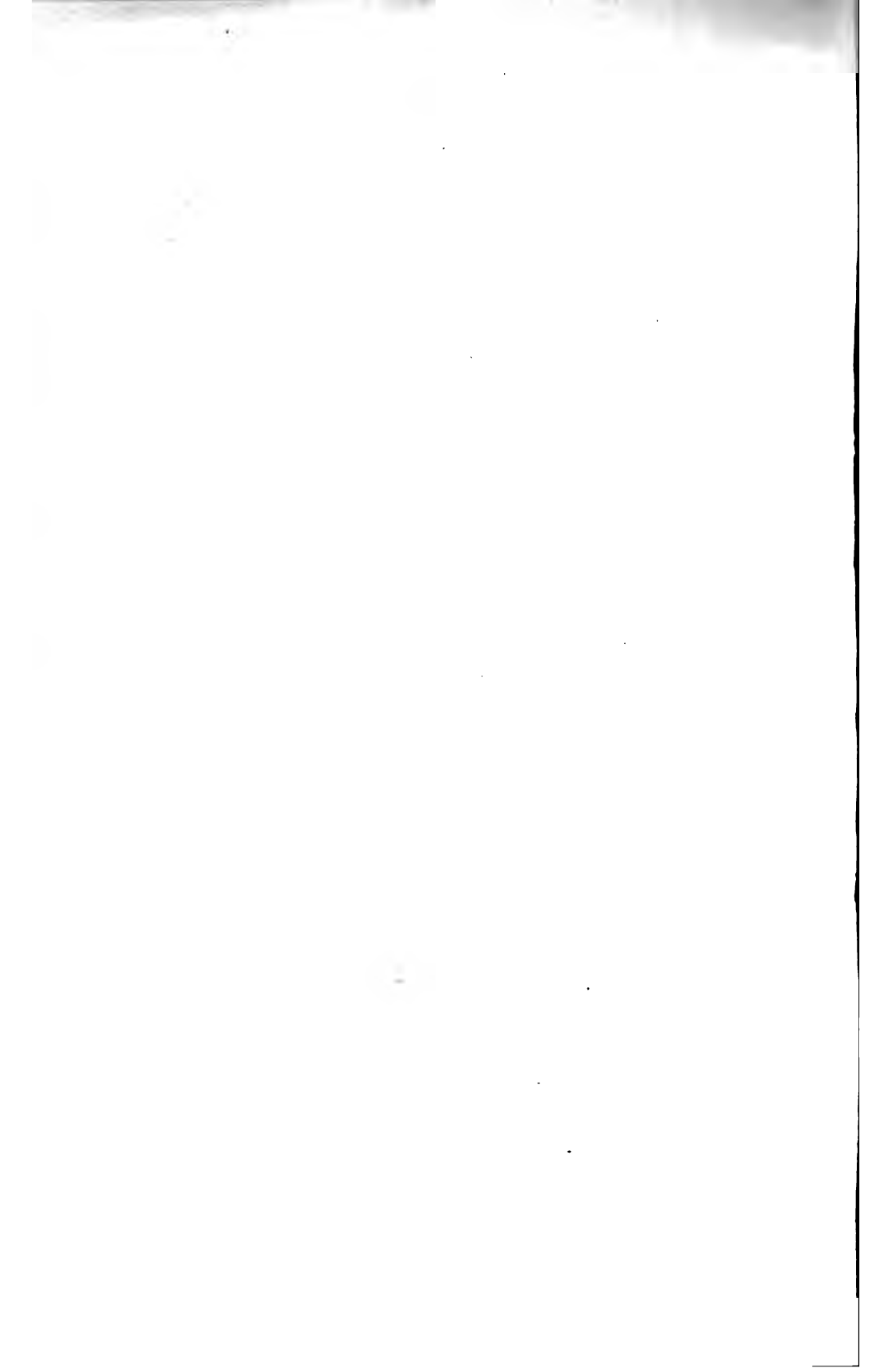
1874

Amarra-se em S. Vicente o cabo submarino, que liga a ilha á Europa e America.

1878

A 24 de julho, na sala nobre da camara da cidade da Praia de S. Thiago, procede-se á inauguração do retrato do venerando marquez de Sá da Bandeira, de saudosa memoria para o ultramar portuguez.

1884

Inauguração do cabo submarino que ligou a ilha de S. Thiago á de S. Vicente e ás provincias da Africa occidental.

NOTAS

Nota 1

Na chorographia de Chelmicki e Varnhagem a fl. 4, lin. 19, lê-se: «Alguns antigos chamavam ás ilhas de Cabo Verde, *Gorgones*, como se vê no Strabo e algumas mais descripções ainda que vagas das Macarias (Canarias), e das nossas Hesperidas ou Gorgonas».

O grande naturalista romano não menos tinha conhecimento d'estas ilhas, e parece que igualmente as suppunha habitadas...

A ilha de Tenerife sabemos que teve os nomes de Atlantides, Hesperides, Elysias e Fortunadas; porém, com relação a Cabo Verde só em João de Barros vimos o que ficou dito. O historiador é de tal peso que nem um só instante vacillamos em adoptar os nomes de Fortunadas e Hesperidas, como tendo pertencido a este archipelago.

Nota 2

A fl. 319 do II vol. da chorographia de Chelmicki e Varnhagem, lê-se: «... admittimos que nas ilhas de Cabo Verde, a de S. Thiago, na occasião da descoberta, era habitada por pretos Jaloffos. É verdade no emtanto que o contemporaneo Cadamosto e o Barros nada dizem a este respeito. Todavia não padece duvida que os phenicios, cartagenos e romanos conheciam estas ilhas, e chamavam as Gorgonidas, não ignorando que eram situadas ao sul das ilhas Fortunadas (Canarias); e o sabio naturalista romano menciona serem habitadas por gente coberta de pello, narrando até que Hanno, general cartageno, d'ali trouxera duas mulheres.» C. Plinii, Hist., liv. VI., cap. 31.

Nota 3

Debalde indagámos a origem do tragico fim da infeliz villa dos Alcatrazes, apenas soubemos que foi por desacatos. Quaes e de que importancia foram? Nada nos foi possivel apurar até agora; alguns velhos a quem fallámos sobre o assumpto, apenas tradicionalmente se lembravam da destruição da villa, mas da rasão do facto nada. O sr. Sousa Monteiro, no seu diccionario chorographico, fallando d'este acontecimento, apenas diz: «Conta-se a este respeito uma historia horrorosa, que não póde ter logar aqui.» Dos archivos publicos, que não podémos examinar,

forçosamente deve constar a rasão de ser d'este acto de selvageria; promettemos indagar e fallar d'elle no nosso *Album caboverdeano*.

Nota 4

A fl. 66 da chorographia do sr. Chelmicki e Varnhagem, vol. I, lê-se: «Esta (a cidade da Ribeira Grande) n'outro tempo possuiu muitas e boas casas de pedra e cal, e até muitas de cantaria de Portugal. Havia ali casas acastelladas, no gosto da architectura do seculo XVI, resultado da combinação dos elegantes arabescos e suas esbeltas e soberbas columnas, com os grandiosos massiços gothicos. Algumas ainda arrostando as injurias do tempo, ficaram em pé, como se fossem protegidas pelos brazões gloriosos que lhes avultam sobre as vergas de suas portadas!... Hoje (1841) uma terrea choupana procurou abrigo debaixo da massa d'esta ou d'aquella torre e rente do chão; á sombra das folhas das palmeiras, vegeta uma desgraçada familia, ignorante do futuro, quaes vemos os pastores, que ora habitam nas ruinas da formosa Palmyra... encontram-se com frequencia degraus de marmore de Pero Pinheiro, que conduzem a uma porta de junco com hombreiras de pau carunchoso...»

Porque foi que estes marmores não guarneceram os edificios do estado, que então se fizeram?

Nota 5

«... Recorreu traiçoeiramente aos governadores de Gambia e Senegal, pedindo forças .. conseguiu illudir o commandante da fragata franceza de guerra *Triumphante*... e as armas francezas vieram á capital da provincia de Cabo Verde, e, a despeito do protesto da camara municipal do concelho da villa da Praia, uma força estrangeira invadiu o nosso territorio, depoz a auctoridade constituida em nome de Sua Magestade e interferiu nos negocios puramente portuguezes e que achavam-se affectos á soberana resolução de Sua Magestade. Seguiram-se a quebra e violação dos tratados entre as nações portugueza e franceza, abusou-se da situação de s. ex.ª por se achar no leito da morte quasi a terminar seus dias com a molestia do paiz, e quando acordou do lethargo... achou-se a bordo de uma embarcação de guerra estrangeira.» (Vid. *Carta ás camaras,* por Vargolins.)

Nota 6

O sr. Chelmicki e Varnhagem, fallando sobre a industria caboverdeana, dizem sobre os pannos o seguinte: «Sem modelo algum, fabríca um tecido, que avidamente compram francezes, inglezes e americanos, chegando a dar por alguns o alto preço de 40$000 réis».

Calcule-se a importancia que teriam hoje as fabricas se a barbara lei de 5 de janeiro de 1785 não prohibisse o estabelecimento de fabricas no ultramar!

Mas para proteger as fabricas da metropole, que nada ganharam com esta selvageria, aniquilavam-se as de Cabo Verde (sem fallar nas que havia nas outras provincias ultramarinas), que já começavam a prosperar, e mais tarde, para se proteger os vinhos do Alto Douro, as vinhas do Fogo eram destruidas, prohibindo-se-lhe a exportação do vinho para o estrangeiro e Brasil!!

Mas, felizmente, estes ominosos tempos já lá vão; hoje basta uma pequena empreza que emprehenda a cultura da vinha na ilha do Fogo para tirar um lucro importantissimo, pois o terreno vulcanico é optimo para a vinha, como é geralmente sabido.

Nota 7

O observatorio foi effectivamente arrasado para se aproveitar a cantaria que tinha para uma nova enfermaria no hospital civil e militar!!

Nota 8

Existe em poder do meu particular amigo o ex.^mo sr. João Carlos da Fonseca, digno e intelligente secretario da junta de fazenda da provincia da Guiné, o original da proclamação affixada nas ruas da então villa da Praia.

NOTAS HISTORICAS

SOBRE A

PENINSULA DA ARRABIDA

POR

JOAQUIM RASTEIRO

S. S. G. L.

PARTE I

I

A peninsula da Arrabida.— Os antigos geographos e seus continuadores.— Povos do litoral do Atlantico.— Os *tsarah* ou sarrios denominados *barbarii* pelos romanos.— Colonisação phenicia.— Cœtobrix ou Cetobriga.—Edificações prehistoricas.— Resumo.

São tão pouco firmes os monumentos mais desviados a que póde recorrer-se para tratar questões geographicas e ethnogenicas, tão encontradas as noticias que nos deixaram os mais antigos auctores, que seria temeridade precisar os povos aborigenes da peninsula hispanica, os que aqui vieram estabelecer-se, as suas sub-divisões e delimitar os logares que cada um exactamente occupou. E se isto é para uma grande região, sobe de ponto para uma parcella diminutissima de territorio no extremo occidente.

Os mais celebres geographos, cujos trabalhos nos restam, seriam de grande auctoridade pela inteireza com que nos transmittiram as suas relações, mas porque lhe faltavam meios de indagação e não havia facilidade de passar a cada um dos logares sobre que se propunham escrever, tiveram de colher de longe as noticias, que nem sempre lhes chegavam limpas e claras, e assim muitas vezes se contradizem, á parte ainda alguns factos que podem restabelecer-se, alguns erros dos copistas, ou alguns logares obscuros, que os commentadores explicam.

Inventado mais tarde o milagre, preparou-se um mundo de crendeiros, e a historia, a geographia e os diversos ramos das sciencias humanas passaram ao poder de uma classe, que, quando ía alem das investigações dos sabios que de muitos seculos a haviam precedido, e sem melhores fontes a que recorrer, apresentou falsas inducções como factos certos e conhecidos, e, para os fazer acreditados, estendeu-lhes

a auctoridade do dogma. Alguns d'estes auctores pretenderam ser queridos por fé, outros, abandonando a propria critica e não consentindo mesmo a alheia, firmaram-se em escriptos de nenhum credito, e outros ainda buscaram apoiar-se em auctoridades de sua invenção. Assim, querendo-se tratar de historia, tem-se de ser cauteloso com taes obras e severo na apreciação dos factos, muitos dos quaes têem de recusar-se.

Em geographia antiga os auctores de mais renome são Strabon, Pomponius Mela e Caius Plinius, que escreveram nos primeiros annos de Christo, e Claudio Ptolomeu, que veiu no seculo seguinte. Todos elles pretenderam ser exactos nas suas relações, mas nem sempre lograram alcançal-o. São diversos os seus methodos de exposição, frequentes os logares em que discordam, repetidas as noticias completamente encontradas e deficientes em muitas partes; não obstante é impossivel substituil-os.

Mais tarde, no seculo XII, appareceu Edrisi, geographo arabe de bastante auctoridade, todavia dos seus trabalhos pouco podémos colher para o nosso intento e conhecimento da pequena região que estudâmos.

Os primeiros, nas suas narrações sobre a peninsula iberica, seguiram as divisões romanas por provincias e usaram a nomenclatura latina. Edrisi não seguiu, na fórma nem methodo, os trabalhos dos precedentes; dividiu a terra em sete climas limitados pelos mares e collocou a parcella de territorio, que pretendemos estudar, no quarto clima, que faz começar no extremo occidental banhado pelo *bahr el Modheim*, ou *Tenebroso* (o atlantico). O *Andalous* (Hespanha) era, segundo elle, dividido em vinte e tres provincias e a 17.ª na ordem descriptiva é *Ebn-Abi-Danes*, tendo por capital *Al-Kasr*, comprehendendo *Iabora* (Evora), *Batalioz* (Badajoz), *Chericha* (Xeres da Estremadura), *Marida* (Merida), *Cantarat-el-Seif* (Alcantara) e *Couria* (Coria). Descrevendo a capital da provincia, diz:

«É uma bonita cidade de mediana grandeza, edificada nas margens do *Chetavvir* (Sado), famoso rio concorrido por grande numero de embarcações e navios do commercio. A cidade é rodeada de pinhaes, cujas madeiras servem a numerosas applicações. O paiz, naturalmente fertil, abunda em lacticinios, milho miudo e carne de açougue.»

De Alcacer a Evora faz dois dias de jornada, a *Achbouna* (Lisboa) outro tanto e ao mar 20 milhas.

Achbouna[1] colloca-a no quinto clima e descreve-a na primeira secção, pertencia á provincia de *El-Belath*, que comprehendia mais *Chan-*

[1] *Ach*, arabe, viveres, *bouna*, arabe, armazem provisorio em tempo de guerra. Sr. Jacob Ben-Baruck Marcowith, professor de linguas em Lisboa.

charin (Santarem) e *Chintra* (Çintra). Da pequena peninsula ao sul do *vvadi Tadscha,* ou rio de Todelo (Tejo), apenas faz menção do forte de *El-Maaden* (da mina), e diz que os habitantes do logar, no inverno, colhem palhetas de oiro nas praias proximas[1].

No XVI seculo veiu Florian do Campo, que escreveu cinco livros de historia de Hespanha. As suas narrações são conformes o uso do tempo, trazidas *ab eterno,* e cheias de lendas e fabulas de envolta com successos criveis ou certos; alguns facil é extremal-os, outros só o estudo attento faz conhecer. E, porque aos historiadores d'aquella epocha e escola aprazia fazer estendal de estudo e sciencia, dá-nos no prologo conta das obras que consultou e dos auctores que seguiu, e, porque lhe convinha envolver successos, fabulas, factos e simples inducções, no correr da narração, não faz referencia ás fontes de que procedem.

Seguiu-se-lhe André de Resende no estudo das noticias de Portugal e escrevendo *De antiquitatibus Lusitaniæ,* não se applicou á critica das obras de Florian, crê-o por fé e cita-o como auctoridade incontestavel, á parte alguns trabalhos proprios, que têem merecimento e certas *fraudes patrioticas,* pelas quaes depois se deu.

No mesmo seculo, mas posterior a Florian e Resende, appareceram os trabalhos de Samuel Bochart, que applicou ás investigações historicas o seu conhecimento dos idiomas asiaticos; não é todavia auctor sem macula, não obstante estar muito alem dos seus predecessores, mas, deixando-se arrastar pelo saber linguistico, tem por vezes certas pretensões, que não podem no todo receber-se.

Assente assim o nosso juizo sobre os escriptos d'estes auctores, aproveitaremos dos seus trabalhos o que nos parecer digno de credito, tirando inducções que não pretendemos impor.

Inter Durium atque Anam fluvios incolunt gentes, lusitani peculiariter vocati — turdetani — celtici — turduli — vettones — barbarii — pæsuri — turduli veteres. Quorum limites, atque confinia exacte discri-

[1] Est autem Alcatsr urbs vetusta, mediocris ad ripam fluminis magni Satuir vocati et mare intercedit spacium xx m. p. ... Ab Alcatsr, jam memoratu ad Lisbonam, stationes duæ... Adiacetque Lisbona septemtrionali ripæ amnis Tagi, qui et Toiditele fluvius est; fundit autem se idem fluvius coram urbe prædicta in latitudinem sex m. p. ... Et fluxo atque refluxu maris afficitur ad multam distanciam. Urbem Lisbonam, quæ ad oras maris Tenebrosi est opposita respicit ab altera fluminis ripa, nempe meridionali castellum Almaaden, sic dictum ob aurem minerale, quod sæviante mari eo regicitur. Edrisis, *Geograp. Nubiensis,* 156, ediç. de Paris, 1624. Servimo-nos tambem da moderna traducção franceza de ...

minare nequaquam possumus, in tantis antiquarum tenebris, et inter mutuo se collidentia scriptorum testemonia[1].

Ainda que a Lusitania, provincia, ía alem do Tejo até o Guadiana, o paiz habitado pelos lusitanos, propriamente ditos, tinha os seus limites meridionaes no Tejo. Ao sul d'este rio, n'uma extensa faxa ao longo do oceano, estacionavam colonias estrangeiras, como póde colher-se dos mais antigos escriptos. Os *lusitani* seriam antocthonos, os *turduli* e *turdetani* de origem asiatica, os *barbarii*, sub-divisão dos ultimos, os *celtici* vieram á peninsula muito depois das colonias phenicias e só tomaram assento nas costas do atlantico quando se confederaram com os *turdetani* para se opporem aos carthaginezes.

Strabon, fallando da *Turdetania,* limita-a pelo norte no *Anas* e colloca os *celtici* d'este rio até no paiz dos *barbarii*[2], no emtanto, tratando dos productos dos *turdetani,* gaba os famosos tecidos de lã dos *salacietas*[3], e Ptolomeu attribue aos *turdetani* todo o paiz desde *Balsa, Ossonoba, Sacrum promontorium, Calipodis flumen, Salacia, Cœtobrix* até ao *Barbarium promontorium*[4], o que nos faz crer que toda a costa do oceano alem sul do Tejo foi colonisação phenicia.

Florian, que chama *sarios* aos *barbarii,* não os limita ao promontorio *Barbarium,* dá-lhes *Catralecos*[5] e *Bretoleto, Cæpiana* e *Salacia,* e, depois da invasão *celto-phenicia,* acrescenta-lhes *Mitembriga, Mirobriga* e *Cetobriga*[6].

Fortia et Mielle e La Clede collocam os *barbarii* ou *sarienos* desde o cabo de Espichel até ao logar em que o Canha entra no Tejo, tendo pelo sul e occidente o mar, pelo norte o Tejo e ao oriente o Canha[7].

Ignorâmos aonde estes escriptores foram buscar os confins dos *sarios;* nós, apresentando-os, deixâmos toda a responsabilidade da noticia aos seus auctores.

Strabon, descrevendo as costas do atlantico, faz seguir ao promontorio *Sacrum* um golpho em que abundavam os estuarios, sendo o mais extenso, e navegavel por 400 estadios, o que se dirigia a *Salacia,* e alem do golpho põe o promontorio *Barbarium.* Ao norte do Tejo diz

1 A. Resende, *De antiq. Lusit.,* ed. de 1593, fl. 11; ed. de 1790, pag. 23.

2 Strabon, *Geogr.,* liv. III, cap. II, § 1.º

3 Ibid, § 6.º

4 Ptol., *Geogr. e narrationis,* Liv. II, cap. V, tabul. II. Europa.

5 L. Cardoso, *Dic. geogr.,* tom. I, pag. 144, diz que Catralecos corresponde á villa das Alcaçovas.

6 F. do Campo, tom. I, liv. VIII, cap. XXXV, fl. CXCVI.

7 Fortia et Mielle, *Hist. de Port.,* tom. I, 46. La Clede, *Hist. de Port.,* tom. I, 67.

ficar o territorio dos *lusitani*[1], e tratando dos mineraes da Iberia affirma haver estanho no *paiz dos barbarii acima da Lusitania*[2].

Mela não faz referencia alguma ao promontorio *Barbarium,* mas falla do golpho em que estava *Salacia*[3].

Plinius trata de *Salacia,* dizendo-a *urbs imperatoria,* faz notar as suas lãs como as mais proprias para os estofos em xadrez,—*scutulato texta,*—falla do *coccus* da provincia Lusitania[4], mas nada diz tambem do promontorio *Barbarium.*

Ptolomeu é o primeiro que menciona uma povoação junto das costas maritimas com o nome de *Cetobrix,* collocando-a no territorio dos *turdetani,* todavia lança o promontorio *Barbarium* aos *lusitani*[5].

Edrisi, como já vimos, apenas faz menção do forte de Almada na pequena peninsula ao sul do Tejo.

O chronista de Carlos V chama *sarios* aos *barbárii.* Conta elle que quando Carthago, em principios do III seculo antes de Christo, enviou Himilcon a reconhecer as costas da Europa, tocaram os exploradores o territorio do moderno Portugal, e depois de terem dobrado o cabo de S. Vicente, entraram o paiz dos *sarios*[6], *nacion antiquisima*[7], *cruel y de mal hospedage para los estrangeros,* em cuja costa havia duas ilhotas sem nome, seguindo-se o promontorio *Barbarium,* occupado pelos mesmos povos[8]. No seculo seguinte, continua Florian, os turdulos e os celtas invadiram o territorio sario, alcançando occupal-o, não sem valente resistencia, todavia em pouco se confundiram conquistadores e vencidos. *Dos sarios los mas dellos viviam derramados por el campo, desnudos, sin rason ni manera de vivir que se pudiese llamar humano... conservavan la lengua caldêa, que sus progenitores hablaron... De los sarios eran sus armas algunos arcos mal aparejados y en lugar de cochillos trayan porras y gajos de arboles y si cavallos alcançavan, eran sin frenos, tan bravos e mal domados como sus dueños*[9].

É ao chaldeu que Florian vae buscar a origem do nome *sario.*

Teremos agora de recorrer a um sabio orientalista e, auxiliado pelos seus escriptos, chegar a uma ordem de idéas differente da que até

[1] Strabon, *Geogr.*, liv. III, cap. III, § 1.º

[2] Ibid., cap. II, § 9.º

[3] P. Mela, *De situ orbis,* liv. III, cap. I.

[4] C. Plinius, *Nat. hist.*, liv. VIII, LXXIII; liv. IV, XXV.

[5] Ptolomeu, *Geogr. e narrationes,* liv. II, cap. V, tom. II. Europa.

[6] F. do Campo, *Chron. ger. de España,* na edição de 1543 diz *sarrios,* aonde a edição de 1553 escreve *sarios.*

[7] Florian, obra cit., fl. CXCV.

[8] Florian, fl. CLV.

[9] Florian, obra cit., fl. CXCVI.

agora se tem seguido. Samuel Bochart, que escreveu no seculo XVII, applicou os seus vastos conhecimentos ao estudo e explicação de muitas passagens da antiga geographia e tratou com grande proficiencia das afinidades phenicias dos velhos povos da peninsula hispanica. Segundo elle, os phenicios não só occuparam Tartessus, Erythia, Gades e outros logares vizinhos do *fretum Gaditanum* (estreito de Gibraltar), mas estenderam-se pelo litoral do atlantico, lançando por ali colonias suas.

Nos nomes dos rios, provincias, cidades e povos, encontrou largos vestigios do idioma phenicio: *Tagus* (Tejo), vem de *Dagi,* piscoso, abundante de peixe; *Anas* (Guadiana), de *anas,* ovelha, pelo grande numero de animaes d'esta especie encontrados nas suas margens; *Alisippo*[1] (Lisboa), de *alis-ubbo,* bahia amena; *Turduli,* que diz igual a *turdetani*[2], vem do syrio *tiltul,* emigração ou deportação para paiz longiquo. *Pro tultulis primo tutuli, deinde turduli dicti sunt et turdetani*[3].

Florian, ao passo que nos apresenta os *sarios* perfeitos selvagens, comendo os estrangeiros que podiam haver ás mãos, montando cavallos em pello e tendo por armas apenas esgalhos de arvores, dá-lhes quatro povoações com nome conhecido e situadas não longe da beiramar, o que se não compadece com o estado de barbarie em que os mostra, e a pouca concordancia da narrativa leva-nos a bem differentes conclusões.

Os *turduli* eram uma colonia phenicia, *turdetani* uma variante da mesma palavra, talvez para fazer distincção entre a primeira e segunda migração. Ao norte do Tejo, como se sabe, havia os *turduli-veteres,* d'estes poderiam proceder uns, outros teriam vindo depois á peninsula. Os *sarios* ou *sarrios* seriam tambem uma colonia tyria, pois não era provavel que povos aborigenes houvessem adoptado lingua estranha. *Tsar* em chaldeo significa purpureo, violaceo, e os fabricantes d'estas côres são ditos *tsarah*[4]. Os tyrios foram os inventores da purpura e congeneres, e por isso o estofo ou objecto d'esta côr disseram os latinos — *sarranus, sarranam violam, id est, purpuream, quia purpura é Tyro*[5], e até chegou a chamar-se *Sarra* á capital da Phenicia. *Quæ nunc Tyrus, olim Sarra vocabatur,* e assim dizia-se *sarrana cas-*

[1] E. Hubner, *Not. archeol. de Port.*, 96, 97, *Alisippo.*

[2] Strabon, liv. III, cap. I, 6, trad. de Tardieu, 226, *turduli* ou *turdetani.*

[3] S. Bochart, *Geogr. sacra. seu Phaleg et Canaan.*

[4] Devemos a significação d'esta e muitas outras palavras á erudição e benevolencia do illustre professor de linguas o sr. Jacob Ben-Baruch Marcewith, judeu polaco, cuja amisade nos honra.

[5] S. Bochart, obra cit.

tra, os arraiaes tyrios *sarrana alæ*[1], etc. Como é bem sabido, na Lusitania, provincia romana, que se estendia do Douro ao Guadiana, encontrava-se o melhor *coccus*[2], e os auxiliares iberos que seguiram Annibal nas campanhas de Italia, tornaram-se notaveis pela belleza da côr purpurea dos seus vestidos[3]. Na peninsula, formada pelo Tejo, Sado e oceano existia em abundancia o *coccus,* distinguindo-se a serra da Arrabida pela famosa *gran* que ali se creava e que ainda no passado seculo se colhia[4]. Temos, pois, que *sarra* é corrupção latina do chaldeu, *tsar,* que as gentes que habitavam a pequena peninsula da Arrabida, porque exerciam a industria da colheita do *coccus,* fabricação da purpura e tinturaria, eram chamados *tsarah,* cujo nome latinisado seria *sarra* e que de transformação em transformação chegou a *sarios, sarrios* e *sarrienos,* pois a palavra encontra-se com estas variantes.

Um outro facto vem de reforço a este nosso juizo, facto que se liga ao que atrás expuzemos e que mutuamente se comprovam. *Barbarium promontorium,* como é facil reconhecer-se, é todo designação latina, era o nome com que os romanos designavam a pequena peninsula de que nos occupâmos. Os romanos, talvez para fazerem distincção entre *Sarra,* cidade da Phenicia, e *Sarra,* região da Iberia europêa, os *tsarah* de Tyro e os *tsarah* da Lusitania, e não augmentarem ainda mais a confusão entre a Iberia asiatica e a occidental, e sem necessidade de tomarem palavra estranha quando no seu idioma tinham a equivalente, deram aos *tsarah* peninsulares a denominação de *barbárii, id est, infectores*[5], tintureiros de purpureo ou violaceo, e o territorio que habitavam chamou se do seu nome *Barbarium.*

Diz-nos Florian que os *sarrios* eram gente cruel e inculta, só occupada na pastoreação dos gados[6]. Ora aquelle povo habitava uma faxa de terreno ao longo do oceano, accessivel ao commercio dos povos mais civilisados; a sua industria não era um mister rude e pedia um gosto aprimorado para a preparação das côres, que as tornasse buscadas pela sua belleza. Ao norte tinha os *lusitani,* gente de renome, e ao sul confinava com os *turdetani,* povo o mais policiado e culto da peninsula hispanica. No seu territorio, que não era vasto, tinha quatro povoações

[1] S. Bochard, obra cit., col. 735

[2] Plinius, *Nat. hist.,* liv. IX, LXV. Col. Nisard, tom. I, 382.

[3] Sr. Delphim de Almeida, *Ant. port.,* 25.

[4] Joaquim Pedro Gomes de Oliveira nas *Mem. econ. da Acad. das siencias,* tom. III, 320, diz ter enviado uma porção para o museu da mesma academia.

[5] Resende, *De antiq. Lusitania,* tom. I, ed. de 1790, pag. 45; ed. de 1593. pag. 28.

[6] Florian, obra cit. La Clede, *Hist. de Port.,* tom. I, 67. Fortia et Mielle, *Hist. de Port.,* tom. I, 15, 46, 85.

de nomeada, entre as quaes *Saracia*. Por estas circumstancias não nos parece provavel que possa attribuir-se-lhe tão grande barbarie como o auctor castelhano quer dar-lhe.

Parece-nos que Florian e os outros auctores confundiram o nome *barbárii* com a palavra *bárbari*, por isso traduziram barbaros, selvagens, e d'aqui a rusticidade e braveza d'aquellas gentes, que não seriam mais do que um povo industrial e que do genero da sua industria lhe viria o nome *tsarah*, transformado em *sarrios* ou *barbárii* na significação de tintureiros da escarlata e congeneres[1].

Se nos desviamos da opinião até agora acceite sobre a barbarie dos *sarrios* não é na intenção de os nobilitarmos, pois, se os que occupavam o promontorio *Barbarium* não eram já um povo selvagem, necessariamente o haveriam sido seus avós.

A *Saracia*, de que falla Florian, será a *Salacia oppida veteris Latii*[2], *El-Kassr* dos arabes? Se tivessemos auctoridade responderiamos pela affirmativa.

Da mesma fórma crêmos que *Cœtobrix* é a povoação soterrada em frente de Setubal.

O padre Luiz Cardoso[3], firmando-se em Barreiros e João Soares de Brito, diz que no fundo da serra da Arrabida, á beira mar, existia uma cidade por nome *Arabrica*, de que ainda em principios do seculo XVII se divisavam vestigios, e, apoiando-se em Severim de Faria e Sebastião Antunes de Azevedo, acrescenta que quando no tempo do primeiro rei brigantino se abriram os fundamentos para novos baluartes na torre de Outão, se encontrou uma estatua de bronze, fragmentos de outra de marmore, restos de um templo, pedaços de columnas e algumas medalhas, diz que os marmores e medalhas foram offerecidos ao arcebispo eleito de Braga, Pedro de Lencastre, depois duque de Aveiro, pelo superintendente das obras, Manuel da Silva Mascarenhas, que as medalhas eram dos Cesares Vespasiano, Tito e Adriano, e que a estatua fôra fundida para artilheria da praça, sem conhecimento do superintendente.

Facto de tão moderna data e tão miudamente narrado poderia merecer certos creditos[4].

[1] *Barbarico vestis*, Lucr., vestidos pintados. *Jam tibi barbaricæ, Melilæaque fulgens Purpurea, Thessalico concharum tecta colore.*

....

Em Resende, *De ant.*, tom. I, 45; e em Bochart, liv. V, cap. XV.

[2] Plinius, *Nat. hist.*, liv. IV, XXXV, 5. Col. Nis., tom. I, 205.

[3] Luiz Card., *Dicc. geog. de Port.*, tom. I, pal. Arrabida.

[4] Arrabida é palavra de origem arabe, significa cadeia de montes, mas, tendo proxima a cidade de que fallámos, poderá ter diversa significação e dizer arrabalde J. Ben-Baruck cit.

Se cremos que se tenha encontrado ao cavar os fundamentos das novas baterias da torre de Outão algumas medalhas e os marmores offerecidos ao bispo Lencastre, repugna-nos acreditarmos o todo da relação.

O encontro da estatua de bronze na escavação devia ser um facto notavel, de que necessariamente teria noticia o director da obra, e é impossivel que d'ali fosse removida e enviada para um arsenal de fundição de canhões, sem que o superintendente Mascarenhas houvesse d'isso conhecimento, e menos podemos crer na inepcia d'este que, se conheceu o valor dos marmores, não ignorava de certo quanto mais valia o bronze.

A cidade Arabrica n'aquelle sitio é invenção de uma audacia pasmosa, a povoação d'aquelle nome ficava ao norte do Tejo[1], e a sua collocação na falda sul da serra foi arranjada unicamente para dar uma etymologia pomposa, mas falsa, ao nome da montanha. As ruinas encontradas faziam parte da povoação soterrada em frente e que se crê ser Cœtobriga, não suppondo temerario como Hubner, collocar esta antiga povoação na margem direita do rio[2] ou na costa junto da sua foz, admittindo que esta occupe hoje logar differente e que a ponta de terra chamada Troia se ligasse á serra.

É necessario ignorar-se a estructura geologica d'aquelles logares para não reconhecer a possibilidade de transformações que ali se tenham operado. Setubal mesmo repousa n'um assento preparado pelas torrentes pluviaes, que arrastaram dos montes circumvizinhos detrictos que transformaram os esteiros em sapaes, e argillas que, segurando as vasas e lodos, os levantaram e pozeram a secco.

O Sado, quando Strabo escreveu a sua geographia[3], ainda não era tido por um rio, mas como um estuario navegavel por 400 estadios até Salacia[4]. Cœtobriga, em Ptolomeu, é collocada na margem direita do rio e facil é estabelecer uma ordem de factos para que não haja duvida em acceitar n'esta parte e por inteiro as noticias d'aquelles sabios.

O Sado e o Marateca desaguavam na costa do oceano atlantico em sitio de pouco fundo pelas areias que as torrentes pluviaes para ali tinham arrastado, formando-se por isso um dilatado estuario; a corrente do Sado, todavia, pela sua força, rompeu sempre um corrego navegavel. O assoreamento foi mais rapido junto dos montes pelas mais fortes quedas dos terrenos escorregados das eminencias, e assim se

[1] Ptolomeu, *Geog. e narrat.*, Talula... ed. de 1535.
[2] Hubner, *Not. arch. de Port.*, 24.
[3] Strabo florescia nos primeiros annos da nossa era.
[4] Strabo, *Geog.*, liv. III, cap. III, § 1.º

preparou o logar em que veiu a estabelecer-se Cœtobriga. A embocadura do estuario e desaguadouro da corrente seria então no sitio ainda hoje nomeado foz de Pera, aonde se encontravam as aguas. Entretanto que as vagas do oceano formavam as dunas e mais as elevavam na costa, aonde era mais violento o seu embate, uma tempestade forte obstruiu totalmente a saída das aguas fluviaes que, accumulando-se, subiram, invadindo o logar em que assentava Cœtobriga e irromperam na base das montanhas, levando de envolta a cidade, deixando ainda uns restos á esquerda que foram sepultados pelas areias das dunas.

Estes successos não terão tido o seguimento que lhe damos, mas constituidos assim os factos sobre a situação de Cœtobriga ou Cœtobrix e admittidas as transformações porque terá passado o logar, parece-nos que não deve haver duvida em acceitar a relação dos geographos que nos dão a cidade na margem direita do rio, junto da foz, e dar fé do Itinerario de Antonino, fazendo a primeira estação da via romana *ab Olisipone ad Emeritam* em Coina, proxima do Tejo, tomando-a por *Equabona,* e a segunda em *Cœtobriga,* junto da foz do Sado, servindo-se pelo valle em que corre a ribeira da Ajuda ou *Aravil*[1], aonde o logar de Almelão, nome transformado do arabe *al-malon*, a estalagem[2], póde levar a crer-se que ali existíra um d'estes estabelecimentos tão geraes na entrada de qualquer povoação, e de que ainda houvessem memorias pela occupação musulmana. Os fragmentos de telha, tijolo e louça de barro, e os restos de construcções de alvenaria, que se encontra na foz da ribeira da Ajuda, em tudo conformes ao que se vê na Troia, na margem opposta, vem de reforço ao que dizemos. As medalhas encontradas nas explorações de Cœtobriga mostram que esta povoação ainda existia no IV seculo de Christo.

Dos tempos prehistoricos apenas na peninsula da Arrabida sabemos que existam umas habitações cavadas no solo na aldeia de Cima, junto da quinta do Anjo, entre Palmella e Azeitão, e umas construcções *cyclopeanas* na serra da Arrabida que parecem logar forte para abrigo ou refugio dos habitadores circumvizinhos. As primeiras são chamadas *covas dos mouros,* as segundas são conhecidas por *castello* ou *jogo dos mouros*. O povo rude, que não póde ir mais alem, chama a quanto desconhece mourisco.

[1] *Al-rabil,* arabe, pequenas peras da Africa occidental, ou *al-rabil,* grade, instrumento de lavoura.

[2] Jacob Ben-Baruck cit.

As habitações da aldeia de Cima, a que nos referimos, são cavadas n'uma riba de rocha branda, medeiam alguns metros entre si e communica-se cada uma com o exterior por uma abertura ao rez do chão da raiz da ribanceira, esta entrada é apenas bastante para dar ingresso a uma pessoa que caminhe nas mãos e joelhos, uma outra abertura no mais alto dá-lhe luz. Interiormente são semi-esphericas, á parte o respiradouro no alto. Foram exploradas por ordem do governo em 1870, encontrando-se ali pontas de armas e diversos instrumentos de silex, utensilios de barro, etc., que estão na secção geologica no edificio da Academia das sciencias de Lisboa.

O *castello* ou *jogo dos mouros* é situado no cabeço de *Olivide* na parte norte da serra da Arrabida. Um violento impulso subterraneo lançou do monte Formosinho uma enorme lasca que fórma toda a face exterior do cabeço e a sua rendilhada crista, com uma inclinação superior a 70 graus, de um calcareo branco, despida de vegetação, alveja ao longe como um lençol gigante estendido na montanha. Foi sem duvida d'aqui que lhe veiu o nome de *Olivid,* que em arabe significa branco [1]. A' uns 10 metros do cume, um paredão de grandes lages supporta um terraço de 60 ou 70 metros de comprimento sobre 6 a 8 de largo. Estas lages foram tiradas da escarpa e collocadas umas sobre outras sem argamassa de qualquer especie, não ha n'ellas signaes de trabalho de ferramenta metallica e assim têem resistido ao perpassar dos seculos.

Se pelo norte o monte é inaccessivel, pelo sul protege o terrapleno a crista, formando uma elevada muralha natural que não póde transpor-se, dá-lhe serviço uma cortadura feita n'esta muralha e para a qual ainda é necessario trepar-se. Era fama que ali existiam thesouros soterrados e um crendeiro, pelos annos 1840, fez escavações n'um intersticio da rocha no logar da entrada, ainda visiveis, e não faltavam visionarios que fallassem das *mouras encantadas* n'aquelle logar, e mentirosos que diziam terem ali conhecido argolas de bronze ou arcos como os do jogo do aro e que era d'isto que lhe vinha o nome de *jogo dos mouros.*

Estas obras são inquestionavelmente dos primeiros habitadores do paiz e anteriores aos *tsarah* que, como expuzemos, seriam uma colonia phenicia.

No caminho de Cezimbra para Azeitão, não longe da antiga villa (hoje o castello), havia umas *antas,* de que encontrâmos noticia ainda em meados do seculo xv. Affonso Vicente pagava ás *alampadas da igreja de Santa Maria* um fôro de *50 soldos da moeda antiga* de uma

[1] Jacob Ben-Baruck cit.

herdade que jaz *nas antas,* caminho de Azeitão[1]. E Affonso Vasques, pescador, um outro fôro de *20 soldos de boa moeda antiga* por uma *vinha nos chaãos acerca das antas*[2].

Este logar e propriedades são junto da quinta que foi dos condes de S. Payo, ficam ao norte da estrada de Azeitão[3], mas não existe ali anta alguma nem d'isso ha actualmente conhecimento. Nas habitações circumvizinhas ou no palacio proximo se empregaria a pedra.

Resumindo os nossos juizos sobre a historia mais desviada da peninsula da Arrabida diremos: que aqui existiram umas gentes, cujos rastos são apenas as edificações que acabâmos de descrever e não poucos instrumentos de pedra, dos denominados pelo povo rude *pedras de raio,* encontrados em diversos logares; que aqui se estabeleceu uma colonia phenicia, empregada na colheita do *coccus* e fabricação da purpura e que d'esta industria os colonos se chamaram *tsarah,* nome transformado em *sarios* e depois mudado pelos romanos em *barbárii;* que os *turduli* ou *turdetani,* atacados pelos *poeni* no seu territorio, entraram o paiz occupado pelos seus irmãos de raça, os *tsarah,* sendo acompanhados dos *celtici,* e que foram subjugados por Hamilcar[4]; que *Cœtobrix* ou *Cetobriga* era situada na falda meridional da serra, tendo o Sado a foz mais ao sul; que esta povoação só se desenvolveu depois dos primeiros annos da era vulgar e por isso só d'ella faz menção Ptolomeu que traçou a sua geographia por meado do II seculo, epocha approximada ao Itinerario de Antoninus Pius; que a existencia posterior da povoação foi pouco alem do IV seculo, e que nada de commum tem com a moderna Setubal.

[1] Tombo de 1484, fl. 78.

[2] Ibidem.

[3] Tombo do aprestimo da fabrica da igreja de Nossa Senhora da Consolação do castello de Cezimbra, fl. 54 v. 1735. No *Arch. nacion.,* B. 50, 108.

[4] Herc., *Hist. de Port.,* tom. I, pag. 18.

DISCURSO

SOBRE A

CONQUISTA DAS MINAS DE MONOMOPATA

DESCRIPÇÃO DA TERRA

Noventa leguas ao sul de Moçambique na altura de 18 graos está a barra de Quilimani que se faz de hũ de dous braços que comunica ao mar o rio Ambesi (que he o q̃ sae da Chicova e passa por Tete e Sena) desta barra a outra que se forma de outro braço do rio ha trinta leguas por costa que chamão os naturaes Luabo de q̃ toma nome toda a ilha, a qual consta do ambito que faz a divisão destes dous braços, que uirá a ser de noventa leguas: sitio q̃ a natureza dotou da mayor fertilidade que outro nenhũ descuberto naquellas partes, mui acomodado a hua pouação importante, com boa disposição para fortificarse, de que os olandezes por muitas vezes procurarão noticias, causa de darnos mayor cuidado.

Trinta leguas pella costa ao sul de Luabo está Sofala cuya barra de aguas uiuas tem tres braças, dentro faz hua ilha cham e de campinas, pouoada de gente inclinada e occupada no lauor e cultura da terra, desta ilha tirão os capitães, nomeados por sua mag.^{de} cada ano perto de 150 bazes de marfim, e algum ambar, e todos os mantimentos que querem.

Passados os braços do rio que fazem a ilha de Luabo, se entra terra a dentro, em o rio grande q̃ tem de largura em muitas partes mea legua, diuidindose em muitos braços que logo tornão a unirse, razão porq̃ não he nauegauel todo o anno, de embarcações grandes.

A terra que corre de oeste he a q̃ habitamos, mas não toda senão a partes, he fertilissima de trigo, canas de açuqure, legumes e outros generos que alli se dam, mais uiçoza e abundantemente q̃ em nenhũa parte do mundo, sem necessitar de arado senão sómente mouer a terra com certas inxadas de mão se bem os nossos leuando o olho somente ao resgate do ouro e marfim não procurarão a cultura, que oje a experiencia tem mostrado ser de importancia.

Em tres reinos da parte do Botonga (que he a mesma donde habitamos) estam diuididas as feiras onde se uai resgatar o ouro, os mais

uezinhos a pouoação de Sena são os de Chicanga e Chiteve; em cada hum destes dous ha muitas feiras donde os mercadores acodem, e donde cada anno tirão de resgate perto de seiscentos mil cruzados de ouro. Sendo assi que sómente se pode resgatar o q̃ se acha sobre a terra sem outra diligencia porque toda he prohibida aos naturais com tanto rigor que chega a pena de morte estatuida contra o que cauar ou minar a terra para buscar ouro e a todos seus parentes se extende a mesma pena com tam supresticiosa cautella, que o que laurando a terra acha algũ ouro he obrigado a dar uozes para que se manifeste ao regente do lugar que alli ha ouro, e se ponha certo sinal para q̃ ninguem torne a passar por alli: originado este temor da persuasão dos mouros que encarecendolhe nossa ambição e que o ouro será occasião de perder sua liberdade os obrigão a este cuidado.

A terra que por esta parte corre da parte de leste, passado Sena, he montuosa em alguas partes aberta por donde se descobrem planicias estendidas terra a dentro. As serras sam escaluadas com pouco aruoredo e baixo, quasi sem herua donde os naturais dizem achão muito cobre de excellente ley sem penetrar a terra senão aproveitandose das pedras que se achão na superficie della de que tirão o metal sem outro artificio mais que o fogo. Destas serras hauemos descuberto sessenta leguas ao longo do rio, e conforme a informação que deu Christouão Tirado mineiro q̃ foi a aquellas partes prometem minas de grande rendimento faceis de laurarse polo comodidade do rio e bondade do metal, e perpetuas na duração.

O comercio dos mercadores polo resgate do ouro tem penetrado terra a dentro máis de 260 leguas pole parte de Dambarare, Urupande, e Boeça inclinandose á parte do reino de Angola, e pollas noticias q̃ se tem alcançado e algũs indicios e a altura se tem por certo não estar mui longe aquella nossa conquista de Angola, e que será facil unirse o q̃ até agora não se ha conseguido por ser a gente barbara e que não se comunica de hũs logares a outros, mas a experiencia q̃ tem facilitado em occasioens de perdas de nossas náos outros caminhos que parecião impossiveis usando por terra do instrumento do astrolabio, e carta de marear, nos assegura que podera conseguirse o mesmo em estas partes.

O terceiro reino em q̃ (como fica dito) está diuidida a Botonga he o de Monomotapa que em outro tempo foi cabeça deste imperio q̃ por guerra e varios successos o ha perdido negandoselhe a obediencia e uassalage; em este reino em hũ lugar q̃ se chama a Chicoua estam as serras donde o mineiro Christouão Tirado achou as minas de prata.

Utilidade da conquista

A descripção da terra, sitio e fertilidade della que fica referido bastauam a fazer utilissima e de grande importancia a conquista: mas o principal he o ouro, prata e metal q̃ conforme o dictame de todos os que tem noticia desta terra he de excessiua quantidade. O ouro se considera sua abundancia polla notoriedade do q̃ se tira cada ano sem minar nem cauar a terra antes encontrando os naturais a diligencia e industria para tiralo.

A prata consta pola experiencia do que uio e tocou aquelle mineiro Christouão Tirado, q̃ auendo chegado a Hespanha deu grandes noticias do que achou, e fez ensayos em presença do conselho, de que se conceberão grandes esperanças e foi motiuo para se tratar desta conquista com nouo calor.

Afirmão os homens antigoś e expertos daquellas partes, q̃ se tem resgatado muito quantidade de prata em pedras fundida toscamente e sem artificio, sem poder alcançar noticia da parte donde se tras. E pollo q̃ tenho visto, e noticias que procurei naquellas partes se tem por certo q̃ o não hauer grandiozo resgate de prata nasce de q̃ a cobiça não dá lugar a fazer apretadas diligencias polla prata achando o ouro com tanta facilidade. E assi he certo e infalivel que ha grande quantidade de prata e de bonissima qualidade de q̃ se servem os casados de Sena, e ainda que rusticamente laurada mostra ser finissima.

O metal e cobre he da qualidade q̃ se referio e em tanta quantidade que sem artificio se colhe todo o necessario para o uzo dos habitadores.

Meyos necessarios para a conquista

Para dar principio a conquista de Monomotapa conuem o primeiro fortificar a fortaleza de Moçambique impossibilitando aos enemigos de Europa o podela sitiar por terra para o qual he preciso fazer trincheira desde o campo de Sam Gabriel ate a ponto de Sancto Antonio (q̃ he espaço de hũ quarto de legua) que sinja toda a fralda da ilha pola parte da bahia, porq̃ polla do mar he cercada de recifes de pedra e só perto da ponta de Sancto Antonio ha hua calleta donde poderan chegar tres bateis pequenos, sem hauer outro lugar em que possa desembarcar gente, para perfeiçoar as trincheiras será necessario fortificalas com redutos nos lugares mais acomodados guarnecidas com artilheria miuda que defenda q̃ as lanchas não deitem gente em terra como fizerão nos sitios passados daquella fortaleza; sendo a primeira regra da milicia aos que defendem praça, principalmente aquella em que o ene-

migo não pode chegar com suas naos donde nos dane com sua artilheria por o grande dano que recebe da nossa.

He facil, a obra desta fortificação encarregandoa aos casados q̃ habitam aquella ilha, aos quaes não será custosa pollos muitos escrauos que tem e podem occupar nella; e sam tantos os uteis que se lhe seguem da fortificação que a emprenderão com muito gosto.

Tambem conuem prouer a fortaleza de artelharia de q̃ está mui falta, porq̃ nas occasiões passadas rebentou algũa que se inuiou a Goa para se fundir, e não tornou, pollo qual estam com pouca os baluartes, e sem nenhua a courassa, q̃ he a parte que impede o tomar porto as naos; e Nossa Sr.ª do Baluarte com sós quatro pessas necessitando de muita e boa, por ser sitio q̃ está no meyo do canal, por donde he preciso que nenhua embarcação se lhe possa desuiar quinhentos passos, com que estando fornecido de artelheria de calibre maior, não será possivel passar embarcação segura.

O sitio da fortaleza por estar sobre agoa he humido com q̃ a poluora que está nos almazens se dana, e he força mandala a Goa para se adereçar em que se arrisca e perde tempo, será necessario auer alli poluarista asalariado.

A mesma necessidade tem de hum engenheiro porque sendo a chaue d'esta conquista deue estar preuenida para todo sucesso, e sem o artificio militar de minas e contraminas aproueita pouco o ualor na guerra q̃ temos com os enemigos de Europa; os quaes tendo noticia de que se emprende a conquista como ya andam a mira dos utiles della, he prouauel q̃ se não descudem em acometer aquella praça como tantas uezes tem feito.

O descubrimento das minas não poderá conseguirse sem guerra porq̃ como fica dito os mouros q̃ uiuem naquellas partes. tem persuadido aos naturaes q̃ nossa cubiça e tirania os ha de fazer a todos catiuos, e assi não ha duuida que aos principios resistiram nossa entrada, e q̃ he necessario alhauarla por armas com q̃ depoes se uiram a sogeitar, para a guerra nos haueremos de valer dos nossos alliados e vassallos, e seus escrauos q̃ sam muitos de que se podera ajuntar copioso exercito que será de pouco custo sabendoos grangear porq̃ uam mui interessados no descubrimento.

Sera de grande importancia laurar hum forte em a ponta que faz a barra de Quilimani em hũs médos de area de moderada altura q̃ se leuantão a parte do sul: o qual tendo artelheria e cinquenta soldados será bastante a defender a entrada aos navios de poste, e para impidir a desembarcação de bateis, com qualquer uigilancia se lhe desfará toda a facção q̃ intentarem com auer outras embarcações pequenas para gente por ser longe o surgideiro e com risco.

A gente que será necessaria mandarse do reino para principio da conquista devem ser oito centos homes, de q̃ os tresentos sam necessarios para o presidio de Moçambique, os quaes ande ser effectivos com expressa ordem ao capitam que não sejam menos: e sempre será conveniente que os outros que ouuerem de passar á conquista se alojem alli algũs dias para habituarse ao clima e euitar o risco que ha de enfermidades entrando de nouo em os rios.

A pessoa q̃ v. mag.^de^ ouver de eleger para esta empresa ha de ser de tanta confiança que se lhe andem fiar as ordens a seu arbitrio segundo a consideração das occasiões e successos, porque de outra maneira em conquista tam distante e sojeita a tam uarios successos sendo as regras limitadas e certas não póde acertarse no gouerno e sam muitas uezes occasião de desculpar erros e omissões.

Os outros ministros que ouuerem de entender em a fazenda e justiça conue que sejão de grande talento, e satisfação experimentados em outras occasiões porque de seu procedimento e do bom tratamento q̃ fizerem aos uassallos q̃ alli tem suas fazendas se conseguirá o bom successo, que pello contrario será impossivel achandose aquelles uassallos descontentes por terem elles as noticias e ser facil emcubrilas por a mão que tem com os naturais como ya a experiencia algua vez tem mostrado.

Descubertas as minas será facil pouoarse a terra com gente que se lhe póde mandar de Salcete, do norte da ilha de Goa, e Cochim, cuyos naturaes temos experimentado em fidilidade, e seruirão muito na guerra disciplinados com os nossos soldados e na paz tratarão da cultura da terra com grande proveito da real fazenda. = (A.) *M.^el^ Cesar Pr.^a^*

(Manuel Cesar Pereira: original, assig.^a^ autographa. Este documento faz parte do cod. 105/2-7 da Bibl. Publ. d'Evora. Catalogo vol. I, fol. 252.)

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.os 11 E 12

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

BOLETIM

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

8.ª SERIE — N.ºs 11 E 12

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1888-1889

DIRECÇÃO DA SOCIEDADE

ANNO DE 1889

PRESIDENTE

FRANCISCO MARIA DA CUNHA

VICE-PRESIDENTES

FREDERICO AUGUSTO OOM
J. V. MENDES GUERREIRO
JOAQUIM JOSÉ MACHADO
FERNANDO MARIA DE ALMEIDA PEDROSO

SECRETARIO PERPETUO

LUCIANO CORDEIRO

SECRETARIO ANNUAL

J. F. PALERMO DA FONSECA FARIA

SECRETARIOS ADJUNTOS

ERNESTO DE VASCONCELLOS
DOMINGOS TASSO DE FIGUEIREDO

THESOUREIRO

FRANCISCO DOS SANTOS

VOGAES

RODRIGO AFFONSO PEQUITO
JOSÉ BENTO FERREIRA DE ALMEIDA
J. P. DIOGO PATRONE JUNIOR
JOSÉ ESTEVAM DE MORAES SARMENTO
JOÃO HENRIQUE ULRICH

A sociedade não toma sob a sua responsabilidade as opiniões dos auctores dos artigos publicados no «Boletim»

Casa da Sociedade — Rua Capello, n.º 5

VIAGEM

Á

GUINÉ PORTUGUEZA

POR

E. J. DA COSTA OLIVEIRA

OFFICIAL DA ARMADA REAL,
COMMISSARIO DO GOVERNO PARA A DELIMITAÇÃO DAS POSSESSÕES FRANCO-PORTUGUEZAS
DA COSTA OCCIDENTAL DE AFRICA, S. O. S. G. L.

A QUEM LER

Quando regressei a Lisboa tencionava publicar a descripção resumida da nossa viagem á Senegambia, mas a leitura de uma conferencia sobre vinhos, feita pelo illustre estadista Antonio Augusto de Aguiar, fez-me vacillar por muito tempo, porque, a proposito da commissão que desempenhou em Londres na exposição de 1874, contava aquelle eminente professor a paginas 49 e 50 da referida conferencia, o seguinte:

«Parta—lhe disseram—fique por lá alguns mezes, estude tudo, apodere-se dos segredos alheios e ponha para ahi o que aprendeu.

O enviado parte e na viagem morre!

Exclama o publico commovido e aterrado:—Ninguem te mandou arruinar a saude!

O enviado volta e regressa bom.

Se vem sadio, não trabalhou.

Condemna os erros? Não ama a patria.

Toca na ferida? Devia escondel-a.

Diz a verdade? Commette um crime.

Ah! não morreu?! Antes morresse!

O enviado volta e não fez nada. Divertiu-se.

Elogia todos? É um prodigio.

Nada vae mal? É um homem util.

Promette escrever? É um portento.

Escreve o que leu? É um erudito.

Diz o que ouviu? Vae muito longe.

Preferimos este, que nunca erra, que não condemna, que nos deixa em paz!»

Applicando *el cuento* queriamos ser como este ultimo — deixar tudo e todos em paz; mas as circumstancias mudaram e hoje somos forçados a dizer o que vimos e o que aprendemos, não só para tranquillisar o nosso espirito, mas tambem para elucidar o paiz, que deseja e tem direito a saber o que fomos fazer á Senegambia!

Lisboa, agosto de 1888.

PRIMEIRA PARTE

I

Partida para Bolama — Bolama e sua posição geographica — Passado historico de Bolama — Clima — Commercio — Industria — Crise commercial — Considerações geraes.

Nomeado pelo governo de Sua Magestade para dar execução ao tratado de 12 de maio de 1886, e tendo por adjunto o antigo secretario geral da provincia da Guiné, sr. Augusto Cesar de Moura Cabral, saímos de Lisboa a 6 de janeiro de 1888 no paquete *Cabo Verde,* e desembarcámos em Bolama a 23 do mesmo mez e anno.

Bolama é actualmente a capital da Guiné portugueza.

A ilha pertence ao archipelago dos Bijagoz e mede uns 15 kilometros de comprimento de E. a O. e cerca de $6^{k},5$ de N. a S.

As coordenadas geographicas que passam pela villa são:

Latitude N.	11° 37′ 30″
Longitude O. de Paris............	17° 48′ 45″

Foram os navegadores portuguezes Nuno Tristão e Alvaro Fernandez que, proseguindo nos descobrimentos iniciados pelo glorioso infante D. Henrique, reconheceram as ilhas e costas africanas até Serra Leoa, sendo Nuno Tristão morto em um rio que tomou o nome de rio de Nuno, para commemorar tão desastroso acontecimento. Hoje é conhecido pelo rio Nunez e pertence á França.

A ilha de Bolama foi cedida a Portugal em 1607 pelo rei de Guinala, territorio de Beafadas, e em 1 de outubro de 1870 rehavida do poder dos inglezes que, alternativamente comnosco, a occuparam por diversas vezes.

A villa de Bolama é muito doentia, principalmente na epocha das chuvas, que são torrenciaes e começam nos meiados de maio e terminam em fins de dezembro.

Bolama, chamada de oeste, é comparativamente em qualquer das duas estações do anno muito mais saudavel e fresca do que a capital,

e por isso suppomos que seria local apropriado para se organisar um *sanitarium.*

A differença de marés em toda a Guiné portugueza, é, pouco mais ou menos, de 12 pés inglezes, conseguintemente na baixamar as praias, incluindo as de Bolama, formadas de vasa dormente e detritos de proveniencias diversas, ficam a descoberto durante muitas horas, exhalando principios pathogenicos e imminentemente morbigeneos, que, arrastados pelas brisas, vão passar pelos povoados, envenenando os seus habitantes, e mui principalmente os europeus, que pouco tempo resistem á acção lenta, mas continuada e morbifica, d'este clima exicial e abrazador.

Todavia, um aterro marginal em frente da villa de Bolama, um regimen de despejos menos repugnante e mais consentaneo com os preceitos hygienicos, rigorosas inspecções sanitarias aos domicilios dos indigenas, prohibição absoluta de curraes e chiqueiros dentro da villa, e quaesquer outras providencias indicadas pelo delegado de saude, talvez melhorassem de uma maneira notavel as condições climatericas de Bolama.

Para o commercio e commodidade publica seria proveitosa a construcção de uma ponte-caes[1], não só para servir ao trafego de mercadorias, mas tambem ao desembarque de viajantes e outros individuos que são forçados a exhibir quotidianamente o grotesco espectaculo de atravessar uns 100 metros de praia ás costas dos pretos, vindo alguns de casaca e chapeu alto, ou de *grande uniforme,* como acontece aos commandantes dos navios nacionaes e estrangeiros, quando vem a terra cumprimentar a auctoridade superior da provincia, ou desempenhar qualquer outro serviço!

Em Bissau vimos nós um official de marinha, de casaca, dragonas e espada, que ía cumprimentar o chefe do districto quando Bissau era a capital, e a Guiné dependencia do governo geral de Cabo Verde, caír conjunctamente com os pretos que o levavam ás costas e ficar completamente cheio de lodo, e como era molle, quando se pôde levantar, enterrado até aos joelhos! Espectaculo este que produziu enorme sensação de jubilo na negraria que estava na praia, manifestado immediatamente por grande babaréo e sonorosas palmas!

Em toda a villa de Bolama ha tres ou quatro casas construidas de pedra, melhor, de tijolo e argamassa, e com primeiro andar; as demais são edificações abarracadas, construidas com adobe e cobertas de telha ordinaria ou de *telha de madeira,* chamada americana. As dos indige-

[1] Soubemos, depois de escripto o que acima se lê, que se está construindo uma ponte caes em frente da villa de Bolama.

nas são cubatas cobertas de palha na estação das aguas, porquanto no tempo secco, para evitar os incendios, ha uma postura municipal, aliás muito bem entendida, determinando que estejam descobertas, de maneira que, durante aquella epocha, os indigenas dentro de sua casa dormem *à la belle étoile!*

Os quarteis, vastos, limpos, bem ventilados e de construcção elegante; o hospital e a igreja estão situados em um plató relativamente elevado, porém a sotavento do cemiterio e de um extenso pantano que existe perto do Preço-Leve.

Aos quarteis faltam-lhes algumas dependencias, taes como cozinhas, prisões, etc., que estão em edificações separadas.

Facil se nos antolha a remoção do cemiterio para outro local mais conveniente, para o NO. da villa, por exemplo, assim como reconhecemos a urgencia de mandar construir o palacio do governo a uns 3 kilometros da praia, ao N. da povoação, por nos parecer que para ahi deveria ser installada a povoação, conservando proximo da praia, para commodidade do commercio e navegação, a alfandega, a capitania do porto, etc., já que não queremos ou não podemos transferir a séde do governo para Bissau, capital natural da Guiné portugueza, já pela sua posição geographica devéras excellente, já pela importancia do seu commercio, alimentado pelo notavel rio de Geba, que serve dois sertões, o de Geba e de Damdun, pelos rios Corubal e Kolibá, ou pelo menos para Bolama de oeste, que olha para o oceano e recebe as beneficas virações do mar.

A posição de Bolama tinha sido bem escolhida, não para capital da provincia, mas para estabelecer estações commerciaes, quando Buba e as innumeras feitorias espalhadas pelas margens do rio Grande, exportavam a mancarra (arachides), o marfim, a borracha, a cera e tantos outros productos indigenas vindos do Forreah e Futa-Djallon; porém, actualmente que os pontos commerciaes d'aquelle rio foram abandonados, e em Buba não existe um unico negociante (o que havia esperara pela nossa chegada áquelle forte e retirou oito dias depois da nossa partida para Bolama), e que todo o commercio se faz para territorio francez pelos vaus do rio Cogon em Kandjiafará e Mahmad-Djimi, Bolama perdeu toda a sua importancia commercial, e a prova está em que as casas mais acreditadas e importantes, como a de Maurel et Prom, e outras, fecharam os seus armazens e retiraram-se para Carabane e Zeguinchor!

A decadencia commercial da Guiné ainda se aggravou mais com a implantação da *regie*.

Todos sabem que o tabaco em folha substituia, e substituirá por muito tempo, a moeda de menor valor, e que com elle se adquiriam

no mercado as gallinhas, os ovos, as bananas, as laranjas, etc. É evidente, pois, que se o valor do tabaco em folha triplicou ou quadruplicou, os generos vendidos pelos indigenas, e nomeadamente pelos Bijagoz, que não querem comprehender a *regie,* custam tambem o triplo ou o quadruplo, sendo unica e simplesmente prejudicado o consumidor!

O estabelecimento da *regie* foi mais um imposto—imposto de consumo—lançado subrepticiamente aos habitantes d'aquella nossa possessão ultramarina, e como tal monstruoso!

Os tabacos encareceram por serem grandes os direitos (1$800 réis por kilogramma, se estamos bem informados), e como os indigenas continuam a escambar alguns generos alimenticios e outros artigos por esta apreciada planta, a tentação do lucro havia forçosamente produzir o seu effeito natural, e hoje introduz-se por contrabando o que outr'ora passava pela alfandega. E creia-se, é completamente impossivel a fiscalisação effectiva nas actuaes circumstancia, porque a configuração do terreno protege e protegerá sempre o contrabandista. Alem d'isso, Carabane está perto e os canaes Elinkin e Apertado communicam com o rio de S. Domingos![1]

Bolor é um ponto não occupado, e aonde mesmo não podem ír sem grande apparato de forças as auctoridades portuguezas. Fazer, pois, ali um grande deposito e inundar a Guiné portugueza d'aquella valiosa planta, será a cousa mais facil para qualquer individuo de consciencia duvidosa!

45:000 kilogrammas de tabaco entraram por contrabando na Guiné no mez de abril de 1888; assim constava em Carabane, e 45:000 kilogrammas de tabaco, se o facto é verdadeiro, representam um roubo feito ao paiz de 81:000$000 réis!

Não seria, pois, mais conveniente para a metropole e para os habitantes da Guiné o regimen antigo dos tabacos?

* * *

As ruas da villa, estreitas e sujas, não sendo empedradas nem macadamisadas,—em Bolama não ha pedra,—transformam-se na estação chuvosa em verdadeiros lodaçaes!

[1] Confirma plenamente este nosso modo de dizer um governador da Guiné, quando, em officio datado de 3 de janeiro de 1884, e do dominio publico, escreve:

«*O contrabando de Carabane é importante* para differentes pontos da provincia; prova-o a tomada de tres chalupas francezas, e hoje ha toda a desconfiança de que abandonaram o emprego de barcos pelo de lanchas ou dongos *que vem pelos canaes,* abrigando-se muito melhor da fiscalisação.»

As praias immundas e mal cheirosas, por se fazerem n'ellas todos os despejos, são, no dizer de muitos, uma das principaes causas de insalubridade da ilha. Todavia, se n'um ponto escolhido, e a juzante da villa, se fizesse uma pequena ponte de madeira de onde se lançassem os despejos para o mar, evidentemente melhorariam as condições de asseio e hygiene d'aquellas medonhas e fetidas praias, aonde sómente vive satisfeito um hediondo e providencial milhafre — o *jugudy* — que faz... toda a limpeza!

Com um rendimento de 81:103$473 réis, arrecadado pela camara municipal de Bolama desde o anno economico de 1879–1880 até ao de 1887–1888, ha em Bolama metade, se tanto, de um mercado principiado em 1879, e alguns candieiros distanciados 100 e 200 metros!

Nem cemiterio, nem um edificio camarario que não seja alugado! Nada emfim que atteste dedicação aos interesses do municipio.

O interior de Bolama é pouco accidentado e occupado por Burames, Fulas, Manjacos, etc. Produz milho, mancarra, arroz, feijão, batata doce e outros generos de menor valor.

Fomos nós, suppomos, os primeiros que marcámos na carta as posições approximadas de algumas aldeias, cujos nomes vão designados na respectiva legenda.

A agua dos poços é má, a da fonte denominada Entaxá, a uns 1:000 metros da povoação, magnifica, mas pouco abundante, principalmente nas estiagens.

A população do concelho de Bolama, segundo a estatistica de 1873, era de 3:731 habitantes; actualmente, porém, talvez seja menor, devido a causas conhecidas — regresso de muitas familias fulas ao seu paiz, a depreciação da mancarra, etc.

A superficie total da provincia, comprehendendo a das ilhas adjacentes, é proximamente de 40:000 kilometros quadrados, e a população que se diz civilisada é de 10:000 almas.

Empregados effectivos do correio ha um: o director em Bolama, com o ordenado de 300$000 rèis. Nem um fiel, nem um carteiro, e se adoece o director fecha a repartição até se nomear outro!

Da força publica mais adiante fallaremos.

Bolama não tem industria, na acepção rigorosa da palavra, e a pequena agricultura da mancarra definha-se lentamente por falta de exacto cumprimento nos contractos de parcerias. E se os agricultores não tentam quaesquer outras plantações egualmente remuneradoras, como a *purgueira,* canna de assucar, etc., é por causa do celebre imposto predial rural!

Imposto predial rural na Guiné é a utopia melhor imaginada que

conhecemos! Desejavamos até saber quanto rende annualmente, porquanto os seus desastrosos effeitos são bem visiveis, infelizmente para a Guiné, bem digna de melhor sorte!

II

Desembarque da commissão portugueza em Bolama — A nossa casa — Completa-se o pessoal da commissão — Perquisições — Difficuldades em angariar carregadores — O governador da Senegambia e a commissão franceza — Accordos — Partida das duas commissões.

A 23 de janeiro fundeava o vapor *Cidade da Praia* em frente da villa de Bolama, e pouco tempo depois vinha a bordo o ajudante de ordens, sr. Cabral Vieira, cumprimentar os membros da commissão em nome da primeira auctoridade da provincia, e pôr á sua disposição um escaler.

Acceitámos o offerecimento, e quando desembarcámos dirigimo-nos immediatamente ao palacio do governo, a fim de pessoalmente agradecermos a s. ex.ª a sua distincta amabilidade.

Satisfeita a etiqueta, saímos da residencia, acompanhados pelo referido ajudante de ordens, que foi indicar-nos, por favor muito especial, a casa aonde íamos ser alojados, casa que merece particular descripção, porquanto n'ella tivemos de receber o commissario francez, M. Brosselard, e demais pessoal da expedição.

Era um primeiro andar de aspecto pouco asseiado.

Entrava-se por um quintal pouco limpo, cheio de fardos e caixotes, barris vasios, arcos velhos de pipa, vasilhas de folha amachucadas, etc., pertencentes ao inquilino da loja; subia-se uns toscos degraus de madeira que terminavam em um largo patim, aonde se viam em pittoresca promiscuidade, colchões velhos, tinas velhissimas, potes de barro, candieiros partidos, etc.; aranhas enormes povoavam os tectos e paredes, e os mosquitos alvoroçados por tão inesperadas visitas, vinham zumbir aos nossos ouvidos como que prevenindo-nos de que á noite seriamos mimoseados por estranho concerto, acompanhado de algumas centenas de ferroadas, que nos deixariam cara e mãos como se houvessemos acabado de ter bexigas negraes, cuja epidemia ali grassava com certa intensidade.

Abria-se uma porta e penetrava-se em uma pequena sala allumiada

por duas janellas sem portas de vidraça, e por uma fresta completamente despida de qualquer resguardo.

Á entrada, na parede aonde se abria a porta, alojava-se um movel de madeira coberto de poeira e cousas tão extraordinarias que nunca atinámos com a sua verdadeira applicação! Na parede esquerda um sofá com as mollas partidas e o forro de crina rasgado em mais de um sitio, algumas cadeiras sem pés e outras menos más, um armario de casquinha, uma mesa redonda ao centro da casa, e alguns quadros de gosto mais que duvidoso — lithographias coloridas — completavam a mobilia d'este elegante salão!

As teias de aranha, similhando cortinados de raro tecido, adornavam as humbreiras das janellas e o tecto, que era de madeira não aplainada e com o travejamento a descoberto!

Seguia-se o nosso quarto, espaçoso, com tres janellas sem portas de vidraça, duas camas que deviam ter sido boas no seculo passado, dois enormes armarios de madeira ordinaria e duas mesas de casquinha pintadas de preto. As competentes teias de aranha e a indispensavel poeira acabavam de aformosear este recinto, na realidade encantador, surprehendente!

Um outro quarto pequeno, cheio de garrafas vasias e pingadas de stearina, frascos variados, ferros velhos de diversos feitios, louças sujas ainda pelos restos de comidas servidas em pantagruelicos festins de algum nababo feliz — emfim um horror! Tal era a nossa casa em Bolama, que tentámos melhorar, mandando lavar, varrer e ornar com dois leitos novos e um lavatorio.

Ainda assim, depois d'estas extravagancias de asseio, asperamente censuradas pelo nosso bom vizinho, ficou uma serpente sobre um armario, e uma tarantula que uma noite permittiu-se a liberdade de ír visitar o Cabral á sua propria cama!

Proh pudor!

Foi n'esta casa tão propria e tão decentemente mobilada que recebemos a commissão franceza! E não se culpe ninguem, porque não havia outra casa para alugar. A sorte é que estava contra nós, e nós lh'o agradeceremos quando alguma vez a encontrarmos.

Installados em nossa casa, e tendo a carga em um armazem na alfandega, fomos verificar se faltava algum volume importante e notámos que tres barris de vinho, pertencentes ao nosso modesto rancho, haviam ído abastecer, sem nossa auctorisação, algum mercado longe da Guiné!

Fizemos a indispensavel e usual queixa ao agente da companhia, mas ainda hoje estamos á espera da resposta. Diga-se, porém, toda a verdade, não faltava mais nada!

*
* *

Outra ordem de assumptos chamavam instantemente pela nossa attenção: completar o pessoal da expedição.

As instrucções auctorisavam-me a requisitar um conductor de obras publicas para me auxiliar nos trabalhos de campo, indispensaveis á confecção da carta que talvez fosse necessario levantar ou rectificar para traçar as fronteiras, visto que a de Desbuissons a ninguem merecia confiança.

Moura Cabral era completamente alheio a este genero de trabalhos, o que não admira, pois dedicára-se desde a sua mocidade a estudos de outra ordem, e eu sósinho não podia trabalhar, rasão por que requisitei o sr. capitão Antonio Bacellar, que já se havia offerecido para desempenhar aquelle logar e acompanhar a commissão n'aquelle espinhoso serviço.

Completo, pela acquisição d'aquelle official, o pessoal superior da expedição, e emquanto não chegava a Bolama a commissão franceza, aproveitamos o tempo em pedir informações, dividir cargas e angariar carregadores.

As perquisições a que procedemos em Bolama eram realmente bem desanimadoras! Uns affirmavam que seriamos atacados á mão armada e roubados pelo gentio, logo que estivessemos internados no matto e em circumstancias de não podermos ser rapidamentè soccorridos[1]; outros diziam que o celebre potentado do Futa-Djallon, Mudi-Yaiá, não consentiria que as duas commissões se internassem nos seus dominios sem lhe fazermos valiosos presentes ou pagarmos quantiosas *daxas;* outros ainda fallavam nas febres do paiz, nas difficuldades de marcha em virtude da natureza pantanosa dos terrenos que íamos atravessar, nos grandes perigos que corriamos de sermos mordidos pelas serpentes nos acampamentos, devorados pelos crocodilos ao vadear os rios, pelas pantheras, etc., etc. Emfim, um apontoado de perigos proprios para *animar* quem pela vez primeira ía calcar os mysteriosos sertões do continente negro pelo lado mais perigoso, pela Guiné portugueza!

[1] Na Guiné affirmava-se que era immensamente perigosa a commissão de que estavamos encarregados; em Portugal considerava-se unicamente... rendosa (!); na França diz-se pela voz auctorisada da *Revue du cercle militaire:* «A côté des Flatters, des Palat, des Dianous, et de tant d'autres tombés glorieusement sur la terre africaine, nous avons les découvreurs hardis comme les Faidherbes, les Philebert, les Brosselard, les Péroz, les Castries qui, plus heureux que leurs devanciers, ont pu revenir de leur courses à travers le continent noir et non seulement nous donner le recit de leurs voyages, mais nous dire encore avec une voix infiniment autorisée ce qu'il faut faire pour arriver au succès».

Penhoradissimos, no emtanto, pelas *preciosas* informações e interesse que pareciam mostrar pela nossa humilde pessoa, a todos agradecemos, e, como diz um velho rifão — mais vale prevenir que remediar — requisitámos á auctoridade competente trinta praças para nos defender do gentio, caso fossemos atacados, vinte espingardas, mil cartuchos e um enfermeiro dos mais peritos na sua arte.

A grande difficuldade, porém, difficuldade que todos os exploradores encontram quando pretendem organisar expedições de penetração no continente africano, porquanto as outras são mais ou menos sabidas e esperadas, consiste em obter carregadores.

Em Bolama, principalmente, as difficuldades eram insuperaveis; todos receiavam internar-se no chão dos fulas, e a prova está em que se apresentaram apenas quatorze indigenas, numero insufficientissimo para conduzirem as cento e tantas cargas em que estava dividido o material da expedição, e nós, evidentemente, não partiriamos para o matto se não inventassemos um expediente, que estamos arrependidos de pôr em execução.

Em Bissau, aonde foram Moura Cabral e M. Galibert, tambem os grumetes não quizeram contratar-se, sendo eu obrigado a requisitar ao governo da provincia os recrutas (Angolas), que quizessem servir na expedição, com o pequeno augmento de pret que s. ex.ª julgasse conveniente arbitrar-lhes.

Foi este expediente realisado que permittiu abalar para o matto no dia combinado, mas foi elle tambem a causa de muitos desgostos.

Vem agora a proposito fallar da força publica.

Um unico batalhão de caçadores, composto na sua grande totalidade de deportados e *vadios* de Angola, e uma bateria de artilheria com quatro peças, fazem todo o serviço na Guiné! E se se póde ajuizar do todo, por uma das suas partes, copiaremos, para elucidar o leitor, o que dissemos em outro logar ácerca do pessoal militar que acompanhou a expedição. «O maior numero dos soldados do batalhão de caçadores n.º 1 comportaram-se pessimamente[1]. Eram ladrões, bebedos, desordeiros e insubordinados, e os que não possuiam estas *brilhantes* qualidades, tinham os pés e pernas ulceradas pela *pulex penetrans*. Houve uma occasião em que tivemos quinze recrutas sem poderem carregar nem andar! Dois regressaram a Bolama no mesmo navio que

[1] Dois annos depois de termos escripto o que acima se lê, vimos em um relatorio do sr. Carmo Azevedo, administrador do concelho de Buba, o seguinte: «Os soldados em geral são de pessimo comportamento, dados ao vicio da embriaguez e do furto, e por isso bastante trabalho me dão e aos officiaes do destacamento para os trazer no caminho de respeito, e evitar as insubordinações que tantas e tão repetidas vezes se têem dado n'esta praça.»

os havia conduzido a Kaky—tàl era o seu estado que nem desembarcar poderam—e os demais se os conservei foi na louca esperança de poderem prestar mais tarde algum serviço á expedição, pois havia falta de carregadores e não convinha abandonar cargas.

Desertaram dezoito recrutas, que levaram tres espingardas, um sabre da Kropatschek e algum cartuchame.

Alem d'estes dezoito, desertou mais um, levando uma caixa aonde guardava a minha roupa branca e de côr, que perdi quasi toda, assim como um relogio de algibeira do meu creado, etc., objectos que não appareceram quando o referido soldado (!) foi amarrado pelos fulas, por ordem de Mudi-Yaiá, e a meu pedido.

Outro soldado tentou assassinar o alferes Lamego, que prestou valiosissimos serviços á expedição, e ainda um outro insultou o commandante militar de Buba e o alferes commandante do destacamento d'aquella praça; emfim, gente *escolhida* para ser apreciada pelos officiaes da commissão franceza!

Agora note-se, não disse tudo, nem farei mais commentarios, porque ainda hoje sinto conturbações ao recontar estes factos inqualificaveis!

*
* *

A 28 de janeiro chegou a Bolama a commissão franceza. Acompanhava-a o governador da Senegambia e seu estado maior.

Parece que aquelle funccionario fôra expressamente a Bolama para apresentar ao governador da provincia o pessoal superior da commissão, porquanto preenchida esta formalidade, e por incidente visitado os quarteis, regressou a bordo do aviso *Mesange,* que navegou barra fóra, tendo-se demorado no porto apenas umas cinco horas.

A commissão de delimitação franceza compunha-se de M. le capitaine H. Brosselard-Faidherbe, officier d'ordonance des ministres de la guerre et de la marine, et commissaire plénipotenciaire français; M. le lieutenant d'infanterie Clerc; M. Galibert, publiciste (foi caixeiro em uma casa franceza estabelecida em Bolama); M. le docteur Noury, médecin de la marine; tirailleurs, laptots, etc.

A commissão desembarcou n'essa noite, e no dia seguinte Moura Cabral, Bacellar e eu fomos em *grand-tenue* ao consulado, aonde estava alojado M. Brosselard, comprimentar os recem-chegados, visita que foi retribuida no mesmo dia pelo pessoal francez.

Satisfeitas todas as praxes, solicitei de M. Brosselard uma primeira reunião para combinarmos a melhor maneira de encetar os nossos trabalhos no campo, reunião que teve logar no nosso humilde albergue.

Depois de varias considerações resolvemos partir para o sul da provincia, para a ponta Répin, aonde deviamos estar a 12 de fevereiro, e não em Kandjiafará, como por lapso diz M. Brosselard na sua *Voyage dans la Sénégambie et la Guinée portugaise.*

Na manhã seguinte, isto é, a 4 de fevereiro, a commissão franceza partia no vapor *Dakar* para o rio de Nuno, a fim de contratar carregadores que não pôde angariar em Bolama nem em Bissau, e a commissão portugueza embarcava no dia 8 de fevereiro de 1888 na canhoneira *Guadiana* com proa feita á ilha Tristão.

III

Chegada á ilha Tristão — Desembarque demorado — Um negro esperto — O nosso acampamento — Marcha frustrada — Sustos — Explorações arriscadas — Um incidente comico — Descoberta preciosa — Partida de Kaky para Kabu.

Na madrugada de 10 de fevereiro de 1888 fundeava a canhoneira *Guadiana* em 3 braças de agua e a 5 milhas approximadamente da ilha mais oeste do grupo denominado Tristão.

A baixamar n'esse dia era ás onze horas da manhã, por conseguinte não tinhamos agua para ír para terra senão muito tarde, o que seria imprudencia.

Em vista d'este pequenino contratempo resolvemos desembarcar na manhã de 11 parte do material e pessoal em Kaky, na ponta Répin, e no dia 12 o resto da expedição.

De bordo tinhamos avistado e reconhecido em terra uma grande cubata e um mastro, onde fluctuava a bandeira franceza, bandeira que julgámos ser do posto militar ou do acampamento de M. Brosselard, que devia esperar por nós n'aquelle ponto para marcharmos juntos para a ponta Cajé; mas, qual não foi a nossa admiração, quando nos approximámos da terra e distinguimos perfeitamente as côres nacionaes! Fizemos mil conjecturas, interrogámos um preto que dizia conhecer aquelles logares, e nada conseguimos saber. Não havia outro remedio senão esperar pacientemente a nossa chegada a terra para termos um esclarecimento cabal e preciso de transformação tão rapida e extraordinaria!

No fim de tres longas horas de fastidiosa navegação, saltámos em Kaky e ficámos surprehendidos por não vermos soldados nem pessoa alguma da commissão franceza; apenas meia duzia de pretos, encostados ás suas carabinas, assistiam impassiveis ao nosso desembarque.

Havia entre os nossos um carregador que fallava a lingua dos *soussos,* tribu que, conjunctamente com os *nalús,* povôa aquella ilha e suas immediações, e com elle me dirigi ao mais velho e que parecia o

chefe, a perguntar se tinham passado por ali alguns brancos francezes com muita gente, ou se havia soldados, como nos constava. Respondeu o fula (era um fula vermelho), que os soldados por não poderem viver na ilha, por causa da *pulex,* a tinham abandonado e d'essa epocha para cá ninguem mais desembarcára ali.

E a bandeira bicolor tremulando lá em cima no galope do mastro, como que a convidar-nos a subir ao plan'alto em que estava situada a cubata que viamos do mar! Não podémos resistir mais tempo e, acompanhados de Moura Cabral e os pretos, fomos *tomar posse* da cubata e assentar o nosso acampamento. A carga foi recolhida debaixo de uma especie de alpendre e sob a vigilancia de uma sentinella, e a minha barraca armada perto do mastro.

Então dirigi-me para elle e fui eu mesmo arriar a bandeira. Fôra, de facto, a gloriosa bandeira da França que nós vimos tremular no mastro da ilha, mas rasgada agora na parte encarnada pelas mãos de um negro esperto, que imaginava obsequiar-me ou adquirir as nossas sympathias por fórma tão brutal, tão censuravel!

A ilha era franceza, e eu não podia nem devia consentir que se arvorasse ali outro pavilhão que não fosse o d'aquella nação; por isso mandei guardar aquelle farrapo, que rasgado nada representava, e unicamente permitti se içasse em um mastro collocado no nosso acampamento, e junto da minha barraca, a bandeira que viu pela vez primeira as inhospitas regiões da Senegambia!

*
* *

Que nós estavamos em uma ilha não restava a menor duvida e que era urgente passar ao continente tambem se nos afigurou indispensavel. Combinámos, pois, que no dia 13 de manhã, o Moura Cabral e demais pessoal, menos seis soldados e um sargento, atravessariam a ilha em uma determinada direcção, e iriam esperar-me a um ponto previamente escolhido, aonde eu iria na lancha *Cassini* com o resto da carga e pessoal, a fim de os passar depois para o continente.

A alegria reinava no acampamento e todos cuidavam dos seus deveres, de maneira que na manhã de 13 vi partir para o interior da ilha a maior parte da expedição. Eu fiquei em Kaky a fim de seguir com a enchente na manhã immediata.

Á tarde vim para bordo da *Cassini* jantar e combinei com o sargento que, se houvesse alguma novidade importante ou precisassem soccorro immediato, me avisassem por meio de um tiro, signal que ouviria infallivelmente.

Tinha acabado de jantar e seriam umas sete horas da noite quando ouvi o primeiro tiro dado no acampamento, em seguida outro, outro e mais... A primeira cousa que me lembrou foi que os pretos, aproveitando o ensejo, atacassem o acampamento a fim de roubarem o pouco que lá existia, e n'essa hypothese lancei mão do rewolver e da carabina, e com o meu creado, o Maia, saltámos ao bote para irmos para terra. Da lancha *Cassini* só um moleque se offereceu para nos acompanhar, os mais... E os tiros continuavam, recordando-nos a medonha hecatombe de Jefunco! Peguei n'um remo e o moleque em outro, e remando com toda a força e gritando para os animar a resistirem, mando fazer alguns tiros para que aquelles infelizes soubessem que iamos em seu auxilio ou morrer com elles!

Quando estava perto da praia ouvi distinctamente o sussurro de muitas vozes, o que veiu confirmar mais a hypothese de um ataque pelo gentio. Largo o remo, pego na carabina, lanço-me á agua e corro em direitura ao posto, mas, qual não foi o meu espanto, quando vejo o Moura Cabral e Bacellar, assentados em uma pequena duna de areia, mui tranquillos e socegados, fumando um bom charuto!

Não poderam atravessar a ilha, porque os lodos eram muitos, e como desejassem prevenir-me da sua chegada fizeram alguns tiros, ignorando, talvez, que tinhamos convencionado aquelle signal unicamente para pedir soccorro ou cousa similhante!

E eis aqui mui succintamente a explicação do que se havia passado na minha ausencia.

*
* *

A convicção de que M. Brosselard me esperava desde o dia 12 na ponta Cajé exasperava-me por fórma tal que seria capaz de commetter as maiores loucuras para o poder encontrar, e n'esta resolução mandei accender a lancha *Cassini*. Na manhã de 13 naveguei pela barra dentro do rio Kitafine em direitura á ponta Cajé, ponto de partida combinado para a delimitação da fronteira sul da Guiné portugueza.

A viagem até aquelle ponto foi relativamente facil, mas, reconhecendo a impossibilidade de saltar em terra, por serem as margens do rio n'esta região fechadas por denso mangal e de vasa molle, segui rio acima á procura de ponto aonde fosse possivel o desembarque.

Ao cabo de algumas horas de fatigante navegação, desesperado por ver unicamente *taráfe* e lodo, e os tres homens da guarnição já sem forças para prumar, mudei de rumo em busca de ancoradouro, e, quando julguei conveniente, fundeei em 3 braças de agua.

A maré ainda vasava, o calor era suffocante e nem uma aragem

enrugava a superficie das aguas que, unidas, espelhadas, corriam com uma velocidade superior a 3 milhas por hora!

Eu tinha estado ao leme, em pé, desde a nossa partida de Kaky até á hora em que fundeámos, ás duas da tarde, e, francamente, sentia-me fatigado.

Felizmente, para todos nós, appareceu uma piroga ou canoa com *soussos,* e por elles fomos informados da existencia de uma pequena povoação em um esteiro não muito distante. Suspendemos immediatamente e navegámos em direitura a esse esteiro, mas a maré estava completamente vasia, e a *Cassini* encalhava amiudadas vezes até que em uma volta mais curta bateu com o leme em um tronco de arvore e partiu-se pela cachola! Não desanimei. Tornámos a fundear para concertar o leme conforme podessemos, e esperar pela enchente.

Ás tres horas da tarde sarpava, e com agua a favor navegava o mais devagar possivel esteiro arriba, com o fim unico de averiguar se eram verdadeiras as informações colhidas. Effectivamente, ao cabo de duas longas horas de riscosa e difficil navegação em rios desconhecidos, encontrámos alfim logar aonde era facil o desembarque.

Ainda não tinhamos concluido a faina de abitar a amarra, e já a praia estava coberta de indigenas armados com espadas e espingardas; mas, evidentemente, sem intenções hostis, por isso que nos olhavam quedos e boquiabertos, podendo, se quizessem, fuzilar-nos a seu salvo por entre o mangal das margens, que eram elevadas de mais de 6 metros, um pouco abaixo do ancoradouro.

A minha primeira pergunta foi pela commissão franceza, que ninguem tinha visto, nem por aquelles sitios constava a sua passagem, noticia que me encheu de jubilo, como podem suppor. Egualmente nos disseram que sabiam da existencia de brancos em Kaky, e se eramos nós que podiamos desembarcar e ír para Kabu, sua povoação e *nossa casa!*

O convite era realmente bastante amavel, mas podia não ser sincero, e n'essa hypothese convidei o sobrinho do chefe, um rapaz bem sympathico e que me acompanhou depois a Biquese, a embarcar na lancha e seguir comnosco até Kaky, aonde, disse elle, nunca tinha ido! O meu fim, convidando-o para embarcar, era conserval-o a bordo, por assim dizer, como refem ou garantia de segurança ao pessoal que tencionava ali deixar.

O *principe,* como todos lhe chamavam, depois de conversar com os seus *grandes,* annuiu aos meus desejos e embarcou. Immediatamente mandei descarregar a lancha e saltar em terra o pessoal: eram dez soldados, dois cabos, um sargento e alguns carregadores armados. Dei as convenientes instrucções ao capitão Bacellar, que tambem ficou, e parti, já de noite, para Kaky.

Se a viagem a Kabu foi trabalhosa e difficil, o regresso incontestavelmente não era só trabalhoso e difficil, era tambem perigoso!

O rio Kitafine é largo, muito largo mesmo, cheio de ilhotas, algumas das quaes têem 1 milha de extensão; innumeros esteiros e canaes n'elle vem desembocar, e a uniforme vegetação de suas margens não dá conhecenças. Não ha uma povoação, um monte, nenhum objecto notavel emfim que possa servir de marca ou ponto de referencia ao navegante.

É um perfeito labyrintho!

Eu podia, é certo, ficar em Kabu e não me aventurar de noite a tão riscosa navegação; mas eu sabia por informações dos *soussos,* que a commissão franceza *não estava nem por ali tinha passado;* conseguintemente o meu dever e o meu desejo era internar-me o mais rapidamente possivel para os alcançar, deixando os receios melhor ou peior fundamentados para ulterior apreciação.

Ás seis horas e meia da tarde mandei suspender, e entregando-me nas mãos de Deus e o leme nas minhas, encetámos a viagem mais extraordinaria que temos feito em toda a nossa já longa carreira do mar!

Navegámos toda a noite por aquelles solitarios e umbrosos canaes, mais escurecidos ainda pela sombra projectada do mangal de suas margens alcantiladas.

De vez em quando o longiquo resfolegar do hippopotamo vinha quebrar aquelle silencio estranho, sepulchral!

A maré vasava com rapidez vertiginosa, e um encalhe n'estas circumstancias podia ser fatal á lancha e a nós mesmo!

Um dos meus maiores receios era perder-me n'esse mysterioso labyrintho e ser arrastado pela corrente para um dos muitos rapidos que ali existem, ou despenhar-me de alguns metros de altura em catarata desconhecida! Em qualquer das hypotheses a morte era inevitavel — ou esmigalhado de encontro ás rochas ou devorado por algum asqueroso alligator!

De repente, ao contornar uma ponta, entrámos em pleno rio! Oh! que sensação de alegria que todos experimentámos! Estavamos salvos! Da proa todos gritam ao mesmo tempo: — Estamos no rio, sr. tenente! — e começaram os commentarios e até os descantes, signal certo da alegria que lhes ía na alma.

Costumavam os carregadores da expedição ter fogueiras no acampamento, e havia uma perto da sentinella que se conservava accesa durante a noite. Por acaso, ou qualquer outra rasão que não quiz averiguar, estava tudo apagado!

A noite estava escura e a cerração não permittia enxergar os detalhes da costa.

Não vendo nenhum objecto que me indicasse claramente aonde era o acampamento, tendo terra por bombordo, como se via, mas julgando-me muito amarado, e suppondo ter varado o ancoradouro, fundeei ás tres horas e quarenta e cinco minutos da manhã.

Ás seis horas, dia claro, suspendemos e pouco tempo depois fundeava em frente de Kaky.

Desembarquei e fui pedir de almoçar a Moura Cabral, porque não comia ha trinta e seis horas!

O cansaço e a febre, ainda que insignificante, obrigaram-me a repousar algumas horas; todavia, ordenei que se carregasse a lancha e, quando a maré principiasse a encher, tivessem o vapor prompto e me avisassem.

Á uma hora da tarde largava outra vez de Kaky para Kabu.

A lancha *Cassini* ainda fez uma outra viagem á ilha Tristão ou Aube, e no dia 17 consegui reunir a expedição e acampar em Kabu.

Vem a proposito contar agora um episodio interessante passado em Kaky.

Um dia um fula, unico que morava em Kaky na barraca abandonada pelos soldados francezes, começou a emmalar as suas roupas e da mulher, a fazer varios atados de objectos caseiros, e mandou a mulher e o filho para uma povoação que distava de Kaky uns 2 kilometros. Isto foi tudo feito de manhã cedo e ás occultas, e de tarde foi que notámos o desapparecimento da mulher. Chamei o fula e perguntei porque mandára a mulher para a povoação.

—Por causa dos soldados! respondeu elle.

—Alguem fez-lhe mal?

—Não senhor, é para lh'o não fazerem que a mandei para casa da familia, mas eu fico até á sua partida!

Como a resposta fosse acceitavel, e o fula estivesse no seu direito de mandar a mulher para onde julgasse mais conveniente, calei-me; mas um carregador, que tinha ouvido a nossa conversa, pediu para me fallar em particular.

—O que queres? lhe perguntei.

—Senhor, disse elle, o fula mentiu; o fula tambem foge esta noite e está combinado com os *soussos,* que ha pouco tempo se foram embora, para nos atacar quando estivermos todos deitados.

—Obrigado pelo aviso, meu amigo; mas estás bem certo de ouvires o que dizes?

—Certissimo, senhor!

—Está bem, pódes retirar-te.

Mandei chamar o sargento, e dei ordem para prender immediata-

mente o fula e trazel-o ao acampamento, mas o brejeiro custou a agarrar porque já ía longe.

Quando o trouxeram á minha presença disse-lhe:

—Ouviram a tua conversa com os *soussôs* da praça; tu vaes ficar preso n'esta casa e com sentinella á vista; se os *soussos* vierem cá esta noite atacar-nos, serás tu o primeiro a morrer!

Em seguida mandei tocar a unir, distribuiu-se cartuchame aos soldados e carregadores, mandei reforçar a guarda e collocar quatro sentinellas nos quatro angulos do acampamento, e como tivesse cincoenta fachos de côres, nomearam-se doze carregadores armados e commandados por Moura Cabral, aos quaes se distribuiram vinte e quatro fachos — era o piquete de exploradores.

Competia-lhes rondar uma floresta que havia perto do acampamento, e illuminal-a se alguns *soussos* ahi estivessem occultos, accendendo os fachos e lançando-os para a matta e local aonde estivessem escondidos, retirando immediatamente para aonde estivessemos. Isto tinha dois fins: primeiro, lançar fogo á palha, folhas seccas e matto da floresta para desalojar o inimigo e obrigal-o a vir a campo descoberto; segundo, illuminar a floresta para ver o inimigo, caso não fosse forçado a retirar pelo incendio.

N'essa noite não houve fogueiras.

O fula, dias antes d'este susto, contára que estava na outra banda, prompta para embarcar e vir fazer prisioneiros nas povoações da ilha, uma grande guerra de fulas ou beafadas. Isto parecia exacto, porque nós ouviamos todas as noites a caixa de guerra — o *balafon* — tocar na ilha Catarak.

Na praia havia sempre uma sentinella para nos avisar, caso visse alguma canoa com indigenas.

Seriam umas onze horas da noite. O silencio, apenas interrompido pelos *álertas* das sentinellas, era profundo. Moura Cabral e o seu piquete tinham acabado de recolher da floresta, sem nada ter visto. De repente a sentinella da praia grita *ás armas*. A guarda forma e dirige-se para ali, o destacamento e carregadores entram tambem nos seus logares, como se lhes havia determinado, e Moura Cabral e eu corremos para a praia a fim de sabermos o que motivára aquelle grito de alarme. O piquete de exploradores, quando viu o seu chefe dirigir-se para ali, corre tambem, e, como no mar se ouvissem gritos e imaginassem que eram os beafadas, accenderam os fachos que illuminaram completamente a praia!

Ao clarão multicolôr dos fachos vimos nós uma grande embarcação com quinze ou vinte indigenas, estando já na praia uns seis agarrados pela nossa gente. Os demais conservavam-se a bordo.

Mandei-os conduzir á minha barraca para indagar o que vinham fazer a Kaky. Responderam que sabendo que estavam brancos na ilha e tendo-se-lhes acabado os mantimentos, vinham pedir de comer e principalmente agua!

Mandei-lhes dar o que pediam. Regressaram a bordo, e na enchente fizeram-se de véla e navegaram para o SE.

Assim, felizmente, terminou este phantastico incidente, mais digno de figurar em alguma magica, que muitas scenas que ali temos visto exhibir!

Os *soussos* tambem não vieram. O fula foi posto em liberdade na madrugada seguinte, e nós abandonámos a ilha e partimos para Kabu.

Quando embarcava o ultimo homem da expedição, o fula içava a bandeira franceza no mastro do posto!

Fôra concertada naturalmente para estar preparada para ulterior transformação!

Velhaco!

IV

Chegada a Kabu — Povoação abandonada — Novos sustos — Aonde acampámos — Visitas importunas — Chegada dos emissarios de Sayon-Salifú — Partida para o Cassini.

Ás onze horas da manhã de 17 largavamos ferro no *porto* de Kabu, e, satisfeitissimos por ver Bacellar em alegre convivio com os indigenas, saltámos em terra, mandámos descarregar a lancha e conduzir as cargas para a povoação.

Kabu, habitada por *nalús* e *soussos,* está situada a NE. e a 2 kilometros de distancia do *caes.* Tem apenas umas vinte cubatas e não é defendida por tabanca ou paliçada.

As mulheres, velhos e creanças estavam internados no matto, assim como enterrados os mantimentos. Os homens válidos vigiavam a povoação durante o dia, á noite desappareciam no seio da floresta.

Este modo de viver tão extraordinario, e o abandono *da povoação sem causa visivel,* resolveram-me a perguntar ao *principe* porque não regressavam a suas casas? Se receiavam a nossa gente, que lhes affirmava que ninguem lhes faria mal.

— Não é por sua causa, nos respondeu elle. Todos os annos os beafadas vem aqui para nos roubar as nossas mulheres e mantimentos, e como somos poucos e elles muitos, escondemos as mulheres, enterrâmos os mantimentos e fugimos quando sabemos que as *guerras* estão perto da povoação!

— Ah! esperam ser atacados pelos beafadas?

— Esperâmos. Qualquer noite apparecem por ahi!

Não precisei ouvir mais. Em seguida a esta conversa, seriam umas duas horas da tarde, mandei conduzir a maior parte das cargas para uma planicie, a 1 kilometro de distancia da povoação, e a outra da lancha *Cassini,* que ainda se conservava fundeada no porto.

Alguem lamentou este nosso procedimento, porém, como nunca davamos explicações do que faziamos, é agora occasião opportuna de satisfazer a curiosidade d'aquelle nosso bom amigo.

É claro que os beafadas não sabiam da nossa existencia n'aquelle ponto, e tencionavam, como disse o *principe,* atacar a povoação de noite. Que necessidade havia, pois, de nos batermos com elles por conta alheia, quando a nossa missão era toda de paz e convinha mantel-a tanto quanto possivel, para podermos desempenhar a honrosa, mas espinhosa missão, que o governo havia confiado á nossa prudencia?

Não seria grande loucura acampar em um logar que os naturaes diziam poder ser atacado de um momento para outro?

Parece-nos que sim. Na planicie demonstrava-se claramente que nada havia de commum entre nós e os *nalús;* porém, se ainda assim mesmo viessem hostilisar-nos ao acampamento, então seria occasião opportuna de nos defendermos e provar-lhes que não eramos os *nalús* de Kabu!

Organisado o acampamento na planicie, e convenientemente preparados para receber os beafadas, caso elles viessem com intenções hostis, pensámos na maneira mais facil de nos internarmos e adquirirmos informações sobre o itinerario que deviamos seguir para o Cassini, aonde queriamos ír, e suppunha encontrar a commissão franceza.

Para Kandjiafará não havia caminhos transitaveis e conhecidos. Enormes planicies de terrenos alagadiços e florestas impenetraveis se oppunham á nossa marcha para E., parecendo-nos a solução mais rasoavel embarcar toda a carga que a lancha podesse comportar e mandal-a para Biquese, indo o pessoal da expedição pelo caminho do matto com guias contractados em Kabu.

Ficou, pois, decidido em *conselho de guerra* que na manhã seguinte, isto é, a 19 partiriamos para o Cassini.

O nosso acampamento, como dissémos, fôra estabelecido em uma extensa planicie, que devia ser alagada pelas grandes marés das syzigias. Era effectivamente um grande pantano, mas aonde tencionava estacionar o menor tempo possivel.

De noite, os hippopotamos, as pantheras e quiçá outros animaes, vieram á planicie e perto das sentinellas, admirar aquelle desusado movimento, como claramente indicava o rastro deixado sobre um solo humido e arenoso.

Visitas inesperadas, mas sufficientemente amaveis! Nem as sentinellas incommodaram... Estariam dormindo?

*
* *

Na tarde de 18 apresentaram-se no acampamento dois emissarios do chefe do rio Cassini, Sayon-Salifú, vindos um pelo mar, outro por

terra, para terem a certeza de nos encontrarem, caso houvessemos partido de Kabu.

Cada um d'elles era portador de uma attenciosa carta escripta em francez e inglez, convidando-nos a seguir para Biquese, informando-nos que a commissão franceza estava em Kandjiafará, aonde esperaria por nós, e pondo á nossa disposição os referidos emissarios como guias até aquella povoação.

Acceitei penhorado o amavel offerecimento de M. Sayon, e ficou assente que partiriamos na madrugada seguinte.

O Moura Cabral iria na lancha *Cassini,* Bacellar e eu com o pessoal e alguma carga, caminho de pé.

A 19 abalámos effectivamente para Biquese, povoação importante de Nalús, situada na margem esquerda do rio Cassini, a 8 milhas da sua foz.

V

Um gigante — Itinerario difficil — Chegada ao Cassini — Festas — Sayon-Salifú — Partida para Amadu-Babu.

Dissemos no capitulo anterior que dois emissarios de Sayon-Salifú vieram ao nosso acampamento expressamente para nos guiar até Biquese, um para nos pilotar, caso escolhessemos o caminho do mar, outro para nos indicar o caminho de pé.

Aproveitámos os dois, embarcando o primeiro com Moura Cabral na lancha *Cassini*, e partindo o outro comnosco pelo matto dentro.

O nosso guia era o homem mais alto que temos visto, a folha do enorme espadagão que lhe pendia do hombro esquerdo tinha 130 centimetros de comprimento por 9 de largo, e a abertura do passo correspondia á de dois regulares, isto é, a 146 centimetros.

Vestia uns calções largos e curtos, o tradicional *bubú* ou *dondoió*, e na cabeça tinha posto um chapéu de palha, similhando no tamanho e no feitio á cobertura de uma cubata de feitiços!

Era secco de carnes, mas bem proporcionado e robusto.

Em marcha, caminhava na frente dos carregadores, e nas grandes planicies, perdia-se de vista, indo meia hora depois ou mais encontral-o deitado no chão, á sombra das palhas, á nossa espera!

Quando logravamos chegar perto d'elle, levantava-se, e dizia invariavelmente:

—Andam muito devagar. Assim não chegâmos hoje ao Cassini!

Note-se que n'esse dia fizemos 35 kilometros de caminho!

Ainda não dissemos que em S. Thiago de Cabo Verde tinhamos comprado tres burros, e que um ao desembarcar em Kabu ficára por tal fórma aleijado que não podia suster-se de pé.

Estranhára, coitado, o banho quando fôra obrigado a lançar-se ao rio para desembarcar.

Ora, não podendo levantar-se, e não querendo abandonal-o no matto,

fiz presente d'elle ao chefe da povoação, que se mostrou muito agradecido por aquella *valiosa* dadiva.

Ás seis horas da manhã, depois de termos tomado o nosso café e alguns decigrammas de sulfato de quinina, abalámos, indo o guia na frente, eu no centro da linha de carregadores que marchavam a um de fundo, e Bacellar na retaguarda para vigiar e instigar a marchar aquelles que, menos habituados a longas caminhadas, ficassem atrás para descansar, sem ser occasião propria.

Em marcha era costume nosso, de duas em duas horas, fazer um alto junto de algum curso de agua, não só para nos dessedentarmos, mas tambem para descansar, e ás dez horas tencionavamos acampar para almoçarmos; porém, o homem põe e Deus dispõe.

Ás nove horas entravamos em uma tão densa floresta que a claridade do dia difficilmente ali penetrava, em virtude da espessa folhagem das arvores colossaes que a constituiam. As trepadeiras enroscando-se nos grossos troncos e passando de uns para outros, formando uma especie de rede de malhas largas e guarnecidas de acerados espinhos, muito difficultavam a marcha dos carregadores, sendo preciso até irem dois homens na frente, de machado e faca em punho, abrindo o caminho. Ainda assim, as cargas collocadas sobre a cabeça, batiam amiudadas vezes de encontro aos ramos e caíam pesadamente no chão, arrastando na sua quéda o carregador que se esforçasse em as segurar.

Por estas e outras rasões levámos umas quatro horas a percorrer esta floresta virgem, ao cabo da qual nós julgavamos encontrar algum regato aonde podessemos acampar para tomar algum alimento.

Mas a sorte não o quiz assim! Quando saímos da floresta, deparou-se-nos o espectaculo mais grandioso que observámos durante a nossa viagem. Uma vasta planicie, um oceano de verdura, povoado por centenares de antilopes, se estendia na nossa frente até aonde a vista podia alcançar! Nem uma arvore, uma elevação de terreno qualquer quebrava a monotonia d'aquella estranha paisagem sem fundo.

Agua havia, mas negra, fetida, pestilencial! Um cheiro nauseabundo exhalava este medonho pantano, que era forçoso atràvessar o mais depressa possivel. O terreno lodoso e molle era cortado por innumeros regatos e alagado em muitos kilometros de extensão. E sobre tudo isto um sol abrasador, ainda proximo do zenith!

Por duas vezes deixámos os burros atolados nos lameiros e de ambas os indigenas de Kabu, que nos acompanhavam, pegando-lhes em peso, os salvaram do abandono a que estavam condemnados!

— Era preciso caminhar! nos dizia o nosso guia; e com agua pelos tornozellos, sobre um terreno pegajoso e molle, e fustigados pelo jun-

cal, que tinha a altura de um homem, andámos até ás sete da noite, hora em que penetrámos em outra floresta, aonde acampámos extenuados, sequiosos, molhados e cobertos de lodo!

Tal foi o meu debute como viageiro!

Derribar arvores, cortar arbustos, capinar a palha e plantas espinhosas, foi o trabalho de toda a gente durante uma hora, mas finda ella tinhamos espaço sufficiente para estabelecer o acampamento. Accenderam-se fogueiras, cordas fabricadas com a casca de uma especie de vime, cobriram-se immediatamente de casacos, camisas, pannos, botas, tudo em uma promiscuidade e confusão pittorescas! A agua chiava nas caldeiras e cafeteiras, o que nos enchia de prazer, pois ninguem comia havia mais de treze horas, e os pretos não são sobrios; emfim, cada um tratava de si como podia.

*
* *

Ao alvorecer do dia seguinte levantámos o acampamento e abalámos. O terreno modificára-se completamente e a viagem fez-se bem até Biquese, aonde chegámos ás duas horas da tarde.

Na Guiné, como todos sabem, a nenhum estranho é permittida a entrada nas tabancas ou praças, sem previa auctorisação dos chefes; por isso, quando Sayon soube da nossa chegada aos seus dominios, enviou immediatamente uma numerosa embaixada para nos cumprimentar e introduzir na povoação, aonde nos esperava com a sua *côrte*.

Quando avistámos a embaixada fomos agradavelmente surprehendidos com o aspecto ao mesmo tempo imponente e alegre da comitiva. Na vanguarda vinham os musicos, tocando uma especie de marcha guerreira. Seguiam-se-lhes uns oito homens, vestidos com um certo luxo, eram os *grandes*, e após estes uns cem soldados ou homens de guerra, armados de espingarda e espada mandinga.

Na retaguarda algumas dezenas de indigenas de ambos os sexos, acompanhavam, como meros espectadores, tão luzido cortejo.

Os nossos soldados tambem formaram, e os carregadores alinharam na retaguarda d'estes com as cargas na sua frente.

A uns cincoenta passos approximadamente de distancia, os soldados de Sayon pararam, e os musicos e os *grandes* continuaram a marchar gravemente para o local aonde estavamos assentados.

Levantámo-nos e dirigimo-nos ao seu encontro. Então, o *marabu* Abakary adiantou-se e comprimentando-nos em nome de Sayon, convida-nos a seguil-o para a povoação.

Agradeci a sua amabilidade, e apresentei-lhe os meus bons companheiros de trabalhos, Bacellar e Lamego.

Concluidas estas formalidades, que os indigenas nunca dispensam, partimos pela ordem seguinte: a musica; eu, e Abakary á minha esquerda; os *grandes,* e no centro Bacellar; a gente de guerra, e finalmente a pretalhada.

Á entrada de Biquese, pelo lado do rio Cassini, existem duas renques de formosissimas arvores, que marginam e dão sombra ao caminho da praia. Debaixo d'estas arvores, e a um lado e outro do caminho, haviam collocado bancos de madeira pintada, e no centro uma cadeira com assento de palhinha, que suppunha ser para Sayon.

Ao fundó, por de sobre a porta da tabanca e em mastro apropriado, tremulava o pavilhão francez.

Sayon e a sua côrte aguardava-nos n'este delicioso recinto, e logo que nos avistou veiu ao nosso encontro saudar-nos e felicitar-nos por havermos feito a viagem «sem novidade», como lhe dissera o guia.

Convidou-me a descansar na cadeira, e os seus musicos, assentados no chão e na minha frente, cantaram, acompanhando-se, varias canções indigenas.

Sayon-Salifú, filho de Dinah-Salifú, que esteve em París em julho de 1889, é um preto retinto, de estatura regular e distincta. Falla o francez com facilidade, escreve o inglez e entende o allemão. Disse-nos ter sido educado na Belgica, aonde estivera sete annos, porém, mais tarde, soubemos que fôra marinheiro em um navio d'aquella nação!

Veste á europêa, com o tradicional *bubú,* e pareceu-nos ser muito respeitado pelos *nalús,* e affeiçoado aos francezes, que o haviam nomeado chefe do rio Cassini.

Egualmente nos informaram que esta auctoridade (?) cobrava impostos de todas as mercadorias que saíam do rio Cassini, com destino a algum porto cuja nacionalidade não fosse a franceza, e o imposto não era pequeno — uns 300 francos cada carregador ou dono de armazem!

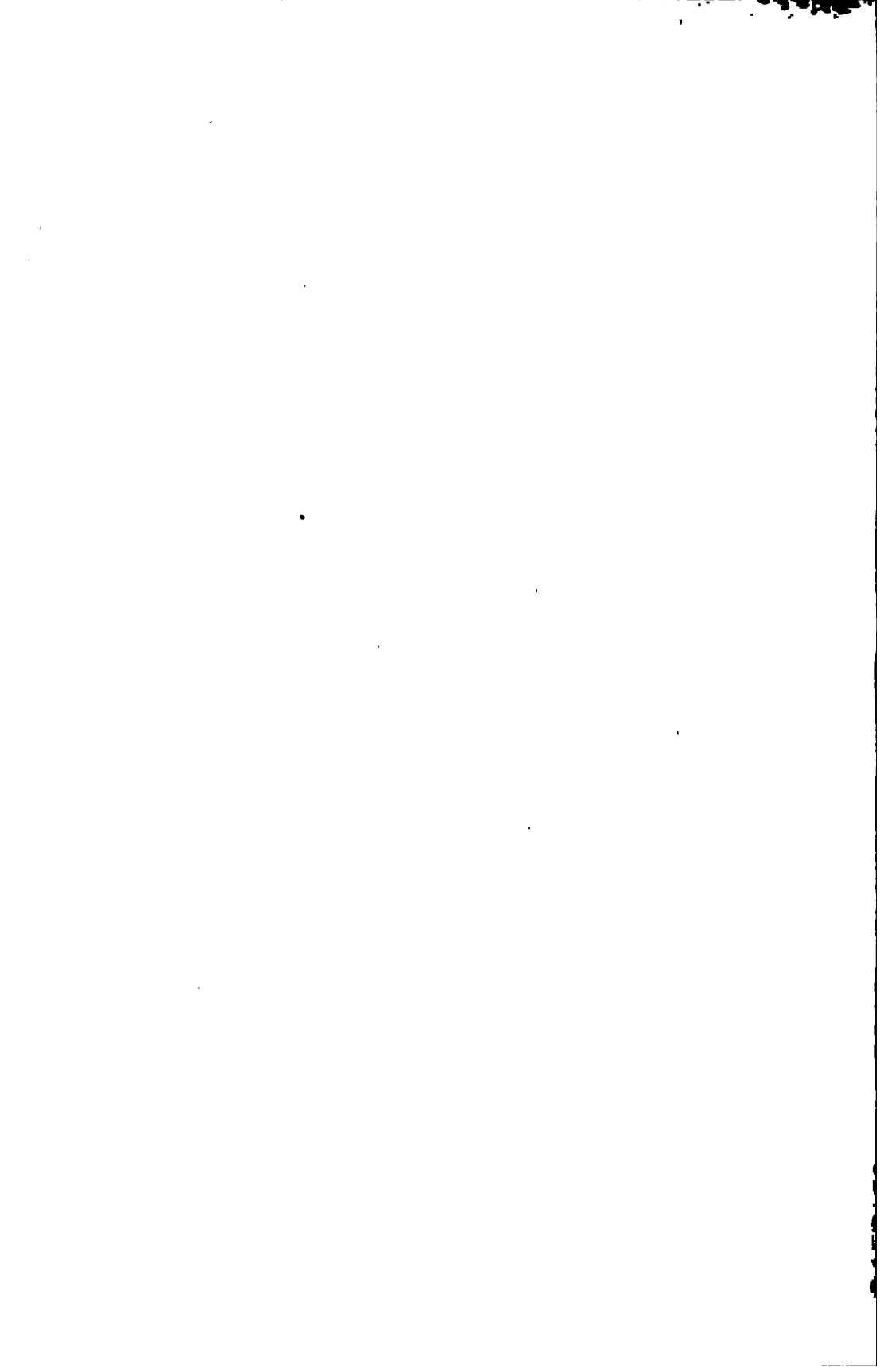
Sayon convida-nos a tomar posse dos bellos alojamentos que havia mandado preparar, e offerece-nos um copo de agua.

Duas horas depois da nossa chegada fundeava a lancha *Cassini* defronte de Biquese, e desembarcava Moura Cabral.

Á noite grande *batuque,* simulacro de guerra, etc., em que o nosso gigante representou o principal papel, como general em chefe que era.

M. Brosselard diz na *Voyage dans la Sénégambie et la Guinée portugaise,* que «sur cette rivière (refere-se ao Cassini) grâce à Sayon-Salifou, qui, conformément à mes ordres, a procuré *des embarcations,* la mission portugaise *put remonter,* jusqu'à Cantagniés.» É muito possivel que tudo isto assim seja, o que nós ignoravamos e agradecemos

extremamente penhorados; mas o que tambem é exacto é que Salifú não nos offereceu embarcações, e nós fomos para Cantanhés na lancha *Cassini,* que pertence á provincia, como todos sabem.

No dia 21 embarcámos, pois, na lancha *Cassini* e navegámos para a feitoria de Amadu-Bubú, aonde fundeámos cerca das nove horas da noite. Desembarcámos na manhã seguinte, e no começo da vasante largou a lancha para Biquese, regressando a 23 á tarde com Moura Cabral e demais pessoal da commissão.

VI

Chegada á feitoria de Amadu-Bubu — Amadu-Bubu — Talibé chefe de Cantanhés — Carta de mr. Bresselard — Algumas considerações — Rio Cassini, sua importancia commercial — Partida para Kandjiafará.

A umas 18 milhas da foz do rio Cassini existia uma pequena feitoria, succursal da casa H. Maurel et Prom, dirigida por um indigena chamado Amadu-Bubú, indigena sagaz e obsequiador.

Este homem havia prestado á França tão relevantes serviços, que um jornal importante d'aquella nação — lêmos nós — fazia-lhe os mais levantados elogios, pedia uma remuneração honorifica condigna dos seus importantes serviços e a sua nomeação de chefe do alto Cassini, logar que desempenharia cabalmente, dizia o referido jornal, não só pela sua honestidade comprovada, mas ainda pela sua muita influencia que exerce sobre os povos d'aquella localidade, e que seria conveniente aproveitar.

A sua sympathia pelos francezes tambem parece estar frisantemente demonstrada na seguinte passagem: «Amadu-Bubú, disse sua mulher a M. Clerc, aime beaucoup les français; il a eté élevé à Gorée et parle votre langue très couramment: il sera très heureux qu'un blanc de France ait couché sous son toit!»

Mais felizes, todavia, que M. Clerc, quando chegámos á feitoria já Amadu-Bubú tinha regressado. Offereceu-nos tambem a mais amavel das hospitalidades, cedendo-nos o seu quarto de dormir, e armazens para arrecadar as cargas.

Apesar da amisade que unia M. Bubú aos francezes, não nos pareceu muito satisfeito com a administração d'aquelle paiz no baixo Cassini, porquanto, logo que soube qual era o fim da expedição, solicitou differentes providencias, que não estavamos auctorisados a fazer, e por isso se combinou que seria apresentado ao governador da provincia na primeira opportunidade, a quem poderia fazer as reclamações que julgasse conveniente.

M. Bubú, quando lhe constou o nosso regresso, correu a Bolama, e essa entrevista ou apresentação teve logar dois ou tres dias depois da nossa chegada áquella villa.

A Amadu-Bubú devemos nós grandes finezas. Foi elle que cedeu da melhor vontade a madeira para concertar os caixotes da carga, que vinham partidos da viagem; que assistiu e serviu de interprete aos contractos com Talibé; que arrecadou em seus armazens as nossas fazendas até ao regresso de Bacellar; que nos contractou um guia para o resto da campanha, um guia excellente, o bom Ciré, aconselhando-nos por fim como deviamos proceder n'aquelle sertão, que conhecia melhor que ninguem.

Aqui deixâmos, pois, consignado o testemunho da nossa indelevel gratidão, não só pelos bons serviços que tão lealmente prestou á expedição, mas mui principalmente pela sympathia que parecia merecer-lhe o paiz que eu tinha a honra de representar, e que desejava servir de qualquer maneira.

Suppunha eu, na minha ingenuidade marinheiral, que seria um acto de boa politica colonial aproveitar os bons desejos d'estas pequenas influencias do sertão, e enganei-me redondamente, do que me penitenceio! A boa administração aconselha, pelo contrario, que se despresem, que não se lhes dê um certo apoio moral e até material, sendo preciso, e se deixe correr á revelia os mais palpitantes interesses da colonia, creando indifferentes e até descontentes, que, incitados ainda pelos que sabem e querem aproveitar este estado de cousas, vão fazer no interior terrivel propaganda contra nós, propaganda de funestos resultados para a segurança e prosperidade da provincia!

*
* *

Talibé, chefe de Cantanhés, Gayumbel, Sambana, etc., e amigo de Amadu-Bubú, veiu no mesmo dia da nossa chegada, acompanhado de numeroso pessoal, apresentar os seus respeitos, que *pagâmos* com um pequeno presente, como é de uso entre todos os povos da Guiné, principalmente quando necessitâmos qualquer cousa, por muito insignificante que seja, quanto mais precisando carregadores até Kandjiafará, como lhe fizemos constar.

Apesar da sua boa vontade em nos ser agradavel, Talibé só pôde arranjar quarenta, numero insufficientissimo. Comtudo resolvemos partir no dia seguinte, deixando a carga menos importante entregue a Bubú, e mandar Bacellar a Bolama contractar mais carregadores, adquirir arroz, e outros artigos.

Resolvemos tambem resumir quanto possivel o pessoal militar da

expedição, e ficar apenas com dez praças, sendo um sargento, tres cabos, um corneteiro e cinco soldados, que tantos foram os que acompanharam a commissão até seu regresso a Bolama.

Se tivessemos podido obter cem carregadores, escusavamos de ter feito viagens por *partidas dobradas!*

O numero real de carregadores com que entrámos em Kandjiafará era de quatorze grumetes, dezesete recrutas, e trinta e seis fulas, porque á ultima hora dos quarenta contractados, faltaram quatro; total, sessenta e sete cargas!

Constava, pois, o pessoal da expedição de quarenta e seis carregadores effectivos e dez soldados; d'estes quarenta e seis, quinze estavam doentes com ulceras, e se não os mandei recolher ao corpo, repetimos, foi na louca esperança que nos prestassem mais tarde algum serviço; mas illusão completa, foram e vieram *coxeando,* e obrigando-nos a demorar as marchas para se não perderem no matto e serem devorados pelas feras ou escravisados pelos indigenas!

*
* *

Em Amadu-Bubú recebemos uma carta de M. Brosselard, em que dizia: «n'ayant pu me rendre à la pointe Répin, dans les délais fixés avec vous, je me suis dirigé à la hâte sur Kandjiafará», aonde chegou «le 13 février à ce deuxième rendez-vous».

Quem ler, porém, a excellente monographia de M. Brosselard ha de suppor que o primeiro *rendez-vous* seria para Kandjiafará, a 12 de fevereiro (fl. 102), o que a fl. 123 ainda repete, quando diz: «Le commissaire portugais explique qu'il est en retard de dix jours», etc.

Foi evidentemente lapso de M. Brosselard ou engano de apontamentos. E se Sayon-Salifú não nos escreve, fazendo-nos aquella communicação, ainda hoje estariamos na ponte Répin, em Kaky, á espera da commissão franceza, que receiava em Kandjiafará nos tivesse succedido algum terrivel desastre, como claramente diz M. Brosselard: «Il y avait lieu de craindre que M. Oliveira n'eût rencontré de grandes difficultés: la situation politique du pays permettait d'ailleurs d'adopter l'hypothèse d'une résistance armée des indigènes».

Isto era infelizmente exacto, o paiz estava invadido pelos fulas ou beafadas, ou por ambos ao mesmo tempo, não sabemos ao certo; não obstante, conseguimos atravessal-o sem disparar um tiro.

As causas da nossa hypothetica demora foram outras:

1.ª Perplexidade em abandonar um ponto escolhido para primeiro *rendez-vous,* sem saber precisamente aonde estava a commissão franceza;

2.ª Marchas penosissimas através de florestas e pantanos, retardando de alguns dias a nossa chegada a Kandjiafará.

Em Bubú ainda recebemos uma outra carta do commissario francez, na qual enviava um *croquis* do itinerario para Kandjiafará. Não podémos utilisar-nos d'elle porque o perdemos, e se não temos que lamentar a sua falta foi porque tinhamos um bom guia e aquelles caminhos serem mui conhecidos dos indigenas de Cantanhés. Isto não quer dizer que não agradeçamos a M. Brosselard o seu apreciado favor, pelo contrario, fallâmos muito de proposito n'este facto, aliás tambem citado em sua monographia, para lhe manifestarmos mais uma vez a nossa gratidão pelas finezas recebidas durante a nossa convivencia na Senegambia.

*
* *

O rio Cassini é navegavel até á feitoria de Amadu-Bubú, em frente da qual esteve fundeada a canhoneira *Guadiana,* commandante tenente Godinho de Faria. É, como o rio Grande de Bolola, um enorme esteiro ou braço de mar, aonde vão desaguar numerosos ribeiros que, no tempo das chuvas, devem formar caudalosos rios.

A umas 12 milhas acima da foz divide-se em dois ramos, que terminam o do N. perto da feitoria de Amadu-Bubú, o do S. acima da povoação de Kakondo.

Borracha, principalmente, é o producto indigena que ali se permuta por bertangil (panno azul de algodão), armas de fogo, etc.

A riqueza do Cassini, para mim, é bastante duvidosa e parece confirmar esta nossa opinião a facilidade com que a França desistiu dos seus *imaginarios* direitos sobre aquelle enorme estuario, e o abandono do posto militar muito antes da delimitação!

Outro tanto não succedeu com o rio Casamança.

Por causa de Zeguinchor e da margem esquerda d'aquelle formoso rio queimaram-se os ultimos cartuchos de ambas as partes contratantes, mas tivemos que ceder perante a rhetorica da França, apoiada por um milhão de bayonetas, que são ainda hoje quem vence estes e outros litigios de direito internacional, apesar de todas as conferencias e talvez por causa d'ellas!

*
* *

Cortada, como ficou, a Guiné portugueza na fronteira E., do Futa-Djallon (?) pelo meridiano dos 16º O. de París, cercada pelos outros dois lados pelos francezes ou tribus sob sua protecção, e cumprindo-se o tratado de 1881 com o almamy do Futa, a quem Mudi-Yaiá obedece, dodêmos ter a certeza que o commercio em grande escala ha de deri-

var-se todo para territorio francez, se não fizermos immediatamente um esforço inaudito para obstar á corrente apenas começada.

Salvámos ainda Damdum, e Damdum é um ponto de escala obrigado a todo o commercio sertanejo, e d'aquelle ponto a Buba o caminho é tão enxuto como o de Kandjiafará, ponto reputado de futuro commercial importante, por ser banhado pelo Cogon, rio navegavel até ali, mas ainda assim menos largo e fundo, e de mais difficil accesso que o nosso rio Grande de Bolola.

Mahmad-Paté obedece cegamente a Mudi-Yaiá, mas deve-nos favores importantes: foram os portuguezes que instaram com Mudi-Yaiá para ser nomeado chefe ou rei do Forreah; e poderia ser chamado, por meios que todos conhecem, a prestar-nos boa e leal cooperação politica no Forreah, que elle domina em grande parte.

Que Mahmad-Paté «protestasse a sua sympathia pela França e por tudo quanto é francez», dil-o M. Brosselard e nós acreditâmos; mas este chefe depende directamente do governo da provincia, que ainda póde conseguir muito se dirigir as cousas com um certo tacto e finura.

Dividir para reinar é um grande principio, e os fulas vermelhos são inimigos irreconciliaveis dos beafadas e fulas pretos.

Chamal-os, pois, impor-se a todos, e aproveitar uns ou outros consoante a occasião propria, talvez acabasse com aquellas correrias que atemorisam os negociantes e indigenas, e fazem derivar grande parte do commercio do interior para paiz mais socegado.

O resto, evidentemente, pertenceria aos negociantes que, parece, não têem capitaes bastantes para concorrerem com as casas francezas.

É occasião azada para lembrar a necessidade inadiavel de reformar as pautas aduaneiras e acabar com a *régie* que, no dizer dos negociantes, foi a ultima punhalada que matou a Guiné, o *coup-de-grâce!*[1]

*
* *

Dispostas todas as cousas consoante podémos e soubemos, no dia 24 partiu a expedição para Kandjiafará, e a lancha *Cassini* para Bolama, levando a seu bordo o capitão Bacellar, que prestou bons serviços á commissão, o pessoal militar que julguei conveniente mandar recolher e alguns carregadores grumetes, que não podiam ou não queriam continuar a acompanhar a commissão.

1 As pautas da alfandega tributam apenas onze artigos, hoje nove, *porque o tabaco não entra pelas alfandegas desde que se lhe decretou o direito prohibitivo.* (*R. da Guiné,* de 1887-1888.)

Tambem regressaram alguns recrutas carregadores, cujo estado de saude nos pareceu grave.

Talibé assistiu á nossa partida, acompanhando-nos até a uns 2 kilometros da feitoria de Amadu-Bubú, fineza para apreciar, visto que era uma manifestação de consideração dada á nossa pessoa, e portanto ao paiz que tinhamos a honra de representar n'aquellas paragens tão pouco frequentadas pelos portuguezes.

VII

Viagem para Kandjiafará — Assumptos diversos — A nossa chegada a Kandjiafará — Resoluções e accordos — Breves considerações — Partida.

Acompanhados pelo *primeiro ministro* do *rei* Talibé, o bom Ciré, e pelo grave marabu Abakary, abalámos de Amadu-Bubú no dia 24 ás nove horas da manhã, e depois de uma penosa marcha, por causa dos esteiros e pequenos regatos que tivemos de vadear, esteiros pouco fundos é certo, mas de vasa molle e povoados de crocodilos, podémos alcançar Kakondo n'essa tarde, e ali pernoitar.

Feito o reconhecimento d'este curso de agua, denominado esteiro de Kakondo, para nós de muita importancia, por isso que era indicado no tratado como uma referencia indispensavel para o traçado das fronteiras, partimos para Simbely.

Saíndo de Kakondo o paiz começa a elevar-se suavemente para E., a vegetação mais robusta e variada, annuncia a feracidade do solo, campos trabalhados pela mão do homem e grandes pilhas de massarocas de milho miudo, defendidas do cacimbo da noite por coberturas de palha, denotam uma certa abundancia e bem estar, alterados unicamente pelas correrias dos beafadas.

Asseio inexcedivel, principalmente em Kandembel—a povoação mais bonita que atravessámos—a originalidade dos vestuarios das raparigas fulas, abundancia de magnifica agua, gado vaccum e outros animaes domesticos, campos immensos cobertos de lindissimas flores, centenares de rôlas e outras aves de pennas brilhantes e de variegadas côres, voando de arvore para arvore em bandos enormes, um céu azul purissimo, illuminado por um sol de fogo, e uma brisa fresca e embalsamada, tornam esta região a mais formosa que percorremos em toda a nossa viagem no sertão.

Embevecidos n'esta paizagem ridente e encantadora, que se desenrolava á nossa vista, caminhámos até ao pôr do sol, e, descendo uma ladeira bastante ingreme, avistámos de repente e a pouca distancia as primeiras cubatas de Simbely.

Simbely está situada em territorio francez e na margem esquerda de uma ribeira que vae desaguar ao Cogon, perto de Kandjiafará. Cercada por forte palissada e com agua perto, poderá resistir por muito tempo a um cerco feito por indigenas, mas abrirá os seus muros aos primeiros tiros de uma pequena peça de artilheria, como todas as tabancas que visitámos.

Fulas e beafadas tinham reunido os seus homens de guerra para mutuamente se desaggravarem de offensas por elles reputadas graves, mas realmente sem nenhuma importancia.

Era o odio de raça, a mira no roubo e nada mais, que impellia Mahmad-Paté, rei do Forreah, e Mahmad-Jolá, chefe dos beafadas, a marchar á frente de seus exercitos, caminho de Buba, aonde se havia de decidir o pleito, que apparentemente tanto os maguava.

Por esta rasão os homens válidos que estavam nas povoações eram em numero mui limitado, e os chefes ausentes substituidos pelos parentes mais proximos.

Quando chegámos a Simbely, o chefe substituto veiu saudar-nos, e amavelmente pôr á nossa disposição duas cubatas «para os brancos dormirem». Mandou leite fresco, saborosissimo, e perguntou se íamos para Kandjiafará reunir-nos aos «outros brancos»; e, suppondo que nós tambem precisavamos carregadores, contou que a sua gente estava toda na guerra, que não tinha homens válidos para dar, e que as mulheres seria imprudente deixal-as partir n'esta occasião, porque podiam ser aprisionadas pelos beafadas, que tinham já invadido o paiz.

Respondemos que não precisavamos carregadores e communicámos-lhe a nossa partida ás seis horas da manhã seguinte.

A essa hora, o referido chefe apresentou-se no acampamento para nos acompanhar, o que fez até grande distancia.

Respeitados pelos chefes das povoações por onde transitámos e até por elles acarinhados, chegámos alfim a Kandjiafará, depois de quatorze dias de angustioso viver.

Recapitulando: sustos, fomes, sêdes e perigos indescriptiveis em rios desconhecidos e regiões morbificas, e invadidas pelo gentio desenfreado, e que nenhum pé europeu tinha pisado ainda, tal foi a primeira parte d'esta nossa trabalhosa viagem pelos inhospitos sertões da Senegambia!

*
* *

Antes de entrarmos em Kandjiafará encontrámos os membros da commissão franceza, que obsequiosamente nos foram esperar a uns 2 kilometros de distancia. Feitos os cumprimentos de parte a parte, recolhidas as cargas, armadas as nossas barracas de campanha e construi-

das umas especies de cabanas de fórma rectangular, que nos serviam de casa de jantar, resolvemos esperar uns quatro dias pelo capitão Bacellar, o que fizemos saber ao chefe da missão franceza.

Kandjiafará, situada na margem direita do Cogon ou Compony, deve ser um logar insalubre por causa dos pantanos que o rodeiam, e confirma até certo ponto esta nossa apreciação a pouca saude que gosavam os membros da commissão franceza.

Todos, á excepção de M. Galibert, soffriam de febres paludosas a ponto de M. Noury ter de se recolher á cama com uma especie de perniciosa.

Foi carinhosamente assistido por todos e pelo nosso enfermeiro que recebera ordem de pôr á sua disposição a nossa ambulancia, e acompanhar o doente até lhe dispensarem os seus serviços.

Kandjiafará foi outr'ora uma estação commercial dirigida pelos srs. Assaldi, europeu que vive actualmente em Bolama, e Amadu-Bubú, mas por causa de exigencias impertinentes do gentio e outras rasões que omittimos, por serem pouco interessantes, abandonaram este ponto, notando-se ainda hoje a cubata em que viveram, e mais algumas em ruinas, e tudo completamente abandonado.

O Compony é navegavel até este ponto, e a estrada para Damdum enxuta e sem obstaculos naturaes, deve facilitar o transito na epocha das chuvas.

Damdum hoje é portuguez, e por assim dizer a sentinella avançada de todas as estações commerciaes que se pretendam organisar; porém, sendo facil como é, estabelecer um posto militar e commercial a 2 kilometros, basta, para o sul d'esta povoação, e havendo caminho para Mahmad-Djimi em territorio exclusivamente francez, o que ignoro, a estrada commercial de Kadé ficará fechada por Saála, aonde o caminho actual se bifurca, dando um ramo para Kandjiafará, outro para Buba.

É possivel que de Damdum se possa vir a Dembal, primeira povoação portugueza, sempre por territorios nossos, apesar do paiz por aquelle lado ser montanhoso e selvatico, e portanto de difficil transito, ainda mesmo para os indigenas. E caso não se encontre essa via de communicação, QUE DEVE SER PROCURADA CUSTE QUANTO CUSTAR, Damdum perde toda a sua importancia local, porque Saála, qual sentinella vigilante, não permittirá a passagem *livre* para Queúel, de nenhum producto vindo do Futa!

Oh, os francezes sabiam muito bem o que íam fazer á Guiné, e por isso, não se cingindo completamente á letra do tratado, repetiram comnosco a celebre fabula do leão — guardaram para si APENAS a estrada de Kadé!

E eis-aqui os estupendos resultados de se fazerem tratados de delimitação, sem o conhecimento previo dos terrenos que se pretendem delimitar!

Pois, apesar de tudo, se estudarmos o caminho de Damdum para Dembal por territorios exclusivamente portuguezes, ou pelo rio Kolibá, repetimos, OCCUPANDO DAMDUM, interessando[1] Mahmad-Paté em proteger os negociantes que se dirijam para Buba, praça já de ha muito guarnecida e bem defendida, e mais alguns chefes de Damdum para baixo, visto que Mudi-Yaiá, *talvez* subsidiado pelos francezes, não queira prestar-se a auxiliar-nos, apesar dos tratados de 1884 e outros, é possivel conseguir-se o que se pretende.

E quando dizemos talvez subsidiados pelo governo francez, não é porque ignoremos que são despendidos annualmente 81:300 francos em «pensions aux chefs indigènes», mas póde muito bem ser que aquelle potentado não receba os 10:000 francos, como se diz. Agora que elle não póde auxiliar-nos em cousa alguma, claramente o preceitua o tratado de 1881 nos artigos abaixo transcriptos:

«Article 2e Les almamys, chefs du Fouta-Djallon, déclarent autoriser les français, A L'EXCLUSION DES AUTRES NATIONS, à voyager librement et à faire du commerce sur tout le territoire qui leur est soumis.

«Article 3e Ils permettent aux français, A L'EXCLUSION DES AUTRES NATIONS, d'établir des maisons de commerce dans toutes les parties du Fouta-Djallon.»

A 3 de julho de 1881, isto é, dois dias antes dos representantes dos almamys do Futa assignarem o tratado, do qual copiâmos apenas estes dois artigos para dar uma idéa do seu teor, celebrava-se em Bolama um tratado de paz com os regulos fulas e os forros futa-fulas do

[1] Artigo 4.º O regulo do Forreah obriga-se por si e pelos individuos da sua raça, fulas-forros, a fazer derivar de preferencia o commercio para Buba sobre qualquer outro ponto da provincia, empregando a sua influencia junto do Futa para este fim, para o que fará policiar os caminhos, se necessario for, para dar garantias de tranquillidade ás caravanas que venham a Buba.

Este tratado de submissão, obediencia e vassallagem do regulo do Forreah, de 27 de outubro de 1882, obriga-o de facto a fazer derivar de preferencia para Buba o commercio sertanejo; mas este dever nunca se tornará effectivo, emquanto Mahmad-Paté e outros chefes de tabancas não receberem uma determinada quantia, que é a unica cousa que os move e commove, como a que estabeleceram os francezes no n.º 6.º do tratado de 5 de julho de 1881 com os almamys do Futa, que diz: «Les négociants français seront tenus de payer un droit fixe de 1.000 fr. (valeur payée en marchandises) à l'almamy par chaque maison de commerce, et un droit de 500 fr. en marchandises au chef du pays dans lequel ils établiront leurs factories.»

Forreah e Futa Djallon, no qual se instituia em seu artigo 9.º o seguinte: «Fica estabelecido que o commercio portuguez E ESTRANGEIRO NO INTERIOR SERÁ LIVREMENTE FEITO E GARANTIDA A SEGURANÇA DOS AGENTES, SUAS MERCADORIAS E TRANSACÇÕES EM TODO O FORREAH, sujeito aos regulamentos aduaneiros de importação e exportação em vigor na provincia.»

Que differença de procedimentos! Uns, os francezes, estabelecem que é prohibido a qualquer subdito de outro paiz o viajar e commerciar livremente no territorio Futa; nós, abrimos o Forreah a todo o commercio e garantimos até a segurança dos agentes e suas mercadorias!

Qual dos dois paizes terá rasão? Não sabemos, porém, o que é certo é que a França com o seu systema, mau ou bom, não discutimos, vae desenvolvendo de uma maneira notavel o seu commercio na Senegambia, e nós, com o nosso, vemos os redditos da provincia diminuirem consideravelmente, o que nos parece um symptoma bem desanimador para não dizermos aterrador.

O § unico do artigo 3.º do referido tratado diz: «Similhantemente um delegado dos mesmos regulos residirá em Bolama, como garantia da observancia do presente tratado».

Pois não reside tal! Nem na principal povoação do Forreah, que é Contabany, existe um delegado do governo adjunto ao regulo respectivo, nem a bandeira portugueza está arvorada n'aquella povoação. De maneira que os tratados feitos com os chefes indigenas serviram unicamente para enriquecer os archivos do ministerio do ultramar, e mostrar a nossa *fraqueza* aos chefes do Forreah! Esta é que é a verdade.

Nos annexos do tratado de 5 de julho tambem se lê: «L'almamy donne, en outre, en toute possession aux français les territoires suivants où ils pourront construire des postes: 1e Kantora sur la rive gauche de la Gambie; 2e Le Forreah, etc.» Que Forreah será este?

O artigo 3.º e esta parte do annexo é grave pelas complicações que póde originar, e deve ser meditado.

O Forreah, como todos sabem, está governado por um regulo que obedece a Mudi-Yaiá, que a seu turno é vassallo, ou cousa muito similhante, dos almamys do Timbo, chefes supremos do Futa-Djallon, e este paiz parece estar sob o protectorado da França até ao meridiano dos 16º O. de Parîs, aonde terminam os territorios considerados portuguezes pelo tratado de 12 de maio de 1886.

O Forreah não está evidentemente em territorio Futa, e o citado artigo 3.º parece referir-se unicamente a esse estado; mas, sendo o seu chefe um delegado do almamy, este poderoso monarcha, francez

por convenção ou por conveniencia, não se lembrará um dia, instigado pela cobiça[1], enviar as suas hostes aguerridas (como já fez quando mandou assassinar Bakar-Kidaly, chefe do Forreah), commandadas por Mudi-Yaiá em pessoa, primeiro expulsar o chefe Mahmad-Paté, nomeado contra sua vontade, e depois isolar-nos em nossas praças, prohibindo completamente o transito de portuguezes por aquellas regiões, consideradas por elle almamy provincias do Futa, destruindo-nos ainda o pequeno commercio que temos e obrigando todos os seus subditos ou quaesquer outros indigenas a negociar *sómente* com os pontos occupados pelos negociantes francezes?

Parece-nos que assim succederá, e então a prophecia de um illustre personagem será inevitavelmente realisada — a Guiné em pouco tempo pertencerá *unicamente* á França!

Nomeou-se, é certo, uma commissão para officialmente delimitar a provincia da Guiné, mas o seu fim occulto não seria aquelle que mais convinha á França depois da occupação de Zeguinchor — estudar a derrota para Kadé por caminhos mais curtos e faceis, e que terminassem n'um ponto accessivel ás embarcações de cabotagem?

A derrota lá está traçada na carta por M. Brosselard, e o porto escolhido é Kandjiafará, que brevemente será um dos pontos mais commerciaes da Senegambia.

A realidade excedeu todas as esperanças d'aquelle illustre funccionario, e a sua alegria foi tamanha que não pôde occultal-a na sua monographia, quando diz: «Kandjiafara bénéficiara alors complétement du commerce que existait autre fois dans le rio Grande de Bolola et qui se chiffrait par des millions. Cette escale aura en outre l'avantage de continuer la traite avec le Fouta-Djallon, pendant la saison de l'hivernage, alors que le Gêba, le Combidiah (Combilham), le Cassini, le rio Nunez, le Pongo et la Mellacorée ne sont plus accessibles aux caravanes de l'intérieur.» E mais adiante: «Ces deux escales (refere-se a Dubreka e Kandjiafará) sont en effet les seuls qui soient reliées avec le Fouta-Djallon par des routes en pays montueux, toujour sec et jamais innondé».

Aqui está explicada tambem a rasão por que nos *cederam,* como dizem, o Cassini e Combilham, e instaram tanto pela delimitação da Guiné. Tinham apenas Dubreka aonde, no inverno, podiam ir as caravanas; depois da delimitação têem mais Kandjiafará e a estrada para Kadé em territorio enxuto, cortada de innumeras ribeiras de excellente agua potavel, e aonde os beafadas não podem estender as suas desastrosas correrias.

[1] Veja-se a nota da pag. 11.

A estrada para Buba tambem é boa, tambem é transitavel na estação chuvosa, mas o commercio fugiu d'aquella praça, e porque?

Talvez podessemos averiguar estes e outros factos espantosos, se quizessemos revolver os arcanos mysteriosos da historia das explorações na Guiné!

Que os explorados, esses... conhecemos nós bem de perto!

*
* *

Como dissémos, os membros da commissão franceza estavam doentes, Bacellar demorava-se, a epocha das chuvas approximava-se, e o medico instava pela nossa partida de ponto tão insalubre.

Resolvemos, pois, partir, para o que se organisou uma pequena caravana composta de quatorze pessoas: o meu creado Maia, um cozinheiro, dois soldados, o cabo Marques e nove carregadores com o material e bagagens indispensaveis.

Moura Cabral ficaria em Kandjiafará á espera de Bacellar, e partiria depois o mais rapidamente possivel para Damdum, aonde eu permaneceria até á sua chegada.

FIM DA PRIMEIRA PARTE

SEGUNDA PARTE

I

Partida para o interior — Atacados pelas abelhas — O rio Cogon — As fortificações gentilicas — Lenda de Mahmad-Jolá — Kumataly — Um recadeiro.

A 1 de março de 1888 as duas commissões delimitadoras portugueza e franceza, partiam de Kandjiafará para o interior, a fim de determinarem o curso medio dos rios Cogon e Kolibá, e M. Galibert para Bissau para fazer conduzir a Geba a carga e mantimentos pertencentes á expedição franceza.

Aproveitando o ensejo de M. Galibert ir áquelle presidio, roguei-lhe a fineza de adquirir para nós alguns mantimentos e outros artigos que nos poderiam ser precisos, e officiei aos commandantes militares de Buba, Bissau e Geba, solicitando toda a protecção e auxilio ao enviado francez, como se fôra eu proprio, auxilio que lhe foi prestado da m lhor vontade, porquanto o commandante militar de Bissau afretou a chalupa *Jean Baptiste* por 120$000 réis para levar a carga das duas expedições, e o commandante militar de Geba abonou e sustentou durante os dias que M. Galibert ali esteve, os seus carregadores, laptots, etc.

Na noite de 1 de março dormimos em Sarah-Handel, povoação aberta e pequena, a qual abandonámos no dia 2 de manhã, para nos dirigirmos a Kumataly.

Cerca das nove e meia horas da manhã alcançámos a ribeira Queúel, ribeira de uns 3 metros de largura no tempo secco, fundo pedregulhento e agua limpida, magnifica, sempre corrente. Vae desaguar ao Cogon e nasce ao N. de Tansojo.

Quando chegámos á margem direita d'esta ribeira e assentava o pé em uma ponte improvisada pelos carregadores, assisti á primeira parte de um espectaculo ao mesmo tempo interessante e afflictivo!

As abelhas tinham atacado a caravana, e era forçoso ceder-lhes o acampamento, que ellas disputavam com pertinacia!

De repente desapparecem, e, julgando eu a occasião propicia e o

incidente acabado, atravesso a ponte, e o Maia toca o burro para o outro lado.

Ainda não tinha chegado perto de M. Brosselard, e já as abelhas voltavam a atacar-nos com mais furia e em enxames mais numerosos!

O burro, completamente coberto d'aquelles terriveis hymenopteros, saltava, corria, deitava-se no chão, espojava-se, levantava-se para se tornar a deitar, coitado, parecia doido! Nós todos corriamos em diversas direcções, fugindo para longe. Um fula, porém, agarra-se a mim e segura-me com toda a sua força, e falla-me na lingua do paiz, que eu não comprehendia. Empurro-o, para me livrar d'elle, e fugir das abelhas. Larga-me, cambaleia, mas não desiste do seu intento; agarra-me outra vez e atira-se ao chão, arengando, e fazendo signaes para me deitar e cobrir.

Comprehendi então o que o fula queria, e, deitando-me junto d'elle, cobrimos a cabeça com o *dondoió*. Em seguida começou a fazer um grande monte de folhas seccas, de que o solo estava litteralmente atapetado, e largou-lhe fogo. Mais alem, por toda a parte, ouvia-se o crepitar das fogueiras, e o fumo, elevando-se em negras e graciosas espiraes, afugentou aquelles importunos insectos.

D'esta batalha todos mais ou menos saíram mal feridos. Eu tinha apanhado duas valentes ferroadas, uma no pescoço, outra n'um pulso, e fui dos mais felizes, graças ao artificio ensinado pelo fula, um dos carregadores da expedição portugueza.

Depois do almoço, eu e M. Brosselard, fomos em passeio scientifico visitar o rio Cogon, que distava do nosso acampamento cerca de 2 kilometros.

É um formoso rio o Cogon! As suas margens altas de mais de 3 metros são tapadas por densa vegetação e arvores seculares. Deve ter, n'este logar, uns 200 metros de largo e ser bastante profundo, pois mesmo na margem não teria menos de 2 a 3 metros.

A agua, de uma limpidez notavel, deixava apreciar centenas de peixes de especies pouco vulgares, e ao longe, o resfolegar dos hippopotamos, indicava abundancia d'estes monstruosos pachydermes.

A corrente, apenas sensivel, era cortada em todas as direcções por enormes jacarés, que nos olhavam admirados, e quem sabe mesmo se antegosando algum pensamento terrivel a nosso respeito!

Mataram-se algumas rôlas e perdizes cinzentas, que occultas na palha de mais de 1 metro de altura, se levantavam em grandes bandos, quando nos presentiam.

A caça, tão abundante n'estas regiões, seria um recurso importante para o explorador faminto que percorresse zonas tão desprovidas de mantimentos, como esta é, se o papear dos carregadores, o ruido das

palhas seccas e outros rumores proprios de uma grande caravana em marcha, não afugentasse as aves, os antilopes, e até algumas feras! E dizemos algumas feras, por ignorarmos se o leão e o rhinoceronte se afastam do seu caminho, visto na Guiné não haver esta especie de animaes — e ainda bem!

Para se caçar é indispensavel o silencio, e o silencio era impossivel obter. Todavia, quem podér dispor de tempo, e queira distanciar-se do acampamento, póde matar dezenas de rôlas e pombos verdes, antilopes de especies variadas, perdizes, pintadas, e tambem algum lobo ou panthera, animaes muito vulgares no centro da Guiné. Comtudo será prudente não se aventurar sósinho n'estas excursões cynegeticas, porque tambem póde encontrar o elephante, e este animal no estado selvagem, não é tão bondoso como geralmente se presume.

*
* *

Ás duas horas e trinta minutos (p. m.) levantámos o acampamento e abalámos para Kumataly, povoação importante e fortificada.

As fortificações do gentio na Guiné são extremamente curiosas. As habitações ou cubatas são dispostas circularmente. Em torno d'ellas construem uma especie de muralha com altos e grossos troncos de arvores das especies mais resistentes, pau carvão, pau ferro, cibes, etc., e a 2 metros pouco mais ou menos de distancia e pela parte de fóra, uma segunda estacaria de troncos mais delgados e menos unidos, mas coberta de ramos de plantas espinhosas. Grossos portões de madeira fecham estas tabancas, e os caminhos que dão serventia ao interior da praça são tão complicados e cheios de obices, que se um estranho atrevido ousar entrar por algum d'elles, sem perfeito conhecimento d'aquelles labyrinthos, jamais saírá do espaço comprehendido entre as duas paliçadas por mais esforços que faça.

Comprehende-se que nas guerras gentilicas a mortandade seja tamanha, como referem os proprios indigenas, porque, sem artilheria para romper estas muralhas, tão resistentes como se fossem de pedra, têem de empregar o machado e o fogo, e ainda mesmo que estes ataques sejam feitos em noites escuras e por surpreza, a tão curta distancia os assaltantes são perfeitamente visiveis para os defensores, que os fuzilam á queima roupa ou fazem prisioneiros.

Tudo, porém, nos leva a suppor que estas tabancas, assim construidas e ainda com um fosso interior para abrigo dos defensores, são consideradas inexpugnaveis, e que os gentios só atacam povoações abertas ou mal defendidas.

No nosso caminho encontrámos nós duas pequenas tabancas arra-

sadas, e algumas povoações destruidas. Uma d'ellas, Iursala, marcada na carta, ainda fumegava! Os beafadas haviam-n'a incendiado dias antes da nossa passagem, saqueado e feito numerosos prisioneiros para escravisar, como é de uso entre elles.

Quando os habitantes das povoações abertas ou de pequenas tabancas sabem da approximação do inimigo, abandonam immediatamente as suas cubatas, e vão recolher-se a outras tabancas mais fortes da mesma tribu, levando comsigo o gado, mantimentos e os utensilios domesticos, constantes de alguns vasos proprios para cosinhar, e... mais nada!

E já que fallámos nos beafadas ou beafares, como alguns escrevem, vem talvez a proposito dizer o que sabemos ácerca de Mahmad-Jolá, o chefe de uma tribu que tanto concorreu para o abandono das feitorias do rio Grande.

Conta-se que em certa occasião, Mudi-Yaiá, fazendo guerra aos beafadas, aprisionára bastante gente, e entre ella uma creança de seus nove ou dez annos, viva, intelligente, sympathica.

Mudi-Yaiá affeiçoou-se a essa creança, e levou-a para a sua companhia, educando-a a seu modo, e dando-lhe mais tarde uma graduação ou logar importante nos seus exercitos—cabeceira, talvez.

Annos depois esta creança, já homem feito, quando entrava em qualquer conflicto gentilico, tinha sempre o ensejo de se distinguir, já pelo seu valor pessoal, já pela pericia com que dirigia as suas hostes ou *mangas;* e Mudi-Yaiá, satisfeitissimo com o seu pupillo, enchia-o de presentes e até de mimos.

Um dia os beafadas atacaram os fulas. Feriram-se grandes combates, arrasaram-se muitas tabancas e fizeram-se numerosos prisioneiros de parte a parte.

A sorte d'esta vez foi favoravel aos fulas, e Mahmad-Jolá haviase distinguido, como sempre, nos recontros em que entrára.

Mudi-Yaiá, exultante de alegria, elogia-o em presença dos grandes e cabeceiras, e conta-se que n'essa occasião solemne lhe dissera:

—Bateste-te como um valente, e pena é que sejas um beafada! E contou lhe o que acima referimos.

Mahmad-Jolá ouviu a sua triste historia e a dos seus, silencioso e com as lagrimas a marejar-lhe os olhos, e foi, dizem, n'essa occasião, que concebeu o arrojado plano de fugir e apresentar-se ao regulo dos beafadas, seu legitimo rei e senhor!

Logo que pôde, abandonou Mudi-Yaiá que odiava desde aquelle momento, apresentou-se ao chefe dos beafadas, narrou-lhe a sua historia, e, offerecendo o seu valor, a sua pericia na arte da guerra, jurou tambem morrer ou exterminar a maldita raça fula!

Outros contam, e esta versão é a mais provavel, que Mahmad-Jolá era um fula educado por Mudi-Yaiá e não um beafada. A negra ingratidão, porém, e a ambição do poder, levaram-n'o a tentar contra a vida do seu chefe, protector e amigo, o que não pôde realisar, fugindo em seguida para os beafadas para não ser agarrado e decapitado!

Como quer que seja, o que é verdadeiro é que este fula ou não, d'essa epocha para cá sempre commandou os exercitos beafadas n'aquellas guerras rapaces e exterminadoras, e ora vencido, ora vencedor, todos os annos dirige uma ou mais correrias em territorio fula.

Nós inclinamo-nos á segunda hypothese, porque Mahmad-Jolá é um selvagem na accepção mais lata d'esta palavra, atacava varias feitorias do rio Grande, por motivos futeis está claro, com o fim exclusivo de roubar, e até parece que mata, tão sómente pelo prazer de matar, como nos contaram os fulas nossos carregadores, indicando uma rapariga da comitiva com uma enorme cicatriz na testa!

Esta cicatriz, diziam elles, provinha de um golpe dado pelo proprio Jolá, que, em uma povoação fula acabada de tomar a ferro e fogo, se entretinha, a demediar creanças, suspendendo-as e segurando-as por uma perna, *emquanto os seus homens praticavam os maiores horrores!*

Aquella rapariga, mais feliz do que as outras creanças, desmaiára de medo no meio d'aquella medonha hecatombe, e elle, julgando-a morta, quiz decepar-lhe a cabeça, mas, errando o golpe, feriu-a na testa, fazendo-lhe horrenda brecha!

Quando acabaram de largar fogo ás cubatas, por não haver mais nada que roubar n'aquelle logar, tinto pelo sangue de tanta creança innocente e de alguns velhos que não poderam salvar-se fugindo, retiraram-se para irem mais alem atacar outras povoações e obrar eguaes proezas!

Foi depois d'este massacre, que as mulheres voltando para enterrar e chorar os seus, e salvar o que podessem das ruinas ainda fumegantes das suas habitações, notaram que a creança ainda vivia, e, tomando-a em seus braços, levaram-n'a comsigo para outra povoação.

Curou-se, graças aos curandeiros fulas, e Maly é hoje uma bella rapariga de seus quatorze ou quinze annos, que treme e perde a côr, ao ouvir pronunciar o odiado nome do primeiro cabo de guerra dos beafadas — Mahmad-Jolá.

*
* *

Kumataly está situada em territorio francez e na margem esquerda do Talidiol, que vae desaguar no Cogon.

As margens d'esta ribeira, tapadas por impenetravel vegetação, defendem a povoação por este lado, emquanto que duplas paliçadas a protegem pelos outros.

De Kumataly enviei um recadeiro a Cabral, pedindo noticias de Bacellar, recordando-lhe que tinha de seguir o caminho de Damdum, para onde íamos partir brevemente, e informando-o do itinerario e recursos com que poderia contar, que não eram nenhuns!

II

Itinerario para Damdum — Explorações aos rios Cogon e Kolibá — Chega o Cabral — Partida para Damdum — Aspecto do paiz e informações — Mais explorações — Rio de Geba — Macaréo — Pontos a occupar.

A 7 de março abalámos para Chequeúel. A 8 pernoitámos na margem esquerda da ribeira Nhiantafará, e na manhã seguinte entrámos em Mahmad-Djimi, aonde resolvi esperar pelo Cabral, que me havia prevenido da sua partida de Kandjiafará.

A expedição franceza, por falta de carregadores, tinha deixado algumas cargas em Chequeúel, guardadas pelos seus *tirailleurs*.

M. Brosselard conta-me este facto, que eu ignorava, e pergunta-me se lhe posso ceder os nove carregadores que me acompanhavam, para irem áquella povoação buscar as suas cargas.

Satisfiz immediatamente os seus desejos, alegre por lhe podermos prestar mais este pequenino serviço.

Em mais duas viagens, os carregadores da expedição franceza e os nossos, trouxeram toda a carga para Mahmad-Djimi.

A 9 fomos, M. Clerc e eu, explorar o rio Cogon; e a 10, eu e M. Brosselard, o rio Kolibá.

A 11 chegou o Cabral, a 12 partiu a commissão franceza e a 13 abalámos tambem para Damdum.

Em Damdum, aonde já estava a commissão franceza, tivemos occasião de prestar outro pequeno serviço a M. Brosselard, emprestando-lhe o dinheiro necessario para contractar alguns carregadores para a sua viagem de regresso a Buba.

De Chequeúel para Mahmad-Djimi o aspecto do paiz começa a modificar-se. Já tivemos que subir um monte de 160 metros de altura acima do plan'alto em que caminhavamos, monte conhecido de todos os exploradores d'aquella região, e marcado em todas as cartas com o nome de Deballare.

Do cume d'este monte percebem-se os rios Cogon e Kolibá, e a ESE. serras elevadas e cobertas de arvoredo. Os terrenos alagadiços

desapparecem completamente, e a vegetação apresenta-se mais vigorosa e variada. Pégadas de elephantes e grandes antilopes abundam n'estas parágens.

A agua é magnifica, e a temperatura media menos elevada 21 graus centigrados.

Nas margens das ribeiras abunda a arvore da borracha, e nas collinas e planicies o pau carvão, o pau ferro, o pau sangue, o bambú e o algodoeiro silvestre.

Não vimos fructos, isto é, a banana, a laranja, etc., apenas o *monpataz,* que alguns dizem ser saboroso, e que nós achámos simplesmente detestavel.

Arroz quebrado e trigueiro (bom, pouco, mas tambem existe), milho pequeno e redondo, inhame, leite e manteiga de vacca saborosissima, são os principaes generos da sua alimentação.

Industria limitadissima e rudimentar. Tecem apenas bandas de algodão, de que fazem pannos para se cobrirem, e trabalham o ferro, fazendo alguns objectos grosseiros e imperfeitos.

A agricultura é pouco variada, limita-se aos generos indicados e d'estes mesmos semeiam pequenas quantidades para não attrahirem a cubiça das outras tribus e quiçá a dos seus.

Ha grandes manadas de gado bovino, algum lanigero e nenhum cavallar. Os burros eram para elles animaes desconhecidos, e comtudo dão-se bem, ao contrario do que acontece em Bolama, aonde não podem acclimar-se.

O viajante que tenha de percorrer estes territorios deve-se precaver e contar unicamente com os seus recursos. Difficilmente poderá obter gado e mantimentos para a sua gente, seja por que preço for, a não ser em Damdum, que é uma aldeia rica e muito povoada. Os seus habitantes são todos, ou quasi todos, escravos de Mudi-Yaiá, e aproveitam sempre as occasiões favoraveis para fugirem ao jugo d'aquelle poderoso tyranno, como aconteceu quando estavamos ali. A gente válida de uma aldeia abandonou-a de noite, sem se presumir sequer para onde tinham fugido!

Este facto obrigou Mudi-Yaiá a vir a Damdum, aonde chegou no dia immediato ao da nossa partida para Buba.

No caminho encontrámos depois algumas d'estas desgraçadas familias, que se dirigiam tambem para as bandas de Contabany.

*
* *

Damdum, note-se bem, é uma aldeia de captivos de Mudi-Yaiá, rica, abundante e esplendidamente situada.

Ali nos abastecemos de mantimentos para o regresso, a troco de contas de coral e sangue, missanga vermelha ou branca, dinheiro.

O chefe d'esta aldeia, *pedinchão* como todos os negros da Guiné, offereceu-nos uma grande e excellente cubata, coberta de adobe e até caiáda!

Sabendo, por experiencia propria, que estes importantes *figurões* nada fazem que não seja na esperança de condigna retribuição — bilha de azeite por bilha de leite — escolhi da pacotilha os objectos que mais lhes poderiam agradar, e entregando-lh'os, disse que tencionava demorar-me alguns dias em Damdum e mandar um presente a Mudi-Yaiá em signal da amisade que unia os dois paizes.

O chefe mostra-se agradecido e pergunta-me «se não seria melhor ir pessoalmente a Kadé levar os objectos que destinava a Mudi-Yaiá», e ajuntou: — «Ficaria muitissimo satisfeito por ver um portuguez na sua terra!»

Desculpei-me, dizendo que tinha ordem do meu governo para não ir mais alem, mas enviaria Ciré em meu logar.

Ibrahima, interprete da expedição franceza, partíra para aquella povoação, levando *de riches cadeaux,* e ordem de solicitar *soixante porteurs et des chevaux. Il faut d'ailleurs s'assurer de la bonne volonté du roi de Kadé*[1].

Ibrahima chega a Kadé primeiro que o nosso recadeiro, e tenta desacreditar-nos, o que não consegue, segundo nos affirmou Ciré.

Evidentemente, M. Brosselard não soubéra das *tolices* que Ibrahima espalhára na côrte d'aquelle potentado, aliás castigaria severamente o seu feio e incorrecto procedimento; nem nós nos queixámos d'elle, porque conhecendo tão de perto M. Brosselard, um caracter honesto e lealissimo, não podiamos acreditar nem sequer suppor, que este illustre official auctorisasse o seu interprete a propalar, sem vantagem, destemperos d'aquella ordem!

Dois indigenas, dizendo-se delegados de Mudi-Yaiá, foram a nossa casa saudar-nos, e constando-lhes que íamos mandar Ciré a Kadé entregar o modesto presente que destinavamos áquelle soberano, ambos se offereceram para o levar, offerecimento que deu origem a tamanhas complicações que foi precisa a interferencia do chefe da povoação.

Ciré, em conversa particular, aconselhava-nos a que não confiassemos cousa alguma áquelles homens, porque, dizia elle, vão roubar a maior parte dos objectos e dar ao rei sómente o que não podér deixar de ser, affirmando-lhe depois que o chefe da missão portugueza nada mais lhes entregára. Que o chefe da povoação era connivente no roubo, etc.

Os delegados, ignorando os conselhos que Ciré nos dava, diziam

[1] *Voyage dans la Sénégambie et la Guinée portugaise,* pag. 124.

que vindo elles expressamente cumprimentar a commissão, só a elles competia levar o presente ao seu soberano, de quem eram legitimos representantes.

Questão complicadissima, como se vê, e que ainda hoje não estaria resolvida, se eu não cortasse o nó gordio, declarando terminantemente que os enviados conduziriam a mala com o presente, e Ciré a respectiva chave dentro de uma carta que escreveria a Mudi-Yaiá.

Acceitaram o alvitre, e resolveram partir para Kadé n'aquella mesma tarde.

Ciré, quando se despediu, disse-me, chorando como uma creança, que nunca mais o tornaria a ver porque seria assassinado no caminho para lhe roubarem a chave, confissão que devéras me contristou e ia fazendo annullar a minha resolução.

Para o animar, e tranquillisar o nosso espirito, mandei immediatamente chamar o chefe da praça e na sua presença lhe manifestei os meus receios, e disse que se acontecesse algum desastre a Ciré, iria pessoalmente a Kadé narrar tudo a Mudi-Yaiá.

O chefe da praça garantiu que ninguem se atreveria a assassinar o nosso guia, e, *pelo sim pelo não,* mandou quatro fulas armados e da sua confiança acompanhar Ciré, que partiu mais satisfeito.

*
* *

No dia 15 fomos determinar as posições geographicas do Cogon, rio que já conhecemos, e no dia 16 o Kolibá.

Corubal, Kolibá, Kokoli e Koli são differentes nomes do mesmo rio, dados nas diversas zonas por onde corre.

É sempre um grande rio de 200 ou 300 metros de largura. Passa por Kadé, e dizem nascer em umas altas montanhas do Futa-Djallon; é fundo, navegavel muitas milhas pelo sertão dentro e despenha-se de 4 metros de altura proximo de Consinto.

Ha dois pequenos rapidos pouco distantes d'esta formosa catarata, e este rio vae misturar as suas aguas crystallinas com as do Geba, que póde muito bem ser o proprio Corubal.

Não communica com o rio Grande de Bolola, como tivemos occasião de verificar, e se suppunha antes da nossa viagem áquella região.

De Mahmad-Djimi para o Kolibá não ha vereda trilhada pelo pé do homem, caminha-se atravez do matto que, facto notavel, póde considerar-se dividido em tres zonas distinctas, attenta a natureza da vegetação que n'ellas predomina, sendo a primeira de gramineas, a segunda de bambús e a terceira uma floresta virgem cheia de plantas espinhosas, nas quaes rasgámos as carnes e deixámos pedaços de fato!

Mais de uma hora de sabre ou machado em punho gastámos a atravessar esta floresta, povoada de cynocephalos que nos seguiam, saltando de ramo em ramo, e dando guinchos atroadores!

O rio de Geba, como escrevemos em outro logar, está traçado tão exactamente quanto possivel até ás embocaduras do Corubal e Geba, propriamente dito; d'ahi aos limites provaveis differe muito do trabalho do sr. Barbosa, que não podémos obter. Todavia, a situação de Geba parece-nos boa, porquanto Lopes de Lima diz: «Entre Geba e Farim ha communicação facil, sendo a distancia entre os dois presidios, 18 leguas, de que as 12 se andam em Canôas pelo rio Farim (algum braço d'este rio?) até á aldeia de Tandegú, e as 6 por terra de Tandegú a Geba».

Este rio é navegavel para grandes embarcações sómente até á Pedra Agulha, por causa dos bancos de areia que existem 30 milhas pouco mais ou menos acima da sua foz, deixando apenas um estreito canal por onde podem passar duas canoas a par. Esta navegação é perigosa, como diz Alvares de Almada, «por causa da agua do Macaréo, que he encher este rio lá em cima com tres marés sómente. Estando a maré vasia, dando tres mares fica preamar de todo; e antes de virem estes mares se ouve roncar hum grande espaço, e mette medo ás pessoas que nunca virão isto».

Affirmam todos os habitantes d'aquella região, e Lopes de Lima, que o phenomeno do Macaréo só tem logar nas grandes marés da conjuncção da lua, phenomeno que elle explica da seguinte maneira: «Os bancos de areia occupam um bom espaço do rio, e como são mui altos represam ali a maré por tres horas», findas as quaes tres grandes vagas ou mares galgam por cima das corôas, *continuando a enchente por mais tres horas,* e não ficando logo preamar de todo, como diz Alvares de Almada.

Apesar, porém, d'este perigo para as embarcações miudas, os sinistros são poucos ou nenhuns, e o rio é muito frequentado por barcos dos negociantes e canoas indigenas.

Algumas lanchas do estado, a *Honorio,* a *Cassini* e outras, vão muitas vezes a Geba em serviço da provincia, e não me consta ter havido nenhum desastre proveniente do Macaréo, que ainda assim é para temer.

*
* *

Para mim é ponto de fé que o futuro da Senegambia portugueza está ligado a este rio. Geba e Damdum são pontos estrategicos e importantes do sertão, e, se fossem convenientemente guarnecidos e defendidos, assim como Sambel-Nhantá, S. Belchior e mais alguns no

Corubal e Kolibá, o commercio, á sombra d'essa protecção, havia de desenvolver-se rapidamente, e Bissau poderia ser, em um futuro não mui remoto, o emporio d'aquella rica e extensa região.

Mahmad-Paté, irmão de Bacari-Guidali, mandado assassinar em 1886 por Mudi-Yaiá, domina todo o territorio entre Geba e Damdum, e não consente que os fulas de Yaiá, seu inimigo, viajem n'este paiz.

Sabemos esta circumstancia porque tambem desejámos seguir de Damdum para Geba, mas os fulas, nossos carregadores, declararam terminantemente que não nos acompanhariam, se nós insistissemos n'aquelle itinerario.

Ora se nós tivessemos a habilidade de promover a paz entre aquelles dois potentados, e conseguissemos estabelecer um posto militar em Damdum, o commercio que por ali passa e que é muito não poderia derivar-se uma grande parte, senão todo, para Geba, principalmente no tempo secco?

Talvez.

Os pontos a fortificar na Guiné — e para isso é que seria necessario o tal esforço inaudito — e a proteger efficazmente seriam, salvo melhor opinião, Farim, Geba, Buba, Damdum e, portanto, Bolor, Bissau e Colonia no rio Grande de Bolola. Alguns pontos intermedios, taes como S. Belchior e Sambel-Nhantá no rio de Geba; Gam-Pará, Ugui, Dembajau e Dembal no Corubal e Kolibá, e Cacheu no rio do mesmo nome.

Ainda se poderiam occupar a aldeia de Amadu-Bubú e Biquese, no rio Cassini, e explorar as ilhas de Jatta, Bussis, etc., que nos dizem ser fertilissimas; mas, sem lanchas a vapor bem armadas e apropriadas para aquella difficil e perigosa navegação, nada se deve tentar, se quizermos evitar algum tremendo desastre, similhante ao de Bolor, onde foram massacrados dois officiaes, trinta soldados e mais de duzentos habitantes affeiçoados ao nosso governo, pelos gentios fellupes de Jefunco, Gim e seus alliados.

III

Os fulas recusam acompanhar a commissão para Geba — Bacellar parte para Buba encarregado de arranjar alojamentos para as commissões franceza e portugueza — Partida da commissão portugueza — Ataque das formigas — Engulo uma sanguesuga — Remedio infallivel — Saímos de Saála — Chegada a Contabany.

Era nossa intenção partir de Damdum para Geba, tinhamos até estudado o itinerario e dado as convenientes ordens n'esse sentido, porém os carregadores fulas recusaram-se a acompanhar-nos com medo de serem feitos prisioneiros pela gente de Mahmad-Paté (não confundir com o seu homonymo Mahmad-Paté-Bolola), ou peior ainda, degolados!

Alem d'isso os caminhos estavam destruidos e as povoações arrasadas. Não podiamos contar com mantimentos nem carregadores, e forçoso seria escolher outro caminho, e o de Buba offerecia todas as vantagens.

Completamente de accordo com M. Brosselard na modificação obrigada do primeiro itinerario, propozemos a Bacellar partir dois dias antes da commissão franceza para ter tempo, em Buba, de solicitar ao commandante da praça alojamentos para as duas expedições, e caso esta auctoridade não podesse satisfazer o nosso pedido, alugar as casas e armazens que julgasse apropriadas áquelle fim. Acceitou este pesado encargo e partiu effectivamene no dia combinado.

Ás duas horas da tarde de 18 abalava a commissão portugueza de Damdum. Na vanguarda da extrema linha de carregadores, levada por um cabo de caçadores, tremulava a bandeira nacional, já desbotada pelo sol ardente de ignotas paragens e rota pelos agudos espinhos das florestas, mas respeitada por todos e testemunha insuspeita de que nunca se praticára um acto indigno ou menos correcto![1]

[1] Le lieutenant de vaisseau d'Oliveira, pour des raisons qui n'ont pas leurs place ici, dut trop se multiplier; il eut trop à souffrir et commandait trop la sympathie pour que justice lui soit refusée. C'est, je crois, répondre au sentiment de mon chef et de mes compagnons que de le dire ici: d'Oliveira, à lui seul, put te-

Á tarde acampámos na margem direita da ribeira Tucoman ou Jamcombidje, ribeira que passa perto de Damdum e vae desaguar ao Cogon.

No arvoredo frondosissimo de suas margens abundam os macacos-cães, que toda a noite nos incommodaram com os seus guinchos, tão similhantes ao latir dos cães que, muitas vezes, julgámos ouvir estes animaes.

Na manhã seguinte abalámos para Mahmad-Djimi, aonde pernoitámos.

A 20 fomos acampar na ribeira Nhiantafará, uma das mais formosas que vimos, não só pela limpidez de suas aguas, sempre correndo em fundo de areia grossa, mas tambem pela belleza das suas margens cobertas de variadissima e ridente vegetação, e arvores collossaes, aonde se occultam milhares de serpentes das especies mais perigosas.

Fogueiras enormes espalhadas pelo acampamento e conservadas durante a noite, afastaram para longe esta perigosa vizinhança, e quiçá a approximação de alguma fera que estivesse habituada a vir dessedentar-se n'aquelle formoso logar.

D'aqui partimos para Saála. Á noite chegámos á ribeira Maiamaia, aonde resolvemos pernoitar. Esta ribeira é funda, o seu leito de vasa molle e éscuro, a vegetação espessa e debruçada sobre a agua, dá-lhe um aspecto sombrio e triste.

É na margem direita d'esta ribeira que a estrada de Kadé se bifurca em dois caminhos diversos, um em direitura a Buba, e outro a Kandjiafará, e foi n'este local que assentámos o acampamento.

Alta noite fomos acordados pelos gritos da nossa gente. Quando abrimos os olhos ficámos surprehendidos com o que se passava no acampamento!

Os carregadores semi-nús, as raparigas fulas, o Maia, todos emfim, mal allumiados pela chamma vacillante das fogueiras, pareciam dansar uma dansa desesperada, infernal, acompanhada de gritos e movimentos desordenados!

Não pude conter o riso, e assentado no meu leito de viagem, interroguei os mais proximos.

Ninguem me respondeu!

Alguns indigenas, correndo para as fogueiras, fazendo esgares, dando saltos, gritando, largando a lenha para se esfregarem e sacudirem, tomando-a novamente chegavam finalmente ás fogueiras que, alimentadas com grossos e seccos troncos, bem depressa illuminaram o

nir haut et fier le drapeau dont il avait l'honneur à charge; il était la synthèse vivante des traditions et des gloires qui suffisent à immortaliser le Portugal. (*En Sénégambie*, par F. Galibert.)

campo de batalha! Foi então que pude comprehender e ver o que se passava.

Perto do meu leito movia-se um grosso cordão formado por milhões de formigas. No seu caminho, sempre em zigue-zague, encontraram deitado um desgraçado carregador, que atacaram com violencia; elle acorda, e levantando-se rapidamente, rompe o cordão das formigas que, furiosas, se lançaram sobre tudo e todos quantos encontraram!

Felizmente, a scena passára-se a alguns metros de distancia, e apesar de caminharem perto do meu leito, nenhuma se lembrou trepar sobre elle, de maneira que da cama vi tudo e pude aconselhar que se afastassem das formigas, em vez de tentar matal-as que as deixassem seguir livremente o seu caminho, e no local aonde estivessem mais espalhadas deitassem cinza quente. Assim se fez, e uma hora depois todos dormiam o somno dos... fatigados pelas marchas forçadas em climas abrasadores!

No dia seguinte entrámos em Saála, e ahi resolvemos descansar um dia.

O chefe de Saála regressára á povoação sem encontrar o filho e seu escravo que, uns seis dias antes da nossa chegada, tinham ido caçar para o matto. Suppõe-se que foram mortos por algum elephante.

O chefe de Saála recebe-nos bem, manda despejar duas cubatas para nós ficarmos, e até nos faz um favor que jamais esqueceremos, e vamos narrar.

Quando chegámos a esta aldeia mandámos á ribeira encher um garrafão de agua, e como viesse muito fresca e estivesse sequioso, despejei uma porção n'um copo de ferro esmaltado e bebi sem olhar, contra o meu costume. Immediatamente senti uma grande picada na pharinge, e como que um objecto ali agarrado; corro para uma especie de alpendre proximo aonde estava Moura Cabral a conversar com o chefe e mais indigenas, e, sem nada lhes dizer, tomo um pouco de licor de Kermann e gargarejo! Nada! Repito a operação e a dôr não desapparece, bebo alguns goles a mesma cousa! O chefe que assistia, espantado, a esta scena muda, pergunta-me o que tinha.—Não sei, lhe respondi eu, bebi agua da ribeira, e supponho que tenho agarrado á garganta um grande bicho.

O homem sorri-se, faz signal para socegar e esperar, e desapparece. Passado pouco tempo volta trazendo na mão a metade de uma cabaça com uma agua acinzentada, cheia de grumos escuros, mal cheirosa e repugnante, e entregando-m'a, convida-me a tomar aquella poção. Francamente, o estomago tocou logo a rebate, e eu sem reflectir recusei! O chefe escandalisa-se, e chamando o seu *herdeiro* apresenta-lhe a cabaça, que elle leva á bôca, bebendo metade approximadamente do seu conteúdo.

Comprehendendo perfeitamente o que aquillo queria dizer, expliquei-lhe que recusára tão sómente por me repugnar e não por medo, e para lhe provar o que dizia levei a cabaça á bôca e bebi o resto d'aquella beberagem. Mas, oh caso maravilhoso, logo ao segundo gole senti desprender-se da garganta o quer que era, ficando-me apenas uma impressão dolorosa que durou algumas horas.

O bicho, que se havia agarrado á pharinge, era uma sanguesuga, e o remedio um soluto de sabão indigena!

Creio que qualquer sabão serve para fazer a tal beberagem, e como ha sanguesugas nos rios, e muita gente bebe agua d'estas proveniencias, ahi fica indicado o remedio para quem precisar e se veja em identicas circumstancias.

*
* *

Na manhã seguinte partimos para Contabany.

É formosissimo o sertão de Buba!

Quem vê a Guiné de fóra, e conhece sómente os seus mangaes e os lodos das suas extensas planicies, morbificas e pestillenciaes, não póde sequer imaginar as bellezas que o seu interior encerra.

Cursos de agua crystallina correm em todas as direcções e sentidos; grandes manadas de gado vaccum pastam socegadamente a erva viçosa e fresca de seus vastos prados, matisados pelas côres variegadas de mimosas boninas; campos cultivados pela mão da mulher africana que, com o filho ás costas e vergada sob o peso das cestas cheias de maçarocas de milho, lá vae caminho da povoação; florestas impenetraveis aonde abundam o ebano, o mogno, o pau sangue e tantas outras madeiras apreciadas na Europa; caça variada e em prodigiosa quantidade, emfim, um encanto para quem pela vez primeira pisa o interior do tão cubiçado continente negro!

E dizem ser pobre a Guiné!

Pois será pobre um paiz aonde a vegetação é tão vigorosa e rica; aonde ha milhares de cabeças de gado bovino e lanigero; aonde vive o elephante em numerosos rebanhos; aonde ha mel, cera e oiro nativo; aonde a arvore da borracha é vulgarissima, e como que a completar todo este explendor, rios enormes e navegaveis por onde se podem conduzir todas estas riquezas ás suas capitaes?

Não, não póde ser! A Guiné é rica, muito rica, mas... desconhecida, e tanto basta!

*
* *

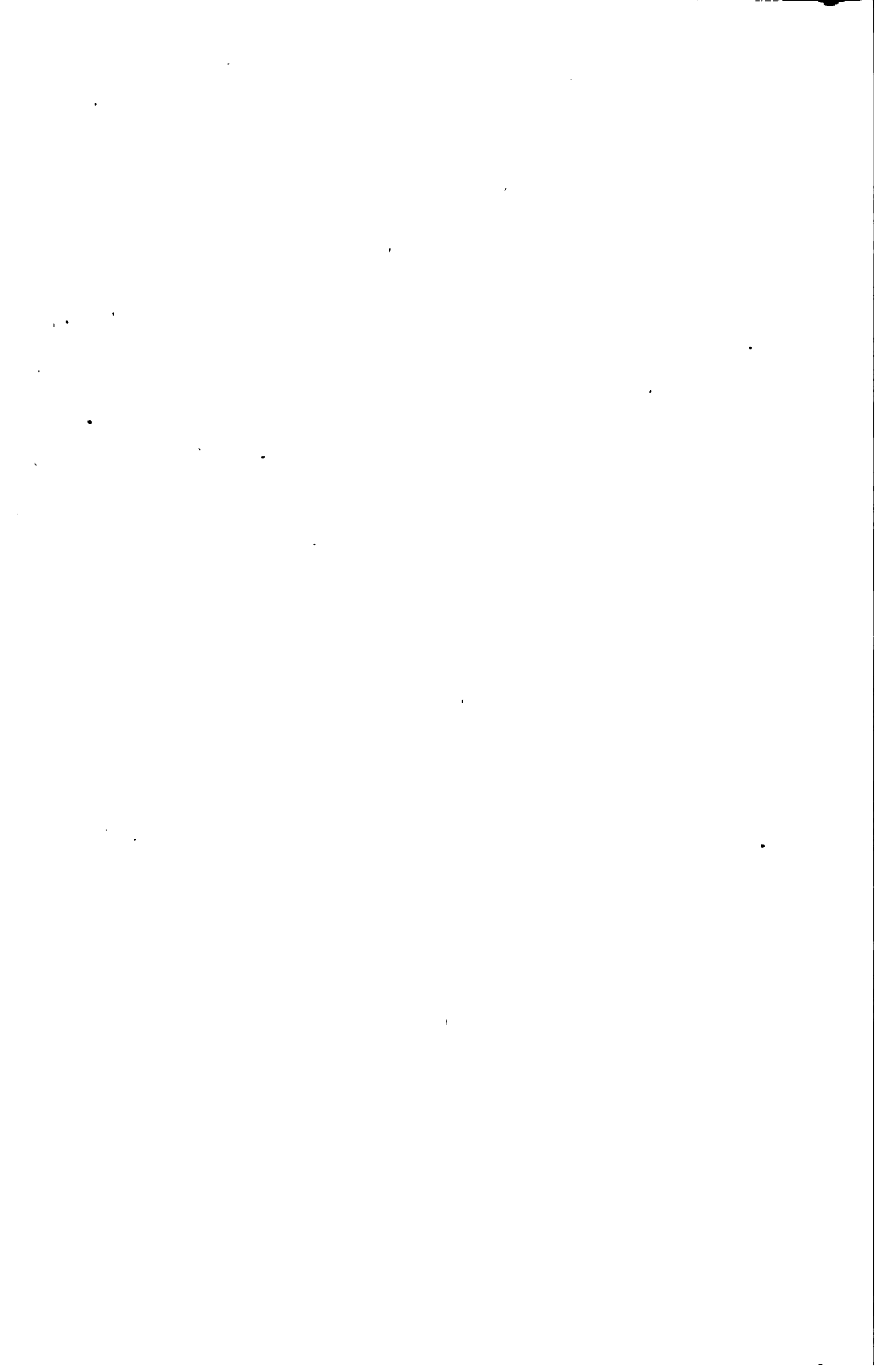
Para chegarmos ao pôr do sol a Contabany tivemos que andar n'esse dia cerca de 22 kilometros.

Contabany é a maior povoação do Forreah. Está situada na margem direita do Gunoba, que vae lançar-se no Kolibá a uns 10 kilometros de distancia.

O chefe d'esta povoação estava ausente, partíra com Mahmad-Paté para Buba.

O chefe *interino* da povoação veiu saudar-nos.

Aqui contratámos alguns carregadores para substituir os que tinham vindo de Damdum, e umas dezoito raparigas.

Comprámos dois bois e algum arroz para reforçar os mantimentos, que íam desapparecendo com rapidez assustadora, e na tarde de 24 de março abalámos para Chicambilo.

IV

Marcha para Kolibuiá — Exigencias dos carregadores fulas — Novo contrato — Incidente grave — Um enviado de Mudi-Yaiá — Partida de Guidali — Chegada a Kolibuiá — Bolola — Partida para Buba.

Em Contabany tinhamos contratado com o chefe de praça interino pagar pezo e meio (1$440 réis fracos) a cada homem, e um pezo a cada rapariga, para nos levarem alguns volumes até Buba.

Feito o contrato abalámos para aquelle presidio.

Nos primeiros dias de viagem correu tudo pelo melhor no melhor dos mundos possiveis; porém, ao saírmos de Chicambilo a alegria tinha desapparecido, as raparigas íam caladas, contra o seu costume, e os carregadores fulas, sendo sempre os primeiros, os da vanguarda, eram agora os ultimos, o que se tornava verdadeiramente notavel por ser a vez primeira que tal acontecia.

De quando em quando os carregadores fulas arriavam as cargas e assentando-se sobre ellas, discutiam acaloradamente algum assumpto importante e com que nem todos concordavam, porque ainda gesticulando e berrando, levantavam-se, punham as cargas á cabeça e partiam.

Mais adiante repetia-se a mesma scena, emfim, passava-se alguma cousa de extraordinario que eu não podia comprehender.

De repente, param e pousam as cargas no chão. De entre elles saíram uns cinco mais idosos, e declaram terminantemente que não continuariam a marcha, se nós não pagassemos dois pezos e meio a cada rapariga e tres pezos e meio a cada homem, pagos pezo e meio a cada um no primeiro descanso e o restante em Buba!

Ouvindo, admirados, esta nova proposta, comprehendemos immediatamente a velhacaria dos negros e a rasão por que haviam descansado tantas vezes. Quizeram distanciar-se e distanciar-nos dos carregadores permanentes e soldados, que caminhavam apressados, sem se lembrarem que nós ficando sósinhos com aquelles patifes podiamos ser roubados, e até assassinados se resistissemos!

O Maia costumava sempre marchar na minha retaguarda ou ao meu lado, e por isso consegui dizer-lhe desfarçadamente, e sem que ninguem ouvisse, que continuasse a caminhar o mais depressa possivel pelo trilho da caravana e voltasse com os carregadores armados e soldados, pois a situação em que nos encontravamos não era das melhores!

Maia correu a chamar a nossa gente, que constava, alem dos carregadores desarmados, de dez soldados e vinte grumetes (carregadores), armados com as snyders, que haviamos requisitado em Bolama.

Para justificar o seu pedido os fulas deram umas rasões quaesquer, ás quaes nós objectámos que não dariamos nem mais um real, visto que os contratos tinham sido feitos em Contabany na presença e por intermedio do chefe, e se não haviam ficado satisfeitos com o salario ajustado, ali seria occasião opportuna de fazer quantas reclamações quizessem e não agora, longe de Chicambilo!

Os fulas assentaram-se outra vez sobre as cargas e pareciam discutir a nossa resposta, mas realmente o que elles esperavam era mais gente armada para nos intimidar, porquanto a pouco e pouco se foram reunindo uns trinta homens armados, que disseram *passar por acaso*, vindos da guerra.

Acaso ou não, o que é certo é que estes fulas (fulas pretos) tomaram o partido dos carregadores, e eu e Moura Cabral fomos forçados pelas circumstancias, pois nem guias tinhamos para indicar o caminho, a acceitar o novo contrato.

Apparentemente admitti a modificação proposta — nem podia deixar de o fazer — mas tencionava pagar-lhes o pezo e meio no primeiro descanso e ajustarmos depois as nossas contas em Buba; mas o homem põe e Deus dispõe, e, na ribeira Kamaraol, perto de Guidali, aonde descansámos para almoçar, as cousas íam tomando um aspecto ainda mais grave; mas não precipitemos os acontecimentos e continuemos.

Logo que chegámos á ribeira, e para melhor illudir aquelles velhacos, a primeira cousa que fizemos foi o pagamento aos carregadores de Contabany; diga-se, porém, a verdade nem todos queriam receber, mas insistimos e elles guardaram o dinheiro nos enormes bolsos dos *dondoiós*.

Depois da modestissima refeição, a que pomposamente chamámos almoço, e contra o qual o nosso estomago protestou vehementemente, quando se estavam curando os doentes, que eram uns vinte e dois, dirigiram-se para nós os mesmos patifes, permittam-me a expressão, dizendo-nos «que a sua gente, incluindo as raparigas, não iriam mais alem se nós não lhe pagassemos quatro pezos, porquanto os fran-

cezes haviam dado esse dinheiro, *e nós não eramos menos do que elles»* (sic).

Respondemos-lhes, já fortes com a presença da nossa gente, que nada mais pagariamos e podiam retirar-se quando quizessem, pois já não precisavamos dos seus serviços.

A tão positiva resposta, transmittida fielmente pelo nosso interprete, alguns fulas começaram a carregar as espingardas com balas e zagalotes, e mandaram retirar para longe as raparigas que estavam perto de mim; mandei tambem distribuir cartuchame aos nossos soldados e carregadores, e preveni-os do que provavelmente ía acontecer, isto é, que íamos ser atacados para nos roubarem, e que estes gentios não costumam usar clemencia com os prisioneiros de guerra, como elles muito bem sabiam.

A nosso lado estavam tambem dois fulas de Damdum (futa-fulas), Amiú e Uri, que só nos abandonaram quando partimos para a metropole.

Que contraste!

Estavamos, pois, resolvidos a vender cara a vida, quando, felizmente para todos nós, appareceu um enviado de Mudi-Yaiá, que sabendo da nossa presença tão perto de Guidali, vinha de proposito cumprimentar-nos em nome do seu soberano, e offerecer-nos o seu prestimo.

A sua presença no acampamento foi bastante para tudo serenar, tal é o prestigio de Mudi-Yaiá e dos seus representantes! E eu, aproveitando esta calmaria, contei lhe tudo quanto se havia passado com os fulas de Contabany. Reprovou o seu proeedimento, offereceu carregadores, a sua companhia até Guidali e afiançou que até Buba ninguem mais nos molestaria.

A maior parte dos carregadores e as raparigas, assim que chegou o delegado de Yaiá, approximaram-se de nós e para demonstrarem que tinham sido obrigados pelos *grandes* a fazer causa commum com elles, quizeram entregar-nos o dinheiro, dizendo «que o contrato tinha sido feito em Contabany, e que não recebiam mais do que se ajustára n'aquella povoação.»

Tão leal achámos este seu procedimento que mantivemos o novo contrato, e pagámos em Buba de muito boa vontade o que haviamos promettido com intenção firme de não cumprir!

Os taes patifes, os cabeças de motim, ninguem mais os viu, e os demais acompanharam-nos a Guidali, onde contratámos mais cinco carregadores, e a Buba, termo da nossa fadigosa viagem.

E assim terminou este incidente, e se evitou um grande desastre, devido evidentemente ao incontestavel prestigio e auctoridade de um

celebre potentado africano, cujos dominios *brevemente* serão incluidos no protectorado francez!

*
* *

Ás duas horas e trinta minutos da tarde partimos de Guidali, acompanhados pelo nosso grande amigo, o enviado de Yaiá, que presenteámos com uma espingarda caçadeira para lhe manifestarmos a nossa gratidão pelo importante serviço que prestára á expedição portugueza na ribeira Kamaraol.

A uns 3 kilometros de distancia de Guidali despediu-se, e nós ao pôr do sol entravamos em Kolibuiá.

N'essa noite houve festa no acampamento. Depois de uma refeição abundante, as raparigas e carregadores dansaram animadamente até ás duas horas da madrugada!

Kolibuiá é uma povoação pequena, situada na margem esquerda da ribeira Tenheleol. Foi uma estação commercial importante, mas está hoje completamente abandonada pelos negociantes europeus, como attestam as ruinas das suas feitorias!

De manhã abalámos de Kolibuiá e fomos almoçar a Bolola, que por ser uma povoação muito conhecida de todos os portuguezes da Guiné, não descreveremos senão mui succintamente.

Perto de Bolola passa a ribeira Lála (?), que vae desaguar no rio Combilham, ribeira que n'esta epocha adiantada de estiagem estava quasi secca. Para se encontrar agua potavel era necessario abrir poços no seu leito e ainda assim a agua é pouco abundante e má.

Bolola, situada em extensa planicie, é uma grande povoação composta de tres tabancas distinctas, todas magnificamente defendidas por fortes e duplas paliçadas, fossos interiores para abrigo dos defensores, estacarias exteriores cobertas de plantas espinhosas e outros artificios adequados.

Esta planicie, cercada por densa floresta, é apenas accessivel pelos dois caminhos, o de Kolibuiá e o de Buba.

Mahmad-Paté estava representado pelo irmão mais novo, que almoçou comnosco.

Ás duas horas e trinta minutos (p. m.) abalámos para Buba, por sabermos que ás seis horas era a baixamar e a essa hora pouco mais ou menos atravessavamos a pé enxuto o rio Grande, e entrámos em Buba.

V

Entrada em Buba — Buba — Abandono das fazendas agricolas e feitorias do rio Grande dos portuguezes — Partida para Bolama.

Cobertos de pó e lodo, com o fato esfarrapado pelos acerados espinhos das florestas e extenuados de fadiga entrámos em Buba, aonde eramos esperados pelos membros da commissão franceza, commandantes da praça e destacamento, capitão Bacellar, nosso companheiro de trabalhos, e muitos indigenas, que, com verdadeira curiosidade infantil, se acotovelavam e apertavam para verem mais de perto os viajeiros portuguezes.

Buba, cabeça de concelho de Bolola, magnificamente situada na margem direita do rio Grande, defendida pelo lado de terra por forte paliçada e onze peças de artilheria e duas metralhadoras — mas sujeita a qualquer insulto pelo lado do rio — com um clima relativamente saudavel, foi uma estação commercial florescente, quando a mancarra era cultivada n'aquella região [1].

O marfim, a cera, a borracha, o ouro e muitos outros productos sertanejos, ali affluiam em grandes quantidades, emquanto a nossa politica colonial não se intrometteu nas questões puramente gentilicas.

Dissemos em outro logar [2], de uma maneira geral, que as guerras

[1] Possue este concelho (de Bolola) grandes riquezas, pois que podia exportar muita borracha, cera, gomma copal, mancarra e ouro; mas emquanto não acabarem as guerras entre os gentios, nada poderá produzir ou augmentar, antes pelo contrario decrescerá. Os futas e mesmo os fulas não concorrem com todo o negocio a esta praça, devido á elevação dos preços porque lhe são vendidas as mercadorias e tambem porque algumas vezes succede não encontrarem nos estabelecimentos a maior parte dos artigos de que necessitam, accrescendo a circumstancia de que alguns negociantes francezes, estabelecidos no rio Nuno, se espalham pelo interior do Futa e Forreah a fazer negocio. (Carmo Azevedo, *Relatorio ao governador da provincia*, de 12 de agosto de 1887.)

[2] *Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa*, 8.ª serie, n.º 6.

entre fulas e beafadas concorreram tambem para o abandono do rio Grande por parte dos negociantes, que, mais ou menos envolvidos nos conflictos gentilicos e sem força para repellir qualquer ataque imprevisto e subitaneo, eram forçados a satisfazerem exigencias impertinentes dos gentios belligerantes!

Vamos explicar este nosso modo de dizer, talvez nebuloso para quem não conhece a historia da Guiné.

É facto sabido que os fulas pretos vergavam sob o peso da escravidão dos fulas forros, seus directos senhores, e que o territorio circumvizinho a Buba, povoado por beafadas, era ardentemente cubiçado por aquellas tribus.

Um dia rompem-se as hostilidades entre fulas e beafadas, e estes têem que recuar e evacuar quasi todo o seu territorio n'aquella região. Receiosos de serem vencidos em novo conflicto, conformam-se com este estado de cousas e continuaram a agricultar os terrenos, emquanto que os fulas forros fortificam primeiramente os pontos conquistados, e depois é que se entregam á lavoura e creação de gado bovino, sua principal riqueza.

Estavam as cousas n'este pé e Buba via entrar quotidianamente as caravanas, vindas do Futa, carregadas de productos indigenas e augmentar consideravelmente os seus redditos, quando o paiz, sempre prompto a sacrificar-se pelos principios humanitarios, insiste na abolição da escravidão!

A propaganda invade todo o sertão habitado pelos fulas pretos, e estes desejosos da sua liberdade, correm a Buba em grandes massas e *agarram-se á bandeira!* Os fulas forros, espantados com a fuga dos seus melhores auxiliares e vendo a protecção que o governo da praça lhes dava, declaram-nos a guerra, causa primordial da decadencia de Buba!

Vencidos, como não podia deixar de ser, faz-se a paz geral e os fulas pretos alcançam a sua independencia *relativa.*

Os beafadas, antigos possuidores d'aquelles territorios, vendo as tribus inimigas enfraquecidas pela independencia de uma d'ellas, aproveitam tão bella occasião e declaram a guerra, e ora vencidos ora vencedores, desde 1880 até esta data ainda não cessaram as guerras mortiferas e prejudicialissimas ao nosso bom nome e desenvolvimento commercial.

Um outro erro importante de administração colonial foi consentir a expulsão dos beafadas do sertão de Buba, porque ficaram *ipso facto* nossos inimigos, e se não nos declararam positivamente a guerra atacaram as feitorias do rio Grande, exigindo grandes *daxas* aos agricultores e negociantes ali estabelecidos, que não podendo satisfazel-as

por exageradas, nem tendo força para repellir os indigenas, viram-se na dura necessidade de abandonar as suas propriedades.

Presumo que para castigar este procedimento censuravel dos beafadas é que o sr. Gomes Barbosa, nosso consocio, e ex-governador da Guiné, dirigiu pessoalmente uma expedição militar importante a Bijante.

Este abandono, porém, foi parcial. Algumas feitorias poderam resistir a estes contratempos, *e sómente o diminuto valor da mancarra nos mercados da Europa e a derivação do commercio sertanejo para territorio francez* (como não podia deixar de acontecer, visto que os fulas forros e futa fulas ficaram nossos inimigos, por termos imprudentemente auxiliado a independencia dos fulas pretos), determinaram ultimamente o desamparo completo das fazendas agricolas e feitorias.

Ora se ao menos conseguissemos com aquelle acto de má politica colonial, mas incontestavelmente humanitario e civilisador, acabar a escravidão em territorio portuguez ainda poderiamos proclamar bem alto: «Arruinámos a Guiné é certo, mas acabámos com a escravidão, vergonha da humanidade», etc., etc., rhetorica de occasião e apropriada para occultar os nossos erros administrativos; mas, infelizmente, nem isso podemos affirmar, porquanto os fulas pretos já têem escravos roubados nas povoações dos *soussos* e *nalus*.

E não se diga que phantasiamos. Em Kumataly, por exemplo, conversámos com algumas escravas de origem nalú, que narraram como foram aprisionadas e como eram tratadas: bem, segundo nos affiançaram, como se fossem pessoas de familia!

Que horrivel escravidão!...

*
* *

Bacellar entrára em Buba tres dias antes de nós e tivera tempo de alugar casa decente e mobilada para o pessoal da commissão franceza, como lhe haviamos recommendado.

A commissão portugueza installára-se em uns armazens quaesquer, por não haver outra habitação disponivel.

Passámos guia a todo o pessoal militar que nos havia acompanhado, e solicitámos do commandante militar outras providencias de natureza disciplinar e economica.

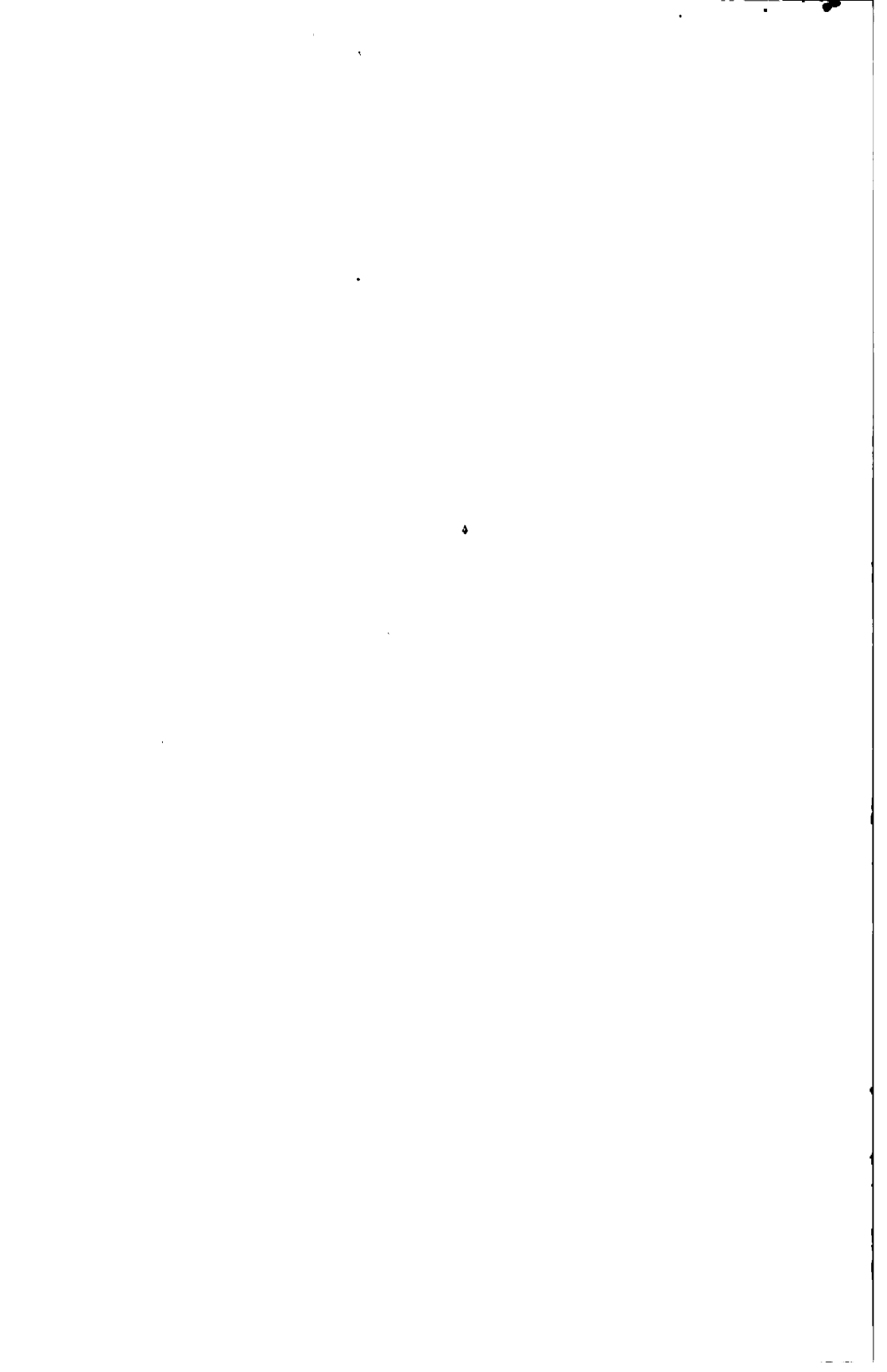
Pagámos aos carregadores fulas, que se retiraram satisfeitissimos na manhã seguinte, e esperámos anciosos pela vinda da *Guadiana* para nos conduzir a Bolama.

Seriam umas onze horas da manhã quando se avistou um escaler com a bandeira franceza na popa; era o commandante da *Mesange,*

que informado da chegada de M. Brosselard, vinha apresentar-se-lhe para o conduzir aonde desejasse.

M. Brosselard offerece-nos passagem e ás duas horas, pouco mais ou menos, embarcavam as duas commissões, e pouco tempo depois navegava a *Mesange* rio abaixo com destino a Bolama, aonde fundeámos ás sete horas da noite de 27 de março.

FIM DA SEGUNDA PARTE

TERCEIRA PARTE

I

Explorações na ilha de Bolama — O fula Mahmadi — Carabane — Rio Casamança — Zeguinchor — Occupação dos territorios portuguezes do rio Casamança pelos francezes.

Quando chegámos a Bolama soubémos pelo nosso prezado amigo de ha muitos annos, o illustre secretario geral, sr. Lança, que s. ex.ª o contr'almirante governador da provincia estava ausente.

Fôra a Farim, segundo nos constou, regular umas gravissimas questões de administração provincial e levára comsigo as canhoneiras *Vouga* e *Guadiana*.

Na impossibilidade, pois, de partir immediatamente para Carabane, como desejavamos e era mistér, e para aproveitar o tempo em serviço do paiz e utilidade da provincia, encetei uma serie de pequenas explorações ao interior da ilha, a fim de verificar a existencia de algumas povoações que *diziam existir*, mas que não se sabia ao certo quantas eram!

N'esta penosa tarefa, como penosa e ingloria foi a commissão que desempenhámos na Guiné, consumimos os dias até á chegada do chefe da provincia, e, por falta de tempo, sómente visitámos doze povoações, que todas vão numeradas e marcadas na carta junta, e os seus nomes na respectiva legenda.

Em Bolama, hospedado em casa do illustre secretario, encontrámos o fula Mahmadi, nosso conhecido de Mahmad-Djimi, que viera expressamente de Kadé cumprimentar o chefe da provincia da parte de Mudi-Yaiá, e trazer-lhe um presente que constava de um bello carneiro, que morreu a bordo da canhoneira *Guadiana,* e de um dente de elephante cuidadosamente empacotado.

Este fula tinha tamanha preponderancia entre os seus, e Mudi-Yaiá considerava-o tanto, que foi elle, por assim dizer, que harmonisou as cousas entre os belligerantes e conseguiu, depois de muito trabalho e de ter desfeito todas as intrigas que n'essa occasião se propalaram, se assignasse em Buba o tratado de paz de 1886, a que assistiu

o nosso bom amigo e companheiro de trabalhos, A. de Moura Cabral, como encarregado interino do governo da provincia.

Este homem, a quem a colonia deve em grande parte o socego que actualmente desfructa, que era embaixador de um potentado que não convem *por ora* hostilisar se queremos os caminhos abertos ao commercio sertanejo, e portador de um presente, partiu para Kadé muito descontente, segundo nos affirmou, por motivos que devemos por agora occultar!

E assim vamos!...

* * *

O chefe da provincia regressa a Bolama, e nós tendo navio para nos transportar, partimos no dia 4 de abril para Carabane, aonde fundeámos no dia 8 ás cinco horas da tarde.

A ilha de Carabane é pequena e pantanosa. Ao NE. e sobre areia fina e branca edificaram os francezes, em 1836, a povoação, que pouco tem prosperado. Apenas se notam uns tres edificios construidos á européa, o posto ou residencia do administrador, as casas Blanchard, Maurel Frères & C[ie] e a residencia do missionario.

A agua, extraída de poços abertos n'um solo arenoso, é detestavel e insalubre.

Na retaguarda do posto estende-se um vasto pantano, exhalando continuamente miasmas paludosos.

Ha um posto aduaneiro, dirigido por europeus, e pareceu-me ser importante o movimento commercial.

As ruas são largas e bem alinhadas, mas de piso incommodo por ser de areia solta.

Não vimos soldados nem peças; disseram-nos, porém, que haviam seis e uma peça de artilheria de pequeno calibre, e que foram retirados, homens e peças, não sabemos para aonde!

Carabane está abaixo de tudo quanto vimos na Guiné!

Os navios têem que ancorar longe da praia por causa da natureza do fundo, e, como ha quasi sempre grossa marêta, as cargas e descargas fazem-se com difficuldade.

A barra do Casamança é má e dividida em dois canaes por numerosos baixos de pedra. O canal do norte, limitado pela costa e um banco de areia e pedra, tem apenas 2 braças de agua, e o do sul, que até agora se reputava innavegavel, parece ter uns 10 metros de agua, segundo ouvimos dizer ao official immediato da *Goëland,* que o foi estudar e sondar quando ali estavamos.

E agora ácerca do rio Casamança e Zeguinchor daremos a palavra a M. Brosselard, que a nossa póde ser suspeita.

«No percurso do rio (refere-se ao Casamança) os grandes navios não encontram senão um ancoradouro digno d'este nome. É o de Zighinchor. Ali encontram um fundo de 7 metros junto á praia. A montante d'este fundeadouro os navios demandando 3 metros[1] podem subir até á ponta Piedras. Com um calado de agua de 2 metros podem attingir Sedhiou a 170 kilometros da embocadura. Acima d'este posto as embarcações não demandando mais que 90 centimetros ou 1 metro, podem subir a algumas milhas alem de Dianah. D'este ponto ás origens a distancia não póde ser vencida senão por canoas ou pirogas de fundo chato.

«D'Adeane a Dianah, as duas margens são revestidas de uma luxuriante vegetação e arvores gigantescas, principalmente em Yatacounda onde as unicas clareiras que se encontram são occupadas pelas aldeias. A enchente vae até Sedhiou e facilita a navegação dos cuters e goletas da ilha de Gorée, que, com a excepção de alguns barcos de cabotagem inglezes carregados de noz de cóla, frequentam unicamente este rio. Um vapor vae em doze horas da embocadura do rio a Sedhiou, as embarcações de véla gastam tres dias.

«De accordo com o commissario portuguez, a missão franceza voltou, a 24 de abril, com o aviso *Goëland* a Zighinchor e tomou posse d'esta aldeia portugueza, evacuada alguns dias antes. O pavilhão francez foi arvorado no dia seguinte de manhã na presença dos principaes habitantes e saudado com vinte e um tiros de peça regulamentares.

«Em Zighinchor as habitações confortaveis são raras, o mais que se póde encontrar são tres ou quatro casas de negociantes construidas á europêa, as outras habitações são cubatas *(cases)* bastante elevadas, de fórma quadrangular ou rectangular, de 25 metros de lado, de que as paredes são de adobe e os tectos de palha; contém geralmente quatro compartimentos e um corredor central.

«A occupação de Zighinchor regula a questão da posse do Casamança, que se tornou de facto um rio francez. Nós possuimos alem d'isso o unico ancoradouro favoravel á carga e descarga dos grandes navios.

«Os vapores podem com effeito ali subir completamente carregados e encostar ás pontes em 6 ou 7 metros de agua. Esta situação eminentemente favoravel attrahia ha muito tempo a attenção dos commerciantes, que estão fazendo em Zighinchor depositos geraes.

«Antes de tomar posse da aldeia portugueza, os vapores vindos da Europa descarregavam em Gorée, onde recebiam os productos do Casamança, levados por um vae-vem incessante dos cuters e goletas. De ora avante estes vapores virão directamente ás pontes de Zighinchor.

[1] A barra tem só 2 braças de agua.

«Zighinchor é, pois, uma pequena colonia, que parece destinada a ser a capital do districto do Casamança; Sedhiou conservará a sua importancia militar e Carabane será o posto aduaneiro do rio.

«A população muitas vezes mostrou a respeito do seu governador uma antipathia, que se traduzia por actos de revolta. Entretanto os portuguezes manifestavam grande tolerancia, haviam mesmo deixado subsistir costumes e usos pouco admissiveis sob a protecção da bandeira de uma nação civilisada; tambem um dos meus primeiros actos foi supprimil-os.

«Apesar dos embaraços postos á iniciativa privada pelos direitos aduaneiros e os impostos *(abonnements)* de 800 a 1:200 francos exigidos ás casas de commercio, o trafico que se fazia em Zighinchor tinha ainda uma certa importancia. As acquisições para exportação elevavam-se com effeito a uma centena de milhares de francos, assim repartidos:

		Francs
200:000	kil. de riz a 0,16 le kil.	30:000
40:000	» de sel a 0,09 le kil.	3:750
50:000	» de palmistes a 0,25 le kil.	12:000
15:000	» de cire a 1,80 le kil.	27:000
12:000	» de miel a 0,25 le kil.	3:200
6:000	» de caoutchouc a 4,00 le kil.	24:000
2:500	» de caoutchouc a 2,50 le kil.	7:000
		100:000

«Alem d'isso, as compras feitas pelos pequenos negociantes de Zighinchor na zona de acção da praça podiam ser calculadas em 200:000 francos.»

N'estes periodos, que fielmente e com a devida venia transcrevemos, parece-nos que ficam descriptos o rio Casamança e o presidio de Zeguinchor, assim como a sua importancia commercial, geographica e politica.

O Casamança communica-se com o rio de S. Domingos pelos dois canaes Cajinolle e Elinkin.

O Elinkin e Ithie ligam-se a outro rio, o Sucujaque ou Sukudiac, como lhe chamam os francezes, rio que vae desaguar no oceano entre os cabos Roxo e Varella. É navegavel, e torna o caminho mais

curto e facil aos barcos de cabotagem que vão negociar ao sul do rio Casamança.

O Cajinolle communica com o rio de Lála ou Bujetó por uma passagem no reino de Guimguim, denominada Apertado. É o chamado *caminho de dentro* de Zeguinchor para Cacheu.

Por estes dois canaes se faz todo o commercio com Bolor e outros pontos, e com a nossa praça de Cacheu.

A barra do Casamança, repetimos, é desabrigada, cheia de escolhos e parceis, e de difficil accesso a todas as embarcações, particularmente ás de véla. É por isso que toda a navegação de cabotagem é feita pelos rios Cajinolle e Elinkin, e principalmente por este, mais profundo e largo do que aquelle.

É tambem por este rio, o Elinkin, que facilmente se consegue introduzir contrabando na Guiné portugueza, como vamos explicar.

Nenhum portuguez, desconhecido d'aquellas tribus, se atreve a desembarcar em Bolor, e com maior rasão as auctoridades aduaneiras, militares ou civis. Sendo assim, como é, qualquer negociante, de Cacheu, por exemplo, póde estabelecer ali os seus depositos ou armazens, na certeza que o fisco não o irá perturbar com as suas exigencias legaes!

Estabelecidos os depositos longe da acção fiscal, o resto é simples e pertence ás canoas que de noite, occultas pela sombra dos mangaes, vão rio acima descarregar os artigos que pretendem furtar aos direitos, nas pequenas succursaes espalhadas pelas margens dos rios e esteiros.

É verdade que estas canoas correm o risco de serem assaltadas e roubadas pelos indigenas das povoações ribeirinhas, facto que se dá algumas vezes, mas n'este caso o governo provincial recebe logo uma extensa queixa, convenientemente arredondada e desfigurada a ponto de parecer legal a navegação a que se entregava a canoa roubada, e se o negociante ou armador é estrangeiro, o caso então complica-se; pedem-se indemnisações, lavram-se protestos, etc., sem se lembrarem que se trata ordinariamente de reclamações pouco defensaveis, por ser illicito o commercio em que aquellas canoas eram empregadas!

Haverá remedio para estes males sem dispendio algum? Suppomos que sim.

*
* *

O chefe da provincia suppunha que nas minhas instrucções se fallava na entrega de Zeguinchor ao commissario francez, e eu presumia que s. ex.ª tinha dado algumas ordens n'este sentido, porém,

nada se tinha feito, e eu não podia informar M. Brosselard, que desejava occupar aquelle ponto o *mais depressa possivel.*

Em conversa perfeitamente casual e tratando-se do rio Cassini, tive a honra de informar s. ex.ª o governador que se poderia occupar immediatamente qualquer ponto d'aquelle estuario, visto que os francezes o tinham abandonado ha muito tempo, e por mero incidente me lembrou dizer se nós tivessemos procedido por fórma analoga, M. Brosselard poderia egualmente occupar Zeguinchor, sem a interferencia das auctoridades portuguezas.

Como as cousas se passaram depois d'esta conversa nunca o quizemos saber,. mas o que é certo é que indo nós a Zeguinchor em 11 de abril, o commandante da *Guadiana* recebeu a seu bordo o empregado da alfandega, o sargento, e varios objectos que foram para Bolama, sendo-me depois notificado officialmente que Zeguinchor estava abandonado e que M. Brosselard podia occupar aquelle territorio em nome da França.

A 25 de abril parti outra vez para Carabane, e quando ali chegámos o commissario francez estava em Zeguinchor, como nos informou M. Baptiste, administrateur de la basse Casamance, em uma carta que dizia: «Ces messïeurs vous ont attendu jusqu'au 20, et ne vous voyant pas arriver, ils ont pris la détermination de se rendre à Zeguinchor où la prise de possession à eu lieu le dimanche 22 avril». De maneira que os francezes tomaram posse dos territorios portuguezes no Casamança sem a minha presença nem directa intervenção, como aliás era naturalissimo!

A 29 o commissario francez regressa a Carabane, e communica-me a occupação de Zeguinchor.

Reunidas as commissões, e depois de longos debates, assigna-se finalmente o processo verbal, e regresso a Bolama para esperar um paquete que me conduzisse a Lisboa.

II

Rios principaes da Guiné portugueza — Presidio de Bolòr, sua importancia — Lanchas a vapor para serviço da provincia.

N'aquelle paiz sem outeiros nem valles por toda a parte se navega (e navegando se vae a toda a parte), por entre muralhas impenetraveis de viçosissimos mangues que tapam as margens, sotopostos ás verdes palmeiras de dez castas differentes, aos corpulentos poilões, aos elevados cedros e a mil outras especies de arvores tão antigas como o solo aonde prendem.

A perspectiva exterior da Guiné é, pois, encantadora; mas assim como entre essas ramagens floridas se aninham venenosas serpentes, tambem á sombra d'esse arvoredo parrado se aspiram miasmas que ameaçam morte; tudo está em resistir ao primeiro combate: a victoria fica segura para sempre[1].

É n'esses plainos interminaveis e paludosos da Guiné portugueza que correm os rios de S. Domingos, de Geba ou Corubal, o Grande de Bolola, o Tomboli, o Cubac, o Combilham e o Cassini, e seus muitos braços e esteiros que n'elles desaguam.

Na embocadura do rio de S. Domingos, em chão de felupes e no extremo de uma extensa praia de areia que para ali se estende desde a aldeia de Jefunco, vêem-se ainda hoje as ruinas do presidio de Bolor, que «era formado por dois meios reductos horisontaes de cespede e fachina sobre estacaria, um do lado do sul dominando com o seu fogo o canal do Banquinho, e outro na ponta leste varejando o porto de Bolor, ligados entre si por uma estacada e guarnecidos com seis peças, dissecou-se o terreno abrindo uma valla profunda de roda da praça (a qual occupava uma area de 300 pés quadrados), e dois canaes que atravessavam a mesma praça e desaguavam na valla; e edi-

[1] Lopes de Lima.— Não é tanto assim; a acclimação do europeu é difficil senão impossivel actualmente!

ficaram-se quartel do commando, quartel de tropa, armazens e calabouço, e duas ou tres casas particulares: consta-me que estas obras (de que eu fui o fundador, e ali fiz acclamar a rainha e a carta em 12 de outubro de 1831), miseravelmente têem caído em ruina pelo completo abandono em que tem estado aquelle ponto, e comtudo não merece elle tal despreso: de toda a nossa Guiné é esta a posição mais saudavel e para lá vão convalescer os doentes de Cacheu, por ser um solo de areia desassombrado de matas em deredor e exposto ás virações frescas do mar; pela sua situação já indicada é ali que deveria estar a alfandega de Cacheu e talvez a força, como queria Gonçalo de Gambôa; embora ficasse Cacheu como está, uma feitoria fortificada, os habitantes aqui viveriam em perfeito socego, e livres dos continuos rebates a que em Cacheu estão sujeitos, nada tendo a receiar do gentio felupe, que adora os brancos, e que é mesmo por indole avesso a guerras, a não ser mui provocado; e alem do muito arroz que se faz annualmente n'este chão e de que se sustenta a praça de Cacheu (a qual morreria de fome se lhe faltasse o arroz de Bolor), concorre a este ponto todo o trato de cera e couros da grande região dos felupes, e o da mata de Putama, e Botte, que lhe estão fronteiros, bem como a ilha de Jata e ilhetas de Caió (a que lá chamam *costa de baixo),* o commercio de Zeguinchor por aqui passa forçosamente para ir a Cacheu e tambem é aqui a escala entre Bissau e Cacheu... Qual seria a nação mercantil que désse de mão a uma feitoria que offerece tamanhas vantagens, que se poderiam bem aproveitar talvez com a despeza de 2:000$000 réis[1]?!»

Aparte uns pequenos nadas, motivados pela situação actual da Guiné, estou completamente de accordo com o que escrevia em 1844 o illustre official da nossa armada, José Joaquim Lopes de Lima.

Bolor deve ser immediatamente occupado—é esta a minha opinião—e não se julgue que para tal commettimento seja necessario um grande numero de soldados, porquanto o valente official do exercito de Africa, sr. M. Geraldes, diz: «Comtudo bem facil seria applicar uma severa lição áquellas tribus. Eu que fiz as guerras do matto contra as poderosas phalanges de Mussá-Moló no rio de Geba, estudando a fundo os seus curiosos planos, oppondo-lhes igualmente, não as intrincadas evoluções da nossa tactica, que ali seria impossivel pôr em execução com as diminutas forças disponiveis, mas sim uma tactica especial adequada aos terrenos, usos, costumes, manhas e habilidades dos selvagens, eu, repito, *de muito boa vontade* (o italico é nosso), e sem remuneração alguma, me offerecia para ir applicar um correctivo aos revoltosos de

[1] Lopes de Lima.

Bolor, levando sob as minhas ordens cem praças de caçadores, auctorisando-se-me igualmente convidar os grumetes e mais auxiliares que se quizessem incorporar á força de linha, sem que d'ahi advenha gravame para as arcas do thesouro.

«Tenho a certeza que os proprios negociantes me acompanhariam, e conseguindo nós dar um severo correctivo áquelles selvagens, occuparmos novamente o antigo presidio de Bolor, obrigando os rebeldes a pagar annualmente um tributo, como prova de submissão[1].»

Acompanhâmos o sr. Marques Geraldes n'este seu modo de sentir e fazemos votos para que o governo se resolva a castigar severamente aquella horda de selvagens, que não ha muitos annos ainda massacrou uma expedição portugueza, cujas peripecias contam ao som dos balafons!

Será bom não esquecer que para auxiliar esta ou qualquer outra expedição que tenha de operar á beira mar, são indispensaveis as lanchas a vapor adequadas a esta perigosa navegação e um navio de guerra de maior lotação, que possa com o fogo da sua artilheria e escaleres armados, proteger o embarque e desembarque das forças militares e auxiliares.

*
* *

Permittam-me agora descrever rapidamente as lanchas que conviriam ao serviço da Guiné.

Estas lanchas devem satisfazer ás seguintes condições:

1.ª Demandar desde 30 até 50 centimetros de agua;

2.ª Terem fundos chatos por causa dos encalhes;

3.ª Poderem conduzir até cincoenta praças com o seu respectivo armamento, etc.;

4.ª Terem velocidades superiores a 8 milhas por hora;

5.ª Terem duas machinas independentes e separadas por uma divisoria longitudinal, accionando duas rodas na popa;

6.ª Um apparelho de luz electrica;

7.ª Costado de aço impenetravel ás balas de qualquer espingarda, com tombadilho e castello, e o intervallo entre estes protegidos por chapas tambem de aço;

8.ª Guarita couraçada para abrigo do commandante e homem do leme;

9.ª Armamento — metralhadoras e peças de tiro rapido;

10.ª Finalmente, que possam queimar indifferentemente lenha ou carvão.

[1] *Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa*, 7.ª serie, n.º 8.

É claro que estas são as condições essenciaes; outras ha, porem, que devem ser attendidas *quando se construirem* (?) as lanchas, que reputâmos indispensaveis para se poder governar — a serio — aquella infeliz colonia!

E agora que se trata de organisar o material naval, não será occasião opportuna e propicia de mandar construir quatro lanchas[1] para o serviço da Guiné? Suppomos que sim. E se não quizerem fazer cousa alguma, sigam o conselho de M. Brosselard—cedam-n'a á França—que tem evidentemente mais recursos ou mais juizo para a fazer desenvolver e prosperar, como está prosperando Zeguinchor, que já tem uma ponte, ruas limpas, capella, missionario, escola, etc., etc., e isto tudo feito em um anno de posse!

Ora se nós em duzentos annos de occupação effectiva, sempre em paz com as tribus circumvizinhas, não fizemos tanto como os francezes têem feito em um anno, a quem se poderá attribuir a culpa, ao governo da metropole, aos administradores que para lá envia, ou á pobreza da colonia?

Eu, se fosse nomeado governador de qualquer provincia, depois de estudar cuidadosamente as suas necessidades, proporia ao governo o que julgasse proveitoso para o seu desenvolvimento, e caso não fossem acceitas as medidas apresentadas, pediria immediatamente a exoneração do logar para não ser incluido na interrogação do periodo anterior.

Geba, Farim e Cacheu são praças de guerra só no nome, pois com as suas muralhas rotas, peças de ferro em deploravel estado e apeadas, guarnecidas por meia duzia de soldados indisciplinados e mal armados, estão completamente á mercê do gentio, admirando-nos até como o nosso prestigio, e não outra cousa, tem contido em respeito as tribus proximas!

Buba e Bissau estão approximadamente no mesmo caso; porém, d'ellas trataremos no seguinte capitulo.

[1] Quatro lanchões a vapor revesando-se n'este serviço que correria pelos aspirantes da alfandegas ... colheriam os resultados fiscaes alcançados de 1869 a 1872, quando quatro faluchos apprehenderam *cincoenta embarcações com mercadorias. (R. do governador da Guiné,* 1888.)

III

Considerações geraes

Não tentaremos descrever os usos e costumes das raças que povoam a Senegambia portugueza, porque nada mais poderiamos acrescentar ao que tão proficientemente escreveram os illustrados funccionarios da provincia, srs. M. de Barros, missionario, e Socrates da Costa, medico[1], e muitos outros. Seria avolumar este trabalho e perder tempo em repetições escusadas.

No decorrer d'esta despretenciosa narrativa, sem fórma litteraria devida á nossa incapacidade, e tambem por ser quasi a copia fiel dos nossos apontamentos escriptos rapidamente no matto ou no local aonde estavamos, parece-nos ter exuberantemente demonstrado que a Guiné, apesar de ser um paiz de futuro commercial importante, está pobre, abandonada e de tudo carecendo.

É mistér, pois, dar-lhe nova existencia e uma administração sensata, energica e conhecedora do que é indispensavel fazer-se para a sua regeneração, e é exactamente d'este assumpto delicado e tão sujeito a controversias que vamos tratar agora, como podermos e soubermos.

Escolha da capital da provincia.—Já se ventilou esta importantissima questão na Guiné pelo proprio governo, e o sr. Socrates da Costa, então delegado de saude, foi convidado a dar a sua valiosa opinião sobre o assumpto, a qual se póde resumir ao seguinte: —«*Transferir a séde do governo para um ponto na margem direita do rio Grande de Bolola.*—Justifica esta preferencia dizendo que em salubridade é a melhor região da Guiné, que para o commercio é por ora o ponto mais importante para nós, por isso que, *embora o Geba lhe seja superior em riqueza* (o italico é nosso), todavia na actualidade (1882?) é o seu

[1] *Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa,* 3.ª serie, n.º 12. Idem, 4.ª serie, n.º 4.

commercio (o do Geba) todo absorvido pelos inglezes e francezes que têem sabido aproveitar a nossa incuria; que as margens do rio Grande são vastissimas, extraordinariamente fecundas e susceptiveis das mais ricas producções, n'ellas ha agua excellente e em abundancia, são cobertas de bello arvoredo e dão-se ali todas as hortaliças empregadas na cozinha europêa[1].»

Ora se na escolha de logar para capital da provincia houvermos de attender a que n'elle se encontrem reunidas todas as condições de salubridade, commercio, etc., etc., desde já declaramos que não conhecemos ponto algum na Guiné que possa satisfazer a *todos* os quesitos; mas se escolhermos um que possua o maior numero d'elles, então diremos sem receio de contestação: —*Bissau é o unico local da provincia para onde se deve transferir a séde do governo*. E se não vejâmos.

Bissau:[2]

Está situada no ponto mais central da provincia e na embocadura do rio de Geba, de cujas margens e dos sertões por onde corre se deve esperar toda a prosperidade da colonia;

Tem um porto excellente e de facil accesso para navios de grandes dimensões e tonelagens, com um ilheu fronteiro, o ilheu do Rei, de salubridade incontestavel e cuja situação iminentemente favoravel deve ser aproveitada para se construir ali o *sanitarium*, enfermaria militar, aquartelamentos, etc.; com outro ilheu proximo, o de Bandim, aonde se deve installar o lazareto; é o ponto mais commercial da Guiné (o rio Grande foi abandonado pelos negociantes), emfim só tem o gravissimo inconveniente de ser, talvez, o ponto do litoral mais insalubre da Guiné!

Estamos, porém, profundamente convencidos que se poderiam modificar as condições climatericas de Bissau:

Se aterrarmos e arborisarmos as praias, construirmos caes de desembarque, e uma *unica* ponte para serviço *exclusivo* da alfandega;

Se arrasarmos o alteroso muro que cerca a villa;

Se entulharmos ou limparmos os fossos da fortaleza;

Se adoptarmos um regimen de despejos differente do actual;

Se determinarmos rigorosas inspecções sanitarias aos domicilios dos indigenas;

[1] *Boletim da Sociedade de geographia de Lisboa*, 4.ª serie, n.º 4.

[2] A minha opinião é que se transfira a capital da provincia para a ilha de Bissau, *mas para a aldeia de Bandim*, aonde ha excellente agua potavel, e está situada em terreno relativamente elevado e com vertentes para a praia, que é *completamente arenosa*. Todavia rasões puramente economicas, obrigam-me, bem contra minha vontade, a tratar sómente da villa de S. José de Bissau.

Se prohibirmos os curraes e chiqueiros dentro da villa;

Se organisarmos um serviço de limpeza urbana e attendermos a quaesquer outras providencias indicadas pelo delegado de saude, etc.

Mas, para se realisar quanto acabamos de escrever, será preciso:

Organisar uma companhia de policia (grumetes de Bissau), com trinta homens;

Concertar a fortaleza de S. José, e guarnecel-a com peças e um destacamento de soldados artilheiros;

Ter no ilhéu do Rei a ala direita do batalhão de caçadores, sempre prompta a acudir a qualquer eventualidade;

Traçar os novos limites da capital da provincia e marcal-os por forte paliçada, e só depois d'isto feito arrasar os muros actuaes, e deixar entrar a brisa na villa para varrer os miasmas deleterios, accumulados e encerrados ha tantos annos dentro d'aquelles enormes paredões, de gloriosa memoria é certo, mas oppondo-se, com a sua immobilidade de pedra, á expansão ou alargamento da villa!

Feito o plano da nova cidade, deverá construir-se em local apropriado, que poderia ser uma praça ajardinada, a residencia do governador[1] e fronteiro a esta o edificio para todas as repartições publicas, exceptuando, está claro, a alfandega e capitania dos portos, que devem estar tão proximas da ponte quanto possivel.

Os baixos do edificio destinado ás repartições publicas seriam aproveitados para casa da guarda, correio, thesouraria, etc.

Estas construcções devem ser de tijolo e ferro (systema *Tollet)* por causa da *baga-baga* (salalé), que destroe as madeiras, principalmente de casquinha, com espantosa rapidez.

Em Cacheu ou Buba fabricava-se tijolo e telha. Julgâmos indispensavel fazer renascer essa industria para acudir ás necessidades da provincia.

Todos sabem que nos plainos da Guiné não ha pedra; mas a Hollanda tambem a não tem, e o tijolo é quem a substitue até nos passeios lateraes de algumas ruas de cidades formosas e importantes.

[1] Ha mais uma casa de alvenaria que serve de residencia aos governadores. É terrea, *de porta de rua,* que nos envergonha perante estranhos. É tanto mais de notar uma casa d'estas, com uma pequena sala e quatro pequenos quartos, quanto os quarteis são elegantes e vastos.

. . . .

Os regulos que visitam os governadores, principalmente os que já foram a S. Luiz ou á Gorée, hão de notar que a residencia da primeira auctoridade da provincia seja muito inferior á peior casa de qualquer negociante francez em Bolama. *(R. do governador da Guiné,* 1888.)

Sigâmos tão economico exemplo, o tijolo é resistente e póde empregarse em todas as construcções, e no concerto das muralhas das nossas fortalezas, visto que os indigenas ainda não têem peças de artilheria.

Tambem se nos afigura convenientissimo montar em Cacheu uma serração de madeiras, não só para fornecimento do estado, mas tambem dos particulares, mediante uma pequena remuneração previamente estipulada.

Assim que a nova Bissau estiver nas condições de receber o chefe da provincia e demais funccionarios, a séde do governo será transferida de Bolama, ficando ali só a ala esquerda do batalhão, composta de quatrocentos homens, e delegações da alfandega, capitania dos portos e correio.

Occupações.—Depois do governador tomar posse da nova capital, o seu primeiro acto seria occupar S. Belchior na embocadura do rio de Geba propriamente dito[1], e mandar pôr o forte em condições de poder resistir a qualquer ataque do gentio.

Logo que fosse possivel, e em segundo logar, tomaria posse de Sambel-Nhantá, reedificando a tabanca; e em seguida cuidaria de Geba, uma das sentinellas avançadas do sertão.

Successivamente, e pela sua ordem, occuparia no rio Corubal e Kolibá (D. Luiz), as aldeias de Ugui, Dembal, Gam Pará e Dembajau.

Já fallámos na conveniencia de reedificar o forte de Bolôr, castigando previa e severamente o gentio limitrophe; agora diremos que será tambem preciso fortificar Cacheu, Farim e Buba que, apesar de bem defendida por forte paliçada pelo lado de terra, na baixamar póde ser facilmente assaltada e tomada!

Tambem se deve estabelecer um posto militar em Bambayá para vigiar a entrada do rio Grande.

Egualmente dissémos que a superficie total da Guiné portugueza era de 40:000 kilometros quadrados, pouco mais ou menos; pois em uma extensão d'estas occupâmos a ilha de Bolama, *e sómente a parte fortificada* de Bissau, Cacheu, Geba, Buba e Farim!

Cacheu está sempre em armas; em Bissau receia-se a destruição das muralhas com medo dos indigenas; em Geba e Farim todos temem

[1] Propomos para que seja mudada a designação do rio de Geba em rio de Bissau, e se denomine unicamente rio de Geba o rio que n'este desagua perto e a jusante de S. Belchior.

O outro affluente conservará a denominação de Corubal até á catarata, e d'ahi até aos limites do territorio portuguez, isto é, até ao meridiano dos 16° O. de Paris, o de D. Luiz I, de saudosissima memoria.

o Mussá-Muló; e em Buba desconfia-se de Mahmad-Paté, chefe do Forreah, e de Mahmad-Jolá, chefe beafada!

Isto é um cumulo, para não dizermos outra cousa!

Alfandegas.—É urgente uma combinação aduaneira com a França, assim como o estabelecimento de postos fiscaes em Bolôr e Biquese, quando se occuparem.

Capitania dos portos.—A capitania dos portos da Guiné terá a sua séde em Bissau e delegações em Bolama, Cacheu e Biquese.

Escolas.—Escolas de primeiras letras para os dois sexos em Bissau, Bolama, Geba, Cacheu e Farim, e uma escola de artes e officios na capital.

A instrucção primaria deve ser ministrada pelos missionarios e irmãs educadoras.

Missões.—Ha toda a vantagem em estabelecer a missão em Geba, ou Cuçara-Damdum; d'este importantissimo ponto do sertão da Guiné portugueza póde facilmente enviar-se missionarios a Farim, Damdum, etc.

As questões religiosas são por via de regra as mais delicadas e melindrosas, e os fulas difficilmente abraçarão o christianismo; todavia é preciso começar a propaganda, mas cautelosa, prudente, não avançando um pé sem ter o outro bem firme no terreno, como vulgarmente se diz, aliás qualquer incidente ou *leviandade* poderá custar-lhes a vida. Ficam avisados!

Cadeias.—Deve construir-se uma pelo menos em Bissau.

Hospitaes e enfermarias.—É inadiavel a construcção de um hospital civil e militar em Bissau, enfermarias mixtas em Bolor, Farim, Buba e Geba, e uma enfermaria exclusivamente militar e *sanitarium* no ilheu do Rei.

O lazareto, se for possivel, deve edificar-se no ilhéu de Bandim.

Força publica.—Marinha: Quatro lanchas a vapor (já descriptas) e uma canhoneira de maior lotação são bastantes para o serviço da colonia, todavia mais quatro lanchas, como a *Honorio*, guarnecidas por indigenas e sob as ordens do commandante da esquadrilha, são necessarias para servirem de transportes, etc.—Exercito: Um batalhão de caçadores com 800 homens e uma bateria de artilheria é força sufficiente para guarnecer as praças e fortes de toda a Guiné, e fazer respeitar o nosso prestigio tão abalado pelos ultimos acontecimentos!

Alem da força regular seria tambem conveniente organisar, sem militarisar, os auxiliares; dar graduações de official a alguns negociantes e cidadãos portuguezes de honestidade e patriotismo comprovados, e buscar allianças (no inicio da reorganisação) entre os regulos mais

proximos das praças, com obrigações bem reguladas e definidas por ambas as partes contratantes. Isto corresponde a crear companhias moveis em todas as praças de guerra e villas.

Agricultura, industria e commercio.—É resumidissima a industria na Guiné, como já dissemos, e a agricultura limita-se á mancarra, arroz, milho, etc.

A mancarra ordinaria apesar do seu diminuto valor nos mercados europeus, ainda póde dar bons lucros. A de Geba, aonde este genero é tão bom como o de Cayor, considerado o melhor da Senegambia, póde produzir quantiosas sommas.

Diz M. Brosselard que «le Sénégal est dans une voie de prosperité agricole ascendante, grâce à la culture de la arachide[1]». Ora se o Senegal prospera devido á cultura da mancarra, qual será a rasão por que não tentaremos essa plantação em grande escala na região do Geba? Ali mesmo se poderia extrahir o oleo, que tem as mesmas propriedades comestiveis do azeite de oliveira, e varias applicações em importantes industrias, na illuminação, no fabrico da manteiga artificial, etc.

Ainda se poderiam ensaiar outras culturas: a purgueira, a canna de assucar, o tabaco, o algodoeiro, e até o trigo nas proximidades de Damdum.

Ácerca da grande riqueza de suas mattas e florestas (aonde ha madeiras proprias para construcções navaes, para marceneria, para travessas de caminhos de ferro, para pontes, etc., a borracha e tantos outros artigos vendaveis na Europa), já fallámos algures e julgo desnecessario insistir sobre assumpto tão conhecido.

Parece-nos tambem que a Guiné não é, nem poderá ser por ora, uma colonia agricola como S. Thomé; porém, o seu commercio, á sombra da protecção effectiva, desenvolver-se-ha rapidamente, e n'um periodo de dez annos, prestando-se-lhe o auxilio que merece, será uma das nossas primeiras colonias.

[1] No Senegal, não comprehendidos os rios do sul, no anno de 1888 a producção de mancarra foi de 46:000 toneladas, que vendidas á rasão de 200 francos a tonelada, produziu 9.400:000 francos, ou em moeda portugueza 1.692:000$000 réis!

IV

Mais considerações

Antes de encetarmos materia nova, saiba-se o que as commissões de delimitação foram fazer á Guiné — traçar uma linha sobre o terreno, consoante o tratado de 12 de maio de 1886, — que transcrevemos na parte que diz respeito áquelle paiz.

«Convenção relativa á delimitação das possessões portuguezas e francezas na Africa occidental:

«Artigo 1.º Na Guiné a fronteira que ha de separar as possessões portuguezas das possessões francezas seguirá conforme o traçado indicado na carta n.º 1 (veja-se a carta de Desbuissons), annexa á presente convenção:

«Ao norte, uma linha que partindo do cabo Roxo, se conservará, tanto quanto possivel, segundo as indicações de terreno, a igual distancia dos rios de Casamansa (Casamance) e de S. Domingos de Cacheu (San-Domingo de Cacheu) até á intersecção do meridiano de 17° 30′ de longitude oeste de París com o parallelo de 12° 40′ de latitude norte. Entre este ponto e o meridiano de 16° de longitude oeste de París a fronteira confundir-se-ha com o parallelo de 12° 40′ de latitude norte.

«A leste, a fronteira seguirá o meridiano de 16° de longitude oeste de París, desde o parallelo de 12° 40′ de latitude norte até ao parallelo de 11° 40′ de latitude norte.

«Ao sul, a fronteira seguirá uma linha que partirá da foz do rio Cajet, situado entre a ilha Catak (que ficará para Portugal) e a ilha Tristão (que ficará para a França) e, conservando-se tanto quanto possivel, segundo as indicações do terreno, a igual distancia do rio Componi (Tabati) e do rio Cassini, depois do braço septentrional do rio Componi (Tabati) e do braço meridional do rio Cassini (esteiro de Kakondo) a principio, e do rio Grande por fim, virá terminar no ponto de intersecção do meridiano de 16° de longitude oeste de París com o parallelo de 11° 40′ de latitude norte.

«Ficarão pertencendo a Portugal todas as ilhas comprehendidas entre o meridiano do cabo Roxo, a costa, e um limite meridional formado por uma linha que seguirá o *thalweg* do rio Cajet e se dirigirá depois para sudoeste, seguindo o canal dos Pilotos até attingir o parallelo de 10° 40′ de latitude norte com o qual se confundirá até ao meridiano de cabo Roxo.

«Art. 2.° Sua Magestade El-Rei de Portugal e dos Algarves reconhece o protectorado da França sobre os territorios do Futa-Djallon, tal como este protectorado foi estabelecido pelos tratados feitos no anno de 1881 entre o governo da Republica Franceza e os almamys do Futa-Djallon.

«O governo da Republica Franceza, pela sua parte, obriga-se a não procurar exercer a sua influencia dentro dos limites attribuidos á Guiné portugueza pelo artigo 1.° da presente convenção. Compromette-se alem d'isso a não modificar o tratamento concedido, desde antigos tempos, aos subditos portuguezes pelos almamys do Futa-Djallon.»

*
* *

Para tranquillidade da Guiné, e para se poder desenvolver agricola e commercialmente, deve o chefe da provincia obstar por todos os meios ao seu alcance, incluindo os da força, ás guerras entre as tribus que povoam o territorio *chamado* portuguez. Não se póde nem deve admittir que um chefe de tribu declare a guerra a outro unicamente para se engrandecer; todos egualmente devem merecer a nossa protecção, porque todos *são* ou *devem ser* subditos portuguezes, e nós, permittindo similhantes massacres, alem do tristissimo papel que representâmos em face das nações cultas, protegemos indirectamente o mais forte, o que é anti-politico e pouco humanitario!

Desde que se delimitaram as fronteiras da provincia as suas condições politicas mudaram consideravelmente, e muitos factos que d'antes eram classificados de graves erros, hoje seriam considerados acertos; por exemplo, outr'ora não convinha por fórma alguma intromettermo-nos na politica gentilica, actualmente é uma necessidade — da paz no nosso territorio depende a prosperidade da colonia; mantenha-se, pois, a paz custe quanto custar!

Os fulas occupam ha muito tempo terrenos pertencentes aos beafadas; o bom senso aconselha que se *convide* Mahmad-Paté, actual chefe do Forreah, a abandonal-os, dando-se-lhe em compensação a parte do sertão até ao meridiano dos 16° oeste de París, e como esta occupação não se poderá fazer sem Mudi-Yaiá pugnar pelos seus imaginarios direitos sobre aquelle territorio, será conveniente *ouvir* a França'

que tambem deve desejar fazer eguaes arranjos. Mas, note-se bem, n'esta importantissima questão não devemos trabalhar sósinhos, senão, ainda que ficassemos vencedores e Mudi-Yaiá forçado a reconhecer a independencia dos fulas pretos, de quasi nada nos serviriam os sacrificios feitos, porque o commercio do Futa *jamais entraria no Forreah portuguez,* como aliás é de simples intuição!

Só depois de proclamada a independencia do Forreah portuguez e francez é que nós devemos occupar militarmente Damdum, um dos pontos mais importantes d'esta região.

As tropas francezas occupariam temporariamente Mahmad-Djimi e auxiliariam as nossas forças de Damdum, caso Mudi-Yaiá pretendesse reconquistar o Forreah.

Com os beafadas e nalús se fariam combinações analogas, e uma vez delimitados *por nós* os territorios d'estas tribus, manteriamos *sempre* este estado de cousas, auxiliando aquelles que se conservassem socegados e fieis á nossa bandeira, castigando os conflictosos, demittindo e prendendo os chefes, e nomeando outros á sua *escolha.*

Comprehende-se perfeitamente as enormes vantagens que poderiam advir se levassemos a effeito este monumental plano[1], plano em que M. Brosselard tantas vezes nos fallou d'elle no matto, com enthusiasmo e convicção profunda dos explendidos beneficios que obteriam os dois paizes de medida tão grandiosamente politica.

[1] Exultámos quando lêmos em um folheto, que M. Brosselard fez a fineza de nos enviar, este mesmo assumpto tratado por mão de mestre.

Eu fui conciso unicamente para guardar as conveniencias e mesmo porque a idéa não era exclusivamente minha. M. Brosselard, no mattó, em conversa intima foi quem apresentou o plano da independencia do Forreah, que deve ser posto em execução o mais depressa possivel, se queremos salvar a Guiné portugueza de total ruina. Que o meditem os governantes.

V

Conclusão

N'este trabalho incompleto e incorrecto pretendemos demonstrar tambem que a Guiné portugueza, apesar de tudo quanto d'ella se diz, é uma colonia de futuro commercial brilhante, se cuidarmos da sua organisação interna, como devemos e é mistér.

Não temos a louca pretensão de havermos conseguido o nosso objectivo, é certo, nem de darmos resolvido completa e sabiamente tão intrincado problema — contamos o que vimos e expozemos a nossa opinião sem ambages, franca, sincera, e tendo em mira sómente o engrandecimento da colonia, que visitei ultimamente em serviço do paiz.

Posso ter encarado mal a questão, posso mesmo ter errado; mas no paiz ha homens de subida competencia e que conhecem a provincia melhor do que eu, e poderão informar o paiz ou o governo do que será melhor fazer-se, se o que escrevemos não deve ser attendido, como estamos convencidos.

A minha opinião, porém, está formada, e é esta que deixâmos consignada n'este modesto trabalho.

O paiz é pobre, bem sei, e não póde nem deve arriscar capitaes imprudentemente; todavia d'este dilemma, julgo, ninguem poderá saír — ou a Guiné é rica ou não é. Se é rica e póde ter ainda um futuro brilhante, dê-se-lhe o que for preciso para a fazer desenvolver, prosperar. Se não é rica e o *deficit* cresce annualmente em progressão assustadora, e é um sorvedouro dos dinheiros da metropole e um matadouro de funccionarios, ceda-se á França que «Grâce à la puissance bien établie qu'elle possède tant au Sénégal que dans les territoires voisins de la colonie portugaise, et aux puissants moyens d'action qu'elle peut mettre en œuvre, la France seule, si elle y était invitée, serait en situation de reprendre en Guinée l'œuvre du Portugal. Elle seule, grâce à l'organisation militaire de ses forces indigènes du Sénégal, pourrait accepter de remplacer après leur retraite les trou-

pes portugaises, et pourrait s'imposer la *pénible* (o italico é nosso) mission de tenir les postes malsains dont l'occupation contribue à contenir les populations. Un développement de forces relativement considérables serait en outre nécessaire, pour permettre à de sages administrateurs de rétablir peu à peu le calme et la paix, et leur assurer la possibilité de prendre des mesures susceptibles de rendre la confiance au commerce, et le bien-être aux habitants».

!!...

FIM DA TERCEIRA E ULTIMA PARTE

INDICE

DOS

ARTIGOS PUBLICADOS NA 8.ª SERIE DO BOLETIM

P

S

Z

ACTAS DAS SESSÕES

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

ACTAS DAS SESSÕES

DA

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

DE LISBOA

FUNDADA EM 1875

VOLUME VIII — ANNO DE 1888

LISBOA
IMPRENSA NACIONAL
1889

SESSÃO DE 9 DE JANEIRO DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro A. do N. Pereira Sampaio

Secretarios { Luciano Cordeiro / Diogo Patrone Junior

Ás oito horas e meia da noite foi aberta a sessão, achando-se presentes os srs. Borges de Figueiredo, Luiz Leopoldo Flores, J. E. de Moraes Sarmento, G. Vasconcellos de Abreu, A. Lopes Mendes, A. de Paula e Brito, Francisco Pereira Batalha, Alfredo Ferreri, Julio Augusto de Oliveira Pires, Augusto Potier, Carlos Adolpho Marques Leitão, Leonardo Torres, Francisco dos Santos, Antonio Augusto de Oliveira, Fortunato da Fonseca, Luiz Diogo da Silva, Anacleto Rodrigues de Oliveira, Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, Domingos Francisco da Silva Nogueira, Luiz Osmundo Toulson, D. Maria Luiza Duarte, Rodrigo Affonso Pequito, Custodio M. Borja, C. Thomás de Almeida Balthazar, Antonio Ferreira de Serpa, Domingos Tano de Figueiredo, J. V. Mendes Guerreiro, Francisco Maria Victor Cordon, Luiz da Costa e Sousa, L. F. Marrecas Ferreira, Palermo de Faria, Carlos Calderon, Antonio Casimiro de Almeida Figueiredo, João F. Camacho, João F. Camacho, José Miguel dos Santos, M. F. Ribeiro, Jeronymo da Camara Manuel, Emilio Henrique X. Nogueira, Francisco José Correia Gonçalves, Vicente de Almeida d'Eça, Arsenio Augusto Torres de Mascarenhas, José Maria da Silva Basto, Carlos Cyrillo da Silva Vieira, Gabriel Fernandes, Cypriano Forjaz, Jeronymo Maldonado d'Eça, Augusto José de Almeida, Antonio Pereira de Carvalho, Thiago Antonio da Silva, Arthur Lucas Marinho da Silva, Alberto Lopes, Henrique Midosi, Affonso de Moraes Sarmento, D. Diego de la Cruz Quesada, José Telles Caldeira, Bernardino J. de Carvalho Junior, Armelim Junior, J. E. dos Santos e Silva, Francisco H. Cordeiro, José da Cunha Castello Branco Saraiva, João Pedro Diogo Patrone, Vasco de Miranda Caldeira, Pedro Manuel Tavares, Carlos Augusto Pinto Ferreira, Duarte Fava, Vicente Ferreira Ramos, J. B. Ferreira de Almeida, José Ribeiro da Cunha, Victor Bastos, Emygdio Fronteira, Antonio Ferreira Pinto Basto, J. Amaral, Fernando Pedrosa, J. Pedro Andrade Martins, Luciano Cordeiro, João Pedro Diogo Patrone Junior, Carlos Claudino Dias, José Maria Greenfield de Mello,

Jeronymo da Silva, J. J. Gomes de Brito, João Anastacio de Carvalho, Eduardo da Cunha Seixas.

O sr. *secretario perpetuo*, communicou a correspondencia recebida.

Communicou igualmente que, segundo informações particulares que recebêra, deviam em breve regressar a Lisboa os nossos consocios srs. major H. de Carvalho, da expedição do Muata Ianvo, e padre Barroso, da commissão do Congo.

O mesmo sr. secretario communicou ainda, por parte da direcção, que esta, consoante a praxe anterior, por necessidade de ter constituidos os nucleos das commissões e secções que de momento poderiam ser chamadas a dar parecer sobre qualquer assumpto ou proposta, formulára a seguinte lista dos respectivos funccionarios sociaes para o novo anno social:

Bibliothecario — A. C. Borges de Figueiredo.
Director do museu — Augusto Potier.

Commissão africana

Presidente — Visconde de S. Januario.
Vice-presidentes — F. Ferreira do Amaral e Manuel Raphael Gorjão.
Secretarios — A. S. de Serra Prado e A. Augusto de Oliveira.

Commissão asiatica

Presidente — Guilherme de Vasconcellos Abreu.
Vice-presidentes — A. Lopes Mendes e A. R. Gonçalves Vianna.
Secretarios — Christovão Ayres e Domingos Tasso de Figueiredo.

Commissão de caminhos de ferro

Presidente — Francisco de Sousa Brandão.
Vice-presidentes — Manuel Affonso de Espregueira e Manuel José Ribeiro.
Secretarios — Affonso da Moraes Sarmento, Francisco Perfeito de Magalhães.

Commissão de illuminação e balisagem maritima

Presidente — Francisco Maria Pereira da Silva.
Vice-presidentes — Augusto Fuschini e Vicente de Almeida d'Eça.
Secretarios — Emilio A. C. Caceres Fronteira, José Joaquim Xavier de Brito.

Commissão de portos de mar e navegação interior

Presidente — J. J. de Matos.
Vice-presidentes — E. M. Pereira e J. E. Sant'Anna Castello Branco.
Secretarios — A. A. Baldaque da Silva e Carlos de Magalhães.

Secção agricola

Presidente — Francisco Simões Margiochi.
Vice-presidente — Visconde de Coruche.
Secretario — Jayme Arthur da Costa Pinto.

Secção antropologica

Presidente — J. J. da Silva Amado.
Vice-presidente — João Ferraz de Macedo.
Secretario — J. A. Serrano.

Secção botanica

Presidente — Conde de Ficalho.
Vice-presidente — Lucio Augusto da Silva.
Secretario — Julio Daveau.

Secção de cartographia

Presidente — Antonio José d'Avila.
Vice-presidente — Luiz Moraes de Sousa.
Secretario — Antonio Augusto de Oliveira.

Secção de colonisação

Presidente — Sebastião Centeno.
Vice-presidente — Guilherme Pessoa Allen.
Secretario — Augusto Ribeiro.

Secção commercial e industrial

Presidente — Antonio Pereira de Carvalho.
Vice-presidente — Antonio Adriano da Costa.
Secretario — Alfredo Barbosa dos Santos.

Secção chorographica

Presidente — J. A. Neves Cabral.
Vice-presidente — Luiz Feliciano Marrecas Ferreira.
Secretario — A. Cró de Castro Ferreri.

Secção de ensino geographico

Presidente — Bernardino Machado.
Vice-presidente — Candido de Figueiredo.
Secretario — Carlos de Mello.

Secção de estatistica

Presidente — Tito Augusto de Carvalho.
Vice-presidente — Leonardo Torres.
Secretario — José Miguel dos Santos.

Secção ethnologica

Presidente — Adolpho Coelho.
Vice-presidente — A. F. Nogueira.
Secretario — Lino d'Assumpção.

Secção de geographia historica

Presidente — Manuel Pinheiro Chagas.
Vice-presidente — Antonio Ennes.
Secretario — Antonio Cardoso Borges de Figueiredo.

Secção de geographia militar

Presidente — Luiz Travassos Valdez.
Vice-presidente — Vicente Ferreira Ramos.
Secretario — Duarte Cabral Fava.

Secção de geographia politica

Presidente — Francisco A. Correia Barata.
Vice-presidente — J. Carlos Rodrigues Costa.
Secretario — J. P. de Almeida da Camara Manuel.

Secção geologica

Presidente — Lourenço Malheiros.
Vice-presidente — Paul Choffat.
Secretario — Alfredo Bensaude.

Secção mathematica

Presidente — Antonio José Teixeira.
Vice-presidente — Augusto José da Cunha.
Secretario — Antonio Francisco da Costa Lima.

Secção medica

Presidente — José Thomás de Sousa Martins.
Vice-presidente — F. A. de Oliveira Feijão.
Secretario — J. da Cunha Castello Branco Saraiva.

Secção physica

Presidente — J. C. de Brito Capello.
Vice-presidente — F. da Fonseca Benevides.
Secretario — J. Nunes da Mata.

Secção de nautica e hydrographia

Presidente —Visconde de Paço de Arcos.
Vice-presidente — F. de Campos Sampaio Smith.
Secreterio — Hygino de Mendonça.

Secção zoologica

Presidente — J. V. Barbosa du Bocage.
Vice-presidente — Antonio de Carvalho Monteiro.
Secretario — J. G. de Barros e Cunha.

A commissão central, pela sua constituição especial, não tem de entrar n'este quadro. A sua mesa continúa a ser formada por:

Presidente — S. ex.ª o sr. ministro do ultramar.

Vice-presidentes — O director geral do ultramar e o presidente da sociedade.

Secretarios — Primeiro, Luciano Cordeiro, segundo, Rodrigo Affonso Pequito.

O sr. *presidente,* observou que a assembléa geral dos socios ordinarios em effectividade fôra pela segunda vez convocada para eleições, devendo agora funccionar com qualquer numero. Que apesar de ser esta a ordem do dia, daria a palavra, antes de se entrar n'aquella, para quaesquer communicações. Começaria elle proprio por communicar com muito pezar, que haviam fallecido os consocios srs. conde de Macieira, Vinicola Belles, Ignacio Paiva Raposo, e que julgava interpretar o pensamento da assembléa, propondo que na acta se lavrasse um voto de sentimento.

A assembléa approvou.

Pediram e obtiveram a palavra:

O sr. *Paula de Brito,* que leu uma allocução explicativa de um trabalho que offerecia á Sociedade, e mandou para a mesa, sobre os dialectos creoulos de Cabo Verde.

O sr. *presidente,* em nome da Sociedade, agradeceu, declarando que, de accordo com o auctor, aquelle trabalho seria publicado no *Boletim.*

O sr. *M. Ferreira Ribeiro,* disse que desejava fazer na Sociedade uma serie de conferencias ou communicações parallelamente á que iniciára na sociedade de sciencias medicas, interessando uma e a outra aos estudos e progressos coloniaes, como se via da nota das duas primeiras communicações que mandava para a mesa. Por esta fórma pretendia apresentar alguns resultados dos estudos e observações que fizera na sua recente viagem a paizes estrangeiros. E mandou para a mesa as seguintos notas:

Communicação á Sociedade de Geographia de Lisboa:

Necessidade de se iniciarem as investigações demographicas nas nossas provincias de alem mar, a fim de que possam apreciar-se as qualidades e aptidões da raça tropical e as suas tendencias para formar colonias e dar incremento á popnlação indigena na Africa Central.

Descripção demographica e original de Casengo.

Lisboa, 8 de janeiro de 1888. = *M. F. Ribeiro.*

Communicação á sociedade de sciencias medicas de Lisboa:

Os trabalhos de que me occupo na sociedade das sciencias medicas de Lisboa, referem-se á *anthropometria,* no que esta sciencia tem de mais util para a aclimação e organisação scientifica dos cadastros criminaes, em Lisboa; á *demographia,* considerada sob o ponto de vista medico; á *aclimação,* como base de colonisação e de exploração da Africa central, e, finalmente, *ao cholera,* quanto ás vantagens dos cordões sanitarios. = *M. F. Ribeiro.*

O sr. *presidente* disse que a sociedade só teria de agradecer as communicações do sr. Ferreira, e que a mesa estava disposta a accordar com s. ex.ª o dia em que quizesse fazer a primeira conferencia que poderia desde já ficar annunciada.

Ficou fixado o proximo sabbado.

O sr. *Almeida d'Eça* desejou saber:

1.º Se constava á mesa que o governo tivesse manifestado por alguma fórma o agradecimento e louvor devidos aos recentes serviços militares e scientificos do nosso consocio o sr. major Paiva de Andrada.

2.º Se tinha tido seguimento a sugestão approvada n'uma das ultimas sessões, de promover junto do governo que elle acudisse á situação precaria da familia do fallecido governador de Manica sr. Ferreira Simões.

O *secretario perpetuo* explicou:

1.º Que á mesa nada constava, nem tinha de particularmente constar, cousa alguma sobre o primeiro ponto;

2.º Que em relação ao segundo houvera apenas diligencias verbaes por se aguardar que o sr. Paiva de Andrada estivesse restabelecido da doença que lhe impozera um absoluto isolamento, para que se proseguisse n'essas diligencias.

Acrescentou o secretario perpetuo que, pela direcção e alguns socios que se lhe quizeram associar, tinha a honra de apresentar á assembléa uma proposta que passou a ler, para ser conferido ao sr. Paiva de Andrada o titulo de socio honorario «em homenagem aos seus singulares serviços á sciencia e á patria, durante muitos annos de estudo e exploração nos territorios do Zambeze.»

(Apoiados geraes.)

Tencionava apresental-a depois dos mais trabalhos para que desde hoje começasse a contar-se o praso estatuario.

A proposta foi admittida e ficou sobre a mesa.

O sr. *Custodio Borja*, expoz:

Que tendo na sua recente viagem ao estrangeiro tido occasião de apreciar pessoalmente quanto a benemerita Sociedade de Geographia de Lisboa é lá fóra devidamente considerada pelos seus relevantes e notaveis serviços prestados á causa da civilisação e do progresso colonial, testemunhos de apreço que mais frisantemente se manifestaram não só na sessão inaugural das sessões annuaes da sociedade de geographia de París, em 4 de novembro ultimo, como muito especialmente no banquete annual da mesma sociedade, presidido pelo general Carrier, e que teve logar em 17 de dezembro findo, lhe era summamente grato e sobremodo honroso ter sido encarregado pela dita

sociedade de geographia de Paris de transmittir a s. ex.ª o presidente e a todos os seus dignos consocios, essas sinceras manifestações do mais elevado apreço pelos trabalhos patrioticos e scientificos da Sociedade de Geographia de Lisboa.

Que relativamente ao que se passára na sessão inaugural de 4 de novembro já o illustre consocio o sr. dr. Ferreira Ribeiro, segundo acabára de ouvir ler na acta da sessão anterior, se dignára, por delegação d'elle, orador, transmittir á Sociedade as phrases de muito louvor que então se proferiram não só com respeito á nossa Sociedade, mas muito especialmente exalçando o esclarecido espirito e animo civilisador de Sua Magestade El-Rei o sr. D. Luiz I, e s. ex.ª o presidente e os dignos consocios melhor se podiam scientificar do que se passára em toda essa sessão, por tantos motivos notavel, lendo o *Boletim,* onde se encontra já publicada a acta respectiva e a summula do discurso do presidente o sr. dr. Hamay e a resposta d'elle, orador.

Quanto ao que se passou no banquete de 17 de dezembro, que não existe naturalmente ainda publicado o *Boletim* que lhe respeita, dando conta d'essa grandiosa festa da civilisação, da sciencia e do progresso, por isso pedia licença para mandar para a mesa um numero do *Jornal dos debates,* onde s. ex.ª o presidente e os dignos consocios poderiam ver n'um artigo especial a elevada distincção que n'esse banquete mereceu a nossa benemerita Sociedade, a quem não só M. de Maunoir, secretario geral da sociedade de geographia de París levantou um brinde muito particular, especialisando-a entre todas as sociedades de geographia estrangeiras, brinde a que elle, orador, respondeu como lhe cumpria, mas até o proprio presidente, o general Carrier, fechou o banquete com um enthusiastico brinde á nossa Sociedade, em que muito bem recordou as brilhantes tradições historicas de Portugal, por entre os calorosos *hurrahs* de todos os convivas.

Que foi com o mais entranhado orgulho e deveras commovido, que elle, orador, assistiu a tão affectuosas e espontaneas demonstrações de applauso, ufanía perfeitamente legitima em face de tantas provas de consideração com que honrava assim um paiz estranho e em nação tão culta como a França, uma sociedade que só a si deve quanto vale e que tanto se tem esforçado por bem alto levantar o prestigio e o respeito pelo bom nome portuguez.

O sr. *presidente* manifestou o agradecimento da Sociedade pelas palavras generosas que lhe haviam dedicado os cavalheiros a quem o sr. Borja se referíra, e a este consocio pela dedicada e elevada maneira como em nome da Sociedade logo agradecêra essa manifestação honrosissima.

O sr. *Vasconcellos Abreu* offereceu á sociedade um trabalho impresso de que é auctor, intitulado *Criterio monologico*.

O sr. *presidente* agradeceu em nome da Sociedade. Em seguida disse que, passando-se ás eleições geraes, interrompia a sessão por dez minutos, a fim de que os srs. socios presentes podessem preparar as suas listas.

Reaberta a sessão, annunciou o sr. presidente que tinham sido recebidos na mesa boletins de voto, na fórma do preceito estatuario, dos seguintes socios ausentes:

José P. de Avellar Patarroxa — *Abrantes*.

Bernardino Lopes de Oliveira — *Alcobaça*.

Manuel do Espirito Santo de Almeida Coutinho — *Ambriz*.

Antonio Manuel R. Loureiro — *Arcos de Valle de Vez*.

Carlos A. Botelho de Vasconcellos, Fernando de Vilhena e Firmino de Vilhena — *Aveiro*.

Julio Cesar Pereira da Silva — *Beja*.

Marquez de Penafiel — *Berlim*.

José Marcellino P. Ramos de Abreu — *Borba*.

Jeronymo Pimenta e Julio Celestino da Silva — *Braga*.

João Bento de A. Fernandes — *Brava* (ilha).

Francisco de Moura Coutinho Bastos — *Cabeceiras de Basto*.

João de Matos e Silva — *Cabinda*.

João Eduardo Ribeiro — *Camarate*.

José Duarte Lima e Alfredo Cordeiro Feio — *Cartaxo*.

Bernardino Frncisco de Almeida — *Caetité* (Brazil).

Jayme de Sena Cunhal — *Ceia*.

Adolpho Loureiro — *Coimbra*.

José de Fonseca Teixeira — *Covilhã*.

Caetano Xavier de Almeida da Camara Manuel e Leopoldo Cesar de Noronha Gouveia — *Evora*.

Luiz J. Gonzaga — *Ibo*.

Gaspar N. C. de Sousa Noronha — *Inhambane*.

Visconde de Cacongo — *Landana*.

Francisco Augusto Ferreira — *Loanda*.

J. J. Machado e Egas Moniz Coelho — *Lourenço Marques*.

Carlos Castanheta — *Luacho*.

Antonio Julio de Sousa Machado — *Mafra*.

Francisco Antonio Cardoso — *Malhada Sorda*.

João de Barros — *Moçambique*.

Visconde de Saphyra e Francisco da Paz Furtado — *Montemor Novo*.

Menandro José M. Guerra, Antonio Acacio de Oliveira Carvalho e Luiz Pacheco Malheiro Brandão — *Mossamedes.*

Paulo Judice — *Peniche.*

João Augusto Malheiro e Abilio de Sá Sotto Mayor Malheiro — *Ponte de Lima.*

Numa J. de Carvalho Mata, Antonio M. de Lobão M. Castro e Sarmento, Antonio Maria e Lemos e A. Coutinho Junior — *Porto.*

Severo Pires Marinho, Alfredo Casimiro de Almeida Ferreira e Joaquim Ferreira de Pina Calado — *Santarem.*

Joaquim da Silva Caetano — *S. Nicolau* (Cabo Verde).

Alberto Garrido e J. Monteiro de Castro — *S. Thomé.*

Antonio Candido Monteiro, Eugenio Antonio Martins, W. Rice, J. Viagez Mulher, Augusto da Silva Pinto Serra, John Holloway, Manuel da Silva P. Ferro, Augusto M. Lino da Fonseca, J. Kendall Junior e A. Ignacio Nobre — *S. Vicente* (Cabo Verde).

Joaquim da Silva Monteiro e José Bernardino de Abreu Gouveia — *Vianna do Castello.*

José Domingos Fazenda — *Vidigueira.*

Em seguida mandou proceder á chamada e á votação.

Terminados estes actos verificou-se e annunciou-se na mesa que tinham entrado na urna 143 listas para a direcção e 78 para o conselho fiscal.

O sr. *presidente* nomeou duas mesas de escrutinação, uma para as listas da direcção, composta dos srs. Vicente de Almeida d'Eça, Anacleto Rodrigues de Oliveira, Luiz Osundo Toulon, e outra para as listas do conselho central, composta dos srs. J. F. de Palermo da Fonseca Faria, J. da Cunha Castello Branco Saraiva, Augusto Potier, e incumbindo-lhes de procederem aos respectivos escrutinios, suspendeu a sessão.

Ás onze e meia horas da noite foi reaberta a sessão, e leram-se na mesa as listas das votações apuradas pelas mesas competentes, que são as seguintes:

Direcção

Presidente:

Francisco Maria da Cunha	122
Manuel Pinheiro Chagas	6
Ferreira Amaral	5
Luciano Cordeiro	3
C. Ficalho	3
José Joaquim de Sousa Amado	1
Antonio N. Sampaio	1
Francisco Maria de Sousa Brandão	1

Vice-presidentes:

Frederico Augusto Oom	130
J. F. Nery Delgado	123
J. V. Mendes Guerreiro	124
Fernando Palha	128
Francisco Maria da Cunha	10
Antonio Sampaio	8
Fernando Pedroso	4
Antonio Sousa Amado	4
C. Ficalho	4
Ferreira do Amaral	3
Pinheiro Chagas	3
F. M. de Sousa Brandão	2
Henrique de Barros Gomes	2
José Bento Ferreira de Almeida	2
Lourenço Malheiro	2
R. A. Pequito	2
R. Gorjão	1
G. V. Abreu	1
Moraes Sarmento	1
Moraes Pereira Carvalho	1
H. Capello	1
Adriano Seixas	1
Antonio Ferreira Carvalho	1
Ivens	1
Oliveira Chamiço	1

Secretario annual:

Palermo de Faria	128
J. P. Diogo Patrone Junior	9
J. J. Gomes de Brito	1
J. B. Ferreira de Almeida	1
Marianno de Carvalho	1

Secretarios adjuntos:

J. J. Gomes Brito	130
Ernesto Vasconcellos	129
J. F. Palermo Faria	5
Carlos Calderon	3
J. P. Diogo Patrone Junior	3
Fernando Pedroso	2
Carlos Mello	2

M. R. Gorjão 1
José Maria dos Santos 1
Francisco M. Amaral 2
Augusto Potier 1
Moraes Sarmento 1
Eduardo Coelho 1
B. Almeida d'Eça 1
Almeida d'Eça 1
Bacharel Gabriel Fernandes 1

Thesoureiro:

Ulrich 140

Vogaes:

R. Affonso Pequito 136
Fernando Pedroso 131
J. B. Ferreira de Almeida 133
J. E. Moraes Sarmento 131
J. P. Diogo Patrone Junior 129
Francisco M. de Sousa Brandão 5
Dr. Silva Amado 4
Pereira Carvalho 3
Dr. Ferreira Ribeiro 3
Henrique de Macedo 2
Carlos Bastos 1
Francisco Silva Vianna 1
Teixeira de Aragão 1
Gomes de Brito 1
Marrecas Ferreira 1
H. Midosi 1
Antonio Francisco Nogueira 1
Francisco Maria Pereira da Silva 1
E. Coelho 1
Augusto Ribeiro 1
Antonio N. P. Sampaio 1
Gomes de Brito 1
Palermo de Faria 1

Commissão de contas

Luiz Diogo da Silva 131
Manuel R. Gorjão 129
Frederico de Abreu Gouveia 129

Francisco dos Santos	3
Carlos A. Marques Leitão	2
Eduardo Sequeira	2
Antonio P. Carvalho	2
Frederico Oom	2
Adrião de Seixas	2
Palermo de Faria	1
Gomes de Brito	1
Sebastião Centeno	1
Mendes Guerreiro	1
C. Ficalho	1
Augusto Ribeiro	1
Sousa Brandão	1
Eduardo Jayme Carvalho da Silva	1
José D. Carneiro Sousa Faro	1
Manuel Maria Barbosa du Bocage	1

Conselho central

Presidente:

Antonio do Nascimento Pereira Sampaio	75
Manuel Pinheiro Chagas	1
Ferreira do Amaral	1

Vogaes:

Antonio Pereira de Carvalho	74
A. A. Pereira de Miranda	74
A. M. Pereira Carrilho	69
B. J. de Almeida d'Eça	76
E. Pinto Basto	74
E. de Sousa e Brito	70
J. Ferreira do Amaral	75
J. M. de Sousa Brandão	74
Francisco da Silveira Vianna	73
J. J. Silveira da Mota	75
J. de Vilhena	73
J. J. da Silva Amado	75
Lopo Vaz de Sampaio	73
Luiz Eugenio Leitão	74
Manuel d'Assumpção	73
M. Pinheiro Chagas	73
Tito A. de Carvalho	76
Visconde de Ouguella	75

Visconde de Paço de Arcos.................................. 73
Frederico Oom.. 1
Lista branca... 1

Não havendo reclamação alguma, o sr. presidente declarou que proclamava e investia os seguintes socios nos cargos para que acabavam de ser eleitos pela assembléa geral da Sociedade de Geographia de Lisboa.

Direcção

Presidente — Francisco Maria da Cunha.

Vice-presidentes — Frederico Augusto Oom, J. Filippe Nery Delgado, J. Verissimo Mendes Guerreiro e Fernando Palha.

Secretario annual — J. F. Palermo de Faria.

Secretarios adjuntos — J. J. Gomes de Brito e Ernesto de Vasconcellos.

Thesoureiro — João Henrique Ulrich.

Vogaes — Rodrigo Affonso Pequito, dr. Fernando Pedroso, José Bento Ferreira de Almeida e José Estevão de Moraes Sarmento.

Commissão de contas

Diogo da Silva, Manuel R. Gorjão e Frederico de Abreu.

Conselho central

Presidente — Antonio do Nascimento Pereira Sampaio.

Vogaes — Antonio Pereira de Carvalho, A. A. Pereira de Miranda, A. M. Pereira Carrilho, B. F. de Almeida d'Eça, E. Pinto Basto, E. de Sousa e Brito, F. Ferreira do Amaral, F. M. de Sousa Brandão, Francisco da Silveira Vianna, Julio de Vilhena, J. J. da Silva Amado, Lopo Vaz de Sampaio, Luiz Eugenio Leitão, Manuel d'Assumpção, M. Pinheiro Chagas, Tito Augusto de Carvalho, visconde de Ouguella e visconde de Paço de Arcos.

Foram em seguida votadas e approvadas as propostas de socios que vão por extracto no fim d'esta acta.

E levantou-se a sessão, eram doze horas da noite. = *Luciano Cordeiro,* secretario perpetuo.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Augusto Maria Cardoso*, proposto pelos srs. J. P. Diogo Patrone, Borges de Figueiredo e Antonio Pereira de Carvalho; o sr. *D. Alexandre de Castro Pamplona*, proposto pelos srs. Antonio Maria Barbosa, Luciano Cordeiro e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *Eduardo Coelho Junior*, proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, J. P. Diogo Patrone e R. Affonso Pequito; o sr. *Paulino Antonio Correia*, proposto pelos srs. J. P. Diogo Patrone Junior, Luciano Codeiro e Rodrigo Affonso Pequito; o sr. *Rodrigo Lopes de Oliveira*, proposto pelos srs. A. J. de Araujo, Luciano Cordeiro e Rodrigo Affonso Pequito; o sr. *Manuel Antonio de Sousa*, proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, J. Pedro Diogo Patrone Junior e Borges de Figueiredo.

Socios correspondentes: — O sr. dr. *D. Manuel Rodriguez de Berlanga*, proposto pelos srs. Borges de Figueiredo, Luciano Cordeiro e J. E. de Moraes Sarmento; o sr. *Luiz Carlos de Faria*, proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, J. E. de Moraes Sarmento e Borges de Figueiredo; o sr. *Alvaro Maria de Barros e Vasconcellos da Cruz Sobral*, proposto pelos srs. Julio Augusto de Oliveira Pires, J. E. de Moraes Sarmento e Alfredo Ferreira.

SESSÃO EXTRAORDINARIA DE 14 DE JANEIRO DE 1888

Presidencia do ex.^mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro
J. E. de Moraes Sarmento }

Aberta a sessão ás oito horas e meia da noite, estando presentes muitos ex.^mos socios.

O sr. *presidente* disse que, sendo esta a primeira sessão a que presidia depois das ultimas eleições, profundamente agradecia á Sociedade a nova prova de estima e de confiança que recebêra da Sociedade, protestando que na medida das suas forças havia de diligenciar pela sua parte em conservar o nome e o credito da Sociedade á elevada altura em que se achava. Para isto, e até porque sabia quão difficil era succeder n'uma presidencia tão illustrada por Antonio Augusto de Aguiar, contava com a indulgencia e com a cooperação de todos os consocios.

Lida a correspondencia, foi dada a palavra ao conferente.

O sr. *Ferreira Ribeiro*, que largamente fallou sobre os diversos themas cuja exposição annunciára.

O conferente foi applaudido no final da sua conferencia.

O sr. *Leonardo Torres* pediu licença para observar que os *Annuarios estatisticos de Portugal* de 1884 e 1885 continham já interessan-

tes informações demographicas, bem como o *Boletim do movimento demographico*, regularmente publicado em relação a Lisboa.

O sr. *Ferreira Ribeiro* disse que os *Annuarios* e o *Boletim* continham o movimento da população, mas não os dados puramente demographicos que elle desejava. Que estas estatisticas sempre se fizeram, mas que a demographia começa agora.

Não havendo nada mais a tratar, encerrou-se a sessão, eram onze horas da noite. = *Moraes Sarmento*, servindo de secretario.

SESSÃO DE 6 DE FEVEREIRO DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro
Palermo de Faria

Aberta a sessão ás oito horas e meia da noite, foi lida e approvada a acta da sessão antecedente.

Presentes os ex.mos socios os srs. Borges de Figueiredo, D. Maria Luiza Duarte, João Pedro de Andrade Martins, José Marianno de Sousa e Mello, João Pedro Diogo Patrone, João Pedro Diogo Patrone Junior, Ernesto de Vasconcellos, A. de Sarrea Prado, Domingos Tasso de Figueiredo, Leonardo Torres, Vicente de Almeida d'Eça, João de Almeida d'Eça, João F. Camacho, Fernando Pedrosa, Manuel Ferreira Ribeiro, e outros socios que por não terem assignado a lista de persença não podem citar-se.

O sr. *secretario perpetuo* communicou á assembléa a seguinte correspondencia:

Do ex.mo ministro das obras publicas, 21 de janeiro, communicando que por motivos de ordem financeira o governo resolvêra não concorrer officialmente, nem se fazer representar na exposição de Barcelona, prestando porém aos particulares que a ella concorram as facilidades que caibam nos meios de acção ordinaria do poder executivo.

Da sociedade de geographia de Koenigsberg, em 29 de janeiro, associando-se aos pezames pela morte do conselheiro A. A. de Aguiar.

Da real associação de agricultura portugueza, em 2 de fevereiro, solicitando o auxilio do emprestimo das salas da Sociedade para a reunião das secções do congresso agricola.

Do socio sr. conde de Casal Ribeiro, 26 de janeiro, informando, a

pedido da direcção, sobre o projecto da reunião do congresso hispano-portuguez-americano de geographia commercial.

Da sociedade scientifica argentina, 20 de outubro, manifestando os seus pezames pelo fallecimento do presidente conselheiro Aguiar.

Do sr. ministro da Suecia e Noruega, em 20 de janeiro, sobre se a Sociedade quereria ouvir certas communicações geographicas do viajante sueco Westmark, indemnisando-o das despezas da viagem a Lisboa e da sua demora aqui.

Foi respondido que era contra as praxes sociaes e que a direcção não estava auctorisada.

Do ministerio da marinha e ultramar, em 19 de janeiro, ácerca da impressão dos *Elementos para um diccionario chorographico da provincia de Moçambique.*

Do ex.^{mo} sr. Sampaio Smith, em 30 de janeiro, communicando que não póde exercer o cargo de vice-presidente da secção hydrographica por partir para Moçambique em serviço público, e offerecendo ali os seus serviços.

Da agencia especial da exposição universal de Barcelona, 25 de janeiro, enviando um plano da exposição e o regulamento e nota da admissão a ella.

Enviando publicações: o ministerio das obras publicas.

Agradecendo a eleição de socios: os srs. Eduardo José Lobato, Aguada (India), Bernardo Carneiro de Sousa e Faro, Nova Goa.

Pedindo publicações sociaes: a sociedade scientifica argentina, Buenos Ayres, e o instituto central de meteorologia, Vienna.

Agradecendo a nomeação para cargos sociaes: os srs. dr. Francisco Perfeito de Magalhães, J. J. P. A. da Camara Manuel.

Agradecendo as publicações sociaes: a sociedade geographica de Londres.

O sr. *presidente* communicou que a real associação de agricultura portugueza pedíra as salas da Sociedade para as reuniões do congresso agricola, e que a mesa resolvêra ceder-lh'as.

A assembléa approvou esta resolução.

Em seguida, o sr. presidente propoz que se lançasse na acta um voto de sentimento pela morte do socio o sr. Fernando Castiço.

O sr. dr. *Manuel Ferreira Ribeiro* pediu para que fosse marcado dia para a sua segunda conferencia, que tratará: 1.°, Dos trabalhos praticos sobre a acclimação nos nossos territorios de alem-mar; 2.°, Regimen especial de cada colonia, condições da sua immigração, necessidade de se organisar a *estatistica* na capital de cada provincia de alem-mar, ligando-se todas estas investigações com as de uma repartição central no ministerio da marinha e ultramar, onde se apurem todos os

factos e se façam todas as publicações de vulgarisação; 3.º, Proposições approvadas no sexto congresso de hygiene e de demographia sobre a melhor organisação das estatisticas, da anthropometria, da demographia e dos trabalhos de acclimação; 4.º, Vantajosas applicações d'estes trabalhos entre nós.

Continuando, o sr. dr. Ferreira Ribeiro pediu para que se começasse a organisar os trabalhos preparatorios para a Sociedade se apresentar no congresso de geographia, que deve realisar-se em Paris por occasião da exposição universal de 1889.

O sr. *presidente* respondeu que para a conferencia seria reservada a noite de 20 do corrente; que com respeito á segunda proposta do sr. dr. Ferreira Ribeiro seria remettida á commissão respectiva, devendo porém esperar-se o convite para o congresso a que se referia o sr. dr. Ribeiro.

Entrando-se na ordem da noite, discussão da proposta e parecer da secção de geographia historica ácerca da publicação do *Diccionario toponymico portuguez,* pediu a palavra.

O sr. *Almeida d'Eça,* que requereu para que fossem lidas na mesa as emendas apresentadas ás conclusões do parecer na primeira sessão em que se discutíra este assumpto.

Lidas as emendas, o sr. Almeida d'Eça disse que não tinha podido assistir á primeira sessão, mas que dizia agora que era contrario ás emendas, que a final não eram mais do que simples ampliações que sempre temia, por darem logar á difficultar-se o caminho a seguir, e por consequencia o bom andamento dos trabalhos, por ser um trabalho de importancia a que devia dar-se toda a largueza.

O sr. dr. *Ferreira Ribeiro* pediu para retirar as suas emendas, dizendo que não era intenção sua difficultar os trabalhos, mas pelo contrario facilital-os, e que portanto retirava as alterações ou ampliações, desejando apenas que ficassem consignadas na acta.

Não havendo mais ninguem inscripto foi approvado o parecer com as seguintes conclusões:

I Que a Sociedade de Geographia emprehenda a publicação de um *Diccionario toponymico portuguez,* comprehendendo duas partes: uma onde se determinem quanto possivel os nomes de logares portuguezes em todas as epochas; a outra constando das designações locativas dadas pelos descobridores, viajantes e escriptores portuguezes aos diversos logares da terra.

II Que este diccionario seja acompanhado de um atlas onde se encontrem juxtapostas aos nomes antigos as actuaes denominações.

III Que a Sociedade não só convide os seus membros a apresentarem quaesquer trabalhos, que podem servir de subsidios para a com-

posição do diccionario, mas tambem acceite quaesquer artigos de pessoas estranhas a ella.

IV Que todos os trabalhos que se forem recebendo, se publiquem no *Boletim* da Sociedade sob o titulo geral de *Subsidios para o diccionario toponymico portuguez.*

V Que a Sociedade proporcione aos membros que se encarregarem de dar subsidios para o diccionario, os meios de trabalho, adquirindo as obras que deverem ser consultadas.

VI Que todos os trabalhos que se receberem relativos a esta obra sejam enviados a esta secção.

VII Que no caso de ser presente á Sociedade a biographia de algum navegador, geographo ou viajante portuguez, ella seja submettida a esta secção; e que, uma vez reconhecido o merecimento da obra, esta seja publicada á custa da Sociedade, entregando ao seu auctor duzentos exemplares, como dadiva, e ficando a este a propriedade de subsequentes edições.

Em seguida o sr. Luciano Cordeiro apresentou a lista dos socios propostos.

A sessão encerrou-se eram nove horas e meia da noute. = *Luciano Cordeiro,* secretario perpetuo.

Estudos historicos-geographicos

Proposta

Considerando que se faz sobremodo sentir a falta de uma obra onde se encontrem convenientemente expostas, e com a possivel exactidão, as modificações que têem tido e as substituições por que tem passado em diversas epochas e sob diversos dominios a nomenclatura geographica do territorio que Portugal hoje occupa;

Considerando que é de todo o ponto importante, não só para memoria das nossas passadas grandezas, mas ainda para affirmação dos nossos direitos e dos serviços que prestámos á sciencia e á civilisação, que se tornem geralmente conhecidas as denominações que os nossos antigos navegadores deram aos logares que descobriram, denominações que, pela maior parte, estão hoje substituidas por nomes dados por estrangeiros, ou adulteradas de modo que se torna difficil reconhecel-as;

Considerando que são muito menos conhecidas, do que devem sel-o,

as particularidades biographicas dos Dias, dos Cabraes, dos Lopes, dos Cintras, dos Silveiras, dos Pombeiros, etc., o que é um grave embaraço para a composição da historia de geographia em Portugal, e uma ingratidão para com esses vultos que tanto honram o nome portuguez;

Proponho:

1.º Que a Sociedade de geographia de Lisboa faça elaborar e publicar um reportorio ou *Diccionario-geographico historico de Portugal*, onde se encontrem as modificações e substituições que têem havido na nomenclatura geographica do territorio portuguez:

2.º Que a Sociedade de geographia de Lisboa faça elaborar e executar uma ou mais cartas, aonde se encontrem, a par dos nomes modernos, os nomes que originariamente foram dados aos diversos pontos do globo pelos nossos navegadores.

Esse mappa deve ser acompanhado e documentado por um indice das fontes consultadas.

3.º Que a Sociedade de Geographia de Lisboa emprehenda a publicação das biographias dos nossos geographos, navegadores e viajantes, assim antigos como modernos.

Sociedade de Geographia de Lisboa, em 1 de março de 1887.= O socio ordinario, *A. C. Borges de Figueiredo.*

Parecer

Senhores: — A secção de geographia historica vem desempenhar-se da missão de que foi incumbida, dando o seu parecer ácerca das seguintes propostas do socio A. C. Borges de Figueiredo:

1.º Que a Sociedade de geographia de Lisboa faça elaborar e publicar um reportorio ou *Diccionario geographico-historico de Portugal*, onde se encontrem as modificações e substituições que têem havido na nomenclatura geographica do territorio portuguez;

2.º Que a Sociedade de Geographia de Lisboa faça elaborar e executar uma ou mais cartas, onde se encontrem, a par dos nomes modernos, os nomes que originariamente foram dados aos diversos pontos do globo pelos nossos navegadores (devendo este mappa ou mappas serem acompanhados e documentados por um indice das fontes consultadas).

3.º Que a Sociedade de Geographia de Lisboa emprehenda a publicação das biographias dos nossos geographos, navegadores e viajantes, assim antigos como modernos.

Unanimemente foi reconhecida a importancia da triplice proposta que lhe foi submettida, pois que ella mira á execução de um monu-

mento verdadeiramente digno d'esta Sociedade, já por tantos titulos merecedora de toda a consideração.

São na verdade innumeraveis as difficuldades com que lucta quem lê os auctores e documentos antigos e medievaes, como quem se deleita com as memorias dos escriptores nacionaes que tratam da nossa historia. Nos primeiros, depara-se-nos uma larga copia de nomes locativos na epocha romana, arabe, goda e mesmo alguns já portuguezes, cujos actuaes correspondentes são geralmente desconhecidos, senão completamente ignorados; nos segundos, encontram-se, por um lado, os nomes dados pelos nossos descobridores ás diversissimas localidades que visitaram, nomes hoje modificados ou substituidos por outros, sem que seja facil de prompto reconhecer o local a que correspondem; por outro lado, divergem frequentemente de tal modo os nomes estrangeiros, por esses escriptores empregados, da fórma natural que hoje criticamente se lhes dá, que por vezes ha grandissimo trabalho para averiguar a localidade a que alludem.

Quanto á nossa geographia antiga e medieval, ha a observar que, em seguida aos trabalhos dos nossos afamados antiquarios Gaspar Barreiros e André de Rezende, que primeiro entre nós trataram a geographia historica, um na sua *Chorographia de alguns logares*, outro no livro *De antiquitatibus Lusitaniae*, alguns espiritos foram movidos do desejo de imital-os. João de Barros, Diogo Mendes de Vasconcellos, Duarte Nunes de Leão, fr. Bernardo de Brito, Faria e Sousa, e muitos outros, em varios trabalhos se occuparam da nossa geographia antiga; mas todos elles (ás vezes por causas inherentes ás epochas em que viveram), quanto á identificação de antigas povoações, cairam em gravissimos erros, os quaes foram reproduzidos por subsequentes escriptores, que fundados na auctoridade litteraria dos que tomavam como fontes historicas, nada mais fizeram do que consagrar em certo modo esses erros. Basta ver-se o que nas suas *Memorias do arcebispado de Braga* diz o padre Contador de Argote, e o livro *Mappa breve da Lusitania antiga:* de Nascimento da Silveira, para se observar não só a pouca critica com que escreveram sobre tão importante objecto, mas tambem quanto contribuiram para a consolidação dos antigos erros, e quanto são frageis os seus argumentos e sempre defeituosas, senão falsas, as suas conclusões. Esses erros são ainda continuados nos modernos livros, assim n'aquelles do uso escolar, como tambem n'outros que, por sua indole, são destinados a ser frequentemente consultados. D'este modo, em vez de se proporcionarem aos estudiosos livros que os illucidem, que lhes resolvam suas duvidas, ou que ao menos (na impossibilidade de uma determinação definitiva) lhes dêem informações precisas das difficuldades que se oppõem á descoberta da ver-

dade, vêem-se publicações que, com titulos pomposos ou insinuantes, proseguem na divulgação de palpaveis e grandes erros, sem que seus directores, auctores ou collaboradores procurem, não já estudar as questões que se apresentam, mas nem ao menos reproduzir as conclusões a que alguns estudiosos chegaram á força de longas vigilias e de perseverantes trabalhos.

Pelo que respeita ao objecto da segunda parte da proposta, nada absolutamente ha ainda feito; quando muito encontrar-se-ha uma ou outra indicação muito vaga de modo que a identificação dos nomes dados pelos nossos descobridores aos varios logares que percorreram, com os nomes actuaes, ou, por outras palavras, a restituição das denominações geographicas impostas pelos portuguezes, é um verdadeiro serviço á patria, é um trabalho de reivindicação das glorias de que os estrangeiros nos querem desapossar, é um protesto contra suas vaidosas pretensões, é um justo desforço contra suas espoliações, é uma defeza contra o esquecimento.

Relativamente á ultima parte da proposta, não é possivel negar que ainda se conservam envoltas no véu do mysterio muitissimas particularidades da vida dos homens que levaram o nome portuguez a todas as partes da terra, particularidades que lançariam enorme luz sobre a nossa historia mesmo, porque a historia de um povo não é a simples historia dos seus reis ou regedores, mas a noticia das suas instituições e dos seus costumes, do seu desenvolvimento successivo, da sua grandeza e decadencia, dos feitos que praticou e nos quaes todos os seus membros têem parte, embora pequena.

A secção, tendo em muito a proposta apresentada, entende dever dar-lhe ainda maior desenvolvimento, como das antecedentes considerações se colhe, acrescentando á segunda parte que, aos nomes dados pelos nossos descobridores portuguezes, se juntem os que andam alterados em nossas chronicas; e é de parecer que a Sociedade de Geographia faça appello não só aos seus membros, mas tambem a pessoas estranhas a ella, para que contribuam com as informações que obtiverem para a elaboração de um diccionario. Essas informações devem ir sendo successivamente publicadas no *Boletim* da Sociedade, ou em fasciculos separados, como subsidios para a composição do diccionario. Este trabalho de busca de materiaes, se á primeira vista parece fastidioso e fatigador, não o é na realidade; a leitura dos nossos antigos historiadores e chronistas é geralmente agradavel pela linguagem e interessante pela variedade dos factos que elles narram; e a divisão do trabalho, podendo cada um escolher para as investigações o escsiptor seu predilecto, ou a região do globo que mais o interessa, dará em resultado o não fatigar-se ninguem, pois que trabalha por gosto.

No que toca á primeira parte da proposta feita, a secção, considerando que o auctor d'ella tem já quantidade de subsidios e largo trabalho preparado, acha conveniente que ellle seja o encarregado d'essa parte da obra, coadjuvado, porém, pelas informações que particular ou officialmente lhe possam ser ministradas. Para cada uma d'essas obras ser levada a effeito é indispensavel a compulsação de muitas obras que não estão ao alcance de todas as bolsas, pelo que entende a secção que a sociedade as deve adquirir, o que, longe de a desfalcar, lhe é vantajoso, pois enriquecerá a sua bibliotheca.

Sobre o terceiro ponto da proposta, aquelle cuja execução maiores difficuldades apresenta, é de parecer a secção que a Sociedade não propriamente emprehenda a publicação das biographias dos navegadores e geographos, mas que, no caso de lhe ser apresentado qualquer trabalho d'esse genero, ella o submetta á apreciação da secção (á qual será aggregado o auctor, no caso de não fazer parte d'ella), e que, uma vez approvada a obra, a publique a expensas suas, entregando ao auctór duzentos exemplares.

Feita esta exposição das idéas que lhe foram suscitadas pelo attento exame e demorada consideração da proposta que lhe foi enviada, a secção tem a honra de submetter á vossa discussão as conclusões que seguem:

I Que a Sociedade de geographia emprehenda a publicação de um *Diccionario toponymico portuguez,* comprehendendo duas partes: uma onde se determinem quanto possivel os nomes de logares portuguezes em todas as epochas; a outra constando das designações locativas dadas pelos descobridores, viajantes e escriptores portuguezes aos diversos logares da terra.

II Que este diccionario seja acompanhado de um atlas onde se encontrem juxtapostas aos nomes antigos as actuaes denominações.

III Que a sociedade não só convide os seus membros a apresentarem quaesquer trabalhos, que possam servir de subsidios para a composição do diccionario, mas tambem acceite quaesquer artigos de pessoas estranhas a ella.

IV Que todos os trabalhos que se forem recebendo se publiquem no *Boletim* da Sociedade sob o titulo geral de *Subsidios para o diccionario toponymico portuguez.*

V Que a Sociedade proporcione aos membros, que se encarregarem de dar subsidos para o diccionario, os meios de trabalho, adquirindo as obras que deverem ser consultadas.

VI Que todos os trabalhos que se receberem relativos a esta obra sejam enviados a esta secção.

VII Que, no caso de ser presente á Sociedade a biographia de al-

guns navegadores, geographo ou viajante portuguez, ella seja submettida a esta secção; e que, uma vez reconhecido o merecimento da obra, esta seja publicada á custa da Sociedade, entregando-se ao auctor duzentos exemplares, como dadiva, e ficando a este a propriedade de subsequentes edições.

Lisboa e casa da Sociedade de Geographia, em 10 de junho de 1887. = *Fernando Palha,* servindo de presidente = *Annibal Alvares da Silva Junior* = *Antonio Augusto de Oliveira* = *Antonio Pereira de Paiva e Pona* = *Arlindo Varella* = *Ernesto Julio de Vasconcellos* = *D. Maria Luiza Duarte* = *Vicente Maria de Moura Coutinho de Almeida Eça* = *A. C. Borges de Figueiredo,* secretário e relator. = (Tem voto) o sr. *Guilherme de Vasconcellos Abreu.*

Propostas retiradas a que se refere esta acta

Primeira conclusão

Que a Sociedade de Geographia de Lisboa, emprehenda a organisação e a publicação de um *Diccionario toponymico de Portugal e das colonias,* comprehendendo duas partes: uma onde se determinem, quanto possivel e em presença de estudos directamente feitos e á vista dos mais importantes documentos geologicos, paleontologicos, archeologicos, anthropologicos, linguisticos e geographicos, os nomes de todos os logares, povoações, rios e montes do territorio cispyreano, sempre occupado pelos portuguezes, e outra constando das designações locativas dadas pelos descobridores, viajantes e escriptores portuguezes aos diversos logares da terra, tendo em consideração os trabalhos já realisados sob este ponto de vista e prestando assim verdadeira homenagem aos seus auctores.

E que pela mesma sociedade se remetta um exemplar d'estes trabalhos aos principaes institutos geographicos estrangeiros, a fim de que sejam tomados na devida consideração e se possam servir para se fazerem as precisas correcções nos mappas que se forem publicando por esses institutos.

Segunda conclusão

Que a Sociedade de Geographia de Lisboa, emprehenda a organisação e a publicação de um atlas, onde se encontrem juxtapostas aos nomes de povoações, rios, montes e as denominações que actualmente lhes correspondem feita a competente identificação pelos modernos pro-

cessos de investigação, e sendo tomados na devida consideração os trabalhos que sob este ponto de vista estejam publicados ou em via de publicação.

Quinta conclusão

Que a Sociedade de Geographia de Lisboa, lembre a todos os que se encarregarem de offerecer subsidios para o *Diccionario toponymico de Portugal e suas colonias,* que serão preferidas as memorias originaes, organisadas nas respectivas localidades e tendo em vista, alem das obras que tratem de taes assumptos, todos os documentos que justifiquem as principaes identificações, juxtaposição de nomes e valor linguistico de cada termo empregado.

Que a Sociedade de Geographia adquira as obras nacionaes ou estrangeiras que possam elucidar os trabalhos d'esta ordem, abrindo uma sala especial de estudo e consulta de documentos para os socios que residirem em Lisboa ou para os que, recolhendo das colonias, desejem dar a ultima de mão aos seus escriptos.

Setima conclusão

Que a Sociedade de Geographia de Lisboa, no caso de lhe ser presente a biographia de algum navegador, geographo, governador, viajante ou explorador, seja esta submettida ao exame da secção dos estudos historico-geographicos, a qual, procedendo á analyse competente, organisará o seu parecer a fim de ser discutido e approvado em assembléa geral.

E a memoria que for competentemente approvada será publicada á custa da Sociedade de Geographia de Lisboa, entregando-se ao seu autor trezentos exemplares, sendo-lhe reservada a propriedade das subsequentes edições que porventura possam fazer-se.

Requerimento

Requeiro que as modificações apresentadas pelo sr. dr. Ferreira Ribeiro sejam enviadas á commissão respectiva e que seja suspensa a discussão do parecer até nova resolução. = *A. Ribeiro.*

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *José Augusto Pimenta,* proposto pelos srs. João Augusto de Moura, Luciano Cordeiro e Borges de Figueiredo; o sr. *Manuel Joaquim*

de Sousa, proposto pelos srs. Manuel Ferreira Ribeiro, Palermo de Faria e Vicente de Almeida d'Eça.

Socios correspondentes: — O sr. *Germond de Lavigne*, proposto pelos srs. Borges de Figueiredo, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. *Raphael das Dores*, proposto pelos srs. Antonio A. de Carvalho Monteiro, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito.

SESSÃO EXTRAORDINARIA DE 27 DE FEVEREIRO DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro
Palermo de Faria

O sr. *presidente* declarou aberta a sessão eram oito horas e meia da noite, estando presentes muitos srs. socios e outras pessoas.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente, o sr. presidente propoz que se lançasse na acta votos de sentimento pela morte dos consocios srs. Agostinho Coelho e conde de Carvalhal, o que foi unanimemente approvado, e que se mencionasse tambem com profunda magoa quanto se sentíra o vil attentado de que fôra victima o sr. Pinheiro Chagas e quanto era agradavel saber-se que felizmente o perigo desapparecêra e se accentuavam as melhoras do illustre enfermo.

O sr. *secretario* communicou a seguinte correspondencia:

Do ministerio da marinha, em 19 de fevereiro, communicando que o governo não julga conveniente concorrer á exposição de Barcelona, nem promover a concorrencia a ella por fórma que se traduza em despeza publica.

Do ministerio dos estrangeiros, em 21 de fevereiro, ácerca do concurso internacional de sciencias em Bruxellas.

Do ministerio dos negocios estrangeiros, em 23 de fevereiro, dizendo que pedíra urgentes informações á legação em Washington, sobre a remessa do sr. Hoffman, á Sociedade, que não foi recebida n'esta nem n'aquelle ministerio.

Do ministerio dos negocios estrangeiros, em 23 de fevereiro, enviando por parte do governo hollandez a carta topographica da residencia de Pasaroeau (Java).

Da associação commercial do Porto, em 22 de fevereiro, dando o seu parecer ácerca da adopção de um systema internacional uniforme de balizas e marcas maritimas.

Do sr. governador de Timor, em 26 de dezembro, associando-se aos sentimentos pela morte do sr. conselheiro Aguiar.

Da ex.^{ma} sr. D. Virginia Coelho, em 22 de fevereiro, participando o fallecimento de seu marido e nosso consocio o sr. Agostinho Coelho.

Da academia de antropologia de New-York, em 21 de janeiro, convidando para o congresso internacional de antropologia.

Da sociedade geographica de Madrid, em 13 de fevereiro, ácerca do projectado congresso hispano-portuguez-americano.

Do socio sr. conde de Casal Ribeiro, em 25 de fevereiro, ácerca do projectado congresso hispano-portuguez-americano.

Do socio sr. dr. Barbosa du Bocage, em 24 de fevereiro, enviando da parte do socio o sr. barão F. von Mueller, um livro sobre a Nova Guiné.

Enviando publicações: a repartição de ethnologia da instituição Smithsoniana.

Pedindo publicações sociaes: a legação austro-hungara, em Lisboa, em nome do seu governo.

O instituto Imperial e Real de meteorologia de Vienna.

O atheneu commercial do Pará.

Agradecendo as publicações sociaes: a sociedade naturalista allemã de Tokio.

A sociedade geologica de Londres.

A bibliotheca nacional do Rio de Janeiro.

A sociedade geographica de Manchester.

Legação austro-hungara, em Lisboa.

Agradecendo a eleição de socios os srs. Samuel John Hornby, Londres; Luiz Carlos de Faria, dos Açores; M. R. de Berlanga, de Malaga.

O sr. dr. *Fernando Pedroso* fallou brevemente da missão da Huilla a proposito do mappa topographico recentemente enviado á sociedade pelo reverendo superior da referida missão, o padre Antunes, que pessoalmente a levantára e desenhára. O sr. dr. Pedroso encareceu os excellentes resultados obtidos já no planalto da Huilla pela missão ali estabelecida, esperando vel-os desenvolver-se successivamente.

Entrando-se na ordem da noite, teve a palavra o conferente.

O sr. dr. *Manuel Ferreira Ribeiro,* fez a sua segunda conferencia ácerca da expansão da familia portugueza nas terras atlanticas e da necessidade de fazer estudos demographicos para conhecer os meios mais praticos de aproveitar as nossas possessões de alem-mar. Insistiu sobre a necessidade de se organisarem os estudos anthronometricos e demographicos, de onde devem resultar grandes vantagens

para o alargamento da vida media dos individuos e da sua idade extrema que deve subir consideravelmente

O sr. *presidente,* antes de encerrar a sessão, agradeceu ao conferente o bom serviço que prestava á sociedade e á sciencia com os seus estudos, pedindo-lhe para continuar os trabalhos a que tanto se dedicava.

SESSÃO DE 5 DE MARÇO DE 1888

Presidencia do ex.^mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro / Palermo de Faria

O sr. *presidente* declarou aberta a sessão eram oito horas e meia da noite, estando presentes os srs. Ernesto de Vasconcellos, João Pedro Diogo Patrone, José Telles Caldeira, Luiz Leopoldo Flores, Agostinho Maria da Costa Ribeiro, Rodrigo Affonso Pequito, José Joaquim Caldeira Pires, Domingos Francisco da Silva Nogueira, Antonio Francisco Nogueira, Borges de Figueiredo, Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, Bernardino Carvalho Junior, J. E. de Moraes Sarmento, Angelo de Sarrea Prado, Antonio da Silveira Costa, Francisco dos Santos, Leonardo Torres, Manuel Ferreira Ribeiro, Fernando Pedroso, J. V. Mendes Guerreiro, Antonio Augusto de Oliveira e outros muitos socios que não se inscreveram na lista de presença.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente, teve a palavra o sr. secretario perpetuo que apresentou em nome da direcção a proposta para ser proclamado socio honorario o distincto e illustre official de artilheria e denodado explorador sr. Paiva de Andrada, pois já havia passado o praso legal para ser submettida á approvação. A assembléa approvou unanimemente esta proposta.

Em seguida foi lida na mesa uma outra proposta, que tambem foi unanimemente admittida, sendo enviada á commissão africana, e pela qual se concede a medalha de honra ao sr. Paiva de Andrada. Antes de se votar, o sr. presidente, em poucas, mas levantadas phrases, mostrou as rasões que tornavam merecedor d'esta distincção o illustre africanista, phrases que são merecidos elogios dos muitos trabalhos realisados na Zambezia pelo incansavel explorador.

O sr. dr. *Manuel Ferreira Ribeiro* expoz o fim da sua terceira conferencia, discursando ácerca da necessidade de se vulgarisarem os tra-

balhos que emprehendeu, e que tem todo o interesse em levar a cabo em successivas conferencias.

O sr. *Luciano Cordeiro,* respondendo a algumas palavras do sr. dr. Ferreira Ribeiro, disse que em materia colonial nós sempre tinhamos feito excellente figura e não precisavamos ir buscar exemplos a estranhos. Na exposição de 1878 a Sociedade de Geographia de Lisboa fôra a unica que tivera medalha de oiro, e tanto bastava para que podesse affirmar-se que estavamos sempre preparados para nos apresentarmos em todas as exposições; somos paiz colonial ha quatro seculos e difficilmente qualquer outro nos lança a barra adiante. O movimento colonial está iniciado, tem augmentado extraordinariamente, desenvolve-se de dia para dia, e portanto basta pequeno impulso para que se ponha em acção esta grande força hoje espalhada em todo o paiz.

Passando a occupar-se da actual situação do districto de Lourenço Marques, em consequencia do caminho de ferro de Lourenço Marques a Pretoria, o sr. Luciano Cordeiro fez largas e conceituosas considerações com respeito ás medidas que conviria adoptar a fim de se affirmar ali a nossa nacionalidade que é incontestavel, prevenindo futuras difficuldades pelo extraordinario desenvolvimento que vae tendo n'aquella região o elemento estrangeiro. O orador, depois de desenvolver com elevado criterio a moção que apresentava, mandou-a para a mesa, pedindo urgencia.

A moção é do teor seguinte:

«A Sociedade de Geographia, continuando a interessar-se vivamente pela prosperidade e segurança do districto de Lourenço Marques, e congratulando-se pelas diligencias e medidas tendentes a acautelar e a prevenir as necessidades e perigos da transformação que se está operando n'aquelle districto, faz votos porque se empreguem todos os esforços para consolidar, desenvolver e garantir a mais rapida e completa nacionalisação de Lourenço Marques como parte integrante e inalienavel do territorio e nação portugueza, e para que se considere particularmente sob este criterio a questão de concessões de terrenos n'aquelle districto. = *Luciano Cordeiro.*»

O sr. *Fernando Pedroso* disse que, approvando a moção do sr. Luciano Cordeiro, não podia deixar de pedir que se attendesse sempre ás importantes questões das missões e concessões de terrenos.

O sr. *Rodrigo Pequito* pediu que fosse convocada com urgencia a commissão africana a fim de occupar-se da actual situação de Lourenço Marques, o que lhe parecia de alta importancia n'este momento, pois era necessario attender á concentração n'aquelles territorios dos capitaes estrangeiros que podiam invalidar a acção portugueza, ou pelo

menos tolher-lhes os movimentos com grave prejuizo para os interesses de Portugal.

Posta á votação, foi unanimemente approvada a moção do sr. Luciano Cordeiro.

O sr. dr. *Ferreira Ribeiro* respondeu ás observações feitas pelo sr. Luciano Cordeiro, demonstrando que se alguma cousa se havia feito, muito havia ainda que fazer, e era por isso que pedia o desenvolvimento e generalisação de todos os trabalhos tendentes a melhorar as nossas actuaes condições coloniaes, desenvolvendo-as e ampliando-lhe os naturaes meios de acção.

A sessão encerrou-se ás dez horas e meia da noite.=*Palermo de Faria,* secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Carlos Luiz Lugran Junior*, proposto pelos srs. Antonio Francisco Nogueira, Manuel Antonio Miranda e Domingos Francisco da Silva Nogueira; o sr. *Antonio Augusto Cesar de Almeida Rosa*, proposto pelos srs. João Augusto Barata, Palermo de Faria e Luciano Cordeiro.

Socios correspondentes: — O sr. *Ciria Castro Fhilalete Casteliro*, proposto pelos srs. Manuel Ferreira Ribeiro, Palermo de Faria e Ernesto de Vasconcellos; *madame R. Maney*, proposta pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e Borges de Figueiredo.

SESSÃO DE 19 DE MARÇO DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro / E. de Vasconcellos

Aberta a sessão ás oito horas e meia da noite, estando presentes os ex.mos socios srs. dr. Leonardo Torres, José Marianno de Sousa e Mello, Borges de Figueiredo, Manuel Ferreira Ribeiro, Leopoldo Diniz, J. Lasnier Loisellerie, Bernardino J. de Carvalho Junior, Eduardo Augusto da Cunha Seixas, José Maria da Silva Basto, A. de Sarrea Prado, R. Affonso Pequito, J. E. de Moraes Sarmento, J. P. Diogo Patrone Junior, F. M. Victor Cordon, F. J. Correia Gonçalves, G. Vasconcellos Abreu e outros de que se não pôde tomar nota.

Foi lida e approvada a acta da sessão anterior.

O sr. *presidente* propoz um voto de sentimento pela morte do socio sr. João Eduardo Ribeiro. Approvado.

O sr. *secretario* communicou a correspondencia seguinte:

Do club militar naval, em 25 de fevereiro, dando parecer ácerca do projecto relativo á adopção de um systema uniforme de marcas e balisas maritimas.

Do instituto nacional de geographia de Bruxellas, em 1 de março, offerecendo publicações.

De s. ex.ª o sr. ministro da Allemanha, em Lisboa, em 14 de março, agradecendo os pezames da mesa por occasião do fallecimento do Imperador.

Do ex.mo sr. governador do districto de Mossamedes, em 21 de janeiro, informando da distribuição dos diplomas da exposição de Antuerpia.

Do ministerio dos negocios estrangeiros, em 14 de março, ácerca dos concursos internacionaes de Bruxellas, em resposta á consulta da Sociedade.

Agradecendo a nomeação de socios os srs. José Ferreira Rosa, de Inhambane, Alfredo José Pires, de S. Thomé.

Leu-se um officio do sr. Paiva de Andrada agradecendo muito penhorado a sua nomeação de socio honorario.

Como ninguem pedisse a palavra antes da ordem do dia, o sr. presidente deu-a ao:

Sr. *Ferreira Ribeiro* para fazer, como fez, uma conferencia sobre os seguintes themas, que escolhêra e annunciára.

1.º Regimen de cada uma das provincias de alem-mar, tanto sob o ponto de vista do clima, como das producções agricolas e industriaes.

Caracter dos respectivos indigenas e suas relações com europeus.

Reciproca influencia das localidades na população e da população nas localidades.

Meios mais praticos de se levarem as correntes de emigração ás nossas possessões de alem-mar.

2.º Regimen de cada uma das colonias de emigração e seu estudo, comparado com o das nossas possessões.

Necessidade de se alargarem estes trabalhos comparados.

Concluida a conferencia, foram lidas e successivamente approvadas as propostas para socios ordinarios e correspondentes, que vão por extracto no fim d'esta acta.

E não havendo nada mais a tratar, se encerrou a sessão, eram onze horas da noite. = *Ernesto de Vasconcellos,* secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Benjamim Zaffrany,* proposto pelos srs. Marcos Zagury, Luciano Cordeiro e dr. Fernando Pedroso; o sr. *Miguel Paulo Ferreira Neves,* proposto pelos srs. Marcos Zagury, Luciano Cordeiro, e dr. Fernando Pedroso; o sr. *José Paulo Ferreira Neves,* proposto pelo sr. Marcos Zagury, Luciano Cordeiro e dr. Fernando Pedroso; o sr. *José de Almeida de Sousa Fragoso Girão,* proposto pelos srs. J. P. Diogo Patrone Junior, Borges de Figueiredo e Luciano Cordeiro.

Socios correspondentes: — O sr. *D. Valentin Mariana Albiol,* proposto pelos srs. Augusto Potier, J. P. Diogo Patrone e G. Vasconcellos Abreu.

SESSÃO DE 9 DE ABRIL DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro
Palermo de Faria

Abertura da sessão ás oito horas e meia da noite, estando presentes os srs. Borges de Figueiredo, José Telles Caldeira, Francisco Pastor, José Augusto Pimenta, Agostinho da C. Maria Ribeiro, F. Regalla, Francisco dos Santos, M. F. Ribeiro, Luiz O. Touson, W. Allen, R. A. Pequito, Henrique Midosi, Fernando Pedroso, D. Tasso de Figueiredo, J. W. Mendes Guerreiro, João José Jara, A. Pinto, A. Sarrea Prado, E. A. da Cunha Seixas, A. N. Pereira Sampaio e outros.

O sr. *secretario* communicou a seguinte correspondencia:

Agradecendo as publicações sociaes o real observatorio do Cabo, bibliotheca nacional do Rio, os socios de Marte, Saratof, Russia.

Agradecendo a nomeação de socio o sr. Sertorio Coelho.

Do ministerio dos negocios estrangeiros, em 17 de março, pedindo a remessa das publicações sociaes para a nova bibliotheca do real instituto de Santo Antonio dos portuguezes, de Roma.

Dos srs. Knowles, Rawes & C.ª, em 7 de março, offerecendo um mappa designativo dos serviços dos vapores da companhia Union Steam Ship.

Da real associação central da agricultura portugueza, em 26 de março, agradecendo os serviços prestados ao congresso agricola.

Da associação commercial da Figueira da Foz, em 31 de março,

dando o seu parecer e adhesão ao projecto de um systema uniforme de balisagem maritima.

Pedindo as publicações sociaes o imperial real instituto geographico militar de Vienna e a sociedade hungara dos Karpathos, Locse.

O sr. *secretario perpetuo* informa que não se extraviára, como chegára a receiar, a notavel collecção offerecida pelo nosso consocio sr. Hoffman, de Washington. Estava na escola polytechnica com outros volumes (de publicações) por intermedio d'aquella escola enviada pela instituição smithsoniana, e deu já entrada na Sociedade.

Na verificação a que se procedeu pelos catalogos enviados pelo sr. Hoffman, deu-se pela falta de poucos objectos que não se encontraram tambem na escola.

Agradecendo a sua eleição para cargo social o sr. Francisco da Silveira Vianna.

Do sr. dr. Barbosa du Bocage, em 2 de maio, agradecendo a remessa ao museu de Lisboa, secção de zoologia, dos diplomas obtidos na exposição de Antuerpia.

Da ex.ma sr. D. Lina Castiço, em 1 de março, agradecendo o voto de sentimento pela morte do que foi nosso consocio sr. Fernando Castiço.

Enviando publicações a sociedade de historia natural, de Boston, a instituição smithsoniana, de Wasgington, e a academia de sciencias, de California.

Do banco nacional ultramarino, em 29 de fevereiro, accusando e agradecendo a remessa dos diplomas da exposição de Antuerpia que ainda não haviam sido cobrados.

Do ministerio da marinha e ultramar, em 28 de janeiro, auctorisando a publicação dos elementos para um diccionario de Moçambique.

O sr. *secretario perpetuo* communicou que tendo chegado de uma longa e interessante viagem ao Oriente o nosso consocio sr. Bernardo P. Correia de Mello, a mesa o informára de que certamente a Sociedade estimaria receber a communicação dos seus estudos e observações; s. ex.a amavelmente responde em 26, que, se pondo em ordem as suas notas de viagem achar algumas dignas de serem communicadas a esta Sociedade, ao seio d'ella as trará gostosamente.

O sr. *secretario perpetuo* communicou mais:

1.º Que a direcção, proseguindo as negociações suscitadas pela sociedade de geographia de Madrid, para a reunião n'esta cidade, em 1889, de um congresso hispano-portuguez-americano, de geographia mercantil e colonial, reunião em principio approvada, em tempo, ía procurar pôr-se de accordo com o governo sobre o assumpto, desejando comtudo ser especialmente auctorisada pela Sociedade para o resolver

até final, e opportunamente apresentaria todo o processo d'estas negociações;

2.º Que continuavam as diligencias relativas á concorrencia de Portugal á exposição de París, de que a direcção da Sociedade tomára a iniciativa, e bem assim e ao concurso internacional de sciencias e industrias de Bruxellas, não havendo ainda solução definitiva;

3.º Que a direcção tomára na devida consideração a proposta do sr. Ferreira Ribeiro para a acquisição de certos apparelhos auxiliares de conferencias, para quando os recursos e encargos sociaes, já muito consideraveis, estes ultimos, a habilitassem a fazer essa acquisição;

Que emquanto á proposta para a formação de uma commissão de conferencias, os fins a que tal commissão se propunha eram segundo os estatutos e o regulamento das attribuições da direcção e da mesa, que sempre e ainda recentemente tinham promovido conferencias e communicações uteis e adequadas aos fins sociaes;

4.º Finalmente, que fôra enviada para a mesa uma proposta assignada por muitos socios para que fosse conferida ao sr. Paiva de Andrada a medalha de honra da Sociedade.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente.

O sr. *presidente* propoz que se lançasse na acta um voto de sentimento pela morte do sr. conselheiro Francisco Chamiço, fazendo o elogio do finado, a quem a Sociedade deveu bastantes serviços, especialmente na exposição de Antuerpia. Propoz tambem que se lançassem votos de sentimento pela morte dos srs. Miguel Paes e João Henrique Morley, dizendo ácerca d'estes dois consocios palavras de justo louvor.

O sr. dr. *Manuel Ferreira Ribeiro* disse que desejava que lhe fosse marcado dia para a sua quarta conferencia, cujo texto era o seguinte:

«Expansão da familia portugueza na peninsula e na Europa nos tempos prehistoricos, segundo os documentos publicados por João Bonança na *Historia da Lusitania e da Iberia.* Serviços prestados pelos portuguezes á sciencia, á civilisação e á humanidade, desde os tempos mais remotos até ao presente.

A nova missão dos portuguezes como nação colonial e civilisadora. Novos processos de colonisação. Emigrações modernas.

O sr. dr. *G. de Vasconcellos Abreu* pediu a palavra para offerecer e mandar para a mesa o 1.º fasciculo (142 paginas e um atlas de 67), figuras da obra intitulada *Curso de geographia para ensino secundario,* obra dedicada á Sociedade de Geographia.

O sr. *presidente* agradeceu a offerta do fasciculo e a dedicatoria, dirigindo ao seu auctor palavras de merecido louvor e elogio.

O sr. *V. de Almeida d'Eça* communicou em nome do socio Bento

de Almeida Eça que este offerecia á bibliotheca da Sociedade um exemplar de dois trabalhos ultimamente por elle publicados, sendo o primeiro um relatorio ácerca do caminho de ferro da Beira Alta e o outro intitulado *As vinhas no meio dia da França e o seu tratamento*; chamou a attenção sobre este ultimo, principalmente, para a parte que se occupa do tratamento da molestia das vinhas pela submersão, pois lhe parece que este assumpto ainda não é bastante conhecido entre nós.

O sr. *presidente* agradeceu o offerecimento.

Não havendo mais assumpto algum a tratar, o sr. presidente encerrou a sessão, eram nove horas e meia da noite.=*Palermo de Faria,* secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Jeronymo José da Costa*, proposto pelos srs. Palermo de Faria, J. Carneiro de Sousa e Faro e Francisco Monteiro; o sr. *Carlos Augusto Cordeiro*, proposto pelos srs. J. Carneiro de Sousa e Faro, Francisco Monteiro e Palermo de Faria; o sr. dr. *Balthazar Osorio,* proposto pelos srs. Alberto Alexandre Girard, Borges de Figueiredo e Palermo de Faria; o sr. *Alfredo de Amorim Pessoa,* proposto pelos srs. Francisco Pastor, José Augusto Pimenta e Borges de Figueiredo; o sr. *Pedro Roberto Dias da Silva,* proposto pelos srs. Fernando Pedroso, Agostinho Maria da Costa Ribeiro e José Telles Caldeira.

Socios correspondentes: — O sr. *marquez de Liveri,* proposto pelos srs. Pessoa Allen, Luciano Cordeiro e Borges de Figueiredo; o sr. *Francisco Xavier Pereira,* proposto pelos srs. A. J. Socrates da Costa, Borges de Figueiredo e Palermo de Faria; o sr. *Robert Kaye Gray,* proposto pelos srs. Ernesto de Vasconcellos, Borges de Figueiredo e Luciano Cordeiro.

SESSÃO DE 7 DE MAIO DE 1888

Presidencia do ex.^mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro / Palermo de Faria

Abertura da sessão ás oito horas e meia da noite, estando presentes os ex.^mos socios srs. Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, Antonio Augusto de Oliveira, Anacleto Rodrigues de Oliveira, João Pedro Diogo Patrone, José Telles Caldeira, R. A. Pequito, Arlindo Varella, E. A. da Cunha Seixas, Fernando Pedroso, João Pedro Diogo Patrone

Junior, Antonio Pereira de Carvalho, J. A. Santos e Silva, Manuel Ferreira Ribeiro, Luiz Diogo da Silva e outros.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente, o sr. presidente communicou o fallecimento do socio Filippe de Carvalho, dizendo ácerca do finado algumas palavras de louvor e resolvendo-se que se lançasse na acta um voto de sentimento.

O sr. dr. *Manuel Ferreira Ribeiro* agradeceu á mesa ter-lhe permittido realisar nas salas da Sociedade quatro conferencias, acrescentando que em breve seriam entregues por escripto para lhe dar o destino que parecesse conveniente.

Continuando, o orador occupou-se dos assumptos a que era necessario attender e dos estudos que lhe pareciam indispensaveis para bem se conhecer das condições das nossas differentes colonias, attendendo á climalogia comparada, ás circumstancias do solo e ainda muitas outras, para que possa fazer-se o estudo da geographia comparada, o estado dos indigenas e da agricultura, pontos estes que lhe pareciam os mais importantes para que fosse efficaz e productiva a colonisação. Pareciam-lhe arduos e difficeis os trabalhos a emprehender, mas considerava-os absolutamente precisos para com vantagem se aproveitar o que havia de bom nos nossos territorios de alem-mar, e melhorar tudo quanto ali ha de mau. Terminou pedindo que a mesa envidasse todos os seus esforços a fim de que taes estudos fossem por diante, com o que se prestaria um bom serviço ao paiz, pois lhe parecia que não estava cousa alguma feita em definitivo. Ainda recentemente o sr. Ferreira de Almeida apresentára nas camaras uma proposta, em que dava para area dos nossos territorios em Angola e Moçambique 1:800:000 kilometros quadrados, quando os mappas indicavam que essa area era bastante superior a 2.000:000 de kilometros quadrados, differença que não era para desprezar.

O sr. *Luciano Cordeiro* leu alguns trechos de cartas do sr. Silva Porto, nas quaes se diz que se estabeleceu uma colonia estrangeira nas confluencias do Lohebe e Lulua; expoz a conveniencia de uma exploração e estabelecimento portuguez n'aquella parte do sertão, dizendo que Zaire ou Zare dos indigenas é o Cassaby, que tem na nascente o nome de *Mohen,* tomando o de Cassaby logo pouco depois, e não Cassai, como se diz no estrangeiro, até ao territorio da tribu Matassa, que lhe chama *Luéca,* voltando a chamar-se Cassaby no paiz de *Maio.* É n'este ponto a passagem do *Principe D. João,* nome dado pelo illustre octogenario Silva Porto n'uma das suas viagens, e que vindo da confluencia do Luxuaximo, é chamado *Zare* e *Zave* até ao mar.

«Pouco abaixo da desembocadura do Luaximo (diz Silva Porto), temos a do Lulua, partindo de leste, proximo da qual se encontram os

montes *Hilandò Portugal* ao norte, e *Muenehombo Brazil* ao sul, sentinella a guardar a immensidade de rios e bosques que envolvem aquellas paragens tão adequadas a um estabelecimento portuguez que se opponha á invasão dos estabelecimentos estrangeiros.»

Na sua ultima viagem, Silva Porto determinou as nascentes do Lualaba, Lunga e Riambeje, ao sul, em territorio da Lunda.

O denodado sertanejo pede lhe mandem um homem sabedor em determinações geographicas e os meios precisos, que calcula serem poucos para se organisar uma expedição que irá ao Lualaba e Cassaby, percorrendo-o em toda a sua extensão vindo saír ao Zaire, com o que, segundo pensa Silva Porto, se evitará que estranhos nos usurpem o commercio do interior.

Respondendo a algumas observações do sr. dr. Manuel Ferreira Ribeiro, disse que não lhe parecia provado que a raça branca se não podesse adaptar em toda a parte; que não via cousa alguma que o demonstrasse em trabalhos antigos ou modernos, e que por isso desejava que nos estudos emprehendidos pelo sr. dr. Ferreira Ribeiro se não partisse de idéas preconcebidas, mas de bases seguras e certas, pois só assim se chegaria a resultados verdadeiros.

O sr. dr. *Ferreira Ribeiro* replicou que não estava de accordo com a opinião do sr. Luciano Cordeiro e que não admittia o cosmopolismo da raça branca, como demonstraria com dados estatisticos de longa data e que mereciam inteiro credito, promettendo occupar-se d'este assumpto em conferencia especial quando lhe fosse indicada noite para a realisar.

O sr. dr. *Fernando Pedroso,* ácerca do mesmo assumpto, apresentou varios exemplos de adaptação da raça branca e ainda da preta, e que o exemplo estava bem patente nas missões de Landana, da Huilla e outras que sustentavam a mesma educação em toda a parte onde sem a menor duvida prestavam serviços excellentes; que lhe parecia ser esta a unica maneira de civilisar a Africa.

Fallando das missões, citou o extraordinario exito obtido pela de Bagamoyo, caminho da região dos lagos, de que falla Cameron, Stanley e Serpa Pinto com grande elogio, e que é hoje estação de todos que ali passam a estação agradavel e de bom acolhimento e guarida e ainda a das Montanhas Rochosas da America, que é simplesmente admiravel. Considerava excellente o caminho de ferro e o estudo dos climas, mas que para civilisar a Africa não bastava isto, era necessario conquistar o braço africano para o trabalho, e para conquistal-o era preciso, era indispensavel o missionario, a educação christã.

A sessão encerrou-se depois das dez horas da noite.=*Pelermo de Faria,* secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *José Olivares Marin*, proposto pelos srs. J. Carneiro de Sousa e Faro, Manuel Ferreira Ribeiro, Luiz Leopoldo Flores; o sr. *Posidonio José da Silva Marçal*, proposto pelos srs. Anacleto Rodrigues de Oliveira Arlindo Varella e Manuel Ferreira Ribeiro.

Socios correspondentes: — Sua Alteza o Principe *Devawougse-Varoprakar*, proposto pelos srs. João Francisco Camacho, Fernando Pedroso, José Miguel dos Santos, Rodrigo Affonso Pequito e Luciano Cordeiro; o sr. *Manuel Sertorio de Almeida Aguiar*, proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Borges de Figueiredo e Palermo de Faria.

SESSÃO DE 4 DE JUNHO DE 1888

Presidencia do ex.^mo sr. Frederico Augusto Oom

Secretarios { Luciano Cordeiro / Palermo de Faria

Foi aberta á sessão ás oito horas e meia da noite, estando presentes os srs.: Ernesto de Vasconcellos, Manuel Ferreira Ribeiro, Carlos Augusto Pinto Ferreira, João Pedro Diogo Patrone, Antonio Augusto de Oliveira, Fernando Pedroso, A. da Silveira Costa, Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, Borges de Figueiredo, C. de Santos e Silva, Agostinho M. da Costa Ribeiro, José Miguel dos Santos, José Julio Martins Correia, João Maria de Magalhães, Rodrigo Affonso Pequito, Alfredo Ferreri, Augusto Potier, Emygdio Fronteira, Alfredo Barbosa dos Santos, Vasconcellos Abreu, Angelo Sarrea Prado, Francisco Maria Pereira da Silva, João Pedro Diogo Patrone Junior, Carlos de Mello, Paiva de Andrada.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente, foi communicada a correspondencia seguinte:

Do presidente o sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha, em 12 de maio, communicando que se ausenta por algum tempo de Lisboa.

O sr. secretario informa que foi chamado a substituir s. ex.ª o sr. vice-presidente mais votado, sr. Oom.

Do governo geral de Moçambique, em 15 de março, communicando que fôra recommendado á direcção de obras publicas o colleccionamento pedido de specimen geologico.

Do governo de S. Thomé e Principe, em 20 de abril, communicando a recepção e entrega de diplomas da exposição de Antuerpia.

Do governo de Cabo Verde, em 1 de maio, sobre o mesmo assumpto.

Do governo da Guiné portugueza, em 18 de abril, sobre o mesmo assumpto.

Do instituto de Coimbra, em 12 de maio, enviando o calco que fôra pedido pela Sociedade, da inscripção encontrada no muro do collegio novo d'aquella cidade.

Da repartição das docas e porto de Liverpool, em 17 de maio, sobre o projecto de um systema internacional de marcas maritimas.

Da conservatoria do Tamisa, em 4 de maio, sobre o mesmo assumpto.

Do almirantado inglez, em 8 de maio, idem.

Do sr. ministro dos negocios estrangeiros, em 17 de maio, idem.

Da sociedade de geographia de Bordeus, em 19 de maio, idem.

Da capitania do porto de Macau, em 21 de abril, offerecendo os boletins meteorologicos mensaes, relativos a 1886.

Do sr. conde de Seisal, em 30 de maio, agradecendo, por ordem de Sua Alteza Real a Princeza Duqueza de Bragança, algumas obras offerecidas para o bazar em beneficio do hospital de creanças, promovido por Sua Alteza.

Do sr. Emilio Lami, em 25 de maio, agradecendo o emprestimo da sala para o seu concerto.

Agradecendo a nomeação de socio o sr. C. Carlos Philaslete, de Pangim.

Agradecendo as publicações da Sociedade, o observatorio de Dun Echt.

A repartição de estatistica de Praga.

Observatorio meteorologico da universidade de Upsala.

Do socio o sr. Silva Porto, do Bihé, em 12 de fevereiro, dando noticias do sertão.

O sr. *presidente* declarou que estavam presentes os srs. Henrique de Carvalho, chefe da expedição de Muata Yanvo, que acabava de prestar serviços importantes á sciencia geographica; e o sr. Antonio Urbano Monteiro de Castro, administrador de Loanda, onde tem sido incansavel no desempenho dos seus deveres officiaes.

O sr. *Henrique de Carvalho* agradeceu as palavras do sr. presidente, dizendo que se não havia feito ainda a sua conferencia na Sociedade era isso devido unicamente a precisar antes regular umas questões officiaes.

O sr. *José Miguel dos Santos* propoz que a sociedade se fizesse representar na proxima abertura da exposição industrial.

O sr. *Luciano Cordeiro* disse que a recepção feita pela Sociedade

ao sr. Henrique de Carvalho não fôra como a mesa desejava por causa da extrema modestia do illustre consocio; que havia porém communicado ao estrangeiro a chegada do distincto explorador e que mais tarde seriam enviados os seus importantes trabalhos.

O sr. *Carlos de Mello* perguntou á mesa se a sociedade se fizera representar na inauguração do monumento a Christovão Colombo, em Barcelona, e que no caso de não ter havido representação alguma n'este acto solemne, manifestava o seu profundo sentimento por esta falta.

O sr. *Luciano Cordeiro* respondeu que não tinha havido convite especial para a Sociedade se representar na inauguração do monumento a Christovão Colombo, e que tendo-se trocado correspondencia com o governo com respeito á exposição de Barcelona, este declarára que não se fazia representar n'aquelle certamen e que portanto não fornecia subsidio algum com este fim. Como secretario nada mais tinha a accrescentar, como simples socio diria que a Sociedade não podia no seu entender associar-se sem reservas áquella manifestação.

O sr. *Carlos de Mello* respondeu ainda que as rasões adduzidas lhe não impediam de dizer que a Sociedade devia ir a Barcelona exactamente para demonstrar perante o mundo scientifico que não fôra Colombo o unico descobridor da America, como já o demonstrára o nosso secretario perpetuo e que sentia profundamente, como já havia dito, que a Sociedade tivesse commettido o que considerava um descuido ou falta.

O sr. dr. *Ferreira Ribeiro* disse que entendia que a Sociedade se devia fazer representar na abertura da exposição industrial da melhor maneira possivel. Que se congratulava por ver presentes os illustres africanistas o sr. Paiva de Andrada, Henrique de Carvalho e Urbano de Castro. Quanto ao primeiro, desejava que se realisassem todas as suas esperanças ácerca da Zambezia que, segundo era sua opinião, corria grave perigo; quanto ao segundo, desejava saber se a Sociedade daria á conferencia do sr. Henrique de Carvalho a solemnidade que havia dado ás dos srs. Serpa Pinto, Capello e Ivens e Cardoso; quanto ao sr. Urbano de Castro, folgava de vel-o presente, porque sabia os muitos e bons serviços que havia prestado ao paiz que servia com inexcedivel zêlo e dedicação.

O sr. *Paiva de Andrada* agradeceu as palavras do sr. dr. Ferreira Ribeiro e a manifestação da assembléa que se congratulava pelo feliz exito dos seus novos emprehendimentos. Acrescentou que tencionava apresentar n'esta sessão o sr. Manuel Antonio de Sousa, capitão mór de Manica, que não estava presente ainda, mas que não devia tardar.

O sr. *Urbano de Castro* agradeceu as palavras de louvor que lhe tinham sido dirigidas. Que estava de accordo com as palavras do sr. Luciano Cordeiro, e que entendia tambem que não deviamos ter ído, como não fomos, á festa da inauguração de Christovão Colombo, sem termos sido convidados, e que ainda n'este caso deveriamos evitar a nossa presença n'uma festa com que não podiamos estar de accordo.

Referindo-se á exposição industrial, disse que a Africa precisava mostrar na metropole os seus productos nos condições naturaes de exportação e de producção, pois o que precisava era importar capital e trabalho para se desenvolver.

O sr. *Carlos de Mello,* fallando ainda da questão de Barcelona, apresentou mais alguns argumentos fundamentando a opinião que tinha, e disse depois que não estava de accordo com a delicadeza que usavamos com estrangeiros que não a tinham para nós, e que citaria entre muitos outros o de se haver representado em Antuerpia por occasião da exposição colonial um extracto da comedia em que se exhibia uma feitoria no estado livre do Congo, onde os pretos comiam á mesa com os patrões, e outra portugueza de Angola, onde apparecia o azorrague com bolas de chumbo, o que provocava applausos para a a feitoria do Congo e ruidosas manifestações de desagrado para a de Angola, e que portanto não achava honesto nem patriotico que continuassemos a usar da delicadeza que em nós era proverbial e que era antipatriotica.

O sr. *Urbano de Castro* fallou proficiente e largamente ácerca da maneira por que entendia que deviam fazer-se as exposições coloniaes, onde deviam apparecer os productos de exploração e importação tambem, mostrando com as suas palavras quanto conhecia a Africa.

Quanto ao estado livre do Congo diria que era a lingua portugueza que se fallava, a bandeira portugueza que se respeitava, e que emfim o negocio não podia fazer-se senão por intermedio de portuguezes; que o estado livre não tinha medico nem pharmaceutico, que ali faziam grande falta, e que era de toda a conveniencia que o governo portuguez para ali mandasse um medico, estabelecesse uma pharmacia e tivesse ali um professor da lingua portugueza, pois assim se conservaria a tradição da nossa lingua.

O sr. *Palermo de Faria* disse que folgava de ouvir fallar em exposição colonial e que desejava que ficasse bem accentuada a sua opinião a tal respeito, pois entendia que a exposição iniciada e levada a cabo pela Sociedade de Geographia de Lisboa, devia ser digna de um paiz que conquistou o primeiro logar em Antuerpia, e que devia ser um certamen internacional onde mostrassemos exuberantemente que tinhamos os elementos precisos para nos considerarmos uma nação co-

lonial de primeira ordem e capaz de hombrear e vencer até as mais adiantadas nações do mundo.

O sr. *Ernesto de Vasconcellos* propoz que se lançasse na acta um voto de congratulação pela presença do capitão mór de Manica, o sr. Manuel Antonio de Sousa.

O sr. *Paiva de Andrada* fez largo elogio das qualidadades do valente coronel honorario, capitão mór de Manica, commemorando os grandes e valiosos serviços que tem prestado a Portugal e que são na verdade de grandissimo valor e merecimento. Citou muitas dedicações e serviços, acrescentando que a elle se devia o nosso poderio n'aquella região. A Sociedade fez uma grande manifestação ao sr. Manuel Antonio de Sousa, applaudindo muito as palavras do sr. Paiva de Andrada com uma prolongada salva de palmas.

O sr. *presidente* poz á votação a proposta do sr. Ernesto de Vasconcellos, que foi approvada por unanimidade.

O sr. *Manuel Antonio de Sousa* agradeceu as palavras que lhe haviam sido dirigidas, dizendo que sempre tinha feito tudo quanto havia podido em beneficio da patria, e assim procederia emquanto vivesse.

A sessão encerrou-se ás onze horas da noite.=*Palermo de Faria*, secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Eusebio Castella do Valle*, proposto pelos srs. Palermo de Faria, Luciano Cordeiro e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *Manuel de Figueiredo*, proposto pelos srs. Alfredo Barbosa dos Santos, Luciano Cordeiro e Fernando Pedroso; o sr. *Arthur Mena*, proposto pelos srs. D. Thomaz de Almeida Manuel de Vilhena, Luciano Cordeiro e Rodrigo Affonso Pequito; o sr. *João Antonio Rebello*, proposto pelos srs. padre Francisco da Silva Figueira, Luciano Cordeiro e Fernando Pedroso.

Socios correspondentes: — O sr. *Narciso Antonio Paschoal*, proposto pelos srs. Henrique de Carvalho, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. *João Luis da Rosa*, proposto pelos srs. Henrique de Carvalho, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. *José Maria de Freitas*, proposto pelos srs. Henrique de Carvalho, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. *Benjamim de Freitas*, proposto pelos srs. Henrique de Carvalho, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. *Simão Candido Sarmento*, proposto pelos srs. Henrique de Carvalho, Luciano Cordeiro e R. Affonso Pequito; o sr. *Julio Cesar Frazão*, proposto pelos srs. Henrique de Carvalho, Luciano Cordeiro e R. Affonso Pequito; o sr. *R. Nelson Boyd*, proposto pelos srs. Julio Maximo Pereira, Antonio Augusto Ferreira Ribeiro e Augusto Cardoso; o sr. principe *Adam Wiszniewski*, proposto pelos srs. Luiz Breton y Vedra, A. C. Borges de Figueiredo e Luciano Cordeiro.

SESSÃO DE 18 DE OUTUBRO DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro / Palermo de Faria

Aberta a sessão ás oito horas e meia da noite, estando presentes os ex.mos socios Angelo de Sarrea Prado, José Telles Caldeira, G. de Vasconcellos Abreu, Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, L. O. Toulson, Agostinho M. da C. Ribeiro, Antonio da Silveira Cortes, João Maria de Magalhães, Domingos Tasso de Figueiredo, Augusto Prazeres, Luiz Filippe Leite, João Antonio da Silva Pinto, José Julio Martins Correia, D. Diego de la Cruz Quesada, M. F. Ribeiro, J. J. Caldeira Pires, A. de Paula Brito, Augusto Ribeiro, Borges de Figueiredo, Baldaque da Silva, Vicente de Almeida d'Eça, Costa Oliveira e outros.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente, passou-se á leitura da correspondencia.

O sr. *presidente* participou o fallecimento dos socios os srs. Joaquim Viegas do Ó, um official de marinha distinctissimo, conselheiro José de Beires, um funccionario que deixa de si memoria honrada, José dos Santos Vaquinhas, distincto official da guarnição de Macau, e Brito e Cunha, secretario da secção da Sociedade de Geographia no Brazil, cavalheiro distinctissimo e que prestou á secção importantes serviços. O sr. presidente terminou pedindo que se lançassem na acta votos de sentimento por estas lamentaveis perdas, o que foi unanimemente approvado.

O sr. *Luciano Cordeiro* leu o officio em que se communica a noticia do fallecimento da morte do sr. Brito e Cunha e em que se faz largo elogio ás virtudes e serviços do finado. É o seguinte:

Secção da Sociedade de Geographia de Lisboa no Brazil.—Rio de Janeiro, 30 de Julho de 1888.—Ill.mos e ex.mos srs.—Por carta particular, datada de Nova Friburgo, em um dos primeiros dias do mez de março, dirigida pelo primeiro vice-presidente d'esta secção ao primeiro secretario da Sociedade de Geographia de Lisboa, foi communicado o doloroso acontecimento da morte do nosso sempre saudoso e chorado primeiro secretario o commendador Eduardo Augusto de Brito e Cunha. Como porém, até á presente data, não recebeu o primeiro vice-presidente d'esta secção resposta alguma da sua carta, é de conjecturar-se que tenha a mesma sido extraviada.

N'este presuposto, cumpre-nos pois hoje o doloroso dever de levar ao conhecimento da Sociedade de Geographia de Lisboa o funesto acontecimento que veiu privar a esta secção do mais operoso e dedicado de todos os seus membros.

Difficil nos seria n'este documento dar sequer uma idéa dos valiosos serviços prestados por Brito e Cunha á secção da Sociedade de Geographia de Lisboa no Brazil, e muito menos pretendemos significar de um modo expressivo a falta, o vacuo realmente impreenchivel que elle deixou em nossas fileiras. Socio sempre dedicado e prestante, foi pelos seus muitos merecimentos eleito primeiro secretario supplente, em 14 de julho de 1883, entrando desde logo em exercicio. A 24 de agosto foi eleito relator da commissão da bibliotheca, fazendo em 13 de outubro do mesmo anno o importante donativo de cerca de 100 volumes. A 19 de fevereiro de 1884, foi eleito primeiro secretario effectivo, cargo que exerceu até á data do seu fallecimento. Redigiu diversos numeros da nossa revista, desempenhando as funcções de redactor chefe interino e, por seus esforços, realisou-se a sessão solemne em homenagem a Capello e Ivens, uma das melhores glorificações do grande emprehendimento dos ousados exploradores portuguezes. Trabalhou com a maior actividade para a manutenção dos cursos de diversas materias, creados por esta secção, e manteve sempre a maior regularidade na correspondencia externa da Sociedade, grangeando a permuta da nossa revista com as de outras muitas sociedades congeneres. Emfim, seria longo e quasi que impossivel rememorar todos os grandes serviços que lhe deveu esta secção durante as directorias, presididas pelos srs. conselheiro Ladislau Netto e barões de Parima, de Jaceguay, de Machubas e de Jary; tambem a secção nunca lhe regateou as expressões do seu maior reconhecimento. Em vida mereceu da secção a maior distincção, que elle até hoje tem conferido; na impossibilidade de o fazer por si, em virtude da letra dos seus estatutos, foi por proposta de conspicuos socios unanimemente votada uma indicação, fundamentada pelo sr. barão de Macahubas, solicitando da Sociedade de Geographia de Lisboa que ao nosso chorado consocio Brito e Cunha fosse conferido o titulo de primeiro secretario perpetuo. Os constantes e delicados recatos de sua invejavel modestia frustraram completamente os intuitos da Sociedade, e por esse motivo esta indicação não foi remettida á Sociedade de Geographia de Lisboa. Depois de morto, todos que o conheciam têem lamentado sua perda e, alem de todas as outras demonstrações, celebrou-se no dia 25 do corrente uma sessão funebre em homenagem á sua memoria.

Possam estas pallidas linhas dar ao menos uma ligeira idéa do grande pezar que sente a directoria d'esta secção ao communicar a

v. ex.as um acontecimento que veiu alterar de um modo tão sensivel e prejudicial o andamento dos trabalhos da nossa secção.

Deus guarde a v. ex.as—Ill.mos e ex.mos srs. presidentes e mais membros da Sociedade de Geographia de Lisboa. = A directoria da secção da Sociedade de Geographia de Lisboa no Brazil: Presidente, *Barão de Jary* = Primeiro vice-presidente, *Arthur Getulio das Neves* = Segundo vice-presidente, *Visconde Duprat* = Primeiro secretario supplente, *Luiz Torta da Silva Nunes* = Segundo secretario supplente, *Dr. Luiz R. Ebert* = Segundo secretario interino, *Evaristo Teixeira Pinto Gomes* = Primeiro thesoureiro, *Henry Sad* = Segundo thesoureiro, *André de Oliveira* = Director do museu, *Francisco José Correia Quintella* = Redactor chefe da revista, *Joaquim Abilio Borges.*

A Sociedade resolveu que na acta se lançasse um voto de profundo sentimento, que se communicasse á nossa secção no Brazil.

O sr. *presidente* disse que estava presente o sr. D. Alvaro, filho do rei do Congo, elogiando as suas excellentes qualidades e dizendo que D. Alvaro na sua viagem pela Europa poderá avaliar bem como são recebidos aquelles que se acercam da gloriosa bandeira portugueza. Acrescentaria que estava tambem presente o padre Barroso, esse missionario por excellencia, que prestava com a sua piedade evangelica, com a sua illustração, com o seu conselho, serviços de alta valia á patria de que vive afastado ha longos annos, sem um só momento a esquecer.

O sr. dr. *Fernando Pedroso* fez o elogio do fallecido padre Du Parquet, missionario de grande valia, que prestou largos serviços. Sentia não ver presente o padre Antunes, que fôra o braço direito de Du Parquet e a quem se deviam valiosos serviços. Terminou pedindo que se lançasse na acta um voto de sentimento pela perda do illustre missionario francez, que sendo transmittido ao padre Antunes, o enviasse a quem de direito competir. Fallou ainda de um outro missionario fallecido, o padre Gautier, que moço ainda, foi victima da sua dedicação.

O sr. *Luciano Cordeiro* fez largo elogio das qualidades do sr. padre Barroso, que considerava um dos melhores dos patriotas, um dos mais serios e dos mais intrepidos dos defensores de Portugal, o mais digno dos sacerdotes, que nem um só momento nos abandonou nos dias difficeis em que se debatia a questão do Zaire, mostrando-se verdadeiro apostolo da religião que préga, verdadeiro apostolo do nome portuguez. Considerava-o um verdadeiro benemerito, e pediu licença para o saudar como um portuguez de lei. A assembléa cobriu as palavras do sr. Luciano Cordeiro com uma prolongada salva de palmas.

O sr. *padre Barroso* agradeceu as palavras do sr. presidente e secretario perpetuo, dizendo que em S. Salvador nunca esquecêra a sua

patria, que a missão passára por dias difficeis, era verdade, mas que nunca havia fraquejado, pondo á disposição da sua patria e da religião toda a sua alma, todo o seu corpo, todas as suas forças, affirmando que iria até ao sacrificio, se tanto fosse preciso, para defender os interesses da religião e da patria a que se havia devotado.

O sr. dr. *Fernando Pedroso* communicou que partiria brevemente para os Ambuellas uma nova missão que ía reforçar e auxiliar a da Huilla.

O sr. *Ferreira de Almeida* mandou para a mesa um relatorio ácerca das pescarias na costa do Algarve. Fallando na missão da Huilla, disse que, se tivera a idéa de que ella se estabelecesse quando governador de Mossamedes, ao sr. Fernando Pedroso se devia ir por diante a idéa e a sua execução. Disse, por ultimo, que se congratulava por ver presente o sr. padre Barroso, chefe da missão do Congo, a quem tantos serviços se deviam.

O sr. *presidente* agradeceu o offerecimento do relatorio sobre as pescarias na costa do Algarve, feito á mesa pelo sr. Ferreira de Almeida.

Entrando-se na ordem da noute: Discussão do parecer da commissão de piscicultura, foram lidas e postas á discussão as conclusões do parecer.

O sr. dr. *Fernando Pedroso* propoz que se acrescentasse ao parecer a idéa de estabelecer missões de pesca, pois lhe parecia haver uma lacuna n'este sentido, sendo conveniente que se fosse ao estrangeiro estudar os differentes systemas de pesca.

Additamento ao n.º 3:

«Promove igualmente missões de estudo dos melhores processos de pesca usados nos paizes estrangeiros, onde esta industria esteja mais aperfeiçoada, bem como por meio de publicações, etc., etc. = *F. Pedroso*».

O sr. *Carlos de Magalhães* disse que no relatorio se fallava nas missões de pesca e que estava portanto satisfeito o desejo do sr. Pedroso.

O sr. *Ernesto de Vasconcellos* pediu que se acrescentasse ás entidades que constituiam a commissão central de pescarias o lente de direito internacional maritimo, formulando n'este sentido uma proposta que mandou para a mesa.

«Que se acrescente ao n.º 31, depois do lente do instituto geral de agricultura, se mencione tambem o lente de direito internacional maritimo da escola naval.

«Sala das sessões, 18 de outubro de 1888. = *Ernesto de Vasconcellos*».

O sr. *Carlos de Magalhães* disse que não lhe parecia necessaria a entidade a que se referia o sr. E. de Vasconcellos por haver outras que a substituiam quando houvesse duvidas; não se oppunha, porém, á proposta do sr. Vasconcellos, porque o governo faria á proposta da Sociedade o que entendesse, podendo então compor a commissão com as entidades que quizesse.

O sr. *Almeida de Eça* disse que não lhe parecia preciso o que pedia o sr. Vasconcellos, e que, sendo elle proprio a pessoa indicada na proposta, a rejeitava terminantemente.

O sr. *Ernesto de Vasconcellos* defendeu ainda a sua proposta, insistindo pela necessidade do que propunha.

O sr. *Ferreira de Almeida* combateu a proposta do sr. Vasconcellos, mostrando que as questões de direito internacional, quando as houvesse, teriam que ser resolvidas pelo governo, e, admittindo a competencia do lente indicado, pois que a tinha, não julgava preciso que fizesse parte da commissão central.

Foi admittida á discussão a proposta do sr. dr. Fernando Pedroso, que era um additamento.

O sr. *Mendes Guerreiro* declarou que não votava a proposta do sr. Vasconcellos porque se havia pensado já no lente de direito internacional o sr. Almeida de Eça, mas que o logar de secretario da commissão estava no caso de ser desempenhado pelo distincto professor. Quanto á proposta do sr. dr. Pedroso, diria que não era preciso indicar ao governo que mandasse estudar no estrangeiro os serviços necessarios, por isso que os governos bem sabiam em casos taes o que era mais conveniente fazer.

O sr. *Fernando Pedroso* defendeu a sua proposta, mas concluiu dizendo que não fazia questão d'ella.

O sr. *Carlos de Magalhães* combateu com argumentos novos a proposta do sr. Pedroso.

O sr. *Ernesto de Vasconcellos* insistiu pela necessidade de ser incluido na commissão o lente de direito internacional.

O sr. *Affonso Pequito* começou por prestar homenagem ao bem elaborado do relatorio, congratulando-se por ver que no seio da sociedade havia quem produzisse trabalho de tanta valia sobre a especialidade pescarias; em seguida disse que, pelas rasões que ouvíra aos diversos oradores, votava contra a proposta do sr. Vasconcellos, pois, entre outras rasões, havia a de Lisboa ter duas escolas em que se ensinava direito internacional maritimo, a naval e o instituto industrial e commercial, o que podia levantar attritos.

O sr. *Ferreira de Almeida* combateu a proposta do sr. Pedroso, attentas as rasões que apresentou.

O sr. *E. Moraes Sarmento* fez algumas considerações á primeira conclusão do parecer, pedindo que se fizessem ligeiras modificações, porque julgava inconveniente que se indicassem graduações militares quando bastava a competencia scientifica, fosse qual fosse a hierarchia.

O sr. *Mendes Guerreiro* replicou que a commissão não era só scientifica, mas tambem administrativa, e portanto não lhe parecia necessaria a modificação indicada.

O sr. *Moraes Sarmento* insistiu na questão das hierarchias por não lhe parecer necessario indicar a graduação do presidente e do secretario; tratava-se da aptidão, e essa não estava na hierarchia; acrescentou que era preciso attender ao organismo humano e evitar susceptibilidades, que podiam mais tarde apparecer e difficultar a organisação da commissão central.

O sr. *Carlos de Magalhães* combateu as palavras do sr. Sarmento, adduzindo as rasões em que a commissão se fundára para indicar aquellas graduações, que eram no fundo estarem de accordo a commissão central com as commissões regionaes.

O sr. *Paula Brito* mandou para a mesa uma proposta, pedindo para que se estendesse á provincia de Cabo Verde, onde abunda a pesca, o systema de pescaria cuja proposta se discutia.

«Proponho que seja extensivo á provincia de Cabo Verde, cujo mar é assás piscoso, e que infelizmente atravessa crises alimenticias periodicas, o systema de pescaria, cuja proposta se está discutindo. = *A. de Paula Brito.*»

O sr. *Carlos de Magalhães* disse que os interesses coloniaes differiam dos da metropole, e portanto demandavam estudo especial, não duvidando, porém, acceitar a proposta para se indicar ao governo a idéa apresentada pelo sr. Paula e Brito.

O sr. *presidente* disse que a proposta do sr. Paula Brito era independente do parecer que se discutia e que devia ser considerado assumpto para estudar.

O sr. *Carlos de Magalhães* fez uma proposta similhante á da mesa.

«Proponho que a proposta do sr. Paula Brito seja enviada á commissão para ser por ella estudada. = *Magalhães*».

O sr. *conselheiro Pereira Sampaio* disse que a proposta do sr. Paula Brito era assumpto para estudar em especial, e que devia elaborar-se novo relatorio que tratasse exclusivamente da questão das pescarias em todas as possessões ultramarinas.

Additando pois aquella proposta e associando-a á do sr. Magalhães, propunha:

«Que a commissão estudasse a ampliação do regimen de pescas a todas as provincias ultramarinas.»

Procedendo-se á votação, foram approvadas as conclusões do parecer, sendo rejeitados os additamentos do sr. Ernesto Vasconcellos, dr. Fernando Pedroso, resolvendo-se que a proposta do sr. Paula Brito com o additamento do sr. conselheiro Pereira Sampaio fosse enviada á commissão.

Foram votadas as propostas para admissão de novos socios.

A sessão encerrou-se eram dez horas e meia da noite. = *Palermo de Faria,* secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. commendador *Manuel José Alves Bastos,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Palermo de Faria e Rodrigo Affonso Pequito; o sr. *Manuel Francisco dos Santos Peixoto,* proposto pelos srs. Augusto Ribeiro, Manuel Ferreira Ribeiro e Palermo de Faria; sr. *José Maria do Rego Lima,* proposto pelos srs. Angelo Sarrea Prado, Borges de Figueiredo, J. B. Ferreira de Almeida; o sr. *Pedro Victor da Costa Sequeira,* proposto pelos srs. Angelo de Sarrea Prado, Borges de Figueiredo, J. B. Ferreira de Almeida; o sr. *João Chrysostomo Melicio* proposto pelos srs. Palermo de Faria, Luiz Diogo da Silva e Borges de Figueiredo; o sr. *Ignacio Frederico Lafite,* proposto pelos srs. Ernesto de Vasconcellos, Demetrio Cinatti e Eduardo J. da Costa Oliveira; o sr. *Francisco de Paula dos Santos Rodrigues,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Palermo de Faria e Manuel Ferreira Ribeiro; o sr. *Joaquim Maria Fragoso,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Palermo de Faria e Manuel Ferreira Ribeiro; o sr. *Ernesto Carlos Alberto da Maia,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Palermo de Faria e Manuel Ferreira Ribeiro; o sr. *João Manuel de Carvalho,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Palermo de Faria e Manuel Ferreira Ribeiro; o sr. *Vicente Salvador Rodrigues,* proposto pelos srs. Manuel Ferreira Ribeiro, Luiz O. Toulson e A. de Paula Brito; o sr. *D. Maximo Ramos y Orcajo,* proposto pelos srs. D. Diego de la Cruz Quesada, João Joaquim Caldeira Pires e Luciano Cordeiro; o sr. *Manuel Diogo de Valladares,* proposto pelos srs. João Camacho, Luciano Çodeiro e Borges de Figueiredo.

Socios correspondentes: — O sr. *Domingos de Almeida,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Rodrigo Affonso Pequito e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. dr. *Alberto de Das,* proposto pelos srs. Angelo de Sarrea Prado, Luciano Cordeiro e Borges de Figueiredo; o sr. *Camillo de Moraes,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *Marianno Pina,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *Pedro Goiffon,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *Antonio José Valente,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *Eduardo Botelho,* proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e J. P. Diogo Patrone Junior; o sr. *H. Brosselad Faidherbe,* proposto pelos srs. Eduardo J. da Costa Oliveira,

R. A. Pequito e Luciano Cordeiro; o sr. *D. Alvaro d'Agua Rosada*, proposto pelos srs. Antonio José de Sousa Barros, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. dr. *J. E. de Sturler*, proposto pelos srs. J. B. Ferreira de Almeida, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito; o sr. *Ferdinand Roux*, proposto pelos srs. Augusto Ribeiro, Manuel Ferreira Ribeiro e Palermo de Faria.

Organisação do serviço de pescas

Parecer a que se refere esta acta

I

Pesca moderna

Senhores.—Á vossa commissão de piscicultura e pescarias maritimas foi presente um projecto do nosso consocio o ex.^{mo} sr. Mendes Guerreiro, tendente a chamar a vossa attenção, e subsequentemente a do governo de Sua Magestade, para a necessidade de promover o desenvolvimento da industria da pesca, e de rodeal-a das garantias policiaes e da protecção legal, de que a torna credora a sua importancia como valiosissimo factor na solução do arduo problema das subsistencias publicas. A vastidão do assumpto, a necessidade de o estudar em todas as suas faces e de colligir elementos de informação que podessem servir de base ás conclusões do presente parecer, e, por ultimo, circumstancias particulares que impediram aquelles dos membros da vossa commissão a quem confiastes a tarefa, tão ardua quanto difficil, de relatar o presente projecto, de lhe dedicarem a attenção que elle exigia, causaram esta extraordinaria demora na sua apresentação o que a vossa benevolencia, senhores, por certo se dignará relevar.

Nenhum de vós ignora que o paiz está atravessando no momento actual uma grave crise alimenticia, que tem sobresaltado a opinião e provocado, por parte do governo, recentes medidas, cuja efficacia carece de ser confirmada pelo tempo e cujos resultados em todo o caso não serão immediatos. O *deficit* da producção cerealifera, a extensão atterradora da invasão phylloxerica, a paralysação do commercio de vinhos, a quasi extincção da industria da engorda de gados, impotente para competir nos mercados europeus com a importação sul-americana, e finalmente a deficiencia do credito agricola, todas estas causas multiplas contribuem para aggravar uma situação que se traduz por um mal-estar geral, apenas disfarçado por uma prosperidade financeira mais ficticia do que real. N'estas circumstancias cumpre essencial-

mente aos poderes publicos fomentar o desenvolvimento de todos os recursos alimenticios do paiz e estender a sua acção largamente protectora a todos os ramos da producção nacional, especialmente áquelles que de um modo mais directo concorrem para o incremento das subsistencias.

N'estas condições, e occupando logar proeminente entre os productos alimentares, encontram-se os que tão profusamente nos offerece o oceano, cujas aguas banham mais de metade da nossa fronteira, e proporcionam á nossa actividade um reservatorio inexgotavel de recursos de todos os generos. Inexgotavel por certo; comtanto que se explore methodica e cautelosamente esse exuberante manancial; comtanto que, em vez de a contrariar por uma acção imprevidentemente devastadora, se collabore com a natureza no seu trabalho de reconstituição; comtanto, n'uma palavra, que por meio de regulamentos adequados, que obtenham na pratica uma sancção efficaz, se dirija a exploração maritima de fórma a conseguir este *desideratum* — obter o maximo de producção com o minimo damno.

Posto n'estes termos o problema, a sua solução está longe de ser intuitiva, e em todas as nações civilisadas se tem dedicado ao assumpto toda a attenção que elle merece, sem que até hoje alguma possa orgulhar-se de possuir sobre pescarias uma legislação completa e definitiva. N'umas, como em França, são innumeras as restricções impostas pela lei ao livre exercicio da pesca; n'outras, como em Inglaterra, depois de um largo inquerito que durou dois annos, de 1863 a 1865, proclama-se a faculdade de emprego de qualquer apparelho destinado á captura do peixe. Experiencias recentes de personagens de tanto vulto na sciencia como os naturalistas Huxley e Allman n'este ultimo paiz e Sars, na Suecia, parecem dar rasão aos partidarios da liberdade da pesca, provando que o desovamento das principaes especies de peixe comestiveis do oceano se exerce á superficie, onde os ovos continuam a fluctuar, em virtude do seu pequeno peso especifico, até uma phase adiantada do desenvolvimento embrionario.

Estes factos, a serem verdadeiros, isto é, a não ter havido erro de observação, destruiriam pela base o argumento dos partidos da restricção, que se fundam na destruição exercida em larga escala pelas redes de arrastar, no embrião, nas substancias destinadas á sua alimentação e nas irregularidades do fundo que lhe servem de habitação e de refugio. Aos que attribuem ás causas naturaes um effeito incomparavelmente mais devastador do que todo o damno que possa causar o homem na zona limitadissima onde póde exercer a sua acção destruidora, respondem estes que todos os peixes, ainda mesmo os pelagicos, se approximam no momento da desovação das costas maritimas, onde

encontram menores pressões, condições favoraveis de temperatura, e onde o alimento é acarretado em abundancia pelos cursos de agua que n'ellas despejam. Ora, é precisamente n'essa faxa litoral que a pouca profundidade permitte o incessante vae-vem dos apparelhos de arrastar, cujos effeitos vão precisamente incidir sobre a pequenissima percentagem que escapou á acção dos agentes naturaes[1].

A estatistica não deixa de vir em auxilio de uns e de outros contendores, fornecendo a ambos os partidos argumentos de igual modo irrespondiveis. Assim, para não citarmos senão um porto de mar inglez, diz-nos ella que existiam em Grimsby, em 1858, unicamente 5 embarcações destinadas á pesca com redes de arrastar *(trawsl-nets)*; em 1863 subia a 60 o numero de barcos d'esta especie, a 248 em 1872 e a 505 em 1877.

A quantidade de peixe enviado pelo caminho de ferro subia tambem progressivamente de 1:514 toneladas em 1856, a 44:376 em 1877. Nos demais portos do litoral inglez os resultados são analogos e ninguem pensa em reclamar contra a liberdade que a lei concede aos pescadores. Em França, comtudo, parece não se passarem as cousas da mesma fórma; são geraes as queixas dos pescadores contra a depauperação do litoral e cita-se o facto de existir uma grande abundancia de peixe e de ser prospera a situação dos pescadores nas estações de Saint-Tropez e Saint-Raphael, onde elles convencionaram não empregar redes de arrastar.

As estatisticas accusam de facto um augmento na quantidade de peixe pescado, mas esse augmento seria devido ao maior numero de pescadores e á maior perfeição dos apparelhos empregados. Não encontrarão estas apparentes contradicções uma explicação natural na diversidade de condições do litoral dos dois paizes?—As costas de Inglaterra, principalmente as que olham para o mar do norte, são muito mais esparceladas do que as de França. Ahi os fundos conservam-se accessiveis, n'uma vastissima area, aos apparelhos de pesca, quer dizer, permittem uma exploração *extensiva,* ao passo que em França se impõe a exploração *intensiva* como a mais adequada á conformação mais abrupta das praias.

Permitti-nos, senhores, que abramos, n'este ponto do nosso trabalho, um parenthesis para declararmos que as precedentes considera-

[1] A enorme rede chamada *chalut,* diz Sabin Berthelot (*Études sur les pêches de l'Océan et de la Méditerranée,* Paris 1868), draga o fundo do mar n'uma extensão de 2 leguas proximamente de cada vez que funcciona, e póde ser lançada seis vezes em 18 horas. Supponde 4 mezes de folga durante o anno, 4 redes de arrastar, trabalhando durante os restantes 8 mezes, podem percorrer 4800 leguas em todas as direcções, no fundo em que operam.

ções, bem como todas aquellas que apresentarmos no decurso da nossa exposição, longe de obedecerem ao desejo de exhibir aos vossos olhos uma erudição facil, são de facto attinentes a justificar as conclusões do presente parecer e a dar-vos uma idéa approximada da difficuldade e da vastidão do problema sobre o qual tereis de emittir o vosso voto; e agora, dada esta explicação necessaria podemos proseguir.

Do que deixâmos dito deprehende-se claramente a necessidade de que quaesquer medidas reguladoras do exercicio da pesca sejam precedidas de um estudo aturado e consciencioso, e infere-se tambem que, longe de legislarem de uma maneira uniforme, terão de adaptar-se ás diversas condições locaes e variar segundo as exigencias particulares de cada região.

Lancemos agora uma rapida vista de olhos para a historia das nossas pescarias e da nossa legislação sobre pesca, e vejamos de que modo as prescripções em vigor se coadunam com a situação actual das nossas pescarias maritimas: tudo quanto diz respeito á exploração das aguas interiores constituirá o assumpto da segunda parte do presente parecer.

*
* *

N'um paiz como o nosso, essencialmente maritimo, era provavel que a população da beira-mar não resistisse por muito tempo ao convito incessante d'esse eterno feiticeiro, tão prodigo de dons variados, tão attrahente no meio dos seus formidaveis caprichos, que mereceu á imaginação poetica dos povos da antiguidade o attribuir-lhe a paternidade da deusa dos amores. Que os nossos maiores não ficaram surdos á instante exhortação, provam-n'o bem as quasi lendarias aventuras da nossa epopeia maritima. «Os descobrimentos maritimos feitos pelos portuguezes, diz J. Silvestre Ribeiro n'uma notavel memoria sobre pescas, as victorias navaes que elles alcançaram, o fulgor do seu nome em diversos mares e regiões do globo, coincidiram precisamente com os tempos em que as pescarias constituiam um dos principaes ramos da industria nacional». E mais adiante: «Esse arduo e arriscado exercicio maritimo, esse tirocinio de affouteza e coragem, foi a escola feliz onde se formaram os mais intrepidos e ousados marinheiros, que a seu tempo iam guarnecer os navios destinados ás gloriosas emprezas da Asia e da Oceania».

Logo nos primeiros tempos da monarchia, nos reinados de D. Diniz de D. Affonso e de D. Fernando, se fazia em larga escala a pesca da baleia e os navios portuguezes alongavam as suas expedições até ás costas de Inglaterra e da Bretanha. O peixe pescado excedia o con-

sumo e o excedente era exportado para os portos do Levante. Nas costas do Algarve exercia-se a pesca do coral e havia armações para atum desde o tempo de D. Diniz. Os nossos pescadores foram os primeiros a pescar o bacalhau no banco da Terra Nova e affirma Lacerda Lobo (memoria á academia das sciencias) que em 1506, poucos annos depois da descoberta da ilha, se empregaram n'aquella localidade não menos de 100 caravellas portuguezas. Proximamente pelo mesmo tempo conferia el-rei D. Manuel a D. Vasco da Gama uma tença de 300$000 annuaes, tirados só da dizima do pescado de Sines, o que representa para a epocha um valor consideravel de peixe pescado.

Durante a dominação de Castella distenderam-se todas as molas da actividade nacional e as pescas seguiram a sorte commum, para o que deve ter contribuido o recrutamento da nossa população maritima para guarnecer as esquadras hespanholas, empenhadas em continuas guerras contra a França, contra a Inglaterra e contra a Hollanda. Da sorte desgraçada da invencivel armada não deve ter partilhado pequeno numero dos nossos conterraneos. Com a restauração não voltou a antiga prosperidade e Lacerda Lobo na memoria citada lamenta o estado de abatimento a que chegaram as pescarias no seu tempo, fim do seculo passado. Em 1790 percorre a costa, e em todas as estações de pesca se lhe depara a mais deploravel situação.

Na Foz e em Mathosinhos o peixe pescado não chega para o consumo. Apesar da abundancia relativa da pesca na Povoa de Varzim, cujos pescadores, diz elle, são os melhores de toda a costa occidental, era ella insufficiente para abastecer as provincias do Minho e de Traz os Montes, onde se importava sardinha da Galliza e uma grande quantidade de bacalhau. Só pela barra do Porto se tinham importado em 32 mezes, de junho de 1782 a dezembro de 1784, 150:000 quintaes d'este genero, ou seja n'um anno 60:000 correspondendo a 3.525:120 kilogrammas da medida actual[1]. A importação total de bacalhau no paiz em 1887 foi de 21.467:980 kilogrammas de onde se poderá inferir que o *deficit* da pesca era ha um seculo, talvez tão avultado como actualmente, se levarmos em conta a differença da população e as exigencias que a civilisação desenvolveu em todas as classes sociaes. Proseguindo para o sul, por toda a parte se lhe antolha a mesma decadencia. Em Aveiro encontra apenas 2 barcos de pesca e 2 companhas de 80 pescadores cada uma, o que, seja dito de passagem, não parece estar n'uma rigorosa proporção, a não ser que uma parte d'es-

[1] Estes algarismos são extrahidos de uma memoria de José Bonifacio de Andrade á academia real das sciencias (*Mem. ecc.*, tomo II). Avalia o auctor em 720:000$000 réis o valor do bacalhau importado annualmente no seu tempo. Diz que em 1789 se importaram por Lisboa 59:073 quintaes.

tes pescadores se servisse de cercos de arrastar para a praia, de que ainda hoje se faz tanto uso nas costas do norte do paiz. Com effeito diz mais adiante que n'esta praia e nos demais logares da costa da Beira apenas se empregavam artes de pescar a sardinha: estas companhas pescavam na costa de S. Jacinto de junho a fevereiro e no Tejo o resto do anno, como succede ainda actualmente. Em 1732 ainda existiam em Buarcos 7 grandes barcos de pesca, em 1790 apenas 2, e as artes que restavam estavam fóra de uso por não haver quem as manobrasse. Na Figueira havia apenas 7 pequenos barcos que se empregavam na pesca do congro á linha e nenhum barco grande.

Não era mais prospera a situação das estações do sul do paiz. Em Sines, onde outr'ora eram tão abundantes as pescas, restavam apenas dois chinchorros, uma armação e 16 redes de sardinha: em Villa Nova de Milfontes apenas 4 pequenos barcos e 12 pescadores. A mesma penuria na costa do Algarve: 8 chavegas em Tavira, 5 em Faro. Em Villa Nova de Portimão 6 barcos e 12 pescadores.

O resultado do inquerito de Lacerda Lobo, incompleto como é, visto não se referir a localidades tão importantes debaixo do ponto de vista que nos occupa como Lisboa, Setubal e Peniche, contradictorio por vezes, não deixa comtudo de offerecer elementos bastantes para se poder apreciar o grau de decadencia a que tinham chegado, ha um seculo, as pescas em todo o paiz.

Passando em revista as causas que originaram aquelle deploravel estado de cousas, menciona o nosso auctor como predominante a multiplicidade e variedade de contribuições que incidiam sobre o pescado. Os impostos eram dados por arrematação e os arrematantes — rendeiros, como se chamavam n'esse tempo — praticavam toda a casta de prepotencias e de vexames para sugar, — perdôe-se-nos o plebeismo — o desgraçado pescador. O peixe pescado era dividido em cinco partes, uma das quaes, com a designação de direitos da matança, pertencia ao rendeiro, duas ao proprietario das redes, uma destinada à esmola a confrarias e instituições de beneficencia, e só a ultima restava livre aos pescadores. São geraes as queixas d'estes, contra os collectores de contribuições e officiaes de justiça. Em Setubal, o pescador constituia um monopolio em que íam mancomunados o juiz, os vereadores e o escrivão da camara. Os parochos impunham multas pecuniarias aos que saíam ao mar em dia santificado. Era consideravel a emigração da gente do litoral para o Brazil, para Inglaterra e para a Hespanha. Nas chavegas de Ayamonte e de S. Lucar de Barrameda, empregavam-se 2:500 pescadores portuguezes.

A epocha em que Lacerda Lobo chamava tão instantemente a at-

tenção dos poderes publicos para este importante ramo das industrias nacionaes, parece ter marcado a sua maxima decadencia. Por alvará regio de 1773, fôra instituida, com a designação de companhia geral de pescarias do reino do Algarve, uma companhia por acções, á qual eram concedidos, entre outros privilegios, o exclusivo de lançamento de almadravas (armações para atum) e a importação, livre de direitos, de todos os utensilios necessarios á sua exploração: a companhia obrigava-se a pagar ao soberano 20 por cento do producto das armações.

A sua duração fôra fixada em 10 annos, mas obteve successivas prorogações e só se extinguiu com a mudança do regimen politico, tendo auferido grandes lucros e melhorado consideravelmente a industria da pesca, durante a primeira phase da sua existencia. Até 1812, que parece marcar o apogeu da sua prosperidade, o rendimento das armações foi de perto de 2.000:000$000 réis. Depois os cargos de directores tornaram-se vitalicios e estes, certos da duração indefinida do privilegio, malbaratataram o fundo social e descuraram a administração a ponto de não renovarem o material e de se limitar a 2 o numero de armações lançadas em 1815.

O alvará de 3 de julho d'aquelle mesmo anno, que estabelece uma nova prorogação da companhia por mais dez annos, é precedido de um preambulo, que contém considerandos notaveis pela doutrina exposta, tendente a dirigir a intervenção do estado no sentido de suavisar os encargos dos pescadores e de lhes conceder uma protecção efficaz. Lembra que no anno da instituição da companhia em 1773 tinham as pescarias na costa do Algarve chegado a extremo grau de abatimento e de decadencia e faz notar que esta desenvolveu grandemente aquelle importante ramo da industria nacional. Isenta de contribuição o peixe secco e o salgado, não só com o fim de diminuir a importação do peixe estrangeiro, como para prover ao alimento das classes pobres, «attendendo, diz textualmente o alvará, a que a diminuição apparente das rendas reaes d'este genero será compensada com o augmento das pescarias que d'este modo se promovem, e a que as rendas do estado crescem á proporção do augmento que recebe a riqueza nacional, pelo maior consumo de todos os objectos de precisão e luxo»; doutrina economica que constitue para a epocha uma perfeita novidade.

Com a data de 3 de maio de 1802 publicou-se um alvará, cujo texto, ambiguamente redigido e interpretado de um modo diverso da letra expressa da lei, tem sido a legislação invocada e seguida até ha pouco em materia de pescas maritimas. Depois de um preambulo, em que expõe o intuito de desenvolver o commercio e favorecer a navegação, proclama o alvará a liberdade da pesca no mar alto e nas costas; isenta de direitos os objectos destinados á construcção de barcos

de pesca, e promette coadjuvar as sociedades de pesca que tentassem «novas e despendiosas emprezas»; permitte que os pescadores levem para o mar o sal neccessario para ahi salgarem o peixe; determina que os navios do estado protejam os barcos de pesca e no § 6.º, o mais commummente citado, diz textualmente: «E porque estas providencias se tornarão inuteis se não se obstar efficazmente ao prejuizo que fazem á creação do peixe differentes qualidades de redes, n'estes ultimos tempos introduzidas, e que sendo por essa rasão prohibidas em todos os estados civilisados, se não deviam ter permittido. Ordeno que *nos rios de Lisboa e Setubal* se não faça uso das chamadas tarrafas, bugigangas, chichorros, mugeiras, tartaranhas ou outras que arrastem, seja para se colherem no mar, seja nas praias e a mesma prohibição terá logar em distancia de 5 leguas das bôcas dos ditos dois rios»; exceptua as artes estabelecidas na costa da Trafaria para se poder colher a sardinha precisa como isco na pesca com anzol. Confere, finalmente, premios de 150$000 réis por cada barco que se construir nas povoações marginaes do Tejo «comtanto que o seu numero não exceda de dez por anno», restringe parcimoniosamente o alvará.

O decreto da regencia da ilha Terceira de 9 de novembro de 1830 marca um passo mais decisivo no sentido de libertar a interessante industria que nos occupa das peias que por tantos annos a opprimiram. Abole e dá por extinctos: 1.º, todos os direitos, contribuições, dizimos gabellas ou imposições que se cobram pelo peixe pescado por barcos ou companhas portuguezas; 2.º, o dizimo ecclesiastico; 3.º, caldeiradas, amostras, pitanças ou outras propinas que algum governador, auctoridade ou corporação continuem a exigir; 4.º, todos os direitos sobre o azeite de peixe e espermacete, barbas ou qualquer producto do peixe pescado por navios portuguezes; 5.º, o privilegio que quaesquer pessoas podessem ter como exclusivo para exercer a pesca. Estas disposições revelam os vexames que opprimiam a infeliz classe dos pescadores e a dependencia e quasi servidão a que se achavam reduzidos. O decreto torna obrigatoria para cada barco de pesca uma licença annual, que custava 3$480 réis, e a matricula das respectivas equipagens.

*
* *

A sombra do regimen liberal assim creado, constituiu-se em 1835 a companhia lisbonense de pescarias, tendo por fim, dizem os estatutos, a pesca de toda a qualidade de peixe ou amphibios *(sic)* proprios para salgar e seccar e para d'elles se extrahir azeite, pelle e barbas. Pros-

perou ao principio a companhia; adquiriu navios para a pesca do bacalhau, para cuja seccagem e preparação creou dois estabelecimentos, um no presidio da Trafaria, outro no Faial; estabeleceu armações para a pesca do atum e montou fabricas para a sua preparação em conserva; empregou duas barcas na pesca da baleia; tentou pescar em larga escala a sardinha na costa do Algarve e a pescada no mar de Larache; teve um navio apropriado para deposito de peixe vivo, procurou, em summa, dar o maximo desenvolvimento á industria da pesca nas suas variadissimas fórmas e applicações.

A multiplicidade das suas operações foi uma das causas da decadencia da companhia. Dispondo de capitaes avultados, não os administrou com parcimonia; luctou com graves difficuldades para organisar companhas; pagou salarios elevados a mestres e preparadores que mandou vir do estrangeiro, e fez acquisição de grande numero de embarcações, algumas das quaes, mandadas construir em estaleiros nacionaes com o louvavel intuito de favorecer a nossa outr'ora florescente industria de construcção naval, lhe custaram carissimas e ficaram sem emprego immediato. A pesca da baleia deu mau resultado e liquidou-se em 1841, com uma perda de 11:716$000 réis, limitando-se desde então a companhia á pesca do atum, da sardinha e do bacalhau, sendo esta ultima a mais importante; a da pescada fôra abandonada desde 1838. A do atum proseguiu quasi sempre com mau exito. Chegou a accumular-se nos armazens, por não ter procura, uma tão grande quantidade d'este peixe que, para se evitar uma perda total, teve de ser passado pela prensa para se lhe aproveitar o azeite. Suppondo-se que o mal provinha da concorrencia exercida pelas companhias rivaes, fundiu-se a lisbonense, em 1846 com a companhia do Algarve e em 1849 com a tavirense, mas não obteve melhor exito, e em 1852 procedeu-se á liquidação da parceria com grande perda, e nunca mais se emprehendeu a pesca do atum. Restava apenas, como ultimo recurso, a do bacalhau, mas essa em compensação esperançosa.

As diligencias da companhia lisbonense n'esse sentido representavam a revivescencia de antigas tradições. Não só as paragens da Terra Nova começaram a ser frequentadas por navios portuguezes logo depois do seu descobrimento, mas chegou mesmo a estabelecer-se na ilha uma companhia que ainda em 1578 empregou 50 navios na pesca do bacalhau; mas já Pimentel no seu conhecido roteiro impresso em 1762 diz que os portuguezes tinham abandonado aquella navegação, e não nos consta que voltassem a emprehendel-a até esta nova tentativa. Ao principio os esforços da companhia pareceram coroados por um certo exito. O bacalhau pescado nos primeiros annos resentia-se na verdade da inexperiencia na preparação: amontoava-se o peixe nas

embarcações da pesca e quando era escalado, lavado e salgado tinha adquirido mau cheiro, ficando sempre o producto de qualidade inferior e sendo de difficil venda. Remediaram-se porém estes inconvenientes, de fórma que foi de melhor qualidade a colheita de 1841 e optima a de 1842. N'este ultimo anno pescaram-se 441:930 peixes, pesando 7:640 quintaes, que produziram 37:538$707 réis.

Não se manteve este lisonjeiro resultado, e como o fundo social, que era primitivamente de 400:000$000 réis, se achava muito reduzido, convidou a companhia os armadores portuguezes a associarem-se com ella mas sómente 3 navios se ligaram em parceria com os da companhia. Ainda por algum tempo se auferiram lucros, apesar da guerra movida pelos negociantes de bacalhau estrangeiro que, formando uma classe fechada e pouco numerosa, constituiam já então, como constituem hoje, um monopolio de facto, um syndicato, como se diria actualmente, tanto mais para temer por isso que póde alterar a seu bel prazer o preço de um genero de largo consumo e de primeira necessidade, representando assim, em relação ao peixe, papel identico ao da moagem para os cereaes.

Os lucros eram comtudo insufficientes e a companhia arrastou uma vida precaria, continuando a entrar pelo seu capital, até que em 1857, achando-se elle quasi de todo exhausto, foi ordenada a liquidação da sociedade a requerimento dos accionistas. O parecer formulado pela commissão nomeada para examinar a proposta de dissolução analysa as causas da decadencia da companhia e contém, não só informações interessantes, como judiciosissimas considerações. «A pesca do bacalhau nem a todas as nações póde convir, diz textualmente o parecer, porque nem todas possuem as condições necessarias para que lhe seja propicia. Aos portuguezes, porém, é impossivel o lucro d'ella sem logradouro na ilha da Terra Nova» — palavras que em parte parecem desmentidas pelo exito relativo de recentes tentativas, mas que nem por isso deixam de conter um indiscutivel fundo de exactidão.

Em dezembro de 1842 publicava a *Revista universal* um artigo animando a companhia lisbonense, e pedindo ao estado que lhe dispensasse uma protecção, representada, entre outras medidas, pela concessão gratuita de madeiras do pinhal de Leiria e por premios pecuniarios aos armadores, a exemplo do que se pratica em França com a mesma industria. Lamenta o articulista que n'um tratado celebrado por aquelle tempo com a Inglaterra se não tivesse estipulado a concessão de uma parcella de terreno na ilha da Terra Nova para n'elle se construir um estabelecimento de preparação. O citado parecer rejeita esses beneficios: quanto aos premios, porque lhe não parece justo que o governo proteja uma determinada industria á custa das outras

e á custa do contribuinte — argumento livre-cambista de valor contestavel; quanto á concessão de terreno na ilha, pondera que ainda mesmo quando conseguisse obter-se — o que era muito duvidoso — nem por isso ficariam os portuguezes em paridade de condições com os inglezes, francezes e americanos. Os primeiros estão em sua casa, dispondo de todas as facilidades que lhes proporciona essa circumstancia; não só pescam como compram o peixe aos naturaes e, como lhes sobra o terreno, preparam-no em larguissima escala o que, diminuindo os gastos geraes, reverte em menor custo do genero. Os francezes dispõem da costa occidental e de parte da septentrional da ilha e possuem ao sul as ilhotas de St. Pierre e Miquelon. Os americanos finalmente estão a pequenissima distancia do seu paiz natal, para onde lhes é facil transportar o peixe apenas pescado, e onde encontram um clima similhante ao da ilha, o qual, apesar dos continuos nevoeiros que a cercam e da sua alta latitude, parece eminentemente proprio para a sua preparação.

Por parte do nosso governo fizeram-se tanto junto do governo francez como do governo inglez, varias tentativas para obter uma concessão de terreno nas costas da ilha, mas nada se pôde conseguir, o que não deve admirar-nos, se pensarmos quanto é natural que qualquer das nações que se acham de posse de um privilegio tão consideravel recuse esbulhar-se, em prol de uma rival, do que lhe confere em grande parte a superioridade na lucta mercantil. E de facto a posse da ilha e do direito de pescar nas aguas que a banham tem sido causa de repetidos conflictos internacionaes desde 1692, em que foi apontada como uma das que motivaram a guerra declarada á França por Guilherme III de Inglaterra. A historia das contendas originadas pela pretensão ao dominio da ilha vem elegantemente referida na notabilissima dissertação do nosso illustre consocio o sr. Almeida d'Eça sobre o exercicio da pesca maritima, na qual se encontram valiosas informações que nos dispensam de nos alongarmos na sua narrativa. E visto que fomos levados, a proposito da companhia lisbonense, a occupar-nos da pesca do bacalhau, esgotemos de vez o assumpto, expondo a sua situação na actualidade.

Extincta a companhia os nossos navios desaprenderam de novo a derrota da Terra Nova, até que em 1883 partiu do Faial um navio para a pesca do bacalhau e dois no anno seguinte. Este salutar exemplo foi imitado por varios armadores de Lisboa, do Porto, de Vianna, da Figueira e dos Açores, de modo que parecia poder saudar-se o resurgimento d'aquella incomparavel escola de navegação e congratular-se o paiz por ter a nossa marinha mercante, que chegára ao mais deploravel abatimento, encontrado n'uma empreza lucrativa um tão pode-

roso incentivo para a sua reconstituição. A totalidade dos navios portuguezes que nos ultimos annos foram á pesca do bacalhau foi a seguinte:

1883	1	1886	14
1884	2	1887	11
1885	13	1888	12

Foi pois no anno de 1885 que mais claramente se accentuou a tendencia para o desenvolvimento d'aquelle importante ramo de trabalho nacional; tanto bastou para despertar a voracidade do fisco, que immediatamente cuidou *de animar* a nascente industria pela applicação do direito pautal de 33,5 réis por kilogramma, estipulado para o bacalhau *secco* estrangeiro, ao bacalhau pescado pelos nossos navios, tributado nos primeiros annos, como qualquer outro peixe, colhido pelos nossos pescadores, com o imposto de pescado de 6,6 por cento *ad valorem*. A portaria que ordenou a cobrança do imposto pela fórma primeiro indicada tem a data de 20 de outubro de 1885: a 23 de dezembro do mesmo anno a benemerita associação commercial de Lisboa, prompta sempre a pugnar pelos legitimos interesses dos seus associados, que se confundem em geral com o interesse do paiz, dirigiu ao estadista que n'essa epocha sobraçava a pasta da fazenda uma bem fundamentada representação, em que pedia se mantivesse para o bacalhau portuguez o imposto que pagava o demais pescado, e se não praticasse com este genero uma injustificavel excepção, assimilando-o ao producto analogo de procedencia estrangeira. Esta representação foi devidamente attendida, como era de justiça, e uma nova portaria de 16 de abril de 1886 mandou sustar a execução da anterior e cobrar o antigo direito, regimen que ainda vigora.

Não se póde infelizmente affirmar que o estado actual d'esta industria seja de plena prosperidade. Os armadores benemeritos, os homens emprehendedores que iniciaram este sympathico movimento têem luctado com grandes contrariedades que têem tornado pouco lucrativo o seu ousado emprehendimento. A pesca, o anno passado, foi escassa: os navios regressaram apenas com dois terços do carregamento. Por outro lado parece que os preparadores não conseguiram ainda vencer inteiramente as difficuldades provenientes das condições especiaes do nosso clima, tão diverso do clima dos paizes onde se prepara habitualmente o bacalhau.

Seja como for, o facto de terem partido este anno 12 navios para o banco da Terra Nova, se não accusa progresso, como seria para desejar, manifesta pelo menos que não estão perdidas as esperanças dos

armadores, por cujo completo exito é licito formular os mais sinceros votos. Ao estado cumpre evidentemente conceder protecção efficaz a esta importante industria, cujo incremento representaria para o paiz, alem de uma incomparavel escola de marinheiros, a libertação do pesado imposto de 1:600 contos que o estrangeiro cobra annualmente sobre a nossa incuria. Deve essa protecção traduzir-se pela manutenção do *statu quo,* como pedem os proprios interessados, ou estender-se até á concessão de premios, como em França? É o que só um estudo mais profundo da questão poderia rasoavelmente determinar.

*
* *

Proseguindo na nossa narrativa das disposições legaes sobre pesca, interrompida pela digressão a que nos conduziu a historia da vida precaria da malfadada companhia lisbonense, mencionaremos a carta de lei de 10 de julho de 1843, que substituiu as licenças estabelecidas no decreto de 3 de novembro de 1830, por um imposto de 6 por cento sôbre o peixe pescado, deduzida uma porção variavel, segundo as localidades, destinada á alimentação dos pescadores, sob a designação extravagante de comedorias, caldeiradas, restomengas e carnadas. Este imposto foi remodelado por diversas vezes e finalmente reduzido por portarias muito recentes, da taxa de 6,99 por cento a que se achava elevado com os addicionaes, a uma percentagem unica de 5 por cento sem nenhuma deducção. Esta contribuição, realmente pesada, parece ter entrado nos habitos dos pescadores, e as ultimas disposições tornam a sua distribuição mais equitativa; mas a sua cobrança é de difficil fiscalisação e tem uma apparencia vexatoria, que faz lembrar os antigos dizimos e gabellas, de odiosa memoria. Comtudo, como não é provavel que as urgencias do estado lhe consintam prescindir d'ella, seria justo ao menos formular um voto tendente a que fosse applicada na totalidade ou em parte, a melhorar as condições de abrigo das estações de pesca e a fornecer-lhes apparelhos de salvação, dos quaes o nosso tempestuoso litoral tanto carece, e que tantas vidas poderiam conservar ao laboriosissimo mister da população maritima!

A administração e a arrecadação d'este imposto foram confiadas, logo depois da sua instituição, a uma repartição especial intitulada administração geral do pescado, que foi extincta por decreto de 7 de dezembro de 1864, passando o seu expediente central para a direcção geral das alfandegas, onde se tem conservado. Ha pouco tempo foi a sua administração incumbida á terceira repartição, onde o seu rendimento nos ultimos annos foi reduzido a mappas, que infelizmente

estão ainda em via de impressão e por isso nos achâmos inhibidos de citar. Á extrema urbanidade do chefe d'aquella repartição devemos uma nota relativa ao rendimento do imposto nos annos de 1884–85 e 1885–86, unico meio de calcularmos, ainda que com pouco rigor, o valor do peixe pescado na actualidade nas nossas costas maritimas.

Os trabalhos estatisticos que constituem a unica base segura de quaesquer considerações economicas, só ha pouquissimos annos a esta parte têem tido entre nós um desenvolvimento regular e estão longe ainda de ter passado o periodo de experimentação. Assim, ao passo que nos era facil obter, em relação a outras nações, os mais completos dados, pelo que diz respeito a quantidades e valores do peixe colhido nas suas aguas, quer maritimas quer fluviaes, luctavamos para o nosso paiz, com uma ausencia completa de informações. Sendo o imposto do pescado um imposto *ad valorem*, tem por esse facto uma feição estatistica em virtude da qual poderia bem ou mal supprir a deficiencia das avaliações directas, quanto ao valor do peixe pescado; dirigimos portanto n'esse sentido as nossas investigações, que ficaram por assim dizer infructiferas, por isso que só nos foi possivel obter os seguintes algarismos:

Annos	Rendimento do imposto em mil réis	Valor relativo do peixe pescado, considerando a percentagem do imposto como sendo 5%
1845....	73$141	1:462$820
1846....	42$697	853$940
1861....	59$481	1:189$620
1862....	54$000	1:080$000
1885....	136$456	2:729$120
1886....	126$093	2:521$860

Por pouco dignas de confiança que sejam as cifras precedentes, devemos entretanto acreditar que ellas exprimem uma relação sufficientemente approximada, para que se possa concluir que o valor das nossas pescas maritimas tem duplicado ha quarenta annos a esta parte, sem que comtudo se possa inferir um augmento correspondente na quantidade do peixe pescado. Com effeito o preço do genero no paiz deve ter acompanhado parallelamente a alta que desde então soffreram a maior parte dos productos alimenticios e aproveitado da maior procura para a exportação e para a fabricação de conservas: de resto é facto geralmente conhecido o encarecimento do peixe, e se quizessemos

admittir que o seu preço duplicou nos ultimos quarenta annos, o que é provavelmente exagerado, chegariamos á conclusão de que se mantem proximamente estacionaria a quantidade de peixe pescado ou que pequeno incremento tem tido, o que não equivale a dizer que a industria da pesca não tenha progredido, beneficiando de circumstancias especiaes a que nos vamos referir.

As estatisticas aduaneiras, proveitosas de consultar sempre que se pretenda tomar o pulso a qualquer industria e apreciar-lhe o grau de vitalidade, vão conduzir-nos aos mesmos resultados. Em 1868, anno em que principiam os mappas estatisticos que temos presentes, o valor do peixe importado ascende a 1:284 contos, nos quaes o do bacalhau figura por 1:207; o da exportação foi apenas de 170 contos, sendo portanto o *deficit* da producção nacional para este genero, de 1:114 contos. Até 1880 conserva-se á volta d'este algarismo — a media annual durante esse periodo é de 1:155 contos — mas n'esse anno decresce sensivelmente até attingir em 1887 o minimo de 540 contos. Este decrescimento do desequilibrio entre as importações e as exportações provém, não da diminuição das primeiras, que em 1887 foram de 1:750 contos — mais 466 do que em 1868 —, mas do augmento d'estas ultimas, que foram progressivamente crescendo, desde a cifra insignificante em que as encontrâmos em 1868, até attingirem 1:210 contos no anno passado. O augmento da importação confirma a conclusão precedentemente adduzida, de que pouco terá crescido a quantidade de peixe destinado ao consumo nacional, dado que as suas exigencias não tenham variado extraordinariamente, como é provavel: os mappas aduaneiros vão-nos dizer d'onde provém o da exportação.

Na estatistica geral do commercio referida ao anno de 1885, que temos presente, são em numero de sete os artigos em que se divide a classe terceira da pauta: atum, sardinha, azeite de peixe, peixe em escabeche de azeite, peixe de outras qualidades, ostras, outras mercadorias. Esta divisão é manifestamente insufficiente para quem pretender discriminar com algum rigor sobre quaes dos productos englobados n'estes artigos incidiu a exportação. Assim era indispensavel separar nos mappas a conserva de atum da conserva de sardinha, como se faz para o peixe fresco, com tanta mais rasão quanto era interessante poder-se comparar o desenvolvimento da industria recente da preparação da sardinha, com a da preparação do atum, que conta um largo periodo de existencia. Os boletins estatisticos dos ultimos annos, procurando satisfazer a esta necessidade, subdividem em dois o artigo designado nos mappas precedentes como «peixe em escabeche de azeite» e especificam em logar d'este, pela seguinte fórma: «atum em conserva»: «outro peixe em conserva», dando assim logar a nova confu-

são e deixando-nos na mesma incerteza com respeito á preparação da sardinha. Com effeito se com a precedente designação a exportação da sardinha era englobada com a do atum, unicos peixes que nos consta serem preparados exclusivamente com azeite, apparece-nos nos mappas modernos associada á de outros peixes, em cuja preparação intervem outros condimentos. Esta ultima, comtudo, faz-se em escala relativamente pequena, de modo que pouco terá influido nas differenças annuaes accusadas pelos mappas. Posto isto, analysemos os elementos que elles nos fornecem e procuremos extrahir d'ahi as illações a que elles se prestam.

Em 1868 o atum fresco exportado figura pelo valor de 28 contos: durante os vinte annos decorridos, desde então a exportação, cuja media annual é de 49 contos, com grandes variações provenientes de certo de serem as temporadas mais ou menos piscosas, attinge em 1881 o maximo com 128 contos. A quasi totalidade da exportação, tanto d'este peixe como da sardinha fresca, faz-se para Hespanha. É de notar que na columna destinada ao anno de 1877 não figurem na exportação nem este peixe, nem a sardinha fresca, que fornece nos cinco annos precedentes uma media superior a 150 contos. Esta anomalia provém seguramente de um lapso na confecção do mappa, causado, provavelmente, por terem sido incluidas as verbas correspondentes aos dois peixes mencionados, no artigo: «peixe de outras qualidades», que n'aquelle anno avulta excepcionalmente a 276 contos. Seria para desejar que as estatisticas officiaes viessem isentas d'estas incorrecções, que influem nas medias, alteram os resultados finaes, e diminuem o grau de confiança que devem inspirar.

O estabelecimento de armações na costa do Algarve para a pesca do atum é antiquissimo. É provavel que os romanos, que as empregavam no Mediterraneo, introduzissem o seu uso na peninsula iberica. Antigos documentos referem-se á sua existencia no tempo de D. Diniz, e desde então até aos nossos dias tem sido constantemente explorado, com mais ou menos exito, esse riquissimo manancial. Actualmente existem na costa do Algarve nove armações destinadas á pesca do atum de direito: designam-se por esta fórma os enormes cardumes que nos mezes de abril a julho seguem o litoral de oeste para leste em demanda do Mediterraneo, onde parecem ir desovar. Quando nos mezes de julho e agosto o peixe volta ao oceano a procurar os seus quarteis de inverno vem consideravelmente menos oleoso, o seu valor commercial é por isso menor, e chama-se então atum de revez. As armações destinadas á sua pesca n'esta occasião são lançadas a leste do cabo de Santa Maria e ao oeste as do atum de direito; succede porém frequentemente que as armações de revez pesquem grandes quantida-

des de atum de direito, que n'este caso se diz «recuado». Foi de quatro o numero de armações de revez que funccionaram na ultima temporada. O custo de cada armação varia entre 16 a 20 contos e o seu rendimento liquido, em annos excepcionalmente prosperos, chega a attingir esta ultima quantia.

O lançamento de armações para atum é regulado pelas portarias de 29 de maio e 5 de junho de 1867, que attribuem ao chefe do departamento maritimo a faculdade de effectuar as concessões, sujeitando-as apenas ás seguintes restricções: que a distancia de uma a outra armação não seja inferior a 5:556 metros (3 milhas), e que a extensão dos quarteis de fóra não seja tal, que contrarie as precauções exigidas pela policia maritima ou prejudique as armações contiguas. Estas disposições têem sido impotentes para evitar conflictos entre os proprietarios, os quaes, não se conformando sempre com as decisões, em geral equitativas da auctoridade maritima, não duvidam envidar os maiores esforços e empregar todas as influencias politicas, ou para melhor dizer eleitoraes, de que podem dispor junto do poder central, a fim de obterem concessões vantajosas, em detrimento dos restantes interessados. A deficiencia da lei deveria ser corrigida pela adopção de regulamentos que precisassem as condições de lançamento para cada porção de costa e impozessem aos proprietarios determinadas obrigações, tendentes a evitar, não só os damnos que cada armação possa fazer ás que lhe ficam vizinhas, mas principalmente o que podem causar á navegação, para a qual, pela extensão, ás vezes exagerada, dos quarteis de fóra, constituem um serio risco, sobretudo durante a noite.

A concessão do lançamento de uma armação representa a alienação temporaria, por parte do estado, de uma parcella da propriedade publica em favor de determinados individuos, com exclusão de todos os outros: é de facto um regimen de excepção unicamente justificavel pela circumstancia de que a exploração d'essa porção do dominio publico aproveita exactamente áquelles que d'ella poderiam fruir, mas em condições incomparavelmente mais desvantajosas desde que se achassem privados de um tão poderoso instrumento de extracção como é uma armação de pesca. Mas, admittida que seja a faculdade de poder o estado effectuar as concessões, defina-se ao menos claramente em que condições ellas devem ser feitas; marquem-se os pontos da costa que a experiencia tiver indicado como os mais proprios para o lançamento das armações, e na epocha conveniente declare-se aberto um concurso para a adjudicação de cada um dos logares a quem offerecer condições mais vantajosas, e exija-se ao concessionario o exacto cumprimento d'aquillo a que se tiver obrigado, fazendo assim reverter

no maximo proveito publico o que ao publico pertence de direito inalienavel.

A preparação do atum em conserva é uma industria antiquissima e actualmente florescente. Já tivemos occasião de lastimar que as estatisticas officiaes não mencionassem especialmente a exportação das conservas de atum nos annos anteriores a 1886: para este e para o seguinte as exportações foram pelo valor de 91:372$000 e 137:599$000 réis, respectivamente. Estes algarismos estão longe de representar a totalidade da producção, por isso que o consumo no paiz é bastante avultado. A industria da preparação do atum, como do peixe em geral, é credora de toda a protecção dos poderes publicos e mal se comprehende como uma assembléa illustrada, obsecada pelo desejo de proteger uma determinada classe, propozesse ha pouco a abolição do *drawback* para o azeite italiano empregado na fabricação das conservas do peixe, e com o qual o azeite portuguez não póde infelizmente competir.

*
* *

Para a sardinha fresca, o movimento de exportação por periodos de cinco annos é o seguinte:

Annos	Valor exportado em contos de réis	Media annual
1868-1872	452,4	90,5
1873-1877	658,3	131,6
1878-1882	662,4	132,5
1883-1887	1037,4	207,5

N'este genero ha progresso sensivel que se explica pela maior affluencia d'este peixe ao nosso litoral ha annos a esta parte. Esta circumstancia feliz, coincidindo com a sua escassez nas costas da Bretanha e do Poitou, promoveu a creação de numerosas fabricas de conserva, destinadas a supprir a deficiencia do producto tão conhecido em todo o mundo com o nome de sardinhas de Nantes. Esta industria acha-se em plena prosperidade, emprega numerosos braços e representa um capital importante. Setubal parece destinada a ser a Nantes portugueza; existem ali vinte fabricas em actividade e estão outras em construcção. A sardinha que ellas preparam foi-lhes fornecida o anno passado, por 41 armações, cujo custo medio orça por 6 contos.

A industria da preparação do atum e da sardinha beneficiou con-

sideravelmente com duas circumstancias, a que já tivemos occasião de referir-nos: o estabelecimento do *drawback* e a maior affluencia de sardinha, ás nossas costas. As estatisticas dão como nulla a exportação do peixe em escabeche de azeite nos annos de 1868 e 1870 e quasi nulla em 1869, por isso que figura apenas por 800$000 réis. Em 1871 sobe a 18 contos, e desde então até 1879 a media approxima-se muito d'este algarismo. N'este anno teve novo impulso a 39 contos, mas onde se accentua verdadeiramente a progressão é em 1880 em que é de 102 contos e nos seguintes successivamente de 137, 324, 318, 366, 397. Chegados a este algarismo, que corresponde a 1885, manifesta-se claramente a confusão de agrupamento a que ha pouco nos referimos: o boletim estatistico mensal junta ás conservas de atum e de sardinha as dos demais peixes, o que eleva a 407 contos a cifra ultimamente mencionada, d'onde parece deprehender-se que foi de 10 contos o valor da conserva de peixe de outras qualidades. Para os dois ultimos annos de 1886–87 já mencionámos os valores correspondentes á exportação do atum preparado; a do artigo immediato—«outros peixes em conserva»—é de 629 e 761 contos. Este augmento provém manifestamente da sardinha, e dizemos isto, não só por sabermos o incremento que tem tido a sua preparação nos ultimos annos, como por ser totalmente improvavel que os 10 contos, que achámos deverem corresponder ao valor do restante peixe, tivessem um augmento repentino que alterasse essencialmente os numeros referidos.

As alternativas de maior ou menor frequencia da sardinha em certas paragens tem-se tentado explicar por diversas fórmas. Attribuem uns, estes apparentes caprichos a uma mudança de direcção na grande corrente do Gulf-stream, cujas aguas, mais quentes, a sardinha procuraria de preferencia; querem outros que ella segue os detritos da pesca do bacalhau, que tomam differentes direcções, segundo a predominancia de determinados ventos; outros, finalmente, pretendem explicar o phenomeno pelo abuso das redes de arrastar. Mr. Pouchet, director do laboratorio de Concarneau, viveiro modelo alienado ha alguns annos pelo governo francez, por não ter correspondido ás esperanças com que foi creado por Coste, o fanatico da piscicultura, e hoje propriedade particular, mr. Pouchet, como íamos dizendo, sustenta a opinião de que o homem não póde ter a menor influencia sobre as correntes de emigração dos peixes pelagicos, aos quaes diz elle não é applicavel o falso axioma: «Quanto mais se pesca menos peixe fica», porque nos mares abertos, nos oceanos, a diminuição operada pelo homem nos seus enormes cardumes é completamente insensivel. Todos os peixes emigrantes se mostram em maiores ou menores quantidades, conforme os annos; por duas vezes o arenque desappareceu das

costas da Noruega, voltando a frequental-as depois com a mesma abundancia. Não devemos illudir-nos com a preferencia que o nosso litoral tem merecido ao saboroso peixe, e cumpre estarmos preparados para um abandono provavel, igualmente temporario, felizmente; e a prova está em que as costas francezas já no anno passado voltaram, ao que parece, a fruir da antiga abundancia.

A situação dos capitaes collocados n'esta industria é analoga á d'aquelles que nos ultimos annos se empregaram na viticultura. Para uns, como para outros, a escassez quasi simultanea dos dois productos em França — o vinho e a sardinha — fomentou a concorrenciá dos productos similares portuguezes, tanto n'aquelle paiz como nos mercados por elle creados, utilisando largamente a freguezia adquirida, o que é perfeitamente legitimo, adulterando porém o producto para o vinho, e imitando as marcas francezas para a sardinha, o que alem de uma deslealdade é um imperdoavel erro economico. Em vez de procurar illudir o publico, com respeito á procedencia das nossas conservas, estampando em francez os rotulos das caixas e chegando mesmo alguns fabricantes menos escrupulosos a imprimir-lhes a rubrica Nantes, teria sido mais honesto, e até mesmo mais habil, declarar abertamente a origem do producto, o qual, sendo, como é, bem fabricado e de superior qualidade, não tardaria a adquirir reputação propria, e quando voltasse a fartura ás costas francezas, a marca Nantes encontraria na marca Setubal uma rival acreditada e bem afreguezada. A avidez é detestavel conselheira; foi ella quem insuflou aos nossos viticultores que se aproveitassem da procura excepcional para elevarem exorbitantemente os seus preços e falsificarem os seus vinhos. O resultado foi irem-se os negociantes francezes em busca de outros mercados, onde se usasse mais lealdade e mais comedimento, e os nossos productores ficarem-se com a sua esperteza e com as adegas cheias. Aviso aos fabricantes de conservas. O credito e o bom nome do paiz, tanto como o interesse da propria industria, tornam n'estes casos necessaria a intervenção do estado, a quem compete fazer respeitar as marcas das fabricas e cohibir a fraude.

Mr. Pouchet, ha pouco citado, é partidario da liberdade do emprego de quaesquer apparelhos para a captura dos peixes emigrantes. Diz elle que em Portugal se pesca a sardinha durante dez mezes por anno, empregando os processos mais aperfeiçoados, sem receio de esgotar a provisão; a verdade é que ella é pescada com mais ou menos abundancia durante todo o anno. Os apparelhos usados são diversissimos. Os que mais se empregam, do Tejo para o sul, são armações similhantes na fórma ás do atum e estabelecidas nos pontos onde a configuração da costa proporciona algum abrigo. Não nos consta que

o seu lançamento tenha sido regulado até hoje, por qualquer disposição especial; de resto é-lhes quasi completamente applicavel o que deixâmos dito a proposito das suas congeneres. Em todo o litoral do paiz se empregam, com o nome de chavegas, chinchas, cercos, etc., apesar das disposições legaes que as prohibem, diversas redes de arrastar, mais nocivas pelo damno que causam ás restantes especies, do que propriamente á sardinha. Parece-nos que a sua completa suppressão seria um grave erro e que a diversidade de condições locaes deve ser a suprema reguladora do seu emprego. Nas costas septentrionaes, mais asperamente açoutadas pelos temporaes, onde por isso seria difficil se não de todo impossivel, o estabelecimento de armações, a suppressão d'aquellas redes, deixando unicamente livre ao pescador o emprego da rede de malhar, incomparavelmente menos efficaz, provocaria uma verdadeira crise, aggravando, sem compensação apreciavel, a sorte pouco invejavel d'aquella prestimosa classe.

*

* *

A exportação de peixes de especies differentes das que acabâmos de mencionar faz-se por certo exclusivamente para Hespanha, posto que ainda para este artigo a disposição dos mappas estatisticos não seja sufficientemente explicita. A indole do genero não permitte o seu transporte a grandes distancias, a não ser em frigorificos ou em barcos viveiros — e não nos consta que uns ou outros frequentem os nossos portos —; é pois licito concluir que a nossa vizinha Hespanha é a sua unica consumidora. Nos boletins estatisticos de que nos estamos soccorrendo o peixe fresco de especies não explicitamente mencionadas é englobado com o peixe secco e com o peixe salgado. A media da exportação d'este artigo, para os ultimos vinte annos, foi de réis 52:000$000 e tende antes a decrescer do que a elevar-se, porque para os quatro ultimos annos foi apenas de 24:000$000 réis, compensados por quasi igual importação. O enorme *deficit* de peixe que nos obrigou a importar 1.800:000$000 réis de bacalhau o anno passado[1] explica que se não possa ceder grande porção d'aquillo que se possue em tão pequena quantidade. Comtudo, dada a extensão das nossas costas maritimas é licito suppôr que poderiamos abastecer abundantemente o nosso mer-

[1] Exactamente 1796. Nos mappas estatisticos inclue-se sob a rubrica «bacalhau» a porção d'este peixe pescado por navios portuguezes. Para o anno de 1885 o proveniente da pesca nacional figura por 524^k,587 com o valor de 40:649$000 réis.

Ignorâmos a percentagem para os annos seguintes.

cado e reservar uma boa parte para a exportação: bastava para isso que pescassemos melhor e com menos imprevidencia.

N'este artigo vão incluidas as especies comestiveis mais apreciadas, em geral peixes sedentarios, que por isso são os que mais soffrem com o emprego dos processos violentos de pesca. Algumas especies principalmente entre os peixes chatos do genero *pleuronectes*, parece terem experimentado uma diminuição sensivel. O rodovalho e o pregado tornaram-se raros no mercado e afigura-se-nos que não será facil encontrar explicação satisfactoria d'este facto se quizermos attribuil-o a causas differentes da acção devastadora das redes de arrastar.

A nossa legislação sobre o emprego d'estes apparelhos, e em geral sobre a pesca nas costas maritimas, além de deficientissima, acha-se de tal modo disseminada, carece tanto de sancção policial effectiva e de regulamentos que definam e precisem o modo de a executar, que é conhecida por pequeno numero de individuos, até mesmo por vezes por aquellas auctoridades a quem compete fazel-a cumprir, mas a quem os legisladores se abstiveram de fornecer, em pessoal e em material, os meios apropriados para o conseguirem. O decreto de 12 de maio de 1887 incumbe na verdade aos commandantes dos navios da fiscalisação aduaneira a policia das pescas e a vigilancia pelo cumprimento das disposições vigentes; mas a area de acção d'esses navios restringe-se habitualmente ao litoral do Algarve, e como alem d'isso a sua principal missão é de indole mui diversa e difficilmente se concilia com a que se lhes pretende fazer accumular com o seu primitivo destino, ousâmos duvidar da efficacia da limitada fiscalisação policial que elles possam exercer, n'uma pequena parte do nosso vasto litoral, e só acreditaremos na possibilidade de obrigar os pescadores do mar alto ao cumprimento das prescripções regulamentares, quando a este serviço for affectado expressamente um numero de navios, correspondente á area que terão a vigiar.

Do reinado de el-rei D. Sebastião datam, que nos conste, as primeiras disposições prohibitivas das redes de arrastar e prescriptivas da grandeza da malha — leis de 21 de julho de 1562 e 1 de julho de 1565. Nos reinados subsequentes renovaram-se estas prescripções, novamente postas em vigor pelo já citado alvará de 3 de maio de 1802. Este documento confia aos «ministros dos bairros» o policiamento das pescas; e é de notar que se mantiveram estas attribuições policiaes aos agentes do ministerio publico, mesmo no concernente á pesca maritima, até uma epocha muito recente. O decreto de 22 de outubro de 1852 que dividiu o litoral em departamentos e districtos maritimos, presididos por intendentes de marinha os primeiros e por capitães dos portos os segundos, ordena a estas auctoridades que procedam á

matricula da população maritima das respectivas circumscripções, mas não lhes confere poderes em materia de pesca. É preciso descermos até 1859 para encontrarmos no decreto de 6 de setembro, que reorganisou o ministerio da marinha, a primeira referencia legal á sua competencia n'este assumpto; no § 2.º do artigo 2.º das instrucções que o acompanham mencionam-se, entre as attribuições da 2.ª repartição, «a policia dos portos, da navegação e pescarias maritimas». Mas ainda esta não ficou sendo a doutrina corrente, por isso que muito depois, visto ser datada de 5 de fevereiro de 1867, publica o ministerio do reino uma portaria, suscitada por um officio do governador civil de Lisboa, referindo-se a outros dos administradores dos concelhos de Villa Franca e Cascaes ácerca do uso pernicioso das redes de arrastar nas aguas adjacentes aos respectivos concelhos. Lembra a portaria que o artigo 255.º do codigo pena contém meios de repressão sufficientes, contra os que empregarem estes apparelhos e continúa textualmente: «Se os administradores dos concelhos de Villa Franca e Cascaes conhecem que nos limites da sua jurisdicção os pescadores abusam do direito da pesca, devem elles requerer ás camaras a publicação das posturas que cohibem esses abusos e publicadas ellas fazel-as cumprir com rigor. Prohibindo, porém, o codigo penal as redes varredouras e o alvará de 3 de maio de 1805 *(sic)* as redes de arrastar indicadas n'elle sob diversos nomes, torna-se desnecessario, quanto áquellas e a estas, a promulgação das posturas que só poderão ser precisas em relação a redes de especie diversa, mas igualmente prejudiciaes». A portaria ordena aos administradores e governadores civis que promovam perante o juizo a repressão e castigo dos delinquentes e termina promettendo que «esta importante materia» será regulada pelo governo. Os promettidos regulamentos continuaram a fazer-se esperar.

O artigo do codigo penal citado n'esta portaria é concebido nos seguintes termos: «Será punido com as mesmas penas (prisão de 3 a 30 dias e multa correspondente): 1.º o que pescar nos mezes defezos pelas posturas municipaes ou regulamentos de administração; 2.º o que pescar com rede varredoura ou de malha mais estreita que a que for limitada pela camara municipal, ou pescar por qualquer outro modo prohibido pelas mesmas posturas ou regulamentos; 3.º o que lançar nos rios ou lagoas, em qualquer tempo do anno trovisco, barbasco, coca, cal ou outro algum material com que se o peixe mata». É errada a referencia que se faz na portaria a um supposto alvará de 3 de maio de 1805, que de facto nunca existiu: o que se pretendia realmente citar era o alvará de 3 de maio de 1802, a que já tivemos occasião de referir-nos.

Uma nova portaria de 23 de março do mesmo anno, explicativa

da anterior, declara que as suas disposições se devem entender «em harmonia com a legislação vigente que permitte o uso das redes de arrastar no alto mar, uma vez que não seja a menos de 5 leguas de distancia das barras dos rios ou das costas». Ora é de notar que o tão invocado alvará contém com effeito uma prohibição d'esse genero, mas referida unicamente ao Tejo e ao Sado. Não comprehendemos claramente como a materia concernente a estes dois rios, n'elle expressamente especificados, fosse considerada como extensiva a todo o litoral; mas é innegavel que o foi e que elle se interpretou no sentido indicado pela portaria.

Os precedentes documentos legislativos estavam destinados pela sua indole a permanecer letra morta. É condição essencial das leis o serem exequiveis e terem sancção effectiva; como se póde pretender que as auctoridades administrativas tenham jurisdicção sobre o que se passa inteiramente fóra do alcance dos seus agentes e sobre assumpto tão alheio aos que não são maritimos de profissão?

O codigo civil, promulgado no mesmo anno de 1867, parece proclamar ainda a mesma doutrina com respeito a competencias. Os artigos applicaveis á materia sujeita são os 395.º e 398.º, que dizem, o primeiro: «É permittido a todos, sem distincção de pessoas, pescar nas aguas publicas e communs, salvas as restricções postas pelos regulamentos administrativos»; e o segundo: «A pescaria, emquanto ao modo, tempo e multas correccionaes, será regulada administrativamente no que respeita ás aguas publicas, e relativamente ás aguas concelhias ou particulares pelas camaras municipaes».

N'esse mesmo anno apparece-nos pela primeira vez uma resolução do ministerio da marinha sobre assumpto de pescas. E a já mencionada portaria de 29 de maio sobre armações de atum, na qual se reconhece a competencia do intendente da marinha de Faro para regular o lançamento d'estes apparelhos. D'esta data em diante o ministerio da marinha parece querer assumir definitivamente a jurisdicção sobre pescas maritimas.

Em 1868 publica-se o notavel decreto de Latino Coelho ácêrca de ostreiras, ao qual ainda teremos que nos referir. É digno de reparo, entretanto, que ainda n'este decreto, apesar de se investir nos intendentes e capitães dos portos a auctoridade precisa para fazer cumprir por si e pelos seus agentes as suas disposições, se impõe aos administradores de concelho a obrigação de demarcarem as areas das ostreiras em que é permittida a apanha d'aquelle molusco, de fixarem epochas proprias para a colheita de limos e molissos e de levantarem autos contra os infractores. N'estas condições, e quando as attribuições de cada uma não são perfeitamente definidas, ha só um meio de evi-

tar conflictos de auctoridade — esse na verdade commodo e pratico —: é cada uma declinar sobre a outra a responsabilidade e abster-se cuidadosamente de se ingerir em cousa alguma litigiosa, com o justo receio de invadir poderes e suscitar conflictos.

A incoherencia legislativa não termina aqui. Por decreto de 30 de dezembro de 1868 é incumbida aos intendentes de marinha a superintendencia sobre pescas maritimas; porém logo no anno seguinte, o decreto de 28 de outubro, que extingue as intendencias, se abstem de mencionar a policia das pescas entre as attribuições dos chefes dos departamentos maritimos, as novas auctoridades por elle creadas. Manteve-se até 1878 esta situação mal definida, mas n'esse anno a necessidade de formular instrucções mais precisas para o cumprimento do convenio, estabelecendo a reciprocidade de pesca com a Hespanha, o qual tem a data de 14 de julho, fez com que se definisse expressamente a competencia da auctoridade maritima e se determinassem as condições em que podem ser empregadas as redes de arrastar, consentindo-se o seu uso unicamente no mar largo, a distancia superior a 12 milhas da costa[1].

Ficou assim definitivamente fixada a jurisprudencia sobre o assumpto e d'esta vez toda a legislação posterior a corrobora. Confirmam-n'a o decreto de 19 de setembro de 1878 que novamente reorganisou o ministerio da marinha, a lei de 27 de julho de 1872, o regulamento das capitanias dos portos de 1 de agosto de 1884 e finalmente o decreto de 2 de outubro e respectivo regulamento de 14 de dezembro de 1885, que considerou extincta a reprocidade da pesca com a Hespanha e o qual, pelo artigo 6.º, renova as disposições do artigo 1.º do convenio de 14 de julho de 1878, prohibindo o uso de parelhas, muletas ou outros apparelhos de effeito nocivo a distancia inferior a 12

[1] Por essa occasião e por portaria de 2 de agosto do mesmo anno, foi nomeada uma commissão, junto do ministerio da marinha, com o fim de estudar os assumptos relativos á pesca maritima e formular os respectivos regulamentos. Essa commissão, que ainda existe, teve sempre um caracter meramente consultivo, e posto que seja composta de individuos da mais alta competencia no assumpto, e se tenha occupado com inexcedivel zêlo da missão que lhe foi confiada, parece que as suas resoluções nem sempre lograram encontrar junto do poder central um decidido apoio. Um facto recente prova bem a que ponto ella está longe de possuir um accentuado valimento nas regiões officiaes, apesar de ter escrupulosamente banido do seu seio quaesquer preoccupações politicas. Ha poucos dias foi nomeada uma commissão destinada a estudar a questão das armações na costa do Algarve. Pois não só foram excluidos d'esta todos os membros da actual commissão das pescas, como foram nomeados para a constituir deputados e proprietarios de armações, isto é, eleitores e elegiveis, os menos competentes para se occuparem do assumpto com a isenção que elle requer.

milhas da costa, e pelo artigo 2.º prescreve que «a vigilancia e policia da pesca será exercida por embarcações pertencentes á marinha militar e pelas auctoridades maritimas, seus delegados e agentes».

Para completar esta fastidiosa enumeração cumpre-nos por ultimo mencionar o decreto de 1 de dezembro de 1887, que pretende conciliar as attribuições dos directores das circumscripções hydraulicas, creadas pela carta de lei de 6 de março de 1884, com as dos chefes dos departamentos maritimos e capitães dos portos, e descrimina o campo das respectivas jurisdicções, definindo para cada um dos nossos portos de mar qual a parte comprehendida na area maritima sob a jurisdicção da respectiva auctoridade, e qual a extensão que, devendo ser considerada como pertencendo ao regimen hydrographico interior, é abrangida na esphera de acção dos engenheiros hydraulicos.

Pela demarcação assim fixada foi consideravelmente cerceada a jurisdicção maritima, que pela anterior legislação se estendia até ao «collo da preamar das aguas vivas». O preambulo justificativo do decreto, ao mesmo tempo que nos vae fornecer uma das rasões determinantes d'esta disposição, explica singelamente — iamos quasi a dizer ingenuamente — uma anomalia que salta aos olhos de quem pretenda analysar superficialmente o modo de distribuição dos serviços publicos: com effeito não é facil comprehender de relance os motivos preponderantes da collocação de certos serviços, como o hydrographico e o de pharoes, de indole essencialmente maritima, em ministerio differente do ministerio da marinha. «Considerando, diz o decreto, que o diminuto pessoal que a lei marca ás capitanias dos portos é insufficiente para exercer a fiscalisação proficua na extensão dos rios sujeitos ás marés, em certos casos de dezenas de kilometros, e que em muitos portos as attribuições dos capitães dos portos são exercidas pelos chefes dos postos fiscaes ou delegações das alfandegas, pessoas geralmente sem conhecimentos technicos da especialidade;

«Considerando que pelo regulamento de 2 de outubro de 1886 está estabelecido e regulado todo o serviço dos rios e aguas interiores, e destinado o pessoal da respectiva fiscalisação com todas as attribuições que lhe respeitam» e tão numeroso, poderia acrescentar o decreto, quanto o desejar o ministro, a quem a lei deixa plenos poderes para a sua fixação e conclue pela expoliação referida.

Ahi está claramente manifestado o defeito organico do ministerio da marinha. Amarraram-lhe aos pés a bala do ultramar, — uma bala viva que ao mesmo tempo que pesa é de uma voracidade insaciavel — e sacrificaram-lhe todos os outros serviços. O precedente considerando lembra muito a proposito, que em alguns portos nem existe capitão do porto, o que com effeito para muitos é desnecessario, mas nem

mesmo a auctoridade maritima é representada por qualquer agente, por um patrão mór ou por um simples cabo do mar, como era indispensavel que succedesse para todos os pontos do litoral onde ha movimento maritimo. Todos os serviços que deixaram ainda a este pobre ministerio, se hão de fatalmente resentir da parcimonia com que são dotados e que n'elle é tradicional. Como se póde manter uma vigilancia efficaz na vastissima area em que se exerce a pesca maritima, sem pessoal e sem navios expressamente destinados a esse fim? É evidente que a acção da auctoridade maritima será inteiramente illusoria emquanto ella não dispozer de agentes bastante numerosos para fazerem cumprir as suas determinações em todos os pontos da area que lhe é sujeita.

*
* *

Antes de chegarmos á conclusão, a que vae naturalmente conduzir-nos a resenha retrospectiva que acabâmos de expôr, consenti-nos, senhores, que digamos sobre os ramos da industria da pesca que nos falta analysar, duas palavras apenas, para não alongarmos mais este já tão extenso relatorio.

Os mappas estatisticos que nos têem servido de rasão de ordem n'esta ultima parte do nosso trabalho mencionam mais tres artigos: azeite de peixe, ostras, mercadorias não especificadas. O primeiro d'estes artigos, cuja exportação annual é proximamente de 20:000$000 réis, provém em grande parte, da pesca da baleia. Posto que se empreguem apenas dois dos nossos navios mercantes n'esta industria, que nos conste, comtudo ella é exercida nos Açores por embarcações apropriadas, que existem em quasi todas as ilhas do archipelago, e que sáem ao mar quando succede que algum d'aquelles cetaceos passe proximo aos postos de observação. Aquellas paragens são ainda bastante frequentadas e a pesca seria rendosa se se empregassem processos menos primitivos não só de pesca como de aproveitamento do animal. As balieiras movidas a remos, gastam muito tempo a alcançar o logar em que se avistou uma baleia, dando margem esta morosidade, ou a que ella se tenha afastado, ou a que se interponha a noite. Quando se consegue approximal-a e harpoal-a é rebocada para a praia e ahi encalhada e cortada, para lhe serem extrahidos os oleos gordos, unico producto que é aproveitado: e todo o resto, a montanha de tecido muscular e de tecido osseo, que convertidos em guano dariam ás terras avidas tanto azote e tantos phosphatos, é novamente e á custa de despendiosos esforços, arrastada para o mar, que não raro se recusa a guardal-a no seu seio, e a lança outra vez á praia, obrigando a reco-

meçar a operação tantas vezes quantas as necessarias para evitar os effeitos de sua decomposição.

O estado, pelas leis de 26 de maio de 1862 e 10 de abril de 1877, confere aos que se entregam á pesca da baleia valiosas concessões, entre as quaes a isenção de direitos para as embarcações e utensilios que forem importados para aquelle fim. Alem d'esta protecção pautal, poderia o estado auxiliar esta industria por meio de uma propaganda scientifica tendente a aperfeiçoar os processos de captura e aproveitamento do animal, e promovendo a fusão de companhias rivaes, proporcionando-lhes assim a occasião de adquirir apparelhos mais perfeitos de montar uma fabrica de guano que seria de tanta utilidade para a agricultura local e de possuir um pequeno rebocador que conduzisse as balieiras a distancia conveniente da baleia avistada, para começarem a caça em boas condições.

Mas o modo como essa protecção se tornaria mais efficaz consistiria em libertar a industria nacional da terrivel concorrencia que lhe fazem por vezes dentro das nossas aguas territoriaes, os navios baleiros de outras nações, que cruzando entre as ilhas do archipelago e achando-se providos dos mais poderosos instrumentos de perseguição e captura do animal, não raro defraudam os nossos pescadores de uma preza que de outra sorte lhes estava destinada. Não poderia o estado reservar aos pescadores nacionaes o exclusivo da pesca dentro do perimetro delimitado pelos differentes grupos de ilhas, imitando n'esse ponto as demais nações, tão ciosas sempre de manterem as suas prerogativas n'esta importante materia?

Quanto ao commercio de ostras, que poderia ser tão importante, é de facto actualmente nullo. A exportação do saboroso molusco, que attingiu em 1878 o maximo de 42:000$000 réis, caíu o anno passado até á insignificante cifra de 800$000 réis. O decreto do ministerio da marinha de 15 de dezembro de 1868, que é um documento honrosissimo para o ministro que o firmou, contém as mais sabias e completas disposições sobre o assumpto. Comtudo o estado das nossas ostreiras é deploravel; os bancos tão extensos, tão abundantes da margem esquerda do Tejo, acham-se inteiramente perdidos, esgotados como têem sido por uma apanha incessante e devastadora, invadidos na quasi totalidade da sua area por espessa camada de lodo, que envolve o molusco e cobre as asperezas que serviriam á fixação das larvas.

D'onde provém pois esta lastimavel situação, tanto mais notavel quanto a espantosa fecundidade da ostra portugueza, quinze vezes superior á da ostra franceza, e a sua perfeita adaptação ás aguas lodosas da Outra Banda, parecem collocal-a nas mais favoraveis condições

de desenvolvimento e de propagação? Provém precisamente da falta de cumprimento da lei, da inobservancia do tempo defezo por ella estipulado e das condições de grandeza que ella marcava para que o producto fosse vendavel. Provém de ter o legislador confiado simultaneamente a sua execução á auctoridade maritima e á auctoridade administrativa, destituidas ambas de agentes apropriados para a garantir. Provém do defeito apontado, da extrema escassez do pessoal subalterno das capitanias dos portos, insufficiente já para os variados serviços concernentes á navegação e policia dos portos, quanto mais para vigiar a dilatada area em que se exerce a pesca maritima.

Em França a colheita das ostras provenientes tanto dos parques artificiaes, como dos bancos naturaes, achava-se ha alguns annos em plena decadencia, a ponto de descer em 1869 o seu producto a réis 155:000$000. Os poderes centraes intervindo, tentaram remediar a crise pela creação de parques modelos, por uma vigilancia policial rigorosa, pela exigencia severa da observancia do tempo defezo e das demais prescripções regulamentares, e completou estas providencias enviando ás diversas localidades proprias á propagação das ostras conferentes, que iniciassem os interessados nos processos scientificos mais perfeitos. Esta serie de medidas não tardou a dar os resultados desejados, porque já em 1881 a venda foi de 680.372:750 individuos, no valor de cerca de 3.230:000$000 réis da nossa moeda e actualmente é ainda superior a esta cifra.

São estes os processos que nos cumpre imitar, se não queremos ver extinguir-se totalmente um ramo das pescas susceptivel de tão largo desenvolvimento. No exacto cumprimento da legislação vigente, modificada apenas pelo que respeita á sua sancção pratica, possue o estado meios sufficientes para fazer cessar o actual empobrecimento das ostreiras e para promover a antiga abundancia; resta-nos fazer votos para que a sua intervenção se não reserve para quando o mal for irreparavel.

A apanha de outros mariscos, principalmente do mexilhão, carece de ser regulamentada como a das ostras, posto que este molusco, pela excellencia das suas qualidades culinarias, sobreleve muito a todos os outros. A preparação do mexilhão em conservas dá comtudo logar em Aveiro a uma industria outr'ora florescente, hoje compromettida pela escassez da materia prima.

É um espectaculo desolador vermos a sua ampla ria, tão admiravelmente apropriada a uma vasta exploração industrial pela pesca e pela colheita de mariscos e de algas, talada e devastada pela acção imprevidente dos pescadores de profissão e dos proprietarios ribeiri-

nhos. Ainda n'este ponto se torna urgente a intervenção do estado a fim de sustar o progresso do mal. Esta região, pela sua indole geographica, exige, mais do que nenhuma outra do paiz, a applicação de um regimen especial que proteja as suas variadas producções contra uma exploração irreflectida e promova o seu aproveitamento n'uma base mais conforme com as indicações da sciencia e com o interesse do maior numero. Em condições similhantes se encontra a ria de Faro, cujos braços cobrem uma superficie de 5:200 hectares, hoje improductivos mas susceptiveis de se converterem na mais remuneradora das emprezas industriaes, desde que um capital intelligente a transformasse n'uma vasta piscifactura.

Iguaes attenções merecem as lagôas do litoral que, como as de Obidos e de Albufeira, se prestam ao estabelecimento de viveiros e reservatorios de peixes e de custaceos. Estabelecimentos d'esta ordem existem na peninsula italica desde o tempo da republica romana e chegaram até nós os nomes de alguns opulentos patricios que mandaram construir junto do Mediterraneo custosissimos viveiros para a estabulação das especies ichthyologicas que habitam a agua salgada. Em França existiam em 1881 1:620 viveiros, cobrindo uma area de 1:174 hectares. Á parte alguns viveiros na ria de Aveiro e na ilha da Morraceira, na foz do Mondego, não nos consta que entre nós se tenham feito tentativas n'este sentido, pelo menos em larga escala, o que, se por um lado é para lamentar, por outro lado faculta a adopção de um regimen de concessões temporarias, unicas que devem ser permittidas quando se trate de estabelecer viveiros nas aguas publicas, de sua natureza inalienaveis.

Mas este assumpto prende mais directamente com o regimen das aguas interiores, do qual passâmos a occupar-nos.

II

A pesca e a piscicultura nas aguas interiores

Não é só a pesca maritima que prende a attenção dos homens de boa vontade e reclama providencias dos poderes publicos; mais instantemente a pesca fluvial exige medidas, que a façam resurgir do aniquilamento para onde apressadamente caminha.

Tanto mais urgentes devem ser essas medidas, quanto é certo acharem-se os mananciaes aquaticos, que banham e cruzam o paiz em todas as direcções, abandonados pelas especies mais estimadas, que constituiam a sua fauna, hoje notavelmente definhada.

Tanto mais radicaes é necessario que ellas sejam, quanto podero-

sas e inveteradas são as causas do mal que apontâmos e quanto o accordo dos homens competentes de todas as nações, que desveladamente cuidam de um assumpto de tão manifesto interesse publico, dá a certeza da efficacia dos remedios a applicar.

O facto de ser o oceano um campo vasto, offerecendo á exploração uma fauna rica em especies e talvez inexgotavel, não deve levar-nos ao abandono dos recursos que as aguas interiores podem fornecer, quando as explorarmos methodicamente e as cultivarmos pelos meios que a sciencia já tornou praticos.

Perante a crise alimenticia que afflige principalmente as classes pobres, nas condições do desenvolvimento da viação accelerada, os productos, que a parte alagada do paiz nos offerece, serão um auxilio importante para a alimentação publica, um objecto valioso do commercio e uma fonte de trabalho remunerador.

Tratemos da pesca maritima: mas não esqueçamos a fluvial, que póde e deve ser um factor consideravel, no computo da riqueza publica.

Póde e deve ser, dissemos, porque hoje infelimente é quasi nullo o seu valor.

Emquanto lá fóra, a questão economica, interessantissima, da cultura das aguas interiores despertou verdadeiro enthusiasmo, em Portugal, sempre prompto a adoptar o figurino estrangeiro, passou no meio da indifferença geral.

Salvo uma ou outra voz isolada e sem echo, ninguem mostrou conhecer o movimento que ha perto de quarenta annos leva as principaes nações da Europa e da America a cuidarem attentamente da reconstituição das faunas dos seus rios e correntes e a transformarem os seus lagos e bacias aquaticas mais ou menos extensas, em verdadeiras fabricas de peixe.

É esta a primeira vez que entre nós, n'uma sociedade scientifica, se trata de assumpto tão importante, sob qualquer aspecto que se encare. Por isso honra á Sociedade de Geographia de Lisboa e honra ao illustre socio, que trouxe ao seio d'ella a proposta, que esta secção aprecia e que, tendo em mira chamar a attenção do governo para o assumpto, póde considerar-se a base em que ha de firmar-se uma boa parte do trabalho e da riqueza nacional.

*

* *

Dissemos que ha perto de quarenta annos as principaes nações da Europa e da America cuidam attentamente das questões que nos occupam, e effectivamente assim é.

Procedeu este facto da manifesta escassez, successivamente crescente, dos productos ichthyologicos. Rios outr'ora abundantissimos vinham apparecendo cada vez mais despovoados: o peixe que constituíra uma boa parte da alimentação publica rareava de anno para anno.

Em França a diminuição accentuava-se principalmente desde a revolução de 1789, e chegou a ponto de, em 1883, apesar dos esforços empregados na reconstituição da fauna das aguas d'este paiz, o consumo do peixe não exceder 330 grammas por habitante.

São numerosos os factos citados pelos auctores da especialidade, para demonstrar o grau de empobrecimento que attingiram as aguas interiores em differentes estados da Europa.

De entre tantos, apenas lembraremos um que frisa de um modo notavel o assumpto de que nos occupâmos, e que se refere a uma das especies mais estimadas, o salmão.

Na idade media era este saborosissimo peixe tão abundante em certos rios, que entrava na alimentação quotidiana das classes proletarias. O seu consumo era tal, que em Boulogne foi necessario regulamental-o como medida hygienica.

O magnifico peixe chegou a ser repudiado, a ponto de os creados de servir na Bretanha, margem do Rheno e Escossia, ao formularem os seus ajustes, imporem a condição de que os patrões lhes não dariam *poisson rouge* mais de duas vezes por semana.

10 kilogrammas de salmão valiam então 2^fr.^,50 e ainda em 1774 a corporação dos pescadores de Strasbourg decidia vender a libra a 20 centimos.

Todos sabem o preço que este peixe hoje attingiu.

O que se passou com o salmão succedeu com todos os peixes. A escassez era geral e notava-se principalmente nas melhores especies.

D'ahi as disposições policiaes, que apparecem na legislação de quasi todos os paizes, tendentes a restringir o exercicio da pesca e que datam de epochas bastante recuadas.

Mas todas estas providencias eram infructiferas.

Que importava a regulamentação do exercicio da industria, de que valia introduzir nos codigos prescripções por mais sabias que fossem, se por um lado a falta de meios de vigilancia as reduzia a letra morta, se por outro as conquistas da civilisação iam successivamente augmentando as causas da ruina das especies ichthyologicas?

As leis providenciavam rigorosamente contra certas causas conhecidas; mas o rigor não era acompanhado de meios de execução capazes de tornar essas leis uma realidade.

Por outro lado a creação de novas industrias, o desenvolvimento

e a transformação dos meios de navegar, a regularisação das margens e leitos dos rios e mil outras consequencias dos progressos da civilisação, acrescentavam dia a dia ás causas conhecidas, contra que se providenciára, novas causas de ruina para a procreação e augmento das faunas das aguas interiores.

Por isso a situação precaria da pesca fluvial, em vez de melhorar aggravava-se e o mal estar das classes pobres resentia-se a pouco e pouco da escassez de um producto alimenticio, cuja quantidade diminuia de anno para anno, ao passo que o consumo crescia com as facilidades que o progresso ia trazendo em meios de communicação, successivamente aperfeiçoados.

Foi n'estas circumstancias que mr. Coste, professor do collegio de França, tendo em 1849 estudado a fecundação artificial dos peixes, posta em discussão pela então recente descoberta dos pescadores Rémy e Gehin, reconheceu a praticabilidade do processo por elles empregado.

Enthusiasmado por esta conquista da sciencia, mr. Coste emprehendeu uma campanha de propaganda em seu favor, e tal foi o impulso com que metteu hombros á empreza, que para ella conseguiu chamar a attenção publica e alcançar a protecção do seu governo, pelo fornecimento dos meios para a construcção do celebre estabelecimento de piscicultura de Huningue, no intuito de repovoar todas as aguas de França.

É certo que antes de Rémy e Géhin a fecundação artificial dos peixes havia já sido tentada. Citam-se a este respeito experiencias que datam da idade media e posteriormente outras do seculo passado.

Alem de taes tentativas, outros processos se applicaram tambem no intuito da reproducção das especies ichthyologicas, o que tudo leva a considerar os nomes do monge D. Pichoo, do naturalista sueco Zund do conde de Galtein, do allemão Jacobi, como os dos verdadeiros creadores da piscicultura, posto os seus trabalhos não tivessem sido divulgados.

Os do proprio Jacobi, que emprehendeu a piscicultura com certa extensão e que chegou a descrever o seu methodo n'uma memoria scientifica, não adquiriram a devida publicidade e chegaram a ser esquecidos durante largo espaço de tempo.

Só em 1815 apparece renovada a tentativa de Jacobi, e é d'este anno em diante que principia em differentes estados, mas ainda de um modo muito restricto, a introducção dos processos artificiaes para repovoar alguns rios e lagos.

É porém, com as experiencias de Rémy e Gehin, que podem considerar-se, principalmente se attendermos ás condições de isolamento

em que viviam os experimentadores, como uma verdadeira descoberta que toma importancia a multiplicação artificial dos peixes, devendo-se a mr. Coste a sua generalisação.

Este illustre professor tornou-se, como já dissemos, um propagandista enthusiasta, e auxiliado pelos modernos meios de publicidade conseguiu interessar a opinião nas vantagens da piscicultura.

O estabelecimento de Huningue, creado por sua iniciativa, era então considerado como o centro e a escola da nova arte, porque ao mesmo tempo que aperfeiçoava e popularisava os processos praticos para a multiplicação das differentes especies ichthyologicas, distribuia por todas as aguas de França, e enviava até para algumas do estrangeiro milhões e milhões de ovos fecundados, com o sentido de as repovoar.

A visital-o, a estudar os progressos n'elle realisados, concorreram missões dos principaes paizes da Europa, até d'aquelles aonde já anteriormente se empregavam processos artificiaes para reproduzir e desenvolver a fauna de alguns cursos de agua.

A Inglaterra, a Hollanda, differentes estados da Allemanha, a Suissa, a Belgica, ali enviaram delegados; e foi em presença do exemplo da França que n'estes paizes a piscicultura tomou tal incremento, que bem depressa a vemos transformada n'uma especulação industrial.

Portugal, porém, permaneceu indifferente perante este movimento, e hoje, passados cerca de quarenta annos, ainda se conserva alheio aos frisantes exemplos que lhe vem de fóra.

Salvo umas pequenas tentativas, muito rudimentares para a creação e estabulação do peixe na ria de Aveiro, e a construcção com igual destino, de alguns viveiros na ilhota *Morraceira,* situada na foz do Mondego, póde dizer-se que nada de pratico se fez ainda entre nós, quer por parte do governo, quer por iniciativa particular, no sentido da cultura das nossas bacias hydrographicas.

E acontecerá isto porque as nossas aguas interiores estejam sufficientemente povoadas? Serão ellas tão piscosas como o foram já?

Não. A sua esterilidade é manifesta: podem considerar-se quasi abandonadas pelas numerosas especies animaes que constituiam a sua fauna.

*
* *

Não sabemos de documento algum por onde possamos apreciar o valor que n'outros tempos teve entre nós a pesca fluvial; nem conhecemos escriptor antigo que, occupando-se da industria da pesca, distinguisse entre a exploração do mar e a das aguas interiores.

Nos que modernamente escreveram sobre o assumpto, tambem nada vemos que esclareça este importante ponto.

Todavia é certo que a pesca fluvial devia ter sido valiosa, para que merecesse a attenção de alguns dos nossos monarchas, que a regulamentaram no intuito de proteger a creação dos peixes.

Temos provas d'isso na nossa legislação historica, em providencias sanccionadas por penalidades, que pelo rigor patenteiam a grandeza do mal que se propunham remediar.

São estas providencias que lançam alguma luz sobre o assumpto que estudâmos, ensinando-nos que o empobrecimento das aguas interiores vem de longe, em grau elevado e promovido por causas que ainda hoje actuam, talvez com maior intensidade.

Não ha outra rasão para as numerosas restricções impostas, pelo livro V das ordenações, ao exercicio da pesca, nos rios e lagôas de agua doce: igual motivo baseia a prohibição do uso de varias redes de arrastar, quer se colham no mar, quer nas praias, determinada pelo alvará de maio de 1802, já citada na 1.ª parte d'este trabalho, para os rios de Lisboa e Setubal e para uma zona de 5 leguas de costa nas bôcas dos mesmos rios.

Se quizermos agora conhecer o que se passa na actualidade, pouco mais poderemos avançar.

Ainda encontrâmos o mesmo silencio, tanto nos raros escriptores que têem tratado do assumpto, como nos documentos officiaes. Uns e outros confundem a parte fluvial com a parte maritima nos dados que apresentam sobre a industria da pesca.

A propria legislação apenas ha mezes definiu os limites das duas jurisdicções; e este facto com a falta de meios de acção e a ausencia de instrucções adequadas, levaram, e cremos que levam ainda, as auctoridades competentes a não registarem devidamente os elementos essenciaes para o conhecimento, ao menos approximado, do valor e das circumstancias da industria.

Desde que vigora o actual systema de governo, até uma epocha recente, póde dizer-se que a pesca fluvial foi votada entre nós a um completo abandono.

A sua existencia parecia ser conhecida apenas nos rios onde tinha algum valor o producto da exploração, e isto para que o fisco lhe augmentasse a magreza esqueletica.

Ha pouco tempo ainda podiamos percorrer todas as bacias hydrographicas do paiz, notando a ausencia de meios e de disposições de policia e de protecção, e a mudez completa dos registos officiaes sobre as diversas circumstancias do exercicio d'esta industria; mas encontrando sempre nos logares aonde elles têem alguma actividade, o

guarda fiscal prompto a recolher para a fazenda a quarta parte da mesquinha remuneração, que para o seu trabalho o misero pescador extrahe do seio das aguas.

Dissemos ha pouco tempo ainda, porque hoje, embora o abandono continue, algumas leis e providencias promettem um novo estado de cousas.

Effectivamente, alem das disposições policiaes genericas do regulamento das circumscripções hydraulicas, de 2 de outubro de 1886, e do decreto de 1 de dezembro de 1887, que delimita as areas das jurisdicções maritima e fluvial, adoptaram-se desde 1878 algumas medidas para a regulamentação da pesca, nos rios Minho e Guadiana.

N'aquelle anno o governo viu-se forçado a attender á pesca fluvial, porque as contendas que então surgiram entre pescadores portuguezes e hespanhoes alcançaram os dois rios mencionados.

D'ahi em diante ha alguns elementos colligidos officialmente, mas que não bastam ao nosso proposito.

Dão-nos elles indicações sobre a pesca nos referidos rios e na ria de Aveiro, estudados sobre representação da junta geral do mesmo districto; mas de um modo absoluto que não permitte, pela comparação com epochas anteriores, um juizo perfeito do estado relativo das respectivas faunas.

Posto esses elementos escassa luz dêem portanto ao assumpto, vejamos o que d'elles poderemos deduzir.

Comecemos pelo rio Minho.

Na capitania do porto de Caminha, a matricula dos barcos de pesca, desde 1880, anno em que os registos merecem já confiança, até 1888, attinge a media annual de 459 barcos.

Na mesma epocha a media dos barcos hespanhoes, registados perante a respectiva auctoridade, foi de 167 ou pouco mais de um terço dos portuguezes.

A maior actividade da industria coincide com os mezes de janeiro a junho. No resto do anno apenas alguns pescadores portuguezes a exercem na parte do rio banhada pela agua do mar. Não ha então pesca hespanhola.

A montante a exploração do rio passa a constituir um motivo de recreio a que raros individuos se dedicam.

Nos seis mezes acima indicados o valor collectavel da pesca portugueza, segundo as informações obtidas das repartições aduaneiras de Caminha e Valença, nos annos de 1884 e 1885 consta do seguinte quadro:

	1884 — Valor collectavel	1885 — Valor collectavel
Alfandega de Valença.........................	6:199$887	8:431$200
Delegação da alfandega de Vianna em Caminha....	14:027$620	12:271$802
Sommas............	20:227$507	20:703$002

valores que por especies se desenvolvem da seguinte fórma:

		Lampreias	Saveis	Salmões	Outras especies
1884	Alfandega de Valença...	432$900	5:063$787	703$200	-$-
	Delegação da alfandega de Vianna em Caminha	1:120$704	12:036$300	754$400	115$216
1885	Alfandega de Valença...	194$520	7:284$030	952$650	-$-
	Delegação da alfandega de Vianna em Caminha	781$690	10:211$692	1:121$500	156$920

Isto mostra que a importancia da pesca é devida aos peixes anadromos, lampreia, savel e salmão, concorrendo para ella em quantidade insignificante as outras especies, colhidas sómente na area aduaneira de Caminha, que abraça a parte do rio banhada pela agua do mar, desde a foz até um pouco acima de Lanhellas.

D'ahi para montante, na area da alfandega de Valença, o imposto do pescado apenas incidiu sobre a lampreia, savel e salmão, d'onde se conclue que, ou não houve pesca de outras especies, ou foi tão insignificante que o proprio fisco não achou n'ella que cercear.

Do que fica exposto somos levados a julgar que os peixes incluidos no quadro acima, sob a denominação collectiva de *outras especies*, são dos que, pertencendo á fauna maritima, frequentam mais ou menos permanentemente os estuarios, como, por exemplo, a solha, o linguado o roballo, etc., e que a fauna propriamente do rio é pobrissima em especies sedentarias.

Sobre a ria de Aveiro temos elementos que procedem de um relatorio official, em via de publicação, redigido para fundamentar um projecto de regulamento, mandado formular pelo ministerio da marinha em 1883, para o exercicio da pesca e da colheita do moliço.

N'esse relatorio encontrâmos informações detalhadas sobre a industria da pesca n'aquella extensa bacia salgada, informações que passâmos a resumir na parte conveniente ao nosso estudo.

A pesca na ria de Aveiro é feita por cerca de 385 barcos, tripulados por 942 homens.

A epocha de maior actividade é o inverno, continuando menos intensamente no resto do anno.

De um mappa relativo ao imposto do pescado, cobrado nas praças de Pardelhas, Aveiro e Ilhavo, comprehendendo um espaço de trinta annos, decorridos de 1851 a 1880, vê-se que o valor collectavel do peixe exposto á venda foi, por quinquennios, o seguinte:

1851 a 1855	82:328$725
1856 a 1860	73:969$181
1861 a 1865	101:293$072
1866 a 1870	136:745$325
1871 a 1875	135:438$624
1876 a 1880	125:263$345

Os auctores do relatorio, não tendo podido obter dados officiaes relativos ao imposto cobrado na praça de Ovar, suppozeram o valor do peixe ali exposto á venda igual ao que concorreu á praça de Ilhavo; deduzindo assim para media annual do valor collectavel official, do peixe pescado em toda a ria, a importancia de 23:366$268 réis.

Dos valores da pesca por quinquennios, transcriptos acima, vê-se que o producto da industria cresceu desde 1851 até 1870, diminuindo d'ali até 1880.

O relatorio explica o augmento pela mais rigorosa cobrança do imposto e pela influencia que, na elevação do preço do peixe, exerceu a viação accelerada, facilitando a exportação.

Para comproval-o, mostra que as colheitas não podiam ter sido mais abundantes, como parecem indicar os valores referidos, porque, na epocha do augmento, a ria foi estreitada por muitas conquistas de terrenos, e foi tapada a barra da Vagueira, do que resultou o empobrecimento do braço de Mira, antes considerado pelos pescadores como *o mimo da pesca.*

Era n'este braço da ria que existia um grande banco de magnificas ostras, que se extinguiu completamente, logo depois de tapada aquella barra.

Estes factos deixam ver que a fauna não podia ter augmentado, para produzir colheitas maiores.

Attribuil-os a maior desenvolvimento da industria é igualmente impossivel, porque, se houve progresso, consistiu na adopção de meios mais destruidores dos germens da fauna.

O empobrecimento da ria, conclue o relatorio, é um facto confir-

mado nos dez annos de 1871 a 1880, que accusam uma diminuição crescente do producto da pesca, diminuição tanto mais notavel quanto n'este periodo a exportação augmentou, como é sabido, e com ella o valor do peixe e a cobrança do imposto não affrouxou.

Fallando das industrias em exploração na ria, das construcções publicas e particulares realisadas no seu leito, e dos apparelhos empregados na pesca, o relatorio apresenta o empobrecimento das aguas da grande bacia, como effeito de variadas causas.

Os estreitos limites do nosso trabalho não permittem reproduzir as considerações sobre este ponto adduzidas no documento que seguimos; mas não terminaremos sem extractar as que se referem ao emprego das redes varredouras, um dos apparelhos mais prejudiciaes em uso na ria.

Diz o relatorio: «A simples inspecção das redes que acabâmos de descrever basta para levar a todos o convencimento do prejuizo que o seu emprego causa ás creações ichthyologicas.

«Condemnadas pela nossa legislação e pela de todos os paizes, principalmente quando usadas em aguas interiores, como as de que tratâmos, existem na ria de Aveiro, desassombradamente por um abuso imperdoavel, aperfeiçoadas no seu poder destruidor com malhas de dimensões restrictissimas. Varrem assim os fundos, esmagando os desovamentos, arrastando comsigo as plantas marinhas, colhendo no seu sacco peixes de todas as qualidades, não poupando as mais pequenas especies e os embriões de todos os animaes que procriam ou se desenvolvem na bacia.

«Durante todo o anno trabalham n'esta selvagem exploração, cujo producto é em grande parte incapaz para servir de alimento, pelas suas infimas dimensões.

«Diz-se que são ellas que pescam em maior quantidade a enguia, especie em que a ria mais abunda e que sem o seu emprego seria talvez desaproveitada. Mas de envolta com as enguias que quantidade incalculavel de alimento destroem nos peixes diminutissimos, que não podem livrar-se das suas malhas de 0,003, que quantidade de ovos esmagam ou arrastam nas plantas que colhem? Que influencia exercerão nos bancos de molluscos sobre que passam na epocha da desova?»

O numero de redes varredouras em uso na ria eleva-se a cerca de 140.

Este numero e o trecho transcripto bastam para explicar o empobrecimento da ria, aliás comprovado por muitos outros factos que o relatorio patenteia.

Um d'elles e dos mais prejudiciaes para a fauna, é certamente a colheita do moliço, aggregado das plantas marinhas, produzidas na ria

que a agricultura aproveita para adubo, colheita que se effectua em todos os logares e em todas as epochas.

«Com effeito, as algas marinhas representam um papel importantissimo na reproducção e na vida dos peixes. Sobre ellas varias especies depositam os seus ovos, outras n'ellas se refugiam contra a voracidade das mais fortes, servem de alimento a algumas, occultam as piscivoras de pequeno talhe, nas suas embuscadas para mais facilmente se apoderarem das presas, e são os depurantes das aguas, absorvendo os gazes viciados pela respiração dos peixes e fornecendo-lhes o oxigenio de que elles necessitam.

«A colheita effectuada em todos os logares e epochas arrasta necessariamente nas algas quantidades incalculaveis de ovos, rouba a protecção aos peixes nascidos, e os ancinhos roçando os fundos, assoriam ou esmagam os germens de muitas especies, que ali desovam.»

Comprehender-se-ha agora o prejuizo que a colheita causa ás creações ichthyologicas, sabendo que o numero de barcos n'ella empregados se eleva a 1:342, que durante o anno extrahem da ria cerca de 126:390 cargas, sendo 114:390 de agosto a dezembro e 12:000 de janeiro a julho.

Passemos agora ao Guadiana[1].

Nos cinco annos decorridos de 1883 a 1887 o numero de barcos matriculados na capitania do porto de Villa Real de Santo Antonio, para a pesca n'aquelle rio, e os valores da pescaria foram os seguintes:

Annos	Numero de barcos	Valor da pesca
1883......................	58	6:329$630
1884......................	59	9:375$000
1885......................	81	8:578$760
1886......................	78	6:102$820
1887......................	81	1:693$720

Ao nosso proposito era essencial poder desdobrar estes numeros nas quantias correspondentes a cada especie de peixe pescado. A falta de elementos não nos permitte fazel-o.

Nota-se á primeira vista, uma oscillação importante nos valores annuaes da pesca.

Não póde attribuir se ella a maior ou menor intensidade na explo-

[1] As informações que obtivemos sobre a pesca no rio Guadiana foram-nos obsequiosamente fornecidas pelo digno capitão do porto de Villa Real de Santo Antonio, o sr. primeiro tenente da armada Alfredo Antonio Ghira.

ração, porque as differenças não correspondem ás que se encontram igualmente no numero de barcos matriculados, nem aos obstaculos ou facilidades que a pesca tem no seu exercicio.

Assim em 1884, anno durante parte do qual a pesca foi prohibida em consequencia do estabelecimento do cordão sanitario, o producto da pescaria teve um augmento de 3:045$730 réis, emquanto o numero de barcos apenas se elevou de 1.

Em 1885, anno em que houve tambem prohibição de pesca, o producto baixou sobre o anterior na importancia de 796$240 réis e o numero de barcos elevou-se de 22.

Em 1886, houve já liberdade de pescar, e a differença para menos no producto é de 2:475$940, emquanto o numero de barcos baixa apenas de 3.

Em 1887 o producto sobe na importancia de 4:590$900 réis e o augmento no numero de barcos é de 3.

A variavel intensidade no exercicio da pesca não explica, pois, as differenças nos valores da pescaria.

Quanto a nós só o augmento e a diminuição na quantidade de peixe existente no rio motivam aquellas differenças; e esta variante na quantidade ha de provir das especies anodromas ou das maritimas que frequentam o estuario.

Não póde levar-se á conta das especies sedentarias, porque as diminuições deram-se em annos posteriores áquelles em que houve prohibição de pesca, o que, durante algum tempo, fez cessar uma das maiores causas de destruição dos peixes; e vice-versa os augmentos correspondem aos annos posteriores áquelles em que houve liberdade de pescar.

Portanto só um maior ou menor numero de peixes anodromos, entrados no rio, ou dos que frequentam a parte do seu curso banhada pela agua do mar, póde motivar as differenças que se encontram nos productos da pesca, nos cinco annos acima mencionados.

Sobre a pesca hespanhola no Guadiana não obtivemos informações.

O que fica exposto dá idéa da pesca fluvial n'uma porção limitada das nossas aguas interiores e permitte, pelo menos para parte d'essas aguas, deduzir qual o estado da fauna que as habita.

Mostra que a industria tira a sua remuneração, quasi exclusivamente da colheita dos peixes anodromos e que, afóra estes, sómente nas bacias e na parte dos cursos fluviaes até onde chegam as aguas salgadas, se pescam outras especies que evidentemente pertencem á fauna maritima, embora os seus habitos os levem a procurar, por espaços de tempo mais ou menos largos, a tranquillidade e a protecção das aguas interiores.

Mas a montante na agua doce, pelo menos no rio Minho, a fauna é pobrissima. As especies sedentarias são tão pouco abundantes, que não remuneram o pescador, e por isso, terminada a epocha em que os peixes anodromos entram no rio e o sobem para desovar, a pesca deixa de ser uma industria, para se exercer por mero divertimento, geralmente barbaro pelos processos que emprega e com que vae aniquilando apressadamente os ultimos representantes da fauna fluvial.

Na parte alagada do paiz, para que não podémos obter elementos que nos permittam conhecer o que ahi se passa, o quadro deve ser igual.

Não temos numeros que representem os valores das pescarias, mas todos sabem que ellas são ainda constituidas, na quasi totalidade, pelas especies viajantes e pelas que habitam as bacias salgadas.

São a lampreia e o savel, que na epocha propria trazem alguma animação á pesca nos rios mais importantes do paiz, como o Douro, o Mondego, o Tejo e o Sado; são chamados peixes brancos, que durante todo o anno sustentam um pequeno numero de pescadores nos portos e bacias do litoral.

Mas na agua doce, a pesca das especies sedentarias, que se saiba, não constitue uma industria, porque a quantidade em que ellas apparecem é insignificante.

D'entre as especies anodromas a lampreia e o savel já escasseiam em alguns rios, aonde abundavam n'outro tempo.

Das bacias salgadas algumas outras especies têem desapparecido, como, por exemplo, da ria de Aveiro, o choco, o polvo e a ostra, que era a melhor das produzidas nas aguas portuguezas. O mesmo succederá ao mexilhão e a outros mariscos, ali tão abundantes, se se não obstar á devastação de que são objecto.

Esta pobreza da fauna ichthyologica explica o facto de, na alimentação da população que habita o interior do paiz, embora este seja cruzado em todas as direcções por numerosos cursos de agua, entrar o peixe em pequenissima quantidade, e esse mesmo na quasi totalidade fornecido pela pesca do mar.

Lamenta-se a França porque o consumo de peixe pelos seus habitantes não passa annualmente de 320 grammas por individuo!

Que diriamos nós se as estatisticas permittissem fazer calculo identico relativamente a Portugal?

Qual seria a percentagem do consumo para as nossas provincias da Beira e Traz os Montes e para o alto Alemtejo, aonde a carne de porco, tão insalubre, é geralmente a base da alimentação?

Empregar os meios conducentes a modificar um tal estado de cousas é dever imprescriptivel dos governos, principalmente quando do

aproveitamento das nossas aguas interiores, resultaria não só um melhoramento para a alimentação publica, mas tambem um auxilio importante para a resolução da crise agricola que affecta o paiz.

Estudam-se os meios de augmentar a producção cerealifera, votam-se leis tributarias de duvidosa protecção para a agricultura, mas de aggravamento certo para as condições do consumidor, e esquece-se que das aguas que banham os nossos extensos campos póde o agricultor, sem grande trabalho nem despeza, tirar recursos, que alliviem em grande parte os pesados encargos da cultura da terra.

*
* *

Porque é pobre a fauna das nossas aguas interiores?

Porque vae ella caminhando para a completa extincção?

Este facto seria incomprehensivel, perante a espantosa fecundidade das especies ichthyologicas, se á fórma de reproducção não se juntassem innumeras causas que facilmente o explicam.

Como é sabido, os peixes na sua grande maioria, são oviparos.

Em epochas determinadas para cada especie, as femeas depõem os ovos proximo das margens, no leito dos rios, ou sobre plantas aquaticas: o macho approxima-se depois e espalha sobre elles o liquido seminal. Do contacto d'este liquido com os ovos resulta a fecundação.

Em vista da mobilidade do meio e das condições das posturas, comprehende-se que um numero mais ou menos consideravel de ovos deixe de ser fecundado, ficando assim perdidos para a procreação.

Dos que soffreram o contacto, nem todos são aproveitados, porque muitos servem de pasto á voracidade de varias especies ichthyologicas, de numerosos insectos e aves aquaticas ou ficam em secco com o abaixamento do nivel das aguas, ou são corrompidos por materias impuras, arrastadas pela corrente.

A estas causas naturaes de destruição, que não bastariam para despovoar os rios, porque para as corrigir haveria a espantosa fecundidade dos peixes, temos a acrescentar outras de ordem differente.

Começaremos pela maneira como se faz a pesca entre nós.

Se percorrermos os nossos rios, veremos por toda a parte empregar os meios mais prejudiciaes á procreação do peixe, desde a rede de arrastar, que varre os fundos, esmaga os embriões, arranca as plantas aquaticas e prende nas suas malhas ínfimas os peixes das mais pequenas dimensões, até aos cercos estabelecidos através das correntes, impedindo a livre circulação ou em volta dos pegos, aonde va-

rias especies se abrigam e aonde a fisga do pescador vae em seguida proceder a uma matança geral.

Veremos o uso constante de materias explosivas ou toxicas — a dynamite, o trovisco, a cóca, a cal — cuja acção se estende a uma porção consideravel dos cursos de agua, em que são lançadas, matando, entorpecendo ou corrompendo, não só quanto ali vive, mas os proprios germens de vida.

Estes factos e outros igualmente ruinosos praticam-se durante todo o anno, sem attenção alguma pelas epochas do desovamento, sem escrupulo, com uma inconsciencia incrivel do prejuizo causado aos proprios interesses.

Na serie de agentes de malefica influencia sobre a procreação e desenvolvimente das especies ichthyologicas, apparecem-nos agora:

A industria com as numerosas fabricas ribeirinhas, construindo represas para obterem motores, espalhando nas correntes os residuos das suas operações chimicas, perturbando assim a livre circulação dos peixes, tornando as aguas improprias para a vida animal;

O devaste do arvoredo marginal, do que resulta a falta de insectos, alimento de algumas especies e a ausencia de sombras, protecção contra os raios do sol;

As construcções nas margens, mudando o regimen das correntes, alterando os fundos, fazendo desapparecer os pégos, que eram abrigo contra os frios e calores rigorosos;

As regas, apressando a secca dos rios, quando elles vão mais faltos de agua;

E finalmente muitos outros factos inherentes aos progressos da civilisação.

Occorre naturalmente perguntar agora, como inutilisar estas causas de ruina, que, exceptuando as relacionadas com o exercicio da pesca, estão intimamente ligadas aos interesses da industria manufactureira da agricultura e da navegação?

É certamente irrealisavel sem provocar gravissimos inconvenientes, fazel-as desapparecer; mas mitigar algumas e cohibir efficazmente as que provém do exercicio da pesca, entra nos limites do possivel, sem affronta de maiores interesses.

Nos processos scientificos de multiplicação dos peixes temos os meios necessarios para contrabalançar as perdas provenientes das causas irremediaveis: com providencias administrativas asseguraremos o bom resultado d'esses processos e obstaremos aos abusos intoleraveis que se praticam nos nossos cursos de agua.

Numerosas experiencias feitas na Europa e na America, mostram que não é licito duvidar dos resultados, porque, emquanto vinga um

por cento apenas, dos ovos fecundados naturalmente pelos methodos artificiaes e protectores consegue-se fazer vingar metade, pelo menos.

N'estes termos a solução do problema apresenta-se facil, se as creações obtidas pelo artificio forem collocadas sob a égide de uma legislação de pesca sabiamente pensada e rigorosamente executada.

Effectivamente seria tentar debalde a repovoação das aguas, se os productos obtidos pelos processos scientificos fossem abandonados no seio d'ellas, á avidez do pescador e á destruição inherente a outras das causas que já numerámos.

Sob este ponto de vista a questão precisa de ser bem estudada.

*
* *

Cumpre considerar os processos de pesca, não só em relação ás especies que d'ella são objecto e ás epochas em que devem ser empregados, mas tambem em relação ás localidades.

Os habitos dos differentes peixes, as epochas de reproducção, variam de individuo para individuo e de localidade para localidade: d'ahi a necessidade de disposições regulamentares, em harmonia com as condições de cada especie e de cada bacia hydrographica.

Na multiplicação dos peixes necessitâmos tambem attender aos que convem multiplicar.

Se formos lançar em todos os rios especies piscivoras, o resultado dos nossos trabalhos será contraproducente, porque augmentaremos uma das mais poderosas causas de destruição natural.

D'aqui a conveniencia do estudo prévio das faunas a fim de sabermos as especies a reproduzir e a acclimar em cada curso de agua, e bem assim para conhecer as medidas com que devemos promover a natural reproducção de algumas.

Não se repovoam os rios lançando apenas nas suas aguas os productos da fecundação artificial; repovoam-se tambem, facilitando a fecundação natural e subtrahindo, quanto possivel, os germens ás causas de ruina a que estão sujeitos no seu meio.

Tornar commoda a passagem atravéz dos obstaculos existentes nos leitos das correntes, e a subida das quédas de agua, de modo que certas especies possam procurar os logares mais convenientes para deporem os seus ovos; provocar o desovamento de outras sobre apparelhos, livres de influencias aniquiladoras, fornecer aos embriões alguns meios de se protegerem, durante o seu demorado crescimento; recolher os ovos fecundados, que boiam á tona de agua, sujeitos a uma perda imminente e collocal-os em condições de produzirem, são pro-

cessos de multiplicação, que devemos estudar aonde e como é possivel applicar.

Por estes processos varios estados mais previdentes do que nós conseguiram repovoar os seus rios e bacias interiores e fazer da aquicultura uma industria utilissima e remuneradora.

Vejamos a passos rapidos os progressos por elles realisados para que o exemplo nos incite a abandonar a natural inercia.

*
* *

Desde que em França a propaganda e os estudos de mr. Coste interessaram, na pratica da piscicultura, a opinião e o governo, que, pela construcção do estabelecimento de Huningue e mais tarde do de Concarneau, lançou as bases para a reconstituição das faunas das aguas interiores e das costas maritimas d'aquella nação, outros estados immediatamente seguiram as pisadas de quem tão enthusiasticamente aproveitava a maravilhosa descoberta.

Foi dos primeiros a Inglaterra: e com as tendencias praticas com que encara todas as questões, bem depressa creou uma nova industria, construindo e explorando verdadeiras fabricas de peixe.

Uma traducção na lingua ingleza, dos relatorios e obras de mr. Coste popularisou os methodos de multiplicação das especies ichthyologicas: fundou-se um estabelecimento identico ao de Huningue: inventaram-se as escadas de salmões, a fim de facilitar a subida das quedas de agua a este e outros peixes que escolhem as origens dos rios para desovar.

Em 1854 já os rios da Irlanda recebiam pela primeira vez 260:000 pequenos salmões: em 1855 conseguia-se introduzir nos rios Arrow, Colloones e Calaney esta especie, que nunca os tinha habitado.

O que se passou com estes cursos de agua é um exemplo frisante da efficacia dos apparelhos denominados escadas de salmões.

Mr. Cooper, o inventor era um dos proprietarios dos tres rios, que reunindo-se n'um mesmo ponto, desaguam no mar, precipitando-se de uma altura de mais de 20 pés.

O salmão, como dissemos, não os habitava porque não podia transpor a quéda que lhes serve de foz. No intuito de fazer desapparecer este obstaculo, mr. Cooper construiu uma escada que logo no primeiro anno alguns peixes subiram. No segundo anno, 1856, entraram nos rios 400; em 1857 houve já quem offerecesse 500 libras annuaes pelo arrendamento da pesca, que dentro em pouco duplicou de valor.

Como vemos, foram rapidos os progressos da cultura das aguas na Inglaterra.

Actualmente contam-se ali numerosos estabelecimentos, aonde se praticam todos os processos de multiplicação dos peixes, e cujos productos são em grande parte destinados a fornecer annualmente aos rios uma população nova, que contrabalança os effeitos das influencias destruidoras, entre as quaes devemos contar uma pesca activa, mas escrupulosamente regulamentada e vigiada.

Segundo mr. Brandely, no seu *Traité de pisciculture pratique,* as bases em que assenta a repovoação das aguas inglezas são os seguintes:

1.° Quando qualquer curso de agua não está despovoado, existindo n'elle especies alimentares, principalmente as salmonideas, auxilia-se a propagação dos peixes por meios naturaes.

2.° Quando qualquer curso de agua está despovoado, quer por causa dos numerosos obstaculos que foi preciso estabelecer para o funccionamento de fabricas e para as necessidades da industria, quer pela impureza das aguas motivada pelos dejectos, que as mesmas fabricas n'ellas espalham, repovoa-se por meio da piscicultura artificial.

Os progressos da aquicultura na Inglaterra avaliam-se pela producção annual da pesca, que sobe a mais de 200 milhões de francos em todas as especies de peixe, sendo mais de 100 em salmões.

Na Hollanda a piscultura foi introduzida pelo rei Guilherme III.

Este monarcha mandou estudar no estrangeiro, os processos piscicolas e, para os pôr em pratica, fundou estabelecimentos adequados nas suas propriedades de Zoo e de Voos.

Mais tarde o doutor Westerman e M. Martin de Bont, aquelle fundador e director, e este membro da sociedade do jardim zoologico, organisaram o notavel estabelecimento de piscicultura do mesmo jardim, obtendo para elle uma subvenção do estado.

Os esforços do rei e os trabalhos realisados no jardim, bem depressa se evidenciaram, no augmento da população dos rios.

Assim no Yssel reappareceram os salmões e as trutas, especies que ha muito o não frequentavam; no Meuse cresceu notavelmente o numero de salmões e em geral a fauna das aguas dos Paizes Baixos enriqueceu de modo, que o rendimento das suas 38 zonas de pesca augmentou em muito.

Na arrematação que em 1873 teve logar em Rotterdam, as zonas n.os 2 e 12, que até então andavam arrendadas respectivamente por 10:000 e 8:000 florins annuaes, subiram a 35:600 e 47:650.

Na Belgica tambem a piscicultura se impoz á attenção publica.

Logo que a França deu começo aos seus trabalhos ichthyologicos, organisou-se em Bruxellas uma sociedade subvencionada pelo estado, com o fim de estabelecer no jardim botanico um laboratorio para a multiplicação dos peixes, pelos processos artificiaes.

As experiencias ali realisadas foram muito animadoras; mas as condições de internacionalidade dos principaes rios do paiz e o facto de se acharem cobertos de açudes, para o funccionamento de fabricas e para outros usos industriaes, obstaram a que dessem bom resultado quando applicadas aos cursos de agua.

A sociedade dissolveu-se depois de infructuosas tentativas sem que por isso o governo desistisse de empregar esforços para remover os attritos que então impediram o desenvolvimento da piscicultura.

N'este sentido apresentou á camara dos deputados um projecto de lei sobre pesca fluvial, como providencia tendente a neutralisar as causas que difficultavam a repovoação das aguas, e fez estudar novos planos de escadas de salmões, adequadas ás circumstancias dos diversos rios.

As difficuldades existentes para a piscicultura das aguas doces não existiam porém, para a piscicultura maritima, que tomou um largo desenvolvimento na Belgica.

No seu aquarium de Ostende, mr. Smet cultiva, não só a ostra, mas tambem outras especies da fauna salgada, obtendo resultados inesperados, principalmente sob o ponto de vista da applicação dos terrenos alagados pela agua do mar, a viveiros de engorda e de estabulação do peixe.

Na Allemanha encontrâmos um exemplo frisante de quanto vale a cultura das aguas.

Em consequencia de uma larga propaganda, feita por publicações especiaes e pelo ensino ministrado em cursos de piscicultura pratica, organisados junto das escolas primarias agricolas e dos institutos de silvicultura, os processos de multiplicação dos peixes popularisaram-se no imperio.

O estado e os particulares por elle animados construiram numerosas piscifacturas e as sociedades agricolas fizeram da nova arte uma questão de economia rural.

Assim a Allemanha possue hoje para cima de 150 estabelecimentos, que exploram, não só o commercio de ovos fecundados, mas tambem a creação de peixe, para consumo publico.

Em 1870 fundou-se uma sociedade, denominada *Deutsche Fischerei Verein,* com o fim de repovoar todas as aguas e promover o desenvolvimento da pesca fluvial e maritima.

Esta sociedade subvencionada pelo estado, protegida por altas influencias politicas e scientificas e auxiliada pelos estabelecimentos de piscicultura, tanto publicos como particulares, conta um grande numero de membros, que pagam a quota annual de 11 francos e 25 centimos.

Na realisação dos seus fins começou por obter a modificação das leis da pesca, de modo a proteger as diversas especies ichthyologicas, e por effectuar um minucioso inquerito sobre as condições dos differentes cursos de agua.

A organisação e a importancia d'esta sociedade mostra o interesse que na Allemanha se liga á piscicultura.

Por isso no imperio o peixe abunda hoje de modo, que o fornecimento de alguns dos seus mercados causa admiração pela quantidade, pela variedade das especies e pela modicidade dos preços.

Na Austria os resultados não são tão brilhantes, apesar do favor com que o estado protege a piscicultura e do cuidado com que foi modificada a legislação da pesca, no intuito de annullar as causas de destruição dos peixes. Ainda assim o numero de estabelecimentos de piscicultura, entre os quaes alguns são verdadeiramente notaveis, cresce diariamente.

Em 1883 havia já 70 pertencentes ao estado ou a differentes associações particulares, espalhados por todas as provincias do imperio.

Entre estes estabelecimentos devemos mencionar o de Salzbourg, que, além de crear annualmente cerca de 15:000 peixes, que são vendidos para consumo, fornece a outras piscifacturas nacionaes e estrangeiras tres milhões de ovos fecundados; o do barão de Washington, em Wildon e o dos principes de Schwarzemberg, em Wittingau, cujos productos causaram admiração na exposição de Vienna.

A importancia d'este ultimo estabelecimento avalia-se pela quantidade de peixes que sae dos seus viveiros em cada anno, e que sobe a 240:000 kilogrammas de carpas e 40:000 de outras especies.

A Suissa é o paiz da Europa, aonde a piscicultura attingiu maior desenvolvimento.

Os rios e lagos d'este paiz despovoavam-se, apesar da riqueza da sua fauna, quando os novos methodos da multiplicação dos peixes vieram mostrar como se podia obstar a um mal reputado irremediavel.

Esses methodos fôram immediatamente aproveitados, e hoje quasi todos os cantões possuem sociedades de piscicultura e laboratorios publicos ou subvencionados pela communidade ou inteiramente particulares.

Com estes meios a Suissa conseguiu repovoar as suas aguas e collocar a industria da pesca n'uma situação a mais satisfactoria, porque, apesar de uma activissima exploração, a riqueza da fauna conserva-se.

A piscicultura equilibra as perdas resultantes da pesca; povoa-se á maneira que se destroe.

A Suecia, apesar do valor das suas pescas maritimas, não desprezou os recursos que lhe offerece a cultura das suas aguas interiores,

tão extensas, que occupam uma duodecima parte do territorio do paiz e que uma exploração barbara chegou a empobrecer sob o ponto de vista da producção ichthyologica.

O governo favorece a construcção de piscifacturas, exerce uma vigilancia rigorosa sobre o exercicio da pesca e, por meio de bem dirigida propaganda, ensina os pescadores a evitarem os abusos prejudicialissimos á propagação dos peixes, zelando assim os seus interesses.

Com estas providencias as aguas da Suecia vão-se repovoando.

A Noruega começou em 1885 a emprehender tambem a repovoação das suas aguas, creando os serviços da piscicultura, policiando a pesca, vulgarisando os processos de multiplicação.

A efficacia dos seus esforços patenteou-se dentro em pouco, pelo reapparecimento do salmão nos rios que havia abandonado e pela producção das pescarias que se elevou rapidamente.

Em 1883 colhia-se já um milhão de kilogrammas de salmão, no valor de 2:500$000 francos.

Deixando a Europa porque já bastam os exemplos de ao pé da porta, e passando a outras partes do mundo, vemos que nos Estados Unidos a cultura das aguas tomou um largo desenvolvimento.

Attestam-n'o a publicação de numerosas obras illustradas relativas á especialidade, a adopção de novos methodos e apparelhos de incubação, a construcção de wagons proprios para o transporte de peixes vivos e prestes a desovar, a acclimação nas aguas americanas de peixes estranhos á sua fauna.

São numerosas as piscifacturas em todos os estados da União e sob a sua influencia cresce a riqueza ichthyologica.

Mr. Seth Green, que póde considerar-se o introductor da piscicultura na grande republica, só á sua parte realisou trabalhos que o tornam benemerito.

No seu estabelecimento de Caledonia fecundou em tres annos 20 milhões de ovos; cultivou as differentes variedades do salmão; repovoou o Hudson e o Connecticut e bem assim 646 lagos e bacias dos estados de New-York.

Na Australia procede-se a experiencias de acclimação de especies indigenas e exoticas, com resultados bastante satisfactorios.

Na China, desde uma epocha bastante recuada, utilisam-se os ovos fecundados naturalmente para repovoar os rios e viveiros.

E finalmente, porque já vae demasiadamente longa esta resenha dos progressos da piscicultura nos differentes paizes, em 1863, o general Liébert introduziu em Algeria os processos de multiplicação das especies ichthyologicas.

O que deixâmos exposto incita-nos a cuidar tambem da cultura das nossas aguas interiores.

A occasião é da maxima opportunidade.

Mais tarde será impossivel utilisar na reconstituição da nossa fauna fluvial, os raros elementos que ainda a representam, porque a assolação não pára, antes progride á proporção que a carestia do peixe augmenta.

Os abusos commettidos na pesca são, de dia para dia, mais e maiores, porque a impunidade, por falta de prescripções e de meios de vigilancia, anima a *pirataria*.

Cresce o numero de fabricas que a industria estabelece nas margens dos nossos rios, impedindo por meio de açudes a livre circulação dos peixes ou matando-os pela intoxicação do meio em que elles vivem.

N'uma palavra, á medida que a civilisação caminha, augmentam successivamente em numero e poder as causas do anniquilamento das especies ichthyologicas.

Annullar umas e modificar, quanto possivel, as outras é portanto urgente;

Aos governos pertence similhante tarefa.

Estamos habituados a vituperar a iniciativa particular, porque, entre nós se retrahe geralmente perante qualquer commettimento util.

No caso de que nos occupâmos, bom é que se manifeste para que o mau resultado das emprezas não possa attribuir-se á improficuidade dos processos.

Ha perfeita identidade entre a agricultura e a aquicultura.

Assim como é necessario desbravar o terreno virgem, antes de o cultivar, assim é necessario preparar as aguas antes de n'ellas espalhar a semente.

Aos poderes publicos compete a operação, que se resume n'uma serie de providencias regulamentares da exploração e do uso das aguas no intuito de proteger a procreação dos peixes.

Como primeiro passo a dar apresenta-se, pois, a confecção de um codigo de pescas, que para ser quanto possivel completo, deve ser precedido de um consciencioso estudo das circumstancias em que se acham as differentes bacias hydrographicas, do estado da fauna, das especies a multiplicar, das causas que promovem o despovoamento das aguas e dos meios mais convenientes para as annullar ou modificar.

Porque deve ser o assumpto de uma das mais importantes disposições d'este codigo, vem a proposito perguntar, se o actual regimen em vigor entre nós relativamente á apropriação das especies ichthyologicas é o mais consentaneo com o interesse publico.

Em Portugal a pesca é livre para todos, sem distincção de pessoas nas aguas publicas e communs, com as restricções impostas, em quanto ás primeiras, pelos regulamentos administrativos, e, emquanto ás segundas, pelas posturas municipaes, que tambem as regulam nas aguas particulares, aonde é privativa dos donos dos predios marginaes.

Este regimen vigora tambem na Hespanha.

Na França e na Belgica, porém, o direito de pesca nas aguas publicas é propriedade do estado que as explora, dividindo-as em secções que arremata em hasta publica ou concede por meio de licenças.

Na Inglaterra pertence a associações ou a simples particulares, que fazem a exploração por conta propria ou por arrendamentos.

A Italia apropriou tambem para o estado o direito da pesca, que transfere por meio de concessões ou de licenças.

Na Suissa, geralmente, pertence aos cantões, que o arrendam sob bases estipuladas n'um caderno de encargos.

Qual d'estes systemas será o mais conveniente para o desenvolvimento da pesca fluvial?

Afigura-se-nos que, no estado de pobreza das nossas aguas, dadas as condições de absoluta liberdade com que ha largos annos têem sido exploradas, á falta de disposições regulamentares e de meios de vigilancia, perante a tão apregoada *brandura dos nossos costumes* e a tão entremettida influencia dos capitães móres da politica, o regimen em vigor é incompativel com a reconstituição da fauna ichthyologica.

É certo que elle está, por assim dizer, consubstanciado com os nossos costumes e que por isso a sua reforma offerece difficuldades: mas a sua conservação desde que seja regulamentado e policiado com o rigor que o actual estado de cousas exige, não encontrará menos obstaculos.

Confeccionado e promulgado o codigo de pescas, organisados os meios de vigilancia indispensaveis á sua rigorosa execução, para o que existe já um elemento aproveitavel no corpo de guardas creados para a policia das circumscripções hydraulicas, deve cuidar-se então, em promover a multiplicação da fauna, pela pratica dos processos que mais adequados forem.

Além da intervenção directa, que ao governo pertence para repovoar as aguas publicas e communs, cumpre-lhe indirectamente influir para que a iniciativa individual intervenha no aproveitamento das aguas particulares.

Fundar um estabelecimento central, que especialmente cuide de repovoar a parte alagada do paiz sob o dominio publico e de educar o pessoal necessario para o serviço da piscicultura; organisar cursos

e laboratorios d'esta sciencia, aonde e como mais economicamente for possivel, mas principalmente junto das escolas agricolas para divulgar a sua pratica entre a população rural mais directamente interessada na utilisação das numerosas correntes, que lhe atravessam os campos; disseminar publicações que tornem conhecidos os methodos de multiplicação dos peixes; eis os meios pelos quaes julgâmos dever manifestar-se a influencia dos poderes publicos no aproveitamento das nossas aguas interiores.

Para a adopção e applicação d'estes meios é essencial uma entidade que impulsione harmonica e persistentemente, que reconheça as necessidades, que escolha os processos, que acompanhe os trabalhos, que popularise os progressos, que determine as modificações aconselhadas pela experiencia, que n'uma palavra estude, ligue, aconselhe, e por delegação superintenda sobre quanto diz respeito á cultura e exploração das aguas.

*

* *

São estas as considerações que á vossa commissão suggeriu a proposta do nosso illustre consocio o ex.mo sr. Mendes Guerreiro, na parte que se refere ás aguas interiores do paiz, as quaes, alliadas ao exposto na primeira parte d'este parecer, conduzem aos seguintes resultados, que representam a synthese do presente trabalho:

1.º As nossas pescas maritimas estão longe de ter attingido o desenvolvimento de que são susceptiveis;

2.º As pescas fluviaes têem importancia tão diminuta, que se podem considerar como não existentes;

3.º As disposições reguladoras d'estes assumptos são incompletas, deficientes e carecem de sancção pratica;

4.º A diversidade de condições locaes exige para a pesca, tanto maritima como fluvial, regulamentos adequados ao modo de ser da cada região;

5.º É essencial promover, por meio dos processos de piscicultura, a repovoação das nossas aguas interiores, hoje quasi despovoadas, organisando para esse fim os estabelecimentos de reproducção e o ensino necessarios;

6.º É mister organisar a policia das pescas de modo a garantir o cumprimento exacto das prescripções regulamentares;

7.º Convem modificar as actuaes disposições dos codigos civil e administrativo, transferindo para o governo o direito de regulamentar a pesca;

8.º Convinha reservar o direito da pesca nacional nas aguas dos

archipelagos portuguezes, na area comprehendida pelos grupos de ilhas e n'uma zona de 6 milhas em torno d'essa area;

9.º É urgente crear a estatistica das pescas.

Em vista do que a vossa commissão submette á approvação da assembléa a seguinte conclusão:

Que a sociedade de geographia represente ao governo de Sua Magestade sobre a conveniencia de:

1.º Crear uma commissão central permanente de pescarias, composta das seguintes entidades: um official da armada de patente não inferior a capitão de fragata, presidente; um engenheiro de obras publicas de graduação superior, o auditor de marinha, o lente de zoologia da escola polytechnica, um lente do instituto geral de agricultura, um perito de pescas, vogaes; um official superior ou primeiro tenente da armada, secretario.

2.º Que em cada uma das sédes dos departamentos maritimos e das circumscripções hydraulicas seja creada uma commissão regional de pescarias, composta para as pescas maritimas, do chefe do departamento como presidente, do seu ajudante como secretario e tendo como vogal um perito de pesca; e, para as pescas fluviaes do chefe da circumscripção como presidente e como vogaes um engenheiro chefe de secção, que servirá de secretario, e um perito de pesca.

§ unico. O governo providenciará sobre a fórma de nomeação dos peritos de pesca junto á commissão central e junto das commissões regionaes, tanto maritimas como fluviaes.

3.º As attribuições da commissão central serão:

a) Superintender em todos os assumptos relativos á piscicultura e ás pescas em geral, tanto maritimas como fluviaes;

b) Elaborar os regulamentos da pesca e submettel-os á approvação dos ministros da marinha ou das obras publicas, conforme respeitem á pesca maritima ou fluvial;

c) Resolver todos os conflictos entre pescadores e donos de barcos e apparelhos de pesca, todas as vezes que não couberem directamente na alçada do poder judicial;

d) Redigir as instrucções pelas quaes se devem reger as commissões regionaes na applicação dos regulamentos, dentro da area da sua jurisdicção;

e) Regular o serviço dos navios destinados á policia e fiscalisação das pescas;

f) Formular annualmente um relatorio sobre o estado da industria da pesca;

g) Organisar a estatistica da pesca;

h) Promover por meio de publicações e conferencias a divulgação

dos processos mais aperfeiçoados de pesca, de reproducção e de aproveitamento industrial dos respectivos productos.

4.º Ás commissões regionaes compete:

a) Fornecer á commissão central todos os elementos necessarios á elaboração dos regulamentos locaes de pesca;

b) Propôr as medidas conducentes ao desenvolvimento d'esta industria na area da sua jurisdicção;

c) Fazer executar os regulamentos de pesca;

d) Dar cumprimento a todas as indicações da commissão central.

§ unico. Os capitães dos portos e os chefes das secções hydraulicas serão os delegados dos presidentes das commissões regionaes, servindo-se para a execução dos regulamentos do pessoal já existente sob as suas ordens e d'aquelle que venha a crear-se em relação com as necessidades do serviço.

Em commissão, 27 de junho de 1888.=*J. V. Mendes Guerreiro*=*Affonso de Moraes Sarmento*=*Angelo Sarrea Sousa Prado*=*Augusto Potier*=*Domingos Tasso de Figueiredo*=*Francisco dos Santos*=*José Bento Ferreira de Almeida*=*Vicente Almeida de Eça*=*W. H. Bleck*=Os relatores, *C. A. de Magalhães e Silva*=*F. A. da Fonseca Regalla.*

Proposta a que se refere esta acta

Senhores:—O estudo das questões economicas que se refere ás industrias maritimas, commercio e navegação não póde ser estranho á nossa sociedade.

Sendo o nosso paiz delimitado em mais de dois terços do seu perimetro por aguas navegaveis ou fluctuaveis, onde se exerce a industria da pesca, cujo producto é em grande parte o ganha pão de muita gente desvalida, e constitue o sustento das classes menos abastadas; o seu desenvolvimento interessa todos que se occupem de estudos economicos.

O exercicio d'esta industria precisa de ser regulado, se não quizermos ver desapparecer por completo dos nossos rios o salmão e a lampreia, as ostras e a truta, e dos nossos mares tantas variedades de peixe em que as nossas costas poderiam abundar. Por isso tenho a honra de propôr o seguinte:

Que a Sociedade de Geographia de Lisboa represente ao governo de Sua Magestade para que se organise um serviço central de pescarias, que reuna todos os elementos de administração, que digam respeito á policia, creação e desenvolvimento da industria da pesca.

Lisboa, 30 de novembro de 1886.=*J. V. Mendes Guerreiro.*

SESSÃO DE 5 DE NOVEMBRO DE 1888

Presidencia do ex.mo sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro / Palermo de Faria }

Aberta a sessão ás oito horas e meia da noite estando presentes os ex.mos socios: Borges de Figueiredo, Carlos Cyrillo da Silva Vieira, D. Thomás de Almeida Manuel de Vilhena, Luiz O. Toulson, Antonio da Silveira Cortez, José Miguel dos Santos, Carlos Calderon, Francisco dos Santos, A. de Paula e Brito, Henrique C. S. de Sousa Calheiros, Luiz Antonio Pereira, Jeronymo P. A. da Camara Manuel, Heitor Bastos, Manuel José Alves Bastos, Ernesto de Vasconcellos, Fernando Pedroso, Vicente de Almeida de Eça, Bernardino José de Carvalho Junior, F. de Paula e Mello e outros de que não se obteve nota.

Foi lida e approvada a acta da sessão antecedente. Foi communicada a correspondencia recebida.

Não tendo havido quem pedisse a palavra antes da ordem da noite entrou-se na discussão do parecer ácerca do *Congresso nacional de instrucção publica e sciencias,* cujas conclusões foram successivamente postas em discussão e approvadas sem impugnação.

Foi lido na mesa o parecer da commissão revisora de contas, sendo tambem approvadas sem discussão as conclusões que se referem: a primeira á approvação das contas e a segunda a que se lance na acta um voto de louvor ao sr. João Henrique Ulrich.

O sr. *dr. Fernando Pedroso* disse que sentia não ver presente o sr. padre Antunes, que tencionava assistir á sessão, mas que certamente algum motivo imperioso obstára a que comparecesse, pois tencionava vir dizer que partia ámanhã para a Africa, vindo despedir-se da sociedade e offerecer os seus serviços e dizer que com elle seguia uma caravana missionaria assás numerosa, composta de quatro missionarios seus companheiros, cinco irmãos da missão e tres irmãs, uma para Lubango e duas para a missão dos Ambuellas, a 500 kilometros da costa.

A proposito de missões, leu uma noticia sobre a nomeação de uma commissão de inquerito promovida pelo governo inglez ás missões protestantes, das quaes não havia noticias completamente satisfactorias, assumpto sobre que era preciso providenciar. Esta noticia, que vem nos jornaes de París, acrescentou o sr. dr. Pedroso, confirmava o que na sociedade tem sido revellado ácerca dos processos das missões do

Nyassa especialmente. Na mesma noticia se diz que as missões catholicas fazem contraste com as protestantes, notando em especial os progressos enormes da instrucção popular dirigida pela missão catholica de Madagascar.

Foram lidas e approvadas as propostas de admissão que vão por extracto adiante.

A sessão encerrou-se eram nove horas da noite.=*Palermo de Faria*, secretario.

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Antonio Julio de Miranda*, proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, R. A. Pequito e Manuel Damaso Antunes; o sr. *Domingos Antonio Augusto de Oliveira*, proposto pelos srs. Carlos Calderon, Jeronymo P. A. da Camara Manuel e Henrique C. S. de Sousa Calheiros; o sr. *Maximo Joaquim Lopes*, proposto pelos srs. Palermo de Faria, Luciano Cordeiro e Borges de Figueiredo; o sr. *Miguel José Motta*, proposto pelos srs. Carl Bonhorst, Palermo de Faria, Luciano Cordeiro; o sr. *Jacques Daudessux*, proposto pelos srs. Carlos Calderon, C. S. de Sousa Calheiros e José Miguel dos Santos; o sr. *José Luiz Soares de Sousa Calheiros*, proposto pelos srs. Luiz Antonio Pereira, Carlos Calderon e José Miguel dos Santos; o sr. *Joaquim Augusto de Sousa Calheiros*, proposto pelos srs. José Miguel dos Santos, Luiz Antonio Pereira e Carlos Calderon; o sr. *José Maria Leotte*, proposto pelos srs. F. A. Casa Nova, Manuel Antonio de Miranda e Domingos Francisco da S. Nogueira; o sr. *Francisco Freire Correia Manuel Torres de Aboim*, proposto pelos srs. A. de Sarrea Prado, Luciano Cordeiro e R. A. Pequito.

Socios correspondentes: — O sr. dr. *Treille*, proposto pelos srs. Manuel Ferreira Ribeiro, Antonio Augusto de Oliveira e Henrique Augusto Dias de Carvalho; o sr. dr. *Jacques Bertillon*, proposto pelos srs. Manuel Ferreira Ribeiro, Antonio Augusto de Oliveira e Henrique Augusto Dias de Carvalho; o sr. dr. *Albert Robin*, proposto pelos srs. Manuel Ferreira Ribeiro, Antonio Augusto de Oliveira e Henrique Augusto Dias de Carvalho; o sr. *visconde Azevedo Ferreira*, proposto pelos srs. Luciano Cordeiro, Fernando Pedroso e J. P. Diogo Patrone Junior.

Congresso nacional de insttrucção

Parecer a que se refere esta acta

Senhores: — Circumstancias que por muito sabidas não importa recordar agora, — umas de caracter publico, outras succedidas no movimento dos nossos trabalhos e condições sociaes, — fizeram adiar alem dos nossos desejos a apresentação do parecer de que fomos incumbi-

dos, relativamente ao projecto junto para a organisação e reunião de um congresso nacional de instrucção publica e sciencias. Logo na primeira sessão em que tomámos conhecimento d'esse projecto, demos-lhe em principio, a nossa unanime approvação. E estimâmos registar aqui que não se fez igualmente esperar por parte da opinião publica, a sancção da utilidade da idéa que o inspirou, podendo a sociedade de geographia orgulhar-se de ver mais uma vez corroborada a justa confiança e o generoso applauso que o seu patriotismo e as suas iniciativas, sempre levantadas e praticas, tem merecido do paiz, de cujo bom senso e vontade tantos, porque lhe não sabem captar a adhesão, injustamente descrêem.

A questão da instrucção nacional, da sua organisação e norteamento doutrinario e pratico, da sua cohesão e harmonia no sentido de estimular e reforçar com as forças historicas e economicas do paiz, o sentimento da solidariedade nacional e o movimento seguro e consequente dos orgãos e iniciativas da administração publica, é um dos problemas que mais insistente e vivamente se impõem ás aspirações geraes.

Aos que menos se occupem d'estes assumptos, como aos que mais se interessam por elles, aos que lhes sentem apenas a gravidade nas manifestações directas da vida pratica, como aos que os meditam e estudam nas suas complexas relações com a disciplina e a economia social moderna, revela-se a cada passo a inconsistencia, a desharmonia, ora a oppressão, ora a fraqueza da situação em que se acha a instrucção publica e a cultura e exploração scientifica entre nós, por melhores e mais generosos esforços, infelizmente parciaes e desligados, que nos ultimos tempos se tenham ensaiado para corrigir e melhorar essa situação.

A verificação sincera, geral e livre dos seus termos e das suas necessidades, sob a inspiração e o proposito de harmonisar e disciplinar estas forças, que são das primeiras, para que ellas mais productiva e efficazmente sirvam, fortaleçam e assegurem a prosperidade, a segurança e o prestigio do paiz, é, em ultima analyse, o pensamento e o objectivo do projecto.

Não podemos duvidar de que elle mereça a approvação e o auxilio do estado, como certamente merecerá os de todos os bons cidadãos.

Tendo apenas de pronunciar-nos sobre a idéa geral do projectado congresso abstemo-nos de discutir desenvolvidamente as bases que a acompanham e illucidam, parecendo-nos que realmente n'ellas se contéem o processo a seguir para a mais simples e pratica execução d'essa idéa.

Sempre a sociedade de geographia procurou leal e correctamente

entender-se com os poderes publicos nas suas iniciativas e suggestões relativas ao serviço e aos interesses da nação, procurando por esta fórma imprimir ás proprias aspirações e esforços um caracter mais pratico do que a da simples propaganda, e submettendo assim as suas idéas e os resultados do seu estudo livre ao apuramento e ao criterio das circumstancias e condições que só a administração do estado póde bem e opportunamente conhecer e apreciar. É o que indica o projecto e o que nós propomos tambem que d'esta vez se faça, e n'estes termos temos a honra de apresentar-vos a seguinte

Proposta a que se refere esta acta

1.º A sociedade de geographia adopta e approva o projecto que lhe foi submettido, em sessão de 28 de junho de 1886, para a reunião de um congresso nacional de instrucção e de sciencias.

2.º A direcção da sociedade fica auctorisada a accordar com o governo e programma definitivo do congresso, a epocha em que elle deverá reunir-se e os auxilios e patrocinio a conceder pelo estado.

Lisboa, 25 de junho de 1888.=*Francisco Maria da Cunha*=*J. J. da Silva Amado*=*G. de Vasconcellos Abreu*=*Henrique Midosi*=*Vicente Almeida d'Eça*=*Borges de Figueiredo*=*J. P. Diogo Patrone*=*J. E. de Moraes Sarmento*=*Luciano Cordeiro,* relator.

Projecto a que se refere esta acta

1.º Um congresso nacional reunir-se-ha em Lisboa, para a discussão e o estudo da situação presente da sciencia portugueza nos seus diversos ramos, applicações, necessidades e progressos.

2.º A mesa da sociedade de geographia fica auctorisada a formar e constituir uma commissão executiva, preparatoria e directora do referido congresso, de accordo com o governo e com as instituições de estudo, por maneira que n'ella sejam representados, tanto quanto possivel:

1) O ensino secundario, superior e especial do paiz.

2) As instituições officiaes e livres, de estudo.

3.º Esta commissão solicitará do governo, das instituições de estudo e dos particulares, os necessarios auxilios, e organisará o respectivo programma sobre as bases seguintes:

1) Quadros de estudos das escolas e graus de instrucção nacional (secundaria, especial e superior).—Modificações e reformas a introduzir.—Estatisticas de frequencia, aproveitamento e habilitação.

2) Instituições officiaes e associativas de estudo, sua situação, relações, influencias e necessidades.—Justa protecção do estado.—Re-

forma das academias reaes das sciencias e artes.— Formação de um instituto nacional de sciencias.—Bibliothecas, museus, jardins de estudo, e publicações.

3) Estudo da geographia e da historia portugueza.—Meios de reforçar pela instrucção publica, o espirito nacional.—Representação externa da sciencia portugueza.

4) Relações da sciencia com a administração, o commercio e as industrias portuguezas.

4.º As diversas escolas e instituições de estudo serão convidadas a apresentar em relatorios ou collecções documentaes, a informação historica e estatistica dos seus trabalhos. Estes documentos serão publicados antes da reunião do congresso, a fim de que lhe sejam distribuidos.

5.º O congresso dividir-se-ha nas seguintes secções e sessões:

1) Secção e sessões relativas á instrucção secundaria nacional.

2) Secção e sessões relativas á instrucção especial.

3) Secção e sessões relativas á instrucção superior.

4) Secção e sessões relativas ás instituições officiaes e associativas de estudo.

6.º O congresso durará quinze dias, e terá oito sessões de assembléa geral, nas quaes serão votadas as conclusões adoptadas pelas diversas secções sob a fórma de votos a levar á consideração do governo e das diversas entidades que possam realisal-os.

7.º A presidencia das secções e das sessões respectivas da assembléa geral será nomeada pelas mesmas secções, correspondentemente.

Os secretarios serão nomeados pela commissão executiva.

8.º Haverá duas classes de membros do congresso:

1) Representantes que serão aquelles que, de accordo com o respectivo programma, tiverem sido delegados por qualquer das instituições convidadas, até o numero de tres por cada uma.

2) Adherentes ou membros de qualquer das instituições que tiverem adherido ao congresso e pago a quota de... réis.

3) Auxiliares, os individuos que tiverem subscripto com a quota de... réis.

Todos os membros terão direito ás publicações do congresso, mas sómente os representantes e os adherentes poderão tomar parte nas suas discussões.

Só os membros representantes terão direito de voto.

9.º Todos os trabalhos do congresso serão entregues á sociedade de geographia de Lisboa, a qual ficará encarregada da sua publicação e bem assim de levar ao conhecimento de quem competir os votos do mesmo congresso.

10.º O congresso intitular-se-ha: congresso nacional de instrucção publica e sciencias.

11.º A mesa da sociedade de geographia fica encarregada da execução do presente projecto.

28 de junho de 1886.=*Luciano Cordeiro*.=Tem o voto do sr. Antonio Augusto de Aguiar.

Contas sociaes

Parecer e proposta a que se refere esta acta

Senhores.— Examinámos com toda a attenção que deviamos á confiança que em nós foi depositada pela Sociedade de Geographia e com a consideração que tributâmos ás distinctas qualidades e notavel aptidão do digno thesoureiro da sociedade, o processo das contas relativas ao periodo encerrado em 31 de janeiro ultimo.

Como previamos, encontrámos em tudo a maior regularidade e inteira concordancia da escripturação registada nos livros com os documentos que lhe servem de base e com os factos sociaes a que se refere.

Em consequencia do exame a que procedemos, temos a honra de propor-vos:

1.º Que seja approvada a conta do periodo a que nos referimos, encerrada em 31 de janeiro.

2.º Que seja tributada mais uma manifestação de louvor e agradecimento ao nosso consocio o ex.^{mo} sr. João Henrique Ulrich pela sua dedicação aos interesses da sociedade e pela fórma como tem organisada a contabilidade e escripturação a seu cargo.

Sala das sessões da commissão de contas, aos 13 de julho de 1888.= *Luiz Diogo da Silva Frederico d'Abreu Gouveia.*

SESSÃO DE 6 DE DEZEMBRO DE 1888

Presidencia do ex.^{mo} sr. conselheiro Francisco Maria da Cunha

Secretarios { Luciano Cordeiro / Palermo de Faria

Aberta a sessão ás oito horas e meia, estando presentes os ex.^{mos} srs. socios: Borges de Figueiredo, Luiz Joaquim de Jesus Madeira,

João Pedro de Andrade Martins, José Telles Caldeira, Antonio do Nascimento Pereira Sampaio, Rodrigo Affonso Pequito, Domingos Tasso de Figueiredo, José Miguel dos Santos, Francisco José de Almeida, Francisco P. S. Rodrigues, A. de Paula Brito, Antonio da Silveira Costa, José Maria Ferreira Guedes, Henrique C. J. de Sousa Calheiros, Joaquim A. Sousa Calheiros, Domingos Antonio Augusto de Oliveira, Antonio C. de Almeida e Figueiredo, Angelo de Sarrea Prado, Manuel Joaquim de Sousa, Alfredo Ferreri, Francisco dos Santos, F. Pedroso, João Pedro Diogo Patrone, J. S. Netto, J. P. Diogo Patrone Junior, Augusto José de Almeida, D. Maximo Ramos, D. Diego de la Cruz Quezada, Francisco Pereira Batalha, L. O. Toulson, F. Paula e Mello, F. Julio da Costa Sequeira.

Lida e approvada a acta da sessão antecedente, passou-se á leitura da correspondencia.

O sr. presidente communicou o fallecimento dos socios srs. Abilio de Sá Malheiro Sotto Mayor e Francisco Pinheiro Alves, propondo que fosse lançado na acta um voto de sentimento, o que foi unanimemente approvado.

O sr. *Borges de Figueiredo,* usando da palavra, disse que ia tratar de um assumpto ao mesmo tempo arduo e desagradavel para si; arduo porque a critica não é geralmente bem acceita; e desagradavel para si, porque antes deseja ter que louvar do que ter de criticar. Que não podia, porém, deixar de usar da palavra para criticar alguns atlas geographicos adoptados nas aulas, porque elles são perigosos no ensino, alem de darem noções erradas a quem por meio d'elles quizer instruir-se.

Que esses atlas, a que se referia, eram os publicados pela casa editora *Guillard, Aillaud & C.ie*, com os titulos de *Novo atlas universal, feito com a collaboração de distinctos professores de Portugal e Brazil (1884), Atlas de geographia estatistica,* por V. J. C, e o *Novo Atlas universal de geographia e historia* do sr. Oscar May.

Disse que, no tocante ás cartas modernas, estes tres atlas não eram mais do que um só: porque, afóra as côres das divisões politicas, eram as mesmas as cartas da *Cosmographia, Orographia, Mappa Mundi, Planispherio, Linhas isothermicas, Divisão das raças e religiões, Europa, Asia, Africa, America, Oceania, Peninsula Iberica, Mundo portuguez, Portugal* e *Portugal geologico,* as quaes todas só differem das cartas anteriormente publicadas em conterem mais incorrecções.

Que as divisões dadas ás nossas possessões africanas são absolutamente erradas, implicando um grave prejuizo para a affirmação dos nossos direitos, aliás indiscutiveis. O orador declarou que não insistia

mais n'este ponto, convencido como estava de que sobre elle se fizesse ouvir a voz auctorisada do sr. secretario perpetuo, que é o nosso primeiro africanista. Que passava a occupar-se do modo como o sr. Oscar May tinha composto as cartas historicas do seu atlas, que era o mais prejudicial dos tres mencionados, por ser o mais inexacto; ponderando todavia que as suas palavras de critica nada tinham com o caracter d'este professor, que não conhecia, mas unicamente com o auctor do atlas.

Disse que o sr. Oscar May declarára n'uma carta publicada no *Diario illustrado* que as cartas geographicas *que não vem firmadas com o seu nome não foram por elle revistas;* mas que, por fatalidade, essas cartas que têem o nome do sr. Oscar May, ou são as proprias de Delamarche, ou são copia d'ellas, contendo muitos mais erros do que os originaes.

Que a mistura das fórmas latinas e portuguezas nas cartas historicas antigas, como *Montes Herminius, Monte Medulius, Prom. Artabrum, Prom. Nerio,* etc., demonstra a falta de pratica e methodo, e ainda o desconhecimento do systema scientifico.

Que para dar um exemplo de que o sr. Oscar May copiára Delamarche (já tão desacreditado), ia fazer o confronto das cartas da *Hispania* dos atlas dos dois auctores.

Que na carta do sr. May vem:

Porto dos Artabrios traduzido de *Port des Artabres;*

Aritia Pretoria, que é *Aritium Praetorium,* traduzido de *Aritie Pretorie;*

Thermas dos Querquerras (em vez de *Querquerni,* traduzido de *Eaux chaudes des Querquerres;*

Hequesas (nome de povo, *Equaesi,* incorrectamente escripto) dado como cidade, como faz Delamarche;

Compleutia (que é *Compleutica*) traduzido de *Compleutie;*

Paecures (em vez de *Paesuri,* povo) dado como cidade, como faz Delamarche;

Carrienses (que era um *ager*) dado como cidade, como faz Delamarche;

Ilcedita (que é *Igedita*) mal traduzido da fórma *Icedite* de Delamarche;

Cuneles (em vez de *Cunei*) nome geral dos habitantes da região algarvia;

Matasara em vez de *Matusarum;*

Porto d'Annibal (Portus Hannibalis) situado na costa do Alemtejo (como Delamarche), quando essa povoação corresponde a Villa Nova de Portimão;

Villasoleta traduzido do *Villasolète* de Delamarche, que já é traducção mal feita de *Vallisoletum,* nome latino de Valladolid;

Pampelo em vez de *Pompaelo,* que vem bem em Delamarche, o que demonstra que o auctor não sabe a origem da denominação;

Banieuses, em vez de *Banienses,* que Delamarche traz correctamente;

Duas *Tarraco,* como Delamarche, sendo uma correspondente á moderna Tárraga;

Dois *Bosques Sagrados (Lucus Augusti* e *Lucus Asturum* incompletamente traduzidos do *Bois sacré d'Auguste* e do *Bois sacré des Astures,* de Delamarche e a falta da povoação *Collypo* que tambem não vem em Delamarche;

Portus Calle, fórma errada, porque os romanos diziam unicamente Calle;

Finalmente, ainda na mesma carta, as povoações *Aeminium* e *Conimbriga,* vem erradamente situadas, como em Delamarche, quando desde muito tempo ellas estão identificadas com Coimbra e Condeixa a Velha, o que é demonstrado por monumentos antigos, e conforme já as situou bem Ortelius ha perto de trezentos annos.

O orador, passando a fallar da carta historica de Portugal que vem no atlas do sr. May, e por este assignada, disse que ella começa por uma data errada, visto que o anno de 1132 nada representa quanto á fundação da monarchia, e o anno de 1789 nada tambem quer dizer de notavel na nossa historia. Que o sr. May tomou as datas dos foraes como datas de fundação de povoações, como se prova com as datas que seguem os nomes de *Montemór o Novo, Leiria, Pedrogão, Alhandra, Melgaço, Almeida, Guarda, Aréga, Penamacor, Castello Branco, Alcobaça,* etc.; apparecendo até Benavente como fundada em 1206, quando já em 1200 lhe fôra dado foral. Que na mesma carta ainda vinha a curiosidade de se dizer que Coimbra fôra fundada 308 annos antes de Christo pelos povos *Colimbrios,* povo que nunca existiu.

O sr. Borges de Figueiredo terminou dizendo que, se fallára do atlas, era porque elle estava feito sem senso scientifico e era prejudicialissimo no ensino.

O sr. conselheiro Pereira Sampaio mandou para a mesa duas propostas que fundamentou sensata, proficiente e largamente, que são do teor seguinte:

1.ª A Sociedade de Geographia de Lisboa, felicitando o governo da metropole e a provincia de Angola pelo facto realisado no dia 31 de outubro ultimo, na cidade de Loanda, com a inauguração da primeira secção do caminho de ferro atravez de Africa, abrindo-se á exploração um percurso de 60 kilometros, congratula-se com o paiz pelo notavel melhoramento em uma das nossas colonias, e faz votos para

que os trabalhos d'aquella linha ferrea continuem sem interrupção até sua final conclusão.

2.ª Proponho que a Sociedade de Geographia, dentro da esphera da sua competencia e actividade, e pelos meios que tiver ao seu alcance, proceda a um estudo o mais completo possivel sobre as condições financeiras, das nossas colonias, de todas em geral ou de qualquer d'ellas em especial, dando ao trabalho sobre o assumpto a latitude que julgar compativel com os documentos que possa examinar e os limites que não deva transpôr, dando ainda o seu parecer, como estudo, sobre os meios que julgue mais uteis e exequiveis para que as condições economicas das nossas colonias melhorem e possam ter vida desassombrada, propondo ainda que para este fim a mesa fique auctorisada a nomear uma commissão especial, se assim o julgar conveniente ou necessario.

O sr. presidente poz á votação a primeira das propostas, que foi unanimemente approvada; a segunda foi admittida pela assembléa e na proxima sessão a mesa indicará quem deve compôr a commissão especial.

O sr. Fernando Pedroso disse ter na sessão passada annunciado esperar ali o rev.mo e benemerito padre Antunes, superior da missão de Huilla, que tinha a intenção de vir fazer as suas despedidas, agradecer a benevolencia da sociedade e offerecer os seus serviços na terra de Huilla como dedicado consocio.

Que havendo-se levantado a sessão, quasi immediatamente á saída encontrára o illustre e joven missionario, que vinha realisar o seu proposito e que chegando ao que julgava em tempo, encontrava a sessão terminada, pedia-lhe pois, a elle seu consocio e amigo para na sessão seguinte renovar, como seu procurador, no seio da sociedade a expressão d'aquelles seus sentimentos, communicação que gratamente fazia.

E porque alguns documentos e noticias ultimamente publicados têem vindo confirmar as excellencias das missões catholicas, entendia conveniente renoval-as em meio da sociedade, que sempre tem achado justa e patriotica na apreciação d'essas missões.

Os documentos são as notas de um relatorio official de ministro protestante inspector do governo inglez das escolas dos territorios inglezes e da republica da Liberia.

Diz este honrado protestante, que as escolas d'aquellas regiões obtiveram os seguintes pontos.

Escolas catholicas	82
Wesleyanas	69
Anglicanas	44

A escola que obteve o primeiro numero na classificação foi uma de irmãs de missão.

O segundo foi uma escola de rapazes dirigida por missionarios catholicos.

Outro documento é o testemunho do illustre explorador, o dr. Louz, que faz elogios rasgados á acção das religiosas da congregação do Espirito Santo. Corrobora isto o distiucto geographico Chavanne na sua recente obra sobre o Congo. O barão Vone Schwerin, acrescenta serem os missionarios protestantes uma vergonha para a civilisação.

Por ultimo lamentava o modo por que certas auctoridades subalternas tratavam os missionarios.

Entendia dever repellir estes factos, porque interessam grandemente á acção do paiz de além mar.

Passou-se em seguida á ordem da noite: «Proposta e parecer da commissão africana sobre o serviço de obras publicas no ultramar».

Este parecer, de que é relator o sr. Mendes Guerreiro, termina pela seguinte proposta que foi unanimemente approvada sem que sobre ella se levantasse discussão alguma:

«Que a Sociedade de Geographia de Lisboa represente ao governo de Sua Magestade sobre a necessidade urgente de desenvolver os melhoramentos materiaes nas nossas provincias ultramarinas e de se reorganisar na direcção geral do ultramar o serviço das obras publicas.

Em seguida encerrou-se a sessão eram dez horas da noite.

O secretario annual, *Palermo de Faria.*

Extracto das propostas para admissão de socios

Socios ordinarios: — O sr. *Joaquim Augusto da Silva,* proposto pelos srs. A de Paula e Brito, Francisco de Almeida e Luciano Cordeiro; o sr. *José Rosalino Alves Pereira da Silva,* proposto pelos srs. Antonio de Castilho, A. de Paula e Brito e Francisco J. de Almeida; o sr. *José Maria Barata,* proposto pelos srs. A. de Paula e Brito, Antonio de Castilho e Francisco J. de Almeida; o sr. *João de Arriaga,* proposto pelos srs. dr. Ariosto Moncada, Luciano Cordeiro e Borges de Figueiredo; o sr. *José Nogueira Pinto,* proposto pelos srs. Ariosto Moncada, Luciano Cordeiro e Borges de Figueiredo; o sr. *marquez das Minas,* proposto pelos. srs. Joaquim J. Machado, Luciano Cordeiro e Fernando Pedroso.

Socios correspondentes: — O sr. *Socrates de Sousa e Noronha,* proposto pelos srs. Constantino José de Brito, João Pedro de Andrade Martins e Luciano Cordeiro.

Obras publicas no ultramar

Parecer a que se refere esta acta

Senhores: Os melhoramentos materiaes implantados nas provincias ultramarinas e aquelles que restem a implantar, — que de certo são muitos, — não podem deixar de ser considerados por todos como um meio seguro e firme de consolidar o nosso dominio e posse das ainda vastas regiões que nos restam, dos logares por onde, no dizer de Camões, se dilatou a fé e o imperio das nossas armas gloriosas, e que é urgente para honra e bem da patria, serem dotados com todos os requisitos que o seu adiantamento relativo exigir, para não sermos d'elles esbulhados em nome da civilisação, embora muitas vezes uma civilisação mercantil, avida e cobiçosa.

Conhecemos muito da Africa que nos pertence, e do ha muitos annos, mas não sabemos ainda tudo quanto é preciso; é necessario organisar um vasto plano de explorações que se vão realisando parcellarmente, pouco e pouco, a começar pelas regiões que, pela sua posição thermica e tellurica, nos pareçam mais susceptiveis de colonisação. Deduzir d'essas explorações quaes as aptidões do solo estudado geographica ou geologicamente, parece-nos a primeira cousa a fazer a fim de sabermos qual a corrente de emigração que para essas zonas devemos dirigir, isto é, se devemos mandar mineiros ou agricultores, se caçadores ou commerciantes, se convem ou não dotal-os immediatamente de um systema ou rede de estradas; e, se a região tem rios navegaveis, combinar as duas cousas do modo mais conveniente para facilitar as communicações e baratear os transportes; ou finalmente o que está mais no espirito pratico moderno, se o caminho de ferro deve atravessar este ou aquelle territorio, e, n'este caso, qual deve ser a rede ferro-viaria que, sem ir de encontro á estrategia, que nos assegure o dominio, não vá contra os interesses commerciaes ou industriaes que nos trazem a riqueza.

Os portos de mar, os rios e os canaes navegaveis não podem tambem deixar de ser dotados com os meios de facil accesso que hoje todas as nações facultam á navegação para, por assim dizer, desafiar essa navegação a ir frequentar de preferencia os seus portos em vez de procurar os portos vizinhos. É preciso portanto elaborar e estudar quaes os systemas de alumiamento e balizagem que os portos e costas devem ter; quaes os meios que é urgente pôr em pratica para lhes melhorar as suas condições desfavoraveis, quando as haja, tanto nos

rios, como nos portos. E entre estes meios não deixarão de figurar as docas de reparação e carga.

Organisar todos estes serviços de uma fórma proficua, sem que essa organisação obedeça a um plano harmonico e muito bem estudado, julgâmol-o cousa difficil, se não impossivel. Seja visto o que succedeu com as expedições de obras publicas, mandadas á Africa em 1877, que não corresponderam ao que d'ellas havia a esperar, por não se ter organisado de antemão um plano geral de ordem de trabalhos. D'este modo se aniquilaram as altas capacidades e os meritos d'aquelles que as compunham. Mas como tudo n'este mundo tem as suas compensações, o unico resultado vantajoso que se retirou d'ellas foi o ficarmos com um bello pessoal muito conhecedor das questões mais vitaes das nossas colonias, e que muito tem concorrido para as tornarem conhecidas, e para informar praticamente, *de visu,* e muitas vezes, os poderes dirigentes do nosso mundo colonial; e não podemos por certo olvidar os nomes de Machado, Gorjão, Prado, Sarmento, Neves Ferreira e tantos outros, que seria ocioso enumerar.

E uma vez que estamos citando nomes de modestos trabalhadores, não podemos calar o do distincto tenente coronel de engenheiros Leite Bettencourt, chefe de secção no ministerio do ultramar, que nos deixa a todos maravilhados pela proficiencia e pelos profundos conhecimentos adquiridos em todas as questões de trabalhos publicos do ultramar, a ponto de parecer quasi impossivel como um individuo que, ao que nos conste, nunca percorreu as colonias, esteja tanto ao facto das suas necessidades mais instantes.

Ora, se as expedições de 1877, em vez de se occuparem em trabalhos de obras publicas, tivessem instrucções para se converterem em verdadeiras brigadas de reconhecimento geographico, agricola, florestal e mineiro, nós não teriamos ido modernamente atravessar primeiro a Africa, sem havermos atravessado ou percorrido o Bengo, o Quanza ou o Cunene. Porque é evidente, que sem sufficientes dados economicos e geographicos, sem cartas topographicas bastante exactas, não se podem determinar, mais ou menos approximadamente, as directrizes de quaesquer vias de communicação accelerada ou ordinaria entre os principaes portos e os sertões das nossas provincias ultramarinas, de modo que se possa elaborar um plano geral de viação terrestre e fluvial, que gradualmente se vá pondo em pratica á medida que as circumstancias o aconselhem.

Mas a organisação de que vimos tratando constitue um problema tão vasto, tão complexo, sobretudo se attendermos á extensão das nossas provincias de alem mar, que a sua resolução só com muito custo poderia ter logar, se não se modificassem as circumstancias actuaes,

apesar da muito boa vontade e das grandes intelligencias que até hoje têem dirigido superiormente este serviço: e deve dizer-se, em abono da verdade, a sua direcção tem sido tão cheia de bom senso, que muitas vezes admiraria não ver adoptados os seus projectos e planos, se não souberamos que na nossa terra a politica até se envolve nas questões technicas, de que tanto se deveria alhear. E que o defeito não é das pessoas, é do systema.

Uma organisação central technica, tão autonoma quanto possivel, era para desejar se desse a todo o serviço geral de obras publicas terrestres e maritimas do ultramar. Essa independencia technica, digamos assim, só poderia obter-se conforme foi o pensamento da vossa commissão africana, pelo modo indicado na proposta cujo estudo, por deliberação social, lhe foi commettido.

Não entrar em detalhes de reorganisação, pareceu conveniente á vossa commissão, mesmo até, talvez, para não se ir envolver em questões de pura administração colonial, limitando-se pois a usar de um legitimo direito que lhe confere a sua organisação intrinseca, qual é o da representação ao governo de Sua Magestade.

Poderia tambem parecer a alguns que era mais curial dar logo uma idéa geral do plano a seguir, para um tal melhoramento administrativo, do que fazer um simples pedido desacompanhado do *modus faciendi;* mas apresentar uma idéa do plano sem modificar todo o mais organismo do ministerio da marinha e ultramar, era, para quem souber das ligações íntimas do nosso systema secretarial, um trabalho incompleto que poderia ir de encontro a principios estabelecidos e tidos como bons: e dada, porém, esta hypothese, a commissão africana teria de reenviar a proposta á secretaria para ella ser então considerada pelas commissões especiaes, que na nossa sociedade se occupam de questões technicas, conforme foi tambem lembrado á vossa commissão.

Instar, portanto, pura e simplesmente com os poderes publicos para que se crie no ministerio alludido uma repartição ou inspecção de obras publicas do ultramar, foi por fim o pensamento dominante da commissão africana, por lhe parecer que só por este meio se podem conseguir os melhoramentos materiaes e a reorganisação do serviço de obras publicas, de que tanto carece o ultramar portuguez.

Por isso ella tem a honra de vos apresentar o seguinte parecer:

Que a Sociedade de Geographia represente ao governo sobre a necessidade urgente de se desenvolverem os melhoramentos materiaes nas nossas colonias, e de se reorganisar na direcção geral do ultramar o serviço das obras publicas, creando n'esta uma repartição technica.

Sala da commissão da Sociedade de Geographia de Lisboa, 19 de novembro de 1888.=*F. Ferreira do Amaral*=*Francisco dos Santos*= *A. S. de Sarrea Prado*=*A. A. de Oliveira*=*A. de Moraes Sarmento*= *A. B. Cró de Castro Ferreri*=*A. do N. Pereira Sampaio*=*F. d'A. Pedroso*=*M. Ferreira Ribeiro*=*L. Cordeiro* (com declarações)=*R. A. Pequito*=*Ernesto de Vasconcellos,* relator.

Proposta a que se refere esta acta

Senhores.—O ministerio da marinha e ultramar deve estar organisado por tal fórma que possa satisfazer a todas as exigencias do organismo da publica administração n'um paiz civilisado.

Na epocha actual a fé e o imperio não se dilatam em regiões longinquas, empregando apenas a ousadia e o fervor religioso. É necessario mais alguma cousa: os meios de communicações tanto maritimas como terrestres.

Poder communicar a metropole com as nossas possessões por meios rapidos e regulares, tem sido empenho de todos os ministros que ha quasi trinta annos têem gerido a pasta do ultramar, mas o desenvolvimento das obras publicas n'essas provincias tão ignoradas, proporcionando-lhe estradas e caminhos de ferro, melhorando os portos e rios, póde dizer-se que se iniciou em 1875, sendo ministro o illustre conselheiro João de Andrade Corvo.

Tomaram então corpo as construcções dos caminhos de ferro da India, de Ambaca e Lourenço Marques, que se suppõe serão o salvaterio da nossa influencia nas colonias que atravessam.

O começo de organisação que se quiz então dar ao serviço das obras publicas não vingou sobretudo por falta de nexo nas resoluções das estações superiores.

Não havendo uma repartição que conservasse as tradições de administração, começou este serviço a ser affectado pelas influencias politicas e desde esse momento ficou perdido.

Todos os ministerios que se succediam, reconheciam a necessidade impreterivel de fomentar o progresso material das colonias, mas procediam a medo e com passos incertos.

Comtudo, a impossibilidade de parar n'essa senda tornou-se manifesta, pois a Europa civilisada mostrava-se disposta a expropriar-nos, por utilidade publica, sem indemnisação de qualidade alguma, antes querendo impor-nos encargos como castigo do nosso desleixo e incuria.

Os brios nacionaes e o facciosismo politico pozeram-nos em apuros

bem graves, que poderiam ter sido evitados, tendo nós mostrado intenções mais decididas de melhorar e desenvolver aquellas joias da nossa corôa.

Sem entrarmos resolutamente n'esse caminho, não poderemos nunca realisar os altos destinos que o sabio philosopho Littré previa para a raça do nosso pequeno paiz. Colonisar as duas margens do oceano Atlantico do sul.

Já o conseguimos para o Brazil, onde implantámos os nossos costumes e a nossa lingua, apesar de termos perdido a sua administração no começo d'este seculo; pois é necessario que este não acabe antes de termos constituido na africa occidental uma colonia florescente e rica.

Para conseguir tal fim não é necessario descurar as outras colonias; pelo contrario, é indispensavel continuar os melhoramentos na costa oriental, e um dia virá em que a locomotiva poderá atravessar regularmente de um a outro lado, guiada por mãos portuguezas e repercutindo o seu silvo alegre n'esses valles, montanhas e plan'altos que viram os soffrimentos e privações de tantos portuguezes que ali passaram como missionarios da fé, da sciencia e da civilisação.

Esse silvo estridente será mais efficaz para impressionar essas populações selvagens, que as devastações e a guerra com que paizes europeus pretendem submetter aquella gente indomita.

Julgarão ser magia, e todos sabem que influencia ella exerce no espirito d'aquella gente primitiva.

Chegámos hoje com a nossa influencia até 400 kilometros da costa occidental; façamos o mesmo para o oriente; estudemos afincadamente o meio de nos estabelecer no Zumbo e Cassange, e teremos mais de terça parte do caminho percorrido e assegurado.

Persistindo sempre tenazmente, sem descontinuidade, poderemos chegar, e praza a Deus que seja breve, a ver o nosso nome respeitado como antigamente nos mares Atlantico e Indico.

Para isso é necessario um esforço, como se pretendeu fazer em 1875, mas guiado convenientemente; estabelecendo primeiro na metropole todos os elementos de administração superior, sobre processos materiaes, para que todo o impulso que se lhes quizer dar seja aproveitado.

Coordenar estudos tão variados que já existem sobre este assumpto na direcção geral do ultramar, delinear novos e inspeccionar a sua execução n'essas regiões tão longinquas, justificam plenamente a creação de um serviço de obras publicas do ultramar, constituindo repartição independente e com meios proprios; por isso tenho a honra de submetter-vos a seguinte proposta:

Que a Sociedade de Geographia de Lisboa represente ao governo de Sua Magestade sobre a necessidade urgente de desenvolver os melhoramentos materiaes nas nossas provincias ultramarinas e de se reorganisar na direcção geral do ultramar o serviço das obras publicas.

Sala das sessões da Sociedade de Geographia de Lisboa, 30 de novembro de 1886.=*J. V. Mendes Guerreiro.*

INDICE

DAS

ACTAS DAS SESSÕES DA SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA

1888

SOCIEDADE DE GEOGRAPHIA DE LISBOA

REGULAMENTO PRIVATIVO

DA

COMMISSÃO DE DIREITO INTERNACIONAL

MARITIMO E COMMERCIAL

E

RESPECTIVO PROCESSO

LISBOA
TYPOGRAPHIA PORTUGUEZA
38, Calçada do Combro, 38
1889

Francisco Maria da Cunha, do Conselho de Sua Magestade, Par do Reino, Presidente da Sociedade de Geographia de Lisboa, etc.

A TODOS OS EX.^mos SOCIOS

SAÚDA

e communica que, em virtude do artigo 11.º do Regulamento Geral, a Commissão de Direito Internacional Maritimo e Commercial fez e a Direcção sanccionou o Regulamento privativo que a presente acompanha, pelo qual de ora em diante, e em quanto não fôr legalmente alterado, a referida Commissão regulará a sua economia, funcções e trabalhos, esperando a mesma Direcção que o faça sempre com aquella intelligente e briosa dedicação de que tem dado constantes e claras provas, no serviço da Sciencia, da Patria e da Sociedade de Geographia de Lisboa.

Em sessão da Direcção, aos 10 de junho de 1889.

(Logar do sello da Sociedade).

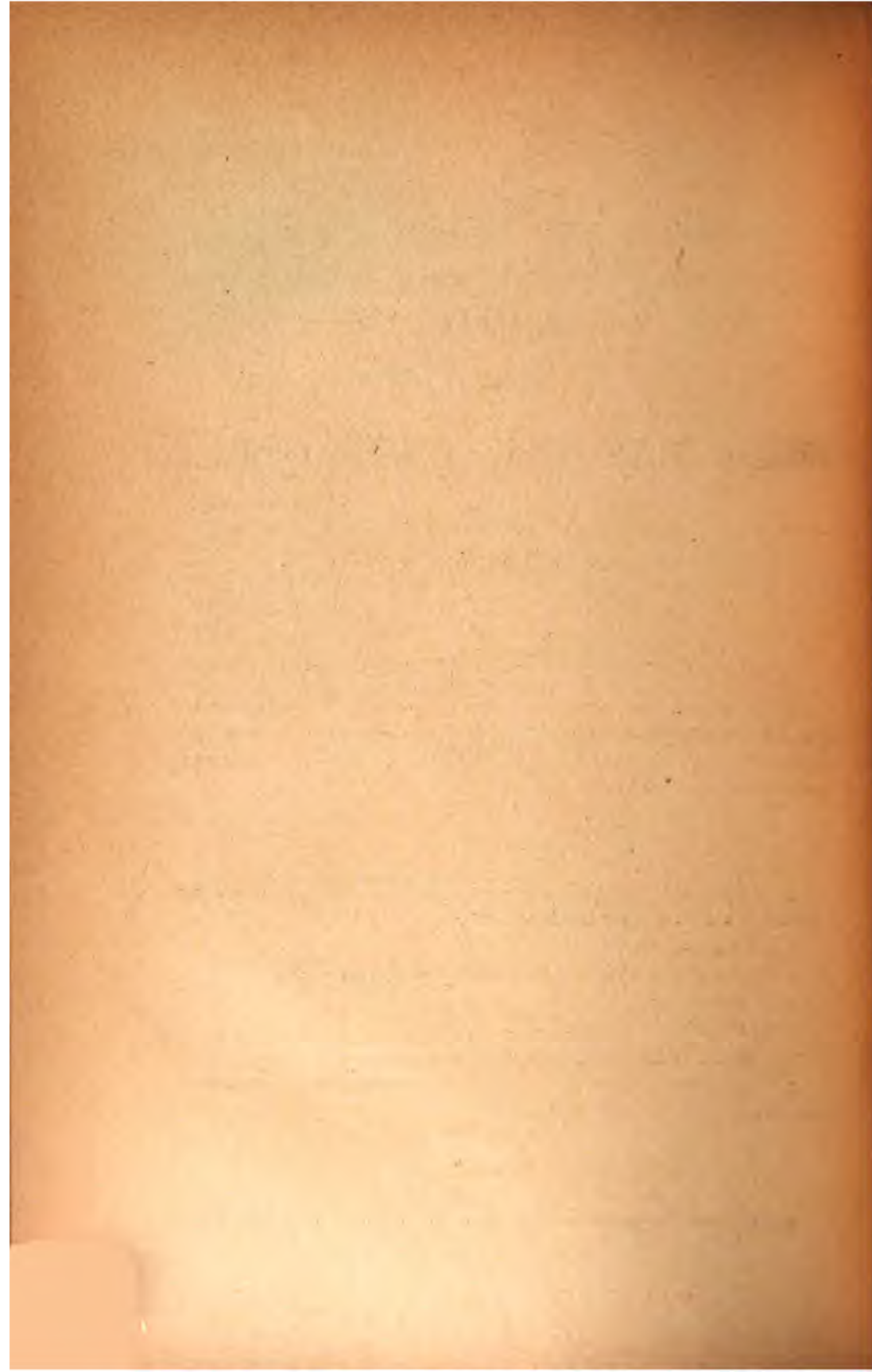
O Presidente

Francisco Maria da Cunha.

Pela Secretaria

Luciano Cordeiro, Secretario perpetuo.
Francisco Palermo da Fonseca Faria, Secretario annual.

REGULAMENTO PRIVATIVO

DA

COMMISSÃO DE DIREITO INTERNACIONAL MARITIMO E COMMERCIAL

DA

Sociedade de Geographia de Lisboa

ARTIGO 1.º

A commissão de direito internacional maritimo e commercial tem por fim estudar os assumptos proprios da sua especialidade, bem como outros de direito publico interno ou externo que directa ou indirectamente com aquelles possam ter relação.

ART. 2.º

A commissão é composta dos socios residentes em Lisboa que pertençam a algumas das seguintes cathegorias:

1.ª Jurisconsultos;

2.ª Professores de sciencias sociaes e suas applicações;

3.ª Diplomatas;

4.ª Officiaes da marinha militar;

5.ª Membros do alto commercio e armadores;

6.ª Quaesquer outros socios que pelos seus trabalhos especiaes devam fazer parte da commissão.

ART. 3.º

A admissão de membros será feita por proposta do presidente da

commissão ou de dois dos seus vogaes, seguindo-se em tudo o disposto no art. 14.º do regulamento geral.

Art. 4.º

Será devidamente attendida a desistencia de membro da commissão, do socio que assim o communique em carta dirigida ao presidente, ou immediatamente depois da nomeação, ou em qualquer outra occasião.

Art. 5.º

A mesa da commissão compõe-se de 1 presidente, 2 vice-presidentes e 2 secretarios.

Art. 6.º

Em uma das sessões do mez de dezembro de cada anno se procederá á eleição da mesa para o anno seguinte.

Art. 7.º

Aos membros da mesa eleita, que recusarem a nomeação, applica-se o disposto no art. 4.º, devendo n'esse caso haver uma eleição supplementar.

Art. 8.º

O presidente representa a commissão junto da direcção da sociedade; incumbe-lhe convocal-a, presidir aos seus trabalhos em sessão, e as mais funcções inherentes ao cargo.

§ unico. Os vice-presidentes substituem o presidente pela sua ordem.

Art. 9.º

Aos secretarios compete especialmente o serviço da correspondencia e actas.

Art. 10.º

Quando n'uma sessão faltem o presidente e os dois vice-presidentes, será nomeado pelos vogaes presentes um presidente exclusivamente para essa sessão.

ART. 11.º

Quando n'uma sessão faltem os dois secretarios, o presidente convidará um dos vogaes presentes para exercer as respectivas funcções n'essa sessão.

ART. 12.º

Nos avisos convocatorios será designado o assumpto da sessão, quando não haja inconveniente.

ART. 13.º

A commissão reunir-se-ha na séde da Sociedade, e, excepcionalmente, n'outro local, quando circumstancias extraordinarias o exijam, obtida a annuencia da direcção.

ART. 14.º

Um quarto de hora depois da annunciada para o começo da sessão, abrir-se-ha esta, se estiverem presentes, pelo menos, cinco membros.

ART. 15.º

São validas todas as deliberações tomadas pela maioria absoluta dos membros presentes á sessão.

ART. 16.º

Os themas de estudo da commissão podem provir:

1.º De propostas apresentadas em assembléa geral da sociedade, e sobre as quaes a direcção entenda dever consultar a commissão;

2.º Da direcção da Sociedade;

3.º Da iniciativa do presidente da commissão;

4.º Da iniciativa de tres vogaes da commissão.

ART. 17.º

Sempre que seja possivel, haverá um relator ou uma sub-commissão para cada um dos assumptos submettidos á discussão.

§ unico. A nomeação do relator ou dos membros da sub-commissão será feita na sessão em que o thema fôr apresentado, sendo indispensavel a acquiescencia dos nomeados.

ART. 18.°

Poderão ser convidados a tomar parte em sessões quaesquer socios alheios á commissão, que esta julgue poderem prestar esclarecimentos em determinados assumptos.

ART. 19.°

Observar-se-ha o regulamento interno das sessões da Sociedade de Geographia em tudo o que seja applicavel ás sessões da commissão e que seja omisso n'este regulamento.

ART. TRANSITORIO

A commissão acha-se constituida com os membros indicados na reunião preparatoria de 8 de fevereiro de 1889, salvas as escusas que posteriormente foram communicadas.

§ unico. Logo que este regulamento esteja em vigor, a commissão procederá á admissão dos membros a que se refere o n.° 6.° do art. 2.°, seguindo em tudo o disposto nos artigos 3.° e 14.° do regulamento geral.

PROCESSO

OFFICIO AO PRESIDENTE DA SOCIEDADE

Ill.mo e Ex.mo Sr.

Tenho a honra de enviar a V. Ex.ª, em cumprimento do artigo 14.º do Regulamento Geral e para o fim do artigo 11.º § unico do mesmo, o projecto do Regulamento Privativo da Commissão de Direito Internacional Maritimo e Commercial, approvado hoje em sessão da mesma Commissão para este fim convocada.

Deus guarde a V. Ex.ª

Salla das sessões das Commissões, 27 de maio de 1889.

Ill.mo e Ex.mo Sr. Presidente da Sociedade de Geographia de Lisboa.

O Presidente

H. Midosi.

Ill.^mo Ex.^mo Sr.

Em resposta ao officio de V. Ex.ª de 27 de maio ultimo tenho a honra de communicar a V. Ex.ª que a direcção, em sessão de hoje, na fórma do artigo 11 do regulamento geral, examinou e sanccionou o regulamento privativo d'essa commissão, que vae ser impresso, e distribuidos a todos os Ex.^mos Socios.

E'-me grato accrescentar que a direcção justamente applaudiu e louvou a nova demonstração do intelligente e brioso zêlo com que essa secção procura sempre servir e honrar a sciencia, o paiz e a Sociedade de Geographia de Lisboa.

Deus guarde a V. Ex.ª

Sociedade, 10 de junho de 1889.

Ill.^mo Ex.^mo Sr. dr. Henrique Midosi, Dig.^mo presidente da commi ssão de direito internacional maritimo e commercial.

O Presidente

Francisco Maria da Cunha.

PARECER DA SECRETARIA

A' Ex.ma Direcção

A secretaria informa:

Sentindo-se de ha muito a conveniencia de constituir no seio da Sociedade um corpo consultor, especialmente dotado de aptidões profissionaes e de estudo peculiar, para a instrucção dos assumptos de direito internacional maritimo e commercial frequentemente consignados ao voto e apreciação social, e considerando que a Sociedade tinha a fortuna e a honra de contar nos seus quadros muitos socios devotadissimos a esses assumptos e brilhantemente competentes e auctorisados n'essa provincia scientifica, resolveu a Direcção, servindo-se das auctorisações geraes de que se acha investida e seguindo a praxe consagrada, iniciar a formação d'uma commissão de Direito Internacional maritima e commercial, pela nomeação da respectiva mesa, como o communicou á assembléa no começo d'este anno. Teve a direcção a satisfação de vêr acceita a sua idéa e convite pelos nossos illustres socios e distinctissimos professores, jurisconsultos e officiaes de marinha srs. Henrique Midosi, Vicente Monteiro, Almeida d'Eça, Sousa Queiroga e H. de Mendonça, que constituindo essa mesa dedicadissimamente procederam á organisação da commissão.

Teve esta em breve occasião de mostrar a sua alta valia e patriotico zelo, honrando o paiz e a Sociedade no congresso juridico portuguez-hespanhol realisado recentemente em Lisboa, por fórma que bem mereceu o agradecimento publico e o affectuoso respeito dos estranhos. Não podia ter sido mais auspiciosa e honrosa a iniciação do novo corpo social, ao qual a nossa assembléa prestou já um caloroso testemunho de reconhecimento e de louvor.

Não repousando sobre os louros justamente adquiridos, a nossa já benemerita commissão, procurando consolidar-se e dotando-se com um regulamento interno, promette ir, dedicadamente, accrescentando os seus serviços á sciencia e á sociedade.

Sabem todos como infelizmente o estudo tão complexo e tão necessario do direito internacional tem andado pouco favorecido e estimulado entre nós, — e bem nos podemos presar, que é uma questão de facto e não de desvanecimento vaidoso, — que entre os serviços que a nossa Sociedade tem prestado ao paiz não é dos somenos, a parte que tem singularmente tomado, — reconhecida e adoptada até pelos governos, — em questões de capital importancia que necessariamente contendem e se incluem n'essa provincia scientifica.

Ainda sob aquelle aspecto de restituir ao direito internacional, — particularmente nas suas applicações tão frequentes e tão importantes aos interesses e progressos da navegação e do commercio, — o logar que lhe compete, corresponde a nossa commissão a uma necessidade, a uma superior conveniencia social.

Detidamente examinou a secretaria geral o projecto de regulamento privativo sugeito agora á vossa sancção e não só não encontra n'elle disposição alguma que entenda contrariar os estatutos, regulamentos e mais disposições de execução permanente e geral, como estima reconhecer que esse projecto, no seu espirito e na sua lettra, se inspira precisamente nos principios fundamentaes da instituição e da tradição da Sociedade de Geographia de Lisboa.

Pelo que é de parecer que deve ser approvado e proclamado. — Secretaria geral da Sociedade de Geographia, 10 de junho de 1889.

Luciano Cordeiro

Secretario Perpetuo.

SUMMARIO